N° 1. — 13e ANNÉE Prix du Numéro : 1 franc JUILLET 1906.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme



SOMMAIRE

A. Lé...

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

40, Boulevard Exelmans, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnement **10 fr.** *par an en France. — Étranger :* **12 fr.**

RECHERCHES SUR LA MEDIUMNITE

par Gabriel DELANNE

Prix . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIERES

Les Phénomènes Spirites sont-ils scientifiques ?

Les mains qui apparaissent dans les Séances avec Eusapia

Suite (1)

Parmi les faits les mieux constatés en présence d'Eusapia sont les attachements produits par des mains qui n'appartiennent à aucun des assistants. Le médium étant tenu très étroitement par les contrôleurs de droite et de gauche, les expérimentateurs se sentent parfois frôlés, touchés, pincés, fouillés, ou on leur enlève certains obets, tels que des lunettes ou un crayon. Ces phénomènes sont du plus haut intérêt, car alors même qu'on les attribuerait à une extériorisation du médium, ils sont la preuve que l'organisme humain peut en quelque sorte se dédoubler, en projetant un calque fidèle de son corps physique, un organe adventice qui n'a qu'une durée momentanée, mais qui est constitué anatomiquement comme le corps matériel, bien que la substance dont il est formé soit essentiellement différente de la chair ordinaire, par son instabilité et ses caractères physiques. C'est procéder logiquement que de rechercher d'abord dans l'organisme du médium la cause efficiente de ces manifestations, quitte à abandonner cette hypothèse si les faits nous démontrent qu'elle est insuffisante. Etablissons donc tout d'abord la certitude de ces phénomènes.

Les faits peuvent se produire soit dans l'obscurité, soit en lumière; et les mains sont visibles ou non, suivant les circonstances; ce sont autant de variétés qui méritent d'être étudiées séparément.

Dans l'obscurité

Il est évident, de prime abord, que l'observation de phénomènes aussi étranges aurait une valeur beaucoup plus grande si elle était faite pendant le jour ou du moins, avec une bonne lumière. Les ténèbres peuvent autoriser toutes les supercheries si des précautions

(1) Voir n° de Juin p. 705.

minutieuses ne sont pas prises pour se garantir de la fraude. Les savants réunis à Milan en 1892 signalent eux-mêmes cet inconvénient ; mais ils n'ont pas cru devoir supprimer de leur compte-rendu les phénomènes obtenus dans l'obscurité, car ils ont pris toutes les précautions pour ne pas être trompés. Toujours les mains d'Eusapia étaient tenues à droite et à gauche par deux assistants, et certains phénomènes n'auraient pu être que très difficilement simulés, alors même que le médium eût eu les mains libres. Citons textuellement le rapport : (1)

E) *Attouchements.*

Quelques-uns méritent d'être notés particulièrement, à cause d'une circonstance capable de fournir quelque notion intéressante sur leur origine possible ; et d'abord il faut noter les attouchements qui furent sentis par les personnes *placées hors de la portée des mains du médium* (2).

Ainsi, le soir du 6 octobre, M. Gérosa, qui se trouvait à la distance de trois places du médium (environ 1 m 20, le médium étant au petit côté et M. Gérosa à l'un des angles adjacents au petit côté opposé,) ayant élevé la main pour qu'elle fût touchée, sentit plusieurs fois *une main* (2) qui frappait la sienne pour l'abaisser, et, comme il persistait, il fut frappé avec une trompette, qui un peu auparavant avait rendu des sons en l'air.

En second lieu, il faut noter les attouchements qui constituent des opérations délicates, qu'on ne peut faire dans l'obcurité avec la précision que nous avons remarquée.

Deux fois,(16 et 24 septembre) M. Schiapparelli eut ses lunettes enlevées et placées devant une autre personne sur la table. Ces lunettes sont fixées aux oreilles au moyen de deux ressorts, et il faut une certaine attention pour les enlever, même pour celui qui opère en pleine lumière. Elles furent pourtant enlevées dans l'obscurité complète, avec tant de délicatesse et de promptitude que le dit expérimentateur ne s'en aperçut seulement qu'en ne sentant plus le contact habituel de ses lunettes sur son nez, sur les tempes et sur les oreilles, et il dut se tâter avec les mains pour s'assurer qu'elles ne se trouvaient plus à leur place habituelle.

Des effets analogues résultèrent de beaucoup d'autres attouchements, exécutés avec une excessive délicatesse, par exemple, lorsqu'un des assistants se sentit caresser les cheveux et la barbe.

Dans toutes les innombrables manœuvres exécutées par les mains mystérieuses, *il n'y eut jamais à noter une maladresse ou un choc* (2),ce qui est ordinairement inévitable pour qui opère dans l'obscurité. Celle-ci était

(1) De Rochas. — L'*Extériorisation de la motricité* — p. 67.

(2) C'est nous qui soulignons.

dans la plupart des cas (sauf une ou deux exceptions déjà mentionnées), aussi complète que possible, et l'on ne peut admettre *que ni le médium, ni personne pût voir même vaguement et confusément*, le profil des personnes assises autour de la table.

On peut ajouter, à cet égard, que des corps assez lourds et volumineux, comme des chaises et des vases pleins d'argile, furent déposés sur la table, sans que jamais ces objets aient rencontré une des nombreuses mains appuyées sur cette table, ce qui était particulièrement difficile pour les chaises qui, par leurs dimensions, occupaient une grande partie de la table. Une chaise fut renversée en avant sur la table et placée dans sa longueur, sans faire de mal à personne, de telle sorte qu'elle occupait presque toute la table.

Indépendamment de l'attestation de M. Gérosa, qui sentit une main, on conçoit que des opérations aussi délicates que l'enlèvement des lunettes de M. Schiapparelli, ne puissent se faire autrement que par des doigts très-exercés, ce qui détruit l'hypothèse d'Hartmann que les mouvements à distance seraient produits simplement par des forces émanées des différentes parties du corps du médium. De plus, nous le constaterons tout à l'heure, ces mains ont été vues en lumière, par les mêmes observateurs, ce qui, indépendamment des preuves que nous allons donner, ne laisse aucun doute sur la forme et la nature de la cause agissante.

Peut-on supposer l'existence d'un confrère qui s'amuserait à mystifier ses collègues ? A cette hypothèse, M. Richet répond ainsi :

Avant tout, il faut écarter l'hypothèse d'un compère. Non pas que cette hypothèse soit plus absurde que le mouvement d'une table sans contact ou l'apparition d'une main ; mais c'est tout simplement parce qu'il n'y a pas de compère. Ni M. Aksakof, ni M. Chiaïa, ni M. Schiapparelli, ni M. Finzi, ni M. Broffério, ni M. Gérosa, ni moi-même, nous n'avons assisté toujours et constamment à toutes les expériences ; il faudrait donc admettre, non pas qu'il y a un compère, mais qu'il y en a cinq ou six. Il y a par exemple des photographies où la table est soulevée avec M. Aksakof seul ; d'autres où il n'y a que M. Gérosa, d'autres où il n'y a que M. Lombroso et moi, d'autres où M. Schiapparelli est seul avec M. Finzi. Alors il faudrait tous nous supposer compères, ce qui est impossible. Comme j'ai eu l'occasion de le dire ailleurs, la bonne foi de quelqu'un est impossible à prouver par A + B. Il faut l'admettre sans preuves, et, quand un savant affirme un fait, on doit regarder comme certain qu'il ne ment pas. Il se trompe peut être ; mais il ne trompe pas.

Quant à l'intervention d'une personne étrangère, elle est également impossible : les portes étaient fermées à clef ; la lumière pouvait être faite à volonté, parfois il y avait dans la salle une lumière suffisante, pour voir

que nul étranger ne venait ; on n'a jamais entendu de bruit anormal ou douteux indiquant l'arrivée d'un étranger.

Donc il n'y a pas de compère parmi les personnes présentes ou absentes et, s'il y a une supercherie, c'est Eusapia seule qui la commet, sans être aidée par personne et sans que personne s'en doute.

Nous avons vu les précautions prises contre le médium, donc la supposition d'une tromperie de sa part nous paraît insoutenable, car ce n'est pas en dégageant furtivement une main qu'un médium peut détacher les lunettes d'un assistant.

Il peut arriver que bien que la salle soit obscure, on voie la main se dessiner comme une forme lumineuse plus ou moins distincte pour les assistants. Ces mains agissent intelligemment, et nous croyons devoir faire une parenthèse pour citer le récit de William Crookes (1) dans lequel ce phénomène est parfaitement décrit. Le voici :

En parlant du phénomène de l'écriture directe il dit :

C'est là l'expression employée pour désigner l'écriture qui n'est produite par aucune des personnes présentes. J'ai obtenu maintes fois des mots et des messages écrits sur du papier marqué à mon chiffre particulier ; *et sous les conditions du contrôle le plus rigoureux*, j'ai entendu dans l'obscurité le crayon se mouvoir sur le papier. Les précautions préalablement prises par moi étaient si grandes que mon esprit était aussi bien convaincu que si j'avais vu les caractères se former. Mais, comme l'espace ne me permet pas d'entrer dans tous les détails, je me bornerai à citer les cas dans lesquels mes yeux, aussi bien que mes deux oreilles ont été témoins de l'opération.

Le premier fait que je citerai eut lieu, cela est vrai, dans une séance noire, mais cependant le résultat n'en fut pas moins satisfaisant. J'étais assis auprès du médium, Mlle Fox, il n'y avait d'autres personnes présentes que ma femme et une dame de nos parentes et je tenais les deux mains du médium dans une des miennes, pendant que ses pieds étaient sur les miens. Du papier était devant nous sur la table, et ma main libre tenait un crayon.

Une main lumineuse descendit du plafond de la chambre, et après avoir plané près de moi pendant quelques secondes, elle prit le crayon dans ma main, écrivit rapidement sur une feuille de papier; rejeta le crayon, et ensuite s'éleva au dessus de nos têtes et se perdit peu à peu dans l'obscurité...

Revenons aux recherches entreprises en compagnie d'Eusapia.

(1) Crookes, *Recherches sur le Spiritisme*, p. 157.

S'il n'est pas toujours possible de voir les mains qui agissent dans l'obscurité, on peut cependant s'assurer qu'elles sont réelles, au moyen d'un artifice très-simple, qui consiste à employer une feuille de papier enduite de noir de fumée, comme il fut fait déjà en Amérique et en Allemagne par Zollner. Les savants réunis à Milan eurent recours à ce procédé et voici comment le procès-verbal relate les résultats obtenus :

Pour nous assurer que nous avions vraiment affaire à une main humaine, nous fixâmes sur la table, du côté opposé à celui du médium, une feuille de papier noirci avec du noir de fumée, en exprimant le désir que la main y laissât une empreinte, que la main du médium restât propre et que le noir de fumée fût transporté sur une de nos mains.

Les mains du médium étaient tenues par celles de MM. Schiapparelli et du Prel. On fit la chaîne et l'obscurité ; nous entendîmes alors une main frapper légèrement sur la table, et bientôt M. Finzi, avait senti des doigts qui la frottaient;

Ayant fait la lumière, nous trouvâmes sur le papier plusieurs empreintes de doigts, et le dos de la main de M. du Prel teint de noir de fumée, dont les mains du médium, examinées immédiatement, *ne portaient aucune trace.*

Cette expérience fut répétée trois fois en insistant pour avoir une empreinte complète ; sur une seconde feuille, on obtint cinq doigts, et sur une troisième *l'empreinte d'une main gauche presque entière.* Après cela, le dos de la main de M. du Prel était complètement noircie, et les mains du médium parfaitement nettes.

Nous regrettons qu'on n'ait pas photographié immédiatement ces enpreintes, car en comparant les clichés avec ceux des mains d'Eusapia, il eût été intéressant de savoir quels rapports existaient entre ces différents dessins. Cette lacune fut comblée plus tard, à Rome, comme nous allons le voir dans un instant.

Remarquons que le noir de fumée fut déposé sur le dos de la main de M. du Prel, sur la demande expresse des expérimentateurs que ce fût l'un d'eux qui conservât ces traces. Il n'en est pas toujours ainsi ; car, le plus souvent, il y a transport de la matière colorante de la main fluidique à la main matérielle. Voici une expérience de M. Aksakof qui nous fait assister à ce phénomène. (*Animisme et Spiritisme*, p. 125).

Lorsque Kate Fox vint à St-Pétersbourg en 1883, je fis l'expérience suivante : J'étais assis devant elle à une petite table ; comme cela se passait dans l'obscurité, j'avais placé ses deux mains sur une plaque de verre, lumineuse dans la nuit, de telle façon que ses mains étaient visibles ;

en outre j'avais placé mes mains sur les siennes. Sur une table, à côté de nous, se trouvait une ardoise avec un papier couvert de noir de fumée. Je demandai que l'une des mains agissantes produisît une empreinte sur le papier. L'empreinte fut faite, et les bouts de doigts du médium correspondant à l'empreinte furent trouvés noircis.

Donc, même si certaines parties des mains du médium sont noircies, il ne faut pas s'empresser de crier à la fraude, mais examiner les circonstances dans lesquelles l'expérience a eu lieu. Ce sont ces résultats, en apparence contradictoires, qui rendent ces études si difficiles pour les ignorants.

Poursuivons l'examen des rapports au sujet d'Eusapia.

M. Henri de Siemiradski, peintre de grand talent, qui a obtenu la médaille d'honneur à l'Exposition universelle de Paris en 1878, et fait d'excellentes études à la Faculté des sciences de Karkof, a pu assister à plus de 50 séances avec Eusapia, soit à Rome, en 1893 et 1894, soit chez son ami Ochorowicz à Varsovie. Voici son témoignage au sujet des mains qui produisent les attouchements :

Les conditions du contrôle sont d'ordinaire les suivantes. Je tiens la main gauche du médium, parfois toutes les deux, de manière à constater en même temps la présence de la main du contrôleur de droite. Je sens très-distinctement son pied gauche sous le mien ; ma jambe est collée contre la jambe gauche d'Eusapia. Le contrôleur de droite fait la même chose pour le pied droit et la jambe droite d'Eusapia...

Attouchements de mains invisibles. Ces attouchements, très-nettement perçus par ceux qui en ont été l'objet, semblent être produits par une main matérielle et humaine qui, tantôt effleure légèrement la tête, le visage, le corps ou les membres des voisins du médium, tantôt leur serre assez fortement les mains pour soulever celles-ci au dessus de la table et les secouer à plusieurs reprises, tantôt les frappe sur le dos d'une manière assez violente pour que les autres assistants entendent très nettement le coup.

Il est arrivé quelquefois que cette main, comme pour écarter l'idée d'une suggession ou d'une hallucination collective, a laissé des traits blancs à la craie, sur nos dos et sur nos bras, juste à l'endroit où nous nous étions sentis touchés.

La démonstration de l'objectivité de ces mains invisibles a été poussée beaucoup plus loin ; elles ont laissé des traces durables de leur présence momentanée en agissant sur des objets matériels, qui en ont gardé des empreintes. Deux procédés inaugurés par les spirites ont servi : ce sont ceux des empreintes et des moulages. Ici, nous avons la preuve expérimentale que l'hallucination doit être écartée de l'explication de ces faits et, en second lieu, que le

dédoublement de l'être humain n'est plus une simple probabilité, mais un fait certain. Continuons notre citation de M. Siemiradski :

La main mystérieuse a laissé des empreintes parfaitement distinctes de doigts avec leur épiderme, sur des surfaces couvertes de noir de fumée (assiettes ou morceaux de carton Bristol) alors que les mains d'Eusapia et celles des assistants ne portaient aucune trace de noir.

L'année suivante, toujours à Rome, dans une série de séances auxquelles assistaient MM. Ch. Richet, le baron de Schrenck, Notzing (de Munich), le professeur Danilewski (de l'Ecole de Médecine de St-Pétersbourg) et le Dr Dobrzcki (rédacteur de *La Gazette de Médecine*), voici le phénomène analogue au précédent qui fut constaté :

Pendant une autre séance, nous plaçâmes sur la table une assiette couverte de noir de fumée. La main mystérieuse y laissa l'empreinte du bout de ses doigts. Les mains des assistants, y compris celles d'Eusapia, étaient blanches Nous engageâmes ensuite le médium à reproduire l'empreinte de sa propre main sur une autre assiette enfumée. Elle le fit. La couche de noir enlevée par ses doigts les avait fortement noircis. La comparaison des deux assiettes nous fit constater *une ressemblance frappante*, ou, pour mieux dire, *l'identité dans la disposition des cercles en spirale de l'épiderme*, et l'on sait que la disposition de ces cercles est différente suivant les différents individus. *C'est une particularité qui parle d'une manière éloquente en faveur* de l'hypothèse du *dédoublement du médium.*

Ici, plus de tricherie possible, car chacun sait que l'anthropométrie utilise les dessins de l'épiderme comme signe d'identification des individus arrêtés pour des crimes ou des délits. La preuve formelle, absolue, de l'extériorisation du double de la main d'Eusapia est fournie d'une manière inattaquable ; et personne ne pourra désormais formuler une théorie explicative sans tenir compte de ces résultats. Notons encore que ces empreintes ne sont pas de simples dessins ; les mains qui les produisent ont non seulement une surface, mais un volume, comme d'autres observations, aussi sérieuses et aussi bien faites, l'établissent absolument. Revenons aux expériences de Rome en 1892. M. Siemiradski continue en ces termes :

Nous plaçâmes un lourd bassin rempli de terre glaise à modeler sur une grande table au milieu de la salle à manger, et nous nous assîmes avec

Eusapia autour de la petite table d'expériences, éloignée de la grande de plus d'un mètre. Après quelques minutes d'attente, le bassin vint se poser sur notre table. Eusapia gémissait, se tordait et tremblait de tous ses membres ; cependant *pas un moment ses mains ne quittèrent les nôtres*. Puis elle dit : *E fatto* (c'est fait). La bougie allumée, nous trouvâmes un creux irrégulier sur la surface de la terre glaise : ce creux rempli ensuite de plâtre, nous donna un moulage parfait de doigts crispés, et comme enveloppés d'une toile fine dont les plis nettement formés laissaient voir l'empreinte de tissus (1). Deux autres moules moins parfaits furent obtenus dans les mêmes conditions.

De nouveau, en 1894, le même observateur réussit à obtenir le moulage de la main fluidique enveloppée de son voile. Voici les particularités de l'expérience :

Les mains d'Eusapia étaient fortement tenues ; elle n'avait de libre que le bout des doigts qu'elle enveloppa du mouchoir de poche du Dr Schrenck-Notzing. Le plat d'argile était hors de sa portée. A un moment donné, elle commença à gémir ; puis, toujours tenue aux poignets elle appuya fortement le bout des doigts enveloppés sur le dos de ma main.

Pendant cette opération, Eusapia sembla souffrir beaucoup ; elle se plaignait que l'argile était dure. Il paraissait évident que sa sensibilité était extériorisée avec le double de sa main et transmettait au médium la sensation douloureuse de la résistance que présentait la terre glaise à cette main fantomâle.

Ce n'était pas la première fois que des résultats aussi probants étaient obtenus. Dès 1889, le chevalier Chiaïa, en compagnie du professeur Otéro et de l'ingénieur F. Agri put même, en pleine lumière, obtenir une empreinte dans l'argile, à la fin d'une longue séance où d'autres phénomènes avaient été produits en grand nombre. Citons, comme toujours, textuellement : (2).

... Après ceci, Eusapia dit qu'elle était fatiguée, ce qui nous parut raisonnable, car la petite flamme sur la montre nous avait fait voir qu'il était deux heures du matin. Seulement don Manuel Otéro, aussi exigeant et attentif que difficile à contenter, rappela à John (le guide d'Eusapia) une promesse faite au commencement de la séance, c'est-à-dire une empreinte sur l'argile déjà préparée dans un vase posé dans un coin de la

(1) Voir à la page 133 de l'ouvrage de M. de Rochas : *L'Extériorisation de la motricité* la photographie de ce moulage et de celui de la main charnelle d'Eusapia. On notera que la forme et la longueur du pouce sont sensiblement identiques.

(2) *Congrès spirite et spiritualiste de 1889. Mémoire de M. Ercole Chiaïa.* p. 328.

chambre. Il lui fut répondu que cette promesse serait tenu un autre soir, le médium ayant déjà trop dépensé de fluides.

Pendant que la table répondait ainsi typtologiquement et en pleine lumière, Eusapia, suggérée tout à coup, dit à Otéro : « Prends ce vase plein d'argile, mets-le en face de moi sur cette chaise et indique l'endroit où tu veux que phénomène se produise ».

L'argile fut mise à deux mètres environ d'elle, bien examinée par M. Otéro, et couverte de son mouchoir blanc, il indiqua l'endroit. Nous regardions Eusapia, qui poussant le bras droit convulsivement, tourna la main dans cette direction, et étendit trois doigts, leur imprima un mouvement indéfinissable en disant : « C'est fait ! »

Ayant enlevé le mouchoir, nous trouvâmes l'empreinte des trois doigts, au point précis indiqué par le professeur Otéro.

A cette preuve évidente, palpable, écrasante, d'une puissance surnaturelle (1), d'une force fluidique invisible qui émane de cette femme, qui se dégage de tous ses pores et de ses doigts de magicienne, mais soumise à une volonté étrangère à notre humanité, le professeur Otéro, M. Tessé et l'ingénieur F. Agri se regardèrent stupéfaits, remercièrent respectueusement l'invisible John, qui répondit à l'instant, en saluant par quatre coups très forts dans la table, restée isolée au milieu de la chambre...

Ainsi, il est établi par des preuves matérielles qu'une main invisible pour l'œil ordinaire peut cependant avoir une forme parfaitement définie, et une substantialité suffisante pour agir sur la matière, en y laissant une empreinte durable de son action momentanée. Dans certains cas, cette main est la reproduction fidèle, absolue, anatomique de celle du médium ; c'est un dédoublement, une extériorisation, un duplicata du corps physique, et il existe entre la main fluidiqne et la main corporelle d'étroites relations. Le membre fluidique n'agit pas au hasard : il est dirigé par une intelligence ; il accomplit des actions compliquées ; il exerce une force mécanique et quand nous aurons vu tous les cas, nous constaterons que le dédoublement est loin d'être partiel, il peut s'étendre à d'autres parties de l'organisme, visage, pied, etc.:, et même comprendre le corps tout entier.

Les remarques précédentes n'ont rien de théorique, d'arbitraire, elles sont purement et simplement la déduction immédiate qui se dégage de l'examen des faits, observés cette fois par des savants, et

---

(1) Non, pas surnaturelle, simplement par l'action d'un pouvoir ignoré jusqu'alors, bien que les dédoublements aient été qualifiés de miraculeux quand ce sont des saints qui en ont offert des exemples.

elles confirment pleinement l'enseignement spirite sur l'existence du périsprit. Chaque investigation sérieusement conduite, menée avec toute la rigueur de la recherche expérimentale, mais aussi avec le respect des conditions nécessaires à la réussite de ces délicates observations, a confirmé ce qu'Allan Kardec enseignait déjà il y a un demi siècle, et l'on conçoit avec quelle joie profonde les Spirites de la première heure voient se confirmer leurs croyances.

Que valent, vis-à-vis de ces démonstrations que nous allons voir se multiplier, les arguties, les dénégations stériles, les pitoyables ironies des ergoteurs qui n'ont que l'insulte à la bouche pour tout argument ? De quelle prodigieuse ardeur ne devons-nous pas nous sentir animés pour la propagation de la vérité, quand chaque heure qui s'écoule nous apporte des confirmations nouvelles ? Travaillons donc avec une infatigable persévérance et nous triompherons de tous les obstacles accumulés sur la route du progrès par l'intolérance jumelle de l'orthodoxie religieuse et du matérialisme.

Nous allons montrer que ces premières preuves expérimentales se complètent et s'enrichissent dans des proportions considérables, à mesure que le nombre des investigateurs augmente dans toutes les parties du monde. Ce concours de témoignages les plus divers, mais tous qualifiés scientifiquement, donne à ces faits la consécration de l'examen impartial et le caractère scientifique qui résulte nécessairement de la concordance absolue des constatations, malgré les changements de lieux et d'observateurs sous toutes les latitudes, et à des années d'intervalle.

(A Suivre) GABRIEL DELANNE.

De la divinité de Jésus-Christ

(Suite) (1)

Résurrection de la Chair et le jugement dernier

Quelle est la trompette qui sonnera pour ressusciter les morts ?

Sera-ce celle dont les vibrations démolirent les remparts de Jéricho ?

(1) Voir le n° de Juin, p. 714.

D'abord il convient de mentionner que ce n'est pas une trompette qui ruina ces murailles, mais bien l'armée de Josué qui, par son ordre, poussa un cri terrible après le septième tour de la ville.

Ou bien sera-ce une trompette perfectionnée — car tout se perfectionne sur la Terre comme dans l'Espace — dont l'éclatante sonorité fera surgir de leur tombe les cadavres enfouis depuis des siècles aux quatre coins du monde ?

Eh bien ! ni l'une ni l'autre ; parce qu'il n'y aura ni *résurrection de la chair* ni *jugement dernier.*

Il ne peut y avoir *résurrection* d'une chose qui *n'existe plus.*

Il ne peut non plus y avoir un *jugement* de la *matière*, la matière étant *inconsciente* et *irresponsable.* Alors Dieu ferait, à ce moment-là, rentrer dans leur corps respectif tous les Esprits qui peuplent l'Espace ? Mais nous pensons que l'Eternel trouverait plus simple de juger les âmes (Esprits) directement sans leur gaîne de chair, qu'il serait, d'ailleurs, assez difficile de retrouver ; l'âme se réincarnant des millions de fois dans un corps *toujours* nouveau.

Et le mot : *dernier* ? *Dernier* fait entendre qu'il y a eu des *précédents.*

Or, nous ne sachons pas qu'il y ait eu déjà un jugement. Ensuite, l'Intelligence Suprême ne s'arrêtant jamais dans ses conceptions créatrices, il s'ensuit, qu'éternellement, les humanités se succéderont. Alors, quoi ?

Il faudrait que, pour la justice, les résurrections et les jugements se succédassent également.

Il ne peut donc y avoir de jugement *dernier*, pas plus qu'il n'y a eu de précédents.

Du reste, le Créateur n'a pas à juger sa créature. En la lançant, simple et ignorante, dans la vie matérielle, il savait que, de la vie à la mort, sa route serait semée d'embûche, et d'épines et que les chutes seraient fréquentes. Mais, pour se relever et se guérir de ses imprudences, Il lui a donné la connaissance du bien et du mal et le *libre arbitre* pour conducteur.

Alors, à chacun de ses retours dans la vie spirituelle, l'Esprit — rendu sage par l'expérience — voit ses actes et se juge. Il bénéficie de ses bonnes actions.

Le coupable étudie la somme de progrès que pourra lui fournir son incarnation suivante dans telle ou telle condition.

L'âme n'a donc pas besoin du jugement de Dieu qui, dans sa bonté infinie, a voulu lui laisser le soin de se juger elle-même, afin qu'elle ait le mérite de son élévation.

Laissons donc de côté ces théories enfantines ; échafaudage bâti sur du sable que le soufle de la vérité renverse.

La vérité est plus forte que la trompette. A son accent le passé disparaît ; le présent en a raison, et un coin du voile qui cachait l'avenir se soulève pour nous faire concevoir une partie des splendeurs réservées à l'homme.

Et quel serait cet avenir pour la créature immobilisée pendant des siècles perdus pour son progrès ?

Non ; cela ne peut être ainsi. *Rien* ne se perd, *rien* ne meurt, *tout* se transforme pour de nouvelles vies ; et la pourriture charnelle se réveille sous le principe vital qu'elle transmet au végétal, à l'animal et, de là à l'homme qui, sorti, pour ainsi dire, de lui-même, de sa propre substance, recommence ses pérégrinations dans des existences matérielles et spirituelles qui le conduiront un jour à sa source : Dieu.

Quelle admirable sagesse dans cette loi ascendante des humanités vers le bonheur suprême !

Et où les conduirait la résurrection de la chair si elle était vraie ? A rien ; ni pour elles ni pour les autres. Tandis que, par la loi de la transformation, rien n'est détruit et tout progresse.

La matière et l'Esprit sont d'essence différente. Le Christ l'a bien défini lorsqu'il dit : « Ce qui est chair est chair, ce qui est Esprit est Esprit ; l'Esprit souffle où il veut ». Ainsi, la matière n'est rien sans l'Esprit qu'elle enveloppe, tandis que l'Esprit conscient de ses destinées, marche vers la liberté et la perfection.

Le corps est à l'Esprit ce que le fourreau est au sabre ; le fourreau est inutile sans la lame qui constitue l'arme. Par conséquent, croire que Dieu aurait besoin du corps pour juger l'âme, tant vaudrait-il penser que le fourreau est nécessaire au nettoyage de la lame.

Nous le répétons ; la chair se décompose. Elle retourne d'où elle est sortie et de sa pourriture, d'autres existences surgissent.

Le corps charnel est formé de principes divers, tels que l'oxygène, l'hydrogène, l'azote, le carbone, le phosphore etc. qui se dispersent de telle façon que la même molécule — dans un temps indéterminé, mais *sûrement* — sera entrée dans des millions de corps différents.

Donc, une molécule faisant, aujourd'hui, partie de notre sang a servi à colorer ces fleurs dont la suave odeur nous charme.

Ainsi, Mesdames, lorsque vous aspirez délicieusement le doux parfum des roses, ou de l'humble violette, vous ne vous doutez pas que vous absorbez une émanation de chair humaine... ou de crapaud.

Mais ne vous découragez pas. Continuez à orner votre corsage et votre chevelure de ces jolies fleurs qui vous parent si bien ; et si vous laissez votre pensée remonter la filiation des métamorphoses, vous arriverez à la cause initiale : Dieu ; source de tout ce qui est bien, de tout ce qui est bon, de tout ce qui est beau.

Nous demandons, alors, aux *obscurantistes* comment ils s'arrangent pour que toutes ces cendres humaines se rassemblent, s'unissent molécule par molécule telles quelles l'étaient jadis, pour reconstituer le corps qu'elles avaient animé plusieurs siècles auparavant ?

Il est vrai que nous n'avons pas à réfléchir. L'Eglise, souvent à court de bons arguments et ne voulant pas se compromettre, nous dit : « Ne cherchez pas ce mystère ». C'est s'en tirer à bon compte. Mais ceux qui *se prétendent* chargés d'éclairer les âmes ne devraient pas les tenir dans les ténèbres de l'ignorance par calcul et intérêt.

Non, notre *devoir* est de nous instruire ; notre *droit* est de vouloir connaître notre origine et notre fin ; pourquoi nous *sommes* et notre rôle dans l'Univers.

Avec la raison et la certitude de l'existence d'un créateur ne créant rien en vain, nous considérons comme *nécessaire* la vie de l'homme telle qu'elle nous est faite sur la Terre.

Elle est comme un sombre et tortueux tunnel dont les nombreuses galeries, les unes faciles, les autres rocailleuses et pénibles, se croisent en tous sens et nous obligent à revenir bien souvent sur nos pas avant d'apercevoir le jour.

Inconscient au début, nous y entrons par la porte de la vie, où bien des chutes nous attendent.

Après bien des luttes soutenues avec les difficultés à vaincre ; après de nombreux détours, un rayon de lumière, faible encore, mais dont l'éclat augmente en raison de nos efforts et des succès rémportés par notre volonté, jointe à l'espérance d'une aide providentielle, vient enfin nous montrer la voie du salut.

Et, meurtris par nos combats vaillamment soutenus, nous en sortons par la porte de la mort, non pour nous *perdre* dans le néant où toutes nos luttes, toutes nos souffrances seraient stériles, mais pour nous élancer, légers et purifiés par la douleur, vers les sphères supérieures — notre *vraie* vie — où le *moi* spirituel va retremper ses forces en vue de nouvelles tempêtes et de nouveaux combats à affronter dans des existences planétaires successives où il nous faudra revenir jusqu'au jour où, ayant laissé aux aspérités du chemin notre bagage entier de passions matérielles, notre égoïsme et notre orgueil, nous puissions nous montrer devant le Maître le front ceint de la couronne de victoire et vêtus de la tunique blanche de la charité.

Laissons donc à la terre ce qui appartient à la terre ; au ciel ce qui est à lui. Le corps est de la Terre, l'âme est de Dieu.

Le Christ a laissé sa chair à la tombe, mais son âme est retournée vers son créateur.

Sa cendre s'est mêlée à d'autres poussières humaines pour constituer des êtres qui, de l'état d'embryons, passeront, dans la marche des siècles, par toutes les transformations pour faire leur entrée dans l'humanité et continuer, *perpétuellement*, la grande œuvre de la génération ayant pour fin leur union avec le créateur.

N'appelons donc pas : *résurection* ce qui n'est que *transformation* d'éléments matériels n'ayant rien de commun avec la substance spirituelle après leur désunion par la perte de la matière.

Oui ; laissons intacte cette grande figure, Jésus, qui a donné sa vie pour nous montrer le chemin du Ciel et nous apprendre ce que nous devons pratiquer pour arriver plus vite au même degré d'élévation que Lui.

Dans nos moments de détaillance, alors que la souffrance torture notre cœur, élevons notre pensée vers Lui ; appelons-le à notre secours. Si cet appel est fait avec foi et confiance, il viendra et nous soulagera. L'Espérance remplacera le doute et rétablira nos forces.

Ayant souffert comme nous dans ses multiples existences matérielles ; ayant souffert, comme Esprit pur, dans son amour pour ses frères en péril, Il comprend toutes nos misères, s'en afflige et vient à notre aide si le cœur est sincère.

Laissons donc enfouis nos vieux parchemins. Oui, *resquiescant in pace ;* nul ne viendra déranger votre antique poussière pour vous retaper.

Ainsi, dans les nombreux retours à la vie matérielle que nous avons encore à accomplir, nous nous débarrassons dans chacune — grâce aux luttes *libératrices* que nous fournit notre corps — de quelques-unes de nos imperfections et, comme le Christ, nous serons appelés à avoir droit de cité dans la sphère purifiée d'où son amour constant veille et dirige notre planète.

Ainsi vous, matérialistes aujourd'hui, un jour viendra où votre âme épurée ira rejoindre, dans le cénacle divin, les phalanges glorieuses pour assister au banquet des Elus.

Mission et voyage d'un Esprit dans l'infini

Peut-être aussi, vous, sceptique en tout ce qui touche à l'au-delà, serez-vous chargé un jour d'une mission sur un de ces mondes lointains en formation dans les profondeurs mystérieuses de l'infini où l'imagination se perd, avec mandat de diriger son développement et veiller ensuite sur l'enfance de son humanité ; tâche dont l'exécution vous demandera bien des siècles.

Parti d'une de ces planètes d'une constellation située dans les régions insondables de l'immensité sans bornes, qu'aucun instrument d'astronomie ne peut nous dévoiler — mais dont l'existence n'est pas niable, l'Espace se meublant sans cesse de mondes nouveaux en dehors de notre champ d'observation — parti, disons-nous, d'un de ces globes perdus dans l'océan des cieux et voyageant avec une vitesse de 77.000 lieues par seconde, vous n'arriverez *dans notre système astral* — qui sera, à peu près, le centre de votre route — qu'après une marche de millions de siècles. (1).

(1) Il n'y a pas lieu de s'étonner de ces fantastiques distances dans un espace qui n'a pas de bornes, ni du temps employé à les parcourir.

L'Esprit traversant l'univers, rapide comme la pensée, n'a plus conscience du temps écoulé et se trouve comme s'il n'avait pas avancé d'un pas.

Dans les sphères en dehors de l'atmosphère terrestre, le temps ne se mesure que par la révolution des astres. H. T

Et durant ce laps de temps, l'axe de la Terre s'étant incliné de plusieurs degrés, les mers auront submergé les continents laissant à sec ceux qu'elles couvrent actuellement.

Vous verrez, alors, des vaisseaux d'un nouveau type, actionnés par une force, *insoupçonnée* de nos jours, voguer au-dessus de la France et cingler vers le Nord.

Arrivé à O' de longitude et au 48° 50' 49'' de latitude Nord le voyageur, penché pardessus bord, en voyant défiler à cent brasses sous lui les vestiges de ce qui fut Paris, la capitale orgueilleuse et fière de sa renommée, se dira, *peut-être* en soupirant : *sic transit gloria mundi* !....

Oui, tout passe ici-bas ; les mondes comme les gens ; *l'orgueilleux* comme l'humble ; *le riche* comme le pauvre ; le *palais* comme la chaumière, parcequ'ils *sont de la Terre.*

Les biens et les joies célestes,seuls,sont impérissables parce qu'ils *sont de l'Esprit.*

Et continuant votre course à travers l'univers, vous arriverez á destination après avoir franchi une distance égale à celle qui sépare votre point de départ de notre pauvre et minuscule planète.

Votre mission terminée et lorsque, après des trillions de millions de siècles, vous repasserez dans notre système,la Terre que vous avez connue aura disparu. Elle se sera élevée dans la hiérarchie des mondes, faisant place à une planète inférieure qui. elle aussi, aura monté d'un degré à l'échelle du progrès ; et ainsi de suite.

Mais, arrêtez-vous un instant. Le rayon de lumière, parti du moment de votre désincarnation, vous arrivera dans les profondeurs où vous serez.

Descendez-le ; et au fur et à mesure que vous avancerez vers sa source, il vous apportera chaque phase de votre existence terrienne coïncidant avec votre rapprochement de la planète. Et, finalement, prenant pieds sur votre ancienne demeure, le rayon lumineux vous montrera vos derniers jours où, sceptique, vous ne vous attachiez qu'aux biens matériels et aux mesquineries du terre-à-terre ; puis, votre agonie troublée par l'appréhension de l'inconnu.

Alors, pris de compassion pour les hommes ne vivant que pour la satisfaction des joies éphémères de ce monde et, emportant avec vous vos regrets du temps perdu,vous reprendrez votre vol vertigi-

neux vers la région lointaine, dont vous aurez été absent pendant une longue suite de siècles, pour rendre compte de votre mission devant l'aréopage céleste.

Là, au sein d'une félicité suprême et éternelle, vous jouirez de la grande œuvre de Dieu.

O vous, matérialistes ! et vous, interprêtes *fâcheux* des Ecritures ! voilà, pourtant, votre avenir.

Mais plus de ces théories subversives qui éloignent du but ; et efforçons-nous, non pas de *bien* vivre, mais de vivre *bien*, afin de raccourcir la distance qui nous sépare du *réel* bonheur : la connaissance de Dieu et de ses lois, et la participation de notre Esprit purifié au grandiose mouvement des rouages de la mécanique céleste... *Amen !..* HENRI TIVOLLIER.

Marseille le 22 avril 1906.

Les séances de la Villa Carmen et leurs critiques

par J. MAXWELL

Docteur en médecine, Avocat général près la Cour d'appel de Bordeaux (1)

Les expériences dont M. Charles Richet a publié le compte rendu dans le fascicule de novembre 1905 des *Annales* ont donné lieu à d'assez vives polémiques. L'examen des critiques formulées contre les observations de M. Richet m'a paru présenter un vif intérêt pour tous ceux qui s'occupent de recherches psychiques, quelle que soit la théorie à laquelle ils donnent la préférence.

Cet intérêt ne se limite pas aux phénomènes métapsychiques proprement dits. La discussion des observations de MM. Richet, G. Delanne et de leurs coexpérimentateurs, celle des critiques dont leurs observations ont été l'objet a une portée plus générale. Elle intéresse les psychologues, qu'ils étudient la psychologie normale ou la psychologie pathologique. Il en est particulièrement ainsi des magistrats, des avocats, des médecins aliénistes et des médecins légistes ; en effet, cette discussion soulève une question capitale en anthropologie criminelle, celle de la valeur du té-

(1) Article paru dans les *Annales psychiques*, avril-mai, et que nous sommes heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs, qui en apprécieront la rigoureuse logique et la froide impartialité.

moignage humain. A ces divers points de vue, l'analyse des expériences de la villa Carmen et des controverses qu'elles ont provoquées devait attirer mon attention. Je ne résiste pas au désir que j'éprouve de faire connaître au lecteur le résultat de mes réflexions.

Je ne pouvais pas, dans l'espèce, avoir recours à la méthode expérimentale ; il sera nécessaire d'y faire ultérieurement appel (1), mais les conclusions que l'expérimentation fournira n'auront pas pour conséquence de confirmer ou d'infirmer les expériences de 1905. Elles les rendront plus probables ou moins probables suivant que le résultat en sera positif ou négatif. Une seule méthode est actuellement possible pour apprécier la valeur des observations de M. Charles Richet, c'est l'analyse ; c'est aussi la seule méthode d'appréciation que comportent les critiques de ses adversaires. Pour arriver à déterminer la valeur réciproque d'affirmations contradictoires, il convient par conséquent de rechercher avec soin :

1° Les conditions dans lesquelles les faits allégués ont été observés ;

2° Les conditions dans lesquelles ils sont contestés ;

3° La valeur des témoignages produits.

Je n'examinerai pas le degré de probabilité des faits allégués. Je ne considère pas que cet élément d'appréciation puisse être pris en considération dans une discussion purement théorique, il est vrai, mais dont l'objet est uniquement l'examen de faits qui sont indiqués comme ayant été observés. Ces faits, quelque invraisemblables qu'ils soient, sont présentés comme le résultat d'observations positives, faites suivant les règles de la méthode expérimentale. Il conviendra de rechercher si les règles ont été respectées, dans la mesure où la nature des expériences le comportait, mais il me paraît contraire à toutes les règles de cette méthode de mêler à l'analyse des faits un élément à priori : or le jugement que nous portons sur la possibilité ou l'impossibilité, sur la vraisemblance ou l'invraisemblance d'un fait est une affirmation à priori.

Il ne faut pas s'y tromper. Nous ne pouvons jamais dire avec certitude qu'un fait est invraisemblable ou impossible parce qu'il nous paraît contraire aux lois de la nature. Une argumentation pareille est tout à fait illogique. Les lois de la nature, telles que nous les comprenons, ne sont que l'expression de notre expérience passée ; je ne parle pas, bien entendu, des conceptions purement théoriques et des sciences abstraites comme les mathématiques : nous pouvons affirmer qu'il est impossible par exemple qu'une circonférence soit un rectancle. Mais ces conceptions et ces sciences n'ont rien de commun avec les sciences naturelles proprement dites si nous concevons très bien l'existence de la géométrie, par exemple, indépendamment de la matière dont nous observons les propriétés. Dans

(1) Je renvoie d'ailleurs mes lecteurs aux nombreux récits confirmatifs publiés dans les *Annales*.

l'exemple que je donnais plus haut de la circonférence et du rectangle, nous pouvons affirmer que l'une ne sera jamais l'autre, parce que par définition la circonférence a des propriétés que le rectangle n'a pas ; et cependant la circonférence n'est-elle pas la limite à laquelle tendent les polygones réguliers ?

Les sciences naturelles proprement dites sont très différentes ; les lois que nous y découvrons ne sont que l'expression de notre expérience, c'est-à-dire de nos observations. Il est certain que notre expérience est limitée et que la nature réserve à nos recherches un nombre infini d'observations nouvelles. Dans ces sciences par conséquent, affirmer l'impossibilité d'un fait revient simplement à dire qu'il n'a pas encore été observé: rien n'autorise à décider qu'il ne le sera jamais. L'histoire du progrès des sciences n'est que l'histoire des découvertes nouvelles, c'est-à-dire de l'observation de faits jusque-là non encore observés : le progrès des sciences n'est en somme que la constante modification des lois de la nature telles qu'une époque antécédente les formule par rapport à une époque suivante. Les exemples de cette incessante modification sont trop connus pour que je m'attarde à les citer. D'ailleurs il me semble que ma proposition, dans la mesure où je la formule, est l'évidence même.

Il ne faudrait pas en conclure cependant que je considère comme nouveaux des faits observés par les expérimentateurs d'Alger. Ils ont été souvent signalés et je citerai notamment les expériences célèbres de Sir William Crookes et de M. Aksakoff. Il en résulte que le fait observé par M. Ch. Richet a des précédents en sa faveur et n'est pas isolé, unique et encore inconnu.

I

LES CONDITIONS DANS LESQUELLES LES FAITS ALLÉGUÉS ONT ÉTÉ OBSERVÉS

L'analyse de ces conditions comprend deux ordres de considérations : les unes psychologiques, les autres matérielles. Les premières concernent les témoins, les secondes les faits eux-mêmes.

1° LES TÉMOINS

Je n'examinerai que la valeur des témoins sur les déclarations desquels les phénomènes sont présentés au public, c'est-à dire MM. Charles Richet et Gabriel Delanne. Ma sélection n'a rien d'injurieux pour les autres expérimentateurs qui sont tous fort honorables, mais je ne les connais pas tous et j'aurais mauvaise grâce à discuter des témoignages qui ne se produisent pas. Je ferai exception pour Mlle X...: elle a publié dans les *Annales* un récit qui contient des détails importants à recueillir ; Mlle X... est un observateur avisé, d'une intelligence très vive, d'une perspicacité très grande. J'indiquerai les points sur lesquels ses observations confirment celles de MM. Richet et Delanne, mais pour ne pas allonger au delà de toute mesure mon analyse, je la bornerai aux deux principaux observateurs.

M. Charles Richet est connu de tout le monde et je n'ai pas à faire

l'éloge d'une personnalité comme la sienne. Comme témoin, M. Richet a une valeur considérable, il est instruit autant qu'intelligent, et, chose particulièrement importante, il n'a pas de parti pris, n'appartient à aucune école et a l'expérience des séances médianiques.

Il n'a pas de parti pris ; toute sa carrière le démontre. S'il a fini par admettre la réalité des phénomènes métapsychiques, c'est après les avoir longuement étudiés. Il y a plus de vingt-cinq ans que son attention a été attirée sur ces faits et ses premières expériences remontent fort loin déjà.

Il n'a jamais marqué d'enthousiasme mystique pour les conclusions matérielles auxquelles il avait été contraint d'arriver et n'a jamais présenté de théories Il faut être véritablement bien mal informé pour représenter M. Richet comme un spirite honteux ainsi qu'un de ses critiques a essayé de le faire J'aurai d'ailleurs à examiner les allégations de ce critique dans la troisième partie de mon analyse ; pour le moment, je me bornerai à indiquer que M. Ch. Richet est au contraire violemment pris à partie par tous les journaux spirites à cause des jugements sévères qu'il a récemment encore portés sur leurs théories favorites.

Enfin M. Richet a l'expérience des séances médianiques ; s'il connait les fraudes habituellement employées, il sait aussi que les conditions dans lesquelles les phénomènes médianiques peuvent être obtenus sont très délicates et complètement inconnues ; qu'il est impossible dans une certaine mesure d'imposer des conditions déterminées à l'avance et qu'il faut savoir, pour les phénomènes transcendants auxquels l'obscurité parait nécessaire, se borner simplement à observer, comme le font l'astronome et le météorologiste. Mais il n'est ni crédule ni naïf, et c'est lui qui a découvert à Paris les fraudes de la célèbre Mme Rothe bien avant les démêlés de ce médium avec la police allemande. Le procédé employé par lui révèle une grande ingéniosité.

M. Richet est en même temps prudent : rappelons ses conclusions : « J'ai cru devoir mentionner ces faits de même que Sir W. Crookes a cru devoir, dans des temps plus difficiles, rapporter l'histoire de Katie King. Après tout, il se peut que j'aie été trompé. Mais l'explication d'une telle erreur aurait un intérêt considérable. ».

Aux yeux d'un magistrat, ce témoin est donc honorable, désintéressé, intelligent, instruit, expérimenté, sincère.

L'intelligence, l'instruction, l'expérience et l'honorabilité ne font pas défaut davantage à M. Gabriel Delanne. M Delanne est ingénieur : il est sorti de l'Ecole centrale (1). Depuis son enfance, il est familier avec les phénomènes médianiques et son expérience spéciale est considérable .

Mais M. Delanne est un des chefs du spiritisme français : il dirige une

(1) Rectifions ici une légère inexactitude. M Delanne n'a passé que deux années à l'Ecole Centrale, la maladie l'ayant obligé à interrompre ses études. (*N. d. l. r.*).

importante revue, *la Revue scientifique et morale du Spiritisme*. Cette revue publiait depuis plusieurs années les comptes rendus des séances extraordinaires de la villa Carmen, et M. Delanne peut être suspecté de n'être ni désintéressé, ni impartial. Ce soupçon peut venir, je dois le reconnaître, à ceux qui ne connaissent pas M. Delanne ; ceux qui l'ont approché ne sauraient l'avoir. Je connais peu cet écrivain, mais je l'ai quelquefois rencontré et j'ai causé avec lui des phénomènes que j'étudie et qu'il explique. J'ai trouvé en lui de la bonne foi, de la sincérité et l'horreur des fraudes qui sont la plaie du spiritisme. M. Delanne est persuadé que le devoir des spirites est de démasquer les faux médiums, et il ne faut pas oublier que si beaucoup de spirites sont trop souvent naïfs et crédules, il en existe qui sont plus soucieux de la vérité. C'est à des spirites que l'on doit d'avoir démasqué Mme Williams, Eldred, Craddock, Husk et bien d'autres.

M. Delanne m'a paru appartenir à cette catégorie de spirites intelligents et sincères. Il est à remarquer à ce point de vue que les récits publiés par les expérimentateurs de la villa Carmen lui ont paru si extraordinaires qu'il aurait formulé quelques critiques au général Noël. Ce dernier l'invita à venir s'assurer par lui-même de la réalité des faits (*Rev. sc. et m. du sp*, 1905, 133.)

M. Delanne accepta. Il aurait été dans le doute, puisque malgré son amitié pour ses hôtes, il écrit (p. 194) : « Mais ces sortes d'études sont hérissées de tant de difficultés — qui tiennent aux conditions mêmes dans lesquelles les phénomènes se produisent — qu'il est toujours possible de se demander si toutes les mesures de contrôle ont été bien prises et dans quelles proportions l'imagination, l'illusion, l'hallucination même peuvent intervenir pour l'explication des faits. Et puis la conviction profonde des observateurs n'avait-elle pas eu pour résultat de relâcher leur attention ? Quelques personnes de leur entourage n'avaient-elles pas intérêt à simuler ces apparitions ? Toutes ces considérations m'engageaient à être d'une extrême circonspection. »

Est-ce là une sorte de précaution oratoire destinée, par un artifice habile, à donner plus de poids à des conclusions favorables ? Cela ne paraît pas probable, parce que M. Delanne observa si bien qu'il découvrit une fraude. Il surprit le propre cocher du général Noël en train de simuler des raps ; il découvrit dans le baldaquin du cabinet des séances une pièce d'étoffe, un haïck arabe, caché dans le cabinet des matérialisations. Il n'hésita pas à en avertir le général Noël et fit exclure des séances le cocher Areski.

Que doit conclure un analyste de ces faits ? d'abord que M. Delanne est de bonne foi, puisqu'il ne cache pas un incident de nature à faire suspecter les expériences auxquelles il va assister ; ensuite qu'il n'est pas si facile à tromper puisqu'il découvre des fraudes ; enfin que les recherches faites par lui dans la salle des séances ont été sérieusement et soigneuse-

ment effectuées, puisqu'il a réussi à découvrir le haïck caché dans le baldaquin de la salle des séances.

M. Delanne paraît donc sincère, prudent et avisé. C'est à cette conclusion que la simple équité oblige à s'arrêter. Je n'ai aucune raison d'être agréable à M. Delanne, et j'ajouterai, pour écarter l'idée de toute bienveillance personnelle, que M. Delanne ne s'est pas montré tendre pour mes travaux dont les conclusions sont défavorables à l'hypothèse spirite.

En résumé, l'équité commande de tenir MM. Richet et Delanne pour des témoins dignes de confiance.

2° Les conditions matérielles

Ces conditions se ramènent aux principales précautions suivantes :

A. *Observations.*

1° Eclairage ;

2° Contrôle des expérimentateurs entre eux ;

3° Contrôle des sujets ;

4° Contrôle des faits ;

B. *Dispositions à prendre avant ou après la séance.*

1° Exclusion de tout complice ;

2° Exclusion de tout appareil de fraude ;

3° Vérification après l'expérience.

Examinons successivement ces différentes conditions.

(*A suivre*).

Le sentier de la vérité

Depuis bien longtemps, je cherchais, d'abord instinctivement, puis par raisonnement, la vérité qu'aucune religion ne m'avait donnée, même à l'âge où l'on espère tout d'elle, parce qu'on croit tout ce qu'elle enseigne.

Dans un de ces moments où le vide se fait autour de soi, où tout semble crouler, une main amie se tendit providentiellement vers moi pour me guider dans le sentier de la vérité que mon âme errante avait depuis longtemps cherchée et demandée. Cette vérité, je la trouvai dans la preuve de la survivance de l'esprit par sa matérialisation après la mort. Certes, la première fois où j'assistai à une matérialisation, je fus certainement loin d'être convaincue, malgré les preuves antécédentes que j'avais à mon appui. Ces preuves, les voici :

Un jeudi soir du mois de mai 1905, je fus invitée à assister à une séance de clairvoyance avec le médium Miss Earle, personne sympathique et dévouée qui envoie aux pauvres le revenu des séances qu'elle donne, afin d'aider son prochain. Tout en me rendant bien compte de leur situation matérielle, je désapprouve les médiums qui font un commerce outré du pouvoir qu'ils possèdent de démontrer la survivance de l'esprit. Pour

remédier à cet état de chose dans l'intérêt de la cause et de la science même, les sociétés de spiritisme devraient s'organiser de façon à avoir des médiums rétribués annuellement. Pour en arriver là, il y a, je le sais bien, des difficultés à franchir, mais le courage et la volonté en viendraient à bout. Je profite de cette occasion pour louer Miss Earles de son parfait dévouement, que ses moyens lui permettent d'exercer, c'est vrai, mais qu'elle n'hésite pas à déployer.

Quant à la séance dont je parlais, mon tour vint de prendre place devant le médium — nous étions en cercle avec la lumière baissée — Miss Earle, le médium, me donna la description d'une enfant passée depuis longtemps dans le monde des esprits, et en cette enfant, dépeinte brune, aux yeux noirs qui exprimaient une souffrance aiguë de la tête et qui devait avoir 7 ans, je reconnus une demi-sœur morte d'une méningite, il y a douze ans. Les remarques que fit ensuite le médium ne firent que confirmer ma supposition. « Cette enfant, me dit Miss Earle, parlait très souvent de vous et vous aimait beaucoup ». C'était l'exacte vérité. Je la connus à peine. cette demi-sœur, car nous ne vivions pas ensemble, mais elle m'aimait d'une affection intense et parlait constamment de moi. Avec cette enfant on me fit la description d'un esprit portant un vêtement qui ressemblait en quelque sorte à la robe d'un prêtre et qui avait autour du cou un rosaire à gros grains de métal où pendait l'image du crucifix. Cet esprit s'exprima d'abord en anglais, puis me transmit plusieurs messages en français, langue que le médium ne connaît pas. Sa dernière phrase fut : « Dieu bénisse ma fille ! » Je ne revis ce médium que quatre mois plus tard, en octobre 1905.

Ma première séance de matérialisation ne me confirma rien. Ma mère, qui m'était apparue, et dont la présence avait réveillé en moi l'amour filial qui dormait dans mon cœur, puisque j'ai eu — dois-je dire le malheur ? — de l'avoir à peine connue, vu que je n'avais pas trois ans lorsqu'elle quitta ce monde, comment aurais-je pu soutenir et être convaincue que c'était elle ? Le croire par le seul fait que la matérialisation qui se montrait se disait être ma mère eût été non point de la folie, mais peut-être une confiance trop grande et dont j'aurais pu être le jouet. Je revins à une autre séance, toujours avec le même médium, M. Cecil Husk ; je revis de nouveau ma mère et un autre esprit d'apparence essentiellement française et qui se présenta à moi à toutes les séances qui suivirent ces deux. Je n'ai jamais pu savoir son nom. Ma mère me parla en français en se servant du tutoiement que les Anglais emploient très difficilement quand ils parlent français. L'accent était très pur. Je suis parfaitement convaincue que ni M. Husk, ni les maîtres de la maison où ces séances avaient lieu, ne pouvaient parler français. Ils avaient même beaucoup de difficulté à prononcer mon nom.

Le spiritisme avait fait naître en moi bien des idées. Je sentais que j'étais dans le sentier de la vérité, et qu'un coin du voile qui la cache avait été soulevé, mais le doute, cet ennemi de Dieu, se dressait parfois

arrogant et menaçant devant ma foi et l'aurait peut-être dévorée, si la vérité n'avait revendiqué ses droits et n'était venue, une fois de plus, se montrer à mes yeux vivante et claire. Ce fut à l'occasion de la visite d'une amie dont je peux livrer le nom, car elle est, elle aussi, un champion de la vérité. J'habitais alors Londres et j'eus avec mon amie, Fraûlein Schultz, 17, Via Marche, Rome, de longues conversations sur les questions que je traite en ce moment, et à la suite desquelles elle me pria de l'accompagner à une séance de M. Husk, chez lui, South Grone Peckham. J'acceptai, et le jour fixé j'arrivai à l'improviste chez le médium qui attendait mon amie, mais qui ne savait pas que je devais l'accompagner. Il me pria de m'asseoir à côté de lui ; je refusai et cédai la place à mon amie.

Je n'entre pas dans les détails de la séance : chant, musique, voix des esprits, guides, matérialisation de John Ding, chef des contrôles. Je dois cependant ajouter que la chambre où la séance avait lieu était dépourvue de draperie, et ne comprenait qu'une table avec des chaises autour, quelques tableaux sur les murs, un linoléum sur le plancher, une porte et une fenêtre. Pas d'électricité. J'étais assise à côté de Fraûlein Schultz et à ma gauche se trouvait la nièce du médium dont je tenais la main. Mon amie tenait la main du médium, M. Husk. Après la matérialisation de John Ding, esprit guide, le père de mon amie se présenta à elle et se fit voir par la plaque lumineuse, car ses séances se passaient dans l'obscurité. Il portait le costume de colonel de l'armée prussienne qu'il avait à son lit de mort. Il parla à mon amie en allemand et l'appela par son prénom Hertha, que personne, sauf moi, ne connaissait parmi ceux qui étaient à la séance. Je reconnus aussi son père par la photographie que j'avais vue de lui. A cette séance, ma mère vint, ainsi que deux autres esprits. Je demandai le nom de celui qui se présentait habituellement et j'avais, de crainte qu'il ne pût le dire, apporté un crayon et un morceau de papier, afin qu'il l'écrivît. On écrivit bien sur le papier, mais on m'informa que le nom qui avait été écrit n'était pas celui de l'esprit qui m'apparaissait régulièrement, mais celui d'un autre qui se manifesterait plus tard. A la fin de la séance, je pus lire le nom d'Eugène Sue sur le papier. Ce nom était si peu présent à mon esprit que je montrai une grande surprise. Aujourd'hui, je peux m'expliquer pourquoi Eugène Sue plutôt qu'un autre nom ? Sans doute parce qu'Eugène Sue aimait les pauvres et s'occupait des questions sociales qui les oppriment encore et qui m'intéressent vivement.

Aux séances qui suivirent, et où j'eus la faveur de m'asseoir près du médium et de tenir sa main, mon amie vit sa mère et la reconnut à un petit bonnet de forme toute particulière qu'elle portait dans les derniers jours de sa vie terrestre. A cette même séance, Zola se matérialisa et se nomma sans que personnne témoignât le désir de le voir. Je tiens à faire ici un rapprochement d'idées entre Eugène Sue, Zola et moi. Ceci se passait en juillet 1905. Je quittai alors Londres et vins en France où s'écou-

lèrent les mois d'août et de septembre pendant lesquels j'eus l'occasion d'assister à une séance avec des paysans illettrés d'un petit village de la Gironde. Ils ne me connaissaient pas et je les surpris au moment où ils allaient se réunir. En entendant le nom de ma famille, très connue dans les environs du village, ils m'admirent tout de suite, et voici ce qui fut écrit pour moi de la main d'une femme, par l'écriture automatique :

A travers les cieux, à travers les airs,
Je vogue toujours vers ceux qui me sont chers,
C'est vers toi ma fille, vers toi, chère enfant,
Vers toi que s'élance mon esprit errant.
Dans ce cher milieu tes pas t'ont menée,
C'est encore ici que je t'ai trouvée,
Avec l'espérance d'un esprit souffrant,
Toute l'espérance, c'est toi, chère enfant.
Apprends à connaître tu sauras trouver
Ce divin problème que tu veux chercher,
Les grandes vertus nous tendent la main,
Suis le droit sentier, suis le bon chemin,
Les nobles efforts sont récompensés.
Adieu, je te bénis.

En octobre, à mon retour à Londres, je revins chez M. Husk et j'eus, comme les autres fois, la faveur de m'asseoir à côté de lui et de tenir sa main pendant toute la séance. Ma mère revint et me parla. Ma sœur Germaine, morte il y a dix ans, se matérialisa, et je la reconnus de suite à ses cheveux qui tombaient négligemment sur son front en grosses boucles brunes, telle qu'elle était quand elle nous quitta. J'étais convaincue que c'était ma sœur, mais néanmoins je nommai une autre personne La matérialisation ne répondit pas. « Suzanne ! » m'écriai-je. La matérialisation inclina la tête et me fit signe que oui. Je sentis sa main me caresser le visage et les cheveux, puis plus rien ! Elle avait disparu ! ! Toutes les clairvoyantes que j'ai vues m'ont toujours dépeint deux femmes autour de moi, habillées comme des religieuses, une très jeune, 17 ans, l'autre plus âgée, et j'ai toujours reconnu en elles ma mère et ma sœur.

Je ne veux pas terminer sans ajouter que je revis Miss Earle et que ses premières paroles quand je l'approchai furent : « I hear a spirit say : Dieu bénisse ma fille, and also sœur. » Miss Earle ignorait et mon nom et ma nationalité. Elle ne m'avait pas vue depuis quatre mois et ignorait que je dusse assister à sa séance. Comme toujours, ma mère me parla en français. J'ai aussi assisté aux séances de M. Craddock où sœur Emma s'est montrée ainsi qu'un suédois qui a parlé dans sa propre langue.

J'aurais bien des faits personnels à conter, mais je m'en tiens à ceux-ci qui, à mon avis, suffisent pour convaincre que la matière n'est pas tout et qu'elle contient des principes qui nous sont inconnus et qui joueront plus tard un grand rôle dans la science et dans la religion.

Marie SEURIN.

Le Hasard

sa loi et ses conséquences dans les sciences et en philosophie

(*par P. Camille Revel ; chez Chacornac, 11, quai St-Michel*)

Créer une philosophie nouvelle basée sur une loi du Hasard, telle a été la tentative audacieuse de M. P. Camille Revel. A l'appui de sa thèse, il a cru pouvoir invoquer l'expérience, trouver une base empirique qui lui permît de déduire une loi à laquelle on pût attribuer un caractère universel.

Dans une première partie, l'auteur se place dans la réalité du monde sensible ; dans la seconde, il étend sa thèse au domaine des représentations subjectives ; dans la troisième, il nous place en face de l'inaccessible transcendantal.

M. Camille Revel part d'un certain nombre de propositions qu'il affirme plutôt qu'il ne les met en évidence. Pour lui, le jeu de hasard tend à manifester tous les cas possibles, ayant à notre disposition un temps infini, dans lequel nous pouvons puiser indéfiniment, nous pouvons tout attendre du Hasard. Les faits se suivent en corrélation continue parce que la disposition précédente influe nécessairement sur la disposition future. Ces répétitions consécutives, la Science les exprime par ses lois, mais ses lois ne sont que l'application de la loi du Hasard. On peut compliquer les éléments du jeu, une série indéfinie apportera toujours des résultats équivalents. Donc : tout ce qu'on peut concevoir est possible, tout ce qui est possible arrive ; d'où, tout ce qui est concevable est manifesté quelque part, dans l'espace et dans le temps.

Suivant la loi du Hasard, le bien et le mal, la joie et la douleur ont droit à des manifestations égales ; il est donc inutile de rechercher l'une et de fuir l'autre ; la loi du Hasard se charge de tenir la balance égale. Quant à la Justice, c'est la loi du Hasard qui a fait germer, en nous, la notion de ce sentiment. Il n'y a aucun profit à tirer de notre Liberté, ni de notre Volonté, nous n'avons qu'à attendre les alternatives de la rouge ou de la noire.

M. Revel se promène avec aisance dans le dédale de la philosophie Kantienne qu'il paraît posséder à fond. Il en exclut les causes, il n'y aura plus que des inductions, probables pour un temps. Les remaniements fréquents des théories nous montrent la vanité des lois posées par la Science. Ces lois sont des expressions éphémères que la loi du hasard peut modifier. La pensée de Kant ne sera pas abolie, elle sera élargie ; le *cogito* au lieu d'être, par lui-même, une puissance de synthèse, sera une puissance qui génère la faculté de synthétiser, sous d'autres conditions elle produirait autre chose. C'est dans l'Absolu que tout se concilie,

l'Absolu demeure derrière tout phénomène,il pénètre notre nature intime, nous sommes liés à lui par l'intuition, proclamons-le donc la cause transcendante du monde.

La loi du Hasard n'est que la forme de la décision prise, en dehors du temps et de l'espace, par l'Absolu. A la place de la loi de causalité, mettons celle du Hasard.

Dans une synthèse généralisatrice, l'auteur arrive à concilier Descartes, Spinosa, Leibniz et Kant, il arrive à lier les propositions opposées. Les arguments contradictoires sont également bons puisqu'ils visent l'objet d'une représentation possible ; or, nous l'avons vu, tout possible existe quelque part. Telle est la vertu de la *Raison contradictoire* ; l'auteur nomme ainsi une puissance de synthèse des facteurs en opposition ; au lieu de s'anéantir ou de se neutraliser, les termes opposés se fondent l'un dans l'autre pour agir simultanément. Comment cela ? — En attribuant cette puissance à l'Absolu, cause transcendante. Le dieu Hasard sera une hypostase de l'Absolu.

*
* *

Je n'entreprendrai pas une discussion qui exigerait un volume. Je dirai seulement que la théorie ne m'a pas convaincu ; je ne sais pas ce que c'est qu'une loi de hasard, et on ne me l'a pas montré. Le Hasard c'est une antinomie pure ; un être de raison qui sert à objectiver une idée parfaitement irréelle. L'idée de loi, conçue comme cause des phénomènes,est une thèse à laquelle on a opposé le hasard, comme antithèse. Et alors que fait l'auteur pour déduire du hasard une indication de loi ?

Voici : — Sur mille tirages, les chances d'amener A ou B seront égales à chaque tirage. Constatons empiriquement que A est sorti 485 fois, tandis que B est sorti 515. Divisant le premier nombre par le second, on a pour quotient 0.94174. On recommence dix fois, cent fois ; on comprend que, si l'on additionne tous les quotients, on obtient une moyenne dont l'écart, avec l'unité. sera de plus en plus faible. Puis-je en conclure que j'ai expérimenté le hasard et déterminé une loi de tendance ? Nullement. En faisant une somme, j'introduis dans l'expérimentation une opération arithmétique qui entraîne avec elle une nécessité logique qui n'est plus la loi du hasard. C'est une loi arithmétique qui veut que les écarts particuliers se trouvent noyés dans une moyenne. Supprimez l'addition, et dites-moi, après dix mille parties, si vous pouvez déterminer la tendance de la partie suivante à donner une différence en plus ou en moins. Vous en êtes incapables ? — Le hasard n'a aucune tendance qu'on puisse déterminer. Les calculs de probabilités obéissent à des lois mathématiques. Je ne connais pas un fait qui soit l'expression du Hasard et qui, comme tel, puisse être analysé. Si je laisse tomber, perpendiculairement, des billes géométriques sur un plan idéalement horizontal, ces billets rebondiront sur le point de leur chûte, jusqu'à ce qu'elles s'immobilisent à cette place. S'il en est autrement, dans la pratique, c'est que les billes ne

sont pas rondes, que leur matière et leurs densités ne sont pas homogènes, par conséquent elles suivent des tendances définies, et elles n'iront pas occuper, successivement, tous les points dudit plan. L'affirmation qu'elles finiront, dans un temps quelconque, par dessiner, sur ce plan, une tête de cheval est manifestement fausse. C'est pourtant de ce prétendu fait, accepté théoriquement comme une constatation empirique, qu'on tire cette proposition : que la loi du hasard tend à réaliser tout ce qui est concevable. Nous n'acceptons pas ces prémisses. M. Revel a peut-être imaginé un remarquable édifice ; mais, nulle part, je n'ai senti le terrain solide qui pourrait lui servir d'assises.

*
* *

Très solide, au contraire, l'argumentation suivante, dans *La Métempsycose* qui forme le complément du volume. S'appuyant sur des faits biologiques, M. Camille Revel prouve la perennité du principe actif, en montrant que la complexité croissante des espèces est due à une répétition nouvelle des êtres. Les propriétés du principe actif prouvent que ce principe agit de l'extérieur. Ce qui organise n'est pas engendré, il y a incorporation et la fécondation n'est pas un phénomène de combinaison. Même chez les végétaux, les principes actifs des germes opèrent de l'extérieur.

Un œuf homogène ne peut point renfermer les germes différenciés de chaque tissu, il faut qu'un être préexistant en assume la formation et en coordonne l'unité. La vitesse de la croissance est en raison directe des vies réalisées antérieurement, nos aptitudes sont proportionnelles à nos expériences passées. Il existe une zoologie de l'invisible ; nous sommes composés d'un principe actif et d'un *soma* ; le renouvellement du *soma*, qui est continu, présente un phénomène bien remarquable ; c'est la transmission des propriétés des molécules anciennes aux molécules nouvelles. La survivance de l'individualité serait un phénomène analogue ; ainsi la mort serait la condition de l'immortalité, comme la mort du *soma* est la condition de perennité de notre principe actif.

Là-dessus viennent se greffer des arguments tirés des formes hallucinatoires du rêve et de la télépathie. On a constaté, entre les vivants, une source vivante de rapports télépathiques, vivante aussi doit être la cause, dans certains cas dont la vérification nous est impossible (du côté des décédés) : aux résultats semblables des causes semblables.

Tout cela est hautement philosophique. Si nos savants daignaient approfondir ces simples faits biologiques, nul doute qu'ils sentiraient mourir bien des préjugés, encore trop vivants en eux. Je souhaite que ce livre tombe entre leurs mains ; je souhaite que beaucoup le lisent et le méditent.

CHEVREUIL.

Ouvrages Nouveaux

Les Voix lointaines

Par Paul GRENDEL

Paris, librairie des Sciences Psychiques, 42, rue *Saint Jacques*. Un volume : **2** fr. **50**.

Le nouveau livre de Paul GRENDEL, un des plus vaillants champions de la doctrine spirite, transforme les anciennes hypothèses des vies successives en convictions raisonnées.

Les messages indéniables, les communications concordantes qu'il a obtenus depuis trente ans, sont d'un attrait si doux qu'on les accepte avec joie et reconnaissance.

Les *Voix Lointaines* sont la confession d'un esprit connu de l'auteur : ami savant et bon qui s'ouvre graduellement à la lumière et décrit son propre état et certains états d'esprit sur son plan astral,comme jadis le fit Dante par l'imagination. Mais à l'encontre de ce poète et de ses visions pleines d'épouvante, l'ami décrit les nouvelles perceptions des âmes, leur recherche de nouveaux devoirs, et surtout leur satisfaction de la délivrance charnelle.

C'est une délectation pour un sage de goûter cette synthèse philosophique et de méditer ce livre, un des plus curieux qui aient paru.

Dans de nombreux romans spirites, Paul GRENDEL préconise la doctrine de rénovation. Dans des journaux politiques, il écrit de façon alerte sur des pensers divers ; toujours le travail sincère et toujours le dédain suprême de l'arrivisme ; il sait que son œuvre sera d'actualité d'ici un demi-siècle, et creuse son sillon d'amour en y semant de justes idées sans sacrifier jamais à aucune idole.

Son œuvre est déjà une force invincible pour les âmes assoiffées d'idéal, elle fait un grand bien aux délicats qui n'osent songer au lendemain de la mort, terrorisés par des dogmes caducs, néfastes et injustes.

Hymne à l'amitié, à l'amour universel des êtres, ces leçons d'un savant spirite et écrivain démontrent très logiquement un état, inconnu jusqu'ici, une conception dénommée par l'esprit : Le nuage du stage.

Cette première série des *Voix Lointaines* est captivante, elle étreint le lecteur tant cette nouvelle vie de l'esprit est sincère, l'on est forcé d'avancer sans cesse dans ce monde inconnu du grand nombre, mais que Paul GRENDEL parcourt si aisément avec une force de logique d'une incroyable puissance et d'une si douce sérénité.

Ephémérides perpétuelles

Par E. C... ancien élève de l'école Polytechnique, 1 vol. in-4° avec 8 grandes planches hors texte. — Prix **6** francs. — *Bibliothèque Chacornac*, 11, Quai Saint-Michel, Paris.

Les récents travaux scientifiques ont attiré l'attention des savants sur le rôle des actions cosmiques dans la météorologie et dans les manifestations physiques du globe. Même un groupe de chercheurs reprenant les idées des anciens sur la généralité de l'influence cosmique, reconstituent sur des bases nouvelles et expérimentales, l'antique science des astres.

Mais toutes ces études nécessitent une prompte détermination des positions des planètes pour toute époque passée et à venir sans recourir à des calculs longs et savants. Les *Éphémérides Perpétuelles* comblent la lacune qui existe à cet égard. Avec cet ouvrage, on peut en quelques instants et par des moyens à la portée d'un enfant, puisqu'il s'agit simplement d'appliquer un rapporteur sur des graphiques après relevé de quelques nombres dans des tables, on peut obtenir toutes les coordonnées des astres pour une date quelconque.

Le soin qui a présidé à l'établissement et l'impression des tables et des planches recommande particulièrement l'ouvrage.

Histoire de l'Astrologie

Par VANKI. — 1 volume in-8 carré. — *Bibliothèque Chacornac*, 11, Quai Saint-Michel, Paris. — Prix : 5 fr.

Tout le monde connaît plus ou moins l'astrologie, cette science qui permet d'après l'examen des astres, au moment de la naissance d'un individu, d'établir quel sera son destin futur, mais peu nombreux sont ceux qui savent que cette science est peut-être la plus ancienne pratiquée dans le monde et connaissent le rôle important qu'elle a joué dans la vie des grands peuples de l'antiquité : Babyloniens et Egyptiens.

Bien qu'astrologue, l'auteur a écrit cette histoire très impartialement, il a puisé ses documents aux sources les plus autorisées de la science officielle, son ouvrage comprend d'abord l'histoire de l'astrologie à toutes les époques, celle des astrologues célèbres depuis le IVe siècle avant notre ère, ensuite sont données une série de prédictions astrologiques célèbres, des anecdotes curieuses, ainsi que les polémiques engagées entre tous les savants et philosophes des diverses écoles, tant anciennes que modernes. La dernière partie contient un abrégé des théories astrologiques suffisant pour donner au lecteur une idées des bases sur lesquelles s'appuie l'astrologie.

L'ouvrage est à la fois scientifique et intéressant.

Les reflets de l'Erraticité et Contes et Interviews.

M. Charles d'ORINO, à la faveur d'un commerce tout intime avec les grands Esprits, a reçu et transcrit leurs communications, qu'il publie aujourd'hui en deux ouvrages distincts : les *Reflets de l'Erraticité* et les *Contes et Interviews*, à la Bibliothèque Chacornac, 11, Quai Saint-Michel.

Le lecteur aura la bonne fortune d'y rencontrer la solution des plus

hauts problèmes philosophiques et religieux, telle qu'elle est apparue à ces âmes d'élite dans les sphères supra-terrestres où elles évoluent, ainsi qu'une foule de détails d'une singulère précision sur l'existence des désincarnés dans l'Au-delà.

L'Annuaire de la Vie Internationale

Par Alfred H. FRIED

(2e année)

On se méprend généralement sur l'Internationalisme. Tantôt on le confond avec l'antipatriotisme, tantôt on est tenté de le considérer comme le simple rêve de quelques idéologues.

L'*Annuaire de la Vie Internationale* a pour but de le faire connaître tel qu'il est et d'établir par une statistique aussi exacte que possible qu'il est depuis longtemps déjà un fait réel,

Un simple coup d'œil sur le volume suffira pour faire constater aux plus timorés que l'Internationalisme n'est pas la négation de ce qu'il y a de légitime dans le patriotisme. Le fait d'appartenir à l'une quelconque des associations internationales énumérées et classées dans le volume de M. Fried n'implique nullement le mépris de la patrie ou la préoccupation de l'amoindrir.

L'Internationalisme, la Vie Internationale consistent surtout à mettre à profit les moyens de communications créés par la science, à échanger plus facilement et plus volontiers des idées ou des produits au-dessus des frontières et à établir ainsi dans l'humanité un courant de sympathie plus vaste.

Cela, c'est encore du patriotisme, mais, comme dit M. Fried, c'est « un patriotisme d'essence supérieure ».

L. P.

Pour recevoir franco le volume, adresser les demandes avec un mandat de 3 fr. 50 à l'Institut International de la Paix de Monaco (Principauté).

Les Phénomènes dits de Matérialisation

DE LA VILLA CARMEN

Editeur, 6, rue Saulnier. — Prix 2 francs.

Les Annales Psychiques ont fait réimprimer le compte-rendu de M. Ch. Richet, sur les matérialisations d'Alger, en y joignant les articles de Sir Olivier Lodge et Mlle X, et en les complétant par les photo-gravures des clichés pris pendant les séances.

On trouve également dans cette brochure les récits de deux observateurs désignés sous les lettres X et Y, parce que leur position officielle ne leur permet pas de signer. Les connaissant personnellement, nous garantissons absolument leur bonne foi et leur capacité comme observateurs.

L'ouvrage se termine par la reproduction de l'article du Dr Rouby,

dont nous avons parlé ici-même il y a trois mois, et par la réfutation de M. le professeur Richet.

Tous les documents relatifs à ces expériences célèbres sont donc réunis, et permettent au public de décider, en connaissance de cause, de quel côté se trouvent l'esprit scientifique et la vérité.

Etude sur Jeanne d'Arc

(*Suite*) (1)

Caractère des hallucinations pathologiques

Quelles sont les différences qui séparent les hallucinations des aliénés et celles des personnes raisonnables ? Suivons toujours notre guide M. de Boismont. Voici un résumé de ses observations.

L'auteur a recueilli 1146 observations sur lesquelles il a constaté 725 exemples d'illusions ou d'hallucinations. De ce dernier chiffre, il faut retrancher 448 cas appartenant à des variétés de folies auxquelles les états d'excitation, de dépression, de faiblesse d'esprit, la nature de la cause, la manifestation des désordres impriment un cachet de déraison si marqué aux paroles et aux actes des individus, que toute méprise est impossible.

Tels sont le délire aigu, la manie, la monomanie avec stupeur, la démence, la paralysie générale, l'imbécillité, les folies alcooliques, histériques, épileptiques, puerpérales à double forme et à titre indéterminé.

Restent 277 cas comprenant les lypémanies ou monomanies tristes (248), les monomanies (29) qui, par l'intégrité des facultés sur le plus grand nombre de points, la fixité et la ténacité de beaucoup d'hallucinations et d'illusions, sont celles qui doivent être comparées avec les hallucinations compatibles avec la raison.

Le caractère général des monomanes tristes est de présenter une exagération morbide de la douleur ; elle est la conséquence naturelle des impressions sensorielles qui assiègent le malade. Les ennemis, les persécuteurs imaginaires qui les harcellent, les fantômes, les démons qui les épouvantent, les personnages invisibles qui les acca-

---

Michelet. *Histoire de France*. Tome IV, page 174.

blent de menaces, doivent déterminer au plus haut degré dans leur esprit, la terreur, le désir de se soustraire à ces tourments intolérables ; la colère, la fureur, le sentiment de la vengeance contre les auteurs supposés de leurs maux, et enfin la confusion dans leurs idées ; ce dernier symptôme s'observe dans une forte proportion chez les monomanes tristes.

Ces états psychologiques sont évidemment peu favorables aux grandes entreprises, aussi n'est-ce pas à ces malades qu'il faut rapporter l'opinion de l'antiquité sur la capacité intellectuelle de certains mélancoliques.

Pour ne conserver aucun doute à cet égard, dit M. Brierre de Boismont, il suffit de passer en revue quelques-unes des principales et des plus communes hallucinations, observées dans cette forme de l'aliénation mentale. Les hallucinés entendent des voix menaçantes qui proviennent d'interlocuteurs invisibles, d'ennemis qu'ils retrouvent dans des personnages inoffensifs, avec lesquels ils ont eu des rapports éloignés, qui leur étaient peu connus, qu'ils n'avaient même jamais vus. Les motifs de ces prétendues inimitiés sont déraisonnables ou attribuées à des individus qui y sont complètement étrangers.

Les voix présentent une foule de particularités bizarres qui ne décèlent que trop leur source : elles sont intérieures ou externes. Les hallucinés les entendent dans leur tête, leur estomac, leur ventre ; elles sortent par le côté comme un souffle ; elles viennent du dehors de la chambre, d'un coin de l'appartement, des étages supérieurs, de la cave, de la campagne, du ciel ; elles sont placées derrière la tête, elles planent au-dessus. Tantôt elles sont distinctes, résonnent fortement comme dans un porte-voix, ou bien elles consistent en un simple murmure, un souffle ; elles sont muettes comme la pensée. Les personnages qui apparaissent aux hallucinés et leur parlent, ont des proportions naturelles, grandissent outre mesure, se rapetissent à vue d'œil, disparaissent ou se convertissent en animaux, en arbres, en d'autres objets.

Quel est, en général, le niveau intellectuel des individus atteints de ces hallucinations ? et quelles répercussions ont-elles sur leur conduite ?

La plupart des hallucinés qui se croient en butte à des persécuteurs, à des ennemis, sont des esprits ordinaires, souvent même faibles, qui vivent dans un cercle très restreint, dont plusieurs sont d'un caractère doux, craintif, et qui, par leur position, n'excitent les susceptibilités de personne. Rien de plus ordinaire que de voir ces malades dont la vie était si réglée et si close, se désespérer du sort cruel qui les attend ; on va venir les saisir, les juger, les condamner, les torturer, leur faire subir d'affreux supplices.

En vain leur représente-t-on qu'une pareille destinée n'est réservée qu'aux puissants et aux criminels ; ils sont sourds à toutes les remontrances, et n'en persistent pas moins à se croire l'objet de l'animadversion générale. Si l'on examine les causes auxquelles ils rapportent ces prétendues persécutions, on reconnait qu'elles doivent être attribuées à la peur de l'autorité, de la police, d'ennemis mal définis, à des influences extérieures, telles que la physique, l'électricité, le magnétisme, etc., en un mot à des idées fausses, exagérées, ridicules, et dont les conséquences ont les suites les plus fâcheuses sur leur conduite et sur leurs actes.

Mais c'est aussi par leur caractère de puérilité et d'absurdité que se révèle l'origine maladive de ces hallucinations, citons-en quelques exemples :

Les uns affirment que les invisibles passent à travers les fentes et souillent leurs aliments. Les autres combattent ces invisibles par des gestes, des prières, des exorcismes, des arguments, des sottises, des coups dans le vide ! Ceux-ci prétendent qu'on leur lance des odeurs détestables, des substances malfaisantes ; ceux-là qu'on les fait chauffer, qu'on les brûle sans douleur, qu'ils sont morts depuis plus ou moins de temps, etc. Les hallucinés qui croient qu'on joue une comédie autour d'eux, donnent les explications les plus bizarres des attitudes qu'affectent leurs ennemis envers eux ; il en est qui soutiennent que les passants, les chevaux, les voitures, prennent des poses étranges pour se moquer d'eux !...

Ces infortunés deviennent incapables de conduire leurs affaires, ils sont surtout indécis, ils ont de l'éloignement et même de l'aversion pour leurs proches, ils prennent la vie en dégoût et font de nombreuses tentatives de suicides, ils veulent se laisser mourir de faim par crainte d'empoisonnement ; ils conçoivent des haines et des vengeances qui n'ont aucun motif sérieux, et presque toujours on est dans la nécessité de les enfermer.

Brierre de Boismont cite l'exemple d'un étranger, qui, pendant vingt-sept ans put dissimuler une hallucination qui lui montrait du cuivre sur ses mains et qui le portait à l'idée de faire du mal aux autres. Il a fini par être vaincu et par se faire soigner, et malgré qu'il ait pu parvenir à de hauts grades, ses indécisions, ses craintes, ses fréquents désespoirs troublaient sa vie normale. Les hallucinations psychologiques n'ont jamais de si funestes conséquences.

Les monomanies, pas plus que les lypémanies, ne sont compatibles avec le plein exercice de la raison. Ceux qui en sont atteints ont tous les symptômes de l'aliénation mentale, et contrairement aux affirmations de Lélut, Cabrucil et autres aliénistes, les hallucinations de ces malades les mettent dans l'impossibilité de mener à

bien leurs entreprises. Voici quelques traits qui peignent l'état des monomanes :

Les fausses sensations de ces 29 monomanes, le plus souvent expansives, n'avaient aucune physionomie spéciale ; elles étaient semblables à celles que l'on observe dans l'aliénation mentale. Ainsi les uns entendaient des voix qui leur donnaient des ordres, leur demandaient des choses extravagantes, leur disaient de régénérer le monde, leur parlaient d'une manière singulière ou comme des ventriloques ; les autres voyaient des personnages fantastiques qu'ils regardaient comme leurs protecteurs et auxquels ils devaient obéir. Quelques monomanes s'imaginaient lire à distance dans des boîtes fermées. Les transformations des figures et des objets étaient fréquentes, et chez quelques hallucinés il y avait des idées tristes, des visions d'ennemis, etc.

Indépendamment de ces hallucinations folles par elles-mêmes, les motifs allégués par ces monomanes, leurs conceptions délirantes ne laissaient aucune incertitude sur le dérangement de leurs facultés cérébrales.

Tel est le résumé fait par un homme de haute valeur des caractères de l'hallucination physiologique. On se demande comment des médecins réfléchis, des hommes qui doivent avoir un jugement bien équilibré puisqu'ils ont pour mission de redresser les erreurs mentales de ceux qui leur sont confiés, ont pu comparer les visions de Jeanne d'Arc à ces troubles qui conduisent ceux qui les éprouvent à la folie pure et simple. Il est intolérable, au point de vue scientifique, de voir comparer des phénomènes qui n'ont qu'une grossière analogie générale, qui diffèrent aussi bien dans leur action, que dans leurs résultats, et qui n'ont même pas de ressemblance véritable. C'est ce que M. de Boismont signale avec une rectitude de jugement qui comporte la conviction. Suivons-le encore, en abrégeant.

Les hallucinations de Jeanne d'Arc ne troublent pas sa raison

Dès leur manifestation première, les hallucinations de Jeanne d'Arc sont tirées de sa grande mission, qui a pour objet de sauver le roi et de délivrer la France du joug des Anglais. Jamais elles ne dévient de cette voie pendant leur durée qui est de près de sept ans ; ce sont ces mêmes accents qu'elles font entendre sur le bûcher, au moment où la libératrice de la France va expirer dans les flammes.

Les hallucinations de Jeanne n'ont aucun de ces caractères d'opiniâtreté, de mobilité, d'étrangeté, de transformation, etc., que

nous avons observés dans celles des insensés ; elles ne pouvaient revêtir d'autres signes sensibles que ceux propres aux sens par lesquels nous arrivent toutes les impressions, *mais les sensations qu'elles déterminent sont naturelles*. La vierge française n'est pas assaillie jour et nuit ; les figures viennent à certains moments et *surtout quand elle les appelle*, elle n'est donc pas obsédée ; elles ne se rapetissent ou ne grandissent énormément, ne se montrent point par parties ; les voix ne se font pas entendre dans l'épigastre, par le côté, etc. Ses hallucinations ne sont ni puériles ni absurdes comme elles se montrent chez les aliénés ; elles ne se contredisent pas ; elles sont, au contraire, en concordance parfaite avec la grandeur de la mission. Elles n'offrent ni ces changements de personnes et de choses qu'on note à chaque instant dans la folie, *ni cette indécision, ni cette confusion dans les idées que produisent à la longue les fausses sensations*.

Jamais les visions et les sensations de l'héroïque jeune fille *ne sont entachées des croyances erronées du temps*, telles que celles du diable, de la sorcellerie, de la magie, de la féerie, etc. Son esprit, malgré la fréquence et la durée des hallucinations, ne perd aucune de ses qualités, et il est aussi apte à la fin de son existence qu'au début de sa carrière militaire, à conduire une entreprise importante, fort complètement en opposition avec ce que l'on a constaté chez les fous. Enfin l'on ne découvre chez Jeanne aucune de ces conceptions délirantes qui sont l'apanage des monomanes.

La conclusion qui ressort de l'examen comparatif de ces deux ordres de faits, *c'est que les hallucinations de Jeanne d'Arc ne sauraient être comparées à celles des aliénés*, dit M. de Boismont ; en les appelant physiologiques, à défaut d'une meilleure expression, nous entendons dire qu'elles se sont toujours produites avec l'intégrité de la raison, et qu'elles doivent être considérées comme le plus haut degré *de la représentation mentale*, sous l'influence de stimulants puissants, mais normaux.

Les visions de Jeanne d'Arc

Comme nous l'avons déjà observé, M. Brierrre de Boismont n'imagine pas que les voix de Jeanne d'Arc lui soient extérieures ; il reste sur le domaine de l'hallucination physiologique, se contentant de déclarer que ces dernières sont compatibles avec la raison, chez certains grands esprits très bien trempés, comme Jeanne d'Arc, Descartes, Pascal, etc. Aujourd'hui, nous pouvons peut-

être aller plus loin, grâce aux recherches faites par les savants de la *Société Anglaise de Recherches psychiques* et présenter une hypothèse qui concilierait le point de vue scientifique de l'origine physiologique des visions, tout en plaçant la cause de ces hallucinations en dehors du cerveau de Jeanne d'Arc, dans ce monde spirituel que nous savons exister autour de nous et dans l'espace.

Nous savons, en effet, maintenant, que la pensée d'un agent, en arrivant au cerveau d'un percipient, est capable de produire dans celui-ci une impression qui s'extériorisera sous forme de pressentiment, d'impulsion motrice, de vision ou d'audition, probablement d'après le type psychologique auquel appartient ce percipient. Chez un même sujet, la pensée peut aussi créer des hallucinations qui se complètent réciproquement, c'est-à-dire que la vision hallucinatoire pourra parler et agir comme le ferait un être ordinaire.

Cette hallucination est dite véridique, parce qu'elle coïncide avec un événement réel, avec une action exercée à distance par un agent. Il s'agit donc de savoir si en étudiant les voix et les visions de Jeanne d'Arc, on trouve dans ces phénomènes des preuves intrinsèques de leur provenance extérieure.

Nous examinerons donc :

1° Sa faculté d'être avertie d'événements qui se passent hors de la porté de ses sens ;

2° Sa faculté de lire les plus secrètes pensées de certaines personnes ;

3° Sa faculté de prononciation qui s'est exercée pour elle et pour d'autres.

Connaissances de faits ou d'événements éloignés

Lorsque l'on examine impartialement les divers phénomènes par lesquels se décèle dans la vie de Jeanne d'Arc la connaissance de faits actuels se passant loin d'elle, ou qui témoignent de connaissances ignorées des autres contemporains, il faut ne jamais oublier que nous savons aujourd'hui que la clairvoyance, c'est-à-dire la vue sans le secours des yeux, est une réalité indiscutable et, dès lors, nous aurons à en tenir compte dans la discussion, pour ne pas attribuer à des agents extérieurs ce qui pourrait provenir de l'état psychologique particulier de la voyante. Dans d'autres circonstances, il nous faudra nous souvenir que la mémoire est un trésor qui renferme dans ses profondeurs une trace indéfectible de tout ce que

nous avons vu, entendu, pensé, etc. On n'ignore pas que, souvent' ces souvenirs oubliés peuvent surgir dans la conscience comme des connaissances nouvelles, mais que c'est une illusion du sujet. En faisant des recherches approfondies, on peut retrouver l'époque où ce souvenir fut enregistré plus ou moins inconsciemment. Cest à ce phénomène que les psychologues ont donné le nom de *cryptomnésie.*

Pour bien juger l'état psychologique de l'héroïne, il faut savoir qu'elle fut loin d'être une névropathe. Elle avait une santé robuste qui lui permettait de résister aux plus grandes fatigues. Voici des témoignages décisifs sur ce point (1) : Le conseiller chambellan de Charles VII, Perceval de Boulainvilliers, dit dans une lettre écrite le 21 juin 1429 : « Jeanne a une puissance de travail inouïe. Elle est si bien aguerrie, qu'il lui arrive de passer jusqu'à *six journées,* jour et nuit, constamment sous les armes ». Le président de la Chambre des requêtes de Charles VII, Simon Charles, dit dans sa déposition : « Lorsque Jeanne était en campagne, on ne la voyait jamais descendre de cheval. On eût cru que les lois de la nature n'existaient pas pour elle. Tous ses compagnons étaient étonnés qu'elle pût rester à cheval si longtemps. » Un autre témoin, le chevalier Théobald d'Armagnac, constate que « son courage à supporter les peines et les travaux faisait d'elle l'objet d'admiration de tous les capitaines ». Dunois, l'infatigable chef de guerre, la montre « exécutant des manœuvres merveilleuses auxquelles n'auraient pu suffire deux ou trois généraux consommés ». Le même homme de guerre déclare « que jamais il n'y eut personne plus sobre ». Dame Colette, qui avait souvent vu Jeanne chez les époux Bouchier, ses hôtes à Orléans, fait une déclaration semblable. Le page de Jeanne, Louis de Coutes, dit : « Elle était d'une sobriété excessive. Bien des fois, je l'ai vue ne manger dans toute une journée qu'un morceau de pain, j'admirais comment elle pouvait se nourrir si petitement ». C'est ainsi que Jeanne se montrait tout à la fois, plus sobre qu'aucune femme et plus vigoureuse qu'aucun homme.

Cependant, elle était grande et forte, et tout en faisant œuvre de guerrier, elle demeurait jeune fille. Sa voix était douce ; ses yeux

(1) Joseph Fabre : *Jeanne d'Arc, libératrice de la France,* p. 209.

étaient faciles aux larmes, et son corps avait des grâces féminines Toute sa virilité était dans son âme.

Une preuve aussi de sa puissante vitalité était la promptitude avec laquelle elle se rétablissait de ses blessures. Atteinte assez profondément à l'épaule par une flèche devant la bastille de Saint-Loup, cela ne l'empêcha pas de guider deux jours plus tard l'assaut des Tourelles. Renversée à Jargeau par une lourde pierre, elle se relève et continue le combat. Devant Paris, c'est à la cuisse qu'une flèche vient l'atteindre et, bien qu'on fût obligée de l'emporter et que son sang coulât avec abondance, quelques jours plus tard elle peut remonter à cheval. Enfin après le saut de la tour de Beaurevoir, presque morte, elle mange au bout de dix jours et recouvre rapidement sa belle santé.

On voit qu'il y a loin de cette robuste fille aux êtres débilités, nerveux, apathiques que sont souvent les aliénés. Si le proverbe est vrai qui veut qu'une âme saine réside dans un corps vigoureux, on peut dire que Jeanne d'Arc fut admirablement servie par ses organes corporels.

Un des premiers phénomènes par lequel s'affirme une sorte de clairvoyance est sa reconnaissance de Charles VII, à Chinon, bien qu'il fût mêlé à près de trois cents seigneurs, et qu'un autre eût pris sa place sur le trône. Jeanne ne se laissa pas tromper et allant directement à lui, elle lui baisa les genoux. « Ce n'est pas moi le dauphin, dit Charles ». « Gentil prince, répondit Jeanne de sa voix douce, c'est vous et non un autre ».

Sans doute, on peut supposer que Jeanne avait vu quelque portrait ou des pièces de monnaie à l'effigie du roi, mais pour le reconnaître dans une si nombreuse assistance, il fallait à la jeune fille une bien grande perspicacité. Laissons de ce côté ce premier fait, puisqu'il peut exister des doutes sur sa véritable nature. En voici un autre qui paraît moins sujet à caution, bien qu'il ne soit pas non plus à l'abri de toute critique.

Parmi les révélations de Jeanne, en voici une qui eut lieu presque au début de sa mission. A peine entrée à Orléans, sur le conseil de ses voix, elle demande qu'on lui apporte une épée cachée sous terre, près l'autel de sainte Catherine de Fierbois. On va faire des fouilles à l'endroit indiqué et l'épée s'y trouve. On peut soutenir que cette révélation était un souvenir oublié parce que, six

semaines auparavant, la grande lorraine était passée à Fierbois et que quelques mots prononcés par tel ou tel aurait pu lui apprendre, incidemment, l'existence de cette épée ; puis qu'ayant perdu le souvenir de cet incident, il lui soit revenu sous forme d'hallucination auditive. Sans doute, toutes les suppositions sont légitimes avant de faire intervenir l'au-delà, mais c'est à la condition qu'elles s'accordent avec tout ce que l'on sait du personnage que l'on étudie. Or, il me paraît que ce n'est pas dans la cryptomnésie qu'il cherche l'explication de cette connaissance supra normale.

Tout le procès de Jeanne d'Arc prouve qu'elle avait une mémoire merveilleuse. Jamais ses souvenirs ne la trahissent, et pendant des mois elle est capable de retracer les plus petits incidents de sa vie publique et privée. Est-ce là une jeune fille qui oublierait une conversation tenue trois semaines auparavant, sur un sujet ayant trait à une église dédiée à une sainte qu'elle vénérait particulièrement et avec laquelle elle était, disait-elle, en rapports presque journaliers ? Et puis, les indications précises qui ont permis de retrouver cette épée, qu'il fallait aller chercher dans la terre, montrent que chez elle cette connaissance n'était pas une vague intuition, mais la connaissance d'un fait bien net que ses voix lui ont révélé. Nous ne discuterons pas la véracité de l'héroïne, car jamais elle ne mentit, et ses ennemis mêmes rendaient hommage à sa parfaite bonne foi et à sa sincérité. Si elle nous dit que ce sont ses voix qui lui annoncent tous les événements qu'elle ignore, nous la croirons, et notre unique souci sera de découvrir si, involontairement, elle n'aurait pas été le jouet de ses facultés subliminales, puisque c'est l'hypothèse à la mode. Il est utile de faire remarquer qu'en substituant ce mot de subliminal, à celui d'intervention spirituelle, on ne fait que déplacer la difficulté, sans la résoudre. S'il existe en nous une faculté capable de nous faire découvrir des choses cachées, prévoir l'avenir et de nous doter de notions exactes sur des choses que nous n'avons jamais apprises, alors cette prodigieuse puissance qui se joue des conditions physiologiques indispensables à l'exercice des facultés ordinaires dépasse de si haut toute notre science, qu'elle prouve l'existence dans l'homme d'un principe transcendant qui ne saurait émaner du cerveau, puisqu'elle s'exerce dans son concours.

On sait que les capitaines qui étaient enfermés dans Orléans

n'avaient pas, tout d'abord, grande confiance dans cette jeune bergère de 17 ans. On l'avait trompée sur la route prise pour entrer dans la ville, et on ne la prévenait pas, les premiers jours, des mouvements concertés. Le 4 mai, Jeanne ayant besoin de repos, s'était jetée sur le lit de son hôtesse, mais elle était agitée. Tout à coup, elle se leva, appela son écuyer et lui dit : « Vite, il me faut armer. *Mon conseil me dit* d'aller sus aux Anglais ». L'écuyer commençait à l'armer, lorsqu'un grand bruit se fait entendre : « A l'ennemi, à l'ennemi, on se bat ! » criaient des voix confuses. « Mon Dieu, dit Jeanne, le sang de nos gens coule par terre et je ne suis pas là ! Que ne m'a t-on éveillée ! Mes armes, mon cheval ! » Elle s'élança vers la bastille de Saint-Loup et arriva assez à temps pour rallier les Français qui fuyaient, les ramener au combat et enlever la bastille. Ce fut le premier triomphe et, huit jours après, Orléans était délivrée.

Dans cet exemple, la voix de Jeanne la réveille pour la prévenir que l'on combattait sans elle et que sa présence était nécessaire. La clairvoyance ne semble pas en jeu, car elle ne dit pas qu'elle voit le combat, mais seulement que son conseil lui dit d'aller sus aux Anglais. Il est certain qu'elle a été avertie, puisque grâce à son intervention elle changea la fuite des siens en un succès inespéré.

Les prédictions de Jeanne d'Arc

Autour de chaque personnage célèbre, il se forme des légendes, et le merveilleux avènement de Jeanne devait surexciter fortement l'imagination populaire dans ce moyen-âge crédule et mystique. Nous devons donc nous tenir en garde contre les entraînements de contemporains et passer au crible de la critique tous les faits qui sont rapportés. Il en est, cependant, que l'on ne peut rejeter sans injustice car il existe des preuves authentiques de leur réalité.

Tout d'abord, il est certain qu'elle annonça dès sa première visite au roi la délivrance d'Orléans et son sacre à Reims, événements qui semblaient tout à fait improbables et qu'elle aida à réaliser, contre toute espérance. Si d'autres de ses prédictions furent inexactes,nous verrons tout à l'heure ce qu'il faut en penser. Sa vie contient un grand nombre de prémunitions, soit en ce qui la concerne, soit au sujet de la guerre. Ainsi en ce qui concerne la blessure qu'elle reçut à l'assaut des Tournelles, ses voix l'en avaient prévenue quelque temps à l'avance, ainsi que cela résulte du té-

moignage de l'ambassadeur flamand, qui l'annonce à son gouvernement, dans une lettre datée du 22 avril 1429, c'est-à dire 15 jours avant l'événement (1). Le chargé d'affaire écrivait au gouvernement de Brabant « qu'elle serait blessée *d'un trait*, dans un combat devant Orléans, mais qu'elle n'en mourrait pas. »

Cette prédiction n'est pas faite au hasard, car la veille même du jour où elle la reçut, elle l'annonça de nouveau. On sait quelles luttes la noble fille devait soutenir contre tous ces soldats qui n'avaient pas son ardeur. Sans cesse on voulait atermoyer, n'osant pas encore malgré deux succès, combattre à fond l'ennemi qui paraissait toujours aussi redoutable.

Jeanne voulait qu'on attaquât le fort des Tourelles dès le lendemain. La majorité des chefs opinait pour attendre. « Le conseil a décidé qu'on différerait jusqu'à l'arrivée de nouveaux renforts », dirent-ils à Jeanne.

« Vous avez été à votre conseil, et j'ai été au mien, répondit Jeanne. Le conseil de messire Dieu tiendra, celui des hommes périra ». Et s'adressant aux personnes de son entourage elle dit : « Qu'on se tienne prêt de bonne heure ! j'aurai demain fort à faire, *du sang sortira de mon corps* ». Mais comme toujours cela s'est réalisé par la suite, les Français d'abord vaincus se retirèrent en désordre lorsque l'héroïne, malgré sa blessure, les supplia de revenir à la charge et allant elle-même au pied des remparts, enflamma leur ardeur et leur fit emporter la bastille anglaise. Ce sont ses voix qui l'assurent de la victoire et comme le roi n'était pas là pour l'entraver dans ses dispositions, elle réussit. Il en fut de même au siège de Jargau et à la bataille de Patay. (*A suivre.*)

L'Identité des Esprits

(Suite)

Encore Florence Cook

Mais la manifestation laissant loin derrière elle toutes les autres qui devait me prouver au delà de tout doute l'identité personnelle de l'esprit qui communiquait avec moi, avec le corps que j'avais

(1) Voir, dans le tome IV du recueil de Quicherat, la citation extraite d'un registre de la Chambre des Comptes de Brabant.

mis au monde étant encore à venir. M. William Harrison, l'éditeur du *Spiritualist* (qui après dix-sept ans de patientes recherches dans la science du Spiritualisme, n'avait jamais reçu de preuve personnelle du retour de ses amis ni de ses parents), m'écrivit un mot pour m'informer qu'il avait reçu un message de son amie récemment décédée, Mme Stewart, lui disant que s'il voulait tenir une séance avec le médium Florence Cook, et une ou deux personnes de tempéraments sympathiques, elle ferait tout son possible pour lui apparaître telle qu'il l'avait connue sur la terre, et lui apporter la preuve qu'il avait si longtemps cherchée. M. Harrison me demandait en conséquence si je voulais me joindre à lui et à Mlle Kidlingbury — le secrétaire de la British National Association of Spiritualists — pour tenir une séance avec Mlle Cook, ce que j'acceptai, et nous nous réunîmes dans ce but dans une des pièces de l'Association. C'était une très petite pièce d'environ 8 pieds sur 16 (1) : il n'y avait pas de tapis et elle ne contenait aucun meuble ; aussi y apportâmes-nous trois chaises cannées pour notre installation. Dans un coin, nous clouâmes à environ quatre pieds du plancher un vieux châle noir, derrière lequel nous plaçâmes un coussin pour Mlle Cook y appuyer sa tête. Mlle Florence Cook, qui est une petite brunette mince aux yeux noirs et aux cheveux noirs disposés ce jour-là en une profusion de boucles, portait un costume de mérinos gris clair garni de rubans rouge foncé. Elle m'informa avant la séance que, depuis peu de temps, elle était sujette à être agitée pendant qu'elle était en *trance* et avait l'habitude de sortir dans le cercle, et qu'elle me priait en qualité d'amie (car à cette époque nous étions devenues amies) de la bien gronder si pareille chose lui arrivait, et de lui ordonner de rentrer dans le cabinet comme si elle était « un enfant ou un chien ». Je lui promis de le faire.

« Après que Florence Cook se fut assise sur le plancher, derrière le châle noir (qui laissait voir le bas de sa robe de mérinos gris), et eut appuyé sa tête contre le coussin, nous baissâmes légèrement le gaz et nous nous assîmes sur les trois chaises de canne. Le médium sembla d'abord se trouver fort mal à l'aise, et nous l'enten-

(1) Environ 2^m^50 sur 5^m^.

dîmes faire aux influences des reproches de le traiter avec aussi peu de ménagements. Au bout de quelques minutes, cependant, un tremblement agita le châle noir et une grande main blanche se montra et disparut à plusieurs reprises. Je n'avais jamais vu Mme Stewart (pour laquelle nous tenions expressément cette séance) ici-bas, et ne pus par conséquent reconnaître la main ; mais nous remarquâmes tous combien elle était grande et blanche. Une minute après, le châle fut relevé et une forme féminine sortit de derrière, marchant sur les mains et les genoux, puis se releva et nous regarda. A la faible lumière qui régnait dans la pièce et à la distance à laquelle elle se tenait de nous, il était impossible d'identifier les traits, aussi M. Harrison demanda-t-il si c'était Mme Stewart. La forme fit de la tête signe que non. J'avais perdu une sœur quelque temps auparavant et la pensée que ce pouvait être elle me traversa l'esprit. « Est ce vous, Emily ? » demandai-je. Mais un nouveau mouvement de tête répondit négativement, et une question semblable de Mlle Kidlingburg relativement à une de ses amies reçut la même réponse. « Qui cela peut-il être ? » observai-je avec curiosité à M. Harrison.

« Mère ! ne me reconnaissez-vous pas ? » murmura la voix de Florence ». Je me levai précipitamment pour m'approcher d'elle en m'écriant : Oh ! ma chère enfant ! Je n'avais jamais pensé de vous voir ici ! » Mais elle dit : « Retournez à votre place et je vais aller vous trouver. » Je me rassis et « Florence » traversa la chambre et vint s'asseoir *sur mes genoux*. Elle était moins vêtue en cette occasion qu'aucun esprit matérialisé que j'aie jamais vu. Elle n'avait rien sur la tête, seuls ses cheveux, dont elle semble posséder une énorme quantité, lui tombaient sur le dos et couvraient ses épaules. Elle avait les bras nus ainsi que les pieds et une partie des jambes, et le vêtement qu'elle portait n'avait ni forme, ni style, mais semblait consister en un certain nombre de mètres d'épaisse mousseline enroulés autour de son corps depuis la poitrine jusqu'au dessous des genoux. Elle pesait lourd — peut-être 36 kilogs — et avait des membres bien en chair. Par le fait, elle était alors, et s'est montrée pendant plusieurs années par la suite, tellement semblable comme taille et comme aspect à sa sœur aînée Eva, que je remarque toujours la ressemblance qui existe entre elles. Cette séance eut lieu à une époque où « Florence » aurait dû avoir environ dix-sept ans.

« Florence, ma chérie, dis-je, est-ce bien vous ? » — « Ouvrez le gaz, répondit-elle, et regardez ma bouche. » M Harrison fit ce qu'elle désirait, et nous vîmes tous distinctement *ce défaut particulier à la lèvre* avec lequel elle était née — défaut, qu'on ne l'oublie pas, que quelques-uns des membres les plus expérimentés de la profession médicale avaient affirmé « être si rare qu'ils ne l'avaient jamais observé jusque-là. » Elle ouvrit aussi la bouche pour que nous puissions voir qu'elle n'avait pas de gosier. J'ai promis au commencement de mon livre de me borner aux faits et de laisser aux lecteurs à en tirer eux-mêmes la conclusion, je n'interromprai donc pas mon récit pour faire des remarques sur cette preuve incontestable d'identité. Je sais qu'elle me rendit muette et que je fondis en larmes.

« A ce moment, Mlle Cook, qui depuis quelque temps gémissait et s'agitait beaucoup derrière le châle noir, s'écria soudain : « Je ne puis demeurer plus longtemps ainsi » et s'avança dans la pièce ; et nous la vîmes debout devant nous dans sa toilette grise garnie de rubans rouges, tandis que « Florence » enveloppée de sa draperie blanche était assise sur mes genoux. Mais cela ne dura qu'un moment, car aussitôt que le médium fut pleinement en vue, l'esprit bondit sur pieds et s'élança derrière le rideau. Me rappelant les recommandations que m'avait faites Mlle Cook, je la réprimandai vivement d'avoir quitté sa place jusqu'à ce qu'elle retournât en pleurnichant prendre sa première position. Le châle était à peine retombé derrière elle que « Florence » réapparut et s'attacha à moi en disant : « Ne la laissez pas recommencer. Elle me fait si peur ? » En effet, elle tremblait de tout son corps. « Mais, Florence, répliquai-je, entendez-vous dire que votre médium vous fait peur ? Dans ce monde, c'est nous, pauvres mortels, qui avons peur des esprits. — J'ai peur qu'elle ne me renvoie, mère, murmura-t-elle. »

Cependant Mlle Cook ne nous troubla plus et « Florence » resta avec nous quelque temps encore. Elle me jeta les bras autour du cou, appuya la tête sur mon sein et m'embrassa des douzaines de fois. Elle me prit la main et me la fit étendre, et dit qu'elle était sûre que je reconnaîtrais sa main quand elle la passerait en dehors du rideau, tant elle ressemblait à la mienne. A ce moment j'étais fort tourmentée, et « Florence » me dit que la raison pour laquelle Dieu lui avait permis de se montrer à moi avec sa difformité ter-

restre, était afin que je fusse convaincue que c'était bien elle et que le spiritualisme était une vérité qui devait me soutenir. Quelquefois, mère, vous doutez, dit-elle, et vous croyez que vos yeux et vos oreilles vous ont trompée ; mais après ceci vous ne devrez plus jamais douter. Ne vous figurez pas que, dans le monde spirituel, je sois telle que je suis actuellement. Voilà longtemps que je suis affranchie de ma difformité ; mais je l'ai reprise ce soir pour vous convaincre d'une façon absolue. Ne vous chagrinez pas, chère mère. Rappelez-vous que je suis toujours près de vous. Personne ne peut m'emmener, *moi*. Vos enfants de la terre peuvent grandir et s'en aller par le monde et vous quitter, mais vous aurez toujours votre enfant spirituel près de vous. » Je n'ai pas calculé et ne puis apprécier combien de temps « Florence » resta visible en cette occasion : M. Harrison me dit après qu'elle était restée environ vingt minutes. Sa présence était pour moi un fait si prodigieux, que je ne pouvais penser qu'à une chose, c'est *qu'elle était là* — que je tenais réellement dans mes bras le tout petit enfant que j'avais de mes propres mains couché dans son cercueil — que ma fille n'était pas plus morte que moi, mais avait grandi et était devenue une femme. Et je demeurai la tenant enlacée dans mes bras, et mon cœur battant contre le sien, jusqu'au moment où le pouvoir décroissant, « Florence » fut obligée de me donner le dernier baiser et de me quitter, me laissant toute stupéfaite et confondue de ce qui s'était produit d'une manière si inattendue.

« Deux autres esprits se manifestèrent après son départ, mais comme ni l'un ni l'autre n'était Mme Stewart, la séance fut, en ce qui concerne M. Harrison un véritable insuccès... »

Mlle Showers

Revenons maintenant à John Powles.

« Peu de temps après qu'il fut généralement connu que je fréquentais les séances, écrit Miss Marryat, on me présenta à Mlle Showers, la fille du général Showers de l'armée de Bombay. Cette jeune personne, outre qu'elle n'était guère encore qu'une enfant — elle avait environ seize ans, je crois, quand nous fîmes connaissance — n'était pas un médium de profession. Les séances où ses amis étaient invités à être témoins des manifestations extraordinaires qui avaient lieu en sa présence étaient strictement privées. Elles offraient

donc aux investigateurs un énorme avantage, attendu que ce qui s'y passait était au-dessus de tout soupçon, en même temps que Mlle Showers était assez bonne pour se soumettre à toutes les épreuves possibles.

« Mme et Mlle Showers habitaient en appartement quand je leur rendis visite. Elles n'avaient donc ni les moyens ni l'occasion de tromper leurs amis, alors même qu'elles eussent eu ce but en vue. Je dois ajouter aussi qu'elles ne savaient rien de mon existence dans l'Inde ni de ce qui m'y était arrivé, tout cela étant du passé deauis longtemps quand je les rencontrai. A la première séance de « faces d'Esprits » que me donna Mlle Showers, elle s'assit simplement sur une chaise derrière les rideaux de la fenêtre, que l'on épingla ensemble jusqu'à mi-hauteur, de manière à laisser une ouverture en forme de V à la partie supérieure. La voix de « Peter » (le principal contrôle de Mlle Showers) ne cessa de causer tout le temps avec nous et avec le médium, de derrière les rideaux, et de faire des remarques sur les visages au fur et à mesure qu'ils se montraient à l'ouverture. Au bout d'un moment il me dit : « Mme Ross-Church, il y a ici un individu qui dit que son nom est Powles et qu'il désire vous parler, seulement il n'a pas envie de se montrer parce qu'il ne ressemble pas du tout à ce qu'il était. — Dites-lui de ne pas se préoccuper de cela, répondis-je, que je le reconnaîtrai dans quelques circonstances que ce soir. — Eh bien ! s'il ressemblait quelque peu à ça, c'était une beauté », s'écria Peter ; et un instant après apparut un visage que, malgré tous mes efforts d'imagination, je ne pus trouver qui ressemblât le moindrement à mon ancien ami. C'était quelque chose de dur, de froid, de dépourvu de toute apparence de vie. Quand il eut disparu, Peter dit : Powles dit que si vous voulez venir souvent assister à des séances avec Rosie (Mlle Showers), plus tard il deviendra tout à fait ressemblant », et naturellement je ne demandai pas mieux que d'accepter l'invitation.

« Comme je sortais un autre soir pour me rendre à une séance avec Mlle Showers, l'idée me vint tout à coup de mettre la cravate verte (1) dans ma poche. Mes deux filles m'accompagnaient en

(1) La cravate mentionnée plus haut, qu'elle avait emportée en souvenir de son ami.

cette circonstance, mais je ne leur parlai pas de la cravate. Cependant dès le début de la séance. Peter cria : Allons, Mme Ross-Church, sortez cette cravate ; voilà Powles qui vient. — Quelle cravate ? » demandai-je, et il répondit : « Mais, la cravate de Powles, naturellement, que vous avez dans votre poche. Il veut que vous la lui passiez autour du cou. » L'assemblée me regarda avec curiosité quand je produisis la cravate. Le visage de Powles se montra, fort différent de la fois précédente, car, cette fois, c'était bien ses traits et son teint, mais ses cheveux et sa barbe (qui durant sa vie étaient chatain-clair) paraissaient phosphorescents, comme s'ils étaient faits d'une matière incandescente. Je montai sur une chaise et lui attachai la cravate autour du cou, puis je lui demandai s'il voulait m'embrasser. Il me fit de la tête signe que non. Peter dit : « Tendez-lui votre main. » Je le fis et, quand il l'embrassa, sa moustache *me brûla*. Je ne puis expliquer la chose ; je ne puis que rapporter le fait. Après quoi il disparut avec la cravate que je n'ai jamais revue, quoique nous ayons complètement fouillé la petite chambre. »

Florence Marryat raconte ensuite que quelque temps après elle fut invitée à dîner avec Mlle Showers chez des personnes de connaissance. Il y avait du monde et une séance devait être tenue dans la soirée. Elle se trouva placée à table à côté de Mlle Showers, qui lui dit dans la conversation qu'elle était fort ennuyée parce que sa mère se trouvant absente jusqu'au lendemain, il lui faudrait coucher seule, ce qu'elle n'aimait pas, les esprits la tracassant parfois beaucoup. Sur quoi, Florence Marryat, à l'esprit de laquelle la pensée vint aussitôt que ce pourrait être pour elle une excellente occasion d'étudier dans des conditions exceptionnelles ses facultés médianimiques, lui proposa de l'emmener coucher avec elle à Bayswater, où elle habitait alors, ce qui fut convenu. Après le dîner on se réunit pour la séance projetée, mais à la surprise et à la déception générale il ne se produisit aucune manifestation. Miss Marryat et Mlle Showers ayant pris une voiture pour regagner Bayswater, elles n'y furent pas plutôt installées que « Peter » leur apprit qu'il n'avait voulu produire en public, ce soir-là, aucun phénomène afin de réserver toutes les forces de son médium pour leur montrer, à elles, ce que c'était « qu'une vraiment bonne séance ».

Munie d'un passe-partout, Florence Marryat rentra chez elle

sans déranger personne et, une fois dans sa chambre, où brûlait un bon feu,car il faisait froid, elle en ferma les portes à double tour et mit les clefs sous son oreiller, puis elle et Mlle Showers se déshabillèrent et se mirent au lit. Quand le gaz fut éteint, elles constatèrent que la pièce était encore comparativement éclairée, et par la lueur du feu et par les becs de de gaz de la rue dont la lumière filtrant à travers les persiennes, venait se jouer sur le plafond. Dès qu'elles furent couchées, les manifestations commencèrent et se succédèrent nombreuses et variées.

Je rends la parole à l'auteur.

« ... A la fin, les manifestations deviennent si rapides, jusqu'à huit et dix mains nous touchamt à la fois, que je demandai à Mlle Showers si cela ne l'ennuierait pas que j'attachasse les siennes. Elle fut très aimable et y consentit très volontiers. Je me relevai donc, et après lui avoir solidement assujetti les mains dans les manches de la chemise de nuit qu'elle portait, je cousis celle-ci au matelas avec une aiguille et du fil. Mlle Showers me dit alors qu'elle se sentait gagner par le sommeil et, le dos tourné de mon côté — position qu'elle était obligée de garder par suite de la couture qui attachait ses mains au lit — elle parut s'endormir ; mais je constatai subséquemment qu'elle était en trance.

« Pendant quelque temps ensuite il ne se produisit rien. Les formes matérialisées avaient disparu, les voix s'étaient tues, et je crus que la séance était terminée. Au bout de quelque temps, cependant, je sentis se poser sur ma tête, une main dont les doigts se mirent à la caresser doucement et à tirer sur les courtes boucles de cheveux qui me couvraient le front. Je murmurai : « Qui me touche ainsi ? — Ne me reconnaissez-vous pas ? fut-il répondu ; je suis Powles ! Enfin — enfin ! — Après un silence de dix ans je vous revois et je m'entretiens de nonveau avec vous face à face. — Comment puis-je dire que c'est bien *votre* main ? interrompis-je ; « Peter » pourrait matérialiser une main pour me tromper. » La main quittant aussitôt ma tête, le *dos* m'en fut passé sur la bouche et je sentis qu'il était couvert de poils courts. Je me rappelai alors combien les mains de John Powles étaient devenues velues, par suite de leur exposition, pendant la chasse, au soleil de l'Inde, et comment je l'avais en conséquence surnommé « Esaü ». Je me souvins aussi qu'une balle de cricket lui avait démis le poignet

droit. « Laissez-moi tâter votre poignet, lui dis-je, et ma mère sentit immédiatement le contact de l'os saillant de façon anormale ! « Je veux suivre votre main jusqu'à l'endroit d'où elle surgit », insinuai-je ensuite ; et, en ayant reçu la permission, je palpai depuis les doigts et le poignet jusqu'au coude et à l'épaule qui se terminait *au milieu du dos de Mlle Showers*. Je ne fus pas encore complètement satisfaite, car je trouvais très difficile de croire à l'identité d'une personne dont j'avais vivement souhaité la présence. J'avais une peur terrible d'être trompée. « Je veux voir votre visage continuai-je. — Je ne puis pas vous montrer mon visage cette nuit, répondit la voix ; mais vous allez le sentir » ; le visage, avec de la barbe et des moustaches, s'appuya un instant contre le mien. Puis la main fut replacée sur mes cheveux, et tandis qu'elle ne cessait de caresser mes boucles, la voix de John Powles me parla de tout ce qui s'était passé d'important alors que lui et moi nous étions amis sur la terre. Imaginez vous deux personnes qui ont été intimement liées pendant des années, se rencontrant seules après une longue et pénible séparation ; songez à toutes les choses d'ordre confidentiel dont elles s'entretiendraient ensemble, et vous comprendrez pourquoi je ne puis transcrire ici la conversation qui eut lieu entre nous cette nuit-là.

« En vue de me convaincre de son identité, John Powles parla de tous les chagrins et de toutes les inquiétudes par lesquels j'avais passé et auxquels j'étais en proie alors ; il mentionna des scènes, tant tristes que gaies, dont nous avions été témoins ensemble ; il rappela des incidents qui m'étaient sortis de la mémoire et nomma des endroits et des gens qui n'étaient connus que de nous. Si j'avais été sceptique en matière de spiritualisme, cette nuit aurait certainement dû me convertir. Et tandis que la voix, avec les intonations familières à mon oreille, de mon ancien ami, se faisait entendre, et que sa main se promenait dans ma chevelure, Mlle Showers continuait à dormir, ou à sembler dormir, le dos tourné de mon côté, avec les mains emprisonnées dans les manches de sa chemise de nuit et ces manches cousues au lit. Mais eût-elle été parfaitement éveillée, et aurait-elle eu les deux mains libres, qu'elle n'aurait pu me parler avec la voix vivante dans mon souvenir de John Powles de choses qui s'étaient passées alors qu'elle n'était qu'un petit enfant, et à des milliers de milles de là. Et j'affirme que

la voix me raconta des choses qu'il était impossible à tout autre que John Powles de connaître. Il ne manqua pas de me rappeler la promesse qu'il m'avait faite, et les nombreuses tentatives auxquelles il s'était livré antérieurement pour la tenir,et m'assura que, à partir de ce moment, il serait constamment avec moi.

Il faisait jour quand la voix cessa de parler, et nous nous trouvâmes alors si épuisées, Mlle Showers et moi, que c'est à peine si nous pouvions soulever la tête de dessus nos oreillers. Je ne dois pas oublier d'ajouter que lorsque nous rouvrîmes — pour de bon — les yeux sur ce monde de misère, nous constatâmes qu'il n'y avait pour ainsi dire pas dans la pièce d'objet qui n'eût été changé de place. Les tableaux étaient tous tournés à l'envers ; — la garniture du lavabo était empilée en dedans du garde-feu ; — celle de la cheminée se trouvait sur la table de toilette ; — bref, toute la chambre était sens dessus dessous. »

Eglinton. Colman.

Voir dans le n° d'août 1902 de la Revue plusieurs manifestations de « Florence » avec Eglinton, et une de « Florence » et de « Powles » avec Arthur Colman.

Katie Cook.

« Florence » se manifesta aussi par l'intermédiaire du médium Katie Cook (la sœur de Florence Cook). Voici ce qu'en rapporte Florence Marryat dans son ouvrage. Après avoir fait le récit d'une précédente séance avec Katie Cook, elle continue :

« Je crois que la séance suivante avec Katie Cook à laquelle j'assistai fut une séance tenue Museum Street, et à laquelle j'avais été invitée par M. Chas. Blackburn, qui est un des plus chauds partisans du spiritualisme, et a dépensé beaucoup d'argent à faire des recherches sur ce sujet. Les seuls autres invités étaient mon mari et le général et Mme Macleau. Nous nous assîmes autour d'une petite table nue, le gaz allumé et *sans cabinet*. Mlle Katie Cook occupait un siège placé entre le général Macleau et moi, et nous nous assurâmes de sa présence près de nous pendant toute la séance. En effet, je ne lui lâchai pas la main un seul instant ; même, quand elle voulait se servir de son mouchoir elle devait le faire avec ma main tenant toujours la sienne. Elle ne tomba pas non plus en trance. Nous lui parlions de temps à autre et elle nous répondait,

quoique d'une très faible, se plaignant d'être mal à l'aise et sans force.

Au bout d'environ vingt minutes, pendant lesquelles les manifestations habituelles se produisirent, la forme matérialisée de « Lily » (le contrôle du médium) parut *au milieu de la table*, nous parla et nous embrassa tous à tour de rôle. Sa figure était toute petite, et *elle n'était matérialisée que jusqu'à la taille*, mais sa chair était ferme et chaude.

(*A suivre.*)

Le Spiritisme avant le nom

L'étude qu'on va lire fait partie d'une suite de conférences que je fus invité à faire, en 1894-95, dans un groupe dont les chefs étaient des calotins ou des chevaliers d'industrie déguisés en spirites afin, évidemment, d'étouffer la nouvelle doctrine en l'embrassant bien tendrement.

La première conférence portait sur la *Révélation* et devait être publiée par ces hommes de progrès scientifique ; pour des raisons majeures, elle ne l'a pas été et je n'ai jamais pu obtenir la restitution du manuscrit. Je n'ai jamais non plus eu le courage, ni le temps, de reconstituer ce travail ; j'avais mis à contribution pour le faire, une centaine de volumes, que mes occupations ne me permettaient pas de compulser à nouveau.

Cette avanie — précédée d'ailleurs de beaucoup d'autres, — me découragea de publier d'autres études que j'avais préparées sur le spiritisme, son histoire et sa philosophie, et le présent travail était resté endormi dans mes cartons.

Sur les instances de quelques amis et grâce à la complaisance de M. Gabriel Delanne, qui veut bien m'ouvrir les colonnes de sa Revue et qui n'a pas pour habitude de jeter au panier les manuscrits qu'on lui présente, je livre cette étude au public telle quelle, sans y rien changer que le titre : la conférence s'appelait : *Les précurseurs du spiritisme*.

Depuis 1895, le monde a marché. Peut-être les faits ici rapportés et les ébauches de théories qui y sont peintes, exciteront-ils l'intérêt et attireront-ils l'attention de quelques chercheurs sincères.

R.

*
* *

Dans une précédente causerie sur la Révélation, j'ai démontré que le rationalisme ne donnait pas une solution complète et satisfaisante des phénomènes psychologiques.

J'ai prouvé que la révélation émanant directement de Dieu, telle que

l'entend l'Eglise catholique, n'était pas conciliable avec le libre arbitre, que, d'ailleurs, elle ne reposait sur aucune preuve solide, et qu'elle était même démentie par les textes bibliques.

Enfin, j'ai conclu en faveur d'une théorie intermédiaire entre le rationalisme et le révélationisme : j'ai admis la révélation angélique ou spirite, c'est-à-dire la communication de l'homme avec des êtres invisibles plus ou moins intelligents, plus ou moins bons aussi, intermédiaires entre Dieu et l'homme, lesquels anges ou esprits forment un monde invisible supérieur à l'homme corporel, de même que les êtres visibles forment le monde inférieur.

J'ai donné quelques preuves de raison à l'appui de cette thèse, et un aperçu de la théorie de ces communications de l'homme avec le monde invisible.

C'est quelque chose qu'une théorie fondée sur de fortes vraisemblances, de nombreuses analogies et d'autres preuves d'ordre rationnel ; on est bien obligé de s'en contenter quelquefois, quand on ne peut pas faire mieux, quand on n'a pas à sa disposition de moyens de contrôler la théorie par l'expérience, de l'appuyer sur la base solide de faits précis, si chers à nos scientistes.

Mais, quand on peut trouver des faits de ce genre, on ne doit pas les négliger. Or, comme je l'ai dit en parlant de la révolution angélique, si ces faits ne sont pas aussi communs qu'on pourrait le désirer ; si nous ne pouvons pas en présenter d'absolument probants à discrétion, à toute réquisition, il sont pourtant assez nombreux et assez fréquents pour fixer l'opinion des personnes de bonne foi et de bonne volonté.

C'est de cet ordre de faits qui démontre la réalité du monde invisible et intelligent et de nos communications avec lui, que je vais vous entretenir ce soir.

* * *

Un fait bien intéressant à constater, (1) c'est que les grandes découvertes sont souvent faites par des ignorants, — aux innocents les mains pleines ! — ou par des hommes qui ne les cherchaient pas.

C'est ce qui est arrivé, par exemple, à Puységur qui, sans le faire exprès, a découvert le somnambulisme et toutes ses conséquences, que les hypnotiseurs ont cru inventer après lui, comme je l'ai montré dans mon livre sur les *Rapports du magnétisme et du spiritisme.*

C'est aussi ce qui est arrivé au docteur Billot, qui a constaté presque tous les phénomènes dont l'ensemble a constitué, bien plus tard, le spiritisme, comme nous allons le voir.

Les finalistes trouveraient dans ce fait une intention providentielle. Les observations spontanées, inattendues, non espérées et même non désirées,

(1) Et aussi bien rassurant, car il prouve que, les savants disparus, la science, comme le phénix, renaîtrait de ses cendres.

sont, en effet, d'autant plus probantes ; mais, pour ne contrarier personne, mettons que c'est là un résultat fatal de l'évolution.

Quoi qu'il en soit, les phénomènes qui prouvent l'existence des êtres spirituels et de leurs communications avec nous sont de deux sortes : *spontanés ou provoqués* ; c'est-à-dire qu'ils sont : les premiers du domaine de l'observation pure, et les seconds du ressort de l'expérimentation.

L'expérience, en pareille matière, étant difficile à réaliser, à contrôler et à interpréter ; étant, de plus, sujette à des manœuvres frauduleuses, il s'ensuit que l'observation est plus probante, en d'autres termes, que les phénomènes *spontanés* s'imposent plus à notre foi et à notre raison que les phénomènes provoqués.

De ce que l'expérience peut être fautive et même frauduleuse, il ne s'en suit pourtant pas qu'elle soit toujours de nulle valeur. Que n'a-t-on pas falsifié en ce monde ? Mais de ce qu'il y a des vins frelatés, il ne faut pas conclure qu'il n'y ait pas de vins naturels, au contraire : on n'imite que ce qui existe ; et s'il y a des gens qui trichent au jeu, les règles du jeu n'en sont point infirmées.

Quant à l'observation, elle est d'autant plus probante qu'elle émane des personnes sans idées préconçues, ou même de gens ayant des opinions tout opposées aux principes qui découlent des faits observés. Or, c'est précisément ici le cas de la plupart des observateurs dont je parlerai, et notamment du principal d'entre eux, le Dr Billot.

Lorsque le somnambulisme fut découvert, en 1784, les philosophes, en observant les phénomènes qui se manifestent dans cet état, ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'il en ressortait la preuve expérimentale de l'existence de l'âme, de son autonomie, de sa prédominance sur l'organisme qu'elle anime. Aussi, la plupart de ces observateurs, qui étaient plus ou moins matérialistes et sceptiques furent-ils convertis au spiritualisme. Tel fu le cas du marquis de Pységur, de ses deux frères, de Deleuze, du docteur Billot et de bien d'autres.

Le marquis de Puységur avait si bien senti l'importance de ces phénomènes que, dans son étude sur les *Associations magnétiques*, il appelle les recherches magnétiques de la *psychologie expérimentale*. (V. *Bibliothèque du magnétisme animal*, t. II, p. 142).

Et Billot, convaincu par les observations de la réalité du monde spirituel et de ses communications occultes ou patentes avec les somnambules et les médiums, donnait aux études qu'il appelait *magnatiques* de préférence à *magnétiques*, le nom de théo-psychologie.

J'ai montré dans ma *théorie et pratique du spiritisme* (ch. 6 et 7), comment et pourquoi les phénomènes somnambuliques prouvent la doctrine spiritualiste. Je n'y reviendrai donc pas.

Des auteurs comme ceux que nous venons de nommer, qui ont observé les faits avec des préjugés contraires et qui, vaincus par l'évidence, ont abjuré leurs erreurs, ce qui est toujours difficile à l'homme, pour em-

brasser l'opinion opposée, de tels auteurs, dis-je, méritent la plus grande confiance. Nous pouvons être assurés qu'ils se sont tenus en garde contre toute erreur de fait et contre toute induction prématurée. Leurs témoignages méritent donc le plus sérieux examen.

On vous dira que ces observateurs ont été hallucinés. Pour répondre à cette objection, il suffit de considérer que c'est par milliers, dans tous les temps et dans tous les pays, que se comptent ces hallucinés ; et que ce sont les hommes les plus éclairés, les esprits les plus indépendants et les plus droits qui ont subi ces hallucinations. Si ces hommes sont des fous, où seront les sages?

L'observation des phénomènes somnambuliques prouve l'existence des esprits par ce fait que beaucoup de somnambules les entendent, les voient, les touchent, subissent leur influence, bonne ou mauvaise, moralement et même physiquement ; obtiennent d'eux des conseils, des services, etc. Maintenant arrivons aux faits.

L'ouvrage dans lequel nous allons les puiser a pour titre : *Recherches psychologiques sur la cause des phénomènes extraordinaires observés chez les modernes voyants, improprement dits somnambules magnétiques, ou Correspondance sur le magnétisme vital entre un solitaire et M. Deleuze*, par G. P. Billot, docteur en médecine. Cet ouvrage, en deux volumes in-8°, a été publié à Paris en 1839 ; mais la correspondance qui y est contenue date de 1829 et années suivantes, et les observations et expériences remontent aux environs de 1820.

Ces faits sont bien antérieurs, comme on le voit, à ceux dont les demoiselles Fox furent les héroïnes en Amérique et aux révélations d'Allan Kardec en France.

*
* *

Les premiers phénomènes relatés par Billot, ont eu pour sujet une personne d'une trentaine d'années, Marie-Thérèse Mathieu, née en 1787, fille de beaucoup d'embonpoint, taille moyenne, figure très colorée, tempérament nerveux-sanguin.

A la suite de divers accidents, Marie Mathieu eut la jambe droite desséchée, tandis que le genou était devenu gros comme la tête d'un enfant de dix mois, de sorte que cette pauvre fille ne pouvait plus marcher qu'avec des potences (béquilles).

Appelé près d'elle en 1819, le docteur Billot la soumit au traitement électrique sans succès bien marqué. Il l'avait perdue de vue depuis longtemps, lorsqu'à la fin de mars 1825 il eut l'idée d'essayer du magnétisme. Pendant huit jours qu'il la magnétisa soir et matin, il n'obtint que de la somnolence. La malade avait une grande propension au sommeil, mais au moment où elle allait s'assoupir, elle éprouvait un saisissement e comme une peur qui l'éveillait de suite (1).

(1) Ce cas se présente souvent ; le sujet, presque endormi, est réveillé en sursaut comme par une cause invisible.

Renonçant à l'endormir, Billot continua de lui faire des passes sur le membre dolent. A la troisième séance, un mouvement singulier a lieu dans le genou malade quand il le touche. Il retire la main, le mouvement cesse ; il la remet, le mouvement reprend. Il y applique une clef, le mouvement recommence ; il la retire, repos ; il la replace, mouvement ; il la retire, repos.

« Je soupçonne, dit Billot, un moteur particulier, Je ne touche plus, mais je demande à haute voix : Le mouvement ? et le voilà rétabli. Cessez ? il cesse. Mouvement ? le voilà. Repos ? le voilà. » Il dit à Marie de résister à ce mouvement quand il l'ordonnera. « J'ordonne ! elle résiste ; mais le mouvement a lieu malgré elle. Dès ce moment, il s'établit entre le membre atrophié et moi un dialogue singulier ».

Billot demande au moteur de la jambe s'il veut répondre à ses questions. Le membre fait trois fois de suite un mouvement rectiligne d'avant en arrière.

Si ce mouvement signifie *oui,* fais-le encore ; si c'est *non,* ne le fais pas. La jambe répète le même triple mouvement.

Donne-moi le signe de *non* ? Même mouvement horizontal, mais de gauche à droite. Et la conversation continue.

Puisque tu fais mouvoir le genou, tu dois pouvoir mouvoir la tête, ce serait plus décent. — *oui.*

Puisque tu as pouvoir sur tous les organes de Marie, pourquoi ne pas agir sur sa langue ? Fais-la donc parler, mais que le son de sa voix soit changé, afin que je comprenne que ce n'est pas elle qui répond à mes questions. L'esprit y consent et prend un timbre de voix très aigu.

Billot prend le *rapport* avec Marie. A peine les pouces sont-ils en contact, que celui de Marie frappe sur le sien comme un marteau. Marie entend alors dans son gosier une petite voix qu'elle compare au bourdonnement d'un cousin. Nouvelle manière de converser.

A partir de ce moment, Marie étant toujours en état de veille, se prescrit tous les moyens propres à combattre le mal qui l'afflige depuis si longtemps, et ces moyens ont tout le succès désiré. En outre, Marie acquiert maintes facultés des voyants, et c'est la petite voix qui la guide.

Il y a peu d'apparence, en tout ceci, que Marie Mathieu soit une fine mouche qui se joue du docteur Billot, car la malade est une fille simple et peu instruite. D'ailleurs, quel intérêt y aurait-elle ? Mais, abondance de précautions ne nuit pas, et voici celle que prit Billot.

Le *guide* ayant ordonné une saignée du bras, lorsqu'elle fut pratiquée, Billot se dit : « Si l'ange a pouvoir en tout sur Marie, il peut arrêter ou laisser couler à volonté le sang. Cette expérience est décisive, ne perdons point l'occasion d'avoir encore une preuve des plus convaincantes et de

l'existence et de l'influence d'une puissance invisible, qui ne peut être que cet esprit que Marie a constamment dit être son guide spirituel, enfin, son ange tutélaire que Dieu a commis à sa garde ».

En conséquence de ce raisonnement, il commande au sang de couler et d'arrêter alternativement, et le sang obéit. Après avoir répété ce jeu plusieurs fois, il abandonne l'émission sanguine à la discrétion, au caprice du moteur ; lorsque l'esprit juge qu'il a été tiré assez de sang, Marie éprouve une secousse semblable à une commotion électrique et la veine se ferme.

Quand Marie avait besoin d'être purgée, le guide lui inspirait de prendre, le matin à jeun, un verre d'eau tiède sur lequelle Marie soufflait trois fois en signe de croix et qu'elle avalait de suite. Lorsque les évacuations commençaient, elle continuait de prendre de l'eau tiède.

*
* *

Telle est la première observation spirotologique du docteur Billot. Si un fait de cette nature était unique dans le monde, on pourrait douter de son authenticité et supposer non pas que Billot ait voulu nous tromper ; rien dans son caractère ni dans sa manière d'écrire ne nous y autorise ; mais qu'il a été trompé lui-même.

Mais il suffit d'avoir quelques connaissances en histoire pour savoir que les exorcistes produisaient jadis des phénomènes analogues : ils faisaient exécuter, à leur commandement, diverses actions singulières aux obsédés ou possédés ; leur influence ne s'étendait pas seulement aux actes volontaires, mais aux actes de la vie organique.

C'est ainsi que le curé Gassner ralentissait, accélérait et même arrêtait le pouls de certains malades ; qu'il le rendait intermittent, saccadé ; qu'il faisait prendre à ces sujets toutes les apparences de la mort jusque, et y compris le teint verdâtre qui caractérise la décomposition du corps, puis il les rappelait à la vie.

Boucher d'Argis, dans ses *Variétés historiques, physiques et littéraires* (t. II, p. 476), raconte l'histoire d'une fille possédée qui entendait et parlait le latin sans l'avoir appris, révélait les choses les plus secrètes et les plus inconnues, et renversait six hommes des plus robustes. « Lorsque l'exorciste commandait au démon de passer, soit dans les bras ou ailleurs, l'on y apercevait souvent des mouvements qui paraissaient convulsifs ; et lors des plus grandes agitations, s'il ordonnait au démon de se taire en lui parlant latin, la fille se tranquillisait ordinairement aussitôt ».

Une possédée de Louviers, la sœur Marie du Saint-Esprit, se lança une fois dans un panneau de vitre la tête la première, sans sauter ni faire aucun effort et y passa tout le corps, se tenant à une barre de fer qui faisait le milieu ; et comme elle voulut repasser de l'autre côté de la vitre, « on lui fit commandement en latin : *ut in nomine Jesu rediret non per aliam sed per eamdem viam* ; ce qu'après avoir longuement contesté et dit qu'elle n'y rentrerait pas, elle le fit pourtant et rentra par le même passage, et

aussitôt qu'elle fut revenue, les médecins l'ayant considérée, lui ayant tâté le pouls et fait tirer la langue, ce qu'elle permit en raillant et parlant d'autre chose, ils ne lui trouvèrent ni émotion telle qu'ils auraient cru devoir être, ni autre disposition conforme à la violence de ce qu'elle avait fait et dit ».

Nous pourrions même remonter jusqu'à l'antiquité pour trouver des phénomènes semblables à ceux que Billot vient de nous rapporter. C'est ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, qu'Artémidore, dans son *Traité des Songes*, raconte qu'un malade, priant dans un temple pour obtenir sa guérison, dit au Dieu de lui secouer la main droite s'il doit guérir, et la main gauche si son mal est incurable.

Aujourd'hui également, quoique ce genre de médiumnité ne soit pas officiellement classé en spiritisme, il n'est pas rare de voir des médiums dont la main ou un autre membre, tête, pied, etc., sont mus par l'esprit, indépendamment de la volonté du sujet, et qui peuvent ainsi soutenir une conversation suivie. J'ai connu plusieurs médiums de cette sorte.

Des faits aussi nombreux, aussi universels ne doivent donc pas être exclus du domaine scientifique comme impossibles ou absurdes. Il ne faut pas y croire sans les voir ? J'y consens ; mais il ne faut pas les voir sans y croire, ou du moins sans les enregistrer, les contrôler quand l'occasion s'en présente, et en chercher les origines, les causes, les lois.

« Condamner résolument une chose pour fausse ou impossible, a dit Montaigne, c'est se donner l'avantage d'avoir dans la tête les bornes et limites de la volonté de Dieu et de la puissance de notre mère nature ; et n'y a pourtant point de plus notable folie au monde que de les ramener à la mesure de notre capacité et suffisance ».

*
* *

Les spirites modernes obtiennent quelquefois des *apports*, c'est-à-dire que divers objets leur arrivent on ne sait d'où ni comment, et au moment où ils ne s'y attendent pas.

Ce genre de phénomène est très sujet à caution, surtout quand on obtient les apports *expérimentalement*, c'est-à-dire en les demandant et à un moment préfixé. Il devient, en effet, relativement facile à un prestidigitateur adroit de surprendre la bonne foi de gens un peu naïfs ou trop crédules. L'observation est donc ici plus démonstrative que l'expérience ; je veux dire qu'on est plus sûr des apports inattendus que de ceux que l'on cherche à provoquer.

Billot a non seulement obtenu des apports, mais aussi des *déports*, et ce, dans un temps où il n'en était pas question, dans une circonstance où il ne s'y attendait pas.

Le guide de Marie Mathieu avait prescrit à sa protégée un régime adoucissant et interdit toutes les crudités, ail, oignon, épices, salaisons. Dégoûtée bientôt des aliments fades auxquels ell n'était point accoutumée, Marie s'avisa un jour de frotter son pain avec une gousse d'ail. Mais au

moment où elle approche l'ail de son pain, « comme si quelqu'un eût tapé fort sur sa main, la gousse d'ail saute jusqu'au plancher et ne se retrouve plus. Marie interdite, partit par un éclat de rire et profita de la leçon. Ce fait, ajoute Billot, s'est passé sous mes yeux, et en *présence* des gens de la maison. »

Voulez-vous un autre fait analogue dont, sans doute, Billot n'a pas eu connaissance ? La sœur Anne de la Nativité, possédée de Louviers, va nous le fournir. « Durant l'office divin, dit Bosroger, on lui faisait jeter le livre qu'elle tenait assez loin d'elle, sans lui voir remuer les bras, ce qui arrivait souvent 4 ou 5 fois pendant un seul office. Et durant l'oraison, on la poussait fort rudement pour la faire choir sur le nez ; et d'autres fois, elle avait les sens extérieurs aliénés. »

Si le guide de Marie lui retirait, non pas le pain, mais l'ail de la main, en revanche il lui faisait une tisane incomparable.

Le petit Raphaël (le guide) ordonne la tisane suivante : orge et réglisse. Marie va pour la faire : il n'y a plus de feu, on n'aperçoit sous la cendre qu'un globe lumineux gros comme un petit pois. En outre, il n'y a pas de petit bois ni même d'allumettes à la maison.

« Ne t'inquiète pas, dit la petite voix, *la tisane se fera*. Place sur le globule de feu quelques feuilles de chêne vert ; mets des bûches par-dessus et le feu va s'allumer ; tu placeras ensuite le pot, et tu pourras faire le travail ordinaire du ménage. » Marie obéit, le feu s'allume et la tisane se fait, et quand elle est faite, le feu s'éteint de lui-même insensiblement.

La tisane est d'un goût exquis. Chaque fois que Marie en remplit son verre, elle voit et fait voir aux assistants trois petits globules ressemblant à trois perles d'or au fond du verre. Et chaque jour Marie confiait à son petit servant le soin de faire cette décoction.

La première fois, Billot ne vit pas le petit cuisinier à l'œuvre ; mais le lendemain et les jours suivants il en fut témoin. Le magnétiseur ne fut donc pour rien dans la production de ce phénomène, qui eut lieu en son absence.

Arrivons maintenant aux apports.

Le 17 octobre 1820, une dame aveugle consulte sur son infirmité la somnambule Virginie. » Une jeune vierge, dit celle-ci, me présente une plante... elle est toute en fleurs... je ne la connais point... on ne m'en dit pas le nom... cependant elle est nécessaire à Mme J. ».

Billot lui demande où l'on pourrait trouver cette plante. Sur ces entrefaites, la dame aveugle s'écrie : « Mais, mon Dieu, j'en palpe une toute en fleurs sur mon tablier, on vient de l'y déposer. Voyez donc, Virginie, serait-ce celle qu'on vous présentait ? — Oui, madame, c'est bien celle-là même, répondit Virginie, que chacun de nous loue et bénisse Dieu de cette faveur. » Billot examine alors la plante. Elle me parut, dit-il, être du thym de Crète.

« D'où venait cette plante ? de son pays natal ou bien de quelque serre chaude ? C'est ce qu'on n'a pas su ; mais ce que je sais fort bien, c'est que j'en possède une tige que la jeune vierge ne m'accorda qu'après de grandes prières. » (1)

Dans une autre séance, trois somnambules voyaient les mêmes objets en même temps. Vers le milieu de la séance, un des voyants s'écrie : « Voilà la colombe qui arrive, elle est blanche comme la neige... elle voltige dans l'appartement, tenant quelque chose dans son bec... c'est un papier, prions... (quelques minutes de silence), puis il ajoute : Le voilà, ce papier, qu'elle a laissé tomber aux pieds de Madame J. ».

Soudain je le ramasse, ajoute Billot ; il répand une odeur suave. Je l'ouvre et y trouve de petits morceaux d'ossements collés sur trois petites bandes d'un papier imprimé. Sur l'une on lit : *Sainte Maxime* ; sur l'autre, *Sainte Sabine* ; et sur la troisième, plusieurs martyrs.

La réalité de ces apports nous paraît encore plus difficile à admettre que celle des phénomènes précédemment relatés et, si Billot était seul à les annoncer, le moins que nous pourrions faire serait de suspendre notre jugement. Mais, parmi ses contemporains même, nous trouvons d'autres attestations de faits de même genre qui peuvent ébranler notre scepticisme, car ces phénomènes étaient obtenus de divers côtés, sans entente préalable, sans idées préconçues, si ce n'est en sens opposé. C'est ce qui paraît dans la réponse de Deleuze à Billot.

« Je vous déclare, écrit Deleuze, le 6 novembre 1831, que je ne puis douter des faits que vous me racontez, ni même supposer, qu'il y ait la moindre exagération dans ce que vous me dites ; vous avez d'ailleurs une logique extrêmement forte... Vous me demandez si je n'ai pas vu des faits analogues à ceux-là ; je dois vous répondre que non ; mais des personnes dignes de toute ma confiance m'en ont raconté quoique en petit nombre. En voici un qui m'a singulièrement étonné à cause de la circonstance et de l'à propos :

« J'ai eu ce matin, la visite d'un médecin fort distingué, homme d'esprit, qui a lu plusieurs mémoires à l'Académie des sciences. Il venait pour me parler du magnétisme. Je lui ai raconté quelques faits que je tiens de vous, sans pourtant vous nommer. Il m'a répondu qu'il n'en était pas étonné, et il m'a cité un grand nombre de faits analogues que lui ont présenté plusieurs somnambules. Vous jugez que j'ai été bien surpris, et que notre conversation a eu le plus grand intérêt. Entre autres phénomènes, il m'a cité celui d'objets matériels que le somnambule faisait arriver devant lui, ce qui est du même ordre que la branche de thym de Crète et autres objets miraculeusement arrivés devant nous.

(*A suivre*).

(1) Il est regrettable que Billot n'ait pas fait à la « jeune vierge » la question qu'il se pose à lui-même ; mais on ne pense pas à tout.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

La médiumnité de Politi s'affirme et se développe de jour en jour, C'est ainsi que nous trouvons dans *Luce e Ombra* le résumé des séances tenues par ce médium, à Turin, du 10 mars au 14 mai 1906, signé de Carlo Klugkist.

Les séances eurent lieu dans des locaux différents et en présence de trois groupes d'assistants.

Nous voyons que, le médium faisant partie de la chaîne, *à la lumière rouge ou jaune*, on a observé des attouchements sur les diverses parties du corps de plusieurs assistants ; des coups aussi forts que des coups de poing ont été frappés sur des meubles situés à plus d'un mètre du médium. Leur nombre était celui que les assistants demandaient. Des tables se déplaçant, les rideaux du cabinet s'agitent violemment. Il se produit même un phénomène de lévitation brusque du médium ; mais l'observation n'en a pas été faite avec assez de précision. On a remarqué une forme sombre, ressortant nettement sur le font blanc d'une porte et qui s'est retirée lentement Un broc plein d'eau qui se trouvait sur une étagère à un mètre de distance du médium, est apporté sur la table, où il se renverse en arrosant les assistants.

Le médium faisant toujours partie de la chaîne, *mais à l'obscurité*, les mêmes phénomènes se produisent, avec beaucoup plus d'intensité. A plusieurs reprises une petite table s'avance sans contact, se pose sur un assistant et finalement se couche sur la table des séances. Un tambourin accompagne les chants.

Enfin, le médium se retirant dans le cabinet en séance obscure, les objets changent de poids ; des lumières paraissent en divers points très éloignés du médium ; on voit des mains lumineuses qui font des signes de salutation ; des figures avec bustes humains paraissent éclairés par des lumières que tiennent des mains fluidiques. La mère du Chevalier de Albertis se montre et appelle son fils par son nom. Une autre apparition vient combler de caresses un des contrôleurs.

A plusieurs reprises il se produit de l'écriture directe, avec signatures authentiques et enfin, après une séance, on trouve le médium étendu à terre, étroitement ficelé au moyen de pelotes de ficelles qui, au début de la séance, se trouvaient sur l'étagère.

Dr Dusart.



Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Depuis plusieurs semaines, chaque numéro de *Light* contient le récit d'expériences faites au moyen d'une *poudre mystérieuse* que l'on brûle avant de se coucher et qui, d'après son vendeur, serait capable de mettre ceux qui s'en servent en relation avec le monde des invisibles. Il ne nous a pas paru que les effets de cette prétendue *poudre mystérieuse* fussent notablement différents de ceux que produisent beaucoup de stupéfiants. Si dans certains cas ceux qui en ont usé ont cru voir dans leurs rêves quelques-uns de leurs disparus, n'y-t-il pas lieu de se demander si l'on ne se trouve pas en présence d'un phénomène de suggestion ? Très souvent ceux qui ont recours à l'usage si funeste des stupéfiants ont des rêves qui correspondent à leurs préoccupations du moment.

—

Le lieutenant-colonel Mark Mayhew, non content d'avoir donné la plus grande publicité au démasquement de Craddock, le poursuit devant le tribunal d'Egware, présidé par M. Irwin Cox, pour avoir tenté de le tromper en usant frauduleusement *de certains subterfuges, moyens et artifices, escamotages ou autres*, les 27 février, 13 et 18 mars derniers. Les trois chefs d'accusation s'appuient sur le statut de Georges IV, chapitre 83, section 5, qui déclare que toute personne convaincue de pratiques de ce genre est « *a rogue and a vagabond.* »

—

L'Allemagne aurait-elle un nouveau médium à apport de fleurs ? Le numéro de juin de *Uebersinnliche Welt* publie le compte rendu de trois séances tenues en présence de M. Heinrich Melzer, de Dresde, chez M. Paul Horra, ingénieur civil de Leipzig. A chacune de ces séances, diverses intelligences se sont manifestées et ont parlé par l'organe du médium, en se servant de plusieurs langues et dialectes.

Avant les séances le médium fut strictement fouillé, puis enfermé dans un sac ne laissant libre que la tête et les mains. A la fin des séances on constata l'intégrité des cachets apposés sur les diverses attaches du sac.

Les séances commençaient par les divers discours signalés plus haut, puis un nouveau guide se manifestait et affirmait qu'il faisait les apports avec le concours d'un *maître Indien*, prêtre à Benarès, qui n'est pas mort et vient dans son corps astral et contrôle même quelquefois le médium.

A chaque séance deux plantes entières furent apportées dans des pots à fleur complètement garnis ; d'autres fleurs et des feuillages étaient en

outre trouvés soit dans le cabinet médianique, soit répandus sur le parquet de la pièce. Les moindres branches et les bourgeons de ces plantes furent toujours trouvés intacts, quoique l'une d'entre elles fût particulièrement délicate.

Les plantes étaient remises par le médium entre les mains des deux assistants les plus proches. Dans un cas, l'un de ceux-ci éprouva une sensation de brûlure au pouce et l'on constata en suite l'existence d'une phlyctène. L'une des plantes était un rosier dont les épines eussent rendu singulièrement difficile son apport par truquage. Ilsemble bien, du rest e, que ces cas ne pouvaient donner prise à aucun soupçon.

Les comptes rendus sont signés par des hommes expérimentés qui estiment que l'usage du *costume de sûreté* rendait toute fraude absolument impossible.

Une intéressante preuve d'identité fut donnée par un des contrôles, qui se présentait comme ayant été la supérieure d'un couvent. Elle donna son nom, celui de son couvent et celui de la supérieure qui lui avait succédé. On écrivit au prêtre de la localité et on reçut la complète confirmation des renseignements donnés.

On ne nous dit pas comment on s'est assuré que ni le médium ni aucun des assistants ne connaissait la localité susdite.

—

Nous avons annoncé, plus haut d'après le *Light* du 16 juin, la poursuite de M. Mayhew contre Craddock. Le N° du 23 nous fait connaître la suite donnée à cette plainte.

Le tribunal déclare qu'il n'a pas à apprécier la valeur du spiritisme, rejette les accusations de tromperie et de fraude et, se conformant à la lo de Georges IV invoquée, déclarant que ceux qui affirment avoir des rapports avec les Esprits sont coupables et méritent d'être punis, condamne Craddock à une amende de 250 francs et aux frais s'élevant à 125 francs.

M. Bankes, l'avocat de Craddock, a dit entre autres choses : « Je ne veux pas dire un seul mot sur le plus ou moins de sincérité des séances spirites. Cependant une semaine d'épreuves m'a montré qu'il y a plus de choses dans le Ciel et sur la Terre que je n'aurais jamais pu en rêver dans ma philosophie. Qui oserait, après les écrits de sir William Crookes et de tant d'autres, appeler des hommes aussi considérables devant le tribunal ? Un tel sort n'est réservé qu'à de plus humbles comme M. Craddock. »

M. Jessie Vesel raconte qu'il a été mis en relation, à Venise, avec un médium peintre, M. Auguste Machner, ouvrier tanneur qui a servi aussi comme matelot. Il paraît que ce médium n'a commencé à peindre qu'à trente ans. Jusque-là il n'avait jamais touché un pinceau et ne connaissait même pas ce qui était nécessaire pour exécuter une aquarelle. Il vit très modestement dans sa famille et semble tout à fait désintéressé. Il possède d'autres médiumnités et aurait agi sous les conseils d'un contrôle. Il ne tombe pas en trance et l'auteur dit avoir vu une très brillante aquarelle

de deux pieds sur dix-huit pouces exécutée en trois heures, ce qui est beaucoup moins rapide que ce que nous avons vu avec d'autres médiums peintres ou dessinateurs.

Les fleurs qu'il reproduit ont un caractère tropical et pourraient être des réminiscences de ses voyages sur mer. Ses guides lui auraient dit que c'étaient des spécimens de la flore d'Uranus ?..

Nous croyons qu'il est bon d'attendre le rapport que ne manquera sans doute pas de faire le professeur Falcomer, qui a présenté le médium à l'auteur de ce récit un peu trop sommaire.

Sous le titre : *Phénomènes physiques dans un cercle privé*, M. Evans fait un récit, contresigné par cinq autres assistants, de séances qui ont présenté ceci de particulier : qu'elles ont été tenues chez son frère; que le médium non payé demeurait chez le frère susdit et que, néanmoins, avant chaque séance le médium et le cabinet étaient scrupuleusement visités. Enfin la lumière était telle que les assistants pouvaient lire l'heure à leurs montres et observer facilement les physionomies de chacun d'eux. Le nombre des assistants ne dépassa jamais dix et aucun n'était admis sans l'assentiment des guides du médium : le milieu fut donc toujours harmonique. Dans ces conditions, voici les principaux phénomènes qui se produisirent ; nous les signalerons sans nous préoccuper de l'ordre des séances.

Les assistants formant le demi-cercle devant le cabinet, des chaises restaient libres à chaque extrémité. Elles furent très fréquemment mises en mouvement toutes deux *en même temps*. Cette simultanéité de mouvements sur plusieurs points à la fois fut une des caractéristiques les plus constantes de ces séances. Fréquemment des guitares ou autres instruments à cordes furent lancés du cabinet sur l'une ou l'autre de ces chaises et des airs étaient joués par des mains invisibles. Il en fut de même pour une sonnette agitée longuement devant les rideaux ou promenée en l'air dans la pièce. Des cartes lumineuses sortaient du cabinet et restaient suspendues au-devant des rideaux. Beaucoup de mains de toutes dimensions se montrèrent entre les rideaux et à plusieurs reprises on put *voir en même temps* le médium assis immobile et en trance. Une main d'homme sortit, tenant et agitant la sonnette, une autre fut vue tenant une petite harpe et une main d'enfant présenta un bouquet de fleurs.

Dr Dusart.

AVIS

M. G. Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il sera dans l'obligation de s'absenter pendant les mois de Juillet et Août ; il suivra en province un traitement magnétique ; ses réceptions sont donc suspendues jusqu'au mois de septembre.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

ÉCHANGE

PUBLICATIONS PERIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 57, faubourg St-Martin, Paris — Mensuelle—5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 61, rue de l'Avenir les Lilas (Seine) 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (Durville 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 23, rue Poussin. Paris-Aut. France 7 fr. Etranger, 8 fr.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10fr. Etr. 12fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. Papus, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur Dariex, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, 265, à Mont-sur-Marchienne, Belgique 2 francs par an ; Etanger, 3 fr.

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Revue d'Etudes Psychiques, 6, rue Saulnier, Paris. France et Etranger, 8 fr.

Bulletin de la Société d'Etudes Pyschiques de Marseille, 41, rue de Rome. Prix 6 fr. par an.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an. Etranger: 6 fr. Chez M. Thomas, 25, rue du Faubourg Saint Jean, à Nancy.

JOURNAUX PUBLIES A L'ETRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. Garcia, Incomotrézo 19, Madrid, 3 fr. en Espagne.

Luce et Ombra, Milan. — Prix 5 fr. ; Etranger, 6 francs. 18, Via Cappucini.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct' Alex. Aksakof à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^t, par G. Strowell.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2ª, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général Refugio Gonzales, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, Carlo-Paz Soldan.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, nº 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur Max Rahn, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. Wallis, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. Francis ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Het Tœkomstig Leven — De Bilt près Utrecht, Hollande.—Prix 3 florins par an.

N° 2. — 13e ANNÉE Prix du Numéro : 1 franc AOUT 1906.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme



Sommaire

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

40, Boulevard Exelmans, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnement **10 fr.** *par an en France. — Étranger :* **12 fr.**

RECHERCHES SUR LA MEDIUMNITE

par Gabriel DELANNE

Prix . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIERES

Quelques séances avec le médium Miller

L'arrivée d'un médium à matérialisation est toujours un événement pour les Spirites Parisiens, surtout lorsqu'il est précédé d'une réputation établie sur des témoignages qui paraissent sérieux. Tel est le cas pour M. Miller, habitant San Francisco. On se souvient sans doute d'un article retentissant, publié l'année dernière, au mois de juillet, par la *Revue Spirite*, dans lequel M. Van der Naillen, auteur de différents ouvrages, et directeur d'une école d'ingénieurs, affirmait que dans d'excellentes conditions de contrôle, il avait pu constater des apparitions multiples, si parfaitement matérialisées, qu'elles parlaient et pouvaient être reconnues des assistants.

Ayant appris par Mme Noeggrath l'arrivée de M. Miller en Europe, j'avais le plus vif désir de faire sa connaissance ; mais il n'avait fait que passer par Paris en se rendant en Italie, de sorte que force me fut d'attendre qu'il revînt. M. Miller a été presque ruiné par la catastrophe qui anéantit la ville de San Francisco. Sa maison et les très nombreux objets d'art qu'elle contenait furent totalement brûlés, de sorte qu'il voyage pour reconstituer ses collections. Grâce à l'obligeance de M. Letort, j'eus son adresse presque aussitôt après son retour, et je me présentai à lui sous les auspices de Mme Priet, une de ses amies de San Francisco, et de Mme Noeggrath, à laquelle Mme Priet l'avait recommandé.

Au courant de la conversation, M. Miller m'apprit que son intention n'était nullement de donner des séances spirites. Il me dit que depuis quinze ans, il avait fourni des preuves nombreuses de sa faculté, mais que maintenant, son unique but était de s'occuper d'affaires ; et comme il craignait les indiscrétions des reporters, il me demanda instamment de ne communiquer son adresse à personne. Cependant, devant mon insistance, il consentit à me donner gratuitement trois séances, en plus de celle qu'il avait accordée à M. Letort. Il fut donc convenu que je chercherais un local retiré et que les séances auraient lieu le dimanche 22, le mardi 24 et le jeudi 26 juillet.

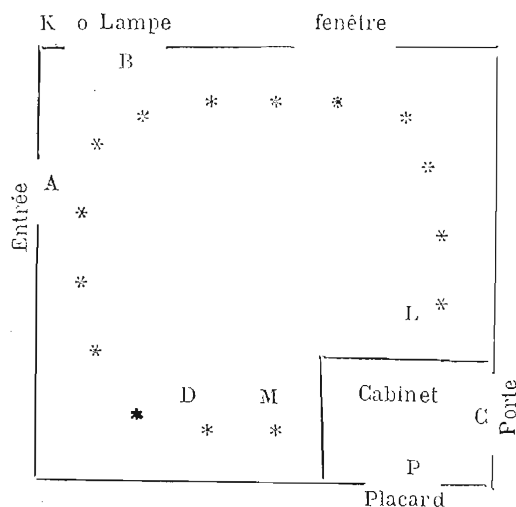
M. Miller est âgé de 36 ans environ. D'une taille moyenne, il

est robustement bâti et présente une physionomie calme et un aspect placide, qui me semble le différencier des autres médiums que j'ai connus, qui étaient surtout des nerveux.

Je crois qu'il est de mon devoir d'exposer d'abord impartialement les faits que j'ai constatés, et ensuite de signaler les critiques qui ont été faites. De cette manière, le public sera à même de se rendre compte du degré de probance que ces expériences comportent.

La première séance eut lieu le vendredi, 20 juillet, chez M. Letort, dans la salle à manger. Le croquis ci-dessous donne une idée de la disposition des lieux.

Le cabinet est formé par deux pièces de flanelle en coton noir, qui se rejoignent à angle droit, et qui pendent librement jusqu'au sol. Ces rideaux glissent sur des tringles fixées au plafond. L'un des côtés



du rectangle ainsi formé mesure 1 mètre, et l'autre 1 m. 32. Le commis de M. Miller, qui l'accompagne toujours, était en k dans une seconde salle, dont la porte resta ouverte ; il devait augmenter ou diminuer la lumière suivant les indications qui lui seraient données par le médium. A partir du commencement de la séance, il ne pénétra jamais dans la salle à manger, où les assistants étaient assis sur des chaises dans l'ordre suivant :

Miller, dont la place est indiquée par la lettre M, moi, Mme B. M. White, Mme White, M. Letort, Mme Ber, Mme de M..., Camille Chaigneau, Albin Valabrègue, Mme Louis, Mlle J. Chambeau, Mme Renoult, Mme Basse, Mme Letort qui fermait le cercle, en L, de l'autre côté du cabinet.

La visite du cabinet fut faite un peu avant le commencement de la séance. Les rideaux n'étaient pas doublés, ce qui rendait leur examen très facile. M. Chaigneau apposa des scellés sur la porte C, colla deux bandes de papier gommé sur la porte P du placard, et incrivit son nom au crayon, moitié sur le papier et moitié sur le bois. Une chaise de cuisine, en bois plein, fut retourné dans tous les sens, ainsi qu'une descente de lit, en peau de chèvre, sur laquelle elle était placée ; rien de suspect ne fut constaté.

La lumière était fournie par une petite lampe à essence dont la flamme était atténuée par une tulipe en verre rose, et, de plus, par un journal roulé en forme de cylindre qui l'emprisonnait. La lampe se trouvant dans la seconde pièce, l'obscurité était presque absolue, car la seule fenêtre de la salle à manger était fermée complètement par les rideaux qui se joignaient. Dans ces conditions, tout le monde étant assis, moi à côté de Miller qui était proche du cabinet, une boîte à musique fit entendre quelques airs, jusqu'au moment où une voix, venue du cabinet, déclara que ce n'était pas utile.

Je vais énumérer rapidement les formes qui apparurent alors que le médium était à côté de moi. Je dis intentionnellement les *formes*, parce qu'il était impossible, à cause du peu de lumière, de distinguer autre chose que des lueurs blanches, dont quelques-unes seulement avaient la vague silhouette d'un être humain. En aucun cas, il ne m'a été possible de voir nettement un visage, mais seulement, et ceci, dans la seconde partie, la place où aurait dû se trouver la figure. Les voix, toujours dans la première partie, étaient assez faibles. On eût dit plutôt des murmures, difficilement produits par des organismes mal formés, ou inhabiles à s'exprimer.

Il apparut d'abord une forme blanche, qui dit se nommer Louise Robert, et que personne ne reconnut.

Puis vint une petite apparence blanchâtre se montrant dans l'angle formé par les deux rideaux un peu écartés. Supposant que c'était une forme enfantine, M. Letort dit : Est-ce toi, mon René ? — Oui, répond-on, René, Maman. La lumière est si faible que l'on ne peut rien voir distinctement.

Presque tout de suite après, on entend des coups frappés dans le cabinet, une masse blanche est visible un instant, et l'on entend le nom de Marguerite. Mme Louis, une assistante, dit que cette manifestation est pour elle.

De l'intérieur du cabinet, une voix que l'on nous annonce être celle de Betzy, — un guide du médium — dit qu'il se trouve là une femme qui s'est pendue. Mme Basse dit qu'elle sait de quoi il s'agit. Alors, de nouveau quelque chose de blanc se fait voir entre les rideaux,et j'entends difficilement un nom comme Fanny Harven, ou Harveit. Ce n'est pas celui de la femme qui s'est suicidée, car elle s'appelait Stéphanie Wetzel, comme je le vois sur le compte-rendu de M. Letort.

Voici maintenant deux épisodes des plus intéressants. Une forme blanche, assez grande, écarte les rideaux et dit deux noms dont le dernier White est très distinct.Elle dit aussi « Mamma » en se tournant vers M. et Mme White. Le nom de Harry est prononcé. M. White demande si Harry est avec cette forme qu'il suppose être son fils, la forme répond oui. On entend dans le cabinet des coups frappés qui jouent une marche,et on entend également siffler. Je crois me souvenir que M. White m'a dit que son fils en avait l'habitude.

Presque immédiatement se fait voir une autre forme qui, toujours tournée du côté de M. et Mme White,dit distinctement : « Margaret Temple » et elle ajoute : « grandmother ». M. White déclare que c'est bien le nom de sa grand'mère. Détail à noter, M. White, qui voyage en Europe depuis plusieurs années, ne connaît pas du tout Miller, et celui-ci ne savait pas que M. White devait assister à la séance.

Une autre forme, de grande taille, se montre un instant et prononce avec un fort accent anglais le nom d'Allan Kardec. Pendant toute cette première partie, le médium est assis à côté de moi, il ne dort pas et répond à mes questions. Je ne puis voir son bras droit, mais je sens le contact de son bras gauche.

Alors, la voix de Betsy demande que l'on visite le cabinet dans lequel Miller doit entrer maintenant. MM. Letort et Chaigneau prennent la lampe et examinent les rideaux, la chaise, la descente de lit, les scellés, et déclarent que tout est normal. Les examinateurs regagnent leur place ; la lumière est de nouveau baissée, on fait la chaîne et la boite à musique joue un air.

Tout à coup, une forme blanche, ressemblant à un bras, se montre en l'air, au niveau de la partie supérieure des rideaux ; elle paraît

avoir environ 0,50 cent. de longueur. Le médium n'est pas en trance, car il se mêle parfois à la conversation.

Peu d'instants après, une boule blanchâtre est visible en l'air ; elle descend en se balançant de droite à gauche jusqu'au parquet, non loin de ma jambe droite. On voit cet amas remuer, augmenter de longueur, et grandir progressivement, en dehors du cabinet, mais très près de l'intersection des rideaux. Enfin on distingue la silhouette d'une forme humaine enveloppée de draperies blanches, et une voix se fait entendre qui nous dit en anglais qu'elle se nomme Lily Roberts, de Philadelphie, et que son père Jonathan Roberts a fondé le premier journal Spirite, qui se nommait *Mind and Matter* (l'esprit et la matière). Elle ajoute qu'elle est morte en 1866, à l'âge de 66 ans. De ma place, je distingue la forme des bras qui s'agitent, mais la lumière est beaucoup trop faible pour me permettre de voir la figure : je distingue seulement le contour arrondi d'une tête revêtue de voiles. Cette forme rentre dans le cabinet.

Quelques instants plus tard, une autre forme, moins distincte, se fait voir entre les rideaux. Elle prononce le nom d'Antoine, puis un autre que l'on ne comprend pas. Mme Letort demande si quelqu'un de l'assistance connaît ce prénom. Une dame répond affirmativement et prie la forme de dire son nom de famille. Silence. La forme rentre dans le cabinet, et sur la demande qui lui est faite de donner une preuve quelconque, vingt-sept coups sont frappés. Ce nombre correspond au quantième du mois où ce M. Antoine est décédé. Vous reverrai-je ? est-il demandé. — Des coups nombreux et précipités sont frappés.

On entend siffler dans le cabinet. M. Letort et M. White déclarent que cette sorte de marche est la même que celle entendue il y a quelques mois par l'intermédiaire du médium Peters. Elle est identique à celle que le fils de M. White avait l'habitude de frapper machinalement lorsqu'il était vivant.

A côté de moi, par conséquent à droite du cabinet, (1) paraît une forme blanche dont la silhouette mince rappelle celle d'une femme. Je ne puis distinguer le visage, mais je vois une sorte de bandeau lumineux qui entoure le sommet de ce qui serait la tête. La lumière est fixe, légèrement bleuâtre, et ne rayonne pas. Puis, distincte-

(1) Par rapport au cercle des assistants.

ment, sur la gauche, paraît une seconde forme, un peu plus grande, qui, elle aussi, a une sorte de couronne lumineuse, ou plus exactement une bande de clarté qui serait à la hauteur présumé du front, car on ne distingue pas non plus de physionomie. Ces formes ne sont pas immobiles. Elles se déplacent légèrement et semblent glisser ; la dernière venue s'incline même deux fois. Elles disent se nommer : Effie Deane et Carrie West, et être des « Spirits controls » c'est-à-dire des guides du médium. Ces formes disparaissent, et Betsy annonce que le medium est maintenant en trance, et qu'il est inutile de faire la chaîne.

Au bout de quelques instants, un parfum très doux, rappelant vaguement celui de la rose, se répand graduellement dans la salle, et presque en même temps, on ressent un courant d'air frais qui circule à peu de distance du plancher. Comme la température est très élevé dans la salle, je sens distinctement la fraîcheur. Pour m'assurer que je ne suis pas halluciné, je demande à des personnes qui sont à l'autre extrémité du cercle si elles perçoivent quelque chose. Plusieurs m'assurent sentir le courant d'air froid qui m'a refroidi les pieds.

Les rideaux s'écartent, et une forme de petite taille se présente, elle se nomme Catherine Leblanc. Bien que je ne voie toujours pas de figure, je distingue de chaque côté de la tête deux tresses noires, assez longues, qui ressemblent à des cheveux, et qui se détachent sur le fond grisâtre de ses draperies. La voix est chevrotante. Elle dit qu'elle est morte au XVe siècle, brûlée pour le Spiritisme à Paris. Elle déclare que c'est la première fois qu'elle peut se matérialiser. « Je suis très contente d'avoir pu venir, mes enfants. » — « Etes-vous heureuse », lui demande-t-on — « Plus qu'heureuse, mon enfant ! je prierai pour vous. » Puis elle disparaît.

Un peu plus tard, une forme de taille moyenne sort du cabinet complètement. Elle vient près de la dame assise à ma gauche. Contrairement aux autres formes, la tête, ronde, est nue. Est-ce toi ? demande ma voisine. Trois fois le nom de Georges est prononcé, c'est celui de son mari décédé. Puis l'apparition rentre dans le cabinet, et la voix de Miller annonce que cet esprit est venu pour la dame qui porte son portrait dans un médaillon, en forme de cœur, qui est sur sa poitrine.

J'ai publié l'année dernière le portrait spirite d'une jeune fille,

Angèle Marchand, qui fut obtenu à San Francisco. Une forme sort du cabinet et dit être Angèle Marchand. Elle prononce mon nom et celui de Mme Letort ; elle demande qu'on écrive à sa mère pour lui raconter cette séance. La voix, un peu basse, a un léger accent anglais. Le médium nous dit plus tard qu'elle parlait le français, mais qu'elle était née et avait été élevée en Amérique.

Ensuite paraît une forme assez grande, qui s'avance quelque peu dans la salle, et qui dit être le docteur Benton, un autre guide du médium. Il prononce en anglais un véritable discours. La voix est parfaitement distincte, mais il me tourne presque le dos, de sorte que je ne puis distinguer sa figure. Il promet que les manifestations iront en augmentant d'intensité et que nous serons pleinement satisfaits. Puis il rentre dans le cabinet.

La voix de Betsy demande qu'on chante. Mme B. fait entendre « *Colinette* », accompagnée par d'autres personnes. Betsy réclame ensuite une chanson nègre, bien connue en Amérique. Pendant que Mme White nous charme, on entend dans le cabinet une voix assez forte qui l'accompagne. Puis Betsy se montre entre les rideaux. Elle dit qu'elle parle très peu le français, mais qu'elle le comprend très bien, parce qu'elle a été élevée à la Nouvelle-Orléans. Elle a été au service des parents de M. Miller, mais celui-ci ne l'a jamais connue de son vivant. De nouveau Mme White chante, et Betsy, visible, accompagne l'air d'une voix forte et bien timbrée.

A peine la chanson est-elle finie, que Betsy disparaît, et que le médium sort instantanément du cabinet, comme si une force puissante le projetait dans la chambre. Il semblait en trance, et revint lentement à lui.

Je tiens à faire observer que les voix que j'ai entendues m'ont semblé assez différentes les unes des autres, non seulement comme timbre, mais aussi comme volume de voix et intonations.

Aussitôt que le médium fut réveillé, on visita de nouveau le cabinet. Rien de supect ne fut signalé, les scellés étaient intacts.

Je donnerai dans les prochains numéros le récit des autres séances, et je discuterai ensuite les différentes hypothèses qui ont été émises pour expliquer ces phénomènes. Nous verrons si les critiques peuvent rendre compte de tous les faits observés.

GABRIEL DELANNE.

Entretiens Philosophiques

La puissance des forces psychiques

Depuis des siècles, l'homme cherche le secret, le but de sa destinée par l'explication des lois de la nature, il interprète ces lois selon le degré d'intelligence qu'il possède.

De là sont nées les différentes religions, depuis le fétichisme jusqu'au Christianisme, la plus sublime expression des manifestations de l'âme. Mais que d'erreurs enfantines se sont glissées parmi toutes ces conceptions, et, notamment, dans les magnifiques enseignements du Christ !

Pourquoi en est-il ainsi ? C'est ce que je vais essayer de faire comprendre.

L'évolution de tout ce qui existe nous est prouvée chaque jour ; l'humanité d'aujourd'hui ne ressemble en rien à celle des âges préhistoriques, c'est un fait évident. L'instinct a précédé le raisonnement, la lutte pour la vie ou l'égoïsme, la charité, la fraternité ; la religiosité est née, d'abord, des terreurs qu'inspiraient à des créatures ignorantes les phénomènes de la nature. Plus tard, à la suite de nombreuses générations, l'âme est apparue, débarrassée des langes obscurs qui empêchaient la lumière de parvenir jusqu'à elle.

Aujourd'hui, les ténèbres sont dissipées, la Connaissance a remplacé les terreurs d'autrefois, l'homme a capté et dompté les forces de la nature et s'en est fait de puissants auxiliaires. Mais hélas ! beaucoup ne s'attachent qu'à conquérir le bien-être, la fortune par l'usage de ces forces acquises ; l'or est le seul but qu'ils veulent atteindre, comme si la possession de l'or devait être éternelle.

Jadis, les superstitions, les religions primitives obstruaient la marche évolutive de l'humanité ; aujourd'hui que ces vieilles croyances sont sapées dans leurs bases par la science, un autre obstacle s'est élevé plus dangereux, plus fatal, c'est l'amour immodéré des jouissances, l'ambition effrénée de la richesse. Peu importe les moyens pour parvenir au but, « la vie est courte, il faut en profiter. »

Oui, la vie du corps est éphémère, puisqu'elle n'est qu'un chapitre, une lettre du grand livre de vie, mais la vie de l'âme est

infinie; c'est de celle-ci qu'il est important de s'occuper, et c'est par la connaissance des lois qui gouvernent les êtres et les choses que l'homme peut marcher d'un pas sûr vers le véritable but de son existence. En méditant les enseignements de ces lois, il se convaincra que l'Unité est le substratum de l'Univers : tout obéit à un plan mathématique et immuable ; toujours le feu brûle, toujours la vapeur est un moteur ; tout ce que nous voyons, éprouvons, est la conséquence de causes variées, mais qui remontent à une Cause suprême.

Dans l'ordre moral il en est ainsi : chacune de nos actions est une cause engendrant des conséquences ; la vieille formule des châtiments est une aberration insensée, nous nous punissons nous-mêmes par nos inexpériences, par nos tâtonnements. Nous ne sommes pas ici-bas pour payer la pomme du paradis terrestre, nous y sommes parce que nos âmes étant encore rudimentaires, ne peuvent déjà habiter des mondes supérieurs. Nous apprenons la vie à l'école terrestre et quand nous la savons, nous passons à des sphères plus avancées.

On a mis beaucoup de calamités, de fléaux sur le dos de la Providence : notre Providence est en nous-mêmes. Chaque fois que nous faisons une bonne action, que nous avons une bonne pensée, nous nous créons des forces bienfaisantes, des forces préservatrices ; tout au contraire, lorsque nous agissons mal, nous nous entourons d'éléments mauvais, pernicieux pour nous. Voilà le grand enseignement qu'on devrait donner aux enfants et leur faire pénétrer jusqu'au plus profond de l'âme, leur dire, leur répéter sans cesse qu'en étant méchants, cruels pour leurs camarades ou les animaux, c'est à eux-mêmes qu'ils font le plus de mal.

L'amour du soi est tellement inné dans l'individu, que c'est le plus puissant levier qu'on puisse employer pour améliorer un être.

Quand chacun sera convaincu que tous les actes, les pensées les plus secrètes laissent leur empreinte dans le périsprit pour, plus tard, y faire éclore des germes, le crime n'existera plus. C'est l'ignorance de ces lois qui est la cause des maux qui affligent l'humanité. Les enseignements des Eglises ne suffisant plus aux besoins des cerveaux d'aujourd'hui, les hommes tombent fatalement dans un matérialisme absolu.

La science des choses psychiques est donc la voie qui conduit

à la vérité, la seule qui peut faire évoluer les hommes ; car le monde visible n'est qu'un reflet, le monde invisible est le foyer de la lumière, c'est là qu'il faut chercher, pour comprendre le secret des mystères qui nous entourent. Les savants changent d'opinions avec les siècles, leurs enseignements se modifient suivant les progrès de l'évolution humaine, mais la Vérité est immuable, éternelle.

Le magnétisme, tourné en dérision si longtemps, est accepté sous le nom d'hypnotisme : qu'importe les mots, ils ne sont que le masque de l'orgueil. Ne pouvant nier aujourd'hui cette force prouvée par des faits indéniables, les scientistes croient ainsi se mettre à l'abri et dissimuler leurs erreurs.

L'hypnotisme ou magnétisme est la clef qui ouvre la porte du tabernacle de l'âme, c'est par cette porte que, s'échappant de son sanctuaire, elle se manifeste et dit « Oui, je suis là, oui, j'existe et je possède en moi toutes les puissances, toutes les facultés. Mon corps n'est que la prison qui m'enveloppe pour quelques mois, quelques années, l'instrument qui me sert, d'incarnation en incarnation, à remplir la mission pour laquelle j'ai été créée, et cette mission est le développement continu de tous les germes précieux que je possède. »

C'est par la *Volonté* qu'on obtient ce résultat, et les forces psychiques augmentent comme les forces physiques par un exercice persistant. L'histoire ne nous donne-t-elle pas mille exemples frappants de cette vérité ? Bernard Palissy a été méconnu pendant vingt ans, et n'est devenu célèbre que parce qu'il a lutté sans défaillance. Si aujourd'hui l'Italie est unifiée, elle le doit à Cavour ; la conquête de l'Empire d'Allemagne est l'œuvre du Chancelier de fer ; et si le Canal de Suez existe, c'est parce que de Lesseps a supporté sans fléchir pendant dix ans tous les déboires, toutes les calomnies, toutes les jalousies, toutes les injustices et les ignorances : « Jamais, lui répétaient les ingénieurs Anglais, la Méditerranée n'épousera la Mer Rouge. »

Ferdinand de Lesseps ne répondait pas, mais continuait son œuvre : le succès a couronné ses efforts, et les navires anglais sont éclairés par sa statue qui sert de phare à l'entrée du Canal.

Les exemples qu'on pourrait citer sont innombrables, car la Volonté et le Génie ne sont pas le résultat de la matière grise du

cerveau, ils sont le résultat du travail de plusieurs existences. Physiquement, les hommes sont composés des mêmes éléments, mais l'âme, comme le dit l'illustre Flammarion, plastique le corps et l'imprègne de ses acquis antérieurs.

Quand un être est en possession de toutes ses facultés, le mal ne peut plus l'atteindre ; on peut le comparer à ces colosses qui terrassent tous ceux qui les attaquent.

Et les forces psychiques sont bien supérieures aux forces physiques ; ce sont ces forces qui maîtrisent les foules, c'est par elles qu'un orateur suspend tout un auditoire à ses lèvres, ce sont elles qui font gagner les victoires. Napoléon n'a exercé son prestige extraordinaire que parce que ses facultés avaient acquis le maximum de la puissance.

Je termine en disant à ceux qui souffrent, à ceux qui pleurent : Ne vous découragez plus, car vous avez en vous-mêmes le remède à vos douleurs. Quand vous aurez usé les conséquences de vos inexpériences passées, *si vous le voulez*, vous vous mettrez pour toujours à l'abri du mal ; il ne pourra plus vous atteindre, vous serez invulnérables de par la puissance que vous aurez acquise. Les lois qui gouvernent les mondes sont mathématiques, le droit du plus fort *bien compris* est une réalité dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique.

Baronne CARTIER DE ST-RENÉ.

Les Séances de la Villa Carmen et leurs critiques

Par J. MAXWELL.

Docteur en médecine, avocat général près la Cour de Bordeaux

(Suite) (1)

A. — *Observations*

L'Eclairage

1° Eclairage : la salle n'était pas dans une obscurité complète. La pièce a 4 m. 60 de large sur 5 m. 25 de long, soit un peu plus de 24 mètres carrés ; elle a 2 m. 60 de hauteur. Elle était éclairée par une bougie placée dans une lanterne rouge, à 2 m. 25 de hauteur.

(1) Voir le N° de Juillet, p. 17.

M. Richet dit que la lumière permettait de reconnaître très facilement les diverses personnes presentes à la distance de 1 mètre ou 1 m. 50. Quand le rideau était largement ouvert et que les yeux étaient bien habitués à l'obscurité, on pouvait distinguer les mains, les figures et les vêtements des médiums. Toutefois il était assez difficile de les reconnaître même avec l'ouverture maximum du rideau. » (*Annales sc. ps.*, 652.)

On voyait donc facilement les expérimenteurs, difficilement les médiums.

M. Delanne, de son côté, dit : « Il est difficile de donner une idée exacte de l'intensité de la lumière produite dans ces conditions. Cependant je puis dire que l'éclairage était suffisant pour qu'au bout d'une minute environ on pût distinguer parfaitement les personnes présentes assises autour de la salle. Bien que je fusse à une distance de trois mètres environ de la lanterne, je pouvais, en faisant un effort d'attention, voir l'heure à ma montre et lire des caractères du corps 12 d'un journal, *la Dépêche Algérienne* (*Rev. Sc. et Mor. du Sp.*, 1905-1906, p. 199.)

Il résulte donc des constatations des deux observateurs que la lumière était insuffisante pour leur permettre de bien se voir entre eux : qu'elle ne l'était pas pour distinguer aussi bien les médiums. Cependant elle permettait de les apercevoir, notamment dans les parties claires. M. Delanne dit même que dans les bonnes séances, il pouvait voir les médiums des pieds à la tête (1).

2° *Contrôle des expérimentateurs entre eux.*

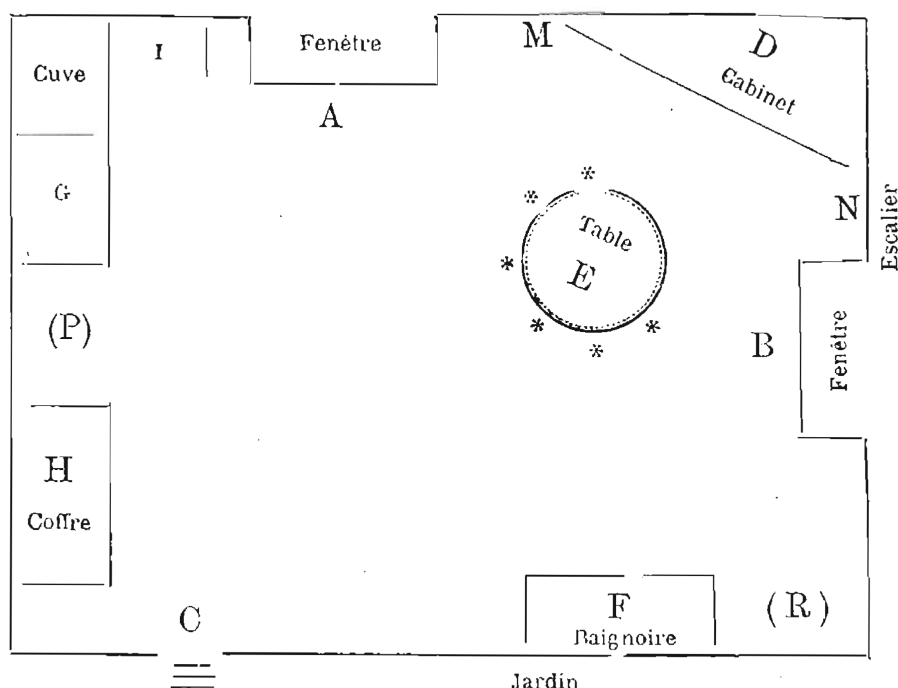
Les expérimentateurs étaient assis autour d'une table ronde placée assez près du rideau fermant le cabinet. La pièce, dont j'ai donné les dimensions, est au-dessus d'une écurie-remise. Elle est complètement isolée. On y accède par une porte, en montant quelques marches qui y conduisent du jardin de la villa. Elle est munie de deux fenêtres condamnées, recouvertes d'une toile clouée au mur, sur laquelle est une tapisserie également clouée au mur. Les fenêtres sont l'une à 5 mètres et l'autre à 4 ou 5 mètres au-dessus du sol.

La pièce contient les objets suivants : j'en emprunte le plan à M. Delanne. C est la porte d'entrée ; A et B sont les fenêtres recouvertes ainsi qu'il est dit plus haut. En faisant le tour de la pièce de droite à gauche, on trouve une baignoire F et son chauffe-bains R ; la fenêtre B ; le cabinet de matérialisation D.

Ce cabinet occupe un angle de la pièce : il est formé par deux rideaux en tapisserie cloués à la muraille par leur bord latéral en M. et N. Ces rideaux sont mobiles sur une tringle de fer à laquelle ils sont suspendus par des anneaux. La projection superficielle du cabinet forme donc un

(1) Voyez au sujet de la possibilité de voir ce qui se passait dans la salle, plus loin certains détails. Ce dernier témoignage est emprunté aux adversaires de M. Richet.

triangle rectangle : l'angle droit correspond à la jonction des murs de la pièce, l'hypothénuse aux rideaux. L'hyphoténuse a 2 m. 50 de long : la hauteur du triangle est de 1 m. 50.



A 2 m. 10 au-dessus du sol, la loge triangulaire qui forme le cabinet est fermée par un baldaquin couronnant les rideaux. Le plafond du cabinet est formé par une forte toile grise ; les murs sont peints en gris sombre. Un fauteuil d'osier, avec coussin et enveloppe de toile, est placé à demeure dans le cabinet.

En continuant de droite à gauche, on rencontre, après le baldaquin, la fenêtre A (5 mètres au-dessus du sol de la rue Darwin), un bec de gaz muni d'un manchon Auer I ; dans l'angle symétrique à celui du cabinet, une cuve en pierre G G' séparée en deux compartiments ; un poêle P, un coffre H.

Il faut ajouter, pour être complet, que l'auge G G' est fermée par un couvercle en bois revêtu d'étoffe ; un rideau de serge verte dissimule la baignoire et le chauffe-bains.

En face du cabinet, à une distance qui permettait à peine le passage d'une personne, est la table d'expériences E. Autour d'elle se plaçaient ordinairement, de droite à gauche, Maia B... quatorze ans, sœur de Marthe B... ; Mlle X..., M. Richet ; Paulette B... seize ans, autre sœur de Marthe ; M. Delanne ; Mme Noël et le général Noël (1).

(1) Je ne fais porter mon analyse que sur des séances auxquelles M. Richet attache une valeur sérieuse. C'est pourquoi je ne parle pas des séances résumées par M. Delanne et auxquelles assistèrent d'autres personnes que celles ci-dessus nommées. En ce qui concerne la chiromancienne Ninon, M. Delanne fait observer avec beaucoup de sincérité le détail suivant : cette dame était entrée dans le cabinet avant le médium Mlle Marthe : « A différentes reprises Mme Ni-

Je rappelle que la lanterne rouge éclairant la pièce était placée à 2 m. 25 du sol sur une console en bois placée au-dessus de la porte C.

Il résulte des constatations matérielles des expérimentateurs que l'éclairage leur permettait de se voir distinctement les uns les autres. Etant données les manifestations observées, apparitions d'un être humain susceptible d'être photographié et de troubler l'eau de baryte, les constatations faites permettent d'écarter l'intervention de certains des expérimentateurs dans la production du phénomène, en ce sens que si le fantôme avait été simulé par l'un des expérimentateurs, l'absence de cet expérimentateur eût été facilement constatée (1).

Je n'ai pas à examiner si la position relative des expérimentateurs et la qualité de la lumière permettaient à MM. Richet et Delanne et à Mlle X... de surveiller les mouvements des mains et des pieds des autres assistants. En effet, étant données les limites de mon analyse qui ne porte que sur les matérialisations alléguées, je n'ai à me préoccuper que de deux choses : 1° l'un des assistants a-t-il pu simuler lui-même le fantôme ? A cette question, il faut évidemment répondre que non. Les constatations faites sont inconciliables avec cette hypothèse.

2° L'un des assistants a-t-il pu aider les médiums ou l'un d'eux, notamment en lui faisant passer les accessoires nécessaires à la fraude ?

Sur ce point, la réponse ne peut être donnée avec autant de précision.

Il faut remarquer cependant à ce sujet :

Les personnes placées aux extrémités de la chaîne, c'est-à-dire le général Noël et Maïa devaient être dans ce cas des complices, soit qu'ils four-

---

non sort du cabinet, elle va et vient dans la salle ; comme la chaleur est accablante, Mme X..., en entrant, avait quitté une écharpe en mousseline de soie et l'avait placée sur le couvercle en étoffe qui recouvre la cuve située le long du mur de gauche. Au cours d'une des promenades de Mme Ninon, Mlle X..., qui la suivait des yeux, observe qu'elle prend son écharpe ; elle me le signale immédiatement tout bas ; Mme Ninon rentre dans le cabinet.

« Au bout d'un certain temps on remarque une agitation des rideaux et entre les draperies on fait toucher à Mme la générale un tissu en mousseline de soie. M. Noël le touche aussi. On entend dans le cabinet comme des rires étouffés et la température étant suffocante, on suspend la séance. A ce moment, on cherche l'écharpe ; elle est toujours absente. Mlle Paulette déclare que c'est Mme Ninon qui l'a enlevée, celle-ci s'en défend vivement.

« Au moment du départ de Mlle X..., lorsqu'on lui rapporte son chapeau au salon, elle trouve l'écharpe tamponnée dans l'intérieur de la coiffe.

« C'est peut-être en état de trance que l'écharpe a été prise, mais on comprend combien cet incident me fut désagréable en me faisant suspecter le peu de faits que j'avais constatés jusqu'alors. »

Je cite M. Delanne, parce que son récit me paraît démontrer encore une fois :

1° L'aptitude des observateurs à découvrir la fraude ;

2° Sa bonne foi ;

3° La facilité avec laquelle ils pouvaient voir ce qui se passait dans la salle éclairée à la lumière rouge. M. Delanne indique que la lumière était *faible* ce jour-là. Voyez aussi l'observation d'un avocat d'Alger, citée plus loin.

(1) Sur la possibilité de voir à cette lumière ce qui se passait dans la salle, voyez plus loin.

nissent directement les accessoires, soit qu'ils aidassent leurs voisins immédiats, Mme Noël d'une part, Mlle X... d'autre part, à les faire passer. Mais alors, l'examen de ce cas se rattache à la fraude du médium lui-même et sera examiné à son occasion.

J'ajouterai que les notes qui m'ont été communiquées constatent qu'il est arrivé dans certaines séances que M. et Mme Noël, Paulette et Maïa soient sortis un instant de la salle des séances. Cette circonstance est expliquée par l'intolérable chaleur qui régnait à Alger au mois d'août, dans la petite pièce hermétiquement close où se faisaient les expériences : cette explication est assez naturelle et elle se justifie dans le cas de Mme Noël dont la santé laisse à désirer et qui marche difficilement seule.

Peut-être eût-il mieux valu s'abstenir de ces sorties ; cependant puisqu'elles se sont produites, il faut examiner avec soin les conséquences qu'elles peuvent avoir, au point de vue du contrôle mutuel des expérimentations. Or, il me semble qu'elles ne peuvent en avoir aucune. Les expérimentateurs ne se sont pas réciproquement visités ni fouillés. La sortie n'ajoutait donc aucune facilité nouvelle à la fraude dont j'ai réservé l'examen tout à l'heure. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que les personnes qui sortaient se mettaient dans une position d'infériorité visuelle relativement à celles qui demeuraient dans la pièce obscure. L'œil s'adapte rapidement d'abord à l'obscurité ; à cette marche rapide de l'adaptation succède une progression plus lente mais qui n'est pas moins continue pendant plus de deux heures. De vingt minutes à une demi-heure même l'accroissement de la sensibilité de l'œil est encore très notable. M. Lodge et moi en avons fait l'observation à l'occasion de nos recherches sur la luminescence de la sueur de certains sujets. Par conséquent, les rentrants voyaient moins bien que ceux qui n'étaient pas sortis et s'exposaient à faire de grossières erreurs sur l'acuité de la vue de ces derniers s'ils l'appréciaient d'après la leur. Le court éclairage de la pièce pendant que la porte était ouverte ne suffisait pas à les mettre tous dans les mêmes conditions de sensibilité occulaire et un fraudeur avisé ne se serait pas exposé à des erreurs d'appréciation possibles.

Enfin, pendant une partie des séances, Mme Noël faisait chanter en chœur les expérimentateurs. L'effet du chant sur les phénomènes métapsychiques est considéré par les spirites comme très favorable. J'ai lieu de croire qu'il en est ainsi, et je rappellerai à cet égard les traditions anciennes qui attribuent des effets surnaturels au chant. Enchantement est synonyme de magie. Que ces croyances, répandues dans tout l'univers, reposent ou non sur des observations sérieuses, il faut reconnaître que le chant a un grave inconvénient : il permet de couvrir des bruits suspects. S'il en a été ainsi dans les expériences d'Alger, cette circonstance n'a pu faciliter que la fraude des médiums avec ou sans la complicité de quelque assistant, ce qui sera examiné plus tard comme je l'ai dit. Elle est inopérante dans le cas de la simulation du fantôme par l'un des assistants. J'arrive d'ailleurs à l'examen de cette hypothèse réservée.

3° *Contrôle des sujets.*

Le contrôle des sujets a été, comme le reconnait M. Richet, insuffisant. C'est là une critique que l'on doit formuler. Les médiums étaient à peine visibles dans le cabinet et aucune précaution n'a été prise soit pour les empêcher d'emporter sur eux des accessoires, soit pour les empêcher d'en recevoir de la main des assistants placés près des rideaux. On doit reconnaître qu'il a été possible aux médiums à cause de l'obscurité et du bruit des chants de faire des préparatifs de fraude.

M. Richet explique que les médiums n'ont pas été visités pour des raisons de convenance. Ces raisons sont naturellement très fortes, mais elles ont l'inconvénient de laisser une lacune dans les dispositions du contrôle.

La possibilité d'une fraude imputable aux médiums ne peut être éliminée par conséquent que si les faits observés sont inconciliables avec une pareille fraude : cela nous amène à l'examen du contrôle de ces faits.

4° *Contrôle des faits observés.*

La discussion de tous les faits m'entraînerait trop loin ; je me bornerai donc à analyser les constatations faites à l'occasion des plus importants.

Le vendredi 1er septembre, Marthe était seule dans le cabinet aux matérialisations (1).

M. Richet voulant s'assurer que l'apparition était celle d'un être vivant, demanda qu'elle soufflât dans un flacon plein d'eau de baryte. La « forme » y consentit. Le point capital était de s'assurer que ce ne fût pas le médium qui soufflât dans le flacon.

Les notes rédigées par M. Richet aussitôt après la séance constatent expressément qu'il a vu à la fois la forme du « fantôme » et le médium Marthe. Il a surtout surveillé le flacon de baryte que tenait l'apparition, mais quand celle-ci se penchait en avant, il pouvait voir la figure de Marthe, « vaguement, il est vrai, car l'obcurité était trop grande pour qu'on pût reconnaître ses traits », mais il a certainement vu ses mains. M. Delanne, mieux placé que M. Richet, a pu voir complètement Mlle Marthe B...

Ces constatations, qui sont positives, démontrent que les expérimentateurs ont observé :

1° Une forme humaine ;

(1) Il y a sur ce point un lapsus dans l'article de M. Richet qui confond le début de la séance du 1er septembre avec celui de la séance du 29 août (p. 653) ; mais le texte page 654 implique bien que Marthe était seule dans le cabinet.

L'erreur s'explique ; dans sa discussion, M. Richet commente deux faits, l'un du 1er septembre, l'autre du 29 août : il ne distingue pas, comme il aurait dû le faire, des conditions différentes qui existaient quant aux sujets ; mais sa discussion, je le répète, montre clairement qu'il n'y avait que Marthe à surveiller dans le cabinet. L'erreur signalée n'existe pas dans les notes prises par M. Richet.

2° une forme vivante, exhalant de l'acide carbonique en respirant ;

3° Une forme humaine vivante qui n'était pas Marthe B...

On est donc réduit à cette alternative : MM. Richet et Delanne se trompent en affirmant ces faits ;

Ou bien s'ils ne se trompent pas, ils ont été trompés par un complice.

La première alternative ne me paraît pas admissible ; ces messieurs affirment un fait *observé* par eux. Elle doit être exclue si l'on apprécie suivant les règles plus haut données la valeur de leur témoignagne, confirmé d'ailleurs par d'autres témoins.

Il reste la seconde qui sera examinée plus tard.

Il est évident que cette expérience exclut l'hypothèse du mannequin.

Le mardi 29 août, M. Richet a observé un phénomène qui lui a paru « d'importance primordiale ».

Les médiums étaient Marthe et Aïscha.

Voici, sommairement reconstituée, la physionomie de la séance :

Mlle X... n'y assiste pas ;

Prière par Mme Noël (1) ; celle-ci magnétise fortement les médiums ;

Mme Noël sort, puis rentre.

Au bout de 40 minutes environ, le rideau de droite est tiré. M. Delanne voit Aïscha, mais ne voit pas Marthe.

Quelques minutes après (2 à 3), l'apparition se fait voir à l'ouverture des rideaux O,

Je donne ici un diagramme, nécessaire à suivre pour se rendre compte de l'importance que les phénomènes ont eue ce jour-là pour les expérimentateurs.

L'apparition a un turban, une tunique blanche, et dessous un vêtement brodé d'or.

Marthe est en partie visible : Aïscha l'est complètement.

Le fantôme rentre dans l'angle de gauche du cabinet, en A.

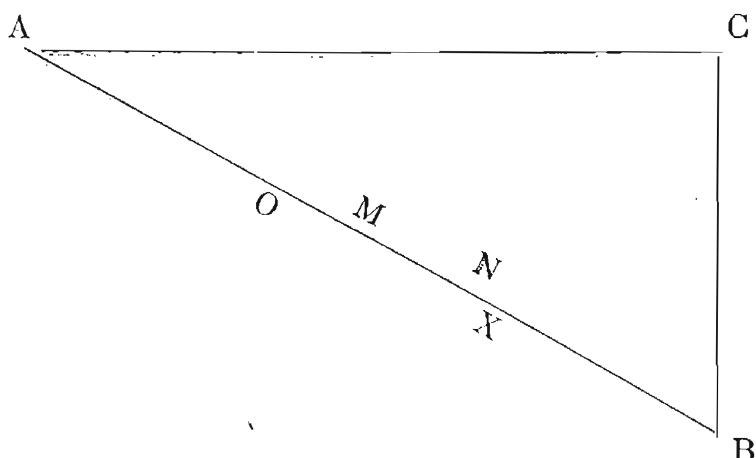
Suivent les incidents relatifs à la photographie numérotée 1 dans l'article de M. Richet. Le magnésium a fonctionné irrégulièrement ; M. Richet a dû sortir pour aller chercher de l'alcool ; il rentre et au moment où le jour pénètre dans la salle par la porte entr'ouverte, M. Delanne *voit à la fois la forme matérialisée et les médiums.*

La photographie prise, l'apparition sort du cabinet.

Ici il y a une curieuse divergence entre le récit de M. Delanne et celui de M. Richet.

(1) Il ne faut pas oublier que les séances avaient lieu chez Mme Noël dont les convictions spirites sont avérées. Il est de règle, chez les spirites, de commencer les séances par une prière destinée selon leurs croyances à écarter les mauvais esprits. Les convenances ne permettaient pas de s'opposer à cette inoffensive pratique.

M. Delanne raconte que « le fantôme » sort du cabinet à la requête de Mme Noël. Il vient dans la salle à côté de M. Noël, puis sa taille diminue ; « il s'enfonce verticalement dans le sol et disparaît avec une très grande rapidité, sans laisser aucune trace, en produisant un bruit comme si un corps matériel s'effondrait sur le parquet.



« Il ressort des rideaux et recommence encore une fois le phénomène.

« Au bout d'un instant, il se fait voir de nouveau toujours parfaitement matérialisé. Mme Noël s'assied sur les genoux de son mari pour se rapprocher du fantôme, l'apparition à demi-sortie du cabinet l'embrasse et tout le monde entend le bruit du baiser...

« Quelques minutes après, par l'ouverture des rideaux on voit le fantôme passer dans la partie droite. Notre attention est fixée de ce côté. Alors se produit un phénomène du plus haut intérêt. En dehors du cabinet, dans l'angle de droite de la chambre, sans que la draperie ait remué, à côté de Mlle C... (Maïa), on entend comme le déplacement d'une chaise et sur le parquet au point A (X du diagramme), je vois quelque chose de blanc qui s'élève du sol et prend rapidement une forme. C'est Bien Boa, bien matérialisé, tel que nous l'avons vu tout à l'heure. Il se dirige vers l'ouverture des rideaux en titubant un peu comme si la marche lui était difficile. Enfin il rentre et referme les rideaux.

« On distingue encore une fois ou deux la tête de B.. par l'entrebâillement snpérieur des rideaux et la séance prend fin (p. 391). »

M. Richet place l'apparition du fantôme en X avant sa disparition près du général Noël. Comme M. Delanne, il rapporte deux disparitions soudaines près du général, comme si le fantôme s'effondrait sur le sol ; mais, contrairement à M. Delanne, il indique une nouvelle émergence du fantôme directement du sol près du général, mais dans la fente des rideaux alors que M. Delanne fait sortir le fantôme du cabinet par la même fente, etc.

Quelle est la valeur de ces contradictions au point de vue de l'observation des faits ? L'interversion des phénomènes n'a pas grande impor-

tance : ils n'ont entre eux aucune relation autre que la contigüité dans le temps. Le fait que l'un a été le premier, l'autre le second, n'est pas un détail en lequel l'attention des observateurs s'est portée. Toutes leurs facultés étaient concentrées sur l'observation des *conditions* dans lesquelles les phénomènes se produisaient et la concentration de leur attention sur des points déterminés avait pour effet d'affaiblir relativement la fixation des circonstances étrangères à celles sur lesquelles l'attention se portait.

L'ordre relatif des apparitions est justement un de ces points ; il était hors du champ de l'attention et ne s'est pas aussi bien fixé dans la mémoire. C'est là l'effet d'une d'une loi physiologique trop connue pour qu'il y ait lieu d'insister.

La contradiction relative à la seconde apparition du fantôme près du général Noël est plus sérieuse et il faut absolument choisir entre la version de M. Richet et celle de M. Delanne. C'est évidemment la première qui doit être préférée ; il résulte en effet des notes de M. Richet que son attention s'est portée avec toute sa force sur l'observation d'un phénomène qui lui paraissait démonstratif ; il a pu negliger les circonstances qui n'étaient pas en connexion directe avec les conditions d'authenticité cherchées par lui : mais dès qu'un fait véritablement intéressant survenait, son attention se dressait en quelque sorte et l'abondance de ses notes montre l'effort qu'il faisait.

De plus, M. Richet était particulièrement bien placé pour observer ce fait : il était à côté de Maïa, enfant de quatorze ans ; celle-ci ne devait pas gêner M. Richet qui est de haute taille ; de plus, à peine M. Richet eût-il aperçu la lueur blanche sur le sol, en X, qu'il se pencha au dessus de la table pour l'observer avec soin ; mouvement facile et suffisant pour un homme très maigre et qui a environ 1 m. 90 de taille.

Que dit-il avoir observé : « Je vois sans que le rideau se déplace, une lueur blanche en X, sur le sol, en dehors du rideau, entre la table et le rideau. Je me lève à demi pour regarder par-dessus la table. Je vois comme une boule blanche, lumineuse, qui flotte sur le sol et dont les contours sont indécis. Puis par transformation de cette luminosité blanchâtre, s'élevant tout droit, très rapidement, comme sortant d'une trappe paraît B... De pas très grande taille à ce qu'il me semble... Il se trouve placé entre la table et le rideau, étant *né*, pour ainsi dire, du plancher en dehors du rideau (qui n'a pas bougé). Le rideau tout le long de l'angle B est cloué au mur, de sorte qu'un individu vivant, pour sortir du cabinet par là, n'eût eu autre moyen que de ramper sur le sol et de passer sous le rideau. Mais l'issue a été subite et la tache lumineuse sur le plancher a précédé l'apparition de B... en dehors du rideau, et il s'est élevé tout droit.

Puis M. Richet raconte comme M. Delanne, la disparition du fantôme aux pieds mêmes du général Noël, et ajoute l'avoir vu se reformer dans la fente du rideau de la même manière.

M. Delanne, plus éloigné que M. Richet, n'a pu voir ce dernier phéno

mène aussi bien que celui-ci ; pour lui le fantôme a pu paraître sortir de la fente, alors que Richet, plus attentif et placé plus près, l'a vu s'y former par développement ascensionnel rectiligne rapide. De sorte que la divergence entre le récit de MM. Delanne et Richet s'explique par la différence de leurs positions respectives.

L'étude et l'analyse des témoignages montre donc :

1° Que la version de M. Richet est la plus acceptable ;

2° Que la contradiction n'est qu'apparente.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que ces discordances démontrent encore que les observateurs non seulement sont d'une sincérité évidente, mais qu'ils ont même poussé leurs scrupules jusqu'à ne pas comparer leurs notes. Nous avons donc dans leurs récits deux comptes rendus entièrement indépendants l'un de l'autre, faits dans un esprit différent, par des hommes également sincères, mais observant à des points de vue qui ne sont pas identiques. J'aime infiniment mieux des témoignages de ce genre, ayant par expérience la méfiance des témoins qui disent trop exactement la même chose.

Les constatations qui précèdent ont pour le lecteur impartial l'importance la plus grande.

L'apparition s'est développée sous leurs yeux, à 50 ou 60 centimètres peut-être de M. Richet. Elle s'est développée de bas en haut, en ligne droite, comme sortant d'une trappe. Elle a disparu de même, en un point distant de 1 m. 50 environ du premier.

Quelles sont donc les conséquences de ces constatations matérielles, observées dans les conditions ci-dessus énumérées :

1° Que ce n'est pas Aïscha ;

2° Que ce n'est pas Marthe.

En effet, elles auraient dû sortir du cabinet, soit par la fente, *ce qui est contredit par les faits observés.*

Soit par le côté des rideaux près du mur, en B ; *ce qui est encore contredit par les faits observés* ;

Soit enfin par dessous le rideau, mais alors on l'aurait vu bouger, ce qu'ils ont constaté dans d'autres circonstances où le fantôme a exécuté cette manœuvre. Il est impossible à un corps de soulever un rideau sans le remuer. Cette supposition est donc encore une fois *contredite par les faits observés.*

Reste donc l'hypothèse d'un complice, pénétrant par une *trappe.*

Je ne veux pas m'étendre davantage sur les constatations des expérimentateurs dont j'analyse les comptes rendus : au point où j'en suis arrivé, il est acquis que leurs observations comportent l'attestation de faits incompatibles avec les autres faits suivants :

1° Usage d'un mannequin ;

2° Simulation du fantôme par le médium lui même ;

3° Simulation du fantôme par un assistant.

Jusqu'ici l'hypothèse d'un complice n'est pas écartée ; j'ajouterai ce-

pendant que pour expliquer la formation du fantôme s'élevant verticalement du sol, et sa disparition perpendiculaire, il faut admettre l'existence de deux trappes au moins ; l'une en X, l'autre en O.

Telles sont les conclusions auxquelles l'analyse nous a conduits ; il convient maintenant de la pousser plus loin et de voir si les expérimentateurs indiquent avoir pris de suffisantes précautions contre la fraude, et notamment contre l'introduction d'un complice.

B. Dispositions prises avant et après les séances.

1° *Exclusion de tout complice.*

Les mesures prises devaient permettre de s'assurer d'abord qu'aucun complice n'était caché dans la salle, ou n'y pénétrait au cours des expériences.

La première de ces conditions était remplie de la manière suivante : les expérimentateurs pénétraient dans la salle et la visitaient avec soin. Cette visite paraît avoir été faite à la lumière du bec de gaz muni d'un manchon Auer, bec placé en face de la porte d'entrée. MM. Richet et Delanne ont toujours visité avec soin la salle des séances : M. Richet (p. 651) indique que cette visite était minutieuse « de sorte, dit-il, que je puis affirmer que nulle personne n'était cachée dans la pièce ».

M. Delanne est aussi affirmatif.

Quelle est la valeur de cette affirmation qui porte sur un fait *négatif* et qui ne peut prouver qu'une chose : c'est que les expérimentateurs n'ont aperçu aucun personnage dissimulé dans la pièce ?

Sa valeur dépend évidemment de trois facteurs principaux qui sont :

1° La facilité que l'intrus pouvait avoir à se cacher ;

2° L'aptitude des expérimentateurs à faire des recherches ;

3° Le soin avec lequel elles ont été faites.

1° La chambre contenait un seul fauteuil en osier, celui du médium, puis des chaises, et les meubles indiqués ci-dessus. La cuve ne pouvait fournir aucune retraite d'après les indications données. Il en serait autrement du poêle, du bahut, de la baignoire et de son chauffe-bains couverts par un rideau de serge verte ; mais les indications précises des observateurs montrent que ces meubles ont été visités avec soin, de même que les fauteuils, le cabinet et le baldaquin. Il est difficile d'admettre qu'un homme ait pu se dissimuler et échapper aux recherches combinées de *trois* personnes au moins, Mlle X..., M. Richet et M. Delanne. Il n'aurait pu échapper aux recherches qu'en se réfugiant successivement d'une cachette à l'autre et comment dès lors aurait-il pendant une longue série de séances, au cours de cette manœuvre difficile, heureusement échappé aux recherches des expérimentateurs, faites, ne l'oublions pas, dans une salle assez petite et vivement éclairée ?

2° Il faudrait alors supposer que MM. Richet, Delanne et Mlle X.., sont d'une inexpérience absolue. Tous ceux qui les connaissent s'inscriraient en faux contre une pareille assertion. J'ajouterai que j'ai déjà cité

trois faits qui montrent que M. Delanne et Mlle X..., non seulement visitaient sérieusement la pièce, mais encore qu'ils étaient parfaitement capables de découvrir et de signaler les incidents suspects. Les observateurs ont donc montré leur aptitude à faire les recherches nécessaires.

3° Les ont-ils sérieusement faits ? Sur ce point nous avons leur affirmation formelle : les faits que je viens de rappeler démontrent eux aussi que les recherches étaient sérieuses.

Il en résulte que les constatations faites sont contradictoires avec l'hypothèse d'un complice pénétrant dans la salle avant les expériences.

Aurait-il pu y pénétrer au cours de la séance : il faut supposer pour que cela soit, qu'il profitait des sorties imposées à Mme Noël par son état de santé, sorties qu'elle était obligée d'effectuer avec d'autres observateurs, soit qu'il entrait par une ouverture ignorée de MM. Richet et Delanne.

J'ai déjà fait remarquer qu'il lui était impossible de pénétrer par la porte au cours de la séance. Les expérimentateurs dont j'analyse les témoignages étaient restés dans la salle : leurs yeux s'étaient accoutumés à l'obscurité et ils auraient aisément vu le personnage supplémentaire qui entrait.

Dire que ce dernier aurait profité de l'éblouissement qu'aurait produit sur les yeux plus sensibles des personnes demeurées à l'obscurité pour entrer, c'est oublier que celui qui venait du dehors pénétrait dans une pièce qui était relativement tout à fait obscure pour lui ; que pour entrer dans le cabinet il lui aurait fallu parcourir une distance de plus de 3 m. 50, contourner la table, passer devant MM. Delanne et Richet, ou ramper sur le sol, ce qui l'exposait à une découverte plus sûre encore. Ce que j'indique est en pratique si certain, que je défie qui que ce soit de réussir l'opération dont je conteste la possibilité, alors surtout qu'elle n'aurait pas réussi une fois mais vingt ! Ceci d'ailleurs ne s'applique pas aux séances du soir. J'ajouterai que dans une circonstance, au moment où M. Richet rentrait, M. Delanne a vu, à la lumière du jour, le fantôme et Marthe, à la fois.

Le complice aurait-il pénétré par une ouverture clandestine dans le plafond, les murailles ou le plancher ? Les constatations matérielles faites par MM. Richet et Delanne sont en contradiction avec cette nouvelle supposition. L'hypothèse de l'ouverture dans le plafond est hors de question pour deux raisons : la première, c'est qu'elle est contredite par l'allure même des phénomènes ; la seconde, c'est qu'il eût été impossible au visiteur, sans être aperçu, de sauter du plafond sur le sol, de refermer la trappe et surtout de la rouvrir et d'y remonter.

Comme pour le cas précédent, l'hypothèse d'une porte secrète dans l'appartement doit être écartée. Les murailles du pavillon sont isolées, elles ont été explorées à l'intérieur comme à l'extérieur.

Reste la trappe dans le plancher. Ici encore les constatations matérielles rendent son existence inadmissible. Le sol de la salle est formé de carreaux ; ces carreaux sont recouverts d'un tapis de linoléum ; près du cabinet il y a une carpette en feutre sur le linoléum. Au dessous, le pla-

fond est blanchi à la chaux ; sous le cabinet, il était couvert de toiles habitées par les araignées qui les avaient tissées et qui ne paraissaient avoir jamais été dérangées.

Enfin, pour expliquer les phénomènes du 29 août, il faudrait supposer non plus une trappe, mais deux !

Toutes ces suppositions sont contraires aux affirmations des expérimentateurs et il faut admettre que leurs affirmations paraissent l'expression de la vérité : dans la négative en effet, on est contraint de construire des hypothèses qui ne concordent pas avec les faits indiqués.

Ces considérations permettent donc de retenir comme résultant des observations :

1° Qu'aucun complice n'a pénétré avant la séance dans la salle ;

2° Qu'aucun complice n'y a pénétré pendant la séance.

Mais on ne trouve aucune indication excluant la complicité possible de quelques-uns des expérimentateurs. J'ai indiqué déjà dans quelle mesure une pareille complicité a pu se produire ; elle n'a pu consister qu'en la fourniture aux médiums d'accessoires frauduleux et sera ultérieurement examinée.

2° Exclusion de tout appareil de fraude.

C'est en effet sur ce point que les expériences de MM. Richet et Delanne prêtent à la critique : aucune précaution n'a été prise pour se prémunir contre la fraude des médiums.

Dans quelle mesure la fraude expliquerait-elle les phénomènes observés, étant données les conditions des observations indiquées par les expérimentateurs ?

Je considère que la fraude peut en expliquer un certain nombre, mais qu'il est difficile quelle les explique tous. J'ai choisi deux exemples dans lesquels la fraude des médiums paraît une hypothèse en contradiction absolue avec les faits observés.

Ces faits sont :

1° Visibilité simultanée des médiums et de la forme ;

2° La forme est un vivant, non un mannequin ;

3° M. Richet et M. Delanne ont vu la forme se développer sous leurs yeux, en dehors du cabinet ;

4° Les médiums ne sont pas sortis du cabinet.

3° Vérification après la séance.

Les considérations ci-dessus présentées sous le n° B. 1° prennent une portée plus considérable encore si l'on songe que les expérimentateurs après la séance faisaient une seconde visite « minutieuse » de la salle, « avec autant de soin qu'avant la séance ». Cela contribue à fortifier les constatations dont MM. Richet et Delanne affirment l'exactitude, Les difficultés qu'auraient eues les complices pour entrer se rencontreraient encore pour la sortie.

Telles sont les conclusions auxquelles conduit l'analyse des expériences

de MM. Ch. Richet et Delanne, telles que leurs comptes rendus permettent de la faire. On peut en résumer ainsi les résultats.

Ces expérimentateurs sont des témoins de premier ordre.

Leurs constatations tendent à établir les faits suivants : Un être ayant l'apparence d'un être humain vivant s'est manifesté dans une salle absolument close sans qu'il soit possible d'expliquer l'apparente survenance de cet être, soit par l'intervention d'un complice, soit par une simulation des médiums.

Cependant, M. Richet est moins affirmatif que M. Delanne et il admet la possibilité de la fraude de Marthe aidée de complices pris parmi les expérimentateurs. Il ajoute qu'il ne croit pas cependant à l'existence d'une pareille fraude. En effet, la lumière était assez forte pour permettre aux observateurs de se surveiller mutuellement et tout mouvement suspect aurait été aisément découvert. Il aurait fallu que le complice exécutât des mouvements compliqués :

1° Se débarrasser des accessoires cachés ;

2° Les faire passer dans le cabinet ;

3° Les reprendre ;

4° Les remettre sous leurs vêtements.

Ajoutez à ces difficultés celles qui résultent de la jonction des mains, les expérimentateurs formant la chaîne.

II

Ces faits ont été contestés et les critiques n'ont pas été épargnées à M. Richet. Je dois dire que si ses expériences ont été accueillies avec réserve par les savants les plus autorisés, elles n'ont été attaquées avec violence que par des personnalités ne figurant pas encore au premier rang et peut-être désireuses de se mettre en évidence. Je m'excuse de ne pas les nommer. Je ne veux donner à mon analyse aucune allure personnelle : je suis persuadé que les adversaires des expérimentateurs d'Alger n'ont obéi qu'au souci des intérêts de la science et qu'ils dédaignent la réclame. Je me permettrai cependant de leur montrer qu'en certaines circonstances ils ont dépassé, involontairement sans doute, les bornes de la discussion courtoise ; ce ne sera pas pour les attaquer à mon tour, mais seulement pour faire œuvre d'analyste.

Trois ordres de critiques ont été formulées contre les expériences de M. Richet : les uns ont critiqué sa méthode, d'autres ont expliqué ses observations par la fraude du médium, d'autres par l'intervention d'un complice. Examinons successivement ces critiques.

1° *La méthode*

Cette critique ne saurait longtemps arrêter l'attention : il n'existe encore aucune méthode applicable aux phénomènes que M. Richet devait observer. Il n'avait qu'une chose à faire : se conformer aux procédés habituels de ceux dont il était l'hôte et observer attentivement. Et c'est ce qu'il a fait.

« Il a eu tort ! » dit un médecin dont les travaux sur l'hypnotisme et la suggestion sont estimés.

Pourquoi a-t-il eu tort ? Vous ne le devineriez pas ! Je veux bien que ce médecin se soit imprudemment abandonné aux périls de l'interview et qu'il n'ait pas bien réfléchi à la portée de ses expressions, mais il a laissé imprimer ceci :

« Quand on croit qu'il y a un fantôme, on est autorisé à donner ce coup de poignard. Si on ne le fait pas, c'est qu'on craint d'être poursuivi pour homicide par imprudence ; par conséquent c'est qu'on ne croit pas sincèrement aux fantômes.

« Le coup de poignard ou le coup de fusil contre les fantômes, ou même simplement une solide volée de coups de bâton, voilà le vrai contrôle expérimental ! » (*La Presse*, 9 janvier 1906).

Peut-on souhaiter quelque chose de plus enfantin ! Aussi emprunterai-je à une autorité dont le savant hypnotiseur, malgré sa modestie, ne contestera sans doute pas la compétence, ces paroles qui le condamnent : « Nous avons pu nous assurer que la plupart de ceux qui n'ont eu à enregistrer que des insuccès ou des accidents le doivent uniquement à leur défaut de méthode, à leur *inexpérience* et à leur *incompétence*. Entre les mains d'un *maladroit*, d'un *brutal* ou d'un *ignorant*, il est naturel que l'hypnotisme devienne aussi dangereux que peuvent l'être la digitale ou l'opium entre les mains d'un empirique. Quant à la simulation tant de fois invoquée pour discuter les résultats des expériences, nous n'hésitons pas à déclarer que selon nous, l'écueil réside bien moins dans la simulation consciente ou inconsciente du sujet, toujours facile à déjouer (!), que dans les idées préconçues de l'expérimentateur. » (*Rev. de l'Hypnotisme*, 1888, p. 3).

Ai-je besoin de souligner maintenant l'excentricité des aperçus échappés à l'éminent spécialiste ? Notez que ce savant médecin n'est pas seul de son avis et qu'il s'est trouvé un autre médecin pour recommander le même procédé expérimental.

Comme médecin, je ne puis que recommander aux expérimentateurs de s'abstenir de tout coup de couteau et de revolver ; comme magistrat, je puis leur donner l'assurance qu'en cas de mort ou de blessures du soi-disant fantôme, ses agresseurs passeraient en cour d'assises ou en police correctionnelle.

(*A suivre*).

Communication automatique
de l'esprit Bernard.

Obtenue par Mme Krell (14 juin 1905).

« Venez à nous, vous qui souffrez, vous serez soulagés ! Nous avons passé par toutes vos misères, nous nous souvenons encore des jours d'incarnation, pourtant si loins de nous, aussi nous vous disons comme l'esprit notre maître :

« Venez, vous serez consolés ! » Rapprochez-vous de nous par la volonté, par la prière et vous vous trouverez dès l'instant soulevés et entraînés dans la voie spirituelle que vous ne devez plus quitter.

Puisque vous commencez à comprendre la vérité, à vous en rapprocher, puisque vous voulez la lumière, cela veut dire que les épreuves matérielles touchent à leur fin ; cela veut dire que pour vous, il est temps d'apprendre et de comprendre le vrai, que pour vous il est temps de contempler la seule beauté : la beauté spirituelle !

Je comprends, oh oui ! Je les comprends vos hésitations, vos doutes ; vous n'avez pas encore le pied bien solide dans ce chemin, mais vous y êtes entrés cependant, vous y marchez et puisque vous y êtes, rien ne saurait plus désormais vous en détourner. Comprenez donc, une fois pour toutes, que si vous avez accepté la vie avec ses épreuves et ses douleurs, c'est que vous aviez un but, c'est que vous vouliez, en consentant à l'épreuve, à l'épreuve quelquefois dure, c'est que vous vouliez, dis-je, marcher plus vite, arriver plus tôt à la spiritualité.

Il n'y a, voyez-vous, pas autre chose que la spiritualité : C'est l'idéal et c'est la vérité, c'est votre destinée !

Pour l'atteindre, vous savez ce que vous avez à faire : vous améliorer, vous perfectionner, il n'est, pour en ariver là, autre chose que la charité pratiquée dans sa plus large acception, que l'oubli complet de soi, que le dévouement, l'abnégation jusqu'au sacrifice.

La voie peut vous sembler douloureuse, mais quelles compensations ! Vous ne devez donc pas, en vous repliant sur vous-mêmes, amoindrir le bénéfice de votre incarnation. C'est pleinement, franchement, sans réticence et sans retard, que vous devez accepter le travail, la lutte journalière avec les petites matérialités, les petites passions terrestres. Et c'est absolument grandis, absolument élevés, absolument épurés que vous devez arriver à la spiritualité. Aussi, je vous conseille avec toute l'affection pour ainsi dire paternelle que nous vous portons, je vous conseille de vous libérer tous les jours. Car je puis vous assurer que vous ne regretterez pas le travail que vous vous imposerez, quand vous pourrez savoir quelle splendeur, quel rayonnement est la vie spiritualisée, ce qu'il est donné à l'esprit complètement libre d'embrasser d'un seul regard, d'accomplir par un acte de sa volonté. Vous resterez, je ne dirai pas sur-

pris, je ne dirai pas émerveillés, je dirai confondus d'admiration devant cette Unité si simple, si grande, si pure ; devant cette merveilleuse vie qu commence à l'atome et finit à l'esprit, après avoir subi toutes les transformations de la matérialité et de la spiritualité !

Vous comprendrez alors le *pourquoi* des épreuves et le *pourquoi* des incarnations accablantes quelquefois, mais d'une efficacité dont vous ne vous rendrez compte qu'après les avoir subies, et vous vous direz que vos amis de l'au-delà, en venant à vous, n'avaient pu hélas ! que vous montrer un coin bien réduit de l'immense et éternelle beauté.

Spiritualisez-vous, croyez-moi, libérez vos intelligences, élevez vos âmes, vos souffrances seront atténuées et vous aurez marché !

Puissent tous les fluides rayonnants que je vous apporte au nom des esprits qui vous aiment et vous ont devancés dans la vie spirituelle, vous envelopper, vous pénétrer de telle sorte que vous vous sentiez fortifiés et entraînés à notre suite.

Travaillez sur vous-mêmes, mais jamais pour vous seuls — pour tous !

Esprit BERNARD DÉLICIEUX.

Etude sur Jeanne d'Arc

Suite (1)

Les Prédictions de Jeanne d'Arc.

La faculté de prévision de Jeanne se montra dès le début de sa mission. On raconte qu'au moment où elle entra au château de Chinon pour être présentée pour la première fois au roi, un soudard se mit à l'injurier, disant : « Au diable, la folle et son Dieu ! » Ah ! lui dit-elle, tu renies Dieu, et pourtant tu es près de la mort. » Une heure après, cet homme tomba dans la rivière et fut noyé (2).

Il est prodigieux d'être obligé de constater que c'est malgré lui que Charles VII fut mené à Reims. Ce sacre, qui devait cependant lui amener des partisans et lui redonner son royaume, c'est en quelque sorte contre son gré qu'il fut accompli ; ses favoris et lui-même

(1) Voir le nº de Juillet, p. 32.

(2) Fabre. *Jeanne d'Arc libératrice de la France*, p. 19. Cet auteur est cependant rationaliste et, malgré cela, il est obligé de constater que certains faits de la vie de la grande Lorraine sont inexplicables par des causes naturelles.

étaient jaloux de voir une humble bergère accomplir ce que les meilleures capitaines n'avaient pu faire, et ils s'offusquaient de la reconnaissance que le peuple témoignait à la vierge guerrière sortie de son sein. Quelles luttes Jeanne dut soutenir pour décider ce monarque à faire œuvre de roi !

Après la délivrance d'Orléans, elle alla trouver le Dauphin à Tours. « Sire, lui dit-elle, il est temps que vous vous mettiez en chemin pour être couronné à Reims. » — « Mais, Jeanne, répondit le Dauphin, les ennemis ont encore une trop grande puissance. C'est l'avis de tous mes conseillers. »— « Gentil roi, reprit Jeanne, ne tenez pas tant et de si longs conseils. *Par mon martin bâton*, je vous mènerai à Reims sûrement, et là vous recevez votre digne sacre ». Et elle se jetait à ses genoux et souventes fois elle répétait : « *Je ne durerai guère, sire,* il faut donc me bien employer. »

Elle avait donc, dès ce moment, le pressentiment que sa mission serait courte. Nous verrons qu'elle eut de ses voix, après l'échec devant Paris, la révélation qu'elle serait prise par les Anglais.

D'ailleurs, pendant toute sa vie guerrière, les voix la guident, la conseillent, lui font prendre les meilleures dispositions, lui révèlent ce qu'on lui cache, et la font intervenir pour changer la face des événements. Toujours elle est au plus fort de la mêlée,ramenant la confiance et la victoire sous nos drapeaux. Son action personnelle est toute puissante, décisive.

Rappelons en quelques mots le siège de Jargeau ; on y verra en action et les remarquables dispositions guerrières de l'héroïne, et sa faculté de prévision s'exerçant au profit du duc d'Alençon. Celui-ci venait de se racheter des mains des Anglais et sa femme avait grand chagrin de le voir partir. « Madame, lui répondit Jeanne, je vous le ramènerai sain et sauf et même en meilleur contentement qu'à présent, soyez sans crainte. » Elle tint sa parole de veiller sur lui, car elle lui sauva la vie, comme nous allons le constater. Citons M. Fabre, l'historien impartial de Jeanne :

On avait résolu d'attaquer d'abord Jargeau où le comte de Suffolk s'était retiré après la levée du siège d'Orléans. Une garnison d'élite défendait la place. Elle fit une brusque sortie à l'approche des Français ; ceux-ci se troublèrent. Ils commençaient à lâcher pied, lorsque Jeanne, élevant son étendard leur cria : « Sus, amis ! Nous les aurons ». Et elle-même se jeta au fort de la mêlée.

Ses paroles et son exemple ranimèrent la lutte, et les Français firent si

bien que la même nuit ils purent s'établir dans les faubourgs de la ville.

Le lendemain, 12 juin, Jeanne fit sommer les Anglais de se retirer : « Sortez, disait-elle, vous aurez la vie sauve ». Les Anglais qui espéraient toujours le renfort conduit par Falstolf voulaient traîner les choses en longueur. « Puisqu'ils ne veulent pas sortir à l'heure même, dit Jeanne, prenons-les de force ». Et canons et bombardes de tirer sur la ville. Bientôt une brèche fut faite au mur. Jeanne fit sonner les trompettes et cria au duc d'Alençon : « En avant, gentil duc, à l'assaut ». Le duc hésitait ; les autres capitaines hésitaient aussi, à cause du grand nombre des défenseurs de Jargeau.

« Ne craignez aucune multitude, dit Jeanne, et assaillez les Anglais, Dieu conduit notre œuvre. *Si je n'en étais sûre*, croyez-le bien, je préférerais garder mes brebis que de m'exposer à tant de contradictions et de périls. » Mais, dit le duc, « c'est trop tôt commencer l'assaut ». — « Ne doutez point, c'est l'heure, j'en suis sûre. Il faut besogner quand Dieu veut. Travaillez, et Dieu travaillera ». Et, toujours gaie, elle ajouta : « Ah ! gentil duc, as-tu peur ? Tu sais bien que j'ai promis à ta femme de te ramener ». L'assaut commença, il fut terrible. De tous côtés les Français arrachaient les palissades, comblaient les fossés, escaladaient les murs. De tous côtés les Anglais faisaient pleuvoir des boulets, renversaient les échelles, massacraient les assaillants.

Le duc d'Alençon fut sur le point d'être tué, Jeanne le sauva. — « Gentil duc, lui dit-elle, *retirez-vous d'où vous êtes, sinon cette bouche à feu qui est là-bas va vous envoyer à la mort.* » — Le duc se retira. Un moment après, le seigneur de Lude se mettait à la même place et était tué.

Toujours ses voix lui donnent des renseignements précis qui l'aident à déjouer les ruses des conseillers du roi, qui cherchent par tous les moyens à détruire son prestige.

Devant Troyes, les vivres faisaient défaut aux gens du roi. Faute de pain, ils se soutenaient en mangeant des épis. Les munitions manquaient et l'on était aussi en peine pour se battre que pour se nourrir. L'archevêque de Reims et les capitaines voulaient rebrousser chemin, lorsque Jeanne, avertie qu'on délibérait, déclare qu'avant trois jours, Troyes sera au roi, par force ou par obéissance. Le lendemain, la ville capitulait.

Jeanne ne craignait que la trahison, et il faut avouer que sa prise à Compiègne autorise tous les soupçons. Elle avait le pressentiment de la fin prochaine de sa glorieuse mission. En avril, ses voix lui avaient dit : « Jeanne, tu seras prise avant la Saint-Jean. Il faut qu'il en soit ainsi fait. Ne t'étonne point, prends tout en gré, Dieu t'aidera. »

Tourmentée de tristes pensés, Jeanne disait à son chapelain : « *S'il faut que je meure bientôt*, dites de ma part au roi, mon seigneur, qu'il fonde des chapelles où l'on prie pour le salut de ceux qui seront morts pour la défense du royaume ».

Durant son second séjour à Compiègne, dit M. Fabre, Jeanne était allée un soir à l'église. Elle avait l'âme pleine d'angoisses et priait. Après être restée longtemps à genoux, elle se leva et s'appuya tristement près d'un pilier. A cette heure, les cloches tintaient lentement pour annoncer la prière du soir et les ombres descendaient dans la nef mystérieuse. De pauvres gens, et plusieurs enfants, avaient les yeux fixés sur Jeanne, elle pleurait à chaudes larmes. Voyant son chagrin, on l'entoura avec compassion. Elle regarda doucement ce monde et dit : « Bons amis et chers enfants, sachez qu'on m'a vendue et trahie. *Bientôt ie serai livrée à la mort*. Priez Dieu pour moi, je vous en supplie, car je ne pourrai plus servir le roi ni le royaume de France. »

Il nous semble difficile d'admettre que le seul génie de Jeanne fût capable de l'inspirer aussi sûrement qu'elle le fut pendant sa vie militaire,car elle avoue constamment n'obéir qu'à ses voix et ne se diriger que par leurs inspirations. Celles-ci ne la trompent jamais et, lorsqu'elle ne suit pas leurs conseils, elle s'en repent amèrement ensuite, comme cela eut lieu à la tour de Beaurevoir et au cimetière de Saint-Ouen. Ces divergences entre Jeanne et ses inspirateurs montrent que ces derniers ne sont pas une partie d'elle même, une conscience subliminale.

Si toutes les prédictions de Jeanne ne se réalisèrent pas immédiatement, telles que la prise de Paris et l'expulsion des Anglais hors de France,elles eurent leur plein accomplissement après sa mort et, probablement, la faute en revient à Charles VII et à ses conseillers, qui firent tous leurs efforts pour l'entraver dans l'accomplissement de sa mission sublime.

Si l'on se souvient que Jeanne n'avait que dix-huit ans, qu'elle ne savait ni lire, ni écrire, que sa jeunesse se passa à garder les troupeaux, il est impossible de supposer que c'est de son propre fond qu'elle put tirer toute la science consommée dont elle fit preuve dans la conduite de la guerre et dans les dispositions qu'elle faisait prendre à son armée.

Jamais pendant sa vie à Domremy elle n'a fait preuve de clair-

voyance ou de prémonition, comme cela eût dû se produire si ces facultés avaient fait partie de sa nature intime. Elle a seulement des visions, et il est probable qu'elle seule pouvait les percevoir.

Sans doute les Esprits qui l'inspiraient ont-ils pris les noms des saints qu'elle vénérait dès son plus bas âge afin de lui inspirer cette inébranlable confiance, cette foi enthousiaste qu'il lui fallut pour relever le moral abattu des troupes, soulever les soldats et s'en faire obéir. Quel ascendant moral elle dut exercer pour s'imposer à ces grossiers hommes d'armes, pillards et dissolus, qui tenaient plus des détrousseurs de grandes routes, que des armées régulières, puisqu'ils avaient fait partie de ces bandes d'Armagnacs qui furent si longtemps la terreur des paysans.

Toujours seule, sans conseiller, elle ne s'appuie que sur le monde invisible, et passe indifférente au milieu des séductions de la cour et des adulations populaires. Sa grande âme est emplie tout entière par l'amour du roi et de la France, et jusqu'à sa dernière heure, ce sont ces nobles sentiments qui la réconfortent au milieu des douleurs de son martyre.

Jamais plus merveilleux exemple de la médiumnité ne fut offert au monde. L'influence du monde spirituel dans les destinées humaines s'est affirmée avec une si lumineuse évidence que les historiens les plus sceptiques sont embarrassés pour expliquer le prodige de cette bergère qui s'élève tout à coup jusqu'au niveau des plus ingénieux capitaines, et dont l'intervention change les destinées d'un grand peuple. Admirable instrument de l'Au-delà, l'ange de la France, sa libératrice, mérite de rester comme un sublime modèle pour tous ceux qui invoquent les secours d'en haut pour se diriger dans cette vie semée de douleurs et d'épreuves.

A. BECKER.

Bibliographie

Hypnotisme et spiritisme, étude médico-critique, par le Dr Joseph Lapponi, premier médecin (Archiâtre) de leurs S.S. les papes Léon XIII et Pie X.

Tel est le titre d'un petit volume de 230 pages, petit in-12 qui vient de paraître, et sur lequel le nom et le titre de son auteur a attiré l'attention des journaux politiques aussi bien que des revues spéciales.

Ainsi un rédacteur du *Journal des Débats* parle d'un gros volume dans lequel l'auteur constaterait qu'il a lui-même été témoin des phénomènes qu'il énumère, et il termine par ces mots : « On s'étonne un peu de voir les tables tournantes si près du Vatican. » Nous allons voir comme les lecteurs du *Journal des Débats* sont bien renseignés. Une excellente revue spirite, emboitant le pas, propose de traduire dans toutes les langues un livre approuvé tacitement tout au moins par le pape Pie X... *spirite, peut-être* ? (sic).

Pour nous, qui avons parcouru avec attention le petit volume écrit par le Dr Lapponi *contre* le spiritisme, nous nous demandons pourquoi les deux papes auraient refusé leur approbation à une œuvre aussi parfaitement orthodoxe. Nous ne doutons pas que les lecteurs de cette Revue seront de notre avis.

L'auteur, remontant à la plus haute antiquité, fait l'historique de l'Hypnotisme et du spiritisme. Il admet les phénomènes de suggestion directe et mentale, d'Auto-suggestion, et se demande s'il ne doit pas y rattacher la Télépathie. Il considère les pratiques de l'hypnotisme comme très dangereuses pour la santé physique et morale des sujets et les condamne formellement, sauf dans les cas où le Dr Voisin y a eu recours. Nous passerons rapidement sur cette partie de l'œuvre du Dr Lapponi, nous bornant à faire remarquer qu'il déclare que l'Hypnotisme et le spiritisme sont deux choses absolument distinctes. On sait que cette opinion n'est pas celle des spirites, qui admettent généralement avec Karl Du Prel : « que le somnambulisme n'est que le spiritisme d'ici-bas et que le spiritisme n'est que le somnambulisme de l'au-delà ».

Arrivons au spiritisme : après un historique assez complet, mais dans lequel nous voyons Mages, Fakirs, Pythonisses, etc.., groupés pêle-mêle avec les spirites, le Dr énumère tous les phénomènes animiques et spirites, sans exception et sans en rejeter un seul, car il les considère tous comme sincères et authentiques ; mais dès le début on peut facilement prévoir la conclusion à laquelle il devra fatalement aboutir.

Il commence par décrire tous les préparatifs d'une séance, puis il nous montre le médium, non plus passif, mais *agent*, aux ordres ou aux prières duquel des intelligences viennent produire les différents phénomènes. Les assistants n'ont qu'à formuler un vœu, aussitôt on leur *sert* le phénomène demandé.

Ce simple fait nous prouverait déjà que le Dr Lapponi n'a jamais assisté à une séance spirite. Il le déclare, du reste, lui-même :

«On nous a, dit-il, p. 137, quelquefois demandé si nous avions jamais constaté par nous-même la réalité et les particularités des faits merveilleux que nous avions décrits. Par respect pour la vérité, nous avons dû répondre négativement ; nous n'avons eu ni l'opportunité ni la commodité de soumettre à un sérieux examen, avec toute la prudence et toutes les précautions indispensables, les appareils nécessaires et les collaborateurs sûrs, les phénomènes du spiritisme ».

« Mais l'absence d'expérience personnelle de notre part n'enlève rien à la réalité et aux particularités des faits rappelés, ainsi qu'à la véracité des récits qui en ont été faits. Notre défaut d'expérience personnelle n'enlève rien à la réalité de l'existence du détroit de Magellan.... »

« En présence de témoins aussi nombreux, aussi choisis, aussi compétents, aussi scrutateurs, aussi défiants, il nous semble qu'il serait tout à fait irrationnel de conserver des doutes sur la réalité des faits qui servent de base au spiritisme. »

« Si aux yeux de quelques-uns nous devons passer pour naïfs, nous préférons, jusqu'à preuve contraire, être naïfs avec... (Ici une longue liste de savants spirites)... plutôt que d'être rusés et avisés avec ceux qui préfèrent juger sans aucun examen préalable ».

Plus loin, dans une comparaison entre l'Hypnotisme et le spiritisme, il dit que celui-ci : « représente des forces nouvelles, que l'on ne voit pas ordinairement agir dans la nature et qui, lorsqu'elles sont en action tendent à subvertir et à bouleverser toutes les lois naturelles, même les plus universelles, et je dirai même les plus constantes, les plus fondamentales ».

Même avec beaucoup de bonne volonté, il serait difficile de présenter l'auteur de ces lignes comme un fervent adepte du spiritisme. Nous allons voir beaucoup mieux encore.

Après avoir montré dans les précédents chapitres que le spiritisme est de tous les temps et de tous les pays, le Dr Lapponi commence son sixième chapitre par ces mots : « Et d'abord il est un fait démontré, c'est que le spiritisme nous a été de nos jours importé des pays où le déséquilibre mental, l'excentricité, l'amour du merveilleux sont extraordinairement communs. L'Amérique, l'Angleterre et la France tiennent malheureusement le premier rang parmi ces pays.

« Les médiums sont tous plus ou moins déséquilibrés et névropathes. L'histoire du spiritisme s'accorde mal avec la nature des manifestations des êtres supérieurs... Les goûts et les opinions des esprits varient avec ceux des pays où ils se manifestent. Il n'est qu'un seul point au sujet duquel ils soient d'accord : celui de vilipender la religion catholique romaine, à propos de laquelle ils ne rompent le silence que pour en dire tout le mal possible ».

L'auteur consacre ensuite un certain nombre de pages à prouver que si la fraude est souvent intervenue, il reste un très petit nombre de cas absolument authentiques et qui révèlent une intervention *surnaturelle*. Peut-être, selon lui, le progrès des sciences pourra dans un avenir plus ou moins éloigné découvrir des lois qui expliquent naturellement quelques-uns de ces phénomènes, tels que ceux de la télépathie, qui se réduisent à une pure et simple forme de la *Clairvoyance* à distance, mais cela ne pourra jamais se produire pour *tous*. « Il sera toujours plus qu'ab-

surde d'admettre la possibilité que des êtres intelligents *s'identifient* (1) en vertu de lois naturelles avec un minéral, une plante, un meuble, pour entrer en rapport et en communications plus ou moins futiles avec les vivants de l'espèce humaine. Il dépassera toujours l'absurde que, dans l'ordre naturel, des objets inanimés parlent par eux-mêmes diverses langues avec signes alphabétiques conventionnels ou causent de choses abstraites comme docteurs en chaire... Enfin il dépasse et il dépassera toujours l'absurde d'admettre que, par les simples forces naturelles, des êtres humains défunts reviennent momentanément se matérialiser, comme disent les spirites, d'une façon seulement visible et d'autres fois tangible et palpable. »

« A quoi devons-nous donc rapporter ces phénomènes ? A quelle force les attribuer ? »

« La réponse à une telle question appartient aux philosophes et aux théologiens, mais pas aux médecins ».

L'auteur se demande si Dieu n'a pas créé des esprits supérieurs, les uns bons, les autres mauvais, et si parmi eux ne se trouvent pas aussi des esprits d'hommes ayant vécu sur la terre et ayant encore conservé des liens sympathiques avec nous. Mais il déclare que ceux qui se mettent en rapport avec eux ne font pas autre chose que de la Magie ancienne et de la Nécromancie. « Pour nous, dit-il, dire que la Magie, la Nécromancie, et le Spiritisme ne sont qu'une seule et même chose, c'est reconnaître une des vérités les plus éclatantes. »

Une telle déclaration fait facilement prévoir les conclusions auxquels l'auteur aboutit.

« Le spiritisme, dit-il, présente pour la société et pour l'individu tous les dangers et tous les préjudices de l'hypnotisme, sans aucune exception ; ces dangers sont même dans certains cas mille fois plus grands. Ils ne sont rachetés par aucun avantage, si ce n'est par celui bien misérable de démontrer indirectement l'existence du surnaturel, qui, du reste, est rendu évident par un très grand nombre d'autres moyens. »

« Aux principes les plus vulgaires et les plus incontestables de la morale sociale, civile et individuelle, les conversations spirites substituent des pensées délirantes de toute espèce qui, en outre, varient avec chaque localité. Tandis qu'on les voit déclarer bonnes toutes les Religions, elles ne font, semble-t-il, qu'une seule exception pour celle qui, étant la seule vraie, n'admet ni les erreurs ni les superstitions de cette sorte, c'est-à-dire pour la Religion catholique, apostolique du Christ ».

(1) Qui, parmi les spirites intelligents, a jamais admis que les esprits s'identifient avec les moyens de communication dont ils se servent plus que l'écrivain avec sa plume et le peintre avec ses pinceaux ? Il est vraiment trop facile de supposer l'absurde chez ses adversaires pour le combattre plus victorieusement !

(O. D.)

« La majeure partie des Médiums et beaucoup de ceux qui suivent les pratiques du spiritisme meurent fous ou névropathes, ou victimes de la paralysie progressive. »

Voici enfin le paragraphe final de ce travail : *Le spiritisme est toujours dangereux, préjudiciable, immoral, répréhensible. Il doit être condamné et interdit très sévèrement, sans restriction, à tous ses degrés, dans toutes ses formes et sous toutes ses manifestations possibles.* ».

On comprendra sans peine que nous ne puissions pas nous joindre à notre confrère spirite, pour demander la diffusion et la traduction en toutes langues d'une œuvre pareille. Personne ne songera à y voir un indice, même le plus faible, de dispositions favorables du Vatican envers le spiritisme.

Dr Dusart.

Le Congrès Spirite de Charleroi

Des 3 et 4 Juin

Les adeptes de la doctrine spirite, si nombreux en Belgique, attestaient par leur présence au Congrès combien l'idée a fait de chemin depuis quelques années dans tous les rangs de la société. Ils avaient répondu au nombre de plus de 500 à l'invitation du Comité fédéral, et constituaient ainsi une importante assemblée, bien disposée à aborder l'étude des questions diverses qui intéressent la cause que nous défendons.

Nous y avons revu avec plaisir des frères et amis venus d'Anvers, Bruxelles, Verviers, Liège, Herstal, Mons, La Louvière, des localités du bassin de Charleroi et de la Basse-Sambre.

C'est dans la grande et belle salle des fêtes de la Bourse du Commerce que le Congrès spirite avait lieu. Sur une estrade bien disposée, on remarquait plusieurs drapeaux et bannières appartenant aux diverses fédérations, dont un certain nombre de délégués formaient le bureau.

M. le chevalier Le Clément de St-Marcq présidait. Dans son beau discours d'ouverture (1) il souhaita la bienvenue aux congressistes. En termes heureux, il parla avec sa haute compétence de la belle doctrine spirite et des faits scientifiquement démontrés qui sont à sa base. Il fit ressortir la grande portée sociale de ce spiritisme qui rassemblait en ce moment ceux qu'une même pensée anime partout : fraternité terrestre, préparatrice d'une meilleure destinée dans l'au-delà certain.

Les deux premières séances du dimanche furent prises par la lecture de

(1) Nous aurons le plaisir de le mettre prochainement sous les yeux de nos lecteurs (N. d. l. R.)

rapports sur les opérations du Comité; entr'autres celui sur la conférence donnée à Charleroi avec tant de succès par M. le Président Le Clément de St-Marcq, notamment aussi le rapport au sujet de l'institution des cours spirites tels qu'ils fonctionnent à Anvers.

Des expériences de médiumnité eurent lieu dans la soirée, mais n'offrirent rien de remarquable, des séances de ce genre ne pouvant guère être productives de phénomènes à cause de la présence d'un trop grand nombre d'assistants.

Les séances du lundi présentèrent plus d'animation à raison de critiques formulées contre certains médiums-guérisseurs signalés, peut-être à tort, comme faisant profit direct ou indirect de leurs facultés médianimiques. Divers orateurs prirent encore la parole pour faire ressortir la portée morale de la doctrine spirite et ensuite donner de sages conseils, entr'autres celui de ne pas s'entourer d'un mysticisme qui confine aux religions.

D'un intérêt très vif a été la question traitée par M. Demoulin, ancien professeur d'école moyenne. Observateur lettré et médium, il a entretenu ses auditeurs de faits de guérison obtenue par la médiumnité, faits bien contrôlés et dignes d'exciter la curiosité et, par surcroît, la sympathie des plus incrédules. Ne sont-ils pas aussi de nature à provoquer l'étude des phénomènes spirites dans ce monde médical, trop enclin à des négations parfois intéressées ? Il nous paraît proche le jour où certain orgueil scientifique officiel n'aura plus sa raison d'être.

Le Congrès a élu à l'unanimité pour faire partie du Comité fédéral MM. Quinet, Houart, Piérard et Victor Fritz. Il a désigné par acclamation la ville d'Anvers comme lieu de réunion pour 1907.

M. le chevalier Le Clément de Saint-Marcq, en déclarant le Congrès de 1906 terminé, a remercié l'assemblée du choix de la ville d'Anvers pour les prochaines assises du spiritisme et a dit que les spirites anversois s'efforceraient de faire à leurs frères de Belgique un accueil aussi aimable que celui qu'ils ont trouvé à Charleroi.

LE MESSAGER.

L'Identité des Esprits

(Suite) (1)

Pendant que « Lily » occupait la table en pleine vue de tous les assistants, et que j'avais la main sur la personne de Mlle Cook (je ne cessai de promener ma main de son visage à ses genoux et vice-versa), quelqu'un saisit ma chaise par derrière et la secoua, et au

(1) Voir le N° de Juillet, p. 42.

moment où je tournai la tête en prononçant quelques mots, un bras me fut passé autour du cou, et un autre autour du cou de mon mari qui était assis à côté de moi, tandis que la voix de ma fille « Florence » nous parlait à tous deux, et que ses longs cheveux et son souple vêtement blanc nous caressaient le visage et les mains. La chevelure était si abondante et si longue qu'elle la fit ruisseler sur mes genoux, pour que je pusse en apprécier la longueur et la disposition. Je demandai à « Florence » une mèche de ses cheveux et un morceau de son vêtement, et comme nous n'avions pas de ciseaux sous la main, « Lily » se matérialisa plus complètement et fit le tour de la table, de l'autre côté de laquelle elle se trouvait, pour venir couper elle-même, avec le canif de mon mari, un morceau de la robe de « Florence », mais elle dit qu'elles ne pouvaient pas nous donner des cheveux cette fois.

« Les deux esprits restèrent avec nous une demi-heure ou plus, pendant que le général Macleau et moi nous continuions á tenir Mlle Cook prisonnière. Le pouvoir épuisé, ils disparurent, mais tous les assistants étaient prêts à affirmer sous serment que nous avions constaté la présence parmi nous de deux personnages qui n'étaient certainement pas entrés par la porte. Nous étions dans une petite pièce dépourvue de meubles, avec le gaz allumé, et le médium était demeuré tout le temps en vue ; Mme Macleau et moi nous étions les seules femmes présentes, et, cependant, deux jeunes filles s'étaient penchées sur nous, nous avaient embrassées, nous avaient parlé, et avaient posé en même temps leurs bras nus sur nos cous. De plus il y avait aussi une différence marquée entre les matérialisations et le médium. J'ai déjà décrit l'aspect de celui-ci. Les deux esprits en question avaient le visage plein et étaient des personnes plutôt grasses ; ma fille « Florence », particulièrement, avait de grandes mains fermes, et ses cheveux flottants lui tombaient presque jusqu'aux genoux.

«... J'assistai à une autre séance avec Katie Cook, chez elle, où si elle fraude, elle avait toute facilité de nous duper ; mais les manifestations furent à peu près les mêmes et ne furent certainement pas plus étonnantes que celles qui s'étaient produites par son intermédiaire chez des personnes étrangères. « Lily » et « Florence » se montrèrent toutes les deux dans des conditions défiant toute possibilité de supercherie. Mon mari et moi, nous étions accompa-

gnés en cette circonstance de nos amis le capitaine et Mme Kendal, et nous étions assis autour de la salle dans l'ordre suivant : moi, Katie, le capitaine Kendal, Florence Cook, mon mari, Mme Cook et Mme Kendal. On remarquera que chaque membre de la famille se trouvait placé entre deux « détectives », et nous ne leur lâchâmes pas les mains un seul instant. Je dois dire aussi que la séance était gratuite et nous était gracieusement offerte par Mme Cook ; et si l'on avait projeté quelque fraude, on aurait aussi bien pu nous laisser, nous et nos amis, tenir séance avec Katie seule, pendant que les autres membres de la famille auraient dirigé les manifestations des « fantômes »...

M. Fletcher

Dans une séance que Florence Marryat eut avec un M. Fletcher, médium à incarnations, (et dont elle publia un récit dans le *Banner of Light*, de New-York) « Winona » le guide féminin de celui-ci, après l'avoir longuement entretenue de son passé, d'une foule de détails de sa vie intime, et lui avoir fait plusieurs prédictions qui, dit-elle, se réalisèrent par la suite, poursuivit ainsi :

« Il y a autour de vous beaucoup d'esprits... juste au-dessus de votre tête se trouve le visage d'un esprit glorieux, et je vois le nom de « Powles ». Cet esprit est plus proche de vous et vous est plus attaché que tout autre dans le monde spirituel. Il ne s'approche que de vous et, par vous, d'une autre créature — votre second enfant. Il dit que vous le reconnaîtrez à ce signe : le morceau que vous lui avez chanté à son lit de mort. Son amour pour vous est très noble et très pur, et il est toujours près de vous, bien que des influences intérieures l'empêchent parfois de se manifester. Votre enfant descend en flottant dans les airs et ils se prennent par la main. C'est un esprit très pur et très beau. Elle fait entendre que son nom sur la terre était le même que le vôtre, mais, que dans les sphères on l'appelle d'un autre nom — un nom qui a quelque chose de commun avec les fleurs. Elle m'apporte une gerbe de purs lis blancs, nuancés de bleu, avec des pétales bleus, attachés avec un morceau de ruban bleu, et elle me donne à entendre par geste qu'il existe un rapport entre son nom spirituel et eux.

« Il faut maintenant que je m'en aille, mais j'espère que vous reviendrez me voir. Je pourrai vous en dire davantage la prochaine

fois. Mon nom est : Winona, et quand vous me demanderez je viendrai (1).

Caroline Pawley

En 1887, Florence Marryat perdit sa fille aînée, jeune fille de vingt et quelques années, qui avait embrassé la carrière théâtrale, et, peu de temps après sa mort, désireuse d'apprendre, s'il était possible, quelque chose d'elle, elle se rendit dans ce but chez Mlle Caroline Pawley, médium à écriture automatique. Cette dame, sur l'injonction de ses guides, mettait, par pure bienveillance, gratuitement ses facultés médiumniques au service des personnes désireuses d'obtenir des messages de l'Au-delà.

« J'arrivai à la demeure de Mlle Pawley, gentille petite maison située dans les faubourgs, et fus reçue par la maîtresse de la maison, une aimable femme à la figure placide, qui semblait la personnification de la paix et du bonheur calme. Après l'échange des salutations, elle me dit : « Vous avez perdu une fille. — J'en ai perdu une voilà environ vingt ans — un bébé de dix jours, répondis-je. Ce n'est pas d'elle que je parle, dit Mlle Pawley, je parle d'une jeune femme. Je vais vous dire comment je l'ai appris. Hier, je sortis mon carnet de notes et me mis à le parcourir pour voir les engagements que j'avais pris pour aujourd'hui, lisant les noms tout haut. Quand j'arrivai à l'inscription, « Mme Lean, 3 heures », j'entendis une voix murmurer derrière moi : « C'est ma chère, *ma très chère* mère! », et en me retournant je vis debout à mon côté une jeune femme de taille moyenne, avec des yeux bleus et une très longue chevelure brune, et elle me dit que c'était *elle* que vous pleuriez actuellement.

A ce discours je ne répondis rien, ma blessure était encore trop fraîche pour me permettre de parler de mon enfant. « Allons, continua gaîment Mlle Pawley, prenons du papier et un crayon et voyons ce que la chère enfant a à nous dire ». Elle n'entra pas en trance, mais écrivit rapidement pendant quelques instants,

(1) Ce qui avait décidé Florence Marryat à demander une séance à ce M. Fletcher, c'est que, s'étant rendue avec son mari, le colonel Lean, à la première conférence publique faite par lui à Londres, elle avait été très frappée de l'entendre décrire à la fin de celle-ci, entre plusieurs scènes de clairvoyance, celle de la mort de John Powles avec toutes les circonstances qui l'avaient accompagnée.

puis me tendit une lettre contenant ce qui suit. Je répète (ce que jai déjà dit) que je ne juge pas de l'authenticité d'une pareille manifestation par l'acte lui-même. *N'importe qui* aurait pu écrire cette lettre, mais nul autre que moi ne pouvait en reconnaître les expressions familières et l'écriture, en découvrir les contradictions apparentes qui la rendaient si convaincante. Elle était écrite de deux écritures différentes dont les lignes alternaient, la première ligne étant écrite par « Eva », (la fille qu'elle venait de perdre), et l'autre par « Florence », et ainsi de suite. Or, mes enfants de la terre, depuis l'âge le plus tendre, ne m'ont jamais appelée autrement que « mère », tandis que « Florence », qui me quitta avant de pouvoir parler, m'appelle constamment « maman ». Ce seul fait n'aurait jamais pu être connu de Mlle Pawley. A quoi il faut ajouter que la partie écrite par ma fille aînée était bien de son écriture nette et décidée, tandis que la contribution de « Florence » était plutôt un gribouillage enfantin ou « de jeune fille distinguée ».

« Les lignes se suivaient ainsi (celles en italique sont de Florence) :

« Ma chère mère bien-aimé,

Ma chère, chère, très chère maman,

Il ne faut pas vous affliger si terriblement à mon sujet.

Et sachant tout ce que nous vous avons appris, vous ne devriez pas vous affliger.

Croyez-moi, je ne suis pas malheureuse.

Naturellemeut non, et elle sera bientôt très heureuse.

Mais je souffre de vous voir souffrir.

Chère maman, tâchez de reconnaître que tout est pour le mieux.

Florence a raison. Cela vaut mieux ainsi, chère mère.

Et nous serons tous si tôt réunis, vous savez.

Dieu vous bénisse de tout votre amour pour moi.

Adieu, chère, très chère maman.

Votre fille chérie.

Votre affectionnée petite Florence. »

« Je ne saurais commenter cette lettre. Tout ce que je puis faire, c'est de la rendre publique en faveur d'une cause qui m'est sacrée. »

Nota. L'auteur mentionne au cours de ses récits que « John Powles » et « Florence » se manifestèrent aussi à elle par la mé-

diumnité d'une dame Fitzgerald, avec laquelle elle avait noué des relations assez intimes, mais elle se borne à constater simplement la chose en quelques mots.

AMÉRIQUE

Durant un voyage qu'elle fit en 1884-1885, en Amérique, où elle était engagée pour une tournée artistique, Florence Marryat assista à de nombreuses séances avec divers médiums, et, là aussi, « Florence » et « John Powles » se manifestèrent à plusieurs reprises.

Mme A. Willams

Débarquée un dimanche matin à New-York, dès le lendemain soir elle se rendait dans le plus strict incognito chez une dame M. A. Williams, médium à matérialisations. Arrivant en étrangère à Londres, dit-elle, il m'eût fallu me livrer à toutes sortes d'enquêtes et de recherches pour parvenir à « dénicher » des médiums ; ici, je n'eus qu'à jeter les yeux sur les colonnes d'annonces des journaux pour apprendre leurs adresses et les jours où ils tenaient leurs séances publiques. A son arrivée chez cette dame on la pria de monter au premier.

« Quand j'eus monté l'escalier, je me trouvai dans une grande pièce, dont le parquet était couvert d'un épais tapis cloué tout autour à la boiserie. D'un côté il y avait quelque trente ou quarante chaises cannées, et directement en face était le cabinet. Celui-ci se composait de quatre montants cloués sur le tapis, et reliés entre eux au sommet par des tringles de fer. Il n'y avait pas de couverture ; des rideaux de couleur marron foncé l'entouraient habituellement, mais, quand j'entrai, ils étaient rejetés en arrière sur les tringles, de manière à laisser voir l'intérieur. Il y avait un fauteuil rembourré pour le médium, et devant le cabinet était placée une petite table, sur laquelle se trouvaient des feuilles de papier et des crayons, et dont je ne découvris pas d'abord l'usage.

Du troisième côté de la pièce il y avait un harmonium placé de telle façon que l'exécutant était assis le dos tourné au cabinet et aux assistants. Une grosse lampe à gaz éclairant presque comme une lampe électrique, de forme carrée comme une lanterne, était fixée à la muraille de manière à projeter sa lumière sur le cabinet, mais elle était munie d'un transparent mobile en soie rouge à l'aide duquel on pouvait en tempérer l'éclat, s'il en était besoin. Il était de

bonne heure et quelques visiteurs seulement occupaient les chaises. Je demandai à une dame si je pouvais m'asseoir où il me plairait, et sur sa réponse que oui, je pris, au premier rang, la chaise placée exactement en face du cabinet, n'oubliant pas que j'étais là pour la cause du spiritualisme autant que pour ma satisfaction personnelle.

« Les sièges se remplirent rapidement, et il devait y avoir de trente-cinq à quarante personnes présentes quand Mme Williams entra dans la pièce, et faisant bonjour de la tête à ceux qu'elle connaissait, gagna le cabinet. Mme Williams est une forte femme entre deux âges, aux cheveux et aux yeux noirs et au teint frais. Elle portait une robe collante bleu pâle, largement garnie de dentelle autour du cou et aux manches. Elle était accompagnée d'un Monsieur, et je découvris alors pour la première fois que c'est la coutume en Amérique d'avoir ce qu'on appelle un « directeur » de la séance. Le directeur s'asseoit près des rideaux du cabinet et, si un esprit est trop faible pour se montrer au dehors ou pour parler de manière à se faire entendre, il transmet le message qu'il veut faire parvenir à ses amis ; et quand je sus combien peu de précautions prennent les Américains pour éviter les outrages comme ceux qui se sont produits en Angleterre, et quel bien plus grand nombre de matérialisations, en comparaison de chez nous, ont lieu là en une soirée, je vis la nécessité d'un directeur pour protéger le médium, et pour régler l'ordre de la séance ».

Le directeur ouvrit la séance par une petite allocution dans laquelle il invita les assistants à se conduire en gens bien élevés, quelle que pût être d'ailleurs leur manière de voir à l'égard des manifestations dont ils allaient être témoins, et qu'il termina ainsi : « Les étrangers présents ici ce soir peuvent se méprendre sur la raison pour laquelle cette petite table est placée devant le cabinet, et penser qu'elle est destinée à les empecher d'examiner de trop près les esprits. Il n'en est rien ! Au contraire, tous seront invités à leur tour à venir reconnaître leurs amis. Mais nous avons pour règle à ces séances, qu'il ne sera permis à aucun esprit assez fort pour s'avancer au-delà de la table de rentrer dans le cabinet. Ils doivent se dématérialiser en vue des assistants, afin qu'aucun soupçon ne puisse peser sur le médium. Ces crayons et ces feuilles de papier sont mis là au cas où un esprit incapable de parler pût, à la place,

être poussé à écrire. Et maintenant nous allons commencer la soirée par un morceau de chant. »

L'accompagnateur attaqua alors un morceau que l'assistance chanta avec élan, les rideaux du cabinet furent fermés, le transparent de soie rouge fut tiré sur le gaz et la séance commença. Deux minutes après, tout au plus, se produisit la première manifestation, puis celles-ci se succédèrent. « Naturellement, j'en avais trop vu en Angleterre, dit Florence Marryat, pour que tout cela me surprît. Cependant, je n'avais jamais assisté à une séance où tout parut si étrangement humain — si peu mystique, hormis, toutefois, la règle de se dématérialiser devant les assistants, chose que, auparavant, je n'avais vu faire que par « Katie King ». Mais ici, chaque fantôme, après avoir été averti par le directeur que son temps était écoulé, s'enfonçait tout droit à travers le tapis, comme si c'eût été le mode de sortie le plus ordinaire du monde...

« Une fois, le directeur s'adressa à moi : « Je ne sais pas votre nom, dit-il (Non ! mon ami pensai-je, et vous ne le saurez pas encore tout de suite !), mais il y a ici un esprit qui désire que vous vous approchiez du cabinet » — C'était un prêtre catholique (1) de la ville, connu, de son vivant sous le nom du père Hayes, qui lui donna sa bénédiction...

« S'adressant de nouveau à moi, le directeur me dit : « Je crois que le père Hayes doit être venu pour préparer la voie à des amis à vous. Voici un esprit qui dit qu'il est venu pour une dame nommée Florence qui vient de traverser les mers. Ces indications s'appliquent-elles à vous ? » J'allais répondre « oui », quand les rideaux se rouvrirent et que ma fille « Florence » traversa la pièce en courant et tomba dans mes bras. « Mère ! s'écria-t-elle, j'avais dit que je viendrais avec vous et que je veillerais sur vous ; — n'ai-je pas tenu parole ? »

« Je la regardai. Elle était exactement la même comme apparence que lorsqu'elle s'était manifestée à moi en Angleterre — c'étaient la même luxuriante chevelure brune, les mêmes traits, les mêmes dehors de toute la personne que m'avaient permis de voir en différentes occasions les facultés médianimiques de Florence Cook, d'Arthur Colman, de Charles Williams et de William Eglinton ; le

(1) Florence Marryat, comme on l'a déjà vu plus haut, était catholique. Elle ne connaissait pas le prêtre en question.

même personnage qu'en Angleterre on avait déclaré être une demi-douzaine de médiums différents, costumés et grimés de manière à représenter ma fille, se tenait là debout devant moi, à New-York, à des milliers de milles par delà les mers, et cela grâce au pouvoir d'une personne qui ne savait même pas qui j'étais. Si je n'avais pas été déjà convaincue, comment aurais-je pu m'empêcher de l'être alors ?

« Florence » paraissait aussi charmée que moi, et ne cessa de m'embrasser et de m'entretenir de ce qui m'était arrivé à bord durant la traversée ; elle était évidemment tout à fait au courant de tous mes faits et gestes. Au bout d'un instant elle me dit : « Il y a là un autre de vos amis, mère ! Nous sommes venus ensemble. Je vais aller le chercher » ; et elle allait regagner le cabinet quand le directeur l'arrêta. « Vous ne devez pas vous en retourner par là, s'il vous plaît. Par tout autre chemin qu'il vous plaira ». Faisant aussitôt une espèce de révérence de cour, elle disparut à travers le tapis. J'étais à l'endroit où « Florence » m'avait quittée debout à me demander ce qui allait arriver, quand elle surgit de nouveau du plancher, à quelques pieds de moi, la tête la première, et souriant comme si elle avait découvert un nouveau jeu. Cette fois on lui permit d'entrer dans le cabinet, mais un moment après, elle repassa la tête en dehors et dit : « Voilà votre ami, mère ». A côté d'elle se tenait le contrôle de William Eglinton, « Joey » vêtu de son costume blanc, une casquette blanche enfoncée sur la tête. « Florence » et moi nous sommes venus vous préparer de nouvelles voies ici, dit-il ; du moins j'ai passé les mers pour la mettre en état de le faire, mais je ne peux pas rester longtemps, vous savez, parce qu'il faut que je retourne près de « Willy ».

« Peu m'importait qu'il restât longtemps ou non. Il me sembla que la dernière preuve dont j'avais besoin de la vérité de la doctrine à laquelle je croyais depuis si longtemps, que la mort, telle que nous la comprenons en ce monde, n'existe pas, venait de m'être administrée. Les deux êtres spirituels (pour avoir cru à l'identité desquels je m'étais moi-même traitée plus de cinquante fois de sotte crédule, sans autre résultat que de rendre cette croyance encore plus profonde) étaient là, en personne, à New-York, me réclamant sur une terre étrangère dont les habitants ignoraient encore qui j'étais. Je fus plus profondément émue que je ne l'avais jamais été

auparavant en semblables circonstances, et me sentis pénétrée de plus de reconnaissance. »

Florence Marryat ajoute, entre autres détails, qu'elle fut ce soir-là témoin de *quarante* matérialisations. Les Esprits matérialisés, dit-elle, « parlaient aussi beaucoup plus distinctement et d'une voix plus élevée que ceux que j'avais vus en Angleterre; je crois que l'atmosphère sèche des Etats-Unis est beaucoup plus favorable au processus de la matérialisation. Je remarquai une autre différence. Bien que les esprits féminins fussent pour la plupart habillés de blanc, ils portaient des robes et non de simples draperies, tandis que les hommes étaient invariablement revêtus des vêtements (ou des apparences des vêtements) qu'ils auraient portés s'ils avaient encore été sur la terre ».

Elle s'était bien promis d'assister à d'autres séances avec le médium, mais un départ précipité pour Boston l'en empêcha. Là, aussitôt que ses occupations le lui permirent, elle se rendit chez une dame Eva Hatch, appartenant à la secte des Shakers, dont elle avait entendu parler comme d'une très honnête personne et d'un médium digne de confiance. Ce fut aussi incognito qu'elle assista à cette séance.

Mme Eva Hatch

«... Le cabinet de Mme Hatch était tout différent de celui de Mme Williams. Il était construit en planches comme un petit « cottage », et le toit était percé, pour la ventilation, de nombreux trous ronds, comme une poivrière. Au centre, il y avait une porte avec une fenêtre de chaque côté, dont les trois ouvertures étaient masquées par des rideaux sombres. Ces fenêtres étaient, me dit-on, pour la commodité des esprits qui ne disposaient pas d'assez de force pour pouvoir matérialiser plus qu'un visage, ou une tête et un buste. La personne chargée de la direction des séances de Mme Hatch était une femme, assise, comme dans l'autre cas, près du cabinet. »

Le premier esprit qui se matérialisa, moins de cinq minutes après que le médium fut entré dans le cabinet, fut sa mère qui fit au bras de sa fille entrancée le tour de l'assistance.

Diverses matérialisations se produisirent ensuite.

Au nombre des « contrôles » ou « esprits de cabinet » de Mme Hatch se trouvaient un nègre et une négresse, qui apparurent ensemble en

chantant des mélodies de leur pays. Leurs traits ne laissant aucun doute qu'ils appartenaient bien à la race nègre, Florence Marryat, pour s'assurer que ce n'étaient pas des êtres humains jouant un rôle, saisit le vêtement de la négresse — une jeune femme — au moment où elle passa près d'elle et la pria de l'embrasser. « Elle quitta aussitôt son compagnon, dit-elle, me mit ses bras (qui étaient nus) autour du cou et m'embrassa à plusieurs reprises, et je puis affirmer sous serment qu'elle était absolument exempte de toute odeur rappelant en quoi que ce soit celle d'une femme de couleur » (fort caractéristique au dire de l'auteur).

Les matérialisations continuant à se succéder — l'une d'entre elles, une fort belle personne, se présenta comme étant l'impératrice Joséphine — « je commençais à croire que « Florence » n'allait pas venir me rendre visite ce soir-là, quand la directrice de la séance demanda s'il y avait dans la salle quelqu'un qui répondît au nom de « Bluebell » (jacinthe des bois.) — C'était un nom d'amitié qu'avait coutume de lui donner autrefois son beau-frère, Edward Church (le frère de son premier mari), mort une dizaine d'années auparavant, dans de tristes conditions, loin de tous les siens, étant devenu, parait-il, alcoolique. Avant d'être tombé dans cet état, il avait vécu assez longtemps avec toute la famille, qui l'aimait beaucoup, et dont la triste fin du « pauvre Ted » (diminutif d'Edward) avait encore augmenté les regrets de sa perte. Florence Marryat avait plusieurs fois essayé d'entrer en communication avec lui, mais en vain ; une seule fois un médium en trance avait murmuré ce même nom de « Bluebell » et ç'avait été tout. En l'entendant de nouveau sortir des lèvres d'une étrangère, sur une terre lointaine, elle pensa qu'on allait peut-être lui transmettre quelque message de sa part. « Il y a-t-il quelqu'un qui reconnaisse le nom de « Bluebell », répéta la directrice ? — J'ai été autrefois appelée de ce nom par un ami, dis-je. — Quelqu'un demande le nom, me dit-elle ; vous feriez mieux de venir au cabinet.

(*A suivre*) Pour la traduction : R. D.

Nécrologie

Nous avons reçu de M. Boyer, vice-président de la *Société française d'étude des Phénomènes psychiques* la lettre suivante :

Fargniers, le 26 juin 1906,

Cher Monsieur Chartier et F. E. C.

J'ai la douleur de vous apprendre la désincarnation d'un ancien et dévoué Spirite, Monsieur Poulain, décédé à Fargniers, chez M. Godard, mécanicien, son neveu, le 20 juin 1906, dans sa 68ᵉ année.

Vu l'éloignement de notre Société, la Libre Pensée de Tergnier qui a pour président, M. le Docteur Grégoire, Maire de cette ville, a bien voulu nous prêter son concours.

Ses obsèques civiles ont eu lieu, le vendredi 22 courant, au milieu d'une assistance considérable.

M. Piétremont, Maire socialiste de Fargniers, ceint de son écharpe, nous a fait l'honneur d'accompagner le convoi, à la tête d'une délégation de la libre-Pensée.

Au cimetière, M. Carlier, instituteur à Tergnier, empêché, a fait lire son discours que vous trouverez ci-joint par un Membre de la Société, M. Desmarets.

Au nom de de toute la famille, j'adresse à MM. Piétremont, Carlier, aux membres de la Libre Pensée ainsi qu'à toutes les personnes qui nous ont fait l'honneur d'accompagner le convoi nos plus vifs et sincères remerciements.

Recevez, cher M. Chartier, pour Mᵐᵉ Poulain et pour moi, l'assurance de nos meilleurs sentiments dévoués et fraternels.

BOYER,
à Fargniers, (Aisne.)

Discours prononcé aux obsèques de M. Poulain.

Citoyennes, Citoyens,

J'ai la pénible et douloureuse mission d'adresser au nom de la Libre Pensée de Tergnier le suprême et dernier adieu à notre sincère et regretté ami Poulain.

Alexandre Poulain, enlevé à l'affection de ceux qui le chérissaient tendrement, était depuis quelque temps, retraité de la compagnie du gaz où il fut un fidèle et laborieux employé pendant 34 ans.

Il était venu se fixer dans notre localité pour prendre un repos justement mérité après tant d'années de travail et de labeur.

Hélas ! l'impitoyable et cruelle mort est venue le ravir trop tôt à l'affection des siens.

Pendant toute son existence, il a été en toutes circonstances, un ami fidèle, très dévoué à ses camarades.

Probe, honnête par dessus tout, il a su se concilier l'estime et l'amitié de tous ceux qui l'ont connu.

Il était toujours prêt à rendre service, à soulager les malheureux et à venir en aide aux déshérités de la fortune.

Il se faisait surtout remarquer par son exemple et ses actes, s'inspirant toujours de ces nobles et sublimes maximes de justice et de charité :

« Ne fais pas aux autres, ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même.

« Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fît. »

En un mot, Alexandre Poulain aimait son prochain comme lui-même, il pratiquait la fraternité dans la plus large acception du mot, considérant ses semblables comme des frères.

Spiritualiste à la manière de Victor Hugo, il n'admettait aucun dogme religieux, car il les appréciait tous à leur juste valeur.

Il comprenait avant tout que le sentiment religieux fausse la science, la vérité et qu'il a toujours été contraire à la raison et à la justice. Il savait que le dogme religieux a pour objectif l'oppression, qu'il aboutit à la servitude en corrompant la conscience populaire.

Ami du progrès, il professait une grande admiration pour les libres penseurs et il était l'adversaire résolu de toutes les religions, pertinemment convaincu qu'elles ont pour conséquence la négation absolue de l'évolution humaine et des idées philanthropiques.

En disparaissant, cet homme de bien nous a montré par son exemple et par ses actes la voie que nous devions suivre, sa mémoire restera gravée en traits ineffaçables dans nos cœurs et nous nous efforcerons de le prouver en cherchant à imiter sa conduite sur cette terre.

Adieu, cher ami, repose en paix !

CARLIER,
Instituteur.

*
* *

Nous adressons à notre sœur en croyance, Mme Poulain, ainsi qu'à sa famille et à notre ami Boyer, l'expression de nos meilleurs sentiments de sympathie, à l'occasion de la douleur qui vient de les frapper, par suite du départ de M. Poulain, pour un monde meilleur.

Nous ne doutons pas que la philosophie spirite ne soit un adoucissement à leur épreuve et leur répèterons avec le grand Hugo :

« *Les morts sont les invisibles, mais non les absents* !

Une bonne pensée aussi pour le frère Poulain qui vient de retourner dans l'Au-Delà.

V. CHARTIER.

Krishna

I.

> Si les charlatans de toute couleur sont agaçants avec leurs coups de grosse caisse, les savants ne le sont pas moins avec l'éteignoir qu'ils prétendent poser sur tout se qui est en dehors de leurs flambeaux officiels.
>
> HENRI DE PÈNE.

Dès les temps les plus reculés on trouve dans l'Inde une classe d'hommes qui personnifie l'esprit de ce pays dans ce qu'il y a de plus profond. Ce sont les anachorètes.

Ces ascètes vivaient dans les forêts ou dans les montagnes. Ils connaissaient la science occulte et possédaient un pouvoir transcendant. Pour y arriver, ils bravaient la faim, la soif, le soleil et l'horreur des jungles ; ils vivaient de prière et de méditation. Les rois tremblaient devant leurs menaces.

C'est du sein de ces anachorètes que sortit le créateur de la religion nationale de l'Inde. En outre par sa doctrine, ce puissant génie jeta dans le monde une idée nouvelle, d'une portée immense : celle du verbe divin ou de la divinité incarnée et manifestée par l'homme. Ce premier des messies, cet aîné des fils de Dieu, fut Krishna.

On verra par cet article les ressemblances qui existent entre cette histoire de Krishna et le christianisme. De plus, en étudiant la doctrine indoue, nos lecteurs verront ce qu'elle a de commun avec la doctrine spirite. C'est surtout à cause de ce dernier point de vue que nous avons traité ce sujet. Nous nous sommes servi pour cela de l'ouvrage très remarquable de M. Edouard Schuré, intitulé *Les Grands Initiés*. Nous avons essayé de résumer ce qui se rapporte à Krishna en supprimant ce qui nous a semblé difficile à comprendre, de manière à présenter ce sujet d'une façon claire et facile à saisir. Nous n'aurons pas perdu notre peine si nous réussissons à nous faire lire avec intérêt.

Vers l'an 3000 avant notre ère, les rois se faisaient une guerre sans merci. L'un d'eux cependant avait réussi à dominer les autres.

Dans le nord de l'Inde brillait une ville puissante. C'était la hautaine Madoura. Là régnait Kansa au cœur méchant. Voulant

soumettre toute l'Inde, il s'allia à Kalayeni, puissant roi des Yavanas, qui s'adonnait à la magie noire. Celui-ci promit à Kansa l'empire de la terre, à condition que ce dernier épouserait sa fille, la belle Nysoumba.

Le mariage eut lieu. Bientôt elle régna en maîtresse sur le cœur de Kansa.

Cependant Nysoumba n'avait point de fils et son cœur s'en irritait. Elle enviait les autres femmes de Kansa dont les amours avaient été fécondes. Le roi de Madoura ordonna de faire le grand sacrifice du feu et d'invoquer tous les Dévas. Nysoumba jeta dans le feu une poignée de parfums. La fumée s'épaissit et le prêtre épouvanté s'écria :

— O reine, ce ne sont pas les Dévas, mais les Rakshasas qui ont passé sur le feu. Ton sein restera stérile.

Kansa dit au prêtre :

— Alors dis-moi de laquelle de mes femmes naîtra le maître du monde.

A ce moment, Dévaki, la sœur du roi s'approcha du feu. C'était une vierge au cœur simple et pur. Elle s'agenouilla en priant les Dévas de donner un fils à son frère et à la belle Nysoumba. Le prêtre s'écria :

— O roi de Madoura, aucun de tes fils ne sera le maître du monde. Il naîtra dans le sein de ta sœur que voici.

Quand la reine se trouva seule avec le roi, elle lui dit :

— Il faut que Dévaki périsse sur le champ.

— Comment ferais-je périr ma sœur ? Si les Dévas la protègent, leur vengeance retombera sur moi.

— Je ne veux plus régner avec un lâche qui a peur des Dévas, je m'en retourne chez mon père Kalayéni.

— Eh bien ! Dévaki périra ; mais ne me quitte pas.

— Nous offrirons un sacrifice à Kali, la déesse du Désir et de la Mort, et elle nous donnera un fils qui sera le maître du monde.

Cette nuit même, le chef du Sacrifice vit en songe le roi Kansa qui tirait l'épée contre sa sœur. Aussitôt il se rendit chez la vierge Dévaki, lui annonça qu'un danger de mort la menaçait et lui ordonna de s'enfuir chez les anachorètes. Dévaki déguisée en pénitente, sortit de la ville sans que personne s'en aperçût. De grand matin, les soldats cherchèrent la sœur du roi pour la mettre à

mort, mais ils trouvèrent sa chambre vide. Le roi interrogea les gardiens de la ville. Ils répondirent que les portes étaient restées fermées. Mais dans leur sommeil ils avaient vu les murs de la forteresse se briser sous un rayon de lumière et une femme sortir de la ville en suivant ce rayon. Kansa comprit qu'une puissance invincible protégeait Dévaki. Dès lors la peur entra dans son âme et il se mit à haïr sa sœur d'une haine implacable.

Après avoir longtemps erré, Dévaki arriva au bord d'un étang. Debout près d'une barque un anachorète semblait attendre. Il fit signe à la vierge d'entrer dans la barque et prit les avirons. La femelle d'un cygne nageait sur l'étang. Un cygne mâle, venu par les airs, décrivit de grands cercles autour d'elle et s'abattit sur l'eau auprès de sa compagne, en frémissant de son plumage de neige. A cette vue, Dévaki tressaillit sans savoir pourquoi. Sur la rive opposée, la vierge aux yeux de lotus se trouva devant le roi des anachorètes, Vasichta. Il se leva et la salua par ces mots : Dévaki, sœur de l'illustre Kansa, sois la bienvenue parmi nous. Guidée par le maître suprême, tu as quitté le monde des misères pour celui des délices. Depuis longtemps nous t'attendions. Les hommes ne nous voient pas, mais nous voyons les hommes, car nous sommes l'œil des Dévas fixé sur le monde. L'âge du désir, du sang et des crimes sévit sur la terre. Nous t'avons élue pour l'œuvre de délivrance et les Dévas t'ont choisie par nous, car c'est dans le sein d'une femme que le rayon de la splendeur divine doit recevoir une forme humaine. »

A ce moment, les rishis sortaient de l'ermitage pour la prière du soir. Le vieux Vasichta leur ordonna de s'incliner devant Dévaki en leur disant : « Celle-là sera notre mère à tous, puisque d'elle naîtra l'esprit qui doit nous régénérer. » Puis se tournant vers elle: « Va, ma fille, les rishis te conduiront à l'étang voisin, où demeurent les sœurs pénitentes. Tu vivras parmi elles et les mystères s'accompliront. »

Dévaki alla vivre dans l'ermitage avec les femmes pieuses qui nourrissent les gazelles apprivoisées en se livrant aux ablutions et aux prières. La vierge errait tous les jours dans la forêt pleine de parfums, de voix et de mystères. Un jour, près d'une source voilée de lotus roses, elle aperçut un jeune anachorète en prière. Il se leva à son approche, jeta sur elle un regard triste et profond et s'éloigna

en silence. Et l'image des deux cygnes et le regard du jeune anachorète hantaient la vierge dans ses rêves. Près de la source il y avait un arbre d'âge immémorial aux larges branches, que les rishis appelaient « l'arbre de vie ». Dévaki aimait à s'asseoir à son ombre. Souvent elle s'y assoupissait, visitée par des visions étranges. Des voix chantaient derrière le feuillage : « Gloire à toi, Dévaki, il viendra couronné de lumière ce fluide pur, émané de la grande âme et la vie défiera la mort et il rajeunira le sang de tous les êtres. »

Un jour, Dévaki tomba dans une extase profonde. Dans l'éclat d'un rayon fulgurant, le soleil des soleils, Mahadéva, lui apparut sous forme humaine. Alors, ayant été *adombrée* par l'Esprit des mondes, elle perdit connaissance et dans l'oubli de la terre, dans une félicité sans bornes, elle conçut l'enfant divin.

Quand sept lunes eurent décrit leurs cercles magiques autour de la forêt sacrée, le chef des anachorètes fit appeler Dévaki : « La volonté des Dévas s'est accomplie, dit-il, tu as conçu dans la pureté du cœur et dans l'amour divin. Vierge et mère, nous te saluons. Un fils naîtra de toi qui sera le sauveur du monde. Mais ton frère Kansa cherche à te faire périr. Les frères vont te guider chez les pâtres qui habitent au pied du mont Mérou, dans l'air pur de l'Imavat. Là tu mettras au monde ton fils divin et tu l'appelleras Krishna, le sacré. Mais qu'il ignore son origine et la tienne. Va sans crainte, car nous veillons sur toi. »

Et Dévaki s'en alla chez les pasteurs du mont Mérou.

A suivre. ISIDORE LEBLOND.

Ouvrages nouveaux

Ames Slaves

Etude psychologique et social du peuple Russe

par TOLA DORIAN.

A cette époque complexe et tumultueuse où les regards du monde entier se tournent vers la grandiose évolution qui s'accomplit en Russie, — évolution terrifiante et pourtant fatale, où un peuple entier se lève pour réclamer ses droits individuels et sociaux — un livre vient de paraître où cette âme slave, peinte d'une façon saisissante et pitto-

resque dans une magnifique préface, semble être comme une cassette d'un métal précieux ouvrée avec un art infini et contenant des bijoux d'or et d'airain sertis de joyaux d'un prix inestimable.

Il faut lire ce livre pour se pénétrer des causes profondément psychologiques entraînant de nos jours tout un peuple si jeune encore, patient, ardent et résigné à la révolution la plus stupéfiante qui, depuis 1789, ait étonné l'univers. *Ames slaves* est une œuvre sincère et haute. L'ouvrage est en vente dans toutes les librairies et dans les bibliothèques des gares.

1 vol. in-18 jésus, avec portrait de l'Auteur, prix : **3 fr. 50.**

Bibliothèque Universelle Beaudelot, 36, rue du Bac.— Paris : (*communiqué*).

Le Spiritisme avant le nom

(*Suite*) (1)

« Je ne sais que penser de tout cela ; mais je suis bien sûr de la sincérité de mon médecin, comme je le suis de la vôtre. Les somnambules dont il m'a parlé n'ont jamais été en communication avec des êtres spirituels, mais il ne croit pas que la chose soit impossible.

« Quant à moi, il m'est impossible de concevoir que des êtres purement spirituels puissent mouvoir et transporter des objets matériels ; il faut des organes physiques pour cela. Que des esprits communiquent avec notre âme qui est spirituelle, cela est simple ; mais s'ils pouvaient agir sur la matière inanimée, tout l'ordre de la nature serait renversé. Je n'ose plus rien nier, et cependant, si j'avais été moi-même témoin de pareils faits, j'aurais encore des doutes sur la cause. »

Au sujet des apports obtenus par ce médecin sans que la somnambule ait été en communication avec des êtres spirituels, Billot réplique à Deleuze :

« Est-il bien sûr que ces somnambules n'aient jamais été en communication avec des êtres spirituels ? M. le médecin en a-t-il fait la demande à ces mêmes voyants ? S'il ne l'a pas faite, s'il ne s'en est pas assuré, il n'est donc pas exact de dire que ces somnambules n'ont jamais eu de communication avec des êtres spirituels. M. le médecin aurait dû leur poser les questions suivantes : « Par quelle voie les objets matériels que vous m'avez présentés vous sont-ils parvenus ? Comment se sont-ils trouvés dans vos mains ou dans tel endroit de l'appartement ? Qui les y a placés ?

« Si le médecin veut encore mieux se convaincre du fait, s'il est jaloux de connaître la vérité, qu'il se présente devan ces mêmes somnambules qui ont la faculté de faire arriver à volonté des objets matériels devant eux ; qu'il leur demande et même qu'il leur commande le même phénomène. Je lui donne le défi de l'obtenir à volonté. »

(1) Voir le numéro de juillet, p. 52.

Rien de plus judicieux que ces observations de Billot. Souvent les somnambules qui voient des esprits ne le disent pas sans qu'on le leur demande : ils croient cela tout naturel (1).

Ils peuvent, d'ailleurs, être assistés par des esprits sans les voir, sans même les sentir. Le seul fait qu'on n'obtient pas un phénomène à volonté est, comme le remarque avec raison Billot, une preuve qu'il y intervient une autre cause.

Quant à l'objection de Deleuze : que des êtres *purement spirituels* ne peuvent transporter des objets matériels, Billot la réfute en disant que notre âme, qui est spirituelle, fait bien mouvoir, agir et vivre notre corps. Ce sont les organes qui soulèvent un fardeau ; mais qui soutient ces organes surchargés d'un poids énorme ? N'est-ce pas un être spirituel ? Quand vous écriviez cette phrase, vous ne réfléchissiez donc pas que c'était précisément un être spirituel qui agissait sur vos organes déclinéateurs, et les faisait mouvoir pour tracer votre condamnation. »

Billot aurait pu et même dû ajouter que les anges ne sont pas de purs esprits. Origène et mille autres philosophes et théologiens, y compris Leibnitz, admettent que les esprits sont revêtus d'un corps subtil ; saint-Césaire dit que les anges sont incorporels relativement à nous, mais corporels pour Dieu. Tertullien va plus loin et soutient que Dieu même a un corps.

*
* *

Le docteur Billot rapporte beaucoup d'autres exemples de communications « occultes ou patentes » des esprits avec les somnambules. Eugénie, enfant de 6 à 7 ans mise en somnambulisme, voit un petit ange auprès d'elle et le décrit. Fanny, jeune fille de 17 à 18 ans, est dans le même cas. Marie Silvy, 20 ans, voit la vierge Marie, sa patronne, tenant son fils dans ses bras ; elle voit aussi son ange et celui d'autres personnes qui la consultent.

« L'ange du somnambule et celui du magnétiseur ne sont pas les seuls qui puissent être aperçus, et qui se présentent aux regards du somnambule. Tous ceux des personnes présentes, il peut les voir et les signaler d'après leur costume et les attributs particuliers qui les distinguent. Il arrive souvent que des intelligences supérieures, indépendamment des anges gardiens, viennent se présenter et présider aux séances. Cela est positif et très positif pour nous. Leur présence se manifeste à nos sens par la bonne odeur qu'ils répandent autour de nous, et cette odeur délicieuse varie selon les circonstances... L'odeur d'ambroisie des mythologues ne serait donc pas un mythe pour nous. »

On suppose généralement, encore aujourd'hui, que les somnambules ont besoin d'un objet appartenant au consultant, pour entrer en rapport

(1) Catherine Emerich crut longtemps que tous les enfants voyaient des anges. Elle n'en parlait pas parce que les autres ne lui en parlant pas, elle les croyait discrets et voulait les imiter. (Charpignon ; *Physiologie, médecine et métaphysique du magnétisme*, p. 412.)

à distance avec celui-ci. Cette règle n'est pas sans souffrir des exceptions. Billot en cite deux exemples : l'un, tome II, p. 112 et suiv. ; l'autre p. 213. Le rapport s'établit alors par l'intermédiaire de l'ange (guide) du somnambule ou de celui du magnétiseur.

Une des somnambules les plus remarquables de Billot est Mlle Laure. Il l'endort par la seule pression de ses doigts sur les yeux du sujet. (1). Il fait plus, il l'endort à distance, en pressant de la même façon sur ses propres yeux (t. II, p. 207).

Laure n'est pas seulement inspirée par son ange ; elle l'est par celui de son médecin et par une vierge nommée Joséphine (qui a vécu sur la terre), accompagnée elle-même de son ange. Comme Marie Mathieu, Laure subit sur le physique l'influence de son ange :

« Un moment après son réveil, je m'aperçois qu'elle a des soubresauts, des secousses et comme des mouvements électriques dans tout le corps. Elle remarque ma surprise ; les mouvements cessent. Elle me dit alors : « Ces mouvements que vous voyez sont suscités par mon ange pour m'avertir du besoin que j'ai de prendre de la nourriture. Il m'avertit également, par le même signe, lorsque j'ai suffisamment mangé, ou bien qu'il ne faut pas manger de cette substance qui me serait nuisible. Et même il me l'enlève des mains lorsque je parais faire peu de cas de son avertissement. »

Dans une autre séance, Laure endormie dit :

« Je ne pourrai parler que peu de temps aujourd'hui, à cause d'un violent mal de tête que j'ai eu depuis ce matin. J'ai saigné du nez à onze heures ; cela m'a un peu soulagée ; le sang coulera encore ce soir à huit heures. Mon ange me procure lui-même ces évacuations. Il les arrête à propos. Il ne faut donc pas que mes parents s'alarment si ce soir le sang coule de nouveau. Il s'arrêtera lorsque l'évacuation paraîtra suffisante à mon guide. »

Dans le courant d'avril 1828, Laure se prescrit une saignée du bras. Le chirurgien pique la veine et demande la quantité de sang qu'il faut tirer. Laure répond : « Ne vous mettez point en peine de cela, monsieur ; laissez couler, lorsqu'il y en aura suffisamment, le sang s'arrêtera de lui-même. » En effet, non seulement il s'arrêta, mais il ne resta aucune trace de la piqûre.

La même somnambule est stigmatisée sur l'avant-bras droit par son ange, qui lui applique les stigmates de la croix. Ceci se passait en l'absence de Billot. « M'étant rendu chez elle, Laure m'a raconté ce fait. D'après cette relation, désireux de voir le même phénomène, j'ai endormi Laure et j'ai sollicité la même faveur afin d'en être témoin. Laure a souffert comme à midi, et la croix a paru bien dessinée sur la partie médiane interne de son avant-bras droit. »

(1) Les hypnotiseurs modernes ont cru découvrir ce procédé, ou bien par la modestie qui leur est si coutumière, ils ont voulu nous cacher leur érudition.

On ne dira pas, observe Billot, que ce phénomène soit l'effet de mon action sur Laure, puisque je n'étais pas auprès d'elle la première fois qu'elle reçut les stigmates ; et quand ils ont reparu en ma présence, c'est parce que j'ai demandé à son ange de me rendre témoin de cette faveur du ciel à laquelle certainement je ne m'attendais pas.

Quand Mlle Laure fut guérie, elle ne perdit pas sa lucidité ni ses autres facultés *magnatiques*, mais elle se maria et continua de les exercer.

« C'était le plus souvent la nuit que l'esprit directeur paraissait, et que Madame passait, sans s'en douter, du sommeil ordinaire au sommeil *magnatique*. Elle voyait son guide et conversait avec lui aussi longtemps que celui-ci le jugeait nécessaire pour l'instruire. A son réveil, elle conservait toujours le souvenir de ce qu'elle avait vu et entendu. »

Nous ne rapporterons pas ici les expériences d'un caractère un peu leste, faites par le mari de Laure sur sa femme : elles ne nous apprennent rien de nouveau et les lecteurs curieux pourront les trouver à la source, (tome 11) ; nous citerons seulement la réflexion dont le docteur Billot les fait suivre.

Pourrait-on taxer ce phénomène d'hystéricisme ? Non, dit-il : il n'y a ici aucun symptôme d'affection nerveuse. « D'ailleurs, si c'était une névrose, elle ne se répèterait point à la demande du mari, qui trouve ce mode d'entretien avec les esprits fort agréable et très commode. »

Tels sont les principaux phénomènes d'*ordre spirite* qui ont été constatés par Billot (1) et qui l'ont conduit, comme il l'avoue lui-même, du matérialisme au spiritualisme.

« J'ai vu, dit-il, les stigmates de la rédemption, appliqués sous mes yeux sur plusieurs voyants magnatiques. J'ai vu des obsessions, des possessions même que j'ai dissipées d'un seul mot. Que vous dirai-je enfin ? J'ai vu ce que sans doute bien d'autres ont vu comme moi, mais que la dureté du siècle ne leur a pas permis de mettre au grand jour.

« En effet, le Tout-Puissant n'aurait-il gratifié que moi seul de ces dons précieux ? Je me garderai bien de le croire. Mais plus il a fait pour moi, plus le fardeau de la reconnaissance oppresse mon cœur ; et pour m'en soulager, je ne saurais trop répéter avec le prophète-roi : *Quid retribuam Domino*, etc... Oui, Monsieur, il faut vous dire tout. Je dois au magnétisme mon retour à Dieu et à son Christ ; je le confesse, j'ai payé le tribut au siècle qui m'a vu naître. Je faisais l'esprit fort, lorsqu'une paysanne, qui malheureusement n'est plus, une simple jardinière opéra

---

(1) Il en rapporte aussi d'*ordre magnétique* qui ne manquent pas d'intérêt, surtout pour l'époque, tels que guérisons remarquables, transferts de maladies, sommeil provoqué à distance, auto-magnétisation par la fixation non pas seulement d'un objet brillant, (comme le veulent les hypnotiseurs), mais d'un objet quelconque (t. 11, p. 249), etc.. Mais il faut se limiter ; d'ailleurs ces phénomènes n'entrent pas nécessairement dans le programme spirite que nous nous sommes tracé.

dans un moment (en 1818) ce que les ministres du ciel n'avaient pu faire durant les trente années de mes égarements. »

*
* *

Le docteur Billot vient de dire que bien d'autres que lui avaient dû voir ce qu'il avait vu.

Effectivement, en outre du médecin cité par Deleuze, on pourrait citer un grand nombre de magnétiseurs, avant et après eux, qui ont observé des phénomènes du même genre et sont entrés en rapport avec des esprits ou anges, (le nom ne fait rien à la chose), par eux-mêmes ou par l'intermédiaire de médiums endormis ou même éveillés. Pour ne pas abuser et épuiser un sujet inépuisable, je n'en citerai que quelques-uns.

(*A Suivre*). ROUXEL.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Sous le titre : *Ultima linea rerum*, F. Zingaropoli, bien connu de nos lecteurs, étudie les diverses façons dont la mort survient, les phénomènes de l'agonie, que les superstitions du christianisme nous ont habitués à regarder comme si redoutables ; il montre comment tous les hommes illustres, penseurs ou hommes d'action, l'ont affrontée, ce qu'ils en ont pensé, et il termine cette intéressante étude publiée par *Nuova Parola*, en disant :

« Si on comprend la vie terrestre comme une des nombreuses stations dans la voie du progrès indéfini, qui est la loi de tous les mondes, la mort cesse de représenter le plus grand et le plus irrémédiable des maux, et les hommes la salueront comme le soleil qui dissipe les ténèbres de la nuit. « Les funérailles, dit M. Denis, deviendront une fête par laquelle nous célèbrerons la libération de l'âme et son retour dans la vraie patrie. »

Notre doctrine, élevée sur les ruines des vieux dogmes et s'avançant dans sa marche à la lumière des méthodes expérimentales, dévoile à l'humanité des horizons nouveaux et sans limites.

L'Au-delà n'est plus *l'autre monde*, le pays inconnu d'où aucun voyageur n'est jamais revenu ; mais il est *notre monde* et la continuation, le développement de notre individualité, sous une forme nouvelle et plus parfaite. Nos rapports avec lui sont constants, incessants, et les pratiques médianimiques, en première ligne, écartant les barrières entre les deux rives, ont brisé le charme, supprimé le mystère et établi les communications entre ce *côté-ci* et l'*autre*.

Ce n'est pas seulement la pensée des réincarnations progressives qui fait évanouir l'horreur légendaire de l'agonie et de la mort, c'est aussi la possibilité des rapports avec les esprits des défunts ; possibilité qui diminue l'amertume de la séparation entre ceux qui partent et ceux qui restent.

La façon de comprendre la mort a été faussée par le préjugé dogmatique de l'éternité des peines qui blesse la logique, le sentiment, et serait l'injustice la plus inconcevable que l'on puisse attribuer au Créateur. Plus cruel que Saturne dévorant ses enfants, ce Dieu n'aurait mis au monde l'énorme majorité de ses créatures que pour les condamner aux supplices éternels, au péché, œuvre d'un moment, auquel il aurait imposé comme sanction une peine infinie !

Une conception plus rationnelle de la mort engendre donc, comme conséquence, une conception plus rationnelle de la vie. Celle-ci ne nous entraîne plus vers la mort ; c'est la mort qui nous emporte vers la vie !

Salut aux mourants, à ceux qui partent vers les espaces célestes et à ceux aussi qui vont se réincarner sur cette même terre où ils ont laissé les dépouilles de leurs existences antérieures. Salut à ceux auxquels les fils de la terre vont de nouveau ouvrir les bras et ceux auxquels les fils du Ciel tendent les bras !

Une seule parole se répand à l'infini et retentit dans tous les mondes : *Amour !*

—

Dans le numéro de juillet de *Luce e Ombra*, R. De Albertis commence le compte-rendu de plus de 20 séances tenues chez lui, avec Politi, du commencement de mars au 20 mai. Pendant les séances obscures, Politi faisait partie de la chaîne et il était étroitement surveillé par ses deux contrôles. Les assistants n'ont jamais dépassé le nombre de sept, dont plusieurs hommes de science et sévères observateurs. C'est pendant une séance obscure que Politi, après avoir recommandé de ne rompre la chaîne sous aucun prétexte, demanda aux assistants de lever les mains de la table et d'élargir le cercle sans se quitter. Au bout de quelques instants, il demanda la lumière et l'on put constater que la table avait été enlevée, retournée sur elle-même et déposée, les pieds en l'air, près d'une fenêtre.

M. De Albertis ne fait pas de récit détaillé de chaque séance et se borne à signaler les principaux phénomènes observés. Cette analyse va se poursuivre, les mois suivants.

—

Nous avons traduit dans un de nos précédents numéros la lettre dans laquelle M. Gellona racontait la séance tenue chez lui par Eusapia, en présence de M. Youriéwitch, de lui-même et de son fils. Comme on le verra plus loin, ce récit a été communiqué à M. Youriéwith, qui n'a fait aucune réserve. Aussi M. Gellona a-t-il été profondément étonné d'apprendre que dans une conversation avec le rédacteur des *Annales des sciences psychiques*, la mémoire de M. Youriéwitch avait subi une très notable défaillance. *Luce e Ombra* publie, dans le numéro de juillet, d'abord la traduction de l'article des *Annales*, et ensuite les lettres très précises de M. Gellona et de son fils, qui rétablissent les faits sous leur

vrai jour. Nous ne voyons pas quel argument on pourrait leur opposer. Voici les deux lettres en question ; nous croyons utile de les reproduire *in-extenso* :

Mon excellent ami,

« Je ne suis pas abonné aux *Annales* et on ne m'a pas communiqué le numéro ; aussi je n'avais pu connaître que M. Youriéwitch avait démen le fait de la voix spiritique. Je me demande s'il n'y a pas malentendu de la part du rédacteur, qui aura peut-être voulu dire que dans la voix spiritique le prince Serge n'a pas reconnu la voix de son père, la preuve en est que la voix, ou plutôt le colloque a été entendu de nous tous, et pendant un temps assez long pour ne laisser là-dessus *aucun doute.*

Le prince Youriéwitch nous dit qu'il avait obtenu que son *père lui touchât la main d'une manière spéciale.* Il demandait avec insistance à l'entité qui se tenait derrière le rideau, d'imprimer sa face sur la glaise et il nous répétait, en traduisant, que l'entité *disait qu'elle ne pouvait le faire,* et en même temps les deux coups conventionnels étaient frappés sur la table, et confirmés par deux secousses du rideau près de M. Youriéwitch. En outre, la table frappant quatre coups nous ordonna de parler. Sachant que les vibrations de nos voix aidaient aux matérialisations, nous parlions à haute voix et le Prince *nous invita à nous taire, afin qu'il pût mieux entendre ce que l'entité disait en langue russe derrière le rideau.*

Si le Prince ne nous avait pas dit que l'entité parlait russe, nous n'aurions pu le savoir, car cette langue nous est aussi inconnue qu'au médium.

Bien plus, le lendemain de mon départ *j'envoyai la copie du compte-rendu au Prince* et une autre copie au professeur Richet, à Paris.

Le Prince ne m'a envoyé aucun démenti.

Après la séance, le prince, causant avec ma femme, disait que c'était la première fois que dans une séance avec Eusapia, on avait entendu une voix spirite et qu'il regrettait de n'avoir pu l'entendre aussi nettement qu'il le désirait. Ma femme lui répondit que s'il n'avait pas interrompu notre conversation prescrite par l'entité au moyen de quatre coups sur la table, *il aurait mieux entendu.* Le prince ajouta qu'à la prochaine occasion il se rappellerait l'avis.

Monsieur Marzorati, je tiens à répéter que tout ce que j'ai écrit est la vérité.

Gênes, 29 Juin 1906. « GELLONA EUGÉNIO. »

Cher Monsieur Marzorati,

« En rentrant d'un voyage que je viens de faire en Piémont, je trouve un article des *Annales* : *A propos d'une séance chez M. Gellona,* dans lequel on dit que M. Serge Youriéwitch nie avoir vu le fantôme de son père et avoir entendu une voix qui lui répondait en langue russe.

Je crois que l'auteur n'a *rien* compris au récit de la séance, car je ne puis croire que M. Youriéwitch puisse nier les faits,

La relation de la séance publiée dans *Luce e Ombra*, dans le numéro de mai 1906, est exacte et claire.

Dans cette relation on ne dit pas que M. Serge Youriéwitch ait *vu* le fantôme. Il peut parfaitement ne pas l'avoir vu, car il ne se trouvait pas dans une position favorable. Mon père le vit et m'avertit. Je le distinguai aussi.

Quant à la voix, je puis affirmer tout ce que mon père a écrit.

La voix s'entendait très bien. M. Serge Youriéwitch répondait à la voix qui venait du cabinet médianimique ; voix qui s'exprimait en langue russe, comme nous le disait M. Youriéwitch lui-même, qui la comprenait et nous traduisait des passages.

Dans l'article des *Annales* on dit encore que M. Youriéwitch répondit qu'il *s'était produit quelques phénomènes dignes de remarque et surtout* des attouchements à travers le rideau du cabinet médianimique. Et il ne dit pas autre chose. !

Il en résulterait donc que : ou M. Youriéwitch a oublié une partie de la séance, ou bien que le rédacteur des *Annales* n'a pas compris M. Youriéwitch.

Parce que dans cette séance il s'est produit entre autres phénomènes dignes de remarque, le suivant :

Une empreinte médianimique sur la glaise représentant les phalangettes unguéales avec les ongles *longs* et très marqués ; les phalangines de l'index et du médius, ainsi que des traces du pouce, de l'annulaire et de l'auriculaire d'une main gauche, enveloppés d'un tissu médianimique extrêmement fin.

Je rappelle qu'aucun de nous ne portait les ongles longs et que M. Youriéwitch nous dit que c'était une particularité chez son père.

Tout cela ne se trouve pas dans l'article des *Annales* dans lequel, ne connaissant pas les phénomènes qui se sont produits, ne cherchant pas à obtenir de M. Youriéwitch une explication plus complète et plus satisfaisante, on termine en s'excusant près de mon père de la petite rectification, en exprimant le regret d'avoir *par une inadvertance, négligé de lui faire connaître l'erreur involontaire dans laquelle il était tombé.*

Mais, comment ! Les excuses dans un pareil cas sont inutiles ; la vérité veut être la vérité.

Peut-on accuser d'erreur une personne qui écrit une relation complète, détaillé et claire de la séance, sur les quelques explications d'une autre personne qui ne *s'est pas donné la peine d'écrire aucun compte-rendu* et qui prouve qu'il lui est resté si peu de chose dans la mémoire ?

Je demande au directeur des *Annales* une explication plus ample, plus complète, et je crois qu'il ne voudra pas me la refuser : la publication, par exemple, du rapport écrit de M. Youriéwitch.

Nous pourrons alors, mon père et moi, expliquer chaque chose.

Gènes, le 3 juillet 1906. ERNESTO GELLONA.

Pour la traduction : Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

Sous le titre : *Areski ou Bien-Boa ?* M. Quintin Lopez expose, dans le numéro de mai de *Lumen*, les tentatives des ingénieux docteurs Rouby et Valentin, ainsi que les réponses qui leur ont été faites par le professeur Richet et par G. Delanne.

Il commence son historique très complet en disant : Nous venons de voir encore se reproduire cette histoire de tous les jours, et il finit en donnant son appréciation en ces termes :

« Nous ne voulons méconnaître à aucun degré le droit à la critique. Bien loin de là, nous le proclamons hautement ; mais nous proclamons non moins haut le devoir qui incombe à tous ceux qui prétendent poser les points sur les i dans tout travail étranger. Ce devoir consiste à se montrer un investigateur impartial et sévère, incapable de se laisser entraîner par les calomnies ou par les préjugés, et de faire en tous cas la part du raisonnement et aussi celle de l'expérimentation.

Nous ne trouvons rien de cela dans l'acte du Dr Rouby s'efforçant de déprécier les phénomènes de la Villa Carmen. Il ne s'est appuyé que sur des on-dit ; il a édifié tout son château avec des gravats et en a décoré l'extérieur avec les arabesques d'un farceur. Un tel procédé n'est ni sérieux ni scientifique ; et en l'honorant d'une réputation mesurée on lui accorde plus, beaucoup plus qu'il ne mérite.

Sans doute, il peut arriver qu'à certains moments un médium imite frauduleusement des phénomènes qu'à d'autres moments il a produits loyalement. Mais c'est par des expériences qu'il faudrait établir cette distinction et non, comme l'a fait le Dr Rouby, avec une inconcevable légèreté, par des déclarations plus ou moins malveillantes.

Pour conclure, nous jugeons qu'il n'est ni sérieux, ni scientifique, ni moral d'entreprendre une campagne comme celle du Dr Rouby, car pour atteindre le but qu'il se proposait, il eût fallu commencer par *observer* et non pas *prêter l'oreille* à des racontars de carrefours ».

Dans le numéro de juin de la même Revue, M. Garcia Gonzalo nous fait l'historique de la maison hantée n° 53, de la rue des Ambassadeurs, à Madrid. Des bruits, parfois formidables, se produisaient dans toutes les parties d'un appartement situé au deuxième étage. Les locataires voisins se plaignaient, parlaient de déménager ; le propriétaire aux abois voyait s'évanouir la valeur de son immeuble. Il était harcelé par les reporters de tous les journaux, par les visites et les enquêtes de la police. De toute part on lui proposait les moyens les plus hétéroclites pour échapper aux persécuteurs invisibles, lorsque M. Gonzalo parvint à se faire écouter de lui. S'étant assuré de la présence d'une jeune fille d'une quinzaine d'années, il obtint du propriétaire et du locataire qu'on l'éloignerait sous un prétexte quelconque. Aussitôt les bruits cessèrent et tout rentra dans l'ordre, à la grande joie des intéressés.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Harbinger of Light reproduit un récit paru dans ses colonnes en 1893 et qui nous semble d'une telle importance, que nous considérons comme un devoir de le porter à la connaissance de nos lecteurs.

Le voici : Le Dr Dougan Bird, de Melbourne, écrit :

« Pendant le séjour de Foster à Melbourne, je fus appelé près d'un malade à White Hart Hotel, où Foster était descendu. Au moment où je me retirais je rencontrai dans l'escalier un monsieur que je pris pour Foster, d'après les descriptions qui m'en avaient été faites Je lui posai la question, et sur sa réponse affirmative, je lui manifestai le désir d'assister à une de ses séances à son choix. Il me répondit qu'il allait précisément en avoir une et m'engagea à le suivre.

Je trouvai un certain nombre de personnes dans la salle ; Foster causa avec quelques-unes d'entre elles, puis il me dit que ma mère se tenait près de moi. Je répondis : « Si ma mère est ici, je lui demande de me donner son nom complet. » Aussitôt la contenance du médium changea et, me parlant avec une voix féminine, il dit : « Vous savez, Dougan, que je ne me suis jamais servi de mon second nom; mais si vous le désirez, je vais l'écrire *sur le bras du médium* ». Celui-ci mit son bras à nu ; les assistants se groupèrent autour de lui et on vit alors apparaître en lettres rouges le nom C... Donnette B... C'était bien le nom de ma mère et l'écriture ressemblait à la sienne. Contrôlant de nouveau le médium elle ajouta : « Vous n'avez pas fait graver correctement mon nom sur mon tombeau. » Je lui dis que j'ignorais qu'une erreur eût été commise et je lui demandai de quelle nature elle était. Elle me répondit que le second *e* avait été oublié dans le second nom.

Ma mère avait été inhumée dans le cimetière d'une commune éloignée de Londres et j'avais donné des ordres pour graver son nom sur le monument ; mais obligé de quitter l'Angleterre, je n'avais pas contrôlé le travail.

Trois ans s'étaient écoulés depuis cette séance et il y avait vingt-cinq ans que ma mère était morte, lorsque des affaires m'ayant rappelé en Angleterre, je visitai avec mon fils le vieux cimetière de S...

J'eus quelque peine à retrouver la pierre, et je dus enlever avec mon couteau la mousse qui masquait l'inscription. Je constatai alors que le second *e* du nom du milieu *avait été omis.* »

—

Le numéro de juin de la même revue reproduit un article du *Times of Natale* dû à M. Fitz-Simons, le savant directeur du Musée du Gouvernement de Natal. Il est intitulé : *Le mystère de la porte fermée.*

« Un soir, il y a quelques mois, la porte de l'une des chambres de ma maison fut fermée à clef d'une façon bien mystérieuse. Jusque là, cette por-

te n'avait jamais été fermée,car on n'avait jamais eu de raison pour le faire. La clef était toujours restée au côté extérieur. En examinant le cas, je m'aperçus que la clef avait été retirée et introduite dans la serrure en dedans de la porte.Celle-ci était fermée et la clef était encore dans la serrure. Supposant une plaisanterie, je sortis et vins vers la fenêtre, mais je trouvai celle-ci fermée et barricadée. J'appelai des témoins, les priant de constater le fait et de me donner leur avis et tous déclarèrent que si la porte avait été fermée par la main d'un homme, celui-ci devait nécessairement se trouver dans l'intérieur de la chambre. On décida qu'il fallait briser la fenêtre, ce que je fis, puis introduisant ma main, je soulevai le crochet de fermeture,je levai une lourde tringle de bronze et un rideau destinés à empêcher d'ouvrir la fenêtre qui était à gonds (et non à tabatière, comme beaucoup d'autres).

J'entrai donc, bien convaincu que j'allais trouver quelqu'un à l'intérieur, mais il n'y avait personne et on n'aurait pas pu quitter la chambre sans être vu, car la fenêtre était gardée. Je fis une scrupuleuse inspection de la porte et je trouvai que la clef était encore dans la serrure. J'eus la preuve que celle-ci était bien réellement fermée, car je manœuvrai la clef à plusieurs reprises, m'assurant que mes sens ne m'avaient pas trompé.

Le lendemain j'eus chez moi une séance et voici ce que j'obtins sous forme d'un message tracé avec la plus grande rapidité : « Je vois que vous êtes bien embarrassé pour vous rendre compte de ce qui vous est arrivé hier soir, J'espère que vous me pardonnerez lorsque vous saurez que c'est moi qui en suis l'auteur. J'ai trouvé que les conditions étaient des plus favorables pour me permettre de vous donner une preuve sans réplique, et sachant à quel point vous étiez sceptique, j'ai résolu de vous la donner aussi complète que possible. Je suis désolé de vous avoir obligé à fracturer votre fenêtre, mais le résultat à atteindre en valait bien la peine.

Ne vous rappelez-vous pas combien souvent je vous ai dit, avant de passer dans l'Au-delà,que je reviendrais et ferais tout ce qui me serait possible pour vous donner une preuve convaincante ?... »

Signé : « Frédérick Brown. »

M. Brown était un ami intime, qui pendant plusieurs années m'avait aidé dans mes recherches de preuves du retour des esprits et de leur identité. Il était mort depuis six mois... ».

—

Dans un précédent numéro nous avons reproduit,en partie, ce que l'archidiacre Colley dit des facultés médianimiques extraordinaires du Dr Monck. Cette attestation se trouve confirmée par une des plus hautes autorités de ce temps, le Dr Alfred Russell Wallace. En effet, voici à ce sujet un passage extrait de *My Life*, mémoires dans lesquels le célèbre savant spirite raconte les principaux événements de sa vie :

« M, Monck, clergyman non conformiste, était un remarquable médium, et, dans le but de pouvoir examiner sérieusement les phénomènes et de préserver le médium contre les fatigues produites souvent par la

fréquence de séances avec des assistants trop mêlés, quatre personnes s'assurèrent son concours exclusif pour une année entière. Ils lui louèrent un appartement au premier étage à Bloomsbury et lui attribuèrent une rémunération modérée.

M. Hensleigh Wedgwood et M. Stainton Moses étaient deux de ces messieurs et m'invitèrent à venir observer ce qui pourrait se produire.

C'était par une magnifique journée de l'été, dans l'après-midi, et tout se passa *en pleine lumière du jour*. Après quelques instants de conversation, Monck qui portait son costume ecclésiastique noir, parut tomber en trance. Il se tint debout en face de nous, à quelques pieds de distance, et après quelques minutes il nous montra son côté, en nous disant : « voyez ! » On vit alors une légère petite masse blanche sur son vêtement, au côté gauche de sa poitrine. Cela devint peu à peu plus brillant, puis parut flotter et s'étendre en haut et en bas, jusqu'à former une colonne nuageuse, allant de son épaule à ses pieds en restant toujours contre son corps. Puis elle s'écarta un peu, formant toujours une masse vaporeuse, reliée au côté du médium par une bande de vapeur, à la hauteur du point où le phénomène avait paru d'abord. Quelques minutes plus tard, Monck dit de nouveau : « Voyez ! » et, passant la main à travers cette bande de communication, il la rompit.

Lui et la forme s'éloignèrent alors à une distance de cinq à six pieds. A ce moment la forme avait pris l'apparence d'une femme complètement enveloppée et laissant à peine voir ses bras et ses mains. Monck la considéra, puis nous dit encore : « Voyez ! » et il frappa dans ses mains. Alors le fantôme avança les mains, les frappa comme le médium l'avait fait, de sorte qu'il nous fut possible à tous d'entendre ce battement, un peu plus faible que celui du médium.

Il est vrai qu'un récit comme celui-ci paraîtra un véritable conte de fou à quiconque n'a aucune idée de l'évolution de ce genre de phénomènes; mais pour ceux qui depuis un certain nombre d'années ont acquis des notions certaines sur la grande variété de ces faits si étranges, celui-ci ne sera plus que le point culminant d'une longue série de phénomènes, qui tous jusqu'ici paraissaient incroyables à ceux qui parlent avec une telle assurance des lois de la nature ».

Pour la traduction : Dr DUSART.

AVIS

M. G. Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il sera absent pendant les mois d'Août et de Septembre, devant suivre en province un traitement magnétique. Il prie ses correspondants de l'excuser si les lettres qui lui sont adressées restent sans réponse.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

ÉCHANGE

PUBLICATIONS PERIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 57, faubourg St-Martin, Paris — Mensuelle—5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 61, rue de l'Avenir les Lilas (Seine) 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 23, rue Poussin. Paris-Aut. France 7 fr. Etranger, 8 fr.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10fr. Etr. 12fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPÚS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, 265, à Mont-sur-Marchienne, Belgique 2 francs par an ; Etanger, 3 fr.

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Revue d'Etudes Psychiques, 6, rue Saulnier, Paris. France et Etranger, 8 fr.

Bulletin de la Société d'Etudes Pyschiques de Marseille, 41, rue de Rome. Prix 6 fr. par an.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an, Etranger: 6 fr. Chez M. Thomas, 25, rue du Faubourg Saint Jean, à Nancy.

JOURNAUX PUBLIES A L'ETRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incomotrézo 19, Madrid, 3 fr. en Espagne.

Luce et Ombra, Milan. — Prix 5 fr. ; Etranger, 6 francs. 18, Via Cappucini.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^r Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^t, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

El Criterio espiritista, à Madrid.

Réformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2^a, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2e à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Het Tœkomstig Leven — De Bilt près Utrecht, Hollande.— Prix 3 florins par an.

N° 3. — 13e ANNÉE Prix du Numéro : 1 franc SEPTEMBRE 1906.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme



SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

40, Boulevard Exelmans, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnement **10 fr.** *par an en France. — Étranger :* **12 fr.**

RECHERCHES SUR LA MEDIUMNITE

par Gabriel DELANNE

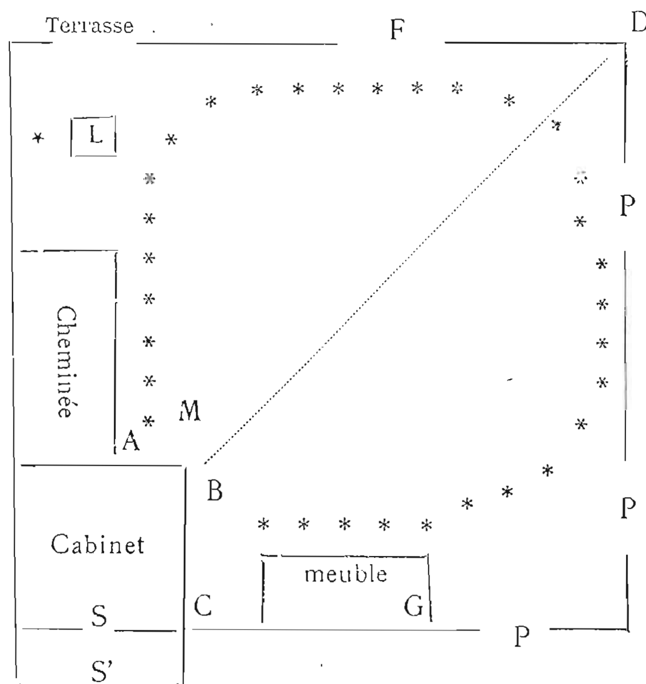
Prix . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIERES

Quelques séances avec le médium Miller

(*Suite*) (1)

Les séances dont le récit suit ont été données chez un de mes amis M. X, qui a bien voulu mettre son appartement à notre disposition. Comme il occupe une situation officielle, je ne suis pas autorisé à donner son nom, mais je puis répondre absolument de son entière bonne foi, d'autant mieux que n'étant pas spirite, et ne connaissant pas le médium, il n'aurait eu aucun intérêt à favoriser une fraude quelconque. Je lui exprime ici nos remerciements pour sa gracieuse hospitalité.



La salle des séances, dont le schéma est ci-dessus, est un grand salon, de forme presque carrée. Le cabinet aux matérialisations a été installé dans l'angle de gauche, en entrant dans la pièce. Il est formé simplement par des bandes d'étoffe, attachées à une corde clouée par ses deux extrémités en A et en C aux murs de l'appartement, à peu près à 1 m 80 de hauteur. Pour former une sorte de rectangle, une seconde corde part du point B, milieu de la corde A C, et va s'attacher dans l'angle D. L'intérieur du cabinet est garni

(1) Voir le numéro du mois d'Août, p. 65 et suiv.

avec de la flanelle bleue, clouée contre le mur à sa partie supérieure. Les rideaux et la tenture ont été fournis par nous et n'ont pas de doublure.

Entre la porte S et la porte S' de la salle à manger existe un petit tambour. Ces portes furent scellées à toutes les séances, après que quelques-uns des assistants se furent assurés que personne n'y était caché. Les autres portes furent fermées, la plupart du temps, et les personnes assises devant ces portes ont constaté que l'on n'aurait pu franchir le cercle très serré des assistants.

La fenêtre F était close par des grands rideaux, ainsi que la porte-fenêtre qui donne sur la terrasse. La lumière, toujours malheureusement très faible, était placée sur une petite table et entourée d'un manchon en papier, formé par un journal replié, qui ne laissait passer par le haut qu'une lumière diffuse éclairant fort peu. Mr Klébar, employé de M. Miller, assis à côté de la table, était chargé de modifier l'éclairage suivant les indications venues du cabinet.

Le 22 juillet eut lieu la première séance. Vingt-cinq personnes y prirent part, car M. Miller m'avait déclaré que le nombre des assistants lui était indifférent, pourvu qu'ils ne fussent pas hostiles. Dans ces conditions, j'avais invité un certain nombre de membres du comité de la *Société française d'étude des phénomènes pychiques*, dont les noms devaient être tirés au sort. J'ignorais donc quels étaient les membres du comité qui devaient assister ce soir-là à la séance, et leurs places étaient indiquées sur les chaises par le mot : Comité. Ceci dit, afin de montrer que le médium voyait ces personnes pour la première fois et ne pouvait connaître leurs noms.

Le cabinet fut visité d'abord minutieusement. Il ne contenait qu'une chaise cannée et une descente de lit appartenant à M. X, et les draperies soulevées et examinées dans tous les sens ne cachaient aucun tissu dissimulé ou épinglé le long des murs. Les scellés furent mis sur les portes S et S' et lorsque ce fut terminé, Miller s'assit à la droite du cabinet, moi à côté de lui, et les autres personnes autour de la pièce, comme le montre le schéma. A l'autre extrémité du cercle étaient deux dames que je connais particulièrement, et je puis affirmer qu'elles étaient décidées à exercer la plus active surveillance. On ne peut donc supposer aucune connivence de leur part. Comme la séance était donnée à titre gracieux, le médium ne fut

pas fouillé, ni déshabillé au préalable, comme on devrait toujours le faire, afin d'éviter les discussions ultérieures.

Au bout de quelques minutes, pendant lesquelles les assistants causaient doucement, une forme blanchâtre se montra entre l'ouverture B des rideaux et prononça le mot de Julie, puis un nom de famille, et disparut en refermant les rideaux. Un membre du comité, Mme Hoileux, dit qu'elle avait perdu une cousine agée de treize ans qui portait ce nom. Alors Miller, toujours avec nous dans le cercle, annonça que cet esprit avait une rose blanche dans la main, bien que je n'aie rien vu de semblable. Mme Hoileux répondit qu'on avait mis un bouquet de roses blanches dans son cerceuil.

Presque immédiatement après, une autre forme, plus grande, mais toujours indistincte, parut et prononça très nettement le nom de Jeanne Perret, que tout le monde entendit. Le secrétaire de notre société, M. Perret a perdu une sœur qui se nommait ainsi ; elle mourut en 1896.

Ensuite se montrèrent, toujours entre les rideaux à peine écartés, plusieurs apparitions très-peu distinctes, dont l'une semblait représenter un petit enfant qui dit maman, tandis que les autres, plus grandes, donnèrent les noms de Marguerite Derieux et Marie Gaillard, qui ne furent pas reconnus Puis ce fut, d'après le témoignage de plusieurs assistants, une sorte de vieille femme, mais que je ne vis pas, car elle était du côté du cabinet opposé à celui où je me trouvais. Angèle Marchand, reconnaissable à sa voix douce, toujours la même, se fit voir un instant en disant qu'elle reviendrait plus tard. Encore une forme petite, peu distincte, qui parut celle d'un enfant, et le médium demanda que le cabinet fût visité, avant qu'il y entrât.

La visite faite par quatre personnes montre que rien n'était caché dans le cabinet.

Chacun ayant repris sa place et le médium étant encore à côté de moi, la lumière ayant été de nouveau baissée, une forme se montra entre les rideaux et prononça le nom de Georges B, qui est celui d'une dame présente, ayant perdu son mari. Cette apparition ne fut pas reconnue, pas plus qu'une autre qui donna le nom d'Anna G... bien qu'elle dit être une grande tante de la même dame.

Alors vint une forme qui pronça d'une voix très indistincte : A...ine Delanne. A ce moment, je dis : Est-ce toi, mère ? et comme la dési-

nence *ine* correspondait à la fin du nom de ma mère, j'eus le tort d'ajouter qu'elle se nommait Alexandrine. Alors la forme se montra de nouveau et dit cette fois distinctement : « Alexandrine Delanne. Gabriel, que Dieu te bénisse, » ajouta-t-elle en disparaissant dans le cabinet. Malheureument, à cause de la faible lumière et du peu d'ouverture des rideaux, je ne pus pas plus voir distinctement cette forme que les autres, et le timbre de la voix ne me permit pas de reconnaître celle de ma mère. Une autre blancheur est visible et prononce le nom de notre hôte. M. X demande si c'est sa mère qui se manifeste, et l'on entend des coups qui semblent frappés dans le cabinet.

Une fois encore, une forme se montre à l'intersection des rideaux et donne difficilement, à plusieurs reprises, d'abord les noms de Caroline, puis celui de Texier ou Letessier, que personne ne reconnut. Des coups, semblant frappés dans le cabinet, indiquent que la forme voudrait être identifiée, ce qui n'a pas lieu.

Jusqu'alors, Miller était toujours assis sur la chaise voisine de la mienne, et je dois dire que, bien qu'il m'ait été impossible de voir sa main et son bras droits, à cause de la lumière très-faible, je n'ai perçu aucune agitation anormale de sa part, ni aucun mouvement suspect. Il n'était pas en trance et, par moments, il échangeait avec moi quelques mots.

La seconde partie de la séance commença avec l'entrée de Miller dans le cabinet. La voix de Betzy, le guide du médium, demande qu'on fasse la chaîne et qu'on chante à demi-voix. Au bout de quelques instants, peut-être deux ou trois minutes, je vois, dans le cabinet, deux formes immobiles, lumineuses, puis, un peu plus loin, une troisième. Quelques assistants déclarent qu'il y a quatre apparitions lumineuses, visibles simultanément, mais je n'en ai vu que trois. Je ne puis dire si ces formes étaient extérieures au cabinet, car la lumière n'était pas suffisante pour les situer exactement. Ces apparitions ne durèrent que quelques secondes.

Presque aussitôt après, une forme unique, d'assez forte corpulence, toujours lumineuse, se montra et donna le nom de Blawatsky. Ensuite sortirent légèrement les deux apparitions qui, dans la séance précédente, avaient donné les noms de Effie Dean et Carry West. Je remarquai encore le bandeau lumineux au-dessus de la tête, mais moins brillant qu'à la séance précédente. L'une des formes se dirigea de

mon côté en paraissant longer la draperie, puis disparut. Je n'ai pu suivre des yeux la seconde, qui devint invisible pour moi, parce qu'elle était masquée par le rideau A. B.

A ce moment, on demande de l'intérieur du cabinet de bien faire la chaîne, parce que les manifestations sont difficiles à produire. Au bout de quelques instants, je vois une apparition, assez grande, volumineuse, enveloppée de tissus ressemblant à de la mousseline, sortir du cabinet et faire trois pas en avant. Elle dit se nommer Lily Robert ; elle s'est manifestée déjà chez M. Letort. Il me semble que le son de la voix, qui est distinct, est le même que celui que j'ai déjà entendu. Le fantôme étend un bras ; je distingue le contour de la chair, et la mousseline qui pend en éventail depuis la main jusqu'au corps. C'est qu'à ce moment, la lumière a été un peu plus forte, mais elle ne tarde pas à baisser de nouveau. Lily Robert rentre dans le cabinet, puis, ressort, et s'affaisse devant les rideaux. Une forme, peu distincte, ne fait que paraître, pour laisser la place à une autre qui prononce le nom de Joseph et dit être un esprit guide du médium.

A ce moment, Betzy appelle notre attention sur un phénomène qui va se produire ; un esprit doit se matérialiser devant les rideaux. On voit d'abord un flocon blanchâtre apparaître au haut de la draperie et un peu en avant ; ce nuage se balance de gauche à droite ; après quelques oscillations, assez accentuées puisqu'il me touche légèrement la tête, il arrive jusqu'au plancher. Là il se gonfle en prenant la forme d'une espèce de pyramide et, tout à coup, une forme se dessine et avance légèrement en disant : « bonsoir mes amis, » puis donne le nom de Louise Michel. J'ai remarqué que les draperies semblaient tomber en plis rigides et j'ai bien vu que la forme était tout à fait en dehors du cabinet ; elle y rentre assez rapidement.

Le Dr Benton, que nous avions entendu faire un long discours chez M. Letort, se constitue d'une manière analogue. Il sort complètement du cabinet, nous dit qu'il est heureux d'être avec nous, et s'avance auprès d'une dame qui se trouve presque au milieu du cercle ; elle quitte sa place, s'avance et donne la main au fantôme ; celui-ci l'embrasse assez fort pour que l'on entende le bruit produit par les lèvres.

Cette dame dit avoir connu le Dr Benton de son vivant lorsqu'il

faisait des conférences à San Francisco, et avoir eu depuis l'occasion de le voir matérialisé un certain nombre de fois chez M. Miller, en Amérique.

Interrogée immédiatement pour savoir si le fantôme avait de la barbe, cette dame affirma que les lèvres qui l'avaient embrassée étaient rasées, tandis que le médium porte une forte moustache.

Vint ensuite une forme, qui avait l'air de tenir un poupon sur le bras. Elle dit avoir perdu la vie dans un incendie à Chicago.

Un fantôme d'aspect bizarre, poussant des sortes de cris gutturaux, semblait avoir une chevelure lui tombant sur les épaules. Il donna le nom de Star Eagle (L'aigle étoilé), puis rentra après avoir prononcé quelques mots incompréhensibles.

L'apparition qui se montra après fut petite, comme celle d'un enfant. Manifestement, son volume était moindre que celui des formes précédemment apparues et, cependant, elle sortit du cabinet et vint s'asseoir un instant à côté de moi, sur la chaise que Miller avait abandonnée en rentrant dans le cabinet. A ce moment je pus voir sa taille de très près et sa corpulence qui étaient celles d'une fillette. Sa voix avait un ton criard et fatigant. Elle avait des éclats de rires intempestifs et jacassa comme une petite fille qu'elle prétendit être, et avoir sept ans. Elle chanta, faux, une sorte de romance qu'elle interrompit rapidement. S'étant rapprochée du cabinet, tout à coup je vis cette forme s'élever en l'air ; elle se mut de droite à gauche, en continuant de causer. A ce moment, je reçus du cabinet dans les mains, sans voir qui me le donnait, un objet métallique que je crois avoir été pris sur le meuble G. Je le mis sur la cheminée, derrière moi. La forme enfantine descendit jusque sur le parquet et s'y effondra, en produisant un léger choc que tout le monde put entendre.

Alors se montra Betzy, le guide du médium, qui dit qu'Angèle Marchand allait revenir. En effet, la voix douce de cette apparition se fit entendre et elle parut un instant entre les rideaux. Enfin Betzy chanta, comme précédemment, une romance nègre, étant visible entre les rideaux sous forme d'une apparence blanchâtre. La voix me sembla être bien semblable à celle que j'avais entendue chez M. Letort et dont le timbre est assez spécial pour rester dans la mémoire. A peine avait-elle fini de chanter, que Miller apparaît tout habillé dans le cercle ; si c'est une transformation de sa part, il

faut avouer que Frégoli, avec tous ses aides, ne ferait pas mieux. Le médium revint lentement à lui, et l'on visita le cabinet et les scellés de la porte qui communique avec la salle à manger, tout était intact et tel qu'on les avait posés au commencement de la séance.

Le cabinet ne contenait aucun objet étranger.

Séance du 24 juillet

La séance eut lieu dans le même local que précédemment, et les dispositions générales étaient les mêmes.

Jusqu'alors, comme je l'ai dit, le médium donnant gracieusement les séances, on n'avait pas, par convenance, demandé de le fouiller ou de le déshabiller, ce qui aurait été une mesure de défiance que rien ne légitimait. Le soupçon de tromperie est toujours possible vis-à-vis d'un professionnel qui a un intérêt matériel à la réussite de ses expériences, mais il se justifie difficilement vis-à-vis de quelqu'un qui ne cède qu'à des instances réitérées,faites en vue d'obtenir son concours pour étudier les phénomènes de matérialisation.

Cependant,M. Miller,en arrivant ce jour-là, proposa spontanément de se déshabiller et de revêtir d'autres vêtements que les siens. Cette offre fut acceptée ; et en compagnie de M.Al.Hepp, Gaillard et de plusieurs autres personnes, j'assistai au changement de costume de M. Miller. Tout d'abord il quitta son paletot, son gilet, sa chemise, restant vêtu seulement de son pantalon. Comme nous n'avions pas été prévenus de son désir, nous ne possédions pas de vêtement de rechange ; on prit donc un tablier noir de jeune fille,qui fut mis par lui directement sur son torse. Ensuite, le pantalon noir du médium fut quitté par lui,et je vis son corps nu depuis la poitrine jusqu'au bas des jambes, de manière à être certain qu'aucune mousseline n'était enroulée autour de lui. Le pantalon fut fouillé dans les poches, et toutes les doublures en furent examinées, après que les mains, passées dans les jambes, nous eurent montré que rien n'y était dissimulé. Les chaussures et les chaussettes furent visitées. Je puis donc affirmer, ainsi que je le fis en entrant dans la salle des séances, que le médium n'avait pas un fil blanc sur lui. La visite du cabinet eut lieu comme d'habitude, et les scellès étaient posés sur la porte de communication.

L'assistance était très nombreuse. Avant de s'asseoir, à une lu-

mière très faible, M. Miller se promena dans le groupe et fit changer de place à un certain nombre de personnes. M Klébar, l'employé de M. Miller, l'aida dans cette besogne de sorte qu'ils furent pendant un certain temps à côté l'un de l'autre. Sans cette circonstance malheureuse, qui enlève une grande partie de sa valeur à la visite préalable,on aurait pu considérer cette séance comme tout à fait excellente au point de vue du contrôle. Néanmoins, nous allons voir qu'elle offrit, à divers points de vue, le plus vif intérêt.

M. Miller s'assit auprès de moi et la séance commença. Au bout de quelques minutes, toujours dans l'entrebaillement des rideaux, une forme blanche paraît qui dit se nommer Sophie Weiler. Personne ne la reconnaît et elle se retire. Au bord des rideaux, quelque chose de blanc se fait voir et dit : Maman, puis Marie, et plusieurs fois se montre, pour disparaître ensuite définitivement. Une forme donne le nom de « Joseph de Saint-Martin » ; elle n'est pas davantage identifiée, bien qu'un docteur portant ce nom fût dans l'assistance.

Diverses autres formes se font voir successivement en donnant les noms de : Marie Hervé ; Sœur Marie-Joseph et Anne Guillou ; personne ne les reconnaît, pas plus qu'une petite forme qui semble celle d'une jeune fille.

Une dame Froelich, inconnue du médium, devait assister à cette séance, mais elle ne put venir, étant à la campagne. Cependant une forme se présenta en donnant le nom d'Elise Froelich. Depuis, M Letort écrivit à cette dame pour lui demander si elle connaissait quelqu'un se nommant ainsi. Cette dame répondit que ce nom était celui de sa belle-mère décédée,qu'elle n'avait jamais connue.

Alors vint une apparition pour M. le Dr Dusart, qui assistait à la séance ; comme il a pris des notes immédiatement après,je reproduis son récit pour tout ce qui le concerne :

« Puis vint une forme de la taille d'un adulte ; on voyait très bien les plis de son vêtement blanc, mais ses traits ne pouvaient être distingués. A la demande de son nom elle répondit d'une voix forte et bien timbrée : « Henri Dusart. » C'était le nom de mon père ; je le saluai, lui dis que j'étais heureux de le voir. Il répondit d'une voix un peu rauque, mais forte : « Quel bonheur ! » et disparut.

« Peu après se présenta une autre forme d'adulte qui, à la demande qui lui fut faite répondit : « Adèle Dusart ! » le nom de ma mère. Je lui demandai si elle ne pouvait venir vers moi ; elle s'élança, mais la matérialisation n'étant pas suffisante, elle s'abîma sur le parquet sous forme d'une masse vaporeuse blanche, qui s'allongea presque jusqu'à moi, et s'évanouit.

« Plusieurs personnes placées plus près du cabinet dirent que près de ma mère se trouvait une toute petite forme. Après quelques instants de réflexion, je dis que je ne voyais guère pour répondre à cette indication qu'un jeune bébé venu à six mois et qui n'avait pas vécu. Certains assistants virent comme moi un tout petit enfant tout nu, qui se mit à courir vers le milieu du salon et s'évanouit avant d'arriver au premier rang des personnes présentes.

« Je demandai alors si quelques-uns de mes parents et amis se trouvaient présents, et à chaque nom que je prononçai trois coups retentirent dans le cabinet.

« On entendit alors dans ce cabinet le nom Antoine, et Betzy me dit que c'était un parent qui avait été soldat et avait été tué d'un coup de fusil. Je me rappelai que, dans mon enfance, on m'avait parlé d'un grand oncle de ce nom, tué à Marengo. Trois coups me dirent que c'était lui.

« Betzy ajouta : Il y a encore un de vos amis qui tient une montre à la main et dit que vous savez ce que cela veut dire. Je dis que c'était sans doute un ami, mort il y a peu de temps, après une liaison sans nuage de plus de cinquante ans, et dont la montre se trouvait alors dans la poche de mon gilet ; trois coups confirmèrent mes paroles.

« Betzy dit enfin qu'elle voyait un chiffre 7 qui me concernait ; je n'ai pas pu deviner à quoi ce chiffre faisait allusion. »

Ensuite sur la demande du médium eut lieu la visite du cabinet, qui ne révéla rien de caché, et Miller y entra. On fait la chaîne et l'on chante.

Au bout de peu de temps, ainsi que cela avait eu lieu déjà à la dernière séance, une sorte de paquet blanchâtre flotte d'abord assez haut, puis descend en zigzagant le long de l'ouverture des rideaux. Arrivée par terre, cette masse se gonfle, augmente de hauteur, et une forme pas très grande, offrant la silhouette d'un être humain entouré de voiles, s'avance légèrement

et prononce à haute voix le nom d'Edouard Marchand. Il dit qu'il est le père d'Angèle Marchand, que c'est la première fois qu'il se matérialise en Europe, et prie qu'on en informe le professeur Reichel. Puis sa taille diminue, tout en causant, et bientôt la forme semble disparaître dans le sol, mais trop près des rideaux pour qu'on puisse affirmer qu'elle n'y est pas rentrée.

Alors la voix de Betzy, partant du cabinet, demande qu'on mette une chaise devant l'ouverture des rideaux ; je prends celle que Miller occupait précédemment à côté de moi et je la place à l'angle du cabinet formé par les rideaux, le dossier tourné du côté du cercle. Immédiatement, un paquet blanc, floconneux, tombe du haut des rideaux sur le siège, et après des mouvements onduleux en hauteur et en largeur, une forme se dessine, debout, avec des draperies pendant jusqu'à terre. Elle s'annonce comme étant la fille d'un pasteur Wesleyien et dit se nommer Jemina Clarke. Elle descendit de la chaise, la prit par le dossier, et la plaça à quelques pas en avant du cabinet, dans lequel elle entra. A un moment, lorsque la forme descendit de la chaise de mon côté, je sentis le contact de la draperie, qui me produisit la sensation d'un tulle fortement empesé et un peu rèche.

De nouveau se produit le phénomène des formes lumineuses, qu'il m'est impossible de situer, c'est-à-dire de savoir si ces formes sont dans le cabinet, ou sur les rideaux, à cause du peu de lumière existant dans la salle. En tous cas, ces formes, au nombre de cinq, sont plutôt esquissées que fortement matérialisées. Puis d'autres leur succèdent, qui ont le bandeau lumineux sur la tête et une sorte de raie lumineuse sur la poitrine. Quatre sont visibles simultanément ; je remarque que les deux de mon côté se déplacent, et semblent disparaître en s'enfonçant dans l'obscurité. Elles donnent les noms d'Effie Deane et de Carrie West ; elles sont accompagnées de Lilly Roberts et d'Angèle Marchand. Je regrette que les figures soient absolument indistinctes Pour moi, je ne vois qu'une sorte de blancheur ovale à la place où devrait se trouver le visage.

Enfin deux formes, lumineuses aussi, sortirent nettement du cabinet ; elles furent visibles en même temps et dirent se nommer l'une Marguerite Fox qui vint près de moi, et l'autre Lea Fox qui s'approcha de la personne qui formait le cercle, de l'autre côté. Puis ces apparitions rentrèrent l'une après l'autre dans le cabinet.

On chante divers chœurs, pendant quelques minutes, lorsqu'une forme bien matérialisée, d'allure féminine, se montre.

A l'encontre des autres apparitions, celle-ci me fait l'effet d'être enveloppée d'étoffes sombres. La tête est ceinte d'un bandeau lumineux et, sur le devant de la poitrine, une bande de lumière bleuâtre part du dessous de la tête et s'étend jusqu'à la ceinture. La robe semble avoir une traîne, plus blanche que le vêtement du dessus. La forme a un aspect assez volumineux. Elle s'avance dans la salle, en marchant jusqu'au milieu du cercle, et dit en anglais se nommer Mona, reine de l'Atlantide. Elle annonce qu'elle va essayer de parler français et en effet, après être rentrée dans le cabinet et ressortie, elle prononce une sorte de sermon assez insignifiant, dans le goût des prêches protestants. Après s'être approchée de diverses personnes qui désiraient la voir de plus près, elle rentra dans le cabinet, étant restée visible près de dix minutes, au moins.

Nous voyons encore la forme d'Angèle Marchand sortir du cabinet. On la reconnaît à sa voix. Elle prie qu'on écrive à sa mère pour lui annoncer qu'elle a pu se montrer. Elle demande si tout le monde la voit bien. Alors une dame lui propose de l'embrasser, ce qu'elle fit. Comme j'ai reproduit l'année dernière la photographie spirite d'Angèle Marchand, je lui demande de s'approcher pour me permettre de bien voir son visage. Elle vient près de moi, mais la lumière était trop faible pour me permettre de voir autre chose qu'une petite figure, sans pouvoir distinguer les traits. La forme rentra le cabinet, et Betzy demanda qu'on éteignît la lumière ; nous fûmes alors dans une complète obscurité.

Une sorte de main blanchâtre, visible par elle-même, sort du cabinet et s'avance dans la salle.

Plusieurs personnes se sentent touchées, les unes au genou, les autres sur la tête. Alors, dans le cercle, et à différents endroits, on entend successivement les voix diverses du Dr Benton, de la petite fille et de certaines des formes qui s'étaient fait voir et avaient causé.

Au bout de quelques minutes, la voix de Betzy demande qu'on rallume la lumière et annonce que la séance est terminée. Le médium s'éveille lentement et l'on visite le cabinet, ainsi que les scellés, qui sont intacts. J'assiste alors, avec d'autres personnes, au déshabillage du médium, et je constate qu'il n'a aucun objet de caché

sur lui. Ici encore, il est regrettable que l'obscurité absolue ait précédé immédiatement la cessation de la séance.

Dans le prochain numéro, je donnerai le récit de la dernière séance, et je le ferai suivre d'une courte discussion des faits.

(*A suivre*)

GABRIEL DELANNE.

Les Séances de la Villa Carmen et leurs critiques

Par J. MAXWELL.

Docteur en médecine, avocat général près la Cour de Bordeaux

(*Suite*) (1)

D'ailleurs le médecin qui conseille cette extraordinaire expérience n'est pas logique avec lui-même. Il sait que l'on critique les crimes de laboratoire suggérés aux hystériques. Mes lecteurs connaissent ce genre classique d'expériences. On endort un sujet, on lui donne un coupe-papier en lui disant que c'est un poignard et on lui suggère de poignarder M. X... ou Mme Y.. Le sujet exécute la suggestion donnée ; mais beaucoup d'observateurs pensent que le sujet se rend compte de l'impossibilité du crime qu'on lui suggère ; il l'exécute parce qu'il le sait simulé. Pourquoi l'impétueux critique ne donne-t-il pas l'exemple ? L'hypnotisme est sa spécialité et tout le monde rend hommage à sa grande compétence. Que ne suggère-t-il un crime véritable pour savoir enfin si le sujet l'accomplira ?

Il est trop sage pour le faire et je l'en félicite. Aussi m'excusera-t-on de ne pas trop prendre au sérieux sa boutade.

Que prouverait d'ailleurs une semblable expérience ? Rien, absolument rien. Cela paraît invraisemblable et pourtant rien n'est plus vrai.

Supposer en effet que le « fantôme matérialisé » doit supporter sans inconvénients pour lui-même ou pour les autres la balle d'un revolver et la lame d'un couteau, c'est faire une hypothèse *à priori* qui consiste à admettre implicitement que la matérialisation n'a aucune connexion avec le médium et qu'elle constitue un être distinct comme l'est, au sens théologique, un saint, un ange, une âme du purgatoire ou un diable qui apparaîtrait. Or, il n'est pas démontré que cette hypothèse empruntée par mon savant confrère, inconsciemment sans doute, aux dogmes de l'église, soit la vraie.

(1) Voir le numéro d'Août p. 75 et suiv.

La théologie elle-même admet des tempéraments à cette théorie et enseigne que dans certains cas de sorcellerie, par exemple, l'être apparent est le sorcier transformé ; que par conséquent, les blessures qui lui seront faites atteindront le sorcier ou le magicien. C'est ce que l'on appelle la *répercussion*, et les procès de sorcellerie en offrent de nombreux exemples. Je ne veux pas dire que ces exemples soient authentiques : Je me borne à indiquer l'existence de la croyance qu'ils révèlent (1).

Les expériences récentes tendent à confirmer cette manière de voir. Il est évident que je ne veux encore une fois en garantir aucune. Je n'ai jusqu'à présent observé que des faits fort éloignés du phénomène complet, mais j'en admets la possibilité. Ce que j'ai vu me porte à penser que MM. Crookes, Aksakof, et Richet doivent ou peuvent avoir raison.

Ce que je veux dire, c'est que les expériences de MM. Crookes et Aksakof, pour ne citer que les plus célèbres, tendraient, si elles sont exactes à faire considérer le fantôme matérialisé comme constitué aux dépens de l'organisme des sujets. Je rappellerai la maladie de Mme d'Espérance touchée par un expérimentateur imprudent et celle de Florence Cook après qu'on eut serré avec brusquerie l'être matérialisé.

MM. Richet, Delanne et leurs co-expérimentateurs savent tout cela. Ils ont sollicité vainement la permission de toucher le fantôme : ils ont sagement agi en n'enfreignant pas une défense que non seulement les convenances mondaines commandaient à des invités de respecter, mais encore que les précédents connus d'eux les obligeaient à ne pas violer. Ils n'ont pu qu'observer, non expérimenter ; plus tard, quand les conditions de la production des phénomènes métapsychiques seront mieux connues, on pourra sans doute expérimenter. L'expérimentation n'est pas toujours possible avec des faits nouveaux.

Il résulte de tout cela que ce sont les expérimentateurs selon le cœur du savant médecin qui agiraient en mystiques ! M. Richet et ses compagnons ont au contraire agi en expérimentateurs prudents, honnêtes : ils se sont abstenus d'un acte qui eût été déloyal, il faut bien le reconnaître, et dont ils ne pouvaient mesurer les conséquences.

2° *La fraude des médiums*

C'est encore un médecin qui l'aurait démontrée ; l'argumentation de ce savant ne porte que sur un point de détail : la photographie de l'apparition.

J'avoue bien volontiers moi-même que ces photographies me déconcertent. La forme qui s'y montre est vêtue d'un drap blanc, elle a une coiffure extraordinaire, une moustache et une barbe qui ont l'air de postiches. Je dois dire d'autre part que la figure n'est pas un masque : l'examen au stéréoscope montre que c'est le visage d'un être vivant. M. Richet m'assure

(1) Voyez notamment l'histoire du presbytère de Cideville. La croyance au pouvoir destructeur des pointes sur les fantômes est bien connue.

d'ailleurs que le fantôme a cligné des yeux au moment où l'éclair de magnésium s'est produit.

En tous cas, la photographie prouve bien qu'il n'y avait pas une hallucination et je n'aurais rien à dire de plus que M. Lodge à l'article duquel je renvoie le lecteur. (*Annales des Sciences psychiques*, 1905, p. 713).

Il n'y a pas grand intérêt d'ailleurs à s'attarder à l'hypothèse du docteur. Elle est manifestement contredite par les faits puisque le « fantôme » a fait l'expérience du flacon de baryte, qu'il s'est promené au-devant des rideaux et qu'il a embrassé quelques dames ! Tout cela rend absolument inopérante l'explication proposée et il n'y a pas lieu de s'y arrêter. Un mannequin n'aurait jamais fait tout ce que je viens de dire.

3° *Le complice*

J'en demande pardon à mes lecteurs, mais c'est encore une fois un médecin qui a démontré l'existence d'un complice. Ce médecin est un aliéniste distingué : il a notamment publié sur « l'hystérie de sainte Thérèse » une étude fort documentée. Il y fait preuve d'une vaste érudition et d'une connaissance approfondie de la mystique ; il se meut avec une rare aisance dans les sentiers difficiles de son interprétation. Les états d'oraison, je dois, il est vrai, dire qu'il prend ce mot au sens ordinaire de prières, n'ont pour lui aucun mystère. Il en attribue l'invention à sainte Thérèse, ce qui est une intéressante découverte et démontre l'inexistence des écrivains mystiques du cinquième au seizième siècle ; cela donne à son étude une valeur particulière.

Il se montre un farouche adversaire du mysticisme et il a, je crois, non seulement exécuté sainte Thérèse, mais encore exterminé quelques vierges miraculeuses. Ce savant aurait recueilli les aveux de M. Areski, cocher congédié par le général Noël. Areski, cet Areski dont M. Delanne avait démasqué les fourberies, après avoir fait au savant aliéniste la confidence de ses fraudes, aurait consenti à les reproduire devant le public, dans une conférence faite par le médecin à l'Université populaire d'Alger. Il aurait, assure-t-on, donné une « impressionnante » représentation du fantôme.

Il y a deux choses dans la critique de mon éminent confrère : 1° les aveux d'Areski ; 2° la reproduction de ses *trucs*. J'aborderai tout de suite l'examen de cette seconde branche de sa discussion, car elle n'a pas grande signification. Rien n'est plus simple que de s'habiller en fantôme, de simuler des raps, d'ouvrir des rideaux, de faire quelques pas, de rentrer vite dans le cabinet et de saluer, en terminant, le public. Cet exercice est à la portée de tout le monde ; le difficile, c'est de le produire dans les conditions indiquées par MM. Delanne et Richet.

Il faut remarquer en premier lieu qu'Areski a essayé de frauder avant même que M. Richet fût arrivé, mais que M. Delanne l'a *immédiatement découvert*.

Le simple bon sens suffit à faire écarter la valeur des représentations d'Areski comme élément de preuve. Ces fraudes exécutées en liberté, sans

aucune espèce de contrôle, ne ressemblent en rien aux faits observés par M. Richet. J'indiquerai notamment les phénomènes du 29 août.

Les aveux d'Areski méritent au contraire une analyse sérieuse, car ils forment un élément d'instruction des plus importants. Si Areski est sincère, les expériences de M. Richet sont dépouillées de toute valeur.

Areski, bien informé, ne parle pas de trappe ; il assure qu'il pénétrait dans la salle des séances avec tout le monde, qu'il aidait aux recherches, qu'il se cachait ensuite jusqu'au moment où il pouvait entrer dans le cabinet et y simuler le fantôme.

Examinons donc la valeur d'Areski comme témoin et celle de ses aveux comme témoignage.

Il faut reconnaître qu'Areski ne présente aucune garantie comme témoin :

1° C'est un simulateur surpris en flagrant délit et exclu, par suite, de toutes les expériences ;

2° C'est un domestique renvoyé.

Il me semble que je pourrais m'arrêter là, n'est-ce pas, et qu'il me suffirait de plaindre mon distingué confrère d'Alger d'avoir été l'instrument d'une vengeance peu intéressante. Sa bonne foi a été évidemment surprise et il ne s'est mis en mouvement que pour rétablir la vérité scientifique ; mais qu'il me permette de lui dire que les aveux d'Areski, dans les conditions où ils se produisaient, étaient un bien fragile appui pour la vérité, vertu qui semble fort étrangère à cet Areski.

Cela est si vrai qu'à peine avait-il dénoncé au savant aliéniste la fraude dont M. Richet avait été l'objet ; à peine avait il prêté son concours à la démonstration de cette fraude, ourdie par lui, qu'il allait s'en confesser au général Noël, et prétendait qu'il avait été la victime d'un guet-apens tendu à sa candeur par mon distingué confrère. Il aurait été hypnotisé et suggestionné par lui.

« *Albak mur* ! « La vérité est amère ! » dut dire Areski ! mais il adoucit l'amertume de la vérité et maintenant le savant aliéniste se trouve en présence d'aveux rétractés spontanément, ce qui annule leur valeur.

Je n'aurais pas besoin de pousser ma démonstration plus loin : il me suffirait d'avoir montré le peu de créance que mérite le cocher arabe renvoyé, d'avoir noté ses variations successives, d'avoir signalé qu'il a même rétracté ses aveux, en accusant le savant aliéniste de l'avoir trompé, pour qu'il ne vienne à l'esprit de personne d'opposer ce témoignage suspect à celui d'hommes comme MM. Richet et Delanne. Mon confrère d'Alger me pardonnera de préciser ma critique en lui donnant la forme étroite d'une alternative : Que devons-nous croire ? les affirmations de deux hommes honorables ou celles d'un domestique congédié ? La réponse n'est pas douteuse.

J'irai cependant plus loin dans ma démonstration et je convaincrai Areski d'inexactitude.

Comment l'ancien cocher explique-t-il sa fraude ? Je laisse ici la parole au savant aliéniste et je cite le compte rendu de sa conférence :

« Comment Areski, se demande le docteur, pouvait il pénétrer dans le cabinet à l'insu du professeur Richet ? De la manière la plus simple. Il entrait dans le pavillon avec tout le monde, aidait à soulever les tapis, à regarder dans la baignoire et sous les meubles. Puis lorsque l'attention se portait ailleurs ou bien lorsque le gaz brusquement éteint ne permettait pas aux yeux non encore habitués à l'obscurité de s'apercevoir qu'il se glissait dans le cabinet, Areski se cachait dans l'encoignure gauche de la draperie qu'on venait d'explorer. »

Comme c'est simple en effet ! il n'y aurait eu, ma parole ! de plus simples que MM. Richet et Delanne. J'ai déjà montré que les recherches de ces deux expérimentateurs sont en contradiction avec l'hypothèse de ce procédé enfantin ; mais il y a mieux. « Jamais Areski, dit M. Delanne, ne s'est trouvé, même une seule fois, dans la salle des séances quand nous y avons pénétré. Jamais il n'a aidé à visiter la salle. Jamais il n'a assisté aux séances que j'ai rapportées. »

M Richet est aussi affirmatif que M. Delanne.

Le cocher renvoyé a donc donné au savant aliéniste un renseignement faux ; et il se trouve que ce médecin, qui est un homme honorable, non seulement a commis l'imprudence d'étayer une œuvre de « vérité scientifique » sur des racontars d'écurie, mais a oublié de vérifier si ces racontars n'étaient pas contraires à des faits matériels faciles à vérifier. Que penser d'une pareille légèreté ?

Et c'est là-dessus qu'on a télégraphié d'Alger à tous les journaux que la fraude dont le professeur Richet avait été l'innocente victime était enfin découverte et expliquée. Telle est la vérité scientifique présentée au monde savant sous la chechia du domestique arabe renvoyé.

Je me suis demandé comment un homme de la valeur de mon confrère d'Alger avait pu commettre de pareils illogismes. Je n'ai pas l'honneur de le connaître personnellement et je lui demande par avance d'excuser l'analyse que je vais faire de son état d'esprit. Je n'emprunterai les éléments de cette analyse qu'à des publications parues dans *les Nouvelles* ; qu'il me pardonne si je ne lui dis pas uniquement des choses agréables, puisque tous deux nous cherchons avec une égale bonne foi cette amère pilule qu'est la vérité.

Je n'ai pas douté un seul instant de la sincérité de mon éminent confrère. Je suis persuadé comme lui que les récits publiés depuis quelques années à l'occasion des phénomènes extraordinaires d'Alger soulèvent de sérieuses difficultés. Je crois comme lui que Mme Noël a dû souvent être trompée, mais j'hésite à croire qu'elle l'a toujours été. Je pense au contraire qu'il a dû se mêler quelques faits authentiques à d'autres faits simulés.

Mon distingué confrère cite un cas de ce genre.

Mme N ... avait à ses séances un chirurgien de l'hôpital d'Alger et deux

propriétaires algériens. Il était stipulé que ces messieurs signeraient les procès-verbaux des séances si Mme Noël le jugeait nécessaire.

Qu'arriva-t-il ? Que le chirurgien et l'un des propriétaires algériens s'entendirent. Le propriétaire simula de l'écriture automatique et écrivit une phrase anglaise que le médecin lui avait apprise. Mme Noël crut le phénomène authentique et publia le compte rendu *signé par les deux fraudeurs.*

Sur quelles bases devait-on s'appuyer pour apprécier la sincérité du phénomène ? Sur la bonne foi des témoins, uniquement. Il faut une grande expérience pour distinguer l'écriture automatique vraie de l'écriture automatique simulée ; il est nécessaire de vérifier la sensibilité de la main généralement abolie dans l'écriture non simulée. Encore n'est-ce pas un critère absolu. Pour Mme Noël, l'affirmation de ses invités, personnages considérés, devait suffire : si cette dame a été trompée, il est surprenant de voir justement les gens qui ont trompé sa confiance lui reprocher de s'être fiée à eux !

Le phénomène simulé n'avait de valeur, notez-le bien, que dans la mesure où ceux qui l'attestaient étaient sincères. Leur bonne foi était l'unique preuve de son authenticité. Il n'y avait aucune observation positive à faire, aucune constatation matérielle à préciser : il n'y avait qu'à se fier à l'honorabilité des auteurs de la comédie. Je ne m'explique pas l'indulgence de mon distingué confrère pour une fraude concertée que Mme Noël n'avait *aucun moyen de découvrir*. Je pense que tous les gens bien élevés partageront mon sentiment et je suis certain que les auteurs de la mauvaise plaisanterie l'ont eux-mêmes regrettée.

J'ajouterai pour l'édification du savant aliéniste qu'il commet une erreur en déclarant que son confrère ignorait qu'il dût signer un procès-verbal. Le chirurgien savait qu'il devait le faire. Mme Noël dit en effet expressément que les membres de son cercle durent s'engager *par écrit*... 2° à signer les procès-verbaux des séances quand la présidente jugerait les procès-verbaux nécessaires (*Revue scient. et morale du spirit.*, 1903-1904, p. 406)

Ce fait n'a d'ailleurs aucune ressemblance avec les phénomènes physiques observés par MM. Richet et Delanne. Ces phénomènes sont contrôlables, et leur authenticité dépend des conditions dans lequelles ils sont observés ; il n'y a pas à se fier aux affirmations d'une ou de plusieurs personnes pour en avoir l'unique preuve possible.

Ce sont justement les faits de ce genre observés par M. Richet qui ont déterminé l'intervention de mon savant confrère. Nous avons vu ce qu'il fallait penser de son témoin et ce que valaient ses aveux.

Mais ce n'est pas seulement le cocher arabe qu'incrimine mon confrère. Il met en cause Mlle Marthe B.., le médium dont M Richet d'ailleurs a réservé la fraude. J'examinerai en détail les faits relatifs à Mlle B..., mais je désire auparavant terminer la partie de ma discussion relative aux critiques de l'éminent aliéniste.

M. Delanne avait répondu avec vivacité à la conférence du docteur (1). Ses arguments sont à peu près ceux que j'ai développés, car ils se présentent tout naturellement au bon sens. Je ne les rappellerai pas ; mais j'attirerai l'attention sur la fin de la lettre de M. Delanne qui mettait son contradicteur au défi, « aidé même de tous les prestidigitateurs qu'il voudra employer, de faire surgir du sol dans une salle non machinée et visitée par moi comme celle de la villa Carmen, un fantôme qui marche, qui cause, qui serre la main des assistants ».

Ce défi, je regrette de le dire, *n'a pas été accepté* par mon distingué confrère. Son acceptation était cependant la conséquence de son attitude, de ses critiques et de sa conférence. Il a donné sa manière de voir dans une réponse sous forme de lettre ouverte publiée par *les Nouvelles* (2). Cette lettre jette sur l'affaire une clarté singulière.

Mon confrère répond à M. Delanne et attaque vivement M. Richet. Pourquoi ? C'est ici que se montre l'état d'esprit du savant aliéniste et il reconnaîtra certainement avec moi que cet état d'esprit ne révèle aucune bienveillance pour le professeur parisien. La cause en serait une lettre de M. Richet. Averti par son confrère algérien, M. Richet aurait envoyé à ce dernier une réponse un peu vive : « Je n'accepte, monsieur, aucune leçon d'un personnage tel que vous. Je suis, sans estime, etc. »

La lettre de M. Richet est certainement peu aimable. Elle demeurerait inexplicable pour ceux qui connaissent sa courtoisie et sa bonté, si l'explication ne m'en avait été donnée par lui : je suis persuadé que mon confrère d'Alger reconnaîtra que la vivacité de M. Richet avait été provoquée ; mon confrère avait averti M. Richet, mais il terminait sa lettre par ces mots : « Croyez à mon estime, *quand même* ».

Que le savant aliéniste veuille bien y réfléchir, il est trop intelligent pour ne pas comprendre que cette expression était d'une courtoisie équivoque, même vis-à-vis d'un homme qui n'aurait pas été M. Richet.

Cet incident, la riposte naturelle qu'il a provoquée donnent l'explication de la tournure singulière que l'excitable Algérie a fait prendre à une discussion d'ordre scientifique. C'est le leit-motiv du concert d'injures exécuté pour le bénéfice exclusif de M. Richet, car M. Delanne a été épargné.

Si je me suis éloigné de la discussion entre ce dernier et le savant aliéniste, c'est que j'ai dû suivre l'ordre de sa lettre dont le but est consacré à un parallèle flatteur entre M. Ch. Richet et Michel Chasles, l'homme à l'autographe de Ponce-Pilate.

Après avoir scalpé M. Richet, mon distingué confrère revient à M. Delanne et discute quatre points. Sa discussion est instructive, car elle permet de pénétrer dans la mentalité du savant aliéniste.

1er *point*. M. Delanne trouve que les personnages qui ont trompé

(1) *Les Nouvelles d'Alger*, n° de mars 1896. *Revue sc. et m. du sp.*

(2) N° du 16 mars 1906.

Mme Noël — c'est l'incident que j'ai raconté — se sont mal conduits. Mon distingué confrère trouve leur conduite *loyale*. Qu'ont-ils voulu faire en effet ? Simplement se documenter sur la valeur des phénomènes spirites !

Arrêtons-nous sur cette explication. Je la trouve admirable et elle me fait comprendre pourquoi mon éminent confrère n'a pas hésité à croire Areski.

Voici en effet le raisonnement qu'il prête aux fraudeurs. Suivons-le attentivement :

MM. X. . et Y. . . veulent se documenter sur les phénomènes spirites.

Pour cela ils produisent un phénomène frauduleux : ils le produisent volontairement.

Là-dessus ils se déclareront suffisamment éclairés et diront sans doute que tous les phénomènes spirites sont frauduleux.

Tout commentaire affaiblirait la robuste simplicité et la forte beauté de cette méthode.

Le *second point* est consacré à l'exécution de Mlle Marthe B... J'aurai à y revenir.

Le *troisième point*, c'est Areski. M. Delanne dit fort justement à son adversaire : « Mais vous ne nous apprenez rien de nouveau en nous disant qu'Areski est un fraudeur. Je l'ai surpris cachant un haïck dans le baldaquin de la salle des séances. »

Imaginez ce que répond mon distingué confrère ? « Le paquet d'étoffe une fois saisi, a-t-on demandé à Areski pourquoi il cachait le haïck dans le cabinet noir ? Non : C'est fâcheux ! C'est très fâcheux ! »

Eh bien, ajoute mon confrère, je l'ai demandé, moi, à Areski ! Et il m'a dit que c'était pour imiter les draperies blanches des fantômes !

Mais il n'y a donc que mon honoré confrère pour ne pas deviner que M. Delanne savait pourquoi Areski cachait le haïck ! Cela ne présentait aucune difficulté pour un observateur qui n'aurait même pas eu son expérience. Serait-il comme ce maire qui faisait écrire sur les bancs de la promenade ces mots célèbres : « Bancs pour s'asseoir dessus » ?

Il n'a donc pas lu les comptes rendus de M. Delanne ? Il aurait vu que sa préoccupation est de s'assurer que le fantôme n'est simulé ni par les médiums ni par un tiers et le raisonnement que le savant aliéniste lui reproche implicitement de n'avoir pas fait a été au contraire exposé tout au long par lui. Toute la discussion sur ce point repose sur des arguments inexacts : on prête à l'adversaire des pensées qu'il n'a pas, qui sont en contradiction avec ce qu'il dit et on lui suppose gratuitement la naïveté dont on a soi-même fait preuve.

Mais on oublie de répondre à un passage important. Areski affirmait avoir pris part aux visites de la salle avant la séance. M. Delanne démontre qu'il a menti. On garde là-dessus un silence qui n'a qu'une seule explication. Le lecteur la devine, n'est-ce pas ?

On démontre qu'Areski a trompé et cependant on continue à discuter

comme si cette démonstration n'était pas faite. Comment qualifier ce procédé de discussion ?

Le savant aliéniste termine enfin en refusant le défi que lui portait M. Delanne. Il le lui renvoie. Il a tort. Il a tort et je vais le démontrer.

Dans une conférence, mon éminent confrère a indiqué qu'il allait reproduire les phénomènes de la villa Carmen, et les a, dit il, reproduits.

M. Delanne lui répond : Pardon ! Ce n'est pas comme cela que les choses se sont passées ! Si vous voulez reproduire les phénomènes de la villa Carmen, mettez-vous dans les conditions où nous étions placés. Choisissons une pièce non machinée et visitée par moi et essayez votre reproduction.

C'est justement cela que mon confrère refuse !

Mais, qu'il y songe, personne ne conteste que l'on puisse imiter les phénomènes de la villa Carmen. Il n'était pas besoin de faire cette démonstration et d'enfoncer une porte ouverte. Il n'était pas difficile de faire paraître Areski vêtu de blanc dans une salle obscure et sans aucun contrôle. Mais ce n'est pas ainsi que MM Richet et Delanne ont opéré. Si l'on veut que la démonstration vaille quelque chose, il faut se placer dans les mêmes conditions que chez le général Noël. Mon honoré confrère aurait dû accepter. Il ne pouvait pas prétendre que sa représentation ressemblât aux expériences de M. Richet. Cela ne trompait longtemps personne.

(A suivre).

Un cas remarquable d'incarnation

Si l'esprit d'une personne décédée peut exercer une action quelconque sur des organes vivants, cette action est, le plus souvent, incomplète et localisée, ainsi qu'il appert des images symboliques ou prémonitoires, perçues par les vivants, et qui sont des manifestations de l'au-delà. Mais l'incarnation, proprement dite, suppose une véritable substitution de personne, durant laquelle l'influx spirituel d'un décédé se manifesterait tout entier, constituant une entité autonome dans un corps.

Une substitution aussi complète est-elle bien possible ? — Si oui, on nous accordera sans peine qu'il est bien difficile d'en faire la preuve, nous ne pouvons qu'enregistrer les cas qui semblent établir la possibilité du fait.

En voici un bien intéressant que nous traduisons du recueil classique de Myers (Human Personality).

Ce cas est celui de Lurancy Vennum ; le récit original parut dans le *Religio Philosophical journal*, en 1879 et fut publié en brochure par le docteur E. W. Stevens, sous ce titre — *La Merveille de Watseka*.

Le Dr Stevens, mort en 1885, a laissé un nom très honorablement connu et l'éditeur du journal assure, qu'ensemble, ils ont pris grand soin de ne rien avancer sans l'assentiment des témoins les plus scrupuleux. Mais le fait important, c'est que le Dr Hodgson se rendit lui-même à Watseka en 1890 et qu'il examina rigoureusement tous les témoins survivants. Les preuves qu'il assembla sont publiées dans le *Religio Philosophical Journal* du 20 décembre 1890.

Il s'agit d'une jeune fille, Lurancy Vennum, saisie, vers l'âge de quatorze ans, par l'influence d'une autre jeune fille, Mary Roff, qui était morte depuis près de treize ans.

Le prodige, c'est que l'action exercée par Mary Roff dura pendant une période de près de quatre mois, du 1er février au 21 mai 1878. Au reste, voici les faits rapportés par Myers, *Human Personality*, tome I, p. 360.

*
* *

Mary Lurancy Vennum la — *merveille de Watseka* — était née le 16 avril 1864, dans le canton de Milford, à sept milles environ de Watseka, *Illinois*. Sa famille se rendit à Iowa, en juillet 1864, (Lurancy avait alors trois mois), et revint, en octobre 1865, à huit milles de Watseka, (trois mois après la mort de Mary Roff.) Lurancy avait alors à peu près un an et demi. Après deux autres déplacements dans les environs, la famille rentra à Watseka, le 1er avril 1871. Ils y restèrent durant l'été. Le seul rapport qu'il y eut jamais entre les deux familles, au cours de cette saison, fut une simple visite de quelques minutes, de Mme Roff à Mme Vennum, visite, qui ne fut jamais rendue, et quelques mots de politesse entre les deux messieurs. Depuis 1871, la famille Vennum demeura loin du quartier de M. Roff, et jamais plus près qu'actuellement où ils occupent les deux points extrêmes de la ville.

Rancy, comme on l'appelait familièrement, n'avait jamais été malade, sauf une légère rougeole en 1873. Peu de jours avant les

incidents qui vont suivre, elle dit à ses parents : — La nuit dernière il y avait des gens dans ma chambre et ils m'appelaient Rancy.. ! Rancy... ! J'ai senti leur souffle sur ma figure. — La nuit suivante elle sortit de son lit disant qu'elle essayait de s'assoupir ; des gens l'appelaient Rancy ! Rancy !... Sa mère vint se coucher auprès d'elle, après cela elle put dormir le reste de la nuit.

Le 11 juillet 1877, elle eut une sorte de crise et perdit connaissance pendant cinq heures ; la trance recommença les jours suivants, mais, tandis qu'elle gisait inanimée, elle décrivit ses sensations, déclarant voir le ciel et les anges, ainsi qu'un petit frère, une petite sœur et d'autres décédés. Les trances, parfois transformées en extases où elle se croyait au ciel, se produisirent, plusieurs fois par jour, jusqu'à la fin de janvier 1878. On la croyait folle et tous les amis de la famille étaient d'avis de l'envoyer dans une maison d'aliénés.

C'est dans cette période que M. et Mme Asa B. Roff, dont la fille avait eu, comme nous le verrons, des accès de folie, obtinrent de M. Vennum la permission d'amener le Dr E. W. Stevens de Janesville, (*Visconsin*), pour étudier ce cas.

Dans l'après-midi du 31 janvier 1878, ils se rendirent au domicile de M. Vennum, un peu en dehors de la ville. Le Dr Stevens, tout à fait étranger dans la famille, fut introduit par M. Roff, il était quatre heures, sans autres témoins que la famille. L'enfant s'assit près du poêle, sur une chaise ordinaire, les coudes sur les genoux, le menton dans ses mains, les pieds rentrés sous sa chaise, les yeux ardents, ressemblant tout à fait à une vieille sorcière. Quelque temps elle demeura silencieuse jusqu'à ce que le Dr Stevens remua sa chaise ; alors, d'un air féroce, elle l'avertit de ne pas approcher. Elle semblait sournoise et grincheuse, appelant son père..., vieux *black Dick*, et sa mère... *vieille Granny*.

Elle refusait de se laisser toucher, même pour une poignée de main, se montrant taciturne et revêche envers tous, sauf le docteur avec qui elle engagea la conversation, expliquant sa conduite en disant que c'était un homme d'esprit qui la comprendrait.

Elle se donnait, elle-même, pour une vieille femme du nom de Catherine Hogan ; ensuite, comme un jeune homme nommé Willie Canning, puis après quelques phrases incohérentes le docteur la soulagea par des passes.

Elle redevint calme et dit avoir été possédée par des esprits mauvais. Le Dr Stevens lui suggéra de s'attirer de meillieurs *contrôles* et l'encouragement à en choisir un. Alors elle mentionna les noms de plusieurs personnes, disant qu'il y en avait une qui désirait plus particulièrement venir et qui s'appelait Mary Roff.

M. Roff, qui était présent, lui dit: — C'est mon enfant, Mary Roff est ma fille, mais il y a douze ans qu'elle est au ciel, amenez-la, nous serons heureux de sa présence. M. Roff assura Lurancy que Mary était bonne et intelligente, qu'elle l'aiderait de tout son pouvoir; ajoutant que Mary tombait souvent en trance, comme elle-même. Après réflexion et sur le conseil des esprits, Lurancy dit que Mary remplacerait l'influence précédente, si mauvaise et déraisonnable. M. Roff lui dit : Que votre mère vous amène à la maison, Mary y viendra volontiers en même temps et nous pourrons tirer un mutuel profit de notre dernière expérience avec Mary.

Le matin suivant, vendredi 1er février, M. Vennum vint informer M. Roff, à son bureau, que la jeune fille prétendait être Mary Roff et réclamait sa maison. Il disait : — Elle a vraiment l'air d'une enfant en peine de sa maison, réclamant *papa* et *maman*, ainsi que ses petits frères.

Mary Roff naquit dans l'Indiana en oct. 1846. Après plusieurs déplacements, dont une visite au Texas en 1857, sa famille se fixa définitivement à Vatseka en 1859. Dès l'âge de six mois, Mary avait eu des trances dont la violence avait toujours été en augmentant. Elle avait eu aussi des accès de désespoir ; c'est dans un de ces moments-là que, en juillet 1864, elle se frappa au bras, avec un couteau, assez gravement pour qu'elle perdit connaissance ; une folie délirante s'en suivit durant cinq jours, au cours de laquelle elle ne reconnaissait plus personne et semblait avoir perdu toute sensibilité ; cependant elle pouvait lire les yeux bandés et faire toute chose comme si elle voyait. En peu de jours elle revint à son état normal, mais les trances recommencèrent, plus graves, et elle mourut dans un de ces accès en juillet 1865. Un mal si mystérieux l'avait rendue célèbre dans son entourage lorsqu'elle vivait, et l'on assure que ses facultés de clairvoyance ont été sérieusement contrôlées par les notables de Watseka, dont des directeurs de journaux et des ecclésiastiques.

C'est en février 1878, que commença la possession supposée de

Lurancy ; l'enfant alors devint douce, obéissante et timide, ne connaissant plus personne de sa famille, ne cessant de réclamer sa maison, et ne trouvant de consolation qu'en retournant au ciel, comme elle disait, pour de courtes visites.

Environ une semaine après que cette influence s'était emparée du corps, Mme A. B. Roff et sa fille Mme Minerva Alter, sœur de Mary, informées de ce changement extraordinaire, vinrent voir la jeune fille. Dès qu'elles furent en vue du plus loin dans la rue, Mary, regardant par la fenêtre, bondit de joie en s'écriant : — Voici maman et ma sœur Nervie ! nom sous lequel Mary avait coutume d'appeler Mme Alter dans son enfance. Dès qu'elles furent dans la maison, elle se jeta à leur cou, criant et pleurant de joie, tant elle paraissait heureuse de leur rencontre. A partir de ce moment, elle devint, encore plus qu'avant, en peine de sa maison, cela allait parfois jusqu'à la fureur.

Le onzième jour de février 1878, on l'envoya chez M. Roff où elle accueillit... *papa et maman*... ainsi que chaque membre de la famille avec les plus vives démonstrations d'affection et de reconnaissance, qu'elle témoignait par ses paroles et ses embrassements. Comme on lui demandait combien de temps elle resterait, elle dit : Les anges me permettent de rester jusque dans le courant de mai. Elle élut domicile dans la maison jusqu'au 21 mai, trois mois et dix jours, durant lesquels elle se comporta comme une fille et sœur, heureuse dans son corps d'emprunt.

Dans cette nouvelle maison, l'enfant paraissait complètement heureuse et satisfaite, connaissant toute personne, ou chaque objet, que Mary avait connus dans son ancien corps, à vingt ou vingt-cinq ans de là : reconnaissant, et appelant par leurs noms, ceux qui avaient été amis ou voisins de la famille entre 1852 et 1865, époque où Mary mourut ; appelant l'attention sur les particularités des mille petits incidents qui avaient transpiré de sa vie normale. Pendant toute la durée de son séjour chez M. Roff, elle n'avait aucune connaissance de M. Vennum, et ne reconnaissait personne de sa famille, ni des amis ou voisins ; cependant M. et Mme Vennum étant venus la voir, en même temps que M. Roff et son entourage, elle leur fut présentée comme à des étrangers. Après de nombreuses visites, entendant parler d'eux avec éloge, elle apprit à les aimer

comme des connaissances et leur rendit visite par trois fois, accompagnée de Mme Roff.

Elle rencontra un jour une ancienne amie et voisine de Mme Roff qui était veuve, alors que Mary habitait sa maison. Depuis peu d'années cette dame avait épousé M. Wagoner avec qui elle vit encore, mais dès qu'elle aperçut Mme Wagoner elle se jeta à son cou, disant : — O Mary Lord, vous êtes vraiment la même, de tous ceux que j'ai vus depuis que je suis revenue, c'est vous qui avez changé le moins. Mme Lord était quelque peu parente des Vennum et vivait non loin d'eux, mais Mary ne pouvait la connaître que sous le nom qui lui avait été familier quinze ans plus tôt, et il lui semblait invraisemblable qu'elle fût remariée. Mme Lord habita en face de M. Roff pendant plusieurs années, antérieures, à quelques mois près, au décès de Mary. Tous deux étant de la même église étaient intimement liés.

Quelques jours après que Mary fut installée dans sa nouvelle demeure, Mme Parker qui habitait près des Roff dans le Middleport en 1852, et qui était porte à porte à Watseka en 1860, arriva avec sa belle-fille Nellie Parker. Mary reconnut immédiatement ces deux dames, appelant Mme P. — tante Parker. — et la seconde — Nellie — ainsi qu'elle le faisait dix-huit ans avant. Dans une conversation avec Mme Parker, Mary demanda : — Vous souvenez-vous comme Nervie avait l'habitude de venir chez vous et d'y chanter. Mme Parker observa que c'était la première allusion faite à ce souvenir, rien n'ayant été dit sur ce sujet, par qui que ce fût. Elle dit que Mary et Minerva venaient souvent chez elle, s'asseyaient et chantaient : — *Mary avait un petit agneau....* etc... — Mme Dr Alter (Minerva) dit qu'elle s'en souvenait bien. Cela se passait quand M. Roff tenait un bureau de poste et ne pouvait être postérieur à 1852, c'est-à-dire douze ans avant la naissanee de Lurancy.

Un soir, à la fin de Mars, M. Roff dans sa chambre lisait son journal en attendant le thé ; Mary était dehors dans la cour. Il demanda à Mme Roff si elle pourrait trouver un certain béret de velours que Mary portait l'année qui précéda sa mort, si oui, de le mettre en évidence sans rien dire, pour voir si Mary le reconnaîtrait. Mme Roff le trouva aussitôt et le laissa en vue. Bientôt l'enfant rentra et s'écria aussitôt en allant vers la place : — Oh.. ! voici le béret que je portais quand j'avais les cheveux courts.

Ensuite elle demanda : — Maman, où est mon coffret de lettres ? Les avez-vous encore ? — Mme Roff répondit : — Oui, Mary, j'en ai quelques-unes. — En même temps elle apporta la boîte qui contenait plusieurs lettres. Comme Mary les examinait, elle dit : — Oh ! maman, voilà le collier que j'avais brisé, maman pourquoi ne m'avez-vous pas montré cela plus tôt ? — Le collier avait été conservé, parmi d'autres reliques de la pauvre enfant, comme un de ces charmants objets que ses doigts avaient maniés avant que Lurancy ne fût née. Ainsi Mary reconnaissait continuellement de petits riens, et se souvenait de chaque petit incident de son enfance.

Il faut rappeler, ici, que la famille s'était rendue au Texas en 1857. M. Roff demanda à Mary si elle se souvenait d'un voyage au Texas ou de quelque chose y ayant rapport. — Oui, papa, je me souviens du passage du fleuve rouge et d'avoir vu beaucoup d'Indiens ; et je me souviens des filles de M. Reeder qui voyageaient en notre compagnie. — Ainsi, de temps en temps, elle mentionna, la première, des choses qui lui revenaient à treize et vingt-cinq ans de distance.

(Parfois elle tombait en trance et le contrôle, Mary Roff, décrivait cet état comme s'il était au ciel, voyant des choses ravissantes et causant aux anges ; quelquefois, pendant la trance, d'autres esprits se présentaient d'eux-mêmes, parlant leur propre langage et exposant leurs sentiments.)

Le 7 mai, Mary appela Mme Roff en particulier et, les larmes aux yeux lui déclara que Lurancy Vennum allait revenir. Elle semblait vraiment triste et dit qu'elle ne savait pas si elle reviendrait définitivement ou non, que si elle croyait qu'elle revenait pour tout de bon, elle voudrait voir Nervie et Dr Alter, ainsi qu'Allie pour leur faire ses adieux. Elle s'assit, ferma les yeux, et en peu de temps le changement s'accomplit et Lurancy reprenait la direction de son propre corps. Jetant un regard effaré tout autour de la chambre, elle demanda anxieusement : — Ou suis-je ? Je ne suis jamais venue ici.

Mme Roff répondit : — Vous êtes chez M. Roff amenée par Mary qui a soin de votre corps.

Elle pleura, disant : — Je veux m'en aller chez moi.

Mme Roff lui demanda si elle voulait attendre que les siens revinssent la chercher, elle refusa.

On lui demanda si elle avait mal au sein. C'était dans un moment où Mary souffrait du sein gauche, y tenant continuellement la main et le pressant. Elle répondit : — Non, c'était Mary qui avait mal.

Dans les cinq minutes un nouveau changement se produisit et Mary se montra tout heureuse d'avoir eu la permission de revenir, elle chanta, comme elle l'avait déjà fait, la chanson de sa première enfance : — Nous voici, sœur Mary....

Dans une conversation avec le narrateur au sujet de sa vie passée elle parla du coup de couteau à son bras, dont nous avons parlé plus haut ; elle lui demanda s'il avait vu la place ; sur réponse négative, elle commençait à relever sa manche, comme pour montrer la cicatrice, mais elle s'arrêta, comme prise d'une idée soudaine, puis elle dit vivement : — Ah ! ce n'est pas à ce bras-là, c'est à celui qui est sous terre ; puis elle dit où il était enterré, comment elle avait tout vu, et les personnes présentes et leurs sentiments, mais elle-même ne s'était pas sentie mal.

Je l'ai entendu dire à M. Roff et aux amis présents comment, quelques années auparavant, elle leur avait envoyé un message par la main d'un médium, précisant le nom, l'heure et le lieu. De plus elle rappela certain raps et messages épelés par un autre médium, avec indication de nom, de temps et de lieu... etc... etc... ce que les parents reconnurent absolument vrai. Je l'entendis raconter certaine histoire de course à travers la campagne, avec des messieurs, remontant à quelque vingt ans, c'était après la rentrée des foins ; elle rappela des incidents survenus sur la route, dont deux messieurs se souvenaient fort bien.

Pour la connaissance supranormale, Mary semblait remarquablement douée. Une après-midi, avec beaucoup de sollicitude et une grande anxiété, elle déclara qu'il fallait bien surveiller son frère la nuit suivante, parce qu'il serait très malade et qu'il mourrait si l'on ne lui donnait pas les soins indispensables. Au moment de la prédiction, son état était normal et il était engagé dans la musique de ville, société Roff Bros. Le soir même, le Dr Stevens était venu voir la famille et l'avait quittée pour se rendre directement chez M. Hawks, assez loin dans la Vieille Ville, et la famille le croyait ainsi. Mais, vers neuf heures et demie de la même soirée, le Dr Stevens revint à l'improviste chez M. Marsh, proche voisin de

M. Roff, où il passa la nuit. A deux heures du matin Frank, eut une attaque, comme une congestion causée par le froid, avec perte presque entière de la connaissance. Mary jugea tout de suite la situation grave comme elle l'avait annoncé et dit : — Envoyez chercher le Dr Stevens chez M. Marsh. — Non, disait la famille, le docteur est dans la vieille ville. — Non, répliqua Mary, il est chez M. Marsh, envoie vite, papa.

M. Roff y envoya et, comme Mary l'avait dit, le docteur se trouvait là. A son arrivée, Mary avait l'entière direction des soins, elle avait fait reposer Mme Roff, avait préparé l'eau chaude, les linges utiles et tout le nécessaire, faisant tout ce qui était possible pour Frank. Le docteur seconda ses efforts et l'encouragea à continuer. Elle sauva son frère, mais, après l'arrivée du docteur, ne fit rien sans son aide ou ses avis.

Mary dit souvent qu'elle a vu au ciel les enfants du docteur Stevens qui avaient à peu près son âge, mais qui étaient là depuis plus longtemps, elle les fréquentait beaucoup et souvent elle allait avec eux à leur maison. Elle décrivit la maison exactement, ainsi que les chambres et les meubles, elle donna l'âge et les noms des enfants.

Durant son séjour chez M. Roff, son état physique s'améliora sans cesse par les soins de ses parents présumés et le concours du médecin. Elle était soumise aux habitudes et aux règles de la maison, comme une fille sage et attentive, demeurant toujours en la compagnie de la famille, à moins qu'elle n'allât, en face, chez le plus proche voisin. Elle reçut beaucoup d'invitations et visita avec Mme Roff les familles notables de la ville ; on constata avec satisfaction qu'elle n'était nullement détraquée, mais se conduisait en fille accomplie et de bonne éducation.

Lorsque le temps approchait de rendre Lurancy à ses parents et à son chez elle, Mary semblait parfois, et pour de courts instants, se retirer devant la mémoire et les manières de Lurancy, pas assez cependant pour perdre son identité, ou pour permettre à la conscience de Lurancy de se manifester, mais assez pour laisser voir qu'elle reprenait quelque influence sur son propre corps.

Le 19 mai, en présence de Henri Vennum, frère de Lurancy, Mary suspendit son influence pour un temps, et Lurancy reprit possession de son propre corps, reconnaissant Henry pour son frère.

Le même changement de *contrôle* se produisit quand Mme Vennum vint le même jour.

Le matin du 21 mai, M. Roff écrit ce qui suit :

— Mary doit quitter le corps de Rancy aujourd'hui, selon son dire, vers onze heures, elle envoie ses adieux à ses voisins et amis.

Rancy doit rentrer chez elle. Mary quitte sa chambre en haut où elle a dormi avec Lottie, la nuit dernière. A dix heures nous l'avons couchée ; en nous embrassant elle a pleuré d'être obligée de nous faire ses adieux, nous disant de donner à Rancy ses images, ses billes et ses cartes, avec 25 cent. que Mme Vennum lui avait donnés, et elle reçut notre promesse de visiter Rancy souvent.

Mary décida que sa sœur, Mme Alter, viendrait à la maison faire ses adieux et que, à onze heures, lorsque Lurancy apparaîtrait, elle la prendrait au bureau de M. Roff pour la reconduire chez M. Vennum. Il y eut encore quelques alternances, puis le retour définitif de la vraie Lurancy Vennum survint avant qu'on eût atteint le bureau de M. Roff. Arrivée à son domicile elle reconnut tous les membres de sa propre famille, parfaitement heureuse et calme dans son milieu véritable. Quelques jours plus tard, rencontrant le Dr Stevens, aux soins de qui elle avait été confiée dans la maison de M. Roff, on la lui présenta comme une étrangère, elle-même le traita comme tel. Mais le jour suivant elle alla spontanément lui déclarer que Mary Roff lui avait dit de venir, lui faisant sentir combien il avait été pour elle un ami dévoué. Elle lui montra un long messsage qui était présumé venir de Mary.

Une lettre de M. Roff, datée du 4 décembre 1886, publiée dans le *Religio Philosophical* journal établit que L. Vennum continua à vivre avec ses parents jusqu'au 1er janvier 1882, époque où elle épousa un fermier, George Binning. Les Roff la revirent souvent, tant avant qu'après son mariage, jusqu'à ce qu'elle s'éloignât dans l'ouest en 1884.

Pour la traduction : L. CHEVREUIL.

Extrait de *Human Personality*... by F. W. H. Myers, Longmans, Green, and. co. Edit.

LA GRAPHOLOGIE

Si réellement nous apportons en naissant un caractère qui nous est spécial et des facultés individuelles, comme le périsprit est l'organisateur du corps et que la liaison la plus intime existe entre le corps et l'âme, il est possible que notre état psychique se traduise par des signes extérieurs et l'étude de la graphologie peut offrir un véritable intérêt pour établir les rapports du physique et du moral. C'est à ce titre que nous reproduisons l'étude de M. de Parville qui peut intéresser nos lecteurs. (*Note de la rédaction*).

Il y a quelque vingt ans, en sortant de table, après le cigare, il était de mode de faire tourner les tables ou de faire parler l'écriture. Aujourd'hui, les tables tournent toujours au nez des croyants, comme autrefois, mais la graphologie tend à entrer dans le domaine scientifique. Des graphologues expérimentés et bien entrainés ont montré que souvent on pouvait tirer des enseignements utiles des révélations de l'écriture. Nous n'en sommes plus aux petites devinettes d'autrefois, ou du moins on l'assure. M. Alfred Binet, directeur du Laboratoire de psychologie physiologique à la Sorbonne,a voulu en avoir le cœur net et il s'est mis depuis des années à étudier en savant ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans la graphologie. M. A. Binet est convaincu qu'il y a beaucoup de vrai dans la graphologie, mais qu'elle n'en est encore qu'à son début. Il faut travailler. C'est déjà beaucoup que l'on admette que l'écriture puisse permettre souvent de juger du caractère d'un homme.

A vrai dire, sans nier les révélations de l'écriture, nous avons toujours pensé que c'était pour beaucoup une affaire de suggestion.M.Binet l'avoue lui-même : « On est entouré ici d'erreurs de toutes sortes, quand on veut contrôler la graphologie ; il y en a de si subtiles, de si inattendues, que l'on n'est jamais certain de les éliminer toutes. La plus dangereuse est la suggestion, le choléra de la psychologie. La suggestion est partout ; elle corrompt notre jugement à sa source... » Mais M. Binet affirme qu'il y a autre chose et que vraiment la façon d'écrire, qui, en somme, est un geste caractéristique, peut nous apprendre beaucoup sur l'état mental de notre prochain. Il s'est donc posé divers problèmes très complexes : l'écriture a-t-elle un sexe, l'âge de l'écriture, l'intelligence, le caractère de l'écriture.

En ce qui concerne le sexe, M. Binet, dès le début de ses recherches, s'était vraiment montré plus royaliste que le roi.Michon, l'inventeur de la graphologie, avait nié la possibilité de déterminer l'âge et le sexe par l'écriture. Il est vrai que M. Crépin-Jamin, qui est le graphologue le plus expérimenté de nos jours, a admis dans ses ouvrages que cette détermination pouvait se faire. Quoi qu'il en soit, M. Binet l'a recherché lui-même avec la collaboration de M. Crépin-Jamin et d'autres graphologues de réputation bien acquise. Il existe des caractère spéciaux dans l'écriture

qui sont assez nets pour que l'on puisse dire : ceci est d'un homme, cela est d'une femme. Des ignorants qui n'entendent rien à la graphologie sont souvent capables de répondre exactement. Et, fait curieux, le pourcentage des réussistes donne 63 o/o pour les personnes à peu près quelconques et 73 o/o seulement pour les professionnels. Le pourcentage pour le hasard étant bien entendu de 50 o/o.

Le don de reconnaitre les caractères sexuels de l'écriture appartient à peu près à tout le monde. Ceci est favorable à la réalité de la graphologie.

Mais il n'en est plus ainsi quand il s'agit de préciser l'âge d'une écriture. Il est certain, dit M. Binet, que l'écriture a un âge, car les experts et les ignorants arrivent à faire des déterminations qui sont supérieures à ce que donne le pur hasard. Mais il faut bien avouer que l'attribution d'un âge à une écriture considérée en particulier et non plus en moyenne, est exposée à des erreurs si fortes que, dans l'état actuel des choses, elle ne doit pas être prise en considération.

Le degré d'intelligence nous parait de même, d'après l'écriture, bien difficile à apprécier. Autant dire que c'est la bouteille à l'encre. Comment définir l'intelligence ? C'est joliment complexe. Mme de Salberg, graphologue très distinguée, considère comme très intelligente l'écriture ainsi définie ; espacement normal entre les lignes et les majuscules et les minuscules, séparation des lettres par mots, proportion entre les groupes, netteté, relief, simplicité et sobriété des traits, simplification des lettres, liaisons anormales, harmonies des formes et des blancs, rapidité du tracé, clarté de l'ensemble. Que tout cela est compliqué ! M. Binet a dû s'en apercevoir dans son enquête. Pour nous, pas de conclusion nette, ce qui ne touche ni au mérite des graphologues, ni à la méthode. Il y a tant d'intelligences et facultés diverses.

C'est surtout dans ce cas et dans d'autres encore qu'on peut rappeler une anecdote contée par M. Henri Poincaré, le très éminent mathématicien. Il se vantait d'exécuter un tour de force bien supérieur à celui de certains graphologues de salons, car il devinait l'intelligence ou le caractère d'après l'écriture, sans même regarder la plus petite ligne. Le tour se fait habituellement avec la complicité innocente de plusieurs assistants. On commence par quelques affirmations prudemment vagues, on écoute l'accueil qui leur est fait, les réflexions, les acclamations et même les silences. Suivant les cas, on précise davantage, ou bien on se corrige et, avec un peu d'habileté, on réussit à la satisfaction générale.

Le signalement du caractère d'après l'écriture est surtout pratiqué par les graphologues. L'écriture révélerait réellement le « caractère ». Mais au point de vue psychologique il est vraiment bien difficile d'établir qu'il en est ainsi. M. Binet a examiné l'écriture de beaucoup de criminels, puis celles de parfaits honnêtes gens qu'il connaissait de longue date. Ici encore les résultats, en général, manquent de netteté, quoique bons quand on s'arrête à certains groupes.

On a pensé à appliquer ce mode de détermination du caractère et de l'intelligence par l'écriture aux écoliers et de porter pour chacun d'eux un diagnostic qui pourrait être précieux. Il est certain que le procédé peut avoir des applications utiles dans son état actuel, mais il faut être très prudent dans les conclusions. La graphologie ne peut fournir que des probabilités.

Nous ne pouvons donner ici une idée de l'œuvre entreprise par M. Binet pour jeter quelque lumière sur les révélations de l'écriture. C'est un très beau travail. Nous voudrions seulement résumer en quelques lignes rapides les conclusions générales de son importante enquête sans cesse contrôlée par les méthodes réellement scientifiques.

Dans tous les cas possibles, les solutions fournies d'après l'écriture sont constamment supérieures aux données du hasard ; il y a donc incontestablement une part de vérité dans la graphologie. Il y a des ignorants en la matière, des graphologues intuitifs qui réussissent aussi bien et quelquefois mieux que les professionnels. Il convient d'admettre l'existence bien réelle d'écritures ayant les caractères que les graphologues décrivent. Il y a par exemple un type, plusieurs types d'écritures très intelligentes et d'écritures moins intelligentes. Toutefois une écriture contenant les signes évidents de grande intelligence peut par aventure émaner d'un médiocre. Ce ne sont pas les signes qui sont un défaut, c'est leur signification, et ce détaut de correspondance, quoique rare, mais restant toujours possible, fait de la graphologie un art faillible. Il est bon de le dire, parce que le graphologue a sur certaines personnes le prestige d'un sacerdoce. Le pouvoir du graphologue est un peu mystérieux et d'autant plus qu'il se sert de connaissances qui sont d'ordre intuitif. L'intuition est le contraire du raisonnement, c'est ce qui ne se démontre pas, ce qui se fait par une sorte de perception subite, un coup de foudre ! Tout le développment de la graphologie s'est opéré de cette manière. Dans les livres de graphologie, on affirme surtout, mais les preuves sont rares. Et il en a été presque toujours ainsi. Aussi ne faut-il pas s'étonner que la science se soit détournée jusqu'ici de la graphologie. Mais il s'agit d'un domaine si vaste, qui s'étend à perte de vue, qu'il faudra bien s'y intéresser et ne pas dédaigner de l'explorer.

En somme, la graphologie est restée empirique ; elle est dans la période des tâtonnements. Pourtant elle renferme constamment du vrai ; il faut la guider maintenant en se servant des méthodes scientifiques. M. Binet promet son concours aux graphologues convaincus. Il dit : « Je sens que la graphologie, qui en se développant comme un sauvageon a déjà donné de jolies fleurs, mériterait que l'on essayât de lui appliquer une culture rationnelle. C'est un art d'avenir. » Restons sur cette conclusion prudente.

(*Les Débats.*) De Parville.

L'Identité des Esprits

EXTRAITS DE L'OUVRAGE THÈRE IS NO DEATH, PAR FLORENCE MARRYAT

(*Suite*) (1)

Je me levai immédiatement et fis ce qu'elle me disait, mais en arrivant au rideau je rencontrai « Florence ». « Ma chère enfant, lui dis-je en l'embrassant, pourquoi avez-vous demandé « Bluebell » ? » Elle ne me répondit que par un hochement de tête, en mettant un doigt sur sa bouche, et en me désignant le tapis. Je ne sus ce que cela voulait dire. Jusque-là je ne l'avais jamais vue incapable de faire usage de la parole. « Qu'est-ce qu'il y a, ma chérie ? dis-je, ne pouvez-vous me parler ce soir ? » Elle continua à hocher la tête et me frappa sur le bras avec la main pour attirer mon attention sur le fait qu'elle indiquait énergiquement le sol du doigt. J'abaissai aussi mon regard, et, à ma grande surprise, je vis surgir à travers le tapis quelque chose qui me parut ressembler à la tête chauve d'un bébé ou d'un vieillard, et un petit personnage *de pas plus de trois pieds de haut*, ayant les traits d'Edward Church, mais point de cheveux sur la tête, s'éleva peu à peu en vue et leva les yeux vers moi avec une expression pitoyable et suppliante, comme s'il avait peur que je ne le battisse. Le visage était cependant d'une façon si frappante celui de Ted, bien que le personnage fût si grotesquement insignifiant,que je n'hésitai pas à le reconnaître. « Mais, Ted ! m'écriai-je, vous vous êtes donc décidé à revenir me voir, à la fin ! » et je lui tendis la main. La petite forme la saisit, essaya de la porter à ses lèvres,fondit en larmes, et disparut à travers le tapis beaucoup plus vite qu'il n'en avait émergé.

« Je me mis à pleurer aussi. C'était si lamentable. Avec la disparition de son oncle, « Florence » retrouva sa langue. « Ne pleurez pas, mère, dit-elle ; le pauvre oncle Ted a été tout saisi de vous voir ; c'est pourquoi il n'a pas pu se mieux matérialiser. Il se pressait tellement. Il sera plus lui-même la prochaine fois. Je m'efforçais tant de l'aider que je n'osais pas dépenser du tout du pouvoir en parlant. Il sera bien plus heureux maintenant qu'il vous a vue. Vous reviendrez, n'est ce pas ? » Je lui dis que je le ferais si je pou-

(1) Voir le n° d'Août p. 100 et suiv.

vais; et, en vérité, j'étais fort désireuse de revoir mon beau-frère. Pour prouver combien il eût été difficile de me tromper à son sujet, j'aimerais à dire quelques mots de l'aspect de la personne d'Edward Church. C'était un homme d'un extérieur très remarquable — vraiment, avant et depuis, je n'ai jamais vu personne qui lui ressemblât le moindrement. Il était tout petit; non seulement de petite taille, mais menu de toute sa personne, avec de petites mains, de petits pieds et une petite tête. Ses cheveux et ses yeux étaient du noir le plus foncé — les premiers se partageaient par le milieu, formant des boucles de chaque côté, et étaient naturellement ondulés. Il avait le teint très brun, des traits délicats, et portait une petite moustache en pointe. Enfant, il avait été atteint de la petite vérole confluente, qui lui avait profondément marqué le visage et lui avait presque mangé le bout du nez. Un pareil homme n'était pas facile à imiter, alors même que qui que ce fût à Boston eût jamais entendu parler de son insignifiante existence. Pour moi, cependant, il avait toujours été un ami affectionné et un frère, avant que cette maudite passion de boire eût paru avoir changé sa nature, et j'avais toujours été désireuse d'apprendre comment il se trouvait en ce pays étranger que, comme nous tous, il avait été obligé de gagner *seul*.

Je fus donc on ne peut plus satisfaite de voir que mes occupations n'apporteraient pas d'empêchement à ma seconde visite à Mme Eva Hatch. Elle eut lieu deux jours après.

En cette occasion « Florence » fut une des premières à apparaître, et « Ted » vint avec elle, encore un peu faible, et tremblant de sa seconde visite à cette sphère mondaine, mais plus chauve ni réduit à d'extraordinairement petites dimensions. Cette fois, il avait toute sa taille, environ cinq pieds sept pouces ; sa tête était couverte de cheveux noirs frisés, séparés par le milieu comme il avait l'habitude de les porter sur la terre ; il ressemblait dans tous ses détails à ce qu'il avait coutume d'être, même jusque dans ses vêtements. J'aurais pu jurer avoir déjà vu ce même costume ; la petite jaquette qu'il portait toujours, avec la cravate pimpante et le col soigné, et, sur la tête, une calotte en velours bleu foncé, exactement semblable à une calotte que je me souvenais qu'il possédait. « Florence » semblait continuer à remplir près de lui le rôle d'interprète et de guide. Quand je lui dis : « Mais, Ted, vous ressemblez tout à fait à ce

que vous étiez jadis, aujourd'hui ; » elle répondit : « Il ne peut vous parler, maman ; il est encore faible ; et puis, il est si heureux de vous revoir. Il veut que je vous dise qu'il a souvent essayé de communiquer avec vous, mais qu'il n'a jamais pu y parvenir. Qu'il sera content quand il pourra vous causer librement ! »
Pendant qu'elle parlait, « Ted » ne cessait de reporter son regard d'elle sur moi d'une façon vraiment capable d'attendrir, comme une créature sourde et muette cherchant à comprendre ce qui se passe. Je me baissai et l'embrassai sur le front. Le contact sembla rompre l'enchantement qui pesait sur lui. « Pardonnez » murmura-t-il d'une voix étouffée. « Il n'y a rien à pardonner, cher ami, lui répliquai-je, sauf dans la mesure où nous avons tous besoin de nous pardonner réciproquement. Vous vous rappelez les enfants, combien ils vous aimaient et quelle affection vous aviez pour eux. Ils parlent souvent encore aujourd'hui du pauvre oncle Ted. — « Eva, Ethel » murmura-t il, nommant les deux aînées de mes enfants. A ce moment il sembla défaillir et devint si faible que « Florence » le remmena dans le cabinet. Il ne vint pas d'autres esprits pour moi ce soir-là, mais vers la fin de la séance, « Florence » et « Ted » apparurent de nouveau et m'embrassèrent affectueusement.

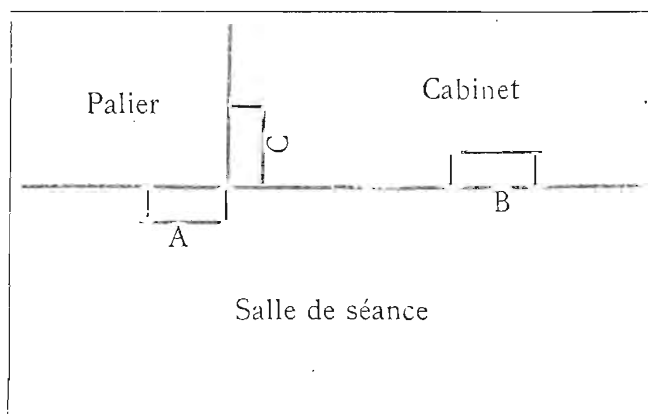
« Florence dit : « Qu'il est heureux maintenant, mère ! Il dit qu'il ne sera plus tourmenté à présent qu'il sait que vous lui avez pardonné. Et il ne reviendra plus sans ses cheveux », ajouta-t-elle en riant. « J'espère que non, répondis-je, car il m'a fait peur. » Sur quoi ils me dirent tous les deux bonsoir dans un baiser et regagnèrent le cabinet ; et je les suivis du regard avec regret : j'aurais voulu pouvoir les y accompagner. »

Mlles Berry

Ce fut toujours incognito que Florence Marryat se rendit aux premières séances auxquelles elle assista chez les demoiselles Berry, autres médiums de Boston. Douées l'une et l'autre de puissantes facultés médianimiques, les deux sœurs, ne tenaient jamais de séance toutes deux ensemble, mais l'une un soir, l'autre le lendemain, alternativement, et celle qui ne remplissait pas le rôle de médium prenait toujours place dans l'assistance pour éviter que son absence pût donner lieu à quelque soupçon.

Voici, d'après un plan sommaire joint à son récit par Mme Mar-

ryat, quelle était la disposition des lieux où se tenaient les séances de Mlles Berry.



A. B. C. portes

Avant chaque séance, la porte du cabinet donnant sur le palier (c), était scellée par un comité composé de plusieurs des assistants, auxquels on fournissait des bandes de papier gommées, sur lesquelles ils écrivaient leur nom avant de les coller sur le point de la porte, du côté où elle s'ouvrait. De plus, « pour plus de sûreté », on laissait ouverte la porte de la salle de séance (A.) ; quand bien même la porte du cabinet donnant sur l'extérieur n'eut pas été fermée à clef et scellée, « on verra par la disposition de ces portes, dit l'auteur, à quel point il eût été impossible à quelqu'un de sortir du cabinet ou d'en sortir sans être découvert par les assistants qui avaient la figure tournée du côté de la porte de la salle de séance...

«... Le premier soir, comme question de principe, j'inspectai aussi le cabinet et collai ma bande de papier, sur laquelle était écrit « Mme Richardson », en travers de la porte. Le cabinet ne contenait qu'un canapé, placé là pour que Mme Hélène Berry (celle des sœurs qui remplissait le rôle de médium ce soir-là) s'étendit dessus. Le plancher était recouvert d'un tapis cloué au parquet. La porte donnant entrée dans le cabinet (de la salle de séance (B.) était marquée par deux rideaux de couleur foncée suspendus par des anneaux à une tringle de cuivre ».

Florence Marryat, en allant occuper une chaise au premier rang, se trouva placée près d'une dame très aimable avec laquelle elle lia conversation. Cette dame était une habituée des séances de Mlles Berry ; elle y venait ce soir-là pour y voir sa fille « Bell », qui

ne tarda pas, en effet, à faire son apparition et qu'elle présenta à Florence Marryat. « ... Au moment de se retirer, écrit celle-ci dans son récit, elle murmura quelque chose à l'oreille de sa mère, et Mme Seymour (la dame en question) me dit, à ma grande surprise (car on doit se rappeler que je ne lui avais pas dit mon nom) : « Bell me dit qu'elle connaît dans le monde spirituel une fille à vous, appelée « Florence », en est-il ainsi ? » Je répondis que j'avais une fille de ce nom, et Mme Seymour ajouta : « Bell dit qu'elle viendra ce soir, que c'est un esprit très pur et très élevé et qu'elles sont de grandes amies ».

« Très peu de temps après ceci, M. Abrow (le directeur de la séance) annonça : « Il y a présentement dans le cabinet une jeune fille qui dit que si le nom de sa mère est « Mme Richardson » elle doit s'être remariée pour la troisième fois depuis la dernière fois qu'elle l'a vue, car alors elle était « Mme Lean ». A cette déclaration je me mis à rire et M. Abrow dit : « Est-elle venue pour vous, Madame ? la remarque s'applique-t-elle à vous ? » Je fus obligée d'avouer que j'avais donné un faux nom pour éviter que l'on pût savoir qui j'étais .. Je reconnus immédiatement « Florence » au tour qu'elle m'avait joué, et je m'étais levée pour m'approcher du rideau, quand elle *bondit* hors du cabinet et vint se jeter dans mes bras : Je ne crois pas que précédemment elle m'eût jamais paru si charmante et si jeune fille. On eût dit la personnification des beaux jours. Elle portait une robe simple (1) qui semblait confectionnée avec de la dentelle et de la mousseline. Ses cheveux, dénoués, lui flottaient sur le dos, tombant jusqu'à ses genoux, et elle avait les mains pleines de roses incarnat. Ceci se passait en décembre, alors que les roses se vendaient un dollar pièce à Boston, et elle en tenait peut-être vingt. Leur parfum était délicieux, et elle ne cessait de me les mettre sous le nez en me disant : « Sentez mes roses, mère ; ne voudriez-vous pas avoir mon jardin ? Nous en avons *des champs* au Pays de l'Eté. Oh ! que je voudrais que vous y fussiez. — N'irai-je pas bientôt, ma chérie ? » dis-je. — « Non ! pas encore, répondit « Florence ». Vous avez encore quantité de choses à faire. Mais quand vous viendrez, ce ne sera que fleurs pour vous et pour moi ». Je lui demandai si elle connaissait « Bell » et elle

(1) Low frock.

me dit : Oh ! oui. Nous sommes venues ensemble ce soir. Je lui demandai alors de venir dire un mot à la mère de « Bell », et son maintien changea aussitôt. Elle devint réservée et timide comme une jeune fille peu habituée aux étrangers, et se suspendit complètement à mon bras lorsque je la conduisis près de Mme Seymour. Quand elle lui eut adressé quelques paroles d'une voix qui n'était presque qu'un murmure, elle se tourna vers moi et dit : « Il faut maintenant que je m'en aille, parce que nous vous préparons une grande surprise ce soir — une *très* grande surprise. » Je lui dis que j'aimais beaucoup les grandes surprises, quand c'étaient des surprises agréables. Elle se mit à rire et s'en alla.

« Je vis que ses *débuts* avaient produit une telle sensation parmi les assistants — apparaître si fort et si parfait la première fois qu'il se sert d'un médium étant pour un esprit matérialisé une chose si inaccoutumée, — que je me crus obligée de leur donner une courte explication à son sujet. Et quand je leur eus appris comment je l'avais perdue tout petit enfant de dix jours — comment elle s'était manifestée à moi par l'intermédiaire de divers médiums en Angleterre, et m'avait donné des preuves aussi évidentes qu'elle l'avait fait de son *identité* — et comment, étant étrangère dans leur pays, et débarquée dans ce pays depuis seulement quelques semaines, je l'avais déjà vue grâce aux facultés médianimiques de Mme Williams, de Mme Hatch et de Mlle Berry — ils dirent que c'était là un des plus étonnants et des plus parfaits exemples de matérialisation dont ils eussent entendu parler. Et quand on considère combien est parfait l'enchaînement des manifestations, depuis le temps où « Florence » revint pour la première fois me trouver sous l'aspect d'une enfant, trop faible pour parler, ou même pour comprendre où elle était, jusqu'aux années durant lesquelles elle avait grandi et s'était fortifiée presque sous mes yeux, au point de pouvoir (comme je l'ai rapporté) « *bondir* » dans mes bras comme un être humain, et converser aussi distinctement et avec beaucoup plus de sagesse, que moi-même, je crois que mes lecteurs reconnaîtront aussi que son histoire n'est pas une histoire ordinaire et que j'ai quelque raison de croire au Spiritualisme...

« Vers la fin de la soirée, M. Abrow dit : « Il y a maintenant ici un esprit qui désire beaucoup se montrer, mais c'est la première fois qu'il tente de se matérialiser en entier, aussi n'est-il pas du

tout certain du succès. Il me dit qu'il y a une dame nouvellement arrivée en Amérique, et que cette dame, voilà des années, a chanté une mélodie à son lit de mort dans l'Inde. Si elle veut à présent s'approcher du cabinet et chanter de nouveau ce morceau, il essaiera de se montrer à elle.

« Ceux de mes lecteurs qui ont lu « l'histoire de John Powles » reconnaîtront immédiatement qui c'était. Je le fis naturellement, et je confesse qu'en me levant pour m'approcher du cabinet je tremblais comme la feuille. J'avais essayé si souvent de revoir mon cher ami d'autrefois, et si souvent échoué dans mes tentatives, que penser que j'allais me trouver en face de lui maintenant, me semblait une véritable résurrection d'entre les morts. Pensez-donc ! nous nous étions quittés en 1860 et nous étions en 1884, — vingt-quatre ans s'étaient écoulés depuis. J'étais une toute jeune femme quand il m'avait dit adieu et était parti pour ce voyage qui me semblait alors si mystérieux. J'étais maintenant une personne d'un âge mûr, ayant traversé tant d'épreuves qui lui avaient été épargnées, à lui, qu'il me semblait plutôt être sa mère que son amie. De toutes mes expériences, c'était vraiment pour moi la plus solennelle et la plus pleine d'intérêt. Je ne comptais guère voir plus que son visage, mais je m'acheminai vers le cabinet et commençai à chanter d'une voix toute tremblante la première stance de la vieille mélodie qu'il aimait tant :

Tu as disparu à mon regard comme un beau rêve,
Et je te cherche en vain par la prairie, au bord du ruisseau ;
Souvent je murmure ton nom à la brise qui passe,
Mais ta douce voix ne répond pas au soupir solitaire qui s'exhale de mon sein.
Dans le calme de la nuit quand les étoiles brillent doucement,
Oh ! souvent alors mon cœur communie avec le tien,
Car je sens que tu es près de moi, et que, en quelque lieu que je sois,
L'Esprit de l'Amour veille sur moi.

« A peine étais-je arrivée à la fin de ces vers que les deux rideaux de cabinet furent écartés si brusquement que les anneaux de cuivre résonnèrent sur la tringle, et que John Powles se tint debout devant moi. Non pas un visage, ni une personne moitié formée, ni une apparition que je pusse craindre de voir s'évanouir à la lumière, mais *John Powles lui-même*, robuste et plein de vie, qui s'avança vivement, me prit dans ses bras et m'embrassa quatre ou cinq fois,

comme aurait pu le faire un frère absent depuis longtemps; et, chose étrange, je n'en éprouvai pas la moindre surprise... bien que John Powles ne m'eut jamais embrassée pendant sa vie... Il me sembla tout naturel en le revoyant de l'embrasser et de pleurer sur son épaule. A la fin je m'aventurai à dire : « O Powles ! est-ce réellement vous ? » — « Regardez-moi, et voyez par vous-même », répondit-il. Je levai les yeux ; c'était bien lui. Dans la vie terrestre il avait eu des yeux très bleus, une bonne figure, un teint fleuri, des cheveux chatain-clair et une barbe et une moustache toute dorées. Les yeux, les cheveux et les traits étaient exactement les mêmes, seulement le teint était plus pâle et il ne portait pas de barbe. « Oh ! m'écriai-je, où est votre barbe ? » — Ne vous rappelez-vous pas que je l'ai coupée juste au moment de quiter ce monde ? dit-il ; et je me souvins alors qu'en effet, il l'avait coupée par suite d'un ordre du Gouvernement à ce sujet.

« Et à ce propos, je puis mentionner une chose qui semble curieuse — c'est que, presque invariablement, les esprits reviennent à la terre pour la première fois *exactement tels qu'ils l'ont quittée*, comme si leurs pensées au moment du départ les revêtaient à leur retour. Ce n'était cependant pas la première *tentative* de John Powles de se matérialiser, bien que ce fût son premier succès, car on peut se rappeler qu'il essaya de se montrer par l'intermédiaire de Miss Schowers, et qu'alors *il avait* de la barbe. Cependant, quand je le vis, Mlle Berry étant le médium, il n'en avait pas et il ne la reprit pas durant mon séjour en Amérique.

« Quand la surexcitation causée par l'émotion de nous retrouver fut calmée, il se mit à me parler de mes enfants, particulièrement des trois qui étaient nés avant sa mort et pour lesquels il avait beaucoup d'affection. Il me parla d'eux tous par leurs noms et sembla prendre grand intérêt à leurs affaires. Mais quand je me mis à lui parler d'autre chose, il m'arrêta : « Je sais tout, me dit-il, j'ai été avec vous en esprit pendant toutes vos épreuves, et je ne pourrai jamais m'intéresser si peu que ce soit, à ceux qui les ont causées, ni éprouver pour eux la moindre affection. Ma pauvre amie, vous avez vraiment fait votre purgatoire sur la terre. » — Mais parlez-moi de vous, mon cher Powles : « êtes-vous tout-à fait heureux ? » lui demandai-je. Il demeura un instant silencieux, puis répondit : « Tout à fait heureux, en vous attendant. — Vous ne souffrez plus,

sûrement dis-je, après tant d'années? — Ma chère Florence, répondit-il, il faut plus de quelques années pour expier une vie de péché. Mais je suis plus heureux que je ne l'étais; chaque année le fardeau s'allège, et de revenir vous voir m'aidera beaucoup. »

« Pendant qu'il s'entretenait avec moi, le rideau s'ouvrit de nouveau et je vis devant moi mon beau-frère Edward Church, non plus l'air abattu et misérable, comme chez Mme Eva Hatch, mais joyeux et souriant et en tenue de soirée, comme je m'aperçus, quand j'eus le temps d'y songer, que l'était aussi John Powles. Je ne sus auquel m'adresser d'abord, mais restai là, me tournant de l'un vers l'autre comme une personne effarée. John Powles me racontait que *lui* me préparait ma demeure au pays de l'Eté et qu'il viendrait me prendre pour m'y emmener quand je mourrai, lorsque « Ted » l'interrompit :

« Ç'aurait dû être ma tâche, Bluebell, dit-il, seulement Powles m'a prévenu. — Je voudrais pouvoir m'en aller tout de suite avec vous, je suis lasse de ce monde » répliquai-je. « Ted » m'entoura de ses bras et me pressa sur sa poitrine : « Oh! qu'il est dur de se séparer encore! Que je voudrais pouvoir vous emporter dans mes bras au Pays de l'Eté. Il ne me resterait plus rien à désirer, alors. — Vous ne désirez donc pas revenir ici-bas, Ted? — *Désirer revenir*! dit il, avec un frisson ; non, pour rien au monde. Mais, Bluebell, la mort est comme une opération que vous devez inévitablement subir, mais que vous redoutez parce que vous en savez si peu de chose. Eh bien! pour moi *l'opération est terminée*. Le plus dur est fait, et chaque jour rapproche le terme du châtiment. *Je rends grâce au ciel* d'avoir quitté la terre si tôt. — Vous ressemblez tout à fait à ce que vous étiez jadis, lui dis-je ; vous avez les mêmes petites boucles et la même méchante petite moustache, dis je. — Tirez-les, répondit-il gaîment; n'allez pas dire, Bluebell, qu'elles sont fausses et que j'étais Mlle Berry déguisée. Sentez mon biceps, continua-t-il en repliant l'avant-bras comme font les hommes, et sentez mon cœur, et il plaçait ma main sur lui, sentez comme il bat pour ma sœur Bluebell ».

(*A suivre.*) Pour la traduction R. D.

Nécrologie

Nous venons de perdre un spirite de la première heure dans la personne de M. Pierre Bénoni Martin, qui s'est désincarné à l'âge de 84 ans, chez ses enfants, à Paris.

Pendant de longues années, M. Martin, directeur du journal *Le Moniteur Spirite Belge*, défendit vaillamment notre doctrine. Evadé des rangs du clergé, il avait compris la grandeur des idées philosophiques du spiritisme et il mettait une ardeur infatigable à le faire connaître sous tous ses aspects. Travailleur sans fortune, il sut, pendant tout le temps que ses forces le lui permirent, employer la parole et la plume pour la propagande. Son esprit clair avait adopté d'emblée les enseignements d'Allan Kardec, qu'il défendit toujours avec un bon sens parfait, sachant unir la logique à une langue châtiée qui donnait du charme à sa dialectique.

Nous avons eu le plaisir d'apprécier souvent sa bonne humeur souriante, son esprit cultivé, et il emporte dans l'au-delà la reconnaissance de tous ceux qu'il a éclairés. *La Revue scientifique et morale du Spiritisme* envoie à sa famille l'expression de ses sincères condoléances.

Krishna

(*Suite*) (*1*)

II.

> Tournons-nous vers la science des chercheurs, cette science d'avant-garde dont le métier est d'emporter de siècle en siècle les barricades de la science officielle sur voie du progrès.
>
> A. de Meissas

Là régnait le patriarche Nanda, l'ami des anachorètes. C'est dans la demeure de Nanda que Dévaki mit au monde son fils Krishna. Excepté Nanda, personne ne sut qui était l'étrangère et d'où lui venait ce fils.

(1) Voir le numéro d'Août p. 113.

Quand Krishna eut quinze ans, sa mère fut rappelée par le chef des anachorètes ; elle s'en alla sans dire adieu à son fils.

Celui-ci tomba alors dans une rêverie profonde ; il abandonna ses compagnons, et, perdu dans ses pensées, il se retira sur le mont Mérou. Un jour il aperçut un grand vieillard en robe blanche qui lui dit :

— « Qui cherches-tu ?

— Ma mère.

— Elle n'est plus ici.

— Où la retrouverai-je ?

— Chez Celui qui ne change jamais.

— Mais comment le trouver, Lui ?

— Cherche.

— Et toi, te reverrai-je ?

— Oui, quand la fille du Serpent poussera le fils du Taureau au crime, alors tu me reverras dans une aurore de pourpre. Alors tu égorgeras le Taureau et tu écraseras la tête du Serpent. Fils de Mahadéva, sache que toi et moi nous ne faisons qu'un en Lui !

Soudain il sembla à Krishna que le vieillard devenait transparent, puis il disparut sous le scintillement des branches dans une vibration lumineuse.

Quand Krishna revint du mont Mérou, il parut comme transformé. Il rassembla ses compagnons et leur dit : « Allons lutter contre les taureaux et les serpents. Allons défendre les bons et terrasser les méchants. » Un jour il entendit parler de Kalayéni, le roi des serpents ; il demanda à lutter avec la plus terrible de ses bêtes, en présence du magicien noir. Krishna fut vainqueur et lui trancha la tête. Alors Kalayéni dit : « Je ne peux rien sur cet homme ; Kali seule pourrait le dompter par un charme. »

Un jour, Krishna vit venir à lui les deux filles de Nanda : Sarasvati et Nichdali. La première lui dit : « O Krishna ! épouse-nous ma sœur et moi. » Nichdali ajouta : « Krishna, tu peux partir, je ne te perdrai jamais. »

Alors Krishna posa sa bouche sur les lèvres de Sarasvati puis sur les yeux de Nichdali. Dans ces deux baisers, le jeune homme parut savourer toutes les voluptés de la terre. Tout à coup, il frémit et dit : « Je vous aime toutes les deux. Mais comment vous épouserais-je, puisque mon cœur devrait se partager entre vous ?

— Ah ! il n'aimera jamais ! dit Sarasvati, avec dépit.

— Je n'aimerai que d'amour éternel.

— Et que faut-il pour que tu aimes ainsi ? dit Nichdali avec tendresse.

Krishna s'était levé ; ses yeux flamboyaient. — Pour aimer d'amour éternel, dit il, il faut que la lumière du jour s'éteigne, que la foudre tombe dans mon cœur et que mon âme s'enfuie hors de moi-même jusqu'au fond du ciel.

Pendant qu'il parlait, il parut aux jeunes filles grandir d'une coudée. Le lendemain, elles ne le revirent plus. Il avait disparu, ne leur laissant qu'une essence, un parfum de son être : les chants et les danses sacrés.

Le roi Kansa, ayant appris que sa sœur Dévaki avait vécu chez les anachorètes, se mit à les persécuter. Alors leur chef, le vieux Vasichta vint le trouver ; il s'approcha du trône où Kansa était assis à côté de sa femme Nysoumba et lui dit :

— Kansa, malheur à toi, fils du Taureau qui persécutes les solitaires de la forêt sainte ! Malheur à toi, fille du Serpent qui souffles la haine. Sachez que le fils de Dévaki est vivant. Il viendra couvert d'une armure d'écailles et te chassera de ton trône.

A partir de ce jour Kansa et Nysoumba songèrent aux moyens de faire périr le chef des anachorètes. Kansa se dit : « J'ai besoin d'un homme fort pour me défendre. Celui qui a tué le grand serpent de Kalayéni n'aura pas peur de l'anachorète. » Il fit prier le patriarche Nanda de lui envoyer Krishna ; celui-ci répondit qu'il irait ; il se disait : « Le roi de Madoura serait-il Celui qui ne change jamais ? Par lui je saurai où est ma mère. »

Le jeune héros alla trouver Kansa qui lui confia la garde de son royaume. Cependant Nysoumba en voyant ce beau jeune homme, tressaillit dans sa chair d'un désir impur. A l'insu du roi, elle le fit appeler dans son gynécée. Elle était magicienne et possédait l'art de se rajeunir momentanément par des philtres puissants. Le fils de Dévaki trouva Nysoumba aux seins d'ébène, presque nue sur un lit de pourpre.

— Krishna, dit-elle, dans ton innocence tu resplendis au-dessus des rois de la terre. Ici, personne ne t'a reconnu ; tu t'ignores toi-même. Moi seule je sais qui tu es ; les Dévas ont fait de toi le

maître des hommes; moi seule je puis faire de toi le maître du monde. Veux-tu?

— Si c'est Mahadéva qui parle par ta bouche, tu me diras où est ma mère et où je trouverai le grand vieillard qui m'a parlé sous les cèdres du mont Mérou.

Ta mère? ce n'est pas moi qui te l'apprendrai; quant au vieillard, je ne le connais pas. Insensé! tu poursuis des songes et tu ne vois pas les trésors de la terre que je t'offre. Tu es fort, jeune, beau; les cœurs sont à toi. Tue le roi dans son sommeil et je mettrai la couronne sur ta tête, car je t'aime et tu m'es prédestiné. Je le veux, je l'ordonne.

— Je suis fidèle au roi qui m'a pris pour défenseur; mais toi, sache que tu mourras.

Nysoumba roula sur sa couche. Toute sa jeunesse factice s'était évanouie; elle était redevenue vieille et ridée. Krishna sortit.

Persécuté par les paroles de l'anachorète, le roi de Madoura dit un jour au jeune homme :

— Un magicien du nom de Vasichta est venu me jeter sa malédiction. Viens avec moi dans la forêt. Dès que tu le verras, cours à lui et frappe-le sans qu'il ait pu te lancer un regard. Quand il sera blessé mortellement, demande-lui où est le fils de ma sœur Dévaki et quel est son nom.

— Sois tranquille. Si puissant que soit cet homme, je saurai ce qu'il te cache.

Ils partirent sur un char aux coursiers fougueux.

Quand ils approchèrent de l'endroit où était Vasichta, une tempête effroyable s'éleva, les baobabs ployèrent. La foudre tomba à côté des deux voyageurs; un baobab fracassé barra la route; les chevaux s'arrêtèrent et la terre trembla.

— C'est donc un dieu que ton ennemi, dit Krishna.

— Nous touchons au but, dit l'espion du roi. Vois cette cabane misérable. C'est là qu'habite Vasichta. Mais pour une couronne, je ne ferai un pas de plus.

— Va, délivre-moi de lui, dit Kansa.

Oui, par Mahadéva, je veux voir celui qui te fait trembler ainsi.

Le mouni centenaire Vasichta était déjà délivré de la prison du

corps avant la mort de son corps. Il voyait venir les hommes par le regard intérieur à plusieurs lieues de distance.

Krishna se trouva tout à coup en face de Vasichta. Il le reconnut aussitôt. Oubliant le roi, il plia un genou devant le saint et l'adora.

L'anachorète étendit les deux bras pour bénir son hôte et ses lèvres murmurèrent la syllabe sainte : AUM.

Dans l'initiation brahmanique, elle signifie : le Dieu suprême. Chacune de ses lettres correspond à une des facultés divines, populairement parlant, à une des personnes de la Trinité.

Cependant Kansa, ne voyant pas revenir le jeune homme, se glissa dans l'allée obscure qui conduisait à la cabane et resta pétrifié d'étonnement en voyant Krishna agenouillé devant l'anachorète. Celui-ci levant son bâton, s'écria :

— O roi de Madoura, tu viens pour me tuer ; salut ! car tu vas me délivrer de la misère de ce corps. Tu veux savoir où est le fils de ta sœur Dévaki. Le voici courbé devant moi et devant Mahadéva : c'est Krishna, ton propre ministre. Tu me l'as amené pour que je lui dise qu'il est l'enfant prédestiné. Tremble, tu es perdu, car ton âme infernale va être la proie des démons.

Kansa prit son arc et décocha une flèche contre le fils de Dévaki. Mais le bras avait tremblé, le trait dévia et alla s'enfoncer dans la poitrine de Vasichta.

Un cri terrible partit, non de la poitrine du vieillard, mais de celle de Krishna ; car avec cette flèche toute la douleur du monde transperça l'âme du jeune homme.

— Fils de Mahadéva, pourquoi pousser ce cri, dit Vasichta. Tuer est vain. La flèche ne peut atteindre l'âme et la victime est le vainqueur de l'assassin Triomphe Krishna, le destin s'accomplit ; je retourne à Celui qui ne change jamais. Que Brahma reçoive mon âme ! Mais toi son élu, sauveur du monde, debout !

Et Krishna se dressa, la main à son épée ; il voulut se retourner contre le roi ; il s'était enfui.

Alors une lueur fendit le ciel et Krishna tomba à terre foudroyé sous une lumière éclatante. Tandis que son corps restait insensible, son âme, unie à celle du vieillard, monta dans les espaces. Tous deux s'élevèrent au septième ciel des Dévas, vers le Père des êtres, le soleil des soleils, Madahéva, l'intelligence divine. Au centre de

la sphère, Krishna vit Dévaki, sa mère radieuse, sa mère glorifiée qui, avec un sourire ineffable lui tendait les bras. Des milliers de Dévas venaient s'abreuver dans le sein de la Vierge-Mère, comme en un foyer incandescent. Et Krishna se sentit résorbé dans un regard d'amour de Dévaki. Alors, du cœur de la mère radieuse, son être rayonna à travers les cieux. Il sentit qu'il était le Fils, l'âme divine de tous les êtres, la Parole de vie, le Verbe créateur. Supérieur à la vie universelle, il pénétrait par l'essence de la douleur, par le feu de la prière et la félicité d'un divin sacrifice.

Quand Krishna revint à lui, il se leva comme ressuscité. Un abîme le séparait du monde et de ses vaines apparences.

Il avait vu la grande vérité et compris sa mission.

Nos lecteurs voient que la légende de Krishna nous fait saisir à sa source même l'idée chrétienne de la Vierge-Mère, de l'Homme-Dieu et de la Trinité.

(A suivre) ISIDORE LEBLOND.

Le Spiritisme avant le nom

(Suite) (1)

On sait que le théosophe Swedenborg a passé de longues années en communications presque continuelles avec les anges et les âmes des morts.

« J'ai causé, dit-il, avec un grand nombre de personnes après leur mort, et ces communications se sont prolongées, tantôt pendant des mois, tantôt pendant une année entière. Les défunts me parlaient avec une voix aussi claire et distincte, quoiqu'intérieure, que s'ils avaient été en vie. Le sujet de nos discours a souvent tourné sur l'état de l'homme après sa mort, et les esprits se sont montrés très étonnés de ce que nul vivant ne songe qu'il vivra en esprit après la vie du corps. C'est une continuation de la vie : d'un état d'obscurité, l'âme passe à un état de clairvoyance, et ceux qui ont foi au Seigneur ont leurs vues de plus en plus lumineuses. »

Lorsque le somnambulisme fut divulgué par le marquis de Puységur, en 1784, les disciples de Swedenborg ne manquèrent pas de s'en occuper

(1) Voir le n° d'Août p. 117 et suiv.

et entrèrent ainsi, comme le maître, en communication avec le monde spirituel.

Le chevalier de Barbarin, vers la même époque, suivit la même voie : les barbarinistes soignaient les malades par le magnétisme et la prière avec le secours des esprits ; leur principal centre était à Lyon, et l'on constatait qu'ils obtenaient plus de succès que les magnétiseurs qui se donnaient beaucoup de mouvement et de fatigue pour traiter les malades par le simple magnétisme.

Il est à remarquer que c'est surtout dans les pays de religion réformée : Suède, Hollande, Allemagne, que les communications des somnambules avec les esprits furent plus fréquentes. C'est ce que l'on fait observer dans la *Bibliothèque du Magnétisme animal* (t. V. 1818), à ceux qui prétendaient que ces visions n'étaient que des hallucinations des somnambules ou des suggestions des magnétiseurs. N'eût-il pas été plus naturel que ces phénomènes se produisissent en pays catholiques où l'on croyait fermement aux anges, plutôt que dans les pays protestants où l'on était très réservé, pour ne pas dire incroyant, sur ce point ?

Ce n'est point un système, (est-il dit dans la *Bibliothèque du magnétisme*), de la part des magnétiseurs du Nord, mais le simple énoncé d'un fait : « qu'un grand nombre de leurs somnambules, élevés à un haut degré de clairvoyance, ont dit être éclairés et conduits par un guide spirituel.

« La plupart des magnétiseurs de l'Allemagne peuvent d'autant moins être considérés comme ayant d'avance cette hypothèse, ou même comme portés à répéter trop légèrement une telle déclaration, qu'ils sont presque tous protestants, et par conséquent peu disposés à admettre des faits contraires à leur doctrine et très favorables à celle de l'Eglise catholique, qui donne à chaque homme un guide spirituel dans la personne de son ange tutélaire.

« Quelle absurdité y a-t-il à supposer qu'une âme, pour ainsi dire à demi dégagée du corps par le sommeil magnétique, puisse se trouver dans une sorte de communication avec des âmes entièrement dégagées de ce lien périssable ? Et si un grand nombre de somnambules, qui ne se connaissaient point et qui n'ont pu se concerter, disent éprouver de ces communications, ce dire même n'est il pas un fait qui mérite quelque attention ?

« Si de plus, la somnambule donne des preuves de vue lointaine ou même d'effets sensibles produits à distance, et dit que feu sa mère est son guide spirituel dans ses voyages intellectuels, faut-il rejeter sans examen ces déclarations comme superstitieuses ; ou ne trouvera-t-on pas plutôt que ce dégagement du principe pensant, agissant alors d'une manière plus indépendante de l'espace et du temps, donne une explication à la fois plus naturelle et plus intéressante de ces phénomènes merveilleux, que toutes celles que l'on pourrait tirer d'un éther subtil, d'un fluide hypothétique ou de toute autre cause occulte et purement matérielle ?

« Il est bien vrai que les faits doivent être constatés avec la plus scrupuleuse sévérité, avant de pouvoir servir de base à une opinion quelconque, à plus forte raison pour conduire à la conviction. Mais ne faut-il pas pour cela commencer par les examiner, et en conséquence par les connaître et les envisager sans prévention ni pour ni contre. »

L'auteur anonyme de cet article de la *Bibliothèque du magnétisme* cite plusieurs faits à l'appui de sa thèse, notamment celui d'une D[lle] Müller qui apparut à une de ses amies et la guérit d'une rage de dents. Il ajoute que M[lle] Clairon, qui pourtant n'était pas une personne à préjugés, raconte, dans ses Mémoires, un fait encore plus merveilleux, dont elle dit que beaucoup de personnes ont été témoins ; puis il ajoute :

« Il est du moins certain que notre âme agit, et cela par des moyens qui nous sont tout à fait inconnus, sur nos organes, et par conséquent sur des objets matériels, à chaque acte de sa volonté ; pourquoi n'auraitelle aucun moyen d'agir sur d'autres organes semblables, ou même sur d'autres objets matériels, lorsqu'elle a quitté sa prison ? Et en retournant le raisonnement, une fois qu'il est prouvé qu'il y a eu des exemples d'âmes faisant des impressions sensibles sur les organes d'autres personnes, l'existence de l'âme et sa persistance après la mort du corps, n'estelle pas prouvée par le fait ?

« L'immortalité de l'âme une fois prouvée, non seulement par le raisonnement, mais encore par le fait, et notamment par une suite de faits constatés par les traditions religieuses, le plus simple raisonnement fait voir que la conscience et le sentiment du devoir, qui ne résident point dans le corps, doivent subsister avec l'âme et lui créer un ciel ou un enfer partout, en quelque état qu'elle puisse se trouver ».

Deleuze répond longuement à cet article ; nous verrons plus loin ses raisons en même temps que celles qu'il oppose à Billot. Revenons aux magnétiseurs qui ont observé et relaté des phénomènes d'ordre spirite antérieurement à Allan Kardec.

Dans sa *Somnologie magnétique*, Loisson de Guinaumont cite plusieurs faits de ce genre. L'un de ses somnambules, Victor Dumez, parlait souvent de son ange qui venait le visiter ; mais il ne traitait ce sujet qu'avec respect et discrétion.

Son magnétiseur lui demande un jour s'il voyait souvent ce guide.

— Il me rend visite tous les jours quand je dors ; il est auprès de moi, je le vois. — Mais il n'a pas de corps. — Je le sais bien ; on dirait qu'il est à genoux, qu'il a une figure naturelle, mais je n'ai jamais pu le toucher, je l'ai essayé quelquefois, il m'échappe toujours. Il a une belle figure, une couronne sur la tête, une ceinture blanche ; il a des bras et des jambes, ordinairement il ne tient rien.

— Est-ce que ton ange ne t'a jamais fait de reproches ?

— Sa manière de m'en faire est de ne pas me visiter.

Joseph Olivier, de Toulouse, dans son *Traité de magnétisme*, rapporte

aussi plusieurs phénomènes d'ordre spirite. Il ne croit cependant pas aux apports, ce qui prouve qu'il ne croit qu'à ce qu'il a observé.

« Quand je lis, dit-il, qu'une somnambule, ayant ordonné pour remède une plante que l'hiver a flétrie et qui ne se trouve pas dans la contrée, invoque son ange gardien, le prie d'aller la chercher, et qu'un instant après, la plante, traversant toits et plafonds, tombe fraîche comme au printemps, dans le salon, sur les genoux de la somnambule, je dis que je n'accuse pas la bonne foi du magnétiseur, mais qu'il est probable qu'il a eu une hallucination. »

Mais il croit aux rapports des somnambules avec les esprits, parce qu'il a vu cet ordre de faits.

« J'ai eu, dit-il, une somnambule qui me décrivait le ciel avec les anges et les saints, l'enfer avec ses diables ; elle voyait Dieu, le Christ et Satan, et parlait avec eux ; elle s'occupait de ses parents et grands parents, qui étaient morts et condamnés, disait-elle, aux flammes éternelles. Pendant ses sommeils, elle faisait des efforts inouïs pour les arracher à leur supplice ; elle priait, suppliait Dieu de lui accorder cette grâce, versait d'abondantes larmes s'il refusait, promettait de faire dire des messes, que sais-je moi ?

« Quand elle consultait un malade, elle lui disait les parents qu'il avait perdus, lui expliquait les actes de leur vie qui les avaient fait condamner à l'enfer, et lui indiquait les moyens qu'il devait employer pour les en faire sortir. C'étaient toujours des *Pater* et des *Ave*, des prières à telle ou telle chapelle des saints, ou à la sainte Vierge.

« Cependant la vérité se trouvait au milieu de toutes ces folies : elle ne se trompait point sur les parents morts et sur les actions de leur vie, et rachetait toutes les extravagances dont elle mêlait ses prévisions, par des ordonnances, ordinairement fort bizarres dans leur mode d'application, qui opéraient des cures merveilleuses.

« Elle ne consultait pas un malade sans s'occuper de sa famille ; on n'avait pas besoin de l'en prier ni de lui donner un *rapport*. Elle se réveillait seule, entendait tout et se rappelait tout ce qu'elle avait vu ou dit dans son sommeil. Parmi les traits de prévision qu'elle a donnés, je citerai celui-ci, qui est palpitant d'actualité. Quatre mois avant le 24 février 1848, elle annonça la chute de Louis-Philippe. »

Cette relation est intéressante à noter à plusieurs égards ; nous ne ferons que deux remarques qui se rapportent plus directement à notre sujet.

1° Il y a un mélange d'erreur et de vérité dans les visions de cette somnambule, comme dans celles de beaucoup d'autres. Cela tient à plusieurs causes que je ne puis indiquer ici. Je dirai seulement qu'il ressort de là, pour l'observateur, la nécessité de discerner le vrai du faux ; le magnétiseur doit être onéirocritique ; il doit savoir discerner les symboles des réalités ; il doit se rappeler que les esprits, moins que nous, mais comme

nous, sont sujets à erreur ; il doit tenir compte des préjugés du somnambule, qui se mèlent à ses visions et peuvent les fausser.

2° Ce mélange d'erreurs, qu'il s'agit de discerner, paraît bien dans le fait que la somnambule d'Olivier, tout en croyant à l'enfer et en voyant Satan, ne regarde pas cet enfer comme éternel, conformément à la doctrine catholique et à son propre dire, puisqu'elle fait ses efforts pour en tirer ses parents et qu'elle indique à ses consultants les moyens de faire de même, moyens qui peuvent aussi bien être faux ou n'être que symboliques.

Un autre magnétiseur-spirite, que nous ne ferons que mentionner, car il y en aurait trop long à dire, c'est Cahagnet. Avec ses expériences et ses écrits, on peut considérer le spiritisme comme à peu près définitivement constitué, et ce, avant que Allan Kardec eût rien publié.

On pense bien qu'il ne s'agit pas ici de déprécier l'œuvre vulgarisatrice d'Allan Kardec et de ses disciples, mais, au contraire, de montrer que les phénomènes proclamés par les spirites ne sont point illusoires, puisque presque tous ont été constatés en dehors de leur « secte » et avant sa naissance (1) par des hommes aussi éclairés qu'honnêtes et désintéressés, dans des conditions imprévues, qui excluent tout soupçon de manœuvres frauduleuses.

Ces hommes de peu de foi, mais de bonne foi et de bonne volonté, ne cherchaient pas ces phénomènes merveilleux ; ils ne les enregistraient souvent qu'à contre-cœur ; en tout cas, ils ne songeaient nullement à se faire de la réclame, à battre la grose caisse, à *prendre date* ou *brevet d'invention*, afin de retirer de leurs découvertes profits, décorations, honneurs et gloire. Bien loin de là ; ce n'est qu'après de longues années d'expériences et de méditations qu'ils se décident, non sans hésitations, à rendre public ce qu'ils ont vu sans en rien espérer, sinon le ridicule ou l'indifférence.

Nous pourrions citer beaucoup d'autres faits spirites, produits par des extatiques, des filles électriques, et relatés dans divers livres et revues, antérieurement à l'apostolat d'Allan Kardec ; mais en voilà assez, du moins pour le moment, et il est temps de passer à l'interprétation de ces faits.

*
* *

Se trouvant en présence de faits qui se produisaient sans aucune intervention de l'organisme humain ou de toute autre cause active tombant sous les sens, le docteur Billot n'hésita pas à attribuer ces effets à une cause : 1° invisible, puisqu'elle échappe à nos sens ; 2° intelligente, puisque ces phénomènes dénotent des fins et des moyens, de l'intelligence et de la volonté autant qu'en possède l'homme et souvent plus.

---

(1) On sait d'ailleurs que ces phénomènes ont toujours existé en tout temps et en tous pays.

Se trouvant, en outre, en face du témoignage des malades ou somnambules, qui disaient voir ces êtres invisibles pour lui, les entendre, etc. ; n'ayant aucune raison de suspecter leur sincérité, surtout quand plusieurs voyants se trouvaient d'accord dans les descriptions qu'ils faisaient ; ayant au contraire des preuves palpables de l'intervention de ces êtres spirituels par les prédictions faites et réalisées, par les apports obtenus, etc , etc., Billot en conclut que ce sont des anges ou esprits, c'est-à-dire des êtres de même nature que l'âme humaine, ayant ou non été incarnés. Tout cela est assez logique.

Les titre et sous-titre de son Mémoire donneront une idée exacte de ses conclusions. Les voici :

« Mémoire sur un phénomène extraordinaire qui, par une suite d'expériences éminemment positives, constate :

« 1° Qu'il existe des êtres immatériels qui, sous la dépendance de la divinité, exercent une influence sensible sur la vie de l'homme, tant au physique qu'au moral ;

« 2° Que la croyance religieuse, de tous les temps et de tous les peuples, tant anciens que modernes, à des guides spirituels attachés à l'homme pendant sa vie terrestre, n'est pas à dédaigner par le médecin philosophe qui a grandement à cœur les progrès de la science physiologique, puisqu'elle seule peut donner une explication satisfaisante d'un grand nombre de phénomènes de la vie, et résoudre le grand problème sur la cause des effets extraordinaires observés chez les somnambules dits magnétiques.

« Tribut académique offert à la Société royale de médecine de Marseille, et destiné à préparer la voie aux recherches théo-psychologiques, c'est-à-dire à l'étude de l'homme considéré dans ses rapports avec la divinité et le monde des intelligences non unies à la matière. Recherches qui doivent agrandir singulièrement le domaine de la science de l'homme. »

Dans la *Préface* de son ouvrage : *Recherches psychologiques*, etc , il proclame que son but est :

1° De faire connaître que les somnambules magnétiques sont dirigés par des intelligences spirituelles, tout à fait distinctes de l'homme, qui agissent sur eux d'une manière tantôt occulte, tantôt patente.

2° De confondre ainsi, d'une part, les matérialistes, et d'autre part les démonistes.

« Avant de prononcer hautement, ajoute-t-il, que les somnambules sont les agents du démon, il faut prouver contre les matérialistes, qu'il existe des esprits et que l'homme possède une âme spirituelle. Il faut prouver encore que l'homme peut avoir des communications avec des esprits, que les somnambules en ont, et qu'ils sont influencés et dirigés par eux. Cela fait, il ne reste plus qu'à décider si les esprits qui dirigent les somnambules sont essentiellement bons ou mauvais. »

Dans l'*Introduction*, il insiste sur sa thèse et la développe ainsi qu'il suit :

« Mon but a été d'établir par des faits éminemment positifs :

« 1° Que l'influence que l'homme exerce sur l'homme par l'action magnétique vient d'un auxiliaire ou inconnu ou méconnu, et dont la présence peut seule donner la solution des phénomènes magnétiques ;

« 2° Que c'est à cet auxiliaire qu'on doit attribuer le sommeil *vulgo* magnétique et ses développements ;

3° Que, dans le sommeil magnétique, l'homme est dominé par cet auxiliaire, et que tout ce que l'homme fait ou dit dans cet état est suscité par ce même agent ;

4° Que cet auxiliaire peut être ami ou ennemi de l'homme considéré comme intelligence soumise aux lois du créateur, et que c'est à cette cause ennemie qu'on doit rapporter les visions mensongères, les promesses fallacieuses, les prévisions décevantes, en un mot, toutes les erreurs dans lesquelles tombent les somnambules, erreurs qui décèlent sans réplique les dangers du magnétisme ;

« 5° Et conséquemment que les phénomènes magnétiques ne sont point produits par un sixième sens interne propre à l'homme, encore moins par une imagination exaltée ou déréglée ; mais qu'ils ne font que constater que l'homme est une intelligence unie à la matière, qui peut se mettre en rapport avec des intelligences non unies à la matière, mais provenant du même principe, qui est la suprême intelligence, *Dieu*. »

Nous voilà, dira-t-on, en plein surnaturel. Or *le surnaturel n'existe pas*. Non seulement les matérialistes le proclament, mais les occultistes et les mages modernes, bien plus savants — et à meilleur compte — que les anciens, renchérissent sur les matérialistes à cet égard.

En toutes choses, il faut commencer par définir les mots, si l'on veut arriver à s'entendre.

Les matérialistes font de l'univers un cône dont l'homme est le sommet. Au dessus de l'homme, il n'y a plus rien. Pour eux, par conséquent, le surnaturel et le surhumain se confondent et n'existent pas plus l'un que l'autre. Quant à Dieu, il *n'est* pas, il *devient* ; c'est *l'éternel devenir*.

Dans cette conception l'univers est un effet sans cause. Le végétal émerge du minéral ou du cristal ; l'animal naît du végétal et l'homme, de l'animal, sans qu'on dise, et pour cause, comment ni pourquoi. On se garde aussi, pour la même raison, de nous dire d'où nous viennent le minéral, le cristal, ou, si l'on veut remonter plus haut, la matière première. C'est elle qui est le Dieu du matérialisme.

Il est évident qu'on ne peut pas discuter un système qui rejette le principe de causalité, base de tout raisonnement.

La conception la plus ancienne et la plus universelle du monde consiste à considérer l'homme comme le centre de l'univers. Les platoniciens appelaient l'homme *l'horizon de l'Univers*.

Dans cette théorie, la nature se compose de trois mondes : l'un au-dessous, l'autre au-dessus de l'homme, qui forme lui-même le monde

central, le *microcosme*, et qui est le lien, le médium entre le monde supérieur (des esprits) et le monde inférieur (des corps).

Il y a ainsi trois ordres de phénomènes dans l'univers : 1° sub-humains, 2° humains et 3° sur-humains, et il n'y a de surnaturel que Dieu. Le surhumain n'est pas surnaturel.

D'après ces principes, les phénomènes observés et décrits par Billot et tant d'autres peuvent être surhumains, mais ils ne sont pas surnaturels, car le monde supérieur n'est pas hors de la nature ; il est régi par les mêmes lois : « ce qui est en haut est semblable à ce qui est en bas. »

*
* *

Ces principes posés, reprenons la théorie du docteur Billot point par point, afin de voir si et dans quelle mesure elle est fondée, et de la rectifier si elle est défectueuse.

1° Il existe des êtres spirituels et intelligents, invisibles pour nous dans la généralité des cas.

C'est bien ; mais ce que n'indique pas Billot, c'est que ces êtres ne sont pas purement spirituels, immatériels ; ils sont revêtus d'une matière infiniment plus subtile et plus diaphane que celle qui compose nos corps, mais matière quand même. C'est précisément parce que cette matière est transparente et trop subtile pour nos sens, que nous ne voyons pas ordinairement les esprits

2° Ces êtres spirituels exercent une influence réelle sur l'homme. Cette influence est plus souvent morale que physique, mais cependant elle peut s'exercer sur le corps dans certains cas.

3° Les esprits dirigent certains somnambules, et, même des personnes éveillées ; mais il n'est pas prouvé — quoique ce soit possible et même vraisemblable — qu'ils dirigent tous les somnambules. En tout cas, leur direction est plus souvent occulte que patente, et, sauf de rares exceptions, leur influence ne s'exerce pas par *domination*, supprimant le libre arbitre du sujet. En règle générale, les esprits, comme les astres, *inclinent*, mais ne *nécessitent* pas.

4° Supposé que les esprits dirigent tous les somnambules quand ils sont dans l'état magnétique, il ne s'ensuit pas, comme l'affirme Billot, que ce soit eux qui déterminent le somnambulisme même, et que cet état soit, comme il l'appelle, *magnatique* et non *magnétique*. En effet, l'âme humaine étant de même nature que les esprits, le magnétiseur doit pouvoir endormir un sujet au même titre que le ferait un esprit.

La bonne philosophie veut que l'on proportionne la cause à l'effet et lorsqu'une cause plus simple suffit pour expliquer un phénomène, on ne doit pas en supposer une plus élevée sans raisons suffisantes. Le fait que tous les hommes ne sont pas magnétiseurs au même degré, prouve, d'ailleurs, que l'opérateur a une part d'action dans le phénomène.

La raison indique et de nombreuses expériences démontrent que le ma-

gnétiseur peut être aidé par un ou même plusieurs esprits dans son opération ; qu'il peut aussi se trouver en opposition avec eux et, suivant qu'il leur est supérieur ou inférieur en puissance, — surtout en moralité, qui est la principale force spirituelle, — il peut les vaincre ou être vaincu par eux, guérir les obsessions et la possession, ou devenir lui-même obsédé ou possédé.

5° Les esprits qui interviennent, soit pour déterminer le somnambulisme, soit pour s'y opposer, soit, lorsqu'il est produit par le magnétiseur, pour diriger les somnambules, peuvent être bons ou mauvais, amis ou ennemis de l'homme.

Mais contrairement à ce qu'affirme Billot, il ne s'ensuit pas que *toutes* les visions mensongères, les promesses fallacieuses, les prévisions décevantes, toutes les erreurs dans lesquelles tombent les somnambules, soient le fait de mauvais esprits. Il en est des esprits comme des hommes : ils ne sont pas impeccables ni infaillibles. Etant peccables, ils peuvent nous tromper volontairement ; mais, étant faillibles, ils peuvent se tromper eux-mêmes et, par suite, nous induire en erreur sans le vouloir, sans même le savoir (1).

C'est affaire à nous de discerner non seulement les bons esprits des mauvais, mais l'erreur de la vérité, c'est-à-dire de soumettre toutes leurs révélations à la critique, au contrôle de notre raison, qui nous a été donnée dans ce but. C'est là tout un art à acquérir. Nous ne pouvons ici en exposer les principes ; nous dirons seulement que, d'esprit à homme, de même que d'homme à homme, qui se ressemble s'assemble.

Etes-vous mauvais ? Vous attirerez ordinairement de mauvais esprits. Etes-vous avide de phénomènes extraordinaires, de promesses flatteuses, êtes-vous d'une curiosité excessive ? Vous courez mille risques contre un d'éprouver des déceptions en spiritisme. Et alors n'en accusez que vous-même.

Etes-vous, au contraire, bon, désintéressé, modeste, modéré dans votre curiosité et dans tous vos désirs ? Rarement vous serez trompé par les esprits. Et pourtant cela peut arriver quelquefois, car, je le répète, aucun être créé n'est absolument infaillible ; et puis, l'esprit est souvent la dupe du cœur, chez les esprits comme chez les hommes.

6° Quant au sens interne, que nie le docteur Billot, non seulement il existe et préside aux phénomènes divinatoires, mais c'est par lui et non par les sens externes, que les prophètes entrent en rapport avec les esprits, quand ils vaticinent sous leur direction.

La plupart du temps, il est vrai de dire que les prévisions de l'avenir et les autres révélations sont données aux prophètes par les esprits sous

---

(1) C'est peut-être ce qui arrive quand ils représentent aux somnambules des symboles des saints martyrs de la Vierge Marie, du Christ, de Dieu même. On sait d'ailleurs que les esprits désincarnés conservent souvent les préjugés de ce monde.

forme de visions ou d'auditions ; mais la raison ne répugne pas à admettre que l'esprit du prophète, qui est de même nature que celui des invisibles, s'élève au même degré d'intelligence et prédise par ses propres forces et ses propres lumières.

7° Dans un cas comme dans l'autre, Billot a raison de dire que l'imagination du somnambule n'est pas déréglée ni exaltée, dans le mauvais sens du mot. Il est absurde de croire qu'une intelligence déréglée s'élève à un degré de connaissance très supérieur à la même intelligence bien réglée (1). L'esprit du prophète est véritablement exalté, c'est-à-dire élevé au-dessus de lui-même, mais cette exaltation est calme et sans trouble.

Comme l'observe avec raison Billot, et comme il est facile à tout observateur attentif et patient de le constater : « Dans le somnambulisme les facultés ne s'exaltent point ; et l'imagination ne crée point des choses extraordinaires. Le somnambule voit, contemple tranquillement. Le seul sentiment qu'il éprouve, c'est l'étonnement, qui va quelquefois jusqu'au ravissement, de se trouver dans un monde nouveau, où viennent se présenter à sa vue tant de choses extraordinaires. »

J'ai vu des somnambules se prédire des malheurs physiques et moraux; j'en ai vu une annoncer sa propre mort, — prédictions qui se sont réalisées, — avec le calme le plus complet, comme s'il se fût agi d'une personne étrangère, ou plutôt comme si ce que nous considérons comme des maux irréparables ne valait pas la peine de fixer notre attention.

8° Nous avons vu Billot affirmer que les esprits, non seulement dirigent, mais *dominent* les somnambules, — ce qui est exagéré, — et dire que ce sont eux qui produisent l'état magnétique.

S'il en était ainsi, l'influence du magnétiseur serait nulle, et les procédés employés par lui seraient inutiles, ou tout au moins indifférents. Cependant Billot finit par donner des préceptes pour magnétiser ; (t. II, note XIX), ces préceptes sont bons, mais, en les exposant, l'auteur réduit lui-même au relatif l'influence des esprits qu'il présentait comme absolue.

« Le magnétiseur, dit-il, doit être robuste, bien constitué, exempt de tout défaut d'organisation, afin que le fluide magnétique puisse circuler sans obstacle dans tout son corps, n'avoir point les nerfs trop irritables, et surtout jouir d'une bonne santé. » Un peu plus loin (p. 354) il ajoute : « L'homme n'est en réalité qu'un agent bien secondaire. Néanmoins, l'homme paraît être un agent nécessaire pour causer le premier sommeil magnétique artificiel, et prédisposer aux suivants. » (2)

---

(1) C'est pourtant cette absurdité que soutiennent et développent avec tant de prolixité les savants qui cherchent à expliquer les phénomènes spirites par la *subconscience*, le *subliminal*, le *psychisme inférieur*.

(2) Il nous paraîtrait plus exact de dire que l'action magnétique de l'homme est primaire. Les prophètes et les inspirés *naturels*, influencés seulement par

Non seulement Billot finit par accorder une part d'influence au magnétiseur, non seulement il prescrit le choix des procédés, mais il convient que « rien ne prouve mieux l'existence du fluide magnétique que la faculté que possède l'homme de le concentrer sur des corps inanimés, qui le déversent ensuite sur les personnes soumises à l'action magnétique. »

Avec ces restrictions, nous pouvons nous considérer comme parfaitement d'accord avec Billot sur la théorie magnétique et spirite.

*
* *

En toute question il faut entendre le pour et le contre. Il convient donc, après avoir exposé et mis au point la théorie du docteur Billot, d'exposer les objections qui lui ont été présentées par son correspondant Deleuze.

(*A suivre*) ROUXEL.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Un Lemice-Terrieux Genois

L'émotion causée par les matérialisations de la Villa Carmen ne paraît pas près de s'éteindre et se manifeste sous les formes les plus diverse. Après le boniment Rouby Areski et les conférences de l'ingénieux et savant Dr Valentin, voici un émule de Lemice-Terrieux sur les rangs. Nous ne savons si c'est son coup d'essai, mais nous devons reconnaître qu'il est bien loin d'atteindre la virtuosité de son modèle Français et de se montrer à la hauteur de la réputation, si méritée, de finesse de ses compatriotes. Il vient en effet d'adresser à tous les journaux et revues consacrés aux études psychiques une élégante et luxueuse brochure, dont le contenu est d'une pauvreté qui défie l'analyse. Elle est *ornée* de quatre dessins présentés comme photographies médianimiques et d'un fragment de tissu de soie très ordinaire, que nous ne nous arrêterons pas à décrire.

Quant aux prétendues séances en présence d'un quatuor de médiums, elles ne semblent pas avoir mis à la torture l'imagination de leur auteur. On y voit paraître successivement la plupart des habitués de la villa Carmen, dans des rôles où ils semblent lutter de sottise et de grossièreté. Nos lecteurs nous dispenseront de toute citation et nous nous bornerons, en terminant, à conseiller à l'auteur de retourner à l'école des bons faiseurs avant de courir une nouvelle aventure de ce genre.

les esprits, sont très peu nombreux ; tandis que, par l'influence de l'homme, beaucoup de personnes deviennent lucides et clairvoyantes, qui ne l'auraient jamais été.

Dans le numéro d'Août de *Luce e Ombra* M. De Albertis continue le récit de séances tenues à Turin avec le médium Politi.

Au début de ce second article il explique que Politi, dont la médiumnité a été développée dans des conditions défectueuses par ceux qui, les premiers, se sont occupés de lui, a une grande tendance, lorsqu'il est en trance, à se dérober au contrôle. Ce n'est que dans des cas exceptionnels que l'on peut obtenir des phénomènes absolument satisfaisants et au-dessus de toute critique.

En voici qui méritent d'être retenus.

Au milieu d'une séance tout à fait obscure, Politi quitte la chaîne dont il faisait partie et se retire dans le cabinet de matérialisation. Une feuille de papier et un crayon déposés d'abord sur la table avaient été jetés à terre par les mouvements violents de celle-ci. Lorsque le médium fut dans le cabinet, on entendit le grincement du crayon sur la feuille, puis le choc du crayon rejeté assez loin. On fit la lumière et on trouva sur la feuille la signature d'*Alfredo*, guide du médium. Comme on ne pouvait pas prouver la non intervention de celui-ci, on demanda le renouvellement du phénomène et dès que le médium fut entré dans le cabinet, on tendit une corde devant le rideau.

Le fait fut reproduit dans les mêmes conditions ; et lorsque l'on fit la lumière un certain temps après, on trouva Politi étroitement attaché à sa chaise au moyen de la cordelette tendue au devant du cabinet. Les circonvolutions et les nœuds de la cordelette étaient tels qu'il paraissait bien impossible que Politi, quelque habile qu'on puisse le supposer, ait été capable de les faire lui-même. Cependant comme un temps prolongé s'était écoulé après l'écriture, il pouvait rester encore un doute.

Une troisième expérience fut faite, et Politi fut de nouveau trouvé attaché au moyen d'une pelote d'une vingtaine de mètres de cordelette qui se trouvait dans une pièce voisine. Ici l'examen n'eut pas lieu d'une façon assez prompte, au gré des assistants, et dans une dernière épreuve, M. De Albertis, muni d'une lampe électrique portative, fit la lumière au moment même où le bruit de l'écriture cessait et se précipita dans le cabinet. Cela ne prit pas plus de *dix à quinze secondes* et il trouva le médium en trance, ficelé comme un saucisson, enchevêtré par des tours de ficelle qui entraient dans les chairs et dont les nœuds compliqués étaient faits dans son dos, tout à fait hors de portée des mains supposées libres.

Ajoutons que la signature n'était plus celle d'*Alfredo*, familière au médium, mais celle d'*Ernesto*, parent récemment décédé d'un assistant. Cette signature présentait certains caractères rappelant celle du décédé, inconnue au médium.

Nous pensons avec M. De Albertis que, cette fois, aucune objection n'est possible et nous ne pouvons que rendre hommage à l'intelligente persévérance des expérimentateurs.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Notes d'un cercle privé

Tel est le titre d'un article que nous trouvons dans le n° du 4 août de *Light*. Le 25 mars 1906, Mme A..., mère de l'un des assistants, contrôlant le médium, Mme Coates, parla avec clarté et rapidité des affaires de famille de sa fille, Mme P..., puis elle adressa la parole à la sœur de M. P... ainsi qu'à M. D..., qui n'ayant jamais assisté à une séance, se trouvait fort disposé à tourner les phénomènes psychiques en plaisanterie. Mais il ne tarda pas à se demander s'il ne se trouvait pas réellement en présence de quelqu'un de sa connaissance, bien au courant de ce qui le concernait. Il fut stupéfait de certaines observations dont il dut reconnaître le bien fondé. Quelques-uns étaient encore disposés à tourner la chose en plaisanterie, mais les quatre personnes intéressées furent convaincues que c'était bien Mme A... et non une autre qui leur parlait. Il était en effet, impossible d'admettre que ce fût aucun autre. On rappela à Mme P... ce qu'elle avait dit et fait, lorsqu'elle se trouvait absolument seule au chevet de son frère décédé, et tout ce qui était arrivé depuis. Le médium ajoutait que le défunt était très satisfait de la conduite qu'elle avait tenue.

Il se produisit alors une étrange suspension de la communication et l'on apprit qu'une Mme T..., ancienne amie de Mme A... avait essayé de se manifester par le médium, mais que Mme A... ne l'avait pas permis, et elle ajouta que Mme C... n'était pas dans un état d'esprit qui la rendît capable de prendre le contrôle, car au moment de son décès elle avait la tête troublée et que cet état n'étant pas encore dissipé, elle avait dû l'obliger à se retirer.

M. P. . ayant demandé : « Cela vous fait-il du bien de contrôler le médium ? » Mme A... répondit : « Cela me fait infiniment de bien ; cela me cause un grand soulagement et me met dans un état plus élevé et plus brillant. Je puis ainsi voir et comprendre bien des choses, mieux que je ne l'avais pu faire auparavant ». Après avoir encore causé avec ses parents d'une façon naturelle, et si familière qu'ils se déclarèrent tous convaincus de son identité, elle leur adressa un adieu plein de tendresse.

On apprit ensuite que Mme T..., dont il est question plus haut, était une Mme P..,r, morte quelque jours auparavant dans un asile, ce qui frappa beaucoup les témoins de cet incident.

Le père de M. P... prit ensuite le contrôle du médium, se fit reconnaître de sa fille, Mme D... qui, moins émue qu'au début, n'eut bientôt plus aucune hésitation. Il s'adressa successivement à chacun de ses parents, en les appelant par leurs prénoms, et leur causa avec une telle familiarité et de choses si particulières, que tous se déclarèrent absolument convaincus.

Le médium étant revenu à l'état presque normal, ouvrit les yeux et déclara à M. P... qu'il y avait là un esprit, Willie Hutchinson, qui désirait lui parler. Mais M. P... affirma qu'il ne connaissait personne de ce nom. Il avait eu jadis, comme camarade d'étude, un certain Willie, qu'il avait perdu de vue depuis longtemps ; mais le nom de Willie Hutchinson lui était tout à fait inconnu.

Le médium regardant alors M. D.. avec une grande fixité, lui dit: Connaissez-vous quelqu'un du nom de Maggie ? » Il avait eu à peine le temps de répondre, lorque le médium ajouta : « Maggie D... est ici. » L'état de trance redevenant alors plus profond, le médium fixa sur lui les yeux avec une intensité plus grande, comme si elle désirait vivement se faire reconnaître et dit : « Je suis votre sœur, Willie. » Et bientôt des larmes abondantes inondèrent ses joues ; puis se jetant dans ses bras elle se pendit à son cou en disant:

« J'ai eu bien de la peine, Willie, à prendre le contrôle. J'ai fait de grands efforts pour vous décider à venir ici, afin que je puisse vous parler. J'étais navrée à l'idée de mon départ. Je redoutais la mort qui devait me séparer de tous ceux que j'aimais et me forcer de vous quitter, Willie. Je ne trouvais personne qui pût vous mettre en rapport avec moi et alors, par la voix du médium, j'ai demandé à Minnie de vous amener ici avec elle. Oh ! Willie, vous avez été un bon frère pour moi... je ne pourrai jamais reconnaître assez toute la bonté et toute l'affection que vous m'avez témoignées quand j'étais encore sur terre... »

Les époux C... ne connaissaient nullement cette sœur et même Mme D... n'avait qu'un vague souvenir d'en avoir entendu parler.

Quelques séances de Stainton Moses

Depuis plusieurs semaines, le *Light* publie des extraits des manuscrits laissés par Stainton Moses. En voici un qui mérite de fixer l'attention du lecteur :

« Le 18 octobre 1874 j'ai tenu une séance avec le docteur et Mme Speer. J'ai retiré de mes doigts trois bagues que je porte dans le jour, car souvent pendant les séances, mes mains étant agitées, les bagues pourraient produire sur la table des chocs semblables à ceux des raps. Je passai ces bagues dans ma chaîne de montre qui est double, fixée à l'un de ses bouts à une montre et à l'autre à un baromètre anéroïde de poche. La chaîne était passée à une boutonnière de mon gilet. La pièce était dans l'obscurité et je me trouvais ce soir dans l'état de claivoyance le plus parfait que j'aie jamais connu. Ce n'était pas de la trance puisque je pouvais

décrire à M. et Mme Speer tous les mouvements des fantômes qui se présentaient. A mes yeux ces fantômes étaient aussi nettement visibles que n'importe quelle personne en plein jour : les deux autres assistants, au contraire, les voyaient comme des colonnes de vapeurs lumineuses de cinq à six pieds de haut.

Nous avions pris place autour d'une petite table carrée, d'environ trois pieds de largeur ; le Dr Speer me faisait face et Mme Speer était entre nous. Mon attention fut appelée vers un fantôme qui se tenait dans un coin de la salle, derrière M. Speer. Il semblait me regarder avec beaucoup de fixité et peu à peu s'avança vers moi. Je décrivais tous ses mouvements, tandis que M. et Mme Speer apercevaient une colonne vaporeuse a l'endroit que je désignais En s'approchant, le fantôme tendait le bras vers moi. J'étais surpris que la table ne fît pas obstacle à sa marche en avant. Pendant quelques minutes il resta immobile, paraissant posé au milieu de la table, ou plutôt sur la partie du parquet qui y correspondait ; puis il reprit sa position primitive, mais en tenant toujours le bras tendu vers moi. A un moment la main retomba, et aussitôt mes trois bagues tombèrent sur la table, venant du point où le fantôme se tenait. Celui-ci disparut ensuite à mes yeux.

Un mois auparavant, c'est-à dire le 20 septembre, en présence des mêmes personnes, j'avais vu une main lumineuse flotter ça et là près du plafond ; les doigts et le pouce étaient rassemblés et semblaient tenir suspendu à environ deux pouces un objet ressemblant à un pois lumineux. De temps à autre les doigts s'écartaient et laissaient tomber un petit objet rond. Il m'était facile d'indiquer exactement chacun des points de la chambre où il en tombait. Le fait se reproduisit une vingtaine de fois, et lorsque la séance fut terminée, on trouva dans ces diverses parties de la chambre un nombre semblable de petites perles, dont le volume était bien celui des pois lumineux que j'avais vus. Nous avions déjà reçu pendant diverses séances des petits corps ronds de même sorte, mais je n'avais jamais pu saisir le *modus operandi*. L'objet paraissait maintenu en suspension au-dessous de la main comme par une sorte de force d'attraction.

Après la séance, le gaz fut levé en plein et la porte fenêtre qui s'ouvrait sur le jardin fut ouverte toute grande. J'allais et venais du jardin à la salle et la nuit était magnifique. M. et Mme Speer restaient assis à l'intérieur. Le phénomène de la chute des perles recommença et il en tomba une trentaine. On les voyait tomber tantôt une à une et d'autres fois en paquet. Un paquet de huit à dix tomba vivement sur ma tête au moment où je portais un verre à la bouche. La trop grande lumière ne me permettait pas de voir la main. Tous les trois nous voyions la chute des petits corps ronds et quand ce fut terminé, nous pûmes les ramasser.

—

Le *Light* du 11 août rapporte d'après *Hindoo spiritual Magazine* sous la signature du Dr D'Ere Browme, un genre d'épreuve des Fakirs que nous n'avions pas encore vu citer jusqu'ici.

Au milieu d'une fête indienne, un Yoghi se plaça au milieu d'un carré consacré et tomba en trance.

Un groupe de Yoghis d'ordre supérieur s'avança alors, portant un long et profond vase en terre cuite, chauffé au moyen de cendres encore brûlantes. On le remplit de cire qui entra en fusion et dans laquelle chacun d'eux versa le contenu d'un petit paquet qu'il avait apporté.

Un groupe de cinquième ordre prépara alors le corps pour l'ensevelissement, en l'enveloppant dans les plis d'une mousseline blanche, enroulée plusieurs fois et dont chaque extrémité fut solidement fermée au moyen d'une corde blanche.

Avant cela le corps avait subi une préparation spéciale : les yeux, le nez et la bouche avaient été obturés avec une sorte de cire préparée spécialement. Ils prirent ensuite le corps et le plongèrent doucement dans la cire fondue. Il fut retiré et lorsque cette première couche de cire se fût refroidie, ils le plongèrent de nouveau et répétèrent jusqu'à huit fois cette opération.

Pendant ce temps, un autre groupe de Yoghis creusait la fosse, et lorsque celle-ci eut de six à huit pieds de profondeur, la cérémonie de l'enterrement commença.

Les trois plus anciens déposèrent le corps dans une sorte de cercueil grossièrement fait, pendant que les autres, formant une procession autour de l'espace réservé, faisaient entendre des chants. Le cercueil fut descendu dans la fosse ; on le recouvrit de terre et on éleva au dessus une sorte de monticule.

Le huitième jour le cercueil fut exhumé : comme il avait été fermé au moyen de chevilles de bois, on l'ouvrit avec des coins. Le corps fut trouvé dans l'état où il avait été mis. On déroula l'enveloppe de mousseline, on enleva la cire placée sur les yeux, le nez, la bouche et les oreilles et les Yoghis firent en procession trois fois le tour de l'espace réservé. Au troisième tour on vit le Yoghi se dresser seul lentement et prendre la position assise, regardant autour de lui comme un homme qui sort d'un profond sommeil.

Le ressuscité prit ensuite lentement le chemin de la montagne vers une caverne où il se proposait de passer le reste de sa vie dans la méditation. Cette cérémonie devait le rendre apte à servir finalement d'intermédiaire entre les deux sphères, matérielle et spirituelle, à sa volonté.

—

Photographie de lévitation en plein jour. On sait que M. Gellona habite Gênes et qu'il est en excellents termes avec Eusapia. C'est chez lui que M. Youriéwitch, venant de Naples avec Eusapia, eut cette séance pendant laquelle il causa en russe avec l'esprit de son père, qui lui donna plusieurs preuves d'identité. On sait aussi que la mémoire de M. Youriéwitch est tellement susceptible d'étranges défaillances, que MM. Gellona père

et fils furent obligés de lui rappeler, avec les détails les plus circonstanciés, les divers incidents de cette séance. Lorsque, le 10 juillet dernier, Eusapia revint de Paris avec Mlle A..., elle s'arrêta de nouveau à Gênes, chez M. Gellona, où elle passa quelques jours.

Comme elle devait reprendre sa route le 12, M. Gellona lui demanda de vouloir bien poser au milieu de sa famille, afin de prendre la photographie du groupe. En conséquence, à dix heures et demie du matin, Eusapia prit place à une table au milieu des membres de la famille et voici ce que rapporte M. Gellona :

« Je me tenais près de l'appareil, tout occupé de la mise au point. L'objectif était encore obturé, lorsque, à ma grande surprise, je m'aperçus que la table était élevée d'environ huit pouces au-dessus du parquet. Je pris aussitôt la pose et la table retomba sur le parquet, donnant des signes de *vie* et d'*intelligence*. Je pris place alors à la table et priai l'esprit de me faire la faveur de prendre une seconde épreuve, ce à quoi la table répondit en se soulevant trois fois en signe d'assentiment. »

« j'enlevai donc le chassis et le remplaçai par un autre. Je priai ensuite Mlle A... d'enlever et de remettre l'obturateur. Dès que j'eus repris ma place, la table s'enleva de nouveau et resta en l'air jusqu'à ce que le second négatif eût été pris. Le fait se reproduisit encore une troisième, puis une quatrième fois. Dans ce dernier cas ce fut mon fils Ernest qui manœuvra l'obturateur. Les négatifs n'ont pas été retouchés et permettent de constater tous ces détails. »

A l'appui de ce récit M. Gellona a envoyé au *Light* des épreuves dans lesquelles on voit Eusapia assise au bout de la table opposé à l'appareil. Ses mains sont tenues au-dessus du plateau par ses voisins de droite et de gauche, dont les pieds sont posés sur ceux du médium. Le journal ajoute quelques détails qui montrent bien la réalité du phénomène.

—

Mr Karl Schurz, qui occupe une situation distinguée à New-York, publie dans le *Mc llure's Magazine* ses souvenirs d'une longue existence, dans lesquels nous trouvons les observations qu'il fit avec une clairvoyante.

Il prit avec son ami, M. Strodtmann et Melbye, peintre de marine, un rendez-vous pour assister à une séance avec une claivoyante dont ils disaient le plus grand bien. Au dernier moment, se trouvant, dans l'impossibilité de s'y rendre, il envoya à M. Strodtmann deux envelopes soigneusement scellées, dans l'une desquelles il renferma une mèche de ses cheveux, tandis que l'autre contenait un fragment d'une lettre qu'il avait reçue le jour même de Klopka, le célèbre général Hongrois. Ce fragment ne portait que la date de la lettre. Les deux enveloppes furent mises entre les mains de la voyante qui déclara que dans la première se trouvaient des cheveux d'un jeune homme engagé dans une importante entreprise et dont elle fit un très exact portrait.

« Elle décrivit, dit M. Schurz, mon caractère, mes goûts et mes facul-

tés intellectuelles de façon telle que j'en fus profondément surpris. Non seulement je me reconnus dans les principaux traits de sa description, mais j'y trouvai plusieurs passages qui me révélèrent certaines particularités dont je ne m'étais pas rendu compte moi-même. Il arrive parfois, lorsque nous nous étudions nous-mêmes, nos inclinations, nos sentiments, notre façon de penser, nous nous trouvons en présence de contradictions, d'une espèce d'énigme que l'examen le plus sincère ne nous permet pas toujours d'interpréter. Les constatations de cette clairvoyante furent pour moi des traits de lumière, qui résolurent plus d'un de ces problèmes. J'y trouvai en quelque sorte une révélation sur ma conscience intime, une analyse psychologique que je dois déclarer absolument juste.

Ce que la clairvoyante dit au sujet de l'enveloppe contenant le fragment de lettre du général Klapka ne fut pas moins étonnant. Elle décrivit l'auteur comme un bel homme, portant une barbe noire, avec des yeux brillants, qui avait commandé une ville pleine d'hommes armés et assiégée par les ennemis. Autant que j'en puis juger, la description de sa personne, de son caractère, de son passé fut absolument exacte. Mais lorsqu'elle ajouta qu'en ce moment il n'était pas à Paris, mais dans une autre ville, où il s'était rendu pour rencontrer une personne qui lui était très chère, j'ai cru qu'elle s'était trompée.

Quelques jours plus tard je me rendis à Paris et j'y étais à peine arrivé, que je rencontrai le général Klapka dans la rue. Je lui demandai s'il s'était absenté de cette ville depuis le jour où il m'avait écrit sa dernière lettre et je ne fus pas peu surpris lorsqu'il m'eut répondu que quelques jours après, il s'était rendu à Bruxelles pour y voir une personne qui lui était très chère, et qu'il y avait passé près d'une semaine. Un ami de Klapka me dit que cette personne était une dame qu'il devait épouser. La clairvoyante avait donc vu juste sur tous les poins. »

Pour la traduction: Dr DUSART.

Pour la pauvre femme presque aveugle

M. C. de Toulouse. . . . . 20 francs

AVIS

M. G. Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il sera absent pendant les mois d'Août et de Septembre, devant suivre en province un traitement magnétique. Il prie ses correspondants de l'excuser si les lettres qui lui sont adressées restent sans réponse.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

ÉCHANGE

PUBLICATIONS PERIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 57, faubourg St-Martin, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 61, rue de l'Avenir les Lilas (Seine) 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 23, rue Poussin. Paris-Aut. France 7 fr. Etranger, 8 fr.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, 265, à Mont-sur-Marchienne, Belgique 2 francs par an ; Etanger, 3 fr.

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Revue d'Etudes Psychiques, 6, rue Saulnier, Paris. France et Etranger, 8 fr.

Bulletin de la Société d'Etudes Pyschiques de Marseille, 41, rue de Rome. Prix 6 fr. par an.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an. Etranger: 6 fr. Chez M. Thomas, 25, rue du Faubourg Saint Jean, à Nancy.

JOURNAUX PUBLIES A L'ETRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incomotrézo 19, Madrid, 3 fr. en Espagne.

Luce et Ombra, Milan. — Prix 5 fr. ; Etranger, 6 francs. 18, Via Cappucini.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct[r] Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S[t], par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2[e], Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2[e] à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

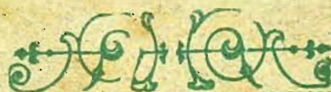
The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois 1 dollar par an.

Het Tœkomstig Leven — De Bilt près Utrecht, Hollande. — Prix 3 florins par an.

N° 4. — 13ᵉ ANNÉE Prix du Numéro : 1 franc OCTOBRE 1906.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme



SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

40, Boulevard Exelmans, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnement **10 fr.** *par an en France. — Étranger :* **12 fr.**

RECHERCHES SUR LA MEDIUMNITE

par Gabriel DELANNE

Prix . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIERES

Quelques Séances avec le médium Miller

(*Suite et fin*) (1)

La quatrième et dernière séance eut lieu le jeudi, 26 juillet, dans le même local, mais elle fut moins bonne que les précédentes, d'abord par suite d'une affluence inattendue de visiteurs qu'il fallut admettre, et à cause d'une hostilité manifestée dès l'origine, par certains des spectateurs. On oublie trop souvent que le médium est un sensitif et qu'il est indisposé par les sentiments malveillants des assistants. Ce soir-là, après la pose des scellès sur la porte de communication avec la salle à manger et la visite du cabinet, quand tout le monde était assis, une personne du cercle fit remarquer sur un ton légèrement agressif que l'on n'avait pas visité le médium. Comme je l'ai fait observer déjà, cette mesure de précaution, excellente avec un médium payé, ne pouvait guère être exigée dans la circonstance. Aussi Miller s'en montra-t-il vivement froissé, d'autant plus qu'il avait été visité complètement à la séance précédente. Il voulait partir ; sur les instances des autres spectateurs, il resta, mais les phénomènes se ressentirent de ces incidents désagréables.

Le médium étant assis sur sa chaise, à côté de moi, il s'écoula un temps assez long, un quart d'heure environ, avant que l'on pût voir quelque chose. La lumière était toujours faible. Enfin une blancheur se montre entre les rideaux, indécise dans ses contours., et se retire sans parler. Une autre, un peu mieux formée, ne dit rien non plus. La troisième apparition dit se nommer Céline, mais elle ne peut donner son nom de famille. Une quatrième forme se fait voir un instant sans prononcer une parole ; puis au bout de quelques minutes, une autre forme blanche prononce le nom d'Emile Pennès. Une jeune fille de l'assistance dit que c'est celui du père d'un jeune homme qu'elle connaît.

Ensuite se succèdent des formes qui ne font qu'une très courte apparition entre les rideaux à peine écartés, et prononcent des noms. L'une d'elle dit Adèle : On demande si c'est Adèle Dusart,

(1) Voir le n° de septembre, p. 129 et suiv.

des coups répondent affirmativement. Une autre dit : Alexandrine Delanne et ajoute : Gabriel ; enfin on entend le nom de Jean Thomas qui n'est pas identifié.

Une petite apparition sort un peu du cabinet, donne le nom de Nini, et une autre fait quelques gestes.

Immédiatement après se produit un phénomène très intéressant. Derrière moi, sur la cheminée, des coups sont frappés sur le mur, à peu près à la hauteur d'un homme debout. A ce moment, ma voisine Mme G se penche sur moi et saisit les deux mains de Miller qui est assis. On frappe de nouveau sur la cheminée et l'on déplace des objets. Pendant que ce bruit se produisait, je demande à Mme G si elle tient bien les mains du médium et elle me l'affirme. Presque immédiatement après ce bruit, Mme B, de l'autre côté du cabinet, est touchée sur les genoux alors que Miller, tenu, ne s'est pas déplacé.

C'est un des épisodes les plus nets qui soient restés dans ma mémoire. Quelques personnes disent avoir vu la main qui frappait sur la cheminée. Peu de temps après, Miller étant toujours à côté de moi, on voit une masse blanchâtre apparaître au-dessus des rideaux pendant quelques instants.

Le médium demande ensuite que l'on visite le cabinet, ce qui est fait par le Dr Moutin. M. Miller y entre, et l'on entend la voix de Betzy qui recommande de chanter et de faire la chaîne.

Au bout de quelques minutes, je vois comme dans les autres séances, une masse blanche paraître au haut des rideaux et descendre en se balançant jusqu'à terre. Là cet amas se gonfle, prend la forme d'un être enveloppé de mousseline, s'avance légèrement en avant du cabinet et tend son bras. La mousseline qui le recouvre va en éventail du poignet au bas de la robe et me paraît plissée. Le bras est nu, assez fort et bien formé. J'entends le nom d'Antoinette, puis quelques paroles que je ne distingue pas. La voix est peu distincte. Cette forme rentre dans le cabinet.

Presque tout de suite lui succède une autre forme, qui se montre après une apparition d'une masse blanchâtre à la partie supérieure des rideaux. L'apparition dit en anglais se nommer Star Light, (étoile lumineuse) et être un esprit guide du médium. Elle est heureuse de nous voir et va faire son possible pour que des esprits français se manifestent. Bien que la lumière ait été augmentée un peu,

il ne m'est pas possible de distinguer les traits de cette apparition, qui disparaît derrière les rideaux.

Jusqu'alors ces formes n'étaient pas lumineuses. Voici que se montre Effie Dean avec son bandeau lumineux autour de la tête. Elle sort du cabinet, vient vers moi et me frappe plusieurs fois sur la tête. J'essaye de voir son visage, mais je ne puis y parvenir. Je sens le contact de la draperie blanche, légèrement ; il me produit la sensation déjà éprouvée de tulle gros et comme empesé. A cause de ma position tout à fait contre la cheminée, la partie rectangulaire du rideau m'empêche de voir une seconde apparition signalée par les assistants, celle de Carrie West, également avec un bandeau lumineux autour de la tête, qui est sortie en même temps du cabinet ; elles y rentrent au bout de quelques instants.

Alors une grande forme sort avec un turban sur la tête, elle dit se nommer Joséphine Case. Elle lève les bras en l'air, puis avant de rentrer, demande si tout le monde la voit bien. Vint ensuite la forme beaucoup plus petite d'Angèle Marchand. C'est toujours la même voix douce que dans les séances précédentes. Elle raconte qu'elle est née à San Francisco, d'une mère française, c'est pourquoi elle parle notre langue, cependant avec un léger accent anglais. De nouveau, je lui demande si elle peut s'approcher pour que je puisse la reconnaître. Elle s'avance, se pose devant moi, se penche légèrement, mais la lumière est trop faible pour me permettre de distinguer ses traits. Elle dit bonsoir, puis se retire.

De nouveau on chante pendant quelques minutes, lorsque M. le Dr Moutin, qui était assis sur la troisième chaise à partir du cabinet, dit qu'il est touché sur la tête par une petite main, qu'il croit être celle d'une jeune fille.

Quelques instants après, une forme de petite taille sort précipitamment du cabinet et pousse des cris bizrares, d'une voix rude bien que voilée, puis elle disparaît en rentrant dans le cabinet. La voix de Betzy nous fait savoir que c'est une jeune indienne qui a l'habitude de se manifester ainsi. Puis ce guide se montre entre les rideaux. Elle dit en anglais qu'il n'a pas été possible de faire mieux ce soir, car les conditions n'étaient plus favorables, puis répète cette phrase en français. On lui demande de chanter ; elle promet de le faire et annonce que lorsqu'elle aura terminé, le médium sera projeté immédiatement hors du cabinet. Alors l'employé de M. Miller chante

une chanson nègre américaine, accompagnée par la voix forte de Betzy, et à peine a-t-elle fini qu'elle disparaît et que le médium se trouve à quelques pas du cabinet, debout devant nous, complètement vêtu.

Il reste quelque temps avant de reprendre entièrement connaissance, puis se déclare très-fatigué et se retire immédiatement pour rentrer chez lui.

Ainsi se terminèrent ces séances, sur lesquelles je désire présenter quelques observations critiques, qui me paraissent nécessaires pour préciser dans quel esprit ces recherches devraient toujours être conduites.

Discussion

Les comptes rendus publiés jusqu'alors au sujet de ces expériences mettent bien en évidence les deux mentalités extrêmes auxquelles on se heurte le plus souvent : d'une part, le récit enthousiaste qui laisse de côté tous les incidents douteux pour ne mettre en relief que les faits démonstratifs ; de l'autre, la narration tronquée, infidèle, passant sous silence les phénomènes qui l'embarrassent, pour ne montrer que les côtés faibles, et se contentant d'essais d'explication tout à fait insuffisants. Sans aucun doute, les uns et les autres sont de bonne foi ; mais leurs appréciations sont presque toujours conditionnées non exclusivement par ce qu'ils voient, mais par leurs croyances antérieures sur le sujet. Essayons donc de nous abstraire de toute idée préconçue pour présenter des arguments purement objectifs.

Il me semble que les critiques ont un peu perdu de vue les conditions dans lesquelles ces séances furent données. M. Miller n'était pas un coupable mis sur la sellette, un médium fraudeur dont il s'agissait d'établir la bonne foi. S'il a consenti à me prêter son concours, à perdre près de 15 jours pour être agréable aux Spirites parisiens, à se fatiguer jusqu'à l'épuisement complet, et ceci à titre purement gracieux, alors que ses affaires réclamaient sa présence en Allemagne, je pense que tous ceux qui ont assisté à ses séances doivent lui en être très reconnaissants, au lieu de prendre envers lui un ton comminatoire, qui ne serait justifié que vis-à-vis d'un coupable, dont les fraudes auraient été découvertes.

Nous demandons chaque jour des médiums ; nous reconnaissons que c'est grâce à eux que nous pourrons établir le bien

fondé de nos théories, et lorsque nous avons la bonne fortune d'en posséder un, au lieu de l'encourager, de le soutenir, on s'empresse d'émettre, après une seule séance, les doutes les plus injurieux ! Ce n'est peut être pas ainsi que nous inciterons ces médiums à revenir, et à faire des sacrifices pour une science dont les adeptes peu accueillants font preuve d'un caractère plutôt difficile.

Sans aucun doute le droit de critique est absolu; mais il doit s'exercer avec tact, avec mesure, et n'avoir pas les allures d'une suspicion blessante. Tous les expérimentateurs qui ont une longue pratique de ces recherches reconnaîtront la justesse de ces observations. Le médium est un sensitif qu'il ne faut pas froisser, si l'on veut obtenir de bons résultats. M. Miller ne se faisant pas rétribuer, avait droit aux égards qui sont dus à toute personne qui veut bien nous rendre service, et il me semble que ceci a été oublié par quelques-uns des invités.

Il faut répéter encore que M. Miller arrivant de San-Francisco avait appris la destruction complète de sa maison de commerce, et après le choc moral causé par ce désastre, son but unique était de reconstituer ses collections par des achats faits dans différents pays de l'Europe. Il n'avait donc que très peu de temps à disposer, et je sentais parfaitement toute mon indiscrétion en lui demandant de sacrifier huit jours, pour donner des séances. Mon intention était de l'indemniser pour cette perte de temps et les dépenses supplémentaires qu'elle lui occasionnerait, mais il m'arrêta dès les premiers mots, en me disant qu'il n'accepterait aucune rémunération. Il avait résolu, me dit-il, de ne plus donner de séances, parce que les savants avec lesquels il avait expérimenté en Amérique l'avaient si brutalement ligotté que des stigmates lui étaient restés aux jambes pendant plusieurs semaines. Je lui dis que nous ne demanderions rien de semblable, et après que j'eus insisté encore, il finit par me promettre les trois séances dont j'ai parlé plus haut. Voilà pourquoi Miller n'a été ni attaché, ni fouillé avant les séances. L'absence de toute visite préalable est-elle une raison suffisante pour discréditer nos observations? Je ne le crois pas, et je vais expliquer pourquoi tout à l'heure.

En passant, il est bon de faire observer que ces discussions montrent que les Spirites ne sont pas, dans la généralité, les naïfs dont nos adversaires parlent sans cesse. S'il se rencontre dans nos rangs

des exaltés, des gens à qui la seule idée que l'on surveillera sévèrement un médium renommé fait lever au ciel des bras indignés, il en est d'autres, nombreux, qui aiment à se rendre compte de ce qui se passe sous leurs yeux, et qui n'acceptent les faits comme réels que sous bénéfice d'inventaire, se réservant pour porter un jugement jusqu'au moment où il peut être fortement motivé. Toute ma vie j'ai cherché à faire partie de cette seconde catégorie, c'est pourquoi je veux exposer sincèrement quelques-unes des remarques que j'ai pu faire au cours de ces expériences.

Le Contrôle

D'une manière générale, il est certain que quel que soit le médium, il est préférable, au point de vue scientifique, de s'assurer, lorsque cela est possible, par une visite minutieuse de sa personne et de ses vêtements qu'il ne porte sur lui aucun accessoire (mousseline, ou étoffe légère, masque en baudruche, fil de cuivre fin, matière lumineuse, etc. etc.) au moyen desquels il pourrait se déguiser ou simuler une apparition.

En second lieu, il est urgent qu'il n'y ait pas de compère parmi les assistants.

Enfin, autant que ceci est compatible avec les conditions de l'expérience, il est hautement désirable qu'il y ait assez de lumière pour que les assistants puissent se surveiller mutuellement, et pour qu'il soit possible de distinguer nettement les phénomènes qui se produisent. Examinons sommairement chacun de ces points.

Dans les séances tenues avec Miller, sauf à la troisième, aucune visite personnelle du médium n'a été faite, ce qui est évidemment regrettable, mais j'ai déjà expliqué qu'étant données les circonstances, il n'était guère possible d'agir autrement. On verra par la suite de la discussion que je n'ai aucune raison sérieuse de contester la réalité des manifestations, mais je suis obligé de reconnaître que dans la seule séance où la visite a eu lieu, certaines circonstances ont contribué à diminuer la valeur de cette mesure de précaution.

Tout d'abord, c'est le médium qui a choisi, à l'improviste, le jour où ce contrôle devait être exercé. Puis j'ai signalé qu'après la visite, à une lumière très faible, M. Miller et son employé se sont trouvés à côté l'un de l'autre pour faire déplacer les personnes qui étaient

déjà assises. Je n'ai observé aucun mouvement suspect du médium et de son employé, et personne n'a signalé les avoir vus échanger des objets, mais il n'en est pas moins vrai que cette proximité a été une circonstance fâcheuse, d'autant plus que c'est la seule séance dans laquelle l'obscurité absolue fut demandée un peu avant la fin. Pour ceux qui veulent voir partout de la fraude, il est évident qu'un médium, habile prestidigitateur, pourrait recevoir de son complice un certain nombre de petits paquets contenant tous les objets nécessaires à un déguisement,s'en servir pendant la séance, et les lui rendre ensuite pendant l'obscurité absolue en les lui passant au-dessus de la tête des personnes faisant le cercle. On a vu exécuter des tours plus difficiles que celui-là. Mais la question est de savoir dans quel but M. Miller se serait livré à ces supercheries. Ce n'était pas pour gagner de l'argent, puisqu'il se refuse à donner des séances payantes et qu'il n'a pas voulu garder les 500 francs que je lui avais offerts à titre de cadeau. Ce n'était pas non plus pour avoir de la réclame puisqu'il fuyait les reporters et qu'il n'a cédé qu'à mes instances réitérées. Sa réputation est faite depuis 15 ans en Amérique et n'aurait pas été augmentée par le récit de quelques séances données à Paris avec des spirites. Alors, je ne découvre pas le mobile qui aurait pu pousser M. Miller à une simulation qui l'exposait,sans profit d'aucune sorte, à être déshonoré si on le découvrait.Ceci dit, je poursuis mes réflexions.

J'ai lu dans un compte-rendu que le médium choisissait les personnes qui devaient se trouver auprès de lui ou à l'autre extrémité de la chaîne, près du cabinet. La vérité m'oblige à dire qu'il n'en a pas été ainsi, car à toutes les séances, c'est moi qui lui ai demandé d'être son voisin, et il en a été de même pour les dames qui terminaient le cercle de l'autre côté. Je réponds absolument de l'entière probité de ces dames,et je suis assuré qu'il n'y avait pas de complices parmi les invités qui, sauf dans deux cas,étaient connus de moi, et des étrangers pour le médium.

En prenant connaissance du récit des séances avec M. Miller, publié l'année dernière par M. Van der Naillen dans la *Revue Spirite*, je m'étais imaginé que les apparitions qui se manifestaient avec lui pouvaient supporter une forte lumière. Peut-être en a-t-il été ainsi à San Francisco, mais à Paris la lumière a toujours été manifestement insuffisante, car elle ne m'a jamais permis, même de près, de

voir le visage des formes qui sortaient du cabinet. D'ailleurs, à deux chaises d'intervalle, il m'était très difficile de distinguer la figure des personnes qui formaient le cercle. Il est certain que c'est encore là une circonstance regrettable, car chacun sait combien une clarté faible favorise les illusions et rend difficile l'appréciation exacte des silhouettes, Joignons à cela les chants ou la conversation que l'on était obligé de soutenir,et l'on aura l'énumération de quelques-unes des critiques que l'on peut justement faire au sujet des conditions dans lesquelles le contrôle a pu s'exercer.

Passons maintenant à l'examen de quelques faits.

Les apparitions

En ce qui concerne les formes qui se montrèrent, on peut faire deux grandes divisions : celles qui eurent lieu pendant que le médium faisait encore partie du cercle, et celles où elles se produisirent quand il était dans le cabinet. Examinons d'abord les premières.

Il eût semblé que la présence du médium assis à côté de moi dans la salle offrirait une garantie suffisance pour assurer la sincérité du phénomène. Il n'en fut pas ainsi, car un critique émet, — sous forme d'hypothèse, il est vrai — la possibilité pour le médium de frauder, de la manière suivante : (1)

Pendant toutes ces apparitions, Miller restait assis dans la salle. Sa présence ne peut constituer l'ombre d'un doute. Il n'était pas en trance, il prenait part assez souvent à la conversation ; sa silhouette était même visible à certains instants pour quelques-uns des expérimentateurs ; M. Detanne déclarait, de temps en temps, le sentir toujours auprès de lui et lui toucher le bras gauche.

Mais la division des rideaux n'était qu'à 50 centimètres environ de son épaule droite. En de pareilles conditions, il est permis de se demander si M. Miller ne répèterait pas le truc bien connu dont plusieurs médiums ont eté accusés, et quelques-uns mêmes convaincus, c'est-à-dire si, ayant un bras droit libre, il ne pouvait pas sortir de ses poches de la mousseline blanche, soutenue par des buscs ou d'autres stratagèmes qui, dans cette obscurité presque complète, suffirait à constituer ces masses blanchâtres. Il faut pourtant reconnaître que difficilement un pareil manège aurait toujours pu échapper à l'attention de M. Delanne, qui était le seul observateur qui fût en position de contrôler *peut-être* les mouvements de son voisin. D'ailleurs, quelque chose comme une tache blanche apparut à un certain point en haut du rideau, certainement hors de la portée de la main du

(1) De Vesme. *Annales des Sciences Psychiques*. Août. p. 506.

médium, si celui-ci était resté assis et si la boule n'était pas perchée au bout d'une baguette. Pendant ce phénomène, une dame qui était placée à la gauche de M. Delanne, dit avoir maintenu les mains du médium, qu'elle sentait parfaitement dans les siennes. Malheureusement, tout cela s'est passé assez rapidement et très confusément, ce qui fait que j'avoue ne pas pouvoir présenter ce dernier phénomène comme d'une authenticité indéniable.

M. de Wesme parle comme d'une chose très-connue, d'une fraude que divers médiums auraient employée pour, restant dans le cercle, simuler avec le bras droit des apparitions dans le cabinet. J'avoue que malgré vingt années d'études sur se sujet, c'est la première fois que j'entends parler de cette supercherie et, à ma connaissance du moins, aucun médium célèbre n'a été signalé pour user de ce stratagème spécial. Examinons si cette hypothèse peut se soutenir.

Je me demande comment le médium, assis à côté de moi et gardant pendant ce temps une immobilité presque complète, — car jamais il ne s'est levé, jamais même je ne l'ai vu se pencher vers le cabinet — aurait pu produire ces effets. Sans doute la lumière était trop faible pour me permettre de surveiller sa main droite avec certitude, mais pour simuler les apparitions entre les rideaux, il aurait fallu entreprendre une série d'opérations bien difficiles à réaliser à mon insu. Il ne faut pas oublier qu'une étoffe blanche se distinguait bien, même pour les personnes situées en face du cabinet, de l'autre côté de la chambre, comme je m'en suis assuré en mettant un mouchoir blanc sur mes genoux. Dès lors, si Miller avait sorti de sa poche ou de sa poitrine des paquets de mousseline, ceux-ci eussent été visibles, à moins d'être assez petits pour être dissimulés dans sa main, supposition peu probable étant données les dimensions des apparitions, ou bien étant enveloppés d'étoffe noire, ils auraient pu être dissimulés à la vue, mais il aurait fallu les développer à l'abri des rideaux, faire disparaître l'enveloppe, toutes choses bien difficiles à exécuter avec une seule main.

Et puis, dans certains cas, ce sont de véritables formes qui étaient visibles. Quelques-unes s'avançaient en entraînant les rideaux de chaque côté, comme si deux mains les tenaient. Le médium restant immobile et assis, qui aurait produit artificiellement cette progression ? Pour donner le relief d'un corps, il faut que l'étoffe blanche soit soutenue par une carcasse quelconque ; d'où l'aurait tirée le médium et comment aurait-il pu monter ce mannequin dans le ca-

binet avec une seule main, sans bouger et dans l'obscurité ? Tout ceci semble bien hasardé comme supposition, d'autant qu'il faut compliquer encore nos hypothèses, par l'intervention d'un bâton, muni d'un crochet, pour faire comprendre comment le médium étant assis, des blancheurs se montraient au dessus des rideaux. On peut imaginer une sorte de canne à pêche dont les parties s'adaptent les unes dans les autres, de manière à n'occuper qu'un très-petit volume quand toutes les pièces sont rentrées, mais c'est une difficulté de plus qui vient s'ajouter aux autres, quand on songe à la quasi impossibilité qu'il y aurait à adapter un mannequin à l'extrémité d'une tige, derrière un rideau, avec une seule main et sans faire de mouvements apparents. Comment développer cette tige et lui donner la longueur voulue ? Pendant cette opération, que deviendrait le mannequin ; s'il est par terre comment le retrouver ?

Dira-t-on que l'étoffe figurant l'apparition était simplement épinglée aux rideaux, dans l'intérieur, ce qui supprime le mécanisme. Je répondrai que cela n'est pas possible pour certaines formes qui avaient la stature humaine, c'est-à-dire dépassaient de beaucoup nos têtes lorsque nous étions assis, le médium n'aurait pu, dans ce cas, leur donner le relief nécessaire, ni les faire progresser, en gardant son immobilité.

Si l'on veut bien réfléchir, on se rendra vite compte que toutes ces opérations, faciles à imaginer sur le papier, sont pour ainsi dire impraticables dans la réalité. Quelque chose me semble décisif à cet égard. C'est que si l'on veut à toute force que quelqu'un d'extraordinairement habile puisse réussir ces opérations avec un cabinet formé de bandes d'étoffe non cousues entre lesquelles le bras peut se glisser, cela est imposible si la paroi du cabinet est d'une seule pièce. Or, c'était le cas chez M. Letort, et cependant nous avons vu dans la première partie, exactement les même formes blanches paraître entre les rideaux, qu'aux séances ultérieures. Enfin, dernière remarque importante, c'est qu'il faudrait pas mal de temps pour exécuter ces diverses manœuvres, tandis que dans les trois séances bien réussies, il ne s'écoulait guère plus de deux ou trois minutes entre le moment où l'on s'asseyait et celui où l'on voyait la première forme. Ceci est si vrai, que j'ai été surpris chez M. Letort par la rapidité avec laquelle se montraient les premières formes, et que j'en ai fait la remarque à haute voix, car je venais d'assister en

province à d'autres séances où les phénomènes ne se produisaient qu'au bout d'un quart d'heure, et même davantage, Miller étant dans le cabinet. Enfin il aurait été nécessaire que le médium fît rentrer tout son attirail sur lui avant la seconde partie, puisqu'il demandait toujours qu'on visitât le cabinet avant d'y rentrer. C'était multiplier bien imprudemment les occasions de se faire prendre, pour quelqu'un qui aurait triché.

Pour en terminer avec les effets physiques de la première partie, je rappellerai un épisode qu'il eût été impossible de simuler : c'est celui des coups frappés sur la cheminée, derrière le médium, pendant que ma voisine Mme G tenait ses deux mains. Je suis d'autant plus sûr du témoignage de cette dame, que j'avais eu récemment une discussion très-vive avec elle, au sujet d'expériences de matérielisations auxquelles nous avions assisté tous les deux et où elle avait fait montre d'un scepticisme outré. Elle était venue à cette dernière séance de Miller dans l'intention de surveiller étroitement le médium, et en entendant frapper sur la cheminée elle se pencha tout-à-coup complètement sur moi, et saisit brusquement les deux mains du médium, qui ne s'y opposa pas. Je lui demandai si elle était certaine de tenir les deux mains, elle me l'affirma énergiquement, c'est précisément pendant ce temps que des coups furent de nouveau frappés et des objets déplacés sur la cheminée. Je n'ai pas vu la main qui produisit ces bruits, mais sa présence fut signalée par d'autres assistants.

Les présomptions en faveur de la réalité des manifestations croissent encore lorsqu'on observe qu'un certain nombre des noms qui furent donnés étaient connus des assistants. On ne peut attribuer au hasard d'aussi nombreuses réussites, pas plus qu'à une connaissance anticipée de ces noms et prénoms par le médium, puisqu'il ne connaissait aucune de ces personnes et que, le plus souvent, il ignorait qu'elle dussent assister à la séance. C'est le cas notamment pour M. et Mme White, pour Mme Hoileux, pour M. Perret et pour M. le Dr Dusart qui me sont personnellement connus. Au sujet des noms d'Elise Froelich et d'Emile Pennès, je ne saurais être aussi affirmatif, bien que rien ne me permette de suspecter le témoignage de ceux qui les ont identifiés. En ce qui concerne ma mère, qui était fort connue de son vivant, il est possible que son nom soit parvenu

à la connaissance de M. Miller, mais rien ne le prouve, c'est une simple induction.

Les voix qui se firent entendre dans cette première partie étaient généralement par distinctes, et l'on pourrait supposer qu'elles provenaient d'un chuchottement du médium. où qu'elles étaient produites peu ventriloquie, je n'insisterai donc pas sur ce point, bien que les apparitions nettement matérialisées et sorties du cabinet s'exprimassent souvent à haute voix, avec des timbres différents et toujours les mêmes pour chaque personnage, aux différentes séances.

Dans la seconde partie, les manifestations avaient une intensité beaucoup plus grande. Les formes sortaient fréquemment du cabinet, s'avançaient dans le cercle et discouraient parfois pendant plusieurs minutes, comme ce fut le cas entre autres pour le Dr Benton et pour la forme qui donna le nom d'Atlantis. Il est évident ici, que le contrôle fut de beaucoup moins bon que dans la première partie, puisque le médium, non fouillé, aurait pu se déguiser tout à son aise dans le cabinet. Mais ceci n'est qu'une supposition qui aurait besoin d'être appuyée de faits précis pour être sérieusement soutenue. J'ai entendu des personnes en qui j'ai toute confiance me dire qu'elles avaient reconnu les moustaches du médium, sur la figure d'une des formes féminines qui se montraient.

Sans discuter si elles ne se sont pas trompées, — et si un prestidigitateur aussi habile et aussi exercé qu'il faudrait supposer le médium aurait commis cette faute grossière de ne pas cacher sa barbe — je dirai que jamais je n'ai pu faire de constatation semblable, et certains faits me semblent établir : qu'au moins quelques-unes des apparitions ne pouvaient pas être produites par le médium déguisé.

Dans la séance du 22 juillet, (1) l'apparition qui sortit des rideaux était de la taille d'un enfant de dix ans tout au plus. Elle marcha délibérément, et non comme quelqu'un qui se traînerait sur les genoux, et vint s'ssseoir à côté de moi sur la chaise restée libre du médium. Sa corpulence était grêle et ne rappelait en rien la robuste carrure de Miller. De plus, elle parla d'une voix criarde et désagréable, chanta faux, puis se rapprochant du cabinet, elle s'enleva en l'air, redescendit, et parut s'effondrer sur le plancher,

(1) Voir le N° de Septembre p. 134.

juste devant l'ouverture des rideaux. Dans l'hypothèse d'une fraude, je demande comment on pourrait simuler ces phénomènes.

Inexplicables également les apparitions SIMULTANÉES des deux formes qui dirent se nommer Marguerite et Lea Fox, dont l'une vint près de moi, et dont l'autre s'approcha de la personne qui était à l'autre extrémité du cercle. Elles parlèrent, se murent indépendamment l'une de l'autre, et rentrèrent successivement dans le cabinet, étant éloignées l'une de l'autre de toute sa largeur, soit au moins un mètre cinquante. Si l'une de ses formes était le médium déguisé, qui faisait mouvoir l'autre ? C'est la seule fois que j'aie vu, dans de bonnes conditions, deux apparitions en même temps; mais il se produisit encore une double apparition à la dernière séance, comme cela résulte du témoignage des autres personnes qui assistaient à l'expérience.

Il me faudrait plus de temps que celui dont je puis disposer actuellement pour relater d'autre phénomènes dignes d'attirer l'attention, comme celui du courant d'air froid qui parcourut la salle à la première séance, et fut nettement perçu par les personnes du cercle très-éloignées du cabinet où se trouvait le médium. L'hypothèse que les noms exacts, donnés alors par le médium et non par les formes, seraient dus à la transmission de pensée des assistants, suppose implicitement que Miller est médium intuitif, donc il possèderait déjà une faculté supranormale et ne serait plus un simulateur pur et simple, ce qui me paraît certain également, à cause des effets physiques produits sur la cheminée. Puis je crois que la transmission de pensée ne joue aucun rôle, car, le nom d'Antoine, révélé au D[r] Dusart, était fort loin de son esprit, comme ce fut le cas également pour la grand-mère de M. White et pour d'autres expérimentateurs.

Enfin il faudrait une extraordinaire habileté à M. Miller pour se projeter presque instantanément dans la salle, tout habillé, alors que l'esprit visible et chantant de Betzy vient à peine de disparaître derrière les rideaux.

En résumé, si nous n'avons pas eu de preuves absolues de la réalité des apparitions, telles que celles qui auraient résulté de la vision simultanée du médium et d'une forme nettement matérialisée en dehors du cabinet,ou de leur photographie,ilexiste de fortes présomptions en faveur de la médiumnité de M. Miller auquel nous devon

une grande reconnaissance pour l'obligeance et le désintéressement dont il a fait preuves. Pour moi, je crois que nous aurions pu parvenir à des résultats tout à fait décisifs si l'on avait montré plus de tact et de bienveillance envers lui. Espérons que les futurs observateurs seront plus avisés.

GABRIEL DELANNE.

Nos Origines

Quiconque réfléchit, se demande, à un moment quelconque de son existence, pourquoi il est sur la terre, et comment notre race est apparue sur le globe. A ces questions, bien des réponses ont été données par les religions et les philosophies, mais la diversité même des solutions offertes pour résoudre le problème, montre que la plupart étaient inexactes. Ceci n'a rien de surprenant si l'on songe que ce n'est que depuis un siècle, environ, que cette question a pu être étudiée scientifiquement.

Les légendes sur la création sont aussi vieilles que les Sociétés. L'Inde, la Chine, l'Egypte, la Chaldée, l'Assyrie, la Grèce, ont des récits qui se ressemblent pour le fond, si les détails diffèrent. La Genèse ne fait pas exception et, partout, on retrouve l'intervention d'un démiurge, qui fait sortir l'univers du néant par un acte de sa volonté souvraine. L'idée maîtresse de toutes ces cosmologies est celle d'un être tout puissant qui organise le monde d'un seul coup, tel que nous le connaissons, qui place l'homme dans ce milieu, en le tirant du limon de la terre et en le pétrissant à son image. C'est un merveilleux enchanteur qui réalise un jour les dessins de sa fantaïsie et qui, content de son œuvre, la maintient immuable, depuis l'origine, par le seul effet de sa volonté.

Il n'était pas permis jadis d'aborder la discussion de ces problèmes, car ces enseignements étaient sacrés, Dieu même ayant révélé à ses ministres la vérité absolue. Avec l'affranchissement des intelligences est venue la discussion. Les fables sur la création en sept jours et sur le paradis terrestre ont fait place à des théories plus sérieuses, car celles-ci s'appuient sur des témoignages que nul ne peut plus récuser, sur la nature elle-même qui est la véritable histoire *sainte*, car elle est l'expression vivante de la réalité.

L'astronomie d'abord, la géologie, ensuite, nous retracent les étapes de notre mystérieux passé, et ce n'est pas un mince sujet d'étonnement et d'admiration, que celui de cette reconstitution d'événements enfouis dans la nuit d'innombrables siècles écoulés. Par quel prodige est-on parvenu à ressusciter les âges disparus ? Quelles archives contenaient la prodigieuse histoire des périodes mille fois séculaires qui ont précédé l'apparition des êtres pensants, et comment savoir ce qui s'est déroulé dans l'immensité des temps antérieurs, alors qu'aucune intelligence n'existait encore sur ce globe ? Mieux encore, n'était-ce pas une folle audace que celle qui prétendait remonter jusqu'à l'origine de ce globe pour en expliquer la formation ?

La science, cependant, a osé porter ses investigations dans ces ténèbres. Son flambeau a illuminé le chaos primitif et elle nous offre aujourd'hui tout un ensemble de théories rationnelles, qui nous montrent une harmonie splendide présidant sans interruption dans l'espace à l'organisation du Cosmos, suivant des lois immuables.

Sans doute, les hypothèses sur la création ne résolvent pas encore tous les problèmes que la nature offre à nos méditations ; mais elles ont au moins l'avantage de s'appuyer sur des faits constamment vérifiables, et elles reçoivent, de temps à autre, des confirmations par la découverte de faits nouveaux qui viennent montrer que la science est dans la bonne voie, celle de l'explication *naturelle,* sans miracle, de tous les faits de l'univers.

Galilée, en démontrant la rotation de la terre, a rendu à l'humanité d'inappréciables services. Il a déraciné pour jamais cette absurde pensée que nous étions le centre du monde et que l'Univers était créé pour nous. En réalité, la terre n'est qu'un des astres qui gravitent autour du soleil et rien ne la distingue de ses sœurs planétaires, sinon sa petitesse. Nous ne sommes plus les rois de la création, mais les habitants d'une portion de l'étendue qui ne diffère en rien des autres parties de l'espace sans bornes. Un cataclysme pourrait anéantir la terre et tous ses habitants que l'ordre immuable du reste de l'Univers n'en serait point troublé. La fin de notre globe ne serait point celle du monde, qui continuerait de déployer dans l'infini ses inumérables merveilles. Si la vie existe ici-bas, c'est qu'elle doit exister partout, puisque nous ne sommes qu'un point, qu'un atome,

au milieu des millions d'autres astres qui se meuvent dans toutes les directions de l'infini.

Ce sont ces idées qu'il faut prendre pour guides lorsque l'on tente de déchirer les voiles de nos origines.

Laissant de côté tous les enseignements surannés reçus pendant notre enfance, il faut ne faire état que des faits positifs que l'étude nous révèle, et se bien persuader que ce qui se produit sur la terre a pu et dû se produire des milliards de fois, sous d'autres formes, dans les autres terres du ciel, avec une diversité dont l'inépuisable fécondité de la terre nous offre tous les jours des exemples.

C'est aussi l'avis de l'éminent astronome Camille Flammarion qui, réfutant une théorie d'Alfred Russel Wallace d'après laquelle la terre serait le seul monde habité, écrit :

« Le but de M. Wallace est d'arriver à faire croire que notre planète est le seul monde habitable ; et tel est, en effet, l'objet de sa dernière démonstration. Il pose en principe l'unité de composition chimique de l'univers et comme conséquence, déclare que partout où la vie pourrait exister, elle doit fatalement être organisée sur les mêmes bases fondamentales que chez nous. D'après le naturaliste d'Outre-Manche, pour qu'un monde soit habité, il faut qu'il soit non seulement analogue, mais *identique* à celui que nous habitons :

« 1° Distance du Soleil convenable pour la température du sol, l'évaporation de l'eau des mers, les nuages, les pluies ;

« 2° Une atmosphère étendue et de densité suffisante pour la circulation générale telle qu'elle est ici ;

« 3° Des mers et des marées, par conséquent une lune pour les produire. Sans marées, pas d'êtres supérieurs ;

« 4° Que les mers soient très-profondes et que la quantité d'eau représente treize fois celle du relief du sol ;

« 5° Enfin, de la poussière. Sans poussière, pas de nuage pluvieux. Les déserts sont donc également nécessaires pour répandre de la poussière dans l'atmosphère et permettre à chaque molécule de se condenser autour d'un petit grain. »

« Etant supposées ces cinq conditions inéluctables, on conçoit que M. Wallace ne trouve pas facilement un second monde identique au nôtre. Dans notre système solaire, la terre est seule à la distance convenable, évidemment. Les autres planètes sont trop près

ou trop loin du soleil. Pour les autres systèmes, on ne sait pas ; mais ce serait bien juste qu'il y eût précisément une autre situation calorifique identique. L'atmosphère de Mars n'est pas assez dense pour une respiration confortable.

« Venus est inhabitable puisqu'elle manque de lune. Quant à la poussière, il y en aurait peut-être trop sur Mars, mais il n'y en a pas évidemment assez sur Jupiter. Pourtant Jupiter a certainement des nuages, et beaucoup. Il faut croire que l'éminent naturaliste ne l'a jamais regardé.

« Les arguments de M. Wallace sont plus ou moins originaux ; mais son raisonnement est vieux comme le monde ; c'est toujours le même : ou nous ressembler, ou ne pas exister. Ces singuliers biologistes ne conçoivent la vie que dans l'identité. Je n'ai jamais pu m'empêcher de comparer leur raisonnement — toute révérence gardée — à celui que les poissons pourraient avoir dans leur gîte transparent. Vous voyez d'ici deux goujons apercevant un pêcheur à la ligne. « Tiens, un poisson hors de l'eau, c'est impossible. » « Assurément, pense l'autre, mais pourtant il me semble... » Si ces habitants des eaux sont tout à fait ignorants, ils arriveront peut-être à admettre l'existence réelle du pêcheur. Mais si nous leur supposons, par hypothèse, une instruction scientifique réelle, plus ils élucideront les conditions vitales de l'être hors de l'eau, et moins ils les admettront. Sans avoir le grade de docteurs ès-sciences, ils seront assez forts pour être convaincus de l'impossibilité de la vie hors de leur élément. Et ils iront même jusqu'aux nuances de détail exposées par le Docteur Wallace, si, par exemple, ils voient arriver dans leurs parages un petit saumon remontant la rivière. « D'où vient-il ? » — « De l'eau salée, répond son voisin. » — « De l'eau salée ? Impossible. On ne peut vivre que dans l'eau douce. » Et si le saumon leur parlait de la mer, ils n'auraient pas la sottise d'y croire, car ils *savent* par tradition que l'eau salée n'est pas habitable.

« N'est-ce pas là, Messieurs, le raisonnement des citoyens de notre planète prenant leur horizon pour les bornes du monde ?

« Et d'autre part, n'est-ce pas nous croire bien parfaits que de supposer ainsi que les habitants des autres mondes doivent nous ressembler ou ne pas exister ? On a pensé, on a écrit que Dieu avait créé l'homme à son image ! La vanité naturelle y aidant un

peu, on l'a cru. Et lorsque l'homme a voulu représenter Dieu, il n'a rien pu imaginer de mieux que lui rendre la pareille et d'en faire un Homme. Un philosophe grec a ajouté, d'ailleurs, que si les bœufs pouvaient avoir une idée de Dieu, ils le considèreraient évidemment, eux aussi, comme un être semblable à eux, comme un grand bœuf. Tout cela n'est-il pas un peu enfantin ? Oh ! Si nous étions admirablement réussis — ce qui devrait être, vraiment, s'il n'y avait qu'un seul monde — ce serait peut-être excusable. Mais que l'humanité se contemple et qu'elle juge elle-même de sa perfection ! Que tous les habitants des myriades de mondes qui se succèdent dans l'étendue des cieux soient pareils à nous ! Ne trouvez-vous pas là une certaine audace, sinon une ironie majeure ? Car enfin, Messieurs, cette race humaine n'est-elle pas encore un peu grossière, disons le mot, un peu animale ? La première condition de la vie n'est-elle pas de... manger, et l'organe le plus essentiel à l'entretien de la vie n'est-il pas... le tube digestif ? Il n'y a pas là de quoi être fiers. Et j'avoue, pour ma part, ne pas voir nécessairement dans les populations du ciel entier une mangeaille et une tuerie perpétuelles...

« Non, Messieurs, la variété est infinie dans les champs étoilés, comme dans les prairies de la terre. De plus, nous pouvons, nous devons saluer dans la vie le but même des choses, but perpétuellement atteint sur le globe, votre seul champ possible d'expérience et d'observation. Oui, la vie apparaît comme une loi inéluctable, comme une force impérieuse à laquelle tout obéit, comme le résultat même de l'association des atomes. La terre se montre à notre étude comme une coupe trop étroite débordant de toutes parts. Du fond des eaux, des vallées et des montagnes, du manteau de végétation qui tapisse le sol, de l'humus des champs et des bois, de l'air que nous respirons, s'élève un bruissement immense, prodigieux, perpétuel. Ecoutons ! C'est la grande voix de la nature, faite de toutes les voix inconnues et mystérieuses qui nous parlent sans cesse, voix des flots de la mer, voix du vent dans la forêt, voix des airs et des eaux, voix des trois cents mille espèces d'insectes qui emplissent tout et qui de la surface de notre planète font un monde fantastiquement vivant, entretenu par la force, en apparence, aveugle de l'instinct.

« Une goutte d'eau renferme des milliers d'êtres, parmi lesquels

nous ne pouvons pas ne pas remarquer les 215 familles d'infusoires décrites sous le microscope du naturaliste Ehrenberg, si variées dans leurs formes bizarres, et si prodigieusement fécondes qu'un seul rotifère peut produire seize millions d'êtres en deux semaines. Un gramme de poussière des rues de Paris renferme 130,000 bactéries. Les micro-organismes ne se rencontrent pas seulement dans les airs et dans les eaux, ils fourmillent encore dans la terre végétale où ils jouent un rôle de la plus grande importance. Récemment Krammer en a compté jusqu'à 65.000 par gramme. Fouillons le sol dans un jardin, dans un champ, dans une prairie, nous trouverons des vers occupés à fabriquer du limon assimilable. Soulevons une pierre dans un chemin creux, nous mettons au jour toute une population grouillante. Parcourons un domaine, nous rencontrons des fourmilières, des monticules de taupes, nous faisons fuir des lézards qui fôlâtrairent au soleil, nous entendons les oiseaux gazouillant près des nids, nous sommes enveloppés de bourdonnements d'insectes, des nuées de moucherons voltigent au soleil, et, le soir, quand tout le concert diurne semble s'apaiser, c'est le chant du grillon solitaire et plaintif, ou le coassement de la grenouille, ou la petite cloche du crapaud, tandis que le ver luisant, étoile terrestre, s'allume dans l'herbe épaisse. Partout la Vie, répandue en germes innombrables, se perpétuant même en parasites au détriment d'elle-même, imposée par une reproduction sans arrêt ni trêve, et cela dans tous les siècles, les pierres même dont nous bâtissons nos maisons étant pleines de fossiles si prodigieusement multipliés qu'un gramme de ces pierres renferme parfois des millions de carapaces de coquilles ! Qui n'a admiré au microscope les splendides rosaces des diatomées, dont chacune pèse à peine un millionième de milligramme, et qui nous offrent une perfection de construction supérieure à celle de nos plus belles rosaces de cathédrales ?

« Et c'est devant ce spectacle de la Vie immense, prodigieuse, formidable de notre atôme terrestre, malgré ses imperfections planétaires, ses saisons absurdes, ces cyclones dévastateurs, ses tremblements de terre, ses volcans homicides, son atmosphère non nutritive, et toutes ses déplorables conditions biologiques, que l'on voudrait nier l'existence de la vie et de la pensée dans les sphères splendides de l'infini ! C'est nier le Soleil, c'est nier la Lumière ?

« Avouons plutôt que si notre misérable globule est habité, c'est parce que la nature n'a pas pu faire autrement, c'est parce que la vie est une loi universelle.

« Résumons-nous, Messieurs. Le résultat de cet examen dans lequel je vous remercie de m'avoir suivi avec tant de bienveillance, est que notre planète n'a aucune supériorité marquée dans notre système solaire ; que notre Soleil n'occupe aucune place prépondérante dans l'agglomération de millions et de millions de soleils qui constitue notre univers sidéral ; que cet univers sidéral, quelle que soit son immensité, n'est qu'un point au sein de l'infini sans bornes ; qu'il n'y a aucune raison pour que des milliards d'autres univers n'existent pas, plus vastes et plus merveilleux encore que celui que nous connaissons ; et que toutes nos conceptions sur la vie, sur la nature, sur l'espace et sur l'éternité ne sont que des impressions de têtes de libellules flottant dans un rayon de soleil. Nous vivons dans le relatif et dans l'*Inconnu*, et nous voyons se dissoudre la trame aérienne de nos existences au sein d'un ABSOLU, SANS LIMITES, SANS COMMENCEMENT ET SANS FIN. Le monde matériel est partout au vestibule des cieux. »

Il est bon, lorsque l'on veut étudier les origines, de se hausser jusqu'à la sublimité du sujet, que le grand astronome fait si bien ressortir. Nous verrons tout à l'heure que, sur notre globe, l'origine de la vie se perd aussi dans la nuit du passé, mais que l'on peut cependant imaginer comment elle a pu prendre naissance ici-bas.

(*A suivre.*)

A. BECKER.

Les Séances de la Villa Carmen et leurs critiques

Par J. MAXWELL.
Docteur en médecine, avocat général près la Cour de Bordeaux

(*Suite*) (1)

Mais non, il refuse, et il le fait en ces termes :

« Vous intervertissez les rôles : ce n'est pas à moi à faire la preuve. C'est à vous. Je vous renvoie votre défi.

(1) Voir le numéros de Septembre p. 140 et suv.

« Vous prétendez que B... existe véritablement.

« Moi je nie qu'il existe. C'est à vous à me montrer son existence... etc ».

Il n'est pas logique. Rappelons les faits :

MM. Delanne et Richet déclarent avoir vu certains faits de matérialisation. M. Richet ajoute : « Il n'y a qu'une fraude de Mlle Marthe B.., qui puisse les expliquer, mais je ne vois pas comment elle aurait opéré. »

Le médecin algérien répond : « Oui, Mlle M. B... fraude, et elle a été assistée d'Areski. Areski l'avoue. Il visitait la salle avec vous et se cachait inaperçu dans le cabinet. Je vous le démontre par une reproduction des phénomènes. »

On réplique : « L'assistance d'Aresky est contraire aux faits constatés par nous. M. Delanne l'a écarté des séances avant même l'arrivée de M. Richet. Il n'a jamais visité avec nous la salle des séances. Il vous trompe. Il a l'habitude de tromper. Votre démonstration ne signifie rien. Nous vous mettrons au défi de la recommencer dans les conditions où nous avons expérimenté. » Remarquez qu'on ne fait que lui répondre. Il allègue un genre de tromperie déterminée qui est contesté. Le fardeau de la preuve lui incombe. Qu'il demande à MM. les avocats qu'il connaît, ils lui répondront que puisqu'il a soulevé l'exception tirée de la fraude d'Areski, c'est à lui qu'incombe la preuve de son exception.

Mais s'il est si certain de son fait, pourquoi hésiter, pourquoi ne pas accepter le défi ? Il se met évidemment en mauvaise posture.

Il veut qu'on lui montre le fantôme ? Il attend une invitation ? Mais où irait-on s'il fallait inviter à des séances tous ceux qui contestent les faits médianiques ! D'ailleurs je serais le dernier à conseiller à des expérimentateurs sérieux de prendre la responsabilité de son introduction dans des séances. Ceux dont il approuve la conduite ont donné des preuves de leur mauvaise foi ; il n'y a pas d'autre terme pour qualifier leur conduite : on n'expérimente pas avec des personnes capables soit d'employer, soit d'approuver de pareils procédés. Quelle que soit la valeur du savant aliéniste, et je la crois grande, il reconnaîtra avec moi que les circonstances rendent peu probable son admission désormais chez M. et Mme Noël. En sollicitant une invitation, il sait bien qu'il demande une chose impossible actuellement.

Rien d'ailleurs ne l'empêche d'essayer. Il a une clientèle étendue, des relations nombreuses. S'il veut étudier les curieux phénomènes auxquels s'intéressent à des points de vue différents MM Richet et Delanne, qu'il forme lui même un cercle d'expérimentateurs, qu'il cherche des sujets. Il n'a besoin de personne pour cela. Sa finesse, son intelligence, sa science feront de lui un excellent observateur, à la condition qu'il se débarrasse de la crédulité que révèle, à mon grand chagrin, sa confiance en Areski.

Et maintenant, nous laisserons à son étrille le cocher renvoyé et nous étudierons la fraude de Mlle Marthe B... Que mon confrère m'excuse, si j'ai mis quelque feu dans la discussion : je l'ai emprunté à *la chaleur communicative* de ses propres écrits.

La fraude de Mlle B...

Il est très difficile de discuter la fraude de Mlle Marthe B... ; elle ne paraît avoir, quoi qu'on dise, formulé aucun aveu direct. Elle aurait fait diverses confidences qui sont répétées, elle aurait écrit au journal *les Nouvelles* « qu'elle n'était pour rien dans les manifestations de la villa Carmen », ce qui n'est pas un aveu de fraude. Son père, M. B... aurait écrit à M. Ch. Richet qu'une trappe existait dans la salle des séances et que tous les phénomèmes observés étaient dus à la fraude.

Je n'ai pas vu la lettre de M. B... et je ne puis discuter que sur les éléments fournis au public. Ces éléments sont les suivants :

Dans sa conférence, le savant aliéniste avait accusé Mlle B... de tricherie. Elle aurait simulé, devant deux jeunes gens de la ville, en matière de plaisanterie, Bergolia, la sœur du fantôme B. B. D'ailleurs, le conférencier aurait reçu du général Noël une lettre contenant ces mots :

« Elle a brûlé ce qu'elle a adoré et adore maintenant ce qu'elle a brûlé. En un mot, son père lui-même a écrit (à M. Richet) qu'elle avait avoué qu'une trape existait dans notre salle des séances, etc. »

La fraude de Mlle B.... était de nouveau reprise et discutée dans une lettre ouverte à Mme Noël, publiée dans le numéro des *Nouvelles* du 17 mars dernier. L'auteur de la lettre est un jeune avocat du barreau d'Alger.

Il est à remarquer qu'après le démenti précis donné par M. Delanne aux allégations d'Areski, *il ne fut plus question sérieusement de la fraude de ce dernier*. L'éloquent avocat concentre ses efforts sur Mlle B... Sa lettre est fort habilement écrite et j'en fais au jeune maître mon sincère compliment.

Elle débute par des considérations relatives aux rétractations d'Areski. Invité à assister à l'amende honorable de ce pécheur repentant, le jeune avocat aurait posé comme condition à sa présence l'assistance du savant aliéniste qu'Areski mettait à son tour sur la sellette. Je trouve que le jurisconsulte avait raison et qu'il était équitable que le médecin fût contradictoirement entendu avec son accusateur. Pour des raisons faciles à découvrir, le général Noël refusa d'admettre le confident de son ancien cocher.

Le jeune avocat ne cache pas ses convictions : il est un adversaire résolu du fantôme, et il fait connaître les raisons de sa conviction.

Le général et Mme Noël ont perdu en 1904 leur fils, mort à Libreville ; en novembre de la même année, le jeune avocat leur fit une visite de condoléance et il fut invité à prendre part, avec un de ses confrères, à des séances de matérialisations : Mme Noël, spirite ardente, voulait essayer de revoir le fils dont elle pleurait la perte.

Mlle Marthe B..., fiancée du défunt, assistait avec les deux avocats au dîner qui précéda la séance ; elle profita, assure le jurisconsulte algérien d'une absence du général et de sa femme pour dire aux deux avocats :

« Voulez-vous vous amuser. Vous savez, Bergolia, c'est de la frime, Mes sœurs, nous vous amuserons ».

Les jeunes avocats « se tinrent dans l'expectative » et constatèrent au cours de la séance ce qui suit : « Nous vîmes *parfaitement*, *à la lueur faible d'une lanterne munie d'un verre rouge*, Mlle M. B... se lever de la table où elle se trouvait à côté de nous, rentrer dans le cabinet à médium (*sic*), en ressortir avec un voile blanc dont elle s'était recouvert la tête et les épaules.

« En répondant à vos questions dans un langage qu'elle qualifiait d'hindou, Mlle M. B... laissait échapper des petits rires étouffés que nous entendions très distinctement ».

L'éloquent avocat ne révéla pas la fraude. Pourquoi ?

« C'est tout d'abord que je me souvenais encore que trois ans auparavant, ayant surpris, avec un de mes amis, un de vos médiums en flagrant délit de supercherie et vous l'ayant dit, aussitôt vous m'avez invité à ne plus revenir à vos séances ».

Cela expliquerait son silence ; cependant il faut remarquer que le général Noël donne une autre version de ce fait :

« Nous ayant communiqué quelque temps après les soupçons au sujet d'une dame X..., nous donnâmes à lui et à ses amis toutes les facilités et le temps nécessaires (environ un mois) pour la prendre en flagrant délit... Et cependant, j'en donne ma parole d'honneur, il n'a jamais pu, malgré tous ses efforts en séance ou autre part, la surprendre trichant devant nous. Par conséquent, il n'a pas eu à nous la dénoncer immédiatement. Après plusieurs tentatives infructueuses, il dut alors se retirer comme il avait été convenu (1) ».

Le récit de M. Noël diffère sensiblement du précédent. Chacun fera son choix, suivant ses préférences, entre la version du vieux général et celle du jeune avocat.

On pourrait faire quelques réflexions sur tout cela, mais cela me paraît inutile. Je prierai cependant le lecteur de retenir que le distingué membre de barreau l'Alger constate lui-même les faits suivants :

1° *La lumière lui a permis de voir Mlle Marthe se lever de la table, entrer dans le cabinet et en ressortir revêtue d'un voile blanc.*

Cela justifie complètement ce que je disais au commencement de cette étude : si pareil fait s'était produit, MM. Richet et Delanne ne l'auraient pas moins bien vu que le jeune avocat.

Ses observations d'ailleurs ne portent pas sur les séances que j'analyse : elles font connaître une fraude constatée par lui dans des expériences auxquelles MM. Richet et Delanne *sont complètement étrangers.*

Comment sait-il cependant que ces expérimentateurs ont été trompés ?

Il nous le dit. Le bruit fait autour de leurs observations « a plongé Mlle B... et sa famille dans des réflexions amères »

(1) *Les Nouvelles* d'Alger, 19 mars 1906.

« Le père de Mlle M. B... d'abord, puis Mlle M. B... ensuite s'ouvrirent à moi et me déclarèrent que Bien-Boa (c'est le nom du fantôme controversé) n'était pas plus vrai que Bergolia ; que Bien-Boa n'était qu'une mystification ».

Le jeune avocat, dans une intention excellente, estima que pour concilier tous les intérêts en conflit, il fallait procéder avec discrétion et il engagea Mlle B... à écrire à M. Richet pour lui révéler ses supercheries. « C'était si bien convenu que Mlle M. B.. m'avait prié, dans le cas où M. Richet viendrait à Alger, de venir assister à la conversation qu'elle aurait avec lui ». C'est ainsi que s'exprime l'auteur de la lettre ouverte à Mme Noël ; il ajoute qu'il prit la précaution d'avertir M. Richet : « Je crains qu'une vérité qui jaillisse sans vous ne jaillisse contre vous ».

M. Richet ne put venir à Alger faire l'enquête qu'on lui demandait de faire, recueillir les témoignages qu'on lui indiquait. Il a ses occupations et ses devoirs. D'ailleurs, que lui apprenait-on ? Que Marthe B... avait triché. Il avait indiqué *lui-même* la possibilité de cette fraude. Le jeune avocat et le savant aliéniste ne lui apprenaient rien qu'il n'eût supposé. Ce qui l'intéressait, c'était le moyen employé par Marthe B... Sur ce point, aucune indication n'est donnée ; je me trompe, une seule indication est donnée et elle est manifestement erronée. Mlle M. B... aurait parlé d'une *trappe* : or il n'en existe certainement aucune. Les inspections répétées de MM. Richet et Delanne — ce dernier est un ingénieur — et leurs constatations antérieures leur montraient que l'explication acceptée par le jeune avocat était fausse.

Cela est si vrai que le général Noël a fait visiter la salle des séances par un architecte expert, M. Emile Lowe : ce dernier a construit la villa: aucune réparation n'y a été faite depuis plus de six mois. Dans le plancher pas plus que dans le plafond ou dans les murailles n'existent ni trappe ni ouverture quelconque.

Ceci est décisif, bien que mon savant confrère l'aliéniste se montre plus méfiant pour la trappe qu'il ne l'a été pour le cocher. « Vous cherchez toujours la petite bête, écrit-il à M. Delanne, et vous faites de cette trappe une grosse question sans vous inquiéter de ce qui est beaucoup plus grave, de ce qui est capital, de ce que Mlle Marthe a déclaré « que tous les phénomènes obtenus ici avec Richet étaient dus à la fraude. »

« Avec ou sans trappe, la fourberie, s'est produite : c'est là le fait essentiel. »

Ce qui me frappe dans la discussion entre le médecin et l'ingénieur, entre l'adepte des sciences naturelles et celui des sciences mathématiques, ce qui me frappe, dis-je, c'est de voir que c'est le médecin et non le mathématicien qui prend constamment « la tangente ». Je souffre, dans mes sentiments confraternels, de voir pareille chose.

(*A suivre*)

De l'emmagasinement de la force nerveuse extériorisée des différents corps

(d'après la *Revue des Études psychiques*) (1)

Dans une communication faite, il y a deux ans, à notre réunion générale, travail qui a été publié dans les *Annales des sciences psychiques*, je me suis appliqué à démontrer l'existence d'une force nerveuse, capable de s'extérioriser de l'organisme humain et de se manifester par le mouvement d'une aiguille, telle que celle du sthénomètre.

Je me suis surtout efforcé de prouver, à cette époque, que cette force que nous pouvions constater à l'aide du sthénomètre était bien différenciée des forces connues : lumière, électricité, chaleur.

Je rappellerai seulement que la chaleur paraissant la force dont l'action était le plus difficile à éliminer, un grand nombre d'expériences ont été instituées pour démontrer que la chaleur n'entre pas en jeu dans les expériences, telles que nous les avons décrites, de l'action de la main sur l'aiguille du sthénomètre.

Quoique la chose eût déjà été démontrée par mes premières expériences, j'en ai fait de nouvelles dans le même sens ; ainsi un bloc de glace placé en face de l'aiguille du sthénomètre ne la met pas en mouvement ; enfin, ayant porté la température intérieure de la cloche de l'instrument à 45° j'ai constaté l'action produite par l'approche de la main, et personne ne soutiendra, je pense, que la température de la main a pu augmenter la température d'une couche d'air portée à 45°. En fin de compte, par mes expériences, confirmées du reste par d'autres expérimentateurs, la chaleur était bien éliminée et il restait la constatation scientifique d'une force, émanant de l'organisme humain, capable de s'extérioriser et de mettre en mouvement certains objets à distance.

Ce point acquis, cette force reste complètement à étudier dans ses propriétés.

Tout d'abord, cette question venait se poser à l'esprit : cette force peut-elle être emmagasinée par certains corps, comme cela est constaté pour la chaleur, la lumière, l'électricité.

J'avais, d'abord, constaté d'une manière fortuite le fait suivant : si l'on place certains objets sur la tablette du sthénomètre, en regard de l'aiguille, on peut laisser ainsi ces objets pendant des heures entières sans que l'on puisse constater la moindre déviation. Mais, si l'on a tenu ces

(1) Nous rappellerons que depuis longtemps des appareils ont été construits pour mesurer la force nerveuse, ou psychique, extériorisée. (Voir le commencement de l'ouvrage de M. de Rochas, *Le fluide des Magnétiseurs*). William Crookes a mesuré celle qui émane des médiums ; il est donc intéressant de constater que tout le monde possède le pouvoir d'extérioriser, mais à des degrés très différents. De plus nous constatons encore avec M. P. Joire, que cette force diffère de toutes les manifestations connues de l'énergie. (*Note de la Rédaction.*)

mêmes objets pendant un certain temps dans la main, et si on les replace de la même manière sur l'appareil, on ne tarde pas à voir l'aiguille se mettre en mouvement.

Cette constatation ouvrait la voie à toute une étude nouvelle.

Cette force émanant du système nerveux, dont notre appareil nous avait permis de constater scientifiquement l'existence, pourrait donc, comme les autres forces analogues, être localisée et emmagasinée dans différents corps. Cette découverte allait nous permettre d'étudier les qualités de cette force en les soumettant à toute une série de nouvelles expériences. De plus, s'il avait pu rester encore quelques doutes sur l'influence que pouvait produire sur notre appareil, soit la chaleur, soit l'électricité du corps humain, ces doutes se trouveraient forcément dissipés, puisque nous allions pouvoir isoler cette force du système nerveux qui paraît en être le générateur, et tenir désormais le corps des expérimentateurs à distance de l'appareil enregistreur, de façon que ni la température, ni l'électricité qu'il peut dégager ne puissent exercer sur l'appareil la moindre influence.

C'est à ces expériences que nous avons consacré les travaux d'un groupe d'études dont nous avons pris la direction et dont nous allons exposer les résultats.

Nos expériences ont été divisées en plusieurs catégories que nous allons examiner successivement.

La première catégorie d'expériences a eu pour objet de déterminer un certain nombre de matières capables d'emmagasiner la force nerveuse. Le dispositif de l'expérience était le suivant : le corps à étudier était, d'abord, placé en regard de l'aiguille du sthénomètre, dans la position où l'on place la main pour faire le diagnostic de l'équilibre de la force nerveuse. Après un quart d'heure de cette épreuve, l'on constatait que l'aiguille n'avait fait aucun mouvement ; que, par conséquent, le corps en lui-même ne dégageait aucune force capable d'influencer l'appareil.

Puis, le même objet était placé dans la main droite d'un expérimentateur et tenu ainsi pendant un quart d'heure.

Enfin, ce même objet était replacé exactement dans la même position que primitivement sur le sthénomètre, les expérimentateurs s'éloignaient à une certaine distance de l'appareil, et, au bout d'un quart d'heure, on revenait noter l'écart nul ou plus ou moins grand, accusé par l'aiguille.

Notons de suite, pour n'avoir plus à y revenir, que le mouvement de l'aiguille s'est toujours produit dans le sens de l'attraction vers l'objet (sens du mouvement que nous désignons par le signe +).

Voici, d'abord, quelques corps avec lesquels le résultat a été négatif, c'est-à-dire qui n'ont déterminé aucun mouvement de l'aiguille :

Un rouleau de feuilles d'étain ;

Un lingot de fer ;

Le coton sous forme d'ouate (1).

Voici, ensuite, une série de corps pour lesquels, avec le dispositif expérimental que nous avons indiqué, nous avons constaté un emmagasinement de force nerveuse :

Bois, écart de l'aiguille.	+ 10° M. V. (2).
—	+ 14° M. L.
Mouchoir, écart de l'aiguille.	+ 7° M. V.
— —	+ 8° M. D.
— —	+ 14° M. L.
— —	+ 15° M. B.
— —	+ 17° M. J.
Bouteille remplie d'eau, écart de l'aiguille	+ 8° M. D.
— — —	+ 12° Mme P.
— — —	+ 27° M. H.
— — —	+ 7° M. S.
Toile mouillée	+ 17° M. J.

La diversité de ces chiffres s'explique si on se rappelle que des personnes différentes obtiennent également des écarts en présentant la main à l'aiguille du sthénomètre, suivant leur état de santé et leur état psychique.

Une remarque s'impose même à ce sujet, c'est qu'une même personne, M. D., a obtenu un même écart de 8 avec le mouchoir et avec le flacon rempli d'eau.

Il était intéressant, après cette première constatation, de comparer l'écart produit par la main, présentée normalement au sthénomètre, et la déviation qu'obtiendrait la même personne en prenant pour intermédiaire ou, si l'on veut, en chargeant de sa force les différentes matières en expérience.

C'est ce qui a fait l'objet de notre seconde série d'expériences.

Voici le dispositif que nous avons adopté. Chaque expérimentateur plaçant la main droite pendant cinq minutes devant l'aiguille du sthénomètre, la déviation obtenue était notée.

Le même expérimentateur tenait l'objet en expérience dans la main droite pendant un quart d'heure ; puis cet objet était placé sur le sthénomètre pendant cinq minutes et l'on inscrivait de nouveau l'écart de l'aiguille.

Première épreuve, (le bois consistait en petits cubes de sapin de dix centimètres de long sur trois de largeur et deux d'épaisseur, coupés dans une même pièce de bois) :

(1) Notons que ce résultat, quant au coton, semble contredire les recherches de M. de Rochas, qui a trouvé que les substances floconneuses absorbent la force psychique extériorisée.

(2) Les lettres qui suivent les chiffres désignent les différentes personnes qui ont fait l'expérience.

M. F. donne avec la main un écart de + 20°, avec le bois + 11°.
M. N. — — + 24°, — + 10°.
M. G. — — + 18°, — + 10°.
M. O. — — + 20°, — + 7°.
M. R. — — + 18°, — + 6°.
M. D. — — + 26°, — + 10°.

La seconde épreuve est faite avec des rouleaux de carton dans les mêmes dimensions :

M. J. donne avec la main un écart de + 16°, avec le carton + 4°
M. B. — — — + 13°, — + 5°.
M. F. — — — + 19°, — + 4°.
M. S. — — — + 22°, — + 7°.

La troisième épreuve est faite avec des flacons remplis d'eau ; ce sont de petits flacons de dix centimètres de long sur trois centimètres de diamètre :

M. R. donne avec la main un écart de + 12°, flacon d'eau + 6°.
M. O. — — — + 19°, — + 6°.
M. D. — — — + 19°. — + 13°.

Une quatrième épreuve est faite avec de la laine :

M. A. donne avec la main un écart de + 12°, laine + 4°.
M. O. — — — + 19°, — + 4°.
M. F. — — — + 19°, — + 2°.
M. D. — — — + 19°, — + 1°.

Pour résumer cette série d'expériences, on peut dire que le bois nous a donné des résultats variant d'un tiers à la moitié de l'action directe de la main.

Le carton nous donne 1/5 à 1/4 de l'action directe.

Le flacon d'eau donne environ la moitié de l'action directe.

Enfin, la laine donne 1/5 à 1/10 à peine de l'action de la main.

Dans une troisième série d'expériences, nous avons adopté un dispositif différent. L'expérimentateur tenait dans chacune de ses mains un objet (les deux objets étant de même nature) ; puis ces deux objets étaient placés aux deux extrémités de l'aiguille du sthénomètre ; soit de façon à faire tourner l'aiguille dans le même sens, ce que nous avons appelé *en concordance* ; soit de façon à solliciter l'aiguille en sens inverse, de façon à indiquer la différence de la force emmagasinée par chaque main, ce que nous avons appelé *en opposition*.

Les corps placés en opposition ont toujours provoqué un mouvement très faible de l'aiguille : 2 ou 3 degrés au plus, ce qui s'explique si l'on se rappelle que, lorsqu'on opère avec les mains directement, on n'observe normalement qu'une différence de 5 ou 6 degrés.

Les objets étant placés sur l'appareil en concordance, nous avons constaté les écarts suivants :

Carton :

M. V., déviation de l'aiguille			+ 4°.
M. P.,	—	—	+ 10°.
M. S.,	—	—	+ 5°.

Bois :

M. V., déviation de l'aiguille			+ 7°.
M. N.,	—	—	+ 6°.
M. T.,	—	—	+ 5°.
M. M.,	—	—	+ 4°.

Tube rempli d'eau :

M. V., déviation de l'aiguille			+ 12°.
M. P.,	—	—	+ 12°.
M. S.,	—	—	+ 5°.

Une constatation assez curieuse qui résulte de cette expérience, c'est que l'action des deux objets, qui semblerait devoir tendre à augmenter la déviation de l'aiguille, ne s'ajoute pas.

En effet, cette déviation est à peine égale à celle que l'on obtient avec un seul objet influencé par la main droite ; dans certains cas même, elle est inférieure.

Enfin, nous avons terminé cette étude par une série d'expériences dans lesquelles nous avons examiné quelques cas particuliers.

D'abord, nous avons voulu voir si la différence de force que l'on constate normalement entre les deux mains se manifesterait également avec un objet ayant emmagasiné la force de chaque main. Le résultat fut affirmatif. L'expérience faite avec des mouchoirs donna :

Main droite + 20°.
Main gauche + 17°.

Ce qui est une différence absolument normale, telle qu'on le constate par l'application directe de la main.

Pour qu'on ne puisse pas nous objecter que l'objet tenu à la main subissait de ce fait une élévation de température, nous avons procédé à son refroidissement.

Le flacon de verre rempli d'eau a donc été plongé et agité dans un bassin plein d'eau froide pendant cinq minutes après avoir été tenu dans la main.

Avant l'immersion dans l'eau, ce flacon d'eau influencé par la main avait donné un écart de + 10°.

Après l'immersion, il nous donna + 2°. Fallait-il voir là l'influence de l'abaissement de la température ou une autre cause ?

Une troisième expérience nous a permis de le déterminer. Ce même flacon, influencé par la main de la même façon, fut refroidi par un courant d'air pendant un temps égal à cinq minutes.

Nous constatons alors qu'il donne un écart de + 8°.

Il est donc permis de conclure de cette expérience *que le refroidissement*

n'enlève pas au corps en expérience la force dont il a été chargé ; mais l'eau semble absorber ou éliminer cette force d'une façon très rapide

La différence de 2 degrés de + 10° à + 8° constatée entre le corps mis immédiatement sur l'appareil au sortir de la main et le corps exposé à l'air pendant cinq minutes s'explique par le temps seul écoulé dans ce dernier cas avant l'application sur l'appareil. En effet, ces différents corps que nous avons expérimentés ne gardent pas longtemps la force dont ils ont été chargés.

Quelles conclusions pouvons-nous tirer de ces expériences ?

1° Elles démontrent de nouveau l'existence d'une force qui semble émaner du système nerveux et qui est capable d'agir à distance ;

2° Elles démontrent que cette force peut être emmagasinée par certains corps ;

3° Les corps qui se sont montrés jusqu'ici incapables d'emmagasiner cette force sont :

L'étain, le fer, le coton.

4° Les corps qui se sont montrés capables d'emmagasiner cette force à des degrés divers sont :

Le bois, l'eau enfermée dans des flacons, la toile, le carton.

5° Les corps emmagasinent cette force en raison de l'intensité de la force qui la produit ; c'est-à-dire que les personnes qui, par l'approche directe de la main, fournissent une force moins grande ; en donnent également moins au corps conducteur, la main gauche en fournit une moins grande que la droite, et cela dans les mêmes proportions que ce que l'on observe par l'application directe de la main à l'appareil.

DOCTEUR PAUL JOIRE,
Professeur à l'Institut psycho-physiologique de Paris
Président de la Société Universelle d'études psychiques.

Krishna

III (1)

> Tous les jours les sciences emportent un lambeau dérobé au merveilleux pour le classer dans le stock toujours croissant de ce que nous appelons le naturel.
>
> A. GROUPIL.

Krishna fut salué par ces anachorètes comme le successeur prédestiné de Vasichta ; puis il se retira sur le mont Mérou pendant sept années. Alors il sentit qu'il avait dompté sa nature terrestre par

(1) Voir le n° de septembre p. 170.

sa nature divine et qu'il s'était suffisamment identifié avec le soleil de Mahadéva pour mériter le nom de fils de Dieu.

Assis sous les cèdres du mont Mérou, Krishna commença à parler à ses disciples des vérités inaccessibles aux hommes qui vivent dans l'esclavage des sens.

Nous sommes heureux de faire connaître cette doctrine à ceux de nos lecteurs qui n'ont pas eu occasion de l'étudier et nous les prions de la comparer avec celle du spiritisme.

Le corps, enveloppe de l'âme qui y fait sa demeure, est une chose finie ; mais l'âme est invisible, impondérable, incorruptible, éternelle. L'homme terrestre est triple, comme la divinité qu'il reflète : intelligence, âme et corps.

— Mais demanda un anachorète, Ardjouna, quel est le sort de l'âme après la mort ?

— C'est ici le mystère des renaissances. Quand le corps est dissous, lorsque la sagesse a le dessus, l'âme s'envole dans les régions de ces êtres purs qui ont la connaissance du Très-Haut.

Quand le corps éprouve cette dissolution pendant que la passion domine, l'âme vient de nouveau habiter parmi ceux qui se sont attachés aux choses de la terre.

Si le corps est détruit quand l'ignorance prédomine, l'âme obscurcie par la matière est de nouveau attirée par quelque matrice d'êtres irraisonnables. (1)

— Apprends-nous le sort de ceux qui ayant suivi la sagesse, vont habiter après leur mort dans les mondes divins.

— L'homme surpris par la mort dans la dévotion, après avoir joui pendant plusieurs siècles dans les régions supérieures des récompenses dues à ses vertus, revient habiter un corps dans une famille sainte et respectable. Mais cette sorte de régénération dans cette vie est très difficile à obtenir. L'homme ainsi né de nouveau se trouve avec le même degré d'application et d'avancement quant à l'entendement, qu'il avait dans son premier corps et il commence

(1) Le spiritisme enseigne qu'aucune rétrogradation n'est possible dans un corps animal, car le pir esprit ne pourrait s'y incarner, ayant évolué et dépassé depuis longtemps ce degré de l'évolution. Rien dans la nature ne revient à des périodes antérieures. Les animaux actuels eux-mêmes ne peuvent regrossir pour remonter aux formes antérieures. Celles-ci ont laissé des traces dans le développement embryonnaire, mais aucun être viable ne saurait maintenant s'y arrêter, la loi du progrès lui ayant fait dépasser ce stade, jamais plus il n'y retournera. (*n. d. l. r.*).

de nouveau à travailler pour se perfectionner en dévotion.

— Ainsi, dit Ardjouna, même les bons sont forcés de renaître et de recommencer la vie du corps! Mais, apprends-nous si, pour celui qui poursuit la sagesse, il n'est point de fin aux renaissances éternelles.

— Pour parvenir à la perfection, il faut conquérir la *Science de l'unité* qui est au-dessus de la sagesse ; il faut s'élever à l'être divin qui est au-dessus de l'âme, au-dessus même de l'intelligence.

Or, cet être divin est en chacun de nous. Voici le chemin du salut : Domptez vos passions. Les jouissances que procurent les sens sont comme les matrices des peines à venir. Ne faites pas seulement le bien, mais soyez bons. Que le motif soit dans l'acte et non dans ses fruits. Renoncez au fruit de vos œuvres, mais que chacune de vos actions soit comme une offrande à l'Etre suprême. L'homme qui fait ce sacrifice obtient la perfection. Uni spirituellement,il atteint cette sagesse qui est au-dessus du culte des offrandes et ressent une fidélité divine. Car celui qui trouve en lui-même son bonheur, sa joie et sa lumière est un avec Dieu. Or, sachez-le, l'âme qui a trouvé Dieu est délivrée de la renaissance et de la mort, de la vieillesse et de la douleur et boit l'eau de l'immortalité.

Les anachorètes qui l'écoutaient lui dirent :

— Comment ne l'avons-nous pas vu plus tôt ? C'est Mahadéva qui parle en toi.

— Vos yeux n'étaient pas ouverts. Je vous ai donné le grand secret. Ne le dites qu'à ceux qui peuvent le comprendre. Vous êtes mes élus ; et maintenant allons prêcher au peuple la voie du salut.

Krishna se rendit avec ses disciples sur les bords de la Djamouna et du Gange. Ce qu'il prêchait avant tout, c'était la charité envers le prochain. « Les maux dont nous affligeons notre prochain, disait-il, nous poursuivent, comme notre ombre suit notre corps.

— Les œuvres qui ont pour principe l'amour du semblable, seront celles qui pèseront le plus dans la balance céleste. — Ne crains pas de vivre parmi les méchants, pour les ramener au bien. — Nous devons rendre le bien pour le mal. La science de l'homme n'est que vanité ; toutes les bonnes actions sont illusoires quand il ne sait pas les rapporter à Dieu. — Celui qui est humble est aimé de Dieu, il n'a pas besoin d'autre chose. Quand l'homme oublie sa

propre misère pour celle des autres, Vishnou se manifeste et le rend heureux dans son cœur.

Cependant, les deux filles de Nanda vivaient encore. Sarasvati s'était mariée à un homme riche qui l'avait répudiée et vendue à un marchand ; elle avait quitté cet homme par mépris, pour devenir une femme de mauvaise vie. Un jour, prise de remords, elle revint dans son pays et alla trouver sa sœur Nichdali. Celle-ci, pensant toujours à Krishna, ne s'était point mariée et vivait auprès d'un frère comme servante.

— Qu'est devenu Krishna, dit Sarasvati.

— Un saint, un grand prophète ; il prêche sur les bords du Gange.

— Allons le trouver.

Quand elles arrivèrent près du prophète, elles le trouvèrent assis à la table d'un festin, chez un chef renommé. Elles se prosternèrent à ses pieds ; Sarasvati s'écria en pleurant :

— Depuis que tu nous a quittées, j'ai passé ma vie dans le péché ; mais, si tu le veux, Krishna, tu peux me sauver.

Les rajas qui étaient présents dirent à Krishna :

— Pourquoi, saint Rishi, laisses-tu ces femmes du peuple t'insulter par leurs paroles insensées ?

— Laissez-les épancher leur cœur ; elles valent mieux que vous. Car celle-ci a la foi et celle-là a l'amour. Sarasvati la pécheresse est sauvée parce qu'elle a cru en moi et Nichdali dans son silence a plus aimé la vérité que vous par tous vos cris.

Kansa régnait toujours avec Mysoumba. Krishna les détrôna et mit son disciple Ardjouna à leur place.

Krishna sentait que sa mission était terminée et ne demandait, pour être accomplie, que le sceau suprême du sacrifice, mais il voulait mourir loin des hommes, dans les solitudes de l'Himavat.

Il partit donc pour un ermitage qui se trouvait au pied des hautes cimes de cette montagne ; il était acccompagné de Sarasvati et de Nichdali qui n'avaient pas voulu l'abandonner.

Dans cet ermitage vivaient quelques pénitents en vêtements d'écorces, aux cheveux tordus en gerbe et à la barbe longue ; leur corps était souillé de fange et de poussière, leurs membres étaient desséchés par le souffle du vent et la chaleur du soleil. Quelques-uns n'avaient qu'une peau sèche sur un squelette aride.

Alors Krishna dit aux deux femmes :

— Priez, si vous voulez que la terre se rapproche et que le ciel vous parle.

— Avec toi le ciel est toujours présent ; mais pourquoi le ciel veut-il nous quitter ?

— Il faut, dit Krishna, que le fils de Mahadéva meure percé d'une flèche, pour que le monde croie à sa parole.

— Explique-nous ce mystère.

— Vous le comprendrez après ma mort. Prions.

Pendant sept jours ils firent les prières et les ablutions. Souvent le visage de Krishna se transfigurait et paraissait comme rayonnant. Le septième jour, les deux femmes virent des archers monter vers l'ermitage.

— Voici les archers de Kansa qui te cherchent ; maître, défends-toi.

Mais Krishna, à genoux près du cèdre, ne sortait pas de sa prière. En voyant la figure extatique du saint,les archers restèrent interdits ! Ils essayèrent de le tirer de son extase en l'injuriant et en lui jetant des pierres ; rien ne put le faire sortir de son immobilité. Alors ils se jetèrent sur lui et le lièrent au tronc du cèdre. Krishna se laissa faire. Puis les archers se plaçant à distance, se mirent à tirer sur lui. A la première flèche qui le transperça, le sang jaillit et Krishna s'écria : « Varichta, les fils du Soleil sont victorieux ! » Quand la seconde flèche vibra dans sa chair, il dit : « Ma mère radieuse, que ceux qui m'aiment entrent avec moi dans ta lumière ! » A la troisième, il dit seulement : « Mahadéva ! » Et puis, avec le nom de Brahma, il rendit l'esprit.

Le soleil s'était couché. Il s'éleva un grand vent ; une tempête de neige s'abattit sur la terre. Le ciel se voila. Effrayés de ce qu'ils avaient fait, les meurtriers s'enfuirent et les deux femmes tombèrent évanouies.

Le corps de Krishna fut brûlé par ses disciples dans la ville sainte de Diwarka. Sarasvati et Nichdali se jetèrent dans le bûcher pour rejoindre leur maître et la foule crut apercevoir le fils de Mahadéva sortant des flammes avec un corps de lumière, entraînant ses deux épouses.

Après cela, une grande partie de l'Inde adopta le culte de Vishnou.

Isidore Leblond.

Conférence Léon Denis

Nous avons eu la bonne fortune d'entendre dernièrement à son passage à Lyon, dans une salle malheureusement trop petite pour le public qui s'y pressait, le distingué conférencier, l'apôtre de l'idée spiritualiste, M. Léon Denis, qui a voulu saluer ses fidèles amis, et leur apporter les encouragements de sa chaude et brillante parole.

Dans une causerie familière, d'une haute élévation de pensée, l'auteur de *Pourquoi la Vie ; Christianisme et spiritisme ; Après la Mort* — le plus beau, le plus noble, le plus précieux livre que j'aie jamais lu, a dit M. Alexandre Hepp —, M. Léon Denis, après avoir exposé dans un tableau clair et précis, l'état actuel de la société moderne, a flétri les doctrines matérialistes et la philosophie désespérante de nos voisins d'Outre-Rhin, qui prêchent le dégoût de la vie, et aboutissent au néant !

Il a fait le procès du socialisme moderne qui, s'il tend par ses aspirations à l'amélioration de la société en général, ne s'occupe que des intérêts matériels, sans penser à améliorer moralement l'individu.

Ce sont les mœurs qu'il faut réformer d'abord, les lois ne sont que l'expression, la résultante de l'état moral d'un pays.

La grandeur, la prospérité, la supériorité d'une nation, son rayonnement dans le monde, dépendent avant tout de son degré d'élévation morale.

Ce qu'il faut faire pour atteindre ce but, c'est l'éducation morale de l'individu, le développement de ses facultés ; c'est l'évolution de l'âme vers un idéal de beauté, de bonté et de justice qui répond à nos plus intimes aspirations.

Au lieu de cela, que voyons-nous ?

« Notre époque s'agite dans les ténèbres et dans le vide, et « cherche, sans le trouver, un remède à ses maux. Les progrès « matériels sont immenses, et cependant l'homme n'en est ni plus « heureux, ni meilleur. Au milieu de ses rudes labeurs, aucun « idéal élevé, aucune notion claire de la destinée ne le soutient « plus ; de là ses défaillances morales, ses excès, ses révoltes. La « foi du passé s'est éteinte ; le scepticisme, le matérialisme l'ont

« remplacée, et, sous leurs souffles, le feu des passions, des appé-
« tits, des désirs, a grandi. Des convulsions sociales nous me-
« nacent.

« Parfois, tourmenté par le spectacle du monde et les incerti-
« tudes de l'avenir, l'homme lève ses regards vers le ciel, et lui de-
« mande la vérité. Il interroge silencieusement la nature et son
« propre esprit. Il demande à la science ses secrets, à la religion ses
« enthousiasmes. Mais la nature lui semble muette, et les réponses
« du savant et du prêtre ne suffisent pas à sa raison et à son
« cœur.

Où donc trouver le remède à tous ces maux ?

« Il est une solution à ces problèmes, poursuit l'orateur, une
« solution plus grande, plus rationnelle, plus consolante que toutes
« celles offertes par les doctrines et les philosophies du jour, et
« cette solution repose sur les bases les plus solides qu'on puisse
« concevoir : le témoignage des sens et l'expérience de la rai-
« son.

« Au moment où le matérialisme a atteint son apogée, et ré-
« pandu partout l'idée du néant, une croyance nouvelle, appuyée
« sur des faits, apparaît.

« Elle offre à la pensée un refuge où celle-ci trouve enfin la con-
« naissance des lois éternelles de progrès et de justice.

« Une floraison d'idées que l'on croyait mortes, et qui som-
« meillaient seulement, se produit, et annonce un renouvellement
« intellectuel et moral. Des doctrines qui furent l'âme des civilisa-
« tions passées, reparaissent sous une forme agrandie, et de nom-
« breux phénomènes, longtemps dédaignés, mais dont certains sa-
« vants entrevoient enfin l'importance, viennent leur offrir une
« base de démonstration et de certitude.

« Des perspectives s'ouvrent, des formes d'existence se révèlent
« dans des milieux où l'on ne songeait plus à les observer. Et de
« ces recherches, de ces études, de ces découvertes, se dégagent une
« conception du monde et de la vie, une connaissance des lois su-
« périeures, une affirmation de la justice et de l'ordre universels,
« bien faites pour éveiller dans le cœur de l'homme, avec une foi
« plus ferme, et plus éclairée en l'avenir, un sentiment profond de
« ses devoirs, un réel attachement pour ses semblables, capables
« de transformer la face des sociétés.

« Cette croyance, cette doctrine, c'est le *Spiritisme*. A la fois science expérimentale, philosophie et morale, il nous apporte une conception générale du monde et de la vie, basée sur la raison, sur l'étude des faits et des causes, conception plus vaste, plus éclairée, plus complète que celles qui l'ont précédée. Il ouvre des voies nouvelles à l'humanité, en l'initiant aux mystères de la vie future et du monde invisible, et lui montre sa véritable situation dans l'univers ; il lui fait connaître sa double nature corporelle et spirituelle, et déploie devant elle des horizons infinis.

« De tous les systèmes, c'est le seul qui fournisse la preuve objective de la survivance de l'être, et indique les moyens de correspondre avec ceux que nous nommions improprement les morts. Ces moyens de communication, il nous apprend à les développer par l'exercice.

« Le Spiritisme nous révèle la loi morale, trace notre ligne de conduite, et tend à rapprocher les hommes par la fraternité, la solidarité et la communauté de vues. Il indique à tous un but plus digne et plus élevé, il apporte avec lui un sentiment nouveau de la prière, un besoin d'aimer, de travailler pour les autres, d'enrichir notre intelligence et notre cœur.

« L'avenir est à cette croyance ; elle est forte, patiente, tolérante et respecte la volonté de l'homme ; elle est progressive et vit de science et de liberté. Elle est désintéressée, n'ayant d'autre ambition que de rendre les hommes plus heureux, en les faisant meilleurs. »

S'élevant, dans une magnifique envolée, vers les blanches cîmes où rayonne la vérité, l'orateur nous entraîne à sa suite, charmés, ravis, par les horizons qu'il nous découvre, et par la beauté de l'avenir réservé à l'âme, dans ses évolutions successives à travers les mondes, le temps et l'espace.

M. Léon Denis est un apôtre doublé d'un charmeur, c'est un pêcheur d'âmes ; nul mieux que lui ne sait toucher et convaincre, et faire vibrer les cordes les plus secrètes de notre être.

La bonté et la charité sont les qualités dominantes de l'écrivain comme de l'orateur, et n'ont d'égal que son désintéressement.

Nous espérons qu'à son prochain voyage à Lyon, M. L. Denis nous permettra de l'entendre à nouveau, dans une salle plus vaste, et devant une nombreuse assistance toujours avide d'écouter la parole du maître, et de l'applaudir de tout son cœur. H. R.

Katie king et Florence Marryat

Tous ceux qui se tiennent au courant des recherches psychiques, chaque jour plus intéressantes, savent que répondant dans une improvisation émue aux attaques si étranges du Dr Valentin, M. Albin Valabrègue rappela la scène dramatique dans laquelle Katie King, pour montrer la puissance de fortes vibrations lumineuses, consentit à se dématérialiser sous leur action en présence d'un certain nombre d'assistants, parmi lesquels il nomma sir William Crookes. Celui-ci releva l'erreur dans une lettre adressée à la S. P. R. et reproduite par le *journal* de cette société.

Ce qui explique la confusion qui s'est établie dans l'esprit de M. Valabrègue, c'est sans doute cette circonstance, que sir Crookes, que Florence Marryat nomma toujours *Alfred* Crookes, assista à un certain nombre de séances en même temps que Mme Marryat. Quoi qu'il en soit, comme le chapitre consacré par cet écrivain à la médiumnité de Florence Cook est des plus curieux, je pense que les lecteurs de cette *Revue* seront bien aises de le connaître ; je vais le reproduire intégralement, d'après l'édition de *There in no Death* publiée à Londre en 1891. Le voici :

La médiumnité de Florence Cook.

Je désire qu'il soit bien entendu qu'en écrivant sur ma médiumnité ou sur celle de quelques autres personnes, je ne me propose en aucune façon de faire le récit *de toutes les séances* qui se sont tenues, car si je rapportais tout ce que j'ai vu ou entendu raconter depuis que je m'occupe de Spiritisme, le présent volume prendrait des dimensions inimaginables. Je veux seulement signaler certains faits que je considère comme très remarquables et tels qu'il a été donné à peu de personnes d'en observer de pareils. On connaît généralement les phénomènes ordinaires de séances spirites. Je ne m'attarderai donc pas à décrire tous les faits étonnants, qui vrais ou faux, trouvent leur explication dans les lois connues.

Miss Florence Cook est un des médiums au sujet desquels il a été le plus parlé ou écrit. M. Alfred Crookes s'est vivement intéressé à elle et a publié un long compte-rendu des recherches qu'il a faites

sur le spiritualisme, au moyen de sa médiumnité. M. Henry Dunphy, du *Morning Post*, a écrit une série d'articles pour *London society*, revue dont j'étais alors l'éditeur, en décrivant ses facultés et les preuves qu'elle en donnait. La première fois que je la rencontrai, ce fut dans une maison particulière et ma petite m'apparut grâce à elle. A cette occasion, comme nous étions à souper après la séance au nombre d'environ trente personnes, la table avec tout ce qu'elle portait se souleva jusqu'à la hauteur de nos genoux, faisant danser verres et assiettes de la façon la plus inquiétante, sans commettre néanmoins aucun dégât. Je fus tellement étonnée et intéressée par tout ce que je vis dans cette soirée, que j'éprouvai le plus vif désir d'entrer en relations personnelles avec Miss Cook. Ce médium était celui par lequel le célèbre esprit Katie King s'était manifesté, soulevant tant de controverses entre croyants et incrédules. Elle donnait à Hackney ses séances, auxquelles se rendaient, dans le seul but de voir l'apparition, les hommes les plus célèbres et les plus savants de notre époque, parmi lesquels Sergeant Cox, Ballantyme, S. C. Hall, Alfred Crookes et tant d'autres, qui étaient dans les termes de la plus grande intimité avec elle. Ce fut M. William Harrison, du *Spiritualist*, qui me procura l'entrée dans la famille et aux séances, ce dont je lui serai toujours reconnaissante. Pour ceux qui ne sont pas initiés, je dirai d'abord ce que Katie King prétendait être.

D'après elle, son nom avait été Annie Owen Morgan, fille de sir Henri Morgan, fameux boucanier qui vivait sous la République et avait succombé en mer au cours de ses pirateries. Elle avait environ douze ans à l'époque de l'exécution de Charles Ier. Elle avait été mariée et avait deux enfants. Elle avait commis un très grand nombre de crimes et assassiné plusieurs hommes de sa main dans sa courte existence, car elle avait succombé à vingt-deux ans. A toutes les questions sur la cause de sa réapparition sur terre, elle répondait seulement qu'on lui avait imposé la mission de convaincre le monde de la vérité du Spiritisme. Tels sont les renseignements que je recueillis de sa propre bouche.

Elle était apparue chez les Cook plusieurs années avant que je la connusse et elle était devenue en quelque sorte un des membres de la famille, au milieu de laquelle elle circulait, sans provoquer la moindre émotion dans son entourage. Souvent elle se matérialisait

et passait la nuit aux côtés de Florence et au grand ennui de celle-ci. Le capitaine Corner me disait qu'au début de son mariage avec Florence Cook, il lui semblait souvent qu'il avait épousé deux femmes et ne savait pas toujours sûrement laquelle des deux était la vraie. (1)

L'ordre des séances était toujours le même Miss Cook se retirait dans une chambre de derrière, séparée de l'assistance par un léger rideau de soie, et aussitôt la forme de Katie King apparaissait vêtue de blanc, se promenait parmi les assistants, en pleine lumière du gaz et causait avec chacun comme si elle eût fait partie de l'assistance. J'ai déjà dit que Florence Cook est une petite, mince brunette, aux yeux et aux cheveux noirs, avec un nez aquilin. Quelquefois Katie lui ressemblait exactement ; dans d'autres cas elle en différait tout à fait. Quelquefois aussi sa taille était la même que celle du médium, tandis que d'autres fois elle était beaucoup plus grande. Je possède une grande photographie de Katie, prise à la lumière du magnésium. Elle semble être le double de Florence, quoique celle-ci regardât pendant qu'on prenait la photographie.

J'ai maintes fois pris part à des séances avec M. Crookes et je lui ai vu employer les moyens de contrôle dont il parle dans son livre. J'ai vu, *clouées au parquet*, les boucles noires de Florence, visibles pour tous les assistants, en dehors des rideaux, tandis que Katie se promenait çà et là et causait avec nous. J'ai vu Florie placée sur le plateau d'une balance imaginée par M. Crookes, de telle sorte que l'index restait en dehors des rideaux derrière lesquels se trouvait le médium. Dans ces circonstances j'ai constaté qu'à l'état normal le médium pesait 51 kilos, tandis que aussitôt la matérialisation complète de Katie, l'index remontait à 25 kil. 500. En outre, j'ai vu dans bien des occasions *Florence Cook et Katie ensemble*, de telle sorte que je ne puis douter que ce sont bien deux créatures distinctes. Néanmoins je comprends parfaitement combien il est difficile à ceux qui n'ont pas assisté à ces phénomènes de ne pas supposer qu'il n'y a qu'une seule et même personne, quand ils remarquent l'extrême ressemblance qui existe entre le médium et l'esprit. Un soir, Katie se promenant parmi nous, vint s'asseoir sur mes ge-

(1) Ici, nous ferons remarquer ce que l'affirmation du Capitaine Corner à de bizarre, car Katie ne s'est plus matérialisée après la dernière séance avec W. Crookes et Madame Corner était encore demoiselle à cette époque. (*N. d. l. r.*)

noux. Je pus alors constater qu'elle avait les formes plus rondes et qu'elle était plus lourde que le médium, mais par ses traits elle lui ressemblait d'une façon étonnante et je le lui fis remarquer. Katie ne parut pas prendre cela pour un compliment. Elle haussa les épaules, fit une grimace et me dit : « Je sais qu'il en est ainsi et je ne puis m'y opposer ; mais j'étais beaucoup plus jolie qu'elle lorsque j'étais sur terre. Vous verrez, un jour ou l'autre, vous verrez ! » Ce soir, lorsqu'elle se fut définitivement retirée, elle fit de nouveau passer sa tête entre les rideaux et dit avec un fort zézaiement qu'elle eut toujours : « Je prie Mme Rose Church de venir ». Je me levai et allai vers elle. Elle me tira en dedans des rideaux et je constatai alors qu'ils étaient si légers que la lumière du gaz de la chambre des séances les traversait et permettait de voir très distinctement tout ce qui se trouvait dans le cabinet.

Katie tira impatiemment sur mes vêtements et me dit : « Asseyez-vous à terre », ce que je fis. Elle s'assit alors sur mes genoux, en ajoutant : « Et maintenant, ma chère, nous allons causer comme les femmes le font sur terre. » Pendant ce temps Florence Cook était étendue près de nous sur un matelas et restait plongée dans une trance profonde. Katie paraissait désirer ardemment que je pusse affirmer sans aucune hésitation que c'était bien là Florence. « Touchez-la, me dit-elle, prenez-lui la main, maniez ses cheveux. Voyez-vous bien que c'est Florrie qui est là étendue ? » Lorsque je lui eus bien affirmé que j'étais convaincue qu'il ne pouvait y avoir aucun doute, elle reprit : « Maintenant regardez bien et vous verrez comment j'étais sur terre. » Je la tournai en face de moi et je fus profondément surprise de voir une femme belle comme le jour, avec de grands yeux bleus, la peau blanche et une profusion de cheveux d'un blond doré. Katie jouissait de mon étonnement et me demanda : « Suis-je plus belle que Florrie maintenant ? » Puis elle se leva, prit des ciseaux sur la table, coupa une boucle de ses cheveux et une des cheveux de Florence et me les donna : je les possède encore. Les uns sont presque noirs, doux et soyeux ; les autres sont rudes et d'un roux doré.

Après m'avoir fait ce cadeau, Katie me dit : « Retirez-vous maintenant, mais ne dites rien aux autres ce soir, car ils voudraient tous me voir. »

Un autre soir, comme il faisait très chaud, elle s'assit sur mes

genoux au milieu de tous les assistants et je constatai la sueur de ses bras. Cela me surprit et je lui demandai à ce moment si elle avait des veines, des nerfs et des secrétions comme un être humain ; si du sang circulait dans son corps ; si elle avait un cœur et des poumons. Elle me répondit : « J'ai toutes les mêmes choses que Florence. » Cette fois elle m'appela encore dans le cabinet et rejetant son vêtement blanc, elle se montra complètement nue devant moi. « Vous pouvez maintenant voir que je suis une femme. » Elle l'était réellement et de la forme la plus parfaite. Je l'examinai avec attention, tandis que Florence était étendue à côté de nous sur le parquet. Cette fois, au lieu de me renvoyer, Katie me dit de m'asseoir près du médium et m'ayant donné une bougie et des allumettes, elle me dit de faire de la lumière dès qu'elle frapperait trois coups, car Florrie en s'éveillant pourrait avoir une crise de nerfs qui nécessiterait mes soins. Elle se mit alors à genoux, m'embrassa, et je constatai qu'elle était encore nue. « Où est donc votre vêtement, Katie ? » lui demandai-je : « Oh ! il est parti, me dit-elle ; je l'ai envoyé avant moi. » Tandis qu'elle parlait ainsi, toujours agenouillée près de moi, elle frappa trois coups sur le parquet. Je frottai une allumette dès que j'entendis ce signal, et aussitôt que la lumière parut, Katie s'évanouit avec la rapidité de l'éclair, tandis que Florence, comme cela avait été annoncé, se réveilla en versant un torrent de larmes et eut besoin d'être calmée par mes caresses.

Dans une autre occasion, un des assistants demanda, dès le début de la séance, à Katie, pourquoi elle ne pouvait apparaître avec une lumière supérieure à celle d'un bec de gaz. La question parut lui donner de l'humeur et elle répondit : « Je vous ai déjà dit à tous, bien des fois, que je ne pouvais résister à une lumière intense. Je ne sais pas *pourquoi* ; mais je ne le puis et si vous voulez que je vous donne la preuve de ce que je dis, tournez le gaz en plein et regardez ce qui va m'arriver. Mais rappelez-vous bien, si vous le faites, qu'il n'y aura pas de séance ce soir, car je ne serai plus capable de revenir ; vous avez donc à choisir. »

Devant une telle assertion, on alla au vote pour savoir si on tenterait l'expérience et tous les assistants, parmi lesquels se trouvait M. C. Hall (1), décidèrent qu'il valait mieux être témoins de l'ac-

(1) On voit que ce n'est pas William Crookes dont Florence Marryat signale la présence, mais S. C. Hall.

tion de la pleine lumière sur la forme matérialisée, que d'avoir une séance ordinaire, car cela résoudrait pour toujours cette irritante question de la nécessité d'une lumière diffuse, sinon de l'obscurité complète, pour les séances de matérialisation. En conséquence, on fit connaître notre décision à Katie ; elle consentit à nous donner cette preuve, et nous dit plus tard que cela l'avait fait beaucoup souffrir. Elle se plaça donc debout contre la muraille de la salle des séances, en étendant les bras, comme si elle était crucifiée. Trois becs de gaz furent alors ouverts en plein, dans une chambre de seize pieds carrés. L'effet produit sur Katie King fut merveilleux. Elle ne conserva sa forme qu'une seconde, puis elle commença à fondre peu à peu. Je ne puis comparer la dématérialisation de cette forme qu'à la fonte d'une poupée de cire devant le feu. D'abord ses traits devinrent vagues et indistincts ; ils semblaient se confondre les uns dans les autres. Les yeux s'enfoncèrent dans les orbites, le nez disparut, l'os frontal rentra. Les jambes parurent rentrer en elles-mêmes, s'affaissant de plus en plus vers le parquet, comme un édifice croulant. Enfin il ne resta plus *rien que la tête* sur le parquet, puis un tas de draperie blanche, qui disparut en un instant, comme si une main l'avait tiré à elle, et nous restâmes les yeux fixés par la lumière des trois becs de gaz sur l'endroit où Katie King s'était tenue.

Elle était toujours enveloppée d'une draperie blanche, dont la finesse était variable. Cela ressemblait quelquefois à de la toile ; d'autres fois à de la mousseline légère ou à du jaconas, le plus souvent c'était une sorte de coton léger. Les assistants étaient toujours poussés à demander à Katie un fragment de son vêtement, comme souvenir des séances. Quand ils l'avaient reçu, ils l'enfermaient avec soin dans une enveloppe et l'emportaient chez eux ; mais ils étaient bien étonnés, lorsqu'ils voulaient revoir leur trésor, de constater qu'il avait totalement disparu.

Katie avait l'habitude de dire qu'aucune substance matérialisée ne pouvait persister sans enlever quelque chose de la vitalité du médium et sans l'épuiser proportionnellement. Un soir, comme elle coupait des morceaux de son vêtement avec une véritable prodigalité, je fis la remarque qu'il faudrait faire d'énormes réparations. Elle répondit : Je vais vous montrer comment on répare les vêtements dans le monde des Esprits. » Elle plia une douzaine de fois

sur elle-même une partie de son vêtement et elle y fit deux ou trois grands trous. Je suis certaine que lorsqu'elle le déplia il y avait bien trente à quarante trous et Katie dit : « N'est-ce pas que voilà un beau tamis ? »

Alors, tandis que nous nous pressions autour d'elle, elle commença à secouer doucement son vêtement et au bout d'une minute il était aussi intact qu'auparavant, sans qu'on pût y trouver trace de trous. Comme nous lui manifestions notre étonnement, elle me dit de prendre des ciseaux et de couper ses cheveux. Ce soir-là elle avait une profusion de boucles qui retombaient sur ses épaules. Je lui obéis religieusement, coupant les cheveux portout où je le pouvais. Alors elle me dit : « Coupez donc, coupez-en plus, mais ce ne sera pas pour vous, je vous en préviens, car vous ne pourrez les emporter ».

Je coupai donc boucle après boucle et dès qu'elles étaient tombées à terre, la *chevelure repoussait sur la tête.* Quand j'eus fini, Katie me demanda de regarder sa chevelure et de chercher les places où j'avais porté les ciseaux. Je le fis et il me fut imposible de rien découvrir. Quant aux cheveux coupés, impossible de les retrouver, ils avaient disparu.

Katie fut maintes fois photographiée à l'éclat du magnésium par M. Alfred Crookes, mais ses portraits ont trop de ressemblance avec le médium pour qu'ils puissent servir à établir son identité.

Elle avait toujours déclaré qu'elle n'apparaîtrait plus sur terre après le mois de Mai 1874. En conséquence, le 21 de ce mois elle réunit ses amis pour leur faire ses adieux, et je fus du nombre de ceux-là. Katie avait recommandé à Miss Cook de se procurer une grande corbeille de fleurs et de rubans. Elle s'assit à terre et fit pour chacun de nous un bouquet qu'elle nous offrit en souvenir.

Le mien, consistant en lys et en géraniums, semble encore aussi frais aujourd'hui, après dix-sept ans, que si elle venait de me le donner. Il était accompagné de ces mots, écrits en ma présence sur une feuille de papier :

« D'Annie Owen Morgan (alias Katie), à son amie Florence Marryat Rose-Church. Avec amitié. *Pensez à moi* (*sic*) ».

« Le 21 mai 1874 ».

La scène d'adieux fut aussi touchante que si nous avions assisté à une séparation par la mort d'un de nos amis. Katie elle-même ne savait comment se tenir. Elle se retournait coup sur coup pour jeter un dernier regard, surtout à M. Alfred Crookes, qui avait pour elle autant d'affectionque si elle avait fait partie de sa famille. Sa prédiction s'accomplit et depuis ce jour Florence Cook ne l'a plus jamais revue et n'a plus eu de ses communications.

La place de Katie fut bientôt occupée par une autre influence qui se donnait le nom de Marie, qui dansait et chantait avec un talent tel que jamais Florence n'a pu en montrer de semblable.

Pour la traduction : Dr DUSART.

L'Identité des Esprits

EXTRAIT DE L'OUVRAGE THÈSE IS NO DEUTH PAR FLORENCE MARRYAT

Suite et fin (1)

« Je dis à Powles : « C'est à peine si je vous reconnais en costume de soirée. Je ne vous avais jamais vu dans cette tenue avant, (ce qui était vrai attendu que toutes nos relations avaient eu lieu dans l'Inde, où il n'était pas permis aux officiers de paraître en public autrement qu'en uniforme, particulièrement dans les soirées). Je voudrais, continuai-je, que la prochaine fois vous veniez en uniforme. – J'essaierai », répondit-il, et le temps qui leur était accordé en cette occasion étant écoulé, ils furent obligés de s'en aller ».

Se trouvant à Boston et libre la veille de Noël, jour où c'est une coutume chez les spiritualistes américains de tenir des séances pour revoir leurs amis de l'Au-delà, Florence Marryat se rendit de nouveau chez les demoiselles Berry ; — dans l'intervalle elle avait déjà assisté à une seconde séance chez elles... « John Powles » « Florence » et « Ted » vinrent tous me voir ce soir-là ; et quand je dis au revoir à « Florence », elle me répondit : « Oh ! ce n'est pas encore au revoir, mère ; je reviendrai avant que vous ne vous en alliez...

(1) Voir le numéro de septembre, p. 161.

« Avant que la séance de ce même soir ne se terminât, M. Abrow dit : « Il y a actuellement dans le cabinet une petite demoiselle qui s'annonce comme un très haut personnage. Elle dit qu'elle est « la Princesse Gertrude (1) ». — Que dites-vous, M. Abrow ? » m'écriai-je, incapable d'en croire mes oreilles. « La mère de « la Princesse Gertie », dit « Florence », en passant la tête en dehors des rideaux. « Vous l'avez déjà vue en Angleterre, vous savez ». Je me rendis au cabinet, les rideaux s'écartèrent et je vis devant moi ma fille Florence telle qu'à l'ordinaire, mais tenant devant elle un petit enfant d'environ sept ans. Je m'agenouillai devant cet esprit engendré par moi. C'était une petite créature d'apparence frêle, très blanche et très pâle avec de grands yeux gris et des cheveux bruns lui recouvrant le front. Elle ressemblait à un lys avec ses petites mains blanches modestement croisées devant elle. « Etes-vous ma petite Gertie, ma mignonne ? dis-je. — Je suis « la Princesse Gertie, répondit-elle, et « Florence » dit que vous êtes ma mère. — Et êtes-vous contente de me voir, Gertie ? » lui demandai-je. Elle leva les yeux sur sa sœur qui immédiatement lui souffla : « Dites : « Oui, mère », Gertie. — Oui, mère » répéta la petite comme un perroquet. « Voulez-vous venir avec moi, ma chérie ? — dis-je ; puis-je vous prendre dans mes bras. — Pas ce soir, mère, murmura « Florence » ; vous ne pourriez pas. Elle est attachée à moi. Nous sommes liées ensemble ; vous ne pourriez nous séparer. Peut-être que la prochaine fois « la Princesse Gertie » sera plus forte et capable de causer davantage. Je vais l'emmener maintenant. — Mais où est « Yonnie » (2), demandai-je, et « Florence » se mit à rire : « Pouvais-je en amener deux à la fois, dit-elle ; « Yonnie » viendra un autre jour. « Et je retournai à ma place, plus mystifiée que d'habitude. »

Florence Marryat s'étant liée avec la mère de « Bell », Mme Sey-

(1) C'est en se qualifiant ainsi elle même que s'était déjà manifestée plusieurs fois à Florence Marryat, en Angleterre, par la médiumnité de Mme Fitzgerald, un enfant mort-né, issu de son second mariage avec le colonel Lean, et se présentant à cette époque sous les apparences d'une enfant de 5 ans.

(2) Second enfant venu au monde dans les mêmes conditions, et qu'on lui avait dit être connu sous ce nom dans le monde spirituel. Il s'était aussi manifesté à elle par l'intermédiaire du même médium que la « Princesse Gertie » sous les traits d'un baby de 18 mois — « Yonnie », diminutif de Joan (Jacqueline). — Voir la note supplémentaire p. 243.

mour, dont il a été question précédemment, elles décidèrent d'avoir, pour elles seules, une séance particulière avec l'une des demoiselles Berry. Ce fut Hélène, celle des deux sœurs qui se trouvait être le médium la première fois que Miss Marryat assista à une séance chez elles, qui le fut de nouveau cette fois. Bien que tenue dans l'après-midi (le lendemain du jour de Noël), cette séance eut lieu, comme le soir, à la lumière du gaz. Il n'y avait dans la salle que M. Abrow et ces deux dames, qui s'assirent sur des chaises du premier rang en face du cabinet.

Au bout de quelques instants, leurs amis spirituels « sortirent en foule du cabinet, l'un après l'autre, si bien, écrit l'auteur, que nous eûmes autour de nous, le frère de Mme Seymour ainsi que sa fille « Bell », qui amena avec elle le petit « Jimmie » (un petit enfant à elle partie avant sa mère pour la Grande Patrie), et « Florence » « Ted » et « John Powles », tous si heureux, si forts et causant avec un tel entrain, que je dis à Mme Seymour qu'il ne nous manquait qu'une table à thé pour nous croire tenant chez nous quelque réunion de famille. La dernière dans l'ordre de succession, mais non comme importance (du moins dans son opinion, à elle), arriva « la Princesse Gertie »... Elle vint toute seule dans cette occasion ; je la pris dans mes bras et la portai à Mme Seymour. Elle ne pesait pas plus qu'une plume. Il me semblait n'avoir rien dans les bras. Je dis à Mme Semour : « De grâce, dites-moi à quoi ressemble cette enfant. J'ai tellement peur que mes sens ne me trompent que je n'ose pas m'en rapporter à moi. » Mme Seymour la regarda et répondit : « Elle a un grand front que recouvrent des cheveux brun-foncé coupés assez courts et tombant droits jusqu'aux épaules, de chaque côté. Ses yeux sont bleu-grisâtre, grands avec de lourdes paupières ; le nez est petit et la bouche décidée pour une pareille enfant. »

Cette attestation, donnée par une étrangère, de l'apparence de la forme matérialisée d'un enfant qui n'avait jamais vécu, était une description exacte des traits (à l'état embryonnaire, naturellement) de son père le colonel Lean, qui n'avait jamais mis les pieds en Amérique. C'est peut-être la meilleure preuve d'identité que j'ai donnée. Notre séance particulière dura deux heures, et bien que les esprits ne cessassent de rentrer de temps à autre dans le cabinet pour reprendre des forces, ils restèrent avec nous, tantôt près, tantôt

loin, pendant tout le temps. La dernière chose agréable qui frappa mon regard fut ma chère « Florence », faisant à « la Princesse » embrasser sa main pour me dire adieu.

« Le Docteur »

Une dame Isabella Beecher Hooker (sœur de Mme Harriet Beecher Stowe, l'auteur de « La Case de l'Oncle Tom »), dont Florence Marryat avait fait aussi la connaissance aux séances des demoiselles Berry, lui fit obtenir une séance d'un ami à elle, puissant médium, un jeune docteur du nom de Carter ou Carteret, que Florence Marryat désigne simplement sous le nom du « Docteur », son nom s'étant trouvé trop effacé sur son carnet pour qu'elle pût le lire. *Que* voient, ou *qui* voient, pendant que je suis endormi, les personnes qui assistent à mes séances, je l'ignore complètement, lui dit-il. « Je ne sais rien de ce qui se passe, si ce n'est par ouï-dire. Je ne sais pas si les formes qui apparaissent sont des esprits, ou des transformations, ou des matérialisations. C'est à vous d'en juger.

Une particularité de mes séances, c'est qu'elles ont lieu dans la plus profonde obscurité. Quand les apparitions (ou comme il vous plaira de les appeler) se produisent, il faut qu'elles apportent elles-mêmes de quoi à s'éclairer, sans quoi vous ne pourriez les voir. Je n'ai point de directeur à mes séances ; si quoi que ce soit qui se présente ne peut s'annoncer soi-même, il lui faut demeurer inconnu. Mais je crois que vous verrez que, en général, les apparitions savent se tirer d'affaire toutes seules. Voici ma salle de séance. »

« En parlant, ainsi il nous introduisit dans une chambre à coucher non meublée ; je dis chambre à coucher, parce qu'elle était pourvue du cabinet de toilette garni de porte-manteaux annexé à toutes les chambres à coucher en Amérique. Ce réduit, le docteur s'en servait comme de cabinet. La porte en demeurait ouverte sans être masquée par aucun rideau, l'obscurité dans laquelle étaient tenues les séances rendant la chose superflue. L'obscurité était faite dans la chambre au moyen de deux chassis garni de drap américain, qui s'adaptaient aux fenêtres. Le docteur, après avoir fermé à clef la porte de la pièce, m'en remit la clef. Il nous pria alors d'aller nous asseoir quelques minutes dans le cabinet pour l'imprégner de notre

influence. En le faisant, nous examinâmes naturellement celui-ci. Ce n'était qu'un grand placard, n'ayant ni fenêtre ni porte, sauf celle donnant dans la chambre, et ne renfermant d'autre meuble qu'une chaise cannée.

Quand nous retournâmes dans la salle de séances, le docteur nous fit nous installer confortablement dans deux fauteuils avant de placer les chassis noirs pour intercepter le jour. La pièce se trouva alors noire comme de la poix, et le docteur dut regagner à tâtons son cabinet. »

Le premier esprit qui se manifesta au bout de quelques minutes d'attente fut le « contrôle » du docteur, une négresse du nom de « Rosa »... (voir la suite dans la traduction précédemment parue — 2me récit.)

Virginia Roberts

Rentrée à New-York assez souffrante d'une bronchite attrapée au cours de ses tournées théâtrales dans les Etats de l'Ouest, l'auteur, aussitôt que l'état de sa santé le lui permit, se rendit avec une dame de sa connaissance à une séance chez un médium du nom de Virginia Roberts, demeurant dans un quartier retiré de la ville.

« C'était une jeune fille de seize ans, très réservée, à l'aspect plutôt timide, qu'il fallait presser de questions avant d'en pouvoir tirer une parole. Elle n'avait commencé à tenir des séances que quelques mois avant, et cela parce que son frère (qui était aussi médium) était tombé malade et avait été obligé de renoncer pour quelque temps à remplir les fonctions de médium. La salle de séances était toute petite : les manifestations avaient lieu presque au milieu du cercle, et le cabinet (ce qu'on appelait ainsi) était l'installation la plus fragile que j'aie jamais vue. Quatre tiges de fer pas plus grosses que des tringles pour vitrages de mousseline, reliés par des traverses semblables, auxquelles étaient suspendus des rideaux d'indienne lilas, constituaient ce cabinet qui tremblait et oscillait chaque fois qu'une forme en sortait ou y entrait. Un harmonium pour accompagner les voix et quelques chaises pour le public étaient tout le mobilier que contenait la pièce. Le premier soir où nous nous rendîmes chez Mlle Roberts, il n'y avait, outre nous, que deux ou trois assistants Le médium semblait à peu près inconnu, et je résolus, comme j'ai coutume de le faire, de ne compter sur rien dans la crainte d'être déçue. »

Plusieurs esprits se manifestèrent dont l'un pour la personne qui accompagnait Miss Marryat... « Le seul ami qui apparut pour moi ce soir-là, dit celle-ci, fut « John Powles », et, à ma grande surprise et à ma vive satisfaction il se présenta revêtu de l'ancien uniforme du 12me d'Infanterie indigène de Madras.

L'uniforme (1) de ce corps était à parements de couleur fauve, avec des boutons portant le mot « Ava » entouré d'une couronne de laurier. Le veston de mess était doublé de soie fauve ouatée et le gilet bordé de trois rangs d'étroit galon d'or. Leur « Karkee », ou petite tenue, établie en 1859, se composait d'une tunique et d'un pantalon vert sombre, avec les boutons du régiment, et d'une ceinture de soie cramoisie. La tenue de marche de tous les officiers de l'armée de l'Inde est en coutil blanc (2) avec un couvre-chef recouver de la même étoffe. Leur manteau de campagne est en drap bleu foncé et leur tombe jusqu'aux talons. Leur képi est pourvu d'une large visière carrée pour abriter le visage et les yeux. Je mentionne ces détails à l'intention de ceux qui ne connaissent pas l'ensemble de la tenue, de l'armée de l'Inde, et pour montrer combien il eût été difficile à Virginia Roberts, ou à tout autre médium, de s'en procurer les diverses pièces, alors même qu'elle aurait eu connaissance du désir secrètement exprimé par moi à « Powles » à Boston, d'essayer de se manifester à moi en uniforme. En se présentant pour la première fois revêtu de celui-ci, il portait la tunique ordinaire de tous les jours, boutonnée jusqu'au menton ; il me fit examiner les boutons pour voir qu'ils portaient les armes et la devise du régiment. Et je puis dire ici, qu'avant mon départ de New-York, il m'apparut dans chacune des tenues que j'ai mentionnées ci-dessus, et devint dans la ville un personnage célèbre... »

---

(1) This corps wore facings of farou, with buttons bearing the word « Ava », encircled by a wreath of laurel. The mess jackets were lined with wadded fawu silk, aud the waistcoats were trimmed with three lines of narrowgold braid. Their « Karkee, » or undress uniform, established in 1859, consisted of a tunie and trowsers of a sad green cloth, with the regimental buttons and a crimsonsilk sash. Le marching dress of all officers in the Indian service is made of white drill, with a cap cover of the same material. Their forage cloak is of dark blue cloth, and hangs to their heels. Their forage cap has a broad square peak to shelter the face and eyes.

(2) Variante : Avec une coiffe de même étoffe recouvrant la coiffure.

« Le fait qui suit s'est produit le 13 juin 1885, (voir suite traduction précédemment envoyée — 3me récit.

... Ainsi fut fait et je me mis à jouer : « Tu as disparu à mon regard », etc..... « Oh ! Powles, m'écriai-je, vous aimiez mes bébés, autrefois. Ramassez, etc.).

Note supplémentaire

Pendant son séjour à Boston, Florence Marryat étant allée assister un soir à une séance chez un autre médium de cette ville, une dame Fay, « Gertie » et « Yonnie » se manifestèrent à elle par son intermédiaire.

Mme Fay était, dit l'auteur, une petite femme à l'air très paisible et très simple... « Son cabinet consistait simplement en deux rideaux d'une étoffe blanche quelconque, suspendus à des montants dans un angle formé par un coin de la pièce ; c'était l'installation la plus transparente qui se puisse voir. Quoi que ce soit ressemblant au mouvement et au remue-ménage qu'aurait occasionné à l'intérieur l'opération de se costumer ou de « se grimer », eût immédiatement sauté aux yeux du public assis à l'extérieur à la lumière d'un bec de gaz ordinaire muni d'un globe. Cependant il n'y avait pas plus de quelques minutes que Mme Fay y était installée quand se précipitèrent dans la salle deux des plus extraordinaires matérialisations que j'aie jamais vues...

«... Une voix cria de l'intérieur du cabinet : « Voici deux petits enfants qui viennent pour la dame assise sous le tableau ». Or, il n'y avait dans la pièce qu'un seul tableau et j'étais assise dessous. Je regardai avec curiosité du côté du cabinet, et en vis sortir « la Princesse Gertie » conduisant un bambin à tête blonde qui marchait à petits pas mal assurés ; il avait les pieds nus et n'était vêtu que d'une espèce de chemise blanche. C'était « Joan » (Jacqueline), la « Yonnie » que j'avais si souvent demandé à voir. Je me levai toute pleine d'espoir pour recevoir le petit couple juste au moment où ils atteignaient le milieu de la pièce, cependant, cheminant à tout petits pas et avec précautions, comme des petits enfants que l'on met pour la première fois sur leurs jambes, l'esprit de cabinet « Gipsy » (dont elle vient de parler au cours de son récit) *s'élança d'un bond* de derrière les rideaux et disant d'un ton décidé : « Eh mais ! nous ne voulons pas d'enfants ici » ; elle appuya avec la main sur la tête de mes mignonnes, et les fit s'enfoncer à travers le plancher. Elles semblèrent tomber en poussière devant mes yeux, et l'on n'eût pu reconnaître la place où elles étaient l'instant d'auparavant. Je ne pus m'empêcher de me sentir courroucée. Je m'écriai : « Oh ! pourquoi avez vous fait cela ? C'étaient mes bébés, et je désirais tant les voir ? » — Je n'y puis rien, répondit « Gipsy », mais ceci n'est pas une séance pour les enfants. » Je fus si contrariée que je ne pris plus aucun intérêt à ce qui se passa par la suite.. »

R. D.

Les Pionniers du Spiritisme en France

Ouvrage publié par souscription.

« Le moment ne serait-il pas venu » (dit Ed. Grimard dans la magistrale étude qu'il a écrite pour le livre dont nous allons parler) « de « chercher à établir le bilan de notre situation intellectuelle, morale, « spirituelle surtout ? Nous sommes arrivés à l'un de ces tournants de « l'histoire humaine, où se multiplient les problèmes, où s'entrechoquent « les opinions, où se crée un milieu de nature complexe et confuse et « d'où il importe, cependant, que surgisse, sinon la vérité absolue, du « moins telle idée synthétique et directrice capable d'indiquer aux pèlerins « terrestres, si prompts à s'égarer dans leur marche, une rationnelle et « normale orientation... »

C'est pour essayer de répondre à ce besoin que nous présentons aujourd'hui au public :

Les pionniers du Spiritisme en France

Documents pour la formation d'un livre d'or des sciences psychiques, recueillis par J. MALGRAS.

Cet ouvrage comprend deux parties :

1°) *La Page des Aînés*, suivant l'expression de Camille Chaigneau, où sont représentés, par des extraits de leurs œuvres relatives au spiritisme ou inspirées par lui, tous les grands hommes de la seconde moitié du XIXe siècle, tels que : Honoré de Balzac, Mme de Girardin, Jean Reynaud, Boucher de Perthes, Allan Kardec, Alexandre Dumas père, Th. Gauthier, Jacques Babinet, J. Michelet, George Sand, Victor Hugo, J.-B. André Godin, Villiers de l'Isle-Adam, Louis Figuier, Ch. Fauvety, Eugène Nus, Aug. Vacquerie, Ch. Lomon, Sadi Carnot, etc., etc...

2°) *Les Contemporains* (et c'est la partie la plus importante de l'ouvrage) qui ont bien voulu exposer dans des études, pour la plupart inédites, leur opinion sur le spiritisme et la science psychique.

Parmi ceux-là viennent se ranger, outre les Victorien Sardou, Flammarion, professeur Richet, colonel de Rochas, Vauchez et autres, nombre de personnalités marquantes appartenant toutes au monde des intellectuels : des membres de la Presse littéraire ou de la Presse spirite, des écrivains connus, des poètes, des conférenciers, des artistes, des savants, des médecins, de hauts fonctionnaires et professeurs de l'Université, des officiers supérieurs de l'armée, d'anciens parlementaires, des gens du monde, etc., etc.

Le spiritisme n'a guère plus d'un demi-siècle d'existence, et déjà son

histoire est considérable. Peu de spirites — nous parlons des nouveaux — la connaissent. Mais où trouver cette histoire ? Quel en est l'historien ?

Nous croyons que l'ouvrage, si consciencieusement préparé par M. Malgras, sans avoir la prétention d'être cette histoire, sera du moins la première pierre de l'édifice qui sera élevé un jour à la gloire de notre antique doctrine, passagèrement éteinte pendant de longs siècles et qui vient si merveilleusement de ressusciter et de se rajeunir au souffle des temps nouveaux.

Une grande lacune sera en partie comblée, au moins en ce qui concerne la France, berceau du fondateur du spiritisme. Les autres nations nos sœurs nous imiteront, nous n'en doutons pas.

Que les spirites français donnent donc le premier élan. Qu'ils considèrent que les *Pionniers du spiritisme* ne sont pas l'œuvre particulière d'un écrivain spirite, mais que c'est l'œuvre de tous les spirites, puisque c'est celle de leurs principaux porte-paroles.

Quant à ceux qui ignorent encore presque tout de la science psychique, ils trouveront dans ce livre des exposés clairs et précis des principes les plus importants sur lesquels elle est établie, et ils y verront que cette science, si décriée de la masse ignorante et pour laquelle la science officielle a jusqu'ici affiché tant de dédains, est pourtant l'étude de prédilection de tout ce qui constitue, en France (comme à l'étranger, d'ailleurs), la Haute Intellectualité.

C'est là un point dont s'est très judicieusement rendu compte M. P. Leymarie; et c'est pourquoi il vient avec confiance proposer une souscription pour la publication, à fin octobre, de cet intéressant ouvrage qui sera offert aux trois cents premiers souscripteurs au prix de six francs. Au-delà de ce chiffre, l'ouvrage sera vendu huit francs en un fort volume de luxe, in-8° raisin, d'environ 600 pages (gravures comprises), orné de nombreuses photographies hors texte. (Ajouter au prix de 6 fr., 1 fr. 25 pour l'étranger ; 0 fr. 85 pour la France, port et emballage).

On peut adresser dès maintenant les souscriptions à M. Leymarie, 42 rue Saint-Jacques à Paris; ou à M. Malgras, 9 rue des Vosges à Roubaix (Nord).

Le Spiritisme avant le nom

(*Suite et fin*) (1)

Nous l'avons déjà dit, Deleuze, de même que Billot, avait été ramené du matérialisme et du scepticisme au spiritualisme par l'étude du magnétisme. Voici dans quelle circonstance s'opéra sa conversion.

(1) Voir le n° d'octobre p. 175

« J'ai connu, écrit-il à Billot (t. II, p. 21) une demoiselle de beaucoup d'esprit et du plus grand mérite sous tous les rapports, mais qui ne croyait nullement à la religion : elle fut malade, je la magnétisai et la rendis somnambule. Dans cet état, elle me dit d'écrire et elle me dicta des réflexions admirables sur la vérité et la nécessité de la religion. Elle y joignit un règlement de vie à son usage, et lorsquelle eut finit sa dictée, elle me dit : Placez ce papier dans mon bureau où je le trouverai à mon réveil ; mais qu'il ne vous arrive jamais de m'en parler quand je serai éveillée. Quelques jours après, elle alla s'adresser à un prêtre qui la fit remplir ses devoirs religieux, et sa conduite fut celle d'une sainte.

« J'étais alors imbu de la philosophie du XVIIIe siècle ; elle entreprit de me convertir, et les discours qu'elle m'adressa tous les jours pendant son sommeil magnétique, sont ce qu'en ma vie j'ai entendu de plus éloquent et de plus touchant. Ses intentions furent remplies, et ce fut elle qui me ramena à la foi catholique à laquelle je me suis rattaché.

« Cette demoiselle est morte, je n'oublierai jamais les obligations que je lui ai. C'était un être céleste ; elle se sentait inspirée ; mais elle ne se croyait pas en relation avec les anges. J'ai plusieurs exemples de personnes ainsi ramenées à la religion par l'observation des phénomènes du magnétisme, et de ce nombre, je puis citer les trois messieurs de Puységur. »

Je ne m'arrête pas à la critique mot à mot des textes que je cite. J'ai dit souvent que les prophéties et en général toutes les révélations, somnambuliques et autres, qu'elles viennent ou non des anges, consciemment ou inconsciemment, j'ai dit que ces révélations pouvaient être mêlées de vrai et de faux et qu'elles devaient être soumises à la critique de la raison.

Dans la citation qui précède, par « la religion » il faut donc entendre les principes fondamentaux de toutes les religions : l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, et non tous les dogmes et rites de telle ou telle religion. Naturellement, celui qui est ramené à « la religion » embrasse celle de son pays ; mais il ne s'ensuit nullement que celle-ci soit absolument vraie à l'exclusion de toutes les autres ; il s'en suit seulement qu'elle est moins mauvaise, moins irrationnelle, moins désespérante que le scepticisme.

En supposant que tous les esprits soient plus savants que nous sur ce point, pour que leurs enseignements soient à la portée des médiums, ils seront obligés de mettre la morale au-dessus du dogme et ils conseilleront de revenir à la religion en cours, non pas qu'elle soit la vérité absolue, mais parce qu'elle est à la mesure de la société qui la professe.

C'est là tout ce que l'on doit conclure, en faveur du catholicisme et de tout autre culte, des conversions du genre de celle que nous venons de apporter.

Deleuze revenu au catholicisme en accepta les erreurs et les préjugés: il considéra les anges comme de purs esprits immatériels et, par conséquent, il ne crut pas aux visions et autres communications des somnambules avec les esprits, encore moins aux actions des esprits sur les corps. C'est sur ce point qu'il se trouve en dissidence avec Billot.

Celui-ci se jetait dans un extrême en attribuant tous les phénomènes magnétiques aux esprits et considérant l'influence du magnétiseur comme nulle. Deleuze tomba dans l'extrême opposé en niant toute influence des esprits et attribuant à l'homme seul les phénomènes à expliquer.

« Je regarde comme démontré, dit Deleuze, qu'il y a dans l'âme humaine un grand nombre de facultés latentes,dont nous faisons usage sans nous en douter, et surtout sans en connaître la nature ».

Pourquoi, aurait pu lui répondre Billot, la faculté de communiquer avec les anges ou esprits ne serait-elle pas une de ces facultés latentes ?

— Parce que des êtres purement spirituels ne peuvent pas agir sur les corps.

— Pourtant notre âme, qui est spirituelle, meut et même vivifie notre corps. Mais quelle preuve avez-vous que les anges sont de purs esprits ?

— La parole de Dieu révélée par l'Eglise catholique.

— Et moi, j'ai la parole de Dieu révélée par les faits. Lorsque ces deux ordres de révélation se trouvent en opposition, c'est évidemment le second qui doit l'emporter.

Deleuze se défend longtemps, dans sa correspondance avec Billot et dans sa réponse à l'article cité plus haut de la *Bibliothèque du magnétisme animal* de 1818, et il invoque souvent de bons arguments contre les exagérations de ses adversaires. Exemple :

« Quant à la faculté de prévision, qui est prouvée par un grand nombre de faits, on ne l'expliquerait pas mieux par l'intervention des esprits ou anges, que par les facultés occultes de l'âme humaine qui se montrent lorsqu'elle se dégage de la matière, car les purs esprits sont de même nature que l'âme humaine, et celle ci doit avoir la même puissance ».

Cette objection réduit à sa juste valeur l'exagération de Billot, qui accorde tout aux esprits et refuse tout à l'âme humaine ; mais on peut retourner contre Deleuze son propre argument : les esprits étant de même nature que l'âme, doivent avoir aussi la même puissance.

Cependant Deleuze finit à peu près par se rendre aux instances de son correspondant. Le 14 juin 1833, il lui écrit : « Quant à moi, mon cher ami, je ne suis pas si éloigné que vous le pensez du système que vous avez adopté, sur la possibilité de se mettre en rapport avec les esprits. Je viens de relire votre dernier mémoire, il m'a plus intéressé que la lecture précédente, quoiqu'il me paraisse y avoir des phénomènes inexplicables par les causes auxquelles vous les attribuez. »

Il ajoute ensuite cette judicieuse restriction : « Toutefois les guérisons faites par le magnétisme sont souvent indépendantes de l'action des anges ou esprits ; car l'action magnétique produit des effets salutaires et

même miraculeux chez des hommes qui ont le malheur de ne pas croire aux vérités de la religion ».

Il est vrai, d'une part, que ces hommes peuvent être assistés par les esprits sans le savoir ; mais il est aussi vrai, d'autre part, que l'homme, étant de même nature que l'ange, peut, dans une certaine mesure au moins, faire les mêmes choses.

« Les anges, écrit encore Deleuze à Billot, sont selon vous les agents primitifs ; je crois au contraire que c'est l'état de somnambulisme, état naturel à l'homme, produit par l'action de la volonté du magnétiseur, qui donne à l'homme la faculté de correspondre et de communiquer avec les anges ou les esprits, et que vous considérez comme principe ce qui est une conséquence ».

Pour mettre d'accord les deux adversaires, il faut dire qu'il y a des personnes qui entrent d'elles-mêmes en rapport avec les esprits, soit dans le sommeil naturel ou le somnambulisme spontané, (auto-somnambulisme), soit même à l'état de veille, sans avoir besoin du concours du magnétiseur. D'autres ont besoin d'être endormies par un magnétiseur pour devenir voyantes et communiquer avec les esprits.

Nous ne pouvons donc qu'approuver la conclusion suivante de Deleuze : « Le magnétisme, une fois bien connu, doit changer toute la philosophie et conduire aux principes religieux. J'avoue que depuis que j'ai étudié le magnétisme, je n'oserais plus nier les choses les plus incompréhensibles ».

*
* *

Après avoir mis d'accord Deleuze et le docteur Billot, je pourrais vous montrer que la théorie *théo-psychologique* que nous venons de voir, n'est pas nouvelle, pas plus, d'ailleurs, que les faits qui lui servent de base.

Dès la plus haute antiquité, on a observé tous les phénomènes que nous venons de voir et même de plus merveilleux, et on les a vus plus fréquemment.

On a aussi cherché à les expliquer ; on s'est livré à de nombreuses spéculations sur leurs rapports entre eux et avec nous, sur la nature des causes qui produisaient des effets si extraordinaires.

Les théories qui sont sorties de ce mouvement intellectuel se trouvent dispersées dans les œuvres de Platon, (pour ne pas remonter plus haut dans les âges), d'Aristote, de Plutarque, d'Apollonius de Thyane, d'Apulée, des Alexandrins, des alchimistes, astrologues, théosophes, philosophes du moyen-âge, et même dans celles des théologiens (1).

Je devrais aussi vous exposer les moyens, méthodes et procédés conve-

(1) On nous enseigne, depuis quelque temps, que non seulement les mêmes théories et les mêmes faits, mais beaucoup d'autres encore plus « transcendentaux » se retrouvent chez les Mahatmas, qui résident sur les sommets de l'Himalaya ; mais, quoique je n'en aie pas passé bien loin dans mon jeune temps, j'avoue que je n'y suis point allé voir. Et, comme les initiés à cette haute science ont jusqu'ici gardé leur lumière sous le boisseau, à moins que, comme le singe de Florian, ils n'aient oublié d'éclairer leur lanterne « magique, » je me

nables pour que vous obteniez vous mêmes des phénomènes du même genre et qu'ainsi vous puissiez joindre aux témoignages d'autrui les résultats de vos propres observations.

Je devrais encore vous parler du discernement des esprits, bons, mauvais ou ignorants, vous dire à quels signes on les reconnaît, vous indiquer les mesures à prendre pour attirer les uns et éloigner les autres.

Je devrais enfin vous montrer les avantages et les inconvénients des pratiques magnétiques et spirites, et vous enseigner les moyens de profiter des uns et de vous préserver des autres.

Mais je dois aussi mettre un terme à cette causerie et, par conséquent, si vous le voulez bien, renvoyer tout cela à notre prochaine réunion.

ROUXEL.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Dans une précédente revue, nous avons rapporté, d'après le *Light*, une preuve d'identité donnée en France, à Pau, à une famille anglaise et ce même fait a été raconté par plusieurs autres revues. Le numéro du 7 juillet de *Light* donne une nouvelle série de preuves venant de la même source Nous croyons devoir les reproduire.

« Le 15 Avril, Miss Mc. Cance et Miss Dobson tiennent le Ouija, Mme Speakman inscrit les lettres et le Dr Speakman est assistant :

Le guide ordinaire fait une communication en anglais : « Vous pouvez demander maintenant Sarah Lancy. »

La conversation suivante se fait en français : « Etes-vous là, Sarah Lancy ? — R. — Oui. — D. Vous savez que votre mari doit venir très prochainement nous faire visite ? — R. Il ne peut pas venir encore. — D. Pourquoi cela ? — R. A cause d'affaires imprévues. — D. Quelles affaires ? — R. Il sera retenu par le notaire. — D. Comment cela ? — R. Je suis souvent près de lui. — D. Oui ; mais parlez-nous du notaire. — R. Ce sont seulement des affaires de famille, mais cela durera plus longtemps qu'il le pense. — D. Ces affaires sont-elles la conséquence de votre mort ? — R. Non — D. Etes-vous *bien sûre* de cela ? — R Oui ; ma mort n'a été qu'une occasion ; c'est un règlement de famille. — Quand viendra-t il, alors ? — R. Plus tard. — D. Vous a-t-il senti près de lui ? —

---

garderai bien de nier la réalité de ces merveilleux secrets initiatiques. Je pourrais seulement dire que les Mahatmas et leurs initiés paraissent bien peu charitables, de garder ainsi « tout pour eux et rien pour les autres » ; mais je n'ignore pas que leur excuse est dans leur haute et profonde et large sagesse : ils connaissent la faiblesse de notre intellect ; ils craignent de nous éblouir ou même de nous aveugler en nous présentant Isis sans voile ; ils savent très bien qu'on ne doit pas jeter les perles devant des pourceaux comme nous.

R. Il m'a senti deux fois, mais il n'y a pas cru. — D. Où et quand ? — R. Une fois lorsqu'il était avec notre petite fille. Ma mère était présente aussi. — D. Et l'autre fois ? — R. Il était seul dans sa chambre, il y a plus d'une semaine. »

Tout ceci fut envoyé au mari, qui répondit au commencement de mai, en s'excusant de n'avoir pas répondu plus tôt, parce qu'il avait été fatigué, malade et très occupé. Il disait :

« Je crois avoir ressenti sa présence plusieurs fois et je crois que les coups que j'ai entendus, environ une semaine après sa mort, dans ma chambre, venaient d'elle. Veuillez lui demander *Où* elle a frappé, si c'était elle.

Quant au notaire, je dirai que je n'ai eu nullement affaire à aucun notaire. Il n'y a et il ne peut y avoir aucune possibilité que des ennuis soient créés par un notaire. Elle s'est donc trompée sur ce point. »

Deux jours après avoir reçu cette lettre, nous essayâmes de nouveau et voici ce qui fut dit en français :

« Je suis heureuse qu'il m'ait entendue. — D. Qui est là ? Est-ce Sarah Lancy ? — R. Oui : c'est moi. — D. Parlez-vous de votre mari ? — R. Oui. — D. Avez-vous frappé dans la chambre de votre mari et s'il en est ainsi, *Où* l'avez-vous fait — R. Plusieurs fois sur le lit. — D. Sur quelle partie du lit ? — R. En haut, près de la tête. — D. Chaque fois à la même place ? — R. Oui, tout à fait près. Bientôt il m'entendra plus souvent. — D. Votre mari dit que vous vous êtes trompée au sujet du notaire. — R. Non, je ne me suis pas trompée. Le notaire s'occupe actuellement des affaires. — D. Il dit qu'il n'est pas possible qu'aucun ennui vienne du notaire. — R. Eh ! bien, je vois que cela arrivera. »

Dimanche 3 juin, jour de la Pentecôte, les mêmes assistants que ci-dessus sont réunis. Comme nous étions dans le jardin, nous craignions que le Ouija ne fonctionnât pas, mais nous reçûmes sans retard ces mots de Sarah Lancy :

« Je vois ce qui se passe sur terre en ce jour de fête. J'ai parfaitement vu ma chère mère. — D. Où l'avez-vous vue ? — R. Au service divin. — D. Dans quelle église ? — R. Dans une petite chapelle très près de chez elle. (Aucun de nous ne connaissait ni sa demeure ni ses environs. Tout ce que nous savions, c'est que c'était à X...) — D. Voyez-vous votre mari ? — R. Oh ! souvent. — D. Que faisait-il ? — R. Il a écrit beaucoup de lettres. — D. A qui étaient-elles destinées ? — R. Parmi ces nombreuses lettres, plusieurs étaient adressées à de vieux amis, auxquels il devait écrire depuis longtemps. — D. Et à qui encore ? — Il a écrit à ma mère. (On fit alors cette objection, qu'il ne devait pas en être ainsi, d'abord parce que M. Lancy et sa belle-mère avaient le téléphone chez eux et ensuite parce que dans sa dernière lettre il disait que chaque jour il recevait deux fois par téléphone des nouvelles de son enfant. Quelques semaines après la mort de sa femme, il était retourné à Z..., siège de ses affaires, à 115 kil. environ de la demeure de sa belle-mère et de son en-

fant.) — R. Il a écrit à ma mère. — D. A-t-il encore écrit à quelque autre ? — R. A son frère. — D. Lequel ? — R. Son frère marié. (Ceci nous semblait impossible, car nous croyions qu'ils étaient ensemble. Miss Mc Cance et Miss Dobson ignoraient qu'il eût des frères.) — D. Avez-vous frappé autre part que dans son lit ? — R. Demandez-lui s'il m'a entendue dans son bureau.

Comme précédemment, ceci fut envoyé au mari et dans sa réponse, en date du 8 juin, il nous disait : « Votre lettre me parvient ici. La dernière communication de Sarah est parfaite comme exactitude et précision. Sa mère est allée à la messe dans une petite chapelle tout à fait près de chez elle.

Quand à moi, elle est pratiquement correcte. Je n'ai pas écrit le dimanche à ma belle-mère, car j'étais avec elle. J'y suis arrivé ce matin-là. Mais, la veille, je lui avais écrit une *très longue* lettre à propos de l'enfant, et cette lettre a dû faire une profonde impression sur Sarah. Elle est parvenue le dimanche.

J'ai écrit à beaucoup de vieux amis auxquels je devais le faire depuis longtemps, en réponse aux lettres qu'il m'avaient écrites à propos de la mort de ma femme. Il était naturellement beaucoup question d'elle dans ces correspondances. J'ai écrit à mon frère, celui qui est marié.

Je n'ai pas entendu de coups dans mon bureau ; mais elle a dû beaucoup désirer le faire, car chaque soir elle s'asseyait près de ce bureau, pendant que je travaillais. Les coups que j'ai entendus étaient bien à la tête de mon lit, puissants, distincts et nombreux.

Je suis venu ici parce que je pensais pouvoir rapidement établir l'état des biens de ma femme, mais mon idiot de notaire est incapable de rien faire avant le retour de son premier clerc, qui est en congé, car il prétend que les choses sont très compliquées. Ainsi, par exemple, le partage des biens du père de Sarah n'a jamais été fait, ce qui va nécessiter un inventaire, etc. Quel tas de formalités ! Voilà de petites difficultés ou plutôt des causes de retard, absolument imprévues pour nous tous. Ce sont des affaires de famille qui ne sont pas causées par la mort de Sarah et je ne puis comprendre comment elle a pu les prédire, car elle ne connaissait rien aux complications de la loi. Si je l'avais su je ne serais pas ici, mais j'aurais été vous rendre visite, mes chers amis. »

Sous le titre de : *Une apparition Véridique*, le même numéro de *Light* rapporte un fait communiqué par Mlle Goodrich-Freer, actuellement Mme Spoer, à M. Myers et que la S. P. R. n'a pas cru devoir considérer comme suffisamment attesté.

Il fut raconté par le colonel Brown-Ferris, en 1893. Lui et son frère, officier, étaient un jour, dans l'Inde, occupés à dresser la liste des effets qu'un autre officier avait laissés par sa mort, causée par une attaque foudroyante de choléra. Voici ce récit :

« Nous étions assis à chaque bout de la table et à mesure qu'un article était appelé, nous l'inscrivions sur la liste. Pendant que nous étions ainsi à

notre besogne, nous entendons un pas sous la verandah. Nous regardons et nous faisons cette réflexion : « Si nous ne savions pas que A... est mort, nous dirions que c'est lui qui vient ici. » Il vint et nous parla. Chose étrange, il semblait trouver tout naturel d'être là et de nous parler, quoiqu'il eût bien conscience d'être mort. Il dit : « Je ne puis avoir de repos, car il y a une chose qu'il faut que je vous dise et que je fasse. Voudriez-vous écrire ceci : « Avant de quitter l'Angleterre je m'étais marié secrètement à l'église de X .. (ici le nom et la date.) Ma femme y vit encore et j'ai un enfant. Je désire que ceci soit connu et que tout ce que je possède soit vendu et qu'on lui fasse parvenir l'argent. Je ne puis avoir de repos avant que tout ceci ne soit exécuté, car personne ne sait que je suis marié. » Ce fut tout et il disparut.

Nous avons écrit tous deux ses instructions et les deux textes étaient identiques, mot pour mot. Nous nous sommes informés en Angleterre ; tout était vrai. Il s'était marié au lieu et à la date indiqués. En conséquence, l'argent fut envoyé à sa veuve. S'il n'était pas revenu nous parler, personne n'aurait jamais rien su de ces faits. »

Pour la traduction : Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANCAISE

La Tribune Psychique

d'octobre contient le récit des dernières expériences de M. de Rochas sur la régression de la mémoire. Ses recherches sont des plus intéressantes, car elles sont conduites avec méthode et un grand esprit critique. A lire également dans cet intéressant numéro une étude fortement documentée de M. le général Fix sur le *Spiritisme à travers les ages*. L'auteur signale que l'on peut observer de nos jours beaucoup de ces faits que les incrédules déclarent impossibles et que les religions admettent comme miraculeux. Ils ne sont ni l'un ni l'autre, mais dépendent de lois que le Spiritisme commence à mettre en lumière et que nos descendants connaîtront de mieux en mieux. Les annales de tous les peuples fourmillent de phénomènes analogues à ceux que produisent les médiums,et il faudra que la critique finisse par en tenir compte, au lieu de les classer dédaigneusement sous l'étiquette de la superstition.

Société d'Etudes Psychiques de Nancy

Nous trouvons dans la livraison d'Août une conférence faite par M. H. Revel sur *la théosophie dans ses rapports avec la science*. L'auteur nous fait remarquer que Mme Blawatzky et Mme Annie Besant ont émis des idées scientifiques qui se confirment de nos jours, et que le mérite en revient

aux instructeurs de ces dames. C'est ainsi que l'on suppose maintenant que l'atome est un centre de force et non une entité matérielle, ce qui est indiqué dès 1895 par Mme Besant. On nous permettra de faire observer que cette hypothèse est beaucoup plus vieille que l'on ne voudrait nous le faire admettre, car elle fut émise par Faraday, Boscowitch, Crookes et d'autres, bien avant qu'il fût question de Théosophie. La giration des atômes et les flux de force développés par ce mouvement ne sont pas non plus des nouveautés, et, enfin, l'idée que tout est vivant est une hypothèse dont on pourrait retrouver facilement la filiation en remontant jusqu'aux auteurs grecs. Mais il faudrait d'abord s'entendre sur le vrai sens du mot vie et savoir ce qui la caractérise essentiellement, sous peine de faire de fâcheuses confusions. Un corps est dit vivant lorsqu'il fabrique de la matière identique à la sienne, avec des matériaux hétérogènes. Les corps bruts jouissent-ils de cette propriété ? Non, évidemment, donc ils ne vivent pas, ce qui, d'ailleurs, ne les empêche nullement d'avoir des propriétés qui leur soient communes avec les êtres vivants

La Revue Spirite

continue la publication de l'étude si documentée de M. Grimard sur *Le Christianisme et son rôle dans l'évolution religieuse.* L'auteur énumère toutes les discussions qui présidèrent à l'élaboration des dogmes catholiques. Il rappelle les flots de sang qui coulèrent dans Alexandrie et à Bysance pendant ces époques néfastes où le virus théologique affolait tous les esprits. et les poussait au meurtre de ceux qui n'avaient pas absolument la même manière de voir. On peut dire que l'histoire de l'Eglise est couverte d'une tache sanglante, dont la pourpre a été renouvelée à tous les âges par les guerres de religion et l'inquisition. Mais son rôle est fini, car la chute du pouvoir temporel des Papes a été l'une des dernières et des plus éclatantes manifestations de sa décadence.

Signalons le récit d'nne maison hantée de La Paz, en Bolivie, non à cause de son originalité, mais au contraire, parce qu'il montre que les faits se présentent avec les mêmes caractères dans tous les pays du monde, ce qui implique nécessairement une communauté d'origine. De quelle utilité peuvent être ces faits, demandent souvent les incrédules ? Ils ont pour but, pensons-nous, d'appeler l'attention du grand public sur l'au-delà car, presque toujours, on reconnaît que l'auteur de ces faits est un individu mort depuis plus ou moins longtemps, qui veut qu'on se souvienne de lui, ou qu'on accomplisse certaines volontés. C'est une des manières les plus efficaces d'obliger les indifférents à songer au problème de la mort et à faire un retour sur leur vie présente.

Les Annales des Sciences psychiques

Un article de M.Hyslop sur la médiumnité par l'écriture de Mme Smead, justifie pleinement les remarques faites par notre directeur dans son livre : *Recherches sur la médiumnité*. Cette dame est complètement inconsciente des communications qu'elle reçoit, cependant quelques-unes

de celles-ci émanant évidemment de sa personnalité seconde, principalement celles qui ont trait à la planète Mars qui, décidément, ne porte pas bonheur aux médiums. Mais, et c'est ce qu'il faut observer avec soin, M. Hyslop fait ressortir très sagement : « qu'il n'est pas nécessaire d'impliquer la conscience normale dans ces fraudes, alors que nous découvrons des procédés automatiques de « travail mental », qui peuvent être à leur tour jugés irresponsables de toute intention frauduleuse, étant donné le manque de conscience. » C'est le mélange entre le vrai et le faux qui rend l'étude des communications indispensable avant d'en accepter la teneur. Un fait est aussi à retenir, c'est que Mme Piper, le médium de Hodgson, a parfaitement caractérisé le genre d'automatisme de Mme Smead, sans connaître cette dernière. Notons encore que ce sont les guides du révérend Stainton Mosès qui se manifestent maintenant par son intermédiaire, et que depuis que *Rector*, *Imperator*, *Prudens*, ont pris la direction de ce médium, les erreurs ont diminué presque complètement et les communications n'ont plus le caractère fantaisiste que présentaient parfois celles de Phinuit.

Les cas relatés de communications obtenues par Mme Smead comme émanant de Miss Janes et de M. Georges Morse paraissent nettement spirites.

Revue du Spiritualisme Moderne

publie une excellente étude de notre collaborateur M. Chevreuil sur l'écriture automatique. Nous extrayons de son étude si documentée le cas suivant,qui nous paraît démonstratif au sujet de la personnalité du communiquant.

M. Rossi Pagnoni est un professeur de Pesaro qui voulut expérimenter par lui-même. Ce n'est qu'au bout de quarante-quatre jours qu'il obtint un commencement d'automatisme. Plus tard il eut des manifestations intéressantes. Celle que nous allons citer a été contrôlée par M. H. Babington Smith, membre du Conseil de la Société Anglaise de Recherches psychiques.

M. Cleto Masini, professeur en écritures et teneur de livres, étant venu consulter M. Rossi, le pria d'évoquer son maître en calligraphie, Luigi Brunetti. M. Rossi est tout le contraire d'un calligraphe, étant doué d'une écriture affreuse ; cependant il produisit non seulement la signature de Luigui Brunetti, mais encore plusieurs lignes de différents spécimens. La première était microscopique, il fallait une loupe pour en apprécier la régularité ; la suivante était d'écriture moyenne et la dernière en très gros caractères. — C'était, assure M. Masini, tout à fait sa manière d'écrire, la main de son cher maître s'y reconnaissait clairement. — M. Rossi écrivait automatiquement, le poignet et le coude levés...

Il est bien évident ici que l'on ne saurait imaginer aucune transmission de pensée capable d'expliquer ce phénomène, qui est de la médiumnité pure.

Nous voyons dans le même numéro que l'Allemagne posséderait un nouveau médium pour les apports de fleurs. Son nom est Henri Melzer. Espérons que nous pourrons un jour observer cette médiumnité avec tout le contrôle si nécessaire dans ce genre particulier de manifestation.

La Vie d'Outre-Tombe

L'organe de la Fédération spirite de Charleroi est toujours bien rédigé. Nos frères Belges ont réussi à créer un grand mouvement spirite dans les provinces Wallones, et sous l'impulsion des hommes dévoués qui sont à la tête, notre doctrine gagne chaque jour de nouveaux adeptes. Ce numéro reproduit des expériences démonstratives d'écriture directe obtenues jadis par M. Riko, en compagnie du médium Slade. Pendant la séance du 23 mai 1878, dans une ardoise vissée entre deux planches par les expérimentateurs *sans que personne y touchât*, et alors que les *mains du médium étaient tenues toutes les deux par deux assistants*, on entendit écrire sur l'ardoise, et lorsque les planches furent dévissées on trouva les mots : god bless you (Dieu vous bénisse) inscrits sur l'ardoise.

Dans une autre circonstance, avec Mme Lottie Fowler, M. Riko vit un crayon écrire seul. Ce cas, très-rare, a été observé également par le professeur Eliott Coues.

Le Messager

de Liège reproduit, d'après le *Matin*, de Bruxelles, le cas suivant où un esprit indique l'endroit où se trouve son corps :

Une jeune fille, Miss Winie Goodell disparut de chez elle le 7 juin ; elle habitait Bélthertold, dans le Massachusset. On parla d'accident, on parla d'enlèvement, mais en dépit de toutes les recherches il fut impossible de découvrir la jeune fille vivante, ni de découvrir son cadavre.

Un médium, le Dr Ezéchiel Abbey, chef de l'école spirite, habitué à causer avec les Esprits, eut l'idée d'interroger celui de la jeune fille et l'esprit répondit : « Cherchez donc mon cadavre dans l'Etang, il est auprès du bateau. » On cherche à l'endroit indiqué et, chose curieuse, (dit le journal) on retrouve le cadavre. Ce n'est pas la première fois qu'un fait semblable se produit, car le *Light* en a rapporté l'année dernière un exemple et, plus récemment, une voyante a indiqué où se trouvait le cadavre d'un jeune homme disparu. Les recherches montrèrent l'exactitude de la description faite par la clairvoyante.

La Lumière

publie, d'après Les *Pychische Studien* de mai, le remarquable cas suivant concernant l'intelligence des animaux :

Non loin de Manheim, près de la station de chemin de fer Wohlgelegen, se trouve une étable de brebis, où est remisé un grand troupeau et où dorment deux bergers. Un jour un wagon fut rempli des brebis prises sur ce troupeau ; il devait partir par le train de nuit. Tard, dans la soirée, le berger partit avec le chien, pour voir si tout était bien en ordre

à la station. Peu après, le chien revint seul à la bergerie et saisit l'autre berger par la veste pour le tirer vers la porte. Rien n'y fit ; toujours le chien cherchait en grognant à happer les vêtements du berger. Celui-ci finit par s'émouvoir et alla avec le chien. Il trouva son camarade couché sur les rails à côté du wagon, en pleine conscience, mais incapable de se mouvoir. Il avait voulu s'assurer que la porte de la partie supérieure du wagon était bien fermée, était tombé en arrière et s'était cassé une côte, ce qui lui occasionnait une si violenee douleur que, malgré le grand froid et le danger d'être écrasé par un train, il resta couché sans bouger. Le chien voyant que son maître ne pouvait se lever, était aussitôt parti, de son propre mouvement, pour chercher du secours à la bergerie, à un kilomètre de là.

On se demande, dit notre confrère, si un homme aurait agi avec plus de discernement. Ce fait prouve,en tous cas,que les animaux peuvent combiner des moyens vers un but nullement égoïste et par conséquent ont une âme assimilable à l'âme humaine.

Le Phare de l'Espérance

dit sur le même sujet :

Voici une expérience très curieuse de M. Bonnier, de l'Institut, qui prouve que les abeilles sont capables de *réfléchir*.

Un soir, M. Bonnier plaça des morceaux de sucre assez loin du rucher. Le lendemain matin les ouvrières chercheuses, comme il en existe dans toutes les ruches, les ont découverts et signalés Tout de suite, un va et vient de butineuses s'établit entre le rucher et le sucre.

Mais comment faire pour enlever ce sucre solide ? Les abeilles n'en ont jamais vu et pourtant elles ont reconnu que c'était du sucre ! Les butineuses ont bien essayé de le mordiller, mais elles ne tardèrent pas à s'apercevoir que leurs mandibules étaient impuissantes. Alors s'organisa un double courant d'ouvrières au vol ; elles allèrent de la ruche au bassin plein d'eau, récoltèrent de l'eau dans leur jabot, revinrent aux morceaux de sucre sur lesquels elles déposèrent l'eau et aspirèrent ensuite le sirop formé, qu'elles reportèrent à la ruche !

***



AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçevra au mois de novembre le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à cinq heures, 40, Boulevar dExelmans, au Bureau de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

ECHANGE

PUBLICATIONS PERIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 57, faubourg St-Martin, Paris — Mensuelle—5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 61, rue de l'Avenir les Lilas (Seine) 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 23, rue Poussin. Paris-Aut. France 7 fr. Etranger, 8 fr.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10fr. Etr. 12fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, 265, à Mont-sur-Marchienne, Belgique 2 francs par an ; Etanger, 3 fr.

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Revue d'Etudes Psychiques, 6, rue Saulnier, Paris. France et Etranger, 8 fr.

Bulletin de la Société d'Etudes Pyschiques de Marseille, 41, rue de Rome. Prix 6 fr. par an.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an. Etranger: 6 fr. Chez M. Thomas, 25, rue du Faubourg Saint Jean, à Nancy.

JOURNAUX PUBLIES A L'ETRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incomotrézo 19, Madrid, 3 fr. en Espagne.

Luce et Ombra, Milan. — Prix 5 fr. ; Etranger, 6 francs. 18, Via Cappucini.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct' Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S', par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2,50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2ª, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Het Toekomstig Leven — De Bilt près Utrecht, Hollande.— Prix 3 florins par an.

N° 5. — 13ᵉ ANNÉE Prix du Numéro : 1 franc NOVEMBRE 1906

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme



SOMMAIRE

A. Laf

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

40, Boulevard Exelmans, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnement **10 fr.** *par an en France. — Étranger :* **12 fr.**

RECHERCHES SUR LA MEDIUMNITE

par Gabriel DELANNE

Prix . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIERES

Séance

DU

9 octobre chez Madame Noeggerath, avec le médium M. Miller.

On visite le cabinet de matérialisation qui existe de puis de longues années et que connaissent bien tous ceux qui ont été admis chez Bonne-Maman.

La lampe, sur la demande de Betzy, voix directe du cabinet, est placée dans l'angle de droite, du même côté que le cabinet. Elle est auprès d'une fenêtre dont les rideaux mal joints laissent passer une faible lueur de la rue.

M. Klébar est près de la lampe et ne s'approche à aucun moment du médium.

Tout le monde étant assis, le médium prend place à côté de Mme Noeggerath, la face tournée vers la lumière, tandis que je m'assieds de l'autre côté du cabinet, entre celui-ci et l'angle de la cheminée. Je vois bien le médium, dont les mains restent immobiles sur les cuisses pendant toute la première partie de la séance.

Betzy demande que les dames enlèvent leurs chapeaux. Elle promet une bonne séance.

Après une attente de quelques minutes, les rideaux s'entr'ouvrent et l'on voit paraître une forme vaporeuse, indécise, d'un blanc bleuâtre. Peu à peu les draperies se dessinent, deviennent plus matérielles. Le fantôme, comme tous ceux qui se montreront dans la première partie de la séance, maintient les deux rideaux strictement accolés à ses côtés, de telle sorte qu'il en est encadré et que l'on ne peut voir que sa partie antérieure, comme en façade. Il est probable que c'est la seule bien matérialisée, car les phénomènes n'ont pas encore acquis toute leur intensité.

La voix est rauque, avec un caractère tout particulier ; il semble qu'une grande quantité d'air soit soufflée dans un larynx presque rigide. Cela rappelle un peu la voix de certains malades atteints de phthisie laryngée. On a, au début, beaucoup de peine à comprendre les noms donnés par les fantômes. Etant encadré comme nous

l'avons dit plus haut, le fantôme s'avance un peu, puis se retire et revient par une sorte de balancement, comme s'il reprenait chaque fois un peu de forces dans le cabinet. Il reproduit ce mouvement un certain nombre de fois, entraînant les rideaux qui semblent adhérer à ses côtés, et chaque fois il s'avance un peu plus. Quelques uns ont paru s'avancer d'environ soixante-quinze centimètres.

Voici maintenant les divers incidents de cette première partie de la séance :

1° Le premier fantôme interrogé sur son nom répond quelque chose comme Fraub.

« Connaissez-vous quelqu'un ici ?

Pas de réponse et il disparaît.

2° Un petit fantôme, de la taille d'un enfant, se montre. Il donne le nom d'Edouard. On ne peut obtenir son nom de famille et il disparaît.

3° Une forme plus grande donne un nom que nous croyons être Chaigneau, après l'avoir fait répéter plusieurs fois.

4° Une forme très grande articule beaucoup mieux que les précédentes et donne le nom de Leymarie. Elle se tourne vers Mme Noeggerath en lui disant : « Je suis venue vous revoir. » Mme Noeggerath lui en témoigne sa vive satisfaction et Mme Leymarie répond : « Quel bonheur ! Quel bonheur de se retrouver auprès de mes chers amis ! » Je lui demande si elle ne pourrait pas permettre à Mme Noeggerath de toucher sa main. Elle répond : « Impossible, cher docteur ! Bonsoir mes amis ! » et elle disparaît.

5° Un fantôme de petite taille, qui semble fortement courbé, dont on voit nettement flotter et s'agiter les bords du bonnet, donne le nom de Valabrègue. Le médium dit que le bonnet est maintenu par des rubans violets et répète plusieurs fois cette affirmation, appuyée par Mme Noeggerath ; mais je ne puis vérifier ce petit détail. M. Valabrègue, qui se trouve en face du cabinet, demande si elle est sa grand'mère. La forme se retire sans répondre, mais trois coups sont frappés dans le cabinet en signe d'affirmation.

6° Une très grande forme d'abord nuageuse, puis bien formée, s'avance beaucoup, sans quitter l'encadrement des rideaux et répond d'une voix rauque mais très forte, à la demande de son nom : «El Kadjar ! » Le fantôme jette un regard circulaire sur toute l'assemblée et il me semble voir qu'une barbe épaisse encadre sa figu-

re. Il disparaît et je demande : « Est ce un Arabe ? » Par coups frappés : « Oui. » — « Est-il venu pour quelqu'un de cette réunion ? » — « Oui ». Chacun demande alors à tour de rôle si c'est pour lui. Enfin M. Braün reçoit une réponse affirmative. Il pose plusieurs questions à chacune desquelles il est répondu par coups frappés dans le cabinet. Je fais remarquer à ce propos que je vois toujours le médium immobile et que les coups sont frappés loin de lui dans le cabinet.

7° Je me sens subitement frappé de plusieurs petits coups sur la tête ; je lève les yeux et j'aperçois un corps blanc, long, un peu flexible et mou, comme serait un tube de toile légèrement bourré de laine. Je ne distingue pas la main qui le tient, ses mouvements étaient extrêmement rapides, mais plusieurs personnes affirment qu'elles la voient. Il rentre dans le cabinet ; en ressort pour me frapper dans les jambes ; rentre encore et me frappe sur la tête et sur l'épaule gauche. Etant rentré de nouveau, il ressort entre les rideaux et s'avance à près d'un mètre, descend vers Mme Noeggerath qu'il touche et qui affirme avoir encore bien vu la main et le bras.

Je demande si l'agent qui a produit ce phénomène est un des miens et Betzy me répond que c'est un des contrôles du médium. Pendant toute cette manifestation, le médium faisait remarquer toutes les particularités qu'elle présentait.

8° On voit un fantôme de la taille d'un enfant de 12 à 13 ans, revêtu d'une robe serrée à la taille et couvert d'un long voile blanc, comme une communiante. Je pense à la fille que j'ai perdue à 11 ans et demie et je demande si c'est elle. Elle répond : « Charlotte Chazarain ! » Mme Noeggerath lui adresse quelques paroles affectueuses et la félicite d'être venue : « Je viens toujours, moi ! Pourquoi papa n'est-il pas venu ! J'aurais voulu le voir ce soir ! » On lui promet de prévenir le Dr Chazarain et, après s'être avancée et avoir regardé tous les assistants, elle dit : « Pouvez-vous tous me voir ? Bonsoir tout le monde ! »

On verra dans le compte-rendu de la séance du 11 que le docteur est venu et que sa fille lui a donné la main et l'a embrassé, de telle sorte que tout le monde l'a entendu.

La voix de ce dernier fantôme était plus claire et mieux formée que celle de tous les précédents.

Le médium toujours visible prend part, comme un simple spec-

tateur, à la conversation générale et présente ses observations sur chaque cas.

Cette dernière apparition clôt la première partie de la séance. Betzy demande que l'on fasse la pleine lumière et que l'on visite le cabinet, avant l'entrée du médium. M. Miller appuie la demande. Mme Noeggerath et moi faisons remarquer que nous n'avons pas quitté les deux côtés du cabinet et que personne n'a pu s'y introduire ; mais Betzy et le médium insistent. Betzy dit que quoique M. Klébar ne se soit pas approché, il ne faut pas s'exposer aux commentaires désobligeants qui ont suivi une autre séance, et l'on se conforme à ses désirs. Le Dr Finck, M. Valabrègue, une de ses parentes et moi même nous entrons dans le cabinet bien ouvert et pleinement éclairé et nous le visitons à fond, sans rien trouver de suspect.

On baisse la lumière, mais Betzy la fait relever un peu. Elle dit alors : « Le cabinet est très bon ; le meilleur que j'aie jamais eu à ma disposition. »

Le médium qui est resté parmi nous pendant toute cette conversation, entre enfin dans le cabinet et on l'entend causer encore avec Betzy : les deux voix sont bien distinctes.

On chante pendant quelque temps, puis les rideaux s'ouvrent et l'on voit sortir et s'avancer au milieu du salon une femme d'une beauté remarquable, dont l'épaisse chevelure retombe de chaque côté de la tête et qui porte un diadème lumineux et très grand. Ses draperies très amples flottent et elle les agite avec les mains. Comme elle s'est beaucoup avancée, je la vois de dos et je remarque que sa taille est épaisse et entourée d'une ceinture étroite qui serre les plis de sa robe. Elle est si bien matérialisée que je demande à toucher ses mains, ce qu'elle m'accorde, ainsi que son bras, nu jusqu'à l'épaule. La main est fine, souple et chaude ; elle ne porte pas de bagues. (La main de M. Miller, que je regarde après la séance, est très forte, les doigts courts et portant des bagues). Le bras du fantôme qui s'est donné le nom d'Agnès Sorel, est très volumineux, tout à fait mou, de couleur grisâtre, sans aucune saillie osseuse ni musculaire. La peau en est sèche, rude au toucher, « comme du papier non collé », dit Betzy dans le cabinet. Il est probable que la matérialisation était incomplète. Avant la séance du 11, lorsque avec M. Méry et trois autres docteurs j'assis-

tai au changement de costume du médium, je fis remarquer à mes confrères que son bras était très musculeux, avec la chair ferme et la peau lisse. Les cheveux d'Agnès, qu'elle me donne à toucher, sont abondants et semblent fins.

Elle rentre dans le cabinet, mais, tenant les rideaux ouverts, elle dit : « Voyez le médium. » Je me penche vers le cabinet et comme je ne vois pas M. Miller, je la prie de se baisser, de l'éclairer avec son diadème lumineux. Elle se rend à mon désir et plusieurs personnes affirment voir le médium, mais je ne vois rien. J'entends alors tousser celui-ci bien en arrière du fantôme. Agnès dit alors : « J'ai fait tout mon possible pour montrer que je n'étais pas le médium, » et les rideaux se referment.

Je fais alors observer que la taille et la corpulence du fantôme étaient telles que l'on pourrait croire à un dédoublement du médium, si l'on n'avait pas constaté la beauté exceptionnelle de ses traits, l'opulence de sa chevelure, la finesse de ses mains et l'absence de moustaches. A ce dernier mot, Betzy fait entendre un éclat de rire.

Madame Noeggerath, dont tous les spirites connaissent la grande expérience, me fait remarquer qu'il vaut mieux attendre les phénomènes et ne pas demander à toucher les fantômes, parce que cela les trouble souvent et diminue leurs forces, d'autant plus qu'ils craignent les surprises des investigateurs imprudents, et même les violences de quelques brutaux. Betzy répond aussitôt : « Ici cela n'a pas d'inconvénient. Nous savons que le docteur n'a que de bonnes intentions et que cela vient d'un bon cœur. »

On demande à Mme Rizarella de chanter ; et lorsqu'elle a fini, Betzy entrouvre les rideaux et dit : « C'est très bien ! Nous n'avons pas l'habitude d'entendre d'aussi belle musique. »

Les rideaux s'écartent alors complètement et l'on voit, rangés, sur un même plan, trois fantômes drapés de blanc, avec un bandeau lumineux sur le front et, plus près de moi, un quatrième plus grand, portant également un bandeau lumineux. Il s'efforce de maintenir les rideaux bien écartés. J'allonge le bras et je saisis le bord du rideau pour l'aider. Dans ce mouvement ma main saisit la main petite et chaude du fantôme. On nous donne les noms d'Effie Dean, Carrie West, Katty Muller et Betzy. Je les distingue fort bien et je les vois se pencher l'une vers l'autre avec des mouve-

ments naturels.Betzy nous dit : « Can you see me ? » (1) Tout le monde répond affirmativement et Betzy ajoute : « Good night ! »

Les rideaux retombent : Mme Rizarella chante encore et Betzy reparaissant la remercie.

Les rideaux s'ouvrent largement : Une première forme se présente et reste près de moi : une seconde s'avance vers Mme Noeggerath, dit qu'elle est Mme Blavatzki, salue Bonne-Maman et dit : « Je voulais vous voir et vous prouver mon amitié. »

La première qui est près de moi, donne son nom : Lily Roberts. « Je suis très contente, dit-elle, de vous voir tous ici. » Elle pose alors sa main sur ma tête ; ses doigts se jouent dans mes cheveux et les emmêlent. Puis la main me caresse la figure, s'applique sur mes lèvres et je l'embrasse ; elle caresse ma barbe et disparaît après m'avoir amicalement frappé sur l'épaule. La main est blanche, petite, souple ; la peau chaude et bien vivante. Comme Lily se penche vers moi, à très peu de distance de mes yeux, je vois l'ovale de sa figure, ses yeux, son nez qui me paraît un peu long et ses lèvres. Elle me répète, « Good night ! »

Elle s'avance au milieu du cercle, à plusieurs mètres du rideau, en tournant la tête à droite et à gauche. Sa taille est fine, sa démarche élégante ; son diadème est si lumineux et sa figure si belle qu'elle soulève un grand mouvement d'enthousiasme. Plusieurs dames ne pouvant se maîtriser, rompent la chaîne en poussant des exclamations et tendent leurs mains vers elle, la priant de les toucher. La rupture de la chaîne et cette violente agitation produisent un effet déplorable sur le fantôme, dont l'éclatante lumière se ternit et qui bat en retraite vers le cabinet. Un peu de calme se rétablit et avant de rentrer, Lily me touche sur l'épaule, puis se penchant vers moi, prend ma tête entre ses deux petites mains bien chaudes et m'attirant à elle, applique sur mon front un baiser que tout le monde entend. Aucun de ses mouvements n'a échappé aux assistants et je puis affirmer que la bouche était petite, les lèvres souples et chaudes. Comme je fais remarquer que je n'ai senti aucune moustache, Betzy pousse encore un de ses éclats de rire.

Quand le rideau fut baissé, M. Letort et Mme Noeggerath insistent avec énergie pour que tout le monde reste immobile à sa place

(1) Pouvez-vous me voir ?

et ne rompe la chaîne sous aucun prétexte, avant que Betzy le permette.

La voix de Lily se fait entendre. Elle dit : « Je serais restée plus longtemps parmi vous s'il n'y avait pas eu autant d'émotion. Il s'est produit trop de vibrations et une telle agitation nous gêne ».

Une sorte de grognement annonce l'arrivée d'un Indien. Betzy demande de faire plus de lumière. Grâce à cette circonstance, on distingue très bien un grand fantôme qui écarte les rideaux et s'avance avec beaucoup de calme. C'est le Dr Benton, un des guides du médium. Il est notablement plus grand que Miller, au moins de dix centimètres. Je vois nettement son épaisse chevelure et sa barbe très noire. Le teint paraît foncé : ses grand vêtements blancs sont serrés à la taille et au niveau du cou. En parlant il porte de temps à autre la main gauche sur son cœur et l'on voit sa main puissante et ses très longs doigts ressortir vivement sur le fond blanc, ses mouvements sont lents et dignes ; sa voix grave et un peu enrouée plutôt que rauque. Il fait un long discours, annonçant qu'il est venu pour aider Miller à prouver la sincérité des phénomènes spirites et la survivance de l'âme. Il est heureux de se trouver parmi nous et s'efforcera de ramener bientôt le médium en France. Il parle lentement et s'arrête de temps à autre pour laisser le temps de traduire ses paroles. Il regrette que le contrôle n'ait pas été fait, avant la séance du 26 juillet, pour enlever tout prétexte aux sceptiques et me recommande de faire partie des contrôleurs à la prochaine séance.

Il se penche vers Mme Noeggerath et lui pose une main sur l'épaule ; il lui adresse quelques paroles bienveillantes et s'incline à plusieurs reprises devant elle. Il fait remarquer lui-même qu'il est grand et mince, tandis que le médium est de taille moyenne et est doué d'un fort embonpoint. Il termine en saluant à la ronde et après avoir dit un dernier : « Good night ! »

Un fantôme de taille moyenne sort et donne le nom de Pierre Priet. C'était le second mari de Mme Marchand, mère d'Angèle Marchand. Il agite ses draperies en parlant et demande que l'on écrive à une dame, dont il donne et répète l'adresse exacte : Rue Chapelier 36, à St-Hilaire-la-Varenne, en l'invitant à venir à la prochaine

ne séance, parce qu'il a quelque chose à lui dire. Il dit ensuite : « Bonsoir Messieurs et Dames ! » et disparaît.

Entre deux apparitions, je rappelle que, dans la séance du 26 juillet à laquelle je n'assistais pas, une première forme se présenta, donnant le nom d'Adèle, et sur interrogation, dit qu'elle était ma mère. Peu après, une autre forme très grande donna le nom de Jean Thomas, inconnu de toutes les personnes présentes. Je dis que la coïncidence de ces deux apparitions me porte à croire que le second fantôme était un de mes amis, maire du 13[me] arrondissement, qui était mort entre mes bras, après 40 ans de relations ininterrompues. J'avais à peine terminé que trois coups frappés dans le cabinet viennent confirmer mon hypothèse.

Betzy demande que l'on chante *Ave Maris stella* : on le fait et je me sens bientôt frappé amicalement sur la tête et sur l'épaule gauche ; je me retourne et vois un bras nu, blanc et mince, dont le coude repose sur la cheminée et la main fine et légère embrasse mon épaule et y reste quelque temps. Tout le monde la voyait. Peu après, j'entends un petit bruit derrière ma tête sur la cheminée, et mes voisins qui avaient regardé avant moi, signalent la présence d'une petite main noire que je vois se glisser contre la glace, se relever, saisir un petit abat-jour de porcelaine posée sur une lampe que je maintiens pour l'empêcher de tomber et se retirer dans le cabinet avec son butin. Je n'étais séparé du bras et de la main que par la largeur de la tablette de la cheminée, et j'ai pu facilement constater qu'ils étaient noirs et petits, comme ceux d'une fillette de 12 à 13 ans. Ce bras armé de son abat-jour ressortit à plusieurs reprises du cabinet presque au niveau du lambrequin qui couronne les rideaux. Les personnes placées en face affirment que les rideaux ne se sont pas ouverts et qu'il y a eu passage à travers la matière. Après la séance, plusieurs assistants ont examiné le cabinet d'une façon très attentive et ont pu se convaincre que pour l'exécution de la première partie du phénomène, il était possible à une très petite main de passer, grâce à l'écartement des clous, entre le rideau et le chambranle qui encadre le cabinet. La main d'un homme ne pourrait certainement pas le faire. La main qui tenait l'abat-jour devant le cabinet s'abaisse lentement et le remet dans ma main que j'avais avancée pour le recevoir.

Betzy écarte de nouveau les rideaux, s'avance un peu et adresse

des paroles aimables à Madame Noeggerath, M. Valabrègue, le Dr Finck, à Mme Laffineur, à M. Beaudelot ; elle dit quelques plaisanteries qu'elle fait suivre de son éclat de rire. Puis s'avançant nettement elle dit : « Can you see me ? » Elle disparaît, revient et se dirigeant vers moi, approche sa figure à quelques centimètres de la mienne, en répétant : « Can you see me ? » Elle est de couleur si foncée que je ne distingue pas suffisamment les traits une première ni une seconde fois et elle revient, répétant toujours les mêmes mots, jusqu'à ce que je me déclare tout à fait édifié. Je puis donc affirmer bien nettement qu'elle était de petite taille, que sa figure semblait presque carrée et que j'ai distingué ses yeux, son nez épaté et ses grosses lèvres de négresse. Tout cela faisait un contraste frappant avec la figure ovale, les traits fins et la peau blanche de Lily, que j'avais également bien vue.

M. Braun fait remarquer qu'il a bien constaté que la peau de Betzy était noire, mais qu'il n'a pu voir les traits. Il était du reste assez éloigné. En entendant cela, Betzy sort de nouveau, s'avance et levant bien la tête, dit : « Can you see me, now ? » (1)

Elle nous recommande d'écrire au médium, lorsqu'il sera retourné en Amérique, afin de conserver avec lui des relations amicales. Elle prend dans la poche de Miller, encore entrancé, des cartes de visite et les remet en riant à Mme Letort, en la priant d'en faire la distribution. Elle se retire en disant en français : « J'ai fait mon mieux ! »

Je la prie de me permettre de toucher sa draperie : elle s'avance vers moi et prenant sa draperie à pleine main, m'en caresse toute la figure, tandis que ma main gauche palpe les plis qui retombent de son bras levé vers moi. C'est un tissu d'une finesse et d'une douceur dont il est difficile de donner une idée. Peut-être peut-on le comparer à la mousseline la plus légère ou à de la batiste très fine et non apprêtée.

En montrant ses vêtements, elle demande où le médium aurait bien pu cacher tout cela et elle rit encore très haut : « L'autre fois, dit-elle, on avait bien fouillé le médium, mais on a dit que M. Klébar s'en était approché. Cette fois il ne s'est pas approché et gar-

(1) Me voyez-vous bien, maintenant ?

dez-vous bien de le laisser s'approcher après la séance ! » Elle pousse un nouvel éclat de rire.

« Maintenant, dit-elle, je vais chanter! Elle prie M. Klébar d'entonner une chanson nègre, ce qu'il fait, et Betzy l'accompagne, puis s'arrête en disant : « C'est trop haut ! » Elle le fait recommencer plusieurs fois et parvient enfin à aller jusqu'au bout.

Elle se retire et à peine est-elle rentrée qu'après un temps qui ne dépasse pas trois à quatre secondes, le médium se précipite dans la salle, encore à demi-entrancé. Le cabinet est visité et la séance est levée. Miller nous demande : Avez-vous eu quelque chose d'intéressant depuis que je suis dans le cabinet?

Dr DUSART.

Lourdes et le Spiritisme

Dans son récent ouvrage : *Les Foules de Lourdes*, Huysmans, l'admirable hagiographe de Sainte-Lydwine de Schiedam, s'attache à démontrer que les guérisons obtenues dans la grotte où Bernadette Soubirons vit l'Immaculée Conception et dans les piscines attenantes, sont à la fois authentiques et miraculeuses. Il messiérait de le chicaner sur l'authenticité. Ce serait jeter le soupçon de mauvaise foi sur trop de gens. Aussi bien les références et les preuves qu'il donne sont pour satisfaire. On guérit donc à Lourdes et non seulement les traumatismes nerveux, mais encore les tuberculoses ancrées, les cancers invétérés, les claudications congénitales. Mais ces délivrances surprenantes sont-elles des miracles ? Voilà qui est cent fois plus douteux et je vais tâcher de dire pourquoi.

C'est un thème cher aux occultistes que la volonté humaine possède une puissance plastique considérable et capable de se manifester à la faveur de l'hypnose, de l'auto et de l'hétérosuggestion vigile, de la trance. La science officielle commence, elle, à peine à se douter qu'une pareille puissance existe et elle limite son action à des effets produits sur la matière nerveuse. Mais c'est là une limitation gratuite et il n'est pas établi du tout que la volonté consciente ou subconsciente ne puisse agir sur la substance organique

proprement dite ; il n'est pas établi du tout — et il ne saurait l'être — qu'elle ne puisse, par des alchimies dont nous n'avons aucune idée, refaire un doigt coupé, reconstituer un poumon plein de trous, éliminer un néoplasme. Matière nerveuse en somme, ou matière organique, c'est toujours matière ; l'une et l'autre sont de l'espace, de la pesanteur, de la vie, de la force. Pourquoi ne seraient-elles pas « interchangeables ? » La matière nerveuse pénètre à l'infini la matière organique, s'irradie en elle par des millions de fibrilles conductrices de l'énergie vitale. Si la volonté commande aux nerfs, à leurs ramifications les plus ténues, qui ne voit qu'elle entre nécessairement en contact et en rapport avec les tissus eux-mêmes, avec la substance organique elle-même ? Cette substance déchoit si la force nerveuse lui manque ; elle prospère quand elle la reçoit abondante et saine. Or la volonté peut régler la distribution et jusqu'à la qualité de cette force. N'est-il donc pas évident qu'elle doit avoir une influence sur la matière organique ? Très probablement parce qu'elle fut absorbée par les exigences extérieures de la lutte pour la vie, la race des hommes a laissé dépérir ou tout au moins s'endormir cette autorité innée qui lui fut départie sur les profondeurs de sa physiologie. Mais dans des circonstances exceptionnelles, sous l'aiguillon d'une ardente émotion, d'un immense désir, cette autorité peut être ressaisie et manifestée. Ne serait-ce pas le cas pour les « miraculés de Lourdes ? » Vaille que vaille cette explication est plus directe, plus simple, plus conforme à notre acquis scientifique que la théorie de l'appel à la Vierge, *dea ex machina* fort poétique et fort touchante, mais si contestable !

A cette explication fondée sur l'efficacité de l'effort individuel, il convient d'ajouter celle qui représente les phénomènes de Lourdes comme des phénomènes de magnétisme intensif et collectif. Elle ne détruit pas la première ; elle la complète et toutes deux peuvent légitimement être invoquées ensemble ou tour à tour. Tantôt l'effort individuel suffira ; tantôt — (sur des malades, par exemple, que leurs maux ont frappés d'aboulie absolue) le magnétisme agira seul ; tantôt ils se viendront mutuellement en aide. Examinons la seconde interprétation :

Zola dans « Lourdes » fait allusion au « pouvoir mystérieux des foules ». Ce sont là des mots purement psychiques et gros de sens. Dans la haute cuve de montagnes où s'entassent les pieux trou-

peaux accourus vers les miracles pyrénéens, ne s'échappe-t il pas en effet des cœurs, des lèvres, des nerfs, des gestes, enfin de l'être entier des innombrables pélerins exaltés et des malades anxieux, un formidable bouillonnement de désirs, d'espoirs, de prières extasiantes ? Comment .de cette fermentation psychophysiologique inouïe ne jaillira-t-il pas des masses énormes d'un fluide dont, à Lourdes, tout, choses et gens, doit s'imprégner profondément ? N'oublions pas qu'un objet tenu quelque temps dans la main, fait dévier l'aiguille du Sthénomètre de Joire. Or le fluide est porteur de sensibilité, de volonté, d'intelligence. Libéré par les incessantes « projections d'âme » des fidèles, il communique à l'onde des piscines, à l'atmosphère de la grotte, aux cierges dont elle est embrasée, à la terre même de Lourdes, ces vertus curatives qui sont la force incluse dans les vœux et les vouloirs de guérisons lancés, à toute volée dans l'air et dans l'éther, par des foules haletantes de foi. L'eau de Lourdes est une eau magnétisée à un degré étonnant; lorsqu'elle est loin de sa source elle imite ses sœurs plus modestes qui, une fois fluidifiées par le magnétiseur, s'en vont à des distances énormes guérir, plus lentement, il est vrai, toutes sortes de maux. Un enseignement précieux est même contenu dans ce fait que l'eau de Lourdes tire ses propriétés d'une magnétisation non individuelle mais grégaire. Est-ce que les disciples de Mesmer, les Durville de Paris, les Bouvier de Lyon, les Tore de Perpignan, n'obtiendraient par des résultats thérapeutiques plus prompts et plus vigoureux si au lieu de procéder seuls, ils procédaient par groupes, par groupes sympathiques, bien entendu ? La question vaut, il me semble, qu'on la pose. Quoi qu'il en soit, la thèse qui attribue les guérisons de Lourdes au magnétisme inconscient des foules, est parfaitement soutenable et un peu plus plausible, n'est-ce pas, que la thèse théologique du miracle unie à la thèse de l'action volontaire; elle rend un compte exact et loyal, semble-t-il, de tout ce que Bernadette peut, aujourd'hui du haut des cieux, contempler de stupéfiant dans son pays natal.

Mais Huysmans va retrancher sa croyance au prodige derrière deux remparts qu'il juge inexpugnables : l'instantanéité et, si je puis dire, l'antiphysiologisme. « Pour que la nature, argumente-t-il, réforme avec ses propres moyens et par l'effet de remèdes vulgaires, un tissu délabré, empoisonné par une plaie purulente et an-

cienne, il faut un temps toujours long. Or, sur place où à distance, Lourdes, faisant à la nature une violence incomparable, reconstitue de semblables tissus avec une vitesse vertigineuse. D'où miracle ». De vrai, le miracle ici c'est la naïveté du maître écrivain. Plus la cause est vigoureuse, il sait cela pourtant, plus l'effet est vaste et prompt. La dynamite a d'autres explosions que la poudre de chasse. La nature a coutume de travailler dans de sages délais. Mais, stimulée par certains coups de fouet, elle peut, d'exception, brûler les étapes et arriver plus rapidement au même point. Que le stimulant soit extraordinaire, elle opèrera extraordinairement. Et quels stimulants ne sont pas la persuggestion, la permagnétisation dont Lourdes déborde ? Rappelons-nous que les Fakirs muent des graines en plantes fleuries avec presque autant de célérité que la Vierge répare et cicatrise les chairs décomposées. L'instantanéité — (toute relative d'ailleurs, car elle signifie non pas une seconde mais une ou quelques minutes et l'électricité est autrement foudroyante) — l'instantanéité ne confère donc nullement un caractère merveilleux aux guérisons placées sous le patronage de l'Etoile des Mers.

Plus curieux, l'argument tiré de l'antiphysiologisme est tout aussi stérile : On voit à Lourdes des phénomènes, dit Huysmans, qui sont nettement en contradiction avec les lois de la nature. Voici, entre autres, un homme à la jambe cassée : les deux morceaux de l'os ont été raccourcis par la rupture ; les tissus sont déchirés et remplis de pus fétide. Si les tronçons de l'os étaient raboutés, l'infirme marcherait, mais en boitant.

Or Lourdes passe par là ; le pus s'envole, la chair renaît saine et pure, l'os se ressoude, l'impotent marche et ne boite pas. « Miracle, crie Huysmans, faites-en donc autant avec votre nature ! » Et pourquoi ? Nous connaissons bien en effet les lois affirmatives de la nature, mais nous ignorons radicalement ses lois négatives. Que s'interdit-elle ? Est-il métaphysiquement admissible de soutenir qu'elle s'interdit quelque chose ? Est-ce qu'au contraire elle ne réalise pas, quand il y a lieu, tout ce qui lui est logiquement possible ? N'existerait-il pas des lois intermittentes ? et en tout cas n'est-il pas élémentaire de penser que les conditions nécessaires au fonctionnement de certaines lois naturelles ne se rencontrent pas tous les jours ? Une expérience vieille, mais superficielle, paraît indiquer que

la nature n'a pas l'habitude de guérir des maux analogues à celui dont Huysmans se fait une arme contre les positivistes ; mais en quoi cette expérience implique-t-elle que la même nature ne peut absolument pas guérir ces mêmes maux quand un ensemble de circonstances, rares, il est vrai, mais rationnellement possibles, se produit, favorable à cette guérison ?

Et puis qui nous prouve qu'autrefois, aux époques où l'humanité encore animale était dans sa fraîcheur, qui nous prouve que des os cassés et abrégés ne repoussaient pas, reprenant leurs dimensions premières, et ne s'assainissaient pas, spontanément ? Cette faculté s'est perdue au cours des âges, à mesure que la vie nervoso-cérébrale prenait le pas sur la vie proprement physiologique. Mais précisément sous une brusque poussée de cette force nerveuse, cette faculté assoupie ne peut-elle redevenir active ? Les pattes des écrevisses, morphologiquement plus compliquées qu'un tibia, une fois brisées se reforment et aussi, paraît-il, l'œil de la salamandre. Alors pourquoi pas un tibia ? Huysmans, une fois de plus, échoue à nous convaincre.

A la fin du livre il ouvre une discussion. Lui, pour qui la raison est un vil rouet de péché, il raisonne. C'est un cercle vicieux, mais l'illustre styliste s'enferme assez aisément en de pareils cercles. C'est ainsi qu'après avoir de sa solide et si savoureuse ironie vertement morigéné l'entendement humain, il déclare que la mystique est une science exacte. Celà veut qu'on sourie. Donc à la fin du livre, Huysmans fait front à l'impie et raisonne. Raisonnements bien chrétiens, voire bien catholiques ! Parlant des savants modernes qui expliquent Lourdes par les Forces inconnues, l'oblat de Ligugé s'exclame : « Forces inconnues, je veux bien moi ; mais qui les met en mouvement, ces forces ? Ce n'est pas nous puisque nous ne les connaissons pas ». On pense entendre un enfant de chœur développant le système du monde. Mettre en mouvement des forces inconnues, mais l'homme n'a fait que cela depuis qu'il est homme.

Avant Newton, quand la formule de la gravitation reposait encore au sein des virtualités, ne mettait-on pas en mouvement la pesanteur ? il n'y avait pour cela qu'à marcher. Que savons-nous d'exact sur l'essence de nos idées ? Rien ou si peu ! Cependant nous les mettons en mouvement, nous-mêmes, à ce qu'il semble. Qui donc empêche que certains de nos transports sentimentaux ne mettent en mouve-

ment des forces capables de pétrir la matière selon des modes inusités ? Et au fait, ces transports sentimentaux et ces forces ne sont qu'un. Ce sont nos désirs, nos supplications, nos angoisses, notre amour, notre foi dont le pouvoir chasse nos maux ou les maux d'autrui.

Il ne faut donc pas dire : forces inconnues, mai bien action peu commune de ces forces connues que sont toutes les formes de la sensibilité et de la volonté. D'ailleurs, admettons pour un instant qu'il y ait réellement en l'espèce des forces inconnues. Est-ce que, si notre mci conscient n'est pas dans leur secret, notre moi subconscient, (selon Myers il est notre personnalité complète), ne doit pas être très familier avec elles, puisqu'une fois la mort venue, il vivra définitivement en leur compagnie ? Enfin n'est-il pas un peu naïf de baptiser inconnue telle force et non telle autre ? Est-ce qu'en elle-même, toute force ne nous est pas inconnue ? Nous la dénommons « connue » quand nous avons catalogué ses effets et les rapports qu'elle entretient avec ses rivales. Or, les effets des « Forces inconnues » ne nous sont pas cachés et leurs rapports commencent à se révéler à nous. Conclusion : Comment et où qu'on les tourne et retourne, la pensée et la phrase l'Huysmans n'ont ni sens ni valeur.

Si pourtant ; elles ont quelque portée, mais c'est contre lui-même et sa doctrine. Elles ne vont à rien moins qu'à tuer le miracle. Le miracle, en effet, qu'est-ce? C'est une intervention divine et en même temps la violation par le divin des règles de la nature. Or, Huysmans en ne niant pas qu'il y ait des forces inconnues naturelles et que le divin manie personnellement ces forces, enlève au miracle son prestige de phénomène en rupture de ban avec la nature. La concession faite réduit le miracle de moitié ; ce n'est plus la bonne mesure. On a changé le boulanger, mais c'est toujours la même farine.

Quelque dévot interrogera : « Ainsi vous décrétez que la Vierge Marie est totalement étrangère aux merveilles accomplies sous l'invocation de son nom sacré ? Un instant... Nous ne décrétons rien. Nous affirmons seulement que la puissance de l'âme humaine vivante suffit à produire tout ce qu'on observe à Lourdes d'extranormal. Mais que la Vierge Marie se plaise à mettre la main à la pâte des guérisons, cela n'est pas impossible. Nous pouvons nous pas-

ser de cette hypothèse ; elle n'est pas en elle-même inerte et indigne de créance. Marie a vécu sur cette terre ; elle n'est pas comme Dieu un pur concept, un pur souhait ; elle est un personnage historique ; elle relève de notre critique rétrospective. Sa vie fut sainte, dit-on. Il se peut donc bien que, dans l'au-delà, pour une raison ou pour une autre, il lui ait été accordé de se signaler à nous par d'éclatantes bontés. Mais ces bontés n'ont rien de miraculeux. Les phénomènes par où elles s'expriment ne sont pas plus des prodiges que la plupart des phénomènes spirites dont les auteurs sont des désincarnés quelconques, et sont beaucoup moins étonnants que les matérialisations de Katie King ou même de Bien-Boa le malvenu.

De ces « bontés » nous faudra-t-il déduire la vérité du catholicisme ? En aucune façon. Les lieux consacrés par Brahma, par Bouddha, par Mohammed sont eux aussi des terres à miracles intensement fertiles, et les Fakirs ont des officines thaumaturgiques auprès desquelles celle de Lourdes est le bazar à deux sous. Nous convertissons-nous pour cela à la religion du Nirvana, de l'absurde Trimourti et du Paradis de l'Islam ? Non ; eh bien Lourdes ne peut faire que nous nous convertissions davantage à l'absurde Trinité et aux peines éternelles. Tout au plus nous reconnaîtrons que les serviteurs du Bien et de la Vertu, juifs, mahométans, hindous, chrétiens, sont récompensés après leur mort par l'octroi de pouvoirs particuliers et bienfaisants. Mais alors nous tombons en plein kardécisme. Est-ce bien là que voulait nous mener Huysmans, pour qui le spiritisme est du « surnaturel de table d'hôte » ? Inutile injure dont Marie et Bernadette prennent leur juste part.

Et voilà ce que c'est que d'être en littérature un Hermann Paul qui ferait ses Pâques, et d'avoir une philosophie de bedeau.

F. BERTAL.



Les Séances de la Villa Carmen et leurs critiques

Par J. MAXWELL.

Docteur en médecine, avocat général près la Cour de Bordeaux

(*Suite et fin*) (1)

Faut-il le répéter encore ? La fraude de Marthe a toujours été considérée comme possible par M. Richet : ce qui est important, ce n'est pas l'affirmation de cette fraude, c'est sa démonstration, et le premier élément de cette démonstration est l'indication du procédé employé. Or l'indication d'une trappe est *radicalement fausse* ; aussi fausse que les affirmations de l'incertain Areski. Si l'on veut faire examiner sérieusement les aveux de Mlle M. B..., il faut que ces aveux ne débutent pas par l'affirmation d'un fait inexact.

Il n'y a qu'une fraude possible, *quoique improbable dans les conditions de l'expérience telles qu'elles sont rapportées*, c'est la fraude de Marthe qui aurait caché sur elle, ou sur ses sœurs les accessoires du costume du fantôme. Encore faut-il supposer à Mlle M. B.,. une prodigieuse adresse et une rare souplesse pour expliquer par sa fraude les phénomènes du 29 août.

Dans les termes où ils sont présentés,les vagues aveux de Mlle M. B... comportent donc un élément de *fait* qui ne permet pas de les retenir quant à présent. Elle aurait, dit-on, parlé d'une trappe et il n'y a pas de trappe. Il n'y a donc aucune discussion possible. Il n'y a qu'à enregistrer l'aveu qu'on lui attribue, aveu assorti d'une affirmation matériellement fausse, circonstance qui en diminue singulièrement la portée. Et, je le répète avec insistance, la fraude de Mlle M. B... paraît inconciliable avec les faits observés. Le fantôme a été vu en même temps que Mlle B... et Aïscha. Ce n'est donc *manifestement pas*

Ni les médiums ;

Ni un assistant ;

Ni un complice ;

qui ont simulé l'être dont l'apparition inexpliquée soulève tant de controverses.

Il y a d'ailleurs des raisons sérieuses pour penser que les souvenirs de Mlle M. B... ne peuvent être d'une fidélité absolue.

Je fais ici appel à la sagacité et à l'expérience de mon éminent confrère ; il est probable que Mlle M. B... est d'une nervosité extrême. Elle affirme, dit-on, que les phénomènes sont fraudés, mais voilà que cette affirmation,qui n'émane pas directement d'elle,est assortie d'une inexactitude matérielle : n'est-il pas permis de se demander si les souvenirs qu'on

---

(1) Voir le nº d'octobre p. 210.

lui prête sont bien exacts. Le savant aliéniste a reconnu qu'Areski simulait la trance ; c'est très bien, mais Areski n'était pas là, mais Areski n'était pas le médium ; c'était Mlle Marthe qui était là, c'était elle qui était le médium. A-t-on recherché quel était son état psychologique au moment où les phénomènes se produisaient ? A-t-on contrôlé l'état de sa mémoire, dont la mention de la trappe fait suspecter l'intégrité pour les périodes considérées ?

S'est-on préoccupé enfin de tout un côté obscur de cette affaire ? Je veux parler de la brusque rupture des relations amicales existant antérieurement entre les Noël et la famille B... ? Cette rupture ou les causes de cette rupture n'ont-elles pas précédé les révélations de la jeune fille ? Il y a là une investigation psychologique qui serait utile et qui permettrait d'éclaircir cette affaire d'Alger où se mêlent tant de passions et tant d'animosités.

Car on ne s'est pas borné à attaquer les expériences de MM. Delanne et Richet : on a personnellement attaqué ce dernier dans des conditions que tout homme de bon ton doit condamner. Je fais allusion à un article dans lequel on représente M. Ch. Richet comme un spirite honteux.

Pour cela on raisonne sur des faits dont il n'a pas soufflé mot ! Sur des expériences à l'occasion desquelles il n'a fait aucune communication !

L'emploi de pareils procédés de discussion révèle clairement l'esprit dans lequel les critiques des expériences de M. Richet ont été faites. Il y a plusieurs moyens d'acquérir de la notoriété : on peut publier les travaux importants et accroître les richesses de la science : faire œuvre de savant.

C'est là le moyen qu'a employé M. Richet. Il y en a un autre, qui consiste à outrager les hommes arrivés à la célébrité : le lecteur jugera si « les défenseurs de la science » qui ont pris les *Nouvelles* d'Alger pour bulletin sont ou ne sont pas suspects d'y avoir eu recours. Qui connaîtrait leurs noms sans leurs bruyantes attaques ?

Quand il leur est démontré que leur bonne foi a été surprise, quand on leur prouve que les faits qu'ils allèguent sont faux, ils *abandonnent* aussitôt la discussion pour l'injure et l'outrage. Cela impressionne très favorablement ceux qui étaient disposés à examiner attentivement une argumentation sérieuse.

Ai-je besoin de signaler la naïve inexpérience de celui qui dépeint M. Richet comme un spirite ! Ce malheureux ignore aussi bien les écrits de M. Richet que ceux de ses adversaires ; or, parmi les plus ardents se trouvent justement les spirites.

M. Richet a traité d'*absurde* l'hypothèse spirite. Il faut véritablement une certaine audace pour oser prétendre qu'il en est le défenseur secret.

Il faut enfin autre chose encore que de l'audace pour faire état de phénomènes sur lesquels M. Richet n'a rien publié afin de pouvoir prétendre que ce savant s'est laissé mystifier. Qu'en sait le journaliste algérien ?

Il n'a certainement pas songé à l'effet déplorable que produirait son impérieuse prise à partie. M. Richet n'en a évidemment pas cure : si j'en ai fait mention, ce n'est pas que j'attache moi-même quelque importance à des manifestations de ce genre, c'est parce qu'elles contribuent à donner aux révélations algériennes leur véritable caractère. Elles sont marquées à l'empreinte de la colère, de la passion, de l'animosité. Ce n'est pas de nature à leur donner plus de crédit.

Que conclure ? Je n'hésite pas à déclarer que les critiques dont les expériences de M. Richet ont été l'objet, n'ont porté aucune atteinte à ses conclusions.

Il a vu un fantôme dans des conditions qui lui ont paru exclusives d'une fraude autre que la fraude de Mlle B. Il réserve son opinion sur la possibilité de cette fraude, tout en indiquant qu'elle lui paraît improbable et qu'en tous cas il serait intéressant de savoir comment elle a pu frauder.

Les moyens indiqués sont évidemment inadéquats, et les savants médecins, comme les éloquents avocats, n'ont pas fait la preuve qu'ils prétendaient faire.

Je me suis demandé comment je trancherais le débat si j'avais à le faire par un jugement : voici la décision que je rendrais, il me semble, si j'avais à statuer : je la donne volontiers comme résumé de ma trop longue discussion.

Attendu que Ch. Richet et Gab. Delanne affirmaient avoir vu à Alger un être humain vivant ; qu'ils assurent que cet être a dû se former spontanément dans l'appartement, pour les raisons suivantes : 1° parce que personne en dehors des expérimentateurs et des sujets n'a pu pénétrer dans la salle ; 2° parce que le médium n'a pas pu simuler cet être humain ; 3° parce que Richet et Delanne assurent avoir vu cet être se former sous leurs yeux ; qu'il y a lieu toutefois de donner à Richet acte des réserves qu'il fait sur la possibilité de la fraude de Mlle B. ; fraude qu'il n'a pas constatée et qu'il croit improbable ;

Attendu que dans les conditions de fait ci dessus indiquées les observations des intimés sont attaquées par divers demandeurs ;

Que le docteur A. soutient que l'être humain contesté est un mannequin ;

Que cette explication ne tient pas compte des circonstances suivantes : 1° l'être a décomposé l'eau de baryte en soufflant et provoqué un dépôt de carbonate de baryte ; 2° il s'est promené en dehors des rideaux du cabinet ; 3° il a cligné des yeux sous l'éclair du magnésium ; 4° il a embrassé diverses personnes ;

Qu'il y a donc lieu de déclarer que la prétention du docteur A. est inconciliable avec ces faits ;

Qu'il dut être, par suite, déclaré mal fondé dans sa demande ;

Attendu que le docteur B. soutient de son côté que ledit être humain n'est que le cocher Areski ;

Que subsidiairement il dit que, s'il n'est pas Areski, il est Marthe B.

Sur les conclusions principales :

Attendu qu'Areski est un témoin suspect ;

Que l'explication qu'il donne suppose qu'il a pu pénétrer dans la salle de la manière indiquée par lui ; qu'il est établi par des témoins honorables qu'il ne dit pas la vérité et n'a pu entrer, comme il le prétend, dans la salle des séances ;

Qu'au surplus Areski a rétracté ses aveux ;

Qu'il y a dès lors lieu de déclarer que le docteur B. n'apporte pas la preuve offerte par lui sur ce point ;

Sur les conclusions subsidiaires, attendu qu'elles se confondent avec la demande de Me C. ;

Que ce dernier a articulé et offrit de prouver la fraude de la demoiselle B. attendu que Me C. rapporte des faits observés par lui desquels il résulte qu'en certaines circonstances la demoiselle B. a triché ;

Mais que ces faits n'ont aucune relation avec les expériences des intimés, que si la demoiselle B. a fraudé les expériences de Me C. en 1904, il n'en résulte pas nécessairement qu'elle ait fraudé les expériences des intimés en 1905.

Attendu en outre que le docteur B. et Me C. invoquent les aveux de la demoiselle B. ; qu'ils ne précisent pas les aveux : que le sieur B., père de la dite demoiselle, prétend que la fraude a été commise par le moyen d'une trappe ;

Attendu qu'il n'a jamais existé de trappe ; que dès lors les aveux allégués impliquant un fait faux, constituent en l'état un mensonge certain ;

Qu'il existe dans la cause des circonstances qui rendent suspects les aveux attribués à la demoiselle B. ;

Attendu au surplus que les demandeurs ont donné, au moins certains d'entre eux, une tournure malicieuse à leurs attaques, qu'ils paraissent avoir obéi à des sentiments qui ne sont pas uniquement l'amour de la science et le respect de la vérité ;

Pour ces motifs :

Ouï les parties en leurs moyens, fins et conclusions, décide que les critiques formulées contre les expériences de Ch. Richet et de G. Delanne sont mal fondées ;

Déboute les docteurs A. et B. et Me C. de leurs conclusions et les condamne aux dépens.

Dr J. MAXWELL.

La survivance de la personne humaine

Tel est le titre d'une série d'articles extrêmement substantiels parus dans une revue fort en honneur dans le monde de l'orthodoxie protestante : « Foi et Vie. (1) » L'auteur est un homme de science connu et estimé : M. J. E. Abelous, professeur de physiologie à l'Université de Toulouse.

C'est à la fois à cause de l'importance intrinsèque du sujet et de l'intérêt tout particulier que confèrent à ces articles et leur auteur et leur publication dans une revue religieuse, que nous les avons analysés. D'ailleurs les lecteurs de cette revue pourront puiser dans notre exposé un certain nombre d'arguments utiles à leur cause et aussi, nous l'espérons, une confiance plus grande dans l'avenir réservé à la doctrine spirite.

D'une façon générale, l'auteur se propose de montrer que l'idée d'immortalité peut être acceptée par des esprits positifs et que, si l'on ne peut, suivant lui, fournir une démonstration rigoureuse et scientifique de la survivance de l'être, on peut du moins, à l'aide des phénomènes psychiques, trouver de très fortes présomptions en sa faveur.

Après avoir constaté l'immortalité générale des éléments ainsi que celle du plasma primitif d'où la vie découle, il fait très justement remarquer que la mort n'a pas toujours existé à la surface de notre globe, qu'elle est « la rançon du progrès physiologique. » Puis, étudiant la formation de la personnalité, c'est-à-dire de la conscience, il est amené à conclure que celle-ci est le résultat d'une longue évolution. A chaque progrès physiologique correspond un progrès psychique. C'est donc lentement, par degré, que nous nous sommes élevés « de la mentalité obscure et inconsciente des êtres inférieurs à la personnalité humaine capable de penser, de sentir, de vouloir, capable enfin de s'interroger sur sa nature et sa destinée. »

Mais cette personnalité, cette conscience est-elle autre chose que la résultante des forces physico-chimiques de l'organisme ? Certes,

(1) Voir le nº de Mars 1906 et suivants

il y a une corrélation étroite entre le travail physiologique des centres nerveux et la pensée ; mais y a-t-il identité ? Il faudrait pour cela qu'à chaque manifestation psychique corresponde une disparition d'énergie en quantité équivalente. Mais on a démontré que cette énergie était complètement restituée sous forme de travail.

D'ailleurs si cette dépendance avait lieu, toutes nos idées dériveraient de l'expérience ; or, certaines de nos idées ne peuvent se ramener à elle. Telle est par exemple l'idée de cause qui est antérieure à toute expérience et à toute induction puisqu'elle en est le principe même. Il est donc impossible de concevoir la pensée comme étant une simple modalité de l'énergie physique et l'on est en droit d'affirmer, avec M. Abelous, « que le cerveau est autre chose que l'organe producteur de la pensée et que la mort de l'un pourrait bien ne pas entraîner fatalement la fin de l'autre. »

Dans une autre partie, M. Abelous essaye de différencier la force psychique des forces physiques. Puis, s'occupant de la télépathie, il établit les conditions dans lesquelles les phénomènes doivent être observés pour qu'on puisse conclure à leur réalité, et il repousse toute explication ayant pour base le hasard ou les coïncidences fortuites.

Enfin, M. Abelous arrive aux phénomènes qui nous intéressent plus spécialement.

L'auteur pense pouvoir expliquer le cas de M. Finney, rapporté dans l'ouvrage de Myers, en supposant que « dans les derniers temps de sa vie, Finney hanté par son projet, ait communiqué télépathiquement, par un simple phénomène de suggestion mentale à la conscience subliminale de sa sœur, et le lieu où était cachée la brique et le contenu de la lettre. Si cela s'est produit ainsi (et rien ne nous prouve le contraire), il n'est plus étonnant que la mémoire subliminale de M[lle] Finney ait pu retrouver et donner par la table la solution du problème. C'est là que se trouve, en effet, l'objection la plus sérieuse aux expériences de cet ordre. » Telle est l'explication des phénomènes d'incarnation.

Certes, nous aurions quelques remarques à faire au sujet de cette hypothèse de toutes parts débordée par les faits, mais notre but étant d'exposer plutôt que de critiquer, nous passons immédiatement aux matérialisations d'une importance si actuelle depuis les belles manifestations de la Villa Carmen.

Après avoir rappelé les apparitions de Katie King et de Bien-Boa, M. Abelous repousse les explications par trop simplistes d'une supercherie ou d'une hallucination collective. « S'il n'y a, dit-il, ni fraude, ni supercherie, ni hallucination, que conclure ? Que ces phénomènes sont réels et qu'il ne reste qu'à trouver leur explication. Ce ne sera pas chose facile. J'ai la mienne, mais elle n'a d'autorité que pour moi. Plus j'examine tous ces faits, plus je médite sur eux, plus je crois (je me garderai de dire : je suis sûr) que dans notre ambiance se trouvent des êtres invisibles et présents qui, dans certaines conditions, peuvent objectivement manifester leur existence.

« Mais ce n'est là pour moi qu'une croyance, ce n'est pas une foi. J'ai une foi absolue dans la réalité de certains phénomènes physiques ; je crois, mais avec une certitude relative (car enfin il y a des degrés dans la certitude) à la réalité des faits métapsychiques. Je crois d'une façon absolue que rien ne viendra jamais contredire le fait que la lumière blanche est un mélange de couleurs fondamentales.

« Je ne pourrais pas affirmer au contraire, que les phénomènes mystérieux dont j'ai parlé, en tant que manifestations supra-normales, ne seront pas démentis demain. Il en est parmi eux qui me paraissent bien établis, il en est qui ne me paraissent pas avoir encore une base inébranlable. C'est au temps de faire son œuvre et de séparer le bon grain de l'ivraie, les vaines apparences de la solide réalité : Cherchons donc avec patience, avec impartialité, avec la rigueur de méthode indispensable, en évitant avec autant de soin la crédulité que la négation systématique, qui n'est, d'ailleurs, qu'une forme de crédulité. Aujourd'hui, ce n'est que la demi-clarté, demain peut-être, tout à coup ce sera la pleine lumière ; attendons, cherchons, travaillons, espérons ! »

Nous ne saurions mieux faire que de laisser le lecteur sur l'impression de ces fortes paroles si pleines de foi en la science et d'espérance en l'avenir.

Ed. Arijoux.

Nos Origines

(*Suite*) (1)

Nous savons aujourd'hui, d'une manière certaine, que la terre a été d'abord une étoile du ciel, un soleil brillant pendant des millions d'années dans l'espace, puis qu'elle s'est éteinte, probablement, par refroidissement et, qu'enfin, beaucoup plus tard, la vie s'est manifestée à sa surface. Comment cette vie a-t-elle pris naissance ? C'est-ce qu'il nous faut essayer de comprendre en utilisant toutes les découvertes de la science depuis un siècle.

Tout d'abord, il est bon de se demander si la formation des êtres organisés est due à une intervention directe de la divinité, à un miracle, dans le sens religieux du mot. Nous pensons qu'il faut écarter cette hypothèse, puisque nous pouvons suivre le développement du plan grandiose de la création depuis l'origine de la matière jusqu'à nous, en n'y découvrant jamais d'autres facteurs que ceux des causes antérieures engendrant des effets toujours plus diversifiés. Il existe incontestablement un déterminisme général, formé de déterminismes particuliers, qui nous obligent à voir dans l'état actuel le résultat du jeu des lois naturelles, qui s'exercent suivant un plan auquel elles ont été soumises dès l'origine par l'intelligence suprême. La fonction et le développement d'un monde doivent avoir été prévus par cette intelligence infinie jusque dans les plus petits détails, et l'on conçoit difficilement pourquoi une intervention directe serait plus nécessaire pour créer la vie que pour tout autre phénomène, comme celui par exemple de la marche des planètes dans l'espace. Jadis, Képler lui-même a cru « aux esprits recteurs » des planètes, alors que nous savons maintenant qu'elles obéissent simplement à la loi de la gravitation qui s'exerce de toute éternité dans l'espace. Nous pensons donc qu'il faut chercher dans l'action des lois de la nature l'explication de la vie (2).

---

(1) Voir le n° d'octobre, p. 206 et suiv.

(2) Pour l'exposé des faits, nous suivrons fréquemment le beau livre de M. Dastre : *La Vie et la Mort, ainsi que l'ouvrage de M. Le Dantec : La lutte universelle* et enfin l'œuvre si remarquable du Dr Le Bon : *L'Evolution de la matière*.

Le problème est d'une grande complexité, car rien ne semble plus différent que le monde minéral et le monde des plantes ou des animaux. Quels rapports peuvent bien exister entre un morceau de marbre, insensible, inerte, et un chien qui court et aboie ou une rose qui déploie la magnificence de ses couleurs et de ses parfums ? Il semble qu'un véritable abîme sépare les êtres inanimés de ceux qui vivent ; mais, ici comme dans bien d'autres cas, il ne faut pas juger sur les apparences.

Il devient nécessaire de pénétrer dans l'intimité des phénomènes du monde inorganique. Au-dessous de la surface d'une pierre ou d'un morceau de métal, s'agite toute une population de molécules qui se déplacent, voyagent, se groupent pour constituer des figures définies et s'adapter aux conditions du milieu. Une étape dans le rapprochement des êtres est encore franchie quand on étudie les cristaux qui, bien que simples minéraux, ont déjà une partie des caractères que nous retrouverons plus développés chez les végétaux ou les animaux. Il semble donc qu'il existe une liaison, une série d'états intermédiaires entre le monde de la matière brute et celui de la substance organisée et vivante.

C'est ce que les philosophes ont senti depuis longtemps ; et Liebnitz, suivant M. Fouillé, a été l'un des premiers à formuler *Le principe de continuité* sous cette forme : « Il n'y a pas de règne inorganique, mais seulement un grand règne organique dont les formes minérales, végétales et animales sont les développements divers... Sa continuité existe partout dans le monde, et la vie existe partout avec l'organisation. Rien n'est mort, la vie est universelle. »

Notre langue est si pauvre que forcément il résulte des obscurités de l'emploi du même mot pour désigner des choses différentes. Nous verrons que chez les êtres vivants, ce qui constitue essentiellement la caractéristique de la vie, c'est pour un être vivant : *de fabriquer de la substance semblable à la sienne, avec des matériaux hétérogènes* empruntés au milieu extérieur. Dans ces conditions, il est clair que la vie, ainsi définie, n'existe pas dans le monde minéral. Une certaine masse de minerai de fer, dans le sein de la terre, ne s'augmente pas ; elle reste telle que les réactions naturelles l'ont produite. Mais voici un petit cristal : lui s'augmente si on le place dans une dissolution contenant les mêmes corps dont il est formé ; mais il ne pourra pas, comme l'être vivant, assimiler des substances

étrangères à celles qui le composent. Il n'est donc pas encore vivant, bien qu'il ait certaines propriétés en commun avec les êtres vivants. En somme, il faut admettre des transitions pour que le principe de continuité soit compréhensible. Ce quelque chose qui *deviendra la vie* chez les êtres organisés, doit préexister, sous une autre forme, dans le monde organique. Dans ce domaine il n'a pas atteint son développement, il est en quelque sorte à l'état latent ; mais il doit se transformer progressivement et s'épanouir en passant par des formes intermédiaires. C'est ce que M. Dastre exprime de cette manière :

« Le raisonnement qui conduit à supprimer la barrière des deux règnes et à considérer les minéraux comme doués d'une sorte de vie rudimentaire, est le même qui oblige à écarter toute différence de nature entre les phénomènes naturels. Il y a des transitions entre ce qui vit et ce qui ne vit pas, entre l'être animé et le corps brut. Il y en a de même entre *ce qui pense et ce qui ne pense pas* (1) ; entre ce qui est la pensée et ce qui n'est pas la pensée, entre le conscient et l'inconscient. Cette idée de transition insensible, de passage continu entre les contraires apparents suscite, au premier abord, une résistance insurmontable dans les esprits qui n'y sont point préparés par une longue comparaison des faits. Elle s'établit lentement et finit par s'imposer à ceux qui suivent dans le monde réel les infinis degrés des choses. Le principe de continuité arrive à constituer, en quelque sorte, une forme de mentalité. L'homme de science pourra donc être conduit, comme le philosophe, à l'idée d'une vie rudimentaire qui animerait la matière. Il pourra comme le philosophe se laisser guider par cette vue ; il pourra attribuer *à priori* à la matière brute toutes les propriétés véritablement essentielles des êtres vivants. Mais ce sera à la condition que, ces propriétés supposées communes, il devra s'imposer ensuite de les mettre en évidence, à l'aide de l'observation et de l'expérimentation. Il devra montrer que les molécules et les atomes, bien loin d'être des masses inertes et mortes, sont, dans la réalité, des éléments actifs, doués d'une sorte *de vie inférieure,* qui se manifeste par toutes les mutations que l'on observe dans la matière brute, par des attractions et des répulsions, par des mouvements en réponse à des sti-

(1) C'est nous qui soulignons.

mulations extérieures, par des changements d'états et d'équilibre, par des modes, enfin, suivant lesquels ces éléments se groupent conformément à des types définis de structure et grâce auxquels ils réalisent des espèces chimiques différentes. »

Il serait peut-être exagéré de voir, à l'exemple d'Empédocle ou de Cabanès, dans les affinités des corps, des phénomènes d'attraction ou de répulsion ayant de l'analogie avec nos sentiments de l'amour et de la haine, car il nous paraît que ce sont des phénomènes commandés par des lois mécaniques et qui se produisent nécessairement, tandis que les sentiments de l'homme sont variables chez le même individu et n'ont pas la fatalité des réactions chimiques. Cette tendance à faire apparaître les premiers rudiments de la pensée chez les corps bruts résulte de ce postulat implicite, que si la pensée existe dans l'homme, qui n'est qu'une argile perfectionnée, c'est qu'elle doit avoir son origine dans la substance primitive, car on ne peut faire sortir ce qui pense, de ce qui ne pense pas. Nous savons bien aujourd'hui que ce n'est pas la matière terrestre qui engendre la pensée, puisque celle-ci, dans les expériences spirites, continue d'exister quand elle n'est plus unie à cette matière, mais, cependant, l'esprit reste uni indissolublement à une autre forme de matière, plus éthérée, plus subtile, ce qui montre l'alliance intime et profonde qui existe entre le principe spirituel et la matière. Si celle-ci n'existe pas réellement, si elle n'est formée que d'énergie condensée, comme le suppose le Dr Le Bon et comme semblent l'établir les phénomènes de la radio-activité, il s'en suit que l'âme est inséparable de l'énergie qui l'individualise, et il serait possible alors d'admettre, qu'à son début, le principe intelligent subit aussi toute les métamorphoses de la substance.

Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, pour en revenir à l'apparition de la vie, nous devons reconnaître que la preuve directe que la matière brute peut engendrer la vie n'a jamais été donnée par la science, car jusqu'alors tous les essais tentés dans cette direction ont échoué. Contrairement à l'opinion des anciens, la génération spontanée, même d'êtres microscopiques, est actuellement impossible à produire artificiellement, comme les expériences de Pasteur l'ont démontré. Mais il ne s'en suit pas nécessairement qu'elle n'a jamais pu exister, car il est certain que les conditions du milieu extérieur étaient prodigieusement différentes

à l'aurore du monde de ce qu'elles sont aujourd'hui, et, de plus, bien des lois qui nous restent encore à découvrir peuvent avoir joué un rôle prépondérant dans cette genèse si compliquée. Notre ignorance actuelle peut être comparée à celle des hommes primitifs qui ne pouvaient produire du feu qu'en se le transmettant des uns aux autres, jusqu'au jour où ils trouvèrent le moyen de l'engendrer à volonté. C'est en étudiant les formes qui prennent naissance, soit dans les liquides, soit dans les solides, et qui se rapprochent de celles de la cellule, que nous pourrons peut-être suivre la trace des transformations successives qui ont amené la matière jusqu'à l'état organique actuel. Pour en finir avec ces généralités, résumons d'après M. Dastre les hypothèses des naturalistes qui n'admettent pas que la vie ait pu apparaître sur la terre aux dépens de la matière brute et des forces qui la régissent encore.

Selon F. Cohn et H. Richter, la vie n'a pas eu son commencement sur notre globe. Elle y a été transportée d'un autre monde, du milieu cosmique, sous la forme de germes cosmiques ou *Cosmozoaires*, plus ou moins comparables aux cellules vivantes que nous connaissons. Celles-ci d'ailleurs, ont pu faire le voyage de deux manières : incluses dans les météorites ou flottant dans l'espace à l'état de poussières cosmiques. La doctrine en question s'est donc présentée sous deux formes : *L'hypothèse des Cosmozoaires météoriques* dues à un écrivain français, le comte de Salles Guyon, et la *Panspermie cosmique* mise en avant par F. Cohn et H. Richter en 1865 et en 1872.

L'hypothèse des *Cosmozoaires*, particules vivantes, germes protoplasmiques, émanant des autres astres et arrivant à la terre par le moyen des pierres tombées du ciel, n'est pas aussi dénuée de vraisemblance qu'on serait tenté de le croire tout d'abord. Lord Kelvin et Helmholtz lui ont donné l'appui de leur haute autorité. L'analyse spectrale révèle dans les nébuleuses cométaires l'existence des quatre ou cinq raies qui caractérisent les hydrocarbures. La matière cosmique renferme donc des composés du carbone, des types de substances appartenant à la chimie organique.

De même on a trouvé du carbone et une sorte d'humus dans plusieurs météorites. Quant à l'objection de l'échauffement que ces

(1) Dastre. *La Vie et la Mort*. p. 244.

météorites subissent en traversant notre atmosphère, Helmholtz répond que cette élévation de température peut être purement superficielle et laisser subsister des microorganismes à l'intérieur. Les froids interplanétaires ne peuvent non plus tuer ces germes, comme cela est établi par les expériences faites sur des microbes immergés pendant plusieurs heures dans l'air liquide. Mais d'autres objections conservent leur force. D'abord celle de M. Verworn qui considère la supposition de germes cosmiques comme incompatible avec les lois de l'évolution, et celle de L. Errera qui conteste l'existence des conditions de la vie dans les corps interplanétaires.

La panspermie cosmique ne résiste pas mieux à l'analyse, car cette poussière de germes serait détruite par l'action des rayons lumineux dont on connaît l'action nocive sur ces organismes.

Un autre naturaliste de grand renom, W. Preyer, n'a pas voulu accepter cette transmigration cosmique des êtres vivants les plus simples, ni faire intervenir les autres mondes célestes dans l'histoire du nôtre. La vie, selon lui, aurait subsisté de tout temps, même alors que le globe était une masse incandescente. Mais ce n'était pas la même vie qu'à présent. La vitalité aurait subi de profonds changements au cours des âges. Les *pyrozoaires*, les premiers vivants volcaniques, étaient bien différents des êtres actuels qu'une minime élévation de température suffit à désorganiser.

Cette théorie des pyrozoaires, proposée par W. Preyer en 1872, paraît sans doute bien chimérique. Mais, d'une certaine manière, elle rentre pourtant dans les idées contemporaines relatives à la vie de la matière. Elle s'y rattache par l'évolution qu'elle implique dans les matériaux du globe terrestre. La vie primitive de Preyer dérivait du feu. Les masses ignées en fusion, les pyrozoaires vivaient à leur façon : c'est en se modifiant lentement que leur vitalité a pris la forme qu'elle présente aujourd'hui. Dans cette transformation si profonde, leur nombre n'aurait pas varié et la quantité de vie totale de l'univers serait restée invariable.

On reconnaît là les idées de Buffon. Ces cosmozoaires, ces pyrozoaires ont une singulière ressemblance avec les molécules organiques de « matière vive » de l'illustre naturaliste, partout répandues, indestructibles et formant des édifices vivants par leur rassemblement.

Délaissant toutes ces suppositions sans fondements scientifiques,

nous allons aborder les manifestations de cette vie semi-latente, obscure, qui se décèle dans l'étude des corps inanimés, et nous verrons par quelles transitions graduelles on arrive jusqu'à la véritable vie, celle des êtres organisés qui évoluent, se nourrissent, respirent, se reproduisent d'une manière fondamentalement identique chez tous les représentants du monde de la vie.

(*A Suivre*). A. BECKER.

Pourquoi la Vie?

Par Léon DENIS

Ce que nous sommes !
D'où nous venons !
Où nous allons !

Nouvelle édition, corrigée, augmentée, 78e mille, publiée sous un format agrandi, in-12 de 48 pages, avec réduction de prix. En librairie 0 fr. 10. (1).

M. Léon Denis vient de publier une nouvelle édition plus complète de cette brochure de propagande qui a déjà répandu la première semence de nos croyances en tant de milieux. Il lui a donné plus d'apparence en agrandissant le format et plus d'actualité en y ajoutant les indications et les témoignages nouveaux en faveur de notre cause. Ainsi, cette brochure, à la fois concise et entraînante, devient un excellent instrument de la diffusion de la vérité.

Voici ce qu'en dit le journal *La Dépêche* :

« En ce temps où d'aucuns s'efforcent de répandre des doctrines de négation et de haine, il est doux et réconfortant de voir un écrivain, un philosophe aussi remarquablement doué que Léon Denis, réagir, avec l'autorité qui s'attache à son nom et à son beau talent, contre cette œuvre de malfaisance sociale. C'est ce qu'il a fait une fois de plus dans son opuscule : *Pourquoi la Vie* ?

« M. Léon Denis a eu la touchante idée de dédier sa très attachante étude « à ceux qui souffrent ». Elles devraient être, en effet, le *vade mecum* des innombrables meurtris et vaincus de l'âpre lutte pour la vie, ces pages tout empreintes de pitié fraternelle, de com-

(1) Chez Leymarie, 42 rue Saint-Jacques.

passion émue pour les malheureux et les déshérités. Par la perspective d'un au-delà basé sur la loi de réincarnation, plus vrai, plus humain, moins rigoureux surtout que celui de la tradition chrétienne, elles consolent et réconfortent les affligés, en même temps qu'elles apprennent aux puissants de ce monde à être doux, fraternels et pitoyables aux faibles. »

Nous n'insisterons pas, car les œuvres de Léon Denis sont assez connues. Remarquons seulement que son premier livre *Après la Mort*, vient d'atteindre son vingtième mille.

Miller aurait-il pu frauder?

Le 2 septembre 1906, en réponse à une communication que je lui avais faite, M. De Vesme m'écrivait : « Je connaissais l'épisode qui vous regarde (dans la séance du 24 juillet). Malheureusement il ne me semble avoir qu'une valeur pour ainsi dire *subjective*, à tel point qu'un spirite qui passe pour un bon observateur, et qui est certainement une personne sérieuse, me le racontait en ajoutant : « Si M. Dusart se contente de preuves de cette sorte, il n'est pas difficile. » Il est fort possible que vous ayez raison et que votre contradicteur ait tort. Mais enfin je ne puis pas oublier que vous êtes la seule personne de marque que ces séances aient convaincue. Les autres, MM......... (Je supprime les noms dont la plupart se retrouvent dans le N° de septembre des *Annales*) disent comme moi, que tout élément manque pour un jugement sérieux, ou bien elles accusent le médium de fraude. »

Je répondis à M. De Vesme une lettre dans laquelle, tout en maintenant la valeur de l'épisode qui me concerne dans cette séance du 24 juillet, et sur lequel je reviendrai plus loin, je lui exposais les autres raisons que je croyais avoir de me déclarer satisfait de cette séance.

Dans le N° de septembre des *Annales*, M. De Vesme fait appel au témoignage d'un certain nombre de personnes bien connues : il affirme que beaucoup de dames spirites sont devenues bien incrédules au sujet de la sincérité de Miller. Il ajoute : « Seulement, M. le Dr Dusart paraît, par contre, assez convaincu. »

« Enfin, les résultats de la première série des séances de M. Miller à Paris, ont été plutôt négatifs. »

J'affirme que je suis bien loin d'être aussi isolé que M. De Vesme veut bien le dire, mais je laisse à chacun le soin de dire ce qu'il pense. Pour moi, sans invoquer pour le moment les séances des 9, 11, et 14 octobre, dont je publierai les comptes-rendus détaillés, je tiens à dire dès maintenant, pourquoi la séance du 24 juillet m'a non pas *assez* mais *tout-à fait* convaincu.

Je rappellerai d'abord que M. Klébar, qui accompagne le médium, arriva et resta au milieu de nous plus d'une demi-heure avant lui et qu'il portait un costume d'été très ajusté, dans lequel il était impossible de cacher quoi que ce soit de volumineux.

D'autre part, M. Miller fut, on le sait, revêtu d'un costume sommaire, consistant en un tablier noir de jeune fille, appliqué directement sur son torse et d'un pantalon noir rigoureusement visité. Il n'a donc rien apporté dans le salon. « Mais, dit-on, M. Klébar s'est tenu quelques instants près de lui. »

Je réponds à cela qu'à ce moment la lumière n'était pas baissée. (Elle ne le fut que par M. Klébar, lorsqu'il se retira dans l'angle du salon, derrière le rang très serré des assistants, où il resta définitivement), et l'on voyait nettement le médium et lui dans le petit espace resté libre au milieu des assistants, qui ne les quittaient pas des yeux. Eussent-ils été bien isolés et dans une obscurité complète, comment M. Klébar, vêtu comme je l'ai dit, aurait-il apporté sur lui et transmis au médium la masse énorme de matériel, mannequins, masques, chevelures, draperies et bandeaux lumineux, suffisants pour monter et revêtir *en même temps* deux, quelquefois quatre et jusqu'à cinq fantômes. Encore n'eût-il pas suffi de les former, il fallait encore leur donner la voix, les mouvements souples et naturels, tout ce qui concerne la vie, en un mot; créer enfin instantanément les automates les plus parfaits que l'on ait jamais vus. A-t-on calculé le volume que cela aurait présenté et le personnel qu'il eût fallu employer à sa mise en œuvre ?

Comment M. Klébar d'abord et le médium ensuite auraient-ils pu dérober à nos regards, se transmettre avant et après la séance, au milieu de nous, tout cet attirail. On se trouve en présence d'une telle absurdité, que j'ai honte de m'y être arrêté aussi longtemps.

Il faut cependant que j'ajoute encore qu'après la disparition du dernier fantôme, Miller a été précipité au milieu de la salle, encore à demi-entrancé ; que le tablier noir dont nous avons parlé était collé à son corps par une sueur profuse et que le cabinet a été visité sans aucun retard.

La façon dont les phénomènes se sont produits prête-t-elle davantage au soupçon de fraude ? Je laisse de côté le point de vue moral et sans invoquer l'indépendance et le désintéressement incontestés du médium, je dis que si les fantômes avaient été des mannequins de toutes dimensions revêtus de draperies, ils se fussent toujours présentés complètement formés. Tel ne fut pas le cas, surtout au début des séances. On voyait alors une simple luminosité d'un blanc bleuâtre et on disait dans l'assistance : « Voyez : il y a quelque chose ! » Peu à peu se formait une masse vaporeuse blanche, de plus en plus opaque. Des plis de draperies se dessinaient, devenaient plus nets jusqu'à ce que l'on eût sous les yeux un fantôme bien formé, donnant son nom, posant des questions, faisant des réponses, écartant les bras, ouvrant et refermant ses draperies. Le médium, toujours dans la salle, pendant la première partie de la séance, interrogeait le fantôme et faisait des observations. Quand on parle de fraude il faudrait nous dire comment Miller a pu inventer un tel procédé de formation. Admettra t-on qu'il est d'une telle habileté qu'il a pu, tout en restant auprès de Delanne et en causant avec lui, lui dérober assez ses mouvements, pour monter ses mannequins, les revêtir de leurs draperies, les faire marcher, parler, produire tous les gestes d'un être vivant, sans que jamais on n'ait pu soupçonner quoi que ce soit ?

Ces observateurs sérieux, ces dames spirites auxquelles on n'en fait pas accroire, pensent-ils que le médium est doué d'un talent de ventriloque assez prodigieux pour imiter,comme partant des points les plus variés, intérieur du cabinet, devant des rideaux, milieu même de la salle, des voix rauques, tantôt chuchotées, d'autres fois claires et normales comme ce fut le cas pour les deux fantômes qui se présentèrent en donnant les noms de mon père et de ma mère ? Etait ce lui encore qui, toujours immobile, frappait des coups dans le cabinet ?

Je n'ai parlé jusqu'ici que de la première partie de la séance. Celle-ci terminée, Miller n'ayant sur le corps que son tablier noir,

comme on put le constater à une lumière suffisante, entre dans le cabinet qui vient d'être visité de nouveau et ne tarde pas à tomber en trance. Je demande par quel truc il peut alors produire les deux phénomènes suivants :

Une boule vaporeuse flotte un certain temps au devant du cabinet à environ deux mètres de hauteur ; elle va lentement d'un bout à l'autre du cabinet, puis descend, s'avance au milieu du salon, se pose sur le parquet et là, grandit peu à peu, moitié vaporeuse, moitié formée en draperie. Arrivé à la taille d'un adulte, le fantôme se manifeste, donne son nom, agite ses draperies et dit une première fois : « Good bye ! » Il diminue peu à peu, dit une seconde fois : « Good bye ! » Enfin, arrivé au volume d'une tête humaine posée sur le parquet, dit une dernière fois : «Good bye ! » et s'évanouit sur place. J'ai pu, comme tous mes voisins, suivre parfaitement la voix, à mesure que le fantôme disparaissait, et cela nous était d'autant plus facile, qu'il n'était pas à un mètre du premier rang des assistants.

Betzy, la voix du cabinet, demande que l'on place une chaise devant les rideaux et on voit une boule blanche y descendre, former un fantôme, comme ci-dessus. On entend le nom de Jemina Clark ; le fantôme descend de la chaise, la prend par le dossier, la porte un peu en avant et disparaît.

Il est possible que dans un théâtre ingénieusement machiné, avec le secours de jeux d'ombre et de lumière et un personnel suffisant, lorsque les spectateurs sont maintenus à distance et ne peuvent rien contrôler, un homme habile puisse ramper jusqu'au milieu de la scène sans être aperçu ; puis se relevant en rejetant à mesure l'enveloppe sombre qui recouvrait ses draperies blanches, imiter dans une certaine mesure le processus d'une matérialisation ; mais quels points de comparaison peut-on trouver entre ces deux modes de formation ?

Je sais cependant qu'un des observateurs sérieux cités par M. De Vesme a émis l'opinion que Miller avait pu avoir recours à un truc de ce genre. Je respecte trop mes lecteurs pour discuter cette hypothèse.

Comment Miller a-t-il pu constituer le corps élégant et mince du fantôme qui se donna le nom de Mona ? On sait qu'elle portait sur la tête un diadème très lumineux et comme, pendant le long dis-

cours qu'elle nous adressa, elle se tournait dans les diverses directions et marchait avec une grande majesté dans l'espace resté libre au milieu du salon, je pus tout à l'aise constater que sa figure était d'une couleur de bronze foncé, comme celle des Ethiopiens ; que l'ovale de sa figure était régulier et que ses traits étaient délicats. J'ai constaté encore que lorsqu'elle passa devant moi pour rentrer dans le cabinet, sa traîne, qui avait un mètre de longueur, laissait échapper des flots de vapeur blanche qui se dissipait à mesure. Ses gestes étaient naturels et n'avaient rien d'automatique.

Est-ce Miller qui, sous la forme petite et fine d'Angèle Marchand, ornée de son bandeau lumineux, est sorti du cabinet et s'approchant d'une dame, lui demanda d'écrire à sa mère, puis se penchant sur elle lui donna un baiser que tout le monde entendit ?

J'arrive enfin à ce qui me concerne et je fais remarquer d'abord que le médium ne me connaissait pas ; je n'étais que depuis deux heures à Paris et j'assistais à une séance pour la première fois. C'était pendant la première partie de la séance et Miller, à *l'état de veille*, causait avec ses voisins. Pouvait-il lire dans ma pensée les noms et prénoms de mon père et de ma mère ; connaître le nom et les particularités d'un oncle mort depuis plus d'un siècle et dont je n'avais pas entendu parler depuis au moins soixante ans ? Comment a-t-il su que je portais la montre d'un ami, mort depuis un an ? Et, surtout comment a-t-il su que ma femme était accouchée à six mois d'un enfant mort-né En admettant qu'il ait pu lire tout cela dans mon subconscient, comment a-t-il produit cette voix qui partait si manifestement du cabinet ? Et ce bébé que je ne suis pas seul à avoir vu courir tout nu dans le salon, puisque je n'ai baissé les yeux vers lui qu'en entendant plusieurs assistants s'écrier : « Voyez donc ce bébé ; comme il court ! »

Je sais que certains médiums spécialement doués peuvent, à *l'état de trance*, lire dans la pensée de ceux avec lesquels ils se trouvent en rapport. Mais n'est-ce pas aller au-delà de toutes les limites acceptables que d'admettre qu'un médium à *l'état de veille* et distrait par la conversation, peut lire dans la mémoire d'une personne avec laquelle il n'a pas été mis en rapport, des faits qui y sont enfouis depuis soixante ans ? Il me semble, pour ma part, qu'il faut avoir singulièrement horreur de l'hypothèse spirite pour douer ainsi,

sans preuve aucune, un être humain de facultés aussi prodigieuses.

Après ce que je viens d'écrire je doute fort que les lecteurs pensent que *tout élément manque pour un jugement sérieux* et que les résultats de la première série des séances de Miller à Paris ont été plutôt négatifs.

On verra bientôt par les comptes rendus de celles des séances de la seconde partie auxquelles j'ai assisté, si les nouveaux éléments apportés sont suffisamment sérieux pour me permettre d'affirmer ma conviction absolue.

Dr DUSART.

Echos de partout

Un Congrès Spirite a été tenu au Brésil et voici, d'après la *Revue Spirite* ses conclusions :

1° Dieu existe et il est cause de toute existence. 2° L'esprit préexiste et persiste éternellement. (Ici, quelques explications seraient nécessaires pour nous faire comprendre comment Dieu étant la *cause* de toute existence, l'esprit préexiste et persiste *éternellement*. Ce qui est éternel n'a pas eu de commencement.) 3° L'habitabilité des mondes est incontestable. 4° La survie de l'âme humaine est une vérité démontrée par toutes les méthodes scientifiques et spécialement par les expériences médianimiques. 5° Les états heureux, ou malheureux de la vie humaine, sont la conséquence des actes réalisés dans cette existence ou dans les vies antérieures. (Il nous semble que sous cette forme absolue, cette affirmation n'est pas tout à fait exacte, puisqu'elle ne tient pas compte des épreuves qui résultent non de l'être lui-même, mais de son milieu, et de celles qu'il peut avoir acceptées volontairement pour le progrès de ses semblables.)

6° Le progrès de l'esprit au travers des formes, états, vies et mondes est constant. 7° En d'autres mondes, ainsi que sur la sphère terrestre, l'esprit passe par des incarnations multiples. 8° La solidarité d'existence et de destinée en tous les êtres se manifeste dans l'harmonie universelle. 9 La solidarité de l'espèce humaine constitue la fraternité humaine. 10° La fraternité humaine impose comme besoins urgents pour réaliser le progrès : l'enseignement obligatoire de la science laïque, la liberté dans la justice et la pacification au moyen de l'arbitrage. (Il nous paraît que l'on oublie de joindre l'enseignement moral à celui de la science laïque, car sans le premier basé sur le fait spirite, le monde erre à l'aventure ; c'est probablement un simple oubli de rédaction.)

Le président honoraire de l'assemblée antérieure, désireux que les délégués du dehors de la capitale ayant assisté au Congrès, emportassent un

agréable souvenir des êtres d'outre-tombe, les invita à une séance expérimentale qu'il organisa dans le local de la Société psychique. Elle eut lieu le 17 avril dernier.

On put obtenir dans cette réunion des phénomènes physiques notables, entre autres, l'exécution de morceaux de musique au moyen de divers instruments qui, suspendus aux murs, s'en détachaient et voltigeaient à la hauteur du plafond, jouant en parfait accord et avec harmonie, ainsi que l'apport de plus de deux cents fleurs fraîches que le Mexique ne produit point, avec lesquelles les invités furent fêtés par les invisibles.

***

Dans une réunion préparatoire qui a eu lieu ces jours-ci, les occultistes ont jeté les bases d'un Congrès qui réunirait ses adeptes dans les premiers mois de l'année 1907. M. le Dr Papus a été désigné comme président provisoire et M. Etienne Belot comme secrétaire général. Les demandes de renseignements et les adhésions doivent être adressées n° 11 quai Saint-Michel à Paris.

***

La Société *Universelle d'Etudes Psychiques* vient de former un nouveau groupe à Lyon, sous la présidence du Dr Austin. Le nouveau groupe dont le siège est 5 rue Coustou, tient toutes les semaines des séances d'études expérimentales et a déjà obtenu des résultats intéressants. Il prie toutes les personnes de la région Lyonnaise qui connaitraient des médiums ou des sujets dignes d'étude, de vouloir bien les lui signaler.

***

La *Fédération des spirites du Sud Ouest*, réunie le 20 juillet 1906 à l'Athénée de Bordeaux, a procédé au renouvellement de son bureau qui est ainsi composé pour l'année 1906 :

Présidente : Madame Agullana.
Vice-président : M. Besse.
Secrétaire général : R. Viguié.
Adjoint : Daugerfield.
Trésorier : H. Mailhaguet.
Bibliothécaire : Vigneau.

La formation du présent bureau est due à l'éloignement de l'ex-président du Siège social de la Fédération qui est aujourd'hui, 37 rue de Chevrus, à Bordeaux.

***

Les *Annales Psychiques* d'Août rapportent le récit suivant de miss Eager, qui a été pendant six ans la gouvernante des petites grandes-duchesses, filles de l'empereur de Russie. Miss Eager, qui est irlandaise, dit que les petites-grandes duchesses sont, comme la plupart des membres de la famille impériale de Russie, portées aux rêves, à voir des visions étranges et des formes qui n'ont pas une existence matérielle.

On se souviendra de la mort subite de la petite princesse Elisabeth, fille du grand-duc de Hesse, le frère de la Tsarine. Le grand-duc Ludwig de Hesse s'était rendu avec sa fillette à la résidence impériale de Skierniewice pour y passer quelque temps. Elle y mourut, empoisonnée, à ce que l'on affirme, par des huîtres que les révolutionnaires destinaient au Tsar.

La petite princesse Elisabeth était donc mourante dans une chambre contiguë à celle où ses cousines, les grandes-duchesses Olga et Marie, dormaient depuis quelques heures. Miss Eager, leur gouvernante, était au chevet de la princesse mourante, quand tout à coup elle entendit des cris d'épouvante qui venaient de la chambre des grandes-duchesses. Suivie par les deux docteurs qui étaient présents et par la tzarine, la gouvernante accourut et trouva les deux enfants assises sur leur lit, les yeux hagards, le visage empreint de terreur ; toutes les deux indiquaient un coin de la chambre qui n'était que faiblement éclairée. Quelques instants passèrent avant que les pauvres petites aient pu prononcer un mot ; enfin la grande duchesse Marie s'écria : « Elle est entrée dans la chambre d'Ella ! » (Petit nom d'Elisabeth). — Et la grande duchesse Olga, qui avait évidemment aperçu la même vision, disait :

— Oh ! pauvre Ella, pauvre Ella !

Les Docteurs, sans pouvoir bien se rendre compte de ce qui se passait, se précipitèrent dans la chambre de la princesse Elisabeth, qui s'était mise sur son séant et indiquait à son tour un point de la chambre, comme si elle apercevait la même vision, et criait : « Je me meurs, je me meurs, envoyez chercher maman ! » Ce furent ses dernières paroles ; elle perdit les sens et mourut une heure après.

Les deux petites grandes-duchesses, questionnées depuis, racontèrent avoir vu la même vision, qui était la figure conventionnelle de « l'ange de la mort ».

Voltaire Miraculiste

On sait — du moins les érudits savent — que Armand Arouet, le frère aîné, a été toute sa vie un fervent janséniste et un convulsionnaire invétéré. Sous le nom de *Frère à la bague*, il suivit assidûment les miracles opérés sur la tombe du diacre Paris et y prit une part très active.

Mais qui se serait douté que Voltaire lui-même, la terreur des catholiques, l'adversaire implacable de « l'Infame » Eglise, l'apôtre du déisme, a suivi quelque temps la même voie que son « Janséniste de frère » ? C'est pourtant ce qui a eu lieu, si l'on en croit ce que dit M. A. Gazier, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er avril 1906.

En août 1725, dit M. Gazier, Voltaire adressait à la présidente de Bernières la lettre si curieuse où se lisent ces lignes :

« Je sers Dieu et le diable tout à la fois assez passablement. J'ai

dans le monde un petit vernis de dévotion que le miracle du faubourg St-Antoine m'a donné. La femme au miracle est venue ce matin dans ma chambre. Voyez-vous quel honneur je fais à votre maison, et en quelle odeur de sainteté nous allons être ? M. le cardinal de Noailles a fait un beau mandement à l'occasion du miracle, et pour comble ou d'honneur ou de ridicule, je suis cité dans ce mandement. On m'a invité en cérémonie à assister au *te Deum* qui sera chanté à Notre-Dame en actions de grâces de la guérison de Mme La Fosse... »

La miraculée en question avait été guérie subitement, le 31 mai 1725, au passage de la procession du Saint-Sacrement, d'une perte de sang dont elle souffrait depuis vingt années.

M. Gazier affirme qu'il est bel et bien question de Voltaire dans le mandement de l'archevêque de Paris. Voici le passage sur lequel il fonde son assertion :

Une auguste princesse et d'autres personnes d'une grande considération offrirent des secours à Mme La Fosse, qui les refusa, n'ayant besoin de rien. « Un homme connu dans le monde, sur qui le miracle avait fait une vive impression, pressa le mari par un mouvement de charité de recevoir quelque argent. »

Voltaire est-il bien l'homme du monde auquel il est fait allusion ? Avait-il déjà assez de notoriété pour figurer à côté des princes et des gens de la cour ? Etait il généreux au point de donner à qui n'avait pas besoin et ne demandait pas ?

Voulant éclaircir ce point, j'ai lu la *Vie de Madame La Fosse* publiée par un anonyme en 1769, d'après les mémoires du fils de cette dame, chanoine régulier, et d'après un second mémoire écrit par son directeur de conscience. (1).

Le mandement contient bien ce qu'annonce M. Gazier ; la *Vie* ne nomme pas plus Voltaire que le mandement ; mais il y est dit : « un homme en place et connu dans le monde pour son mérite, sur qui le miracle avait fait une vive impression... »

---

(1) La *Vie de Mme La Fosse* est suivie du mandement susdit et de Réflexions de l'auteur sur l'aveuglement de ceux qui écoutent les philosophes de nos jours. Dans ces réflexions, l'auteur combat énergiquement les adversaires du catholicisme, et tout particulièrement Voltaire. Le tout forme un volume in-16 de 212 pages.

Malgré tout le mérite qu'on voudra lui accorder, Voltaire n'était pas *un homme en place*. Il semble donc que ce n'est pas à lui qu'il est fait allusion. Ne serait-ce pas à son frère ? Celui-ci était effectivement *en place :* il avait succédé à son père dans la charge de receveur des épices de la Chambre des comptes.

Mais peu nous importe. Ce qui nous intéresse dans cette affaire, puisque l'occasion nous est offerte par M. Gazier, c'est de voir ce que l'on pense au XXe siècle, à la *Revue des Deux-Mondes*, si *select*, des convulsions et des convulsionnaires du XVIIIe siècle.

*
* *

Les phénomènes merveilleux qui se passaient au tombeau du diacre Paris et, ensuite, dans tous les coins de la capitale, sont connus de nos lecteurs. M. Gazier en rapporte quelques-uns que nous allons résumer brièvement pour fixer les idées.

1° Le 6 juin 1735, la sœur Gabrielle commence un jeûne pour le Frère à la bague. « Elle ne prenait par jour qu'un petit pain de sa façon de la grosseur d'une noisette, et autant d'eau qu'il en pouvait tenir dans la coquille de cette amande, c'est ce qui a composé sa nourriture pendant 8 jours ; et son lit, toujours le plancher... Le 2 juillet, elle s'est fait acheter deux livres de pain bis pour passer les quatre semaines de son jeûne, qui doit commencer le 4 juillet, sans qu'il soit interrompu par le dimanche... Elle a envoyé pendant huit jours un morceau de son pain bis au Frère à la bague... »

On connaît un grand nombre de jeûnes plus longs et aussi rigoureux. Ce fait ne présente donc rien de bien extraordinaire. En voici un plus remarquable.

2° Un ancien chef des travaux des armées du roi, étant occupé dans un appartement de la chambre des comptes tomba et fut grièvement blessé à la tête. Amené chez le receveur des épices, « les sœurs Félicité, Madelaine, Laïs et Fanchon Le Moine, qui étaient alors chez M. Arouet, ayant vu mon accident, dit le blessé, revinrent sur moi ayant chacune une épée à la main, et me les pointèrent pendant près d'une demi-heure contre les côtes et les mamelles, avec tant de force que les épées pliaient sur mon corps. Je les en grondais, n'ayant pas alors assez de présence d'esprit pour reconnaître que c'était Dieu qui les faisait agir ainsi, et je les aurais empêchées si je l'avais pu ; mais je n'avais pas la force de me remuer. Cependant non seulement les pointes de leurs épées ne

me firent aucun mal, mais dès qu'elles eurent cessé de me pointer, je me trouvai si parfaitement guéri de la blessure que j'avais à la tête que depuis ce moment je n'y ai plus ressenti aucun mal, et je me suis tout à coup trouvé d'une santé parfaite. »

3° La sœur Marie Sonnet, dite *la Salamandre*, n'est pas moins étonnante. Etant en convulsion, la tête sur un tabouret de fer et les pieds sur un autre, le corps en l'air au-dessus d'un feu d'une violence extrême, elle reste 36 minutes en cette situation, en quatre reprises différentes, sans que le drap dans lequel elle était enveloppée, n'ayant pas d'habits, ait brûlé, quoique la flamme passât quelquefois au-dessus. « Pendant qu'on signait le présent certificat, la dite Sonnet s'est remise sur le feu en la manière ci-dessus énoncée, et y est restée pendant 9 minutes, paraissant dormir au-dessus du brasier qui était très ardent, y ayant eu 15 bûches et un cotret de brûlé pendant les dites deux heures et quart. »

4° Une autre convulsionnaire ne paraissait pas seulement dormir, elle dormait positivement sur le brasier ; « et quand elle se réveillait, elle pressait avec la main un charbon ardent qu'elle avalait « pour se rafraîchir », puis se mettait à chanter d'une voix harmonieuse comme font les cantatrices qui viennent de s'éclaircir la voix en avalant un œuf cru ».

5° De saint Laurent à Jésus-Christ. « Lundi et mardi la petite Adrienne me vint voir. Jamais je ne l'ai vue se porter mieux. Tous les soirs à dix heures on lui clouait les deux pieds sur sa croix. Elle passait ainsi la nuit, dormant comme une autre, et le matin, à 5 ou 6 heures, après être déclouée, elle allait par les rues où ses affaires l'appelaient. Cela a dû durer ainsi jusqu'à samedi. Aujourd'hui elle doit commencer à coucher d'une autre manière. Ce sera tout debout pendant toute la nuit, les pieds cloués sur sa croix, et ce sera sa manière de se coucher jusqu'à l'Avent. Tous les écrits de nos docteurs ne l'empêcheront pas de bien dormir dans une si étrange situation. »

*
* *

On pense bien que M. Gazier ne citerait pas ces faits et que l'académique *Revue des Deux-Mondes* ne les accepterait pas, s'ils ne les considéraient pas comme authentiquement constatés et comme dignes de l'attention des savants. Les témoins qui les ont vus, contrôlés et proclamés, sont nombreux et dignes de toute confiance.

« Les convulsionnaires, a écrit Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, ont fait des tours de force qui surpassent, il faut l'avouer, tout ce qu'on voit à la foire de plus étonnant en ce genre. Peu de gens en ont le secret ; aussi ces contorsions ont-elles le droit d'étonner et même d'effrayer les regards les plus intrépides et les esprits les plus en garde contre le merveilleux. On peut assurer que ces tours ont quelque chose de vraiment extraordinaire, quoiqu'on sache de quoi est capable le fanatisme et le désir de le propager. Si quelqu'un a cru y reconnaître quelque chose de surnaturel, il est très excusable. »

Voilà, ajoute M. Gazier, le langage de la sagesse.

Le langage du médecin Dubourg n'est pas moins sage. Le lieutenant de Police lui demandant : Y a-t-il dans tout cela quelque chose qui vous paraisse évidemment miraculeux ? Il répond :

« Vous m'en demandez trop. Je ne connais pas assez toutes les forces de la nature, et il ne m'appartient pas de décider ce qui est miraculeux et ce qui ne l'est pas. Tout ce que je puis vous dire, c'est que ces faits sont absolument inexplicables à toutes les connaissances que nous avons de la nature et de l'art.

— « D. Ce spectacle se passe-t-il avec décence, et n'y a-t-il rien de capable d'offenser les bonnes mœurs ?

— « R. Tout s'y passe avec la plus grande décence, et il ne s'y passe pas la moindre chose qui puisse blesser la pudeur. Les personnes sur lesquelles se font les opérations que j'ai vues sont pleines de sagesse, et ceux qui y assistent sont d'honnêtes gens qui sont aussi attentifs à ne point tromper qu'à n'être pas trompés. Ils étaient tous charmés de ma présence, et à chaque opération l'un m'avertissait afin que je pusse tout examiner ; et quand je rabaissais ce qu'ils croyaient trop merveilleux, ma décision était reçue aussi agréablement que si j'avais parlé le plus conformément à leurs idées ».

S'inspirant de ces traditions vraiment scientifiques, M. Gazier pose les conclusions suivantes sur les faits rapportés :

« Beaucoup de très bons esprits ont pour ce qu'ils appellent les farces de St Médard une répulsion invincible. Mais en admettant, ce qui est fort possible, des mensonges avérés et des supercheries odieuses, n'y a-t-il pas autre chose aussi ? Ne se trouve-t-on pas en présence de faits précis, qui ont été relatés avec un soin minutieux par des témoins honnêtes et absolument désintéressés ? Osera-t-on

soutenir que des hommes comme Rollin, l'un des adeptes les plus fervents des convulsions naissantes, aient été des fous ou des niais ? Le moment n'est pas encore venu d'étudier à fond, avec une sérénité parfaite et une indépendance absolue, des questions si délicates. Il faut laisser aux savants, qui s'en occupent avec une méthode rigoureuse et un zèle admirable, le temps de se reconnaître, de bien examiner les faits, de les classer, de voir si ces faits ont des causes, et finalement quelles peuvent être ces causes. »

Ce n'est pas au XIXe siècle que la *Revue des Deux-Mondes* aurait inséré une pareille étude, accompagnée d'une conclusion prudente, réservée, mais, en somme, sympathique. Il y a donc quelque chose de changé dans l'orientation des esprits et des cœurs.

*
* *

En attendant que les savants aient examiné et classé les faits dits miraculeux et qu'ils en aient découvert les causes, ne pourrions-nous hasarder quelques conjectures à propos de la guérison de Mme La Fosse ? Essayons.

Les conditions dans lesquelles cette guérison s'est opérée peuvent se réduire aux 4 termes suivants :

1° La malade avait l'intuition qu'elle serait guérie en se jetant aux pieds du Saint Sacrement.

2° Son confesseur la détournait de ce projet.

3° Une voisine, au contraire, l'encourageait à tenter l'essai.

4° Elle s'y décide et elle est guérie.

Pour les catholiques, qui n'admettent en dehors du monde visible que Dieu et surtout le diable, la guérison de Mme La Fosse ne pouvait être que l'œuvre de l'une ou de l'autre de ces entités. Et c'est bien ainsi qu'elle fut interprétée. Pour les uns, c'était une preuve manifeste de la présence réelle de J. C. dans le Saint Sacrement. Pour les autres, le miracle était controuvé, ou il était le fait du Malin.

Pour les matérialistes, la solution du problème devient plus simple encore : les faiseurs de miracles, les miraculées et les miraculistes, admirateurs et propagateurs de tous les prodiges, sont tous, ou d'habiles prestidigitateurs, des charlatans émérites, ou des dupes, des niais, ou des fripons : tompeurs, trompés ou trompettes ; pour la Science, il n'y a pas à sortir de ce trilemme.

Pour nous, considérons l'homme, non pas, avec les matérialistes,

comme le sommet d'un cône, dont l'univers est le corps, et au-dessus de qui il n'y a plus rien ; mais bien comme l'équateur d'une sphère dont le monde matériel et le monde spirituel forment les deux hémisphères ; (1) pour nous, dis-je, la question n'est pas si simple. Voici les éléments de sa solution :

Tous les esprits ont une même origine et sont, par conséquent, de même nature. Tous émanent d'une même source, d'un même principe, l'âme universelle. Ils peuvent donc communiquer entre eux et agir les uns sur les autres, chacun selon ses moyens.

Sans entrer dans le détail des conséquences qui découlent de ce principe, et pour nous borner à notre objet, nous dirons que la communication d'un esprit non incarné avec un vivant, se nomme inspiration ; celle d'un vivant avec son semblable, suggestion ; l'action spirituelle d'un vivant sur lui-même, auto-suggestion ; les rapports de l'homme avec les autres êtres du monde inférieur, du monde corporel, sensation.

Cela étant, l'intuition de Mme La Fosse pouvait être une inspiration ou une auto-suggestion. L'opposition de son confesseur est une inhibition ou suggestion en sens contraire. L'approbation de sa voisine est une suggestion.

Si l'intuition de la malade eût été une auto suggestion, cette dame étant très dévote, la suggestion contraire venant de son directeur de conscience l'aurait aisément détruite. Elle ne le fut pas. Il y a donc tout lieu de croire que c'était une inspiration.

L'encouragement de la voisine peut et même doit être considéré comme une suggestion venant s'ajouter à l'inspiration et la renforcer ; mais cette suggestion n'a été que secondaire. Il est vraisemblable qu'elle seule n'aurait pas suffi à déterminer la cure, et que celle-ci se serait produite sans cela, par la seule force de l'inspiration.

Cette inspiration venait-elle de J. C., comme le voulaient les Appelants pour le bien de leur cause ?

On ne peut le nier ni l'assurer. Les inspirés sentent l'influence qu'ils subissent ; ils sentent aussi, en général, si elle vient d'une

---

(1) Pour plus de détails à ce sujet, voyez ma brochure : *Le Spiritisme avant le nom.*

bonne ou mauvaise source ; mais ils ne savent pas exactement, positivement de quel esprit particulier elle émane.

La guérison de Mme La Fosse fut donc un miracle, si l'on entend par là un phénomène qui provient d'une cause supérieure à l'homme à un degré quelconque. Elle n'est pas un miracle, si l'on considère le monde spirituel comme aussi naturel que le monde matériel et régi par les mêmes lois, quoique situé sur l'hémisphère opposé.

Tout cela, dira-t-on, n'est que conjecture, hypothèse.

Je le veux bien ; mais c'est par le moyen des hypothèses qu'on arrive à résoudre les problèmes les plus ardus. En philosophie, aussi bien qu'en algèbre, il faut supposer le problème résolu pour en trouver la solution.

Que ceux qui tiennent en réserve une hypothèse plus rationnelle et plus satisfaisante nous la montrent ; ce sera avec plaisir et avec empressement que nous rejetterons la nôtre pour adopter la leur. En attendant...

ROUXEL.

La Crèche Spirite de Lyon

L'Assemblée générale de la Société spirite pour l'Œuvre de la Crèche réunissait dimanche, 24 juin, un grand nombre de ses sociétaires, enchantés de suivre la marche progressive de cette œuvre d'amour due à l'inspiration de nos maîtres et protecteurs, Allan Kardec et Marie Ange.

Le compte rendu financier nous apprenait que les recettes se sont élevées dans le courant de l'année 1905 à 3.824 fr. 80 et les dépenses à 3.612 fr. 35 ; que le dépôt à la caisse d'épargne est à ce jour de 10.841 fr. 15, dépôt, nous le rappelons, destiné à assurer l'existence de la crèche et à favoriser l'extension de ses efforts.

Le rapport du deuxième semestre qui a été distribué à tous les assistants, nous apprend les résultats moraux de l'Œuvre. Le nombre des présences d'enfants a été de 1.186 pour le premier semestre, et a atteint le chiffre de 1914 dans le deuxième semestre, ce qui porte à 1 fr. 37 la dépense quotidienne de l'enfant pour le

premier semestre et à 1 fr. 05 pour le deuxième semestre, et donne pour le courant de l'année 1905 une moyenne quotidienne de 1 fr.21 par enfant : chiffre prévu, à 0 fr.01 près, lors de la formation de la Société spirite pour l'Œuvre de la Crèche.

Nous redirons avec le Rapport : « La Crèche est une œuvre de vie qui ne demande qu'à étendre ses bienfaits ! Aidez-nous, frères et sœurs, à la continuer par vos dons et à l'agrandir par vos efforts pour nous amener de nouveaux sociétaires ! Nous les recrutons partout où se trouve un cœur capable de comprendre le besoin d'une mère, et celui d'un enfant ! Trois francs par an, c'est peu pour qui les donne ! et c'est près de trois jours de bien-être assurés à un enfant, et c'est trois jours de calme assurés à une mère ! C'est donc une douce charité !

« Aidez-nous à la faire plus grandement ! vous nous donnerez ainsi le moyen de répondre à l'attente des mères dont, malgré notre désir, nous devons ajourner l'admission des enfants. »

Le Rapport du premier semestre et celui du deuxième sont envoyés franco contre 0 fr. 25. Ils sont intéressants à conserver pour tout spirite et pour toute personne de bon vouloir qui veulent suivre la marche d'une œuvre créée sous l'inspiration de nos protecteurs invisibles qui, aujourd'hui comme à son premier jour, en sont les directeurs et les soutiens puissants.

UN SOCIÉTAIRE.

Correspondance

A Monsieur DELANNE, Directeur de la *Revue du Spiritisme.*
Marseille le 15 octobre 1906 : 152.avenue du Prado.

Note sur les Esprits

Monsieur Delanne,

1. — Mon nom ne vous est pas inconnu, puisqu'en février 1906, vous avez inséré une longue lettre du professeur de Science, M. Cals de Carcassonne, relatant, 1° des révélations que je lui avais faites, sans le connaître en rien, et 2° l'envoi de 4 portraits médianimiques de 4 personnes vivantes, que je ne connaissais pas, mais chez lesquelles il avait été précepteur des deux enfants faisant partie du groupe de ces 4 personnages dessinés par moi.

2. — Je me permets de vous rafraîchir la mémoire, car vous devez recevoir tant de lettres, que les noms doivent être oubliés bien vite.

3. — Vous avez eu l'obligeance de m'adresser ce n° de février et je vous en remercie vivement.

4. — J'ai eu la preuve que votre excellente Revue, si bien documentée, est lue dans le monde entier, car la simple lettre de M. Cals m'a valu un monceau de lettres de toutes les parties du monde.

Vous comprendrez facilement, que je n'ai pas pu répondre à toutes ces missives, me demandant de renouveler ce que j'avais fait pour le professeur Cals.

5. — J'ai cependant fait quelques exceptions, entre autres pour Mme de V... qui habite sa propriété de Jampty (par Carleix, dépt. Dordogne) et qui m'avait dit avoir l'honneur de vous connaître, et avoir fait à Paris votre connaissance (ainsi que celle de Madame votre mère, décédée actuellement) chez Mme Froppo, Vve du médecin militaire de la maison de l'Empereur Napoléon III ..

J'ai encore été assez heureux pour l'étonner beaucoup, comme j'avais *stupéfié* (sic) M. Cals, en ne lui révélant que des faits tous exacts.

Je lui ai même parlé d'un nommé *Sergent*, qui avait des difficultés avec elle, et où le curé était mêlé.

Je lui écris : Je lis *Serge* ou *Sergent*, car les noms propres sont très difficiles à lire en géomancie magique. — Puis un tas de faits très intimes *et exacts*.

6. — Vous avez su par la lettre de M. Cals, que je me sers pour faire ces révélations d'un procédé que j'ai imaginé.

Je me sers de l'écriture en *caractères sacrés, que les esprits eux-mêmes m'ont enseignés ;* et je vous affirme que cette étude est extrêmement longue.

Il a fallu que je sois obsédé par des puissances occultes supérieures, pour que j'aie eue la patience de travailler des milliers d'heures, cette géomancie spéciale, qui se rapproche beaucoup des caractères des livres sibyllins, qui furent détruits.

Du moins ce sont les Esprits qui me l'ont affirmé.

Les lettres sont formées au moyen de têtes de personnages, ou de visages, ou de parties de visages ; d'animaux ou de groupes divers combinés qui forment les caractères sacrés des anciens mages d'Hermès. Les hiéroglyphes même en découleraient, paraît-il. Plusieurs personnes initiées pourraient lire dans la même ligne des choses absolument différentes.

On lit en outre encore, en retournant la ligne à l'envers ; et enfin on peut lire au miroir ou par transparence, ce qui donne de nouvelles phrases et de nouveaux sens.

C'est ainsi que je fus éduqué, et que j'ai eu cette patience rare, d'accepter cet effort. (Bien beaucoup malgré moi, il est vrai !)...

Très souvent les Esprits aériens me dessinent des portraits dans ces lignes, ou dans les lettres que j'écris.

Mais voici que je me mets à causer, selon mon habitude déplorable, au lieu d'arriver de suite au but de ma lettre ; donc le voici :

7. — Je regrette amèrement que les grands médiums n'écrivent presque jamais dans les Revues Spirites ou occultes ; et cependant combien ce se-

rait intéressant de lire les faits écrits par ceux-là mêmes qui les ont vus, notés et bien observés (1).

Tirer des horoscopes, faire des révélations ou des portraits médianiques de personnes inconnues, est une de mes facultés, qui me préoccupe le moins.

Je ne le fais en général, que pour me renseigner personnellement sur les personnes auxquelles j'ai affaire. Mon principal don est de voir les Esprits, quand je le veux, à toutes heures du jour ou de la nuit.

En outre j'ai toujours auprès de moi, à ma droite et par mon travers, un Esprit blanc, qui ne me quitte jamais, que je vois s'agiter, mais qui ne m'a pas permis encore de voir son visage. Dès que je me tourne pour le fixer il disparait, pour reparaître aussitôt. Bref, j'ai dû renoncer à voir sa figure.

Très souvent ma chaise est remuée ou déplacée, malgré le poids de mon corps, et quand j'écris, (comme en ce moment), des coups discrets dans ma chaise ou la table, scandent mes phrases écrites.

8. — Laissons de côté ces petits faits, pour en arriver aux Esprits que je vois aussi clairement que des vivants parfois ; avec cette différence que je les vois lumineux, colorés ou non, et sous toutes sortes d'aspects.

Comme il y a plus de 1200 jours, que je suis en rapports constants avec les Esprits, en admettant que je n'en vois que 20 par jour, cela ferait encore 24.000 Esprits que j'aurais vus.

Or, il y a des séances, où je les vois par groupes de 2, 3, 4 et même bien davantage.

Quand j'assiste à des scènes, des tableaux où je vois les Esprits aériens dans leurs mœurs, dans les scènes de leur vie intime, ils sont quelquefois 20, 30, et même plus de cent. C'est alors la foule des Esprits que je vois dans un spectacle se déroulant devant moi.

Dans ces cas, je vois ces tableaux, absolument comme au cinématographe, et les Esprits ne s'occupent pas plus de moi, que si je n'existais pas.

Je me contente de fumer tranquillement mon cigare pendant ce temps, dans ma chambre éclairée par la lumière que font les Esprits eux mêmes, et je tâche de bien observer, pour noter les scènes qu'il m'est permis de raconter dans mon journal, qui a environ cinq à six mille pages, et que j'ai tenu au jour le jour depuis que je suis devenu médium subitement, comme il a été déjà dit.

Au contraire, quand les Esprits se forment devant moi, un par un, ou deux au plus, ceux-ci s'arrêtent à 4 ou 5 mètres de moi, et me font des gestes ; ou bien ils répondent par d'autres gestes aux miens ou à mes questions.

9. — La première fois que je vis des Esprits, ce fut en regardant dans une grande glace, faisant l'effet de miroir magique.

Jamais auparavant, je n'avais pu réussir à voir non seulement un Esprit, mais pas la moindre lueur, pas le moindre nuage blanchâtre.

On comprendra facilement combien ma joie fut grande, et je dois

(1) Nous avons déjà les livres de Home et de Mme d'Espérance, racontant leurs expériences (*n. d. l. r.*)

ajouter que jamais depuis, je ne les ai vus plus clairement et avec de plus belles colorations variées.

Je ne puis mieux comparer leurs costumes, surtout celui des femmes, qu'aux dominos de couleur dont la forme est bien connue. Un capuchon avec ou sans pèlerine cachait leurs cheveux.

Les Esprits se formaient tous devant mes yeux, puis s'enlevaient du sol obliquement. Ensuite ils planaient au plafond, plus ou moins longtemps.

Dès le début, je me suis aperçu que les glaces étaient pour moi des objets bien inutiles, car les Esprits sortaient carrément du cadre et évoluaient dans toute la salle, et plus tard dans ma chambre.

Cela me forçait à me tourner et retourner, pour suivre leurs évolutions et arabesques gracieuses.

J'ai passé ainsi des heures à les admirer dans la richesse souvent inouïe de leurs costumes lumineux et étincelants, sous des voiles de gaze et des robes flottantes.

Quelquefois, c'étaient des nacelles aériennes pleines de ces Esprits, qui avaient l'air en fête, et glissaient majestueusement dans l'espace.

10. — Je n'ai encore rien écrit, rien publié dans aucune revue, car cela m'était défendu par mes Esprits, qui ont été mes seuls maîtres pour m'initier aux sciences occultes.

Mais à présent que j'ai envoyé à M. Chacornac mes manuscrits, pour faire paraître quelques notes de mon journal, je ne suis plus tenu à la même réserve : Ne pouvant publier un résumé de 5 à 600 pages, j'ai pris le parti de publier à titre d'essai et de fragment, le seul mois de juillet 1906. Ce mois contient un résumé de quelques-uns des points de mes conceptions sur Dieu, l'origine des Etres, sur les Esprits, leur nature, etc. La forme sera mauvaise, *mais le fond y sera, j'espère.*

J'ai vu des Esprits de toutes formes, de toutes grandeurs ; j'ai vu des animaux divers et des monstres dont j'ai déssiné quelquefois les formes étranges.

Je suis donc bien renseigné sur les Etres du monde occulte, car je les ai vus *et touchés* bien souvent. De même ils m'ont assez souvent touché et serré dans leurs bras.

12° Je pense que les Esprits sont des Etres absolument organisés comme nous, et sous tous les rapports.

J'ai lu tellement de sottises sur cette question, que je vais me permettre de donner clairement mon opinion sur ces Etres que je n'ai trouvé nulle part bien définis. Je dirai : Le monde matériel n'est qu'une image grossière du monde occulte.

« Suppose, me disait Hermès, mon guide et maître directeur, un Esprit « grossier et *ignorant, d'ordre inférieur.* Quelle opinion penses-tu qu'il « pourrait avoir des humains et du monde matériel ?

« Je vais répondre pour toi. Il supposerait que vos palais, vos arbres, et « vous-mêmes, vous n'êtes que des choses et des êtres nuageux, attendu « que les Esprits traversent un mur et un corps sans difficulté.

« Or, note bien que les humains ont précisément sur les Esprits et leurs « demeures des opinions identiques à celles que cet Esprit ignorant aurait « du monde matériel. Eh bien, en réalité sache que les Esprits sont entre « eux et pour eux, aussi matériels que les humains le sont entre eux. Et

« chose curieuse, comme tu peux le comprendre à présent, un Esprit « ignorant aurait précisément des humains, la même opinion *qu'un « humain ignorant* possède sur les Esprits.

« Te voilà donc bien renseigné à présent sur notre nature éthérée, et « sur l'effet que nous nous produisons entre nous. Sache encore que les Es- « prits jeunes grandissent à la façon des humains enfants, pour atteindre « leur croissance normale... etc. etc.

Cette dernière phrase était sans doute pour répondre à ma question muette des enfants que j'avais vus quelquefois entre les mains de femmes Esprits ou de petits enfants Esprits jouant entre eux...

Mais je m'arrête, car je n'ai pas l'intention de détailler ce que je sais sur les Esprits aujourd'hui.

12° Je désirerais simplement, par la voie du journal de M. Delanne, qui est si répandu, essayer d'obtenir des grands médiums et notamment de M. Miller, si cela est possible, la réponse à deux questions.

La première est celle-ci :

Quand je vois des Esprits qui se montrent pour moi, je le sais, parce qu'ils répondent à mes gestes et à mes paroles, et même à mes pensées.

Répondant à mes pensées, j'en conclus que ces êtres sont en rapport ou en communion avec mon mansprit.

(J'appelle mansprit, l'Esprit personnel d'un humain vivant, pour le distinguer des Esprits du monde occulte, qui sont indépendants de nous et non incarnés. En résumé, dans mes mémoires, mansprit est l'Esprit incarné dans le corps d'un mortel.)

Quand je vois des scènes en vision, ou des tableaux quelconques tout en étant bien éveillé et *à l'état normal*, (puisque je fume pendant ce temps-là), mes Esprits m'ont expliqué ce phénomène de cette façon :

Il suffit que l'Esprit qui veut me faire percevoir une scène quelconque se passant même loin de chez moi, mette ses organes de vision en communication avec mes organes de perception, qui sont dans mon cerveau.

Il en résulte que je vois alors avec les yeux de l'Esprit directeur, et que je ne peux voir que ce qu'il voit et ce qu'il veut que je voie.

Cette explication me paraît bonne : mais il s'agirait de savoir si mon mansprit est transporté sur le lieu de la scène que je perçois ; ou bien si c'est l'Esprit directeur qui s'y transporte et reste en communion avec mon mansprit.

Notons que les deux cas peuvent se produire, attendu que je sais que plusieurs fois j'ai été aperçu par divers médiums à d'assez grandes distances de chez moi.

Mme E. Brot, d'Alais, femme d'un chef de gare, m'a vu de cette façon trois fois. Elle vint chez moi à Marseille pour vérifier le fait, ayant eu mon adresse par moi-même.

Elle ne me connaissait en rien. Etant entrée dans mon salon, elle reconnut de suite mon portrait, avant de m'avoir vu, en faisant remarquer que je lui avais paru avoir une dizaine d'années de plus, ce qui était exact vu la date de ce portrait.

J'ai pris des renseignements auprès de M. le docteur Bertrand Lauze,

maire et conseiller général du Gard, qui m'a certifié la bonne foi et la parfaite honorabilité de Mme Brot.

En outre, quand j'ai dessiné les 4 portraits de la famille T... de l'Hérault, il a bien fallu que quelque Esprit dessinateur allât de Marseille dans l'Hérault pour se renseigner et voir les quatre personnes que j'ai dessinées.

13°. – La deuxième question est celle-ci :

Je désirerais savoir si les puissants médiums à matérialisation obtiennent des Esprits matérialisés quand ils sont seuls dans leur chambre, ou bien s'il leur faut le concours d'assistants pour obtenir ces apparitions de fantômes, vus par toute une salle, comme c'est le cas pour le puissant médium Miller, de San Francisco.

Je vais préciser en prenant le cas de M. Miller.

Je ne doute pas que ce médium n'ait la faculté de voir comme moi des Esprits à volonté, à toutes heures du jour ou de la nuit. (1)

Eh bien, quand il est seul dans sa chambre, M. Miller, (ou tout autre médium à matérialisations), pense-t-il que les Esprits qu'il perçoit, pourraient être vus par toute autre personne qui entrerait subitement dans sa chambre ?

La question se décompose encore autrement, et elle est réellement très intéressante au point de vue phénoménal.

En effet, si M. Miller n'entrait pas en trance, les Esprits, qui apparaîtraient seraient-ils visibles pour tout le monde ? — Ou du moins le pense-t-il ?

Cette demande est pour arriver aux effets curieux produits par l'état de trance du médium.

Quand je vois les Esprits, je ne suis pas en trance, et personne en général ne les perçoit, que moi seul. Du moins je le suppose, quoique M. Carp en ait vu un étant en séance avec moi, et dont il eut peur, parce que ses yeux étaient fulgurants.

Mais dans ces cas il m'a semblé que les assistants ne voyaient pas tous comme moi, bien au contraire, tout en voyant des lueurs, ou des nuages lumineux mal formés et flous comme je les appelle.

Cela revient à dire : Suffirait-il que j'entrasse en trance pour que tout le monde vît les Esprits, dont je serais le médium ?

Ou encore ; De quelle façon contribue l'état de trance sur la nature et la matérialisation des Eprits ?

Quand ces médiums puissants sont seuls et éveillés, des Esprits matérialisés pouvant les toucher, se sont-ils montrés à eux, comme cela m'est arrivé étant seul, à l'état de veille, mais rarement ?

Enfin, pourquoi ces différences, attendu qu'il parait prouvé, que dans des chambres hantées, des Esprits peuvent se produire sans la présence d'aucun médium.

(Voir par exemple, le livre intitulé « *La voyante de Prévorst*, traduit par le Dr Dusart (de Paris).

---

(1) Nous ne croyons pas que M. Miller ait ce pouvoir, d'après ce qu'il nous a fait connaître de ses facultés. *N. d. l. r.*

Contrairement à l'opinion répandue, je puis affirmer que la visibilité d'un Esprit n'augmente pas sa force sur la matière.

Beaucoup croient en effet qu'un Esprit matérialisé sera plus puissant pour remuer les choses matérielles : c'est inexact.

14. — J'ai toujours refusé à mes Esprits de me laisser mettre en trance, attendu que dans cet état, on est comme dans un demi-rêve.

Cela m'est arrivé quand même malgré moi, et alors j'ai remarqué qu'il y avait mélange du moi conscient avec un certain état, qui n'est pas le rêve, puisqu'on raisonne, mais qui n'est plus aussi net que la réalité.

Je serais bien curieux de connaître les réponses des grands médiums sur ces points que je connais assez bien, il est vrai, mais je ne serais pas fâché d'avoir les opinions d'autres médiums dans mon cas, ou bien plus puissants que moi.

Bref, je suis éveillé et je vois un Esprit. Personne ne le voit que moi. J'entre en trance et de suite tout le monde le verra comme moi : pourquoi cette grande différence ? Ces questions méritent d'être élucidées si cela est possible dans l'état actuel de la science. (1)

Veuillez agréer, Monsieur Delanne, et cher Directeur de la Revue du Spiritisme, l'expression de mes sentiments très distingués.

Comte DE TROMELIN,
Lauréat de l'Institut,
152, avenue du Prado à Marseille.

*
* *

Paris le 4 novembre 1906

Mon cher Delanne,

Avant d'écrire « La dernière de Miller » à laquelle le médium, peu rancunier, m'a invité par dépêche à la sollicitation de Bonne Maman, je me hâte de vous dire qu'elle a été « merveilleuse » pour les esprits qui ne comprennent pas le doute, pour nous « naturelle », belle, loyale.

Sans parler de plus de dix apparitions sortant du cabinet et y rentrant, quatre ne m'ont plus laissé acucun doute sur leur valeur psychique. Elles se sont formées, sous une « bonne lumière aux yeux de 36 assistants triés cette fois sur le volet. Parmi eux je citerai MM. Gaston Mery et Mailet de l'*Echo du Merveilleux*, M. Montorgueil. de l'*Eclair* M. Majewski, M. et Mme Letort, les chauds avocats du médium, M. et Mme Witte de New-York, M. de la Moutte, Mme de Valpinçon, Mme Cornély, Mme Lamoureux, Mme Laffineur et *tutti quanti*.

Dés boules lumineuses que j'avais qualifiées de mousseline, bien vaporeuses, flottantes, phosphorescentes, comme de grosses bulles de savon, venant du plafond, après s'être promenées à droite et à gauche, ont roulé sur le tapis et, lentement, ont pris la forme spectrale humaine.

Puis une fois bien constituées, au lieu de disparaître, ont parlé et se sont avancées dans le salon.

La première fut celle de M. Ch. Lamoureux, le chef d'orchestre bien connu par ses concerts populaires. Il a appelé sa femme qui s'est levée,

(1) Ces questions ont été étudiées par M. Delanne dans son livre : *L'âme est immortelle*.

est allée l'embrasser et est revenue, très heureuse s'asseoir à côté de moi, au milieu d'une émotion partagée par tout le monde.

La deuxième a été l'apparition bien matérialisée du Docteur Américain Benton, qui a demandé si ses amis White étaient présents. Il a parlé durant 2 minutes, et s'est lentement effondré dans le parquet. A l'instant où il ne restait plus que la tête de visible, il a prononcé distinctement : « good Bye » et a disparu ; la troisième, une fillette de 5 à 6 ans qui s'est précipitée vers Bonne Maman et l'a embrassée.

Enfin la dernière apparition bien formée fut celle du petit garçon de M. et Mme Letort que le père a déclaré très reconnaissable.

Je ne dois pas omettre la gentille négresse Betsie, l'un des guides ordinaires de Miller, dont la présence presque constante, avec son petit langage yankee a donné comme une série d'amusants intermèdes. Inutile de dire tout ce qu'a entendu d'aimable le médium à qui les félicitations, et les souhaits de bon voyage et les désirs sincères de le revoir en France l'année prochaine, ont été généralement et sincèrement exprimés.

Je fais donc loyalement mon « Mea Culpa » et je vous prie de considérer mes doutes très loyalement exprimés il y a 2 mois, lors de la séance si faible à laquelle votre amitié m'avait convié, comme nuls aujourd'hui — Que n'étiez-vous là, cher ami.

A vous bien sincèrement,

LÉOPOLD DAUVIL.

Cercle Spirite International Allan Kardec

67, rue St-Jacques, Paris.

Chaque jour voit s'augmenter le nombre des adhérents à la croyance spirite et ceux qui désirent connaître les vérités proclamées par la nouvelle philosophie, cherchent partout une maison où « *s'ils frappent, on leur ouvrira* ».

Paris compte plus de 200 salons brillants et plus de 2500 ménages modestes qui, le soir venu, ferment leurs portes aux importuns, aux ignorants, aux sceptiques et tiennent des « *séances* » privées dans lesquelles, nous ne l'ignorons point, les phénomènes encore mystérieux pour l'esprit humain se multiplient de jour en jour.

Un groupe d'amis qui, depuis deux ans, se réunit souvent à la Librairie Spirite, 42, rue St-Jacques, a pensé qu'il fallait aux nom-

breux visiteurs qui viennent là de tous les pays du monde, un lieu de réunion plus convenable qu'un magasin. Ces spirites, animés d'un même désir, ont loué, à cet effet, un appartement situé vis-à-vis de la Librairie, au 1er étage de la maison portant le n° 67, rue St-Jacques.

Un ameublement convenable y sera installé sous peu de jours. Cet appartement modeste, vu nos ressources actuelles, comprend une salle de conversation, une bibliothèque où seront réunies la collection des ouvrages techniques et les publications périodiques spirites et spiritualistes en langues française et étrangères, et une chambre d'expériences avec cabinet. On se propose d'y étudier tous les phénomènes psychiques et les médiums dont le nombre s'accroît à mesure que diminue la crainte de se dire « spirite »

Ces médiums recevront, au Cercle International Allan Kardec, l'accueil qui leur est dû, l'aide nécessaire et les renseignements utiles à leur existence pendant leur séjour dans la capitale.

Dès maintenant le Cercle est ouvert les mardis, jeudis et samedis, de 9 h. à midi, à tous les visiteurs qui voudront prendre des renseignements ou s'inscrire parmi les *Sociétaires*. Ils trouveront toujours plusieurs membres du Comité qui se mettront obligeamment à leur disposition.

Au moment où la *Revue Spirite*, fondée par Allan Kardec, s'apprête à célébrer un demi-siècle d'existence, le groupe fondateur du Cercle nouveau n'a pas cru le placer sous un meilleur patronage que celui du Maître. Cette désignation a été adoptée à l'unanimité des membres réunis pour la première fois le 20 octobre 1906.

Bien que nos salles ne soient pas encore très vastes, nous serons heureux d'y réunir les Spirites que Paris attire de tous les points du monde, tous ceux qui nous écrivent, en un mot, tous ceux qui partagent nos idées. Et, de même que Socrate désirait voir sa petite demeure pleine d'amis, nous souhaitons de voir notre Cercle rempli par de vrais spirites au cœur sincère et désintéressé.

Le Conseil d'Administration a été aussitôt constitué sans convocations préalables afin de donner satisfaction au propriétaire de l'immeuble entre les mains de qui le Président, locataire exigé, a versé d'avance trois trimestres de loyer.

Présidents d'honneur

M. Albert de Rochas d'Aiglun. Colonel d'artillerie en retraite, ancien administrateur de l'Ecole Polytechnique, officier de la Légion d'Honneur.

M. Léon Denis, Ecrivain et Conférencier Spirite.

Mme Ruffina Noeggerath, Femme de Lettres, doyenne des Ecrivains Spirites.

Président

M. Paul Mantin, Chef de Bataillon d'Infanterie de Marine en retraite, Chevalier de la Légion d'Honneur.

Vice-Président

M. le Doct. Georges Pau de St-Martin, Médecin militaire en retraite, Chevalier de la Légion d'Honneur.

Comité consultatif

M. F. Chevreuil, Homme de Lettres.
M. F. Mullatier, Propriétaire à Constantinople.
M. L. Gervois, négociant.
M. E Wiart, négociant.
M. P. Leymarie, éditeur, Directeur de la *Revue Spirite*.
Mme M. J. Monroc, femme de Lettres, Officier d'Académie.

Membres suppléants

M. Varcollier, chimiste.
M. Pauchart, négociant.
Mme Thirion.

Secrétaires du Comité

M. André Gaudelette, Licencié ès-Lettres.
M. Richard Aylmer, Ingénieur électricien.

Trésorier

M. A. Thirion, Chef de Bataillon en retraite, Chevalier de la Légion d'Honneur.

Afin d'assurer au Cercle naissant, qni respire à peine, la vie et

la prospérité, nous avons besoin d'un levier au moins aussi puissant que celui d'Archimède, il nous faut de l'argent, et nous n'éprouvons aucun sentiment de honte à en demander à nos frères et sœurs, à nos amis de tous les pays, s'ils veulent trouver, quand ils viendront à Paris, un foyer spirite digne d'eux.

Il faut que nous viennent en aide ceux et celles dont la sympathie est acquise à la doctrine d'Allan Kardec, qui a dit : *Le spiritisme sera scientifique ou il ne sera pas,* et tous ceux qui cherchent la solution à ces questions vieilles comme le premier couple humain jeté sur la terre :

Pourquoi la Vie ?
Que sommes-nous ?
D'où venons-nous ?
Où allons-nous ?

Les statuts du Cercle International *Allan Kardec* élaborés avec soin, seront publiés en décembre par la Revue Spirite et distribués à tous les adhérents et aux personnes qui les demanderont au Trésorier.

Nous appelons donc à nous tous les bienfaiteurs et bienfaitrices et les souscripteurs qui veulent coopérer à la fondation durable de cette Société.

Les dons doivent être adressés au Président. Reçu en sera donné par lui et le Trésorier.

La souscription annuelle pour l'année 1907 est fixée à 30 francs pour chaque sociétaire.

Nous avons l'honneur de vous prier, Monsieur, de vouloir bien nous faire le plaisir d'une visite mardi, jeudi ou samedi matin afin de prendre contact avec le Comité et d'ajouter, si vous le jugez convenable, votre nom à la liste ouverte des donateurs et souscripteurs que vous pourrez consulter.

Nous n'exigerons, des membres du *Cercle International Allan Kardec*, que la bonne volonté et la bonne éducation.

Dès que l'installation de l'appartement sera terminé, le Cercle s'ouvrira tous les jours, à l'exception des dimanches et jours fériés, le matin de 9 h. à midi et de 2 h. à 7 h. du soir.

Lorsque des séances de nuit, pour l'étude des médiums, auront lieu, elles commenceront à 8 h. 1/2 et la liste des membres du Cer-

cle et des invités, qui devront y assister à tour de rôle ou par remplacement, sera affichée dans la Salle de Lecture.

Recevez, Monsieur, les salutations empressées des Membres du Comité.

Le Président,
P. MANTIN
Chef de Bataillon d'Infanterie de Marine en retraite,
Chevalier de la Légion d'Honneur
67, Rue Saint-Jacques.

Revue de la Presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

Dans un des précédents numéros de cette *Revue*, nous avons cité le paragraphe suivant, par lequel le Dr Lapponi termine le livre dans lequel il proclame la réalité de tous les phénomènes spirites : *Le spiritisme est toujours dangereux, préjudiciable, immoral, répréhensible ; il doit être condamné et interdit très sévèrement, sans restriction, à tous ses degrés, dans toutes ses formes et sous toutes ses manifestations possibles.*

Malgré une condamnation aussi formelle du spiritisme, l'œuvre du Dr Lapponi n'a pas trouvé grâce devant la presse catholique et se voit violemment attaquée par la *Civilta Cattolica*, organe des Jésuites, qui affirme qu'elle a été censurée par le pape Pie X.

Eduardo Checchi, rédacteur du *Giornale d'Italia,* voulant en avoir le cœur net, alla interroger l'auteur et voici, d'après *El siglo Espirita,* de Mexico, la réponse qui lui fut faite :

« Il est impossible que le Saint-Père ait pu en aucune façon censurer mon œuvre. Il connaissait déjà la première édition et l'avait approuvée. J'avais également mérité les éloges du regretté pontife Léon XIII, qui malgré son intransigeance au sujet des diverses questions du *Modernisme*, déclara à plusieurs reprises que la science catholique ne devait pas être contraire à l'étude du spiritisme et de ses manifestations.

« La *Civilta Cattolica*, qui me poursuit de ses attaques, dit que j'ai affirmé que les phénomènes du spiritisme étaient les manifestations des âmes des défunts. Je n'ai cependant émis aucune affirmation de ce genre. J'ai dit que les vivants peuvent, au moyen du Spiritisme, entrer en communication avec des êtres intelligents de l'au-delà, êtres habitant d'autres espaces, d'autres mondes. Jamais je n'ai parlé des morts.

« Je vais du reste faire paraître, aussitôt que je le pourrai, la troisième

édition de mon livre, pour laquelle je réunis de nouveaux documents de la plus haute importance.

« Je pourrai ainsi mieux expliquer mes idées à la *Civilta Cattolica*, et à tous ceux qui, ignorants et superstitieux, ne veulent voir dans le spiritisme, que des manifestations du diable et de ses satellites. »

On voit que si le Dr Lapponi n'est pas tendre pour le spiritisme, il ne ménage guère davantage les si nombreux auteurs catholiques Français et autres, qui ne veulent voir dans les phénomènes spirites que des embûches du Diable, *ce singe de Dieu*.

Il nous semble assez difficile de faire cadrer les affirmations si énergiques du Dr Lapponi avec le passage suivant que nous trouvons à la page 195 de son livre :

« De même, répugne-t-il d'admettre que parmi ces êtres (créés en dehors de l'humanité) s'en trouvent qui, *après avoir accompli leur existence sur la terre,* ont laissé leur corps dans le monde sensible et ont émigré dans des régions plus sereines avec ce qui contitue l'étincelle et le principe actif, l'*Esprit* de leur vie ? Tout, au contraire, nous démontre qu'il en est réellement ainsi. Maintenant, pourquoi dans le nouveau monde où ils existent, ces êtres ne pourraient-ils avoir et n'auraient-ils pas en réalité des affections et des désirs pour ce bas monde qui les a d'abord contenus et où ils ont laissé des choses et des personnes qui leur sont chères ? »

Devant une déclaration aussi explicite, faut-il admettre une défaillance de la mémoire du Dr Lapponi ou une interprétation erronée de ses paroles par M. Checchi ?

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Harbinger of Light publie l'autobiographie de W. G. Colville dans laquelle nous trouvons les deux incidents suivants :

« Ce fut un incident d'ordre psychique ou télépathique qui appela de nouveau mon attention sur l'Europe. La date du 8 décembre 1894 a laissé une trace profonde dans ma mémoire. Ce jour-là, entre 2 h. 30 et 3 heures de l'après-midi, j'étais absorbé par la rédaction d'un article pour un périodique de New-York, lorsque je fus tout à coup arrêté dans ma tâche par la vision de Lady Caithness, que je n'avais pas rencontrée depuis neuf ans. Je la vis assise devant son bureau, dans un boudoir luxueusement meublé. Ce qui attirait surtout l'attention était une magnifique peinture couvrant presque tout un pan de mur. Ce tableau que je vis très nettement, représentait l'échelle de Jacob et je me rappelle que je fus tout particulièrement frappé par l'étrange beauté des figures des Anges. Lady Caithness, vêtue avec beaucoup de recherche, m'écrivait. Il me semblait que je

voyais l'encre couler de sa plume sur le papier. Elle m'informait de divers incidents concernant l'érection de son palais ducal de Holyrood, pour lequel elle venait de quitter son bel hôtel du vieux quartier de Paris, où elle m'avait offert une large hospitalité en 1884-5.

« Sa lettre me demandait avec insistance un article pour un périodique qu'elle venait de créer, l'*Aurore* et m'exprimait l'espoir que je pourrais lui accorder une série de conférences à Holyrood, dans le cours du prochain mois de juin. Cette vision dura environ une demi-heure, puis disparut subitement, avant que la lettre fût terminée et je repris la rédaction de mon article.

« Je vins à Boston pour les fêtes de Noël et,le 24 décembre,on m'envoya de New-York une série de lettres parmi lesquelles une reproduisait rigoureusement ce que j'avais vu si nettement. Elle était datée de Paris, 8 décembre, et j'appris qu'elle avait été écrite entre 7 h. 30 et 8 heures de l'après-midi, ce qui, en tenant compte de la différence du temps entre Paris et New-York, correspondait exactement avec le moment de ma vision. »

Voici maintenant le second fait :

« Etant en Californie, à San Francisco, j'avais pris l'engagement de faire une conférence au théâtre de Los Angeles. Je pris un billet et m'assurai d'une cabine dans le steamer qui devait partir le jeudi, et arriver le samedi à midi à San Pedro, port de Los Angeles. Il faisait un temps magnifique et les bateaux arrivaient tous à heure fixe. Je me croyais donc parfaitement sûr d'arriver à Los Angeles au moins vingt-quatre heures avant mon entrée au théâtre et de tenir mon engagement. Aussi ne fus-je pas peu surpris, tandis que je me promenais dans Market-Street, d'entendre une voix dire nettement derrière moi : « Change ton ticket ; pars par le premier train ; le bateau n'arrivera que lundi. » Je ne prêtai guère d'attention tout d'abord à cet étrange avertissement et me demandai seulement d'où il pouvait provenir. Mais lorsqu'il m'eût été répété une seconde fois, je me décidai à ne pas dédaigner plus longtemps un conseil d'une telle importance, et je retournai au bureau où je venais de prendre mon billet. J'y échangeai mon billet de steamer contre une place de chemin de fer, malgré la déclaration formelle de l'employé que les bateaux arrivaient constamment à l'heure et que j'étais certain de remplir mon engagement si je maintenais ma première décision.

« Lorsque je fus en possession de mon billet de chemin de fer, je me demandai : « Quel incident causera donc ce retard ? » et je reçus très nettement la réponse suivante : « Il y aura une avarie de machine ; cela ne fera courir aucun danger, mais le bateau devra revenir pour être réparé et n'arrivera à destination que le lundi. » En me voyant arriver le samedi matin à Los Angeles, mes amis me blâmèrent de ne pas avoir profité d'un aussi beau temps pour faire mon voyage par mer, d'autant plus que dans cette région les bateaux étaient bien plus agréables que les trains. Je leur répondis que devant faire deux conférences annoncées pour le jour suivant, il m'était absolument nécessaire d'arriver avant le bateau qui allait subir un retard. En effet, le samedi et le dimanche se passèrent sans que l'on vît arriver le bateau.

J'avais déjà fait mes deux conférences, lorsqu'enfin, le lundi on vit

arriver le bateau et l'on sut qu'une rupture de l'*Hélice* avait nécessité le retour au port de départ pour faire les réparations. »

M. A. T. White, qui assista aux récentes séances d'Eldred en France, écrit au *Light* :

« Je ne veux pas encombrer les colonnes de votre journal à propos de discussions sur la médiumnité d'Eldred ; ce serait aller contre ses propres désirs, car il a repris ses affaires commerciales, se consacrant tout entier au rétablissement de sa situation et ne désirant nullement être cité comme médium.

Ce ne fut que pour répondre aux pressantes instances de quelques personnes de Paris qui, malgré sa démasquation, persistent à croire qu'elles ont assisté, à Clown, à de sincères manifestations spirites, qu'il consentit à venir en France.

J'avais eu la bonne fortune d'être un de ses témoins à S... et je voudrais décrire en quelques mots son avant-dernière séance.

Après quelques instants consacrés au chant ou à une conversation intime, M. Eldred demanda à se retirer dans une pièce voisine, pour changer ses vêtemeuts devant témoins, comme dans les séances précédentes. A sa grande surprise, M. Gabriel Delanne dit qu'il ne demandait rien de semblable, car tous avaient confiance en lui.Ce qui nous poussa à agir ainsi était le désir de lui donner plus de confiance en lui-même,afin d'obtenir des résultats plus complets.

M. Eldred entra donc dans le cabinet avec ses vêtements ordinaires qu'il s'attendait à voir changer ; mais dès qu'il fut tombé en trance,il déclara qu'il y avait des sceptiques dans l'assistance. Il demanda donc avec insistance à M. Delanne d'entrer dans le cabinet et en sa présence il se dépouilla de ses vêtements qui me furent transmis. Il revêtit alors le costume noir que mentionne la lettre de Mme Letort. A aucun moment on ne fit l'obscurité.

Plusieurs formes complètement recouvertes de draperies blanches se montrèrent et s'approchèrent des assistants.

Après la séance je restai près de M. Eldred, jusqu'à ce qu'il fût revenu à son état normal, et j'assistai à son changement de costume. Je repris le vêtement noir et regagnai la salle des séances où je l'examinai.

Je sais que ce court récit ne convaincra personne, mais j'accomplis un devoir de conscience en affirmant avec tous ceux qui en ont été témoins que nous sommes certains aujourd'hui d'avoir assisté à de réels phénomènes spirites.

Je dois ajouter que la dernière séance fut nulle,ainsi que quelques autres. Il n'est pas douteux pour moi que si Eldred avait été un simple truqueur, il n'eût pas manqué de manifester sa reconnaissance pour la généreuse hospitalité qu'il avait reçue, en donnant de nouvelles preuves de son savoir-faire.

10 Septembre 1906. Signé : A. T. White.

Nos lecteurs se rappellent peut-être que, dans les années 1904 et 1905, M. Span décrivit dans le *Light* des phénomènes fort curieux produits en

sa présence dans un hôtel de Menton et que de bons observateurs, s'étant rendus sur les lieux, en auraient constaté quelques-uns.

Cette année, M. Span en annonce de nouveaux, qui, s'ils ont été bien observés, seraient de la plus haute importance. Il s'agit cette fois, d'après le *Light* du 29 septembre, non seulement des extinctions et rallumages de l'électricité, mais aussi d'*apports* tels que cinq boules de crocket et surtout de la disparition d'une demoiselle L... à l'état de trance, et de sa réapparition dans une pièce qui aurait été suffisamment éclairée, sans que l'on ait pu s'en rendre compte.

Monsieur Maskelyne et l'archidiacre Colley.

Sous ce titre, le *Light* du 13 octobre raconte que le 18 avril, l'archidiacre Colley mit au défi M. Maskelyne de se transporter chez lui, à Stockton Rectory et, à titre de prestidigitateur, avec l'aide de tels appareils qu'il voudrait, de reproduire le phénomène de matérialisation cité par lui, Colley, dans sa conférence de Weymouth, comme ayant été produit par le médium Monck, accusé de fraude par Maskelyne. Il s'engageait à verser 25.000 francs à Maskelyne, en cas de succès.

Il faut reconnaître qu'il serait difficile de poser les termes d'un défi d'une façon plus illogique, car en admettant que M. Maskeline fût parvenu à l'aide d'aides et d'appareils à imiter le phénomène, il n'eût pas prouvé par là que le médium, *qui n'était pas dans les mêmes conditions*, avait fraudé. Les faits ne pouvaient être comparables que s'ils se produisaient dans les mêmes conditions d'isolement.

Quoi qu'il en soit, Maskelyne accepta le défi et imita la sortie du fantôme du flanc du médium d'une façon assez habile pour tromper un observateur vulgaire et peu au courant de ces choses.

Après quoi il baissa la toile et prétendit avoir gagné son pari. Une partie de la presse se hâta d'emboiter le pas derrière lui, comme il était facile de le prévoir, et l'on entend dire partout que Maskelyne a démasqué un nouveau truc de médium et qu'il a imité le phénomène de matérialisation. On ajoute qu'il va réclamer par voie judiciaire, les 25.000 fr. qu'il prétend avoir gagnés.

Est-il besoin de rappeler à nos lecteurs que si Maskelyne a pu imiter avec plus ou moins de précision et la grande habileté qu'on lui connaît, la première phase du phénomène, il n'a nullement essayé d'aborder la seconde, qui est la dématérialisation, dans le cours de laquelle on voit le lien fluidique se rétablir entre le fantôme et le médium, jusqu'à la resorption complète du premier dans le corps du second.

Le plus simple bon sens montre donc que si l'archidiacre Colley a manqué de logique, Maskelyne s'est montré impuissant à sortir victorieux d'une épreuve où on lui avait donné des avantages inespérés.

Dr DUSART.

Revue de la presse

EN LANGUE FRANÇAISE

La Revue des Deux-Mondes

publie sous le titre *L'Ocultisme*, un article de M. le Dr Grasset, qui paraît un peu mieux informé cette fois de la question que lorsqu'il fit son livre sur les rapports du *Spiritisme et la science*. Ce n'est pas qu'il n'existe encore un certain nombre d'inexactitudes. C'est ainsi que notre critique réédite une erreur de M. Maxwell qui a écrit « que le Spiritisme est une religion et non une science. » Nous répèterons que le Spiritisme n'a pas de prêtre, pas de dogmes, pas de culte; et que c'est positivement une impropriété de langage que de lui donner le nom de religion. Au vrai, c'est une science d'observation, de laquelle découlent des conséquences philosophiques et morales, mais celles-ci n'ont pas le caractère absolu des soi-disant révélations divines des religions, ce qui enlève à l'enseignement spirite tout caractère théologique.

M. Grasset en reste pour la critique à Morin, un magnétiseur d'avant 1870 ! Il réédite les clichés en cours depuis un demi-siècle sur les prétendues banalités des communications, sans connaître les magnifiques enseignements de la *Genèse* d'Allan Kardec, qui ont distancé la science de quelque cinquante anées, au sujet de la vraie nature de la matière. Il n'y a qu'à renvoyer M. Grasset à l'étude des textes, qu'il pourra comparer avec ceux du Dr Le Bon, sur la radio-activité de la matière. M. Grasset se contente de dire qu'il ne voit pas d'argument pour croire que les phénomènes spirites sont produits par les esprits des morts. C'est pourtant là le point essentiel. Les milliers de preuves d'identité données par les invisibles sont pour lui non avenues. Il n'ose même pas étudier le cas de Georges Pelham ou du père du Dr Hyslop ; la simple négation lui suffit. Peut-être beaucoup de lecteurs trouvent-ils que c'est maigre.

D'autre part, lorsqu'un esprit matérialisé se montre à nous tel qu'il était de son vivant, lorsqu'il fait preuve par ses manifestations intellectuelles que son intelligence a survécu, lorsque la photographie et les moulages nous affirment que l'hallucination n'a pas à intervenir pour expliquer le phénomène, il faudrait une forte dose de scepticisme pour ne pas voir dans cette manifestation la preuve de la survivance de l'âme de cet individu. L'incrédule Thomas lui-même n'en a pas demandé davantage pour croire à ce qu'il imaginait être la résurrection corporelle du Christ.

Le Spiritisme n'a rien d'occulte, de caché. Toutes ses expériences se vérifient tous les jours dans le monde entier, mais c'est une erreur capitale de M. Grasset de vouloir qu'ils soient « répétables » à volonté. Dans les sciences d'observation, il le sait mieux que nous, on ne *peut pas* provoquer le phénomène ; il faut se contenter de l'étudier lorsqu'il se présente. On ne produit pas à volonté, un tremblement de terre, une éclipse, une

aurore boréale, une éruption volcanique, ou un orage magnétique. D'ailleurs lorsque le déterminisme physique de ces faits sera mieux connu, on ne pourra encore provoquer à volonté le phénomène, car des intelligences libres interviennent dans sa production, mais il deviendra moins rare, et sa fréquence sera assez grande pour permettre de l'étudier plus commodément qu'aujourd'hui.

M. Grasset appuie avec complaisance sur la fraude des médiums, mais il se garde bien d'ajouter que, pour un grand nombre d'entre eux, ce sont les Spirites eux-mêmes qui les ont démasqués, ce qui prouve qu'ils étudient les faits avec le plus grand soin et sont loin d'être ces naïfs que l'on suppose gratuitement.

Faisant une sorte de classification des faits, et parlant de la télépathie, M. Grasset paraît en rester comme explication, à l'hypothèse de la coïncidence fortuite, sans tenir compte, et sans même faire allusion à la discussion des auteurs anglais sur ce sujet capital. C'est encore une manière d'éluder la difficulté qui sera peu goûtée par ceux qui veulent s'instruire. Notre critique voudrait une contre-épreuve consistant à noter toutes les impressions fortes des sujets qui n'ont coïncidé avec aucun événement important. Mais il nous paraît que ceci a été fait, car dans beaucoup de cas, le narrateur déclare n'avoir jamais eu d'autre hallucination que celle qu'il relate.

Au sujet des apports, il nous paraît que M. Lodge, aussi bien que le professeur Grasset, oublient l'apport de la sonnette de William Crookes, de sa bibliothèque dans la salle à manger, toutes portes closes. Nous pensons que celui-là, au moins, est authentique.

En ce qui concerne les matérialisations, pas un mot de Katie King, c'est trop gênant. Pas une mention du rapport du Dr Gibier au Congrès de Psychologie en 1900, et pour la Villa Carmen, M Grasset préfère accepter la version démontrée archi-fausse du Dr Rouby, ou les imaginations du Dr Valentin, aux affirmations de son confrère M. Ch. Richet, c'est affaire d'appréciation.

Au sujet de la photographie spirite, on imprime que Mumler « a fini en correctionnelle », alors qu'il a été acquitté. Il faudrait une étude plus étendue que ces quelques notes hâtives pour relever tout ce que cet article renferme d'inexact en ce qui concerne le spiritisme. Mais, le fait seul que la *Revue des Deux-Mondes* étudie ces phénomènes, montre l'importance qu'ils ont conquis dans le monde, et l'heure n'est peut-être pas éloignée où ils seront étudiés avec plus de soin et d'impartialité par des critiques qui ne prendront pas pour guide le Dr Surbleb, clérical militant et légitimement obscur.

La Revue

publie également un article de M. Camille Flammarion, qui semble le commencement d'un second volume sur : *Les forces naturelles inconnues*, avec un sous-titre : *Phénomènes produits par les médiums*. Nous attendrons pour juger cette œuvre qu'elle ait paru en entier, mais quelle que soit la conclusion, nous sommes certains que les lecteurs goûteront l'agrément du style si prenant de l'auteur, et apprécieront sa documentation. Il s'agit dans ces premières feuilles de quelques expériences avec Eusapia Paladino, qui n'ont rien de particulier, car les phénomènes relatés ont été dé-

crits depuis 15 ans par plus de 50 auteurs dont les narrations se ressemblent toutes pour le fond. Il faut maintenant appartenir à l'Académie pour ignorer ces faits.

Au sujet de l'obscurité nécessaire à la production de quelques phénomènes, l'éminent astronome écrit :

« Voici dans un flacon, un mélange à volume égal, d'hydrogène et de chlore. Si vous voulez que le mélange se conserve, il vous faut (que cela vous plaise ou non), il vous faut laisser le flacon dans l'obscurité. Telle est la loi. Tant qu'il restera dans l'ombre, il se conservera. Mais si, inspiré par une fantaisie d'écolier, vous exposez ce mélange à l'action de la lumière, soudain une violente explosion se fait entendre : l'hydrogène et le chlore disparaissent, et vous retrouvez dans le flacon une nouvelle substance : de l'acide chlorhydrique. Vous aurez beau épiloguer, l'obscurité respecte les deux corps, la lumière les brise. »

Les Nouveaux Horizons

renferment dans le No de Novembre une lettre de M. Marsault qui répète ses anciennes allégations au sujet de la prétendue fraude de Marthe B. le médium de la Villa Carmen. Rien de nouveau à signaler. M. Maxwell ayant magistralement étudié les faits, nous renvoyons le lecteur à sa critique. Faisons observer aussi que si Mlle Marthe B. a imaginé l'hypothèse de la trappe, si absurde, c'est qu'elle était dans l'impossibilité absolue de trouver une explication qui tînt debout. Il faudrait aussi, si une enquête était faite, savoir à quelle suggestion elle a pu obéir pour forger cette petite histoire, qui, d'ailleurs, est si ridicule, que le moindre examen des faits suffit pour en montrer la niaiserie. Tant qu'il n'existera que des racontars de cet acabit, les Spirites n'auront guère sujet de s'en préoccuper, et c'est même leur faire beaucoup d'honneur que de les mentionner.

G. DELANNE.



Souscription pour l'œuvre des Conférences

M. Chatelier , ... 1 fr.



AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il recevra le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à cinq heures, 40, Boulevard Exelmans, au Bureau de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

ECHANGE

PUBLICATIONS PERIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 57, faubourg St-Martin, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 61, rue de l'Avenir les Lilas (Seine) 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 23, rue Poussin. Paris-Aut. France 7 fr. Etranger, 8 fr.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10fr. Etr. 12fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, 265, à Mont-sur-Marchienne, Belgique 2 francs par an ; Etanger, 3 fr.

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Revue d'Etudes Psychiques, 6, rue Saulnier, Paris. France et Etranger, 8 fr.

Bulletin de la Société d'Etudes Pyschiques de Marseille, 41, rue de Rome. Prix 6 fr. par an.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an. Etranger: 6 fr. Chez M. Thomas, 25, rue du Faubourg Saint-Jean, à Nancy.

JOURNAUX PUBLIES A L'ETRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incomotrézo 19, Madrid, 3 fr. en Espagne.

Luce et Ombra, Milan. — Prix 5 fr. ; Etr nger, 6 francs. 18, Via Cappucini.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^r Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Liderstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^t, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2ª, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou): directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

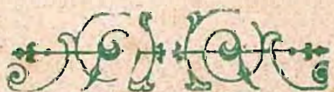
The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Het Toekomstig Leven — De Bilt près Utrecht, Hollande. — Prix 3 florins par an.

Nº 6. — 13e ANNÉE Prix du Numéro : 1 franc DÉCEMBRE 1906

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme



SOMMAIRE

A. LAGE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

40, Boulevard Exelmans, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnement **10 fr.** *par an en France. — Étranger :* **12 fr.**

RECHERCHES SUR LA MEDIUMNITE

par Gabriel DELANNE

Prix . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIERES

Les Ennemis et les adversaires du Spiritisme

Il y a bientôt vingt-cinq ans, Victor Meunier, le rédateur scientifique du *Rappel*, écrivait : « Le Spirisme pousse haut et dru sur les ruines du matérialisme agonisant. » Jamais parole ne fut plus prophétique. Chaque jour nous voyons s'accroître le nombre des publications qui s'occupent des phénomènes spirites, et se fonder des groupes ou des sociétés qui ont pour objectif la recherche expérimentale des moyens de communiquer avec les Esprits. Il est évident qu'un pareil développement du spiritisme ne s'accomplit pas sans susciter bien des résistances, qui se traduisent un peu partout, tantôt par des critiques polies, mais inexactes, des adversaires de nos doctrines, d'autres fois par des attaques passionnées, et même haineuses des ennemis du spiritisme. Il est nécessaire de faire une distinction entre ces deux grandes catégories d'incrédules.

Pour nos ennemis avérés, les spirites peuvent se diviser en deux classes : Les dupeurs et les dupés. Les phénomènes si variés sur lesquels repose notre certitude de l'existence de l'âme et de son immortalité n'existent pas ; ce ne sont que fourberies évidentes, ou un mélange d'hallucinations et de crédulité niaise, indigne de retenir un seul instant l'attention de gens aussi éminents que ces critiques dédaigneux, perspicaces et savants, du moins ce sont eux qui le disent. Du haut de leur ignorance — car quatre-vingt-dix pour cent n'ont jamais expérimenté — ils déclarent que le fait seul de se préoccuper d'une survie possible est une véritable maladie intellectuelle « un cancer de l'esprit ! »

D'autres, non moins irréductibles, mais dans un autre sens, concèdent qu'il n'est peut-être pas tout à fait imbécile de se demander si la conscience persiste après la mort, mais ce n'est pas en recourant aux pratiques spirites que l'on acquerra cette conviction, du moins en compagnie des spirites, car pour l'un, derrière ces sots (les spirites), et ces coquins (les médiums), « derrière cette mare à grenouilles puante, il y a de belles et bonnes terres capables de porter des moissons ; mais il faudrait avoir une bonne fois le courage de dessécher le marais ». Pour un autre du même bord,

nos expériences sont « un bas fétichisme », et beaucoup des adeptes

« sont des naïfs fidèles d'une religion vieille comme l'humanité ; beaucoup sont déséquilibrés, soit par nature, soit par abus de l'alcool, de l'opium ou de tares héréditaires ; ils se trouvent prédisposés à la crédulité et absorbent en eux, puis propagent n'importe quelle légende. De là naît leur croyance aux visions, aux matérialisations (dont la fraude est cependant très manifeste, la plupart du temps, aux yeux des personnes non hypnotisées par la foi), aux apparitions, aux envoûtements, aux pactes sataniques ou autres ; sujets à des états morbides, subconscients parfois, victimes d'un « médiumnisme » plus ou moins authentique, d'une auto-suggestion, doublée fréquemment d'hétéro-suggestion, les adeptes de « l'Invisible », presque toujours superstitieux, atteints à des degrés divers de théomanie, de démonomanie, de folie mystique, d'érotomanie, extériorisent en quelque sorte leur personnalité seconde et obtiennent des pseudo-communications spiritiques, des dessins étranges, toute la série, en un mot, des phénomènes soi-disant anormaux, qui vont du Spiritisme à la magie en côtoyant encore trop souvent le « Satanisme » (perversion mentale). »

Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont dites !

Jusqu'alors, certains pamphlétaires cléricaux avaient seuls le monopole de ce vocabulaire ; il paraît que c'est une maladie qui se gagne. Brûlons du sucre et passons. On ne répond pas aux injures sans s'abaisser un peu soi-même ; le plus simple est de les dédaigner, car elles sont sans valeur et sans portée, s'adressant à des millions de spirites répandus dans le monde entier.

Depuis l'origine du spiritisme il s'est trouvé des critiques aussi intransigeants, et même infiniment mieux qualifiés au point de vue littéraire ou scientifique, mais qui se souvient des invectives des Edmond About ou des Faraday ? Pourquoi ces hommes, illustres cependant, ont-il usé leurs dents contre le bloc infrangible de notre doctrine ? C'est que la vérité porte en soi une puissance irrésistible de conviction. Lorsque les mêmes faits se produisent pendant plus d'un demi-siècle dans tous les pays ; lorsqu'ils sont examinés par des hommes appartenant à toutes les classes de la société, depuis l'ignorant jusqu'au membre de l'Académie des sciences ; lorsque ces faits résistent à l'analyse la plus minutieuse et la plus persévérante, c'est qu'ils existent réellement, et l'attitude qui consiste à supposer une sottise ou une duperie universelles n'est guère faite pour rehausser, dans l'opinion des gens sensés, la valeur intellectuelle de

ces négateurs de parti-pris. Montaigne, avec son bon sens habituel, a bien stigmatisé cette outrecuidance : « Condamner résolument une chose pour fausse ou impossible, c'est se donner l'avantage d'avoir dans la tête les bornes et les limites de la volonté de Dieu et de la puissance de notre mère nature ; et il n'y a pourtant point de plus notable folie au monde que de les ramener à la mesure de notre capacité et suffisance ».

Les adversaires du spiritisme sont généralement plus courtois. Bien qu'opposés, eux aussi, à l'explication spirite, ils admettent cependant que certains faits peuvent exister, mais c'est encore un peu à leur corps défendant, car il leur faut des évidences écrasantes et réitérées pour les faire capituler sur le côté expérimental. Nous ne saurions nous plaindre des exigences d'une critique loyale, alors même qu'elles sembleraient parfois exagérées. Il faut toujours nous souvenir que les phénomènes nouveaux et les idées qu'ils suscitent vont nécessairement à l'encontre des théories anciennes, puisqu'elles tendent à supplanter ces dernières. Il ne faut donc pas nous scandaliser des discussions soulevées par les séances de matérialisations, par exemple, qui semblent si invraisemblables au plus grand nombre. Mais si nous acceptons les objections, c'est à la condition qu'elles soient raisonnables et qu'elles-mêmes ne soient pas plus absurdes que les faits qu'elles doivent censé expliquer.

Nous avons assisté aux efforts désespérés que l'on a faits pour amoindrir la valeur des expériences de la Villa Carmen. Nous avons vu nos ennemis accepter, avec autant d'enthousiasme que d'aveuglement, les inventions mensongères d'un cocher arabe renvoyé, ou le petit roman — agrémenté d'une trappe imaginaire — du jeune médium, furieux de ne plus être reçu par Mme Noel. Il en a été de même lorsque Cookes publia ses travaux. Que reste-t-il de cela ? Rien ; sinon la profonde déconvenue de ceux qui s'imaginaient naïvement avoir porté un coup mortel à cés recherches. Il en sera de même pour les séances de Miller.

Il est notoire que jamais personne n'a pris le médium de San Francisco en flagrant délit de supercherie, ni en Amérique, ni ici ; mais cela n'empêche pas les mêmes individus, signalés plus haut, de le traiter de fourbe ; bien entendu sans autre raison que leur parti-pris et la mauvaise humeur de n'avoir pas été invités à ces remarquables séances.

Les quelques réserves que j'avais cru devoir faire au sujet des conditions expérimentales des séances de Juillet dernier, n'ont plus de raison d'être aujourd'hui, car, en octobre, les conditions que je réclamais ont été réalisées de manière à satisfaire les plus exigeants.

Comme on le verra plus loin par le récit de M. le Dr Dusart, qui confirme sur tous les points celui paru dans l'*Echo du Merveilleux* sous la signature de M. Gaston Méry, le médium fut mis cette fois nu comme un ver, comme précédemment, mais, de plus, examiné par les docteurs Dusart, Moutin et Péchin, et revêtu d'un costume fourni par le maître de la maison, qu'on ne suspectera peut-être pas d'être un compère. Il fut conduit au salon, *encadré* par les quatre contrôleurs, et ne s'approcha jamais de M. Kléber, son employé, préposé au réglage de la lumière, lequel fut surveillé de près par MM. Fortaner et de la Moutte pendant toute la soirée. Dans le salon, personne n'a pu lui glisser quoi que ce soit ; donc les phénomènes observés ce soir-là furent inattaquables au point de vue du contrôle, qui a été parfait. Malgré toutes ces précautions, les apparitions se montrèrent pendant la première et la seconde partie. Alors qu'une forme disant être la fille de M. le Dr Chazarain était embrassée par lui, M. le Dr Dusart et M. Gaston Méry voyaient nettement les mains de Miller reposant sur ses genoux. Mieux encore, M. le Dr Chazarain déclare qu'il a embrassé « une chair chaude » ; donc, évidemment dans ce cas, il ne peut y avoir aucune supercherie possible, les assistants étant visibles, personne n'a pu se glisser dans le cabinet qui avait été minutieusement visité au préalable.

On accuse parfois les spirites de déformer involontairement les récits de séances en ne tenant compte que des incidents favorables à leur thèse, sans mentionner les autres, ce qui est une faute de critique. Mais n'en est-il pas parfois de même pour nos adversaires qui, de la meilleure foi du monde, je m'empresse de le reconnaître, donnent à leurs analyses une allure inconsciemment inexacte ? Voici deux petits faits qui mettent en évidence ce que je viens de dire.

Dans la livraison d'octobre dernier, je disais qu'à ma connasisance aucun médium n'avait été signalé pour, *restant dans le cercle*, simuler avec son bras libre des apparitions dans le cabinet. M. de Vesme me répond dans la *Revue des Etudes psychiques* :

« Qu'il nous suffise de citer l'exemple le plus récent : celui qui est représenté par une gravure du fameux *Der fall Rothe*, du docteur Eric Bohn (p. 38) et qui nous montre Mme Anna Rothe, le célèbre médium aux fleurs, debout devant l'ouverture des rideaux du cabinet médianimique. Elle fait passer son bras gauche derrière l'un des rideaux, en agitant à l'autre extrémité du rideau en question une poupée d'étoffe blanche. Nous n'affirmons nullement que M[me] Rothe ait réellement commis la fraude dont l'accuse le bouillant avocat de Breslau ; nous voulons seulement faire remarquer que le cas du célèbre médium aux fleurs n'est pas différent de celui de Miller, si ce n'est en cela que ce dernier médium est assis à côté des rideaux, *ce qui ne modifie pas essentiellement la possibilité du truc*. (1).

Pardon, mon cher confrère, je maintiens qu'il n'y a aucune assimilation possible entre ces deux cas. Dans l'hypothèse imaginée par M. Eric Bohn, un médium femme *étant dans le cabinet*, aurait pu tout à son aise,à l'abri des rideaux, fabriquer une petite poupée,ou l'apporter même toute faite, en la dissimulant sous ses jupes, et se montrer dans la position où la figure la représente.Cela,tout le monde l'imagine sans peine. Mais lorsque Miller reste assis à côté des assistants qui peuvent tous le voir,qu'il ne bouge pas,et que des apparitions se montrent entre les rideaux, il faudrait nous expliquer clairement comment il pourrait s'y prendre, chose que personne n'a faite jusqu'ici. Donc son cas est sans analogie avec celui supposé par « le bouillant » avocat en question.

Second point. M. de Vesme reproduit le passage suivant de M. Gaston Méry, au sujet de la séance dont j'ai parlé plus haut :

Miller entra dans le cabinet. On attendit quelques instants. Puis résonna la voix de Miller. « Me voilà avec un esprit. C'est Betzy. » On vit alors, hors du cabinet, le médium debout. A sa gauche, une forme, moins grande et plus lumineuse que lui, se dessina. Je ne distinguai pas de ma place son visage, mais sa silhouette, très nette, se détachait sur la silhouette plus sombre du médium. Ce n'était pas une forme purement fluidique, ou formée purement d'étoffes légères ; sous les plis des étoffes ou ce qui semblait des étoffes, on avait la sensation de voir un corps se mouvoir.

Le D[r] Dusart, qui avait la même impression que moi, en fit la remarque. Trois coups partis dans le cabinet y répondirent.

Donc, à ce moment, il y avait la co-existence, au moins apparente, de trois êtres : le médium, Betzy et « l'esprit », qui frappait dans le cabinet,

(1) C'est moi qui souligne.

c'est-à-dire à une distance d'au moins deux mètres de Miller et de la forme debout à son côté.

Ce n'est pas tout. Au même moment, ou du moins, presque aussitôt, une main sortie du cabinet frappa d'abord sur l'épaule, puis sur les genoux du Dr Dusart. Je ressentis la légère secousse des coups, que tout le monde entendit.

Tel est le récit très net et bien circonstancié de M. Gaston Méry. Voyons maintenant de quelle manière M. de Vesme le commente. Il dit :

Pour ce qui est des coups frappés sur l'épaule et les genoux du Dr Dusart, rien à dire. Ces « attouchements » ne sont point une preuve d'énorme valeur, mais ils sont quand même une preuve.

Je crois que lorsque Miller *est dans la salle*, à côté d'un esprit matérialisé, si une main sort, *à deux mètres* derrière lui des rideaux, c'est une bonne, une excellente preuve qu'il n'y a pas de supercherie, et, de plus, que cette main était fortement matérialisée, puisque M. Gaston Méry a ressenti la légère secousse des coups *que tout le monde entendit*. Alors, pourquoi essayer de diminuer la très grande importance de ces attouchements ? Poursuivons :

Les coups que l'on a entendu frapper « à l'intérieur du cabinet » ont bien moins de valeur probative, étant donnée la difficulté — la presque impossibilité — de bien localiser les bruits entendus, surtout dans l'obscurité — ce qui a été prouvé par des expériences nombreuses et très-connues, qu'il est facile de répéter.

Oui, sans doute, il est difficile, dans l'obscurité, de situer exactement un bruit ; mais d'abord, ici on n'est pas dans l'obscurité puisque Miller et Betzy sont visibles, et surtout, le doute sur la cause de ces bruits ne peut pas être légitime quand, un instant après, on VOIT et on ENTEND cette cause, à savoir : une main matérialisée qui frappe le Dr Dusart. Si cette main difficile à matérialiser en dehors du cabinet est capable d'agir cependant dans le cercle, pourquoi ne le ferait-elle pas derrière les rideaux ? Dans ces conditions, d'où vient la suspicion, ou, si l'on veut, la réserve précédente ? Je reviens à la citation de M. de Vesme :

Gaston Méry a observé un fait que nous avons signalé déjà et que les autres expérimentateurs avaient remarqué à leur tour : c'est que, aussitôt que le médium entre dans le cabinet, les « matérialisations deviennent plus complètes », et que « sous les plis des étoffes, on a alors l'impression de voir un corps se mouvoir ». Nous avions noté de même que ce fait, parfaitement explicable, en dehors de toute hypothèse de supercherie, par le surcroît d'intensité que donne à la force psychique la présence du

médium dans le cabinet, vient malheureusement aussi à l'appui de l'hypothèse selon laquelle, tant qu'il reste hors du cabinet, Miller devrait se borner à simuler les apparitions en agitant des mannequins de mousseline blanche, tandis qu'une fois entré dans le cabinet, il se trouve à même « d'incarner » personnellement les fantômes. Dans la scène que nous venons de rapporter, Miller, jouant le rôle de Betzy, aurait dû soutenir d'une main un mannequin habillé des vêtements du médium lui-même. Comme la lumière n'était pas suffisante pour que l'on pût reconnaître les traits du visage des fantômes, elle n'était évidemment pas suffisante non plus pour que l'on pût reconnaître ceux du visage de Miller.

Toujours la même façon insidieuse de semer le doute ! Oui ou non le médium a-t-il été mis dans l'impossibilité absolue d'avoir sur lui : 1° Un mannequin, 2° des draperies ? Certainement, et cela nous est affirmé par quatre hommes intelligents et loyaux ; alors pourquoi faire cette hypothèse impossible à réaliser dans ce cas invraisemblable et injustifiée, que le médium serait déguisé en Betzy et lui-même simulé par un mannequin ? Cette dernière supposition, est d'autant moins rationnelle que, d'après la relation de M. Dr Dusart, Miller a donné la main au Dr Moutin.

Si d'autres individus, comme Eldred, et peut être Craddock, trompaient, c'est qu'on n'avait pas pris vis à-vis d'eux les précautions qui ont été usitées avec Miller. On comprend maintenant ce que j'ai voulu signaler en parlant de ces analyses qui, appliquées à des phénomènes irrécusables, finissent, par suite des insinuations adroitement semées dans le récit, par laisser dans l'esprit du lecteur une impression finale défavorable.

Une autre prétention singulière de M. de Vesme, c'est qu'il n'y aurait de *scientifiques* que les expériences qui seraient contrôlées par des savants connus. Il fait remarquer que la grande presse n'a pas parlé des séances de Miller. La chose est bien simple, c'est qu'on n'a invité aucun représentant d'un grand journal quotidien, et cela tout simplement parce qu'il fallait savoir d'abord à quoi s'en tenir au sujet de ses facultés médianimiques. A l'avenir, il n'en sera plus de même, et nous aurons peut-être, l'année prochaine, l'occasion d'assister à un joli tapage sur ce sujet.

Mais la question n'est pas là. Réclame à part, je soutiens que des expériences qui sont aussi sévèrement contrôlées que celles qui ont eu lieu chez M. Méry, ont une valeur documentaire de premier ordre, car je défie qu'on me montre que des fautes contre la mé-

thode expérimentale aient été commises. Dès lors que des docteurs expérimentés comme MM. Chazarain, Dusart, Moutin, certifient l'authenticité des faits, nul ne peut récuser valablement leurs témoignages, et les procès-verbaux de ces expériences viennent enrichir le dossier spirite des apparitions matérialisées.

Il faut absolument que nos adversaires n'oublient pas que ce sont les spirites qui, les premiers, ont étudié ces faits et les ont décrits avec assez d'exactitude pour que les savants qui, plus tard, ont contrôlé les matérialisations, n'aient eu rien à y ajouter. Ce sont les spirites qui ont employé la balance, les empreintes sur de la farine, du noir de fumée, de la terre glaise, de la paraffine pour conserver des moulages. Ce sont toujours des spirites qui résolurent de réduire au néant l'objection de l'hallucination en utilisant la photographie. En un mot, les recherches ultérieures ne leur ont *rien appris* qu'ils ne sussent déjà.

Incontestablement, les travaux des Wallace, des Crookes, etc., sont, *pour le grand public*, d'un poids énorme, grâce à la réputation européenne de ces hommes éminents; mais pour ceux qui sont au courant de l'histoire du spiritisme, les recherches de ces académiciens n'ont pas fait avancer d'un *iota* nos connaissances dans ce domaine spécial. Je me demande ce que le public aurait gagné à ce que Miller fût examiné par les membres de l'*Institut général psychologique*, par exemple, qui ont étudié, voici bientôt deux ans, le médium musicien Aubert, et l'année dernière Eusapia Paladino, puisqu'ils ont imité « de Conrard le silence prudent ».

Ne traitez pas si dédaigneusement, mon cher confrère, les recherches qui ont lieu autre part que dans les laboratoires officiels, car sans l'inlassable persévérance des premiers adeptes, sans leur ténacité, la *Société Anglaise de Recherches psychiques* ne se serait pas formée et nous n'aurions pas la joie de compter dans nos rangs des savants tels que Hodgson, Myers, Lodge, Hyslop, etc. N'oubliez pas non plus que c'est à l'énergie du spirite Ercole Chiaïa qu'est due la conversion de l'illustre Lombroso, et dès lors, rendez un hommage mérité à tous ces obscurs, mais véridiques et minutieux chercheurs qui, en définitive, ont été les ardents pionniers de la vérité.

GABRIEL DELANNE.

Séance

DU

11 octobre 1906, avec le médium M. Miller

Tenue chez M. GASTON MÉRY

Le jeudi, 11 octobre 1906, trente six personnes étaient réunies dans le salon de M. Gaston Méry. Toutes purent s'asseoir sur un seul rang, en laissant un grand espace libre au milieu du salon. Le cabinet, dont les éléments avaient été fournis par M. Letort, fut monté par M. Fortaner, et M. Klébar ne le toucha pas. La lampe était posée dans la salle à manger, près de la porte donnant accès au salon. Elle était réglée par M. Klébar, que MM. Fortaner et De La Moutte n'abandonnèrent pas un seul instant. On put ainsi s'assurer qu'il n'entra pas dans le salon de toute la soirée, et n'eut à aucun moment la possibilité de communiquer avec M. Miller.

Comme le fantôme qui se donna le nom de Dr Benton, me l'avait recommandé dans la séance du 9, je me rendis avec le médium, M. Méry et les docteurs Péchin et Moutin dans la chambre à coucher, où M. Miller se déshabilla et revêtit un costume que lui présenta M. Méry. A cette occasion, je constatai que le bras droit du médium présente de vigoureuses saillies musculaires, aussi bien du deltoïde que du biceps ; que la peau est moite, souple et nullement rugueuse, tandis que le bras droit du fantôme qui se présenta sous le nom d'Agnès Sorel, à la précédente séance et que je pus palper jusqu'à l'épaule, était mou, sans aucun indice musculaire ni osseux et que la peau était sèche et rugueuse « comme du papier », a dit la voix de Betzy dans le cabinet.

Le médium rentra dans le salon par la porte la plus éloignée de celle qui donnait dans la salle à manger. Il était accompagné par nous quatre, qui ne l'avons pas perdu de vue. Avant que la lumière fût baissée, il resta quelques instants debout et modifia la place de quelques assistants.

Le cabinet fut examiné par le Dr Péchin et quelques autres personnes qui s'assurèrent qu'il ne contenait rien de suspect. Le Dr Péchin avait fermé à clef la porte contre laquelle étaient tendues les draperies de fond du cabinet et il garda la clef dans sa poche.

Le médium prit place à la gauche du cabinet. J'étais à sa gauche ; venaient ensuite M. Gaston Méry, Mme Rizarella, M. Beaudelot. A la droite du cabinet se trouvaient le Dr Moutin, puis M. et Mme Letort, le Dr Chazarain, etc.

Le médium prie Mme Rizarella de chanter et elle nous fait entendre *Santa Lucia*. On attendit quelques instants, pendant lesquels le médium me dit qu'ayant couru depuis le matin, par cette journée exceptionnellement chaude, pour ses affaires, il était rentré chez lui dans un état de fatigue tel, qu'il craignait que les phénomènes ne s'en ressentissent. Il me fit en outre remarquer que l'absence de tapis sur le parquet du salon était une condition défavorable, les surfaces cirées et luisantes paraissant nuisibles aux phénomènes. Je fis part de cette observation à M. Méry, qui offrit de faire chercher un tapis ; mais la voix de Betzy, semblant sortir du fond du cabinet, à une hauteur de deux mètres environ, déclara que tout était bien ainsi.

Les rideaux s'écartèrent et un très petit fantôme se présente. M. Miller lui demande son nom ; on entend avec peine un nom, comme Joseph, et il disparaît. On demande s'il connaît quelqu'un dans l'assistance et trois coups frappés dans le cabinet répondent affirmativement. Les assistants assis à la droite du cabinet demandent successivement si c'est pour eux. Enfin, le nom d'une dame est accueilli par trois coups et cette dame dit qu'un enfant de ce nom est effectivement mort dans sa famille.

Plusieurs personnes attirent l'attention sur une lueur éclairant très légèrement le plafond au-dessus du cabinet. Elle est visible pour ceux qui se trouvent comme moi à gauche du cabinet et non pour les autres, et disparaît rapidement.

Une jeune fille se présente, prononce un nom que l'on croit comprendre *Alice Santa* et disparaît.

Un fantôme de la taille d'un adolescent se montre et à la question posée par le médium, répond : « Charlotte Chazarain. » Elle appelle : « Papa ! » (Dans la séance du 9, elle était venue et nous avait priés de prévenir le Dr Chazarain, son père, qu'elle désirait le voir et l'on avait accédé à son désir.) Le Dr Chazarain lui répond : « Me voici ». — Je te vois bien : viens m'embrasser ! » Le docteur s'avance, on le voit se pencher vers le fantôme et on entend le bruit d'un baiser sonore. Le fantôme disparaît et le docteur, en regagnant

sa place, nous dit : « J'ai touché sa main et j'ai été embrassé par des lèvres bien chaudes et vivantes ». Pendant toute cette manifestation j'ai remarqué que le médium, assis à côté de moi, était resté immobile, que ses mains reposaient sur ses cuisses et je le dis à haute voix. Je fis en outre remarquer qu'on avait vu les deux mains qui écartaient les rideaux.

La forme qui se présenta ensuite donna le nom de « Leymarie. Elle dit : « Bonsoir, Messieurs » et s'évanouit.

Celle qui suivit donna le nom : Adèle. Je demandai si elle était ma mère. Elle répondit : « Oui », puis elle s'évanouit.

Une forme donna le nom de Laffineur, sans prénom, et disparut.

La suivante dit se nommer Marguerite Guer..... on la pria de répéter, mais sans pouvoir saisir la fin du nom. Mlle Jeanne Chambeau demanda : « Est-ce Guéret ? » — « Oui. » — Est-ce une parente d'Octavie Guéret ? — « Oui. » Mlle Chambeau dit qu'elle ne connaissait personne du nom de Marguerite.

Vient ensuite un fantôme qui donne le nom de Jean-Baptiste..... Chaigneau. M. et Mme Chaigneau n'assistant pas à la séance, M. Letort leur fit connaître l'incident. Ils répondirent que personne ne portait ce nom dans leur famille, mais qu'ils avaient eu fréquemment des communications d'un esprit donnant seulement le nom de Jean Baptiste.

Un autre donna avec beaucoup de peine le nom de Béringier. Madame Béringier, assistant à la séance, demanda si c'était pour elle qu'il venait. A ce moment il disparut et trois coups répondirent affirmativement dans le cabinet.

Pendant toute cette première partie de la séance, je remarquai que le médium disait souvent : « Ah ! Qui est-ce ? » avant que j'eusse rien vu. Je lui en fis l'observation et il me répondit : « J'éprouve une certaine sensation qui me prévient de leur arrivée. »

J'affirme qu'à plusieurs reprises j'ai bien entendu le médium et le fantôme parler en même temps, le fantôme s'efforçant de donner plus clairement son nom, au moment même où le médium lui demandait de le répéter.

Betzy ayant demandé au médium d'entrer dans le cabinet, celui-ci prit sa chaise et entra. Betzy, s'adressant alors à nous, nous souhaita le bonsoir et ajouta en français : « Je ferai... mon mieux. »

Après quelques minutes on vit sortir le médium, qui n'était pas encore en trance ; il donnait la main à Betzy et nous demandait si on les voyait bien tous deux. Ils s'écartèrent suffisamment pour que M. Miller pût donner la main au docteur Moutin, tandis que Betzy, portant au front un bandeau lumineux, se trouva très près de moi. Mes voisins et moi nous la voyions fort bien et remarquions ses mouvements naturels, ce qui me fit dire : « Cela n'est pas de la baudruche », et je fus approuvé par trois coups énergiques frappés dans le cabinet. Le médium demanda à Betzy de s'avancer un peu plus. Elle le fit et M. Miller nous dit : « Nous voyez-vous bien tous ? Il ne se retirèrent que lorsque tout le monde eut répondu affirmativement.

Quelques instants après je me sentis frappé dans les jambes au devants des tibias, puis sur les genoux, à coups précipités et rudes ; cela me produisit une impression d'autant plus désagréable, que malgré la plus vive attention, il ne m'était pas possible de constater le moindre mouvement dans le rideau à côté duquel j'étais assis et d'où avaient dû sortir ce bras et cette main, d'une couleur si sombre qu'ils ressortaient à peine sur le fond noir de mes vêtements. Les coups étaient assez énergiques pour être entendus par beaucoup d'assistants (1). La main remontant toujours atteignit mon bras droit, dont la main était tenue par la main gauche de M. Méry. Celui-ci annonça qu'il sentait mon bras vibrer sous chaque coup. Enfin ce bras mystérieux avançant toujours frappa sur ma manchette, et sur ce fond blanc je pus voir les doigts se dessiner avec assez de netteté.

Pour comprendre comment ma main droite se trouvait dans la main gauche de M. Méry, qui était assis à ma gauche, je dois dire que Betzy avait demandé que l'on fît la chaîne, dont je constituais le dernier anneau. Ma droite serait donc restée libre, mais Betzy me demanda de la joindre à la main gauche de M. Méry, de telle sorte que nos bras ainsi unis barraient nos deux corps. Ce fut la main droite de M. Méry qui resta libre. Quant à ma main gauche,

(1) Monsieur W... assis à l'autre extrémité du salon, déclare dans une lettre à M. Léopold Dauvil que ces coups secs et rapides éveillaient en lui l'idée d'une batterie électrique.

je l'avais passée derrière le dos de M. Méry et elle était tenue par M. Beaudelot.

Je demandai si cette main longue, fine et de couleur sombre appartenait à Betzy et celle-ci répondit que c'était celle d'un des guides du médium. Elle ne pouvait être celle du médium, très large, aux doigts courts et gros et à la peau de couleur beaucoup plus claire.

Du reste, le médium n'aurait pu s'avancer aussi loin, sans écarter le rideau et je m'en serais certainement aperçu, car j'ai fait les plus sérieux efforts pour me rendre compte de l'origine de cette main.

Après quelques minutes d'attente je fus frappé au niveau de la tempe gauche, par une main dont j'ai senti les doigts, mais que je ne pus voir. Les coups étaient assez énergiques pour être entendus par beaucoup d'assistants et M. Beaudelot me dit : « Docteur, vous avez une tête bien sonore. » – « Peut-être est-ce parce qu'elle est vide » lui répondis-je en riant.

Madame Bizarella, sur la prière de Betzy, chante : *Addio Napoli*, puis : *O sole mio* !

Deux formes se présentent portant sur le front un bandeau lumineux Elles sont de taille un peu inégale. L'une, Effie Dean, se dirige du côté du Dr Moutin ; l'autre, Carrie West vient vers moi, laissant ainsi entre elles un espace assez grand. Elles rentrent après avoir donné leurs noms et lorsque tout le monde a pu les observer à loisir.

Un fantôme notablement plus grand que le médium se forme devant les rideaux, c'est Star Eagle, un indien. Sa figure bien visible est encadrée d'une masse noire, que je crois être une grande barbe et je le dis. Mais aussitôt le fantôme vient à moi, en répétant à plusieurs reprises : « Non, pas de barbe. Ce sont mes cheveux. » En même temps il écarte ses longs cheveux de chaque côté de sa tête et, se penchant sur moi, m'en caresse la figure, afin de me convaincre parfaitement. Ces cheveux m'ont paru très fins et soyeux. Il me répète encore à plusieurs reprises : « Me voyez-vous bien ? et en le disant il laissait sa figure très près de la mienne. Il posa ensuite sa main droite sur la tête de M. Méry et sa gauche sur la mienne. M. Méry déclara qu'elles étaient bien matérielles ; ce que je ne pus que confirmer, car la main s'était appuyée assez lour-

dement sur moi. Il s'avança ensuite vers le milieu du salon, écarta ses grands bras d'où pendaient les draperies, en demandant si tout le monde voyait bien. Sa main étendue étant interposée entre la lumière venant de la salle à manger et mes yeux, je voyais bien les cinq doigts écartés. Il se retira lorsque tout le monde se fut déclaré tout à fait édifié.

Monsieur Wiart chante, puis on entonne un chœur et après quelques instants on voit une boule blanche très légère flotter en avant des rideaux dont elle est nettement séparée. Elle va de droite à gauche, semble planer au-dessus de la tête du Dr Moutin, puis revient vers moi. Peu à peu elle devient plus opaque et il me semble que des plis de tissu blanc s'y dessinent. Enfin elle descend très lentement sur le parquet et là grandit peu à peu ; des plis de draperie blanche s'accentuent de plus en plus dans la masse vaporeuse, qui semble comme en ébullition, et enfin nous avons sous les yeux un fantôme féminin d'une taille exceptionnelle, mince et qui donne le nom de Joséphine Case. Elle s'avance avec majesté vers le milieu du salon, dit qu'elle est morte en Californie, qu'elle est heureuse de venir parmi nous et voudrait convaincre tous les Français de la survivance de l'âme. Elle revient vers le cabinet, lorsque tout le monde affirme avoir bien vu ses mains et ses bras, qu'elle étend à plusieurs reprises, en les laissant se dégager de la draperie qui pend avec grâce. Elle touche successivement la tête de M. Méry, puis la mienne et se place devant les rideaux du cabinet. Elle reste immobile, mais continue à parler et nous voyons sa taille diminuer peu à peu. Nous suivons cette voix qui descend graduellement jusqu'à ce que les derniers mots semblent sortir du parquet et tout disparaît, en nous promettant des phénomènes encore plus convaincants, la prochaine fois que le médium viendra à Paris. Lorsqu'elle s'est approchée de moi, j'ai remarqué l'ovale de sa figure et ses yeux.

Betzy succéda à Joséphine Case. Le diadème qu'elle portait sur la tête était très lumineux et elle demanda à deux reprises à M. Kléber d'augmenter la lumière ; aussi le Dr Moutin, ainsi que M. et Mme Letort et le Dr Chazarain purent-ils déclarer qu'ils la voyaient bien et constataient qu'elle était une négresse. Venant ensuite de mon côté, elle s'adressa à moi en me disant : « Me voyez-vous bien, maintenant ? » Grâce à son diadème et à la lumière suffisante venue de la salle à manger, je pus nettement constater que sa figure n'était

pas ovale, comme celles de Lily Roberts et de Joséphine Case, mais presque carrée ; que sa peau était franchement noire, son nez épaté et ses lèvres épaisses. Je lui demandai de me toucher et elle porta sa main sur ma tête. Dans ce mouvement le voile qui retombait de ses bras vint frôler ma figure et je constatai qu'il donnait la sensation de tulle apprêté, bien différente de celle que j'avais éprouvée, le 9, lorsqu'elle me caressa avec les plis de sa draperie. A ma demande, elle répéta le même geste pour M. Méry, qui fit la même remarque à propos du voile.

Pendant qu'elle nous parlait, ses paroles étaient très nettes, rapides, gaies et trahissaient la satisfaction profonde de son succès.

Elle s'approcha de nouveau du Dr Moutin et le toucha à l'épaule. Puis s'avançant vers le milieu du salon, elle demanda à plusieurs reprises si tout le monde la voyait bien, et chacun affirma avoir pu constater la couleur de sa peau et la forme de ses draperies. Il y eut un moment d'émotion, car la lumière étant meilleure qu'elle ne le fut à aucun moment des autres séances, on voyait fort bien de tout les points du salon. Elle se retira ensuite, en disant à M. Klébar de baisser la lumière.

Depuis un certain temps le Dr Moutin et ses voisins signalaient l'existence d'un souffle très froid. J'avais fait la même remarque et cela devint si désagréable pour moi, que je dus relever le col de ma jaquette, car c'était surtout dans le cou et derrière la tête que l'impression était pénible. On se convainquit cependant qu'aucune fenêtre n'était ouverte. J'avais nettement l'impression que le courant d'air glacial venait du cabinet.

Un esprit nommé Eilif White succéda à Betzy. Après avoir donné son nom avec beaucoup de peine, il ajouta : « Papa, Maman.... Venez ». M. et Mme White s'avancèrent vers le cabinet, mais au moment d'y arriver, ils virent le fantôme s'effondrer. Il essaya de se reformer, mais il échoua encore complètement.

Le Docteur Benton, très grand et qui se montra à toutes les séances, vint nous adresser quelques mots. Je ne distinguai plus sa barbe et ses vêtements aussi bien que dans la soirée du 9, mais c'était la même voix et les mêmes gestes amples et majestueux.

Un fantôme beaucoup plus petit vint ensuite, en donnant le nom de Priet. Dans la séance du 9, il avait recommandé d'écrire à Madame Louis, dont il donna l'adresse exacte. M. Letort lui dit que

Madame Louis était dans l'assistance et il lui demanda de venir vers lui, ce qu'elle fit. Il la pria ensuite d'écrire à sa veuve, en lui recommandant de ne pas se laisser aller au chagrin et en lui assurant qu'il était près d'elle, etc... Sa voix était bien celle que nous avions entendue l'avant-veille, nette, incisive, peut-être un peu dure.

M. Priet dit ensuite : « Quelqu'un désire-t-il me poser des questions ? » je lui demandai si le fantôme qui était venu au début de la séance était bien ma mère et si d'autres parents ou amis ne pouvaient se manifester. Il répondit affirmativement à ma première question, et ajouta que la grande fatigue du médium ne permettrait pas à d'autres de se matérialiser. M. Fortaner demanda alors si, lorsque des Esprits ne peuvent nous accorder ce que nous leur demandons, c'est par suite d'une défense spéciale ou par l'effet de lois naturelles. M. Priet répondit : « C'est par l'effet de lois naturelles. » Il disparut ensuite.

Une forme de bébé ne fait que paraître et s'évanouir.

Madame Rizarella chante et, dès qu'elle a fini, une forme se montre et prononce le nom de Valpinçon avec difficulté. On demande si Mme Valpinçon doit s'approcher, et sur réponse affirmative, cette dame s'avance, en proie à une émotion profonde, qui la force à s'arrêter à chaque pas. Enfin elle arrive au cabinet et se sent caresser par une main, mais ne distingue une forme que très vaguement. Au moment où elle regagne sa place, Betzy dit : « Le fantôme porte la main vers son cœur. Savez-vous ce que cela veut dire ? » Madame Valpinçon répond que son mari est mort d'une maladie de cœur.

Je me sens frapper sur la tête par de petits coups très légers, plutôt caressants. Je demande qu'ils soient plus énergiques, afin que les autres assistants les entendent. Mais les forces en jeu n'étant sans doute plus assez grandes, ce sont de petits coups clairs et précipités qui sont frappés dans la muraille, derrière ma tête. Ceux-là sont bien entendus. Je suis ensuite touché délicatement sur l'épaule et au flanc droit. Je demande si c'est Betzy. « Non ». — « Un de mes parents ? » — « Non. » — Un de mes amis ? » — « Oui. » Une dame demande qu'il donne par coups frappés la première lettre de son nom. Nous obtenons un J. « Est-ce Jean ? » — « Oui. » — « Thomas ? » — « Oui. » Est-ce bien toi qui es venu à la séance du 26 juillet, à laquelle je n'assistais pas ? » — « Oui ». Tu sais

que mes enfants et moi nous parlons souvent de toi et que nous t'aimons bien ? » Un joyeux roulement de coups précipités répond dans le cabinet.

Betzy nous dit maintenant que le médium étant à bout de forces, la séance devra se terminer ici, à son grand regret, et elle ajoute : « Maintenant, je vais chanter ! » Elle demande à Mme White d'entonner la chanson nègre, par laquelle elle termine chaque soirée et elle l'accompagne à pleine voix, en se tenant encadrée par les rideaux et se balançant d'avant en arrière.

La chanson terminée, elle disparut et, presque instantanément, le médium, comme projeté, sortit brusquement du cabinet. Tous les regards des assistants, restés immobiles à leurs places pour ne pas le troubler, se fixèrent aussitôt sur lui. Il semblait engourdi, comme au sortir d'un profond sommeil et se passait la main sur le front pour le dégager. Les trois docteurs et M. Méry qui avaient assisté à son changement de costume l'entourèrent et il se rendit avec eux dans la chambre à coucher, où il reprit ses vêtements. Rien de suspect ne fut découvert sur lui et il en fut de même pour le cabinet visité à une bonne lumière. De son côté, le Dr Péchin remit à M Méry la clef de la porte du fond du cabinet, qu'il avait conservée jusque là.

Tous les assistants remercièrent avec effusion le médium qui avait avec tant de désintéressement consacré son temps et ses forces à la démonstration de la réalité de la survie.

Que faut-il conclure maintenant de cette séance, dans laquelle les conditions de contrôle ont été irréprochables ?

On peut affirmer que : 1· Le médium déshabillé et revêtu d'un costume étranger, n'a rien apporté dans la salle des séances ;

2· Il n'a rien reçu de M. Klébar, maintenu et surveillé loin de lui, ni d'aucun complice qui se serait trouvé parmi les assistants ; car à partir de son changement de costume, il n'a été perdu de vue à aucun moment.

3· Le cabinet a été visité avant et après la séance.

4· Pendant la première partie de la séance, le médium était assis près de moi et sous mes yeux. J'affirme que pendant tout ce temps il n'a fait aucun mouvement et que le rideau voisin ne s'est jamais écarté.

5° Pendant la seconde partie il s'est trouvé isolé dans le cabinet et sans aucune communication possible avec qui que ce soit.

6° Il s'est montré hors du cabinet en même temps qu'un fantôme bien isolé de lui et ayant ses mouvements indépendants.

7° Les fantômes, différant entre eux par le sexe, les proportions du corps, la couleur de la peau, ne présentaient aucun trait commun avec le médium.

8° Tous ceux qui, dans les quatre séances auxquelles j'ai assisté, ont été, comme moi, en contact avec les mains ou les lèvres des fantômes, ont affirmé qu'elles présentaient tous les attributs de la vie.

9° Dans cette séance, comme dans chacune des trois autres, un globe vaporeux, qu'aucun lien visible ne rattachait à l'intérieur du cabinet, après avoir flotté quelque temps à plus de deux mètres, s'est posé à terre à un mètre et quelquefois moins des premiers assistants, et s'y est développé lentement. Le fantôme qui s'est ainsi formé a parlé, marché, donné toutes les preuves d'une personnalité indépendante, puis a graduellement diminué et s'est évanoui, sans rentrer dans le cabinet.

Telles sont les particularités qui ont signalé cette séance et dont la plupart ont été également signalées dans les trois autres séances auxquelles j'ai assisté. Je ne pense pas qu'aucun homme de bonne foi et que les préjugés n'égarent puisse les mettre en doute.

Puisque la fraude n'a pas été possible, on ne voit plus guère que deux hypothèses en présence, pour rendre compte des faits observés : 1° Celle des *hallucinations collectives*, si chère à M. Hartmann, d'après laquelle il faudrait admettre que, depuis 15 ans, Miller aurait eu la puissance d'halluciner des milliers de témoins, sans rencontrer un seul réfractaire. On comprendra que je m'abstienne de la discuter.

2° L'interprétation *spirite* admise depuis cinquante ans par un grand nombre d'hommes de science de tous les pays et qui seule rend compte de *tous* les phénomènes sans exception.

C'est à celle-ci que je me rattache sans hésiter, en attendant que nos savants contradicteurs en aient trouvé une plus satisfaisante.

Dr DUSART.

L'influence sociale de l'Histoire des religions (1)

Le temps n'est pas loin où l'Université en France avait pour principe de ne pas s'occuper de religion. Sans doute on enseignait le catéchisme à l'école primaire, mais c'était le catéchisme de l'Eglise que le maître recevait tout fait de l'autorité ecclésiastique ; on donnait l'instruction religieuse dans les lycées et les collèges, mais c'étaient les aumôniers des différents cultes qui avaient seuls mission de la donner. L'Université, en tant que corps enseignant, ne touchait pas aux questions d'ordre religieux, pas même pour les étudier dans les Facultés. L'étude de ces matières était laissée aux théologiens ; c'était un domaine réservé, où l'on avait grand soin de ne pas se risquer.

Il y avait dans cette attitude un mélange de prudence, de respect et de dédain. Pendant longtemps les quelques téméraires qui s'étaient hasardés sur le territoire réclamé comme propriété particulière par l'Église avaient appris à leurs dépens, aux autres universitaires, combien il était plus sage de rester au dehors. On passait donc devant la grille en faisant une belle révérence, tantôt avec conviction, tantôt par politique ou par simple savoir-vivre, à moins que l'on ne se détournât de la région tabouée en se disant qu'il n'y avait là rien d'intéressant pour un esprit libre et pour un homme d'études. Le domaine de la foi n'est pas celui de la science et l'on se consolait de rester parfaitement ignorant de ce qui s'y passait en se persuadant qu'après tout il ne s'y passait rien d'intéressant.

A cet égard comme à beaucoup d'autres, l'esprit de l'Université subit de notre temps une singulière transformation. Le catéchisme a été expulsé de l'école primaire et renvoyé à l'église, sa véritable patrie ; l'instruction religieuse est devenue facultative dans les lycées et l'enseignement moral ou philosophique est aujourd'hui tout à fait indépendant d'une tutelle religieuse ou ecclésiastique quelconque. Par contre, l'intérêt pour les études d'histoire et de psychologie religieuse s'est puissamment développé dans les centres les plus actifs de l'enseignement supérieur. A part quelques retardataires, encore respectueux du *tabou* traditionnel, personne aujourd'hui parmi les maîtres et parmi la jeunesse des Facultés ne méconnaît plus l'importance et l'intérêt, parfois capital des recherches scientifiques, libres et désintéressées, sur l'histoire des religions et sur les problèmes d'ordre moral ou psychologique qu'elle soulève.

Depuis que nous sommes vraiment en République, les publications universitaires afférentes à ce genre d'études se sont multipliées dans de fortes

(1) L'Université de Paris. Novembre 1906.

proportions. Il suffit de relever la quantité de thèses de doctorat ès-lettres qui, depuis quelques années, portent sur des sujets d'histoire religieuse pour s'assurer que le mouvement signalé ici est considérable parmi l'élite de nos jeunes historiens et psychologues. L'organisation de notre enseignement supérieur en fournit, elle aussi, déjà quelques preuves; l'Histoire des religions tient une large place en général sur les programmes du Collège de France ; elle est représentée désormais à l'École pratique des hautes études par un groupe actif de maîtres de conférence, et elle ne tardera sans doute pas à pénétrer dans les cadres élargis de la Faculté des Lettres de Paris.

Il s'en faut cependant que ces résultats soient complets. En province il n'y a encore rien de correspondant. Les Universités, même les mieux montées, n'y ont encore aucun enseignement d'histoire religieuse et la place qui est faite à cette histoire dans les programmes de l'enseignement secondaire ou primaire supérieur est encore à peu près nulle. Il ne s'agit pas, c'est évident, de créer dans les lycées ou dans les écoles des cours spéciaux sur ces matières ; les programmes sont déjà bien suffisamment chargés pour que personne ne s'avise d'y ajouter encore quelque chose. Il importe simplement que les professeurs et les instituteurs aient eux-mêmes des notions suffisantes de l'histoire religieuse, pour pouvoir expliquer en connaissance de cause à leurs élèves tout ce qui s'y rattache dans leur enseignement général.

Je n'ai assurément pas l'intention de tracer ici des programmes, encore moins d'exposer en quoi le coefficient de valeur de l'histoire religieuse est de premier ordre dans l'histoire générale, en sorte qu'il est impossible de comprendre l'une sans l'autre. Il me suffit d'indiquer rapidement les bienfaits que l'on est en droit d'attendre de l'extension de ces études d'histoire religieuse pour la vie morale et sociale de notre pays.

La science et la religion ne sont pas, en effet, des domaines absolument séparés, comme on se plaît trop souvent à le répéter. Dans la vie réelle elles se côtoient et se pénètrent sans cesse, de même que la société civile et les sociétés religieuses sont inextricablement mêlées les unes aux autres. L'Église libre dans l'Etat libre est une belle formule sonore, dont un demi-siècle d'expérience a démontré la vanité. L'État ne peut pas plus ignorer les Eglises que celles-ci ne peuvent ignorer l'État, et les religions ne se peuvent pas distraire de la société générale où elles exercent leur action.

Il faut donc qu'ils apprennent à vivre ensemble et, pour cela, la première condition c'est de connaître — non pas *la* religion, ou *sa* religion, mais *les* religions. Il n'y a pas de meilleure école de largeur et de tolérance que l'histoire religieuse. Comme antidote contre l'esprit autoritaire d'un clergé ou les prétentions d'une religion à l'absolutisme, rien ne vaut l'histoire des dogmes, qui nous montre la genèse, l'épanouissement et la décadence des divers credos déclarés successivement intangibles. Y a-t-il

réfutation plus efficace de l'infaillibilité d'un pouvoir sacerdotal, que d'évoquer à ses côtés toutes les autres infaillibilités qui se sont succédé sur le globe ou qui coexistent encore aujourd'hui ? Qu'une orthodoxie, à quelque confession qu'elle appartienne, proscrive ces études comparatives, parce qu'elle en redoute les effets, rien de plus naturel. Mais la société laïque, pour laquelle il ne peut plus exister d'orthodoxie, a tout bénéfice à les provoquer et à en propager les enseignements. Quels merveilleux artisans de tolérance que ces recueils de confessions de foi où les systèmes autoritaires de toutes les Églises sont présentés dans l'enchaînement de leur succession historique comme autant de témoins de la vanité de leurs anathèmes !

École de scepticisme alors, l'histoire des religions ! Foyer d'irréligion ! A droite, on se lamente ; à l'extrême gauche, on se réjouit. Chacun tire, en effet, des conclusions conformes à son tempérament et s'en va chercher dans l'histoire religieuse des arguments pour les causes qui lui tiennent à cœur. A mesure cependant que l'on se familiarise davantage avec cette histoire et, surtout, à mesure que l'on s'assimile plus complètement la méthode historique, la sérénité de ses enseignements se dégage d'une façon plus sensible. Elle apprend, en effet, à reconnaître la valeur relative des choses que notre éducation séculaire nous porte à considérer au point de vue absolu, soit pour les approuver, soit pour les condamner. Elle seule nous permet de comprendre comment des doctrines qui nous paraissent absurdes aujourd'hui, des rites qui ont perdu leur sens pour nous, ou des institutions qui ne sont plus à nos yeux que des obstacles à la vie ont été en leur temps les expressions satisfaisantes des connaissances et des expériences morales ou sociales d'une portion de l'humanité, les créations hardies et bienfaisantes d'esprits réformateurs qui ont donné à l'âme humaine et à la société où ils vivaient la réponse appropriée aux besoins de leur époque. En leur retirant la valeur absolue que leur attribuent les conservateurs autoritaires prétendant satisfaire le présent par les mêmes moyens qui ont suffi au passé, l'histoire leur restitue la valeur relative que leur refusent les réformateurs intransigeants d'aujourd'hui prétendant appliquer au passé la même norme qu'au présent. Elle dégage ainsi des formes où il s'est pétrifié le sens intime des faits religieux ; elle met en lumière tout ce qu'il y a eu de puissance de vie en elles du temps où elles étaient vivantes, et tout ce qu'il y en a encore aujourd'hui pour ceux dont la mentalité est restée, elle aussi, enfermée dans le moule du passé. Elle montre les relations des diverses religions et des variétés de chacune avec les besoins profonds et permanents de l'âme humaine, dont les manifestations varient à l'infini, mais dont la nature intime est toujours la même. Elle met en lumière la lutte perpétuelle entre les religions du passé qui survivent au fond du cœur et de la conscience, à cause justement des satisfactions prolongées qu'elles ont procurées aux aspirations les plus sacrées de nombreuses générations antérieures, et les besoins religieux, moraux et sociaux du présent, qui réclament d'autres et de nou-

velles satisfactions correspondant aux connaissances et aux expériences d'une société transformée. Elle constate que l'on ne détruit une religion qu'en la remplaçant par une autre et que c'est des crises, qualifiées d'irreligieuses par leur contemporains, que surgissent les créations religieuses les plus puissantes et les plus actives.

L'histoire des religions n'est donc à aucun titre une école de scepticisme ou d'irréligion. Elle est antidogmatique, antiautoritaire. Elle sape par la base l'absolutisme spirituel, en montrant de quoi il est fait et sur quoi il repose. Mais, d'autre part, elle découvre à l'intelligence la valeur relative de toutes les croyances et de toutes les pratiques auxquelles l'humanité a eu recours, et si, par ce postulat de relativité, elle enlève à chacune de ces croyances ou de ces pratiques le droit de s'imposer à ceux qui n'en reconnaissent pas la valeur, elle fortifie par contre, chez tous ceux qui s'inspirent de ses leçons, le respect pour les croyances et les pratiques des autres, à condition qu'elles soient sincères et ne prétendent pas s'imposer à autrui.

L'histoire religieuse est vraiment libératrice, aussi bien du dogmatisme irréligieux que du dogmatisme religieux, car l'un et l'autre sont également principes de servitude. En mettant nos contemporains en présence des faits, elle les invite à juger par eux-mêmes, à ne pas jurer par des autorités extérieures, à ne pas livrer ce qu'il y a de plus sacré et de plus précieux pour chacun de nous, la vie intime de notre cœur et de notre conscience, le for intérieur, comme l'on dit en langage religieux, à d'autres qu'à eux mêmes. Elle fournit à l'homme les moyens de développer par lui-même sa personnalité spirituelle. Bien loin d'être l'ennemi de la religion, elle me parait, au contraire, être la collaboratrice de la religion moderne, qui consiste à élever toujours plus haut l'âme humaine vers les sources pures de la vie, de la justice et de la fraternité.

JEAN RÉVILLE,

Professeur à l'Ecole des Hautes Etudes, Professeur adjoint à la Faculté de Théologie protestante.

A propos de l'Extériorisation
DE LA PENSÉE

On sait qu'Allan Kardec a enseigné, dans son livre *La Genèse*, que la pensée est créatrice, c'est-à-dire qu'elle forme des tableaux fluidiques qui ont pour les voyants la même réalité que des peintures matérielles. Ce n'est pas la pensée elle-même que l'on perçoit ainsi, mais seulement sa représentation psychique, le fluide humain joue dans ce cas le rôle du gélatino bromure d'argent de la plaque photogra-

phique, avec cette différence essentielle qu'il enregistre aussi les couleurs.

Les lecteurs qui ont suivi l'étude de M. G. Delanne publiée l'année précédente sur l'extériorisation de la pensée, savent que cette théorie a reçu des consécrations nombreuses, émanant de savants qui ne songeaient guère qu'on pourrait en tirer cette conséquence.

C'est ainsi que nous avons vu que les suggestions de vésicatoires, de brûlures, etc. se réalisaient sur le corps du sujet avec une fidélité parfaite, reproduisant les contours de l'image que l'on avait suggérée au sensitif, qu'elle fût en forme de carré, de circonférence, d'étoile, de croix, etc., etc.

Il me paraît évident qu'un semblable dessin ne correspond à aucune topographie des nerfs de la peau ; et que pour expliquer ce phénomène il faut admettre que l'image mentale a été projetée du cerveau du sujet sur la partie du corps où son image s'est imprimée.

On peut admettre que les stigmatisés agissent d'une manière analogue, l'auto-suggestion produisant des effets semblables à ceux de la suggestion étrangère. On se souvient aussi que quelques expériences du commandant Darget ont prouvé que ces images mentales peuvent, dans certaines circonstances spéciales, se photographier. Il semble donc établi que le transport dans l'espace d'une image mentale est un fait d'autant plus certain qu'il a été contrôlé par les sévères observateurs de la *Société Anglaise de Recherches psychiques*, qui font dessiner par leur sujet une image qui leur a été transmise mentalement, et par Lombroso qui en a publié quelques cas assez réussis.

Dans ces matières, on ne peut trop multiplier les témoignages ; c'est pourquoi je crois bon de rappeler les expériences qui furent faites par des spirites dans des conditions de contrôle qui semblent satisfaisantes. En relisant la collection du journal *La Paix Universelle*, j'ai trouvé dans le n° du 1er-15 décembre 1891 le compte-rendu d'expériences de projection de pensées qui me semblent probantes, car M. Bouvier est connu depuis longtemps comme un observateur prudent et véridique et, de plus, les membres de la Société où ces expériences avaient lieu se connaissant les uns les autres, toutes les garanties morales semblent être réunies pour donner à cette relation l'authenticité nécessaire. Voici textuexellement l'extrait qui se rapporte à notre sujet :

M. Bouvier prend une trentaine de cartons roses absolument nets, ayant la forme de cartes de visite ordinaires. Il en fait choisir un au hasard par un spectateur, qui, pour mieux le reconnaître, lui fait une marque au crayon à peine visible. Ce carton est posé sur les autres, le côté marqué *en dessous*, de façon à ne présenter extérieurement que le côté indemne.

Un premier sujet les prend entre ses mains et fixe un instant le spectateur dont je viens de parler, puis précipite sur le carton désigné la ressemblance de celui-ci. Apres quelques secondes d'attention, ce sujet se croit assez sûr de lui-même pour reconnaître au milieu du paquet cette photographie d'un nouveau genre.

Les cartons sont mélangés et celui désigné est reconnu sans hésitation par le sujet.

Jusqu'ici, rien d'extraordinaire, car il est permis de faire les réflexions suivantes : du moment que le sujet a bien fixé le carton, il a pu faire une remarque quelconque dans le grain du papier ; une chose imperceptible pour tout autre aura pu le frapper pour le lui faire reconnaître au milieu de tous.

C'est l'hypothèse du point de repère imaginée par MM. Binet et Ferré pour expliquer l'expérience du portrait suggéré, qu'une loupe agrandit, qu'une glace reflète, etc. Disons, en passant, que cette hypothèse me paraît bien insuffisante quand au lieu d'un portrait suggéré sur le carton, ce sont plusieurs lignes d'écriture que le sujet doit retrouver, car, ici, en retournant le carton par ses bords, on obtient des combinaissons si compliquées qu'il faudrait une prodigieuse mémoire au sujet pour s'y retrouver avec des points de repère.

Mais voici qui détruit tout à fait cette hypothèse pour y substituer celle d'une véritable projection mentale.

A ceci il y a une réponse, c'est l'expérience suivante :

Les cartons sont mélangés à nouveau et remis à *un autre sujet*, qui les tient et les voit de près pour une première fois. Donc il n'a pas pu prendre connaissance des remarques qui auraient pu être faites par le premier sujet. Malgré cela, il reconnaît également celui désigné, preuve qu'il y a bien quelque chose d'apparent, visible seulement pour certaines personnes ; car plusieurs disent positivement voir une forme fluidique, quelque chose de légèrement vaporeux, ayant une certaine ressemblance avec le spectateur fixé une première fois.

Il me paraît que l'on peut ici critiquer le mode opératoire en disant que le second sujet ayant assisté à l'expérience, sait d'avance ce qu'il doit voir, ce qui est une faute, car s'il reconnaît le carton parmi les autres, ce peut être par l'odeur qu'y a laissée le premier

sujet ou, pour les spirites, par le fluide resté sur le carton, et il peut se suggestionner qu'il y voit un portrait, celui du Monsieur fixé par le premier sujet.

Une autre série d'expériences paraît avoir éliminé ces possibilités d'erreur. Je la trouve dans la n° du 16-31 décembre du même journal.

M. Bouvier ayant eu le désir de contrôler le phénomène (des créations fluidiques de la pensée), de façon à éviter toute objection possible, en faisant intervenir la théorie des hallucinations, créa lui-même, mentalement, des formes sur des objets préparés dans la journée en dehors de toute personne pouvant l'influencer par leur présence ; il prit pour cela les cartons roses dont nous avons déja parlé, et des cartes de visite ne pouvant offrir aucun trait saillant capable de les faire reconnaître les unes parmi les autres ; bien que ces précautions n'aient aucune raison d'être comme nous allons le démontrer.

Les premières dispositions prises, il prit au hasard, au milieu des autres, trois cartes de visite et trois cartons roses, sur chacun desquels il fit une remarque particulière ayant, la plupart, pour être reconnues, besoin d'être vues à la loupe ; ensuite il prit ceux-ci les uns après les autres, et y fixa par sa pensée soutenue un instant, les diverses formes énumérées plus loin, ayant soin, après chaque opération, de noter à part sur une feuille de papier la contremarque et l'objet fixé sur chacun d'eux, qu'il mélangea ensuite avec sa couleur respective ; et il attendit l'heure de la réunion, c'est-à-dire le soir, pour continuer cette expérience commencée dans la journée.

A huit heures et demie du soir, tous les membres du groupe fermé étaient présents, M. Bouvier propose aux sensitifs venus à la séance de chercher s'ils ne verraient rien sur les cartons qui leur sont présentés, les roses les premiers.

Le premier essai est nul, le sensitif qui les tient n'y voit rien de particulier ; il cherche de nouveau et, cette fois, il croit voir sur l'un d'eux, sans en être bien sûr, une tête d'animal qu'il ne peut définir d'une façon certaine, mais il croit que c'est un tigre ou un lion. Sur un autre, quelque chose de trop confus pour se prononcer ; sur un troisième, une figure ronde comme une figure d'enfant.

Le mélange est fait de nouveau ; un deuxième sensitif trouve sans hésitation, au milieu des cartons et dans l'ordre suivant, les trois cartons déjà vus par le premier : sur l'un une tête d'enfant ; en second lieu quelque chose d'indéfinissable ; en troisième lieu, une tête de chat. Un troisième sensitif ne voit rien.

L'expérience continue ensuite avec les cartes de visite.

Le premier sensitif trouve sur l'une d'elles quelque chose qui a la forme d'un bouquet ; sur une deuxième une tête humaine ; sur une troisième quelque chose qui a la forme d'un cœur. Les cartes sont mélangées, le

second sensitif les retrouve dans l'ordre suivant : sur la première, il voit une tête de chat, sur la deuxième une tige supportant une étoile, ou quelque chose d'approchant ; sur la troisième une tête d'homme.

Le troisième sensitif trouve seulement une tête sur l'une de ces dernières cartes, mais il ne voit qu'imparfaitement ce qu'il y a sur les autres, quoiqu'il sache les retrouver après avoir été mélangées.

Au fur et à mesure que les sensitifs donnent des détails au sujet de ce qu'ils voient, M. Bouvier contrôle les cartons et fait les annotations nécessaires sur la feuille de papier où, au préalable, il prit le double des contremarques faites par lui pour reconnaître l'objet fixé sur chaque carton.

Le résultat, sans être absolument conforme, n'en est pas moins satisfaisant. Le tableau suivant en est une preuve.

Ordre dans lequel les images mentales ont été précipitées sur les cartons, et signe correspondant à chacun d'eux		Ordre dans lequel ont été trouvés les cartons et indiquées les visions des sensitifs			
Cartons roses	Cartes de visite		Cartons roses		Cartes de visite
1 Une chaise	*a* Une tête de chat	1er. sensitif	3 { Animal Tigre ou Lion 1 Quelque chose de confus 2 Figure d'enfant	1er sensitif	*c*. forme de bouquet *b*. tête humaine *a*. Un cœur
2 Le fils de M. Bouvier	*b* Madame Bouvier	2e sensitif	2 Une tête d'enfant. 1 Ne peut définir 3 Tête de chat	2e sensitif	*a* Tête de chat *c*. Tige avec étoile *b*. Tête d'homme
3 Un chat	*c* Un chrysanthème	3e sensitif	Ne trouve rien	3e sensitif	*c*. Rien *b*. Une tête *a*. Rien

Il est facile de voir par ce qui précède que le vouloir de M. Bouvier avait dû créer quelque chose sur les cartons, puisque chacun d'eux est retrouvé par les sensitifs dans l'ordre indiqué ci-dessus, et désigné d'une façon assez claire pour reconnaître que les formes vues sont bien approchantes de celles voulues par l'opérateur. Il n'y a que pour la chaise que rien n'est défini, quoique le carton soit également trouvé en offrant une forme plus ou moins vague. Pour le reste, il y a quelque analogie entre un cœur et une tête de chat vue de face ; il en est de même pour le chrysanthème vu sous la forme d'une tige qui soutient une étoile.

Toutes ces expériences ont été renouvelées et ont donné la plupart du temps les mêmes résultats, quoique les sujets fussent différents et que les expériences aient eu lieu indépendamment les uns des autres, toujours à l'état de veille.

Nous regrettons que les expériences ultérieures n'aient pas été notées avec le même soin, car il eût été intéressant de comparer le pourcentage des réussites et des insuccès. Puis, parmi les réussites,

on eût aimé à voir préciser encore davantage la réalité de la vision, en mettant entre les mains d'un sensitif un crayon, pour lui faire délimiter les contours de l'image vue par lui. D'autre part, nous aurions voulu savoir quelle est la puissance de visualisation de M. Bouvier, car il me semble que la propriété de voir nettement les images mentales doit aider beaucoup à la matérialisation et à la projection de cette image sur les cartons.

Que d'études intéressantes il y aurait à faire sur ces sujets passionnants, si les groupes spirites voulaient s'occuper scientifiquement de ces questions, qui sont cependant d'une importance fondamentale pour leurs théories. Il est vrai que les Instituts formés spécialement pour porter la lumière dans ces matières ne s'en occupent pas davantage, bien qu'ils aient l'argent, le temps et les capacités nécessaires pour mener à bien ces recherches ! Que ceci soit une excuse pour l'indolence de nos frères spirites.

PAUL DUPORET.

L'Avenir de la Religion

Ceux d'entre nous qui ont vécu sous le second Empire, se souviennent que les Républicains, formant l'opposition, réclamaient du gouvernement et promettaient à leurs électeurs toutes les libertés, et spécialement la liberté religieuse, la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Ceci était un des principaux articles de leurs programmes électoraux.

Pour peu que l'on fût naïf, on pouvait espérer que, si jamais ces avocats de la libre pensée arrivaient au pouvoir, un de leurs premiers acte serait de faire ou tout au moins de préparer par une propagande adroite et vigoureuse, la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Ceux qui nourrissaient cet espoir ont dû être bien déçus dans leur attente.

Pour des motifs que nous ne voulons pas discuter, ni même exposer ici, les opposants devenus gouvernants sont restés coi. Non seulement ils n'ont plus parlé de la séparation, mais ils ont fait tout leur possible pour maintenir les rapports de l'Eglise et de l'Etat

et en resserrer les liens. Il a fallu, pour qu'ils s'occupassent de cette réforme, qu'ils fussent poussés à bout par le pape, et ce n'est qu'à contre-cœur, la mort dans l'âme, semble-t-il, qu'ils s'y sont résignés. Si l'on doute de ce fait, on peut s'en rapporter au témoignage de M. Combes, l'initiateur du mouvement séparatiste, qui disait récemment à un journaliste :

« Voilà le point qu'il importe avant tout de mettre en lumière, parce qu'il établit les responsabilités. La séparation de l'Eglise et de l'Etat pouvait être dans le programme de la démocratie, mais c'est le Saint-Siège qui l'a rendue brusquement et immédiatement nécessaire. »

La séparation est donc votée, mais elle n'est pas faite, on le sent bien, et la question religieuse revient ainsi sur le tapis. Ce que l'on a négligé de faire depuis 36 ans : démontrer au public son utilité, sa nécessité, il va falloir le faire maintenant. Mieux vaut tard que jamais. C'est sans doute ce qu'a compris M. de Lanessan en écrivant un ouvrage dont le titre est suggestif : L'ETAT ET LES ÉGLISES EN FRANCE *depuis les Origines jusqu'à la séparation*, qui vient d'être livré au public par l'éditeur Alcan. (1)

Quelles seront les conséquences de cette importante et mémorable réforme ?

Les catholiques, hommes de peu de foi, se croient perdus. Ils n'osent plus dire que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre leur Église. Ils ne se trompent peut-être pas.

Leurs adversaires espèrent bien que, non seulement le catholicisme, mais toute religion va disparaître, au moins dans les pays les plus civilisés, pour le plus grand bien de l'humanité. Ils sont peut-être dans l'erreur.

C'est ce que nous voulons examiner ici sommairement.

*
* *

Voltaire a dit : Satan, c'est tout le christianisme.

Il est certain que le « Malin » est le jeune premier du drame catholique et que son rôle supprimé, la pièce devient injouable. S'il n'y avait pas eu de Satan, il n'y aurait pas eu de péché originel,

---

(1) *L'Etat et les Eglises de France depuis les Origines jusqu'à la séparation*, par J. L. de Lanessan, 1 vol. in. 16, prix 3.50. Paris, Félix Alcan éditeur, 1906.

donc, pas d'incarnation, pas de rédemption, pas de paradis ni d'enfer, pas de messes, pas d'indulgences, etc. Alors, quoi ?... .

Il est non moins certain que le personnage de Satan est usé et ne produit plus son effet. Les petits enfants mêmes n'en ont plus peur. Le jeune premier est devenu trop vieux.

Le christianisme se trouve donc condamné irrémissiblement, ou à mourir, ou à se transformer, à renoncer à ses dogmes fondamentaux : Satan, le péché originel, la vie unique, suivie du paradis ou de l'enfer éternel, et quelquefois du purgatoire. Mais alors, ce ne serait plus le christianisme. Si Jésus n'est plus Dieu, s'il n'est même pas Sauveur, il n'est plus rien qu'un homme comme les autres, un homme d'élite, soit ; mais un homme.

Si les dogmes, non seulement catholiques, mais chrétiens, tombent, ils entraînent dans leur chute la hiérarchie catholique.

Le catholicisme et même tout le christianisme peuvent donc mourir et mourront effectivement sous peu, suivant toute apparence, mais toute religion mourra-t-elle ? C'est là une autre question.

« Non seulement, dit M. de Lanessan, il n'y a plus en France aucun républicain convaincu, comme l'étaient nos aïeux de 1793, de la nécessité d'une religion d'Etat, mais encore il n'y en a pas un seul qui ne considère la laïcisation totale de l'État comme la sauvegarde indispensable de la plus précieuse des libertés, celle de la conscience.

« En second lieu, l'ardeur de la foi s'est beaucoup atténuée dans notre pays depuis un siècle, sous l'influence du progrès réalisé par les sciences et l'instruction. La découverte des vérités naturelles nuit sigulièrement aux mystères du surnaturel. L'esprit critique s'est exercé jusque sur les dogmes et les textes sacrés les plus vénérés. »

De ces considérations et de plusieurs autres, il résulte, ajoute l'auteur, « ce que les mandements des évêques et les discours prononcés dans les congrès sacerdotaux constatent : un affaiblissement tel de la foi que beaucoup de prêtres des diverses religions se demandent si les Eglises pourront vivre désormais avec les seules ressources de leurs fidèles. »

En conséquence, M. de Lanessan considère la séparation comme le dernier terme d'une évolution dont les phases sont déterminées au-

jourd'hui par le progrès de la science et la diffusion de l'enseignement. »

Si la sentence de M. de Lanessan était portée seulement contre le catholicisme et même contre la plupart des religions existantes, nous serions d'accord, je l'ai déjà dit. Mais qu'il n'y ait jamais eu et qu'il ne puisse y avoir aucune religion acceptable pour l'esprit et le cœur humains, que l'esprit de religion et même de superstition soit mort, si tant est qu'il ait jamais existé, c'est ce qui mérite un plus profond examen.

*
* *

Une première preuve que la foi — la crédulité, si l'on préfère — n'est pas morte parmi les hommes, c'est la grande confiance que l'on accorde si précipitamment à tous les médecins microbiologistes, charlatans, occultistes, (qui ne se *désoccultent* jamais, et pour cause). Leurs succès sont peu durables ? C'est vrai ; mais ils suffisent pour prouver que le feu religieux n'est pas mort et dort seulement sous la cendre, attendant qu'un prophète ayant plus de souffle que les précédents, le ranime.

Comment peut-on dire que la foi est morte, ou seulement qu'elle diminue, quand on voit les peuples les plus civilisés, après une expérience de plus d'un demi-siècle, adorer le suffrage universel, croire aux candidats, avec plus d'intrépidité et d'absurdité que n'en ont jamais montré les peuples les plus sauvages pour leurs fétiches ?

M. de Lanessan nous parle des progrès réalisés par les sciences et l'instruction, de l'esprit critique qui a renversé les dogmes.

La critique n'est que la critique : elle démolit et n'édifie pas. Elle a pu saper les doctrines catholiques, mais rien ne prouve que d'autres doctrines ne s'élèveront pas sur lesquelles la critique usera sa lime. Elle ne vaut que pour le passé.

Quels rapports les progrès des sciences ont-ils avec le recul de la religion ? « Les vérités naturelles nuisent aux mystères du surnaturel. » Où sont-elles, ces vérités naturelles ? J'ai beau regarder de tous côtés, je ne vois dans la nature que des mystères, et dans les sciences que des hypothèses dont la plupart sont invraisemblables et même absurdes.

Quelle est l'origine des mondes ? Mystère. Ils procèdent d'une

nébuleuse ? Hypothèse aussi nébuleuse que la nébuleuse elle-même.

Et sur notre globe, quelle est l'origine de la vie ? Mystère. Quelle est sa loi ? Evolution, transformisme ? Hypothèse sans aucune preuve d'observation ni d'expérience, et incompréhensible.

Et nous-mêmes, d'où venons-nous, où allons-nous, que sommes-nous ? Mystère. Nous marchons vers le Progrès, dit la Science. Encore une hypothèse et, de plus, en contradiction avec les principes essentiels de la science moderne, qui rejette toute finalité.

Sommes-nous plus forts en psychologie qu'en biologie ? Le matérialisme qui en fait la base est toujours une hypothèse : l'intelligence est une sécrétion du cerveau ; le cerveau est un produit ultime de l'organisme. Et l'organisme ? Mystère.

En sociologie, c'est bien autre chose. C'est le socialisme qui règne ; or, quels sont ses principes ? Le socialisme a sa trinité, comme le catholicisme : la loi d'airain, la plus-value, la lutte des classes. Tels sont ses trois mystères.

Mystères dans toute la force du terme, et démentis par l'expérience de tous les jours, comme il est facile de s'en rendre compte.

En vertu de la *loi d'airain*, l'ouvrier ne reçoit en salaire que tout juste ce qui lui est nécessaire pour ne pas mourir de faim, et le patron garde tout le reste pour lui.

Comment se fait-il donc que tous les ouvriers n'obtiennent pas les mêmes salaires, ni dans la même industrie, ni dans des industries différentes, alors que tous ont à peu près les mêmes besoins ? Mystère.

La *plus value* est la part du lion que l'entrepreneur prélève sur le travailleur. Il faut, disent les socialistes, 6 heures de travail à l'ouvrier pour gagner la subsistance ; le patron lui paie ces 6 heures, mais il le fait travailler pendant 12 heures, et garde le produit des 6 autres pour lui. C'est la *plus value*.

Si c'était là une loi générale, tous les patrons devraient s'enrichir, sans qu'aucun d'eux fasse faillite, et tous devraient s'enrichir en proportion du nombre d'ouvriers qu'ils occupent. Soumettez cette prétendue loi à l'épreuve de l'expérience, vous verrez que quelques patrons s'enrichissent, que les plus nombreux équilibrent leur budget et que quelques autres se ruinent. Etudiez la science économique, vous apprendrez que la loi de concurrence réduit

l'intérêt des capitaux et les profits des entreprises à leur taux normal, c'est-à dire au taux qui permet de maintenir la civilisation, et que, par conséquent la plus-value est un mythe.

La *lutte des classes* est le mystère de la rédemption dans la religion socialiste. C'est, nous enseignent les docteurs de la nouvelle Eglise, c'est en ruinant les patrons par tous les moyens possibles, que les ouvriers sortiront de « l'enfer capitaliste ». C'est en confiant à l'Etat tous les capitaux, tous les instruments de production, que les travailleurs s'émanciperont de la servitude.

Comment la ruine des patrons, qui fournissent le travail et les salaires aux ouvriers, pourra-t-elle conduire ceux ci dans le paradis ? Comment le monopole de la richesse par l'Etat, « le trust social » émancipera t-il les ouvriers ? Comment seront-ils plus libres quand ils n'auront même plus la liberté de changer de maître ?

*
* *

Au point de vue doctrinal, le scientisme moderne n'est donc pas moins fidéiste que le catholicisme. L'esprit religieux n'est ni mort, ni mourant, il est même plus vif, et nous pouvons ajouter plus superstitieux que jamais. Mais la doctrine n'est pas tout, il y a encore le culte et la morale.

Du culte il n'y a rien à dire. Les cérémonies catholiques ne feraient aucun mal, si les frais en étaient payés par les assistants et non par les contribuables. La séparation aura pour résultat de rétablir l'ordre et la justice sur ce point. En sera-t-il de même dans la religion scientifique ? Renoncera-t-on, par exemple, aux subventions théâtrales, qui font payer les frais des représentations par ceux qui ne veulent ou ne peuvent pas aller au théâtre ?...

Quant à la morale, qui dérive, dans sa plus grande partie, de la doctrine, nous ne pouvons guère qu'acquiescer aux critiques que font les scientistes de la morale catholique, puisque, comme eux, nous reconnaissons l'absurdité de la doctrine ; mais il ne suit pas de là que la morale scientifique soit meilleure.

Quoique la science se proclame *afinaliste* et prétende écarter de ses spéculations toute finalité, en pratique, elle a son Dieu qu'elle appelle *Idéal,* pour se distinguer, en paroles, de la religion. Cet Idéal, c'est le *Progrès*. C'est à ce nouveau Moloch qu'elle sacrifie non seulement, comme certains peuples anciens, les enfants de la génération présente, mais toutes les générations futures sur les-

quelles elle rejette les frais du culte qu'elle rend à cette idole d'osier.

Je m'explique. C'est pour activer le Progrès que l'Etat *scientifique* (puisqu'il est dirigé par les savants) multiplie indéfiniment les impôts et contracte emprunts sur emprunts, rejetant ainsi sur les générations à venir les dépenses faites par les générations présentes.

Pour se disculper de cette iniquité, on dit que nos neveux jouiront des améliorations économiques et sociales réalisées à l'aide de ces emprunts

Il est aisé de répondre : 1° Vous aussi, vous avez hérité de vos ancêtres et ils ne vous ont que peu ou point laissé de dettes. L'octogénaire de La Fontaine n'empruntait point pour planter des arbres qui ne devaient donner de l'ombre et des fruits qu'à ses héritiers.

2° Que savez-vous si ce que vous considérez comme des biens ne sera pas estimé comme des maux par vos successeurs ? Que diriez-vous si, au moyen-âge, on avait emprunté à perpétuité pour construire des cathédrales dont vous ne voulez plus ?

La morale scientifique, tout aussi bien que la morale religieuse, réclame de ses fidèles l'accomplissement du devoir, le dévouement, le sacrifice. Mais à quel titre le devoir ? Pourquoi le dévouement ? Pour qui le sacrifice ?

Si nous ne sommes qu'un peu de matière organisée, qui passe comme un éclair pour retomber dans le néant, quel devoir avons-nous à remplir ? Jouir du peu de vie que la nature aveugle nous a accordé. Si nous sommes des singes transformés, vous me valez, mais je vous vaux ; nous ne nous devons rien. Pourquoi me dévouerais-je pour vous, ou vous pour moi ? Pourquoi déchirerais-je une page du livre de ma vie à votre profit ? Pourquoi sacrifierais-je mon plaisir au vôtre ?

« Ce n'est pas, dit-on, aux individus que vous devez le dévouement et le sacrifice de vous-même, c'est à la *Société*, à la *Patrie.* »

Qu'est-ce que la société ? Qu'est-ce que la Patrie ? Ce sont des mots abstraits qui se concrétisent et prennent une personnification dans les gouvernants. Il suffit donc que je trouve le gouvernement mauvais — et j'en suis seul juge dans votre système, — pour que je ne vous doive rien, et même pour que mon devoir soit de vous renverser.

Devoir, dévouement, sacrifice, sont de très belles choses pour les

gouvernants qui en recueillent les profits ; mais pour les gouvernés, s'il n'y a aucune compensation, c'est une duperie.

La morale scientifique est donc aussi religieuse ou plutôt aussi superstitieuse que la morale catholique. Pour l'accepter et la pratiquer, il faut avoir la foi et abdiquer la raison.

Au moins le catholicisme donnait l'espérance d'une autre vie où le dévouement et le sacrifice seraient récompensés. Espérance, à vrai dire. bien précaire, vu le petit nombre des élus et l'étroitesse du chas de l'aiguille par où le chameau doit passer, mais espérance tout de même. En scientifisme, aucune compensation ; on peut dire paraphrasant le poète : Vous qui vivez, laissez toute espérance.

La morale socialiste est plus logique. Par la lutte des classes, elle amei te les citoyens les uns contre les autres, elle fomente la guerre de tous contre tous, ce qui n'empêche pas les socialistes de se dire pacifistes ; les contradictions ne leur coûtent guère.

Cependant la morale socialiste n'est pas moins fidéiste que les autres. Tous les chefs du socialisme proclament — non, ils se gardent bien de proclamer, ils conviennent entre eux — que la révolution sociale n'arrivera — supposé qu'elle arrive — que dans un temps très éloigné, après que de nombreuses générations se seront dévouées, sacrifiées pour la cause.

Ainsi les soldats de l'armée socialiste sont des moines d'un nouveau genre, se sacrifiant pour gagner un ciel imaginaire qu'ils ne verront jamais puisque, dans leur doctrine, la vie présente est unique. Quant à leurs abbés ou généraux, ils s'attablent au banquet budgétaire : députés, sénateurs, ministres.

*
* *

On voit par cet aperçu que, non seulement la religion — ce qui relie les cœurs et les esprits, mais la superstition — la croyance aux choses les plus absurdes, — est plus vivace que jamais, et que M. de Lanessan se trompe lorsqu'il vaticine la fin des religions.

Les catholiques peuvent se rassurer : leur religion survivra à la séparation ; elle pourra durer au moins autant ou plus que le scientifisme et le socialisme, ses concurrents ; elle n'a rien à craindre de pareils adversaires.

La séparation de l'Eglise et de l'Etat est-elle donc une œuvre inutile ? Il s'en faut de beaucoup. L'union de l'Eglise et de l'Etat a été la source d'une infinité de maux et, spécialement de la déca-

dence de l'esprit religieux et de son remplacement par l'esprit superstitieux et par l'athéisme, qui est la superstition suprême.

En religion, comme en tout, la liberté est féconde et seule féconde. De la liberté religieuse, de la séparation résultera une résurrection des études religieuses; de nouvelles doctrines naîtront, de vieilles se transformeront; de leurs luttes loyales entre elles pour la vérité et le bien se dégageront des idées générales qui feront la base, non pas d'une seule religion, qui se trouverait ainsi en possession du monopole des consciences, — car les hommes ne seront jamais tous sages de la même manière : ce serait folie! — mais plusieurs religions, qui se surveilleront, se contrôleront mutuellement, et travailleront de leur mieux à satisfaire les besoins religieux du public.

Parmi ces religions il y en aura sans doute une qui sera supérieure aux autres par sa valeur intrinsèque ou par le nombre de ses partisans. Peut-on prévoir quelle sera cette privilégiée, par la nature et non par la loi? Essayons.

La science a raison de vouloir tout ramener autant que possible à la raison et à l'expérience. Son tort est de ne pas observer les préceptes qu'elle prétend imposer aux autres. Nous en avons donné quelques preuves palpables.

La religion de l'avenir, tout en satisfaisant les besoins esthétiques et éthiques du cœur humain, sera donc autant que possible, d'accord avec la raison et l'expérience.

Non seulement elle croira à l'existence de Dieu, comme la catholique; et comme la Science croit à l'Idéal; mais elle démontrera que cette hypothèse suprême est la condition nécessaire de l'exercice de notre raison, et elle se gardera de déterminer la nature et les attributs de ce grand Inconnu, sachant bien qu'un Dieu défini est un Dieu fini.

Non seulement elle croira à l'existence de l'âme, mais elle prouvera par le raisonnement et par les faits que l'âme est supérieure au corps et elle démontrera la préexistence et la survivance de l'âme au corps, avec toutes les conséquenees qui en découlent.

— Mais, dira-t-on, cette religion future dont vous posez les bases, c'est précisément le spiritisme.

— Je ne dis pas le contraire, et je laisse au temps le soin de prononcer en dernier ressort. On pourra d'ailleurs changer le nom

et l'on n'y manquera pas : le magnétisme est bien devenu *persona-grata*, sous le nom d'hypnotisme.

ROUXEL.

Correspondance

Carcassonne, le 8 Novembre 1906.

Cher Monsieur,

Nous avons fait le projet, de concert avec le cercle de Toulouse, d'essayer un nouveau genre de propagande en vue de répandre nos chères idées spirites, et cela au moyen des journaux de notre région, la publicité étant, à notre point de vue, d'un grand concours ; voici l'insertion que nous désirons faire paraître sur la *Dépêche* (journal à 12 éditions) le plus de fois possible dans le courant du mois :

Après la Mort, par Léon Denis	2 fr. 50
L'Ame est immortelle, Gabriel Delanne	3 fr. 50
Le livre des Esprits, Allan Kardec	3 fr. 50

Recommandés par des chercheurs indépendants qui ont trouvé la consolation et le pourquoi de la vie.

Franco de port. Librairie X... Toulouse.
— Z... Carcassonne.

. . . .

Il est incontestable que le spiritisme fait son chemin et prend des proportions assez considérables, mais pourquoi n'activerions-nous pas sa marche ! quelques villes sont privilégiées par le fait des conférences qui y sont données, mais, par contre, combien d'autres sont déshéritées n'ayant jamais entendu, par qui que ce soit, parler de cette croyance.

Le journal va partout, dans les grands centres, les villages et les hameaux les plus reculés. Il est lu par toutes les classes, le riche, le pauvre, l'artisan ; pourquoi donc ne nous servirions-nous pas de cet intermédiaire qui est à notre disposition, lequel rendrait de réels services à notre doctrine.

Le spiritisme, il est vrai, est assez répandu, mais beaucoup de personnes ne le connaissent que sous le rapport de la raillerie, et un plus grand nombre, le plus considérable, n'en possède aucune notion, car il y a lieu de se pénétrer que l'enfant à qui l'on a donné un enseignement primaire, devient, lorsqu'il commence à travailler, entièrement insouciant, et ne cherche à retirer de son labeur qu'un peu de bien-être matériel, malgré les soucis et les épreuves qu'il doit endurer, et cela sans en approfondir la cause.

Croyez-vous, cher Monsieur, que la Mère éplorée réclamant son enfant disparu, se lamentant auprès d'une tombe, ne soit pas prête à concevoir les bienfaits du spiritisme : l'époux ou l'épouse ne peut croire que tout est fini et qu'il est pour toujours séparé de sa compagne. Que ses yeux tombent sur ces lignes portées sur le journal « *Après la Mort*, *l'Ame est immortelle* ». . etc., ces titres seuls l'intrigueront, sa pensée sera captivée, il voudra connaître et voir s'il peut trouver un peu de consolation, il se procurera ces ouvrages et alors il sera convaincu de la survivance de l'âme.

Dans les œuvres de notre Maitre « Allan Kardec » nous avons choisi le livre des Esprits,parce que ce mot « Esprit» frappe surtout l'imagination ; soit sceptiques ou simples curieux, tous sont avides de savoir ce que peut être un esprit ou si c'est un être à part.

Si ce genre de propagande, d'après vous, est faisable, une plus grande extension pourrait y être donnée,et voici comment :

La *Revue scientifique et morale du spiritisme* pourrait en prendre l'initiative, à l'effet de faire paraître dans les grands quotidiens de Paris, *le Matin, le Petit Journal*, etc... une annonce similaire ; il serait facile de trouver une librairie de Paris qui se chargerait de faire les envois franco de port, ou mieux encore la rédaction de votre Revue expédierait directement; dans ce cas son adresse serait mentionnée dans les insertions.

Quant aux fonds nécessaires, un chaleureux appel fait à tous les spirites aurait pour résultat de pourvoir largement aux dépenses, d'autant plus que la souscription ouverte serait permanente. Faisant paraître sur la revue les sommes reçues dans le courant du mois, les fonds afflueraient continuellement, il n'y aurait donc lieu qu'à baser les frais de publicité selon la caisse.

Nous serons très heureux, cher Monsieur, de connaître ce que vous pensez de notre idée en voulant nous faire savoir, si vous autorisez que votre nom soit mentionné pour les motifs énoncés, en vue des bienfaits qui pourront en ressortir.

Dans l'attente du plaisir de vous lire, veuillez bien recevoir, Monsieur et cher Frère en croyance, nos plus fraternelles cordialités.

Pour les groupes spirites de Carcassonne et de Toulouse,

GABRIEL MALGRA.

23, Boulevard Barbès à Carcassonne.

*
* *

Nous ne pouvons qu'aprouver le projet de notre correspondant, car il est certain que plus le public connaîtra nos doctriness et mieux il pourra en apprécier la puissance moralisatrice, en même temps que les trésors de consolation qu'elle renferme.

Au point de vue commercial, il nous semble que la librairie Spirite, 42 rue St-Jacques, est la maison tout indiquée pour faire les envois, puisque depuis très-longtemps c'est elle qui édite les principaux ouvrages Spirites. Nous publierons avec plaisir les lettres de nos lecteurs qui voudront bien nous donner leur avis sur cette intéressante proposition.

Une séance de Miller chez Mme Noeggerath

N'est-ce pas une chose étrange et fantastique pour notre génération sceptique et matérielle que de voir des êtres de l'autre monde : esprits familiers, fantômes de défunts, formes fugitives et tremblantes, créées et animées un instant par les âmes de ceux que nous avons aimés, paraître au milieu de nous, se mêler quelques minutes à notre vie, nous témoigner leur tendresse, parler, rire, chanter avec nous, puis s'évanouir et rentrer dans cet au-delà mystérieux qui nous attend tous ? Aussi, malgré les preuves les plus convaincantes, malgré les témoignages les plus imposants, l'incrédulité du grand nombre résiste-t-elle à l'évidence et parmi ceux qui ont observé ces phénomènes, il en est encore beaucoup dont le concept peu préparé à de tels prodiges, ignorants des lois de l'esprit, inconscients des forces obscures et profondes de l'au-delà et des états subtils de la matière, préfèrent tout supposer : l'hallucination, la fraude, ou bien recourir à quelque hypothèse saugrenue plutôt que d'admettre la réalité éclatante qui condamnerait toutes les opinions d'antan. Il n'y a pas de place dans leur conception, pas de case dans leur cerveau pour la notion d'un monde invisible. C'est la conséquence des influences ambiantes et d'une éducation trop terre à terre.

C'est pourquoi, tout en la réprouvant, nous ne saurions nous étonner de la suspicion dont les médiums à matérialisations ont été l'objet de la part des sceptiques, ni des procédés discourtois, même cruels, qu'ils ont eu à subir de leur fait. Les subterfuges, les tricheries auxquels certains industriels se sont livrés, justifient, d'autre part, dans une certaine mesure, les précautions prises dans les expériences de ce genre.

Mais avec Miller toute suspicion tombe, toute hésitation s'évanouit devant la puissance, la beauté, la variété des manifestations. Tout assistant impartial ne peut que rendre témoignage de l'authencité des phénomènes produits par la faculté de ce médium admirable.

Miller qui est français, originaire de Nancy, où il a sa famille,

n'est pas un professionnel. Il donne ses forces, sa santé, une part de sa vie dans le seul but de fournir des preuves de la survivance. Son désintéressement est absolu. Quoique ruiné par le désastre de San Francisco qui a détruit son avoir, il refuse toute indemnité et supporte seul les frais d'un long et dispendieux voyage. Pourtant, il faut le reconnaître, il est peu encouragé dans son apostolat: Les savants d'outre-mer lui ont imposé plus d'une fois, comme moyens de contrôle, des conditions très dures, le garottant au point de faire pénétrer les cordes dans sa chair, scellant les liens avec des cachets de cire ou de plomb qui ont laissé sur lui des traces de brûlure, lui imposant, en un mot, de véritables tortures qu'il a subies avec stoïcisme dans l'intérêt de la science et de la vérité, mais dont il ressent encore les effets. De là son aversion, mettons son appréhension pour les milieux scientifiques et sa préférence marquée pour les réunions de croyants, où l'harmonie des pensées et les vibrations sympathiques des forces créent des ambiances plus favorables à la production des phénomènes.

L'impresssion, dès lors, est plus vive. Elle est graduée par un ensemble de manifestations qui, des plus simples, montent par un *crescendo* ménagé jusqu'à des apparitions fantômales de l'aspect le plus saisissant. C'est ce qui se produit en notre présence.

Le dimanche 14 octobre, l'assistance est nombreuse, 22, rue Milton. Une trentaine de personnes garnissent le petit salon de « bonne maman », qui les accueille et les place avec ce tact parfait et cette bonne grâce affectueuse qui la rendent si chère à tous ses amis. Dans le nombre nous remarquons le Dr Encausse, le Dr Dusart, le commandant Heidet et son fils, Ouiste, de la *Revue Spirite*, Majewski, Mme Laffineur, M. et Mme Letort, etc. etc.

Dans un coin de la pièce, deux rideaux tendus forment un cabinet de matérialisations. Je suis placé près de l'ouverture et je puis observer les manifestations dans leurs moindres détails.

Au début de plusieurs séances précédentes, le médium avait été déshabillé et revêtu d'étoffes sombres. Et comme, m'a t-on dit, au cours de ces séances, entre autres à celle qui eu lieu le jeudi 11 chez M. Gaston Méry, Miller se montra à l'assistance tenant une apparition par la main, dans des conditions défiant toute supercherie, on considéra comme superflu et discourtois d'imposer de nouveau des conditions rigoureuses d'expérimentation dont le médium

a eu naguère tant à souffrir. Miller avait fait ses preuves. Insister eût été du plus mauvais goût. Cependant le cabinet fut visité minutieusement au préalable.

D'abord un certain nombre de formes apparurent successivement en dehors des rideaux, formes assez vagues, manifestations imprécises et peu concluantes ; des voix sourdes prononcèrent des noms d'esprits. Mais dès que Miller se fut placé dans le cabinet et fut plongé dans la trance, les phénomènes prirent un caractère beaucoup plus accentué. On voyait les rideaux se gonfler peu à peu. Tout à coup, ils s'ouvrirent brusquement et cinq formes blanches couronnées d'autant de nimbes lumineux, se montrèrent simultanément. Elles restèrent visibles pendant plusieurs minutes, puis les rideaux se refermèrent.

Au bout d'un instant, les rideaux s'entrouvrirent de nouveau ; un esprit féminin apparut à mes côtés. Placé au premier rang, mes genoux frôlaient les rideaux et je pouvais distinguer, sous le voile léger qui recouvrait l'apparition, la rondeur de ses formes, sa carnation vivante et rosée. Ses mouvements étaient souples et gracieux. Elle pencha vers moi son visage imberbe, aux traits agréables (Miller porte des moustaches). Ses lèvres touchèrent mon front. Je sentis le contact d'une chair chaude et humide et tous mes voisins entendirent le bruit d'un baiser. Elle donna son nom d'une voix très distincte : Lillie Roberts, et après avoir prononcé quelques phrases en anglais, obligeamment traduites par Mme Ellen Letort, elle s'évanouit.

Un fait plus extraordinaire encore se produisit peu après. Un petit nuage vaporeux descendit du plafond et glissa le long du rideau, à la vue de tous. Arrivé à la hauteur de mes jambes, je sentis plusieurs coups assez forts. Puis le nuage s'étala sur le parquet, à mes pieds. Un certain travail s'effectuait dans la masse blanchâtre qu'agitait un mouvement ondulatoire et constant. Lentement, une forme ample, d'allures masculines, émergea du parquet, se dressa devant moi, et devant Papus, mon voisin ; une voix sonore se fit entendre. C'était le guide-contrôle du médium, Dr Benton, qui nous adressa un chaleureux speech en anglais, nous disant qu'il était heureux de venir parmi nous, nous apporter des preuves de l'existence de la manifestation des Esprits et de la communion qui relie les vivants aux invissibles. Sa tête s'élevait un peu au-dessus

de la mienne, à une courte distance et je saisissais fort bien les vibrations de la voix sortant de cette tête fantômale.

Enfin l'esprit d'une petite fille, Lulu, vint gambader au milieu de nous, s'asseyant sur les genoux de « bonne maman », folâtrant et riant aux éclats. Puis nous priant de chanter, elle nous accompagnait, ce qu'avaient fait déjà avant elle plusieurs autres esprits. Son rire saccadé et joyeux, éclatait à tout propos. Et devant ces manifestations, la mort perdait tout à coup son caractère funèbre pour devenir, à nos yeux, une chose familière et touchante. Le sphinx redoutable avait livré son secret, et ce secret était tout d'amour, d'espérance et de paix.

Miller reparut, sortant du rideau, encore tout troublé par la trance. Pendant toute la durée de ces phénomènes, au moment même où les esprits parlaient et s'agitaient, nous entendions distinctement cette respiration haletante et ces gémissements comprimés qui caractérisent l'état du médium entrancé.

En résumé, cette séance fut splendide, une des plus belles parmi celles que j'ai pu observer au cours de ma vie. Je suis heureux de pouvoir en témoigner ici toute ma gratitude à Mme Noeggerath et à l'excellent médium C.V. Miller.

LÉON DENIS.

Conférence

de M. André Landrodie

Chef d'Institution à Alger, sur les hallucinations et les phénomènes spirites, en réponse à deux conférences de M. le Dr Rouby.

Le conférencier, présenté par le Président de l'Université populaire, s'est exprimé en ces termes :

Mesdames et Messieurs,

La tâche que j'entreprends ce soir est ardue. Je me demande si elle n'est pas au-dessus de mes forces. Il est d'usage que le conférencier qui, comme moi, n'a que de faibles moyens à sa disposition, fasse appel à l'indulgence de l'auditoire. Mais, cette fois, ce n'est pas d'indulgence qu'il s'agit, c'est de *tolérance* que j'ai besoin. C'est

que les idées que je vais vous exposer ne sont pas celles de tout le monde, tant s'en faut, elles se heurtent aux opinions les mieux accréditées, elles vont à l'encontre des préjugés les plus enracinés. Elles ont contre elles des adversaires — pour ne pas dire des ennemis — redoutables : d'une part les matérialistes qui se complaisent dans leurs négations, et de l'autre les adeptes des nombreuses religions qui voient d'un œil peu favorable — cela ce conçoit — la nouvelle science venir saper leurs dogmes surannés fondés sur l'ignorance,la crédulité et la timidité des humains, bases solides sur lesquelles ils ont édifié la puissance de leur domination.

Mon but n'est pas de vous convaincre, mais plus simplement de mettre votre esprit *en éveil*, et j'estimerais n'avoir pas fait œuvre vaine si j'amenais quelques personnes de bonne volonté à étudier d'étranges mais naturels phénomènes, au lieu de les rejeter à priori, sans les connaître. En tous cas, j'apporte ici la plus entière sincérité et le courage de mes opinions.

Dans ses deux récentes conférences, le Dr Rouby nous a dépeint ce qu'est l'hallucination : une personne malade, hystérique, croit voir une apparition qui n'existe que dans son cerveau fêlé, croit entendre des sons, des voix qui n'existent que dans ses oreilles, croit sentir des odeurs qui n'affectent que son odorat et non celui des autres. C'est l'aberration des sens, d'un ou plusieurs sens. Tout cela n'est qu'imaginaire,subjectif, c'est-à-dire n'a lieu que dans le sujet lui-même.

Il n'est que trop vrai que ce genre de maladie est fréquent chez les personnes dont le système nerveux est débilité et il arrive même parfois à des gens sains de corps et d'esprit de se tromper et de prendre, suivant une expression populaire énergique, des vessies pour des lanternes. Mais conclure de là que, dans tous les cas, il y a erreur des sens, c'est aller trop loin. Il y a des catégories d'observations qui établissent l'objectivité de l'apparition, c'est-à-dire sa présence réelle en dehors du sujet, dans l'espace. Voici, d'après le savant Richard Wallace, qui a consacré une partie de sa vie à ces études, les critériums qui permettent de faire cette distintion :

Une apparition est objective ou réelle :

1· Lorqu'il y a simultanéité de perception de l'apparition,c'est-à-dire lorsque plusieurs personnes en bonne santé, de bonne foi, aperçoivent en même temps l'apparition.

2° Lorsque l'apparition parle ;
3° Lorsqu'elle produit une impression sur les animaux.
4° Lorsqu'on constate des effets physiques ;
5° Lorsque l'apparition peut être photographiée ;
6° Lorsqu'elle peut être moulée.

M. le Dr Rouby nous a cité plusieurs exemples empruntés à la Bible, remontant un peu haut, presque au déluge ! Abraham prêt à immoler son fils... etc... Remarquez que M. Rouby ne met pas en doute les récits de la Bible. Puis vient l'annecdote de Balaam. Ici je m'arrête un instant, car il me paraît y avoir confusion. D'après la Bible, ce n'est pas en effet Balaam qui aperçoit tout d'abord l'apparition, mais bien l'ânesse qu'il montait. Elle voit devant elle un ange — ce que nous appelons un esprit supérieur — une épée flamboyante à la main et l'ânesse effrayée refuse d'avancer malgré les coups qui ne manquent pas de pleuvoir sur elle. Les animaux auraient donc, eux aussi, des hallucinations ! ils seraient hystériques ! Voilà qui n'est pas démontré, surtout lorsqu'il s'agit de l'animal le plus placide de la création, l'âne ! Mais passons ! Pour ce qui est de Marie Alacoque et de Ste Thérèse dont nous a entretenus M. le Dr Rouby, il serait difficile d'établir la part qui revient, chez ces deux mystiques, à l'hallucination et à l'apparition réelle. Ce qu'il y a de certain, c'est que Marie Alacoque se trompe grossièrement lorsqu'elle affirme dans ses mémoires avoir eu des rappports charnels avec le Christ qui est la plus haute personnalité ayant paru sur la terre et dont la vie pure et sans tache est reconnue de tous. Or, sans remonter si loin dans l'histoire, il est un exemple bien frappant et je m'étonne que M. le Dr Rouby n'en ait rien dit, car pour celui-là les documents ne manquent pas. Sans doute il a hésité à pousser jusqu'au bout les conséquences de son système, à ternir la gloire la plus pure de l'histoire de France. Vous comprenez tous que je veux parler de Jeanne Darc. Cependant si M. le Dr Rouby a raison, si *toutes* les apparitions ne sont que des hallucinations, il est incontestable que Jeanne Darc était une hystérique et, pour parler net, puisque Boileau nous recommande d'appeler un chat un chat, Jeanne Darc était une folle ? Mais il y a quelque chose qui proteste contre cette allégation : c'est l'œuvre de Jeanne. Vous connaissez son histoire et je n'ai nullement l'inten-

tion de la raconter ici, permettez-moi seulement de vous dire quelques mots à l'appui de ma thèse.

Jeanne a des apparitions : elle entend des voix qui lui disent : « Jeanne va trouver le roi de France ; il te donnera des hommes d'armes et tu chasseras les Anglais. » Mais Jeanne de répondre : « Je ne suis qu'une pauvre bergère, je ne saurais commander à des hommes d'armes ; je ne puis remplir une telle mission » et les voix de reprendre : « Jeanne, ne crains rien, nous serons là, nous t'aiderons et tu rempliras ta mission. » Vous savez le reste. Je ne vous raconterai pas l'admirable chevauchée de Jeanne à travers les lignes ennemies, les Bastilles anglaises enserrant Orléans, formidablement armées pour l'époque, emportées, bazardées comme châteaux de cartes, Orléans délivré, l'armée anglaise toujours victorieuse depuis cent ans, battue en *bataillé rangée* à Patay ! Remarquez que les armées française, parfois plus nombreuses que les armées anglaises, sont entièrement défaites dans les grandes rencontres en rase campagne, malgré la valeur individuelle des chevaliers français. Crécy-Poitiers-Azincourt sonnent douloureusement dans notre histoire et c'est au moment où il n'y a plus d'armée française, que dis-je ? où il n'y a plus de France, qu'une poignée d'hommes venus de tous les côtés se ranger sous la bannière de Jeanne remportent la victoire, c'est étrange ! Mais il y a quelque chose de plus fort que l'œuvre de Jeanne, c'est son procès, inique entre les plus iniques !

Jeanne est enchaînée dans un cachot sombre et humide ; soumise au pain et à l'eau, en butte aux grossièretés, aux insultes, aux outrages de ses geôliers, véritables brutes. Plus d'une fois il lui a fallu une énergie surhumaine pour ne pas succomber au lâche attentat que les ensoutanés auraient été heureux de voir perpétrer, car, pour eux, pour leurs noirs desseins, il fallait que Jeanne fût reconnue relapse et impure. Et lorsque la malheureuse jeune fille avait passé une nuit d'insomnie, veillant sur elle-même sans un instant de répit, elle comparaissait devant ses juges, non, ses bourreaux ! Des docteurs en droit canon, docteurs en théologie, rompus à toutes les finesses, à toutes les roueries du Code ecclésiatique, le plus élastique, le plus jésuite des codes. Il lui fallait répondre aux questions les plus captieuses, les plus perfides qui auraient embarrassé l'avocat le plus retord, le plus habile à se débrouiller dans ce qu'on a appelé justement le « le mâquis » des lois.

Mais, forte de sa conscience pure, Jeanne répondait toujours avec calme, sans-froid, d'une façon impeccable qui mettait aux abois ces vieux piliers de la chicane.

Mesdames et Messieurs, il y a quelque chose de plus fort que son procès, c'est son martyre. De notre temps, lorsqu'un criminel est condamné à la peine capitale, on tâche d'abréger ses derniers moments, d'adoucir ses angoisses. Pour Jeanne, c'est tout le contraire. Amenée dès la pointe du jour dans une mauvaise charrette traînée par des bœufs, sur la place du Vieux Marché à Rouen, elle doit défiler devant les gros bonnets de l'aristocratie anglaise, devant les belles duchesses, marquises, comtesses etc... qui sont venues là sur de hautes estrades, comme à un spectacle. Il lui faut entendre débiter d'interminables sermons où elle s'entend traiter des noms les plus infâmes! elle, dont le cœur avait toujours été si généreux, si compatissant pour les vaincus, les blessés, les prisonniers, sur les champs de bataille. Et le bûcher ? Par un raffinement de cruauté inouïe, on l'avait construit de telle façon qu'il ne pouvait brûler que lentement et atteindre petit à petit seulement la douce martyre attachée au poteau infâmant. Il était midi lorsque le bourreau mit le feu au bûcher. Et quand Jeanne vit les flammes monter vers elle, elle eut peur, non pour elle, mais pour le moine Isambart qui l'avait suivie sur le lieu du supplice et qui faisait exception parmi ses congénères. Elle lui crie de se retirer bien vite, car les flammes vont l'atteindre, et lorsqu'enfin son long martyre touche à sa fin, lorsque la mort va la délivrer, quelles sont ses dernières paroles ? Les voici :

« Mes voix ne m'ont pas trompée, mes voix venaient de Dieu ! » Eh bien, je le demande, est ce là une hallucinée, une folle ? Non ! mille fois non !

Si l'héroïque Lorraine n'est pas une hallucinée, si elle a entendu réellement des voix, si vraiment elle a eu des apparitions d'anges ou esprits purs, pourquoi ce phénomène ne se produirait-il jamais chez les simples mortels ? En fait, il a lieu plus souvent qu'on ne le pense et je dirai plus : il y a peu de personnes qui, dans le cours de leur existence, n'aient eu à constater quelque phénomène extraordinaire mais naturel, quel'on attribue ensuite, vu son manque de continuité, à des hallucinations, à des rêves.

Mesdames et Messieurs, ma thèse sur les hallucinations va me

fournir une transition toute naturelle pour passer à la preuve de l'existence de l'âme ; car si tout n'est pas qu'hallucination, s'il y a hors de nous quelque chose de réel, d'où cela proviendrait-il, si ce n'est de l'âme ? Mais avant d'entrer dans le vif du débat, permettez-moi d'abord de répondre à une objection que j'ai entendu faire souvent : A quoi bon s'occuper de l'âme, à quoi cela sert-il ? C'est Alfred de Musset qui va répondre pour nous, spirites :

« Passer comme un troupeau, les yeux fixés à terre.
Et renier le reste, est-ce donc être heureux ? »

N'y a-t il pas en nous un besoin obscur parfois, mais indestructible, de savoir d'où nous venons et surtout où nous allons ? *Quo vadis* ?

Il y a longtemps qu'un des sages de l'Antiquité, le grand philosophe Socrate, que l'on a justement appelé le père du Socialisme, a dit : « Connais-toi toi-même ! » Ce conseil d'une haute portée a été trop peu suivi. Ce n'est pas que des esprits éminents ne se soient passionnés pour ces questions psychiques ; de profonds penseurs ont donné toutes les raisons pour et contre l'existence de l'âme, mais on n'expérimentait pas ; on n'abordait ces questions qu'au point de vue métaphysique et non scientifique. Si quelques penseurs plus hardis, plus dégagés de tout préjugé, tentaient de connaître la puissance occulte de l'homme, on les traitait de sorciers, on les brûlait même parfois sur les places publiques en grand spectacle et au grand plaisir des belles mondaines de l'époque. La Révolution a mis fin à ces abominations. Depuis quelques années, la science animique a marché à grands pas ; elle a retrouvé une ancienne vérité, à savoir que l'homme ne se compose pas, comme l'ont cru si longtemps les matérialistes, uniquement d'un corps, ou bien, comme l'ont enseigné les spiritualistes cartésiens et autres, d'un corps et d'une âme, mais en réalité d'un corps matériel, d'une âme et de l'enveloppe de cette âme : corps fluidique, astral, périsprit. C'est cette précieuse découverte qui nous donnera la clef de tous les phénomènes incompris jusqu'à ce jour, c'est le Sésame ouvre-toi de la science psychique.

(*A suivre*)

Echos de Partout

Les Miracles de la science

Comment on peut faire germer des cellules artificielles dans du bouillon. — Curieuses expériences du docteur Leduc. — Communication à l'Académie

Ce n'est point encore de la « génération spontanée », jadis tant cherchée par les savants, que parla hier, à l'Académie, M. d'Arsonval, mais d'un sujet approchant. De fort intéressantes et curieuses expériences viennent, en effet, d'être faites par le docteur Stéphane Leduc, professeur à l'école de médecine de Nantes, sur la culture des cellules artificielles. Ces cellules sont simplement composées d'une partie de sulfate de cuivre et de deux parties de glucose ou de sucre. Une de ces graines ou globules, n'ayant pas plus d'un millimètre de diamètre, est placée, dit M. d'Arsonval, dans de la gélatine contenant de 3 à 4 o/o de ferrocyanure de potassium et un peu de sel ou chlorure de sodium. Le minuscule globule, telle une graine, se développe alors très vite et on peut obtenir des cultures de plantes artificielles qui se développent dans le sens de la profondeur ou en surface, suivant que la gélatine est placée dans un tube ou dans un récipient plat. On arrive à produire de véritables végétations avec des tiges, des tigelles, des ramures, des feuilles, semblables à des plantes aquatiques ou des algues marines, et ayant des dimensions qui peuvent atteindre 30, 40 ou 50 centimètres.

Dans la photographie qu'a bien voulu nous communiquer M. d'Arsonval, on voit la culture en tube d'une graine ayant au moment de l'ensemencement un millimètre de diamètre. Cette plante a des organes terminaux en forme d'épis et une feuille à la partie inférieure.

Ces plantes artificielles, qui, bien entendu, ne peuvent se reproduire, possèdent cependant la plupart des propriétés des plantes naturelles. C'est ainsi que l'on observe chez elles les phénomènes de croissance et le pouvoir osmotique. Elles sont sensibles à certains anesthésiques et aux poisons, de même que les plantes vivantes. Le chloroforme, par exemple, arrête leur développement. La lumière et la chaleur agissent sur ces plantes, et les phénomènes de thermotropisme (1) et d'héliotropisme (2) observés chez elles sont identiques à ceux qu'on remarque chez les végétaux.

M. d'Arsonval montra un grand nombre de tubes de culture et de photographies aux membres de l'Institut, qui furent fort intéressés par cette communication.

(Le *Matin*, du 27 novembre 1906).

---

(1) Action de la chaleur.
(2) Action de la lumière.

La vérité en marche

Nous apprenons avec plaisir la création, à Avignon, d'un Groupe indépendant « d'études psychiques » qui réunit déjà un assez grand nombre d'adhérents, désireux de s'affranchir des préjugés routiniers de la Science officielle et d'étudier les phénomènes d'ordre psychique desquels, au reste, cette même science officielle, se rapproche à grands pas.

Beaucoup d'étudiants isolés de la région vauclusienne seront certainement très heureux de trouver là un moyen d'unir leurs travaux et de progresser par la force même de cette union.

Le programme du « Groupe d'Avignon » embrasse toutes les branches de la science universelle dite occulte, mais ce n'est, naturellement, que par une progression lente et d'autant plus sûre, que les adhérents passeront de l'étude de l'hypnotisme moderne, du magnétisme et du spiritisme à celle des phénomènes d'ordre plus élevé qui exigent de bons guides, aussi bien que des étudiants déjà familiarisés avec ces sciences.

Toutes les demandes d'adhésion et de renseignements doivent être adressées à M. L. Gastin, Président du « Groupe d'études psychiques, 1, rue du Gal, Avignon.

*
* *

A la suite d'un accord intervenu entre la *Société Fraternelle* pour l'étude scientifique et morale du spiritisme, M Henri Sausse président, et la *Société Universelle* des études psychiques, Docteur Austin président ; les deux Sociétés auront leur siège et réunions au même local, 7, rue Terraille au 1er.

La *Société Fraternelle* aura ses séances tous les lundis et vendredis à 8 h. du soir.

La *Société Universelle* d'études psychiques se réunira le mardi et samedi de chaque semaine à 8 heures.

Tous les premiers lundis de chaque mois, une assemblée générale réunira les membres des deux Sociétés pour une causerie sur des sujets ayant un intérêt commun.

Les deux Sociétés n'en conservent pas moins leur plus complète autonomie.

Les conférences de la Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise auront lieu également, 7, rue Terraille, sur convocation.

Ecole pratique de massage

L'*Ecole pratique de Massage et de Magnétisme*, fondée en 1893, a repris ses cours le lundi 4 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, 23, rue Saint-Merri.

Non seulement l'Ecole forme des praticiens dignes de la confiance des malades et des médecins, mais elle met les gens du monde en état de se guérir et de guérir les leurs, sans recourir aux poisons de la science officielle qui font toujours du mal, même en guérissant.

Nécrologie

Le spiritisme vient de faire une perte dans la personne de M. Hugo d'Alési qui s'est désincarné dans le courant du mois dernier, à l'âge de 47 ans. L'art de l'illustration a perdu une de ses personnalités les plus remarquables. Qui n'a souvent admiré dans les rues, dans les gares de chemins de fer, ces affiches claires aux couleurs éclatantes et harmonieuses qui nous transportaient vers les pays du soleil ? Quel contraste entre le temps triste et brumeux de Paris et ces ciels éclatants qui éclairent la mer bleue et la riche végétation du midi, ou les sévères paysages de montagnes dont l'artiste excellait à rendre l'aspect sauvage, altier ou mélancolique. On peut dire qu'il a opéré dans l'affiche de paysage une révolution analogue à celle que signala le talent de Chéret dans l'affiche de genre.

Nous avons eu l'honneur de connaître M. Hugo d'Alézi, et nous pouvons affirmer que les qualités privées de l'homme étaient à la hauteur du talent de l'artiste. Simple, affable, il avait un grand et noble cœur, et souvent il aida et consola les infortunes qui s'adressaient à lui.

Pendant une période de sa vie, ce fut un remarquable médium dessinateur. La *Revue Spirite*, de 1878 à 1883, renferme des attestations qui prouvent que, très-souvent, il obtint le portrait de personnes décédées qu'il n'avait jamais connues, et même qui habitaient l'étranger. Sa manière d'opérer était très simple. Une feuille de papier blanc était devant lui, on faisait l'obscurité, et tout à coup la main qui tenait le crayon était agitée de mouvements fébriles et faisait des hachures dans tous les sens. Au bout de quelques minutes, l'action étrangère cessait d'agir et il s'arrêtait. Alors, après avoir allumé, on était en présence d'une composition extraordinaire. Elle n'était pas dessinée, mais les parties claires et les ombres de ces hachures formaient, sans contour délimité, une figure d'un relief vigoureux et d'une puissante expression de réalité.

La vie fut cruelle pour ce délicat artiste si peu fait pour le *Struggle for life* parisien. Espérons qu'il va trouver dans cet au-delà qu'il connaissait si bien, la récompense de son existence de labeur et le calme réparateur si nécessaire à ceux qui traversèrent les

rudes épreuves d'ici-bas. Nous exprimons à sa veuve l'expression de notre respectueuse sympathie et l'assurance que nous avons pris part à son grand chagrin. Puissent nos certitudes être pour elle un adoucissement à sa profonde douleur.

G. D.

Ouvrages nouveaux

Le spiritisme avant le nom

par ROUXEL

br. in-8° 30 pages. Prix **0 fr. 50**. Paris, Librairie des Sciences Psychiques, 1906, 42, Rue Saint-Jacques.

On croit généralement que le Spiritisme n'a aucune racine dans le passé, si ce n'est dans l'imagination malade des sorciers et des exorcistes ; que c'est une invention américaine toute récente, introduite en France, revue augmentée et systématisée par ALLAN KARDEC vers 1860.

La vérité est que le spiritisme est de tous les temps et que, notamment, dans la première moitié du 19e siècle, beaucoup de savants, en France et ailleurs, sans se concerter, sans même se connaître, ont observé tous les principaux phénomènes dits spirites. Leurs observations et réflexions à ce sujet sont consignées dans les ouvrages que M. ROUXEL, l'auteur bien connu des *Rapports du magnétisme et du Spiritisme* et de l'*Histoire et philosophie du magnétisme,* — résume dans ce court et substantiel opuscule :

Le Spiritisme avant le nom

Ces constatations prouvent une fois de plus que, si ALLAN KARDEC et ses disciples sont, comme on le dit communément, des excentriques, des déséquilibrés, des illuminés, des hallucinés et surtout des charlatans, ils le sont en nombreuse et bonne compagnie.

Nous ne saurions donc trop recommander la lecture de cet ouvrage, non seulement aux spirites, mais aux théologiens et aux savants matérialistes, afin qu'en le réfutant ils sauvent du naufrage qui les menace leurs dogmes religieux et leurs systèmes scientifiques. (*communiqué*).

*
* *

Les Pionniers du Spiritisme en France

Documents pour la formation d'un livre d'or des sciences psychiques, recueillis par J. MALGRAS, un fort volume in-8° de 600 pages (gravures comprises), orné de 62 portraits hors texte. Prix 8 francs. (*Paul Leymarie*, éditeur, Paris, 42 rue St-Jacques.)

Cet ouvrage comprend deux parties :

1°) *La page des Aînés*, suivant l'expression de Camille Chaigneau, où sont représentés, par des extraits de leurs œuvres relatives au spiritisme ou inspirées par lui, tous les grands hommes de la seconde moitié du XIXe siècle, tels que Honoré de Balzac, Mme de Girardin, Jean Reynaud, Boucher de Perthes, Allan Kardec, Alexandre Dumas père, Th. Gauthier, Jacques Babinet, J. Michelet, George Sand, Victor Hugo, J.-B. André Godin, Villiers de l'Isle-Adam, Louis Figuier, Ch. Fauvety, Eug. Nus, Aug. Vacquerie, Ch. Lomon, Sadi Carnot,etc., etc ..

2°) *Les Contemporains* (et c'est la partie la plus importante de l'ouvrage) qui ont bien voulu exposer dans des études, pour la plupart inédites, leur opinion sur le spiritisme et la science psychique.

Parmi ceux là viennent se ranger, outre les Victorien Sardou, Flammarion, professeur Richet, colonel de Rochas, Emmanuel Vauchez et autres, nombre de personnalités marquantes appartenant toutes au monde des intellectuels : des membres de la Presse littéraire ou de la Presse spirite, des écrivains connus, des poètes, des conférenciers, des artistes, des savants, des médecins, de hauts fonctionnaires et professeurs de l'Université, des officiers supérieurs de l'armée, d'anciens parlementaires, des gens du monde, etc., etc. (*Communiqué*)

Mes pensées

Petits poèmes en prose par Mme M. P. NÉVA 1 vol Prix : **3 fr. 50**. Leymarie éditeur, 42, rue St-Jacques, Paris.

« Mon âme chante sans règles apprises, tout simplement ce qu'elle ressent ». Telle est l'épigraphe que Mme M. P. NÉVA place au frontispice de son recueil de petits poèmes en prose ; l'auteur nous donne ainsi à entendre que :

Ses négligences sont ses plus grands artifices.

La sincérité et la simplicité littéraires sont, à notre époque, de trop rares qualités pour qu'on ne les salue pas au passage.

La poésie est une des voix de notre âme profonde, elle offre ceci de commun avec la musique, que les mots, — ces mots du langage parlé — y prennent, en vertu de la notation mélodique du rythme et de la rime, une valeur relative spéciale et évoquant au delà de la pensée exprimée.

Mme NÉVA s'en rend si bien compte qu'elle donne un aspect versifié à certains de ces poèmes en prose et parsème d'assonnances sa prose poétique.

Ce livre se lira avec infiniment de plaisir. L'Auteur nous y présente de charmants sujets de poèmes et de gracienses idées qui ne perdent rien de leur séduction à ne pas être revêtus de la tunique consacrée.

(*Communiqué*)

La Fraternité dans l'Humanité

par JEAN OLCAR

De toute part des œuvres, tant humaines que médianimiques, se multiplient sur le captivant sujet de la Fraternité Universelle. L'importance de ce mouvement n'échappera pas aux cœurs généreux qui s'intéressent au mouvement d'émancipation de l'humanité activé par les connaissances psychiques.

La découverte d'une vérité scientifique serait vaine, si l'on se bornait à en faire la constatation. Elle n'a d'intérêt que par son application, son utilisation sociale. Les lois, qui pourraient se dégager d'un multiple assemblage de relations phénoménales, ne sont pas immuables. Les lois elles-mêmes évoluent.

C'est dans cet esprit qu'a été conçue cette œuvre, les désabusés eux-mêmes y puiseront une lueur d'espérance.

M. JEAN OLCAR, nourri à la féconde et généreuse école des TOLSTOI, ANATOLE FRANCE, FLAMMARION, etc., a réuni dans son livre « **La Fraternité dans l'Humanité** », un faisceau de saines et généreuses réflexions, dont les éducateurs devront s'inspirer.

Cet ouvrage se trouve chez M. LEYMARIE, éditeur, 42, rue Saint-Jacques, à Paris, au prix de **2 fr. 50**. (*Communiqué*.)

Un cas d'apparition au lit de mort

Coïncidant avec des annonces analogues obtenues médianimiquement

Il y a onze ans environ, alors que je me trouvais dans une grande anxiété au sujet de ma femme atteinte d'un cancer à l'estomac, je fus informé qu'un médium, Miss Susie Nicherson White, avait donné des preuves très remarquables de facultés supernormales. J'allai la voir sans me faire connaître, et je demandai une séance qui me fut accordée. Il se présenta une entité qui affirmait être la sœur de ma femme, elle dit s'appeler Marie, ce qui était exact ; elle poursuivit en parlant de faits et d'affaires de famille absolument conformes à la vérité ; elle donna exactement le nom de ma femme, Elise-Anne ; elle décrivit sa maladie, prédit qu'elle ne survivrait pas, et qu'il ne lui restait que quelques mois à vivre. Surpris par tant d'informations exactes, je demandai : « Comment devons-nous donc appeler ces phénomènes ? Psychisme ? Somnambulisme ?

Comment ? » — La soi-disant Marie répondit : « Je savais bien que vous alliez me poser cette question : je l'avais lu dans votre pensée. »

— « Vous tirez donc de ma pensée tout ce que vous dites ? »

— « Non ; et pour vous le prouver, je dirai quelque chose qui n'est pas dans votre pensée : « Je vous annonce que d'ici trois jours Elise-Anne dira que je lui suis apparue en même temps que notre mère, que j'espère pouvoir amener avec moi. »

Je ferai remarquer que la mère de ma femme était morte il y a quarante-cinq ans, et sa sœur six à sept ans auparavant. Je gardai naturellement le secret sur ce qui s'était passé. Trois jours après, la garde malade accourut tout agitée pour m'avertir que l'état de ma femme avait empiré, qu'elle donnait des signes évidents de délire, qu'elle avait appelé tout à coup sa mère et sa sœur Marie, après quoi elle s'était jetée en bas du lit et avait couru vers la porte en criant : « Reste, maman ! arrête-toi, Marie ! Ne vous en allez pas encore ! »

Après cette preuve si frappante, j'allai de nouveau consulter Miss White. Aussitôt la séance commencée, la même entité se présenta. J'étais alors très préoccupé, parce que, depuis quelques jours ma femme ne pouvait plus garder aucun aliment solide ou liquide, pas même le lait et l'eau. Elle était donc absolument épuisée, d'autant plus qu'elle était atteinte d'une insomnie implacable. « Marie » conseilla de lui administrer du café très chargé et très chaud, avec un peu de crême, du sucre et du biscuit à la crème. Quoique cette prescription me surprit, je décidai de la préparer et de la lui administrer. La malade la prit volontiers et la digéra parfaitement ; elle put ensuite dormir longtemps. Pendant plusieurs jours elle ne vécut pas d'autre chose ; peu à peu, toutefois, elle ne put retenir même cet aliment.

Je consultai de nouveau Miss White ; « Marie » conseilla de lui administrer quelques cuillerées de suc de citron plusieurs fois chaque jour, afin de lui faire revenir l'appétit et de lui permettre de garder la nourriture. Cette prescription eut un plein succès. Ma femme ne tarda pourtant pas à empirer de nouveau ; je me rendis pour la quatrième fois chez Miss White, et je demandai à « Marie » combien de temps il lui restait encore à souffrir. Elle me répondit ne pas être à même de me le dire, mais qu'elle songerait à m'avertir.

« La première fois, dit-elle, que la malade dira m'avoir vue, vous ne devrez plus vous éloigner de son chevet. »

Quelques jours après, vers trois ou quatre heures du matin, j'allai remplacer la garde-malade, qui m'avertit : « *Mammie* (en faisant allusion à ma femme) a dit tout à l'heure avoir vu de nouveau sa sœur Marie. » — Quelques instants après, ma femme murmura : « Je m'en vais », et en disant ces mots, elle exhalait le dernier soupir.

E. Paige.

(Proceedings of the, S. P. R., vol. VIII pages 227 et 228).
Traduit dans *Le Phare de l'Espérance.*

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Dans le numéro de septembre 1906 *d'Harbinger of Light*, madame Charles Bright continue la publication de ses interviews et de ses souvenirs personnels, en parlant de W. G. Colville et des rapports de celui-ci avec l'archidiacre Colley. Colville confirme de tous points les affirmations de Colley.

« Mon attention, dit-il, vient d'être éveillée sur une diatribe singulièrement stupide, parue dans l'*Argus* de Melbourne, du 11 Août, contre tous les phénomènes psychiques en général et comme j'ai été maintes fois sollicité de déclarer si j'avais été personnellement témoin de manifestations aussi étonnantes que celles dont l'archidiacre Colley et autres témoins sérieux et compétents ont rendu compte, ce sera pour moi un vrai plaisir de rappeler quelques-uns des faits que j'ai observés à l'époque de mes débuts dans ces recherches d'un intérêt si passionnant. »

« Mes souvenirs remontent à 1877, époque de mes débuts comme conférencier à Londres. Le Dr Monck et Wil Eglinton passaient alors pour les plus puissants médiums à effets physiques de l'Angleterre. Le Dr Monck, qui était un ex-pasteur Baptiste, était d'une nature fine et cultivée, au début de l'âge moyen, tandis qu'Eglinton était tout à fait jeune et semblait absolument naïf. »

« Le Rev. Th. Colley, qui venait de passer quelque temps dans le sud de l'Afrique, était un des rares Clergymen de l'Eglise Episcopale qui eussent osé se déclarer spirites, et ce fut en sa compagnie que j'observai les étonnants phénomènes dont je veux parler ici. J'ai eu beaucoup plus de rapports avec Eglinton qu'avec Monck, mais les bonnes occasions ne

n'ont pas manqué pour observer les merveilles qui se produisent en présence de ces deux hommes si réellement doués de facultés médianimiques. »

« La séance de matérialisation la plus surprenante à laquelle il m'ait jamais été donné d'assister eut lieu chez Mme Joseph Wallace, qui était alors Miss Chandos Leigh Hunt, et demeurait avec sa mère et autres parents dans une vieille et belle maison de Brunswick square, W. C. Je n'oublierai jamais cette soirée, où 14 assistants et le médium Eglinton se trouvèrent réunis dans un vaste salon situé au premier étage, immédiatement au dessus d'une salle a manger occupée par de nombreuses personnes pendant tout le temps que dura la séance. On n'organisa pas de cabinet ; ce qui en tint lieu fut une énorme garde-robes située entre le salon et la chambre à coucher de Miss Chandos et de sa mère. Cette garde-robes contenait les effets de ces deux dames et aucun vêtement d homme. On y plaça une simple chaise pour le médium, qui arriva un peu avant huit heures, tandis que plusieurs assistants, au nombre desquels je me trouvais, avaient au préalable fait la visite la plus minutieuse du salon et des pièces qui y attenaient.

« C'était une fraiche soirée des premiers jours du printemps. Il y avait dans la cheminée un feu si clair, qu'après l'extinction complète du gaz, je pouvais encore lire un journal. C'est avec cette lumière que se produisirent les phénomènes. Un des guides familiers du médium, prenant le nom de Joey, qui avait été dans sa vie terrestre écuyer dans un cirque, se montra à nous tous dans son costume professionnel et joua dans la perfection son rôle d'acrobate.

Il avait des traits bien personnels et qui ne rappelaient en rien ni ceux d'Eglinton, ni ceux d'aucun des 14 assistants. Après avoir pendant un long temps donné des preuves de personnalité bien distincte, Joey s'évanouit peu à peu, au milieu du salon, à quelques pieds de la cheminée. Bientôt on vit surgir de la même place, d'une colonne de vapeur lumineuse blanche, la forme élancée du Persan Abdullah. Ce second fantôme n'avait qu'un bras, quoique tout le reste du corps fût parfaitement naturel et bien proportionné. M. Eglinton était, comme Joey, de petite taille ; mais Abdullah avait plus de six pieds. Après nous avoir donné à tous la preuve de son individualité indépendante, l'énorme Persan se dématérialisa sous nos yeux. Il fut remplacé par un fantôme que reconnut une dame Irlandaise de la société, dont le mari était tout récemment décédé dans son pays natal. Ce nouveau visiteur se pencha sur la veuve, lui murmura à l'oreille un certain nombre de particularités qui permirent à celle-ci d'affirmer que c'était bien son mari qui venait de se manifester ainsi. ».

« Tous ceux qui ont observé les procédés des escamoteurs savent très bien qu'il est incontestable que tout escamoteur ou prestidigitateur a besoin d'un local préparé, d'appareils compliqués, et que malgré cela il ne peut qu'imparfaitement imiter les phénomènes qui révèlent l'interven-

tion d'une individualité intelligente. Le cercle dont je parle comptait parmi ses membres plusieurs littérateurs très distingués et aussi mon excellent ami le Rev. Th Colley, qui était alors comme aujourd'hui un investigateur intrépide et le défenseur infatigable de la vérité toujours si contestée.

Peu de temps après la séance remarquable dont je viens de parler, j'eus l'heureuse chance de me trouver avec lui chez le Dr Monck et d'être témoin de manifestations identiques à celles qu'il a rapportées, aussi bien dans ses écrits que dans ses conférences. J'ai vu sortir du flanc du Dr Monck une forme humaine, possédant tous les attributs d'une personnalité indépendante. Ce ne fut pas seulement une, mais plusieurs fois que cette forme apparut. Dans une réunion privée, et dans trois autres séances, j'ai eu la faveur de voir ce merveilleux phénomène. Je suis heureux de rappeler ces expériences, suivies il y a déjà longtemps, par des observaveurs distingués, qui étudiaient ces merveilleux résultats de la médiumnité avec autant de perspicacité que de désintéressement. »

Dans un supplément à ce même numéro de septembre, *Harbinger of Ligh* reproduit un entrefilet du *Daily Express* de Londres, du 6 juin 1906, à propos du défi porté par M. Colley à Maskelyne, dont nous avons parlé dans une précédente revue.

« De toutes les controverses, dit l'*Express*, que les journaux ont agitées ces temps derniers, celles qui ont eu pour objet le Spiritualisme ont été de beaucoup les plus remarquables. Elles ont amené dans les bureaux de l'*Express* un flot de correspondances qui ne cesse de s'accroître. »

« Le défi de 1000 livres, outre les dépenses, porté dans l'*Express* par M. Colley à M. Maskelyne et l'offre de 2 500 francs faite par M. Lodge avant-hier à quiconque pourra produire une matérialisation satisfaisante, ont provoqué le plus vif intérêt. Aujourd'hui, M. Colley ajoute une nouvelle somme de 25.000 fr., ce qui porte son défi à 50.000 fr. en tout. On doit se souvenir que M. Maskelyne a affirmé samedi que des perruques, des fausses barbes, etc..., avaient été trouvées dans les bagages du Dr Monck, dans la maison d'un de ses amis. En réponse à cette assertion, nous avons reçu la lettre suivante de M. Colley :

A l'éditeur de l'Express :

Monsieur, ce que M. Maskelyne affirme être arrivé à Portsmouth à mon ami le Dr Monck *est absolument faux*. C'est ce que je vous ai télégraphié hier de Stockton. Je vous renouvelle par lettre, ma protestation et la nouvelle promesse d'une somme de 25.000 francs, s'il arrive à prouver ce qu'il avance ».

« Quant à M. Lodge, le public verra par sa lettre que l'*Express* vient de faire paraître aujourd'hui, qu'il n'accuse nullement mon ami de s'être jamais servi des choses que je lui avais laissées en dépôt pendant mon séjour dans l'Inde. Car, c'est à moi que ces objets appartenaient et je les avais enfermés et cadenassés avant mon départ pour l'Orient. »

« Ce fut par un sentiment d'excessive délicatesse et d'honneur et dans

le but de ne pas voir mon nom mêlé à cette affaire abominable, que mon ami garda le silence sur les objets trouvés en sa possession ».

« J'ai toujours regretté que sa loyauté l'ait entraîné à cette erreur. En effet, si j'avais été en Angleterre à l'époque de son scandaleux procès et de son injuste emprisonnement, je serais venu, comme je l'ai plusieurs fois déclaré publiquement, m'asseoir près du Dr Monck, au banc des témoins, pour protester en faveur de son innocence. Comme mon ami Sergeant Cox, recorder à Porstmouth, l'a bien pensé, j'aurais provoqué des poursuites pour l'effraction de mes malles. »

« Mais tout cela est en dehors de mon premier défi. Puisque M. Maskelyne pense qu'un pasteur Baptiste a fait par fraude ce que j'attribue à l'intervention des esprits, il sera parfaitement facile à lui, professeur à l'Egyptian Hall et à St-George's Hall, de gagner les 25.000 francs ».

Signé : T. COLLEY.

« Stockton Rectory, Warwickshire, 5 juin. »

Nos lecteurs savent déjà que malgré sa machinerie et ses aides, M. Maskelyne, dont la valeur morale s'est manifestée dans maintes circonstances, n'a pu reproduire approximativement que la *première* partie du phénomène, la matérialisation, et a baissé le rideau, sans même essayer de reproduire la *seconde*, c'est-à-dire la dématérialisation, par la rentrée graduelle du fantôme dans le côté du médium.

Il n'en est pas moins vrai que M. Colley a mal posé les termes du défi. Il aurait dû, en effet, mettre M. Maskelyne au défi de reproduire le phénomène dans les *mêmes conditions* où M. Monck l'avait produit. Quand même il aurait réussi cela n'eût pas prouvé que le Dr Monck, placé dans des *conditions différentes*, avait fraudé. Les résultats ne peuvent être comparables qu'autant que les conditions sont les mêmes.

*
* *

Depuis son retour en Australie, le médium Bailey a repris chez M. Stanford, ses séances hebdomadaires, dont Mme Charles Bright, qui y assiste, rend compte dans son journal *Harbinger of Light*.

Ces séances se composent de deux parties : l'une est consacrée à des conférences faites au nom de divers esprits et qui n'ont de valeur que pour ceux qui peuvent comparer leur contenu avec les facultés du médium. L'autre est signalée par des apports analogues à ceux dont tous les journaux ont parlé. Voici le canevas des trois premières séances du mois d'août :

1re séance, le 3 août. Le Dr Whitcombe rend compte de l'absence de M. Bailey. Le Rév. Witherow fait une conférence sur « Esprit et matière. » Le signor Valetti disserte sur la vérité des enseignements contenus dans la susdite conférence.

Phénomènes : Trois têtes de lance en pierres préhistoriques, venant du Centre Amérique. Vêtement en fibres de coco de la Nouvelle Guinée.

2me séance, le 10 août. Conférence par le Dr Witherow, sur Jésus de Nazareth, à propos des paroles : « Voici l'homme ». Le yogui Ramavada

parle pour la première fois. Il promet de parler plus tard sur les pouvoirs occultes que procurent le jeûne et la prière.

Phénomènes : Plante développée dans une terre préparée magiquement. Nid avec deux œufs, qui ont redisparu sur demande. Fragment de terre contenant plusieurs têtes de lance en pierres préhistoriques, du Centre-Amérique. On le brise à la demande du Dr Whitcombe, pour en dégager le contenu. Oiseau de Singapore ; il est mis dans une cage et il se trouve encore actuellement dans la volière de M. Stanford.

3me séance, le 17 août. Conférence par Mme Robinson sur ce qu'elle a trouvé dans le monde des esprits. (Le journal la reproduit). Le professeur Denton vient saluer. On demande du papier et un crayon pour une communication que le médium doit écrire sous l'influence de W. C. Denovan : « Je suis ici, ce soir. Ce soir, je jouis du fruit de mes travaux. Je vous prie de m'excuser. Maintenant que je suis dans le médium, je ressens de nouveau mon ancienne paralysie. Je suis heureux. Que Dieu vous bénisse tous. W. D. C. Donovan. »

Phénomènes. Un grand morceau de glaise avec des têtes de lances préhistoriques du Centre-Amérique. (Le Dr Whitcombe explique dans quelle localité fut trouvé une espèce d'arsenal.) Un voile tel que les femmes de Bédouin en portent dans le désert. Fragment d'un manuscrit Egyptien.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Le numéro de novembre de *Luce e Ombra* contient le récit de quatre faits observés dans de bonnes conditions. Les deux premiers sont attestés par M. Zingaropoli, avec M. Gennaro Bartoli des Ducs de Castelpoto pour médium. Le troisième est rapporté par le Dr Joseph Martini, et le quatrième est signé par le Professeur Caccia.

Le croquemort de Livourne

Preuve d'identité spirite.

M. Zingaropoli nous apprend que le médium, Gennaro Bartoli, jeune homme de 23 ans, d'une excellente constitution, d'esprit distingué, est de ses parents. Il n'est pas et ne veut pas devenir médium professionnel, et ne se prête aux expériences que par courtoisie et pour obéir à son goût très vif pour les recherches psychiques. Sa médiumnité est variée, mais ce sont les phénomènes d'*incarnation* qui dominent.

« Vers les derniers jours de juillet dernier, dit Zingaropoli, je me trouvais avec lui à onze heures du soir, au quatrième étage d'une maison inhabitée de la Galerie Humbert Ier. Nous étions assis devant une petite

table, dans une chambre éclairée à la lumière rouge. Tout à coup le jeune médium tombe en trance et e t saisi d'une agitation inaccoutumée. Il pousse des gémissements et prononce des paroles incompréhensibles. Je le crois sous l'influence d'une entité nouvelle et je demande qui elle est. « Si je te le disais, tu en serais dégoûté, » me fut-il répondu.

J'insistai alors, l'invitant à parler et lui expliquai qu'avec l'aide de Dieu, je lui porterais secours par mes prières. Il eut encore quelques hésitations et enfin s'écria : « J'ai été croquemort ! »

« Ce n'est pas pour moi une cause de dégoût, car ensevelir les morts est une œuvre de miséricorde. »

« Mais je ne me bornais pas à les enterrer : je faisais une chose horrible ! .. je les dépouillais ! » Et en peu de mots il me fit ce macabre récit :

« Je n'ai jamais connu mes parents et j'ignore leurs noms. J'ai été croquemort au cimetière de Livourne et on m'appelait simplement *Fedele*. Je suis mort vers 1882. Mes gages dérisoires de 17 francs par mois suffisaient à peine ponr m'empêcher de mourir de faim. Un soir que j'étais à bout de ressources et que le cimetière était désert, j'eus l'idée de fouiller une tombe récente et de voler tout ce que portait le cadavre... Depuis ce jour ce fut pour moi comme une obsession de voler les morts. »

A ce moment ma répugnance fut telle que je l'interrompis, lui demandant de ne pas pousser plus loin ces révélations et l'exhortant à élever son âme vers Dieu.

Mais ce fut en vain... Il continuait à balbutier. « faites-moi dépouiller des morts ! »

« Que Dieu ait pitié de toi, » lui répondis-je, je et je me décidai à éveiller le médium. Tandis que je m'occupais à relever graduellement la lumière, j'entendis au plafond de la chambre un violent craquement, comme s'il s'effondrait ; si bien qu'instinctivement je baissai la tête, redoutant de recevoir les débris sur moi. Je ferai remarquer que nous étions au dernier étage et qu'il n'y avait au-dessus de nous qu'une terrasse tout à fait déserte. Lorsque la lumière fut suffisante, nous pûmes constater que tout était en place et intact et la séance prit fin.

Je me demandai d'abord si je n'avais pas été le jouet de quelque esprit mystificateur ; mais comme je racontais le fait à un de mes amis, quelques jours plus tard, celui ci me conseilla de faire des démarches pour m'assurer si par hasard un certain *Fedèle* n'aurait pas réellement existé. Je considérai d'abord la chose comme parfaitement inutile. Comment, après 26 ans, retrouver les traces d'une individualité aussi obscure et aussi mal identifiée ? A tout hasard et sans grande espérance de succès je m'adressai au syndic de Naples, le priant de demander au syndic de Livourne si parmi les croquemorts du cimetière de cette ville il n'en trouverait pas un qui eût connu à l'époque indiquée un homme de ce service, d'un nom de famille inconnu et auquel on avait donné le surnom de *Fedèle*,

La demande fut envoyée le 30 juillet et, le 16 août, le syndic de Livourne eut la complaisance de répondre dans les termes suivants :

Municipalité de Livourne.
Bureau de l'Hygiène.
(N° 4352 = 70538).

Illustrissime seigneur syndic de Naples,

« J'ai fait les recherches les plus sérieuses pour retrouver la trace de l'individu, objet de votre lettre et je puis vous assurer qu'il n'a jamais fait partie du personnel des fossoyeurs du cimetière de cette ville. Cependant j'ai trouvé qu'un certain *Fedele* (sans autre indication), à une époque assez peu précise, mais que l'on croit remonter à 1882, était au service du gardien de ce cimetière ; il soignait les chevaux, etc... Un jour cet individu disparut *sans prévenir son hôte*, sans laisser aucune trace et on n'en entendit plus parler. Ne serait ce pas la personne à laquelle vous faites allusion ? »

« Rien ne peut le faire supposer. »

« Désolé de ne pouvoir vous mieux renseigner, etc... »

Cette note n'a pas besoin de commentaire. *Fedele* a bien existé : il était au service du gardien du cimetière, au lieu de faire partie des croquemorts.

Je tiens à faire remarquer que le médium Bartoli est né à Naples, un an après la disparition de *Fedele*, c'est à-dire en 1883. Il n'a jamais été à Livourne et n'y possède aucune relation quelconque. Il n'a quitté Naples qu'une seule fois, il y a deux ans, pour passer quelques jours à Rome. »

En tous cas, comment, après 26 ans, aurait-il eu connaissance de l'existence d'un être aussi obscur qu'un serviteur du gardien du cimetière de Livourne ? Comme j'étais le seul assistant de cette séance, je me demande dans quel subconscient il aurait pu prendre ses renseignements, si l'on ne veut pas admettre l'interprétation spirite ? »

Signé : « Zingaropoli. »

Peut-être est-il regrettable que M. Zingaropoli ait arrêté le cours des confessions de l'entité. Il est possible qu'on eût pu apprendre son genre de mort et la localité où elle avait eu lieu, ce qui eût permis des recherches plus complètes.

Voici un second fait observé avec le même médium par M. Zingaropoli et M. G...., venu à Naples avec une lettre de recommandation de M. Marzorati, directeur de *Luce e Ombra*, pour assister à une séance médianimique.

Le vendredi 5 octobre dernier, ces deux messieurs et le médium se réunirent à six heures du soir. Ils dînèrent ensemble, puis sans entrer en relation avec qui que ce fût, se rendirent dans la chambre d'Hôtel occupée par M. G....

La séance commenca à neuf heures dans une chambre parfaitement close, et à 10 heures et demie le médium tomba en trance. Une entité que M. Zingarapoli reconnut pour l'avoir souvent entendue dans les séances pré-

cédentes, s'incarna dans le médium et s'écria : « Je vous salue, mais je ne puis rester Je vais assister un jeune homme qui vient de se suicider et qui a besoin d'aide. N'en parlez au médium qu'avec beaucoup de ménagement, car il le connaissait. C'est le sous-lieutenant d'infanterie Guglielmo Paternostro, qui s'est tué d'un coup de revolver, dans la caserne de Piedigrotta, entre 9 et 10 heures. Il est mort après une courte agonie. »

Cette nouvelle les impressionna ; mais ni l'un ni l'autre des deux assistants, ne connaissait l'existence de Paternostro ; cependant devant la recommandation de l'invisible, ils résolurent de cacher tout à fait l'événement au médium, jusqu'à ce qu'il fût confirmé.

La séance terminée, ils accompagnèrent le médium jusqu'à son domicile, puis se rendirent aux bureaux du *Mattino*, où on leur déclara que la nouvelle n'était pas encore parvenue au journal.

Le lendemain, le journal contenait le récit détaillé du suicide, qu'un des reporters avait fait à deux heures du matin et qui confirmait de tous points la révélation de l'entité invisible.

Cette observation est signée par M. G... et Zingaropoli. Voici celle du Dr Joseph Martini :

Un malade apparaît simultanément à son frère à sa sœur, dans des chambres séparées.

Dans le courant de l'année 1863, les membres de la famille de madame Maria Bogliani, de Rubbiano (Parme), étaient très préoccupés, parce que depuis plus d'un mois ils étaient sans nouvelles d'Edmond, frère de Mme Bogliani, qui se trouvait alors dans un régiment de bersagliers à Reggio de Calabre. A cette époque, madame Maria et son autre frère Tullo étaient tous deux retenus au lit, dans leurs chambres respectives.

Un soir, vers 10 heures, leur mère se rendit dans la chambre de Tullo, âgé de 15 ans, qui lui dit qu'à l'instant même il venait de voir son frère Edmond portant son uniforme de bersaglier et le regardant avec une grande fixité. Il avait l'air triste et était aussi pâle qu'un mort.

Maria fit peu après un récit identique à sa mère. Les deux chambres des malades étaient éclairées et ni l'un ni l'autre n'avait la fièvre.

Ce ne fut que le lendemain qu'on reçut une communication de la part des chefs d'Edmond, annonçant sa maladie. D'autre part, un de ses camarades écrivit que *le jour même de l'apparition* il se trouvait dans un état si grave, qu'on lui administra les derniers sacrements

Cependant il échappa à la mort et à son retour dans sa famille, il déclara qu'*après avoir reçu les sacrements, se croyant à l'heure de la mort, il avait pensé avec une grande intensité à ses chers absents, avec le désir violent de les voir*.

Des recherches faites, il résulta que l'apparition eut lieu exactement à ce moment.

Signé : Dr JOSEPH MARTINI.

Voici maintenant le cas du professeur Caccia :

Le dimanche 19 août dernier, le professeur Caccia et sa femme, ainsi que Madame H. G. ., et le médium Mlle M..., étaient réunis en séance autour d'une petite table

L'entité qui se manifesta par la médiumnité de Mlle M..., dit être le Dr Ercole Ferraris, mort à Rome le 28 octobre 1862, d'une maladie de poitrine.

Mlle M... est médium voyant ; elle reste à l'état normal et les séances ont lieu en bonne lumière.

La table donna ensuite typtologiquement les paroles suivantes : « J'ai été la comtesse Hélène Mainardi et je vous prie de me rappeler au souvenir du Dr Visani-Scozzi. »

Madame H. G... et le Dr Caccia savaient que la comtesse Mainardi avait été médium dans des séances avec le Dr Visani-Scozzi, mais nous ne connaissions pas son prénom.

Nous la priâmes de nous faire connaître quelques autres particularités sur sa personne et elle nous répondit qu'elle était morte à Pise, il y avait sept ans et huit mois, le 14 décembre. Elle ajouta : « Le Dr Visani-Scozzi avait coutume de dire qu'il ne serait jamais entré dans le camp spirite sans avoir reçu des preuves *écrasantes*. Dites-lui que je puis révéler toutes ses pensées... »

A ce moment, le médium déclara qu'il voyait une lueur au milieu de laquelle se formait la figure d'une *Dame de haute taille*, la tête recouverte d'un voile. Nous demandâmes si c'était la comtesse et le médium nous dit que l'apparition faisait un signe d'assentiment.

Le Dr Visani-Scozzi confirma que la comtesse Mainardi se nommait Hélène ; qu'elle était de haute taille ; qu'elle était morte à Pise, mais qu'il avait tout à fait oublié la date.

Il retrouva alors une de ses photographies, et en l'examinant, trouva inscrit au revers : *Morte subitement à Pise, le 14 décembre 1898.*

Dans une autre séance avec le même médium, l'entité Mainardi dit qu'elle devait s'absenter pour accomplir une mission près de son frère Constantin et de son neveu Fedia. Le guide, Dr Ferraris, interrogé au sujet de ce dernier nom, répondit que c'était un diminutif de celui de Théodore, en usage en Russie, car la comtesse était d'origine Russe et le Dr Visani-Scozzi déclara qu'en effet la comtesse était d'origine Russe, qu'il ne se rappelait pas le nom de Constantin et savait seulement que la comtesse avait perdu des frères.

Signé : Prof. C. CACCIA.

Pour la traduction : Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE

L'Echo du Merveilleux

donne cette fois un essai d'explication des séances de Miller. M. Gaston Méry ne croit pas à la supercherie ; il ne fait pas intervenir le démon, ce qui est un progrès, mais beaucoup de ses réflexions montrent combien il est utile d'expérimenter assez longuement ces phénomènes, avant de se prononcer sur leur cause. Le rédacteur s'étonne que les formes qui paraissaient n'aient pas donné de preuves d'identité. D'abord il y a les noms propres qui sont venus spontanément et qui, certainement, n'étaient pas connue de Miller. Ensuite, comment dans les quelques secondes que le fantôme avait à sa disposition, aurait-il pu entretenir une conversation, lorsque tout son pouvoir était employé à se maintenir matérialisé ? Dans un cercle homogène, avec du temps, nous ne doutons pas que quelques unes de ces formes, au moins, pourraient parler comme de leur vivant, car ceci a eu lieu fréquemment dans d'autres séances, même avec des médiums moins forts que ne l'est Miller.

Mais même au point de vue de l'identité, le fils de M. White a dit son nom et frappé une marche, semblable à celle qu'il exécutait de son vivant. Et l'oncle du Dr Dusart ? et le mari de Mme de Valpinçon qui indique qu'il est mort d'une maladie de cœur ? Il faudrait nous dire où et comment Miller a pu puiser ces connaissances, s'il est le créateur psychique de ces fantômes.

M. Méry prétend que c'est le médium qui est le maître des matérialisations. Ceci est tout à fait inexact. Il ne les engendre pas où et quand il le veut, car souvent il ne s'est rien produit en sa présence, malgré sa volonté, comme il me l'a affirmé. Il ignore totalement ce qui aura lieu dans la soirée, donc il ne commande rien. Seconde erreur de notre confrère, au sujet des vêtements des fantômes. *Jamais* les Spirites n'ont enseigné que les choses laissent un périsprit, une doublure, un cliché. Allan Kardec attribue la création des draperies et objets qui accompagnent l'apparition à la volonté de l'esprit, et pendant plus d'un an nous avons exposé les raisons qui appuient sérieusement cette théorie. Nous attendons qu'on nous démontre en quoi elle est fausse.

Mais de ce que la pensée peut dessiner des formes fluidiques, modeler des objets et les matérialiser, est-ce à dire qu'elle peut réaliser le miracle d'engendrer des fantômes qui vont, qui viennent, qui parlent, etc., autant dire qu'un peintre ou un sculpteur est capable d'animer son tableau ou sa statue. D'ailleurs, souvent (voir Aksakoff) l'apparition parle une langue inconnue du médium, qui était celle dont elle se servait sur la terre, fait preuve de connaissances que le médium n'a jamais possédées et, détail plus significatif encore, une même apparition se montre avec des médiums qui ne se connaissent pas (voir les cas de Lily et de Bertie dans

les expériences de Reimers et Oxley). Où le second médium aurait il pris le dessin d'une physionomie qu'il n'a jamais vue et d'une *anatomie* dont il n'a pas la moindre idée ?

Donc l'hypothèse de M. Gaston Méry, qu'il ne donne d'ailleurs qu'à titre provisoire, est incapable d'expliquer psychologiquement les noms et les détails fournis par certains fantômes, et n'offre même pas un semblant d'explication, en ce qui concerne leur physiologie. Espérons que des expériences ultérieures lui permettront d'assister à des phénomènes plus marqués au point de vue de l'identité.

Les Annales des Sciences psychiques

annoncent que la Confédération Spirite Argentine a décidé de réunir un Congrès national qui aura un caractère préliminaire pour y préparer l'organisation d'un *Grand Congrès Spirite Universel*, qui se tiendra à Buenos-Ayres, à l'occasion du centenaire de la République Argentine. D'autre part, le *Rébus*, journal fondé par Asakof, a organisé le premier *Congrès Spirite Russe* à la date du 11/24 octobre, il a duré 12 jours.

Nous apprenons avec le plus grand plaisir la proposition faite par le professeur Otero Acevedo de faire édifier une « targe » de bronze sur la tombe du vaillant pionnier spirite que fut Ercole Chiaïa. On sait que c'est à son initiative qu'est due la conversion de l'illustre Lombroso après de nombreuses séances qui eurent lieu en présence d'Eusapia Paladino. Le docteur Otero Acevedo a lui même expérimenté avec le même médium en compagnie de M. Chiaïa, et bien qu'il fût « un matérialiste enragé », les faits l'obligèrent à changer de manière de voir. Aussi il s'inscrit pour 500 francs. La famille Chiaïa désire que, si quelqu'un veut se joindre à la souscription, celle-ci ne dépasse pas 5 francs.

Le *Daily Mail* fait savoir que M. H. V. Golding, président du Conseil local de Braintree, Essex, ayant découvert qu'il possédait la faculté de trouver les eaux souterraines au moyen de la *baguette divinatoire*, s'est adonné depuis à cet art avec passion, quoique dans un but absolument désintéressé. Parmi ces expériences qui ont été couronnées du meilleur succès, on cite celles qu'il a faites dans les propriétés de M. Herbert Trisson le banquier londonnien. Celui-ci avait dépensé une forte somme pour rechercher de l'eau dans ses biens d'Essex, mais en vain ; M. Golding ne tarda pas à lui indiquer quatre endroits différents d'où l'eau est pompée à présent en abondance. Il dit ne pouvoir s'expliquer lui-même la faculté merveilleuse dont il est doué.

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il recevra le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à cinq heures, 40, Boulevard Exelmans, au Bureau de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

ECHANGE

PUBLICATIONS PERIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 57, faubourg St-Martin, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 61, rue de l'Avenir les Lilas (Seine) 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

La Paix universelle; revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE, 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 23, rue Poussin. Paris-Aut. France 7 fr. Etranger, 8 fr.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10fr. Etr. 12fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, 265, à Mont-sur-Marchienne, Belgique 2 francs par an ; Etanger, 3 fr.

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Revue d'Etudes Psychiques, 6, rue Saulnier, Paris. France et Etranger, 8 fr.

Bulletin de la Société d'Etudes Pyschiques de Marseille, 41, rue de Rome. Prix 6 fr. par an.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an. Etranger: 6 fr. Chez M. Thomas, 25, rue du Faubourg Saint-Jean, à Nancy.

JOURNAUX PUBLIES A L'ETRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incomotrézo 19, Madrid, 3 fr. en Espagne.

Luce et Ombra, Milan. — Prix 5 fr. ; Etr nger, 6 francs 18, Via Cappucini.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct[r] Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S[t], par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2[a], Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2[e] à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Het Toekomstig Leven — De Bilt près Utrecht, Hollande. — Prix 3 florins par an.

N° 7. — 13e ANNÉE Prix du Numéro : 1 franc JANVIER 1907.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme



SOMMAIRE

A. LAGE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

40, Boulevard Exelmans, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnement **10 fr.** *par an en France.* — *Étranger* : **12 fr.**

RECHERCHES SUR LA MEDIUMNITE

par Gabriel **DELANNE**

Prix . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIERES

Revue Scientifique et Morale
DU
Spiritisme
A SES ABONNÉS ET LECTEURS
Souhaits fraternels 1907.

A la mémoire d'Allan Kardec

C'est avec un grand plaisir, mon cher ami (1), que j'accepte l'invitation que vous me faites de rendre hommage au grand penseur qui a fondé cette *Revue*, il y a un demi-siècle, et dont les livres clairs et méthodiques ont permis de conquérir au spiritisme des millions d'adeptes dans le monde entier. Jamais nous n'aurons trop de reconnaissance pour le puissant esprit dont les travaux ont éclairé, consolé, fortifié tant de cœurs meurtris par les épreuves de la vie.

Quelle joie ce doit être pour lui de voir son œuvre prospérer et grandir dans d'aussi vastes proportions ! En 1858, il n'existait que deux Revues spirites en Europe ; de nos jours, elles sont plus de cinquante qui portent au loin la bonne nouvelle de l'immortalité, et nous avons le légitime orgueil d'avoir imposé l'étude des faits spirites à ce monde sceptique qui s'était montré, à l'origine, si dédaigneusement réfractaire envers cette jeune science.

Le temps est passé où la science était l'apanage de quelques privilégiés ; elle s'est démocratisée, et chacun peut faire œuvre de savant en employant judicieusement ses méthodes. Les recherches sur le spiritisme se sont multipliées à ce point, qu'il faut être profondément indifférent pour ne pas les connaître, car ce ne sont pas seulement des individualités isolées qui s'en occupent, mais de nombreux groupements, dont quelques-uns forment de véritables académies, qui ont pris naissance en dehors des corps officiels.

La fondation en Angleterre de la *Société de Recherches psychiques*, et celle de l'*Institut général psychologique*, en France, sont des preu-

(1) Cet article paraît en même temps dans la *Revue Spirite* de ce mois.

ves vivantes de notre action sur les intelligences qui réfléchissent, puisque ceux qui ne ferment pas systématiquement les yeux devant l'évidence entrevoient déjà l'importance énorme de recherches, qui ouvrent à la science et aux aspirations religieuses de l'humanité des horizons dont on peut à peine scruter les profondeurs.

Substituer à la foi aveugle en une vie future l'inébranlable certitude qui résulte de constatations scientifiques, tel est l'inestimable service rendu par Allan Kardec à l'humanité. Faire pénétrer la lumière de l'observation, et même l'expérimentation, dans un domaine réservé jusque-là aux obscures et interminables discussions philosophiques, c'était faire œuvre de maître, briser les vieux moules de la pensée, infuser un sang nouveau à l'antique spiritualisme, rénover la psychologie en lui indiquant une voie neuve et féconde, et préparer la plus riche moisson de connaissances nouvelles que l'on ait faite depuis deux mille ans.

Une semblable révolution intellectuelle ne s'accomplit pas sans soulever des orages. Le spiritisme a été combattu par d'innombrables adversaires, parce qu'il est en opposition avec presque toutes les opinions régnantes, puisque ses expériences démontrent la fausseté des théories matérialistes, l'insuffisance des systèmes spiritualistes, qui ne connaissent pas la véritable nature de l'âme, et les erreurs des enseignements religieux relatifs à l'origine et à la destinée du principe pensant. Aussi les insultes, les railleries, les anathèmes lui ont été prodigués. Mais, emporté par l'irrésistible puissance qui se dégage de l'observation scientifique, le spiritisme dédaigne les outrages, et répondant par des faits aux sophismes de ses contradicteurs, il renverse les obstacles accumulés sur sa route et conquiert chaque jour de nouveaux partisans, dans les rangs mêmes de ses adversaires. Lorsque l'on a obligé des intelligences comme celles des Crookes, des Wallace, des Varley, des Lodge, des Zoellner, des Lombroso, des Myers, des Hodgson à reconnaître l'incontestable réalité des rapports entre les vivants et les prétendus morts, on est en bonne compagnie, et ni les calomnies, ni les clameurs haineuses des détracteurs de la vérité nouvelle ne sauraient en empêcher le triomphe définitif.

Par les phénomènes de la table, de l'écriture, de l'incarnation, des apparitions, nous communiquons avec l'Au-delà d'une manière ininterrompue. La tombe a perdu son horreur, car elle est pour

nous la porte ouverte sur un monde nouveau où la vie est plus douce qu'ici-bas. En réponse aux négateurs de la survie, l'âme humaine se révèle après la mort aussi agissante qu'ici-bas, et se montre sur la plaque photographique à ces docteurs qui ne l'avaient jamais trouvée sous leurs scalpels. Prodige inouï, elle reconstitue temporairement un corps physique semblable à celui qu'elle avait sur la terre, et cette résurrection momentanée est l'argument le plus péremptoire pour détruire les grossières erreurs du matérialisme.

Cette communion constante avec l'humanité désincarnée nous affirme d'abord notre immortalité personnelle, nous permet ensuite de connaître avec certitude la vraie nature de l'âme, en soulevant un coin du voile qui cachait son origine et ses destinées.

Quel affranchissement et quel réconfort pour la pensée humaine de n'être plus écrasée sous la terreur de dogmes aussi terribles que ceux du péché originel et des peines éternelles ! Quel soulagement de ne plus concevoir l'Être suprême sous les traits d'un implacable justicier qui condamnerait à des supplices sans fin les misérables et faibles créatures que nous sommes ! La réalité est heureusement plus noble et plus grandiose que ces sombres inventions de la théologie. Le sort de notre éternité future ne se décide pas dans les courts instants d'une vie terrestre, « ride à peine perceptible sur l'immense océan des âges » !

La loi de l'évolution du principe spirituel, s'accomplissant par des vies successives, nous a permis de comprendre pourquoi une formidable inégalité morale et intellectuelle sépare les enfants du même père, et comment existent sur le même globe des sauvages et des peuples civilisés, des idiots à côté de ces génies qui sont la gloire de notre race. C'est par les témoignages innombrables et concordants de ceux qui vivent dans l'espace que nous savons qu'il n'y a ni enfer ni paradis, et que nous sommes les seuls artisans de nos destinées futures. C'est lentement, mais d'un effort ininterrompu, que nous développons notre être spirituel, que nous élargissons notre intelligence, que pénètrent en nous les sentiments du juste, du beau, du bien et que disparaissent les obscurs instincts de l'égoïsme, les passions basses et les vices, pour faire place au sentiment de fraternité qui nous rapproche de cette cause première, qui est tout amour.

Non seulement Allan Kardec a déduit de ses conversations avec les esprits cette noble doctrine philosophique, mais son attention a encore été attirée par les manifestations extra-corporelles de l'âme incarnée. Tous les phénomènes psychiques, baptisés aujourd'hui de noms nouveaux, le maître les a connus, classés, et en a déterminé les causes. La transmission de la pensée qui, sous le nom de *télépathie*, a pris une si grande importance de nos jours, a été étudiée dans le *Livre des Esprits*, dans la *Revue* et dans la *Genèse*. La possibilité du dédoublement de l'être humain est indiquée dans *le Livre des Médiums*, avec preuves à l'appui, et les cas si intéressants de la clairvoyance s'exerçant dans le passé, le présent et l'avenir, ont été longuement décrits dans la *Revue Spirite*. La *Société Anglaise de recherches psychiques* a confirmé par ses enquêtes l'existence certaine de ces phénomènes, et les magnifiques travaux de W. F. H. Myers ne sont que le savant développement des théories renfermées en germe dans les ouvrages de notre maître. Cependant, l'œuvre de l'illustre psychologue anglais est encore incomplète.

Pour être autre chose qu'une simple hypothèse verbale, la conscience subliminale doit avoir un substratum non matériel ; il nous paraît donc nécessaire de voir dans le périsprit l'organe qui sert à ces manifestations transcendantales.

C'est encore à Allan Kardec que nous devons les premières notions précises sur le périsprit, ce corps inséparable de l'âme. D'innombrables observations faites sur les apparitions des vivants et des morts nous affirment absolument son existence.

La connaissance de cet organisme supra-physiologique fait du spiritisme une doctrine originale, car par là elle se distingue nettement du spiritualisme religieux ou philosophique. Le principe intelligent n'est plus alors une abstraction idéale, une vague entité incorporelle ; c'est un être concret qui possède des sens spéciaux, appropriés au milieu dans lequel il est appelé à vivre après son départ de la terre : c'est-à-dire dans l'espace. Certaines des facultés supérieures de l'âme, telles que la télépathie et la clairvoyance, ont évidemment leur siège hors du cerveau, puisque celui-ci est étranger à leurs manifestations. C'est probablement dans le périsprit qu'elles trouvent leurs conditions d'existence, car il faut l'émancipation de l'âme pour qu'elles s'exercent.

Plus nous étudierons cet organisme supérieur, mieux nous en

comprendrons l'importance pour expliquer un certain nombre de problèmes biologiques. L'expérimentation spirite a une utilité de premier ordre à cet égard, et il devient indispensable que nous puissions soumettre à un examen scientifique la nature et les propriétés de ce corps fluidique, pour mieux préciser son action pendant la vie et après la mort.

Les matérialisations des Esprits sont des phénomènes qui mettent en évidence le mécanisme périsprital, donnant à l'âme le pouvoir de se représenter devant nous avec les attributs anatomiques et physiologiques de la personne terrestre. Puisqu'un être de l'espace est capable de reconstituer momentanément la forme typique qu'il avait ici-bas, — en empruntant au médium une partie de sa substance, — il est permis de supposer que l'âme agit de même au moment de la naissance, mais en opérant lentement, suivant les lois de la gestation, pour que son union avec le corps matériel soit durable. L'enseignement des Esprits est conforme sur ce point à l'opinion de Claude Bernard, qui a indiqué nettement que la construction, l'entretien et la réparation d'un organisme vivant ne relèvent pas des lois physico-chimiques.

« Nous voyons, dit-il, dans l'évolution de l'embryon, apparaître une simple ébauche de l'être avant toute organisation. Les contours du corps et les organes de l'être sont d'abord simplement arrêtés, en commençant par les échafaudages organiques provisoires qui serviront d'appareils fonctionnels temporaires du fœtus.

« Aucun tissu n'est alors distinct. Toute la masse n'est alors constituée que par des cellules plasmatiques et embryonnaires. Mais dans ce canevas vital *est tracé le dessin idéal d'un organisme encore invisible pour nous, qui a assigné à chaque partie et à chaque élément, sa place, sa structure et ses propriétés* ».

Et, plus loin, l'éminent physiologiste précise encore sa pensée en ces termes :

« Ce qui est essentiellement du domaine de la vie et qui n'appartient ni à la physique, ni à la chimie, ni à rien autre chose, c'est l'*idée directrice* de cette action vitale. Dans tout germe vivant il y a une idée directrice qui se développe et se manifeste par l'organisation. Pendant toute sa durée, l'*être reste sous l'influence de cette même force vitale créatrice,* et la mort arrive lorsqu'elle ne peut se réaliser... c'est toujours la même idée qui conserve l'être en reconstituant les

parties vivantes, désorganisées par l'exercice ou détruites par les accidents ou les maladies ».

Nous qui savons, par expérience, que l'âme survit à la mort, qui la voyons réédifier temporairement un corps, anatomiquement semblable à celui qu'elle avait sur la terre, nous sommes autorisés logiquement à supposer que le périsprit contient l'idée directrice présidant à l'édification du corps physique, puisque le périsprit possède encore ce pouvoir de reconstruction après la mort.

Ce n'est pas tout. Si l'âme est bien l'architecte de son enveloppe terrestre, il est possible de tirer de ce fait une confirmation de la loi de réincarnation, voici comment :

S'il est exact que le fœtus résume dans les premières semaines de sa vie intra-utérine toutes les étapes parcourues par les êtres vivants depuis la cellule initiale ; si, de plus, nous avons encore en nous des organes atrophiés, vestiges de ceux qui furent utiles à nos ancêtres, il faut en conclure que le périsprit qui reproduit ces formes disparues, qui pétrit et modèle la matière, a dû passer jadis par les organismes inférieurs où elles existaient, car sans cela, il ne pourrait pas les engendrer. Je pense qu'en suivant cette direction, les spirites pourront trouver dans l'étude de l'être humain des preuves nouvelles de cette grande et magnifique vérité des vies successives, qui possède déjà à son actif toute une collection de faits relatifs aux souvenirs des existences antérieures, ou à l'annonce de réincarnations qui ont eu lieu telles qu'elles avaient été prédites.

Non seulement les faits spirites ont reçu la consécration du temps, ont résisté à toutes les méthodes critiques auxquelles on les a soumis, mais il se produit de nos jours une telle révolution dans les théories scientifiques, que nous les voyons converger vers celles qu'Allan Kardec et les Esprits ont toujours enseignées. C'est avec une joie profonde que nous constatons combien les découvertes des sciences physiques les rapprochent de ce monde invisible avec lequel elles commencent à prendre contact.

Les manifestations les plus étranges des séances spirites ne sont plus des faits isolés. Les effluves qui sortent du corps du médium, qui traversent des obstacles matériels, qui influencent les plaques photographiques, présentent une analogie évidente avec les produits de la dématérialisation de la matière engendrés par les corps radio-

actifs. Le corps humain est un laboratoire dans lequel s'accomplissent sans cesse des réactions chimiques très intenses, et des actions électriques incessantes ; les unes et les autres donnent naissance à des produits variés : émanations, rayons cathodiques, rayons X, électrons qui sont des poussières d'atomes à différents stades de désagrégation. Ces résidus constituent précisément une des formes les plus grossières de cette substance fluidique, encore matérielle par certains côtés, mais touchant par d'autres à l'impondérable C'est très probablement une forme voisine de désagrégation charnelle qui sert dans les séances de matérialisation à produire ces apparitions temporaires d'objets (draperies, bijoux etc.) qui disparaissent avec la rapidité de l'éclair aussitôt que cesse d'agir la force qui les a engendrés.

L'enseignement d'Allan Kardec sur les créations fluidiques de la pensée reçoit une force nouvelle des expériences faites avec les effluves des substances radio-actives. En effet, nous savons que la pensée se traduit toujours par une image ; que cette création mentale peut s'extérioriser sous forme de dessins, qui possèdent la propriété de s'imprimer sur le corps, en produisant des modifications physiologiques (suggestion de vésicatoires, de sinapismes, de brûlures, etc.) et que ce dessin peut même impressionner la plaque photographique (expérience du Commandant Darget). J'ai toujours soutenu que pour que ce phénomène fût possible, il fallait que l'image eût une réalité objective, c'est-à-dire *fût matérialisée.* Il est intéressant de signaler que M. le Bon a pu produire des *matérialisations temporaires* avec des effluves de matière dissociée. Voici ce qu'il dit sur ce sujet (1) :

« Si nous voulons étudier les équilibres dont sont susceptibles les éléments de matière dissociée, nous pouvons remplacer un corps radio-actif par une pointe électrisée en rapport avec un des pôles d'une machine électrique.

« Ces particules sont soumises aux lois des attractions et répulsions qui régissent tous les phénomènes électriques. En utilisant ces lois, nous pourrons obtenir à volonté les équilibres les plus variés. De tels équilibres ne pourront être maintenus qu'un instant. Si nous pouvions les fixer pour toujours, c'est-à-dire de façon à ce

(1) Dr Le Bon, *L'Evolution de la Matière*, p. 151 et suiv.

qu'ils puissent survivre à la cause génératrice, nous réussirions à créer avec des particules immatérielles quelque chose qui ressemblerait singulièrement à de la matière.

« Mais si nous ne pouvons pas réaliser avec des choses immatérielles des équilibres pouvant survivre à la cause qui les a fait naître (1), nous pouvons au moins les maintenir un temps suffisant pour les photographier et créer ainsi une sorte de *matérialisation momentanée*.

« En utilisant uniquement les lois dont nous parlions plus haut, nous avons réussi à grouper les particules de matière dissociée, de façon à donner à leur groupement toutes les formes possibles : lignes droites ou courbes, prismes, cellules, etc., que nous avons fixées ensuite par la photographie...

« Les formes polygonales, représentées dans quelques-unes de nos photographies, ne sont pas, bien entendu, la reproduction d'*images planes*, mais bien des formes *possédant trois dimensions*, dont la photographie ne peut évidemment donner que la projection. Ce sont donc bien des *figures dans l'espace* que nous avons obtenues en maintenant momentanément dans l'équilibre que nous leur imposions, des particules de matière dissociée. »

Le jour où les savants se décideront à étudier *scientifiquement* les phénomènes psychiques, je leur promets quelques surprises, en leur montrant que leurs découvertes futures avaient été prévues par ces spirites dont ils ignorent si profondément les doctrines.

Un simple exemple suffira pour faire voir que M. Gustave Le Bon — qui est si justement fier d'avoir démontré que la matière retourne à l'éther — n'a pas eu la primeur de cette théorie, car elle se trouve nettement formulée par Allan Kardec dans *la Genèse*, à une époque où cette hypothèse paraissait une monstrueuse hérésie scientifique.

Voici ce qui a été écrit en 1867 par le Maître (2) :

« Qui connaît, d'ailleurs, la constitution intime de la matière tangible ? Elle n'est peut-être compacte que par rapport à nos sens, et ce qui le prouverait, c'est la facilité avec laquelle elle est

(1) Les Esprits sont arrivés à ce résultat, car W. Crookes a conservé des cheveux de Katie King.

(2) Allan Kardec, *La Genèse. Les fluides*, p. 305.

traversée par les fluides spirituels et les esprits auxquels elle ne fait pas plus d'obstacle que les corps transparents n'en font à la lumière.

« La matière tangible, ayant pour élément primitif le fluide cosmique éthéré, doit pouvoir, *en se désagrégeant* (1), retourner à l'état d'éthérisation, comme le diamant, le plus dur des corps, peut se volatiliser en gaz impalpable. *La solidification de la matière n'est en réalité qu'un état transitoire du fluide universel, qui peut retourner à son état primitif quand les conditions de cohésion cessent d'exister* (1).

La radio-activité spontanée est même pressentie en ces termes :

« Qui sait même si, à l'état de tangibilité, la matière n'est pas susceptible d'acquérir une sorte d'éthérisation qui lui donnerait des propriétés particulières ? Certains phénomènes, qui paraissent authentiques, tendraient à le faire supposer. Nous ne possédons encore que des jalons du monde invisible, et l'avenir nous réserve sans doute la connaissance de nouvelles lois qui nous permettront de comprendre ce qui est encore pour nous un mystère. »

Sur le même sujet, M. Lodge s'exprime ainsi devant la Société de Physique de Londres :

« Nous ne devons plus admettre que l'atome est permanent et éternel. La matière peut probablement naître et périr. L'histoire d'un atome présente des analogies avec celle d'un système solaire. Dans la théorie électrique de la matière, la combinaison des électrons peut produire l'agrégat électrique appelé un atome, et sa dissociation s'accompagne d'un phénomène de radio-activité. »

Enfin W. Crookes, à son tour, arrive à une conclusion analogue :

« Cette fatale dissociation des atomes, dit-il, semble universelle. Elle se manifeste quand nous frottons un bâton de verre, quand le soleil brille, quand un corps brûle, quand la pluie tombe, quand les vagues de l'océan se brisent. Et, bien que la date de l'évanouissement de l'univers ne puisse être calculée, nous devons constater *que le monde retourne lentement au brouillard informe du chaos primitif*. Ce jour-là, l'horloge de l'éternité aura terminé son cycle. »

L'accord tardif que nous constatons entre les plus récentes affir-

(1) La phrase est soulignée par Allan Kardec lui-même.

mations de la science et les vues prophétiques d'Allan Kardec sur la constitution de la matière, nous assure que nous avons eu raison de croire que les Esprits qui produisent des phénomènes aussi étranges que la matérialisation et les apports, sont plus avancés que nous dans la connaissance des lois de la nature. C'est avec confiance que nous attendons de nouvelles découvertes, car nous sommes certains qu'elles confirmeront de plus en plus les instructions de nos guides spirituels. Il ne saurait en être autrement, car, puisque les faits spirites sont d'une incontestable réalité, la science doit un jour ou l'autre modifier ses vues théoriques, les élargir ou les changer, pour y faire entrer ces manifestations de l'activité animique, qu'elle avait ignorées.

Le spiritisme va droit à son but, qui est la démonstration de l'immortalité, sans bravade comme sans faiblesse ; tant pis pour les opinions qu'il heurte au passage, ce sont les hypothèses anciennes qui doivent disparaître devant les faits nouveaux.

Travaillons donc avec une ardeur inlassable à répandre cette noble doctrine dont l'action salutaire et féconde est si nécessaire de nos jours. Proclamons partout que la tombe n'est pas l'anéantissement de la pensée, l'abîme dans lequel notre personnalité sombrerait pour s'évanouir à jamais. Démontrons qu'il n'est pas vrai que nous soyons les tristes jouets de lois inexorables et fatales, qui pèseraient sur nous avec l'écrasante impassibilité de ces idoles antiques qui broyaient sous les roues de leurs chars les chairs pantelantes de leurs sectateurs. Affirmons bien haut que la nature n'a pas eu cette ironie cruelle de nous accorder la conscience pour nous faire mieux mesurer l'horreur de notre chute dans le néant. Nous sommes expérimentalement sûrs que la vie humaine n'est pas un éclair entre deux nuits profondes, mais une simple étape de notre ascension éternelle vers la lumière et l'amour.

Nous avons la certitude que les aspirations les plus élevées et les plus saintes de nos cœurs ne seront pas déçues, car nous retrouverons ceux dont le départ a creusé un sillon si cruel dans nos âmes. Cette fois, la grande tradition spiritualiste, aussi vieille que la pensée humaine, s'appuie inébranlablement sur la science ; rien ne saura en entraver l'essor et sa diffusion dans le monde sera le signal d'une évolution morale, scientifique et sociale, comme l'humanité n'en a pas encore connue depuis son origine. GABRIEL DELANE.

Matérialisme, Socialisme, Spiritisme.

Cher Monsieur Delanne,

Permettez-moi de vous adresser ces pages où sont exposées quelques idées que d'autres développeraient certainement mieux que moi. Notre foi commune en la vérité du spiritisme doit amener une certaine conformité de pensée sur des sujets qui le touchent de près dans sa portée philosophique et morale.

Tout le monde a lu les discours de Viviani, ministre du travail, à la Chambre et au Sénat. Quelle que soit l'importance qu'on attache aux promesses des réformes sociales et à leur efficacité, on ne peut qu'admirer, à mon sens, la forme et le fond de ces discours prononcés certainement en toute loyauté.

Mais il est un point très important sur lequel notre attention est appelée et qui soulève de graves questions philosophiques qui ne peuvent nous être indifférentes. Il s'agit de la différence entre l'idéal humain défendu par le ministre, et l'idéal religieux.

Assurément, ceci n'est pas nouveau, et nous savons que beaucoup de ceux qui se sont libérés des religions orthodoxes, qui ont affranchi leur pensée des dogmes, mais, par un saut à l'extrême, nient tout spiritualisme, ceux-là n'ont pas abandonné tout idéal.

Ils sont matérialistes, mais ils croient à la perfectibilité de l'espèce et ils luttent pour la justice dans les rapports sociaux, pour l'affranchissement de cette immense partie de l'humanité toujours abaissée, toujours sacrifiée et dont toute l'Histoire trace la lutte incessante vers le mieux être et vers l'indépendance.

Viviani disait à la Chambre :

« Nous avons arraché les consciences humaines à la croyance. Lorsqu'un misérable, fatigué du poids du jour, ployait les genoux, nous l'avons relevé, nous lui avons dit que derrière les nuages il n'y avait que des chimères. Ensemble, et d'un geste magnifique, nous avons éteint dans le ciel des lumières qu'on ne rallumera plus ! »

« Est-ce que vous croyez que l'œuvre est terminée ? Elle commence, au contraire, elle bouillonne, elle nous déborde. — Qu'est-ce que vous voulez répondre à un homme qui n'est plus un croyant, grâce à nous, que nous avons arraché à la foi, à qui nous avons dit que le ciel était vide de justice ? »

Au Sénat, l'orateur complétait sa pensée :

« Quand je rattache les hommes à travers le temps et l'espace, les hommes aux hommes, les générations aux générations ; quand je sacrifie

par avance l'individu périssable à la race immortelle, est-ce que je n'essaie pas d'ennoblir les souffrances humaines ? »

« Nous ne nous agenouillons pas devant les misères humaines ; nous tenons à notre idéal qui vient de notre conscience, de notre raison, qui existent au moins, qui sont perpétuellement perfectibles, et cet idéal, messieurs, vaut bien aussi cet idéal religieux qui s'alimente à la résignation et qui, en tout cas, n'a jamais épargné à la terre ou un crime, ou une injustice, ou une douleur ».

Ah ! combien ces paroles frappaient justement l'Eglise qui n'a pas essayé, à travers les siècles et avec sa puissance, de créer une société plus fraternelle, plus juste en rendant en même temps les hommes meilleurs. Qu'a-t elle produit depuis 1600 ans ? Quelle est son œuvre ? Et on se demande si dans la balance du bien et du mal qu'elle a faits, ce dernier ne l'emporte pas.

Tous les progrès obtenus, conquis, l'ont été malgré elle et contre elle. Comme le disait une des dernières encycliques, l'Eglise distingue les pasteurs et le troupeau, ce dernier, réduit à l'obéissance passive, restant toujours assujetti aux premiers. Elle n'a eu qu'un but : la domination universelle.

Mais dans ces discours, n'y avait-il en vue que la religion catholique, n'étaient-ils dirigés que contre le dogme et l'absolutisme romain ?

Il semble que, quand l'orateur parle du ciel vide de justice et des lumières qu'on n'y rallumera plus, il ait voulu englober dans la même réprobation tout idéal spiritualiste, quel qu'il soit.

Quoi, est-ce parce que les religions ont fait faillite, est-ce parce que le catholicisme a combattu la liberté de penser, les progrès de la science, les réformes démocratiques que l'idéal spiritualiste doit être repoussé ?

Non, élevons-nous fortement contre cette assertion. Montrons que nous qui sommes convaincus de la survie, nous sommes avec ceux qui veulent plus de vérité, plus de justice.

Notre idéal n'est pas placé entièrement dans la survie personnelle, mais aussi dans le progrès de tous ; il est à la fois humain et religieux ; nous allons plus haut que les deux parties en présence.

Notre spiritualisme n'est pas rétrograde, il montre le chemin à l'humanité, il marche à l'avant-garde du progrès.

Notre spiritualisme accepte toutes les conquêtes de l'esprit humain et il veut rester en communication avec les deux grandes forces du monde moderne, la science et la démocratie, pour les élever, accroître leur domaine, élargir leur idéal.

Quoi, laisserions-nous aux matérialistes le monopole des idées de justice dans la société quand leur philosophie en est la négation, et que ces idées ne peuvent naître chez eux que par un manque de logique.

En effet, la pensée n'étant qu'une résultante du cerveau, ne peut exprimer une réalité quand il s'agit de définir ce qui ne tombe pas sous les sens ; et dès lors les idées de devoir, de justice, de solidarité, de progrès,

ne sont que des choses irréelles, des illusions. L'être même qui pense, n'étant que la combinaison passagère des cellules matérielles, n'a qu'une existence éphémère. Qu'importe alors pour l'individu ce qui paraît beau, bon et juste, puisque rien n'existe de durable. Et la race elle même, les générations qui se succèdent, que sont-elles devant le néant des individus qui les composent ? Qu'importe à l'individu que la race progresse s'il ne peut profiter de ce progrès avec ceux de sa génération et s'il ne peut y travailler encore.

En résumé, pour le matérialisme, ces idées qui font la grandeur de l'homme ne doivent, ne peuvent avoir qu'une importance relative et même aucune importance.

Alors à quoi bon ! Voilà la doctrine matérialiste, elle apporte avec elle la désespérance, elle ne peut avoir aucun idéal. Si des hommes opposent le devenir collectif au devenir individuel, c'est parce qu'ils ne vont pas jusqu'au bout de leur opinion. Et aussi, c'est parce qu'ils sentent que cela ne peut être ; leur cœur, leur conscience sont en désaccord avec leur raisonnement. Malgré les fluctuations de la matière ils sentent l'unité, la continuité de l'esprit.

Assurément, ce qu'ils proposent à l'homme est noble et dégagé d'égoïsme, puisque ce sont les générations à venir qui profiteront du travail accompli, des luttes soutenues en ne lui promettant aucune récompense, aucun soulagement à ses souffrances que la satisfaction du devoir accompli. Mais c'est insuffisant et voilà leur erreur.

A l'Eglise qui n'offre qu'un spiritualisme vague, mal défini, contraire à la raison et auquel le néant est peut-être préférable, nous opposons un spiritualisme scientifique, vivant, nous montrant la vie éternelle sous des formes innombrables et le progrès infini à travers l'espace et le temps.

A l'Eglise, monarchie absolue, soutien de toutes les réactions, nous opposons notre croyance au progrès, à la perfection intellectuelle et morale de l'humanité, et nous disons que la justice doit être cherchée partout, aussi bien sur la terre qu'au delà. C'est à l'homme à l'appliquer dans ses actes, dans les relations avec ses semblables. L'individu et le milieu social ne peuvent être séparés, ils réagissent l'un sur l'autre ; l'homme agit sur la société et celle-ci réagit à son tour sur lui ; nous devons donc approuver et soutenir tout ce qui tend à améliorer leurs rapports et à les affranchir de tous les jougs qui entravent leurs progrès.

Aux matérialistes, à ceux qui ne voient que l'existence actuelle, nous leurs montrons l'inexactitude de leurs théories et l'insuffisance de leur idéal.

Nous appropriant les paroles de Jaurès (séance du 13 novembre), car, suivant son expression, nous avons « foi en la vertu de nos principes, en l immortalité de nos espérances » nous leur disons : « Vos savants affirment la loi d'évolution, mais à mesure qu'ils l'analysent plus profondément, ils découvrent que chaque moment d'évolution apporte quelque hose de nouveau, que, sous l'apparente continuité de cette évolution de

surface, il y a une force perpétuelle de création, de révélation, de révolution ; votre science, elle, appuyait le monde sur la brutalité opaque et compacte de la matière, et voici que cette même science démontre aujourd'hui que la matière va s'évanouissant et s'idéalisant ; que l'antique opposition de l'éther impondérable et de la matière pesante se résout dans l'unité de l'universelle énergie, et que cette énergie, par ses condensations prodigieuses, symbolise et annonce la volonté par sa puissance rayonnante, symbolise et annonce la force de la pensée et de l'esprit ».

Et quand bien même vous auriez tout votre rêve de justice qui est aussi le nôtre, « vous constaterez d'autant mieux l'étroitesse de la vie humaine que vous en aurez rempli toutes les possibilités. »

« Et puisque votre science constate que la nature s'élève de forme en forme, de degré en degré, sollicitée par un idéal qui est pour nous une force transcendante, nous, nous avons devancé, nous avons anticipé la plus audacieuse espérance que puisse suggérer aux hommes cette loi d'évolution montante, et nous vous apportons une promesse de vie que les révolutionnaires de la pensée et de l'action n'ont jamais égalée ». « Ainsi, revendiquez, agissez, montez, nous mettrons une lueur d'espérance surhumaine aux cimes de toutes les vagues soulevées ».

C'est sur ces fortes paroles que je veux conclure. Faisons les nôtres. Nous réconcilierons ainsi, nous unirons dans une sublime harmonie le spiritualisme, la science et la démocratie.

Veuillez m'excuser de cette longue lettre où j'ai cru devoir vous exposer quelques idées qui sont sans doute celles de la grande majorité des spirites.

Agréez l'assurance de mes meilleurs sentiments.

A. LUNET.

Le Spiritisme dans la Revue des Deux-Mondes

La Revue, qui s'intitule des Deux-Mondes, — l'ancien et le nouveau, — vient de tenter une diversion sur l'autre monde, celui de l'au-delà. Mais c'est en vain qu'elle explora ces mers inconnues, la voici revenue bredouille, proclamant son scepticisme à l'égard de ce nouveau monde qu'elle n'a pas découvert. Vous pourrez consulter le rapport de l'intrépide explorateur dans le numéro du 1er novembre 1906.

Le navigateur a promené sa sonde par tous les fonds et, d'un peu partout, il ramène quelques épaves, dont on ne saurait contester l'intérêt préhistorique ; voici la plus précieuse : — Babinet a raconté l'histoire d'une jeune fille qui lançait des chaises, avec une vitesse redoutable, par une simple contraction des muscles de sa jambe dont personne ne se doutait...... ô astuce !!! Le même explorateur a fait cette précieuse découverte : — Un défi de produire un simple mouvement sans contact, défi, porté par Babinet en ces temps préhistoriques, n'a jamais été relevé depuis.

J'ignore si la respectable revue — 76 ans d'âge — revient de l'autre monde ; en cette fin d'année 1906 elle semblait plutôt revenir de Pontoise.... oh pardon ! J'oubliais le respect dû à son grand âge, ainsi qu'à M. le Dr Grasset, auteur de l'article où on nous conte des choses semblables.

La récompense que promettait feu Babinet à qui relèverait le défi, eût été d'être proclamé le premier savant du monde entier ; M. le Dr Grasset nous réitère la promesse. Aveugle qui ne voit pas le danger ! moi, perspicace, je vois la révolution aux portes de notre Académie des Sciences ; eh quoi ! un simple barnum présentant Eusapia, Eusapia elle-même, pourrait relever le défi..? Ainsi elle irait s'assoir à l'Institut où la première place lui serait réservée. Bien que, personnellement je me réjouisse, pour Eusapia, de cette promotion inattendue, mon cœur se serre en pensant à M. d'Arsonval que j'assure de mes bien sincères condoléances.

Eh mon Dieu, les contemporains de Babinet et de Faraday qui auraient pu relever le défi, sont peut-être bien morts ; quant à ceux de notre temps, ils ne peuvent que constater combien l'esprit qui anime M. Grasset retarde sur les faits.

Il faudrait un livre, dit-il, pour faire la critique complète de l'occultisme ; dans son article, 38 pages de texte, il a voulu nous présenter un plan. Ce plan consiste à renvoyer, à une époque indéterminée, les études concernant la télépathie, les apports ainsi que les matérialisations de fantômes. Actuellement on se bornerait à rechercher les preuves, si elles existent, de la suggestion mentale, des mouvements sans contact et de la clairvoyance ; avis à MM. Charpignon, Gasparin et du Potet. Si on ouvre un concours dans les *deux mondes*, il est probable que M. de Rochas sera exclu de celui-ci, car, à ses démonstrations si positives, on oppose

le stock courant de banalités anciennes, et de fraudes qui étaient déjà vieilles au temps d'Eugène Nus. C'est à son propos, et après avoir cité, le plus brièvement possible, les expériences et les noms qu'il ne pouvait pas taire, que M. le Dr Grasset nous cite l'exemple instructif de la jeune fille qui lançait des chaises avec une vitesse redoutable ; mais, ce qui est beaucoup plus grave, c'est qu'il s'étend également sur les prétendues fraudes d'Eusapia à Cambridge, accusations que M. Richet a réduites à leur juste valeur, en défendant Eusapia d'une façon courageuse et loyale, ce dont les lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes* auraient dus être informés.

Ce n'est pas une méthode acceptable que celle qui répond, à un ensemble de faits irrécusables, par un rappel de fraudes, même authentiques ; comme si le faux poids, que l'on jette dans le plateau d'une balance, pouvait altérer la qualité de la bonne marchandise qui est sur l'autre plateau. Dans l'obscurité, dit encore M. Grasset, les moyens de fraude sont inimaginables. — Savez-vous ce qui est inimaginable ? — Il a vu un jeune médium simuler des coups frappés avec un bâton ; un autre, avec le poing, un autre avec le pied. — Mon Dieu, mon Dieu, que de variété dans l'astuce, et comme c'est inimaginable..! — Nous allons prévenir MM. de Rochas et Ch. Richet qui, bien sûr, n'avaient pas pensé à cela en contrôlant Eusapia.

Non, ce n'est pas une méthode critique, ce n'est pas une méthode expérimentale d'enterrer ainsi les témoignages d'hommes éminents, dont les mesures de contrôle ont été répétées à satiété, *ad nauséam*, a écrit Ch. Richet.

Ce n'est pas une méthode scientifique que de trancher une question par cet aphorisme prétentieux : — Toute personne d'absolue bonne foi qui fait mouvoir une table est un fraudeur inconscient. D'argumentation point, des affirmations toujours. On n'oublie pas, non plus, la forme fallacieuse empruntée au raisonnement négatif : « Le bruit avait couru que le Dr Hodgson était parvenu à se manifester, Hyslop a démenti ». Après quoi vient l'argument tiré du ridicule. Songez donc, des esprits d'Anglais qui parlent français.! Des fantômes qui, en se matérialisant, matérialisent aussi leur chapeau, leur canne et leur lorgnon... etc. Je ferai remarquer aux lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes* que, s'ils mordent à cet appât, ils tournent en dérision les choses les plus saintes. Accepteraient-ils

que l'on se moque de Ste Thérèse et de l'union mystique, sous prétexte que Jésus n'a point parlé l'araméen ; quelle chûte, n'est-ce pas, pour la religion catholique, si Jésus avait parlé espagnol ? Et d'ailleurs ne s'est il pas matérialisé en jardinier, avec sa bêche ? Enfin l'objection des vêtements n'est-elle pas celle que les bourreaux de Jeanne Darc opposaient à la sincérité de l'héroïne que nous vénérons ?

Revenons à des considérants plus scientifiques. Il n'est pas permis de travestir la communication mystique, ou spirite, en se la représentant sous une forme préconçue ; le langage mystique a toujours emprunté la forme symbolique, et tout nous porte à supposer que ces symboles sont universels ; ils sont donc accessibles à toute intelligence. Le processus des automatismes supranormaux est probablement le suivant : c'est la personnalité hypnotique, ou subconsciente, du médium qui entre en communion avec l'au delà, il faudrait alors supposer que la communication supranormale se manifeste : d'abord à la subconscience des médiums, au moyen de ce symbolisme qui constitue le langage sans paroles, puis que la personnalité mystérieuse et subconsciente traduit la sensation et l'exprime selon des moyens personnels. Tel est le mécanisme le plus vraisemblable des actions automatiques, lorsqu'elles ont une origine spirite ; cette conception n'est pas d'une *effrayante absurdité*, pour celui qui connaît la variété des résultats, et les formes de manifestations suivant lesquelles ils sont obtenus.

Le Dr Grasset connaît-il le Spiritisme ? — On peut en douter quand on le voit nous opposer, comme moins irrationnelle, la conception du corps astral (page 121). Mais cette conception fait partie du Spiritisme ; le corps Astral, ou Périsprit, le contient tout entier, il n'est donc pas juste de le lui opposer.

Mais nous marchons de surprise en surprise, et nous arrivons à cette affirmation extraordinaire (page 124). — Je pose en principe, dit-il, qu'*aucune* (1) doctrine philosophique ou religieuse n'a intérêt au succès ou à l'insuccès de ces recherches. — Voilà qui est nouveau, le sentiment général a toujours été qu'il n'y a pas de questions plus palpitantes pour toutes les religions, et aussi pour la philosophie, que celle-ci qui trancherait le problème de la survi-

(1) C'est M. Grasset qui souligne.

vance. Actuellement l'expérience est manifeste, et nous voyons des hommes dont les convictions sont entièrement retournées par l'évidence, toute leur vie en est changée.

— « J'étais un matérialiste si parfait et si éprouvé, dit Russel « Wallace, je que ne pouvais en ce temps trouver place dans ma pen- « sée pour la conception d'une existence spirituelle..... les faits, « néanmoins, sont choses opiniâtres. Ils me vainquirent. Ils me « contraignirent à les accepter COMME FAITS, longtemps avant que « je pusse en admettre l'explication spiritualiste .... etc. »

Voyez quelle contradiction. Ces faits amènent au spiritualisme les matérialistes les plus convaincus, les hommes de sciences les plus éminents. Ce sont les recherches entreprises, sur ces faits, qui font la conviction des R. Wallace, des Myers, des Lodge, des Hodgson, des Hyslop.. etc. et l'intérêt de ces conversions échappa à M. Grasset.

Le seul cas de Mme Piper a fait au spiritualisme de nombreuses recrues. F. W. Myers en arrive à cette conclusion que des voix nous reviennent d'au delà de la tombe ; et cela est sans importance. — Il conclut encore avec Mme Thompson : — « Je crois que « la plupart de ces messages viennent d'esprits qui se servent tem- « porairement de l'organisme de Mme Thompson pour nous les « donner. » — Et cela, aux yeux de M. Grasset, n'intéresse point la philosophie.

Ol. Lodge a dit : — « J'ai été amené, personnellement, à la « certitude de l'existence future, par des preuves reposant sur une « base purement scientifique. » — Et cette base, suivant M. Grasset, il n'y a aucun intérêt à la constater.

Hodgson écrit : — « Je crois, sans avoir le moindre doute, que « les communicants, dont j'ai parlé dans les pages précédentes, « sont bien les personnalités qu'ils prétendent être : qu'ils ont sur- « vécu au changement que nous appelons mort, et qu'ils ont « communiqué directement avec nous, les soi-disant vivants, par « l'intermédiaire de l'organisme de Mme Piper entrancée. » — Et cette constatation ne sert à rien, de l'avis de M. Grasset.

Hyslop, dans un rapport sur le même cas, nous dit : « A en ju- « ger d'après ce que j'ai vu moi-même, je ne sais comment je pourrais « me dérober à la conclusion que l'existence d'une *vie future* est ab-

« solument démontrée. » — Mais vous avez bien lu, M. Grasset, cela n'intéresse aucune religion, aucune philosophie.

Et le Dr Van Eeden écrit de son côté : — « Quand je relis mes « notes, il m'est impossible de n'être pas convaincu que j'ai été « témoin, ne serait-ce que pendant quelques minutes, de la mani- « festation voulue d'une personne morte. »

Pourquoi le Dr Grasset ne fait-il pas état de ces témoignages ? — Le voici, sa réponse est de quatre lignes : — « Pour Mme Pi- « per le docteur Bérillon fait des réserves, Podmore croit qu'il peut « y avoir de grandes présomptions de fraude et M. Maxwel a rap- « pelé ses erreurs et ses efforts « pour tirer les vers du « nez de ses clients. » — Et c'est tout, mettez cela dans la balance et pesez la marchandise. Les hommes cités n'ont jamais vu Mme Piper ; Podmore est un homme à parti-pris qui a toujours soutenu la fraude, même quand elle n'était pas soutenable ; voilà ce qu'on oppose à vingt années d'observations et de contrôles rigoureux ; Mme Piper a été chambrée, séquestrée ou, si on l'a laissée sortir seule, elle a été suivie, à son insu, par des détectives qui jamais n'ont pu rien relever contre elle ; avec son consentement, on surveillait sa correspondance, toutes ses lettres ont été décachetées. Dans ces conditions ont été obtenues d'une part, les conclusions des principaux investigateurs que je viens d'énumérer ; d'autre part, les quatre lignes que M. Grasset met dans sa balance. Inutile d'insister, d'ailleurs la question est sans intérêt, selon lui.

Par contre, il y aurait intérêt à rejeter l'étude de la télépathie, ce qu'il en connaît s'explique par la *coïncidence* et elle est au nombre des questions prématurées dont la solution est encore lointaine.

Vous voilà prévenus, lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes*, ne vous avisez pas d'entreprendre l'étude des Phantasms of the Living ; il y a peut-être, parmi vous, quelque honnête contemporain de Babinet, pour qui ce serait une lecture prématurée ; d'ailleurs, vous y trouveriez les preuves expérimentales de la télépathie, ce qui serait une solution trop hâtive ; et puis ce livre lui-même, avec les preuves qu'il contient, a été le point de départ et le noyau autour duquel s'est constituée la société Anglaise pour les Recherches Psychiques, laquelle, comme on vient de vous l'apprendre, a solutionné une question sans intérêt, ni pour la philosophie ni pour la religion.

Il faudra aussi considérer comme non avenues les expériences entreprises depuis vingt ans et venant de M. Richet, des demoiselles Wingfield, de M. Guthrie, de même que les résultats par trop positifs obtenus par M. Rawson répétés depuis par MM. Guthrie, Schmoll, Lombroso... etc. dont les graphiques sont reproduits dans les *Proceedings* dans les *Annales des Sciences Psychiques* et dans bien d'autres publications.

Maintenant que vous êtes familiarisés avec le système, vous n'aurez pas de peine, ami lecteur, à deviner la suite. Aux matérialisations, qu'opposera-t-on ? Ce seront les publications des Drs Rouby et Valentin, si complètement réfutées par Maxwel ; et ainsi de suite.

Il faut donc repousser la télépathie, il faut repousser l'étude des apports et celle des matérialisations, mais c'est là un programme négatif, quel est donc le plan du Dr Grasset ? — Le voici.

Il faudrait, pour commencer, limiter le champ de nos expériences et se borner à étudier les petits mouvements sans contact. Comme M. Grasset nous affirme, page 129, que quiconque fait tourner une table est un fraudeur inconscient, la question, pour lui, est résolue ; eh bien, il n'y aurait pas d'inconvénient, dans ce siècle-ci, à le constater. A la vérité, M. Grasset n'ignore pas tout à fait le livre de M. de Rochas ; il cite même les expériences de Milan, Naples, Rome, Varsovie.., etc., il cite les noms d'Aksakof, de Ch. Richet, d'Ochorowicz... etc., mais il n'y a pas autre chose que cette énumération sèche, à laquelle on répond aussitôt en jetant dans la balance l'histoire incroyable et merveilleuse de la jeune fille dont vous connaissez l'astuce ; et puis il y a encore le défi de Babinet qui n'a jamais été relevé.

Décidément il y a des morts qu'il faut que l'on tue, ce sont des vampires qui hantent les cerveaux des vivants, celui-là est du nombre, nous allons l'exécuter. Allons-y... ! Ombre de Babinet... apparaissez !... — Ah vous voilà ! Ah, ah, vous vous permettez encore de hanter la cervelle de nos bons savants ? — Ah ! ah ! vous nous portez des défis de derrière la tombe ? — Ah ! ah ! c'est vous qui avez connu des jeunes filles qui... ? c'est fort bien, je vais vous enfoncer un pieu dans le cœur, car vous serez vaincu avec vos propres armes. Ecoutez-moi ! — A toute jeune fille, honnête ou non, je porte

ce défi qu'elle ne lancera pas une chaise, avec une vitesse redoutable, par une simple contraction des muscles de la jambe dont personne ne se doutera. Voilà vos propres termes... Et voyez, ombre de Babinet, combien je vous suis supérieur ; vous ne nous promettiez que la gloire, moi, qui ne suis pas riche, je promets vingt mille francs de récompense, avis aux jeunes filles sans dot. — Et maintenant, Ombre de Babinet, je vous ordonne de réintégrer votre sépulture.

Comme je puis vous annoncer, d'ores et déjà, que personne ne relèvera ce défi, je déclare réduit à néant le témoignage de feu Babinet et, subsidiairement, que toute valeur intrinsèque est restituée au livre de M. de Rochas ; je compte sur toute sa gratitude.

Pourtant il faut tout prévoir, il se pourrait faire, — les médiums ont tant d'astuce, — qu'une jeune fille, abusant d'une médiumnité véritable, projetât une table au loin et qu'elle prétendît ensuite que c'est l'œuvre de son mollet. Or donc je la préviens de deux choses : Primo, je tâterai le mollet qui ferait cela ; Secundo, j'avertis que, si la vitesse n'est pas redoutable, on sera resté en dessous du programme Babinet : J'ai dit.

Parlons sérieusement. Pouvons-nous respecter une méthode qui, à des expériences concluantes, oppose systématiquement un genre de fraude quelconque, puisé dans un témoignage quelconque ou même de simples présomptions, ou, ce qui est pire encore, des témoignages d'origine suspecte et amplement réfutée ?

Q'on m'accorde le droit de me servir de la même méthode, et je m'en vais vous démontrer que la télégraphie sans fil, n'existe pas. J'ignore la télégraphie sans fil, tout autant que MM. Rouby et Valentin ignoraient les expériences de M. Richet; je n'ai pas étudié les théories de Branly, mais point n'est besoin d'y recourir.

La télégraphie sans fil n'est pas ce qu'un vain peuple pense ; il ressort des témoignages du passé, car c'est dans cet au-delà que j'ai été puiser mes informations, que le mouvement sans contact n'existe pas. J'ai rencontré là-bas Faraday, Babinet et l'ombre de Jobert de Lamballe (1), ces messieurs m'ont même affirmé que, par des

(1) M. Grasset n'a pas omis, de sa nomenclature, les muscles craqueurs.

raisons scientifiques, ce mouvement est absolument impossible. Il faut donc abjurer cette croyance naïve, et fort de la lumière nouvelle, je viens vous démontrer que la télégraphie sans fil s'explique par une immense mystification.

En effet, comment enregistrer quelque chose sans contact ? et si le télégraphe sans fil enregistre, il peut y avoir eu mouvement, il ne peut pas y avoir eu contact, donc c'est l'évidence même, il y a eu supercherie et je le démontre.

Pendant que des expérimentateurs sans vergogne abusent le public, au moyen de vains simulacres, Areski court vers le vrai télégraphe, poste expéditeur ; à l'autre bout de la ligne, Mlle Marthe court vers le poste récepteur ; grâce à cette complicité intelligente, les simulateurs sont informés, chacun de leur côté, et les badauds ont cru au miracle scientifique.

J'ai l'air de plaisanter grossièrement ; je n'ai fait que calquer le raisonnement qu'on applique couramment au dénigrement des faits spirites. Le mien est identique.

La conclusion chère à M. Grasset est que les faits spirites ne servent à rien, ne prouvent rien ; qu'une théorie sera facile à trouver pour les expliquer si, ce qu'il ne croit pas, il y a quelque chose de démontré dans tout cela ; et, finalement, qu'on n'aura pas besoin de recourir à la *réincarnation* des esprits. Il a voulu dire intervention, je suppose.

Mais, indépendamment des savants philosophes, naturalistes et physiciens que nous avons cités, et qui croient nécessaire de recourir à l'intervention des esprits, il y a nombre de bons catholiques qui, bien que cela sente le roussi, y voient une preuve certaine. C'est ainsi que Gaston Méry, Edouard Drumond, Mgr Elie Méric, le R. P. Michel Rolfi estiment que, par le seul fait, le matérialisme est vaincu. Tout le monde éprouve un intense besoin d'étudier cette matière, et si M. le Dr Grasset reste seul de son avis, c'est grâce à son système particulier qui ressemble à un parti pris.

Nous voulons bien respecter la Science, nous voulons bien être modeste et nous effacer devant les savants qui viennent à nous ; mais nous protesterons toujours hautement contre le procédé qui consiste, d'une part, à accorder à la fraude un crédit illimité, d'autre part, à ne tenir compte ni de la valeur des expérimen-

tateurs, ni de la qualité des témoignages. Ce système mis de côté, il sera nécessaire de recourir à l'hypothèse spirite.

L. CHEVREUIL.

Preuves de l'identité de personnalités psychiques (1)

Le Bulletin de la Société psychique de Nancy de novembre-décembre, publie la conférence très intéressante que nous reproduisons plus loin. En réponse à une demande de renseignement, l'aimable secrétaire de la Société, M. Thomas, nous écrit la lettre suivante :

Cher Monsieur Delanne,

M. X..., qui a présenté le rapport intitulé : « Preuves de l'identité de personnalités psychiques » est à la tête d'une importante administration pour la direction de laquelle il est nécessaire de posséder, en plus d'un esprit d'observation, beaucoup de sens pratique et critique ; ces qualités, jointes à une instruction supérieure, font de M. X... un expérimentateur dans la science duquel on peut avoir toute confiance.

Le milieu dans lequel les communications ont été obtenues est, comme l'indique M. X., absolument familial ; j'ajouterai que le médium est une jeune fille de 19 ans, modeste, timide même, d'excellente famille, de parfaite éducation.

J'ai assisté à quelques séances ; suivant mon habitude j'ai observé très attentivement, très minutieusement, et je puis affirmer que tout soupçon de fraude consciente ou inconsciente doit être absolument écarté sur ces réunions où règne l'absolue loyauté et pendant lesquelles la science d'observation de M. X. ne cesse de s'exercer.

A l'une des séances, l'esprit d'une indienne, Malika, s'est manifesté ; supposant que cet esprit devait connaitre les procédés usités dans l'Inde pour produire des manifestations physiques, je l'ai prié d'en produire quelques-unes. Après avoir fait l'obscurité, nous avons entendu quelques coups frappés, puis trois lévitations se sont produites. Je fais observer que les mains n'ont pas quitté la chaîne, que les jambes n'auraient pu soulever la table, les assistants étaient tous debout et le guéridon n'est pas soutenu par un pied unique, mais par trois pieds partant du plateau et se croisant, presque à la partie supérieure ; nous n'attendions que des raps, le groupe était ignorant des manifestations physiques. Le médium

(1) Rapport présenté à la *Société d'Etudes Psychiques de Nancy*, dans sa séance du 21 octobre 1906, par M. X..., membre de la Société.

ayant manifesté de la frayeur, la porte de la pièce voisine, largement éclairée, fut entr'ouverte, le foyer du fourneau donnait aussi de la lumière, je distinguais bien les personnes debout faisant cercle autour de la table. Une quatrième lévitation se produisit et M. G. annonça que ses mains venaient d'être effleurées, nous fîmes la lumière complète et nous vîmes des pétales de roses sur la table. Ces pétales avaient été enlevés à un bouquet qui se trouvait sur une cheminée distante de deux mètres de la table. Tous nous avons la *certitude* qu'aucun des assistants n'a quitté le cercle. Il y a donc bien eu transport effectué par une personnalité autre que celles entourant la table. Chaque manifestation était précédée d'un souffle froid intense, tel que je n'en avais jamais resssenti.

Agréez etc...,

A. Thomas,
secrétaire de la Société d'Etudes psychiques.

Voici la conférence :

Mesdames, Messieurs,

Je ne viens pas vous faire une conférence, je viens vous rapporter des faits.

Aussi mon préambule ne sera-t-il pas très long.

On reproche aux phénomènes psychiques l'impossibilité d'en vérifier la cause. Quand on est contraint de reconnaître la réalité du phénomène matériel, on en repousse l'explication sous prétexte qu'elle est extravagante, fantastique, voire un peu ridicule.

Elle ne constitue, affirme-t-on, qu'une hypothèse, et si l'on met ceux qui la combattent en demeure d'expliquer *autrement* le phénomène constaté, ils l'expliquent par d'autres hypothèses que je considère, pour ma part, comme tout aussi extravagantes, tout aussi fantastiques.

Il faudrait pourtant sortir du vague; et on ne le peut qu'en contrôlant non pas seulement la matérialité du phénomène obtenu, mais sa *réalité psychique*. Sans cela il est bien évident que nous n'aurons rien prouvé du tout, les faits matériels tels que le mouvement d'une table, les coups frappés dans une cloison, l'écriture mécanique même, pouvant toujours être attribués à des causes non moins matérielles.

Les personnes qui s'occupent de ces sortes de phénomènes peuvent se diviser en trois catégories : celles qui s'en amusent; celles qui croient aveuglément tout ce qui émane des forces plus ou moins conscientes qu'elles ont évoquées ; et enfin les sceptiques, qui commenceront par nier les faits dont ils sont témoins, et qui,

lorsqu'ils ne pourront plus les nier, prétendront les expliquer beaucoup mieux que ceux qui les ont étudiés et contrôlés pendant des années.

Des premières je n'ai rien à dire. Les observations psychiques demandent beaucoup de patience, beaucoup d'attention, et ce n'est pas en se livrant à un jeu qu'on peut obtenir des manifestations sérieuses. Du reste, les expérimentateurs de cette catégorie, si par hasard ils en obtenaient, s'empresseraient de les éloigner.

Les convaincus tombent souvent dans un autre écueil. Leur foi dans la réalité du phénomène est telle qu'ils s'abstiennent de tout contrôle. Ils ont fait des théories spiritualistes une sorte de religion, et toute explication qui est censée leur parvenir de l'au-delà acquiert pour eux l'importance d'un dogme révélé. Or, il n'est pas possible de vérifier les choses de l'au-delà et les dogmes ne se contrôlent pas.

Leur ambition est de convaincre les sceptiques qui, eux, prétendent ne rien accepter sans contrôle, même provisoirement, et qui n'attendent pas que le phénomène se soit produit pour se livrer aux investigations les plus puériles. Ils interrompent ainsi très souvent les communications et produisent des courants contraires qui compromettent le résultat de la séance. Alors, on les entend dire, triomphants de cet insuccès : « Que voulez vous ? Je n'ai pas la foi, et pour réussir, il faut avoir la foi. »

Je n'ai pas besoin de vous répéter, Mesdames et Messieurs, que c'est là une erreur absolue. Pour obtenir des manifestations psychiques, il n'est pas du tout nécessaire d'avoir la foi. Il faut simplement disposer d'une quantité de fluide suffisante et avoir la *volonté* de l'utiliser.

Le spiritualisme n'est ni un dogme ni une religion ; c'est une philosophie et une science. Comme toute philosophie, il a le droit d'être étudié avant d'être réfuté ; comme toute science, il doit être expérimenté dans des conditions favorables.

Malheureusement les conditions favorables à la production des phénomènes matériels sont extrêmement difficiles à réunir. Ils nécessitent notamment un développement de fluide très considérable ; ils se prêtent facilement à la supercherie et j'ajouterai qu'ils n'atteignent pas toujours, à moins de résultats tout à fait exceptionnels, le but proposé. Car, enfin, s'ils arrivent à prouver l'existence de forces inconnues, ils ne prouvent pas que ces forces sont intelligen-

tes ni qu'elles émanent de personnalités de l'au-delà, comme la théorie spiritualiste l'affirme.

Combien sont plus probants et plus faciles à contrôler les phénomènes que j'appellerai *intellectuels* ! Combien une conversation avec un de ces êtres invisibles que les spirites appellent des « esprits » est plus intéressante, quand l'esprit se montre lucide et quand il consent à nous prouver son existence en nous révélant quelque détail précis, inconnu des expérimentateurs, et qui cependant se trouve exact !

Mais, allez-vous dire, le groupe dont vous faites partie a-t-il donc obtenu des révélations de ce genre et avez-vous pu les vérifier ? Vous allez en juger vous-mêmes, car c'est justement ce qui fait l'objet de cette causerie.

Oui, dans le groupe auquel j'appartiens, on s'est livré à ce passe-temps assez ordinaire qui consiste à... *interwiever* des êtres invisibles par le moyen de la table et de l'écriture. Et nous avons obtenu des résultats surprenants qui, dix-neuf fois sur vingt, ont été contrôlés. Je vous apporte ici des attestations qui ne laissent place à aucun doute, pour tous ceux qui admettent que les expérimentateurs, dont j'affirme l'honorabilité, sont capables de bonne foi.

Vous allez me demander quelle méthode nous avons employée. C'est la plus simple de toutes. Nous avons fait un choix parmi les personnalités invisibles qui voulaient bien nous répondre. Nous avons écarté toutes celles qui nous paraissaient peu sérieuses, inconscientes ou peu sincères. Et nous avons posé aux autres des questions nettes, pouvant donner lieu à des réponses susceptibles de contrôle.

Nous avons fait avec elles comme nous aurions fait avec des vivants. Nous ne leur avons pas demandé de prédire l'avenir, ce qui doit leur être presque aussi difficile qu'à nous. Nous ne leur avons pas demandé de pronostics sur les courses, ni si l'un de nous gagnerait le gros lot, ni si le ministère tomberait avant la fin de l'année. Mais nous leur avons demandé des détails sur leur passé, sur les faits saillants de leur vie terrestre, les noms des personnes qu'elles avaient connues. Quelques-unes ont hésité à nous donner ces détails ; d'autres n'ont répondu qu'à une partie de nos questions. Mais il en est un certain nombre qui nous ont donné les renseignements demandés, et je vais vous communiquer leurs

réponses. Je vous donnerai ensuite la preuve que ces réponses concordent avec des faits.

Je vais commencer par la plus fantastique de ces communications. Je ne vous cacherai pas qu'elle nous a paru d'abord invraisemblable. C'est un véritable récit de légende.

Nous étions cinq personnes à la table : M. et Mlle G..., appartenant l'un et l'autre à l'enseignement ; Mlle C..., personne absolument sérieuse et respectable ; le médium, très jeune, appartenant à la famille de la maison, et moi. Je connais du reste toutes ces personnes et je puis me porter garant de leur parfaite bonne foi.

Bertolf de Ghistelles

Au bout de quelques instants, la table s'agite, par coups saccadés, se succédant deux par deux, et la force psychique se manifeste. Je demande le nom de l'être invisible qui fait mouvoir la table, en employant l'alphabet convenu. Il répond qu'il s'appelle *Bertolf*. Ce nom bizarre nous intéresse, et voici le dialogue qui s'engage :

Demande. — Bertolf doit être un prénom. Aviez-vous un autre nom ?

Réponse. — Bertolf de Ghistelles.

D. — Etiez-vous Français ?

R. — Flamand.

D. — Voulez-vous nous dire le nom d'une localité que vous avez habitée ?

R. — Dunkerque.

D. — Y a-t-il longtemps que vous êtes dans l'au-delà ?

R. — Oui.

D. — En quelle année êtes-vous décédé ?

R. — En 1081.

D. — Qu'étiez-vous ?

R. — Epoux d'une sainte.

D. — Voulez-vous dire que votre femme est honorée comme une sainte ?

R. — Oui.

D. — Dites son nom.

R. — Godeleine de Wierfroy. Puisse-t elle me pardonner !

D. — Vous lui avez fait du mal ?

R. — Oui.

D. — Vous l'avez tuée, peut-être ?

R. — Je l'ai fait étrangler.

D. — Pourquoi ?

R. — Par jalousie, poussé par mon indigne mère.

D. — L'avez vous revue ?

R. — Dame Marie l'a cachée sous son manteau.

D. — Avez-vous retrouvé des membres de sa famille ?

R. — Heinfried et dame Ogme, son père et sa mère. Ils m'ont pardonné.

D. — Célèbre-t on quelque part la fête de votre femme ?

R. — Oui ?

D. — A quelle date ?

R. — Le 6 juillet. Son doux nom signifie Amie de Dieu.

(Un assistant fait remarquer que *God*, en flamand, doit signifier Dieu et se demande si *leine* signifie amie.)

La table répond spontanément : « *Lief*, ami. »

D. — Que voulez-vous dire ?

R. — En flamand, *Godlief.*

D. — Etes-vous mort tragiquement ?

R. — Non, dans un monastère. J'y suis resté neuf ans.

D. — Pour faire pénitence ?

R. — Oui, le Saint-Père m'a dit de me repentir.

D. — Qui était pape ?

R. — Urbain.

D. — Qui régnait en France de votre vivant ?

R. — Robert, Henri, Philippe.

D. — Avez-vous eu pour suzerain un comte de Flandre ?

R. — Oui.

D. — Comment s'appelait-il ?

R. — Guiscard.

D. — Etes-vous heureux ?

R. — (Faiblement :) Oui.

D. — Avez-vous souffert ?

R. — Durant de longs siècles.

D. — Quel est le nom du monastère que vous avez habité ?

R. — Vinocq.

D. — Votre femme était-elle née en Flandre ?

R. — Non.

D. — Dans quelle province ?

R. — Le Boulonnais.

Personne de nous n'avait jamais entendu parler de Bertolf ni de Godeleine. Nous consultons des calendriers, nous ne trouvons aucune sainte de ce nom.

Enfin, l'idée me vient d'aller consulter le *Larousse*, non dans l'espoir d'y rencontrer le nom de Bertolf, mais pour m'assurer que les souverains qu'il m'avait indiqués avaient bien réellement régné de son temps, et j'allais arriver au nom de Guiscard quand je tombai sur l'article suivant :

« *Godelive, Godelieve*, ou *Godeleine de Ghistelles* (sainte), née près de Boulogne en 1040, morte à Ghistelles en 1070. Elle épousa Berthold, seigneur de Ghistelles, près Bruges, qui, après lui avoir fait subir d'odieux traitements, la fit étrangler et jeter au fond d'un puits.

« Berthold se fit moine, touché, dit on, par les guérisons miraculeuses opérées par les eaux de ce puits, autour duquel on bâtit une abbaye de bénédictines qui fut depuis transférée à Bruges.

« Godelive est particulièrement honorée à Bruges le 6 juillet. »

Je ne me dissimule pas l'objection qui va m'être faite. On me dira : l'une des personnes présentes avait déjà lu cette histoire quelque part et s'en est ressouvenue en mettant les mains sur la table. Alors, par des pressions inconscientes, elle a dirigé les mouvements de cette table et répondu sans le savoir à vos questions.

Je pourrais répondre : il faudrait pour cela que cette personne eût été en état de somnambulisme, ce qui n'était le cas d'aucun d'entre nous. Mais je préfère laisser cette objection de côté pour l'instant et je passe à autre chose. La réfutation se fera mieux tout à l'heure, à propos d'autres communications. En voici une seconde :

Garcia Moreno

Le cercle est composé à peu près comme pour la communication qui précède. L'esprit dit se nommer Garcia Moreno et être né à Guyaquil (Amérique du Sud).

Demande. — Qu'elle était votre profession ?

Réponse. — Président.

D.— Président de quoi ?

R. — République de l'Equateur.

D. — A quel âge êtes-vous mort ?

R. — A 53 ans, le vendredi 6 août 1875. *Dio ni muere* !

D. — Pourquoi ces mots ?

R. — Je suis tombé en les prononçant. Je suis mort en chrétien.

D. — Ayez l'obligeance de traduire, car nous ne connaissons pas l'espagnol.

R. — Ils signifient : Dieu ne meurt pas.

D. — De quelle maladie êtes-vous décédé ?

R. — (Par coups violents :) Assassiné par Rayo et ses com plices devant le palais du Gouvernement, à Quito.

D. — Quelle arme a-t-on employée pour cela ?

R. — La *machette*.

D. — Qu'est-ce que la *machette* ?

R. — Couteau mexicain.

D. — Etes-vous heureux.

R. — J'ai fait mourrir des hommes.

D, — Pour quelle raison ?

R. — Pour réprimer une conspiration.

D. — Le regrettez-vous ?

R. — Oui.

D. — Quel était l'instigateur de la conspiration que vous avez réprimée ?

R. — Le général Maldonado.

D. — Etiez-vous seul quand vous avez été assassiné par ce Rayo ?

R. — Oui.

D. — Avez-vous autre chose à nous dire qui puisse nous prouver que vous êtes bien Garcia Moreno.

R. — Si vous voulez, je vais vous narrer un combat.

D. — Volontiers. Seulement ce sera peut-être un peu long avec la table. Voulez-vous écrire cette narration ?

R. — Oui.

D. — En espagnol ?

R. — Non.

D. — Vous savez suffisamment le français ?

R. — J'ai séjourné à Paris.

(On remet un crayon au médium et, par l'écriture mécanique, on obtient le récit suivant :)

« Ce combat naval, dont je fus le héros, est un des plus beaux

souvenirs de mon existence. Après un traité signé à l'avantage de mon pays, au retour d'une expédition politique, je fus assailli avec une poignée de compagnons. Le vaisseau étant coulé, nous nous emparâmes d'un vaisseau anglais. Sur le refus du capitaine, nous nous proposâmes de le fusiller et de lui faire un linceul de son drapeau, mais le ... ne tarda point à se rendre avec.... canons, je fis couler le cuirassé la *Cuya* : Je m'emparai de Bernadino et de la goëlette.... J'étais vainqueur. »

Les mots remplacés par des points sont illisibles dans le texte, mais, en général, l'écriture est nette, ferme, énergiquement tracée.

Nous eûmes la curiosité d'interroger un autre esprit sur ce Moreno qui se manifestait pour la première fois dans nos séances, et nous nous adressâmes à l'un de ceux qui nous répondent habituellement. Voici ce que cet autre esprit répondit, toujours par le crayon, mais avec une écriture complètement différente.

« J'ai connaissance de ce personnage, d'une valeur intellectuelle incontestable. Grâce à lui, son pays a soutenu vaillamment une coalition terminée par un traité honorable. Extrêmement érudit, il est doué d'une énergie indomptable : en somme, c'est un homme peu ordinaire, on peut admirer et vanter ses hautes qualités. Mais par malheur, il joignait à cela la passion de la domination poussée à ses limites extrêmes et qui dégénérait en cruauté. On lui reproche plusieurs crimes politiques. De plus, il est le champion de l'Eglise et ses idées confessionnelles ont poussé à outrance ses tendances ».

Bref, il résulte de ces communications que Garcia Moreno était un homme de mérite, assez fanatique de son naturel ; qu'il est né à Guayaquil, a été président de la République de l'Equateur et qu'il est mort assassiné le 6 août 1875 à l'âge de 53 ans, par un nommé Rayo, assisté de plusieurs complices, après avoir réprimé d'une façon sanglante une conspiration.

Or, j'ouvre de nouveau le *Larousse* et voici ce que j'y lis :

Moreno (Gabriel-Garcia), président de l'Equateur, assassiné, à Quito, en 1875. Proscrit dans sa jeunesse, il alla à *Paris* et à Londres, où il s'instruisit, retourna dans l'Equateur, professa la chimie, épousa la fille du général Florès et devint le chef des conservateurs à Quito, Président de la République, de 1861 à 1867, puis de 1869 à 1875 il briguait une nouvelle présidence lorsqu'il fut assassiné.

C'était un administrateur habile qui fit exécuter de grands travaux d'u-

tilité publique et releva les finances. Catholique ardent, il donna à l'Eglise une autorité souveraine et envoya au pape un million de francs, excita la défiance des Etats voisins, fut battu par Morquera, président de la Nouvelle-Grenade, entra en conflit avec le Pérou, et, ayant à lutter contre plusieurs insurrections libérales, se montra autoritaire, violent, et d'une sévérité excessive dans la répression.

On trouvera peut-être que le *Larousse* joue un trop grand rôle dans ces vérifications. On pourra supposer qu'il était familier aux assistants. C'est une erreur : aucun d'eux n'avait jamais ouvert le *Larousse*, moi excepté, et j'ai la certitude de n'y avoir jamais lu ces notices biographiques antérieurement à mes recherches.

Au surplus, on remarquera que les indications données par l'esprit disant être Garcia Moreno, sont différentes sur plus d'un point et beaucoup plus complètes. Dans le *Larousse* il n'est question ni de Rayo, ni de la *machete*, nom d'une arme qui nous était inconnue jusqu'ici.

Quoi qu'il en soit, vous allez voir que le *Larousse* n'est pas la seule source où nous ayons puisé pour contrôler les révélations qui se sont produites dans nos séances.

Tout récemment, — c'était, je crois, le dimanche 7 octobre, — M. Thomas, notre dévoué et si scrupuleux secrétaire, avait eu la curiosité d'assister à l'une de ces manifestations. Celle qui suit a eu lieu en sa présence.

Henry-Charles Montagne

L'esprit, en réponse à nos questions, dit se nommer Henry-Charles Montagne, décédé il y a dix ans, à Nha-Trang (Annam) et avoir habité Paris.

Je résume en ces termes sa communication, afin de ne pas fatiguer l'auditoire par le retour de ces questions, toujours à peu près les mêmes :

— « Je suis, dit cet esprit, inhumé au Père-Lachaise. J'étais commis de résidence au Tonkin. Mon père est très connu dans le monde littéraire. Il s'appelle Edouard Montagne et occupait une fonction importante à la Société des Gens de Lettres. Je professe à son égard un véritable culte. »

On demande à Henry Montagne où l'on pourrait s'adresser pour avoir confirmation de ces renseignements. Il répond :

— « Informez-vous auprès des collègues de mon père, la plupart assistaient à mes obsèques, qui ont eu lieu le 26 novembre 1896.

Je suis décédé le 9 juillet précédent. Vous pouvez vous adresser particulièrement à Daniel Riche. »

Il ajouta encore ces détails :

— J'avais 31 ans. Le jour de mon anniversaire, je suis mort tragiquement, blessé mortellement par un tigre, en accomplissant un ordre, en service commandé. »

Tous les noms mentionnés dans cette communication nous étaient inconnus, sauf celui de M. Daniel Riche, et celui de M. Edouard Montagne, que j'étais d'ailleurs seul à connaître de réputation. Mon premier soin fut de chercher dans un dictionnaire le nom de Nha-Trang. C'est en effet le nom d'un lieu situé dans l'Annam, non pas celui d'une localité, mais celui d'une province.

J'écrivis alors à Paris, pour obtenir des renseignements. Je ne m'adressai pas à M. Daniel Riche, dont je ne connaissais pas l'adresse, mais au siège même de la Société des Gens de Lettres. Et voici la réponse que j'ai reçue :

Paris, 15 octobre 1906.

Monsieur et Cher Confrère,

Oui, Henry Montagne était bien le fils de l'ancien délégué de la Société des Gens de Lettres, Edouard Montagne, prédécesseur immédiat de M. de L... Il est mort égorgé par un tigre à Nha-Trang (Annam) le 9 juillet 1896. Son corps a été ramené à Paris le 26 septembre, et a été inhumé le 28 au Père Lachaise, dans le caveau de famille.

Etc., etc.

Suit la signature, qui est celle d'un sociétaire bien connu.

C'est très bien, va-t on dire encore, mais ces trois récits mentionnent des incidents sensationnels. La mort de M. Henry Montagne, notamment, a dû faire un certain bruit, il y a dix ans, et quelqu'un d'entre vous a pu en conserver le souvenir, sans s'en douter, dans un coin de sa mémoire.

Je vous ferai remarquer simplement combien les dates sont précises. Il faudrait que cette mémoire inconsciente fût bien fidèle. Une seule diffère. L'esprit dit 26 novembre, où mon correspondant répond 26 septembre.

En tout cas, si je n'ai cité jusqu'ici que des faits sensationnels, c'est que je les ai groupés à dessein. Je vais en citer d'autres qui le sont moins, puis j'arriverai à ceux qui ne le sont pas du tout.

(*A Suivre*).

Echos de Partout

Conférence.

Suivant décision prise par le Conseil d'administration *de la Société française d'Étude des phénomènes psychiques* lors de sa réunion du 12 décembre dernier, une **Conférence contradictoire sur les Phénomènes de matérialisations obtenus avec le médium Miller** sera faite le dimanche 17 février prochain, à 2 heures, dans la Grande Salle de l'Hôtel des Sociétés savantes, rue Danton, par M. G. Delanne, président de la Société Française d'Etude des Phénomènes Psychiques.

Plusieurs docteurs, MM. Chazarain, Dusart, Papus, Moutin ayant assisté aux expériences, viendront apporter au public leur témoignage relatif aux faits observés dans les mémorables séances de juillet et d'octobre 1906.

La parole sera accordée à toute personne qui en fera la demande, à la seule condition de ne pas la conserver plus de quinze minutes, afin de ne pas prolonger indéfiniment la réunion.

Comme pour les conférences précédentes, des cartes d'invitation seront à la disposition des Sociétaires, à dater du 20 janvier, au Siège social, 57 faubourg St-Martin.

La Crèche Spirite Lyonnaise

Aux lecteurs de la *Revue Scientifique et morale du Spiritisme*, la Crèche spirite adresse ses remercîments pour les dons qu'elle a reçus d'eux dans le cours de l'année.

Elle les adresse à tous ses sociétaires et donateurs ; elle est heureuse de pouvoir leur dire : Grâce à votre soutien moral et pécuniaire, la Crèche spirite grandit et prospère sous l'œil de Dieu et sous le vôtre.

Aujourd'hui elle compte plus de deux ans d'existence et, pleine de vie et d'espérance, elle entrevoit le bien qu'elle peut faire par celui qu'elle a fait.

La Crèche rappelle à tous qu'elle est visible tous les jours de 2 à 4 heures, les dimanches et les jours fériés exceptés.

Le Congrès spirite de Moscou.

Malgré les événements politiques qui se succèdent en Russie, un Congrès spirite a eu lieu du 20 au 28 octobre dernier, à Saint-Pétersbourg, sous la présidence d'honneur de M. Prybitkof, ancien directeur du *Rébus*, et sous la présidence effective de M. Fchisliakoff, qui dirige actuellement cet organe.

Le Congrès s'est tenu dans un théâtre et comprenait environ 300 membres appartenant à toutes les écoles spiritualistes. Des adresses de compliments ont été envoyées à MM. Wallace, Crookes et Richet. M. le baron de Meck, vice-président, a lu une étude très appréciée sur l'histoire du spiritualisme moderne. D'autres travaux concernant la photographie de l'invisible, l'occultisme, etc., ont été très goûtés.

En somme, ce Congrès est un succès pour la cause du psychisme en Russie, et il faut en féliciter les organisateurs, qui ont montré beaucoup de dévouement dans l'accomplissement de leur tâche difficile.

Société américaine de Recherches psychiques.

Sous la direction du professeur Hyslop, la branche américaine s'est séparée de la Société mère anglaise, pour s'organiser avec une administration indépendante. Peut-être faut-il voir dans cette scission, un indice du mécontentement suscité chez beaucoup de membres, par la sorte de mise à l'index des travaux se rattachant au spiritisme, par les secrétaires actuels de la Société anglaise. Le Dr Hodgson a laissé des documents du plus haut intérêt concernant ses dernières observations avec Mme Piper, et l'on est en droit de s'étonner que ces études n'aient pas encore été publiées dans les *Proceedings*. Espérons que la branche américaine nous les fera bientôt connaître, pour le plus grand profit des études spirites.

Nos origines

(*Suite*) (1)

Quelques Notions nouvelles sur le protoplasma et ses propriétés

Pour bien comprendre la loi de continuité qui régit les phénomènes de la nature, il faut rappeler que lorsque l'on compare les êtres vivants et le monde inorganique, il ne s'agit pas le moins du monde de démontrer qu'ils sont semblables, puisque, c'est d'observation courante, ils se révèlent à nous avec des caractères différents, mais de montrer que *certaines propriétés* sont communes aux deux règnes et qu'il n'existe pas d'abîme infranchissable entre eux.

(1) Voir le n° de novembre p. 280. Rappelons que nous citons librement MM. Dastre, Le Dantec et Le Bon au courant de cette étude.

Quels sont donc, en fait, les caractères de l'être vivant authentique, complet, quelles en sont les propriétés fondamentales ?

D'abord une certaine composition chimique du protoplasma, c'est-à dire de la matière vivante ; puis une structure ou une organisation ; de plus une forme spécifique, spéciale à chaque individu, et un phénomème d'évolution qui débute à la naissance pour se terminer à la mort ; notons encore une propriété d'accroissement qui fait que l'être vivant s'augmente, en fabriquant par la nutrition de la matière semblable à la sienne ; enfin la propriété de se reproduire. Lequel de ces traits compte le plus dans la définition de la vie ? Sont-ils tous également nécessaires ? Le défaut de quelques-uns d'entre eux suffira-t-il à faire rejeter un être, qui d'ailleurs présenterait les autres, du monde animé dans le monde minéral ? C'est précisément la question qui est en jeu.

Qu'est-ce que le protoplasma? c'est l'élément ultime qui se retrouve à peu près identique dans toutes les cellules dont l'agglomération constitue une plante ou un animal, ou qui, isolées, forment les microbes et les bacilles dont il est question depuis quelques années.

Le protoplasma est formé par les matières dites *protéïques*, c'est-à-dire par des albuminoïdes ; ces substances sont elles-mêmes constituées par la combinaison des albumines ou *histones*, d'une part, et de l'autre par des *nucléines*. En réunissant des solutions d'albumines ou d'histones à des solutions de nucléines, on refait la synthèse du protéide. L'étude des propriétés et des caractères de ces albumines et de ces histones du noyau cellulaire est toute d'actualité : elle est poursuivie avec beaucoup de méthode et une admirable patience par l'école allemande. C'est, certainement, l'œuvre la plus difficile et la plus compliquée dont la chimie se soit jamais occupée.

Un point très important est à signaler ici. Le fonctionnement vital *ne détruirait pas le protoplasma*, mais seulement les réserves qu'il renferme, de sorte que les tissus du corps ne se renouvelleraient pas intégralement. Il y aurait une partie stable, fixe, indélébile depuis la naisance jusqu'à la mort, et ce serait une erreur de parler maintenant du tourbillon vital. Cet argument ayant été très souvent employé par les spirites pour opposer la conservation du souvenir au changement continu que subiraient les tissus du cer-

veau, il est utile de mettre sous leurs yeux les dernières vues de la science sur ce point.

Nous les empruntons à M. Dastre, qui décrit les faits complexes de la biologie avec une admirable clarté. (1).

Au point de vue chimique, la matière vivante possède une propriété remarquable ; c'est, à savoir, une grande avidité pour l'oxygène. Elle s'en empare si avidement que l'oxygène ne peut exister à l'état libre dans son voisinage. Le protoplasma vivant exerce donc un pouvoir réducteur. Mais, ce n'est pas à son profit qu'il opère cette absorption d'oxygène ; ce n'est pas, comme on le croyait, il y a une trentaine d'années, pour se brûler lui-même. Les produits que l'on recueille *ne sont pas ceux de son oxydation. Ce sont les produits de combustion des matières qui lui sont incorporées.* Ces substances lui ont été apportées du dehors comme l'oxygène lui-même, avec le sang. C'est une vérité dont T. Flüger a donné la démonstration de 1872 à 1876. Le protoplasma n'est que le foyer, le théâtre ou le facteur de la combustion ; *il n'en n'est pas la victime, il n'en fournit pas l'aliment.* Il opère comme le chimiste qui réalise une réaction avec les matières premières mises à sa disposition.

Quant au pouvoir réducteur du protoplasma, A. Gautier, en 1881, et Erlich, en 1890, en ont fourni de nouvelles démonstrations. M. A. Gautier, en particulier, a beaucoup insisté sur ce que les phénomènes de combustion s'accomplissent, pour ainsi dire, à l'extérieur de la cellule et aux dépens des produits qui l'entourent ; tandis qu'au contraire, les parties vraiment actives et vivantes du noyau et du corps cellulaire fonctionnent à l'abri de l'oxygène, à la façon des microbes anaérobies (2).

Ce résultat est de grande conséquence. M. Burdon Sanderson, le savant physiologiste de l'Université d'Oxford, n'a pas craint de le mettre en balance avec la découverte de la combustion respiratoire par Lavoisier. Il y a là, sans doute, quelque exagération ; mais il n'y en a pas moins, en sens contraire, à le tenir pour non avenu ; et c'est le cas d'un trop grand nombre de physiologistes. *Il n'est plus permis aujourd'hui de parler sans restrictions du tourbillon vital de Cuvier, et du double mouvement incessant d'assimilation et de désassimilation* qui détruit à chaque instant la matière vivante. Dans la réalité, *le protoplasma vivant est à peu près invariable ;* il ne subit que des oscillations peu étendues, et ce sont les *matériaux, les aliments, les réserves sur lesquels il opère, qui sont soumis à de continuelles transformations.*

Pour en revenir à l'albumine qui forme le protoplasma, il nous suffira de signaler que l'analyse chimique décèle la très grande complexité de ce corps qui se trouve formé par quatre espèces de groupements que l'on

(1) Dastre. *La Vie et la Mort. L'Unité chimique des êtres vivants.*

(2) Terme qui s'emploie en parlant des organismes qui peuvent vivre et se reproduire en dehors du contact de l'air ou de l'oxygène libre.

peut énumérer ainsi : Le premier de ces groupes est celui des leucines ou acides amidés ; il manifeste l'existence dans la molécule d'albumine de composés de la série grasse. Il y a en outre un groupe aromatique — un groupe pyrique — et un goupe appartenant à la catégorie des sucres. Imaginons un certain groupement de ces quatres séries. Ce sera le noyau de la molécule d'albumine. Si l'on greffe sur ce noyau, sur cette charpente, comme autant d'annexes, des chaînes latérales, on aura chargé l'édifice de fioritures ; on l'aura rendu instable, et approprié, par cela même, à son rôle dans les mutations incessantes de l'organisme.

Non seulement le protoplasma est déjà un corps infiniment compliqué, mais encore il est fort possible que son état physique joue un très-grand rôle dans les phénomènes vitaux dont il est le siège. Examinons, à la lumière des dernières découvertes, les conséquences qui peuvent résulter de cet état spécial.

Depuis quelques années, dit M. le Dantec (1), on a fait, dans la physique et la chimie, quelques progrès, grâce auxquels il sera bientôt possible de donner, partiellement au moins, une définition moins insignifiante de l'État protoplasmique que celle qui consiste à dire « que c'est l'état auquel se trouvent toutes les substances vivantes en train de vivre. » Jusqu'à présent on n'en pouvait fournir une autre, surtout parce que l'état protoplasmique n'est ni solide ni liquide. Or tous les physiciens s'attachaient autrefois à étudier les substances franchement solides et franchement liquides, considérant les états visqueux intermédiaires comme moins intéressants ou du moins comme inaccessibles aux mesures précises. Depuis quelques années, au contraire, des études très nombreuses, dans cette voie, ont été étonnamment fécondes. En particulier, on a fait des découvertes imprévues relativement à tout un groupe de substances que l'on a appelées *colloïdes,* parce qu'elles ressemblent plus ou moins à une solution de colle ; c'est le groupe dans lequel il semble bien que doivent se placer les protoplasmas.

Les colloïdes ne sont pas des corps homogènes ; ils résultent de l'existence, au sein d'un fluide, de particules très fines en suspension qui y forment comme un brouillard, de sorte que les colloïdes ne sont jamais transparents, mais ont toujours un aspect laiteux, opalescent. Si, dans une eau alcaline, on introduit une grosse goutte d'huile, cette goutte peut y rester en équilibre sous forme

(1) Le Dantec. *La Lutte Universelle*, p. 42 et suiv.

d'une masse distincte, mais, que l'on vienne à agiter fortement le tout, et l'huile se répartira au sein de l'eau, en une infinité de petites gouttelettes isolées ; on aura réalisé ainsi une émulsion. Les gouttelettes d'huile dans cette émulsion resteront visibles au microscope, mais si, par un procédé quelconque, on arrive à diminuer leurs dimensions de manière à ce qu'elles soient plus petites que les plus petits objets visibles aux plus forts grossissements par les procédés ordinaires d'observation, l'émulsion sera devenue un colloïde.

Comment les très-fines gouttelettes du colloïde restent-elles séparées les unes des autres, malgré les forces naturelles de cohésion qui existent entre corps très rapprochés ? J. Perrin en a donné une interprétation très ingénieuse que je puis résumer grossièrement en quelques mots : quand deux corps différents sont au contact l'un de l'autre, ils s'électrisent l'un par l'autre ; les fines gouttelettes contenues dans le liquide s'électrisent donc à son contact et toutes de la même manière ; de là les répulsions entre gouttelettes voisines, porteuses d'électricité de même nom ; ces répulsions luttent contre la cohésion qui tend à les rapprocher ; l'équilibre est obtenu quand les distances entre goutelettes sont exactement ce qu'il faut pour que la cohésion à cette distance contrebalance les répulsions électriques.

Cette explication a été vérifiée pratiquement par la condensation du brouillard qui est formé de très fines gouttes de pluies en suspension dans l'air. Si l'on décharge brusquement de leur électricité tous les globules du brouillard, avec une forte machine électrique qui fournit le fluide de nom contraire, de grosses gouttes de pluie tombent sur la terre et laissent l'atmosphère limpide.

En quoi l'état colloïdal du protoplasma peut-il servir à expliquer les phénomènes vitaux ? Voici.

Un grand nombre de composés chimiques, dont l'ensemble constitue un être vivant, possèdent une structure et des propriétés auxquelles, dit M. Le Bon (1), aucune des lois de l'ancienne chimie n'est applicable. On y trouve toute une série de corps : diastases, toxines, anti-toxines, alexines, etc., dont l'existence n'a été révélée le plus souvent que par des caractères physiologiques. Aucune formule ne peut traduire leur composition. Nulle théorie n'explique leurs propriétés. Ils tiennent sous leur dépendance la plupart des

(1) Le Bon. *L'Evolution de la Matière,* p. 274 et 278 pour les métaux colloïdaux.

phénomènes de la vie et possèdent ce caractère mystérieux de produire des effets très grands sans changer de composition apparente et par leur simple présence. C'est ainsi que le protoplasma, c'est-à-dire la substance fondamentale des cellules, ne semble jamais changer, bien que, par sa présence, il détermine les réactions chimiques les plus compliquées.

Peut-être, ajouterons nous, faut il voir dans l'état colloïdal du protoplasma la cause de ces propriétés remarquables, si l'on peut démontrer que cette substance renferme des traces de métaux qui seraient dans un état particulier, celui produit par la dissociation de la matière. Nous avons déjà signalé les analogies qui existent entre les ferments métalliques et les ferments vivants ; il ne sera pas superflu d'y revenir ici, en empruntant à M. Le Bon le résumé des recherches faites dans cette direction.

Un des meilleurs types des substances échappant aux lois ordinaires de la chimie est représenté par les métaux colloïdaux. Le moyen employé pour les préparer suffirait à indiquer à lui seul, à défaut de leurs propriétés toutes spéciales, que l'atome doit y être partiellement dissocié. Nous avons vu que des pôles métalliques d'une machine statique en mouvement sortent des électrons et des ions, résultant de la dissociation de la matière. Au lieu d'une machine statique, prenons, uniquement pour la commodité de l'expérience, une bobine d'induction et terminons ses pôles par des tiges formées du métal à dissocier, de l'or ou du platine, par exemple, que nous plongeons dans de l'eau distillée. En faisant éclater des étincelles entre les deux tiges, suivant la méthode décrite par Brédig, on voit se former un nuage autour des électrodes. Au bout d'un certain temps, le liquide se colore et contient, en plus de particules métalliques arrachées des électrodes et faciles à séparer par filtration, quelque chose d'inconnu provenant de la dissociation du métal. C'est à cette chose inconnue que l'on donne le nom de métal colloïdal. Si on prolonge l'opération, le métal colloïdal ne se forme plus, comme si le liquide était saturé.

Les propriétés des métaux à l'état colloïdal sont *absolument différentes* (1) de celles du corps dont elles émanent. A la dose prodigieusement faible de un trois centième de milligramme par litre, le métal colloïdal exerce déjà des actions très énergiques.

Le liquide où se trouve le métal colloïdal est coloré, mais il est impossible d'en rien séparer par filtration, ni d'y apercevoir au microscope aucune particule en suspension, ce qui montre que ces particules, si elles existent, sont inférieures aux longueurs d'onde de la lumière. La théorie

---

(1) C'est moi qui souligne.

des ions étant applicable à la plupart des phénomènes, on l'a naturellement appliquée aux colloïdes. Une solution colloïdale est considérée aujourd'hui comme contenant des granules porteurs de charges électriques, les unes positives, les autres négatives.

Quoi qu'il en soit de cette théorie un peu simpliste, il est évident qu'un métal colloïdal n'a gardé aucune des propriétés du même métal à l'état ordinaire. Ses atomes ont probablement subi un commencement de dissociation et c'est justement pour cette raison qu'ils ne possèdent plus aucune de leurs propriétés. Du platine ou de l'or colloïdal ne sont plus certainement ni de l'or, ni du platine, bien que fabriqués avec ces métaux.

Les propriétés des métaux colloïdaux sont, en effet, sans aucune analogie avec celle d'un sel du même métal en solution. Par certaines de leurs actions, *ils se rapprochent beaucoup plus des composés organiques* (1) les oxydases notamment, que des sels minéraux. Ils présentent *les plus grandes analogies avec les toxines et les ferments* (1) d'où le nom de *ferments inorganiques* qu'on leur donne quelquefois.

Le platine colloïdal décompose l'eau oxygénée comme le font certains ferments du sang ; il transforme l'alcool par oxydation en acide acétique comme le fait le *micoderma acêti*. L'irridium colloïdal décompose le formiate de chaux en carbonate de chaux, acide carbonique et hydrogène à l'instar de certaines bactéries. Chose plus curieuse encore, les corps qui, de même que l'acide prussique, l'iode, etc., empoisonnent les ferments organiques, *paralysent ou détruisent* (1) de la même façon l'action des métaux colloïdaux.

Les propriétés si spéciales et si énergiques de ces métaux devaient conduire à étudier leur action sur l'organisme. Elle est très intense. C'est à leur présence dans diverses eaux minérales que M. le professeur Garrigou attribue plusieurs propriétés de ces eaux, celle d'enrayer les propriétés d'intoxication, par exemple. M. Robin a employé les métaux colloïdaux en injectant à des malades cinq à dix centimètres cubes d'une solution contenant dix milligrammes de métal par litre contre diverses affections : fièvre typhoïde et pneumonie notamment. Le résultat a été l'accroissement considérable des échanges organiques et de l'oxydation des produits d'élimination révélée par une surproduction d'urée et d'acide urique.

Il n'y a, on le voit, aucune parenté ni rapprochée ni lointaine entre les métaux colloïdaux et ceux d'où ils dérivent. Aucune réaction chimique ne saurait expliquer les propriétés qu'ils possèdent. Leur mode de préparation autorise à supposer qu'ils contiennent, comme je l'ai dit plus haut, des éléments de matière dissociée.

Appliquons ces connaissances à notre étude sur la vie organique :

Si le protoplasma est un colloïde, on conçoit maintenant qu'il peut renfermer des traces de métaux dissociés, ce qui lui donnerait

(1) C'est moi qui souligne.

ses propriétés si remarquables d'oxydation. M. Le Bon a lui-même démontré que toute action chimique engendre des phénomènes de radio-activité qui auraient, dans mon hypothèse, pour résultat de dissocier certains métaux engagés dans les combinaisons qui forment les réserves de la cellule. On peut concevoir que les actions chimiques très énergiques qui s'accomplissent au sein des cellules, ont pour résultat, d'abord, de séparer les éléments constituants des sels, puis en agissant sur le métal qui est le radical de la combinaison, radical qui se présente alors à l'état naissant, de l'attaquer vigoureusement de manière à le dissocier pour former ces corps : diastases, enzimes, toxines, etc., qui doivent être des colloïdes, puisqu'on sait qu'ils perdent leurs propriétés si on les prive des quantités infinitésimales de matières minérales qu'ils renferment.

Quoi qu'il en soit de cette dernière manière de voir, il est bien évident que l'ancienne chimie biologique ne peut pas expliquer comment ces corps, diastases, ferments, etc., peuvent agir, puisqu'ils n'apparaissent pas dans les produits que leur action engendre.

Nous sommes encore dans une ignorance profonde au sujet des procédés par lesquels une humble cellule végétale arrive à fabriquer des édifices moléculaires très instables qui dégagent une grande quantité d'énergie en se décomposant. Elle agit à la façon d'un accumulateur qui emmagasine la force qui sera dépensée plus tard. C'est avec raison que M. Le Bon signale ces remarquables propriétés qui permettent à la cellule vivante d'accomplir les opérations les plus savantes de nos laboratoires : éthérification, oxydations, polymérisation, réduction, etc., etc., et beaucoup d'autres, bien plus savantes encore, que nous ne saurions imiter. Par des moyens que nous ne soupçonnons pas, les cellules vitales savent construire ces composés compliqués et variés : albuminoïdes, cellulose, amidon, etc., nécessaires à l'entretien de la vie. Elles savent décomposer les corps les plus stables, comme le chlorure de sodium (le sel) ; extraire l'azote des sels ammoniacaux, le phosphore des phosphates, etc.

Toutes ces opérations si précises, si admirablement adaptées à un but, sont dirigées par des forces dont nous n'avons aucune idée, « et qui se conduisent exactement comme si elles possédaient une clairvoyance bien supérieure à la raison. » Ce qu'elles accomplissent à chaque instant est très au-dessus de ce que peut réaliser la science la plus avancée.

On n'a pas de peine, maintenant, à comprendre quelle prodigieuse énigme reste encore aujourd'hui la VIE ; nous venons de la saisir à son plus haut degré de complexité, de montrer l'étendue de ses pouvoirs dans l'être organisé, même le plus rudimentaire, nous verrons la prochaine fois que beaucoup de ces propriétés se montrent, éparses, dans les phénomènes du monde inorganique. Puis nous assisterons au commencement de concentration semi-vitale qui se remarque dans les cristaux, avant d'aboutir à la cellule vivante proprement dite, suprême efflorescence de la puissance organique ici bas.

(*A Suivre*). A. BECKER.

Les matérialisations et le principe vital

Le spiritisme qui soulève tant de problèmes, semble bien, par le phénomène des matérialisations, éclairer d'un jour singulier la grande question controversée de l'âme et de la vie, qui divisa si longtemps les Ecoles de médecine de Paris et de Montpellier.

Séparer l'âme de la vie, c'est admettre l'existence d'un principe distinct de l'âme sur la nature duquel Barthez lui-même ne s'est pas prononcé. Quels rapport a-t-il avec l'âme ? On l'ignore.

Il en est autrement de l'âme. L'âme est nous-mêmes ; elle ne se révèle pas indirectement par le phénomène. La cause qui est nous et le phénomène sont indivisibles, unis qu'ils sont dans le fait de conscience. C'est notre âme qui agit, qui sent l'effort dans l'exercice de nos fonctions organiques. Son pouvoir sur le corps est une faculté qui précède même toutes les autres ; elle n'est jamais absolument inerte, toute sa nature est activité, tous ses modes sont des modes d'action. Comment comprendre, dès lors, que la vie lui soit étrangère ?

Qu'est-ce donc que le principe vital ?

J'ouvre l'édition originale des Nouveaux éléments de la science de l'homme de Barthez (1778), et je lis : « J'appelle principe vital la cause qui produit tous les phénomènes de la vie dans le corps

humain. Le nom de cette cause est assez indifférent, et peut être pris à volonté ».

Barthez déclare qui si l'on adopte les notions reçues sur la nature de l'âme, le principe vital ne doit pas être conçu comme une de ses facultés. Ces notions généralement reçues du temps de Barthez étaient celles de Descartes, qui n'accorde à l'âme que l'entendement pur. « De ce que notre âme, dit ce philosophe, est de telle nature qu'elle a pu être unie à un corps, elle a aussi cette propriété que chacune de ses parties se peut tellement associer avec quelques mouvements ou autres dispositions de ce corps, que, lorsque ces mêmes dispositions se trouvent une autre fois en lui, elles induisent l'âme à la même pensée, et réciproquement, lorsque la même pensée revient, elle prépare le corps à recevoir la même disposition. » C'est la célèbre comparaison des deux horloges symétriques marquant l'heure en même temps.

Le lien entre l'âme et le corps que Descartes ne connaissait pas et dont il ne pouvait que supposer l'existence, Barthez dit : c'est le principe vital, qu'il ne conçoit d'ailleurs « ni comme faculté de l'âme, ni comme faculté du corps ». « Pour mieux connaître, ajoute-t-il, les forces de ce principe, il faut le considérer séparément des affections de l'âme pensante et de celles du corps simplement organisé. »

« Il est douteux, si le principe vital de l'homme existe par lui-même ; ou seulement en tant qu'il est uni au corps humain, dont il est la faculté vitale et génératrice. »

Quelle est la destinée du principe vital après la mort ?

« Si ce principe n'est qu'une faculté unie au corps vivant, il est certain qu'il périt avec le corps. S'il est un être distinct du corps et de l'âme, il peut périr lors de l'extinction de ses forces dans le corps qu'il anime ; mais il peut aussi passer dans d'autres corps humains, et les vivifier par une véritable métempsycose. »

Il est très important de remarquer que Barthez, qui examine deux hypothèses, se refuse obstinément à envisager la troisième, c'est-à-dire la supposition d'après laquelle le principe vital serait une faculté de l'âme. Aussi, avons-nous le droit de penser qu'il était retenu beaucoup moins par scrupule scientifique que par des raisons d'ordre philosophique et probablement d'ordre religieux.

« Il est possible, ajoute-t-il, que la fin du principe vital soit rela-

tive à son origine. Ainsi en supposant qu'il soit émané d'un principe que Dieu a créé pour animer les mondes, il peut à la mort se joindre à ce principe universel. »

Mais dans cette supposition même, il peut périr sans que la puissance dont il est dérivé en soit affaiblie : de même que les rayons du soleil se réfléchissent, et se perdent dans l'ombre des corps opaques, sans que cette source de lumière puisse jamais être épuisée.

« Quelle que que soit à la mort la destinée du principe vital de l'homme, lorsque son corps est rendu à la terre, son âme retourne à Dieu qui l'a donnée, et qui lui assure une durée immortelle.

« La parole du Tout--Puissant en créant les Esprits, les a affranchis de la loi générale qui condamne à finir tout ce qui a commencé. Ils doivent l'immortalité de leur existence à la volonté de Dieu, qui leur en renouvellera la sanction dans le moment terrible où ils verront les corps célestes se dissoudre et s'anéantir, le spectacle magnifique de la Nature s'évanoir comme une ombre ; et le Temps, qui avait fait naître et périr toutes les choses mortelles, être absorbé dans l'abyme de l'éternité. »

Plus affranchi des conceptions théologiques et de la doctrine philosophique de Descartes que ne l'était, on le voit, le célèbre médecin de Montpellier, l'observateur aujourd'hui doit envisager l'hypothèse volontairement écartée par lui, suivant laquelle l'âme est le principe de la vie corporelle.

A priori et en bonne logique, on convient qu'il ne faut pas multiplier les causes sans nécessité. Or, il aparaît que dans la république des forces vitales qui opèrent dans notre organisme, on ne peut se dispenser d'admettre, comme le déclarait Leibniz, une monade supérieure commandant à toutes les autres, c'est-à-dire un chef intelligent doué du pouvoir d'organisation. Le duodynamisme ou la coexistence de deux principes actifs, rivaux, se disputant la formation du corps et sa conservation, exclut l'unité de direction et l'harmonie d'ensemble qui constitue la nature de l'homme. C'est ici le cas de dire, comme Sosie, dans l'*Amphitryon* de Molière :

« Je me suis d'être deux senti l'esprit blessé. »

On connaît le phénomène des matérialisations d'Esprits, observé par Crookes, Wallace, Alsakof, Zollner, Gibier, et plus récem-

ment par G. Delanne et Ch. Richet. Les revues, les journaux en ont donné les comptes-rendus et reproduit les photographies.

Voici un fantôme qui apparaît, c'est-à-dire une individualité corporelle, qui donne des preuves de volonté et d'intelligence. Sa matérialité est indiscusable : il marche, on le touche, on le photographie. Si la matérialisation n'est que partielle, si la forme est une main, par exemple, cette main, tantôt froide, tantôt chaude, se prête á des moulages, écarte des draperies, se laisse saisir et se résout en vapeur sous l'effort fait pour la retenir ; ses doigts animés arrachent les pétales d'une fleur, jouent de l'accordéon.

Si la matérialisation est complète, nous avons devant nous un être vivant qui parle, qui pense, qui a son moi. Il raconte les événements de son existence antérieure, il répond à des questions qui lui sont adressées. Force psychique, inconnue, diront des hommes de science, mais non un Esprit ayant déjà vécu sur notre planète : les morts sont bien morts !

Force psychique ? Sans doute, mais personnifiée, douée de toutes les facultés de notre âme. Avouez qu'un pareil fantôme, qui a une existence réelle, objective, ressemble à nous comme un frère. Qui soutiendra qu'il doit sa forme au principe vital ? à ce principe hypothétique, abstrait, nominal, véritable être de raison ?

N'est-ce pas l'âme elle-même qui travaille ici avec intelligence et volonté à son organisation corporelle ?

Ces deux facultés, nous les saisissons sur le vif dans la formation fantômale. Qu'il n'y ait pas identification absolue entre son organisation et la nôtre, cela paraît évident. Du moins la précarité de la forme créée nous porte à croire qu'il y a dans notre corps des éléments qui ne se trouvent pas dans le corps du fantôme. En tout cas, la formation corporelle de ce dernier ne laisse pas de doute sur le principe de vie qui momentanément l'anime. Ce principe ne peut être que l'âme, auteur conscient du corps matériel.

Ici se pose une question très importante : Où l'âme puise-t-elle les matériaux du corps qu'elle revêt ? Est-ce dans la Nature où nous puisons les éléments du nôtre ? Elle les prend sans doute dans l'organisme des médiums, peut-être des assistants au phénomène, dans son propre corps fluidique dont l'existence est démontrée par tous les faits médianimiques, dans cette atmosphère de l'au-delà où les voyants naturels ou somnambules voient les Esprits non matériali-

sés, non photographiables, avec une certitude égale pour eux aux constatations les plus scientifiques et les plus positives. C'est le même corps spirituel de l'Esprit qui se présente à leur vue, seulement ce corps ne se rend tangible que dans des conditions rares, difficiles à réaliser.

Mais ce corps spirituel, cette atmosphère lumineuse, à des degrés divers, dont l'esprit est entouré, il a fallu lui donner un nom. Aux noms anciens désignant le médiateur (1) nous avons préféré le mot : périsprit comme plus adéquat. Le nom du reste ne fait rien à la chose. C'est le périsprit, ce double fluidique et rayonnant qui peut être le principe organisateur, le vrai principe vital. Il n'y en a pas d'autre, ou plutôt c'est l'âme indissolublement unie au périsprit qu'elle entraîne avec elle dans l'existence sidérale.

Dans la formation du fantôme il y a un plan préconçu dans lequel se disposent toutes les molécules matérielles, trouvant leur place pour former tel ou tel organe. D'où proviendrait la structure du fantôme vivant ? Comment expliquerait-on le concours de tous les éléments à une fin commune, si un pouvoir intelligent ne présidait à son organisation. Nous n'avons pas besoin de rechercher à quel moment l'âme vient trouver le principe vital, il apparaît, dès qu'apparaît l'âme elle-même.

Au refus de Descartes d'attribuer à l'âme la faculté de sentir, s'en ajoutait un autre : la faculté locomotrice, ou le pouvoir d'agir sur la matière organisée, qui lui fut restitué par Th. Jouffroy. Or, le fantôme marche, ce qui prouve que la force motrice suit la survivance de l'âme. Sa figure n'est pas un masque, l'examen au stéréoscope de sa photographie montre que c'est un visage vivant. Le corps fantômal ne peut être l'œuvre d'un principe distinct de l'âme, cause finale du corps, selon Aristote. C'est elle qui le forme en quelque sorte sous nos yeux, avec les éléments personnels ou impersonnels dont elle dispose et dans des conditions dont elle est seule juge et qui sont inconnues de nous.

Par induction tirée du phénomène des matérialisations spirituelles, il est permis de croire que chez nous aussi, l'âme travaille à l'in-

(1) Médiateur plastique (Cudworth), « archée, Vulcain de la génération » (Van Helmont), « corps aromal » (Fourier), « corps spirituel » (St Paul), « double » des Égyptiens.

su du moi à la formation de notre propre organisme. Comme le croyait Stahl, le père de l'animisme au 17me siècle, toute âme crée son corps, utile à ses besoins et à ses fins mystérieuses.

En dehors de l'âme, il n'y a pas de principe vital. Les propriétés vitales sont en elle et dans son corps subtil. Nous pourrions tirer argument des effets curatifs du magnétisme humain, pratiqué selon les règles trop tôt abandonnées des anciens magnétiseurs, en faveur de l'action organisatrice du périsprit. La force vitale de l'âme est formatrice, antérieure chronologiquement et logiquement à toute ébauche d'organisation ; et, plus on accorde à la physiologie de corpuscules vivants dans l'organisme, plus on est contraint philosophiquement d'admettre une force unique, une monade centrale douée d'intelligence.

L'âme n'est pas le moi. Nous n'apercevons immédiatement que le moi et non pas l'âme préexistante au moi, c'est-à-dire à la personnalité humaine. Il y a des pensées de l'âme que le moi ne pense pas, des actes de l'âme qu'il ne connaît pas. La conscience n'est qu'une partie de nous-mêmes, c'est une simple faculté de l'âme et non le couronnement de l'édifice humain.

Après les longues controverses établies sur la nature de l'âme et de la vie, qui tiennent une si large place dans l'histoire de la philosophie et de la médecine, nous tenons à constater que le phénomène spirite des matérialisations apporte des preuves nouvelles, que nous croyons décisives, en faveur de l'animisme.

FIRMIN NÈGRE.

Conférence de M. Landrodie

(*Suite et fin*)

Qu'est-ce donc que ce corps fluidique, ou périsprit, ou corps astral ?

Toutes les descriptions qu'en ont faites les médiums voyants s'accordent à dire qu'il est la représentation exacte, parfaite, reconnaissable du corps humain.

C'est son image réelle semblable en tous points à celle que l'on aperçoit en se regardant dans une glace. Ce double est formé de

matière fluidique, impondérable, d'une ténuité extrême, parfois lumineuse, éblouissante même, plus souvent grisâtre et terne, suivant le degré de moralité et de savoir de son propriétaire, pénétrant sans aucune difficulté, tous les corps, même les plus opaques et les plus épais, ordinairement invisibles à l'œil humain.

Ce corps fluidique, « spirituel » comme dit Saint-Paul, rien ne peut le tuer, l'anéantir. Il survit à toutes les décompositions du corps matériel qu'il ne fait qu'habiter dans ses incarnations terrestres.

Comme le phonographe enregistre fidèlement les sons, cette enveloppe fluidique grave en elle-même d'une manière indélébile tous les souvenirs, toutes les actions, bonnes ou mauvaises, toutes les sensations. Et quand l'esprit est affranchi de toutes les entraves du corps matériel, il retrouve, grâce à ce périsprit, les connaissances acquises comme aussi la trace ineffacable du bien et du mal qu'il a fait dans ses existence antérieures.

N'ignorant pas, comme le dit excellemment M. G. Delanne dans son ouvrage si intéressant sur les preuves scientifiques de l'immortalité de l'âme, que les théories, si séduisantes qu'elles puissent être, doivent s'appuyer sur des faits incontestables pour satisfaire la raison, M. Landrodie cite, à l'appui de ses assertions, des cas dûment constatés de dédoublement du corps humain, ayant eu lieu en présence de nombreux témoins instruits, savants même, ayant pris toutes les précautions possibles contre la fraude, et absolument désintéressés. Il mentionne les résultats obtenus, contrôlés, certifiés exacts, par la Société de recherches psychiques de Londres, composée de savants dont quelques-uns ouvertement hostiles à la croyance en des manifestations de l'Au-delà. Le conférencier mentionne les phénomènes que, sous le nom d'extériorisation, M. de Rochas a mis en évidence, expose comment l'enveloppe de l'âme s'extériorise par couches concentriques qui rayonnent autour du corps, de façon que, lorsque le phénomène est complet, le double renfermant l'intelligence et la sensibilité est entièrement distinct de la partie matérielle qui reste inerte et insensible.

M. Landrodie parle ensuite des moulages à la paraffine de mains matérialisées, obtenues sans aucune discontinuité dans le moule par Reimers et Oxley, par le colonel de Rochas (*Extériorisation de la Motricité*, page 132), par le savant expérimentateur russe Aksakof

(Animisme, page 78). Viennent ensuite les expériences, cent fois contrôlées, faites avec les célèbres médiums Mmes d'Espérance, Paladino : d'où ressort la preuve irrécusable que l'action physique et psychique de l'esprit humain n'est nullement limitée à son organisme matériel et que ces phénomènes si intéressants, tout en n'étant pas régis par des lois connues, n'en sont pas moins réels.

Conclusion. — Et l'orateur a conclu en adjurant les auditeurs à laisser de côté tout parti pris de dénigrement et de raillerie niaise. « Etudiez, a t-il dit, les phénomènes spirites comme vous étudiez une science, au lieu de les rejeter à priori sans en connaître le premier mot. Et à dire vrai, le spiritisme, ou le psychisme, ou l'animisme, ce n'est pas seulement une science, c'est *la Science* ! »

A. Landrodie.

ancien professeur à Alger.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Les Apports

Nous voyons dans le numéro d'Octobre de *The Harbinger of Light* que Bailey continue ses séances à Melbourne, avec le même succès. Dans une revue précédente nous donnions le canevas de trois séances. Le numéro dont nous nous occupons, nous apporte le sommaire de quatre autres, tenues fin août et au commencement de septembre. Chaque séance est toujours divisée en deux parties. Dans la première, des conférences sont faites, soit par le professeur Denton, soit par le Dr Witherow, par la bouche du médium, et le journal en reproduit une chaque fois. Dans la seconde partie se font les apports. Ce sont tantôt des tablettes Assyriennes ou Egyptiennes, tantôt des têtes de lances en pierre du Centre-Amérique ; d'autres fois enfin des oiseaux *vivants*. C'est ainsi que furent apportés en deux séances, le mâle puis la femelle d'une espèce appartenant à la Malaisie et dont on ne pourrait trouver de specimen à Melbourne. M. Stanford les conserve dans sa volière, avec d'autres oiseaux obtenus de la même façon.

Madame Charles Bright donne en planche hors texte de très belles photographies de dix des tablettes envoyées jadis au Musée de San Francisco et qui viennent d'être pulvérisées dans le tremblement de terre.

Le Dr Witcombe, peu de temps avant que l'on reçût la nouvelle du

cataclysme, avait annoncé qu'il allait commencer l'apport d'une seconde série de tablettes.

Bailey, dans son dernier voyage à Londres, avait emporté trois tablettes que les guides avaient dit provenir de Ninive. Dans la séance du 14 septembre, le Dr Witcombe annonça aux assistants que Bailey avait vu M. King, assistant du Dr Budge dans les galeries Assyriennes, et lui avait dit : « J'ai trois tablettes et je désirerais savoir si elles sont authentiques. » M. King lui demanda qui les lui avait données et Bailey répondit que c'était un ami. M. King les examina, dit qu'elles étaient bien authentiques et que toutes trois étaient des reçus de récoltes.

Ecriture directe sur ardoises

Madame Carlyle Petersilea raconte dans le *Progressive Thinker* du 3 Novembre, qu'une très honorable dame de ses amies, désirant obtenir de l'écriture sur ardoises, invita le Médium Perkins à passer quelques semaines chez elle. Voici son récit :

« Perkins peut obtenir très facilement de l'écriture directe sur des ardoises, en les tenant à longueur de bras. Mais mon amie craignant que malgré cela il ne pût recourir à quelque truc, résolut d'employer un moyen qui ne laissât prise à aucune objection.

Un jour donc, tandis qu'elle faisait ses courses de l'après-midi dans les magasins, elle entra dans une boutique où l'on vendait spécialement des livres et des ardoises pour les jeunes écoliers. Elle acheta deux ardoises parfaitement nettes et sur lesquelles il était impossible de trouver aucune trace d'écriture. Elles furent empaquetées, comme d'habitude, et réunies par de la ficelle. M. Perkins n'en était nullement averti.

Cette dame, rentrée chez elle, se dirigea immédiatement vers son salon, où se trouvait le médium, et sans prendre même le temps d'enlever son chapeau, gagna l'extrémité opposée à celle où le médium était assis. Elle prit un fauteuil, y déposa les ardoises et s'asseyant dessus sans enlever leurs enveloppes, elle dit : « Maintenant, Monsieur, appelez vos esprits et écrivez sur ces ardoises ! » M. Perkins, sans quitter un seul instant le fauteuil qu'il occupait à l'autre bout du salon, poussa un bruyant éclat de rire et dit : « Venez, Brentwood, et écrivez sur les ardoises de cette dame ! » Ce Brentwood était le contrôle du médium.

Bientôt la dame sent sous elle les vibrations causées par l'écriture, dont elle entend le grincement et, au bout de quelques instants, trois grands coups retentissent.

« C'est fait ! » dit Perkins, en témoignant une certaine fatigue. « Développez vos ardoises ! »

Elle les retira donc de dessous son corps, les développa, les ouvrit et trouva les deux faces internes couvertes d'écriture. »

Le Professeur Lombroso et le spiritualisme

Le correspondant à Turin du *Standard* télégraphie à son journal le compte-rendu d'une interwiew que lui accorda, dit-il, le professeur Lombroso. Celui-ci lui aurait dit :

« Depuis quinze ans je répète que je considère les manifestations spirites comme des faits que l'on ne peut nier et qui ne sont pas en contradiction avec les données de la science positive ; mais je suis bien loin de me joindre à ceux qui croient que les esprits des morts sont les auteurs de ces manifestations. Je suis convaincu que les phénomènes spirites n'ont aucune origine divine ni caractère religieux. »

« Vous rejetez donc, lui dit son interlocuteur, toute supposition d'une action supranaturelle ? »

« Absolument ! On peut se rendre compte de tous les phénomènes spirites et les expliquer sans avoir recours à une intervention supranaturelle. Les spirites affirment que l'âme est une émanation de Dieu, tandis que je soutiens qu'elle est une émanation du cerveau. C'est là tout et rien de plus. Vous voyez donc que dans ces conditions on aurait tort de m'appeler un Spiritualiste, du moins dans le sens où il est généralement entendu. *Presque* tous les phénomènes peuvent être classés parmi les faits positifs que la science peut expliquer. »

Si le reporter a traduit fidèlement la pensée du professeur, il resterait quelques phénomènes au dessus des explications de la science. Lesquels ?

Nous serions bien heureux de voir cet homme éminent nous expliquer, au moyen des connaissances scientifiques actuelles, les phénomènes dont nous venons d'être témoins avec Miller et nous dire comment *lorsqu'il n'y a plus de cerveau, il y a encore de la pensée* !

Le *Light* lui ouvre ses colonnes toutes grandes, en lui demandant de le gratifier de ses lumineuses explications, mais nous doutons fort que le savant Milanais réponde à son appel.

Encore les phénomènes Indiens

Le Capitaine John Gladwin Jebb raconte dans le *Sunday Magazine* une amusante leçon donnée par un fakir à un groupe d'officiers Anglais dont il faisait partie. Ces Messieurs étaient réunis dans une pièce mesurant vingt-cinq pieds sur quinze, lorsqu'un fakir se présenta. On lui promit une large rétribution s'il produisait quelque chose de remarquable. Il se plaça donc au milieu du salon et dirigeant successivement sa main *gauche* vers chacun des vingt becs de gaz alors allumés, il les éteignit tous l'un après l'autre. Il les ralluma ensuite, en tendant sa main *droite* vers chacun d'eux à tour de rôle.

Les officiers semblèrent rester assez indifférents devant ce résultat et alors le fakir vexé se retira, en déclarant qu'aucun des assistants ne pourrait se lever de sa chaise. Personne n'y prêta attention et la conversation continua jusqu'à ce que l'un d'eux, voulant se lever, constata que cela lui était impossible. « Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria-t-il ; je ne puis me lever. » Tous les autres furent bientôt obligés de reconnaître qu'il en était de même pour eux, et l'on vit alors ces douze hommes pleins de vigueur faire de vains efforts pour se lever. Lorsque cette scène quelque

peu ridicule eut duré environ une demi-heure, le fakir revint et leur demanda s'ils voulaient quelque autre preuve de son pouvoir. Ils se déclarèrent édifiés et lui remirent une somme assez ronde. Il leur déclara alors qu'ils pouvaient se lever et en un instant tous furent sur pieds.

Ces faits de suggestion sur personnes éveillées sont aujourd'hui monnaie courante et ne mériteraient pas de nous arrêter, si, au lieu d'un sujet sensitif et dont l'attention est fortement concentrée, il n'avait eu pour victimes douze hommes vigoureux et qui avaient à peine remarqué la suggestion qui leur avait été faite.

Il resterait encore à expliquer l'extinction et le rallumage des vingt becs de gaz, opération dans laquelle nous ne voyons pas quel truc on pourrait invoquer.

Le *Light* du 8 décembre entre dans de longs détails à propos de la faculté de *transmission de pensées* que possèderaient les époux Zancig.

Tandis que Mme Zancig se tient dans une pièce, il suffirait que son mari, placé dans une autre pièce, jetât les yeux sur des mots écrits par un visiteur, pour qu'elle les épelle aussitôt à haute voix et les inscrive sur une ardoise. De nombreux témoignages viendraient affirmer la sincérité de ces faits.

Apparitions multiples d'un fantôme

1 heure 45^m^, 2 heures 5^m^ et même *Dix-huit heures après* la mort à trois personnes séparément.

L'*English Mechanic and World of Science* du 20 juillet 1906 a publié la lettre suivante, sur laquelle nous appelons toute l'attention de nos lecteurs :

« Dans la nuit du 10 janvier 1879, je m'étais couché de bonne heure. Quand je m'éveillai de mon premier sommeil, la lune éclairait ma chambre. En m'éveillant, mes yeux se dirigèrent sur une armoire, située au Nord-Est de ma chambre. Pendant que je regardais, je vis soudain une figure se former sur les panneaux de l'armoire. D'abord indistincte, elle devint graduellement plus nette, jusqu'à se montrer aussi distincte que celle d'une personne vivante et je reconnus la figure de ma grand'mère. Ce qui me frappa surtout tout d'abord et la grava dans ma mémoire, ce fut que la tête était recouverte d'un bonnet de forme ancienne et à bords tuyautés. Je la fixai pendant quelques secondes, pendant lesquelles elle fut aussi nette qu'une tête vivante, puis elle s'effaça graduellement, se confondant avec la lueur de la lune et elle disparut. Je ne fus nullement troublé et pensai que j'avais été illusionné par la lumière de la lune et je me retournai pour reprendre mon sommeil. »

« Le lendemain, au déjeûner, je commençai à raconter à mes parents l'incident qui m'avait frappé. J'étais tout à mon récit, lorsqu'à ma surprise, mon père se leva soudainement de sa chaise, laissant son déjeuner presque intact et se précipita vers la porte. Je le considérais avec stupéfaction, disant à ma mère : « Que peut donc avoir mon père ? » Ma mère

leva la main pour m'imposer le silence. Lorsque la porte fut fermée je répétai ma question. Ma mère me répondit : « Charles, voilà bien la chose la plus étrange dont j'aie jamais entendu parler ; mais, lorsque je m'éveillai ce matin, votre père me dit qu'il s'était éveillé dans la nuit et avait vu sa mère se tenant près de son lit et que lorsqu'il s'était levé pour lui parler, elle avait disparu. » Cette scène et cette conversation eurent lieu à 8 h. 30 du matin, le 11 janvier. Avant midi nous reçûmes une dépêche nous annonçant la mort de ma grand'mère pendant la nuit. »

« L'événement ne se borna pas là, car mon père fut plus tard informé par sa sœur qu'elle aussi avait vu l'apparition de sa mère au pied de son lit. »

« Cette remarquable apparition se montra donc *à trois personnes séparément*. Ma chambre dans laquelle je vis le fantôme était située à l'extrémité de la maison, opposée à celle que mes parents occupaient et se trouvait tout à fait séparée et distincte de leur chambre ; tandis que ma tante habitait à Hechmondville, *à 20 milles de chez nous*. »

« Mon père nota qu'il était 2 heures du matin, mais je ne remarquai pas l'heure. Ce ne fut que plus tard, en observant la position de la lune, que je pus, par une enquête minutieuse, m'assurer qu'il était 2 h. 19^{m}. La mort de ma grand'mère avait eu lieu à 12 h. 15^{m}. Il est certain, d'après cela, que l'apparition fut vue par moi et par mon père environ deux heures *après* la mort. »

« Mon père est mort en 1885, mais ma mère est encore vivante et se rappelle tous les détails, comme sa lettre le démontre. »

(Le journal reproduit la lettre qui est absolument confirmative.)

« Quant à l'apparition à ma tante, elle n'eut lieu que *Dix huit* heures après la mort, comme cela résulte de la lettre de mon oncle (reproduite intégralement par le journal).

« Dans cette apparition, ce qui me frappa tout spécialement et la fixa dans ma mémoire, ce fut ce bonnet tuyauté entourant la figure. Je ne songeai pas sur le moment à contrôler le fait, mais je le mentionnai à mes parents. Il y a quelques semaines, lorsque je m'attachai à bien fixer tous ces détails, j'écrivis à mon oncle, en lui envoyant un dessin de ce que j'avais vu. Sa réponse établit la réalité du fait. »

« Je dois dire qu'avant cette dernière date je n'avais jamais entretenu mon oncle de ces faits et qu'il y avait plusieurs années que je n'avais vu ma grand'mère lorsqu'elle mourut. »

« Il est absolument certain que cette apparition se produisit tout à fait séparément à chacun de nous trois ; qu'elle eut lieu *après la mort* et qu'elle est un exemple indiscutable d'une apparition de morte et une preuve que la personnalité survit. Je serais prêt à affirmer le fait par serment solennel. »

signé : Charles L. Tweedale, vicaire de Weston.

Dans sa réponse, l'oncle chez lequel habitait Mme Tweedale, explique

qu'il se trouvait dans un cruel embarras entre sa belle-mère mourante et sa femme en couches, gardant toutes deux le lit. Pour ne pas causer d'émotion dangereuse dans une telle situation, il cacha à sa femme le décès de sa mère et ce ne fut que pendant la nuit du 11 au 12 que celle-ci vit l'apparition. Le fantôme se penchant doucement vers elle lui dit : « Ne t'effraye pas. » La jeune mère déclara plus tard que non seulement elle n'avait pas été effrayée, mais que cette vue l'avait fortement rassurée.

L'oncle ajoute, dans sa lettre : « Vous me demandez si votre dessin est exact, au sujet du bonnet tuyauté. Oui, il l'est d'une façon étonnante et reproduit exactement le bonnet porté par votre grand'mère Tweedale tout le temps qu'elle fut retenue au lit par la maladie *et elle le portait au moment de sa mort.* »

L'oncle écrivit encore qu'il avait vu, lui aussi, cette apparition, en 1898, c'est-à-dire 20 ans après. Mais ceci n'a que peu de valeur, car on peut admettre que ce fut un simple rêve provoqué par le souvenir.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

Constancia, dans son numéro du 23 Septembre 1906, rapporte un fait qu'on lui communique de Duraz no, dans l'Uruguay, et qui, s'il est exact nous place en face d'un problème vraiment angoissant. Le voici :

Une suicidée de trois ans

Il vient de se produire à Salto un fait exceptionnellement horrible. Une fillette de trois ans, nommée Pascualina Martinez, s'est suicidée en s'enfonçant dans le ventre un couteau effilé.

Après avoir terminé son repas, Pascualina dit qu'elle allait se tuer, mais naturellement personne ne prit cette parole au sérieux et on crut qu'elle allait jouer dans une pièce voisine.

Cependant cette précoce créature n'en mit pas moins son projet à exécution quelques instants plus tard. Avant la tombée du jour, profitant d'un moment d'inattention de sa grand'mère, occupée à préparer le repas, elle saisit un couteau et se le plongea dans le ventre, sans pousser la moindre plainte et expira le lendemain matin à l'hôpital.

Lorsque les personnes qui l'entouraient furent revenues de leur stupéfaction, devant cette enfant qui ne versait pas une larme, ne proférait pas la plus petite plainte, et voulurent lui donner des soins, elle s'y opposa avec énergie et refusa tout secours.

Médium entrancé par l'esprit d'un vivant

Le Numéro du 21 Octobre de la même revue *Constancia* contient un récit qui nous semble présenter les plus grandes garanties d'authenticité. Il est dû à M. Angel Aguarod, un des écrivains spirites les plus honorablement connus de l'Espagne et il lui est personnel. Nous allons le résumer fidèlement.

M. Aguarod habitait Barcelone avec sa femme, Petronila, sa fille Pilar et son père Hyacinthe.

Celui-ci, âgé de soixante-dix ans, était atteint d'une pénible infirmité qu'aucun moyen n'avait pu soulager. Bientôt ses souffrances furent telles, qu'il parla de suicide à plusieurs reprises et ses enfants s'efforcèrent de le détourner d'un tel projet.

Un jour il quitta le domicile de son fils, en disant qu'il allait dîner chez un autre de ses enfants. La journée se passe, il ne rentre pas et M. Aguarod se rend chez son frère, qui lui apprend que leur père n'est pas venu chez lui. Pris d'inquiétude, les deux frères s'adressent à la police et font de vaines recherches pendant toute la nuit.

Le matin venu, M. Aguarod se rend chez un excellent médium, M. Teodoro Lavenarti, avec lequel il était très lié. Celui-ci consent à évoquer ses guides, pour leur demander des renseignements, mais au bout de quelques instants il tombe en trance et commence à faire entendre des ronflements absolument semblables à ceux que M. Aguarod avait l'habitude d'entendre chez son père, et divers autres incidents le confirment bientôt dans la pensée qu'il est réellement en sa présence.

Il secoue fortement le médium, et le dialogue suivant s'engage bientôt :

D. — « Réveillez-vous, il est temps. Savez-vous où vous êtes ? »

R. — « Oui. Je dors dans mon lit.

D. — « Dans quel lit ? »

R. — « A la maison ».

D. — « Dans quelle maison ? »

R. — « Dans la tienne ».

A ce moment le médium semble se rendormir et recommence à ronfler. M. Aguarod le secoue pour en obtenir quelques éclaircissements et un nouveau dialogue s'engage :

D. — « Pourriez-vous me dire dans quelle intention vous êtes sorti hier de chez nous, puisque vous ne vous rendiez pas en réalité où on vous attendait ? »

R. — « Je suis sorti complètement dominé par l'intention de donner suite au projet que vous connaissiez, mais... je suis trop lâche ».

Là dessus il se remit à ronfler et ce ne fut qu'après de nouveaux efforts de la part de M. Aguarod que la conversation put être reprise.

L'Esprit — « Laisse-moi dormir ; ne me tourmente pas, je n'ai pas dormi la nuit passée, je suis rendu et j'ai sommeil ».

D. — « Il est nécessaire de bien preciser votre situation. Est-il bien sûr que je vais vous retrouver dans votre chambre, en rentrant chez moi ?

R. — « Oui ».

D. — « Vous me permettrez d'en douter, car j'en suis sorti ce matin et vous n'y étiez pas, ayant passé la nuit dehors ».

R. — « C'est que quand je suis rentré le soleil était déjà chaud ».

D. — « Est-ce bien vrai ? »

R. — « Oui ».

D. — « Qui, donc, vous a ouvert la porte ? »

R. — « Petronila ».

D. — « De toute façon il faut que vous me donniez quelques explications sur ce qui est arrivé ».

R. — « Laisse-moi me reposer, car je suis horriblement fatigué de ne pas avoir dormi. J'ai tout expliqué à ta femme ; elle te le répétera ».

Il se remit à ronfler et M. Aguarod, toujours convaincu que son père s'était suicidé, mais désespérant d'obtenir d'autres renseignements, pria ses guides de dégager le médium et de provoquer l'incarnation d'un autre esprit, qui lui donnât des renseignements auxquels il pût ajouter foi.

Mais ce fut en vain ; aucun autre esprit ne s'incarna et le médium sortit de la trance, en proie à un violent frisson, comme le père de M. Aguarod en avait souvent.

N'espérant plus rien, M. Aguarod rentra chez lui, ne comptant pas retrouver son père.

Ce fut sa fille, Pilar, qui vint lui ouvrir et lui dit d'un ton joyeux : « Il est rentré ». — « Est-ce bien vrai ? » — « Parfaitement, lui répondit sa fille.

Il résulta des renseignements que prit M. Aguarod, que son père, résolu d'abord à mettre fin à ses douleurs par le suicide, était sorti de chez lui et avait d'abord erré à l'aventure. Songeant enfin au chagrin qu'il allait causer à ses enfants, il renonça à son projet et rentra chez lui vers neuf heures du matin. Après quelques explications sommaires données à sa bru, il se jeta tout habillé sur son lit et céda à un besoin de sommeil irrésistible. C'est à la faveur de ce sommeil si profond que son esprit put se dégager et s'incarner chez M. Teodor Lavenarti.

A plusieurs reprises nous avons, d'après *Constancia*, signalé les curieux phénomènes produits devant un jeune médium, M. Fidanza, à la Plata. Monsieur Luis E. Odio vient, dans une conférence à la Société *Constancia*, d'en rendre compte, d'après une séance à laquelle il a assisté et dans laquelle il nous semble que les mesures ont été bien prises. Les portes et les fenêtres ont été scellées, le médium enfermé dans une blouse fermée au cou et aux poignets, a été fixé dans un fauteuil, chacun de ses

poignets solidement lié au bras correspondant du fauteuil ; les pieds attachés à la traverse inférieure, et le corps fixé au niveau de la ceinture par une corde nouée en arrière à la barre du fauteuil.

La lumière a été suffisante pour que M. Odio pût voir nettement tous les assistants et saisir leurs moindres mouvements.

Dans ces conditions, on vit tomber dans tous les points de la salle des séances une cinquantaine d'escargots et un groupe d'écailles d'huîtres.

Plusieurs entités parlèrent par la bouche du médium et l'une d'elles annonça son arrivée par des battements de mains, ce que le médium n'aurait pu faire, ses mains étant fixées rudement à plus de cinquante centimètres l'une de l'autre.

La séance étant terminée, on trouva le médium, qui, une minute auparavant parlait encore dans le cabinet, transporté debout dans un angle du salon, à cinq mètres de distance de ce cabinet.

Le fauteuil y était resté avec tous les liens bien noués et les *cachets intacts*.

On prit sous les bras le médium encore endormi et on le fit asseoir dans un fauteuil, où il se réveilla peu à peu.

Ces faits constatés par des personnes reconnues par leur honorabilité et leur expérience, méritent certainement d'attirer l'attention. Pour nous, nous félicitons vivement nos confrères Argentins d'entrer résolument dans la voie de l'expérimentation, qui donnera sans doute un nouvel essor aux progrès déjà sensibles du spiritisme dans leurs pays, où nous comptons tant de sympathies.

*
* *

Nous recevons d'Oaxaca (Mexique) un petit volume, intitulé : *Iduma*.

C'est l'histoire de deux âmes qui se suivent à travers leurs existences successives sur cette terre et dans d'autres sphères. Le sujet n'est pas neuf, mais il prête à de tels développements, qu'il suffit d'une imagination bien douée pour le renouveler indéfiniment. Ce n'est pas l'imagination qui a manqué à l'auteur et les scènes sont nombreuses, variées, souvent intéressantes. Mais on serait peut-être autorisé à lui demander de faire preuve d'une connaissance plus exacte de certains principes sur lesquels nous pensons que les spirites sont unanimes. C'est ainsi qu'il récompense le suicide de son héroïne, en lui faisant retrouver immédiatement celui dont la perte l'a portée à cet acte de désespoir, tandis que toutes les communications reçues jusqu'ici nous font considérer le suicide comme une faute des plus graves et qui entraîne la nécessité d'une expiation sévère et souvent longue.

Ceci n'empêchera pas les lecteurs de suivre avec un vif intérêt les péripéties de ce petit drame.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Un défi ridicule

Le *Giornale d'Italia* reproduit depuis quelque temps des articles tantôt pour, mais le plus souvent contre le spiritisme. C'est ainsi que tout récemment un Monsieur Giannino Antona Traversi, prenant une pose de matamore, porta un défi à tous les médiums de l'Univers de produire des phénomènes devant lui et s'engagea à dévoiler leurs trucs.

Cet excellent monsieur, faisant preuve d'une ignorance qui lui est commune avec tant de *savants reconnus* des deux mondes, admet encore que c'est le médium qui *fait* les manifestations. (Je parle des manifestations spirites proprement dites).

Il ne semble pas comprendre que celui qui promettrait un phénomène serait ou un simple farceur ou un médium peu expérimenté et poussé par des succès antérieurs dans des cercles convenables, à une confiance présomptueuse dans ses facultés.

Le *Giornale d'Italia* du 5 Décembre publie les lettres de deux médiums relevant le défi, MM. Francesco Carancini et Raffaele Santoro. Chacun d'eux offre de se présenter seul devant une commission et d'accepter toutes les mesures de contrôle jugées nécessaires. Ils insistent sur la nécessité de séances multiples et d'un milieu qui ne soit pas hostile.

L'avenir nous montrera s'ils ont eu raison. Pour nous, nous ne le pensons pas. Nous craignons que le milieu hostile ne soit un obstacle à tout phénomène ou que, s'il s'en produit malgré tout, les commissaires s'évertuent à ergoter sur des détails, pour n'avoir pas à reconnaître la vérité, comme cela est arrivé si souvent.

Quoi qu'il en soit, la vraie note nous semble bien avoir été donnée par la lettre que l'on a écrite au nom d'Eusapia et que nous sommes heureux de faire connaître. On sera frappé du bon sens et de la sincérité du médium Napolitain.

Naples, 3 Décembre 1906.

Monsieur le Directeur du *Giornale d'Italia*,

« On me dit qu'on m'a porté un défi au moyen de votre journal et je prie la personne qui m'annonce cela de vous répondre, parce que je ne sais pas écrire. Un défi à moi ! Et pour quelle raison ? Quel mal ai je jamais fait à personne ?

« Je n'étais qu'une pauvre couturière, lorsqu'on apprit que les meubles remuaient chez moi. On voulut voir et s'assurer du fait.

Je n'avais aucune raison pour m'y opposer. Puis on me dit : « Voilà, on ne veut pas croire aux faits constatés chez toi. Viens et fais-les voir aussi hors de chez toi ». Et je les suivis. Je fus par la suite appelée hors de Naples et dans d'autres pays .

« Je n'ai jamais rien demandé ; je n'ai même pas cherché à quitter mon métier de couturière que j'exerce volontiers. Ce sont d'autres qui m'ont entrainée.

« *Je ne sais pas ce qui se produit* pendant les séances ; je ne sais que ce que l'on m'en dit. Je ne comprends rien aux discussions qui s'engagent à leur suite et je ne prétends imposer aucune croyance à personne. Quand je suis trop fatiguée pour continuer, je me retire ; les professeurs restent parfois, ils discutent, mais j'ignore pourquoi.

« Ils m'appellent, ils me traitent amicalement et je me prête à toutes leurs exigences, afin qu'ils soient satisfaits de leurs expériences ; puis ils m'indemnisent pour ma peine, en me donnant ce qu'ils veulent et je n'interviens en rien ».

« Est-ce pour cela qu'on me défie ? C'est bien étrange ! Que dois-je donc faire ?

Signé : « Eusapia Paladino »

Ces défis étranges portés si souvent à des médiums, de produire des phénomènes qui ne dépendent pas d'eux, montrent bien que tous ces savants, officiels ou non! partagent par ignorance les vues de ce pauvre Dr Lapponi, l'archiâtre des papes Léon XIII et Pie X, dont nous venons d'apprendre la mort, prédite, selon les journaux, par un malade. Ils considèrent tous les médiums non comme des êtres *passifs* donnant leur substance dont des intelligences étrangères se servent sans leur aveu, mais comme des *mages* puissants commandant aux éléments et aux esprits inférieurs et produisant à volonté les manifestations demandées par les assistants.

Nous n'en avons pas de meilleure preuve que la description d'une séance par Lapponi, qui, du reste, reconnaît n'en avoir jamais vu une seule, aveu bien superflu.

D'après le bon docteur, il suffit qu'un assistant formule une demande, sollicite une manifestation, et aussitôt le médium la lui *sert*, et l'on voit ainsi défiler, à la volonté du médium tout puissant, tous les phénomènes animiques ou spirites. Aussi nous trouvons que l'auteur est parfaitement logique, lorsque, après avoir reconnu l'absolue réalité des faits médianimiques, il les condamne, en disant que ce n'est que de la *magie ancienne et de la nécromancie*.

Puisque nous parlons du *Giornale d'Italia*, signalons un article dû à la plume de M. Gabriele Gabrielli. Cet ardent adversaire du spiritisme, se disant sans doute que Saint-Pétersbourg est bien loin et que les faits de l'année 1876 doivent être oubliés, reproduit les conclusions d'une commission ayant pour Président Mendeleief, toutes hostiles au spiritisme, et ajoute qu'elles n'ont jamais été *ni démenties ni réfutées par aucun médium ni par aucun spirite*, ce qui leur donne une autorité absolue.

Il affirme que ce fait et la *découverte des trucs* de Florence Cook dans les expériences de William Crookes, ont décidé la banqueroute définitive du spiritisme.

La fausseté de la dernière allégation est trop connue de ceux qui lisent, pour que nous nous attardions à la réfuter.

Quant à la première, c'est notre confrère Zingaropoli qui s'en charge, dans le N° de Novembre de la *Nuova Parola*.

Après avoir reproduit l'assertion tout au moins hasardée de Gabrielli et les conclusions de la commission de savants reconnus, pour nous servir d'une expression si souvent mise en avant, il rappelle que Aksakof, dont personne ne peut contester l'expérience et la loyauté, provoqua la formation de cette commission et lui présenta un médium, en présence duquel se produisirent des phénomènes si nets et si indiscutables, qu'aucun des commissaires ne put refuser de signer les procès-verbaux rédigés à la fin de chaque séance. Mais, dès le lendemain, chacun d'eux publia des observations absolument contradictoires. Devant tant de mauvaise foi, Aksakof rompit avec eux et reconduisit le médium en Angleterre.

Il ne se borna pas à cette mesure et publia un mémoire dans lequel il révéla le sans-façon de ces étranges commissaires et réfuta chacun de leurs mensonges.

Telle est la vérité sur la valeur des conclusions de cette commission d'hommes de science, que M. Gabrielli reproduit.

Que l'on juge si ce dernier a le droit de s'en prévaloir et de dire que les conclusions susdites n'ont été *ni démenties ni réfutées*.

Le professeur Tummolo à qui nous devons l'œuvre si remarquable intitulée *Sulle basi scientifiche dello Spiritismo* vient de fonder une revue spiritualiste : *Il Veltro*, à laquelle il a su donner dès le début toute la valeur que l'on pouvait attendre d'un homme aussi distingué.

Nous y trouvons le récit de persécutions subies par le nommé Ettore Pretini, dont il était question déjà dans le numéro 2 de la Revue, mais dont nous n'avions pas parlé, parce que nous ne le voyions appuyé par aucun nom faisant autorité. Comme *Il Veltro* publie une longue lettre, apportant de nouveaux détails, nous supposons que le professeur Tummolo a pris des renseignements sur la valeur des témoins. Sous ces réserves, nous allons donner une idée très sommaire de ce fait.

Il s'agit d'un homme marié, nommé Ettore Pretini, en présence duquel se produisent les bruits des plus divers ; les meubles sont agités, la vaisselle jetée à terre et brisée ; des ordures sont jetées dans la nourriture ; un commencement d'incendie a eu lieu ; des injures et des menaces sont inscrites sur les pierres du pavement et sur les murs ; un couteau a été dirigé contre sa poitrine ; etc...

Il a quitté Rome et s'est rendu à Cortona ; les manifestations l'y ont suivi ; on a appelé des Capucins qui ont exorcisé et tout a continué.

Malheureusement nous ne voyons pas qu'aucun spirite sérieux ait été appelé à contrôler les faits, à en rechercher la cause et, au besoin, s'il s'agit d'une vengeance posthume, à évoquer le malfaiteur et à essayer de

l'amener à de meilleurs sentiments, comme T. Carreras l'a fait avec tant de succès avec Spavento, le persécuteur des Randone.

* * *

Depuis que, il y a une quinzaine d'années, Lombroso a déclaré bien haut et avec un vrai courage, qu'il croyait à la réalité des phénomènes spirites, mais qu'il n'admettait pas les théories spirites, il a été maintes fois interwievé. Dernièrement, à propos d'un article publié par lui dans la *Lettura* de Milan, un correspondant du *Standard* alla de nouveau l'interroger. Le professeur lui aurait répondu qu'il restait matérialiste, mais qu'il était obligé de supposer une quatrième puissance, une sorte d'*Inconscient qui persisterait au delà même de la mort.* (Ce passage n'a pas été reproduit dans l'article du *Light* signalé plus haut).

Cette quatrième puissance, qui persiste au delà même de la mort et ne tombe pas actuellement sous nos sens, ne serait-elle pas une bien proche parente de ce que nous, *naïfs spirites*, pour nous servir d'une expression chère à M. Richet, nous appelons l'âme? Ne nous pressons pas de conclure, sachons attendre et soyons bien certains que le jour où ce loyal savant serait convaincu, il n'hésiterait pas à le proclamer, comme l'ont fait déjà d'autres savants, après leurs longues études, tels que Myers et Hodgson.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE

Un mot à M. de Vesme

Dans le numéro de Novembre des *Annales*, M. De Vesme présente quelques réflexions au sujet de la séance du 11 Octobre, tenue chez M. G. Méry. Nous sommes loin de dédaigner la publicité de la grande presse et nous regrettons que l'exemple de l'Italie ne soit pas suivi en France. Nous désirons autant que lui de voir le médium soumis à l'examen d'une commission scientifique et nous espérons que l'occasion s'en présentera l'an prochain et que cette commission ne suivra pas l'exemple des commissions de l'Institut Psychologique. Les savants de cette société ont tenu plusieurs séances avec le médium musicien Aubert. Nous savons que des faits intéressants y ont été constatés.

Plus récemmene M. Youriéwitch est allé chercher Eusapia à Naples. En passant à Gênes, il eut avec elle une séance intime, en présence de Messieurs Gellona père et fils. Des phénomènes remarquables se produisirent ; le père de M. Youriwitch causa *en russe* avec son fils, qui traduisit une partie de ses paroles pour Messieurs Gellona, qui ignoraient cette langue, ainsi que le médium ; des empreintes de doigts, très différentes de celles des assistants, furent obtenues.

Arrivée à Paris, Eusapia fut examinée à loisir par les *savants reconnus* de l'Institut et nous croyons savoir que certains résultats furent obtenus.

Qui donc en entendit parler, je ne dis pas dans la grande presse, mais même dans la presse spéciale, et particulièrement dans les *Annales* ?

On voit que ces recherches de *savants reconnus* ont fait, pour la divulgation de la vérité, moins encore que ces *vagues séances de salon*, contre lesquelles M. de Vesme ne soulève cependant que de bien faibles objections.

En effet, M. de Vesme parle de gants blancs que le médium aurait pu étaler sur ses genoux, et de mousseline qu'il aurait pu agiter entre les rideaux. Il sait cependant que le médium a été déshabillé avant la séance et que le cabinet a été visité avant, pendant et après la séance. Je ferai remarquer, en outre, que le médium étant assis à côté de moi, je touchais tout son côté gauche et je causais avec lui dans l'intervalle des apparitions. Je ne suis pas un *savant reconnu*, mais je puis affirmer que je l'ai bien vu tout le temps et qu'il lui eût été impossible de faire le plus léger mouvement à mon insu.

M. de Vesme dit que Klébar a assité à la séance. La vérité, et M. de Vesme le sait bien, c'est que Klébar est resté tout le temps dans une pièce voisine et sous la surveillance ininterrompue de Messieurs Fortaner et De la Moutte, qui avaient bien voulu accepter ce rôle spécial.

Enfin M. De Vesme, après M. Méry, appelle l'attention sur une curieuse constatation de ce dernier : Le fantôme Betzy *sentait le tabac*. Tous ceux qui sont au courant de la littérature psychique, connaissent le fait de dématérialisation partielle de M[me] d'Espérance, étudié dans tous ses détails par Aksakof. Ils savent qu'à plusieurs reprises, en Angleterre, le médium placé sur le plateau d'une balance à enregistreur automatique, perdit graduellement de son poids, jusqu'à 56 livres anglaises, à mesure que le fantôme se formait et qu'il reprit peu à peu son poids normal pendant que l'apparition se dissolvait. C'est donc bien la *substance même* du médium qui forme le corps du fantôme. Est-il étonnant dans ces conditions que le corps d'un grand fumeur comme Miller soit imprégné dans toutes ses parties de l'odeur du tabac ?

Par le peu d'importance des observations qu'un écrivain aussi intelligent que M. De Vesme a pu présenter à propos de cette *vague séance de salon*, nos lecteurs pourront se faire une juste idée de la valeur réelle qu'elle présente.

D[r] Dusart.

La Revue Spirite

de décembre continue l'étude de M. Grimard sur le rôle du christianisme dans l'évolution religieuse. Il stigmatise la conduite de certains papes, comme Grégoire VII, qui osa s'arroger le pouvoir de déposer des rois. C'est lui qui a fondé la doctrine d'autocratie de l'Eglise sous la forme audacieuse

que voici : « L'Eglise romaine est fondée par Dieu seul. Seul le Pontif romain peut se dire universel. Seul, il peut déposer les évêques et les remplacer sur leurs sièges, *détrôner les empereurs* et absoudre les sujets de la foi qu'ils ont jurée à des souverains impies. A lui seul il est permis de revêtir les ornements impériaux. Tous les princes doivent lui baiser *les pieds et ne baiser que les siens.* » Quelle modestie ! Combien peu ce disciple du Christ ressemble à son maître. M. Grimard résume la longue série des crimes de ces papes simoniaques, débauchés qui ne reculaient même pas devant l'assassinat. L'histoire d'un Jean XII est aussi scandaleuse que celle de ces papes d'Avignon, dont Pétrarque lui même qualifie la cour de « Sentine de tous les vices et de toutes les scélératesses ! » Et que dire d'Alexandre Borgia ?..

M. Van der Naillen indique dans une lettre un procédé de contrôle très simple pour les médiums à matérialisations. Il suffit de les enfermer dans un sac dont le cordon, qui forme coulisse autour du cou, a les deux extrémités clouées au mur, de même que le bas de ce sac est cloué par terre, tout autour du médium et de sa chaise. Ce moyen est excellent, à la condition, toutefois, que lorsqu'on serre la coulisse, on tienne en même temps les deux mains du médium à travers le sac, pour être certain qu'il ne retient pas à l'intérieur du sac une partie du cordon.

La Revue donne également le résumé d'une des conférences de M. Delanne à Lyon. Nous la reproduirons dans un prochain numéro.

Le Bulletin de la Société psychique de Marseille donne cette fois, sous la signature de M. Anastay, un article très-documenté sur le mode opératoire qu'il faut employer pour la photographie au magnésium dans les expériences psychiques. On ne saurait trop recommander aux expérimentateurs de se familiariser avec le mouvement des appareils, et surtout celui du magnésium, s'ils ne veulent pas s'exposer à de sérieux mécomptes. Fréquemment on a laissé perdre des documents précieux, faute d'un peu d'habileté opératoire de la part des assistants. Il convient donc de s'exercer longtemps à l'avance pour que, le jour venu, toutes les conditions d'une bonne observation soient réunies.

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il recevra le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à cinq heures, 40, Boulevard Exelmans, au Bureau de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

ÉCHANGE

PUBLICATIONS PERIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 57, faubourg St-Martin, Paris — Menstielle—5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 61, rue de l'Avenir les Lilas (Seine) 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE, 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 23, rue Poussin. Paris-Aut. France 7 fr. Etranger, 8 fr.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10fr. Etr. 12fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, 265, à Mont-sur-Marchienne, Belgique 2 francs par an ; Étanger, 3 fr.

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Revue d'Etudes Psychiques, 6, rue Saulnier, Paris. France et Étranger, 8 fr.

Bulletin de la Société d'Etudes Pyschiques de Marseille, 41, rue de Rome. Prix 6 fr. par an.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an. Etranger: 6 fr. Chez M. Thomas, 25, rue du Faubourg Saint Jean, à Nancy.

JOURNAUX PUBLIES A L'ETRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Écrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incomotrézo 19, Madrid, 3 fr. en Espagne.

Luce et Ombra, Milan. — Prix 5 fr. ; Etr nger, 6 francs. 18, Via Cappucini.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct[r] Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S[t], par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Rue do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2[a], Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2[e] à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou): directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Het Tœkomstig Leven — De Bilt près Utrecht, Hollande. — Prix 3 florins par an.

N° 8. — 13e ANNÉE **Prix du Numéro : 1 franc** FÉVRIER 1907.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme



SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

40, Boulevard Exelmans, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnement **10 fr.** *par an en France. — Étranger :* **12 fr.**

RECHERCHES SUR LA MEDIUMNITE

par Gabriel DELANNE

Prix . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIERES

Le Problème de l'Immortalité

Lorsque nous répétons à chaque instant que le Spiritisme a frayé une voie nouvelle à la pensée philosophique, cette affirmation peut paraître téméraire, ou prétentieuse, à ceux qui ne sont pas familiers avec les faits sur lesquels elle repose. Cependant, rien n'est plus exact ; car la philosophie spiritualiste, non seulement ne nous apprend rien sur les conditions d'une vie d'Outre-tombe, mais reste désemparée devant les problèmes qui se rattachent à la persistance de la conscience subsistant dans un milieu qui; ne tombant plus sous nos sens, devient inaccessible aux procédés ordinaires de l'observation scientifique.

Si l'on suppose que l'âme est *inétendue*, comme le veut Descartes, il est tout à fait inutile de chercher à comprendre comment elle agit sur le corps pendant la vie puisque, par définition, elle est *hors de l'étendue*, qui est la caractéristique cartésienne de la matière. D'autre part, si notre personnalité est constituée, en grande partie, par nos souvenirs, et que ceux-ci trouvent leur condition d'existence dans le cerveau, que devient le moi lorsque le cerveau étant détruit, l'âme se trouvera dans l'espace ? Comment, inétendue, conservera-t-elle une identité et se sentira-t-elle vivre, si elle n'a pas de corps, autrement dit : comment aurait-elle des sensations si rien ne la séséparait et ne la différenciait du milieu ambiant ? Autant dire qu'une goutte d'eau reste distincte quand elle est perdue dans les flots de l'océan.

Si, au contraire, l'observation et l'expérience nous obligent à constater rigoureusement que l'âme est toujours, soit pendant la vie, soit après la mort, liée d'une maniere indissoluble à une certaine substantialité éthérée, nous pouvons alors concevoir qu'elle soit un être concret : qu'elle reste individualisée après sa séparation du corps charnel ; qu'elle conserve ses souvenirs du passé, et qu'elle puisse éprouver des sensations nouvelles, déployer des pouvoirs supérieurs, jouir d'un mode de l'être plus élevé, si déjà, sur la terre, nous avons trouvé en elle des germes de ces facultés qui semblent affranchies des contingences terrestres de l'espace et du temps, telles que la télépathie, la clairvoyance du passé ou la connaissance de l'avenir.

C'est faute d'avoir pris connaissance des résultats acquis par le spiritisme que des esprits vigoureux, des penseurs originaux sont déconcertés par les impossibités,apparentes,d'une vie consciente supra-terrestre ; ce désarroi s'explique si l'on n'utilise pas les documents que l'étude objective de l'âme nous a permis de recueillir depuis un demi-siècle. Tel est le cas, précisément, d'un délicat écrivain, doublé d'un poète, M. Maurice Maeterlinck. Dans une étude intitulée : *Immortalité*, publiée par la Revue Belge *Antée* du 1er janvier, l'auteur de *La princesse Maleine* et de la *Vie des Abeilles*, bien que spiritualiste, n'arrive pas à se figurer ce que peut être l'état du moi après la désincarnation et, en désespoir de cause, il se résout à débrider son imagination, croyant que, par fortune, il tombera peut être sur la vérité. « En attendant, dit-il, que nous soyons sortis d'une prison qui nous empêche d'entrer en contact avec les réalités d'outre-imagination, il y a bien plus de chance d'atteindre par hasard un fragment de vérité en imaginant les choses les plus inimaginables, qu'en s'évertuant à conduire parmi l'éternité, entre les digues de la logique et les possibilités actuelles, les songes de cette imagination.. » Mais je ne pense pas que beaucoup de chercheurs le suivent dans cette voie, alors que la méthode positive nous permet d'aborder le territoire de l'au-delà par des chemins moins excentriques. Accompagnons donc M. Maeterlinck dans l'exposé de ses théories, et nous verrons qu'il n'est conduit à des conclusions si singulières que par suite de sa négligence, qui lui a fait ignorer, ou dédaigner, les faits qui servent, sinon à résoudre complètement, du moins à jeter quelques lueurs sur le problème de l'immortalité.

M. Maeterlinck est spiritualiste, mais plutôt de sentiment que par une conviction fortement assise, comme le prouvent les lignes suivantes :

Comme tout ce qui existe, nous sommes impérissables. Nous ne pouvons concevoir que quelque chose se perde dans l'univers. A côté de l'infini. Il est impossible d'imaginer un néant où un atôme de matière puisse tomber ou s'anéantir. Tout ce qui est sera éternellement, tout est, et il n'est rien qui ne soit pas. Sinon il faudrait croire que notre cerveau n'a rien de commun avec l'univers qu'il s'efforce de concevoir. Il faudrait même se dire qu'il fonctionne au rebours de celui-ci, ce qui n'est guère probable, puisqu'après tout, il n'en peut être qu'une sorte de reflet.

Ce qui semble périr ou du moins disparaître et se succéder, ce sont les

formes et les modes sous lesquels nous percevons la matière impérissable ; mais nous ignorons à quelles réalités répondent ces apparences. Elles sont le tissu du bandeau qui, posé sur nos yeux, donne à ceux-ci, sous la pression qui les aveugle, toutes les images de notre vie...

Est-il exact que tout ce qui *est* existe éternellement ? Dans sa généralité, cette proposition est trop absolue. Voici la flamme d'une lampe, elle *existe* certainement au moment où elle brille ; je l'éteins, elle disparaît pour toujours. Je pourrai allumer de nouveau, ce sera une autre flamme qui brillera, mais la première est définitivement rentrée dans le néant. Sans aucun doute les produits de la combustion persisteront, mais si l'on en croit les nouvelles théories sur la dissociation de la matière, une partie des matériaux qui ont servi à produire cette flamme sont eux-mêmes retournés à l'éther, et disparaissent pour toujours du monde pondérable de notre globe. Suivant Crookes, Lodge, le Dr Lebon, etc, c'est là le sort qui est réservé à toute la matière, donc ce qui est, même substantiellement, et indépendamment de la forme, ne durera pas toujours. Que restera-t-il alors de tout ce que nous connaissons actuellement ? Rien ; et c'est ainsi que s'effondrent les théories matérialistes sur l'éternité de la matière et de ses fameuses lois d'airain.

Mais il existe dans l'univers, et en particulier sur notre globe, autre chose que la matière ; c'est l'intelligence, l'âme, l'esprit, et la question se ramème alors à savoir, *expérimentalement*, si oui ou non, l'âme n'est que la résultante des propriétés de la matière organisée du cerveau. Dans l'affirmative, il serait absurde de supposer que la fonction persiste quand l'appareil qui l'engendrait n'existe plus, de même qu'on n'imaginerait pas la perpétuité de la fonction respiratoire sans un poumon qui la produise. Si, au contraire, l'on constate indubitablement que l'intelligence se manifeste encore après la destruction du cerveau, alors celui-ci n'en est pas le générateur, mais seulement l'instrument nécessaire à ses manifestations terrestres, et la question de la survie se pose nettement sous une forme purement expérimentale.

C'est parce que le Spiritisme donne des preuves scientifiques, très diverses et très démonstratives de cette survivance, qu'il est aujourd'hui l'ancre de salut qui sauvera l'humanité, en voie de tomber dans les abîmes du matérialisme. Que l'on ne s'y trompe pas ! invinciblement, l'homme qui croit sincèrement que la mort est pour

lui la fin de tout, l'anéantissement suprême, veut jouir de la vie sous toutes ses formes, et ce n'est pas une morale sociale n'ayant pour unique sanction que le code qui pourra brider ses appétits, combattre ses instincts, discipliner ses convoitises, et encore moins l'amener à comprendre la grandeur de la solidarité et la nécessité de l'amour du prochain. Ce qui le démontre avec une lamentable évidence, c'est l'accroissement de la criminalité, l'épidémie des suicides isolés ou collectifs,et le caractère de plus en plus haineux de la lutte des classes depuis que, suivant l'expression de M. Viviani à la tribune de la Chambre, on a éteint les lumières qui brillaient dans le ciel.

Admettons avec M.Maeterlinck,mais pour d'autres raisons,la survie, nous ne serons pas embarrassés comme lui pour en comprendre le mécanisme, car il ignore l'existence du périsprit,de même que la conservation intégrale des souvenirs, et cette méconnaissance l'entraîne à faire des suppositions qu'il expose en une très belle langue, mais qui n'en sont pas moins erronées. Ecoutons :

Que le néant soit impossible, qu'après notre mort tout subsiste en soi et que rien ne périsse ; voilà qui ne nous intéresse guère. Le seul point qui nous touche, en cette persistance éternelle, c'est le sort de cette petite partie de notre vie qui percevait les phénomènes durant notre existence. Ce moi tel que nous le concevons quand nous réfléchissons aux suites de la destruction, ce moi n'est ni notre esprit ni notre corps, puisque nous reconnaissons qu'ils sont l'un et l'autre des flots qui s'écoulent et se renouvellent sans cesse. Est-ce un point immuable, qui ne saurait être la forme ni la substance, toujours en évolution, ni la vie, cause ou effet de la forme et de la substance. En vérité, il nous est impossible de le saisir ou de le définir, de dire ou il réside....

Certainement, si l'on n'envisage le moi que subjectivement, on ne trouve en lui, comme le dit Taine, qu'un flot mouvant de sensations, d'images, de sentiments dans lequel rien n'est réel, si ce n'est la file des événements. Mais il existe également en nous le sentiment *cénesthésique*, c'est-à-dire celui de notre être, créé par les millions de sensations qui nous parviennent de toutes les parties de notre organisme, qui est comme la note fondamentale de l'harmonie pychique, la trame sur laquelle est brodée la vie mentale, celle qui lui donne une unité. C'est parce qu'il existe un corps fluidique indestructible que les mutations de la matière corporelle ne troublent pas ce sentiment de continuité, de permanence

du moi, que nous sentons avec une force irrésistible, malgré les changements incessants, les transformations sans nombre des milliards de cellules dont l'agrégation constitue un corps humain. C'est là le point fixe ou, plus exactement, le lien permanent de notre identité, en même temps que le conservateur indéfectible de toutes nos mémoires. Sans lui, rien ne s'explique, car le souvenir est un état passif que l'on ne sait comment incorporer au moi, dont la fonction est constamment actuelle, agissante. Aussi M. Maeterlinck ne peut-il se tirer de cette difficulté :

Lorsqu'on veut remonter jusqu'à la dernière source (celle du point immuable) on ne trouve guère qu'une suite de souvenirs, une série d'idées d'ailleurs confuses et variables, se rattachant au même instinct de vivre ; une série d'habitudes de notre sensibilité et de réactions conscientes ou inconscientes contre les phénomènes environnants. En somme, le point le plus fixe de cette nébuleuse est notre mémoire, qui semble d'autre part une faculté assez extérieure, assez accessoire, et en tout cas, une des plus fragiles de notre cerveau, une de celles qui disparaissent le plus promptement au moindre trouble de notre santé. « Cela même, a dit très-justement un poète anglais, qui demande à grands cris l'éternité, est ce qui périra en moi ».

*
* *

Il n'importe ; ce moi si incertain, si insaisissable, si fugitif et si précaire, est tellement le centre de notre être, nous intéresse si exclusivement, que toutes les réalités de notre vie s'effacent devant ce fantôme. Il nous est absolument indifférent que durant l'éternité, notre corps ou sa substance connaisse tous les bonheurs et toutes les gloires, subisse toutes les transformationsles plus magnifiques et les plus délicieuses, devienne fleur, parfum, beauté, lumière, éther, étoile ; il nous est pareillement indifférent que notre intelligence s'épanouisse jusqu'à se mêler à la vie des mondes, à la comprendre et à la dominer. Notre instinct est persuadé que tout cela ne le touchera pas, ne nous fera aucun plaisir, ne nous arrivera pas à nous-mêmes, à moins que cette mémoire de quelques faits, presque toujours insignifiants, ne nous accompagne et ne soit témoin de ces bonheurs inimaginables. Il m'est égal que les parties les plus hautes, les plus libres, les plus belles de mon esprit soient éternellement vivantes et lumineuses dans les suprèmes allégresses ; elles ne sont plus à moi, je ne les connais plus. La mort a tranché le réseau de nerfs ou de souvenirs qui les rattachait *à je ne sais quel centre où se trouve le point sensible que je sens être tout moi-même* (1). Déliées ainsi et flottant dans l'espace et le temps, leur sort m'est aussi étranger que celui des plus lointaines étoiles. Tout ce qui advient n'existe pour moi qu'à la condition que je puisse le ramener

(1) C'est nous qui soulignons.

en cet être mystérieux, qui est je ne sais où et précisément nulle part ; que je promène comme un miroir par ce monde dont les phénomènes ne prennent corps qu'autant qu'ils s'y sont reflétés....

Un moi qui se réveillerait dans l'au-delà, sans emporter avec lui les souvenirs terrestres ne serait plus lui-même, mais un être nouveau que rien ne rattacherait à sa vie antérieure, et pour lequel sa personnalité passée serait aussi étrangère à lui-même que celle des autres hommes. Il y aurait, en réalité, une sorte de mort spirituelle, alors même qu'il existerait une continuité de l'être. C'est ce que M. Maeterlinck sent très vivement :

Quel sera l'état de ce moi, de ce foyer central, réceptacle de toutes nos sensations, lieu où converge tout ce qui appartient en propre à notre vie, point suprême, point « égotique » de notre être, si l'on peut hasarder ce néologisme ? La mémoire abolie, retrouvera t il en lui quelques traces de l'homme antérieur ? Une force nouvelle, l'intelligence, s'éveillant et déployant soudain une activité inouïe, quel rapport cette intelligence gardera-t elle avec le germe inerte et sombre d'où elle s'est élevée. A quels angles de son passé se raccrochera-t-il pour se continuer ? Et cependant, ne subsistera-t-il pas en lui quelque sentiment ou quelque instinct, indépendamment de la mémoire, de l'intelligence et de je ne sais quelles autres facultés, qui lui fera reconnaître que c'est bien en lui que vient d'éclater le miracle libérateur, que c'est bien sa vie et non celle de son voisin, transformée, méconnaissable, mais substantiellement identique, qui, sortie des ténèbres et du silence, se prolonge dans la lumière et l'harmonie ?...

La question, ainsi posée, vaut qu'on s'y arrête. Déjà, ici-bas, nous avons des exemples de cette perte presque complète de tous les souvenirs dans les cas spontanés de personnalités multiples, comme la malade de Mac-Nish qui, sortant d'une crise, ne reconnaissait plus son mari, ni sa famille, et ne savait plus ni lire, ni écrire. Tout lui semblait étranger ; c'était presque une personne nouvelle, sauf toutefois, qu'elle savait encore parler, ce qui montrait que sa vie psychique antérieure n'était pas complètement annihilée. Elle revint à la santé et récupéra ses souvenirs, d'où il faut conclure que ceux-ci n'étaient que voilés et non abolis.

Fréquemment, des souvenirs de la première jeunesse se réveillent un peu avant la mort, ou sous l'influence d'agents tels que l'éther ou le chloroforme, avec une fraîcheur et une exactitude étonnantes. Des langues qui n'étaient plus parlées depuis de lon-

gues années, qui n'auraient pu être utilisées par le sujet à l'état normal, ressuscitent des profondeurs de l'être et sont parlées couramment. Voici quelques faits qui justifient ces affirmations : (1)

Un vieux forestier avait vécu pendant sa jeunesse sur les frontières polonaises et n'avait guère parlé que le polonais. Dans la suite, il n'avait habité que des districs allemands. Ses enfants assurèrent que pendant 30 ou 40 ans, il n'avait entendu ou prononcé un seul mot de polonais. Pendant une anesthésie qui dura presque deux heures, cet homme parla, pria, chanta en polonais.

Il semble, dit Th de Quincey dans ses *Confessions d'un mangeur d'opium*, avoir vécu 70 ans ou un siècle en une minute. Les plus petits événements de ma jeunesse, des scènes oubliées de mes premières années étaient souvent ravivées. On ne peut dire que je me les rappelais, car, si on me les avait racontées à l'état de veille, je n'aurais pas été capable de les reconnaître comme faisant partie de mon existence passée. Mais placées devant moi comme elles l'étaient en rève, comme des intuitions revêtues de leurs circonstances les plus vagues et des sentiments qui les accompagnaient, je les reconnaissais instantanément.

Nous pouvons par l'emploi du magnétisme produire artificiellement ces états bizarres et les étudier. Sous le nom d'anesthésie systématisée, il est possible de supprimer temporairement toute une catégorie de souvenirs se rattachant à une personne présente et de neutraliser les sensations de la vue ou de l'ouïe qui en proviennent, même parfois, les sensations tactiles. Mais ce ne sont là que des inhibitions temporaires. Plus tard, dans un autre sommeil, on peut faire renaître les souvenirs de ces sensations, réveiller la mémoire de ces événements qui paraissaient n'avoir pas été perçus mais qui, en réalité, avaient été enregistrés, bien qu'au moment même où ils entraient dans la conscience totale, le moi n'en fût pas averti.

Par l'observation de ce qui se produit au moment d'un danger grave, tel que celui de se noyer, nous savons par des relations nombreuses que dans un instant très court il a semblé aux victimes que leur vie entière se déroulait devant eux dans ses plus petits incidents (2). L'un de ces témoins prétend que ce panorama « s'est

(1) Ribot. *Les maladies de la Mémoire*, p. 143.

(2) Voir pour l'étude de cette question, Ribot *Les maladies de la Mémoire*, p. 141. Allan Kardec. *Revue Spirite*, année 1866, p. 175 et *Bulletin de l'Institut psychologique*. Janvier-Mai 1903, p. 29 et suiv. Consulter également notre ouvrage : L'*Evolution Animique*. Chapitre IV. *La Mémoire et les personnalités multiples*, p. 173.

déroulé en succession rétrograde, non comme une simple esquisse, mais avec des détails très précis, formant comme un panorama de son existence entière, dont *chaque acte* était accompagné d'un *sentiment de bien et de mal* ». Dans une circonstance analogue, « un homme d'un esprit remarquablement net traversait une voie ferrée au moment où un train arrivait à toute vitesse. Il n'eut que le temps de s'étendre entre les deux lignes de rails. Pendant que le train passait au-dessus de lui, le sentiment de son danger lui remit en mémoire tous les incidents de sa vie, comme si le livre du jugement avait été ouvert devant ses yeux ».

Ce qui nous porte à croire qu'il n'y a aucune exagération dans ces récits, c'est que l'on peut provoquer expérimentalement cette résurrection de souvenirs qui paraissaient abolis pour toujours, aussi bien à cause de leur insignifiance que par suite de leur éloignement dans le passé. M. Janet, dans son livre sur l'*Automatisme psychologique*, a constaté que son sujet Léonie se souvenait parfaitement, dans un de ses sommeils, de scènes qui lui avaient été suggérées par son premier magnétiseur vingt ans auparavant, alors que tout souvenir en était perdu depuis longtemps à l'état normal. M. Pître, dans son ouvrage sur l'*Hystérie et l'Hypnotisme*, sous le nom de *délire ecmnésique* décrit cette réminiscence de la mémoire pour des périodes de l'enfance, qui renaissent pour le sujet avec tous les détails d'autrefois, et un saisissant cachet de vérité. MM. Bourru et Burot ont publié des observations analogues, avec preuves à l'appui, de sorte que contrairement à l'opinion de Me Maeterlinck, nous pouvons affirmer que tous les événements de notre existence, toutes les particularités les plus insignifiantes de notre vie, existent pour toujours dans notre être profond, dans ce double indéfectible qui ne nous abandonne jamais, et avec lequel nous nous réveillons après la mort, dans ce monde de l'au-delà dont la terre n'est que l'envers, ou plutôt un autre aspect.

Il n'est pas douteux que nos sensations, lorsque nous sommes dégagés du corps, sont différentes de celles d'ici-bas, mais ceci n'est pas une règle uniforme ; et nous savons par des communications nombreuses que les hommes encore peu évolués sont parfois dans un état de trouble qui les rapproche de l'état terrestre. Il existe une très grande variété en ce qui concerne la vie d'Outre-tombe. Nous reviendrons plus tard sur ce sujet, mais ce qui est général,

c'est que l'âme se souvient de sa vie terrestre avec autant de netteté, lorsqu'elle est bien dégagée, que les somnambules dont nous avons parlé plus haut, et c'est parce qu'elle n'a rien perdu de ses acquisitions terrestres qu'elle peut continuer sans trouble son évolution dans l'au-delà, de même qu'elle souffre encore longtemps de ses erreurs passées lorsque son passage sur notre globe a été inutile ou nuisible.

(*A suivre*)

GABRIEL DELANNE.

*
* *

Nous sommes heureux de signaler que les idées que nous soutenons ici, et qui ont été longuement exposées dans notre ouvrage : L'*Evolution animique* commencent à pénétrer dans le monde savant, sinon encore en France, au moins au Brésil. Voici la Thèse que M. le Docteur Senator Rodolfo Leite a soutenue devant la Faculté de Médecine de Bahia : *De la relation de la matière avec les phénomènes spirituels,* suivant l'analyse qu'en publie le *Réformador* de Rio de Janeiro.

Grâce au courage de ce jeune praticien qui renversa les barrières des préjugés et de la routine, le Spiritisme a fait son entrée triomphale dans un établissement officiel scientifique et devant une assemblée de savants. Voici les propositions de ce brillant discours :

1° Pendant la vie, le périsprit, existant entre l'âme et le corps, enregistre, comme une photographie instantanée, non seulement les sensations du monde extérieur, mais chaque acte de l'intelligence ;

2° Il existe, entre le périsprit et le cerveau, les relations les plus étroites, de sorte que les modifications de l'un, quelle que soit leur intensité, conduisent inévitablement à la modification de l'autre organe ;

3° Sur le périsprit sont gravées d une manière indélébile et dans la forme du mouvement, toutes les acquisitions faites par l'âme pendant la période de son évolution. Ces impressions co existent, sans confusion les unes avec les autres, constituent la somme des connaissances et relient le mouvement périsprital du présent avec celui du passé et peuvent renaître au moindre appel de la volonté, consciemment ou inconsciemment.

Le docteur Rodolfo Leite termine par ces mots :

Le spiritualisme, en outre qu'il est une science exacte et consolatrice, nous enseigne, à tous, les moyens de purifier et d'ennoblir nos âmes, de fortifier nos cœurs, d'intéresser le physicien aussi bien que le philosophe et établit un lien incontestable entre la matière et l'esprit.

G. D.

L'Evolution du Monisme

INTRODUCTION

Vers la fin du XIXe siècle, le monisme, à l'apogée de sa puissance et de sa gloire, croyait avoir définitivement anéanti le spiritualisme et fondé l'explication universelle sur la base solide de la matière. Tout le monde scientifique officiel se ralliait à la nouvelle doctrine ; beaucoup d'adversaires même, tout en le déplorant, considéraient la bataille comme perdue et renonçaient à continuer la lutte, vaincus sans être convaincus.

A ce moment, Louis Buchner, l'auteur de *Force et Matière* et de *Science et Matière*, dans son livre intitulé : *A l'aurore du Siècle* (1898), traduit en français en 1091, entonnait un *Magnificat* en l'honneur de la *Bonne Nouvelle* qu'il avait tant contribué à répandre.

De leur côté, Ernest Hæckel, dans un abrégé traduit en français en 1897, mettait à la portée de tout le monde la théorie moniste, puis il publiait les *Enigmes de l'Univers*, ouvrage important qui a eu, paraît-il, un merveilleux succès, et dont les adeptes ont pu dire : « C'est en quelque façon le bréviaire de la philosophie moniste,... un hymne rationnel chanté en l'honneur de la raison ». (*Penseurs, Philosophes et Savants*, p. 7).

En présence d'un pareil lyrisme et d'une victoire qui paraissait ausi décisive qu'éclatante, les spiritualistes pouvaient se dire : « C'est fait de nous et des idées qui nous sont chères ; il n'y a plus qu'à déposer les armes et se rendre ».

Ce n'est pas que l'on ne sentît et même que l'on ne vît des lacunes dans la nouvelle doctrine. Ses pontifes eux-mêmes s'en étaient aperçus et les avaient avouées de plus ou moins bonne grâce. Il n'est pas rare de trouver dans leurs ouvrages, notamment dans leurs préfaces, des aveux d'insuffisance du système moniste, de son impuissance à résoudre certains problèmes, précisément les plus graves, ceux qui préoccupent le plus les hommes de bonne foi et de bonne volonté, ceux qui faisaient la principale, pour ne pas dire la seule raison d'être de la nouvelle doctrine, c'est-à dire les problèmes religieux, moraux et sociaux.

Il était donc aisé de prévoir que la division allait s'introduire dans le camp moniste. C'est effectivement ce qui est arrivé.

Dans la préface qui se trouve en tête d'une plaquette récemment publiée par les frères Schleicher, éditeurs des monistes, M. Hæckel a pu écrire : « Au sein même de notre monisme, plusieurs tendances se sont développées, dont les unes sont plutôt matérialistes, les autres plutôt spiritualistes » (1).

En lisant ce passage, je n'en croyais pas mes yeux. Que signifie cet aveu ? Le soleil moniste, qui devait illuminer le monde, se couche t-il déjà ? Au lieu de l'*Aurore* annoncé par Buchner, est ce le *crépuscule* qui commence ? Le monisme devient-il *binisme* ? Est ce une maladie de croissance ou une agonie ? Le monisme orthodoxe résistera-t-il à cette crise ?

Quoi qu'il advienne, nous voici en présence de deux monismes : l'un matérialiste, l'autre spiritualiste, le premier à son déclin, si le second est à son aurore.

Pour l'un, la matière est l'unique essence de l'univers : force, vie, esprit et le reste ne sont que des attributs, des propriétés, des accidents de ce premier principe des choses, et n'ont rien de substantiel. De cette unique substance dérivent tous les facteurs cosmiques, biologiques, psychologiques, sociologiques.

Pour l'autre, c'est l'esprit qui est tout et remplit le rôle ci-devant attribué à la matière. La substance est spirituelle et non matérielle ; la matière n'est qu'un attribut, un accident, peut-être même un simple résidu, un excrément de l'esprit.

A la deuxième classe de monistes appartient notamment M. Armand Sabatier, doyen honoraire de la faculté des sciences de Montpellier. dont les idées ont été signalées à l'attention du public parisien par H. de Varigny, dans la *Bibliothèque Universelle* d'août 1904, et par Paul Staffer, dans la même *Revue* de juillet 1905.

M. A. Sabatier soutient que « l'énergie est le caractère dominant de la matière, elle en est l'essence ; » que « plus on poursuit la matière, plus elle se dérobe ; sa fixité, son identité à elle-même sont problématiques » ; qu'enfin « après tout il se pourrait bien que nous fussions dupes des apparences ; que nous eussions pris l'ombre pour la proie ; que la réalité essentielle dans ce qui nous entoure, fût non la matière, mais la force ; que la force fût seule une réalité,

(1) *Penseurs, philosophes, savants*, p. VII.

la matière n'étant qu'une fiction, un produit de notre imagination. »

M. A. Sabatier, dit de son côté M. Staffer, croit à l'identité fondamentale des forces psychiques et des forces cosmiques : lumière, chaleur, magnétisme, électricité. Contre le matérialisme qui tire l'esprit de la matière, et contrairement au spiritualisme classique, qui séparait absolument l'âme du corps, l'éminent naturaliste enseigne que l'esprit est à l'origine des choses, que la matière en est tirée, et qu'au sortir de l'état présent où l'esprit se montre à nous revêtu d'une forme matérielle, il est légitime de concevoir un dernier — ou premier état — où il sera de nouveau purement spirituel.

Peut-on trouver, sous le même nom, deux doctrines plus diamétralement opposées que le monisme d'hier et celui d'aujourd'hui ? Certes, si le philosophe Berkeley revenait au monde, il ne renierait pas M. Sabatier pour son disciple.

De ces deux monistes, quel est le bon ? quel est le vrai ? Le moment paraît venu d'examiner à nouveau ce problème, de peser le pour et le contre.

Je roulais depuis plusieurs jours ce dilemme dans mon esprit, lorsqu'un soir, y ayant réfléchi encore plus que de coutume, je m'endormis et fis le rêve ou le songe que je vais raconter.

Un personnage se présente à moi, que je n'avais jamais vu, mais je sentais intérieurement que c'était Buchner. Je le croyais vivant, quoique, éveillé, je susse qu'il était mort (1899). Il me produisait l'impression d'un bon et honnête homme, doux et mélancolique plutôt qu'exubérant. Il me paraissait un peu hésitant, pas très sûr de lui-même. Peut-être, depuis sa mort, a-t-il reconnu la faiblesse du système qu'il a tant préconisé.

J'eus avec lui une conversation longue et animée, dont je conservai très bien le souvenir, que je transcrivis aussitôt après mon réveil, de peur de l'oublier et dont je vais donner ici la substance.

Pour m'assurer que mon rêve ne m'avait pas trompé et que c'est bien avec Buchner ou avec un autre moniste que j'avais eu cet entretien, j'ai pris la peine de relire les principaux ouvrages de ces penseurs afin de m'assurer que les assertions de mon compagnon de rêve sont conformes à la doctrine moniste, telle qu'elle est dé-

veloppée par ces maîtres, et j'ai reconnu avec satisfaction que le fond et même la forme sont identiques.

On remarquera qu'il existe dans cette relation quelques lacunes, indiquées par des points suspensifs, dans les réponses de Buchner à mes objections ; soit que j'aie oublié ces réponses, soit que mon partenaire ait gardé le silence ou esquivé mes objections. Je laisse aux disciples le soin de remplir ces vides, s'ils le peuvent.

Ontologie moniste

BUCHNER : Je vois que vous êtes rempli de bon vouloir et que vous cherchez sincèrement la vérité sans courir, comme tant d'autres, apres la fortune et les honneurs ; c'est pourquoi je suis venu à vous afin de résoudre vos doutes relativement à la philosophie moniste.

ROUXEL : Je suis très honoré de votre complaisance et très heureux du secours que vous m'offrez, car j'avoue que j'en ai grand besoin pour me débrouiller dans cet étrange système.

B. Commençons donc, sans plus tarder, par poser quelques principes sur lesquels nous serons d'accord tous les deux, et qui nous serviront de boussole dans notre discussion.

R. Rien de plus juste et de plus nécessaire. La plupart des disputes s'éternisent parce qu'on part de principes différents, ou de ce qu'on ne suit pas ponctuellement les conséquences qui en découlent. Donc, posez vos principes, afin que je voie si je puis les accepter.

B. Ecartons d'abord toute métaphysique, car c'est la source d'une foule de malentendus. La métaphysique s'occupe de choses extra-intelligibles.

R. Il me paraît bien difficile, pour ne pas dire impossible, de s'abstenir absolument de métaphysique ; de plus, je conviens que la métaphysique s'occupe de choses extra-sensibles, mais je ne crois pas ces choses extra-intelligibles. Toutefois, je ne veux pas vous contrarier sur ce point et, si vous renoncez à la métaphysique, j'y renonce aussi.

B. Nous rejetterons encore — et conséquemment — les miracles, si vous le permettez, et nous ne baserons nos raisonnements que sur l'observation et l'expérience, car d'après la théorie maté-

rialiste, l'univers existe par lui-même ; tous les phénomènes qui s'y passent se ramènent à des causes intérieures et obéissent à des lois immuables. Il n'y a pas actuellement et il n'y a jamais eu de miracles.

R. J'avoue qu'il me semble voir une foule de miracles dans la nature et que les phénomènes les plus simples me paraissent les plus merveilleux. Sans aller plus loin, le plus grand des miracles, à mon avis, serait qu'il n'y eût pas de miracles et que tout dans l'univers fût régi par des lois immuables. Mais si vous pouvez me donner la solution des énigmes universelles sans recourir aux miracles, je ne demande pas mieux.

B. Ecartons aussi, je vous prie, la question des origines. C'est la découverte des lois de la nature qui constitue le véritable objet de la science ; la question de leur origine doit être complètement laissée de côté.

R. La recherche des origines est pourtant un exercice très intéressant, du moins pour mon esprit. Rien ne me plaît tant que de remonter de branche en branche jusqu'au sommet de l'arbre de la science et de redescendre dans les profondeurs du sol jusqu'à ses radicelles. Néanmoins, je vous suivrai sur le terrain que vous choisirez.

B. Je vous demanderai, enfin, de renoncer au finalisme. La nature ne connaît ni intention, ni but, ni conditions quelconques, spirituelles ou matérielles, qui lui soient imposées du dehors au dedans.

R. A parler franchement, je ne vois de tous côtés dans la nature — et même jusque dans notre présente conversation — que buts, intentions, conditions ; mais, comme j'ai à examiner le système philosophique que vous me proposez, et non à en exposer un moi-même, je puis faire abstraction des intentions, buts, conditions, pourvu que vous vous conformiez aussi à vos principes et que vous n'en introduisiez pas subrepticement où il n'y a pas lieu.

B. Soyez tranquille sur ce point. Il y aurait encore à poser quelques autres axiomes, mais nous pourrons les introduire quand l'occasion de les appliquer se présentera. Nous pouvons donc maintenant entrer en matière.

R. C'est bien le cas de le dire, puisque, dans votre système, tout n'est que matière.

B. Effectivement, comme son nom le dit, le monisme n'admet qu'un seul principe, qu'un seul être réel duquel dérivent toutes choses ; et ce principe, c'est la matière, seule et unique substance de l'univers, dont toutes les autres pseudo-substances, notamment l'âme des spiritualistes, ne sont que des attributs, des propriétés ou des accidents.

Tout n'est que matière ; et tout ce que nous pouvons connaître de l'univers se ramène en dernière analyse à une seule science ; la *mécanique*.

Vous voyez comme la synthèse moniste est simple...

R. Plus simple que claire, à mon avis.

B. Ne m'interrompez pas. Vous répondrez quand j'aurai terminé mon exposé. Je dis que la synthèse moniste est simple et qu'elle éclaire merveilleusement tout le domaine de la science.

R. J'entends bien que vous le dites, mais, à ma grande honte — ou à la vôtre, — j'avoue que je ne vois pas cela, et je vous prierai, commme le dindon de Florian dit au singe, d'éclairer votre lanterne.

B. Faites abstraction de vos préjugés religieux et philosophiques et suivez bien mon raisonnement.

Lavoisier a découvert, en 1789, *la loi chimique de la conservation de la matière*. Après lui est venu Robert Mayer qui, en 1842, a trouvé son complément dans la *loi physique de la conservation de l'énergie*. Ces deux lois réunies forment ce que nous appelons, avec Haeckel, la *loi de substance*. Ceci n'est-il pas aussi clair que simple ?

R. Simple, toujours, je dirai même simpliste. Ce que j'y vois de plus clair, c'est que vous dogmatisez comme un vrai et fervent théologien. Vous posez des affirmations, mais vous ne les faites pas reposer, comme vous l'avez promis, sur l'observation et sur l'expérience ; j'ajouterai même : ni sur la vraisemblance.

B. Vous êtes peut-être du nombre de ces métaphysiciens qui, avec Berkeley, nient l'existence de la matière ?

R. Pas le moins du monde. Je doute seulement que tout dans l'univers soit matière, attribut ou propriété de la matière. Je ne demande pas mieux que de le reconnaître, mais il me faut des preuves.

B. Quelles preuves voulez-vous donc d'une chose qui nous paraît évidente par elle-même ?

R. Je ne suis pas bien exigeant. Vous commencez par affirmer que tout est matière, et aussitôt vous passez du monisme au dualisme en introduisant dans votre système la force. Ce nouvel élément me paraît en effet bien nécessaire, mais cela ne fait pas moins deux principes, ce qui renverse le monisme.

B. Comment cela ? Je ne dis pas que la force soit une seconde substance, et aucun de mes confrères en monisme ne le dit. Au contraire, nous affirmons tous que matière et force ne font qu'un ; que la force est inhérente à la matière.

La force n'a pas d'existence propre ; elle n'est qu'une propriété de la matière. La matière n'est pas un véhicule auquel, en guise de chevaux, on mettrait et on ôterait alternativement des forces. Les propriétés sont de toute éternité inaliénables, intransmissibles.

Bien avant nous, d'Holbach avait dit, dans son *Système de la Nature :* Le mouvement découle nécessairement de l'essence de la matière ; elle se meut par sa propre énergie.

R. Matière et force, dites-vous, ne font qu'un. Alors, pourquoi deux noms ?

B. Parce que, je vous le répète, la force n'est pas une substance, mais seulement une propriété de la matière et que les propriétés sont inaliénables.

R. Ne vous fâchez pas, j'ai déjà assez de peine à vous comprendre. Pourquoi la force serait-elle une propriété de la matière plutôt que l'inverse, la matière un attribut de la force ?

B. . . . .

R. Si matière et force étaient inhérentes, comme vous le dites, à toute matière serait attribuée la même quantité proportionnelle de force, et l'énergie des corps serait en raison exacte de leur masse. Or, non seulement nous voyons la force passer d'un corps dans un autre, — ce qui prouve qu'elle n'est qu'*adhérente* et non *inhérente*, — mais nous constatons que ces deux éléments : force et matière, se trouvent généralement combinés en proportions inverses. Les liquides contiennent et dégagent plus d'énergie que les solides ; les chimistes ont même établi en axiome que *corpora non agunt, nisi soluta*. Les gaz sont encore plus énergétiques et moins matériels que les liquides. Les corps explosifs tiennent en captivité une immense quantité de force sous un tout petit volume de matière. Vous savez que la poussière de charbon, par un mélan-

ge avec l'air, produit des explosions terribles ; et qu'il en est de même des poussières de farine, de riz, de sucre, de coton, de résine, de garance, de la suie, du noir de fumée ; de sorte que l'on peut dire que moins il y a de matière, plus il y a de force, et *vice versâ*.

B. Que la matière soit sujet ou attribut, cela importe peu. Nous pouvons aussi bien admettre que la force est la substance universelle et que la matière n'en est qu'une propriété. Nous avons des confrères en monisme qui admettent ce dernier concept. L'essentiel est que la substance soit une, matière ou esprit, et que l'autre élément ne soit que subalterne.

R. Cette doctrine Janusienne (à double face) est commode ; mais je ne m'explique pas que, basée sur l'observation et l'expérience, si l'on vous en croit, le monisme puisse ainsi recevoir deux interprétations si diamétralement opposées.

B. Cela s'explique justement par ce fait d'observation qu'il n'y a pas de matière sans force, pas plus que de force sans matière, comme tous les savants en conviennent.

R. Tous, c'est beaucoup dire ; mais en l'admettant, il s'en suivra qu'ils affirment ce qu'ils ignorent et ce qu'il leur est impossible de savoir.

B. Vous faites bon marché de la science.

R. De certaine science, et je vais vous donner mes raisons. Pour nos sens, il est vrai qu'il n'y a pas de matière qui ne soit accompagnée de quelque force, ne fût-ce que de la cohésion physique et de l'affinité chimique ; mais qu'est-ce qui prouve que nos sens sont la mesure de tout ? Chaque nouvelle découverte scientifique n'est-elle pas la preuve du contraire ? Du moment que force et matière se trouvent en diverses proportions, comme l'expérience le prouve, on peut concevoir, au-delà du contrôle de nos organes, de la force sans matière et de la matière sans force. Nos sens ne peuvent pas nous renseigner sur ce point.

B. Vous ne nierez pourtant pas, je suppose, que ces deux éléments soient nécessaires à la constitution de l'univers ?

R. Bien loin de le nier, je dirai plutôt que ces deux facteurs ne suffisent pas. Ce que je nie, c'est que, quel que soit le nombre des facteurs cosmiques, ils ne peuvent se ramener à un seul principe, surtout au principe matériel.

De ce que force et matière existent dans tous les corps, il ne s'en suit pas qu'elles soient inhérentes l'une à l'autre, que l'une soit sujette et l'autre attribut ; mais il s'en suit que ce sont deux éléments distincts, qui entrent dans la constitution de l'univers, comme l'oxygène et l'azote entrent dans la composition de l'air, ou l'oxygène et l'hydrogène dans celle de l'eau.

Dire que la force est un attribut de la matière, revient à dire que l'oxygène de l'air est un atttibut de l'azote et l'oxygène de l'eau un attribut de l'hydrogène. Cette dernière assertion serait même moins déraisonnable, car les deux éléments de l'air et de l'eau se trouvent toujours dans les mêmes proportions, tandis qu'il n'en est pas ainsi de la matière et de la force dans la constitution des corps.

Votre dissentiment entre monistes, sur le point de savoir lequel de force ou matière est la substance, est la meilleure preuve que ces deux principes des choses sont distincts, et que vous êtes dualistes, et non monistes, quoi que vous en disiez.

B. Ces discussions doctrinales sont bien subtiles et touchent de près à la métaphysique. Laissons-les donc de côté pour le moment et entrons dans le vif de notre sujet, dans les applications de notre doctrine à l'explication de l'univers. C'est à l'épreuve des faits qu'il faut soumettre une théorie pour la bien juger. Vous reconnaîtrez ainsi que le monisme explique tout, ou du moins une infinité de choses, d'une façon incomparablement plus satisfaisante que toutes les doctrines philosophiques imaginées jusqu'à ce jour. Tenons-nous toujours sur le terrain des faits.

R. Entendu ; sur le terrain des faits.

B. C'est ici que vous allez voir quelle lumineuse explication universelle fournit la théorie moniste.

R. Voyons. Je chausse mes lunettes.

B. Prenez plutôt un télescope, car c'est dans l'espace infini que je veux d'abord vous conduire : c'est sur la formation des mondes que je me propose d'appeler votre attention.

R. Si loin que cela vous allez me conduire du premier coup d'aile ! Pourvu qu'il ne m'arrive pas de choir dans la mer Icarienne...

B. N'ayez pas peur. Reposez-vous sur moi. La cosmogonie est ce que le monisme explique avec une clarté et une précision dont n'approche ni la genèse biblique, ni aucune des élucubrations théo-

logico métaphysiques connues. Mais avant d'aller plus loin, résumons ce que nous avons établi.

R. Dites *supposé* et non *établi*, car...

B. L'essence des choses nous est inconnue et le sera toujours ; nous devons donc écarter ce problème de nos discussions. Nous ne pouvons connaître que la substance et ses attributs, propriétés, accidents. Or, la substance est *une* et elle a deux attributs : matière et force.

R. Ce résumé ne me paraît pas tout à fait d'accord avec ce que vous avez dit précédemment, que la force n'est qu'un attribut et une substance...

B. Ne m'interrompez donc pas. La loi de substance...

R. Vous voulez dire : la loi d'attributs ?

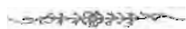
B. Encore ? La loi de substance se réduit aux deux principes expérimentalement démontrés de la conservation de la matière et de la conservation de la force.

R. Ces deux lois ne sont pas démontrées, elles sont toujours discutées. En les admettant, nous aurions ainsi deux éternités : éternité de la force, éternité de la matière ; toujours le dualisme et non le monisme. Les chrétiens, vos ennemis, sont plus monistes que vous : pour eux, il n'y a qu'un Eternel, qu'ils appellent Dieu.

B. Vous êtes insupportable avec vos objections qui n'ont rien de commun avec la science. Vous allez bien vous en rendre compte, si vous voulez me suivre dans l'exposé de la cosmologie moniste.

R. Je vous suivrai aussi loin que vous voudrez me conduire ; je ne veux pas vous condamner sans vous entendre.

(*A suivre*). ROUXEL.



Séance

DU

14 octobre 1906 tenue chez Madame Rufina Noeggerath, par M. Miller [1]

Madame Rufina Noeggerath avait invité vingt-cinq personnes pour ce soir, mais un certain nombre d'autres ayant obtenu des invitations directes du médium, on se trouva 37 assistants, dont quelques uns inconnus de la maîtresse de la maison. Il en résulta un double inconvénient : on eut beaucoup de peine à caser tout le monde dans le salon et il resta fort peu de place libre devant le cabinet. En outre, un certain nombre de personnes se considérant en quelque sorte comme dans une réunion publique, ne cessèrent de chuchoter, de pousser des exclamations et de faire des observations, malgré les protestations très énergiques de la maîtresse de maison, de M. Letort et de moi-même. Ce brouhaha fut tel, que l'on eut souvent de la peine à comprendre les paroles des fantômes, surtout au début, où les matérialisations sont moins complètes.

Comme dans la première séance du 9 Cᵗ, le médium est assis près de Mme Rufina Noeggerath et fait face à la lumière, ce qui permet de ne pas le perdre de vue un seul instant pendant toute la première partie de la séance. Monsieur Léon Denis est assis au premier rang, à la droite du cabinet, et il a le Dʳ Encausse (Papus) à sa droite. Je suis au second rang, derrière ces deux Messieurs, et nous avons par conséquent le médium en face de nous.

Monsieur Léon Denis fait une courte prière et l'on attend assez longtemps avant que la première apparition se produise. Comme dans les séances précédentes, les fantômes qui se présentent d'abord n'étant sans doute pas encore suffisamment matérialisés, ne sortent

(1) Les séances avec le médium Miller étant très importantes, nous publions avec plaisir les rapports des témoins, car ces narrations indépendantes confirment les unes par les autres, la réalité des phénomènes. (*N. d. l. r.*).

pas du cabinet, ils se tiennent entre les deux rideaux entrouverts, dont les bords les encadrent et semblent leur être adhérents.

1° Le premier est grand, porte un voile qui tombe jusqu'aux pieds et après plusieurs tentatives, prononce le nom de Charlotte Chazarain et dit ensuite : « Bonsoir Bonne Maman ! » Le bruit couvrant presque sa voix, elle répète : « Bonsoir Bonne Maman ! »

Madame Rufina Noeggerath lui répond : « Bonsoir, Chérie, Bonsoir ! » Le fantôme disparaît.

2° et 3° — Deux autres fantômes se présentent ensuite, mais il est impossible de comprendre leurs noms, à cause du bruit persistant et de la faiblesse de leur voix.

4° Le quatrième donne le nom de ma mère. Afin de ne pas rompre la chaîne, je lui demande de venir vers moi. Elle me répond : « Viens mon fils ! je me lève, sans penser à reconstituer la chaîne en unissant les mains de mes voisins de droite et de gauche et je m'efforce de me rendre à son appel, en passant entre les assistants très serrés, ce qui me prend un certain temps. En même temps, ma mère sortant tout à fait du cabinet, se dirige vers moi. J'arrivais à elle lorsque ses forces étant sans doute épuisées, soit par le trop longtemps écoulé, soit par la rupture de la chaîne et parce que au début de la séance les matérialisations sont moins complètes, elle s'affaissa brusquement avec un certain bruit très-léger de déclic, déjà constaté par le prof. Richet à la Villa Carmen, et elle s'évanouit à mes pieds.

Voici comment Papus décrit ce phénomène dans *l'Initiation* (Octobre 1906) :

« Je vois l'apparition s'avancer vers moi ; elle arrive à 50 centimètres à peine, lorsqu'elle se coupe en deux sur place : la partie inférieure devient brusquement horizontale et touche nos pieds, nous la voyons, mais nous ne sentons pas de résistance ; la partie supérieure du corps reste verticale, mais s'abaisse brusquement puis, sur place, comme rentrant dans le plancher, *tout disparaît instantanément.* Tout cela s'est passé à quelques centimètres de Léon Denis et de moi, et c'est un des faits les plus nets parmi ceux que j'ai pu constater. »

5° Après elle, une forme grande et mince se présente entre les rideaux et l'on croit entendre qu'elle dit : « Madame Letort » Mme Letort lui demande si elle est Marie Letort ; mais le fantôme dispa-

raît avant d'avoir pu répondre. Un coup dans le cabinet dit « Non » — « Madame Letort ? » — « Oui » — « Renée ? » — « Non » — Mme Letort demande : « Est-ce pour moi ? » — « Oui. » — « Est-ce une parente ? » — « Oui. » — « Est-ce ma mère ? » — « Non » — « Ma grand'mère ? » — « Oui ».

6°—Une forme plus petite et voilée comme la précédente s'avance vers Mme Rufina Noeggerath et dit : « Angèle Marchand », puis se tournant vers M. Leon Denis, ajoute : « Monsieur Léon Denis. » Celui-ci n'ayant pas bien entendu la prie de répéter. Elle dit « Monsieur Denis, vous avez connu ma mère, Mme Priet. » Comme le bruit ne permet pas d'entendre nettement, Angèle répète : « Vous avez connu ma mère. » Monsieur Léon Denis : « Quel nom avez-vous dit ? » Mme Ruffina Noeggerath lui répond : « Mme Priet. » M. Léon Denis : « Je n'en ai conservé aucun souvenir. » M. Letort prend la parole et dit : « M. Léon Denis ne se souvient pas ; mais Mme Priet lui a fait une visite quand elle est venue à Paris, il y a deux ans. »

L'auteur de ce compte-rendu se rappelle avoir vu M. et Mme Priet chez Mme Rufina Noeggerath, lorsqu'ils montrèrent la photographie trancendantale d'Angèle Marchand, qui fut ensuite reproduite dans la *Revue scientifique et morale du Spiritisme.*

Angèle dit encore : « Mme B*** » — « Bonjour Mlle Angèle, répond Mme B*** ; je suis bien contente de vous voir. » Angèle se tournant ensuite vers sa gauche, dit : « M. et Mme Letort, Bonne Maman. » Elle vient devant celle-ci, lève vers elle le bras droit, d'où la draperie retombe gracieusement ; elle avance la main vers Mme Rufina Noeggerath, comme si elle voulait lui entourer le cou. Madame Rufina Noeggerath dit : « Voyez comme elle s'avance avec confiance. Elle sait que je ne la toucherai pas sans sa permission. Maintenant elle me touche. » A Angèle : « Je suis heureuse de vous voir ; je pourrai écrire à votre mère que vous êtes venue. » Angèle est rentrée et de nombreux petits coups frappés dans le cabinet marquent sa satisfaction.

Je fais remarquer alors avec quelle grâce elle agitait sa draperie.

7°—Une grande forme se montre. Le médium lui demande : « Qui êtes vous ? » — « Jean Malet. » — « Etes-vous parent de Georges Malet ? » — « Oui. » — M. Letort : « Il n'est pas ici ce soir ; il y

était jeudi Nous lui dirons que vous êtes venu. » Jean Malet: « Bonsoir, Messieurs, Mesdames! » Il disparaît. M. Letort s'adressant aux assistants : « Vous voyez que le médium est parmi nous: je vois ses mains. Si quelqu'un les voit aussi, qu'il le dise! »

Je réponds que, quant à moi, je n'ai pas vu les mains, mais j'ai vu constamment le buste immobile du médium.

8° Une grande forme se présente et prononce un nom que nous croyons être Hélène. On la prie de répéter et nous croyons entendre le même nom. Madame Letort demande : « Hélène qui? Ou bien venez-vous pour Hélène? » Quelqu'un demande: « Est-ce pour Hélène Lamoureux? »

Madame Rufina Noeggerath dit alors: « Elle a prononcé le nom de Maury. »

L'apparition s'efforce de prononcer quelques paroles, mais il est impossible d'entendre. Quelqu'un demande alors à M. Maury présent dans la salle : « Connaissez-vous quelqu'un du nom d'Hélène? » — M. Maury: « Non. » L'apparition se dirige vers M. Maury, puis rentre dans le cabinet. On demande alors dans la salle : « Etait-ce bien pour M. Maury? » Des coups dans le cabinet répondent: « Oui. » — « Est-ce sa mère? » — «Non. » — « Est-ce une parente? » — « Oui. » A M. Maury: « Avez-vous une parente du nom d'Hélène? » — « Je ne sais pas, répond M. Maury; du reste, j'ai très peu connu ma mère. »

Madame Noeggerath fait observer qu'elle n'a pas dit Hélène, mais Maury seulement. On demande alors si c'est une grand'mère? — « Non. » — « Une tante? » — « Oui. »

9° Apparition d'une nouvelle forme. Le Médium demande qui elle est. « Hawkings. . »

Madame Letort lui pose une question à laquelle le fantôme répond : « Grand-oncle. » Il cause ensuite en anglais avec Madame Letort, qui nous dit : «M. Hawkings, petit neveu du fantôme est un ami américain, qui était ici à la dernière séance, à laquelle le fantôme n'est pas venu. »

L'apparition dit: « Good night! » et disparaît.

10° On voit tout à coup un fantôme se diriger vers Mme Rufina Noeggerath. Le médium dit: « Elle est devant vous, Bonne-Maman. » Tous deux lui demandent son nom et elle répond: « Marie Laffineur! »

Madame Laffineur : « C'est ma petite-fille. As-tu quelque chose à me dire ? » — « Maman, viens m'embrasser ! »

Madame Laffineur qui est vers le fond du salon, a beaucoup de peine à s'avancer à travers nos rangs serrés et le fantôme semble inquiet. Il craint sans doute de ne pouvoir se maintenir assez longtemps. Au moment où Mme Laffineur arrive à sa fille, celle ci disparaît. Le médium lui dit : « Restez un peu : elle va sans doute reparaître ! » En effet, Marie Laffineur sort de nouveau et dit : « Maman, un baiser ! » — « Oh ! ma petite, dit Madame Laffineur, ma chère petite, embrasse-moi, ma pauvre petite ! » Les deux voix trahissent la plus vive émotion. Marie Laffineur, qui semble plus grande que sa mère, se penche et lui donne un baiser que tout le monde entend. L'apparition est un peu lumineuse par elle-même et sa coloration contraste avec celle de sa mère, qui paraît terne à côté d'elle. Mme Laffineur dit : « La chère enfant ! j'ai senti la chaleur de ses lèvres, à travers le léger voile qui couvrait sa tête. » Le groupe formé par la mère et la fille était à 50 centimètres, au moins, du médium, que l'on voyait bien nettement immobile près de Madame Rufina Noeggerath.

Lorsque Madame Laffineur regagne sa place, Madame de M*** lui dit : « Etes-vous certaine de n'avoir pas embrassé du papier japonais ? » Madame Laffineur lui répond : « Non, c'est ma fille qui m'a embrassée et j'ai bien senti la chaleur de ses lèvres vivantes. »

Lorsque des fantômes féminins se présentent, Madame B*** demande : « A-t-elle des moustaches ? » Chaque fois qu'il a été possible de voir la figure, la réponse des assistants n'a laissé aucun doute sur ce point.

Messieurs Léon Denis, Letort et Ouiste déclarent qu'ils voient des points lumineux à côté de la tête du médium et plusieurs autres assistants affirment les avoir vus également.

11° Une forme féminine, interrogée par le médium, dit qu'elle est Madame de Pomar. Elle s'avance très peu hors du cabinet et dit : « Monsieur Léon Denis et M. Papus, je vous aiderai dans tous vos ouvrages. Oh ! mes enfants chéris, soyez tous bénis ! »

M. Papus : « Elle avait un petit accent que j'ai reconnu. »

Le médium : « Je ne l'ai jamais connue. »

12° Une forme sort tout-à-fait du cabinet : elle est grande et

Madame Rufina Noeggerath dit : « Elle m'a touchée de son vêtement. »

Le médium : « Qui êtes-vous ? » — « Sophie !... ah ! .. ah... — » Tout cela prononcé avec beaucoup de peine. Elle s'affaisse peu à peu, à chaque exclamation, et finit par disparaître. Des coups sont alors frappés dans le cabinet et, aux questions posées, elle dit qu'elle est venue pour M. Léon Denis.

M. Léon Denis dit : « C'est sans doute une ancienne marchande de légumes d'Amiens, qui s'est longtemps manifestée dans notre groupe, à Tours, et qui est maintenant réincarnée. Elle occupe le corps d'un enfant, qui dort sans doute à ce moment de la soirée, ce qui a permis à son esprit de s'extérioriser. » Des coups confirment ses paroles et le médium ajoute : « De pareils faits ne sont pas rares dans nos séances ».

Une main lumineuse, fine et comme transparente, sort du cabinet à une hauteur de deux mètres environ. Elle va et vient de droite à gauche, puis s'abaisse vers Mme Rufina Noeggerath et la touche à la tête. Quelques personnes croient avoir vu le bras auquel elle appartenait. Cela ne m'a pas été possible, mais j'ai nettement vu la main fine et longue, comme celle que j'ai vue vers la fin de la séance du 24 juillet. Au bout de quelques instants, elle se retire. La première partie de la séance est terminée et Betzy demande au médium d'entrer dans le cabinet, lorsqu'on l'aura visité.

Elle insiste pour cette visite, qui est faite par Messieurs Majewski, Dr Rey et Paul Heidet.

Quelques instants après l'entrée du médium Mme Rizarella chante ; Betzy la remercie. Le rideau de gauche, près de M. Léon Denis, s'agite et se gonfle dans sa partie supérieure, en même temps qu'un parfum très fin se répand dans la salle.

A deux reprises, une lueur très vive se montre sur le rideau.

On cause et on chante alternativement, jusqu'à ce que le rideau, à droite, près de Mme Rufina Noeggerath, s'écarte et nous montre un fantôme de taille moyenne, qui donne le nom de Katie Fox. Il porte un bandeau très lumineux sur le front et il s'incline.

Un second fantôme, semblable au premier, donne le nom de Léa Fox et vient se placer sur la même ligne.

Viennent ensuite Effie Dean et Carrie West. Enfin à gauche le ri-

deau est complètement relevé par une petite main que l'on voit très bien et un *Cinquième* fantôme un peu plus grand que les quatre premiers, et portant un bandeau plus lumineux, dit se nommer Lily Roberts et nous demande si nous les voyons bien tous. On voit les draperies et les silhouettes, et grâce surtout aux bandeaux lumineux, on peut observer les mouvements indépendants des Cinq fantômes, qui restent visibles jusqu'à ce que tout le monde se soit déclaré satisfait.

Les rideaux se referment, puis un fantôme sort en donnant son nom : Effie Dean. Elle est largement drapée, très lumineuse et dit : « Bonsoir, Bonne Maman ! Je suis très heureuse de vous voir. »

Je demande si son inséparable Carrie West n'est pas là, et celle-ci soulevant l'autre côté du rideau, à assez longue distance de la première, sort et vient se mettre à côté d'elle. Sa figure est plus nettement visible que celle d'Effie Dean ; ses mouvements sont souples et l'on voit deux masses de cheveux qui retombent de chaque côté de la figure, jusque sur la poitrine. « Good evening. » dit-elle. « Tout le monde nous voit-il bien ? Je suis heureuse de venir parmi vous ».

Sa main écarte bien le rideau. M. Léon Denis avance la main pour l'aider : elle refuse ; et M. Léon Denis constate que dans son mouvement il a touché la main. Quand tout le monde les a bien vues, elles disent : « Good night ! » et disparaissent après avoir salué.

Lily Roberts s'avance alors hors du cabinet. Elle est parfaitement matérialisée, parle avec facilité et nous dit : « Bonsoir à tous ; je suis très heureuse de vous voir et de me trouver au milieu de personnes qui apprécient les phénomènes. » Elle se tourne successivement vers toutes les parties de l'assemblée en disant : « Me voyez-vous bien ? » Puis allant à M. Denis, elle dit : « Voulez-vous faire faire la chaîne ? » M Léon Denis fait remarquer ses longs cheveux et le naturel de ses mouvements, lorsqu'elle lève les bras et les porte un peu à droite et à gauche, pour que tout le monde puisse voir. Elle répète : « Pouvez-vous maintenant voir mes bras et mes mains. » Chacun déclare les avoir vus avec netteté : ils sont parfaitement formés et donnent bien l'impression de la vie. Les bras sont bien arrondis, les mains fines et longues. Lorsqu'elle

marche, ses draperies forment une traîne, dont l'extrémité semble vaporeuse. Elle dit un dernier : Good Bye ! » et rentre dans le cabinet.

Monsieur Léon Denis fait observer qu'il a vu sa figure à très faible distance et a pu juger de sa taille et des coutours de sa poitrine.

Elle sort de nouveau et allant à M. Léon Denis, lui dit : « Je vais vous embrasser ». Elle lui prend la tête entre les mains, lui applique sur le front un baiser bien sonore et se retire, après avoir dit : « Good night ».

Monsieur Léon Denis dit qu'il a de nouveau observé sa figure absolument imberbe (en réponse à une demande de Madame B***, si le fantôme avait des moustaches) et la forme de sa poitrine. Il a bien senti ses mains sur ses cheveux et a trouvé ses lèvres chaudes, souples et vivantes.

Je fais remarquer que, mardi, lorsque Lily Roberts m'a embrassé, ses mains étant appliquées sur mes tempes, j'avais bien senti la souplesse et la chaleur de la peau, aussi vivante que celle des lèvres.

Monsieur Papus, voisin de M. Léon Denis, dit qu'il a bien vu les mains saisir la tête et le fantôme embrasser le front de M. Léon Denis.

Pour moi, qui touchais ces deux messieurs, derrière lesquels j'étais assis, j'ai suivi d'autant mieux le mouvement dans tous ses détails, qu'il s'est fait avec assez de lenteur.

Une grande forme élancée et mince sort tout à fait du cabinet. Elle donne un nom : Jemina Clarke (?), lève et étend les bras à plusieurs reprises : on voit fort bien les mains. Elle agite ses draperies, demande si on la voit bien, et lorsque tout le monde a répondu, rentre dans le cabinet, en prononçant des paroles de bénédiction.

Quelques instants après, Madame B*** dit : « Le rideau bouge. » On voit alors sortir, à une hauteur de plus de deux mètres, une sorte de boule blanche qui va et vient à cette hauteur, d'un bout à l'autre du cabinet. Messieurs Léon Denis et Papus constatent qu'elle est tout à fait détachée des rideaux et que rien ne la relie au cabinet. Les uns la comparent à une boule vaporeuse dans laquelle se dessineraient des plis de draperie ; d'autres à une tête humaine.

Après avoir flotté quelque temps, elle descend lentement à terre, aux pieds mêmes des assistants du premier rang, et là elle commence à grandir avec lenteur. A mesure qu'elle s'élève, on distingue mieux des plis de draperie qui se forment dans la masse vaporeuse, qui s'agite comme si on la brassait. Enfin, arrivé à hauteur d'homme, le fantôme se constitue tout à fait. Il est beaucoup plus grand que le médium ; sa voix est forte et nette ; il nous adresse un assez long discours. C'est le Dr Benton, un des guides du médium. Il déclare qu'il vient volontiers en France et qu'il espère bien y revenir avec le médium, afin de donner des preuves éclatantes de la survie et de contribuer au développement du spiritisme. Toutes ses paroles sont accompagnées de gestes larges et majestueux. Il souhaite le bonsoir à Madame B., á Madame Rufina Noeggerath. Vers la fin de son discours on s'aperçoit que sa taille diminue d'une façon lente et continue, et comme il ne cesse de parler, on suit la voix très nettement dans ce mouvement. Enfin, lorsqu'il n'est plus qu'une boule, il nous adresse quelques derniers mots qui semblent sortir du parquet, et M. Léon Denis dit qu'à ce moment il a cru voir deux points brillants comme des yeux dans cette tête.

Une main lumineuse sort des rideaux, flotte au dessus de Madame Rufina Noeggerath, vient vers M. Léon Denis, qui déclare avoir été touché trois fois, et elle disparaît.

Un petit fantôme de la taille d'un enfant de quatre ans environ, se montre à l'ouverture des rideaux, se balance d'avant en arrière, se remue avec beaucoup de vivacité, dit se nommer Lulu Adams et parle d'une voix aiguë et nasillarde. Elle est dans un état de mouvement continu, pousse des éclats de rire, et tout à coup va s'asseoir, aux yeux de tous, sur les genoux de Madame Rufina Noeggerath, qu'elle caresse.

Elle descend, se place devant le milieu du cabinet, commence à chanter, puis dit : « Ce n'est pas cela ! » Rentre vivement dans le cabinet, en ressort avec des gestes pleins de gaminerie, recommence son chant, s'arrête et rentre de nouveau dans le cabinet.

Elle reproduit plusieurs fois ce petit manège. Dans ces mouvements elle s'approche tantôt de Madame Rufina Noeggerath, tantôt de M. Léon Denis, qui dit : « Elle me touche presque ». Enfin, elle dit : Regardez bien, je vais flotter maintenant ! » Nous la voyons s'élever lentement en jacassant toujours, et comme on lui dit : Par-

lez-nous en français ; » elle répond : « Je ne peux pas. » — « Cependant : soupe de bouillon ! » faisant ainsi allusion au nom qu'elle a donné aux Français dans une précédente séance. Alors elle dit avec l'accent le plus drôle : « Soupe de bouillon ! soupe de bouillon ! » et pousse un éclat de rire, sans cesser de monter, de sorte que l'on finit par entendre sa voix à plus de deux mètres. Arrivée devant la partie supérieure de la tente qui ferme le cabinet, elle flotte à droite et à gauche, se porte au dessus de Madame Rufina Noeggerath, revient à l'autre bout du cabinet, puis se portant au milieu, dit : « et maintenant me voyez-vous bien ? » Après un certain temps, elle tombe, brusquement, en disant de sa voix gamine : « Braoum !! » et disparaît dans le cabinet.

Elle revient encore, chante, puis après avoir prononcé les mots : « Good Bye !... » elle disparaît définitivement, nous laissant l'impression d'une enfant espiègle, toujours riant et s'agitant.

Une grande forme féminine paraît devant les rideaux. Elle est d'une taille exceptionnelle, très mince, et dit elle-même : « Vous voyez, j'ai bien un pied de plus que le médium. Voyez mes bras, voyez mes mains ! » En disant cela, elle lève ses bras très longs, nous montre ses mains fines et effilées. A chaque mouvement, ses draperies retombent en découvrant ses bras, dont on peut observer les contours et tourne sur elle-même, afin que tout le monde puisse bien la voir.

Après avoir donné son nom : « Joséphine Keiss ! » elle va à Madame Rufina Noeggerath, lui pose la main sur la tête et dit : « Je vous bénis, Bonne-Maman. »

Ses mouvements sont pleins de vie et de souplesse ; elle reste ainsi un certain temps, en demandant à plusieurs reprises : « Me voyez-vous bien ? » Enfin elle disparaît en disant : « Que Dieu vous bénisse ! »

On chante en chœur et on distingue la voix de Betzy, qui, de l'intérieur du cabinet, accompagne le chant, sans se montrer. Madame Rizarella chante : « Il faut partir, la cloche sonne ! » Betzy crie « Bravo ! » et on l'entend battre des mains.

Au bout d'un certain temps les rideaux s'écartent et Betzy se montre sans sortir tout à fait. Elle s'adresse à madame B*** en lui disant : « J'irai vous voir, mardi, à huit heures. » Elle prononce mon nom en se tournant vers moi et me dit : « Good evening ! »

Puis elle appelle le Dr Rey, qui n'entend pas d'abord. Madame Letort éveille l'attention du docteur, qui répond : « Oui, je suis bien le Dr Rey ! » — « Je le sais bien, ajoute Betzy ; je ne parle pas beaucoup le français, mais je le comprends bien. »

Je fais remarquer qu'elle ne sort pas du cabinet aussi avant que dans d'autres séances. Elle s'avance alors un peu, mais sans abandonner les rideaux. Elle promet de faire ses efforts pour amener le médium en Europe, l'année prochaine ; puis s'adressant à Madame Rufina Noeggerath, elle lui dit : « Bonne-Maman, je viendrai souvent près de vous. »

Elle demande à M. Klébar d'entonner la chanson nègre, signal ordinaire de la clôture des séances et elle l'accompagne. A deux reprises elle l'interrompt en lui demandant de baisser de ton. Pendant qu'elle chante, elle ne cesse d'imprimer à son corps un mouvement de balancement d'avant en arrière, pendant lequel elle entraîne les rideaux avec elle. Quand le chant est terminé, elle dit une dernière fois « Good Bye ! » et disparaît.

Presque instantanément le médium sort brusquement du cabinet, encore à demi entrancé, comme s'il sortait avec peine d'un profond sommeil, et ne reprend ses sens que lentement.

La lumière étant remontée, on entend dans le cabinet la voix de Betzy, qui appelle M. Miller. Celui-ci rentre sous la tente et on distingue les deux voix qui causent. Le médium sort et dit à Mme B*** que Betzy désire lui parler.

Madame B... entre et dit d'abord qu'elle n'entend pas bien. Enfin, au bout de quelques instants elle sort avec le médium. Betzy a déclaré à Mme B*** que la séance du mardi, dont il a été question plus haut, pourrait avoir lieu.

A aucun moment M. Klébar ne s'est trouvé près du médium ; ils étaient aux extrémités opposées du salon et séparés par les rangs pressés des assistants.

Tout le monde remercie avec effusion M. Miller qui n'a ménagé ni son temps ni ses forces, pour nous rendre témoins des merveilleux phénomènes qui se produisent en sa présenee et nous entendons les hommes les plus expérimentés déclarer qu'ils n'ont jamais été témoins de faits plus éclatants.

Dr DUSART.

Nécrologie

Notre confrère et ami M. le commandant Mantin, rédacteur en chef de la *Revue spirite*, vient d'éprouver une perte cruelle en la personne de son fils unique, un grand jeune homme de vingt-deux ans, foudroyé subitement par la rupture d'un anévrisme.

Quelle épouvantable douleur quand la mort fauche dans sa fleur un être aimé pour lequel la vie semblait réserver tous ses sourires et toutes ses joies ! C'est alors que se pose devant la conscience le tragique problème de la destinée, et il faut toute la certitude que le spiritisme nous donne de l'immortalité pour ne pas être écrasé par la douleur. Malgré tout, la séparation laisse une blessure saignante au cœur et bien du temps est nécessaire pour que la cicatrice ne soit plus douloureuse. Nous souhaitons à notre ami que l'âme de son cher enfant vienne lui prodiguer ses consolations, lui affirmer que l'au-delà réserve à ceux qui y retournent de bonne heure une existence plus douce que celle de cette triste terre sur laquelle, trop souvent, ne nous attendent que les épreuves et la souffrance.

Nous assurons notre ami et sa famille éplorée de la part bien vive que nous prenons à son chagrin, et nous le prions de compter sur les cœurs amis qui lui restent pour ne pas se laisser terrasser par cette grande douleur. Reprenez, cher ami, votre grande mission consolatrice, et que l'espérance que vous ferez naître autour de vous soit la consolation de cette épreuve si douloureuse pour votre cœur aimant et dévoué.

*
* *

Le rapport par la *Société d'études psychiques* de Genève nous apprend la désincarnation de son ancien président M. D. Metzger, survenue le 15 décembre dernier, au moment même où il paraissait remis d'une longue et douloureuse maladie. C'est une grande perte pour le spiritisme, et qui sera vivement ressentie par tous ceux qui ont pu apprécier la haute valeur intellectuelle, le ferme bon sens et l'infatigable persévérance de ce dévoué défenseur de nos idées.

Depuis plus de vingt ans, M. Metzger poursuivait par la parole et par la plume la propagande et l'enseignement de notre doctrine. Un des premiers, il sentit la nécessité d'orienter le spiristisme dans la voie positive, et son ouvrage : *Essai de spiritisme scientifique* est un des meilleurs que nous possédions. Soumettant les faits à une rigoureuse étude critique, il signale les erreurs que l'on peut commettre dans l'appréciation des communications, si l'on ne connaît pas tous les facteurs qui interviennent parfois pour en vicier les résultats. Dans une brochure *Médium et groupes*, il donne d'excellents conseils pour la pratique de la médiumnité, et sa réréponse à M. le professeur Flournoy : *Autour des Indes à la planète Mars* montre avec quelles réserves il faut accepter la théorie du subconscient

ou de l'être subliminal, que nos adversaires voudraient substituer à l'action des âmes désincarnées.

Esprit très lucide, écrivain clair et vigoureux, M. Metzger fut aussi journaliste de valeur. Ses articles nerveux étaient surtout remarquables par la dialectique serrée qu'il employait et, comme conférencier, nous l'avons entendu dès 1885, à la salle des Capucines, répondre victorieusement aux théories surannées de M. de Fonvielle. La *Société d'Etudes psychiques* de Genève, dont il fut l'un des fondateurs, et pendant de longues années le président, lui doit aussi, en partie, son succès Quant à l'homme privé, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire les appréciations de Mlle Champury qui, vivant dans son entourage, fut à même de l'apprécier pendant longtemps.

« Je pourrais, dit-elle, vous le peindre dans la vie privée, dans l'intimité, et vous le montrer digne de toutes les admirations et de tous les respects. J'aime mieux vous dire seulement qu'il réalisa dans une mesure rare l'idéal de l'homme vraiment digne de ce nom. Aussi avons-nous le droit d'être fiers qu'il ait été des nôtres, et le devoir de lui en être reconnaissants.

« Prenons sa belle vie comme exemple : nous ne saurions mieux rendre justice à son mérite et rester fidèles à son souvenir. »

G. D.

Le Spiritisme en Italie en 1906

Si l'on voulait faire le recensement du mouvement spirite en Italie pendant l'année 1906, on devrait se déclarer très satisfait, car le progrès a dépassé les prévisions les plus optimistes.

Les résultats sont bien visibles et constituent des documents, car ils se trouvent imprimés, en grande partie, dans nos plus importants journaux.

Il y a à peine dix ans, personne n'aurait osé espérer lire un article de spiritisme dans un seul des journaux politiques qui paraissent dans les cent villes italiennes : aujourd'hui c'est le contraire qui se produit.

Mais procédons avec ordre.

Le bruit provoqué par les séances de la Villa Carmen s'était à peine calmé, lorsque dans le courant de l'été passé le *Giornale d'Italia*, un des organes des plus graves et des plus répandus, publia un article de M. Monnosi, directeur du secrétariat de la Chambre des Dé-

putés. Ce publiciste déclarait que quelques jours auparavant, aux bains de Pancaldi, à Livourne, MM. le Professeur Luciani, sénateur du Royaume, directeur de l'*Institut anatomique* de Rome — un des plus éminents physiologues vivants et M. le professeur Queirolo, l'illustre directeur de la clinique médicale de Pise, avaient reconnu *coram populo* la vérité objective des phénomènes médianimiques.

Quant à l'interprétation à donner de ces faits, les deux savants avaient fait leurs réserves, comme M. le professeur Richet.

Ça, c'était logique et bien naturel, mais toutefois cela fit enrager Messieurs les matérialistes, qui commencèrent la bataille, laquelle s'engagea dans le *Giornale d'Italia* au mois d'août et, sauf brefs intervalles, continue encore.

Vers le mois d'octobre, la polémique, qui s'était bornée au susdit journal et à la *Vita*, reprit avec plus de vivacité et s'étendit à presque toute la péninsule, grâce à l'entrée en lice du célèbre rénovateur de l'anthropologie italienne, M. le professeur César Lombroso.

Cet illustre savant publia dans la revue *La Lettura* (La Lecture) un article avec les clichés des moulages obtenus par la Paladino, en déclarant y croire.

Lorsqu'on vit Lombroso soutenir l'objectivité des phénomènes et la véridicité des moulages de John King, on s'emballa.

Comment ! trois d'entre les plus éminents professeurs italiens — jadis protagonistes du verbe matérialiste — osaient soutenir cette ridicule, cette folle absurdité des phénomènes dits spiritiques !...

Alors tous les médecins néophobes, tous les avocats en mal de réclame, tous les journalistes à court de copie, audacieux, intransigeants, myopes et... incompétents, aboyèrent aux trousses des Spirites et, surtout, contre ces illustrations de la science italienne que j'ai nommées plus haut.

La *Tribuna*, de Rome, la *Nuova Parola*, l'*Adriatico*, de Venise, Le *Pungalo*, de Naples, le *Messaggero*, de Rome, la *Gazzetta di Venezia*, le *Secolo XIX*, de Gênes, et le *Corriere de Genova*, le *Secolo*, de Milan, la *Stampa* (la Presse) de Turin et autres, publièrent abondamment des articles contraires ou favorables.

Le publiciste Leo Pavoni, aussi incompétent que banal, attaqua violemment médiums et spirites dans le journal *La Vita* (La

Vie) soutenant que les premiers étaient des truqueurs et les seconds des naïfs, des déséquilibrés, sinon des compères.

Et il défia tout médium de ce monde de tenir une séance, avec résultats positifs, devant lui, dans sa propre maison, ou dans un lieu choisi par lui, en présence de quelques-uns de ses amis, sans obscurité et sans cabinet. Naturellement la plus défiée et la plus attaquée fut Eusapia Paladino. (1)

Pour démontrer le sérieux avec lequel il voulait rechercher la vérité, et pour établir aussi qu'il avait parfaitement compris l'importance de l'étude de ces formidables problèmes de la vie et de la mort, ou — au moins — ce qu'il y avait de vrai dans ces phénomènes physico-physiologiques que l'on affirmait réels, M. Leo Pavoni alla une fois assister à une séance du médium Auguste Politi et il... s'amusa à imiter les lueurs spirites avec le phosphore des allumettes !! Mais les spirites qui étaient présents, entre autres, M. Rummolo et l'avocat Serafini, s'aperçurent immédiatement du truc et déclarèrent que ces lueurs-là n'étaient pas vraies. Ceci nous montre à quelle espèce de gens sérieux nous avons à faire !

A son tour M. Jean Antona-Traversi, écrivain et dramaturge assez connu, mais très arriéré dans la connaissance de tout ce qui regarde le spiritisme, lança un défi à Eusapia Paladino, à Politi et à tous les médiums de ce monde et des autres mondes encore, pour prouver — nouveau chevalier de la Table Ronde — qu'il n'existe autre chose que le truc, sans l'ombre d'une vérité quelconque.

Il oubliait, évidemment, l'un des aphorismes cités par feu *Gandolin* (Louis Arnold Vassallo) lorsqu'il polémiqua avec le fameux physicien Prof. Pierre Blaserna et avec le susdit Leo Pavoni.

L'aphorisme auquel je fais allusion, était simple, mais profond :

— Je pense que si l'on fabrique des monnaies fausses, c'est parce

(1) Il est à remarquer que ce sont toujours les plus incompétents parmi les sceptiques, qui se dressent sur leurs ergots et qui défient les médiums ! Alors que les savants bien qualifiés par une étude attentive se réservent, les énergumènes, dans leur orgueil, s'imaginent en savoir plus long, être plus compétents que ceux qui ont consacré des années à ces recherches ! C'est une hypertrophie de la suffisance qui suffit à montrer le cas que nous devons faire de ces matamores sans vergogne !

(*N. d. l. r.*).

que, *probablement*, il y en a de bonnes : car on ne pourraît pas imiter ni contrefaire ce qui n'existe pas !

A la même époque, cette Eusapia Paladino si drôlement jugée par ces observateurs superficiels, hâtifs et incompétents — se trouvait à Milan au siège de la Société d'études psychiques *Luce e Ombra*, et elle y donnait des séances.

A un certain nombre de ces séances fut invitée la presse, et, entre autres le *Corriere della Sera* (Courrier du Soir), organe très répandu et très estimé du parti constitutionnel modéré de la Lombardie.

La Direction du *Corriere* envoya un de ses plus perspicaces rédacteurs : M. Louis Barzini, celui même qui fut correspondant du dit journal sur le théâtre de la guerre russe-japonaise ; homme énergique, courageux, et écrivain très vaillant — mais matérialiste endurci.

Eh, bien ! Louis Barzini alla, vit, et... dut avouer que les phénomènes existaient réellement !

Cela lui attira les foudres de toute la coterie lombarde !

Mais Barzini ne se découragea et ne trembla pas, comme il n'avait pas tremblé ni à Mukden, ni au siège de Port Arthur, ni au milieu des plus acharnées batailles de la Corée et de la Mandchourie.

Il proposa simplement à son Directeur et à ses propres collègues incrédules, de tenir des séances au siège du journal.

En effet, trois séances eurent lieu *avec des résultats très satisfaisants*.

Ceci a pour le spiritisme une importance exceptionnelle, car on se souviendra que ce fut le Directeur du *Giornale della Sera*, feu M. Torelli-Viollier, qui attaqua vivement Eusapia Paladino lors des mémorables séances de 1888, à Milan, en l'accusant de fraude.

Nous croyons donc qu'il vaut bien la peine de reproduire ici la partie substantielle de l'article de M. Louis Barzini, paru dans le *Corriere della Sera* du 13 décembre dernier :

La Paladino se trouvait à Milan et donnait des séances à la *Société d'études psychiques* : un article du professeur Lombroso, dans la *Lettura*, avait soulevé autour du médianisme un grand bruit international, donc rien de plus naturel que la Direction du *Corriere*, même en raison de ses précédentes campagnes sur ce sujet, m'aît chargé de m'intéresser à l'Eusapia, comme à tout autre mission journalistique. Et j'ai obéi avec la sérénité du reporter ; c'est-à-dire celle d'un homme cuirassé contre toute

impression, habitué à l'enregistrement automatique des événements et sceptique par profession.

J'ai assisté à deux séances, et j'en ai référé à la direction et aux lecteurs, observant que les trucs attribués à la Paladino et aux autres médiums ne pouvaient pas expliquer ces faits-là. Comme suite à mes conclusions, le *Corriere* a cru opportun d'organiser trois séances avec la Paladino, *en y faisant intervenir des personnes choisies exclusivement par la Direction du journal.*

Les expériences ont eu lieu ; des faits inexplicables se sont répétés, et voici quelques détails sur ce sujet.

Les assistants aux séances ont été au nombre de 15, dont 6 appartenaient à la rédaction du *Corriere.*

Personne d'entre eux n'a pu découvrir ou imaginer une fraude au moyen de laquelle il aurait été possible de produire par l'illusion ou par des tours de prestidigitation, les phénomènes constatés.

A chaque séance, toutes les personnes présentes ne se trouvaient pas dans la chaîne ; mais certaines d'entre elles se tenaient debout, en dehors du cercle, pour exercer un contrôle complet.

L'observation était donc poussée aussi loin que possible dans les conditions données.

J'ai vu des prestidigitateurs fameux et de tours remarquables dans le monde entier, y compris les soi-disant prodiges des fakirs de l'Inde.

Les *apports* de John King ne sont rien en compararaison.

Mais il est certain qu'aucun jongleur ne pourrait répéter ses miracles en dehors de son théâtre, en se faisant contrôler pieds et mains. Et c'est ainsi que nous avons contrôlé la Paladino pendant la production des phénomènes.

Je dois exclure absolument l'hypothèse que nous pouvions avoir été victimes d'hallucinations collectives, car l'ambiance était des plus normales, et nous prenions la chose avec trop de sang-froid, pour supposer que nous avons été suggestionnés en voyant la table se mouvoir.

Il n'y avait rien de suggestif dans ces expériences, et il est absurde d'imaginer qu'un groupe de personnes saines, tranquilles et de très bonne humeur puissent devenir visionnaires en bloc.

Si, malgré cela, le médium nous avait donné seulement l'illusion du contrôle, s'il avait été capable de nous donner l'impression de lui tenir les mains, de les lui toucher et de les lui serrer, et si, au contraire, il fût malgré cela resté libre à son plaisir, eh bien ! c'eût été encore le plus extraordinaire des phénomènes médianimiques, et non le moins merveilleux !

Ajoutons à cela que nous avions aussi le contrôle de la vue, parce que l'obscurité n'a jamais été complète. Une fois, les mains du médium ont été liées avec une cordelette qui ne permettait pas un déplacement maximum de plus de 50 centimètres l'une de l'autre, et chaque poignet du mé-

dium était lié, à 15 centimètres de distance, aux poignets des contrôleurs respectifs.

Dans de telles conditions de sécurité, les phénomènes se sont également reproduits.

Durant la première de nos séances particulières, le contrôleur de droite a emporté les interrupteurs de la lumière électrique qui étaient attachés à un cordon, et qu'il tenait dans une de ses propres poches.

Nous avons entendu les interrupteurs se poser sur une chaise dans l'intérieur du cabinet médiumnique, et peu après deux lampes se sont allumées, apparemment seules.

A leur lumière on a pu voir les mains du médium immobiles sur la table, serrées toujours par ses vigilants voisins.

Nous avons vu des choses qui ne s'expliqueraient point, même avec la plus complète liberté de mouvements du médium.

Par exemple, le dernier soir, la personne qui était au contrôle à droite de la Paladino a été traînée en arrière avec sa chaise assez loin, et conduite presque entièrement dans l'intérieur du cabinet médiumnique.

Des phénomènes se sont vérifiés en dehors de la portée des bras du médium.

A la fin de la troisième séance, la tente s'est ouverte complètement, s'est refermée et s'est réouverte encore, avec des tractions violentes, en laissant voir l'intérieur vide du cabinet.

Le cordon qui commandait le mouvement de la tente était immobile et trop éloigné d'Eusapia pour être rejoint par ses mains, même si elle les avait eues libres.

Tandis que le cabinet était ainsi visible, une chaise située derrière le médium s'est mise à glisser de tous côtés, sous nos regards, obéissant à des gestes analogues que la Paladino faisait sur la table.

Nous voyions tous très bien, à la lumière rouge de deux lampes électriques.

Tous les génies de la mécanique théâtrale, ensemble réunis, ne sauraient résoudre ce simple problème : remuer un objet quelconque sans le toucher, en présence d'une dizaine de personnes dont deux vous tiennent les mains !

Il faut ajouter que le médium exécute quelquefois des expériences suggérées par le caprice des assistants.

Un soir, nous avons demandé de nous faire paraître une trompette qui était posée sur une chaise dans le cabinet médianimique, et — tandis que nous voyions Eusapia immobile — nous avons senti la trompette tomber à terre et s'y remuer légèrement, comme si elle était effleurée par une main incapable de l'attraper. Pendant ce temps, le visage du médium montrait les signes d'un effort douloureux.

Eusapia n'aurait pu d'aucune façon toucher directement l'objet.

A un moment, lorsque je me trouvais à deux places plus loin que le médium, j'ai approché les interrupteurs de la lumière électrique vers le

cabinet, *à deux mètres environ de la tête d'Eusapia*, et j'ai dit : — Prends !

Immédiatement, on m'a arraché des mains les interrupteurs, et le cordon a glissé entre mes doigts de la longueur de quelques mètres.

Alors je l'ai tiré à moi avec violence, et j'ai senti une résistance élastique, mais forte.

Après un court moment, je me suis écrié : — Fais la lumière ! — et une lampe s'est allumée !

Notez que le médium n'aurait pas pu allumer la lampe directement parce que l'éclat immédiat de la lumière nous l'aurait fait prendre sur le fait. Au contraire, la lumière nous a montré Eusapia avec ses mains toujours emprisonnées.

Enfin j'ai demandé : — Rends-moi les interrupteurs ! — et ceux-ci se sont agités, comme pour se faire entendre, dans le cabinet, duquel ils sont sortis, visiblement suspendus, pour revenir docilement dans ma main ouverte et tendue.

Ces exercices sont quelquefois rapides et nous prennent à l'improviste, de façon à faire naître des doutes sur leur vraie nature : mais fréquemment, au contraire, ils sont pénibles, lents, fatigants et révèlent un effort, une tension intérieure.

A en juger par ce que j'ai entendu en me trouvant au contrôle, le médium montre des signes de fatigue, serre ses poignets et devient raide dans le moment où se produit le maximum des résultats.

Les mouvements du médium sont en complet synchronisme avec les faits qui se produisent, et donnent la persuasion que c'est le médium lui-même qui les détermine — consciemment ou inconsciemment — mais non, certes, directement. Il les produit à distance.

Je me souviens que, à un certain moment, je me trouvais au contrôle de droite d'Eusapia, et je tenais ses deux mains, bien en vue sur la table.

Au même instant, la personne qui se trouvait à gauche était touchée sur le visage par une main, laquelle appuyait successivement les doigts comme en pressant les unes après les autres les touches d'un piano. Eh bien ! en ce moment, la Paladino, avec sa main droite, exécutait le même mouvement sur ma main.

Il faut noter que ce parallélisme d'efforts est nié par Eusapia, selon laquelle c'est John qui fait tout (1).

Ce John complique beaucoup les choses. Il faudrait commencer par envoyer promener ce bouffon personnage, et avec lui tous ses collègues, nés de la superstition et de la crédulité.

Ici, M. Barzini prodigue aux spirites un tas d'aménités qui font tort à son talent et qui démontrent seulement sa complète

(1) Cela signifie que le médium, en état d'automatisme psycho-physique, fait des mouvements de consentement comme suite des suggestions qui traversent son cerveau.

ignorance du sujet, et l'absence en lui de toute base philosophique.

C'est un excellent reporter, mais certainement pas un observateur prudent et méthodique!

Car après avoir constaté la vérité objective des phénomènes auxquels il ne croyait pas auparavant — il aurait dû devenir prudent, et ne pas se permettre de porter si légèrement des jugements pour ou contre les théories spirites, — fruit de l'expérience demi-séculaire de millions d'hommes — ni contre les spirites, — car il y a parmi ceux-ci des gens qui possèdent autant de science et de talent que M. Barzini, sinon davantage!

Donc, en résumé, la dernière partie de l'article n'a aucune portée, car son auteur est encore un peu trop néophyte pour avoir le droit de parler — mais la première partie a certainement une grande valeur, et constitue un des documents mémorables pouvant servir à l'histoire du spiritisme.

J'espère maintenant qu'en l'année 1907, on verra jaillir beaucoup de médiums comme la Paladino — toujours vaillante malgré ses défauts, ses trucs involontaires et sa santé en décadence — et beaucoup de témoins comme MM. les professeurs Luciani, Quivroto, Lombroso, et des journalistes comme M. Barzini.

Et nous devrions souhaiter aussi d'avoir souvent des adversaires comme les prof. Blaserna et Sergi, et des critiques d'hommes de lettres incompétents comme MM. Léo Pavoni et Jean Antona Traversi, car leurs attaques nous rendent les plus grands services.

Les spirites italiens leur doivent de la gratitude, car sans leur opposition, la presse italienne n'aurait pas parlé de spiritisme et n'aurait pas déterminé le mouvement imposant en faveur des études psychiques qui s'est propagé dans notre beau pays.

A tout cela, ajoutons encore que tandis que Mme Paladino tenait ses séances à Milan, d'où elle passa à Gênes, M. Auguste Politi donnait une série de séances à Lecce, chez M. Auguste Musciacco, spirite bien connu.

Les résultats, à ce qu'il paraît, ont été aussi satisfaisants.

En outre, on a eu pendant tout le cours de 1906, plusieurs manifestations spirites spontanées çà et là pour l'Italie, et notamment à Rome.

Enfin, dans les derniers jours de décembre, M. le prof. Morselli,

à son tour, bien que se déclarant contraire à l'hypothèse spirite, a reconnu publiquement la réalité des principaux phénomènes, y compris les matérialisations complètes, qu'il a vues avec Eusapia Paladino.

En résumé, l'année 1906 a été excellente pour le spiritisme, qui s'est affirmé magnifiquement en s'imposant à l'opinion publique et aux hommes de science.

Sursum corda !

HENRI CARRERAS, (Rome).

Preuves de l'identité de personnalités psychiques (1)

(*Suite*)

Henri Thomas

Dans une séance, qui a eu lieu en mai dernier, une personnalité psychique se manifeste à la table par des coups très faibles. Nous engageons la conversation ; je transmets ici les questions et les réponses :

D. — Que voulez-vous de nous ?
R. — Causer.
D. — Alors, veuillez nous dire qui vous êtes. Votre nom ?
R. — Henri Thomas.
D. — Vous êtes décédé depuis longtemps ?
R. — Deux ans et demi.
D. — Vous étiez âgé ?
R. — Vingt ans.
D. — Savez-vous de quelle maladie ?
R. — Accident.
D. — Quel est le lieu où vous demeuriez ?
R. — Gondrecourt.
D. — C'est à Gondrecourt que vous êtes né ?
R. — Non. A Demange-aux-Eaux.
D. — Aviez-vous une profession ?
R. — Oui, instituteur.

---

(1) Voir le n° de janvier 1907, p. 407.

La suite de la conversation n'a rien d'intéressant.

J'écrivis à l'instituteur de Gondrecourt, lui demandant s'il avait eu un collègue ou un adjoint du nom d'Henri Thomas, et de quelle façon celui-ci serait mort. Il me répondit d'abord par une lettre très vague qui témoigne de la discrétion de ce fonctionnaire, et de laquelle il résultait qu'il ne voyait pas la nécessité de me renseigner. Je communiquai cette lettre à M. Thomas, l'homonyme du défunt, et qui voulut bien écrire de nouveau, cette fois, en qualité de secrétaire de la Société d'études psychiques. Voici la lettre qu'il a reçue et qu'il a bien voulu joindre à ma collection ; je passe seulement les préliminaires.

« Thomas Henri est né à Demange-aux-Eaux (Meuse) le 10 février 1883. Entré à l'Ecole normale de Commercy le 1er octobre 1899, il en sortait le 20 juillet 1902 avec le brevet supérieur. Le 1er octobre de cette année, il était placé en qualité d'instituteur stagiaire à Gondrecourt, à 6 kilomètres de sa famille.

C'était un bon maître doux, un peu timide, consciencieux, et d'une très bonne conduite.

Le jeudi 26 novembre 1903, il se plaçait devant le train, sur la ligne de Bar à Neufchâteau, à 7 heures du soir. Le lendemain, nous apprenions sa mort tragique. Tous ceux qui le connaissaient en ont été profondément étonnés. »

Etc...

L..., directeur d'école, à Gondrecourt.

Ici encore, on peut constater une différence, la seule. A Gondrecourt, on est convaincu qu'il y a eu suicide ; l'esprit dit « accident ». A part cela, les deux versions sont identiques.

Avant d'aller plus loin, je dois vous citer encore quelques manifestations émouvantes. Après, j'arriverai à des récits plus simples.

Maurice Bouche

Un soir, survient un esprit disant se nommer Maurice Bouche et être malheureux. Il débute par ces mots :

« Enfants, suivez les conseils de vos parents. »

Je dois vous dire qu'il y avait des assistants très jeunes. Il continue à dire d'excellentes choses, en termes mélancoliques. On finit par lui demander à quel endroit, à quelle date et de quelle façon il est mort... Mais, avant d'aller plus loin, je demandai si, dans cette réunion, quelqu'un a entendu parler de Maurice Bouche. (*On répond négativement*). Le fait n'est donc pas aussi connu qu'on pourra

me l'objecter plus tard. Quoi qu'il en soit, aucune des personnes présentes à la manifestation ne le connaissait.

Eh bien ! voici la réponse de cet esprit :

« Je suis mort il y a trois ans, à Lille, sur l'échafaud. »

Ne sachant à qui m'adresser pour avoir la confirmation de cette déclaration, je me suis fait mettre en rapport avec un monsieur ayant habité Lille, et je l'ai questionné. Il m'a dit que Maurice Bouche était un jeune homme de bonne famille qui s'était perdu par les mauvaises fréquentations. De chute en chute, il finit par se lier avec quelques malandrins. Un jour, il fut arrêté pour complicité dans l'assassinat d'une vieille rentière et fut en effet exécuté à Lille il y a environ trois ans.

Certes, si l'on admet la théorie du souvenir latent, je conviens qu'elle peut s'appliquer surtout à cette dernière manifestation.

Mais on n'a jamais expliqué, à ma connaissance, pourquoi des souvenirs complètement endormis depuis trois ans, dix ans et même vingt ou trente ans, se réveilleraient tout à coup parce qu'on est assis en cercle et qu'on a les mains sur une table. On n'explique pas non plus pourquoi ils affectent le langage d'une personnalité et comment ils nous disent à brûle-pourpoint des choses tout à fait inattendues ; on ne peut pas même constater qu'il ne leur « manque que la parole », selon la vieille locution qu'on applique aux êtres intelligents et muets. La parole, ils l'ont ; il ne leur manque qu'un corps matériel. Si les intelligences qui se manifestent ainsi n'étaient que des souvenirs momentanément effacés, il y aurait là assurément un phénomène mnémotechnique bien étrange, aussi étrange que le spiritisme même.

Le tisserand Viry

Mais cette hypothèse ne me paraît pas tenir devant d'autres révélations que j'ai gardées pour les dernières. Ecoutez cette conversation typtologique avec l'esprit d'un brave garçon qui ne fut ni assassiné, ni exécuté, qui n'a pas d'histoire, et dont, cependant, nous avons retrouvé les traces certaines :

D. — Comment vous appelez-vous ?

R. — Viry.

D. — Quelle était votre profession ?

R. — Tisserand.

D. — Quel pays habitiez-vous ?

R. — Vosges.
D. — Vous étiez ouvrier dans une filature ?
R. — Non, tisserand.
D. — Quelle localité des Vosges avez-vous habitée ?
R. — Gerbépal.
D. — C'est là que vous êtes né ?
R. — Gérardmer.
D. — En quelle année êtes-vous mort ?
R. — En 1877, le 26 novembre.
D. — Quel âge aviez-vous ?
R. — Vingt ans.
D. — Vous êtes mort des suites d'un accident ?
R. — Congestion.
D. — Dans votre lit ?
R. — Non, dehors, a la Grande Source.
D. — Vous étiez malade auparavant ?
R. — Non, ivre.
D. — Vous aviez l'habitude de boire ?
R. — Non.
D. — A quoi peut-on attribuer cette congestion ?
R. — Froid.
D. — Pourquoi venez-vous ici aujourd'hui ?
R. — Pour causer.
D. — Nous connaissez-vous ?
R. — Non

A la suite de cette séance, il a été adressé à M. le maire de Gerbépal une lettre ainsi conçue :

Monsieur le Maire,

Je vous serais reconnaissant de me dire si un sieur Viry, qui a habité, m'assure-t-on, votre localité et qui est décédé vers l'année 1877, a laissé des parents dans le pays, et si l'on a conservé de lui quelque souvenir.

Pour faciliter vos recherches, j'ajoute que le sieur Viry exerçait la profession de tisserand et devait être âgé de 20 à 25 ans.

Agréez, etc.

Voici la réponse de M. le maire de Gerbépal :

Monsieur,

En réponse à votre lettre du 15 courant, j'ai l'honneur de vous faire connaître qu'il ne reste dans notre commune aucun parent ou allié du jeune Viry, tisserand, né à Gérardmer, et décédé à Gerbépal le 26 novembre 1877, à 20 ans à peu près.

Sa famille venait de Gérardmer et n'a habité la commune que quelques mois ; une sœur de ce jeune homme a été mariée à un nommé G. H.,de

Gerbépal, qui habite actuellement à Saint-Dié, elle est décédée depuis longtemps, et a laissé, je crois, quatre enfants, dont j'ignore le domicile actuel.

Ce jeune homme a été trouvé mort dans la neige.

Veuillez agréer, etc.

E. C..., maire de Gerbépal.

La plupart des personnes présentes à la séance n'existaient pas en 1877 ; il leur aurait donc été difficile de lire les journaux, à supposer que les journaux de Nancy, qui avaient peu de correspondant ; à cette époque, eussent mentionné la mort subite d'un pauvre montagnard des Vosges.

Cependant, comme nombre de gens admettront toujours les hasards et les coïncidences les plus extraordinaires plutôt que l'explication spiritualiste, je veux bien admettre qu'un vieux numéro de journal, datant du mois de novembre 1877, soit tombé, après trente ans, entre les mains du médium, qu'il l'ait lu consciencieusement, et que les faits et les dates se soient rangés soigneusement dans sa mémoire pour surgir au moment opportun.

Mais alors, comment expliqueront-ils la manifestation suivante, qui a mis notre groupe en rapport avec l'esprit d'une vieille dame, des plus modestes et des plus obscures, morte tranquillement dans son lit, au fond d'un village des Ardennes que nous ne connaissions pas même de nom ? Voici le résumé de deux entretiens que nous avons eus avec cet esprit, dont le langage dénote une nature très intelligente et très élevée de sentiments :

Madame Duchêne

Première séance (*7 juin*)

L'esprit déclare se nommer Mme Duchêne, institutrice en retraite, morte à 78 ans, à Vendresse (Ardennes). On peut, dit-il, écrire au maire de Vendresse, qui confirmera ces détails.

Deuxième séance (*12 juin*)

Demande. — Qui êtes-vous ?

Réponse. — Madame Duchesne.

D. — Où avez-vous été institutrice ?

R. — Dans la Marne.

D. — Quelle commune ?

R. — Inutile.

D. — Pourquoi ne pas répondre à cette question ?

R. — Je vous ai dit l'essentiel.

D. — Vous avez dit que vous étiez morte à Vendresse (Ardennes), à l'âge de 78 ans.

R. — Cela suffit.

D. — Il y a combien de temps ?

R. — Deux ans et demi.

D. — De quelle maladie ?

R. — Usée,

D. — Vous nous avez autorisés à écrire au maire.

R — Même je le désire.

D. — Pourquoi le désirez-vous ?

R. — Pour prouver l'exactitude de ce que je vous ai dit.

D. — Ne pourriez-vous pas nous donner aussi d'autres preuves ?

R. — Je dois observer certaines limites ?

D. — Par qui sont-elles tracées, ces limites ?

R. — Esprits supérieurs.

D. — Au pluriel, ou un singulier ?

R. — Au pluriel.

D. — De votre vivant, croyiez-vous à l'immortalité des esprits ?

R. — Non.

D. — Et maintenant ?

R. Je suis bien forcée d'y croire.

D. — Vous avez été sans doute étonnée en vous retrouvant dans l'au delà ?

R. — Oui.

D. — Qu'avez-vous éprouvé après votre mort ?

R. — D'abord, je me suis sentie comme étourdie.

D. — Co bien de temps cet étourdissement a-t-il duré ?

R. — Quelques semaines.

D. — Quand vous avez pris connaissance de votre situation, qu'avez-vous ressenti ?

R. — Une sensation de délivrance.

D. — Vous êtes heureuse ?

R. — Oui.

D. — Avez-vous retrouvé ceux que vous aviez perdus ?

R. — Oui.

D. — Tous ?

R. — Oui.

A la suite de cette communication, je m'empresserai d'écrire à M. le maire de Vendresse ; il me répond ce qui suit :

Vendresse, 16 juin 1906.

Monsieur,

En réponse à votre demande, j'ai l'honneur de vous informer que Madame veuve Duchêne, née Bretagne, est décédée, à Vendresse, le

7 septembre 1903, et qu'elle a légué toute sa fortune à M. L..., ancien instituteur.

Veuillez agréer, etc.

Le Maire,
BONNIN.

Vous voyez, par le texte de cette réponse, que le maire ne se doutait guère du motif qui m'avait porté à lui écrire. Il m'a pris sans doute pour un candidat à la succession de Mme Duchêne !...

Quoi qu'il en soit, voilà qui est formel, et, ici, je ne vois plus d'autre explication possible à cette révélation, si nettement confirmée, que l'explication spiritualiste.

Je ferai remarquer en passant que les esprits élevés sont les plus avares de détails en ce qui les concerne personnellement. Je veux dire surtout en ce qui concerne leur vie terrestre. On dirait qu'ils éprouvent un scrupule à trop faciliter nos recherches. Je me borne à faire cette constatation sans examiner la cause de ce scrupule ; cela m'entraînerait trop loin. Vous voyez, d'ailleurs, que les indications que Mme Duchêne a consenti à nous donner ont été suffisantes pour permettre de contrôler son identité.

(*A suivre*).

Dans l'au-delà

I

En finissant les jours de mon existence terrestre, j'attendrai, car j'y reviendrai de nouveau.

JOB.

Après les remarquables ouvrages de nos éloquents et savants maîtres Gabriel Delanne et Léon Denis, nous ne pensons pas pouvoir dire quelque chose de nouveau sur ce sujet. Mais nous savons que, pour pénétrer dans les esprits, la vérité a besoin d'être répétée et nous serons heureux si notre article profite, ne serait-ce qu'à un seul de nos lecteurs. Nous donnons ici un résumé des communications recueillies par Mme Rufina Noeggerath et publiées dans son ouvrage fort intéressant intitulé : *La Survie*.

Commençons par le passage de la vie corporelle à la vie spirituelle.

Les personnes qui ont une médiumnité voyante tout à fait développée peuvent voir la lutte qui a lieu au moment de la mort, alors que l'âme tend à s'échapper et que le périsprit, tenant toujours au corps, force l'âme à y rester encore.

Le dégagement commençant presque toujours par le cerveau, le voyant perçoit d'abord une forme vaporeuse qui émerge de la tête du mourant; dans cette forme on reconnaît quelquefois les traits de celui qui est couché. Cette forme s'élève, entraînant après elle une sorte d'enveloppe qui s'allonge et que le corps retient; le périsprit retombe, ramenant l'âme au corps, puis la lutte recommence et dure parfois longtemps.

Lorsque l'être a brisé les liens qui le rattachent à la terre, il reparaît dans l'espace portant dans son périsprit l'empreinte du corps qu'il vient de quitter. L'être, en changeant de sphère, se modifie dans sa matérialité. A mesure que sa transformation s'opère, le souvenir de ses incarnations se fait jour en lui. Peu à peu il retrouve en lui-même ce qu'il a été et il pressent ce qu'il sera par le fruit des travaux qu'il a accomplis.

Dans certaines circonstances, le désincarné peut prendre une enveloppe fluidique semblable au corps terrestre qu'il avait au moment de son passage de la terre à l'espace. Mais cet état n'est que momentané; c'est pour lui permettre de se faire reconnaître. Il reprend ensuite son type spirituel.

Les suicidés sont dans un grand trouble; les ténèbres les enveloppent; ils devront recommencer la lutte à laquelle ils ont voulu se soustraire. Ecoutons l'esprit d'une femme qui s'est donné la mort : « Ah! qu'il est terrible le réveil dans l'immortalité pour qui cherche le néant! Je me croyais pendue vivante; j'avais sans cesse, comme dans un cauchemar affreux, la sensation de recommencer mon suicide et je ne pouvais mourir!... J'avais froid, j'étais dans l'obscurité; des songes décevants et cruels me tourmentaient dans un sommeil troublé dont je ne pouvais sortir... Je reviens au grand jour, repentante et résignée; je recommencerai sur la terre une existence dont les mérites rachèteront l'erreur que j'ai commise en m'ôtant la vie ».

Quand le désincarné a ressenti une impression profonde dans

ses derniers moments, il conserve cette impression, alors même qu'il est dans le corps du médium, et en parle comme d'une réalité, jusqu'au moment où il comprend sa situation nouvelle.

Les désincarnés ont un corps plus ou moins dense, plus ou moins beau, plus ou moins éclairé par lui-même et plus ou moins rayonnant selon le degré d'avancement de celui qui l'habite. Lorsqu'une grande intelligence redescend sur la terre, le fluide terrien revient sur son périsprit, alors elle ressent ce que nous ressentons car les lois d'harmonie universelle ne peuvent être éludées par personne. Les sidériens ont cependant l'acquis du passé, mais cet acquis reste en eux-mêmes, parce que l'intelligence, pour redescendre dans les fluides de ce monde, doit remettre l'enveloppe sur le périsprit.

Dans le plus grand nombre de cas, les sidériens gardent la couleur blanche. A l'aide des rayonnements de cette enveloppe, ils voient, et ils arrivent instantanément à l'endroit voulu, malgré les distances incommensurables. Dans leurs apparitions ou leurs matérialisations, les êtres extra-terrestres vous présentent le visage que vous connaissez.

Le type sidéral se métamorphose graduellement avec son progrès toujours croissant. Mais il sera toujours matière, même pour l'intelligence extrêmement développée.

Les habitants de l'espace se tiennent ordinairement dans les couches fluidiques en rapport avec le degré de leur développement. L'extra terrien serait tellement mal à l'aise dans une atmosphère trop basse ou trop élevée pour lui, suivant la qualité de ses fluides, qu'il retourne immédiatement dans l'atmosphère qui lui convient.

Dans l'autre monde la vie n'est pas comparable à la vie terrienne parce qu'ici, vous êtes obligés de penser à votre corps d'abord, à votre âme ensuite, tandis que là-bas, vous n'avez pas le corps terrestre réclamant des soins presque incessants.

Dans l'espace, la vie est basée sur la dernière incarnation, selon le plus ou moins de progrès que l'on y a fait.

Souvent les êtres nouvellement désincarnés restent dans un état de trouble, ignorent qu'ils ont quitté la terre ; pourtant ils se voient deux corps, l'un inanimé, l'autre, semblable au premier et dans lequel ils se sentent vivre. Cela leur paraît un cauchemar d'être ainsi séparés de leur corps terrestre. Cet état dure plus ou moins longtemps.

Ceux qui se croient encore incarnés se présentent ordinairement avec les idées qu'ils avaient dans leur dernière existence. Il est difficile de les éclairer, de leur faire entendre qu'ils sont morts pour la terre.

Les désincarnés qui vivent encore de la terre et pour la terre ne peuvent pas voir les belles Intelligences de l'espace rayonner de lumière et d'amour.

Ceux qui ne reconnaissent pas immédiatement leur situation restent d'abord dans leur famille, ils parlent à leurs parents et à leurs amis ; n'étant ni vus, ni écoutés, ils s'en vont, ils se rappellent leurs aptitudes spéciales et momentanément le goût seul de leurs travaux leur revient, plus vif, plus puissant.

La vie extra-terrestre est, pour beaucoup de désincarnés, très semblable à la nôtre.

Si un habitant de l'espace veut se faire voir à un désincarné beaucoup moins avancé que lui, il lui faudra le secours d'un incarné, d'un médium spécial pour puiser en lui la matière visible à l'être encore trop terrestre pour apercevoir une essence plus subtile ; il fait un emprunt de la matière terrienne dont il se revêt pour se rendre visible, au moins au désincarné ; c'est un phénomène de matérialisation.

(*A suivre*). ISIDORE LEBLOND.

Correspondance

Toulouse 25 décembre 1906.

Monsieur DELANNE,

Direction de la Revue *scientifique et morale du Spiritisme.*

Paris.

Veuillez bien me permettre en ma qualité de lecteur assidu de votre intéressante revue, dont, sous les auspices d'un ami commun M. Cadeau, je suis un abonné de la première heure, permettez-moi, dis-je, de vous relater très simplement un fait qui m'a paru intéressant et digne peut-être d'attirer l'attention de vos lecteurs.

J'ai le plaisir de connaître depuis quelques années déjà, une dame qui s'intéresse vivement aux choses de l'au-delà et qui ne se bornant pas au rôle passif de lecteur ou de spectateur, paie de sa personne à l'occasion.

Elle possède une certaine puissance magnétique et peut endormir un sujet : chose assez rare, elle s'endort elle même le cas échéant, et, dans cet état, nous a souvent donné des preuves de sa lucidité en servant d'intermédiaire à nos chers disparus. Mais sa faculté dominante, c'est l'écriture : Sans sommeil aucun, dans son état normal, si elle prend un crayon et le met à la disposition de certaines intelligences du monde invisible, elle écrit sous leur dictée mentale des choses fort intéressantes.

C'est une preuve que son cerveau n'est dans ce cas qu'un simple récepteur fidèle que je vais vous narrer ; preuve semblant établir bien nettement la présence réelle d'une entité intelligente dictant dans les coulisses de l'au-delà.

Donc dans ce mois de décembre, après avoir lu une communication d'un style très pur qu'elle venait d'écrire, certains d'entre nous et elle-même (car elle pousse le scrupule jusqu'à douter de sa faculté) réclamions, si possible, une preuve faisant taire des doutes persistants et toujours pénibles : elle reprend le crayon spontanément et écrit quelques mots avec difficulté en disant :

« Je crois que j'écris des bêtises ». Or, ces mots qu'elle ne comprenait pas, constituaient une réponse très nette à nos doutes et la preuve demandée.

Super mea dixit vox mente.

pouvant se traduire avec un peu d'extension, si je me souviens encore un peu de mon latin par :

Ma voix dicte au-dessus du cerveau.

Or, j'affirme que madame X*** quoique ayant reçu une solide instruction, n'a jamais étudié le latin, ne le comprend nullement, et se trouve absolument incapable d'écrire un tel distique.

Inutile d'ajouter qu'aucun de nous ne pensait à une preuve de ce genre, et que nous n'avons pu l'influencer en quoi que ce soit.

Je vous livre le fait dans toute sa simplicité et raconte aussi brièvement que possible, peut-être penserez-vous qu'il est de nature à intéresser ceux qui, comme nous, conservent toujours et malgré eux, un léger doute.

Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations empressées.

C. I.

*
* *

Toulouse, le 31 décembre 1906.

Monsieur et F. E. C,

En réponse à l'invitation que vous faites à vos lecteurs, dans votre revue du mois de décembre 1906, au sujet du projet de propagande, proposé par M. Gabriel Malgrat, je me fais un plaisir de vous faire connaître que je crois que des insertions souvent répétées dans les grands quotidiens de Paris et de notre région seraient très utiles pour propager nos doctrines.

Je pense, qu'en effet, la librairie spirite de Paris est tout indiquée pour faire les envois, mais qu'il serait bon qu'une librairie de Toulouse et de Carcassonne ait en dépôt les ouvrages indiqués dans l'insertion des journaux.

Il serait utile, également, de faire mention de la brochure de propagande de Léon Denis :

Pourquoi la vie ? (Etude dédiée à ceux qui souffrent.)
Ce que nous sommes !
D'où nous venons !
Où nous allons !

En librairie, 0 fr. 10.

Veuillez agréer, Monsieur et F. E. C., l'assurance de mes meilleurs sentiments.

COUZINET.

*
* *

A propos du compte rendu fait par le Dr Dusart de la séance de matérialisation de Miller donnée chez M. Gaston Méry, le 11 octobre 1906.

Une rectification. Remarque sur le mode de formation des matérialisations et réflexions à leur sujet.

Le compte rendu si fidèle qu'a donné le Dr Dusart de la séance de Miller qui a eu lieu chez M. Gaston Méry le 11 octobre, et où se sont produits les plus beaux phénomènes, me fait, par erreur, m'exprimer ainsi, après que je me fus approché de la forme qui s'était présentée, dès le début de la séance, sous le nom de Charlotte Chazarain : « J'ai touché sa main et j'ai été embrassé par des lèvres bien chaudes et vivantes. » Or, ce n'est pas tout à fait cela ; j'ai dit : *J'ai embrassé une joue bien chaude et vivante.*

J'aurais voulu être embrassé, mais je ne l'ai pas été ; c'est moi qui ai embrassé, sans rencontrer aucune lèvre, et seulement une peau douce, chaude, se présentant sous une forme légèrement arrondie, comme une joue.

Je n'ai pas, non plus, entendu une voix reconnue, ni vu un visage, ni eu le contact de la main de la forme. Je n'ai pas même essayé de la rencontrer, car il avait été recommandé de ne pas chercher à toucher les formes qui se présenteraient à nous.

Il en a été de même à la séance du 1er novembre, donnée chez Mme C., boulevard de Courcelles. La même forme, après s'être nommée et m'avoir invité à aller vers elle, a présenté une joue à mes lèvres et sur cette joue j'ai déposé un baiser, en lui demandant, aussitôt après, qu'elle m'embrassât à son tour. Mais c'était déjà trop tard, car à l'instant où je formulais ma demande, j'ai vu la forme s'affaisser sur elle-même et disparaître dans le parquet, sans que j'aie pu apercevoir aucune partie de sa tête.

Le compte rendu donné par M. Gaston Méry de la même séance du 11 octobre, disait de son côté que j'avais pris la tête de la forme de Charlotte entre mes deux mains et que j'avais déposé un baiser sur son front. Un petit article de moi, qui a paru dans l'*Echo du Merveilleux* du 15 novembre, a remis les choses au point : il a établi que j'avais seulement appliqué un baiser sur la joue qui s'était présentée à mes lèvres, mais que je n'avais pas touché autrement la forme matérialisée

Ces deux rectifications m'ont paru nécessaires, afin que les comptes rendus de ces belles séances, remarquables surtout par les manifestations qui se sont produites pendant le sommeil du médium, soient aussi exacts que possible.

Une remarque sur le mode de formation des matérialisations obtenues par Miller. — Je profite de l'occasion qui m'est offerte d'écrire ce qui précède pour faire remarquer que les matérialisations dues à la médiumnité de Miller ont la même manière de se produire que celles de la villa Carmen, d'Alger, telles qu'elles ont été observées par M. Charles Richet et M. G. Delanne : elles naissent d'un nuage phosphorescent de forme irrégulièrement globulaire, ayant à peu près la grosseur d'une tête humaine et s'allongeant jusqu'au point qui convient à la taille qu'elles se donnent, soit de bas en haut, soit de haut en bas.

Par suite, nous voyons ce phénomène étrange : un corps lourd, ayant la forme et la taille humaine, vivant et agissant intelligemment et pouvant par son poids faire craquer le plancher, naître d'une petite masse presque impondérable.

Réflexion. — J'avais déjà observé le même phénomène aux séances de Mme Bablin, il y a 23 ans, et quand je le disais et que j'affirmais que j'avais été témoin de plus de cent matérialisations tangibles, dont plusieurs de personnes reconnues, je voyais souvent apparaître le sourire sur les lèvres de mes auditeurs. Aujourd'hui on est bien obligé, de par l'évidence des faits, de reconnaître que l'étude des phénomènes qui peuvent se produire par certaines médiumnités, nous a fait découvrir des forces nouvelles dont l'existence était déclarée impossible, et qu'elle nous donne la preuve tant désirée de la persistance, malgré la mort, de notre individualité.

C'est ainsi qu'on peut voir l'impondérable devenir pondérable, le pondérable passer à l'état impondérable, la matière pénétrer la matière, des corps être déplacés sans contact, le principe intelligent de certaines individualités s'extérioriser et les esprits des morts reprendre pour un moment l'apparence de la forme humaine qu'ils avaient avant leur désincarnation, pour nous enseigner que la mort, loin d'être la fin de tout, est une renaissance.

Dr CHAZARAIN.

Manifestations
métapsychophysiques spontanées et provoquées

Tous ceux qui s'intéressent aux recherches psychiques connaissent le nom et la valeur du professeur Falcomer. Ils savent de quel sens critique il fait preuve dans tout ce qui sort de sa plume. Aussi le suivront-ils avec confiance dans l'étude d'un fait dont il a pu observer personnellement toute l'évolution, et sur lequel il a réuni et coordonné toutes les preuves et discuté tous les témoignages.

Il s'agit d'un fait raconté sommairement par E. Carreras, un des témoins, dans une lettre publiée en 1904 par la *Revue scientifique et morale du Spiritisme.*

Le voici : A la fin de septembre 1903, Falcomer écrivit à son ami Gerolamo Capsoni une lettre sur une question d'affaires. Quoiqu'il n'en reçût pas de réponse, il s'inquiéta d'autant moins, que, peu de jours auparavant, Capsoni lui avait donné des nouvelles rassurantes sur sa santé. Un mois s'écoule et le 23 octobre, il est réveillé par *deux coups* qui lui semblent frappés comme avec le doigt recourbé sur une table, située au milieu de la chambre où il couchait seul Il était 4 h. 43 m.

Le dimanche, 25, entre quatre et cinq heures du soir, tandis qu'il écrivait sur cette même table, il éprouva un vague sentiment d'angoisse et distingua dans la table une sorte de tic-tac comme celui d'une montre. Il l'attribua au travail d'un insecte rongeur et continua à écrire. Cependant il ne put s'empêcher de songer que plusieurs fois déjà il avait constaté la coïncidence de phénomènes analogues avec divers événements domestiques.

Ce même jour, 25 octobre, Mme Italina Capsoni écrivait à notre auteur que son mari, atteint d'une affection du cœur, était depuis quatre à cinq jours dans une sorte d'agonie. Plus tard elle raconta que vers 5 heures du soir il *affirmait avec insistance* qu'il faisait quelques expériences psychiques. Il était spirite et, dans son état de santé, il recherchait toutes les occasions d'observer des manifestations psychiques, ce qui est à noter.

Le même soir, à 11 h. 23 m., le professeur était couché et lisait

dans son lit. Tout était fermé, les rideaux formés d'une étoffe de couleur sombre, ainsi que les persiennes avaient été fermés soigneusement par lui-même. Il se trouvait dans un état de calme complet, lorsque levant les yeux,il vit dans la chambre deux lueurs blanchâtres, *d'une nature spéciale*, légèrement ondulées, horizontales et parallèles, de 0,50 centimètres environ, ne produisant aucune irradiation sur le fond sombre des rideaux. Il ne put leur attribuer aucune cause ; le temps n'était pas orageux et aucune lumière électrique ne pouvait les avoir produites.

Quelques minutes plus tard, le même phénomène se reproduisit et, cette fois,les lueurs étaient plus vives et plus longues. On aura bientôt la preuve qu'il n'était pas victime d'une hallucination. Dès maintenant, signalons qu'*à la même heure* exactement, Gerolamo Capsoni expirait dans sa propriété de Terrenzano,près d'Alexandrie, et que le professeur Falcomer habitait Venise.

Pendant toute la journée du 26, le professeur se sentit envahir par une sorte de malaise moral et d'inquiétude vague, dont il ne trouvait pas la cause.

Le 27, il reçut notification du décès de son ami Capsoni et adressa à la veuve une lettre de condoléance, dans laquelle il lui signalait les incidents que nous venons de faire connaître et en faisait ressortir la coïncidence avec le décès de son mari.

Mme Capsoni lui répondit, entre autres choses : « Votre explication pourrait bien être juste, car à 5 h. il parlait sans cesse de faire une expérience et, à onze heures, il rendait tranquillement l'âme... Il mourut dans un calme complet, désireux jusqu'à la fin de faire une expérience spirite ».

On voit qu'il est mort dans un état de monoïdéisme bien caractérisé.

Depuis ce moment, le professeur Falcomer essaya vainement d'entrer en relation avec l'esprit de son ami et il allait abandonner la partie, lorsqu'il apprit les faits suivants :

Vers la fin de janvier, chez M. Bindi, en présence de Mme Bindi et de leur parent, M. Daddi, réunis autour d'un guéridon, un esprit déclara être Gerolamo Capsoni, donna le jour et le lieu de sa mort, ainsi que le genre de maladie à laquelle il avait succombé. Aucun des assistants n'avait jamais entendu prononcer ce nom : Capsoni leur était totalement inconnu. Ils le lui dirent et lui de-

mandèrent des preuves d'identité. Il répondit : « Si vous voulez des détails et contrôler mes affirmations, adressez-vous à Carreras qui me connaissait ».

Le 2 février, la même entité dicta, toujours par coups frappés : « Un salut affectueux à ma bonne Teresa Parvopassu, veuve Capsoni, dans sa villa de Monleale ».

Madame Bindi lui ayant demandé : « Où êtes-vous ? Comment vous trouvez-vous ? Que faites-vous ? » reçut une réponse sous forme de tiercets, qui furent dictés en plusieurs séances.

Aucun des assistants n'a jamais essayé de faire des vers, et il est bien entendu qu'ils ignoraient que cet inconnu en eût jamais produit.

Le 20 février, pendant une séance obscure, un des tiercets se termina par un vers, qui au lieu d'être dicté par coups, fut écrit, *par écriture directe*, en deux lignes parallèles, d'une écriture large et ferme, sur une feuille de papier, au moyen d'un fragment de mine qui se trouvait dans une corbeille voisine et non avec le crayon qui se trouvait sur la table.

E. Carreras ayant assisté à un certain nombre de séances, écrivit à Mme Vve Capsoni une lettre dont nous citerons le passage suivant : Je me rendis chez M. Daddi et la table répéta devant moi tous les renseignements déjà donnés ; elle ajouta qu'il était heureux de me voir et que j'eusse à saluer sa chère épouse Teresa Parvopassu, Vve Capsoni, dans sa villa de Monleale (Alexandrie) et son ami Falcomer ».

« Je demandai quelque preuve d'identité et il me dit :

« Rappelle à Falcomer les phénomènes lumineux que j'ai produits chez lui, lorsque je me suis désincarné ».

« Et à ta femme ? ».

« Rien de plus : tu la salueras et lui diras de prier pour moi, parce que je pense toujours à elle ».

Dans la soirée du 4 courant on demanda de nouvelles preuves à Capsoni ; mais il répondit ; J'en ai donné suffisamment : restez tranquilles. Assez de preuves comme cela. Je ne m'inquiète pas des autres. J'ai atteint pour vous le but que je poursuivais : celui de vous faire croire. Il est inutile d'insister. Si je donne d'autres preuves, on m'en demandera encore de nouvelles. Sous peu je devrai vous quitter ».

« Où iras-tu ? »

« Je ne puis le dire ».

Je lui demandai s'il pouvait, au moyen du fluide, reconnaître l'auteur d'une lettre que j'avais déposée sur la table. Il répondit : « Falcomer » et c'était exact. »

Il ajouta : « Je dois vous quitter ». — « Quand ? » — « Sous peu ». — « Est-ce la dernière fois que tu te présentes ? » « Peut-être ». — « Pourquoi ? » — « De Dieu la bonté infinie me confie une sainte mission dans une autre vie ». — « Faut-il comprendre que tu vas te réincarner ? — « Oui » — « En quel endroit ? » — « Je ne sais » — « Peux-tu m'envoyer un autre esprit comme toi ? » — « Peut-être ». — « N'as-tu rien à dire à ta famille avant de nous quitter ? » — « Oui. Dis-lui qu'elle surveille qui se tient près d'elle ». — « Où est-elle ? » — « En ville ». — « Dans quelle ville ? » — « Alexandrie » — « Donne-moi son adresse. » — « Ecris à Monleale ».

Aucun des assistants ne se doutait que la famille de Capsoni se trouvait à Alexandrie, le soir où fut donnée cette communication. Le fait fut confirmé par Mme Capsoni et elle ajouta : « Je ne suis pas étonnée de la recommandation de surveiller ceux qui nous entourent. C'était déjà sa grande préoccupation pendant sa vie, car la main-d'œuvre agricole devient chaque jour plus difficile ».

Cette préoccupation était naturellement ignorée de ceux qui assistaient à la séance. Ils ne savaient pas davantage que plusieurs amis s'étaient réunis pour déposer sur sa tombe une très belle couronne, qui fut remarquée. Et cependant la table dicta ces mots : « Remerciez mes amis pour la couronne ».

Nous terminerons cette analyse des faits cités par l'auteur, en appelant l'attention sur le curieux incident que voici :

Le 20 juillet 1905, dans la matinée, le professeur Falcomer mettait la dernière main au travail dont nous nous occupons, lorsque, suspendant un instant sa révision, il se trouva porté à écrire les lignes suivantes : Levrone et Capsoni. — Nous sommes ici près de l'ami Falcomer, heureux de ce qu'il pense à nous et travaille au progrès des études qui nous plaisaient tant sur terre. Qu'il adresse un aimable salut à nos parents. *Imperator* nous a fait venir ce matin près de lui. Un baiser plein d'amour à l'ami Falcomer ! »

Croyant à une œuvre de son imagination, il se proposait de jeter cette feuille au panier. Mais il reçut, le 22, (il faut retenir cette date) une lettre écrite par la Duchesse Marie Villareale, habitant Gubbio. Elle lui disait : « Je m'empresse de vous donner une bonne nouvelle. Hier soir (le 21) dans une séance, le vénérable et sublime *Imperator* daigna se manifester et dit, par coups frappés, *qu'il avait conduit dans votre cabinet G. Capsoni* et qu'il approuvait votre travail, dont il était assez content. »

Tels sont les faits sur lesquels le professeur Falcomer appelle l'attention et dont il discute la valeur avec toute la compétence qui lui appartient. Pour nous, nous souhaitons d'avoir souvent à porter à la connaissance de nos lecteurs des cas aussi bien observés et certifiés par des hommes comme E. Carreras et Falcomer.

Dans ses considérations finales, le professeur cite une pensée de B. Franklin, dont la forme nous a frappé et par laquelle nous terminerons cette étude : « Cette existence sur la terre ne peut pas s'appeler vie. Elle est plutôt, comme le fœtus, *une préparation à la vie.* »

Dr DUSART.

Les Conférences en Belgique

Le 12 janvier a eu lieu à Liège, à l'ancien Hôtel des Comtes de Méan, une conférence sur *les Savants, les Philosophes et l'Ame.*

M. J. Fraikin, président de la Fédération Spirite Liégeoise, en présentant le conférencier, qui est un ancien prêtre, fait quelques citations de grands écrivains et orateurs chrétiens sympathiques aux idées spirites, entr'autres d'un passage des lettres du R. P. Didon, publiées récemment avec l'autorisation du général de son ordre.

En prenant la parole, M. Jules Van Geebergen, secrétaire-général de la F. S. B., explique pourquoi il a quitté l'Église et est devenu un défroqué, — après mûres réflexions, et une retraite d'un mois qui lui fut imposée par son évêque. — Ce n'est pas, dit-il, que je m'en fasse une gloire ; non, mais c'est pour avoir la paix de ma conscience... Résolument je suis entré dans la vie laïque, où modeste travailleur, je gagne mon pain et celui de ma famille. Ce qui me donne une force dans mes épreuves, c'est l'étude si attrayante, si consolante du spiritisme.

Abordant le sujet de sa conférence, l'orateur passe en revue les philosophes grecs de l'antiquité qui affirmaient l'existence de l'âme et sa survivance ; continuant son analyse par les philosophes du moyen-âge, il arrive aux savants modernes qui repoussent, à l'encontre des anciens, l'idée de la Divinité et nient l'existence de l'âme parce qu'ils n'en ont point trouvé trace sous leur scalpel : d'où est né le matérialisme qui conduit au néantisme.

Grande est l'indifférence religieuse. Il cite comme un signe des temps la profession brutale d'athéisme d'un ministre français, M. Viviani, se flattant d'arracher la conscience humaine à toute croyance de l'au-delà, discours qui fut affiché dans toutes les communes de France.

Il faut, dit M. Van Geebergen, réagir contre ces idées funestes, qui font perdre à l'homme tout idéal du bien. A quoi sert-il d'être bon, humain, charitable, alors que tout finit avec la mort !

Mais pour le bonheur de l'humanité, pour sa marche progressive, il existe heureusement une science qui vient nous prouver, non par des hypothèses, mais par des faits positifs, contrôlés scientifiquement, que nous ne sommes pas un simple composé de matière, qu'il y a en nous un principe indépendant,qui est l'âme avec son périsprit ; que celle-ci existe, vit et se manifeste après la désagrégation du corps.

Il donne un aperçu rapide de cette science qu'est le Spiritisme, qui nous montre à la fois l'erreur des théologies dogmatiques et la fausseté des théories matérialistes.

Il engage son auditoire à ne pas négliger de puiser dans le spiritisme ces vérités consolantes si conformes à la raison : à cet effet, il recommande la lecture des livres spirites et spécialement de ceux d'Allan Kardec, dont il donne une courte biographie.

En somme, cette conférence a été très goûtée par l'assistance, composée en grande partie de spirites et d'étudiants qui n'ont pas ménagé leurs applaudissements au vaillant propagandiste qu'est M. Van Geebergen.

La Conférence de Wasmes

Cette conférence, donnée le dimanche 20 janvier, dans la vaste salle de l'Harmonie devant un public extrêmement nombreux, plus de 500 personnes, fut un nouveau succès pour la jeune Fédération spirite de la région de Mons.

M. le docteur Dusart, président d'honneur de la dite Fédération, est, comme on sait, le correspondant estimé de la Revue Delanne et un adepte des plus convaincus ; au physique, c'est un beau vieillard, à la carrure athlétique et au verbe facile ; avec une maîtrise parfaite, il a charmé son auditoire en développant pendant une heure et demie son sujet : *Le Spiritisme, ses faits et ses causes*, qu'il a su mettre à la portée des nouveaux chercheurs. Après l'exposé succinct de la doctrine et l'explication des diverses médiumnités, M. le docteur Dusart a relaté les faits probants, nombreux, relevant surtout de ses expériences et recherches personnelles,

sans oublier les remarquables phénomènes qu'il avait pu observer dernièrement avec le médium Miller.

Des salves d'applaudissements, plusieurs fois répétées, ont montré au sympathique orateur tout l'intérêt, tout le plaisir que le public avait pris à sa belle conférence.

Le Messager.

Ouvrages nouveaux

Animisme & Spiritisme

PAP AKSAKOF, CONSEILLER D'ÉTAT DE S. M. L'EMPEREUR DE RUSSIE

I VOL. 700 PAGES ; PRIX : **20** FRANCS.

Nous savons tous quelle profonde estime il convient de professer à l'égard de la phalange des Pionniers du Spiritualisme moderne. Parmi ces maîtres vénérés, l'une des premières places appartient au célèbre AKSAKOF, Conseiller d'Etat de S, M. l'Empereur de Russie. Son ouvrage, « *Animisme et Spiritisme* » est un des piliers solides sur lesquels fut édifiée l'œuvre nouvelle.

La dénomination que porte la vaste compilation D'AKSAKOF est une des plus heureuses. L'animisme comprend tous les phénomènes dont la source principale réside dans l'influence personnelle du médium, sans intervention des invisibles, et le Spiritisme proprement dit traite des relations évidentes entre le monde invisible et le monde occulte, partie essentielle au point de vue de la certitude de ses relations, basée sur un ensemble de faits rigoureux.

Les quatre premières édltions, quoique tirées à plusieurs milliers d'exemplaires, étant complètement épui·ées, la Librairie des Sciences Psychiques vient d'en faire paraître une cinquième. Les trésors scientifiques qui sont contenus dans cet excellent ouvrage en font presque une relique pour ceux qui le possèdent. Son utilité est incontestable au moment précis où la science officielle, qui a fait si longtemps la sourde oreille, s'intéresse enfin au Spiritisme.

***

Dans le prochain numéro, nous publierons le compte-rendu de beaucoup d'ouvrages qui nous sont parvenus, tels que la brochure intitulée *Cours abrégé de Spiritisme* par un jeune médium, le formulaire de *Haute Magie* de M. Piolob, etc., etc...

Le magnétisme humain, l'Hypnotisme et le Spiritualisme moderne

Considérés au point de vue théorique et pratique

Par le Dr MOUTIN

Un volume in-16,de 477 pages. Prix, 3 fr. 50.— Librairie académique, Perrin, Paris.

Le Dr. Moutin n'est pas seulement l'un des hommes qui, aujourd'hui, connaissent le mieux la science de l'hypnotisme et du magnétisme animal : il est encore l'un de ceux qui ont, par leurs travaux personnels, contribué le plus utilement au progrès de cette science ; et mainte de ses découvertes, maint procédé pratique de son invention, sont désormais admis dans l'Europe entière. Aussi le livre qu'il vient de publier nous apporte-t il un témoignagne infiniment précieux sur l'état présent de questions dont il n'y a plus personne qui puisse contester sérieusement le très vif intérêt scientifique et philosophique. De la façon à la fois la plus claire et la plus précise, le Dr. Moutin y démontre la réalité de ce *fluide magnétique* qu'une école de savants s'est trop longtemps obstinée à nier, et qui, soigneusement défini et étudié, promet de devenir l'un des agents les plus puissants de l'hygiène, de la médecine et de la pédagogie de demain. Mais plus curieuses et plus instructives encore, peut-être, sont les pages où l'auteur, après nous nous avoir avoué son ancien scepticisme a l'égard des phénomènes spirites, nous raconte la série des expériences et des réflexions qui l'ont conduit à reconnaître la réalité de ces phénomènes, et la nécessité d'attribuer quelques uns d'entre eux à des causes surnaturelles, ou tout au moins mystérieuses et insaisissables.

Nous reviendrons plus complètement sur l'analyse de ce volume si documenté et si clairement écrit et pensé.

Revue de la Presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

Matérialisations dans l'Amérique du Sud

Le jeune médium Fidanza, de La Plata, continue à donner des preuves de ses remarquables facultés, et les expériences qui les démontrent nous semblent dirigées de façon à ne donner prise à aucune objection. Dans les dernières dont le récit nous est fait par *Constancia*, de Buenos-Aires, le médium est non seulement enfermé dans une sorte de blouse noire fermée et scellée au cou et aux pieds, mais il est encore fixé par les pieds et les mains à son fauteuil,et placé dans une sorte de *cage* dont les parois

toutes en treillis de fil de cuivre sont aussi scellées avec soin, comme nous le montre la photographie hors texte qui accompagne les numéros de *Constancia*.

Lorsque toutes les précautions sont prises et que la séance commence, le guide du médium fait connaître sa présence par trois battements de mains et donne des instructions.

Dans la séance du 23 août, ce guide demanda de placer sur une petite table au milieu de la salle, une feuille de papier blanc, sur laquelle on posa une petite boîte de bois ; sur celle ci on croisa deux bandes de papier dont les extrémités furent fixées et scellées sur la table, tandis que leur entrecroisement était lui-même recouvert par un sceau. Il annonça que la feuille de papier allait être enlevée et remplacée par une autre.

La séance terminée, on vérifia tous les cachets, on enleva les bandes qui fixaient la boîte et on trouva une feuille de papier nouvelle à l'un des angles de laquelle était dessinée une partie de face humaine et sur la surface restée blanche on lut : « Celui qui écrit ceci n'est pas mort. » Et au-dessous, la signature *AEtes*. Sur le côté du dessin on voit « Transcaucaso ». En outre une petite bande de papier portait ces mots : « La Colchide, sur la côte orientale du Pont-Euxin, avait *AEa* pour ville principale, située près de l'embouchure du Phase, connue comme résidence d'*AEtes*, père de Médée et par l'expédition des Argonautes. » Cette signature de AEtes avait déjà été donnée dans une séance précédente et accompagnée d'un texte en caractères russes.

Dans la séance du 21 septembre suivant, on prit les mêmes précautions et la salle fut éclairée à la lumière rouge, sauf au moment où on alluma le magnésium pour la photographie. Lorsque la séance fut terminée et les plaques photographiques développées, celles-ci montrèrent une grande bande de tissu blanc qui, après avoir entouré la tête du médium, retombait sur sa poitrine et descendait jusqu'à ses pieds. En outre, en ouvrant la cage métallique dans laquelle le médium était enfermé, on trouva 26 feuilles très développées de lierre, toutes réunies par la tige au moyen d'une ficelle assez grosse.

Avant que le magnésium fût allumé, le guide du médium, que M. Odio appelle le *Directeur*, demanda si personne n'avait d'objections à présenter au point de vue du contrôle et tous les assistants se déclarèrent satisfait.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Toujours des matérialisations

Le Rév. Austin raconte dans *Reason*, dont il est l'éditeur, une séance de matérialisation très remarquable, tenue à Toledo, avec M. Johnson comme médium.

« Les conditions de contrôle, dit-il, m'ont paru excellentes. M. Johnson me demanda de prendre moi-même toutes les mesures que je jugerais utiles. Son cabinet est formé par sa chambre à coucher et la salle des séances est le salon attenant à cette chambre. Celle-ci compte deux portes ; l'une donne dans le salon et se trouve garnie d'un grand rideau ; l'autre fut fermée à clef et scellée. Les fenêtres furent soigneusement condamnées. »

« Dès le début,des fantômes se présentèrent, tantôt isolément, d'autres fois par groupes. Chacun d'eux était si parfaitement matérialisé et costumé que je n'en ai jamais vu de comparables. »

« Une nourrice, un des guides du médium, se présenta dans une si favorable lumière, si bien formée et avec une telle netteté de parole, qu'il eût été impossible de ne pas la confondre avec une mortelle. Elle causait et répondait aux diverses questions avec sang-froid et une parfaite aisance. »

« Il vint ensuite un bébé, nettement reconnu par son père, sa mère et sa sœur présentes, qui s'agenouillant autour de lui, le couvrirent de baisers et de caresses. Avec ce petit être au milieu d'eux, ils formaient le plus beau groupe d'êtres célestes et terrestres. »

« Deux guides admirablement beaux sortirent bientôt, *tenant entre eux le médium entrancé* et se promenèrent avec lui autour du cercle des assistants. »

« Plusieurs autres apparitions se produisirent ensuite ; quelques-unes furent reconnues, toutes se montrèrent parfaitement capables de causer librement avec les assistants. La plus intéressante de toutes, pour moi du moins, fut celle d'une charmante petite créature qui se désincarna dans notre pensionnat, il y a neuf ans, la petite Kathlen adorée de nous tous. »

« Dès que le rideau fut écarté, elle se montra dans un costume d'une éclatante blancheur, portant sur la tête un bonnet de soie fixé sous le cou par un nœud de rubans Les boucles de ses cheveux d'or retombaient sur ses épaules, ses yeux bleus étaient brillants de vie et d'amour. Ses lèvres roses souriaient doucement et elle paraissait sous le coup d'une agréable surprise. Elle traversa rapidement le salon, se dirigeant vers moi et disparut comme une vision céleste. »

« Elle se montra quatre fois et, la quatrième fois, avant de rentrer dans le cabinet, elle me frappa amicalement sur l'épaule et me donna un message pour ceux qu'elle avait laissés sur terre. »

Monsieur Marconi et le spiritisme

D'après le *Morning Leader* du 10 décembre, l'habile physicien, qui a fait faire tant de progrès à la télégraphie sans fil, viendrait de se convertir au spiritisme dans les conditions suivantes. Ce résultat aurait été obtenu par la princesse d'Antunni del Drago qui est non seulement une spirite convaincue, mais aussi médium remarquable. La première fois

qu'elle lui en parla, il se déclara résolument sceptique, mais accepta d'assister à une séance avec elle La princesse raconte que les seuls assistants étaient elle, Marconi et Politi Ils formèrent la chaîne autour d'une petite table et les phénomènes furent de telle nature, qu'en sortant, Marconi se déclara parfaitement convaincu de leur réalité et bien disposé à pousser à fond ses études sur le psychisme.

Société Américaine de Recherches psychiques

On sait que la branche Américaine de la S. P. R. s'est dissoute récemment, pour se reconstituer sous forme d'une section de l'*American Institut for scientific Research* et qu'elle a pour secrétaire James Hys'op, l'ami et le collaborateur de Richard Hodgson. Nous espérons que grâce à la valeur et à l'activité de ses membres, elle formera un heureux contraste avec la branche Anglaise de la S. P. R, qui, sauf le cas de Mme Verall, semble vouloir entrer dans une période de réaction ou tout au moins de somnolence.

Le premier numéro de son *Journal* vient de paraitre ; il est rédigé entièrement par Hyslop et nous promet de prochains Proceedings, complétant l'œuvre de Hodgson. Il contient une notice sur Hodgson, dans laquelle son auteur fait ressortir avec quelle conscience et quelle sévérité le regretté chercheur distinguait entre les faits susceptibles d'apporter une conviction intime à leurs témoins, et ceux que l'on pouvait présenter avec un caractère scientifique ou suffisant pour se faire admettre par de simples lecteurs.

C'est ainsi qu'il rappelle ce passage d'une lettre au colonel Bundy, en date de 1890 :

« Je m'intéresse plus que jamais aux recherches psychiques et il me semble fort probable qu'avant que quelques années se soient écoulées, il se produira dans le monde plus de nouveaux et décisifs témoignages que ceux qui résultent des travaux de notre société, en faveur de l'opinion spiritualiste qui admet la possibilité pour nos amis décédés de nous prouver, dans certaines conditions données, la continuité de leur existence. C'est ma conviction qu'une telle communication est possible, quoiqu'elle ne soit pas à beaucoup près aussi fréquente qu'on ne le pense dans la masse des spiritualistes. »

« Ce qu'il faut désirer à présent, c'est la franche sympathie et la collaboration de tous ceux qui partagent ou seraient enclins à partager cette conviction, aussi bien que celle de tous ceux qui pensent que de nouvelles recherches seraient de nature à aboutir à une autre conclusion. »

Malgré cela, ce ne fut qu'après sept ou huit ans de nouvelles recherches, qu'il se décida à proclamer sa croyance dans la démonstration scientifique de la vie future.

Les Apports

Les numéros de novembre et décembre 1906 de *Harbinger of Light* contiennent, comme les précédents, d'intéressants comptes rendus des

séances de Bailey chez M. Stanford. En outre, chacun d'eux renferme une grande planche hors texte, reproduisant les photographies des tablettes, cylindres, lampes, etc., apportés pendant les séances et destinés pour la plupart à remplacer la collection considérable, détruite par le tremblement de terre de San Francisco.

Dans la séance du 21 septembre, les apports consistèrent en une tablette avec inscription de Ninive, et une chaîne avec pièces de monnaies et un sachet contenant des amulettes, destinée à être portée en guise de collier par les femmes de l'Afrique Equatoriale. On sait que tous les renseignements sont donnés par les guides du médium, qui, en outre, font des conférences sur les objets apportés et sur des questions générales.

Dans la séance du 28 septembre, un clergyman avait apporté une semence de Mango, marquée à ses initiales. Elle se développa jusqu'à deux pouces en quelques minutes, après lesquelles le clergyman s'assura que la plante sortait bien de la semence qu'il avait apportée.

Le 5 octobre, l'apport consista en un grand nid.

Le 12, fut apporté un objet du Thibet, nommé *Tal*. Il est constitué par de nombreuses lanières de cuir, de couleur sombre, et est destiné à être porté sur la poitrine ou au bras. Un sachet suspendu à deux des courroies contient des amulettes et quelques feuilles sur lesquelles sont inscrites des prières, comme on en trouve sur les moulins à prières. Les lanières de cuir proviendraient de la queue des Yaks.

Le 19 octobre, un bel *oiseau* femelle de la Nouvelle Guinée fut apporté, ainsi qu'un *nid* avec deux *œufs* intacts.

Le mâle de ce premier oiseau fut apporté le 2 novembre, ainsi que le nid dans lequel il avait été surpris.

Enfin le 9 novembre, deux tablettes, dont chacune était renfermée dans une sorte de boîte, furent apportées, ainsi qu'une notable quantité de sable et de quartz d'une mine de Victoria, que les guides conseillèrent d'analyser.

On voit que les phénomènes d'apports continuent à se produire en présence de Bailey.

Nous apprenons que Madame Piper est à Londres et doit y séjourner environ un an.

Par compensation, M. James Hyslop annonce qu'il a fait avec une dame, médium indépendant qu'il désigne sous le pseudonyme de Madame Imead, femme d'un clergyman, des expériences du plus haut intérêt, dont il nous fait espérer la publication dans les Proceedings de la Nouvelle société américaine.

Dr DUSART.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

ÉCHANGE

PUBLICATIONS PERIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 57, faubourg St-Martin, Paris — Mensuelle—5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 61, rue de l'Avenir les Lilas (Seine) 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 23, rue Poussin. Paris-Aut. France 7 fr. Etranger, 8 fr.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10fr. Etr. 12fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, 265, à Mont-sur-Marchienne, Belgique 2 francs par an ; Etanger, 3 fr.

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Revue d'Etudes Psychiques, 6, rue Saulnier, Paris. France et Etranger, 8 fr.

Bulletin de la Société d'Etudes Pyschiques de Marseille, 41, rue de Rome. Prix 6 fr. par an.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an. Etranger: 6 fr. Chez M. Thomas, 25, rue du Faubourg Saint-Jean, à Nancy.

JOURNAUX PUBLIES A L'ETRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incomotrézo 19, Madrid, 3 fr. en Espagne.

Luce et Ombra, Milan. — Prix 5 fr. ; Etr nger, 6 francs. 18, Via Cappucini.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct[r] Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S[t], par G. STROWELL.

La Religion philosephicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2[a], Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Het Tœkomstig Leven. — De Bilt près Utrecht. Hollande. — Prix 3 florins par an.

N° 9. — 13e ANNÉE Prix du Numéro : 1 franc MARS 1907.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme



SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

40, Boulevard Exelmans, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnement **10 fr.** *par an en France.* — *Étranger* : **12 fr.**

RECHERCHES SUR LA MEDIUMNITE

par Gabriel DELANNE

Prix . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION . . . .

Première partie :

Le Phénomène Spirite et l'écriture Automatique des hystériques.

CHAPITRE I. — LA MÉDIUMNITÉ MÉCANIQUE. — Le Spiritisme est une science d'observation. — Le médium est l'instrument nécessaire pour établir les rapports entre les hommes et les esprits. — Influence de l'organisme sur les manifestations. — Automatisme de l'écriture. — Le cas du Docteur Cyriax. — Les explications des savants : Taine, le docteur Carpenter. Karl du Prel, Hartmann, Aksakof. — Les différents genres d'écriture. — En cercle, en spirale, à rebours. — L'écriture en miroir. — Différentes écritures du même médium. — Les cas du révérend Stainton Mosès, de Mansfield, de Kate Fox, de Madame Piper. — Ecritures entremêlées et en langues étrangères. — Il faut étudier les caractères qui séparent l'écriture automatique de celle produite par les esprits, désignée sous le nom d'écriture mécanique.

CHAPITRE II. — ETUDE SUR LA PERSONNALITÉ ET L'ÉCRITURE DES HYSTÉRIQUES. — Comment les psychologues contemporains envisagent la personnalité. — C'est une synthèse toujours variable des sensations qui arrivent par les sens. — Ce que l'on appelle l'inconscient. — La vie somnambulique et ses caractères. — Les recherches de M Binet. — L'écriture automatique des hystériques. — Faut-il croire à l'existence d'un personnage subconscient? — Tout se comprend aussi bien par une maladie de la mémoire.

CHAPITRE III. — LES EXPÉRIENCES DE M. P. JANET ET L'HYPOTHÈSE D'UN PERSONNAGE SUBCONSCIENT. — Pauvreté psychologique des hystériques. — Fausse personnalité créée par suggestion. — Fonctions de subconscience suivant M. Janet. — Discussion de cette hypothèse. — L'anesthésie et la distraction hystériques. — L'oubli chez les hystériques. — Les suggestions négatives. — Le rapport magnétique. — Il n'existe pas de personnage subconscient. — C'est l'âme qui subit des changements psychiques allotropiques. — Comparaison des hystériques et des médiums. — Il est contraire aux faits d'affirmer que les médiums sont nécessairement des hystériques.

Deuxième partie :

ANIMISME

Automatisme graphique naturel.— Influence de la Clairvoyance, de la transmission de pensée, de la télépathie, de la mémoire latente, de la prémonition, de l'âme des vivants.

CHAPITRE I. — L'AUTOMATISME NATUREL. Vrais et faux médiums. — Dès l'origine, des distinctions ont été faites par tous les écrivains qui ont étudié ce sujet. — Allan Kardec, Jackson, Davis, Hudson, Tuttle, Metzger. — L'automatisme étudié par MM. Salomons et Stein. — Exemples : Clélia. — Incohérence de ces messages. — Affirmations mensongères de l'automatisme. — Le mécanisme automatique de l'écriture est produit par le pouvoir moteur des idées. — L'inconscience tient à une inhibition de la mémoire, déterminée par la distraction ou un état hypnoïde. - Celui-ci est produit par auto-suggestion. — Démonstration de chacun de ces points. — D'où proviennent les renseignements qui semblent étrangers à l'écrivain. — Travail de l'âme pendant le sommeil. — Etats demi-somnambuliques pendant la veille. — Mémoire latente. — Exemples d'automatismes graphiques simulant parfaitement la médiumnité. — Les observations de M Flournoy. — Personnalités fictives créées par auto-suggestion.

CHAPITRE II. — AUTOMATISME, CLAIRVOYANCE, PRÉMONITION. — Nécessité de faire intervenir d'autres facteurs pour expliquer les faits constatés pendant l'automatisme. — Les expériences du professeur F. T. V. Patrick. — La clairvoyance repoussée par les savants. — Sa reconnaissance par la Société Anglaise de Recherches psychiques. — Les hypothèses des incrédules. — Ils veulent tout expliquer au moyen de cette faculté. — La clairvoyance à l'état de veille. — Le cas de Swedenborg. — Les expériences sur la divination des cartes —Les recherches de M. Rour. — Les expériences de M. Wilkins. — Les expériences du Dr William Grégory sur la lecture à travers les corps opaques. — Peut-on lire la pensée ? — Le cas du Docteur Quintard. — La clairvoyance pendant le sommeil ordinaire. — Vision des lieux éloignés. — Clairvoyance avertissant d'un danger. — Une mère qui retrouve son fils par clairvoyance. — Faits révélés par l'écriture automatique pouvant s'expliquer par la clairvoyance. — Un bijou et une somme d'argent retrouvés en rêve. — Songes clairvoyants et prémonitoires. — La lucidité pendant le sommeil magnétique. — Le cas de Sébastopol. — Lucidité d'une somnambule contrôlée par le téléphone. — Les recherches du Dr Backman. — Une expérience de Karl du Prel. — Conséquences des faits précédents. — Démonstration de l'existence de l'âme par la clairvoyance. — Le cas Wilmot. — Rapports de la clairvoyance avec l'automatisme. — L'automatisme pendant la transe — Les recherches du Dr Moroni et de M. Rossi Pagnoni. — Les faits que la clairvoyance ne peut expliquer. — Résumé.

CHAPITRE III. — AUTOMATISME ET SUGGESTION MENTALE. — La transmission de la pensée permet de comprendre le genre d'action exercé par les esprits sur les médiums. — Admission des faits. — Remarques sur les circonstances extérieures qui peuvent simuler la suggestion mentale. — La mémoire latente. — Le milieu psychique. — Véritable transmission mentale. — Transmission des sensations pendant l'état magnétique. — Transmission des idées à un sujet dans l'état magnétique. — Les travaux de la Société de Recherches psychiques. — Transmission de la volonté pendant l'état magnétique. — Ces faits se reproduisent pendant la veille. — Mesmer, Foissac, Du Potet, Lafontaine, Les Docteurs : Dusart, Ch. Richet, Héricourt, Gibert, Pierre Janet, etc. — Conditions nécessaires pour que la suggestion mentale puisse se produire entre magnétiseur et sujet.

Le Problème de l'Immortalité

(Suite) (1)

Nous avons constaté, — contrairement à l'opinion de M. Maeterlinck — que la mémoire, loin d'être une faculté fragile qui disparaîtrait sans laisser de traces, est, au contraire, fixée en nous d'une manière indélébile et que par l'emploi de divers procédés il est possible de montrer cette pérennité des souvenirs, qui survivent à tous les changements matériels de l'être.

Il ne faut pas se laisser tromper par l'oubli apparent du passé, qui est une condition essentielle de la mémoire. L'effacement des états de conscience antérieurs n'est pas absolu ; ils persistent en nous, et comme tous les phénomènes psychiques peuvent se ramener en dernière analyse à des mouvements, des vibrations, nous pourrons ressusciter ces états de conscience, chaque fois que nous redonnerons au périsprit, le mouvement vibratoire qu'il possédait au moment où le phénomène a été enregistré.

Si, vraiment, il existe dans l'être humain une partie fixe, stable, qui ne change pas substantiellement pendant la durée de la vie terrestre, si ce corps fluidique sert de médiateur pour transmettre à l'âme les impressions du monde physique, et réciproquement pour lui permettre d'agir extérieurement, alors nous comprendrons qu'il conserve des traces de toutes les sensations, comme de tous les états psychiques, car rien de ce qui agit sur un corps ne saurait plus s'anéantir. Des analogies très-nombreuses nous permettent de nous figurer grossièrement ce qui se passe réellement. De même que le cylindre d'un phonographe enregistre avec fidélité les mouvements rapides d'un stylet qui vibre sous l'influence de la voix humaine, de même que les impressions photographiques peuvent s'accumuler sans se confondre sur une plaque photographique, de même qu'un ruban d'acier fixe les moindres variations d'un champ magnétique, de même le périsprit accumule sans cesse les états dynamiques qui correspondent à chaque état physique du corps et à chaque stade de la vie mentale, car tout retentit en lui et s'y emmagasine indissolublement.

(1) Voir le n° de février p. 449.

C'est, en somme, un cas particulier de la loi de la conservation de l'énergie qui enseigne qu'un mouvement peut se transformer, mais qu'il ne s'anéantit jamais. Toutes les recherches de la physique moderne établissent indiscutablement qu'une force qui agit sur un corps, y laisse des traces ineffacables. Une tige de métal tirée, tordue, comprimée, électrisée, etc., subit un changement d'état moléculaire qui ne s'effacera plus ; la modification est intime, permanente, indélébile. Une expérience signalée par Draper, (1) rend le fait visible pour tous les yeux.

« Si l'on met, dit-il, sur un métal poli et froid, sur une lame neuve de rasoir, par exemple, un pain à cacheter, et qu'après avoir soufflé sur le métal on enlève le pain à cacheter, aucune inspection, si minutieuse qu'elle soit, ne pourra faire découvrir la moindre trace d'une figure quelconque sur l'acier poli ; mais, si l'on souffle de nouveau sur le métal, l'image spectrale du pain à cacheter reparaîtra, et cela aussi souvent qu'on voudra recommencer, même *plusieurs mois* après l'expérience... Une ombre n'est pas projetée sur un mur sans y laisser une trace durable ».

Incontestablement, la force qui agit sur un corps diminue d'intensité par suite des forces antagonistes qui la transforment, mais elle persiste toujours, puisque la somme d'énergie de l'univers est constante. L'amplitude des mouvements imprimés aux molécules d'un corps par une force étrangère, peut décroître, mais jamais jusqu'à disparaître complètement, c'est pourquoi un souvenir, qui n'est en fin de compte qu'un mouvement vibratoire du périsprit, ne peut s'annihiler jamais.

Pour que cette théorie soit vraie, il faut établir d'une manière irrécusable l'existence de ce corps fluidique ; il faut prouver rigoureusement qu'il fait partie intégrante de l'être humain pendant la vie et qu'il persiste après la mort. Or cette démonstration est faite aujourd'hui de manière à ne laisser aucun doute ; et c'est parce que M. Maeterlinck n'a pas compris l'immense portée des travaux de la *Société Anglaise de recherches psychiques*, qu'il n'arrive pas à imaginer ce qui a lieu après la mort. Voici le passage où l'auteur fait allusion aux recherches des savants anglais ; nous allons constater

(1) Draper. *Les Conflits de la Science et de la Religion.*

combien son appréciation des faits est superficielle, et même inexacte, bien qu'il admette la réalité des faits :

Depuis qu'elle existe, dit-il, l'humanité n'a pas avancé d'un pas sur la route du mystère que nous méditons. Toute question que nous posons à son sujet, ne touche plus, par aucun côté, semble-t-il, à la sphère dans laquelle notre intelligence s'est formée et se meut. Il n'y a peut-être aucun rapport possible ou imaginable entre l'organe qui pose la question et la réalité qui devrait y répondre. Les plus actives et les plus rigoureuses recherches de ces dernières années *ne nous ont rien appris*.(1) De savantes et consciencieuses sociétés psychiques, notamment en Angleterre, ont réuni un important ensemble de faits irréfutables qui prouve que la vie de l'être spirituel ou nerveux, peut continuer pendant un certain temps après la mort de l'être matériel. Nulle intelligence de bonne foi ne songe plus à nier la possibilité de ces faits étayés de documents et de témoignages aussi probants que ceux qui servent de fondement à nos plus solides convictions scientifiques. Mais tout cela déplace simplement de quelques lignes, de quelques heures, le commencement du mystère.

Notons, en passant, pour y revenir plus longuement tout à l'heure, que M. Maeterlinck ne s'occupe pas du *fantôme de vivant*, de celui qui sort du corps et y rentre pendant la durée de la vie, malgré l'intérêt que présente une semblable apparition ; tout de suite il arrive au fantôme du mort, et ce, pour conclure que si le phénomène est surprenant, il ne nous apprend cependant rien sur l'au-delà :

Si le fantôme d'une personne aimée, reconnaissable et apparemment si vivant que je lui adresse la parole, entre ce soir dans ma chambre à la minute même où la vie se sépare du corps à mille lieues de l'endroit où je me trouve, cela, sans doute, est bien étrange dans un monde dont nous ne comprenons pas le premier mot, mais cela montre au plus que l'âme, l'esprit, le souffle, la force nerveuse et insaisissable de la partie la plus subtile de notre matière *peut se détacher de celle-ci et lui survivre un instant*, comme la flamme d'une lampe qu'on éteint se détache parfois de la mèche et flotte un moment dans la nuit. Certes, le phénomène est étonnant ; mais étant donnée la nature de cette force spirituelle, il devrait nous étonner bien davantage qu'il ne se *présente pas fréquemment et à notre gré*, dans la plénitude de la vie. En tous cas, *il n'éclaire nullement la question*. Jamais un seul de ces phantasms n'a paru avoir la moindre conscience d'une vie nouvelle, d'une vie supra-terrestre et différente de celle que venait de quitter le corps dont il émanait. Au contraire, leur vie spirituelle à tous, à ce moment où elle devrait être pure puisqu'elle est débarrassée de la matière, semble fort inférieure à ce qu'elle était lorsque la matière l'enve-

(1) C'est nous qui soulignons dans tout ce passage.

loppait. La plupart poursuivent machinalement, dans une sorte d'hébétude somnambulique, les plus insignifiantes de leurs préoccupations habituelles. L'un cherche son chapeau oublié sur un meuble, l'autre s'inquiète d'une petite dette ou s'informe de l'heure. Et tous, peu après, alors que devrait commencer la survie véritable, *s'évaporent et disparaissent à jamais*. J'en conviens, cela ne prouve rien ni pour ni contre la survie possible. Nous ne savons si ces brèves apparitions sont les premières lueurs d'une autre existence ou les dernières de celle-ci. Peut-être que les morts profitent ainsi, faute de mieux, du dernier lien qui les unit et les rend encore sensibles à nos sens. Peut-être qu'ensuite ils continuent de vivre autour de nous, mais ne parviennent plus, malgré tous leurs efforts, à se faire reconnaître, ni à nous donner une idée de leur présence, parce que nous n'avons pas l'organe nécessaire pour les percevoir ; de même que tous nos efforts ne réussiraient pas à donner à un aveugle-né la moindre notion de la lumière ou des couleurs. En tous cas, il est certain que les enquêtes et les travaux de cette science nouvelle du « *Borderland* » comme l'appellent les Anglais, ont laissé le problème exactement au point où il se trouvait depuis les origines de la conscience humaine.

Il nous paraît difficile de se tromper plus complètement que ne le fait M. Maeterlinck ; et il ne sera pas difficile de le faire voir.

Tout d'abord, notre auteur, comme nous le disions plus haut, n'analyse pas les faits relatés par les savants anglais, ce qui est cependant d'une importance capitale, si l'on veut essayer de les comprendre. Faisons donc sommairement cet examen indispensable.

*
* *

1° En premier lieu, il faut le dire très nettement, il existe des hallucinations pures et simples, c'est-à dire que l'apparition est subjective, n'a aucune réalité extérieure au percipient, mais qu'elle est en relation avec un événement grave survenu au loin au parent ou à l'ami dont le voyant aperçoit l'image. On admet qu'il y a *action télépathique* de l'agent (1) sur le percipient, (2) que c'est la pensée du premier qui agit sur le second, à distance, pour produire l'hallucination de sa présence. Déjà, ici, le *quelque chose* qui émane de l'opérateur ne ressemble plus à aucune des formes de l'énergie que nous connaissons, telles que la lumière ou l'électricité, car cet agent semble indépendant de la distance, va directement à son but d'un antipode

(1) On appelle agent celui dont la pensée, consciemment ou non, agit à distance.

(2) On appelle percipient, celui qui subit l'action de cette pensée.

à l'autre, sans se réfléchir ou se réfracter, et l'intensité de son action ne paraît pas décroître avec le carré de la distance comme cela a lieu pour les forces physiques. De plus, cet agent semble ne pas agir sur les sens, mais sur l'être intérieur, puisque l'hallucination est un phénomène interne. Ce sont là des circonstances inexplicables pour la science actuelle et dans lesquelles intervient un rayonnement *animique*, qui témoigne qu'il existe dans l'être humain, indépendemment des forces physico-chimiques, une autre puissance, un mode d'action qui n'est plus limité par l'espace et le temps, en un mot une manifestation supra-physique.

2° L'action télépathique est *élective*, c'est-à-dire qu'elle n'agit pas indifféremment sur tous les êtres humains. Elle n'a d'action que sur certains individus : ceux qui sont *en rapport* avec l'agent. Ces règles sont déduites des recherches expérimentales faites sur la transmission de la pensée. On peut penser qu'il faut une sorte de synchronisme vibratoire du périsprit entre l'agent et le percipient pour qu'il y ait télépathie.

Notons encore que ce rapport n'est pas constant; de sorte qu'un sujet ne recevra pas nécessairement toutes les influences télépathiques auxquelles il serait sensible si le rapport existait toujours entre lui et les agents. On conçoit dès lors qu'un phénomène qui exige des conditions aussi multiples et aussi délicates, ne se réalise que rarement dans toute sa plénitude.

3° Il faut noter encore qu'une même action télépathique, agissant sur des percipients différents, ne produit pas les mêmes effets; les uns auront un pressentiment, éprouveront une angoisse, un malaise indéterminé ; d'autres ressentiront une impulsion irrésistible qui les obligera à retourner chez eux ou à se rendre vers l'agent ; enfin certains seront atteints d'hallucinations auditives alors qu'elles seront visuelles pour le plus grand nombre. Il est probable que la diversité des résultats est due à la variété des types psycho-physiologiques auxquels appartiennent les percipients, puisqu'on classe les hommes en types sensitifs, moteurs, auditifs ou visuels.

4° L'observation établit que l'action télépathique peut produire la *clairvoyance* du sujet, c'est-à-dire la vision, à grande distance, indépendemment de l'obscurité et des obstacles interposés. Nous sommes, dans ce cas, en présence d'une seconde faculté *animique*, puisque l'organe physiologique de la vision est inutilisé.

5° Cette clairvoyance se constate également pour les événements passés, et les faits relatifs à cette vision rétrospective sont classés sous les noms de *rétrocognition et Psychométrie*. Lorsque la clairvoyance s'exerce dans l'avenir, elle prend le nom de *prémonition*.

6° De l'ensemble des faits de télépathie, de clairvoyance, de rétrocognition et de prémonition, il résulte clairement que l'être humain possède des pouvoirs, des facultés absolument inexplicables par les lois physiques ou physiologiques actuellement connues. Ces manifestations sont transcendantes ; elles impliquent la présence en nous d'un être qui, momentanément, pendant la vie, peut s'affranchir des lois terrestres qui gouvernent la matière. (1)

L'âme existe donc, et l'induction la plus légitime permet d'inférer que puisqu'elle possède des pouvoirs supra-terrestres, c'est qu'elle n'est pas engendrée par la matière, dès lors la destruction du corps ne portera aucune atteinte à son intégrité. Si déjà, ici-bas, l'âme emprisonnée dans la matière peut s'affranchir momentanément des entraves des sens pour voir au loin ou pénétrer dans la nuit qui nous cache le passé ou l'avenir, la disparition du corps ne peut que donner plus d'essor à ces facultés, et la vie de l'au-delà, si elle existe, se prévoit plus complète, plus développée que celle d'ici bas.

Il est très curieux de constater qu'un penseur spiritualiste d'un esprit aussi éminent que M. Maeterlinck ait passé à côté de ces faits sans en comprendre l'immense portée. Mais là ne se bornent pas ses omissions. Les *Proceedings* de la société anglaise renferment une quantité de faits qui ne s'expliquent plus du tout par des hallucinations télépathiques, car les apparitions sont de véritables êtres objectifs, dont l'existence dans l'espace est incontestable.

Les savants anglais ont bien compris que l'explication télépathique ne convient pas à tous les cas car, suivant F. Myers, « ce n'est pas une clef qui ouvre toutes les serrures ». Enumérons rapidement les phénomènes pour lesquels il faut admettre une sortie de l'âme en dehors du corps, un exode de l'être animique, un véritable dédoublement.

1° Il existe un certain nombre d'exemples dans lesquels l'agent et le percipient sont visibles l'un pour l'autre.

(1) Les exemples détaillés de chacune de ces catégories de phénomènes seront donnés dans un livre que nous préparons, qui aura pour titre : *Les Apparitions matérialisées des vivants et des morts.*

L'hypothèse d'une action télépathique réciproque semble difficile à soutenir, car non seulement l'agent voit le percipient et en est vu, mais il perçoit en même temps les objets environnants, le lieu où se tient le percipient et, de plus, très-fréquemment, il a conscience de s'être dégagé, d'avoir franchi la distance qui le séparait du sujet, et conserve le souvenir de cette extériorisation.

2° Dans d'autres cas, l'apparition est visible simultanément ou séparément par plusieurs personnes qui la décrivent d'une manière identique. Cette vision *collective* semble bien une preuve de l'objectivité du fantôme de vivant, puisque dans les cas d'hallucinations télépathiques, l'action de l'agent agit différemment sur les percipients.

3° Mais le doute sur la nature réelle du phénomène disparaît complètement si l'on constate des actions physiques durables exercées par le double, telles que l'ouverture d'une porte fermée tout d'abord, et qui reste ouverte, le transport d'un objet, ou de l'écriture produite par le fantôme. Tous ces faits ont été observés assez souvent pour que l'on puisse affirmer leur absolue réalité.

4° Il existe une autre classe de phénomènes où nulle action télépathique n'est exercée, parce que l'agent ne passe par aucune crise, ne pense particulièrement à personne et, cependant, son double est vu par un certain nombre d'individus qui ne sont en rapport avec lui, ni par l'amitié, ni par la parenté. Avec ces exemples nous entrons dans l'extériorisation physiologique proprement dite, celle que les études expérimentales de M. de Rochas nous ont fait connaître, qui complètent si heureusement les faits dus seulement à l'observation.

Quels sont les traits généraux de tous ces fantômes réels ? En premier lieu, ils reproduisent avec une fidélité absolue le corps physique de l'agent, comme traits, taille, couleur des yeux, des cheveux, etc. Deuxièmement, ils sont *vêtus* comme l'être vivant lui-même ou recouverts de draperies. La substance de ces corps est impondérable, parce qu'elle se déplace avec la rapidité de l'électricité et traverse tous les obstacles matériels. Ce ne sont pas de simples images dénuées d'intelligence, car elles agissent souvent avec conscience et volonté, exactement comme pourrait le faire l'être humain qu'elles représentent.

Si l'on veut bien tenir compte des très nombreuses observations

faites par les psychistes et les spirites sur les fantômes de vivants, on verra :

5° Comment se produit l'extériorisation de la sensibilité, de la motricité, de la forme et de l'intelligence avec des sujets aptes à produire ces phénomènes. M. de Rochas a signalé la solidarité qui existe entre le corps et son double, en montrant qu'une écorchure faite sur une photographie chargée de la sensibilité du sujet se reproduisait sur sa peau, en y laissant un stigmate bien visible.

6° L'extériorisation des mains d'Eusapia a été observée des centaines de fois : 1° Par les déplacements produits à distance par sa main fluidique ; 2° par les empreintes laissées par cette main dynamique et fantômale sur du noir de fumée et sur de la terre glaise. Dans ce dernier cas, on a observé que ce n'était pas un simple dessin qui s'imprimait sur la substance plastique, mais un véritable membre qui pénétrait la matière, et que ce membre avait une *conformation anatomique identique* à celle du corps. Des observations analogues ont été faites pour d'autres parties du corps avec Eglinton et Mme d'Espérance.

Le double n'est donc pas une sorte d'image virtuelle ; il est une émanation complète et volumineuse de toutes les parties de l'être humain, en un mot c'est un sosie fluidique absolu du corps matériel. Est-ce tout ? Avons-nous sous les yeux le tableau complet des preuves en faveur de l'action extra-corporelle de l'être humain ? Non, pas encore.

7° On a constaté le dédoublement involontaire et inconscient de l'être humain par la photographie, qui établit que même à l'état invisible, le corps fluidique a assez de réalité pour agir sur les sels d'argent par une activité qui lui est propre. (Paulucci, Glandinning, de Rochas).

8° Des *expériences* ont été faites pour obtenir la preuve photographique du dédoublement volontaire, et elles ont réussi, témoin les résultats obtenus par MM. Istrati et Hasdeu, le capitaine Volpi, etc.

9° Enfin, Varley et Crookes ont obtenu une preuve absolue du dédoublement en faisant parcourir le corps de Mme Fay par un courant électrique, qui aurait signalé le moindre déplacement du sujet, accusé par un galvanomètre, et cependant le double de cette dame s'est montré *tenant un livre à la main* à l'ouverture du cabinet où reposait son corps plongé dans une trance profonde.

Ce formidable ensemble de faits, cette documentation si riche a été négligée par M. Maeterlinck et, dès lors, il n'est pas étonnant qu'il ne puisse se faire aucune idée de l'âme humaine, puisqu'il n'en connaît ni la véritable nature, ni les manifestations extra-corporelles. Mais le moment est venu où nul ne pourra désormais traiter cette question de l'immortalité s'il n'a pas une connaissance approfondie des découvertes que l'on doit au spiritisme.

Nous verrons la prochaine fois que les manifestations *post-mortem* de l'esprit sont du même ordre, de la même nature que celles de l'âme incarnée. Il ne saurait en être autrement, car l'âme d'un vivant, sortie momentanément de son corps, se trouve dans l'espace, *exactement dans la même situation et de la même manière qu'elle s'y trouvera lorsque la séparation sera définitive*. Elle pourra donc agir ; soit télépatiquement sur un sujet qu'on appellera médium, soit physiquement, par une matérialisation analogue à celle observée pendant le dédoublement du vivant. Ce sont là des faits nombreux et irrécusables qui montrent la continuité de l'action animique pendant la vie ou après la mort, et l'on constate alors que l'esprit n'est pas « comme la flamme d'une lampe qui flotte un instant dans la nuit » avant de s'éteindre, mais une unité indestructible qui continue d'être, sans que le formidable phénomène de la mort l'ait atteinte dans son essence intime, ou ait oblitéré ses facultés intellectuelles.

GABRIEL DELANNE

(A Suivre)

Preuves de l'Identité de personnalités psychiques

(Suite et fin) (1)

Louis Naude

J'en suis, je crois, Messieurs, à la septième manifestation contrôlée. Ne voulant pas abuser de votre attention, je serai plus bref sur celles dont le résumé va suivre. Elles sont pourtant tout aussi

(1) Voir le nº de février p. 488.

intéressantes par leurs résultats. La huitième a été très courte. Je transcris :

D. — Qui êtes-vous ?

R. — Louis Naude.

D. — Quelle est votre profession ?

R. — Facteur.

D. — Dans quelle localité ?

R. — Lardoize.

D. — Quel département ?

(La réponse, ici, est un peu confuse. On distingue les lettres *a r d*. Si bien que les uns croient que l'esprit a voulu dire *Ardèche* et les autres *Gard*. Mais comme on attendait un autre esprit, on passe rapidement sur ce détail et on demande à Louis Naude où il est mort. Il répond :

R. — Dans le Rhône. Mon corps a été retrouvé à Arles.

D. — Il y a longtemps.

R. — Trois ans.

Je suis resté quelque temps sans chercher à contrôler cette communication qui avait paru peu remarquable. En consultant le *Dictionnaire des communes*, j'ai trouvé dans l'Ardèche une localité du nom d'Ardoix et dans le Gard un hameau du nom de Lardoize, rattaché à la commune de Laudun. Je me suis décidé à écrire dans les deux. Le maire d'Ardoix n'avait jamais entendu parler d'un facteur appelé Louis Naude; mais voici la réponse du maire de Laudun qui est également maire de Lardoize :

Laudun, le 6 septembre 1906.

Monsieur,

Répondant à votre honorée en date du 27 août écoulé, concernant le sieur Louis Naude, ancien facteur au P. L. M., j'ai l'honneur de vous faire connaître que depuis le départ de cet employé, qui remonte en mars 1903, je n'ai eu aucun renseignement précis sur son compte.

Madame Louis Naude a, depuis lors, quitté la localité ; néanmoins, j'ai pu me procurer son adresse actuelle et me fais un devoir de vous la transmettre ci-après, etc...

Pour le maire empêché, le secrétaire,
SOGNIER.

Je n'ai pas cru devoir écrire à Mme Naude, ne voulant pas pousser ces recherches jusqu'à l'indiscrétion ; pour la même raison, je passe son adresse sous silence. Il suffit de savoir que Louis Naude a réellement existé, qu'il a été facteur et qu'il a habité une

localité nommé Lardoize. C'est ce qu'avait dit la personnalité errante et invisible qui s'était manifestée à nous ; c'est ce que M. le maire de Laudun a confirmé.

Jean de Boutary

Voici une neuvième communication, très curieuse.

L'esprit dit se nommer Jean de Boutary et avoir vécu sous la Régence. Son langage est celui d'un jeune seigneur, un peu dissipé, de caractère léger et passablement sceptique.

On lui demande quelle était son occupation principale. Il répond :

— Je fréquentais la haute société.

— Qui fréquentiez-vous ? Voulez-vous avoir l'obligeance de citer un nom ?

— Le cardinal Dubois.

— Et le peuple, le fréquentiez-vous ?

— Je ne connaissais du peuple que les jolies filles.

On demande à Jean de Boutary où il est né. Il dit que c'est à Montauban et qu'il partageait son existence entre cette ville et Paris.

— Avez-vous des descendants ? questionne-t-on.

Il répond affirmativement.

— Mais, dit-il, ils ne portent pas tout à fait mon nom. Ils s'appellent Dubois de Boutary.

— Et où demeurent-ils ?

— A Montech (Tarn-et-Garonne).

Aucun membre du groupe n'avait entendu parler de Montech. On consulte un ouvrage et l'on constate que cette localité existe, qu'elle est bien située dans le département de Tarn-et-Garonne. J'écris à M. le maire de Montech et quelques jours après je reçois la réponse suivante, portant l'en-tête de la mairie :

Monsieur,

Il existe à Montech deux familles du nom de Boutary, l'une de Lafon-Boutary et l'autre Dubois de Boutary.

Je crois bien que la famille de Lafon-Boutary est sortie de Montauban, mais celle de M. Dubois de Boutary doit être, si je ne me trompe, originaire de Montech.

Ces deux familles ont des représentants dans la commune et vous pouvez vous y adresser.

Recevez, etc.

P. le Maire,
Signature illisible.

Je n'ai pas jugé nécessaire d'importuner ces deux familles ; cette lettre confirme suffisamment les indications de Jean de Boutary. Voilà encore une communication qui ne peut guère s'expliquer par la mnémotechnie, ni par le souvenir latent.

Mais la plus extraordinaire n'est pas celle là. Elle émane d'un esprit nommé Simonne. Il faut que je vous fasse faire connaissance avec Simonne.

Simonne de Lewitz

La personnalité qui prend ce nom dit être celle d'une fille morte à l'âge de 15 ans,il y a une centaine d'années.

Elle est spirituelle, bavarde, curieuse à l'excès, et l'usage de la langue verte lui paraît familier. Elle dit appartenir à une famille de Lewitz, qui a émigré pendant la Révolution, et avoir été élevée chez une tante, à Bruxelles. Elle avoue, du reste, avoir été très mal élevée, en la compagnie de domestiques, qui lui apprenaient à jurer. Celui qu'elle préférait s'appelait Pierre, le jardinier, qu'elle a retrouvé dans l'au-delà.

Simonne n'a jamais pu ou voulu donner de renseignements pouvant servir à établir son identité ; un de ses défauts est d'être volontaire et de troubler les séances par des plaisanteries souvent inconvenantes. Voici les deux séances les plus intéressantes qu'elle nous ait données.

Séance du 15 juin

D. — Puisque vous ne voulez rien nous dire sur vous aujourd'hui, parlez-nous de Pierre. Quel était son nom de famille ?

R. — Batoix.

D. — Avait-il des enfants ?

R. — Oui, cinq.

D. — Comment s'appelaient-ils ?

(Simonne cite plusieurs prénoms, parmi lesquels celui de *Jean*).

D. — Jean a t-il aussi laissé des enfants ?

R. — Je crois que oui. Je vous répondrai là-dessus demain.

D. — Pourquoi pas aujourd'hui ?

R. — C'est mon affaire.

Séance suivante

D. — Vous pouvez nous dire si Jean, le fils de Pierre Batoix, a laissé des enfants ?

R. — Oui.

D. — A-t-il actuellement des descendants ?

R. — Je vous crois !

D. — Alors, il y a encore des Batoix ?

R. — Non. Ils s'appellent Louvet. La mère a épousé un Louvet.

D. — M'autorisez-vous à écrire à ce Louvet, pour savoir si vous ne me trompez pas ?

R. — Il ne vous répondra pas.

E. — Pourquoi ?

R. — Il est mort.

D. — Je me doutais bien que vous vous moquiez de nous.

R. — Mais pas du tout ! Sa femme existe encore.

D. — Et elle s'appelle Mme Louvet ?

R. — Sans doute. Comment voulez-vous qu'elle s'appelle ?

D. — A-t-elle des enfants ?

R. — Oui.

D. — Combien ?

R. — Douze.

D. — Simonne, je crois de plus en plus que vous vous moquez de nous.

R. — Si vous ne me croyez pas, écrivez au maire.

D. — Alors, dites-moi le nom de la commune.

R. — Acquin.

D. — Je ne connais pas de localité de ce nom.

R. — Ecrivez toujours.

D. — En ce cas, dites-moi aussi le nom du bureau de poste.

R. — Lumbres.

D. — Ce sont des noms fantastiques que vous nous dites là. Si j'écris au maire d'Acquin, par Lumbres, vous croyez que j'aurai une réponse ?

R. — Je n'en sais rien, moi ; je ne suis pas son secrétaire. Mais écrivez tout de même.

Le lendemain, je consulte un *Dictionnaire des communes*, et je trouve, très surpris, le nom de Acquin, commune dépendant du bureau de poste de Lumbres (Pas-de-Calais). J'écris au maire d'Acquin. La réponse, la voici :

Acquin, le 28 juin 1906.

Monsieur,

La veuve Louvet habite toujours la commune d'Acquin. Plusieurs de ses nombreux enfants sont placés, mais elle en a encore huit, tous jeunes,

à sa charge. Elle est bien digne d'intérêt étant donné surtout que sa santé est fort précaire.

Veuillez agréer, etc.

MASSON, Maire.

Après cela, la théorie du souvenir latent est, semble-t-il, bien malade, et je pourrais interrompre ici mes citations. Mais pendant que je vous entretiens de Simonne, permettez-moi de citer encore ce qui suit.

Elisabeth de Lewitz

Simone a parlé de nous, paraît-il, à tous les membres de sa famille qui l'ont rejointe ou qu'elle a retrouvés dans l'au-delà. Elle possède notamment une sœur qui se nomme Elisabeth de Lewitz, et qui a vécu beaucoup plus longtemps que notre petite amie. Elle a brillé, nous a-t-elle dit, au temps de Louis-Philippe, et cette noble dame, poussée par la curiosité, n'a pas dédaigné d'assister à l'une de nos séances. Ces communications entre les esprits et les vivants lui semblaient extraordinaires autant qu'à nous. Elle nous a adressé plusieurs questions et a répondu aux nôtres. En échange de cette interview, nous l'avons priée de nous dire s'il existait encore des descendants de sa famille, chose sur laquelle Simonne, plus insouciante, n'avait pu nous renseigner.

Elisabeth de Lewitz a hésité un peu, puis a répondu affirmativement. Mais elle a ajouté :

— Je ne sais si je dois vous dire leur nom.

— Pourquoi ?

— Ils ne sont pas nobles.

— Qu'à cela ne tienne, ai-je répondu. Nous ne le sommes pas non plus. Dites-nous donc ce nom.

La table resta un moment un pied en l'air, puis elle frappa les lettres suivantes :

— *Affra.*

— Et où demeure cette famille Affra ? demandai-je.

— A Perpignan, répondit l'esprit.

— Quelle rue ? Quel numéro ?

— Rue Neuve, numéro 8.

Nous ne savions pas du tout s'il existait une rue Neuve à Perpignan, et le nom de *Affra* nous paraissait bien fantaisiste. Par acquit de conscience, j'écrivis toutefois à la mairie de Perpignan afin de savoir si une famille Affra avait logé à cette adresse. Je vais

donner lecture de la réponse, portant l'en-tête du secrétariat de la ville.

Perpignan, le 30 août 1906.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer en réponse à votre lettre du 27 courant, qu'il existe à Perpignan une famille du nom de Affre, et non Affra.

M. Affre est notaire à Perpignan, rue Neuve, 8.

Veuillez agréer, etc.

Pour le maire, le conseiller municipal délégué.
(Signature illisible).

Vous le voyez, il n'y avait qu'une erreur d'une lettre, et cette erreur s'explique facilement. Dans l'alphabet typtologique, la lettre *a* s'exprime par un seul coup, comme le mot *oui*. Souvent, après l'énoncé d'une lettre, nous demandions : « Est-ce bien cela ? » Et la table répondait : « Oui ». Il est probable qu'après la lettre *r*, dans le nom de Affre, nous avons posé cette question. La table ayant répondu « oui », nous avons probablement pris ce *oui* pour un *a*. De là cette erreur, absolument insignifiante, car Affra ou Affre, cela se ressemble beaucoup, surtout à deux pas de la frontière espagnole.

*
* *

Voilà donc onze communications psychiques confirmées par des preuves. J'en aurais beaucoup d'autres à raconter. Il en est parmi ces dernières qui viennent de personnalités absolument remarquables et qui contiennent des renseignements précieux sur l'au-delà, sur la vie psychique, sur le rôle des fluides, etc. Ces renseignements sont d'autant plus intéressants pour nous que nous croyons connaître ceux qui nous les ont fournis. Mais cela sortirait de mon cadre, je m'en tiendrai là pour l'instant, en vous laissant le soin de conclure.

Pour moi, je me bornerai à dire ceci : si l'on peut me fournir, pour expliquer ces phénomènes, une version plus acceptable que la version spiritualiste, je l'attends. Mais, retournant aux matérialistes et aux dogmatistes leurs objections, je constate qu'ils ne peuvent les expliquer que par des hypothèses, et entre des hypothèses et des faits contrôlés, je choisis les faits, quelque surprenants qu'ils paraissent.

X.

*
* *

Il est certain que si les groupes spirites ouvraient partout des enquêtes

semblables, ils rendraient à la doctrine spirite d'inestimables services, en accumulant des documents qui réduiraient nos adversaires au silence.

Nous sommes reconnaissants à M. X de ses efforts, et à la Société psychique Nacéienne d'avoir porté à la connaissance du public les remarquables preuves d'identité qui ont été si sérieusement contrôlées. Puisse leur exemple être suivi dans les nombreux centres où l'on étudie les manifestations de l'au-delà.

G. D.

L'interprétation catholique peut-elle se différencier de l'explication spirite ?

C'est la question qui me vint naturellement à l'esprit, au sortir d'une conférence où M. Gaston Méry nous parlait de phénomènes qu'il a personnellement étudiés.

A l'Athénée St-Germain, où cette conférence eut lieu le 5 février dernier, j'avais été attiré par l'espoir d'entendre l'orateur interpréter les phénomènes de matérialisations dont il avait été témoin. Ma déception fut grande, car aucune allusion ne fut faite de ce côté-là et j'ignorais la magnifique compensation que l'orateur devait nous donner, qulques jours plus tard, à l'hôtel des Sociétés Savantes, en affirmant sans réserves la réalité des matérialisations

M. Méry est agréable à entendre, il appartient à cette catégorie de conférenciers qui conversent avec le public comme on cause à un ami, c'est simple, clair, et on se repose en l'écoutant.

Je n'ai pas l'intention d'analyser sa conférence et j'en arrive de suite à la conclusion : — Toute une série de phénomènes oblige l'homme de bonne foi à reconnaître l'existence d'une force mue par des volontés intelligentes. — Qu'est-ce que cette force ? — Quelles sont ces intelligences ? Voilà le problème posé devant nous..

M. Méry examinant les trois théories — spirite, occultiste, catholique, rejette les deux premières au bénéfice de la troisième qui seule, paraît-il, explique tout. Cette théorie, vous la devinez, c'est celle des bons et des mauvais anges, n'agissant qu'avec la permission de Dieu.

Il me semble bien que le conférencier n'a pas réussi à établir une distinction entre son interprétation et celle du spiritisme, car enfin, bons et mauvais anges, bons et mauvais esprits, cela constitue une différence de mots dans une similitude de termes. Seulement il y a dans la mentalité du catholique une sainte candeur qui simplifie tout dans l'absolu. Il y a Dieu et le diable, deux forces opposées, mais équivalentes ; il y a le ciel et l'enfer ; il y a les bons et les mauvais.. etc... Eh, mon Dieu, chacun est sincère, chacun se croit dans le vrai et nous croyons *bonne* notre conception particulière ; mais il n'y a que la mentalité innocente du catholique pour accaparer cet honnête adjectif — *bon* — et s'en faire un monopole. Il a ses *bons livres*, sa *bonne presse*, ses personnes *bien pensantes* ; il n'y a que lui pour sous-entendre sa conception qui peut se formuler ainsi : — Les bons, c'est nous ; les mauvais, ce sont les autres. Tandis que nous ne voyons, dans les opinions opposées, que l'attitude légitime d'adversaires convaincus, le catholique voit toujours, contre lui, les *ennemis de Dieu*, ou *la rage de Satan*.

Dans l'espèce, M. Méry est parvenu à cette distinction : — Avec la permission de Dieu, le catholicisme obtient de *bons* phénomènes ; avec la même permission, le spiritisme n'obtient que ce qu'il mérite, des ordures et des mensonges. C'est bien cela : — Pour nous.... Anges purs, anges radieux... ! ! Pour les autres, le menteur des menteurs, le démon.

Nous reviendrons tout à l'heure sur cette question de fait, mais nous remarquons que cela ne saurait constituer une différence d'interprétation, puisque catholiques et spirites aboutissent à la même conclusion : — Preuve irrécusable de l'existence d'intelligences extérieures à notre monde. Et M. G. Méry n'a point failli à cette conclusion, car il nous a bien dit, en finissant, que tout libre penseur de bonne foi serait amené, par l'étude expérimentale, à reconnaître l'influence du malin dans l'au delà. Or, je vous le demande, quel progrès plus moralisateur peut-on souhaiter à notre époque que cette constatation d'un au-delà, qui ruinerait de fond en comble le savant échafaudage de la philosophie athée ? Ainsi le menteur des menteurs travaille, en personne, à la vérité sainte, parce que les spirites l'évoquent. Nous avions déjà le diable plus fort que Dieu ; voici maintenant les spirites plus malins que le diable, M. Méry nous flatte.

En quoi les bons et les mauvais anges peuvent-ils différer des bons et des mauvais esprits ? — Les anges ne sont-ils pas des esprits ? Il faut vraiment porter sur ses épaules les lourdes entraves du dogme, pour dire que le catholicisme rend compte de faits que la doctrine spirite n'explique pas. Les faits sont identiques de part et d'autre et les deux doctrines ne se contredisent en rien. L'évolution des êtres et des idées doit tendre à la fusion et à l'harmonie, pourquoi donc ne pas prendre la ligne droite ? — Les hommes ont la manie des chemins détournés, pourquoi ? Pourquoi l'orgueil humain préfère-t-il le geste du combat à l'attitude fraternelle et conciliante ? Eh, M. Méry... ! qu'il nous serait facile d'être avec vous ! Que le catholicisme est beau, — dans les conférences,— et que, facilement, la masse en retiendrait l'esprit.... si le dogme n'en fermait la porte impitoyablement. Et que vous nous avez donné une fausse définition du dogme ! Oui, vous l'avez mal défendu, en le justifiant par notre inaptitude à pénétrer le mystère. —Mais c'est précisément parce qu'on a voulu trop pénétrer dans le mystère, c'est parce que les prêtres l'ont enfermé dans des formules trop précises que le dogme expire devant les révoltes de la raison. C'est parce qu'on a tenu à le trop définir, autrefois, qu'aujourd'hui il se cache, et n'opère plus que dans l'ombre. Le dogme avait la prétention d'être immuable et, sous nos yeux, une même génération le voit éclore, se modifier et périr. Et si notre conscience se refuse, ce n'est pas à l'obligation de croire au mystère, c'est à l'impossibilité de croire à ces contradictions venant de Dieu. Car il ne suffit pas d'avoir votre dogme sur les lèvres, il faut, pour éviter vos anathèmes, que la conviction soit enracinée au plus profond de notre conscience intime ; or aucune suggestion, même divine, ne peut opérer ce miracle en nous.

Passons au fait. Le Spiritisme est à chaque page de l'histoire du Christianisme. Si vous voulez que quelque chose reste debout de l'ancienne croyance, ne l'excommuniez pas. Le jour où vous aurez jeté cette malédiction vous sentirez cette robe de Nessus enfoncée dans votre chair au point que vous ne pourrez plus l'arracher, qu'en vous dépouillant jusqu'aux muscles.

La thèse de M. Gaston Méry était-celle ci : — Au fond de toute manifestation Spirite ne se rencontre que le désir d'*épater*, de mystifier. Jamais la moindre pensée consolatrice, jamais le désir de sou-

lager une souffrance, jamais aucune preuve d'identité. Selon Mr Méry, la manifestation devrait être capable de répondre à toutes les exigences : si un désincarné se manifeste, il doit le faire avec la mémoire intégrale d'un homme en chair et en os, si la preuve n'est pas éclatante il n'y a, pour expliquer cela, que sa théorie du mauvais ange, le menteur des menteurs, capable de ruse et de divination, mais incapable de durer, n'ayant pas, pour cela, la permission de Dieu.

Il n'est pas difficile de réfuter tout cela. Il est évident que M. Méry a pu faire un choix de faits favorables à sa thèse ; qu'est-ce que cela, à coté de tant d'autres manifestations consolantes ?

Si les faits du catholicisme étaient sans alliage, ils n'auraient pas, eux-mêmes, donné lieu à des critiques semblables ; et, en effet, ils présentent les mêmes lacunes. Les actes des apôtres nous font voir que l'Esprit, parlant des langues étrangères, avait peu de prise sur les foules qui disaient : — *c'est qu'ils ont bu du vin doux*. La descente du *Saint* Esprit n'est pas un fait spécial aux apôtres, puisque : — Le Saint-Esprit descendait sur tous ceux qui écoutaient Pierre (Act. ch. X v. 44-45). Les Gentils recevaient le St-Esprit aussi bien que les apôtres.

Evidemment le temps a grossi la légende. L'imagination, les exagérations pieuses, la poésie, la représentation picturale ont fait de cet événement une tradition historique colossale et tout à fait transcendante ; mais revenons au texte des apôtres, ceux-ci nous diront : « Cecidit Spiritus sanctus super eos, sicut et in nos in initio » (Act. XI, 15) Le St-Esprit descendait sur les gentils de la même manière qu'il descendait sur nous au commencement.

Les inspirations étaient quelquefois trompeuses, puisque St Paul écrit : — Et de peur que je m'élevasse trop haut à cause de l'excellence de mes révélations il m'a été mis, comme un aiguillon dans la chair, un ange de Satan pour me souffleter. —

Les prophètes de l'ancien testament ne différaient en rien des sujets lucides de nos jours. Samuel dit : — Ceux qu'on appelle aujourd'hui les prophètes s'appelaient autrefois des voyants. Quant à la prophétie, St Paul entend, par là, une simple lecture de pensée, comme il ressort clairement des textes.

Ces phénomènes ne se différenciaient pas beaucoup de ceux qu'on obtenait du côté des païens. A une époque où le mot démon était

synonyme d'esprit — car on parlait alors des bons démons, des pieux démons,— les pères de l'église commencent à parler de bons et de mauvais anges ou esprits. Tertullien écrit : — Si les magiciens font paraître des fantômes, évoquent les âmes des morts : s'ils font rendre des oracles à des enfants ou à des tables, s'ils savent envoyer des songes, les *esprits* feront la même chose et vos dieux ne font rien de plus que les anges et les esprits. —

Je voudrais croire aussi que les faits transcendants rapportés dans les vies des saints étaient fort au dessus des faits spirites, mais leurs supérieurs, témoins immédiats, n'en ont pas jugé ainsi. De ce qu'ils voyaient, ils concluaient à la possession diabolique ; les malheureuses femmes étaient soupçonnées de malice et d'hypocrisie ; les plus sublimes, telles que Ste Thérèse et Marie d'Agréda ne pouvaient échapper à cette suspicion, elles étaient souvent torturées, emprisonnées et privées des sacrements, ce n'était qu'après leur mort que se formaient les légendes de sainteté.

Marie d'Agréda écrivit un gros volume en vingt jours ; un confesseur le lui fit brûler ; plus tard un autre lui ordonna de le refaire. Que devient la révélation traitée avec un pareil sans gêne ? Pour cette sainte, on alla jusqu'à lui interdire la prière. Quant à l'œuvre elle-même, elle est différemment jugée, et nous pouvons mettre sous les regards de M. Méry les appréciations de deux auteurs catholiques, qui ne sont pas du tout schismatiques. Voici ce jugement :

Selon Gôrres

La lumière qui l'éclairait lui vint d'une région plus élevée et l'esprit l'emporta à une hauteur qu'aucune parole humaine ne saurait exprimer (*Mystique*, *vol. 1*, *p. 307*).

Ce livre sans aucun doute renferme une contemplation mystique vraiment grandiose (*id. vol. II. p. 118*).

Selon Feller

Il n'est pas possible qu'un homme sensé, qu'un chrétien solidement instruit dans sa religion, soutienne la lecture du livre de Marie d'Agréda sans des mouvements de pitié contre cette bonne fille, et d'indignation contre les promoteurs et les éditeurs de ces prétendues révélations.

Feller (*Biographie universelle*).

On voit par cet exemple combien il est facile de condamner ou de glorifier une même chose, et combien il est possible que M. Méry obéisse à sa mentalité spéciale, en nous attribuant les mauvais phénomènes et en gardant pour lui les bons.

La vérité serait peut-être dans la reconnaissance d'une parfaite

similitude entre toutes les communications transcendantes qui se manifestent automatiquement à certaines âmes pieuses, qu'elles soient catholiques, protestantes, ou spirites.

A une époque ou l'on ne se méfiait pas du Spiritisme, les papes Eugène III, Anastase IV et Adrien IV, de même que le concile de Trèves approuvèrent les œuvres de Ste Hildegarde qui furent presque certainement obtenues par l'écriture automatique. Car elle écrivait sans séparer les mots, n'ayant reçu aucune instruction il fallut, suivant les conseils même de l'entité agissante, (1) qu'une main amie intervînt pour arranger les textes, séparer les mots, les phrases et les syllabes, conformément aux règles, ce que la sainte était incapable de faire par elle-même.

C'est bien là un fait Spirite, et tous les autres sont des faits d'extériorisation, de bilocation, d'apports, de lévitations, d'apparitions... etc.dont la vie des saints offre tant d'exemples.

Prétend-on invoquer, contre le Spiritisme, certaines manifestations grossières ? Mais la vie des saints, également, en est pleine, depuis les couvents du moyen âge, jusqu'à ce très saint homme que fut le curé d'Ars. Les faits spirites ne peuvent donc pas être séparés des miracles historiques qui, par eux, deviennent plus croyables et beaucoup mieux expliqués.

On a formulé cette accusation qu'il n'y a, dans le spiritisme, que mystification ; qu'il n'y a, aucune chose consolante, aucune manifestation probante ; qu'aucune intervention ne se montre dans le but de secourir, de calmer la douleur. Ce n'est que par ignorance qu'on peut tenir un tel langage et, pour y répondre, il suffit de citer des documents.

Puisque M. G. Méry croit qu'il n'y a que des anges, puisque sa foi de catholique, il nous l'a dit, ne lui permet pas d'admettre l'existence des esprits, ou du moins leur manifestation sur la terre, il nous faut retrancher du catholicisme toutes les histoires d'apparitions au lit des mourants, ces manifestations d'esprits ne relèvent que du Spiritisme. Voyons ces cas.

Quantité de malades voient les morts aimés les attendre à la sortie du corps. Ils expirent en tendant vers eux les bras ; ils en res-

(1) Quia hœc consuetudo tibi non est data, ille qui limam habet, ad aptum sonum hominum explere non négligat.

sentent une joie inexprimable. Cela nous paraît, à nous, des phénomènes consolants.

Décrivant les derniers moments de sa femme, M. Alfred Smedley écrit (1) : — Quelques instants avant sa mort, ses yeux se fixèrent sur quelque chose qui sembla les remplir d'une surprise vive et agréable ; alors elle dit : — « Comment ! voici ma sœur Charlotte, voici ma mère, mon père, mon frère Jean, ma sœur Marie ! Maintenant ils m'amènent aussi Bessy Heap ! Ils sont tous ici ; oh ! que c'est beau ! Ne les vois-tu pas ? — Non ma chère, répondis-je, et je le regrette bien. — Tu ne peux donc pas les voir ? — répéta la malade avec surprise, ils sont pourtant tous ici ; ils sont venus pour m'emmener avec eux. Une partie de notre famille a déjà traversé la grande mer, et bientôt nous nous trouverons réunis dans le nouveau séjour célestial. »

Témoin d'une vision semblable, le docteur Paul Edwards écrit au *Light* : .... on voyait bien que la mourante jouissait de la vision complète des deux mondes en même temps, car elle parlait des figures qui se mouvaient autour d'elle dans l'au-delà, et en même temps, elle adressait la parole aux mortels en ce monde... Jamais il ne m'est arrivé d'assister à un trépas plus impressionnant, plus solennel (*Light* 1903, p. 167).

Voici comment le docteur Wilson raconte les derniers moments du ténor James Moore... Alors se passa un fait que je n'oublierai pas jusqu'à mon dernier jour. Quelque chose que ma plume est impuissante à décrire. Je ne puis m'exprimer autrement qu'en disant qu'alors qu'il paraissait conserver toute sa raison, il fut transporté dans l'au-delà et, quoique je ne puisse pas bien m'expliquer la chose, je suis absolument convaincu qu'il avait pénétré dans le séjour spirituel. En effet, en élevant la voix beaucoup plus qu'il ne l'avait fait durant sa maladie, il s'écria : — Voici ma mère ! Viens-tu ici pour me voir, maman ? Non, non ; c'est moi qui viendrai vers toi. Attends un instant. — Son visage avait une expression de bonheur inexprimable ; la manière dont il parlait me fit une impression que je n avais jamais ressentie jusqu'à ce jour ; il vit sa mère et il lui parla ; j'en suis tout aussi fermement convaincu que je le suis d'être assis ici en ce moment.

(1) Voir *Annales des Sciences Psychiques* 1906, p. 149.

Dans le but de bien arrêter mes souvenirs sur ce qui avait été le fait le plus extraordinaire auquel j'eusse jamais assisté, j'enregistrai aussitôt, mot pour mot, ce que je venais d'entendre... Ce fut la plus belle mort à laquelle j'aie jamais assisté. (*Light* 1900, p. 413).

Les saints n'ont donc pas le monopole exclusif des belles morts; et des apparitions, tout aussi surprenantes, se manifestent à des personnes à l'état de veille, à des enfants en bas âge; elles sont accompagnées d'avertissements véridiques, ou bien des entités médianimiques, trop souvent qualifiées d'inconscientes ou d'inconsistantes, s'efforcent de prouver leur réalité et leur permanence en se rendant visibles aux yeux des mourants. C'est encore, quelquefois, une apparition qui se manifeste en vertu d'un pacte convenu, d'une promesse mutuelle. Il en est d'autres qui, vues une première fois, ont annoncé qu'elles reviendraient en des circonstances déterminées, et qui ont tenu leur promesse. Tout cela constitue une série qui devient de plus en plus probante, et ces faits, purement spirites, n'ont d'autre but que d'apporter la consolation à ceux qui s'en vont comme à ceux qui restent.

Je n'adhère donc point à l'affirmation de M. Méry, qui voudrait priver le Spiritisme de toute manifestation consolante; j'ai pourtant connu bien des catholiques rigides, ce n'est que parmi eux que j'ai trouvé des deuils inconsolables, des tristesses prolongées jusqu'à l'heure dernière, tellement leur vision de l'enfer empoisonne chez eux, l'espoir en Dieu.

On n'est pas mieux inspiré en nous contestant les preuves d'identité; nous savons qu'elles sont difficiles à obtenir; cependant il y en a de très complètes. Nous nous contenterons de citer, pour M. Méry, les cas suivants connus de tous les spirites :

— 1° Cas de Abraham Florentine. (*Proceedings* S. P. R. XI, p. 82).

— 2° Cas de Chamberlain. (Aksakoff, édit. 1895, p. 431).

— 3° Cas Blanche Abercromby. (*La Personnalité Humaine* F. Myers. Alcan, 381).

— 4° Cas de Mme Claughton. (*Proceedings*. XI, pages 547 à 559.)

Enfin, pour répondre à la dernière accusation d'incapacité mentale et d'impuissance de durer, nous rappellerons Georges Pelham auquel tant de temps et d'études ont été consacrés, et dont le cas

est ainsi résumé par le Dr Hodgson : — En somme, les manifestations de ce G. P. n'ont pas été irrégulières et spasmodiques, elles ont toujours présenté les caractères d'une personnalité vivante, continue, et persistante ; manifestant sa propre identité durant plusieurs années, et présentant toujours les caractères d'une intelligence distincte, soit que les amis de G. P. fussent présents à ces séances, soit qu'ils fussent absents. —

Que reproche-t-on encore au Spiritisme ? Que cela laisse froid ; que les faits ne font aucune impression ? — Mais nous avons vu nombre de médecins, généralement assez sceptiques par tempérament, déclarer que ce sont là des spectacles qu'ils n'oublieront de leur vie. — Eh quoi encore ? — Pas une intention charitable, a dit M. Méry, ne perce à travers ces phénomènes ; c'est là une simple affirmation ; nous ne serions pas embarrassés d'écrire un volume avec les seules manifestations qui eurent pour but évident de consoler, d'adoucir le choc d'une mort imminente en l'annonçant à l'avance, de restituer une succession aux ayants droits ; de réparer les dommages d'un vol ou d'un abus ; d'indiquer l'emplacement d'un testament, de régler des difficultés posthumes, de préserver d'un incendie, d'un naufrage... etc.

Somme toute, de cette série d'affirmations, qui prouve tout simplement l'ignorance où se complaisent systématiquement nos contradicteurs, aucune ne saurait ébranler la foi de celui qui sait. On comprend que les catholiques regardent avec défiance des faits répétés, qui expliquent leurs belles légendes en diminuant un peu leur éclat ; mais, d'autre part, ils confirment les merveilles des deux testaments ainsi que les miracles historiques qui, sans les faits nouveaux, seraient bien près d'être relégués dans le domaine des contes de fée.

Quand nous sommes témoins des désagrégations de la matière, nous pouvons croire que saint Pierre a vraiment vu tomber ses liens. Quand le docteur Gibier fait sortir, d'une cage fermée et convenablement scellée, un médium qu'il reçoit dans ses bras, nous pouvons croire à ces saints qui, dans leur ardeur de prière, traversaient les murs d'une église close. Devant un phénomène de dédoublement, nous croyons à la bilocation des mystiques, à leur extériorisation, à leur clairvoyance. Les lévitations de Home, ou même des fakirs, nous aident à croire à celles de sainte Thérèse et de

M. d'Agréda. Mais le Catholicisme n'a plus le monopole auquel il avait prétendu, cela le contrarie; il s'est alors souvenu que, devant les miracles de Moïse, les magiciens avaient fait la même chose, et ils nous accusent d'être les magiciens modernes, les alliés du Diable. Si vous croyez cela, M. Méry, poussons l'expérience jusqu'au bout; autant que vous, nous sommes assoiffés de vérité ; d'accord avec vous, prions Dieu que la verge d'Aaron dévore notre mince baguette magique. Faites cela, M. Méry, et moins sceptiques que Pharaon, nous nous déclarerons convaincus.

L. CHEVREUIL.

Conférence contradictoire

Le dimanche, 17 février, une foule qu'on peut évaluer à un millier de personnes remplissait la grande salle des fêtes de l'Hôtel des Sociétés savantes, pour assister à la conférence faite par M. Gabriel Delanne sur les matérialisations du médium Miller, avec le concours de MM. les Docteurs Chazarain, Dusart, Moutin et Papus.

Dès une heure et demie, il n'était plus possible de trouver une seule place de libre, ce qui montre l'intérêt que suscite aujourd'hui dans le public l'étude de ces passionnants phénomènes. On remarquait sur l'estrade la présence de nombreux docteurs, et celle de M. Gaston Méry, qui avait été invité à y prendre place.

M. Delanne, en commençant, lit les lettres d'excuses des Docteurs Dusart et Papus que la grippe a empêchés d'assister à la conférence. L'orateur aborde ensuite l'exposé des faits que nos lecteurs connaissent déjà. Il raconte comment il fit la connaissance de Miller, venu exclusivement pour s'occuper d'affaires commerciales, et comment il le décida à lui accorder les trois séances qui ont été relatées dans cette Revue. M. Delanne insiste sur la rigueur de la méthode expérimentale qui ne permet pas d'accepter les faits sans un contrôle sévère. Il explique comment il n'était pas possible, étant données les conditions particulières dans lesquelles les expériences avaient lieu, d'exiger le déshabillage du médium, ce qui aurait donné une sécurité absolue aux observateurs. Mais il démontre ensuite que l'absence de cette mesure de précaution n'a pas enlevé toute valeur aux phénomènes observés, dont quelques-uns étaient insimulables. C'est ainsi qu'il rappelle qu'à chaque séance, des noms propres furent donnés par les apparitions et que ces noms étaient évidemment inconnus du médium qui, arrivant d'Amérique, n'avait pu pren-

dre aucun renseignement, d'autant plus qu'il ignorait toujours quelles personnes devaient assister aux expériences.

C'est ainsi qu'on obtint le nom de Margaret Temple, grand-mère de M. White, et le prénom Eilif, de son fils décédé. Puis ceux de Julie, parente de Mme Hoileux, qui se montra avec une rose blanche et qui fut ensevelie au milieu de ces fleurs ; de Jeanne Perret, sœur du secrétaire de notre société ; de Henri et Adèle Dusart, père et mère de notre collaborateur, de son oncle Antoine et de son ami Thomas ; de M. Emile Pennès, de Charlotte Chazarain et de Marie Laffineur, etc., etc. Il est certain qu'ici la fraude n'a pu intervenir et qu'il faut voir dans ces faits un signe évident de médiumnité. Puis, les apparitions de la première partie sont, suivant l'orateur, difficilement simulables; il faudrait une dextérité merveilleuse pour sortir de ses poches les draperies, les supports, etc., nécessaires pour figurer les fantômes sans que le voisin du médium sente aucun des mouvements qu'il lui faudrait exécuter. Il fait remarquer aussi que dans la dernière séance, alors que les *mains de Miller étaient tenues* par sa voisine, des coups ont été frappés derrière lui, ce qui ne peut se produire normalement. Enfin, il signale que dans la seconde partie on a observé souvent des apparitions multiples et simultanées, comme celles de Léa et de Kate Fox et, de plus, qu'une petite forme, sortie du cabinet est venue s'asseoir à côté de lui, a causé, puis s'est élevée en l'air, toujours en parlant, ce que ne pourrait évidemment pas faire un mannequin. Souvent aussi, on sentait un courant d'air froid passer le long des assistants assis en cercle. Enfin, un fait bien remarquable, c'est que le médium était en quelque sorte projeté hors du cabinet, presque en même temps que disparaissait Betzy, l'esprit guide qui assiste Miller et qui cause pendant presque toute la séance. Les incrédules pourraient attribuer les voix à la ventriloquie, mais elles sont cependant bien différentes les unes des autres et, à chaque fois que les mêmes individualités se montrent, les voix sont bien semblables, telle, par exemple, celle d'Angèle Marchand que l'on reconnaissait si nettement à ses inflexions douces. En résumé, dit le conférencier, si ces premières séances n'ont point permis d'obtenir des preuves absolues, comme celles qui résultent de la vision simultanée du médium et de l'esprit, ou des photographies, des empreintes ou des moulages de ces formes, elles ont cependant assez de caractères positifs pour ne pas être dédaignées ou critiquées avec passion comme on l'a fait un peu injustement. Mais ce qui n'a pas été obtenu en juillet s'est réalisé en octobre, — c'est-à-dire, la *vision simultanée* du médium et de l'apparition, en dehors du cabinet, — et cela avec un luxe de contrôle qui ne laisse plus rien à désirer. C'est ce qui va être établi par les rapports des témoins eux-mêmes.

La parole claire, simple et persuasive du conférencier a été fréquemment applaudie et, après un instant de repos, la parole a été donnée à M. le Dr Chazarain pour la lecture de son mémoire. Nous sommes heureux de publier cet intéressant travail que nos lecteurs liront d'autre

part. Il nous suffira de dire que M. Chazarain fut écouté avec la plus vive attention, car on sentait que cette substantielle étude résumait vingt années d'observations patientes et sagaces.

Puis M. le Docteur Moutin, avec sa grande compétence, est venu affirmer que dans la séance qui eut lieu chez M. Gaston Méry, le médium Miller fut mis complètement nu, sévèrement examiné *sous toutes les faces*, puis revêtu d'un costume appartenant au directeur de l'*Echo du Merveilleux* qui, certainement, ne renfermait aucun engin suspect. Le médium n'eut aucun rapport avec son employé M. Klébar, ni avec personne et, cependant, le Dr Moutin vit *Miller et Betzy en même temps*, celle-ci marchant et bien materialisée sous la forme d'une véritable négresse qu'aucun mannequin n'aurait pu représenter. M. le Dr Moutin termine en affirmant sa certitude complète en ce qui concerne la matérialisation.

M. Gaston Méry veut bien, sur l'invitation du président, faire le récit de la séance qui eut lieu chez lui. Il le fait avec une bonne grâce et un humour qui ont été fort goûtés de l'assistance qui, à plusieurs reprises, lui a témoigné sa satisfaction par des applaudissements chaleureux. M. G. Méry fait ressortir qu'il eût été impossible au médium de dissimuler quoi que ce soit sur lui ; en second lieu, son employé M. Klébar n'a rien pu lui passer, car il était surveillé de près et Miller, entouré par les docteurs qui l'avaient examiné, ne s'en est pas approché ; aucun paquet n'aurait pu être jeté par M. Klébar, car le salon est très grand et un lustre se trouve sur le chemin que le paquet aurait dû parcourir en ligne droite pour arriver au cabinet ; nulle personne de l'assistance n'a pu lui passer un objet quelconque et, celle qui s'est approchée du cabinet n'était pas soupçonnable, puisque c'est le Dr Chazarain. Pour lui aussi, la réalité des faits n'est pas douteuse, bien qu'il ne veuille pas se prononcer sur leur cause. Une circonstance l'a frappé : c'est que Betzy, bien visible, sentait le tabac.

Nous qui savons que la forme fantomâle est construite avec la matière du médium, nous ne sommes pas surpris qu'un grand fumeur comme Miller ait une partie de son corps imprégnée par l'odeur du tabac, que l'apparition emporte avec elle. Les cas d'extériorisation de la sensibilité rapportés par M. de Rochas permettent de s'imaginer comment le phénomène peut se produire.

Tous ces témoignages, si intéressants, avaient pris beaucoup de temps, et bien que l'heure s'avançât, le président offrit la parole à toute personne qui voudrait la prendre, à condition que la discussion porterait sur les expériences dont il venait d'être question.

M. le Dr Charpentier dit qu'il ne veut faire que quelques observations très courtes. Il reproche à M. Delanne d'avoir fait une assimilation inexacte entre les opérations photographiques qui se font dans l'obscurité et les séances spirites. C'est en plein jour que l'on photographie, en pleine lumière. Ensuite, passant aux matérialisations, il s'étonne qu'elles ne puissent pas être observées plus souvent et il espère que 1907 ne se passera pas sans que

l'occasion lui soit fournie de se convaincre, car, dit-il, la seule fois qu'il put assister à une séance, il a pris la belle-sœur de son hôte en flagrant délit de fraude ; aussi, suivant lui, faudrait-il sauter sur les apparitions quand elles paraissent, de manière à savoir si oui ou non ce n'est pas le médium déguisé.

M. Delanne répond en faisant remarquer d'abord que si on exposait une plaque sensible à la lumière directe, on n'obtiendrait aucune photographie et que c'est parce qu'il est nécessaire que les rayons réfractés ne touchent que certains points du gélatino-bomure que l'on utilise une *chambre noire* dont le nom seul suffit à montrer l'utilité. A moins que M. le Dr Charpentier n'ait découvert un nouveau moyen de photographier en exposant la plaque en plein jour, il croit sa comparaison justifiée. Passant à l'hypothèse de la fraude, M. Delanne signale que les Spirites eux-mêmes en ont découvertes et signalées, mais qu'il s'opposera toujours avec la plus grande énergie aux procédés brutaux que voudrait employer M. le Dr Charpentier et d'autres, car l'expérience a montré que le médium subit le contre-coup de ces luttes et que sa santé en reste gravement compromise. Ceci a eu lieu pour M.d 'Espérance qui,à la suite d'une séance où un assistant avait saisi violemment l'esprit, fut *quelques années* à se remettre des désordres internes qui résultèrent de cette agression injustifiable. D'ailleurs, la forme *fondit*, entre les bras de celui qui l'avait saisie. Les expérimentateurs ont le devoir absolu de ne pas se prêter à de semblables manœuvres, car la vie humaine est sacrée et il ne faut pas que sous prétexte de contrôle on martyrise les médiums. Cette réplique est accueillie par une double salve d'applaudissements.

Ensuite, un assistant prend la parole, il expose d'une manière assez diffuse que, suivant lui, les faits n'auraient pas de réalité et seraient produits par une sorte de magnétisme du sujet qui imposerait une suggestion aux assistants. C'est du moins ce que l'on peut comprendre dans l'argumentation embarrassée de l'orateur.

M. le Dr Moutin relève très vigoureusement ce que cette hypothèse a d'insoutenable, et il le fait au nom d'une pratique de 30 années des procédés magnétiques. Un sujet endormi est passif ; il ne saurait magnétiser personne, étant lui-même placé, par le sommeil, dans un état d'inhibition.

La séance est levée à 6 heures et chacun part avec cette impression que les phénomènes de matérialisation ne peuvent plus être sérieusement contestés,car les observations de chaque jour confirment celles classiques des Wallace, des Crookes, des Gibier, des Zollner et celles observées par une pléïade de savants de premier ordre avec Eusapia Paladino. En somme, excellente journée pour la *Société française d'étude des phénomènes psychiques* qui avait organisé cette intéressante conférence.

BECKER.

Les Matérialisations de Miller

et celles qui ont été obtenues antérieurement à Paris

PAR

LE DOCTEUR CHAZARAIN

La publicité donnée par les grands journaux politiques aux phénomènes de psychisme expérimental observés à Alger, chez le général Noel et rapportés par MM. Charles Richet et G. Delanne ; cette publicité, dis-je, a attiré sur ce genre de phénomènes l'attention d'un nombreux public, qui jusqu'alors, s'y était peu intéressé, les ayant jugés *à priori* impossibles.

L'attention du même public s'est encore accrue après les séances de matérialisations données à Paris pendant le mois d'octobre dernier, et dans les premiers jours de novembre par le médium Miller de San-Francisco.

C'est qu'on avait vite appris qu'a chacune de ces séances où se trouvaient invitées de 25 à 35 personnes, tous les assistants affirmaient avoir vu de 10 à 15 formes matérialisées, dont plusieurs simultanément.

Ce qui devait arriver devant ces faits extraordinaires s'est produit : on s'est demandé s'il était possible qu'à ces séances qui furent réservées à un nombre relativement restreint d'invités les assistants se fussent réellement trouvés, comme on l'a écrit dans plusieurs revues, en présence de formes matérialisées véritables, animées, agissant et parlant ou seulement devant le médium changeant chaque fois d'aspect et de rôle.

C'est pour faire cesser tous ces doutes que plusieurs des témoins des beaux phénomènes qui se sont produits à ces séances mémorables sont venus, à la demande de M. G. Delanne, vous faire le récit de ce qu'ils ont vu.

En ce qui me concerne, j'ai assisté à trois séances qui furent données, la 1re le 7 octobre chez M. Letort ; la 2me chez M. Gaston Méry, le 11 octobre et la 3e le 1er novembre chez Mme C. Boulevard de Courcelles.

Toutes les précautions furent prises pour s'assurer que Miller n'avait sur lui rien de suspect ; mais ces précautions furent excep-

tionnellement sévères pour la séance donnée chez M. Gaston Méry : le médium se déshabilla complètement devant M. Méry et devant les Docteurs Dusart, Moutin et Péchin et se réhabilla avec la chemise et les vêtements que lui fournit le maître de la maison. Il se rendit ensuite, accompagné de ces Messieurs, dans la pièce où étaient réunis les invités et sans communiquer avec son secrétaire, M. Klébar. Celui-ci resta en dehors de cette pièce, près d'une porte de communication, pour s'occuper du réglage de la lumière, laquelle en éclairant faiblement les assistants, ne devait pas se porter sur le cabinet noir, où le médium allait s'endormir.

Comme on l'a dit et écrit dans diverses revues, les séances de Miller se divisent en deux parties : *dans la première partie* le médium n'est pas endormi et reste dans l'assistance, assis près du cabinet et du côté droit, en tenant ses mains sur ses genoux, où peut les voir son voisin immédiat et quelquefois plusieurs autres.

Dans cet état, et la salle étant dans une demi-obscurité, mais cependant assez éclairée pour que chacun puisse voir au moins son voisin, des formes blanches ne tardent pas à se montrer entre les rideaux du cabinet, donnent un nom qui les fait quelquefois reconnaître, pour disparaître presque aussitôt. D'autres fois le nom qu'elles donnent ne rappelle rien à personne.

Deuxième partie. — Après 7 ou 8 apparitions de ce genre, la 2° partie de la séance commence ; le médium entre dans le cabinet, s'assied sur une chaise et s'endort.

C'est alors que les grands phénomènes se produisent : on voit en premier lieu des nuages blanchâtres, s'élever et descendre le long des rideaux, puis former des masses irrégulièrement arrondies de la grosseur d'une tête humaine, et finissant par s'arrêter au bas ou dans le haut des rideaux. A ce moment la boule s'allonge par poussées successives dans le sens vertical et lorsqu'elle a atteint une longueur correspondant à la taille d'un homme, une forme humaine, animée, agissant et parlant, en sort brusquement, vêtue ordinairement de draperies blanches.

Ce phénomène nous fait assister à un spectacle sans pareil : on dirait une véritable création, puisqu'il y a formation presque instantanée, par allongement d'une petite masse presque impondérable, d'un corps pesant, à forme humaine et possédant momentanément la plupart des attributs d'un être humain.

Quelquefois le phénomène inverse se produit : la forme momentanément animée se dissout en diminuant peu à peu, et par saccade, la longueur qu'elle avait acquise, jusqu'à ce que sa tête, étant arrivée au ras du parquet, en continuant de parler, y disparaît, semblant s'y enfoncer.

Dans ce double phénomène, nous voyons en plus de l'apparition et de la disparition de formes vivantes, l'impondérable devenir pondérable, puis le pondérable passer à l'état absolument impondérable, ce que la science n'a jamais pu produire.

Le même phénomène à été observé à la villa Carmen, car les comptes-rendus publiés par MM. Ch. Richet et G. Delanne, nous font voir la forme de Bien-Boa sortir, elle aussi, d'une masse nuageuse, blanchâtre, irrégulièrement arrondie et disparaître ensuite à volonté. C'est là une chose inimitable, et qui suffirait par elle seule, à prouver que le médium et le fantôme forment deux personnalités distinctes.

Maintenant que j'ai dit ce qui se passe à toutes les séances, je vais raconter ce que j'ai vu de plus important, à chacune des trois dont j'ai parlé en commençant.

A la séance du 7 octobre, chez M. Letort, des formes d'hommes et de femmes, bien différentes les unes des autres et du médium, se sont montrées en grand nombre. M. Letort, dans son compte-rendu du 15 novembre, paru dans l'*Echo du Merveilleux*, les a nommées et exactement décrites.

Dès le début de la 2ᵉ *partie de la séance*, se virent ensemble, après la négresse Bethsy, guide principal du médium, trois formes déjà connues pour avoir été vues à d'autres séances, sous les noms de : Effie Deane, Carrie West, et Carrie Miller. Toutes les trois avaient la tête entourée du diadème lumineux. On remarqua que *Effie Deane* était plus grande que *Carrie West*.

Puis vinrent les formes dites *Star. Light* et Lilie Roberts. Après elles, apparut celle d'un homme très grand, qui se nomma *Melanchton*. Mélanchton avait une barbe noire ; il était, dit M. Letort, qui, étant très près de lui, à gauche du cabinet, put mieux le voir que les personnes assises du côté opposé, il était dans un costume spécial, une sorte de jaquette froncée dans le dos et lui tombant jusqu'aux hanches, par dessus un autre vêtement d'un ton cru. Il portait une toque noire, assez longue, dont la calotte paraissait

plate, sans doute le bonnet des anciens docteurs des universités, tel qu'on le voit dans les tableaux des vieux maîtres. Etait-ce le costume des théologiens de l'époque de ce réformateur ?

Mélanchton nous parla en allemand, langue à peu près inconnue du médium. Il nous dit ces paroles, qui furent aussitôt traduites par Mme Letort : « Je suis heureux de venir parmi vous, mes amis, et j'y viens pour vous aider à répandre les preuves de l'immortalité ».

Je le vis à plusieurs reprises élever ses bras nus en l'air, rejetant au dessus de ses épaules les draperies qui les couvraient, puis s'approcher de Mme Letort et appuyer un de ses bras sur ses épaules.

Aux deux autres séances auxquelles j'ai assisté, il y eut également une forme qui vint dire à peu près ce qu'avait dit Melanchton.

Séance du 11 octobre, chez M. Gaston Méry. — A cette séance, alors que le médium était encore dans l'assistance, assis à droite du cabinet, à côté du Dr Dusart, la 1re forme apparue entre les rideaux a donné ce nom : Charlotte Chazarain, et m'a invité à m'approcher d'elle, ce que j'ai fait.

Aussitôt que je me trouvai en sa présence, une joue chaude et vivante ou quelque chose de tel, car je ne pus distinguer aucun détail de la tête de cette forme, se présenta à mes lèvres, et j'y appliquai un baiser. Immédiatement après, j'entendis quelques mots indistincts prononcés d'une voix rauque, qui ne rappelait en rien la voix d'une fillette, et la forme disparaît.

Cette même forme s'était déjà présentée, en mon absence, à une des séances chez Mme Noeggerath et devait se manifester le 1er Novembre, chez Mme C, où je me trouvais au nombre des invités et où les choses se passèrent, en ce qui concerne cette forme, comme chez M. Gaston Méry.

Je passe sous silence les autres apparitions de cette première partie de la séance, pour arriver plus vite aux phénomènes impressionnants de la 2e partie : Miller était entré depuis deux ou trois minutes à peine dans le cabinet, lorsqu'il en sortit entrancé, ayant à sa gauche la négresse Bethsy, qu'il tenait par la main, en disant : Voici le médium et un Esprit.

Bethsy avait la tête entourée d'un diadème lumineux, présentant, de chaque côté du front, un point plus brillant, ayant l'as-

pect. d'un diamant légèrement orangé. Cette lumière douce qui formait son auréole l'éclairait très bien et éclairait en même temps le médium. — Celui-ci présenta sa main droite au Dr Moutin, qui la prit dans la sienne en nous annonçant ce contact. — Le Dr Moutin était placé immédiatement à côté du rideau, et comme je n'étais séparé de lui que par Mme Letort, je pus bien voir ce qui se fit et se dit en ce point de la salle. C'est ainsi que j'entendis le Dr Dusart dire très haut que la forme auréolée venait de le toucher.

Ai-je besoin de dire que l'entrée dans le cercle du médium et de Bethsy auréolée, se tenant par la main, fit une impression profonde sur toute l'assistance : par la vue simultanée de l'un et de l'autre, nous avions la preuve absolue que les formes apparues n'étaient pas des éditions successives d'une doublure du médium, mais des personnages vivants, bien distincts de lui.

A cette séance, comme aux deux autres, Bethsy se montra un grand nombre de fois. Elle faisait voir ses mains, ses bras, ses jambes, sa figure du plus beau noir.

Elle parlait avec toute la facilité d'un incarné, et d'une voix qui n'a jamais cessé d'être la même. Elle s'est toujours montrée gaie et rieuse. A chaque séance elle a mêlé sa voix à celle des chanteurs. Plusieurs fois elle a exprimé le regret de ne pouvoir nous parler en français et nous a dit qu'elle allait essayer d'aprendre notre langue et qu'elle espérait pouvoir la parler quand Miller reviendrait en France, projet qu'elle et ses autres esprits tâcheraient de lui faire réaliser dans cinq mois.

Presque toutes les formes que j'ai vues à ces séances parlaient anglais ou allemand. Bethsy disait avoir vécu en Californie.

On pourrait s'étonner qu'aucun des personnages qui ont apparu bien matérialisés ne se soit dit français et n'ait été reconnu physiquement par quelque assistant. Cela s'explique pourtant très bien : il faut un certain temps aux esprits pour pouvoir arriver à se matérialiser, et ils ne s'y préparent que s'ils peuvent compter sur la présence régulière à un certain nombre de séances, de personnes, parents ou amis, qui les attirent et auxquelles ils veulent apparaître. Il en résulte que Miller, avant son voyage en France, n'ayant donné de séances suivies qu'à des Américains ou à des Allemands fixés en Amérique, ce ne sont que des esprits ayant appartenu pendant leur incarnation à ces deux nationalités, qui se sont exercés

à se matérialiser par lui. Mais si ce médium donnait une vingtaine de séances à un groupe harmonique de huit ou dix personnes françaises, désirant revoir des êtres qui leur furent chers, il est à peu près sûr que quelques-uns de ces êtres pourraient apparaître dans une de ces séances, avec un corps physique modelé sur leur corps astral, ayant par conséquent les dehors de celui qu'ils eurent avant leur désincarnation.

Je vais vous donner la preuve que cette possibilité n'est pas une vaine supposition. Mais pour cela, je dois me transporter à 22 ou 23 ans en arrière, c'est-à-dire aux années 1882, 1883 et 1884, époque où se produisirent à Paris de très beaux phénomènes de dématérialisation et de matérialisation dont on n'a peut-être pas assez parlé.

En 1882, le Dr Puel, auteur d'un mémoire sur la catalepsie, couronné par l'Académie de médecine, et directeur de la *Revue de Psychologie expérimentale*, dont les bureaux étaient à son domicile, boulevard Beaumarchais, 73, faisait chez lui de très curieuses expériences, en collaboration avec le Dr Dupouy, et avec le concours d'un remarquable médium, Mme Rosine L. B., qui s'y prêtait de la manière la plus désintéressée.

Ces expériences avaient pour but de mettre en évidence les pouvoirs surnormaux de l'être humain, soit pendant sa vie corporelle, soit après sa désincarnation.

(*A suivre*) DOCTEUR CHAZARAIN

Nécrologie

Le spiritisme parisien vient de faire une perte importante en la personne de Mme Vve Laffineur, qui s'est désincarnée le mois dernier dans sa soixante-treizième année. Occupant depuis son origine les fonctions de trésorière-adjointe de la *Société française d'étude des phénomènes psychiques*, elle apportait un zèle inlassable à propager et à soutenir le spiritisme. Toujours présente au siège de la société, elle accueillait les nouveaux-venus et leur fournissait avec une patience sans bornes tous les renseignements nécessaires

Inébranlablement convaincue de la réalité de nos rapports avec l'au-delà, sa certitude était communicative, d'autant plus qu'elle possédait la médiumnité guérissante et rendit la santé à bien des malades abandonnés par les médecins.

C'était une femme modeste, mais de grand cœur, et son passage ici-bas n'aura pas été inutile. Alors même que l'on n'est pas destiné par l'éducation ou la position à jouer un rôle brillant dans la Société, on peut toujours rendre service à ses semblables, les consoler dans le malheur, leur montrer une pitié affectueuse. Personne n'aura mieux rempli cette mission que cette femme simple, mais dévouée, dont tous ceux qui l'ont connue regretteront le départ. Elle ne redoutait pas la mort, sachant que c'est l'aurore d'une vie nouvelle plus clémente que celle d'ici-bas Nous ne doutons pas qu'elle soit maintenant pleinement dégagée, et nous sommes sûrs que de l'erraticité, elle veillera encore sur sa chère société et augmentera la phalange des esprits amis du progrès qui veillent sur le Spiritisme et aident à sa propagation dans le monde.

Nous ne l'oublierons pas, et puissent nos pensées lui porter l'assurance de notre souvenir ému et reconnaissant pour tout le bien qu'elle a fait pendant sa vie.

Des Phénomènes Médianimiques et de leur interprétation philosophique

Dans un précédent article sur les matérialisations et le principe vital, nous avons cherché à démontrer que dans la dualité de la matière et de la vie il ne pouvait pas y avoir deux principes vivants. Il s'agit dans celui-ci de l'interprétation rationnelle des phénomènes médianimiques sur lesquels se porte aujourd'hui l'attention des savants, qui exigent que le spiritisme comparaisse à la barre de la science ? D'abord, de quelle science s'agit-il ? Est-ce de la physique, de la chimie, de la physiologie, de la médecine ? On oublie de nous le dire, et il serait important de le savoir.

Une science n'existe que quand son objet est nettement conçu et abstrait de l'objet total de la connaissance. La science qu'on oppose au spiritisme doit avoir le même objet que lui. Pour les autres sciences, qui ont un autre objet, il y a incompétence.

Voici la définition parfaitement exacte que donnait du spiritisme M. Jaubert, vice-président du tribunal civil de Carcassonne,

spirite de la première heure, ami d'Allan Kardec, dans une lettre qu'il m'écrivait, le 22 octobre 1869 :

« Tout homme qui croit à la communication des morts avec les vivants est spirite. Telle est la formule que j'ai toujours soutenue avec conviction, et bien des fois avec M. Allan Kardec qui, je crois, l'a inscrite dans sa Revue. Sur ce point, tous les spirites doivent se montrer inébranlables ; pas de transaction possible. La vérité éclatante est là. Faiblir, c'est abdiquer.

« Là d'ailleurs est le triomphe de l'âme immortelle, et ce triomphe est bien de nature à nous satisfaire.

« Pour tout le reste nous tombons dans le domaine philosophique. Ici, progrès, c'est-à-dire discussion et par conséquent liberté.

» Le principe de la liberté de conscience domine toutes les sociétés modernes. Ne laissons à personne le droit de penser pour nous. Retenu dans les limites de ma formule, le spiritisme ne peut que progresser. La raison en est dans les *faits*, et tous ceux pour lesquels les *faits* seront établis deviendront spirites.

« Etendre les limites de la formule, c'est nous exposer à l'erreur. Il est juste que chacun soit responsable de son opinion. La responsabilité crée le droit. Donc, pas de Comité directeur ; pas d'Eglise, pas de Pape. ».

C'est simple et clair.

Le spiritisme est donc la croyance à la communication des morts avec les vivants. Rien de plus. Mais, cette croyance reposant sur les faits, c'est-à dire sur l'observation et l'expérience, le spiritisme prend rang légitime à côté des autres sciences positives, au point de vue moral, le premier rang.

Cette définition nous permettra maintenant de voir clairement la science qui a le même objet. C'est incontestablement la psycologie ou l'étude de l'âme. La science de l'homme est double : elle comprend l'étude du corps et celle de l'âme, avec les rapports qui existent entre l'un et l'autre. D'où il suit que la physiologie ou la science du corps est qualifiée pour l'examen et la discussion des phénomènes médianimiques, à l'exclusion des autres sciences qui n'ont pas le même objet. Quand on parlera du spiritisme devant la science, on saura désormais de quelle science il est question.

Ainsi se dissipe la confusion qui s'établit avec le mot vague et

générique de *science* qui, résumant la somme de toutes les découvertes scientifiques dans les diverses branches du savoir, semble volontairement choisi pour accabler cette pauvre science naissante qu'est le spiritisme, sous le poids écrasant du progrès universel accompli.

En réalité, chaque conquête physiologique intéresse le spiritisme, et chaque conquête spirite intéresse la physiologie. Mais voici que les savants, physiologistes, médecins, qui s'occupaient spécialement du corps, de son agrégat matériel, de son état pathologique, de ses organes et de leurs fontions, revendiquent sous le nom de *psychisme* un droit privilégié à l'étude de l'intelligence, de la mémoire, de la conscience, de la personne humaine, de l'homme véritable enfin, avec tous les phénomènes de sa vie intellectuelle et morale. Tout le domaine de l'homme est ainsi accaparé. Pour eux, la vieille psychologie n'existe plus, le psychisme la remplace.

La doctrine spirite est simple, si simple même qu'on argue de sa simplicité pour la railler ; mais sa force repose sur les faits. Or, le fait spirite, qu'on le veuille ou non, paraît indestructible. Quand on le détruira il n'y aura plus de science spirite, il n'y aura plus que des croyants. Ce fait fondamental, prudemment relégué dans l'occulte par les savants, dans l'impuissance de l'expliquer par des causes dites naturelles, triomphe de leur obstination à n'y pas voir l'intervention active, libre et volontaire d'êtres ayant déjà vécu.

« Si cela était prouvé, écrivait M. Ch. Richet dans le *Figaro* du 9 octobre 1905, si vraiment les morts revenaient pami nous, alors on conçoit que toute la face du monde serait changée. Supposons un instant ceci : que tous les hommes aient la preuve certaine, évidente, indiscutable, qu'ils ne meurent pas tout entiers, que la mort n'est que la porte de la vie, *mors janua vitæ*, et qu'un avenir est réservé à toutes les consciences humaines à la destruction du corps. Alors notre vie terrestre prendrait une direction tout autre. Les lois, la morale, tout serait bouleversé. »

Non, toute la face du monde ne serait pas changée ; mais notre vie prendrait, en effet, une autre direction, et la révolution morale qui en serait la conséquence serait très réelle. Beaucoup croient, sans être des savants, à la manifestation des morts. N'ont-ils donc aucune raison, s'ils survivent, de se rapprocher de nous, de se

manifester, si c'est en leur pouvoir, à ceux qui les ont aimés et qui pleurent ? Toute la question est donc de savoir si les morts survivent.

Mais voilà : la plupart des hommes de science ne croient pas à l'immortalité de l'âme. Le médecin qui, dans l'autopsie, le scalpel à la main, taille dans le cadavre, n'admettra jamais que l'Esprit qui l'animait puisse l'observer. Ils ne croient pas à l'être survivant et ils s'obstinent à ne point faire connaître leurs raisons d'être matérialistes. Les faits troublants qui les étonnent s'ils ne les effraient, ils préfèrent les laisser dans l'ombre, dans l'occulte, dans l'immense domaine de l'inconnu, que d'en tirer des déductions contraires à leur thèse favorite. Ils ferment volontairement les yeux quand la nature s'avise de les contredire.

Des milliers de faits de même nature ont été recueillis sur tous les points du globe et à toutes les époques de l'histoire, tous marqués d'un caractère commun de parenté aveuglante ; on n'en persiste pas moins à vouloir les faire plier aux lois qui régissent les phénomènes naturels, bien qu'à vrai dire le surnaturel n'existe pas en dehors de la Nature. Tout prouve cependant qu'ils sont gouvernés par d'autres lois.

Ce qui déroute surtout les hommes de science, c'est de voir que les faits médianimiques ne sont pas constants, qu'ils ne sont pas reproduisibles à volonté, qu'ils sont dépourvus du caractère essentiel, nécessaire, de l'action purement mécanique ; qu'au contraire ils accusent dans leur production une cause intelligente.

Prenons, par exemple, le phénomène des matérialisations où les spirites voient des preuves absolument certaines de la survie et de l'intervention des survivants. La tendance des savants est de le considérer comme l'effet de l'extériorisation du médium. Cette opinion est-elle toujours acceptable ? Nous répondons : non. A la supposer juste, le phénomène prouverait encore l'immortalité. En effet, s'il était vrai que le médium, tandis que son corps est dans cet état d'insensibilité profonde, voisin de la mort, qu'a observé Crookes, pût s'extérioriser fluidiquement au point de présenter une être fantômal, doué d'intelligence et de volonté, je dis que ce fait serait confirmatif de la survie. N'y a-t-il pas lieu de croire, en effet, que la mort n'a pas de prise sur ce principe d'intelligence et de vie, sur l'âme momentanément vagabonde qui donne des preuves si frappan-

tes de son indépendance et qu'elle peut, après la rupture définitive des liens précaires qui la retenaient au corps, subsister sans lui ? L'induction rationnelle s'ajoute à toutes les autres preuves de son immortalité. Nous insistons sur ce point capital, le fait de la manifestation des Esprits n'étant, au point de vue philosophique, qu'une question de logique.

Dans l'article de M. Richet, nous relevons cet autre passage :

« Les spirites se font de singulières illusions, s'ils s'imaginent avoir donné des preuves scientifiques et réfuté les objections que leurs théories font naître. Toutes les fois qu'un phénomène apparaît, ils ne sont pas embarrassés et l'expliquent par la toute puissance des espris, sortes de *Dii ex machina*, âmes des défunts, qui agissent sur la matière, se font connaître par les vivants, peuvent écrire par leur main, se matérialiser et se dématérialiser en fantômes, deviner l'avenir et connaître le passé. Leur doctrine, très simple, peut se résumer en un mot : Les esprits des morts sont capables de tout. »

L'éminent professeur, dont tous les spirites doivent admirer le courage et la probité scientifique qu'il apporte depuis si longtemps à l'observation indépendante des phénomènes occultes, se trompe. Nous n'avons pas la prétention de réfuter toutes les objections ; nous ne croyons pas non plus que les esprits des morts soient capables de *tout* ; mais nous nous déclarerions satisfaits que des hommes de la valeur et de l'autorité de M. Richet les crussent capables de *quelque chose*. D'autre part, nous serions reconnaissants de leurs recherches et de leurs études touchant la complèxité des phénomènes.

Les spirites admettent généralement le fait des réincarnations. Cela offusque ceux qui ne croient pas à l'immortalité de l'âme. Ces derniers ont le droit de faire remarquer que d'après certaines communications écrites, les esprits ne paraissent pas d'accord entre eux sur cette question. Les vieux spirites comme moi se souviennent de la Revue de M. Piérard soutenant la non réincarnation, d'après la doctrine américaine, à l'encontre de la Revue d'Allan Kardec soutenant la doctrine française. Je crois qu'il serait ridicule de prétendre que les morts peuvent ignorer s'ils sont appelés ou non à de nouvelles vies terrestres. Il faut chercher les raisons de la contradiction signalée dans la valeur des communications par l'écriture. L'his-

toire des errements des médiums est connue, et je tiens même à déclarer que la lettre de M. Jaubert, citée plus haut, était une réponse aux réserves que je lui avais moi-même soumises sur l'authenticité très discutable de certaines communications, à cette époque.

En dehors du caractère particulier de certains faits spirites qui nous font croire aux réincarnations, la logique qui n'est qu'une induction de la psychologie, nous conduirait à cette croyance. Naturellement, rien à dire au matérialiste ; mais on peut tenir le raisonnement suivant au spiritualiste. Vous admettez la vie spirituelle succédant à la vie terestre. Cela fait déjà deux existences ; nous voilà du coup dans la pluralité. Donc pas d'impossibilité logique à en admettre trois, quatre, un nombre indéterminé. Si d'autre part on accorde que la vie d'incarnation terrestre est une loi de la nature, la loi de continuité, par laquelle l'âme s'épure, s'enrichit intellectuellement et moralement, progresse enfin, que de raisons n'avons nous pas, à la vue surtout du peu d'acquis réalisé jusqu'à la mort, de croire à la possibilité réservée à l'âme avide de connaître, aspirant à la réalisation de son idéal, de continuer sous l'empire de la même loi naturelle, la série féconde d'existences nécessaires au développement de plus en plus grand de ses facultés. Il est d'autres arguments tirés de l'idée de justice et de notre responsabilité personnelle, qui prouvent la même nécessité ; c'est pourquoi nous y croyons, en dehors de toute révélation spirite, ne comprenant pas d'ailleurs l'ironie avec laquelle on parle de cette croyance, ni le ridicule qu'on jette sur elle d'un esprit si peu philosophique.

Le spiritisme, son objet clair et précis étant connu, est une science constituée. Elle s'organise par la recherche de ses limites et par sa méthode, qui est expérimentale comme celle de toutes les autres sciences positives. Devant la physiologie dont elle respecte le domaine, qui n'est pas le sien, elle ne se pose pas en rivale; on n'a rien à craindre d'elle. D'où vient donc cette espèce d'aversion instinctive des savants pour les spirites qui n'affirment pas plus qu'ils ne savent ? « Je ne t'aime pas, Sapidus, écrivait le poète Martial, et je ne sais pourquoi : tout ce que je puis te dire, c'est que je ne t'aime pas. » C'est un peu le cas des savants officiels dont certains, à lire leurs ouvrages, paraissent retenus par des scrupules religieux. Le « pourquoi », inavoué, ne résiderait-il pas dans ce fait que les uns

affirment ce que les autres nient, que les uns sont matérialistes et les autres spiritualistes ? Nous inclinons à le croire.

Pour nous, spiritualistes, de conviction raisonnée, les phénomènes médianimiques, pour si complexes qu'il soient, sont généralement susceptibles de déductions philosophiques et logiques qui permettent de reconnaître dans leur production l'action certaine, indéniable, des Esprits. C'est là le point essentiel. Tout le reste est du domaine de la discussion.

FIRMIN NÈGRE.

Echos de Partout

Le Congrès de la Fédération spirite nationale Belge s'ouvrira à Anvers le dimanche 9 mai prochain. Il durera deux jours.

La réunion plénière du dimanche sera consacrée entièrement à la relation des travaux de tous les groupes spirites du pays durant l'année écoulée, ainsi qu'à la lecture des procès-verbaux des faits les plus intéressants recueillis en ces derniers temps. Trois séances d'expériences seront organisées pour la soirée du même jour : une de typtologie, une d'écriture médianimique et une d'incarnation. Ces séances auront lieu dans trois locaux différents et les membres qui se feront inscrire dans le courant de la matinée y seront seuls admis.

La journée du lundi sera consacrée aux réunions des sections du Congrès, qui auront à examiner et à discuter les points suivants :

Section de propagande. — A. Conférences : 1. Observations de diverses natures relatives aux conférences. — 2. Cours publics : organisation, programme, méthode, matières à enseigner, recrutement des élèves, moyens de développer la fréquentation. — 3. Cours pour les enfants. — 4 Formation des conférenciers. Ecoles d'orateurs.

B. Presse : 1. Moyens à employer pour soutenir la presse spirite existante. — 2. Surveillance de la presse locale. Réponses aux articles hostiles au spiritisme. — 3. Publication et distribution de brochures de propagande, des tracts et de manifestes. — 1. Développement à donner aux bibliothèques. Moyens à mettre en œuvre pour arriver à ce résultat.

Section de perfectionnement, — C. Culture médianimique : 1. Examen de ce qu'il y a lieu de faire pour développer la pratique de la médiumnité. Moyens de développer les médiums. 2 Recherches sur les médiumnités rares. Expériences tentées sans succès. Récits circonstanciés. — 3.

Des moyens de contrôle, permettant de distinguer les faits de médiumnité réelle des faits de pseudo-médiumnité.

D. Documentation. — 1. Des moyens de développer l'habitude d'enregistrer les faits spirites et les phénomènes obtenus. — 2. Des moyens d'organiser le contrôle des personnifications qui se manifestent. — 3. Des moyens de concentrer et de répandre les récits des faits les plus intéressants, obtenus dans les différents groupes du pays.

Nous rendrons compte de cet intéressant Congrès.

*
* *

L'éditeur des Sciences Occultes, Chacornac, vient d'obtenir les Palmes Académiques.

Tous les occultistes seront heureux d'apprendre la distinction dont il vient d'être l'objet, car il ne compte dans nos rangs que des Amis et des Camarades.

*
* *

La réunion des Spirites au Père Lachaise, sur le dolmen d'Allan Kardec, aura lieu cette année le dimanche 24 mars, à cause de la fête de Pâques qui tombe le 31. Le soir, un banquet réunira les membres de la *Société française d'Etude des phénomènes psychiques* et du *Cercle Allan Kardec* dans des agapes fraternelles qui auront lieu au restaurant Catelain, 13 galerie Montpensier au Palais Royal. Prix 3 fr. 50. On trouve des cartes aux sièges des deux Sociétés.

Expériences d'écriture automatique

par Madame VERRALL

Madame Verrall, un des membres les plus actifs et des plus éminents de la *Société Anglaise de Recherches psychiques*, a consacré jadis ses facultés médianimiques à une étude de la vision dans le cristal, dont les résultats furent communiqués à la S. P. R. et publiés par elle.

Le fascicule 53 du 20me volume des *Proceedings* de la même société nous donne aujourd'hui le compte-rendu détaillé d'une étude expérimentale analogue, faite par le même auteur sur l'écriture automatique, pendant près de cinq ans.

Ce travail occupe à lui seul les 430 pages de ce compact in-8°.

On y trouvera les mêmes facultés d'observation qui ont valu à son auteur une situation hors pair parmi les psychologues. On verra que Mme Verrall, avec une loyauté et une impartialité absolues, expose sous

les yeux du lecteur tous les éléments de la cause et quoiqu'elle laisse entrevoir sa préférence pour une hypothèse, elle cite avec une remarquable franchise tous les faits qui la contredisent et qui sont de telle nature, qu'elle même à plusieurs reprises s'en déclare ébranlée. Le lecteur ne sera donc nullement influencé et pourra librement se déterminer pour l'une ou l'autre hypothèse, d'après les seuls faits.

Mme Verrall décrit d'abord les phases diverses par lesquelles a passé son nouveau genre de médiumnité. Elle analyse les communications obtenues, en fait ressortir les particularités et consacre un volumineux appendice à de très nombreux extraits des 306 communications qui font l'objet de son étude.

Pour donner une idée aussi juste que possible de cette œuvre importante, nous allons suivre l'auteur dans ses divers chapitres.

Historique et formes

Comme tant d'autres, Mme Verrall commença par tracer soit avec la planchette, soit avec le crayon tenu entre les doigts, des lettres toujours les mêmes et ne présentant aucun sens. En janvier 1901, se sentant portée au découragement, elle résolut de faire une dernière tentative, avant d'abandonner complètement la partie. En conséquence, pendant un certain temps, elle s'astreignit à consacrer chaque jour un quart d'heure au moins, à atteindre un résultat dans une demi-obscurité et un calme absolu. Elle ne tarda pas à remarquer que rien ne se produisait tant qu'elle restait préoccupée du but qu'elle poursuivait. Dès qu'elle s'attachait à distraire son attention par une lecture, le crayon se mettait en mouvement, mais ne reproduisait guère que les mots contenus dans le livre qu'elle avait sous les yeux. Enfin dans les premiers jours de mars 1901, elle fut tout à coup poussée d'une façon presque irrésistible à prendre le crayon entre le pouce et l'index ; tandis que depuis seize ans, à la suite d'une attaque de crampe des écrivains, elle avait pris l'habitude de le tenir entre l'index et le médius. Elle se trouvait dans l'obscurité complète et à partir de ce moment elle écrivit des phrases, soit en latin, soit en grec, ou en anglais, ces diverses langues étant souvent intercalées dans la même phrase.

Notons en passant que Mme Verrall lit les auteurs latins et grecs dans leur texte originel et parle le français avec autant de facilité que l'anglais. Elle a également appris l'italien et l'allemand.

Sa médiumnité semble être semi-intuitive, c'est-à-dire qu'elle a conscience de chaque mot qu'elle écrit et seulement pendant qu'elle l'écrit ; elle l'oublie aussitôt, malgré tous ses efforts pour le retenir. Elle ne connaît donc le sens des communications que lorsque, ayant fait la pleine lumière, elle cherche à se rendre compte de ce qu'elle a écrit. Dans certains cas, ce n'est qu'avec beaucoup de difficulté qu'elle arrive à déchiffrer les lignes que sa main a tracées. Elle n'en saisit pas toujours immédiatement le sens et l'importance, qui ne lui sont parfois révélés que plus tard par des communications ultérieures ou par la suite des événements.

Le plus souvent l'écrit reproduit les caractères de sa propre écriture, mais de temps à autre on trouve une écriture étrangère. La communication étant terminée, la main trace une grande barre avec vivacité.

Tantôt Mme Verrall prend d'elle-même ses dispositions pour écrire ; mais très souvent aussi elle se sent poussée par une force impérieuse, aussi bien lorsqu'elle est en voyage que lorsqu'elle est chez elle ; c'est ainsi qu'un certain nombre de messages ont été écrits en wagon.

Telles sont les conditions dans lesquelles, du 5 mars 1901 au 31 novembre 1904, elle écrivit les 306 communications qui font la base de l'étude qui nous occupe. Cependant sa médiumnité persiste encore aujourd'hui.

Pendant la période dont nous parlons, elle mettait parfois un certain intervalle entre les séances, soit volontairement, soit pour se conformer aux instructions de *l'écrit* ou du *scribe* (comme elle appelle les communications reçues, en réservant son opinion sur leur cause), lui disant soit de s'arrêter, soit de continuer, en lui fixant des dates. Dans plusieurs cas, elle s'arrêtait, croyant la communication terminée, mais une force irrésistible l'obligeait à continuer et elle fait la remarque que dans ce cas le message était d'un grand intérêt. Elle se servait aussi bien de la main gauche que de la droite ; mais cela est normal chez elle, à cause de l'habitude qu'elle a prise pendant la durée de la crampe des écrivains.

Elle écrit assez ordinairement les yeux fermés, et dans plus d'une occasion elle s'est endormie complètement, perdant absolument toute conscience de ce qui l'entourait. Cependant l'écriture continuait ; et au réveil il lui était impossible de reconnaître par l'inspection du message, à quel moment le sommeil était intervenu.

Contenu des Messages

Madame Verrall remarque que la langue latine est surtout usitée pour lui donner des conseils, des avertissements, des consolations. La langue grecque se rencontre surtout dans les citations d'auteurs, parfois très longues et dans les réflexions philosophiques. Les signes et la ponctuation sont généralement corrects. On trouve fréquemment des néologismes, des mots composés de toutes pièces, lorsque les expressions vulgaires ne semblent pas assez énergiques ou assez justes pour exprimer la pensée du communicateur. Les messages sont souvent signés de noms de personnages décédés ou vivants, connus ou inconnus. Le caractère de l'écriture et de la signature était quelquefois *celui des personnages dont les noms étaient donnés*, MM. Myers, Hodgson, Balfour, etc., et cependant Mme Verral affirme qu'à l'état normal, il ne lui a *jamais été possible d'imiter aucune écriture.*

Il s'est trouvé que pendant qu'elle écrivait, un autre médium, dans une localité éloignée, prononçait pendant l'état de trance les mots tracés par le crayon. A ce propos nous signalerons que l'auteur consacre de nombreuses pages de son mémoire au récit de phénomènes qui nous ont paru de nature complexe, la télépathie pouvant être invoquée, aussi bien que

l'intervention d'intelligences étrangères pour les expliquer. Nous ne nous y arrêterons pas et ne nous occuperons ici que de l'écriture automatique.

Mme Verrall présente encore plusieurs remarques intéressantes au sujet du contenu des écrits. Il lui arrive très fréquemment à l'état normal, sans avoir jamais pu s'en corriger, d'omettre les initiales des mots : ce fait ne s'est jamais rencontré dans aucun message. Elle aime beaucoup la langue française et s'en sert aussi volontiers que de l'anglaise : elle s'attendait donc à la voir fréquemment usitée dans ses messages. Cependant son absence y est totale et l'auteur en conclut que c'est un des *indices*, pour ne pas employer le mot *preuves*, que les couches du subliminal dans lesquelles puise le *scribe* pour produire les messages ne sont pas les mêmes que celles qui sont mises à contribution dans les formes ordinaires des songes ou de l'état de demi-conscience.

Madame Verrall s'est trouvée assez souvent en présense de citations d'écrits, surtout des néo platoniciens, qu'elle ne connaissait pas *et dont elle ne prit connaissance que pour contrôler les messages*.

Continuant à analyser cette œuvre qu'elle ne considère pas comme le produit de sa conscience normale, Mme Verral dit qu'il arrivait souvent qu'une phrase commencée en latin se continuait en anglais, pour finir en latin, ou que quelques mots latins fussent intercalés dans une phrase anglaise, lorsqu'ils s'adaptaient mieux à la pensée de ce qu'elle appelle le *Scribe*. Parmi les mots créés de toutes pièces, les uns étaient inintelligibles et l'écrit ajoutait : « Tu dois chercher à interpréter. » D'autres étaient pris dans un sens inusité. Très souvent, surtout en latin, l'infinitif est employé au lieu de l'impératif : « *Tu modo patientare.* » « *Notare diem.* »

Dans certains cas la pensée est condensée en très peu de mots et l'auteur ajoute : « Si j'avais voulu exprimer ce sentiment, j'aurais été incapable de lui donner cette forme. »

Certaines phrases prennent une tournure poétique absolument différente de celle à laquelle le médium aurait pu penser. Bien souvent ce n'est qu'avec le concours des dictionnaires qu'elle a pu comprendre *l'écrit* et elle en donne des exemples.

Elle constate qu'elle n'a jamais fait un seul jeu de mots de toute sa vie, tandis que son subliminal, ou *l'écrit* en sème dans presque toutes ses communications. Elle fait la même remarque à propos des vers. Elle n'est nullement poète et *l'écrit* a donné parfois de longues pièces de vers, surtout en *anglais*.

Cause réelle des messages

« Jusqu'ici, dit Mme Verrall, je me suis occupée plus de la forme que du sens des messages, quoique dans les derniers temps il y ait eu des raisons de supposer que le choix des diverses formes était intentionnel. » Aussi devant les particularités déjà signalées elle se demande avec une anxiété facile à concevoir quel est l'auteur réel de ces écrits. Un grand nombre sont constitués par des observations sans signatures et que l'on

ne peut attribuer à aucune personnalité susceptible d'être identifiée : « Quoique, dit-elle, on observe souvent l'emploi de la première personne, *Je*, s'adressant à une autre personne, *vous*, qui ne peut guère être que moi-même. »

Dans une *note* du premier Chapitre, l'auteur dit : « Il n'est pas facile d'analyser ces écrits sans paraître accepter l'idée d'une *personnalité* de la part de l'écrivain supposé, *ce dont je suis bien loin d'être convaincue.* » De même, à la première page du Chapitre IV, nous trouvons une nouvelle *note* ainsi conçue :

« Cette personne *Je* est ce que j'ai appelé l'*écrivain* et je tiens à insister sur ce que j'ai déjà déclaré, que l'*écrivain* n'est pas une façon indirecte de faire allusion à un supposé communicateur particulier, mais que c'est un nom général pour la main qui écrit et qui, pour une raison quelconque, assume l'action d'une personnalité. Dans quelques cas, malgré l'absence de signature, le contenu de la communication indique sans conteste que c'est à moi qu'elle est adressée au nom de quelque personnalité que l'on peut identifier. »

Comme nous l'avons déjà signalé, près de la moitié des communications se termine par la signature de personnages décédés ou vivants, connus ou inconnus, ou par des signes toujours les mêmes pour chaque genre de communication. Quelquefois on trouve : « Adieu : à toi » ou bien : « A vous, comme vous le savez » ou encore : « Non, pas votre ami, mais un autre. » etc... et Madame Verrall fait cette réflexion : « Il m'est impossible de dire jusqu'à quel point tout cela doit être attribué à un rôle joué par mon subliminal ».

Quelquefois l'*écrit* se félicite d'avoir vu juste ou d'avoir nettement prévu l'avenir. D'autres fois il ajoute : « Vous ne pouvez pas comprendre actuellement. » ou : « Tout ceci pourra fort bien se contrôler ».

Dans certaines communications, il accuse le médium de n'avoir pas bien compris, de ne pas s'être montré assez intelligent. Il va jusqu'à l'accuser de *stupidité.* Il le morigène, lui fait des reproches, ou bien lui donne des conseils et l'encourage. Il exprime le regret de n'avoir pu faire mieux et promet d'essayer de nouveau. Il revient fréquemment sur la valeur des preuves qu'il a données, sur les difficultés qu'il éprouve à se communiquer, spécialement sur celles que lui suscite le médium par son scepticisme : « Si vous croyiez, cela irait beaucoup mieux. » Il indique les meilleures conditions pour arriver au succès.

Avec une ténacité qui ne se lasse pas, il affirme son individualité, son indépendance du médium.

Plusieurs fois Madame Verrall, éprouvant dans sa main le besoin d'écrire, résista et peu après l'*écrit* disait : « Je suis venu aujourd'hui et vous n'étiez pas disposée. » Une fois, écrivant en latin, il dit : « Comme la plume court avec facilité lorsque l'on s'exprime dans sa langue maternelle ! » Ou bien : « La lumière n'est plus suffisante, inutile d'essayer

aujourd'hui, ce sera pour demain. » ou encore : « Tu ne comprends donc pas que cela m'est impossible ! » — « Combien de retards !... Je perds toutes mes paroles avec vous ! » — « Pourquoi vous êtes-vous arrêtée hier ? C'était intéressant, mais vous ne reconnaissiez pas votre ami ». — « Renoncez à votre folie ? ne préférez pas votre interprétation à celle des autres »

L'écrit recommande constamment au médium de croire, de prendre patience, de persévérer, de conserver avec soin tous les messages, même quand il ne les comprend pas ; de ne pas se perdre en théories, mais d'avoir confiance dans l'authenticité des phénomènes ; il ne demande pas que l'on ait la *foi* qui *vient* d'elle-même, mais la *croyance* qui résulte du raisonnement.

Le lecteur nous pardonnera ce grand nombre de citations ; nous avons cru utile de faire ressortir le caractère de ces messages et de montrer à quelles pressantes objurgations Mme Verrall s'est trouvée soumise. Aussi se sent-elle parfois ébranlée et elle le constate en ces termes : « Depuis le début de 1901, j'ai tenu un journal de mes impressions quotidiennes et en parcourant ce carnet, je constate une tendance chaque jour plus prononcée vers ce que je pense que l'*écrit* entend par croyance, c'est-à-dire une disposition de ma part à prendre au sérieux les affirmations de l'écrit et à les attribuer à une *cause externe* quelconque, plutôt qu'à mon subliminal. Je remarque que l'*écrit* constate que mon attitude est de moins en moins sceptique.

« C'est le 16 et le 17 mai 1901 que je commençai à penser qu'il y avait une espèce de preuve que l'écriture était due à une cause extérieure et, le 1er juin suivant, le progrès dans cette voie fut nettement prononcé. D'autres pas dans le même sens furent encore faits à diverses dates. Mais l'*écrit* continue à me faire des reproches au sujet de mon incrédulité Ce n'est guère que le 23 septembre 1903, qu'il reconnaît nettement les modifications opérées en moi et qu'il déclare que cela l'aide beaucoup. »

Nous avons vu cependant qu'aujourd'hui encore, Madame Verrall se déclare encore bien éloignée (*very far from*) d'attribuer à des personnalités indépendantes les écrits que trace sa main, sans que sa conscience normale intervienne à aucun degré.

Elle n'essaye pas cependant de nous dire comment, selon elle, son subliminal a pu lui faire écrire ces très nombreuses citations latines ou grecques, dont elle n'avait aucune connaissance auparavant et spécialement cette page entière du *Banquet* de Platon, dans son texte originel, avec ses accents et sa ponctuation, tandis qu'elle affirme ÊTRE BIEN CERTAINE de n'avoir jamais lu le *Banquet*.

Où son subliminal a-t-il pu en prendre connaissance et quelle idée se fait-elle de ce subliminal ?

Peut-elle admettre qu'il soit une partie intégrante de sa propre individualité et que depuis six ans il s'acharne avec une profonde fourberie et une ténacité inlassable à créer une illusion dans son supraliminal, en *jouant*

le rôle de toute une série de personnages et prenant vis-à-vis de lui le rôle de mentor, de guide, de juge : En lui donnant des avis et des conseils sur ses affaires privées, sur la santé du médium et celle de son mari, qu'il décide à partir dans le midi ; en faisant enfin ces citations qui ne peuvent provenir du médium ?

Quel intérêt ce subliminal, doué d'aussi prodigieuses facultés, peut il avoir à assumer ce rôle odieux de faussaire et à se jouer du supraliminal avec une telle persistance ? Dira-t-on qu'il s'ignore lui-même et se fait illusion, lui qui fait preuve de tant de connaissances ? Quelle incohérence ! Il resterait, du reste, à expliquer la source des notions étrangères au médium.

Ce que nous disons ici s'applique à tous les médiums qui chaque jour, depuis soixante ans, parlent, écrivent ou produisent des messages typtologiques au nom de personnages qui leur sont totalement étrangers et que l'on a plus tard identifiés.

Comment donc peut-on s'expliquer qu'une personne aussi intelligente et aussi sincère que Madame Verrall résiste aux preuves si nombreuses accumulées par elle-même ? Est-ce par cette sorte de misonéisme que l'on a toujours rencontré chez les corps savants et qui les fait reculer devant ce qui paraît destiné à bouleverser toutes les idées reçues jusqu'ici et à les obliger à recommencer toute leur éducation ? Quoi qu'il en soit, nous espérons fermement qu'un jour peut-être prochain, M[me] Verrall, suivant l'exemple de Myers, d'Hodgson et de bien d'autres, reconnaîtra que notre subliminal, qui n'est en réalité que l'ensemble de souvenirs momentanément effacés, d impressions non perçues et sans doute aussi de *réminiscences* d'existences antérieures, est incapable de jouer le rôle que tant d'hommes de science persistent encore à lui attribuer.

Pour nous, spirites, nous ne pouvons trop remercier Madame Verrall d'avoir mis à la disposition des chercheurs de vérité une aussi riche collection de preuves à l'appui de la croyance dans la réalité des communications entre le monde visible et l'invisible ; c'est une œuvre qui restera et que l'on consultera toujours avec fruit (1).

D[r] DUSART.

---

(1) Il est intéressant de rapprocher ce cas de celui de Stainton Moses qui, lui aussi, a lutté énergiquement contre le *Scribe*, avant d'être convaincu de sa réalité extérieure. Il est fort probable que Mme Verrall, si elle persévère, verra son scepticisme, déjà entamé assez sérieusement, disparaître complètement, car les intelligences qui l'assistent mettent une complaisance sans bornes à la persuader de leur existence. Quels beaux exemples de ténacité nous donnent dans ce cas médium et esprits ! Que ceci serve de leçon à ces braves expérimentateurs français qui, après deux ou trois essais, déclarent catégoriquement qu'il n'y a dans tout cela rien de sérieux, puisque EUX, n'ont rien pu constater ! (*N. d. l. r.*)

Dans l'au-delà

II

Rien ne survit que l'âme. Faisons-la donc héroïque ici-bas. Nous n'aurons que ce que nous méritons et notre Ciel sera celui que nous aurons construit sur terre.

DARGAUD.

Les désincarnés dévots sont parfois à plaindre. Pour gagner une place dans la *béatitude éternelle*, ils se sont traînés sur les dalles du temple, le front courbé, l'âme perdue en prières ; ils se sont même retirés de la société. Une fois désincarnés, ils ne voient ni le paradis espéré, ni l'enfer tant redouté, ni même les flammes du purgatoire. Ils appellent les saints à leur secours ; rien ne leur répond. Comment dépeindre leur étonnement ! Ils s'étaient imaginé un paradis qu'on peut acheter à l'église ; ne trouvant pas le ciel promis, ils se croient perdus, tout leur manque à la fois.

L'absence de manifestations des disparus est causée par deux raisons principales : la première, c'est qu'en général ne trouvant pas le moyen de communiquer avec ceux qu'ils ont laissés sur la terre, ils finissent pas s'en éloigner, sont attristés ; la seconde, c'est que ceux qui sont libres de se mouvoir dans l'espace, voyagent dans tous les pays qu'ils ont habités pour revivre par réminiscence leur vie passée. Il faut faire abstraction de ceux qui ont laissé sur la terre leur âme d'amour ou de grands intérêts spirituels. Les désincarnés, dans ce cas, ne quittent pas leurs bien aimés ; ils restent dans leur maison, il suivent à l'insu de ceux-ci toutes leurs actions et vivent pour ainsi dire de leur vie en attendant la réunion définitive.

La vie des habitants de l'espace ressemble à la nôtre. Les supraterriens ont la vie de famille ; ils vivent en société comme nous ; ils se dévouent les uns pour les autres ; ils s'harmonisent suivant leur progrès ; chacun apporte ses lumières et ceux qui sont avancés travaillent ensemble au bien des humanités sidérales et planétaires.

Comme sur la terre, il y a des moments de labeur, comme aussi des moments où l'on se repose.

La vie intime existe également pour les habitants de l'espace, car ils ne se confondent pas entre eux ; ils ont passé séparément par diverses formes pour s'élever.

Il y a des paysages charmants dans l'espace ; il y a des berceaux fleuris où les êtres se retirent à deux. Il est aussi des instants où ils sont seuls et les Intelligences mêmes très élevées, rentrant dans leur for intérieur, sont loin de se trouver impeccables. L'habitant de l'espace peut commettre des fautes ; il peut se distraire d'une mission, abandonner un protégé et le laisser succomber sous une mauvaise influence dont il aurait pu l'éloigner ; il peut blesser l'intelligence chaste d'un autre être.

Les êtres qui entourent la terre ont encore le jour et la nuit ; mais ils voient quand même pendant la nuit ; ils voient par le reflet lumineux de leur pensée qui traverse leur périsprit ; ils sont près du point où l'on ne compte plus les heures, où il n'est plus de jour qui ramène la nuit.

L'Esprit élevé trouve un repos en rapport avec les fluides dans lesquels il vit ; il recherche même ce temps de recueillement et de sommeil. Le sommeil du supra-terrien n'est point l'engourdissement, l'image de la mort ; son périsprit n'est pas abandonné comme un corps inerte. A mesure que l'intelligence grandit, la couche périspritale l'alourdit moins, et moins la lourdeur des membres du sidérien se fait sentir, plus son sommeil est conscient.

Dans les sphères avancées vous comprenez jusqu'à la voix de l'oiseau pour retrouver l'oiseau en vous ; dans vos réminiscences vous avez la faculté de rentrer dans les règnes que vous avez traversés, de redescendre poisson dans les eaux, de reprendre en vous le chant du rossignol, de retrouver le fauve ou la gazelle du désert. L'être dégagé complètement de ce monde peut revivre sa plus infime incarnation ; il peut escalader toute l'échelle de son passé dans les premières étapes de la nature, dans les secondes étapes de la vie animale, puis dans la troisième de la vie humaine.

Il est rare qu'après l'heure de la désincarnation les êtres s'élancent d'un coup d'aile vers l'espace ensoleillé. Chacun a un travail à faire sur ce globe ; ce travail dure un temps qu'on ne saurait préciser. Ils ne s'élèvent pas également vite. Les uns ont trop de ce qu'on appelle matière ; d'autres, plus avancés, voient qu'il y a tant de secours à apporter dans ce monde, qu'ils ne peuvent se ré-

soudre à abandonner l'humanité et ils travaillent non seulement à bien influencer les incarnés, mais aussi à ramener dans la voie du progrès les désincarnés arriérés.

La vie extra terrestre est la vie normale de l'intelligence. Sans doute, l'être est toujours uni à la matière, mais cette matière peut devenir très subtile. Le corps que nous possédons est une enveloppe très matérielle qui sert d'instrument à l'intelligence pour les études à faire avant de parvenir à la vie élevée qui doit être la sienne, ce corps est à l'âme ce qu'est le monde à l'œuvre d'art qui doit faire l'admiration de tous.

La vie planétaire sert à mettre en pratique les résolutions prises à l'état erratique, c'est-à-dire pendant la vie sidérale. La vie matérielle est donc un moyen de développement pour l'intelligence.

En quittant la vie de la terre, le méchant tombe dans une espèce de cauchemar horrible dans lequel il revoit les mauvais actes de sa vie ; il voit ses victimes lire dans son âme et lui montrer toutes ses lâchetés. Il a peur. Il ne peut se cacher ; il est obligé de supporter la vindicte de ceux qu'il a fait souffrir. Le méchant trouve la punition de ses fautes, non pas extérieurement par des démons qui viennent armés de fourches lui montrer des flammes, un gouffre béant, en un mot l'Enfer ; non. Le méchant souffre en lui-même.

Chaque mauvaise action commise apporte comme un stigmate de souffrance à venir. Celui qui a fait du mal à son frère voit toujours le fantôme accusateur du persécuté. Dans cet état, le méchant ne comprend qu'une chose, c'est qu'il vit et qu'il souffre.

Quelquefois ces égarés parviennent à se communiquer, ils se reconnaissent, mais il se peut que leurs instincts mauvais prennent encore le dessus. Ils s'efforcent alors d'entraîner les terriens, d'en faire leurs instruments. Mais ils ne peuvent vivre longtemps de la vie des incarnés et ils retournent à leurs souvenirs obsédants. Pour qu'ils voient la lumière, il faut que le remords vienne. Le repentir leur rend le calme, une vision plus nette de ce qui les entoure et la compréhension d'un bonheur possible pour eux.

(*A suivre*). ISIDORE LEBLOND.

Correspondance

Cher Monsieur Delanne,

Puisque vous discutez l'opinion de Maeterlinck sur l'immortalité de l'âme, il vous intéressera sans doute, vous et vos lecteurs, de savoir que l'idée psychico-spirite n'a pas été sans émouvoir la pensée de ce remarquable écrivain.

Voici en effet ce qu'on lit dans une de ses dernières œuvres, le *Temple Enseveli*, au chapitre de la Justice, page 55 : — « et nous oublions que dans l'état présent de nos connaissances rien ne nous autorise à affirmer qu'il n'y ait pas une sorte de survie plus ou moins consciente, plus ou moins responsable.

«... Il se peut, et des *expériences sérieuses semblent* sinon prouver le phénomène, du moins permettre qu'on le classe parmi les possibilités scientifiques, il se peut qu'une partie de notre personnalité ou de notre force nerveuse ne se dissolve pas » —.

L'allusion aux audacieuses recherches des spirites et aux méthodiques études des psychistes est évidente. Ajoutez que le dernier chapitre du même livre, chapitre dont le sujet est l'Avenir, rapporte une enquête que l'auteur a faite auprès de nombreuses somnambules, pour vérifier leurs pouvoirs de clairvoyance et de divination. Cette enquête le convainquit de l'authencité de ces pouvoirs. Il appert donc que Maeterlinck doit grossir le nombre des littérateurs et des philosophes que les choses du merveilleux n'ont pas laissés indifférents. Et cette constatation n'est pas sans importance pour notre cause, ni sans gloire pour nous, puisque le père de la Princesse Maleine et de Monna Vanna compte parmi les meilleurs écrivains du temps. M. Malgras pourrait recueillir cette information que je suis heureux de vous offrir pour votre revue et il pourrait donner, dans le livre d'Or que, je le souhaite, il publiera bien un jour, une place à Maeterlinck, comme à un de ceux que le Spiritisme a non pas certes conquis, mais indiscutablement influencés.

Croyez, cher Monsieur Delanne, à mes sentiments toujours pleinement dévoués.

F. Bertal.

Instructions pour séances médianimiques

En vue d'obtenir les meilleurs résultats possibles au cours d'investigations dans le domaine des phénomènes psychiques, les conditions suivan-

tes sont requises pour toute séance qui veut conserver un caractère sérieux et scientifique.

Je me permettrai de les classer dans deux catégories, que je nommerai les conditions *ordinaires* et les conditions *extraordinaires*. Je fais entrer dans la première catégorie toute condition qui me semble indispensable pour les séances sérieuses ; j'ai placé dans la seconde catégorie les condition exceptionnellement rigoureuses, que les assistants peuvent s'imposer ou non, à volonté ; le but de ces dernières est d'accélérer la production des phénomènes et d'augmeter leur force ou leur durée.

Je ne puis ici discuter la nécessité de telle ou telle condition pour la production des phénomènes. Je dois cependant faire remarquer que je me suis appliqué à éliminer de ces instructions tout élément personnel, pour ne laisser que ce que l'expérience universelle dans l'étude de ces phénomènes a cru bon d'adopter. Mes études personnelles sont venues confirmer l'expérience d'autrui ; me basant là-dessus, j'espère commettre aussi peu d'erreurs que possible.

Conditions ordinaires

1) Il est absolument indispensable qu'avant de commencer les séances, les assistants choisissent parmi eux un directeur, qui sera chargé de fixer le jour et l'heure de la séance, de procéder à tous les arrangements préalables et de diriger la séance, en entrant en conversation avec les intelligences qui se manifesteraient soit par la table, soit par l'écriture ou tout autre moyen, et de leur demander s'il est possible de produire tel ou tel phénomène, fixé à l'avance par consentement général. Dans aucun cas cependant, le libre cours des phénomènes ne doit être entravé par trop d'insistance.

Pendant la séance, *toute discussion entre les assistants est interdite* ; une conversation académique peut être admise, si elle n'incommode pas le médium.

Ces deux derniers points sont *très importants* et doivent être observés en *règle absolue*. Aussitôt que les phénomènes commencent, *le directeur seul doit être autorisé d'entrer en conversation avec les intelligences qui se manifestent*. J'insiste sur ce dernier point, car il est rarement observé ; ce manque de discipline retarde beaucoup l'éclosion des phénomènes, qui n'étant pas systématisés, se produisent au hasard, et sont par conséquent plus difficiles à observer.

2) La santé du médium et des assistants joue un rôle important. Même avec une légère indisposition, lorsqu'il y a élévation de température, le médium ou les membres du cercle doivent s'abstenir de prendre part à la séance.

3) L'harmonie intellectuelle et surtout spirituelle entre les assistants est nécessaire. Là, où la divergence des goûts, des sympathies ou du caractère est trop grande, les fluides ne peuvent se mêler et la production du phénomène est retardée et souvent complètement arrêtée.

4) Ne pas indiquer, jusqu'à développement complet du médium, l'ordre dans lequel doivent se produire les phénomènes, et s'abstenir en général de tout ce qui pourrait enrayer le libre cours des phénomènes.

5) Il est indispensable de faire des entractes pendant les séances, de 5 à 10 minutes toutes les 1/2 heures environ.

6) Ne jamais épuiser complètement les forces du médium ou des membres du cercle. Une séance normale doit durer de *une* à *deux* heures.

7) Dans les conseils que donneraient les personnalités invisibles, ne suivre que ceux que la raison approuve ; ne jamais perdre son libre arbitre et conserver toujours un honnête scepticisme, qui est le seul chemin menant à la découverte de la vérité. Cependant, je dois ajouter que les conseils concernant le médium ou les séances doivent généralement être suivis, même si parfois ils nous semblent superflus, car de cette façon nous contentons le médium et lui conservons sa bonne humeur.

8) La chambre des séances doit être bien aérée, avant et pendant les séances, et l'usage du tabac ou de toute autre substance viciant l'air, doit être rigoureusement prohibé.

9) Il faut que le médium, aussi bien que les membres du cercle, évitent de se surcharger l'estomac avant les séances.

10) Le nombre des membres du cercle ne doit pas être inférieur à *quatre* et dépasser *dix* personnes.

Ces points sont essentiels pour toute séance sérieuse.

Conditions extraordinaires

Je fais entrer dans cette catégorie les conditions suivantes :

1) La régularité des séances, une ou deux fois par semaine, aux mêmes jours, à la même heure, avec les mêmes assistants portant les mêmes habits (clairs de préférence), dans le même local.

2) Le régime des membres du cercle et du médium : une nourriture saine et peu abondante, végétale par préférence, est désirable (la viande noire doit être complètement prohibée ; par contre les fruits et surtout les bananes sont très recommandés). L'alcool et le tabac, ainsi que tout narcotique ou excitant est défendu. L'abstinence sexuelle est une source puissante de forces nerveuses et médianimiques.

Tous les assistants doivent mener une vie des plus régulière, d'ascètes, si j'ose m'exprimer ainsi, en se nourrissant l'esprit de travaux et de lectures intellectuels et spirituels.

3) Sous aucun prétexte le médium ne doit donner, jusqu'à développement complet, d'autre séance que dans son propre cercle.

4) Aucune personne étrangère ne doit être admise aux séances jusqu'à développement *complet* du médium.

5) Le médium doit être entouré de personnes qui lui sont sympathiques et qui exercent sur lui une action bienfaisante et calmante.

Ceci sont les conditions principales pour avoir de bonnes séances. Mais il va de soi qu'il est impossible de prévoir à l'avance *toutes* les conditions

applicables et nécessaires pour un cercle donné. D'ailleurs au fur et à mesure, ces conditions sont indiquées au cours des séances par les personnalités invisibles.

J'ai omis à dessein la question du « contrôle » du médium, laissant à l'appréciation de chacun de décider quelles sont les conditions de contrôle qui lui paraîtront suffisantes.

M. M.

Ouvrages nouveaux

Amour et Maternité

Par Mme Claire G...

Fragments d'un ouvrage inédit

Leymarie, éditeur. Prix : **3** fr **50**

Mme Claire G... qui a publié, il y a un an, un livre de grande valeur philosophique et documentaire, intitulé *Souvenirs et problèmes Spirites*, vient de faire éditer un ouvrage important auquel elle travaille depuis plusieurs années : *Le féminisme sur les bases d'un spiritualisme indépendant*, a extrait, dis-je, la matière d'un volume de trois cents pages qu'elle livre aujourd'hui à la publicité.

La thèse de Mme G... est celle du féminisme rationnel, avec, comme principe fondamental celui de la « parité d'âmes » entre les deux sexes, qu'on trouve à la base de la doctrine spiritualiste.

La morale double, la morale à deux faces qui réserve toutes ses indulgences pour les fautes masculines, tandis qu'elle sévit impitoyablement contre les erreurs féminines, cessera avec l'avènement de la « mystique scientifique ». Et Mme G... est persuadée et elle nous assure que, de ce jour, la question féministe, cette branche importante de la sociologie, sera résolue.

Son chapitre sur « l'Amour, » est fort beau. Nous y découvrons l'âme, la clef de sa théorie. Mais je lui préfère la seconde partie du livre où, avec une argumentation serrée et bourrée d'exemples, l'auteur nous démontre tour à tour que « pour préconiser l'*amour libre*, il faudrait avant tout « admettre le principe qu'il oblige surtout l'homme par le sentiment « sacré de l' « honneur » ; et nous affirme que la femme peut et doit être « affranchie de l'esclavage sexuel » en acquérant le droit, la liberté de refuser ou d'accepter la maternité. Elle exhorte ses pareilles à la solidarité et dans un dernier chapitre, demande que la mère, lésée en vertu de nos mœurs familiales dans ses droits les plus sacrés, reprenne vis-à-vis de ses enfants, une place égale, juridiquement parlant, à celle du père.

Certains des chapitres de ce livre — ceux surtout sur le libre refus et la libre acceptation — ne paraîtront d'une audace très grande que parce qu'ils sont empreints d'une logique profonde, d'une logique de cœur, contre laquelle proteste, au nom de la routine et de l'égoïsme, notre logique stupide, lâche et froide.

Lisez-le, vous tous qui êtes accessible à ces deux grandes influences qui se partagent l'âme humaine : la logique et la pitié. Et vous vous sentirez, mesdames, plus vaillantes, et vous, messieurs, tout amendés d'avoir passé quelques heures en compagnie d'une intelligence lumineuse, mise au service d'un cœur de femme enthousiaste et bon.

A. Gaudelettre.

Cours abrégé de spiritisme

Dicté par un invisible à Jeanne Fanau

Prix ; 0 fr. 25. Par la poste : 0 fr. 30.

Une excellente petite brochure d'une cinquantaine de pages nous a été adressée d'Alger ; nous l'avons lue avec plaisir et l'opinion que nous en avons gardée est qu'il faudrait la répandre dans les classes populaires.

Avoir une idée exacte du Spiritisme au bout d'une heure est un résultat efficace.

Ces notions ont été dictées par un invisible à Mlle Jeanne Fanau, jeune médium d'Alger, âgé de seize ans, du mois d'avril au mois de juillet 1906, en douze séances dont chacune compose un chapitre de ce petit cours.

Sa clarté, sa netteté démontrent la lucidité de l'ami de l'espace venu à nous.

Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les paroles dernières qu'il dicta après avoir terminé son cours.

L'être Suprême et ses Lois

Œuvre médianimique

Signée : Baron du Potet.

Leymarie : éditeur, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Cet ouvrage a été obtenu dans des conditions qui rappellent un peu l'œuvre effectuée, *post-mortem*, par le célèbre Dickens. La préface en relate les détails, et la table des matières, écrite, comme premier essai psychique, par un médium qui ne possède qu'une instruction élémentaire, suffira à attirer l'attention des lecteurs.

Ils trouveront dans cet ouvrage un ensemble de notions substantielles exposées avec simplicité et précision.

Nous recommandons tout spécialement cette œuvre scientifique à l'attention du public.

Se trouve à la librairie des Sciences Psychiques, 42, rue de Saint-Jacques. Paris. Prix : 0 fr. 60 franco. (*Communiqué*)

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Ecriture directe

Le 2 décembre dernier, Messieurs Zingaropoli et Albert Ferruzzi, docteur en médecine, se rendirent avec le jeune médium Gennaro Bartoli, des ducs de Castelpoto, dans un appartement inoccupé de la Via Vittoria, dont ils avaient seuls la clef. Cet appartement est situé au rez-de-chaussée et ils s'enfermèrent dans la chambre du fond, dont la porte peinte en couleur claire fut soigneusement refermée sur eux. Au chambranle de cette porte fut adapté un tapis de couleur sombre, formant ainsi une sorte de petit cabinet noir.

Les trois assistants prirent place à une table, le médium ayant le dos tourné vers la porte. La pièce fut éclairée à la lumière rouge Il se produisit d'abord des lévitations de table sans contact. Puis, au bout de dix minutes, le médium tomba en trance. Une voix féminine bien connue de M. Zingaropoli, parlant par la bouche du médium, lui demanda que pour donner plus de force à celui-ci, il lui posât la main droite sur la tête, tout en laissant la gauche sur la table.

Après un court instant, le médium se levant prît l'index de la main droite de M. Ferruzi, èntra avec lui dans le cabinet et, dirigeant vers la porte cet index, tenu en quelque sorte comme un crayon, fit le geste d'écrire puis, comme épuisé, se laissa tomber à terre. L'entité signalée plus haut dit : « C'est fait. »

On fit la lumière ; on examina la face interne de la porte contre laquelle le geste avait été fait, et on n'y découvrit absolument rien. La porte fut alors ouverte et sur sa face *externe*, au point correspondant à celui que le doigt avait touché intérieurement, on constata une grande marque très accentuée, paraissant avoir été tracée avec un crayon à la mine de plomb.

Les trois assistants affirment de la façon la plus absolue que cette marque n'existait pas avant la séance, et que pendant la durée de celle-ci aucun étranger n'avait pu s'introduire dans l'appartement

Dans le monde des mystères

Nous avons dit dans un numéro précédent que le *Corriere della Sera*, un des principaux journaux politiques de l'Italie, après les deux séances avec Eusapia dont son très distingué rédacteur M. Luigi Barzini avait rendu compte, décida d'en organiser trois autres, auxquelles devaient assis-

ter plusieurs de ses rédacteurs et un certain nombre de personnes choisies en dehors de la rédaction. M. Barzini, qui n'est pas spirite, rend compte de ces dernières séances dans de nombreux numéros de décembre 1906, janvier et février 1907, où ces récits occupent chaque fois plusieurs colonnes du journal. Nous voyons parmi les contrôleurs les noms de deux spirites autorisés que nos lecteurs connaissent bien, Messieurs Bozzano et Venzano, et un troisième dont le nom est surtout connu comme adversaire déterminé du spiritisme, le professeur Morselli. Ce dernier a constamment contrôlé Eusapia et nous allons voir qu'il n'a rien négligé de ce qui pouvait donner de l'authenticité aux phénomènes.

On comprendra que nous ne puissions reproduire *in extenso* les longs articles du *Corriere della sera*, mais nous nous efforcerons d'en donner une idée aussi exacte que possible.

Dans le numéro du 13 décembre 1906, M. Barzini termine un article de considérations générales par les lignes suivantes :

« La qualité et l'honorabilité incontestables des personnes intervenues, personnes connues, qui font ces expériences dans un but d'étude, pour constater ce qu'il y de vrai et ce qui peut se rencontrer de charlatanerie dans les phénomènes médianimiques ; qui ont multiplié les moyens de contrôle ; qui ont poussé le scrupule jusqu'à aménager dans ce but une salle de séances dans laquelle personne n'est entré en dehors des expérimentateurs ; qui ont tenu Eusapia dans une douce prison, la faisant vivre au siège même de la société des études psychiques, sous une surveillance continue, ne permettent pas d'admettre le soupçon de l'existence d'un complice. Et, enfin, où pourrait donc se cacher un complice, quand tout est en pleine vue et que souvent même l'intérieur du cabinet se découvre entre les rideaux soulevés ? »

« Ma première impression a été qu'il devait exister des trucs ingénieux quoique incompréhensibles. Je m'amusais comme devant des tours de passe-passe bien exécutés et j'avais une forte envie de m'écrier : « Bravo Eusapia ! » au lieu de l'habituel : « Merci, John ! » D'autant plus que les mouvements du médium, simultanés avec les phénomènes, me donnaient la conviction qu'elle agissait directement en libérant l'*autre* main, l'autre, car de celle que je tenais, j'en répondais. Comment faisait-elle ? Qui sait ? Ce n'était certainement pas par des moyens à moi connus.

« Mais quand j'ai eu le contrôle des *deux* mains et que les phénomènes se sont reproduits et même manifestement en dehors de la portée des bras du médium, alors j'ai dû reconnaître mon erreur. Les faits sont sincères, mais ils ne s'expliquent pas. »

« Il doit y avoir une explication, même en dehors de l'intervention de l'ami John, mais je ne la trouve pas. Avec la tranquillité d'âme de celui qui reste parfaitement indifférent devant la question, j'ajoute que les trucs et les illusions révélés jusqu'ici ne s'adaptent pas à toutes les expériences auxquelles je viens d'assister. J'avoue que cela m'est très pénible, car celui qui sort d'une séance médianimique, sans se montrer capable de démas-

quer l'imposture, court le risque de se voir déclaré stupide ou visionnaire et quoique cela soit arrivé à des illustrations scientifiques, cela n'en est pas moins désagréable. »

« En tout cas, pour le moment, je veux me borner à raconter honnêtement ce que j'ai vu. J'espère qu'à l'avenir je pourrai mieux voir. Mon voyage au pays des mystères aura une conséquence. Eusapia a consenti à tenir trois séances, pour notre édification, organisées par le *Corriere* avec des personnes choisies par ce même *Corriere*. Nous allons donc avoir bientôt l'occasion de faire plus ample connaissance avec l'illustre John. »

Vient ensuite le compte-rendu des séances pour lesquelles le professeur Morselli a poussé les précautions jusqu'à déshabiller complètement chaque fois le médium et à faire lui-même *son examen corporel*, ce qu'Eusapia a accepté de bonne grâce.

Morselli désireux de voir si des énamations de la tête d'Eusapia pourraient influencer la plaque photographique, avait attaché très solidement deux longues *baguettes* au dossier de sa chaise et se proposait d'y fixer des plaques. Il ne le fit pas le premier jour, pour ne pas introduire trop de nouveautés à la fois, ce qui aurait pu inquiéter le médium. Laissons de côté les *lévitations* très nombreuses de la table, qui ont atteint parfois jusqu'à cinquante centimètres de hauteur. Les assistants placés en face de Morselli voient *une main* saillir du tissu même des rideaux du cabinet et descendre vers le professeur, qui annonce qu'on le touche à l'épaule droite. En même temps M. Barzini, qui contrôle la main droite du médium, la sent se contracter dans la sienne. Notons une fois pour toutes ce fait déjà connu que chacun des phénomènes coïncide avec une contraction semblable des mains et souvent des cuisses du médium. Une chaise située dans le cabinet, une lourde table, un escabeau viennent sans aucun contact vers les assistants, puis, *toujours sans contact*, retournent à leur place. Chaque fois qu'un phénomène un peu exceptionnel doit se produire, Eusapia dit : « Attention ! » et chacun redouble de rigueur dans le contrôle. C'est dans ces conditions que les lampes électriques, dont Morselli tient le commutateur dans sa poche, s'éteignent et se rallument à plusieurs reprises. La chaise du cabinet sort des rideaux et, passant entre la tète du professeur et celle d'Eusapia, vient frapper plusieurs coups sur la table, puis reprenant son chemin aérien, passe entre la tête du médium et celle de M. Barzini, qui, de sa main libre la saisit au passage et déclare rencontrer une résistance aussi grande que celle que produirait un homme robuste. La chaise rentre ensuite dans le cabinet « comme un acteur qui, après avoir rempli son rôle, rentre dans la coulisse, » ajoute l'auteur.

Un *carillon* dont la manœuvre exige deux mains, se met à sonner. Devant une observation plaisante d'un assistant, tout le monde éclate de rire, et la table, se soulevant, se met à l'unisson et se secoue comme sous un éclat de rire.

Un *métronome* se met en marche et s'arrête à plusieurs reprises, ce qui ne peut se faire sans une certaine expérience.

Comme dans beaucoup de séances d'Eusapia, le rideau se gonfle, s'avance vers les assistants ou les objets à portée. Les assistants sont touchés à travers l'étoffe par une main dont ils distinguent les doigts, les objets sont saisis et emportés ; M. Barzini se penche sous le rideau et ne voit rien. Bien plus, dans un cas le rideau s'avance vers M. Morselli, son gonflement dessine la forme d'un *corps humain*, le professeur se sent entouré par deux bras qui lui serrent la poitrine ; M. Barzini avance un doigt vers la partie du gonflement répondant à la tête, et son doigt est saisi par une bouche dont il sent fort bien les dents. Cette fois encore M. Barzini, introduisant la tête à l'intérieur du cabinet, ne voit absolument rien. Le cabinet semble vide.

Une des *baguettes* fixées au dossier de la chaise du médium est détachée, les nœuds du lien, formés avec tant de soin par le professeur Morselli, sont défaits, la baguette frappe sur la table et les liens qui la fixaient y sont projetés.

Des *mains blanches* sortent tantôt entre les rideaux, tantôt de leur surface même. Un *chassis* avec plaque photographique a été fixé aux baguettes attachées de nouveau au dossier de la chaise du médium. On voit les nœuds des liens qui le fixaient se défaire lentement et le chassis est enlevé et introduit dans le cabinet. Le professeur Morselli lui dit : « Il paraît qu'il est dans les mains de quelqu'un ! »

A peine a-t il terminé que le chassis est balancé au dessus de la tête du médium, et une des baguettes y bat allègrement un roulement de tambour. Inutile d'ajouter que pendant tout ce temps Eusapia, sévèrement contrôlée, se tient immobile et comme indifférente à ce qui se passe.

Avant la séance, un *dynamomètre* tenu par Eusapia avait donné 18 kilos à sa droite et 48 à sa gauche. Pendant la séance, le même dynamomètre est jeté sur la table. On le regarde : il marque 110 kil., ce qui représente l'effort d'un homme extrêmement vigoureux.

Les assistants ont à peine commencé à parler d'un phénomène, qu'il se produit aussitôt. C'est dans ces conditions que l'on vit se produire des *phénomènes lumineux*. Ils n'étaient pas constitués par de vagues lueurs, mais par des lumières bien définies, qui se promenaient autour de la table et des assistants.

Une *mandoline* sort du cabinet : elle est déposée sur les bras de M. Barzini et les cordes rendent des sons. M. Bozzano et M. Barzini touchent les cordes et les sentent vibrer.

De temps à autre Messieurs Bozzano, Morselli et Barzini voient une sorte de *masse noire* sortir du cabinet et s'avancer tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre, mais sans les toucher.

Le rideau se gonfle : une forme *de tête* s'avance vers M. Morselli qui se sent mordu doucement à la joue, à travers l'étoffe du rideau.

Une *trompette* sort du cabinet, s'applique doucement aux lèvres de

M. Barzini qui n'a qu'à souffler pour produire le son. La trompette se retire et sonne dans le cabinet.

A la demande d'Eusapia, M. Barzini qui a confié le contrôle de la main droite du médium à un de ses collègues, se met à genoux sur la table. Il élève la main au dessus des rideaux et elle est saisie mollement. Plus tard la *table se soulève*, malgré le poids de M. Barzini, au moment où Eusapia lui dit : « N'aie pas peur ! Fais attention ! » En même temps les deux contrôleurs étaient touchés, l'un à l'épaule, l'autre à l'occiput. La table retombe lourdement et le pied opposé au médium est fracturé.

Après la séance, et en pleine lumière, Eusapia dont les pieds sont contrôlés, laisse un coin de sa robe posé sur une bascule. Elle fait un geste de la main et la bascule marque 20 kilos.

Une *main* délicate de femme s'avance à découvert au milieu de la table : M. Barzini la saisit *et elle fond dans sa main*

Un *grattement d'ongle* se fait entendre sur la table. M. Barzini avance sa main pour saisir l'auteur du bruit, mais celui-ci se déplace à mesure et la poursuite se continue ainsi sans résultat, malgré l'intervention du Professeur Morselli qui n'est pas plus heureux.

A plusieurs reprises, on a vu se former une *tête* de femme enveloppée d'une draperie qui masquait la bouche, comme chez les femmes arabes.

Enfin, après une séance, Eusapia étend la main en pleine lumière à plus de vingt centimètres au dessus du *carillon* dont nous avons parlé, et on entend des sons de cloche à l'intérieur de l'instrument.

M. Barzini termine son article du 2 Février par ces mots : « Avec ce petit prodige se clôturent nos expériences dont le but n'était et ne pouvait être d'arriver à l'explication du mystère, mais de prouver la réalité des faits en les observant dans un milieu calme et avec toute la rigueur de contrôle possible à l'heure actuelle. Avons-nous réussi dans le but que nous nous étions proposé ? »

« La réponse est un peu longue. Remettons-la à un prochain article. »

Nous n'avons pas encore sous les yeux les explications promises par M. Barzini. Quant à nous, l'impression que nous laisse son récit est la suivante : les conditions dans lesquelles se produisent les phénomènes en présence d'Eusapia et que tant d'autres observateurs ont déjà signalées, portent à les ranger pour la plupart sous le titre d'*Animisme*. Quelle part faut-il faire au *spiritisme* ? Les séances dont nous venons de nous occuper rendent la réponse très difficile et ne nous semblent pas de nature à affirmer nettement l'intervention d'intelligences étrangères au médium.

Nous connaissons heureusement d'autres faits qui, nous montrant le développement ininterrompu des facultés du célèbre médium Napolitain, ne peuvent être considérés que comme *spirites*. Nous voulons parler de

ces séances si dramatiques où un père se trouve en présence de sa fille qui parfaitement matérialisée, l'embrasse et lui parle et de celle que plus récemment signalait la lettre de M. Zingaropoli à Mme Claire G... et dans laquelle il affirmait avoir tenu sa mère dans ses bras. Nous demandons aux hommes de bonne foi si le doute est encore permis dans ces derniers cas.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

Nous suivons avec le plus grand intérêt le développement de la médiumnité du jeune Fidanza, à La Plata. Les précautions prises pour le contrôle ne laissent plus rien à désirer. Les assistants sont en nombre restreint et se connaissent. Les portes et fenêtres sont scellées ; le médium enveloppé dans une gaîne noire fixée et scellée au cou, aux poignets et aux chevilles, est, en outre, attaché dans un fauteuil, chacun de ses bras fixé au bras correspondant du fauteuil ; les pieds sont attachés à la traverse inférieure du fauteuil, chaque attache est scellée. Enfin le médium, ainsi préparé, est introduit avec son fauteil dans une cage en toile métallique, dont toutes les parois sont également scellées.

Nous avons vu qu'avant que l'on eût recours à cette cage, le médium complètement entrancé avait été retrouvé, en fin de séance, à 5 mètres de son fauteuil sur lequel on constata la présence de tous les liens avec les nœuds et les cachets parfaitement intacts (1).

Au début de chaque séance l'Esprit-guide, ou directeur de la séance, fait entendre trois battements de mains, qui ne peuvent être attribués au médium, dont les bras et les mains sont solidement fixés aux bras du fauteuil, avec un intervalle d'au moins soixante centimètres. Ce Directeur parle ensuite par la bouche du médium et donne ses instructions pour la tenue de la séance. Il indique également par des battements de mains le moment où il faut allumer le magnésium et prendre des photographies.

Constancia, qui rapporte tous ces faits sous les signatures de Frascara, Luis Odio et Pedro Serié, a inséré dans son numéro du 30 Décembre 1906, une photographie représentant le médium entrancé, lié dans sa cage métallique, et on voit un animal étrange tout à fait blanc, qui grimpe à la face interne de cette toile. Plusieurs assistants l'ont vu, à la faveur de la

(1) Cette sortie du médium en dehors de la cage a été observée aussi par le docteur Gibier, qui signale ce fait dans le mémoire adressé au Congrès de psychologie de 1900. (*N. d. l. r.*)

lumière magnésienne, mais après la séance on ne trouva aucune trace de cette singulière apparition. On avait parfaitement entendu le bruit des griffes sur la toile.

Au début de la séance on entendit un choc, comme d'un objet jeté à l'intérieur de la cage. Lorsque la lumière fut faite et la cage ouverte, on trouva une espèce de collier de cuir, semblable à ceux dont se servent les charlatans guérisseurs indiens. Il était garni d'anneaux métalliques et de lanières de cuir auxquelles étaient suspendus des coquillages marins et diverses plaques ou écailles empruntées à la cuirasse d'un tatou. Le tout était souillé de terre, comme si on venait de l'en extraire.

Le Directeur dit qu'il préparait de nouveaux phénomènes, qui deviendraient de plus en plus intéressants, à mesure que les facultés du médium se développeraient. Il ajouta que lorsqu'il aurait donné tout ce qu'il pouvait à La Plata, le médium pourrait se rendre à Buenos-Aires et se soumettre à l'examen des corps savants, pourvu que Messieurs, Luis Odio et Pedro Serié l'accompagnassent, pour constituer un milieu harmonique, et il conseilla à ces Messieurs d'entrer, dans ce but, en relations de plus en plus intimes avec le médium.

D[r] DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Les Zancig provoquent en Angleterre un intérêt croissant. Ils ont tenu une séance en présence de la famille royale, qui a été émerveillée et il est inutile de dire qu'ils s'y sont surpassés. Le public se presse toujours à l'Alhambra et les journaux politiques eux-mêmes entrent en lice, se demandant si l'on est en présence de très habiles truqueurs ou s'il faut admettre la transmission de pensée. Il est une circonstance qui provoque le soupçon de truc, c'est que pendant toute la séance le mari s'agite et parle sans cesse. Aussi un journal a-t-il promis de donner à l'hôpital du Roi Edouard une somme de cent vingt-cinq mille francs si M. Zancig parvient à transmettre à sa femme un message spécialement préparé, *sans dire un mot*, *sans faire un geste*. Le défi porte la date du 2 Février : sera-t-il relevé ? Attendons (1) !

(1) Une autre circonstance est suspecte : c'est la réussite constante des expériences, à jour fixe. Jusqu'alors, les sujets qui ont donné des preuves authentiques de la transmission de la pensée, ont présenté des lacunes, c'est-à-dire des périodes pendant lesquelles ils n'étaient pas sensitifs, il faut donc être très réservé avant d'affirmer que les phénomènes des Zancig sont dus à une action télépathique. (*N. d. l. r.*)

Séances de Bailey

Nous trouvons encore dans *Harbinger of Light* de Janvier, outre une conférence par l'esprit de William Creswick sur la représentation de la Passion à l'Oberammergau, le canevas des séances des 16 et 30 Novembre et 7 Décembre. Dans la première furent apportées des pâtisseries qui viendraient de Jaggemaut ; deux tablettes ; un bulbe, d'où se produisit en quelques instants une petite plante de 2 pouces 1/2. Dans la seconde, on entendit une conférence par l'esprit de M. Veletti, sur l'état et les conditions du peuple sous divers gouvernements. Il se produisit ensuite un apport des plus remarquables, celui d'un oiseau *truqueur*, qui posé dans la main, fait le mort, d'une façon étonnante et, aussitôt introduit dans sa cage, perche sur ses barreaux de la façon la plus coquette. Malheureusement, cet oiseau apporté, d'après les guides, des pays les plus chauds, ne put résister au climat de l'Australie et mourut peu de temps après.

Vint ensuite une tablette Assyrienne, qui est plus intéressante que toutes les autres par son contenu. Une seconde tablette parlait du même incident que la première, c'est-à-dire du siège de Babylone par Cyrus.

Quelques semences Indiennes furent apportées, dont une fut mise en terre, et commença à se développer.

Dans la séance du 7 Décembre on reçut deux fragments de marbre d'un vieux monument ; une tablette du Thibet en bois de pin. Elle est couverte d'inscriptions de textes sacrés et porte à l'une de ses extrémités un trou dans lequel sont passées des lanières en peau de yak, qui servaient à la suspendre auprès d'une tombe.

L'apport suivant fut constitué par un nid, dans lequel se trouvaient deux œufs et le squelette complet d'un oiseau. *Abdul* dit que celui-ci était mort des suites d'une piqûre par un insecte vénimeux, et que son cadavre avait ensuite été dévoré par d'autres insectes.

La livraison de Janvier donne, comme les deux précédentes, une grande planche hors-texte de reproductions photographiques des tablettes apportées dans ces diverses séances. L'administration du journal australien se propose de donner, dès le mois de Février, des photographies d'objets divers, formant une nouvelle série.

AVIS

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain n° la suite des articles si intéressants de M. Rouxel sur : *L'Evolution du Monisme*, de même que la continuation de l'étude de M. Becker sur : *Nos Origines*.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

ÉCHANGE

PUBLICATIONS PERIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 57, faubourg St-Martin, Paris — Mensuelle—5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 61, rue de l'Avenir les Lilas (Seine) 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 23, rue Poussin. Paris-Aut. France 7 fr. Etranger, 8 fr.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10fr. Etr. 12fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, 265, à Mont-sur-Marchienne, Belgique 2 francs par an ; Etanger, 3 fr.

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Revue d'Etudes Psychiques, 6, rue Saulnier, Paris. France et Etranger, 8 fr.

Bulletin de la Société d'Etudes Pyschiques de Marseille, 41, rue de Rome. Prix 6 fr. par an.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an. Etranger: 6 fr. Chez M. Thomas, 25, rue du Faubourg Saint-Jean, à Nancy.

JOURNAUX PUBLIES A L'ETRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incomotrézo 19, Madrid, 3 fr. en Espagne.

Luce et Ombra, Milan. — Prix 5 fr. ; Etr nger, 6 francs. 18, Via Cappucini.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^{r} Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^{t}, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2^{a}, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2e à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

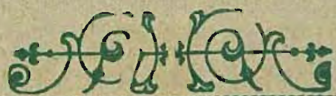
The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Het Tœkomstig Leven. — De Bilt prés Utrecht, Hollande. — Prix 3 florins par an.

Nº 10. — 13e ANNÉE Prix du Numéro : 1 franc AVRIL 1907.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme



SOMMAIRE

A. LASÉ

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

40, Boulevard Exelmans, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnement **10 fr.** *par an en France. — Étranger :* **12 fr.**

RECHERCHES SUR LA MEDIUMNITE

par Gabriel DELANNE

Prix . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIERES

Le Problème de l'Immortalité

(*Suite*) (1)

Les travaux de la *Société anglaise des recherches psychiques*, ont si peu laissé, comme le dit M. Mœterlinck, le problème de l'immortalité « au point où il se trouvait depuis les origines de la conscience humaine », qu'ils ont prouvé péremptoirement l'erreur matérialiste qui ne veut voir dans l'esprit qu'une fonction du cerveau. Si l'âme transmet sa pensée à distance, et comme l'écrit Camille Flamarion « c'est un fait aussi certain que l'existence de Paris, de l'oxygène ou de Sirius », il faut admettre que la communion des âmes ici-bas, en dehors de toute intervention sensorielle, n'est plus une rêverie de poète, mais un fait d'observation et d'expérience, qui affirme l'existence de lois *méta éthériques*, suivant l'expression de F. W. H. Myers, c'est-à-dire différentes des forces physiques connues qui ont pour siège l'éther.

Il est incompréhensible qu'un spiritualiste ne saisisse pas immédiatement l'extraordinaire importance des faits télépathiques, car si des influences impalpables agissent à distance, existent entre des âmes encore incarnées, *sans que le corps physique intervienne*, alors l'âme désincarnée, — dont la survie n'est pas douteuse pour un spiritualiste — possède encore ce pouvoir, et la communication entre nous et les âmes qui ont quitté leur enveloppe charnelle apparaît comme une suite logique de ce qui avait lieu déjà ici-bas. Le spiritisme, qui n'est autre chose que la démonstration de ces rapports possibles, devient une induction scientifique de premier ordre, puisqu'elle s'appuie sur cette grande loi de continuité qui paraît régir l'Univers entier (2).

Une seule objection sérieuse a été opposée à cette théorie, c'est celle formulée par M. Marcel Mangin, qui a fait remarquer que

(1) Voir le n° de mars, p. 503.

(2) Les religions n'enseignent-elles pas que nos pensées vont atteindre les âmes des Saints, qui ne sont pas autre chose que des humains désincarnés ? Et ceux-ci, dans la tradition catholique, ne peuvent-ils pas répondre aux prières qui leur sont adressées, c'est-à-dire communiquer avec nous ? Pourquoi les âmes des autres justes seraient-elles privées de ce rapport avec nous ?

c'est peut-être à tort que nous généralisons des phénomènes particuliers. Le fait que des facultés d'ordre supranormal se manifestent dans certains individus, comme des échappées de lumière, n'impliquerait pas que ces facultés existent à l'état latent dans de subconscience de tous les humains. M. Bozzano, dans son travail sur *Mme Piper et la conscience subliminale* a répondu à cette objection (1).

Il fait observer que, souvent, les facultés télépathiques ou de clairvoyance se déclarent à la suite d'un choc, d'un accident ou d'une grave maladie, soit après des expériences somnambulico-hypnotiques. Les conclusions qu'il en faut tirer sont évidentes et explicites. Puisque la manifestation soudaine dans l'homme de facultés psychiques si supérieures à celles qui sont normales ne peut être attribuée, sans tomber dans l'absurde, au fait qu'un traumatisme à la tête, un délire fiévreux, une inhalation d'éther l'ont créée du néant, il nous faudra bien en arguer que ces facultés existaient à l'état latent dans les replis inexplorés de la subconscience, et que les états traumatique, fiévreux, comateux, déterminant dans un individu un affaiblissement ou un arrêt temporaire des fonctions de la vie de rapport, ont ainsi créé une condition favorable à leur manifestation extérieure. En d'autres termes : Les facultés supérieures de l'esprit ne se manifestent ici-bas que par éclairs, lorsque les fonctions de la vie de relation étant affaiblies, les manifestations animiques extra corporelles arrivent à se frayer une route au dehors. On ne peut guère d'ailleurs supposer, comme le faisait observer également F. W. H. Myers, que sur un point aussi fondamental que celui dont il s'agit, l'humanité puisse être construite sur des plans différents.

Le caractère *animique* de beaucoup de phénomènes télépathiques de mourant se décèle également par l'*intelligence* des manifestations, comme le fait justement remarquer M. Laurent (2). Si le précipient reconnaît tout de suite, ou après un temps très court, la voix, le pas, le soupir, la caresse habituelle, la manière d'agir du mourant, ou si

(1) Bozzano. *Mme Piper et la Conscience sublimina*, in *Ann. Psych.* Septembre 1906, p. 554.

(2) Laurent. *Remarque sur les manifestations télépathiques vulgaires. Ann Psych.* Mars 1907.

l'impression fait naître, dans son esprit, le pressentiment d'un malheur, la manifestation ne se reproduit pas.

Elle se renouvelle généralement dans le cas contraire, mais cesse définitivement une fois ce résultat obtenu. C'est là un fait constant, qui ne souffre presque pas d'exception. Mais, alors, les manifestations télépathiques de mourants, même vulgaires, sont l'œuvre d'intelligences conscientes de leurs actes. Ces intelligences veulent, conçoivent ces manifestations telles que nous les percevons ; elles suivent notre pensée, lisent dans notre cerveau avec autant de facilité que de sûreté. En outre, ces intelligences font preuve d'une liberté, d'une présence d'esprit, d'une possession de soi-même vraiment remarquables. Ce ne sont donc pas des êtres, comme le dit M. Maeterlinck, qui sont dans une sorte « d'hébétude somnambulique » et encore moins des lueurs qui flottent un instant dans la nuit, avant de s'éteindre. Ils sont là, bien qu'invisible, et ils agissent.

Ceci nous ramène au dédoublement de l'être humain et, bon gré mal gré, il faut aujourd'hui en tenir compte et en tirer les conséquences qui en résultent immédiatement. Même sans recourir à la documentation spirite, qu'Eusapia enrichit encore tous les jours sous les sévères contrôles de savants comme les professeurs Richet, Lodge, Ochorowicz, Lombroso, Morselli, etc., etc, les *Proceedings* de la S. P. R. contiennent des récits d'apparitions, collectives ou réciproques qui, suivant moi, exigent dans la plupart des cas la nécessité du dédoublement. Prenons un exemple, parmi beaucoup d'autres, afin de faciliter la discussion (1).

Le 3 octobre 1863, je quittai Liverpool pour me rendre à New-York par le steamer *City of Limerik*, de la ligue Inman, capitaine Jones. Le soir du second jour, peu après avoir quitté Kinsale Head, une grande tempête commença qui dura neuf jours. Pendant tout ce temps, nous ne vîmes ni le soleil ni les étoiles, ni aucun vaisseau ; les gardes-corps furent emportés par la violence de la tempête, une des ancres fut arrachée de ses armures et fit beaucoup de dégâts avant qu'on pût la rattacher. Plusieurs voiles fortes, bien qu'étroitement carguées, furent emportes et les bautehors brisés.

Pendant la nuit qui suivit le huitième jour de la tempête, il y eut un peu d'apaisement, et pour la première fois depuis que j'avais quitté le port, je pus jouir d'un sommeil bienfaisant. Vers le matin, je *rêvai* que je voyais

(1) *Mémoire de Mme Sidgwick sur la clairvoyance. Proceedings* 1890. Voir *Ann. Psych*, 1891, p. 219 et suiv.

ma femme que j'avais laissée aux Etats-Unis. Elle venait à la porte de ma chambre, *dans son costume de nuit*. Sur le seuil, elle sembla découvrir que je n'étais pas seul dans ma chambre, hésita un peu, puis s'avança à côté de moi, s'arrêta et m'embrassa, et, après m'avoir caressé pendant quelques instants, elle se retira tranquillement.

Me réveillant, je fus surpris de voir mon compagnon, dont la couchette était au dessus de moi, mais pas directement — parce que notre chambre était à l'arrière du bâtiment — s'appuyant sur son coude et me regardant fixement. « Vous êtes un heureux gaillard, me dit-il enfin, d'avoir une dame qui vient vous voir comme cela. » Je le pressai de m'expliquer ce qu'il voulait dire ; il refusa d'abord, mais me raconta enfin ce qu'il avait vu, étant *tout à fait éveillé* et accoudé sur sa couchette. Cela *correspondait exactement* avec mon rêve.

Le nom de ce compagnon était William J. Tait, il n'avait pas un caractère à plaisanter habituellement, mais c'était au contraire un homme posé et très religieux et dont le témoignage peut être cru sans hésiter.

Le lendemain du débarquement, je pris le train pour Watertown, où se trouvaient ma femme et mes enfants. Lorsque nous fûmes seuls, sa première question fut : « Avez-vous reçu ma visite il y a une semaine, mardi ? — Une visite de vous, dis-je ; nous étions à plus de 1000 milles sur la mer ! — Je le sais, répliqua-t-elle, mais il m'a semblé vous avoir rendu visite. — C'est impossible, dites-moi ce qui vous fait croire cela. »

Ma femme me raconta alors qu'en voyant la tempête et en apprenant la perte de *l'Africa*, parti pour Boston le jour où nous avions quitté Liverpool pour New-York, et qui avait échoué au cap Race, elle avait été extrêmement inquiète sur mon sort. La nuit précédente, la même nuit où, comme je l'ai dit, la tempête avait commencé à diminuer, elle était *restée éveillée longtemps en pensant à moi*, et environ vers quatre heures du matin il lui sembla qu'elle *venait me trouver*. Traversant la vaste mer en fureur elle rencontra enfin un navire bas et noir, monta à bord et descendant sous le pont, traversant les cabines jusqu'à l'arrière, arriva à ma chambre. « Dites-moi, ajouta-t-elle, a-t-on toujours des chambres comme celle que j'ai vue, où la couchette supérieure est plus en arrière que celle d'en dessous ? Il y avait *un homme dans celle du dessus qui me regardait fixement*, et pendant un instant j'eus peur d'entrer, mais enfin je m'avançai à côté de vous, vous embrassai et vous serrai dans mes bras, puis je m'en allai ».

La description donnée par ma femme était correcte dans tous ses détails, bien qu'elle *n'eût jamais vu le bateau*. Je trouve dans le Journal de ma sœur que nous partîmes le 4 octobre, arrivâmes à New-York le 22, et à la maison le 23.

J. R. Vilmot,

Manufacturier à Bridgeport.

L'enquête faite en Amérique a confirmé les détails de cette narration et l'on possède les témoignages concordants de la sœur de M. Vilmot et de sa femme, chacune en ce qui la concerne.

Comment expliquer ce fait et les autres analogues (1), qui existent, assez nombreux ? Pouvons-nous admettre qu'il y a eu simplement hallucination réciproque entre la femme et le mari et de celui-ci à M. Tait, éveillé ? Il est clair que l'agent ne peut transmettre que ce qu'il sait, or, soit que l'on envisage comme agent le mari, ou la femme, il est des circonstances du récit qui ne s'expliquent pas par cette hypothèse. Si c'est Mme Vilmot qui agit télépathiquement sur son mari, il est naturel que celui-ci croie la voir pendant son sommeil ; mais il est incompréhensible que M. Tait, qui ne l'a jamais connue, puisse la voir comme une personne naturelle, car le mari endormi ne songe guère à M. Tait, sa pensée étant concentrée sur l'apparition de sa femme. Pour la même raison, si c'est M. Vilmot qui est l'agent, il ne peut pas non plus envoyer à sa femme l'image de ce même M. Tait accoudé, puisqu'il ne savait pas que celui-ci était éveillé et témoin de la scène qu'il voyait en rêve. Remarquons que M. Vilmot parait être le percipient, car il semble ne jouer qu'un rôle passif. On ne peut guère imaginer dans ces conditions, qu'il ait communiqué à sa femme tous les détails de l'aménagement du navire, des cabines, et en particulier de la sienne. Cependant celle-ci en fait une description exacte et, de plus, elle a le souvenir d'avoir traversé la « vaste mer en fureur » à la recherche du navire. Qui la dirige dans cette course ? Mystère de la sympathie des âmes que nous n'avons pas encore pénétré, mais qui se retrouve dans tous les récits analogues. Ils nous paraît donc plus rationnel d'admettre que l'âme de Mme Vilmot, revêtue de son double, se trouvait réellement auprès de son mari, puisqu'elle se souvient d'y être allée, qu'elle dépeint avec exactitude la disposition des cabines et qu'elle est vue, à ce même endroit, en même temps, par son mari endormi et par un étranger.

L'observation nous met donc en présence d'une apparition *matérialisée*, puisqu'elle agit physiquement, est visible pour un tiers, et

(1) Consulter *Les Hallucinations Télépathiques*. Voir les 7 cas d'hallucinations réciproques dans la traduction française p. 329. L'Edition anglaise en contient 7 autres tout à fait analogues et l'on trouve un certain nombre d'autres dans les *Proceedings*.

se trouve dans des conditions tout-à-fait analogue aux apparitions des séances spirites que l'on obtient avec les médiums. Et il convient de préciser et de tirer de ce fait, et des autres semblables, toutes les conséquences qui en découlent naturellement, sans faire aucune hypothèse accessoire.

Il est tout a fait certain que le fantôme de Mme Vilmot n'a pas employé les membres locomoteurs de son corps physique qui était étendu dans son lit. Pour se faire voir à M. Tait, ce n'est pas la lumière qui éclairait Mme Vilmot dans sa maison qui s'est transportée à 100 mille de distance, d'abord parce qu'il faisait nuit et ensuite parce que les ondes lumineuses n'auraient pas transmis cette image à travers les parois de sa chambre, et aussi loin du point de départ. Ce ne sont pas les lèvres charnelles de cette dame qui ont embrassé son mari. Cependant M. Tait a vu le fantôme embrasser M. Vilmot et celui-ci a perçu le contact des lèvres. D'autre part, Mme Vilmot a vu, sans le secours de son *cerveau matériel*, le navire, la disposition de la cabine et cet étranger qui l'intimidait. La faculté de voir n'est donc pas optique, liée à l'appareil oculaire, ni à la substance nerveuse : c'est une faculté *animique*. Si les faits semblables décrits journellement dans les publications de la télépathie scientifique sont exacts, avérés, prouvés, alors malgré les clameurs indignées des matérialistes, la plus limpide évidence nous oblige à conclure qu'à la nature physique apparente est associée une nature physique invisible, qui est fonctionnellement son équivalente, quoique de constitution tout autre ; c'est que l'organisme vivant que nous voyons et que l'anatomie dissèque n'est que la doublure d'un organisme occulte, le périsprit, sur lequel n'a prise ni le scalpel ni le microscope, mais que la plaque photographique révèle parfois, et qui laisse des traces indélébiles de son action quand il agit sur du noir de fumée ou de la terre glaise. Ce corps fluidique est donc pourvu comme l'autre, et mieux peut-être, de tous les organes nécessaires au double effet qui est toute la raison d'être de toute organisation vitale : Recueillir et transmettre à la conscience les impressions du dehors, et mettre l'activité psychique à même de s'exercer sur le monde environnant et de le modifier à son tour.

Cette vérité est si éclatante qu'elle finira par frapper tous les yeux non prévenus. L'étude des faits nous oblige de constater que les phénomènes télépathiques sont non seulement semblables, mais

tout à fait identiques lorsqu'ils proviennent de vivants, de mourants ou de MORTS. Leur caractère intentionnel est aussi évident dans tous les cas, et il faut l'aveuglement du parti-pris pour ne pas en tirer les conséquences qui en découlent impérieusement. Coups frappés, meubles déplacés, appels reconnus, apparitions etc. se produisent après la mort, et l'hypothèse de la télépathie retardée, (1) dernier refuge de la critique aux abois, ne tient plus devant les apparitions collectives de morts se produisant assez longtemps après le décès, avec des caractères identiques, à des personnes différentes, ou dans les séances spirites où le fantôme est photographié. Cette association de l'expérience et de l'observation permet d'affirmer avec une certitude complète la réalité de l'explication spirite, qui s'est imposée aux esprits philosophiques dès l'origine des travaux de la Société Anglaise, ainsi que cela résulte des remarques suivantes d'un savant de haute envergure, le Dr Durand (de Gros) (2) qui en a compris l'immense portée :

« Si l'existence distincte et indépendante d'une physique et d'une physiologie occultes, à côté de la physique et de la physiologie que nous connaissons, peut s'inférer logiquement des scènes de la télépathie active où les acteurs sont des vivants, c'est une démonstration matérielle et péremptoire qui nous en est fournie par les actes télépathiques que, en dépit de toutes les horripilations de la science et de toutes les révoltes du préjugé philosophique, notre raison se voit contrainte et forcée d'attribuer AUX MORTS. Car si dans l'autre cas on peut encore, en désespoir de cause, imaginer, pour se rendre compte du miracle télépathique, je ne sais quelle propriété nouvelle de la cellule cérébrale de produire toutes les fantasmagories de la télépathie sans l'aide d'aucun organe ou d'aucun véhicule apparents, c'est là une branche de salut à laquelle notre rationalisme à l'eau cesse de pouvoir s'accrocher quand ce cerveau, qui pouvait à la rigueur sauver les apparences, n'est plus qu'une pulpe

(1) En assimilant l'hypothèse de la télépathie retardée à l'hallucination post-hypnotique, on a pas assez réfléchi à ce fait : que cette dernière ne laisse pas de traces dans la mémoire normale ; le souvenir s'en efface complètement, dans la plupart des cas, ce qui est le contraire pour les apparitions de morts, qui produisent une impression profonde et persistante dans l'esprit et la mémoire du percipient.

(2) Dr Durand (de Gros). *Le Merveilleux scientifique.*

désorganisée et putréfiée, ou même un peu de poussière au fond d'un crâne vide de squelette. Et justement il se rencontre que la *Société de Recherches psychiques* de Londres, et la rédaction des *Annales des Sciences psychiques* de Paris, avec le professeur Ch. Richet en tête, ayant organisé une vaste enquête sur les fantômes de personnes vivantes — Phantasm of the living — les fantômes de cette classe, les seuls scientifiquement admis tout d'abord, se sont montrés d'une rareté désolante (1), tandis que, en revanche, c'est par légions que les fantômes des morts sortaient de l'enquête. Et ce n'est pas tout : Ces fantômes de l'autre monde, qui sont sans cerveau, et par conséquent sans cellules cérébrales, se montrent, par une bizarrerie singulièrement paradoxale, en quelque sorte les plus vivants de tous, car ils sont au moins les plus bruyants et les plus remuants et il en est pas mal qui ont à leur charge des faits comme ceux-ci : bousculer des meubles, enfoncer des portes, briser de la vaisselle, casser des carreaux, frapper et blesser les gens, et rendre certaines maisons inhabitables, au grand et bien naturel désespoir des locataires et des propriétaires ».

Oui, contrairement aux affirmations des physiologistes matérialistes, monistes, parallélistes, etc., etc., la matière cérébrale n'engendre pas l'âme, car celle-ci, en dehors du corps, témoigne de sa présence effective, d'abord en se montrant, puis en faisant preuve d'intelligence et de volonté. De même, comme nous l'avons déjà dit, qu'il serait absurde de supposer que l'on peut séparer une fonction de l'organisme qui l'engendre, par exemple que la fonction de la respiration peut être séparée du poumon, de même il serait souverainement illogique de concevoir une âme en dehors du corps si, réellement, elle n'en était qu'une fonction. Or, maintenant, la certitude de la bilocation est incontestable, et de là viennent les fureurs et les invectives de tous ceux qui voient s'écrouler leurs théories. Regrettons qu'un puissant esprit comme M. Maeterlinck n'ait pas compris tout l'intérêt que présentent les enquêtes des savants anglais. Etonnons-nous qu'il n'ait tenu aucun compte de l'ouvrage magistral de F. W. H. Myers sur *La Personnalité humaine, sa survivance et ses manifestations* supra-normales, car, avec son grand talent d'écrivain, il aurait fait pénétrer dans le public ces idées nouvelles si fécondes et si neuves encore pour le plus grand nombre.

(1) Ceci n'est pas tout à-fait exact, il y a autant des uns que des autres.

Mais, nous le verrons dans un prochain et dernier article, la preuve absolue de l'immortalité se déduit avec une force invincible du faisceau de preuves que le Spiritisme a réuni depuis un demi-siècle. Par des procédés très variés, dans des expériences sans cesse renouvelées et contrôlées mille fois les unes par les autres, l'âme désincarnée s'est manifestée avec une si complète évidence, que les plus récalcitrants parmi les investigateurs, après de nombreuses années de résistance, ont fini par être vaincus et par proclamer la réalité des manifestations spirituelles. C'est une marche lente, mais sûre, qui amène à notre jeune science tous ceux qui veulent se donner la peine nécessaire pour l'étudier. Que peuvent donc nous faire les injures ou les railleries des ignorants ou des gens à parti-pris ? Avec quelle indifférence ne devons-nous pas regarder les efforts impuissants des ennemis de toute recherche indépendante ? Quand on a résisté pendant un demi-siècle aux efforts coalisés des orthodoxies religieuse et scientifique, on peut être assuré que des faits qui ont passé par le laminoir de la critique la plus intensive sans être détruits, sont des vérités inébranlables; c'est avec elles que nous construirons la philosophie scientifique de demain, celle qui sera édifiée sur les ruines du matérialisme vaincu.

GABRIEL DELANNE.

(*A suivre*).

Le professeur Morselli et le Spiritisme

La direction du *Corriere della Sera* fait précéder les articles de Morselli de quelques lignes où nous lisons : « Le professeur Morselli qui, depuis longtemps étudiait le médianimisme avec persévérance et patience, ne s'était pas encore départi du silence le plus absolu. On savait seulement qu'il était un adversaire déterminé et un négateur du médianimisme, avant de s'être décidé à l'étudier directement. Le jugement de l'illustre savant basé sur l'examen scrupuleux des faits produits dans d'innombrables expériences, était attendu avec une curiosité d'autant plus vive que la réserve et la prudence qu'il avait apportées à le mûrir avaient été plus grandes. »

« C'est aujourd'hui la première fois que le professeur Enrico Morselli prend part publiquement au débat sur le médianimisme et apporte le poids de son opinion. »

Après avoir défini le spiritisme et avoir dit que l'on peut être spiritualiste sans être spirite (1), ce que tout le monde savait déjà, le professeur se demande si, dans les phénomènes produits en présence d'Eusapia, on peut trouver les preuves de l'intervention des esprits.

« Afin, dit-il, qu'il ne se produise aucune équivoque sur mon travail de recherches et sur ma position dans le champ des études psychiques, je dis tout d'abord : *Non*. Autant qu'il m'a été donné d'observer et de noter dans mes anciennes et nouvelles expériences avec la Paladino, le spiritisme n'est pour rien dans ses phénomènes. Les phénomènes ne sont pas des manifestations, des faits, des messages d'esprits désincarnés ou d'âmes de défunts.

« Quant à son fameux John King, dont je donnerai d'autre part la généalogie, ce n'est pas un esprit, mais une création suggestive de son subconscient, un personnage fantastique de songe, comme déjà Ochorowicz, de Varsovie, l'avait intelligemment deviné. »

« Mais à ceux qui me demandent, et ils sont nombreux aujourd'hui ceux qui m'interrogent de toute part, ce que je pense des phénomènes physiques attribués à Eusapia, et si je les considère comme réels, authentiques, prouvés, je réponds : « Oui ».

« Ces phénomènes dont l'acceptation me paraissait d'abord basée tout entière sur l'erreur ou la naïveté, sur la fraude ou l'illusion des sens, sur la bonne foi ou le parti pris, sont *pour la grande majorité* véridiques et certains. Quant au *petit nombre* au sujet desquels je n'ai pu acquérir de certitude, ils ne peuvent en rien infirmer l'existence d'une catégorie extraordinaire ou préternormale de faits dépendants d'organismes particuliers et d'activités individuelles ».

« *Oui*, j'en suis convaincu : La Paladino, sauf les réserves que tout savant positiviste doit faire sur l'interprétation des faits et sur leur nature intime, est un sujet doué réellement, sûrement de ce pouvoir exceptionnel que l'on appelle *Médiumnité* ou *Médianité*, de ces forces encore ignorées que peut-être tous les organismes vivants, surtout les hommes, possèdent en quantité variable et avec une aptitude différente à les manifester. Mais la phénoménologie tout entière d'Eusapia étudiée par moi dans environ trente séances, n'apporte à mon avis aucune contribution sérieuse ; aucun appui à la doctrine spirite ; je dirais plutôt qu'elle la contredit et la combat carrément. »

Après avoir dit que le spiritisme, malgré les travaux d'hommes sa-

(1) Oui, mais c'est une inconséquence logique, puisque les âmes incarnées peuvent déjà communiquer entre elles sans l'intermédiaire des sens. Il n'existe aucune raison théorique pour qu'il en soit autrement dans les relations des âmes désincarnées avec celles qui sont sur la terre. (*N. d. l. r.*).

vants et honorables, reste une question scabreuse et irritante, provoquant autant de négations absolues et obstinées que d'affirmations fanatiques, il ajoute que lui-même n'a pu que dans ces derniers temps se dégager de ses préventions absolues.

« C'est avec connaissance de cause que j'écris ceci, car moi aussi j'ai été pendant de longues années non seulement un *antispirite* des plus tenaces et irréductibles en face de l'hypothèse de la survivance et de l'intervention des défunts ou autres entités occultes dans les phénomènes que l'on dit,on prétend spirites (et jusqu'ici je reste encore dans cette attitude scientifique), mais je n'étais pas moins absolument sceptique à propos de la réalité objective des phénomènes en eux-mêmes et de forces nouvelles autres que les physico-chimiques et que les activités bio-psychiques connues (*et à ce sujet j'ai changé d'avis.*) »

Il considérait, et son opinion n'a pas changé, les phénomènes intellectuels, auxquels nous attribuons seuls le titre de spirites, comme relevant uniquement de de la psycho-pathologie.

Quant aux phénomènes physiques, parmi lesquels il range non seulement les mouvements sans contact, mais aussi les apparitions lumineuses, les apports, les *matérialisations,* les apparitions de *fantômes* présentant tous les attributs des êtres vivants, tout ce qui se passe au delà des strictes limites des téguments du corps humain, il dit que tout cela n'est plus nié aujourd'hui que par ceux qui n'ont pas expérimenté avec un bon contrôle sur des médiums physiques de la valeur d'Eusapia et qui se cantonnent encore dans *le vieux et désormais irrationnel scepticisme* (C'est lui qui souligne).

Une phrase nous laisse perplexe, celle où il parle des communications mentales ou intérieures de défunts *bien identifiés* comme seraient celles attribuées aux célèbres médiums Stainton-Moses, Hélène Smith,Piper,etc... S'il ne les repousse pas nettement et s'il considère les défunts comme *bien identifiés,* en quoi diffère-t-il des spirites ?

« Aujourd'hui, dit-il, j'écris avec pleine conscience d'être dans le vrai, ou tout au moins d'avoir tiré profit de ce que je considère comme vrai, que : les phénomènes physiques médianimiques attribués à Eusapia sont dans la très grande majorité réels, authentiques, sincères ; qu'il peut se trouver dans la série aujourd'hui innombrable de ses manifestations spirites un mélange de quelques phénomènes faux, produits par ses tentatives naïves et maladroites de truc, ou attribuables aux erreurs d'appréciation des assistants, mais que dans son ensemble la phénoménologie d'Eusapia, pour un savant sérieux, pour un observateur impartial, pour pour tout homme compétent en psychologie, a une existence ojective, une consistance positive, égales à celles que peuvent atteindre toutes les catégories de faits tombant sous le critérium de la raison normale, contrôlés et certifiés conformes aux bonnes règles de la méthode expérimentale. »

Morselli termine cet article du 10 février en annonçant la prochaine apparition de son volume portant le titre de *Psychologie et spiritisme* et en déclarant que dans ses prochains articles du *Corriere*, il étudiera les trois points suivants :

1° La technique du médium ; — 2° la somme des phénomènes qu'il a produits sous son observation ; — 3° L'explication possible des phénomènes observés par lui.

Avant d'aller plus loin, je ne puis m'abstenir de citer un jugement qui ne fait guère honneur au sens critique du professeur Morselli Invoquant le témoignagne de divers auteurs en faveur d'Eusapia, il cite celui de F. Podmore, qu'il déclare la plus haute autorité en la matière et le critique le plus sérieux des merveilles spirites dans son admirable livre. Pour comprendre que Morselli ait ainsi recours à un homme qui a rempli son livre de mensonges, d'altérations de textes et de calomnies dont on pourra se faire une idée, lorsque l'on se rappellera qu'il a osé accuser Stainton-Moses d'ivrognerie, il faut admettre que la satisfaction de trouver un adversaire aussi déterminé du spiritisme lui a ôté toute idée de contrôler ses affirmations.

Voyons maintenant ce qu'il dit de la *Technique* d'Eusapia.

« On me dit : pourquoi la demi-obscurité ou la lumière rouge ? Pourquoi ces tables qui marchent ? Pourquoi cette organisation de cabinet noir et ces perpétuelles mandolines et ces vidons et ces carillons ?

« Je l'avoue ; c'est un arsenal grotesque qui jure avec la solennité doctrinale du spiririsme, alors que celui-ci se présente comme le remplaçant des antiques religions et nous parle sérieusement des choses divines et humaines, de la vie terrestre et ultraterrestre, de la survivance et des *métemphsychoses* (!) de l'au delà, etc., etc.,. Mais c'est bien ainsi. Le spiritisme est une demi-religion et, comme tel, il a ses apôtres, ses *prêtres*, ses *dogmes*, son *rituel*, son cérémonial, » On comprend que Morselli tende volontiers la main à Podmore.

« Pour comprendre et accepter l'arsenal paladinien, il est nécessaire de faire un peu d'histoire. »

Morselli refait alors un tableau fantaisiste des débuts et du développement du spiritisme en Amérique, puis en Angleterre, afin de montrer comment une technique invariable, intangible fut imposée aux adeptes et plus tard à Eusapia, qui ne put y échapper. Pour donner un aperçu de la façon dont l'auteur écrit l'histoire, nous traduisons le passage suivant :

« Entre 1857 et 1869 le Français Rivail, sous le nom druidique d'Allan-Kardec, fit bientôt passer le spiritisme de la phase empirique et théâtrale anglo-américaine à la phase théorétique et sémimystique que j'appellerai continentale. Les spirites se sont çà et là unis fraternellement aux mesmérites, aux hypnotistes, aux théosophes, aux Roses-Croix, et autres congrégations et écoles de même genre, ils se sont parfaitement assimilé pendant les trente dernières années toutes les catégories de phénomènes psychiques et hyperphysiques exceptionnels, tout le merveil-

leux et le *transcendantal* repoussé par la science officielle, par exemple le magnétisme de Mesmer et Puységur, la clairvoyance ou lucidité, la transposition des sens, les apparitions des morts, les fantômes véridiques, etc., etc... Mais la phénoménologie physique reste substantiellement la même et nous sommes toujours obligés, que le médium soit Eusapia ou qu'il soit Politi ou Miller, à voir adopter la table, la chaîne *magnétique*, le contrôle des mains et des pieds, la chambre noire, l'obscurité ou la lumière rouge, la guitare et la mandoline qui jouent, la glaise pour empreintes, les ficelles pour faire des nœuds, etc .. »

Eusapia, dit-il, n'aurait pas adopté tous ces procédés, si elle n'était pas tombée entre les mains d'un *certain* Damiani, qui les importa d'Angleterre. Plus loin cependant l'auteur semble vouloir justifier ce qu'il appelle avec Barzini un arsenal grotesque :

« Etant donnée la nature des *expériences*, il est vrai que l'on ne pouvait guère faire mieux... La technique spirite habituelle semble avoir sa raison d'être. Prenons, par exemple, l'obscurité ou la faible lumière, ou la lumière rouge. Ce ne sont pas seulement les phénomènes psychiques qui exigent cette condition déterminante ; est-ce que l'impression des images sur les plaques photographiques ne l'exige pas aussi ? Certaines combinaisons chimiques ne doivent-elles pas se faire dans l'obscurité des laboratoires ? La nuit ne provoque-t-elle pas des modifications dans le fonctionnement des organismes tant végétaux qu'animaux ? Il n'est donc nullement étonnant pour un savant qui connaît ces faits, que la force médianique ou métapsychiste ou bio dynamique (le nom importe peu) soit suspendue ou neutralisée par la lumière, surtout pour produire les phénomènes si importants des matérialisations. »

« Il faut cependant abandonner tout l'arsenal des spirites aussi démodé devant les procédés savants d'expérience actuels que la marmite de Papin devant les locomotives de nos jours. »

Morselli recommence alors cet air de guitare qu'on nous a si souvent joué dans ces derniers temps. Il faut trouver un médium absolument neuf, vierge de tout contact avec ces fanatiques spirites et le soumettre, comme une simple machine électrique, à toutes les épreuves d'un laboratoire tenu par des savants compétents. L'auteur ne doute pas que cela n'arrive quelque jour. Souhaitons-le et attendons les merveilleux résultats que l'on nous en promet.

L'article contenu dans le numéro du 20 février est consacré à l'étude des phénomènes subjectifs présentés par Eusapia. Nous y relevons d'abord un éloge de Jules Bois, le (brillantissime) investigateur, qui se proposant de recueillir et de publier les opinions de *l'élite* des penseurs sur les phénomènes psychiques, s'adresse à Bruant et supprime la partie essentielle de la lettre du colonel de Rochas. Après Podmore, Jules Bois, on trouvera peut-être que l'auteur n'est pas très heureux dans le choix de ses autorités.

Quoi qu'il en soit, voici comment il explique la genèse des phénomènes produits en présence d'Eusapia : « Le médium étant hystérique est très

suggestible, l'idée qu'on lui suggère du phénomène perçu par sa conscience éveillée ou demi-éveillée, monte ou, pour ainsi dire, s'immerge dans son subconscient où s'élabore le dynamisme bio-psychique de la médianité encore ignoré, et de là se délivre et émerge dans ses modalités d'action mécanique à distance, de production lumineuse, d'idéoplastique ou matérialisations, etc... »

« La phénoménologie médianique d'Eusapia, telle que je l'ai observée. est assez variée et intense dans la sphère physique, très pauvre dans l'intellectuelle. Et cela, selon moi, est un grand coup porté à la doctrine spirite, car on peut en tirer la conclusion scientifique, quoique peu acceptée par les spirites systématiques, que les phénomènes sont dus à l'action exclusive des médiums et sont proportionnés aux éléments psychiques ou subpsychiques existant par acquis individuels ou par hérédité cumulative dans leur cerveau. »

On trouvera peut-être que le professeur Morselli met quelque hâte à conclure du seul fait d'Eusapia à celui de tous les autres médiums. Il ne doit cependant pas ignorer les cas si nombreux, observés par des hommes qui le valent bien, et qui contredisent son affirmation.

Un peu plus loin il dit : « Je ne refuse pas d'admettre qu'Eusapia, comme les autres médiums, peut avoir donné d'autres manifestations plus intenses de sa médianité dans des séances auxquelles je n'ai pas assisté et pourra dans l'avenir en donner de nouvelles et diverses et peut-être plus persuasives en faveur de l'hypothèse *spirite.* »

Il ne nous semble pas possible qu'il ignore que Lombroso affirme avoir, dans une séance avec Eusapia, *vu et touché* sa mère ; que Zingaropoli et Vassallo ont, dans les mêmes circonstances, *pressé dans leurs bras* l'un sa mère et l'autre son fils. Et je ne parle que d'Eusapia ; on sait combien sont nombreux aujourd'hui les faits analogues attestés par des hommes de valeur. Il me semble que cela devrait suffire pour faire hésiter un homme sans parti-pris à employer à tout propos l'épithète *d'absurde* aux spirites et à leur théorie.

Morselli passe en revue les phénomènes subjectifs, qui sont les moins intéressants chez Eusapia, et répète à leur sujet des réflexions que nous avons déjà signalées.

Dans le numéro du 24 février, il énumère les phénomènes objectifs qu'il a constatés par lui-même et dont il affirme la sincérité : mouvements de la table avec et sans contact ; coups frappés, mouvements des rideaux et des vêtements d'Eusapia, mouvements des corps à distance, enlèvement des chaises des contrôleurs, jeu d'instruments de musique, changement de poids des objets et du corps du médium, lévitation de ce dernier, au sujet duquel l'auteur fait une réserve, courant d'air froid intense, souffle au niveau de la cicatrice de la tête du médium, battements de mains et bruit de pas dans le cabinet, voix humaine pour laquelle l'auteur fait aussi ses réserves ; écriture directe (comme les traits sont aussi peu corrects que ceux qu'Eusapia elle-même pourrait tracer, l'auteur y voit la source de la plus

grave objection à l'hypothèse spirite) ; impression sur la plastiline, (l'auteur fait remarquer que les figures pourraient être prises pour celle d'Eusapia vieillie. Il n'insiste pas sur l'impression des mains ; il *sait* cependant qu'elles ne ressemblent en rien à celles d'Eusapia) ; quant aux apports, il dit qu'il n'est pas suffisamment convaincu de leur sincérité.

Nous arrivons aux phénomènes les plus importants, ceux de matérialisation. A propos des *attouchements*, l'auteur dit : Ce sont réellement des mains humaines qui touchent, pressent, saisissent, attirent et repoussent, frappent légèrement, percutent, tirent la barbe et les cheveux, enlèvent les lorgnons, etc ... »

Organisation de formes solides, ayant les caractères de membres du corps humain. Ce sont ordinairement des mains, des bras, des épaules que l'on touche à travers les rideaux du cabinet et qui semblent les parties d'un corps en voie de formation : ils donnent en réalité l'impression tangible d'une personne entière. Saisis à travers le rideau, ils se retirent le plus souvent à la hâte. Mais d'autres fois ils restent un certain temps et se laissent toucher, surtout à la figure. Des bouches invisibles font le geste du baiser, d'une morsure amortie par le rideau. »

« Quelquefois on touche des mains nues, dont on sent la peau, la chaleur, la mobilité des doigts ; si on les serre, elles se dissolvent, comme si elles étaient composées d'une substance semifluide. Celui qui regarde dans le cabinet derrière les rideaux ne voit rien. Elles s'avancent parfois hors du cabinet, à l'abri du rideau, vers les assistants et quelques-uns de ceux-ci ont cru pouvoir reconnaître à certains gestes et identifier ces formes invisibles, mais l'auteur n'y croit pas. »

Ces mains peuvent également se rendre *visibles* hors du cabinet. L'auteur les a bien vues, ainsi que des formes vaporeuses, sombres, de parties plus ou moins considérables d'un corps humain.

Enfin il arrive à un phénomène fort rare dans les séances avec Eusapia. Il s'agit de formes bien déterminées, têtes, faces, demi-buste de personnages le plus souvent imaginaires, que personne ne reconnaît pour la plupart, ou qui se présentent comme des personnages déjà connus par des traditions spirites. « S'il en était ainsi, dit Morselli, j'aurais vu les mêmes fantômes qui se sont promenés au bras de Crookes. Une seule fois l'apparition fut identifiée d'une façon douteuse et nommée par des membres présents de sa famille. Mais je n'ai pas reçu de cet événement si extraordinaire de ma pratique spirite, cette impression d'évidence certaine que l'homme de science, le chercheur psychologue de cette branche si nouvelle, a le droit d'exiger chez les autres. »

« Comment expliquer les phénomènes produits par la médiumnité d'Eusapia Paladino, se demande Morselli dans son avant-dernier article ? Je ne suis pas sorti spirite des séances d'Eusapia. Je l'étudierai encore, mais je suis presque certain que mes convictions antispirites n'en seront pas ébranlées... Je viens de recevoir une lettre de mon illustre ami, le professeur Richet, qui m'écrit : « Vous avez bien raison de séparer la

Théorie (arssudissima) du spiritisme des faits sur lesquels elle s'appuie... Il faut avoir le courage de reconnaître que nous n'y comprenons rien, rien, rien. Pour le moment constatons les faits, nous comprendrons plus tard. »

Il faut reconnaître que l'illustre professeur n'est pas très aimable pour un certain nombre d'hommes qui ont observé avant lui ou avec lui et qu'il trouve *assurdissimi*, quoique leur valeur soit au moins égale à la sienne. Nous allons voir, du reste, que Morselli, loin d'observer la réserve conseillée par l'illustre ami, se fait fort de présenter une théorie qui rend comte de *tous* les faits.

Auparavant, il passe en revue les diverses théories qu'il présente à sa façon et, comme il n'a manifestement pas compris la théorie spirite, il rejette avec dédain l'opinion qu'il peut exister des esprits de morts légers et mystificateurs, capables de troubler les séances ou de se livrer à des scènes plus ou moins burlesques. (1),

Il n'a pas de peine à éliminer la question de fraude et à propos de la théorie des hallucinations collectives, encore chères à certains sceptiques, il termine par ces mots : « Ce serait vraiment un beau cas pour un aliéniste, habitué comme je le suis depuis tant d'années à discerner et à diagnostiquer les états illusoires et hallucinatoires, que celui d'un groupe de six, huit ou dix personnes saines d'esprits et de sens équilibrés qui toutes et tout d'un coup, sans aucun processus pathologique ou par un processus morbide inconcevablement éphémère de quelques secondes ou quelques minutes, deviendraient hallucinées et puis reviendraient, comme si de rien n'avait été, à la pleine santé fonctionnelle de leurs nerfs et de leur cerveau. »

« Il reste le problème des *hallucinations véridiques*, que l'on peut supposer produites par Eusapia. Peut-être peut-il se combiner avec l'hypothèse du *dynamisme bio-psychique*, dont je ferai l'étude dans mon prochain et dernier article ».

(*A suivre*). Dr DUSART.

---

(1) Cette opinion du positiviste professeur ne vient-elle pas de ce que, à son insu, il reste encore imprégné de l'idée toute catholique que tout est solennel dans l'Au-delà et que la mort opère en nous une transformation subite et radicale, tandis que, dans le monde entier, les spirites admettent que la mort délivre l'esprit de son enveloppe matérielle, mais ne la modifie ni moralement ni intellectuellement et qu'il y a dans l'au-delà la même variété que dans le visible ?

L'évolution du monisme

La Cosmologie moniste

(*Suite*) (1)

B. Pour expliquer l'origine et la formation des mondes, vos théologiens et vos métaphysiciens sont obligés de supposer un créateur, qui tire tout de rien, et met tout en mouvement. Ils se plongent dans le surnaturel, dans le miracle, c'est-à-dire dans l'absurde. Vous allez voir que nous n'avons pas besoin de toute cette thaumaturgie.

Je ne vous ai encore parlé que des deux lois de Lavoisier et de R. Mayer, démontrant la conservation de la matière et celle de la force. C'est pourquoi vous avez pu m'opposer des objections d'ailleurs plus spécieuses que solides. Il y a une troisième loi, dont nous devons la découverte à Lamarck, Darwin et autres, qui complète les deux premières et grâce à laquelle tout devient clair, logique, limpide...

R. Et cette loi s'appelle ?...

B. La loi d'évolution... La force, la matière et l'évolution sont les trois termes logiques qui rendent intelligible l'ordre de l'univers. La grande loi de l'évolution remplacera l'hypothèse des créations successives ; la croyance à l'existence d'un ordre naturel de l'univers succédera à la foi aux miracles ; l'unité de matière et force, le monisme supplantera le dualisme. Bref, la clef qui donne la solution de la question cosmique(apparition et développement de l'univers), nous est fournie par un seul mot magique : « Evolution ! »

R. Vous devenez lyrique ! On voit bien que votre ami Haeckel vous inspire. Toutefois, si, comme vous le dites, l'évolution n'est *qu'un mot* et, de plus, *magique*, je vous préviens que je ne m'en contenterai pas.

B. J'espère que vous serez bien obligé de vous rendre quand vous saurez les noms des inventeurs de cette loi. « Darwin, Lamarck, Goëthe, voilà la trinité scientifique sur laquelle nous nous appuyons. »

R. Les grands noms ne m'en imposent pas. C'est à l'œuvre que je veux juger votre loi d'évolution. Elle est merveilleuse... si elle tient parole.

(1) Voir le n° de février p. 458.

B. C'est bien ainsi que je l'entends. Dans, au commencement...

R. Je croyais que nous ne devions pas nous occuper des origines ?

B. Il faut toujours bien commencer par quelque chose.

R. Alors, allez-y.

B. Au commencement de toutes choses n'existe qu'une nébu leuse, c'est-à-dire un amas de matière subtile, amorphe, homogène. Cet amas de matière cosmique se meut, tourne...

R. J'allais vous faire une objection, mais je ne veux pas empêcher sitôt votre nébuleuse de danser en rond.

B. D'homogène qu'elle était, la matière cosmique devient hétérogène. Elle se condense, s'enflamme. C'est un immense brasier, un soleil. De ce foyer incandescent s'élancent dans l'espace des fragments de matière ignée ; ce sont les comètes qui, avec le temps, se condensent, se refroidissent et deviennent des planètes. De la même façon, les planètes donnent naissance à des satellites, qui tournent autour de leurs mères, comme celles-ci évoluent autour du soleil, leur père et leur centre. Les satellites, plus petits, se reproduisent les premiers ; les planètes en font autant plus tard, et il est probable qu'à la longue les soleils subiront le même sort. De fluides, ces corps sidéraux deviennent liquides, le noyau central restant en ignition. Il se forme ensuite à leur surface une pellicule, qui devient une croûte solide. La vie commence. La matière se cristallise, se minéralise, se métallise, se végétalise, s'animalise, s'hominalise. Des cristaux sortent les végétaux, de ceux-ci les animaux et enfin l'homme, le dernier-né du règne animal, qui occupe le sommet de l'échelle des êtres et au-dessus duquel il n'y a plus rien.

Comment trouvez-vous cette synthèse cosmologique ? N'avais-je pas raison de vous dire que la loi d'évolution fournissait la solution complète du grand problème universel ? que « la clef qui donne la solution de la question cosmique nous est fournie par un seul mot magique : évolution ! »

R. Eh bien, vrai ! Pour un homme qui ne veut pas faire de métaphysique, vous m'en contez de fortes ! Sur quelles expériences et observations fondez-vous ce beau roman de l'univers, car je veux bien convenir que votre description du cosmos est belle, pourvu que vous m'accordiez que c'est un pur roman.

B. Que trouvez-vous donc à dire contre cette cosmogonie ?

N'est-elle pas incomparablement plus scientifique que celle de la Bible ?

R. Je n'y vois pas grande différence. Votre système pèche, non seulement contre la science, comme j'espère vous le prouver, mais contre la grammaire.

B. Expliquez-moi cela, je vous prie.

R. Vous commencez par dire que la nébuleuse est homogène, toute composée de pure matière, ce qui est conforme au principe moniste ; puis vous ajoutez qu'elle *se* meut, *s*'hétérogenise, *s*'enflamme, *se* condense, *se* refroidit, *se* cristallise...

B. Eh bien ?

R. Eh bien ! Tous ces verbes sont *réfléchis* et impliquent non pas le monisme, mais le dualisme. Pour que la nébuleuse fasse tout cela, il faut de toute nécessité supposer en elle au moins deux principes, l'un actif, l'autre passif ; l'un qui transforme, l'autre qui est transformé. D'où votre nébuleuse tire-t-elle son mouvement ? Pourquoi commence-t-il à un moment plutôt qu'à un autre ? Pourquoi tourne-t-elle en rond plutôt que de progresser en ligne droite, brisée au sinueuse ? Comment d'homogène peut-elle devenir hétérogène ? Ou elle tire son principe d'hétérogénéité du dehors, en ce cas elle n'est pas le seul principe universel : ou elle contient ce principe en elle-même, alors elle n'est pas simple, homogène, mais *duogène*, et l'on ne voit pas comment ni pourquoi le principe d'hétérogénéité qui est resté latent pendant des éternités, entre en activité à un moment quelconque.

B. Je n'ai pas voulu vous interrompre quand vous m'avez demandé d'où la nébuleuse tire son mouvement : vous étiez si bien lancé ! Elle le tire d'elle-même, puisque le mouvement est une propriété essentielle de la matière.

R. Dans votre système, oui, le mouvement, comme la force, est essentiel à la matière ; mais, en réalité, le mouvement n'est ni substance, ni attribut, ni propriété, c'est un accident, un effet qui provient d'une cause, d'une force. Le mouvement n'est que le transport d'un corps d'un lieu à un autre ; il naît, cesse, augmente, diminue, sous l'action de la force qui le produit, sans que la matière de ce corps en soit altérée. Si la force n'est pas inhérente à la matière, à plus forte raison le mouvement qui en dérive.

B. Ce n'est pas seulement contre nous que vous vous élevez, c'est

contre tous les savants. Vous n'ignorez pas, sans doute, que Descartes a dit : Donnez-moi de la matière et du mouvement et je ferai le monde.

R. Si Descartes avait affirmé que la matière et le mouvement, à eux deux, font le monde, il n'aurait pas encore été moniste, mais dualiste. Or, il n'a pas dit cela ; il a dit *je* ferai, c'est-à-dire : un être intelligent pourra faire le monde avec de la matière et du mouvement. La *matière*, le *mouvement* et *Descartes*, cela fait 3 facteurs. Au lieu du monisme et même du dualisme, c'est le *trinisme*. Et, en effet, force et matière ne suffisent par pour expliquer le cosmos. La nébuleuse suit certaines lois, un certain ordre, — vous en convenez vous-mêmes, quand vous faites de la *loi* de l'évolution le principe de l'*ordre*. — La nébuleuse se meut, se modifie dans un certain ordre, par nombre, poids et mesure. Il est donc de toute nécessité d'admettre, en outre de la matière inerte et de la force aveugle, un troisième principe des choses qui régit les mouvements et les transformations des corps.

B. Quel est donc ce principe ? Est-il intérieur ou extérieur à la matière ou à la force ? Où est-il ?

R. Je serais très heureux de vous le présenter dans un bel écrin ; mais on ne connaît les causes que par leurs effets. Ce qui est certain, c'est que ce principe est distinct de la force et de la matière, et que votre essai d'explication cosmogonique nous conduit non seulement au dualisme, mais au trinisme.

B. . . . .

R. Vous dites qu'au-dessus de l'homme il n'y a plus rien. Qu'en savez vous ?

B. Demandez-le à Renan : « Pour moi, dit-il, je pense qu'il n'est pas dans l'univers d'intelligence supérieure à celle de l'homme ».

R. Cette assertion est démentie par l'expérience de tous les jours, qui nous montre l'homme s'élevant au-dessus de lui-même par la decouverte qu'il fait des lois de la nature. Il découvre ces lois, il les constate, mais il ne les fait pas. Elles sont antérieures et supérieures à lui. Ce n'est qu'en s'y soumettant qu'il les maîtrise. Qui donc a établi ces lois ?

B. . . . .

R. Vous nous enseignez que le mouvement rotatoire a mis la nébuleuse en incandescence, et puis, lorsqu'il s'agit des comètes, pla-

nètes et satellites, le même mouvement les refroidit. Comment la même cause peut-elle produire, à elle seule, deux effets apposés ? Et pourquoi ce mouvement giratoire ? Si la nébuleuse a projeté les astres dans l'espace, ces masses, d'après les lois connues du mouvement, auraient dû revenir à leur centre de projection, et non tourner indéfiniment autour de lui (1).

B. . . . .

R. Et votre nébuleuse ? Vous nous la posez-là, dans l'espace, sans dire d'où elle vient.

B. Elle vient de l'éther, parbleu ! Vous savez bien que l'éther est la matière universelle, invisible, impalpable, impondérable, de laquelle provient la matière pondérable, qui n'est autre chose que de l'éther condensé.

R. Je sais que vous le dites, mais je sais, d'autre part, que vous n'admettez rien qui ne tombe sous les sens. Vous êtes donc en contradiction avec vous.

B. Vous tenez beaucoup à vous singulariser. L'éther n'est pas seulement admis par les monistes, mais par tous les savants et les philosophes.

R. Alors, ajoutez les métaphysiciens, car l'héther n'est admis qu'à titre d'hypothèse métaphysique. Or, nous sommes convenus de rejeter tout ce qui est métaphysique.

B. Décidément, je vois que votre siège est fait. Vous êtes un créationniste de la plus belle eau ; vous croyez aux miracles ; il n'y a pas moyen de discuter avec vous.

R. C'est vous qui croyez aux miracles : Votre nébuleuse homogène, qui *se* meut, *se* transforme, etc., n'est-elle pas un miracle perpétuel, une suite d'effets sans causes ? Votre loi d'évolution n'est-elle pas, comme l'a fort bien dit votre ami Hœckel, un *mot magique ?*

B. Je vous concède qu'il y a quelque chose de spécieux dans vos objections et qu'on ne peut les réfuter à l'improviste : dans un sujet si complexe que la formation de l'univers, *errare humanum est ;* mais c'est là la partie la moins importante de notre système et celle, d'ailleurs, qui nous est le moins personnelle. Revenons donc sur la terre, où l'observation directe est plus facile, et vous verrez que

(1) Cette objection a été faite dès le XVIIIe siècle par Saury, dans sa *Métaphysique*, t. III.

notre doctrine biologique est très rationnelle, en tout cas, bien supérieure au créationnisme.

R. Vous êtes si courtois et si conciliant, que je voudrais pouvoir vous donner raison ; mais *amicus Plato*... et je doute qu'en biologie nous puissions mieux nous entendre qu'en cosmologie.

B. Vous verrez, vous verrez comme tout s'éclaircira à mesure que nous avancerons, comme vos objections tomberont d'elles-mêmes devant la lumière qui jaillira de nos démonstrations.

R. Essayons toujours. Qui ne risque rien n'a rien.

Sur ce, je me réveille, tout étonné d'avoir fait un rêve si étrange, et je m'empresse de le transcrire de peur d'en perdre le souvenir.

(A suivre) ROUXEL.

Les Matérialisations de Miller

Et celles obtenues antérieurement à Paris

(Suite et fin) (1)

En 1882, je fus, par le colonel Devoluet, mis en rapport avec le Dr Puel, Directeur de la *Revue de Psychologie expérimentale* et vis chez lui, par la médiumnité de Mme Rosine L. B.

1° la marche d'une table sans contact.

2° l'écriture directe.

3° le passage d'un anneau métallique à travers le poignet du sujet,

4° je constatai une matérialisation d'enfant qui ne put se manifester que dans l'obscurité.

Cette même année me fit voir un autre cas de dématérialisation de la matière qui consista en la sortie du cercueil d'un enfant de 6 mois, de 2 *chapelets* que j'y avais placés sur le conseil donné typtologiquement par l'esprit du petit mort, ou si l'on veut, par une communication typtologique, et qui furent rendus 2 jours après l'inhumation.

En cette même année, le colonel Devoluet, dont j'étais le médecin et l'ami, me fit aussi connaître Mme Bablin, chez qui on voyait des mains lumineuses dans l'obscurité.

Au bout de quelque temps, au lieu de mains, nous vîmes un buste complet et lumineux d'homme se former à côté du médium.

Peu à peu il se produisit de nouvelles formes plus animées, mais qui,

---

(1) Voir le n° de mars, p. 541.

n'éclairant que leur visage, n'étaient visibles que pour les personnes devant lesquelles elles se présentaient.

— Quelques habitués, pressés d'arriver à l'obtention de phénomènes plus accentués en lumière, proposèrent d'avoir chaque semaine une séance réservée où assisteraient seulement les membres d'un groupe d'études, dont je fus prié de prendre la présidence. C'est ce qui eut lieu. De ce groupe fermé firent partie : M. Bloume, chef de bureau au ministère de la guerre ; M. C. Joly, ingénieur des Arts et Manufactures, le Dr Fl., M. Aug. Reveillac, Mme Dieu, Mme Rufina Noeggerath, le Dr Chazarain.

Les séances réservées commencèrent au mois d'octobre 1883 et cessèrent au mois de juin 1884. Quand cela fut devenu possible, nous invitâmes à y assister MM. G. Delanne, C. Chaigneau, Hugo d'Alesi, Ch. Fauvety, le commandant Amade, aujourd'hui général, et d'autres personnes connues, appartenant pour la plupart au monde spirite.

C'est ainsi que *j'ai pu être témoin d'une centaine au moins de matérialisations*, les unes obtenues dans l'obscurité et les autres en demi lumière.

Quelques-unes des *séances obscures* ont eu pour moi un grand intérêt pour les deux raisons suivantes : elles m'ont permis de constater *que des formes matérialisées émettaient de la lumière* et qu'elles pouvaient augmenter ou diminuer leur rayonnement ; qu'elles l'augmentaient quand elles se trouvaient en présence des personnes dont elles voulaient être bien vues et que, pour mieux éclairer leur visage, il leur suffisait de porter leurs mains à la hauteur de leurs tempes en les disposant de manière à former comme une voûte ouverte au niveau du front et en imprimant à leurs doigts de très légers mouvements de flexion et d'extension. Et, chose dont j'ai été on ne peut plus impressionné, j'y ai vu ce que j'appellerai la naissance d'une de ces formes animées qui est sortie tout d'un coup d'une masse nuageuse blanche accumulée auprès du médium.

(Remarquons qu'il en a été de même aux séances de Miller et de la villa Carmen).

A ces séances obscures, j'ai entendu plusieurs personnes déclarer qu'elles avaient parfaitement reconnu la forme de parents ou d'amis décédés.

Je me contenterai de parler des deux séances suivantes :

La 1re eut lieu le 6 décembre 1882, dans mon salon, dont toutes les portes furent cachetées, après que le médium se fût déshabillé devant les dames de l'assistance, pour faire constater qu'elle ne portait sur elle rien de suspect.

Avant d'éteindre les bougies, je priai nos invités de vouloir bien s'unir d'intention à tous les miens et à moi pour demander la venue et la matérialisation d'une petite fille du nom de Marie, que nous avions perdue l'année précédente à l'âge de 18 mois.

L'obscurité ayant été faite, le médium nous dit voir entre ma femme et sa sœur Mme Desgranges, un esprit homme assez grand, maigre, aux cheveux rasés sur le sommet de la tête et grisonnant, paraissant avoir de

55 ans à 60 ans. A ces signes, nous reconnûmes M. Desgranges, décédé depuis quelques jours et dont ni le nom, ni la mort n'étaient connus d'aucun de nos invités ni du médium, Mme Desgranges ayant été présentée le comme simple connaissance.

Le médium s'étant ensuite endormi, des coups furent frappés sur la table ; des mains, les unes grandes, les autres petites, touchèrent presque tout le monde ; une boîte à musique fut montée sans l'intermédiaire d'aucun de nous, se mit à jouer et fut promenée au-dessus des têtes, un petit pantin siffla, enfin des fleurs furent données à tous.

Après ces manifestations on alluma les bougies ; les nœuds des cordes étaient intacts, le médium toujours assis sur sa chaise, dans la même position qu'au début de la séance, la table étant au milieu du groupe et à une si faible distance des pieds de chacun, que personne n'eût pu en faire le tour sans heurter les jambes des assistants.

Mais tout le monde avait dans les mains ou sur les genoux des fleurs tres fraîches et couvertes de gouttes d'eau, les uns des violettes bien entières, les autres des narcisses ; — Une poupée de la petite morte avait son chapeau admirablement garni de fleurs d'oranger, et des fleurs de même espèce se trouvaient aussi en abondance sur la table. Il n'existait aucune fleur chez moi avant la séance.

On éteignit de nouveau la bougie.

Bientôt des lueurs phosphorescentes se produisirent, des mains se dessinèrent et nous touchèrent, enfin un corps d'enfant, vêtu de blanc et ayant des souliers blancs, (c'est avec un pareil costume que la petite Marie avait été mise au cercueil) se montra sur la table ; il s'éclairait lui-même, en dégageant de ses mains et de ses lèvres des vapeurs blanchâtres et une douce lumière.

Le fantôme fit plusieurs fois le tour de l'assistance en restant au niveau de la table, et en nous envoyant des baisers dont le claquement était entendu de tous, tandis que nos yeux voyaient parfaitement ses mains se porter à ses lèvres, d'où le contact des doigts semblait faire sortir la matière éclairante.

Cette apparition se produisit à trois reprises différentes et dura en tout près de 10 minutes.

Plusieurs des personnes présentes qui purent bien voir le visage, déclarèrent le reconnaître dans celui de la photographie de la petite Marie.

La plus jeune de mes filles mieux placée pour voir l'apparition de face, n'hésita pas à la trouver très ressemblante quant à la forme de sa petite sœur.

Au moment où cette forme cessa d'être visible, j'aperçus à ma gauche une forme de femme paraissant âgée de 70 à 75 ans et qui me rappela parfaitement ma mère, coiffée comme elle avait l'habitude de l'être dans son intérieur, c'est-à-dire avec un foulard.

Une de mes filles qui n'avait jamais vu sa grand'mère, la reconnu

d'après sa photographie et la vit coiffée comme je l'avais vue moi-même.

Les apparitions ayant cessé, nous entendîmes écrire sur la table, et la bougie ayant été allumée, nous trouvâmes écrits sur une feuille de papier les mots suivants : « Mes bien aimées petites sœurs, je suis parmi vous et je serai votre fidèle ange gardien ».

MARIE.

Séance du 14 décembre 1882. — Cette séance me semble particulièrement remarquable, tant à cause du nombre des matérialisations que des circonstances dans lesquelles elles ont eu lieu.

L'assistance comptait 15 personnes, parmi lesquelles Mme Henry, veuve de M. Henry, directeur des conférences du Boulevard des Capucines où se faisaient entendre Camille Flammarion, Louis Jacolliot, Chavée, Achille Poincelot, etc., et Mlle Henry, jeune fille de 16 ans. La mère et la fille venaient pour la 1re fois à une réunion spirite, et s'y étaient rendues après s'être fait inscrire sous les noms de Mme et de Mlle Yves.

— J'étais la seule personne qui les connût et n'avais donné aucun renseignement sur elles,

— Elles voulurent, à cause de mes bons rapports, être placées à côté de moi.

Dès que la lumière fut éteinte, le médium déclara voir, près de Mme Henry, un esprit, dont elle donna la description suivante : homme d'une quarantaine d'années, assez grand, bien fait, fine moustache brune, front découvert, œil intelligent, air distingué, vêtu d'une redingote noire boutonnée et portant au front la lettre H. A ces détails, je reconnus de suite M. Henry.

Le médium me fit observer que le même esprit vu par elle avant et pendant son sommeil dans une séance précédente, à laquelle Mme Henry aurait dû assister d'après ce qui avait été arrêté entre nous deux, s'était déjà montré près de moi et avait annoncé qu'il était venu par suite d'une convention.

C'était l'exacte vérité, et la preuve que le médium ne s'était pas trompé sur l'identité du personnage, c'est que la photographie de M. Henry lui ayant été présentée depuis mêlée à plusieurs autres, elle n'a pas hésité à dire que cette image lui rappelait la forme vue par elle dans les circonstances que je viens d'indiquer.

En dehors de cette reconnaissance, la première partie de la séance ne présenta rien qui mérite une mention spéciale.

Mais dès que les matérialisations commencèrent, ce fut autre chose : six formes plus ou moins visibles pour tout le monde se montrèrent.

Celle qui attira plus particulièrement l'attention générale fut celle d'un enfant, paraissant âgé de 2 ans, qui, vu de tous, envoyait des baisers de tous côtés et resta plusieurs minutes sur la table.

Mme G. vit sa mère.

Chacun distingua parfaitement les traits de Firmin, un des guides du médium ; Fernando, une des entités qui se manifestèrent le plus souvent dans nos séances d'incarnation, se montra à Mme de P... et à moi.

En face de moi se présenta un personnage portant une fine moustache blonde, paraissant avoir 40 ans, ayant pour coiffure deux bandeaux d'étoffe blanche, croisés sur le sommet de la tête. Désireux de bien voir son visage, je le priai de s'éclairer le mieux possible et dès qu'il l'eut fait je m'écriai, malgré la couleur plus claire de sa barbe : « C'est M. Henry ! » Aussitôt la forme me frappa de sa main gauche trois fois sur l'épaule droite, en signe d'affirmation, m'entoura le cou de ses bras et, en m'embrassant, me frotta plusieurs fois sa moustache sur mes lèvres pour me prouver qu'elle était bien réelle. Puis il alla embrasser Mme et Mlle Henry avec plus de précaution pour ne pas les effrayer, car elles étaient déjà toutes tremblantes d'émotion.

Ce personnage avait à peine disparu, qu'une seconde figure se montra à ma droite, et s'éclaira si bien, sur ma demande, que je pus distinguer parfaitement la couleur très foncée de ses yeux vifs, ses cils, son large front, ses cheveux noirs et son nez un peu fort. Mais je vis imparfaitement le bas de son visage. — Mme Bablin étant encore en *trance* nous dit que c'était M. Martin de Marseille, cousin de Mme D., chez qui avait eu lieu l'apport du chapelet sorti fluidiquement du cercueil d'un enfant.

Lorsque les matérialisations furent terminées, on entendit écrire sur la table, puis une feuille de papier me fut remise dans la main. Nous allumâmes la bougie et je lus ce qui suit : Ma chère femme, ma chère fille, je suis près de vous et heureux d'avoir pu me communiquer.

Henry.

Avant que le médium fût rentrée dans son état normal, nous lui demandâmes de nous donner les noms des Esprits qui s'étaient montrés et elle désigna les suivants : la petite Marie Chazarain, la mère de Mme G. Firmin, M. Henry, M. Martin et Fernando.

J'arrive maintenant aux séances en demi-lumière.

Séances en demi-lumière. — La pièce où nous nous réunissions était éclairée par une lampe entourée de papier coloré et placée sur une table dans un coin de la pièce. La lumière était suffisante pour que tout le monde pût se distinguer.

— Le médium était assis sur un fauteuil, dans un cabinet noir et séparé de l'assistance par des rideaux de couleur très foncée. — Il était maintenu par une corde qui lui passait autour des reins et qui allait se nouer derrière le fauteuil. Ses mains étaient maintenues croisées devant elle par une solide ficelle entourant ses poignets et suffisamment serrée pour qu'elle ne pût pas glisser sur les mains et dont les nœuds étaient fixés par des plombs écrasés. De plus, le fauteuil était maintenu fixe à la même place à l'aide de pitons vissés dans le plancher.

— Pendant les premiers temps nous ne vîmes que des lueurs entre les

rideaux, puis des mains et enfin des formes humaines complètes, mais ne quittant pas les rideaux, ou ne s'avançant qu'en les entrainant avec eux. Enfin les formes sortirent du cabinet, se promenèrent dans le cercle, s'arrêtant devant l'un, devant l'autre, nous touchant et nous embrassant.

— Pendant quelque temps ce fut la même forme qui se présenta devant nous. Elle se donnait le nom de Lermont, et se disait guide ou contrôle du médium. Lermont s'éclarait et éclairait pour le faire bien voir, son médium à l'aide d'une lanterne sourde que j'avais disposée dans le cabinet. — il m'a souvent paru ressembler beaucoup au médium.

Plus tard nous rendîmes le médium constamment visible en fixant sur sa poitrine d'abord une serviette blanche, et sur cette serviette une bobèche en porcelaine phosphorescente.

— Comme je viens de le dire, nous n'eûmes d'abord que la matérialisation de Lermont, mais très rapidement apparurent d'autres formes, dont plusieurs reconnues. Telles la mère de M. Bablin, la nièce de Mme Noeggerath, celle de Mme Dieu.

— Nous faisions passer quelquefois ces formes sous la toise afin de comparer leur taille à celle du médium, et nous trouvions toujours une différence. L'une d'elles fut pesée dans une bascule.

J'ai remarqué que lorsque certaines d'entre elles s'éloignaient trop du cabinet, en s'approchant de la lampe, elles étaient tout d'un coup entraînées vers le cabinet, où elles semblaient être attirées par une force invincible. Nous en savons maintenant la cause : c'est que ces formes, quand elles ne s'y sont pas longuement préparées, ne peuvent supporter qu'une lumière très atténuée et qu'elles se sentent fondre, si elles s'exposent à une lumière plus forte.

Très souvent ces formes venaient se placer au milieu de nous, se mettaient à genoux sur le parquet et écrivaient très rapidement des pages entières sur des feuilles de papier que nous leur remettions, et qu'elles nous laissaient ensuite.

Je ne puis aujourd'hui entrer dans de longs détails relativement à ces séances. Le temps nous manque. Cependant il est bon que je dise que la nièce de Mme Dieu vint se placer spontanément devant elle, en exprimant par ses gestes, tout le bonheur qu'elle avait d'avoir pu se rendre visible et d'être reconnue.

Quant à la forme qui se présenta comme étant la nièce de Mme Noeggerath, elle s'approcha de celle-ci, qui apprit d'elle par quelques mots, qu'elle lui dit tout bas, quelle avait été la véritable cause de sa mort, cause qui avait toujours été ignorée de sa famille.

Dans 11 séances, séance en demi-lumière sur 23, dont j'ai conservé les comptes rendus, que je rédigeais en rentrant chez moi, le médium,(accusé pourtant de fraude plus tard, à l'occasion de séances données dans un autre milieu et avec une assistance sans harmonie), fut vue on ne peut plus distinctement, en même temps que les individualités matérialisées.

Dans la séance du 23 novembre 1883, une de ces individualités conduisit une à une, en les tenant par la main, *toutes* les personnes présentes devant le médium *entrancé*.

Toutes constatèrent que Mme Bablin était attachée comme au début de la séance sur son fauteuil, à l'aide des mêmes liens dont les nœuds étaient plombés, qu'elle avait la tête renversée sur le dossier de son fauteuil, et qu'elle était plongée dans un sommeil profond.

Plusieurs d'entre nous, après l'avoir bien vue, car elle était aussi bien éclairée que si une veilleuse ordinaire avait été placée à un mètre en avant d'elle, purent la toucher avec l'assentiment de notre conducteur de l'au delà.

Voilà qui tranche une fois de plus la question de la vue simultanée du médium et des formes matérialisées.

Certains pourront encore prétendre que les formes matérialisées que nous avons vues n'étaient que le double objectivé du médium.

Mais le double ou corps astral matérialisé d'une personne vivante ne peut que ressembler à cette personne ; nous en avons la preuve dans les photographies de doubles dont ont parlé le capitaine Volpi et le Dr Baruduc.

En résumant la communication qui précède, il ressort des faits observés :

1° qu'aux séances de Miller, comme à la Villa Carmen, comme aux séances de Mme Bablin, les assistants ont vu des formes matérialisées sortir d'une petite masse nuageuse et lumineuse, en forme de boule irrégulière qui se déplace, s'immobilise, s'aggrandit au gré d'une force intelligente qui semble être en elle.

2° qu'aux séances de Miller, comme aux séances de Mme Bablin, une forme matérialisée et le médium ont été vus et touchés en même temps.

3° qu'aux séances de Mme Bablin plusieurs des formes apparues ont été reconnues ; que parmi elles, il y en a eu une d'enfant.

4° Qu'aux séances de Miller la forme de Bethsy, qui est celle d'une négresse, parle et chante comme un incarné.

Je termine par ces conclusions. D'autres en tireront les conséquences qu'il convient.

Dr CHAZARAIN.

Entretiens Philosophiques

Dieu et la Nature

Depuis des siècles, les plus grands savants appartenant à toutes les écoles matérialistes et religieuses ont voulu résoudre le problème de la constitution de l'Univers.

Il y a un Dieu, disent les uns.

Il n'y a que des Forces, répondent les autres.

De là des polémiques et des in-folios remplis de pages aussi ennuyeuses à lire que peu claires.

Il est certain qu'il est bien difficile à nous chétifs humains de comprendre un pareil mystère, car nous vivons au millieu de contradictions, d'antithèses, qui confondent les systèmes qui paraissent les plus solides.

Les poëtes ont fait de ce monde terrestre un séjour plein de beautés et d'harmonies. Ils chantent l'aurore aux doigts de rose, la douce lumière des crépuscules, les rayons argentés de Phœbé, le suave parfum des fleurs, le frémissement du zéphir dans les bois, la limpidité cristalline des ruisseaux, la magnificence du char d'Apollon, la majesté des Océans...

Tout cela est vrai à certaines heures, à certains jours, et notre planète pourrait être un Eden, si cette nature enchanteresse ne se transformait tout à coup en Furie, ne pulvérisait pas dans ses colères toutes ces splendeurs.

Comment donc expliquer les caprices de cette marâtre prodiguant la vie à outrance, répandant à profusion des semences et les êtres, pour anéantir en quelques secondes par des cyclones, des tremblements de terre et des tempêtes le fruit du travail de ses enfants, et faire succéder la famine à l'abondance. Comment admettre que tant de créatures qui n'ont pas demandé l'existence meurent de misères et de souffrances ? Cet hiver si rigoureux, par exemple, a détruit des milliers d'oiseaux et beaucoup de nos semblables sont morts aussi de froid et de faim. Et que dire de ces saisons incohérentes tantôt brûlantes et sèches, tantôt glacées ou tellement pluvieuses que des épidémies désastreuses en sont la conséquence ?

Il faut avouer que l'homme, par son avidité, son audace et ses inexpériences trouble souvent l'ordre des choses et s'expose à de terribles dangers, mais il est des forces brutales qui échappent à sa domination et qui l'écrasent. Si, en déboisant les montagnes, il a trangressé certaines lois de la nature et en a souffert, ce n'est pas lui qui cause ces formidables avalanches engloutissant des villages et des vallées, ce n'est pas lui qui provoque ces effroyables secousses sismiques ensevelissant des villes entières et leurs habitants. Ce n'est pas l'homme qui fait surgir les éruptions volcaniques dont les laves torrides se répandent en fleuves de feu...

Quel est donc l'auteur de ces lois terribles ? Comment les concilier avec une Providence paternelle ?

La souveraine Bonté aurait-elle jeté des créatures innocentes au millieu de tant de calamités ?

Tout ce qui vit souffre ici-bas, depuis le ver de terre jusqu'à l'homme : je dirai même la plante. Cette planète offre le spectacle d'un carnage continuel, les êtres ne naissent que pour dévorer et être dévorés à leur tour ; c'est une destruction permanente sans trève ni repos. Et lorsque l'homme apparaît après des incarnations nombreuses dans les degrés inférieurs, c'est pour souffrir encore plus, car un rudiment de conscience lui est né.

Il doit lutter contre des animaux féroces, et lui, chétive créature, naît sans défense contre la puissance de leurs forces ; il a froid, car la nature, si prodigue envers les bêtes, l'a lancé dans la vie nu et désarmé.

— En face de pareilles anomalies, l'esprit se trouble, le penseur cherche. Le Créateur infiniment bon et tout-puissant que les Religions lui ont enseigné, il ne le trouve pas, car les religions n'ont pas compris le rôle de la divinité dans l'Univers.

La Divinité n'est pas un Dieu personnel, châtiant et récompensant les êtres selon son bon plaisir, distribuant à chacun les privilèges ou les épreuves parce que telle est sa volonté. Mais Dieu est l'intelligence suprême contenant toutes les perfections ; il est la source des âmes qu'il attire à lui par la voix de la conscience ; il pénètre tout ce qui existe, répand ses fluides divins dans l'immensité sans bornes des mondes. On peut le comparer dans ses effets, aux soleils projetant leurs rayons vivifiants sur l'Univers entier.

Il ne faut donc pas attribué à la Providence ou à un Dieu impla-

cable les maux inhérents à ce monde imparfait. Nous souffrons parce que nous sommes encore dans une période d'incubation ; le fluide vital nous a créé des corps sujets à toutes les faiblesses, à toutes les misères, mais non pas Dieu. Ce que nous tenons de lui c'est notre âme, qui contient en germe toutes les puissances psychiques, car elle est une parcelle de lui même ; et quand cette âme est suffisamment développée, elle est libérée des planètes matérielles, elle habite les mondes spirituels et les mondes divins.

Mais pourquoi, dira-t-on, de si durs commencements, pourquoi nos âmes sont-elles obligées de traverser des phases si douloureuses ? C'est que les lois qui gouvernent le monde ont toujours existé, et l'on ne peut discuter ce qui est éternel : car l'Univers n'a jamais eu de commencement, il n'aura jamais de fin. L'espace est sans limites, le temps sans horloge ; les mondes périssent, d'autres mondes surviennent, les créatures disparaissent, d'autres les remplacent, toutes les formes matérielles sont éphémères, mais les âmes sont indestructibles parce qu'elles émanent du Principe Suprême.

En résumé, le fluide vital projette la vie sous toutes les formes, depuis la plus simple jusqu'à la plus complexe, l'Intelligence divine les pénètre, et c'est ainsi que naissent les âmes.

Elles ne sont d'abord que rudimentaires ; il faut qu'elles se développent par l'apprentissage de la vie, par leurs propres expériences. Les animaux nous donnent la preuve de cette vérité ; ce qu'on appelle l'instinct chez eux est une intelligence en formation.

Darwin, dans son livre de l'*Origine des espèces*, a donné la clef de l'évolution animale par la sélection et la progression : le Spiritisme résout le problème de l'évolution psychique.

Les grands hommes, les génies qui illustrent l'humanité soit par leur talent, soit par leurs vertus, soit par leurs découvertes, nous donnent un aperçu de ce que tous nous sommes appelés à devenir par l'évolution.

La nature est l'esclave de forces inconscientes, l'âme est dirigée par des lois divines. Ce sont ces lois qui jettent dans le cœur de l'homme l'amour de l'idéal, les aspirations sublimes ; ce sont elles qui infantent les héros, les martyrs et les saints.

« Dieu n'est pas tout puissant », a dit Voltaire, ce déiste con-

vaincu, qui a donné la preuve de sa foi en élevant à Ferney une chapelle que j'ai visitée et dont le fronton porte en lettres majuscules « A Dieu ». Il avait raison : la Justice Suprême, la bonté souveraine ne peut vouloir la souffrance de créatures ignorantes et conséquemment innocentes.

Mais si nous admettons cette distinction de « Dieu et la Nature », les souffrances physiques des animaux (1), s'expliquent aussi bien que les souffrances physiques de l'humanité. La douleur physique sous toutes ses formes est la conséquence du milieu terrestre où vivent les êtres ; la souffrance morale est la conséquence des inexpériences de l'âme, la leçon salutaire qui nous conduit vers le Dieu, c'est-à-dire la source divine, vers les demeures spirituelles où le mal et les douleurs qui en dérivent sont inconnus.

Le dualisme de l'Univers est une vérité admise même par la science positiviste ; d'une part la Matière, qui se manifeste dans les mondes physiques, et de l'autre les Forces impondérables. Nous spiritualistes, nous disons : la Matière et l'Intelligence Universelle, c'est-à-dire Dieu.

Baronne CARTIER DE ST.-RENÉ.

Correspondance

Cher monsieur Delanne,

Je vous ai signalé l'autre jour les contacts de Maeterlinck avec le psychisme. Voici maintenant les rapports de Jaurès en personne avec le même psychisme. On les découvre à la fin d'une volumineuse thèse que le génial orateur socialiste soutint (vers 1890 je crois) sur « La Réalité du monde sensible ». Il y parle avec éloquence, ampleur et finesse, de la suggestion, de la télépathie et de certaines autres catégorie du psychisme. Il se montre d'ailleurs dans cette thèse chaud partisan de l'idéalisme et notre cause n'a pas en lui, j'en suis sûr, un adversaire.

En outre, dans le grand discours qu'il a prononcé l'autre jour sur la position de l'Eglise dans la société moderne, il a fait une allusion saisissante au psychisme et même au spiritisme lorsqu'il a dit en substance ceci : « L'Eglise pouvait essayer de fondre en une synthèse hardie et magnifi-

(1) Aucune religion ni aucune philosophie n'ont pu en donner les causes.

quement séduisante les espoirs de la foi et les promesses que, par ses dernières découvertes, la science a faites à l'humanité. »

N'y aurait-il pas intérêt à classer Jaurès dans le groupe des sympathiques des amis, des « Philès » et à le dire ?

Acceptez, cher monsieur Delanne, tous mes meilleurs sentiments et souvenirs.

BERTAL.

Les anges gardiens

La vertu sera-t-elle récompensée ?

Ils sont là, près de nous, dans l'ombre et le mystère,
Préparant, attendant notre labeur obscur,
Pour tous les cœurs saignants ils ont une prière,
Et pour toutes les nuits ils ont un coin d'azur ;

Ils nous disent tout bas la clémente parole,
Puis retournent là-haut parler à Dieu de nous,
Il sont le souffle pur qui rassure et console,
Sur le seuil de la nuit où l'on tombe à genoux.

Ils veulent nous sauver des illusions vaines,
Les anges, ils sont là, cœurs purs et flamboyants,
Qui passent des rayons dans l'anneau de nos chaînes.
Et nous avons alors des larmes et des chants ;

Nous avons cette strophe errante sur la Lyre,
La volonté du sort qui nous rendra meilleurs,
L'amour, l'amour ardent qui tréssaille et soupire,
Pour se lever étoile en la nuit de douleurs.

Que de fois nous voilons leurs rayons par nos fanges,
Muraille obscure ou bat le monde des Esprits ;
Que de fois, cette chair attriste les archanges
Attachant à nos fronts leurs regards incompris.

Venez, venez enfin dans la foudre et l'aurore
Messagers du vrai Dieu que nous devons servir,
Car vous êtes les nids du divin prêt d'éclore,
Il est l'oiseau blessé que vous voulez nourrir !

Vous avez accepté de descendre des cimes
Sous les arceaux obscurs de l'appel palpitant,
De surgir, clairs flambeaux, au-dessus des abîmes,
Pour que l'homme agrandi se transforme en luttant ;

Vous avez accepté, et c'est là le problème,
Tout être, dès qu'il voit, quel est le vrai chemin,
Même à travers ses maux doit accepter de même
De marcher au devoir en cherchant votre main ;

Par vous, nous relions la nature changeante,
A l'essence commune à toute éternité,
Et par le seul attrait du vrai Bien qui nous tente
Plus fort que le destin dressons la volonté ;

Vous êtes les témoins de l'unique sagesse
Qui jamais ne troublant ses immuables lois,
Sait descendre à l'Esprit par la chaîne que tresse
Le sensible univers plein de souffle et d'émois.

Voici nos cœurs errants pour votre vertu stable,
Le chaos des désirs fondu dans l'unité,
Notre mutation qui marchant sur le sable
Fonde un verbe absolu sur le roc de beauté ;

Ceci c'est le prodige et c'est la récompense,
Pour la vertu secrète et pour l'effort constant.
Il faut l'isolement pour la forte croissance
Comme il faut des combats pour être conquérants ;

Comme nous vous savez la sourde indifférence,
Le souverain mépris des hommes, des destins,
Pour l'essor sans tumulte éclos dans le silence
Heurtant le seuil glacé des préjugés hautains ;

Comme nous vous savez que la parole vraie
Doit combattre le froid et le torrent jaloux,
Frères de l'invisible, entourés de l'ivraie
Sur la terre autrefois vous futes comme nous,

Pionniers inconnus en la pleine discorde
Vous avez avancé par le sentier étroit,
Pour le règne de Dieu, que la Lumière accorde
Vous avez claironné le bon combat du droit ;

Le Seigneur a comblé votre juste espérance,
Lui de tout les progrès, le ferment généreux,
Vous êtes là pour lui, qui règne et qui s'avance
Apaisant, sous ses pas, les destins orageux ;

*
* *

Viens à travers les temps à travers les espaces,
Christ, Dieu de notre race aux courants affaiblis,
Les corbeaux dévorants aux mortelles audaces
Enveloppant le monde en des tortueux plis ;

Toi gouvernant le Bien par ton pur sacrifice
Autel évocatoire à l'arcane secret,
Ouvres-nous les parvis de ta sainte milice,
Qui travaille en silence à l'œuvre qui te plaît :

Viens ouvrir à nos cœurs tes richesses sans nombre
L'Eglise a rejeté le plus pur du froment...
Et le verbe pervers souille tout de son ombre,
Le tribunal des cœurs attend ton jugement.

Et ce monde est jugé : — « Qu'il meure ou qu'il renaisse »
Qu'il meure dans le chaos ou renaisse à ta loi,
Car de toi tout dépend, et ta force est maîtresse,
Ton équité permet à l'homme un libre choix,

Pour assurer son droit dans la cité divine
Et gagner pour le ciel les ailes de l'Esprit,
Il faut porter sa croix et marcher sur l'épine.
C'est l'ange gardien qui tout bas, nous le dit.

O. de Bézobrazow.

Nos Origines

(Suite) (1)

Le mouvement existe partout

Tous les êtres vivants formés par des associations de cellules sont soumis à la loi d'évolution. Ils éprouvent des mutations perpétuelles depuis leur naissance jusqu'à la mort. Croissant d'abord avec rapidité, ils atteignent leur complet développement, s'y maintiennent pendant un certain temps, puis déclinent jusqu'à la dissolution finale. Jusqu'à notre époque on s'est imaginé qu'il existait une différence radicale, à ce point de vue, entre les êtres vivants et les corps bruts. Bichat s'est trompé. « Les propriétés vitales, disait-il, sont temporaires ; il est de leur nature de s'épuiser ; le temps les use dans le même corps. Les propriétés physiques, au contraire, sont éternelles. Les corps bruts n'ont ni commencement ni fin nécessaires, ni âge,

(1) Voir le n. de janvier, p. 419. Nous rappelons que pour cet exposé nous suivons de près les livres de MM. Dastre, Le Bon et Le Dantec, cités dans les précédentes livraisons.

ni évolution ; ils restent immuables comme la mort dont ils sont l'image ».

Cela n'est pas vrai, en premier lieu,pour les corps sidéraux. Les cieux ont perdu leur immuabilité. L'astronomie nous a fait pénétrer dans l'univers ; et loin d'être incorruptibles, les mondes qu'on y observe présentent la vie avec toute sa variété, depuis des naissances jusqu'à des tombes. « Les astres n'ont pas toujours existé, dit M. Faye, ils ont eu une période de formation ; ils auront pareillement une période de déclin, suivie d'une extinction finale ». L'évolution est la loi souveraine. Les corps célestes ne sont donc point éternels et immuables ; la durée de leur existence est prodigieusement plus longue que celle des corps terrestres organisés, mais cette disproportion, qui est en rapport avec l'immensité du temps et des espaces cosmiques, ne doit pas nous dissimuler l'analogie foncière des phénomènes.

La terre elle-même non seulement change d'aspects par suite des déplacement séculaires des océans et des influences exercées par la chaleur, l'eau, les vents, l'électricité, etc, mais dans l'intérieur des couches profondes il se produit un incessant travail que les géologues contemporains ont appelé le *métamorphisme*, c'est-à-dire la transformation ininterrompue des roches, des terrains, sous l'action de la chaleur interne du globe, des infiltrations liquides, ou sous les effets des formidables pressions qui sont dues aux contractions du sol par suite du refroidissement de la masse ignée centrale. Des argiles passent à l'état de schistes et se feuillètent ; d'autres roches cristallisent ; des silicates sont dus aux éruptions volcaniques, etc. En somme, c'est une vie véritable qui se poursuit dans les masses profondes de la planète et qui justifie quelques idées des anciens alchimistes,si elle ne légitime pas la transmutation proprement dite.

On peut aller plus loin et démontrer que dans les substances qui paraissent les plus inertes, dans le fer, dans le marbre, la pierre, il existe un mouvement incessant, une activité intestine qui ne se révèle pas pour le regard de l'homme, mais que des expériences bien conduites permettent de constater. M. Dastre cite une boutade de Swift qui répondant à un oisif qui prétendait que c'était déroger que de travailler, lui dit : « En Angleterre, l'homme travaille, la femme travaille, le cheval travaille, le bœuf travaille,l'eau travaille, le feu travaille, la bière travaille ; il n'y a que le porc qui ne fasse

rien : ce serait donc le seul gentilhomme de l'Angleterre ». Oui, tout travaille et l'auteur de Gulliver avait raison de rapprocher ainsi les hommes et les choses. Tout peine, tout fatigue dans la nature, à tous les degrés, à tous les échelons. Nous n'apercevons pas le fourmillement ininterrompu des particules des corps. Sous l'apparence impassible de la surface, les molécules s'agitent, se déplacent, voyagent, se groupent pour prendre des formes et des positions imposées par les forces du milieu extérieur.

Il faut remarquer qu'il ne s'agit point ici d'hypothèses plus ou moins commodes pour expliquer les faits que l'on observe : cette agitation intestine, ce travail intérieur, sont des réalités objectives. Il est véritable que les corps dérangés de leur équilibre mécanique ou chimique, ne le reprennent que plus ou moins lentement. Il leur faut quelquefois des jours et des années pour l'atteindre et ils n'y arrivent jamais d'une manière absolue. A peine sont-ils entrés dans un repos relatif qu'ils en sont aussitôt dérangés, car le milieu lui-même n'est pas stable, il éprouve des variations qui retentissent sur le corps considéré qui, toujours, en conserve des traces indélébiles.

Les expériences de la psychométrie nous permettent de constater, par le témoignage des sensitifs, que les changements du milieu ambiant s'y impriment en quelque sorte comme sur une plaque photographique, et, peut-être, est-ce aux rayons lumineuses qui sont absorbés par les corps que l'on doit ces sortes de clichés particuliers, qui ne deviennent accessibles qu'à des organismes ultra-perceptifs. On sait, en effet, que les corps frappés par la lumière ne réfléchissent qu'une certaine partie des ondulations lumineuses, justement celles que le corps n'absorbe pas, ce qui nous donne la sensation de la couleur. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, nous allons voir que les alliages métalliques éprouvent des changements physiques et chimiques continuels : ils sont toujours à la recherche d'un équilibre plus ou moins fuyant. Les physiciens, dans ces dernières années, ont appliqué leur attention à démontrer ce travail des corps matériels pour atteindre à la stabilité intérieure. Wiedeman, Warbourg, Tomlinson, MM. Duguet, Brilloin, Duhem et Bouasse ont rajeuni les anciennes études expérimentales de Coulomb et de Wertheim sur l'élasticité des corps, sur les effets de la pression, de la traction, de l'écrouissage des métaux, de la trempe et du recuit.

L'activité interne qui se manifeste dans ces circonstances, présente des caractères tout à fait remarquables, que l'on n'a pas pu s'empêcher de comparer à des phénomènes analogues offerts par les corps vivants. On a ainsi créé en physique même, une terminologie et des expressions imagées qui sont empruntées à la biologie.

*
* *

C'est lord Kelvin (sir William Thomson) qui a parlé le premier de la *fatigue* des métaux ou de la *fatigue* d'élasticité, et, depuis, Bôse a fait connaître pour ces mêmes corps la fatigue du *tact électrique*. Le terme d'*accomodation* a été employé dans l'étude de la torsion, et précisément suivant Tomlinson, pour des phénomènes qui sont inverses de ceux de la fatigue. On a considéré comme *faits d'adaptations*, ceux que présente le verre soumis à une force extérieure qui le fléchit lentement. Les moyens par lesquels une barre d'acier résiste à l'étirement ont été assimilés à des procédés de *défense* contre l'imminence de la rupture. M. Ch. Ed. Guillaume, un éminent physicien, parle quelque part, de la « résistance héroïque d'un barreau d'acier au nickel ». L'expression de *défense* a encore été appliquée à la manière dont se comporte le chlorure d'argent ou l'iodure d'argent frappés par la lumière. De même on s'est servi concurremment des mots de *mémoire* et d'hystérésis pour désigner les effets produits sur certains corps soumis plusieurs fois à l'action du magnétisme ou de certaines forces mécaniques.

Il me paraît bien évident que ces expressions dépassent de beaucoup la réalité ; et il est au moins singulier, de voir des savants qui sur un autre terrain, reprochent aux spiritualistes un incurable anthropomorphisme, tomber dans le même travers lorsqu'il s'agit de trouver dans la matière brute les origines des facultés intellectuelles. Je crois, pour mon compte, que sans aller jusque-là, il est incontestable qu'il existe dans la matière des analogies éloignées avec les phénomènes vitaux. On sent, pour ainsi dire, que ces propriétés *deviendront plus tard*, par suite de l'évolution, par une série de transitions, des propriétés vitales, et c'est, en somme l'essentiel, pour ceux qui croient que la nature est continue, c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'hiatus entre la nature brute et la nature vivante.

*
* *

Le mouvement Brownien

Arrivons maintenant à la démonstration directe du mouvement

perpétuel des particules solides du corps. Ici, je cite textuellement M. Dastre.

Le moyen le plus simple de juger de l'activité laborieuse de la matière serait de l'observer dans le cas où la liberté des particules n'est pas gênée par l'action de particules voisines. On se rapproche de cette condition en regardant au microscope des grains de poussière en suspension dans un liquide, des globules d'huile en suspension dans l'eau. — Or, en ce cas, le résultat est bien connu des micrographes. On constate, si ces granulations sont assez petites, qu'elles ne restent jamais en repos. Elles sont animées d'une sorte de tremblottement incessant; on a sous les yeux le phénomène appelé « mouvement brownien ». Le spectacle de cette agitation a frappé tous les observateurs, depuis l'invention de la loupe ou microscope simple. Mais le botaniste anglais Brown, en 1827, en fit, le premier, l'objet d'une étude suivie et lui laissa son nom. L'explication exacte s'en est fait attendre longtemps. Elle a été donnée, en 1894, par le savant physicien de la faculté de Lyon, M. Gouy.

L'observateur qui, pour la première fois, regarde au microscope une goutte d'eau de rivière, ou d'eau de mare, ou d'une eau ordinaire, en un mot qu'il n'a point pris de précaution spéciale pour purifier, est frappé de surprise et d'admiration au spectacle de l'agitation qui se révèle à lui. Des infusoires, des articulés microscopiques, des micro-organismes variés peuplent le champ et l'animent de leurs ébats ; mais, en même temps, toutes sortes de particules s'agitent aussi, que l'on ne saurait assimiler aux êtres vivants, et qui ne sont, en effet, pas autre chose que des détritus organiques, des poussières minérales, des débris de toute espèce. Bien souvent les mouvements singuliers de ces granulations, qui simulent, jusqu'à un certain point, ceux des êtres vivants, ont embarrassé l'observateur ou l'ont induit en erreur, et les corps qui les manifestent ont été pris pour des animalcules ou pour des bactéries.

Caractère de ce mouvement. — Mais il est d'ordinaire assez facile d'éviter cette confusion. Le mouvement brownien est une sorte d'oscillation, de trépidation qui piétine et ne s'accompagne pas de translation : c'est une danse de Saint-Guy qui s'exécute sur place et qui, par là, se distingue des mouvements de déplacement habituels aux êtres animés. Chaque grain exécute sa danse particulière ; chacun s'évertue, pour son compte, indépendamment du voisin. Il y a tou-

tefois, dans l'exécution de toutes ces oscillations individuelles, une sorte de caractère commun et régulier, qui tient à ce que leurs amplitudes ne sont pas extrêmement différentes. Les plus grosses particules sont les plus lentes : au-dessus de quatre millièmes de millimètre de diamètre, elles cessent à peu près d'être mobiles. Les plus petites sont les plus alertes. Au dernier degré de petitesse visible au microscope, leur mouvement est extrêmement rapide et ne permet de les apercevoir que par instants. Il est vraisemblable qu'ils s'accéléraient encore davantage pour des objets plus petits ; mais ceux-ci, dit M. Dastre, sont destinés à échapper *éternellement* à notre vue. Pourquoi ? D'autres procédés permettront peut-être d'arriver jusqu'au mouvement moléculaire, et il n'est jamais prudent de fixer des bornes aux procédés de l'investigation. Le père du positivisme Comte, avait déclaré que nous ne connaîtrions jamais la matière qui brûle dans les étoiles parce qu'elles sont inaccessibles à l'homme et, à peine était-il mort, qu'on découvrait la spectrographie qui nous renseigne exactement sur la composition de ces foyers lointains.

*
* *

M. Gouy a fait remarquer que le mouvement ne dépendait ni de la nature ni de la forme des particules. La nature du liquide même n'a que peu d'influence ; son degré de viscosité est seul en jeu. Les mouvements sont plus vifs, en effet, dans l'alcool et l'éther, liquides très mobiles ; ils sont lents dans l'acide sulfurique et la glycérine. Dans l'eau, un grain d'un demi-millième de millimètre, parcourt, dans une seconde, dix à douze fois sa propre largeur.

Le fait que le mouvement Brownien se poursuit dans des liqueurs qui ont bouilli, dans des acides et des alcalis concentrés, dans des solutions toxiques (et à toutes températures) montre bien que le phénomène n'a point de signification vitale, qu'il n'est lié à aucune activité proprement dite.

La durée indéfinie. — Le plus remarquable de ce phénomène, c'est sa permanence, sa durée indéfinie. Le mouvement ne cesse jamais : la particule *n'arrive jamais au repos, à l'équilibre*. Les roches granitiques contiennent des cristaux de quartz qui, au moment de leur formation, ont enfermé dans leur cavité parfaitement close une goutte d'eau dans laquelle s'est trouvée incluse une bulle de gaz,

Ces bulles, *contemporaines de l'âge plutonien du globe*, n'ont pas cessé, depuis lors, de manifester le mouvement brownien (1).

Son indépendance des conditions extérieures. — Quelle est la cause de cette éternelle oscillation ? Est-ce la trépidation du sol ? Non. M. Gouy voit le mouvement brownien persister, loin des villes, alors que le miroir de mercure du séismographe ne décèle aucune vibration souterraine : il ne le voit pas s'accroître lorsque ces vibrations apparaissent et deviennent très appréciables. Rien ne change non plus, si l'on fait varier la lumière, le magnétisme, les influences électriques, en un mot, les circonstances extérieures. Et l'observation aboutit donc à nous mettre en présence de ce paradoxe d'un phénomène qui s'entretient et se perpétue indéfiniment au sein d'un corps, sans cause extérieure connue.

Le mouvement brownien serait un premier degré du mouvement moléculaire. — Lorsque nous prenons, dans nos mains, une lame de quartz à inclusion gazeuse, nous croyons tenir un objet parfaitement inerte. Lorsque nous l'aurons posée sur la platine du microscope et que nous aurons constaté l'agitation de la bulle, nous serons convaincus que cette prétendue inertie n'est qu'une illusion.

Le repos n'existe que pour notre œil impuissant. Nous voyons les objets comme nous apercevons de loin une foule humaine. Nous n'apercevons que l'ensemble, sans pouvoir discerner les individus et leurs mouvements. Un objet visible est, de même, un amas de particules : c'est une foule moléculaire ; il nous donne l'impression d'une masse indivisible, d'un bloc au repos.

Mais, dès que la lunette nous rapproche de cette foule, dès que le microscope nous grossit les petits éléments du corps brut, alors ils nous apparaissent et nous constatons l'agitation permanente de ceux qui ont moins de *quatre millièmes* de millimètre. Plus les parties considérées sont petites, plus vifs sont leurs mouvements. Nous inférons de là, que si nous pouvions apercevoir les molécules, dont les dimensions probables sont environ mille fois plus petites, leur vitesse serait sans doute, comme le veut la théorie cinétique, de quelques centaines de mètre par seconde. Pour les derniers objets que nous pouvons apercevoir, la vitesse brownienne n'est que de quelques millièmes de millimètres par seconde. C'est sans doute,

(1) C'est-à-dire depuis des *millions d'années*.

conclut M. Gouy, que les particules qui présentent ce mouvement sont encore bien énormes par rapport aux molécules véritables Dans cette façon de voir, le mouvement brownien n'est qu'un premier degré et une manifestation encore grossière des vibrations moléculaires qu'imagine la théorie cinétique...

Mais dira-t-on peut-être, vous parlez de mouvements dans un liquide, qui prouve que dans un corps solide il en existe de semblables ? Les molécules d'un corps dur sont liées les unes aux autres, et c'est peut-être une induction téméraire de supposer qu'elles s'agitent comme celles des liquides ou des gaz. Nous verrons la prochaine fois que la loi du déplacement moléculaire est tout à fait générale et que l'univers entier n'est réellement qu'un formidable ensemble de mouvements, depuis ceux des atomes jusqu'à ceux des astres perdus dans les profondeurs de l'étendue.

A suivre. A. BECKER.

Echos de Partout

L'Anniversaire de la désincarnation d'Allan Kardec a été célébré le dimanche, 24 mars, par les adeptes parisiens réunis au Père-Lachaise autour du Dolmen du Maître, De nombreux discours, fort applaudis, ont été prononcés et l'assistance nombreuse montrait que le culte du souvenir est pratiqué fidèlement par les spirites. La Fédération spirite Lyonnaise avait tenu à joindre son hommage au nôtre, et M. Sans Benito a parlé au npm des Spirites Espagnols. Le soir, un banquet de 120 couverts couronnait cette journée fraternelle et ces modestes agapes ont laissé dans tous les cœurs les meilleurs souvenirs.

*
* *

Le jeudi, 18 avril, le cercle Allan Kardec inaugure sa nouvelle salle par une causerie de M. Gabriel Delanne. On aura le plaisir d'entendre M. Aubert, le médium musicien bien connu, qui a consentit à prêter son concours gracieux. Espérons qu'il sera aussi bien assisté que par le passé, et que nous aurons encore la joie d'entendre ses splendides compositions inédites, qui sont exécutées avec un art surprenant.

*
* *

Dans *Nos Loisirs*, du 3 février, a paru un article intitulé *Fantômes scientifiques*, accompagné de reproductions de photographies plus ou moins spectrales. L'article étant anonyme et ne contenant aucune référence, nous pensons qu'il ne faut attribuer aucune importance à ce qui s'y trouve relaté, bien que le ton général de cet écrit soit assez sérieux,

*
* *

Les *Annales des sciences psychiques* annoncent la mort du colonel H. S. Olcott, président fondateur de la *Société Théosophique*, décédé d'une maladie de cœur à Adyar, dans l'Inde, le 17 mars dernier. Bien que nous ne partagions pas la plupart des idées théosophiques, nous rendons hommage à l'âme de celui qui vient de rentrer dans l'Au-delà, car il a contribué à combattre le matérialisme, c'est pourquoi nous le saluons fraternellement, et souhaitons qu'il trouve dans le monde spirituel la récompense des efforts qu'il fit pour le progrès de l'humanité.

*
* *

M. Delanne a fait le 13 février une conférence contradictoire à *l'Université Populaire* du faubourg Saint-Antoine. La salle était complètement pleine et bien que le public fût tout à fait ignorant de ces questions, l'orateur a été écouté avec la plus grande attention et même parfois applaudi. M. Chevreuil rendra compte de cette rencontre oratoire dans le prochain numéro de la Revue.

Dans l'eau-delà

III

> Mon enfance n'a-t elle point succédé à quelque autre âge de ma vie déjà passé quand elle a eu son commencement ? Le temps où ma mère m'a porté dans son sein est-il le premier âge ? Car il m'en a été dit quelque chose.
>
> SAINT AUGUSTIN.

Après une première incarnation dans l'humanité, on se réincarne librement sans se rendre compte de la force qui vous y pousse.

Plus l'être s'élève, plus longtemps peut durer son séjour dans l'espace. On reste désincarné suivant ses besoins ; plus a l'être acquis sur cette terre, plus longtemps il peut rester dans l'espace.

Le savoir n'est pas le seul apanage du progrès : il y a encore l'amour de l'humanité, cela explique la mission des intelligences élevées qui sont venues donner aux hommes l'exemple du dévouement. En revenant pour pousser l'humanité en avant, ces messies ont choisi l'incarnation qui s'est achevée soit par la ciguë, soit sur le bûcher, soit sur le gibet.

Dans les régions sereines vivent des êtres supérieurs à nous.

Les uns dirigent ceux qui s'apprêtent à redescendre sur la terre. Les autres aident ceux qui viennent à eux, troublés encore, à se remettre de cet état transitoire qui les empêche de reconnaître leur désincarnation.

Il y a au-dessus de nous une multitude d'êtres qui scrutent déjà l'avenir qui dépend de leur prochaine incarnation et qui regardent la terre avec anxiété.

Les désincarnés ne se réincarnent pas sans avoir demandé conseil à ceux qui sont plus instruits. S'ils se sont parfaitement reconnus de l'autre côté, ils conçoivent l'importance qu'il y a à bien choisir le milieu de leur réincarnation, mais tout n'en sont pas à ce degré de prévoyance ; ceux qui sortent récemment de l'animalité ne sont pas capables de voir le chemin qu'ils ont à faire.

Lorsqu'un être quitte l'espace pour recommencer une période sur la terre il conserve en lui l'acquis du passé, mais cet acquis est voilé dans une nouvelle incarnation.

Il y a des personnes qui ont des facultés surprenantes ; c'est une marque de l'acquis du passé.

Mais à chaque désincarnation l'être retrouve plus ou moins vite, selon son avancement, ses souvenirs et les facultés acquises.

Les incarnations successives sont nécessitées par le progrès ; en nous incarnant, nous venons à l'école.

Dans les premières incarnations humaines, la personnalité a encore peu de force et l'esprit subit jusqu'à un certain point l'empreinte du moule où il se développe ; delà les observations qui ont été faites sur l'influence de l'hérédité. Mais, plus l'Esprit est avancé, plus son caractère devient personnel, plus aussi il est indépendant des conditions héréditaires.

Les êtres quittent leur planète quand arrive pour eux le plus haut degré de perfectionnement possible sur cette planète.

C'est ici le cas de parler de quelques planètes.

Mars a une coloration rouge ; c'est celle dans laquelle la vie a le plus d'analogie avec la nôtre ; mais, quoique dans cette planète, l'humanité ressemble à celle de la terre, l'élévation morale y est plus considérable. La guerre y est inconnue. Tous les hommes travaillent pour le bien mutuel (1).

(1) D'une manière générale, il est toujours bien entendu que la direction de la *Revue* laisse à chaque auteur la responsabilité de ses affirmations.

Les habitants de cette planète ont des instruments d'optique plus puissants que les nôtres ; au moyen de leurs médiums ils peuvent savoir certains évènements de notre globe qu'ils appellent avec quelque raison, *la terre des ignorants*. Chez eux, la vieillesse n'est pas une charge ; c'est un marche-pied pour rentrer dans l'espace d'où ils sont venus.

Jupiter est une planète plus avancée que la terre, étant plus âgée. Ce globe est si différent du nôtre que si nous y étions transportés, nous ne pourrions ni marcher à sa surface, ni respirer, nos sens ne nous serviraient pas.

Les habitants de Jupiter ont des corps semi-fluidiques, tenant le milieu entre le corps humain et le périsprit ; conséquemment, la maladie ne les atteint pas. Comme le but de cette humanité est le large développement de l'intelligence déjà conquise par de très nombreuses incarnations, les habitants de Jupiter cultivent beaucoup les arts et les sciences et s'inquiètent peu de la nourriture de leur corps ; cette nourriture pousse pour ainsi dire à leurs pieds toute préparée. A côté de ces êtres supérieurs, il existe aussi des êtres d'un autre ordre, inférieurs même, comme intelligence, à certains êtres de notre terre.

Il n'est pas rare de voir certains d'entre ceux que vous pourriez appeler les animaux de Jupiter venir sur votre planète continuer leur route de progrès.

L'action du soleil sur les mondes qui l'entourent leur fait produire, à quelque chose près, la même faune et la même flore ; la marche ascensionnelle amène tous les êtres qui sont sur les planètes à prendre la même forme, c'est-à-dire la structure humaine, lorsqu'ils arrivent au sommet de l'échelle animale (2.) Les diverses

Tout en admettant que les planètes sont habitées, nos connaissances sur sur les conditions d'habitabilité des autres mondes sont encore trop rudimentaires pour que nous puissions affirmer quoi que ce soit sur le degré d'évolution des êtres qui habitent ces autres « terres du ciel ». (*N. d. l. r.*).

(2) Ici, encore, nous faisons les plus expresses réserves, car la loi d'évolution des formes vivantes sur les différentes planètes, doit varier au contraire considérablement, en raison, justement, des forces qui agissent sur l'être vivant et qui sont tout autres, au moins comme intensité, que sur notre globe. Jupiter, d'après les astronomes, paraît être encore à sa phase embryonnaire. (*N. d. l. r.*).

productions des planètes diffèrent peu ; les humanités y sont à peu près identiques à la nôtre. Le progrès y est plus ou moins avancé, il peut être plus répandu sur les autres, mais en somme il est partout.

Au point de vue de l'immensité, les planètes de notre système solaire sont infiniment rapprochées ; elles forment une agglomération de mondes ayant une force vitale commune. Les incarnés de ces mondes ressemblent donc à l'homme, étant tous vivifiés par la même lumière solaire. Désincarnés, ils alimentent leur périsprit, non plus par un seul fluide propre à leur ancienne planète, mais par tous les fluides répandus dans l'espace qui forment ce qu'un Esprit élevé appelle *fluide astral*.

Ce fluide n'est point une force qui provient des rayons du soleil, mais de la plus pure émanation des fluides universels combinés. Il nourrit les périsprits libres dans l'espace ou emprisonnés dans des corps célestes, il soutient les mondes et concourt au progrès universel.

Parmi les mondes qui peuplent l'espace, il y en a un nombre infini qui servent au développement de certaines catégories d'intelligence. Chaque monde a sa catégorie. Les êtres y accomplissent leur perfectionnement sous diverses formes. Mais dans les planètes de notre système solaire, l'être le plus élevé sur l'échelle animale prend une forme analogue à la forme humaine.

Passons aux planètes qui semblent être formées pour attirer à elles les intelligences avancées d'un grand nombre de sphères. Là, les âmes dégagées de divers mondes vont se réincarner, apportant chacune l'expérience de son long passé. Elles s'incarnent, ou, pour mieux dire, elles se *matérialisent* seulement, car elles naissent sans que l'enfantement soit pénible comme il l'est dans les petits mondes. Dans ces planètes il y a beaucoup plus à apprendre que sur les terres de notre système solaire. Les êtres meurent dans ces mondes parce qu'ils y sont nés ; en y naissant, ils ont pris des fluides épais ; ils doivent tomber dans le sommeil de la mort pour laisser à ce monde la matière dont ils s'étaient servis.

Que font alors ces êtres ? Ils travaillent encore, parce que partout on est porté à s'instruire, parce que partout surgissent de nouvelles merveilles à étudier.

A ce moment là ces intelligences sont arrivées, par leurs diverses

incarnations, à une espèce d'assouplissement de leur périsprit ; elles acquièrent un corps fluidique mixte, qui est fait sur le modèle des plus belles formes de l'ensemble de leurs incarnations passées. Ces corps sont toujours jeunes, sveltes et gracieux, et le rayonnement qui éclaire le visage s'augmente sans cesse.

Ces intelligences peuvent revoir leur passé. Elles voient jusqu'aux plus petites actions, car leur moindre pensée s'est imprimée sur leur périsprit. Elles dorment pour se reposer et reprendre des fluides aux planètes parcourues ; mais réveillées, elles voient tous les mondes où elles ont été ; en projetant leur lumière sur l'un de ces mondes, elles peuvent se rendre compte de ce qui s'y passe, constater les progrès des humanités et même les aider. Le bonheur qu'elles en éprouvent est inexprimable.

Pour donner satisfaction à une âme qui s'est déjà séparée d'un monde, ces sidériens élevés la prennent sur leurs ailes protectrices et lui disent : « Va, suis le rayon fluidique qui te conduit et va visiter un instant ce monde que tu vas habiter. Regarde les ravissants paysages, les riants bocages, les ruisseaux charmants qui les parcourent ; écoute les chants d'oiseaux, écoute les mille bruits du travail pour le progrès. Veux-tu parler aux humains de ces mondes ? Observe un de ces êtres dont l'*intelligence s'envole momentanément*, prends possession de lui ; entends le langage que tu parleras toi-même, constate les usages, le degré de science et de perfection de ce peuple et puis tu reviendras auprès de moi et; te pressant dans mes bras, je t'endormirai et te coucherai, comme un nouveau Moïse, dans le berceau qui t'attend sur les confins des fluides de ce monde, et ces fluides, comme les vagues d'un océan, te porteront doucement *sur la plage de l'humanité* où tu dois prendre une place ». C'est ainsi qu'ils montrent la route à un nouvel arrivant qui sera bientôt un nouveau-né.

ISIDORE LEBLOND.

Ouvrages nouveaux

Psychologie Morbide

Croyances fixes, Erreurs, Hallucinations, Suggestions, Vésanies collectives
Par le Dr E. Dupouy

Leymarie : éditeur, 42, rue Saint-Jacques. Paris.

S'inspirant des récents travaux de Curie, G. Le Bon, Crookes, de Rochas, Becquerel, Blondlot, etc., sur la radio-activité de la matière, le Dr Dupouy a cherché les rapports pouvant exister entre le rayonnement fluidique du corps humain et les manifestations psychiques, au point de vue physiologie et pathologique.

L'auteur a eu particulièrement pour objectif, dans son nouvel ouvrage, de rattacher à la psychologie morbide, les croyances fixes, les erreurs, les superstitions des collectivités au même titre que les illusions, les hallucinations, les vésanies générales, — tous ces phénomènes se produisant sous la même influence de la contagion, des suggestions de l'automatisme nerveux.

Ce livre intéresse donc les physiologistes, les pschologues et le grand public au courant de la science moderne.

Un beau vol. in-16 *franco* : 3 fr. 50. (*Communiqué*).

L'Inde Antique

Par Alfred Le Dain

Nouvelle édition, 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50. — *Bibliothèque Chacornac*. 11, Quai Saint-Michel, Paris.

L'Orient, a dit notre grand Burnouf, « est un monde à découvrir ». Là, est la source de toute connaissance : Dogmes religieux, Philosophie Philologie et Psychologie, Histoire et Littérature ; tout cela a été son domaine ; et tout cela produit immense de ses légions de penseurs, d'érudits et d'initiés a été la monnaie courante de toutes les nations dont l'Inde antique a été le suc nourricier.

Cet ouvrage est un aperçu de ses prodigieux enseignements et un hommage rendu à notre mère commune où l'humanité peut puiser sans cesse, si elle veut arriver au pinacle de la science, la connaissance de la Sagesse antique représentée par ses *Grands Initiés*. (*Communiqué*).

La Linguistique vulgarisée

Etude sur l'origine et l'unification du langage, par Alfred LE DAIN. — Nouvelle édition, 1 vol. in-8. — Prix: 7 fr. 50. *Bibliothèque Charconac*, 11, quai Saint-Michel, Paris.

A une époque où les relations de peuple à peuple deviennent de plus en plus fréquentes, l'étude des langues étrangères est devenue une nécessité. Pour obéir à cette tendance, l'auteur a cru devoir présenter au public cet ouvrage. Du reste, il est acquis que les langues Indo-Européennes présentent un caractère commun. D'où cette conséquence, qu'en classant méthodiquement les radicaux d'un même groupe ethnique, on peut arriver à connaître l'*ossature* de plusieurs idiomes à la fois. Par la permutation des lettres, *loi primordiale* de la philologie, on obtient ce résultat.

(*Communiqué*)

L'Evangile de l'esprit

Saint-Jean traduit commenté par ALTA, docteur en Sorbonne, 1 vol. in-18 ; Prix : 3 fr. 50. — *Bibliothèque Charcornac*, 11, quai Saint-Michel, Paris.

Voici un inconnu qui demain sera célèbre. La crise religieuse que traverse aujourd'hui le Christianisme trouvera dans ce livre sa solution définitive : catholiques et protestants, orthodoxes et libres-penseurs, tous les hommes intelligents le liront ; et ces pages d'une philosophie transcendante, ces scènes d'un sentiment exquis, la clarté absolue de l'idée, la netteté et le relief du style, ici la poésie des descriptions, là, l'éloquence des réquisitoires, feront au prophète nouveau la gloire d'avoir révélé, ou mieux, *redévoilé* à notre vingtième siècle la véritable *Religion*, de la Raison *reliée* à la Foi par le Verbe de Dieu, Jésus, et par le verbe de Jésus, saint Jean. Alta dédie son œuvre « au pape de génie qui haussera l'Église Catholique du Christianisme matériel au Christianisme spirituel » : il eût pu la dédier au génie humain, qu'elle illumine vraiment des splendeurs de Dieu. (*Communiqué*).

A travers le monde. Investigations dans le domaine da l'Occultisme

Par Willy REICHEL, professeur honoraire à la Faculté des sciences magnétiques de Paris. (Paris Frédéric Gittler, 2, rue Bonaparte, in-8, 112 pages, avec portrait de l'auteur).

Ce petit volume a un double intérêt ; c'est d'abord un récit de voyage très attrayant aux pays lointains, au Far-West américain, depuis l'Alaska jusqu'au Mexique ; c'est ensuite la relation d'expériences médiumniques et

occultiques, auxquelles l'auteur a pris part dans le cours de ses pérégrinations à Lily Dale, à Chicago, à Los Angeles et surtout à San Francisco ; parmi ces expériences, les matérialisations obtenues avec le médium Miller sont certainement les plus importantes. Les résultats obtenus à Paris avec ce même médium chez M. Gaston Méry, Mme Noeggerath et M. Letort sont venus corroborer les stupéfiants faits racontés par M. Reichel.

Les déductions philosophiques que l'auteur a tirées de ces expériences sont des plus remarquables et concordent avec les doctrines admises par de grands esprits tels que Kant, Schopenhauer, Du Prel, A. J. Davis, Hollenbach, Gœthe, etc. C'est en somme un ouvrage très instructif et d'une forme littéraire qui en rend la lecture très attachante.

(*Communiqué*).

Batailles de l'idée

Roman scientifique et féministe

Par Mme DE BÉZOBRAZOW.

Librairie des Sciences Psychiques

42 — rue Saint-Jacques — 42, Paris

A l'extension du roman contemporain, il ne manque que la création du genre englobant tous les autres : le roman scientifique et social. Mme de Bézobrazow est l'auteur d'une série d'ouvrages procédant entièrement de l'un et de l'autre de ces deux courants. — du roman scientifique et social.

La Femme nouvelle, *Les Femmes et la Vie*, *L'Idée et l'Amour* initient déjà le lecteur à la connaissance des idées occultes et des idées féministes, mais c'est dans les *Batailles de l'Idée* que l'auteur a pu successivement enfermer des tableaux d'événements contemporains, des analyses de l'évolution des sentiments et des idées, des théories morales.

La force de ce roman consiste à diriger l'observation confuse du plus grand nombre, vers le grand fait du siècle : le réveil du sentiment religieux, à être l'écho vibrant de l'idée encore vague du relèvement social par la femme.

Ce roman dramatique qui se déroule dans un décor mouvementé est un roman utile ; l'importance que prendra le roman scientifique est reconnue, par des signes évidents, par le pouvoir d'améliorer l'état des mœurs prime tous les autres.

Nous rendrons compte prochainement d'un important ouvrage de M. Magnin, L'ART ET L'HYPNOSE, très intéressant et artistiquement illustré. Alcan, Editeur, prix 20 francs.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Le médium musicien Jesse Shepard. On continue à parler beaucoup du médium musicien Jesse Shepard et on raconte des merveilles au sujet de ses séances. *Le Light*, du 16 février dit que, le 30 janvier, vingt-cinq ou trente personnes, membres pour la plupart de la Société des Recherches Psychiques de Genève, se réunirent pour observer ce cas intéressant.

M. Jesse Shepard, parfaitement calme, s'assied au piano dans une chambre obscure et, lui qui ne sait presque pas de musique, pose au hasard ses mains sur le clavier. Quelques notes douces se font d'abord entendre ; bientôt les sons prennent de l'intensité, le piano développe une sonorité qu'on ne lui avait jamais connue. Les airs les plus variés sont successivement joués, sans aucune hésitation, sans une fausse note sans un accord défectueux.

Tout cela nous l'avions déjà observé, en 1898, avec le médium Aubert, jouant chez nous devant une réunion de savants, sceptiques pour la plupart, et qui se retirèrent pleins d'admiration pour la grande et belle musique qu'ils venaient d'entendre.

Ce qui distingue la médiumnité de Jesse Shepard, c'est que d'autres instruments semblent accompagner le piano, ainsi que des voix d'hommes et de femmes. Ce serait un orchestre complet, tout à la fois vocal et instrumental. On comprend l'enthousiasme de ceux qui ont eu l'occasion d'entendre de semblables merveilles.

A la fin de la séance le médium parait tout à fait épuisé ; mais il se rétablit très rapidement.

Un cas de Hantise

Madame d'Espérance vient de faire à Londres une conférence que reproduit *Le Light* du 16 février, et dans laquelle nous trouvons un fait de maison hantée, fort remarquable par lui-même, mais qui prend surtout sa valeur de cette circonstance, qu'il lui est personnel et garanti par la haute autorité morale de l'illustre médium.

« Il y a quelques années, dit l'auteur, j'étais venue passer quelques jours dans la maison qui, depuis, est devenue la mienne. Le premier soir, fatiguée par deux longues journées de voyage, je me couchai et m'endormis profondément. Le lendemain, vers cinq heures du matin, je fus réveillée par des bruits venant de la chambre voisine, et je pensai que c'était une bonne qui se livrait à sa besogne quotidienne. Je trouvai cette façon de faire passablement désagréable, mais j'étais étrangère et ne crus pas bien convenable de faire à ce sujet des observations à mon hôtesse. Le même fait se reproduisant fréquemment, je finis par m'y résigner quoique à contre cœur.

Quelque temps après, pendant l'été, des manœuvres militaires eurent lieu dans le voisinage et plusieurs officiers furent logés dans cette maison ; on leur assigna le rez-de-chaussée d'une aile de la propriété. L'une des chambres fut destinée à un général et la chambre voisine, qui communiquait avec elle, fut attribuée à deux lieutenants, ses aides de camp. Il se trouva que ce général était un ami de notre hôtesse, de telle sorte qu'il fut invité avec ses lieutenants à passer la soirée avec nous.

Lorsque mon hôtesse leur demanda le lendemain s'ils se trouvaient bien de leurs chambres, s'ils avaient bien dormi, nous remarquâmes que les jeunes officiers, tout en assurant que tout allait pour le mieux, échangeaient un singulier clin d'œil et mon hôtesse leur demanda avec inquiétude si quelque chose leur avait manqué. En insistant, nous avons fini par apprendre qu'ils n'avaient guère dormi, car à plusieurs reprises ils avaient été jetés à bas de leurs lits. L'un deux ajouta : « A la troisième fois, j'enlevai les matelas et je les étendis à terre, estimant que j'étais vraiment trop fatigué pour continuer une telle gymnastique pendant toute une nuit. » Son ami s'était simplement vu enlever ses couvertures à plusieurs reprises. Chacun accusait son camarade de lui jouer de vilains tours et ils finirent par faire tant de bruit, qu'ils troublèrent le repos du général et celui-ci frappa à la muraille en leur ordonnant de se taire. Le géneral ajouta qu'après cela il avait dormi jusqu'à ce que les domestiques le réveillassent de grand matin, en se livrant au-dessus de lui à leurs besognes. Or, il n'y avait au-dessus du général qu'un grand salon dans lequel en n'entrait presque jamais. Il était certain qu'il était resté fermé à clef et que les domestiques n'y entraient qu'une fois par mois pour épousseter.

Mon amie, très ennuyée, s'excusa près de ses hôtes et après leur départ elle appela ses domestiques pour leur demander d'après quels ordres ils s'étaient permis une telle fantaisie. Ils protestèrent énergiquement, en ajoutant que dans aucun cas une bonne n'entrait dans ce salon avant huit heures. « Mais, ajoutai-je, je saisis cette occasion pour affirmer que chaque matin quelqu'un vient, avant cinq heures, balayer et épousseter ce salon. »

« Tout ce que je puis dire, Madame, me répondit la bonne, c'est que ce doit être quelque fantôme, car ce n'est certainement pas un être humain. »

Une autre fois, mon amie et moi, ayant reçu de nouveaux costumes, nous résolûmes de les essayer. Je lui dis : « Je vais dans ma chambre où je les jugerai mieux devant mon miroir. » En longeant le couloir, je continuais à causer, car entendant des pas derrière moi sur le parquet sans tapis, je pensais qu'elle me suivait. Arrivée devant ma porte, qui était la dernière du corridor, je tournai la tête pour lui faire une observation. Un léger éclat de rire me répondit et j'entendis le froufrou des étoffes contre les murs. A ma profonde horreur, je m'aperçus que j'étais seule. Le corridor est long, bien éclairé, suffisamment large et part d'un

vestibule très clair dans lequel s'ouvrent plusieurs pièces, mais qui, à ce moment, était sûrement vide, toutes les portes étant fermées. Je crus que j'allais m'évanouir.

Il est fort agréable de tenir une séance lorsque l'on est entourée d'amis et que l'on communique avec des esprits ; mais c'est tout autre chose de se sentir jeté en bas de son lit au milieu de la nuit, ou de se croire suivie et d'entendre un rire moqueur, dans les conditions que je viens de vous signaler.

Ces phénomènes durèrent encore un certain temps, mais je suppose que les farceurs finirent par se fatiguer, car depuis plusieurs années tout semble être rentré dans le repos. »

—

Messages d'Hodgson

Depuis la mort d'Hodgson on a parlé à plusieurs reprises de communications que l'on aurait reçues de lui, mais ces diverses affirmations ne présentaient pas de garanties sérieuses. Il n'en est plus de même de celles dont parle le *Light* du 23 février, d'après le *Journal* de la Société Américaine pour les recherches psychiques, rédigé par Hyslop.

Ces communications auraient été transmise par la médiumnité de Mme Piper. Ainsi qu'Hyslop le fait remarquer, il n'est guère possible que pendant les dix-huit ans qu'ont duré les rapports d'Hodgson avec le célèbre médium, il ne lui ait pas fait connaître bien des choses, malgré sa prudence et sa réserve bien connues. Il faut donc se défier des réminiscences possibles du médium.

Heureusement plusieurs de ces messages excluent nettement cette hypothèse. C'est ainsi que l'esprit d'Hodgson dit un jour par Mme Piper, qu'il avait examiné un cas de communication par un autre médum et qu'il l'avait trouvé exactement transmis. Il faisait allusion à une jeune dame à qui son père avait soigneusement caché la mort d'Hodgson. Le contrôle de cette dame lui déclara qu'il venait de voir Hodgson.

Une autre fois l'esprit d'Hodgson a dit par l'organe de Mme Piper : « J'ai dit à Myers que nous parlerions nègre. » Puis il rectifia en disant que c'était au Professeur James qu'il avait adressé ces mots. Hyslop écrivit au professeur James, qui confirma le fait.

Une autre fois le Dr Hodgson, contrôlant Mme Piper, parla d'un projet de réunion destinée à arrêter les dernières mesures pour l'organisation de la nouvelle société et du plan d'une réponse aux critiques de Mme Sidgwick sur le rapport d'Hodgson de 1899. Tous ces faits étaient sûrement inconnus de Mme Piper.

Il fit encore allusion à des expériences faites par Hyslop pendant qu'il était dans l'Ouest et dans lesquelles une jeune dame, médium non professionnel avait parlé de Georges Pelham, dont elle ne connaissait pas le cas.

Voici un cas dans lequel Hodgson fit allusion à un fait ignoré aussi bien d'Hyslop que du médium : « Dans une séance, le Dr Hodgson adressa ses amitiés au Professeur Newbold, de l'Université de Pennsylvanie, et me dit de lui demander s'il se souvenait de s'être rencontré avec lui sur une plage de l'Océan. Je demandai au professeur Newbold si cela le concernait et il me répondit que la dernière fois qu'il avait vu Hodgson, c'était en Juillet, sur une plage de l'Océan ».

Enfin, Hodgson demanda à Hyslop s'il se souvenait d'un médium de Washington dont on lui avait parlé peu de temps avant de passer dans l'audelà. Il ajouta : « il est possible que je ne vous aie pas écrit à ce sujet ». Peu de temps après, Hyslop rencontra à Washington un monsieur qui lui dit avoir écrit à Hodgson peu de temps avant sa mort, au sujet d'un homme qui paraissait posséder des facultés médianimiques. C'est ainsi qu'Hyslop eut l'explication de ce message qu'il n'avait pas compris au premier abord.

Dans sa conclusion Hyslop insiste sur cette opinion : « que ces constatations par l'organe de Mme Piper ne sont pas dues au hasard et que ces faits ne sont pas susceptibles d'une explication ordinaire. Il ne faut pas se hâter d'adopter une théorie spéciale ; ce à quoi on doit s'attacher actuellement, c'est à former une collection de phénomènes de ce genre ».

Cadeau présenté par un fantôme.

Ce fait curieux, raconté par le *Light* du 2 Mars, s'est produit dans un centre minier du Northumberland, au sein d'un cercle privé, composé d'ouvriers, et il est signé de M. Robert Watson.

Les membres de ce cercle se réunissent chez l'un d'eux. On ne perçoit aucune somme d'argent, chaque membre versant seulement une modeste cotisation de cinq centimes par semaine, pour faire face aux frais les plus stricts.

Le cabinet occupe l'angle d'une pièce du premier étage et est composé d'une cage en toile métallique, rigoureusement fixée aux murs, au parquet et au plafond. Les assistants peuvent assurer la fermeture de la porte avec leurs propres cadenas. Un rideau est étendu à quelques pouces en avant de la cage.

Toute liberté est laissée aux assistants pour visiter la pièce et le cabinet. Les séances sont éclairées très faiblement à la lumière rouge.

Voici maintenant le récit de M. Watson :

« Lorsque j'arrivai un de ces derniers soirs à la séance, j'ignorais aussi bien que les autres assistants, ce qui se préparait. Le médium désirait me faire un cadeau, comme preuve de son respect, le président du groupe et le guide du médium s'étaient arrangés pour que ce cadeau me fût offert par la main d'un de leurs amis de l'Audelà.

La séance venait de commencer dans les conditions ordinaires, lorsqu'une forme matérialisée sortit du cabinet, prit sur le manteau de la

cheminée un petit paquet et rentra dans le cabinet. Le président du cercle me pria alors de me tenir debout au milieu de l'assemblée formant le fer à cheval. Je me conformai à son désir et alors une très belle forme sortit du cabinet, vint droit à moi, et plaça le petit paquet dans ma main. Alors, tandis que je tenais encore la main qui l'avait apporté, le corps du fantôme se dématérialisa, ne laissant visible que la main qui était posée dans la mienne. Elle était aussi solide que pourrait l'être celle d'un incarné quelconque. En une ou deux secondes elle s'était également évanouie et je restai seul debout. J'étais tellement stupéfait, que je ne pus dire un seul mot ; tout ce que je pus faire fut de reprendre ma place en songeant à ce qui venait de m'arriver.

Un cas d'Identité

Voici un cas d'IDENTITÉ qui nous parait de bon aloi : Le 20 Février à une réunion de la D. P. R. de Manchester. On posa la question suivante : D. Connaissez-vous quelqu'un ici ? — R. — Non.

D. — Voulez-vous nous épeler votre nom ? — R. — William Hodson, London Road station.

D. — Y avez-vous été victime d'un accident ? — R. Non.

D. — Etiez-vous un passager ? — R. Non.

D. — Est-ce là que vous êtes mort ? — R. Oui.

D. — Par quelle cause ? — R. Cœur.

D. — Etiez-vous employé au chemin de fer ? — R. Non.

D. — Comment êtes-vous mort en cet endroit ? — R. Bagage -- Bagage de voyageur : Mosley Hôtel.

D. — Quelle était votre rôle dans l'Hôtel ? — R. — Chaussures.

D. — Combien y a-t-il de temps ? — R. — Vingt-quatre ou vingt-cinq ans.

D. — Etes vous déjà venu ici ? — R. Non.

D. — Habitiez-vous l'Hôtel ? — R. Non.

D. — Pouvez-vous nous donner votre adresse ? — R. Ardwick, Tipping-street.

D. — Quelqu'un vous connait-il à Manchester ? — R. Beaucoup.

La communication en resta là. Le 5 Mars je me rendis à Mosley hôtel et je demandai si je pourrais trouver quelqu'un ayant habité l'hôtel il y a une vingtaine d'années. Je fus assez heureux pour trouver un garçon qui servait dans l'hôtel depuis cette époque. Je lui demandai s'il se rappelait un nommé Hodson.

— William Hodson ? Reprit-il. — R. Oui.

— Que faisait-il ici ? — Il était chargé des chaussures.

— Où est-il mort ? — A London Road station.

— Comment cela est-il arrivé ? — Il avait un certain nombre de colis à porter à la gare, pour le train. C'était le jour de saint Léger et je le vis partir d'ici avec un cab chargé des bagages. Il ne lui restait que fort peu

temps pour le train ; il était fort surexcité et disait qu'il porterait une plainte contre le chef de station, mais il s'affaissa sur la plate-forme et y expira.

— Combien y a-t-il de temps que cela est arrivé ? — Il y a plus de vingt-ans.

— Où habitait-il ? — Tipping-Street.

Signé : A. W. Orr.
Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Nuova Parola publie dans son numéro de janvier quelques unes des lettres que Aksakoff adressa à Ercole Chiaia et que M. Zingaropoli a traduites du Français en Italien. Nous allons à notre tour en traduire quelques passages qui nous ont paru intéressants.

En décembre 1888, Aksakoff ne connaissait pas encore celui qui devint bientôt son ami. Ayant lu dans la *Revue Spirite* le célèbre défi de Chiaia à Lombroso, il écrit au premier, pour lui manifester ses préoccupations :

Saint-Pétersbourg, le 7 décembre 1888.

« Peut-être mon nom ne vous est-il pas inconnu, car je me suis adonné à la défense et à la propagande du spiritisme. C'est pourquoi la publication de votre lettre m'a causé le plus vif intérêt, et je suis impatient d'apprendre quelles en ont été les conséquences. Depuis le mois d'août je suis sans aucune nouvelle !

Je doute que le professeur Lombroso ait sincèrement accepté votre invitation de voir les phénomènes. Je doute que le professeur Lombroso, dans le cas où il en aurait vu assez pour se convaincre de la réalité des phénomènes, ait assez de courage pour l'avouer et se consacrer à leur étude.

Je crois enfin que la séance projetée aboutira à un insuccès, parce que les expériences avec les scientistes qui ne sont pas absolument disposés à observer avec la plus grande impartialité, et sans parti-pris, ne réussissent presque jamais.

Une condition essentielle est que le médium ne soit pas préoccupé de l'idée qu'il est question d'expériences importantes.

En tous cas un mot de vous me ferait le plus grand plaisir. »

On connaît le résultat de ces célèbres expériences et la noble conduite de Lombroso. Aussi, le 24 juillet 1891, Aksakoff écrit à Chiaia :

Repiofka, 24 juillet 1891.

« J'ai reçu les deux numéros de la *Gazette* que vous m'avez adressés avec les deux lettres de Ciolfi, décrivant les deux séances avec Lombroso et la belle lettre de ce même Lombroso. J'en suis tellement enthousiasmé, que je ne puis me défendre de vous l'exprimer. Gloire à Lombroso pour ses nobles paroles ! Gloire à vous pour votre abnégation ! Vous en êtes enfin largement récompensé ! Que Dieu vous donne force et santé pour continuer votre œuvre !

Comment Lombroso va-t-il s'arranger pour étudier la chose *scientifiquement* ? Voilà ce que je me demande avec le plus vif intérêt.

Comme vous devez être heureux et combien je partage votre bonheur ! »

St-Pétersbourg, le 25 mai 1892.

..... « Plus je fais connaissance avec Eusapia et plus je suis convaincu qu'elle est un sujet précieux pour l'étude scientifique de ces phénomènes. Ce qui est rare, c'est qu'elle se prête gracieusement aux expériences et ne se préoccupe de rien. »

St-Pétersbourg, 31 janvier 1893.

..... « Que fait actuellement Eusapia ? A t-elle tenu les séances avec le professeur Wagner, de Saint-Pétersbourg dont je vous ai parlé ? »

« A propos d'Eusapia. On m'a écrit que le baron Schrenk Notzing, de Munich, a l'intention de l'inviter à venir à Munich. Je dois vous prévenir que les intentions de M. Schrenk me sont fort suspectes. Il a attaqué Du Prel et notre relation, pour la discréditer. C'est un ennemi de notre cause. Donc, en invitant Eusapia il peut n'avoir pas d'autre but que de la démasquer, à la Torelli, et de faire un scandale à nos dépens. »

« J'espère donc que vous prendrez les mesures nécessaires pour qu'Eusapia ne tombe pas dans une embuscade. »

(On sait que Torelli Viollier fit une violente campagne contre Eusapia, dans ce même *Corriere della Sera,* qui vient de nous en donner une brillante contre partie, par la plume de M. Barzini, au sujet des remarquables séances avec Bozzano, Venzano et Morselli) (O. D.).

St-Pétersbourg, 27 avril 1898.

« Les préoccupations que vous manifestez dans votre lettre à Eusapia au sujet de ma santé se sont malheureusement réalisées. Depuis trois mois je garde le lit à cause d'une paralysie partielle du bras et du pied droits. Mais heureusement mes facultés intellectuelles sont intactes. Je ne puis écrire mais dicter et c'est par ce moyen que je corresponds maintenant. Comme je ne puis me déplacer, notre chère Eusapia est venue me visiter souvent et me tenir compagnie.

« Le lendemain de son arrivée elle m'apporta votre lettre et me raconta tous les ennuis que lui causa l'accueil du Grand Duc. Personne n'est venu au-devant d'elle à son arrivée à Varsovie et elle fut obligée

de passer la nuit dans une auberge. La chambre qu'on lui destina était tellement froide, que malgré le feu, elle eut à souffrir les plus graves inconvénients. Ce ne fut que sur ses réclamations qu'on lui procura quelques meubles. A peine eut-elle fait la connaissance du Grand Duc et de la Duchesse, que ceux-ci se montrèrent fort prévenants à son égard, ce qui parut la réconcilier avec sa position. Mais bientôt le découragement la reprit, car elle se sentait toujours seule et abandonnée, comme une chose dont on n'avait besoin que pour tenir des séances. Enfin elle tomba un peu malade et voulait absolument retourner à Naples au bout d'une quinzaine de jours. Mais je lui ai rappelé ses propres paroles, qu'elle ne posait aucune condition de temps ni de rémunération, et qu'elle laisserait le tout à la discrétion du Grand Duc. Eusapia se laissa convaincre et resta encore jusqu'à la fin du carême. La veille de notre dimanche de Pâques, elle laissa le Grand Duc pour se mettre à la disposition du général Rakoussa, qui désirait beaucoup obtenir quelques-unes de ses séances avec un groupe d'amis. »

« En général ses séances avec le Grand Duc ont été bonnes, mais avec le général Rakoussa elles furent excellentes, parce que Eusapia se trouvait satisfaite de son séjour chez les Rakoussa. Celui-ci s'efforça de la décider à se rendre à Moscou près d'un riche négociant qui vint la chercher et lui offrir la somme énorme de 1.000 roubles pour cinq séances, tandis qu'elle ne reçut du Grand Duc que 800 roubles pour près d'un mois. De son côté le général Rakoussa lui donna 300 roubles. Dans ces conditions elle gardera les meilleurs souvenirs de son séjour en Russie. A Moscou on la mettra dans un train direct pour Varsovie, où elle sera reçue par le Dr Ochorowicz. »

« Il ne peut pas être question d'expériences scientifiques ni de résultats sérieux, d'autant plus que ces Messieurs, à commencer par le Grand Duc, n'ont pas eu d'autre but que leur fantaisie. Dans 12 ou 15 jours Eusapia vous contera le reste de vive voix. »

Le numéro de février de *Luce e Ombra* est exclusivement consacré aux Dix-sept séances tenues avec Eusapia à la Société des Etudes Psychiques de Milan, du 9 au 30 novembre 1906.

Le numéro commence par une étude sur Eusapia, empruntée à l'*Extériorisation de la Motricité* du Colonel de Rochas.

Monsieur Marzorati explique ensuite que la Société des Etudes Psychiques aurait voulu soumettre les phénomènes à une expérimentation scientifique, mais qu'elle s'est heurtée à trois obstacles : Insuffisance de temps ; nécessité créée par la raison sociale ; l'Inconstance des phénomènes qui trompent toute attente et échappent à un contrôle bien direct.

Il faudrait cependant s'entendre une fois pour toutes sur cette question des *expériences* scientifiques auxquelles on voudrait soumettre les phénomènes spirites et qui semble passer à l'état d'obsession, même dans l'esprit des meilleures spirites. Oui, l'on peut soumettre à des expériences le magnétisme, l'hypnotisme et les phénomènes réunis sous le titre

d'*Animisme*, parce que l'investigateur peut disposer de tous les éléments nécessaires à ses recherches. Les Occultistes admettent même que par certaines pratiques on peut se rendre maître d'êtres élémentaires, errant dans notre sphère,et s'il en est ainsi les phénomènes de la magie et du Fakirisme pourraient être soumis à des recherches expérimentales ; mais les phénomènes *spirites* proprement dits, étant produits par des êtres absolument indépendants, sur lesquels nous n'avons aucune action, échappent nécessairement aux méthodes expérimentales et ne peuvent être soumis qu'à l'*Observation*,qui est une méthode tout aussi scientifique que l'*Expérimentation*.

Tant que l'on n'observera pas cette division, on n'aboutira à rien et l'on continuera à faire de grandes phrases qui n'ont d'autre propriété que de cacher l'insuffisance de ceux qui les emploient.

Reprenons notre analyse : Ces dix-sept séances n'ont guère présenté de faits nouveaux : Coups, lévitations, déplacements de meubles sans contact, attouchements, embrassements, caresses et baisers, toujours à travers le rideau ; bras d'homme, bras de femme sortant entre les rideaux ; gonflement et secousses violentes et rapides de ceux-ci, boules lumineuses ; jeu de mandoline, etc... Enfin une apparition, quoique maintenue toujours derrière le rideau,semble avoir donné de bonnes preuves d'identité. Nous en avons déjà parlé à propos des articles du *Corrière della dera* par M. Barzini, qui a assisté à un certain nombre de séances et qui, tout en se déclarant hostile au spiritisme, reconnait la parfaite sincérité des phénomèmes.

Cette loyale conduite n'a pas été imitée par un certain avocat nommé Tullio Giordana, correspondant de la *Tribuna*, dans laquelle il a inséré deux articles des plus étranges. Admis à trois séances et à contrôler lui-même le médium, il passe sous silence dans ses comptes-rendus fantaisistes, les phénomènes les plus intéressants, tels que mouvements d'objets absolument hors d'atteinte du médium, etc...

Il en rapporte à peine deux ou trois qu'il présente sans commentaires et consacre tous ses soins, non à démontrer la réalité de la fraude, mais à laisser supposer qu'elle a pu avoir lieu. Bien plus, on sait avec quel soin Eusapia, qui se défie de ses mouvements inconscients, avertit ses contrôleurs chaque fois qu'un fait intéressant doit se produire, afin de provoquer de leur part une surveillance plus étroite.Eh ! bien, dans ces moments-là, M. Giordana avoue qu'il a abandonné le contrôle et que lorsqu'on lui demandait s'il le gardait bien, il répondit affirmativement. (1) Sans avoir

(1) C'est un procédé véritablement malhonnête et contre lequel tous les honnêtes gens doivent s'indigner,car c'est d'abord mentir envers les autres assistants et, ensuite, suggérer la fraude au médium, incapable de lutter consciemment. On devrait stigmatiser sévèrement les individus aussi dépourvus de sens moral. (*N. d. l. r.*)

démontré une seule fois la fraude, il trouva tout naturel, à la fin de la séance, de déclarer qu'il n'y avait là qu'un truc à jet continu !

Le Néo-catholique Fogazzaro, qui n'a assisté qu'à une séance, en signa le procès-verbal que lui fit parvenir M. Marzorati, et en le retournant, il écrivit ce qui suit : « Voici l'impression que me fit cette soirée :

« Il est impossible d'affirmer et il est également impossible de nier, d'une façon absolue qu'il se soit produit des phénomènes simulés, sauf pour les mouvements de la table. Ceux-ci s'étant produits en pleine lumière, n'auraient pu être simulés par qui que ce soit, dans un but de fraude. »

Cet excellent M. Giordana ayant voulu attribuer certains rôles à plusieurs des assistants, ceux-ci lui répondirent assez vertement. Nous allons donner quelques extraits de ces réponses.

Monsieur Visconti écrit à M. Marzorati :

« En présence de la publication des articles de M. Tullio Giordana, je tiens à déclarer au contraire que j'ai assisté à des phénomènes qui m'ont pleinement convaincu. Parmi eux, je rappellerai quelques-uns de ceux qui m'ont le plus frappé, tels que matérialisations de tête et de mains, les embrassements, les baisers, les caresses, à travers le rideau, l'apport sur mon épaule de la caisse de plastiline, la lévitation complète de la table, etc... »

De son côté, M. Scotti, après avoir dit quelle stricte surveillance il exerça, ajoute : « Il ne me reste qu'à énumérer les faits pour lesquels je dois rejeter tout soupçon de fraude. »

« Ce sont les bruits à distance, le gonflement du rideau dans sa partie la plus haute, la lévitation complète de la table, la formation de corps matériels et du globe lumineux. »

« Ce sont pour moi des faits réels et objectifs, produits par une cause que j'ignore encore. »

« M. Giordana ne partage pas mon avis. Il a avoué dans la *Tribuna* qu'un soir il déclara tenir le contrôle, quoiqu'il l'eût abandonné, et, ce qui est plus grave, il affirma *qu'il avait la certitude absolue qu'il ne s'agissait là que d'une fraude continue.* »

« Laissant à chacun le soin d'apprécier cette étrange méthode d'expérimentation, dans un cercle d'hommes d'honneur qui sont obligés de compter sur leur sincérité réciproque, je dirai que cette confession de l'avocat Giordana ne diminue en rien ma conviction à propos des phénomènes produits pendant que je contrôlais avec lui, c'est-à-dire la lévitation complète de la table, *sans qu'aucun doigt des deux mains du médium, que je voyais bien, y prît part* et l'agitation du rideau de mon côté, du haut en bas, tandis que je voyais les deux mains du médium sur la table et et que je sentais *distinctement* le pied, le mollet, le genou d'Eusapia, contre mon pied et ma jambe droite. »

« Il est très possible qu'Eusapia cherche consciemment ou inconsciemment à tromper, spécialement quand elle sent que ses forces médianimiques sont épuisées ou quand elle est peu ou mal surveillée ; mais quant

aux faits contrôlés, observés et admis por moi, j'affirme de manière absolue qu'il n'y a rien eu de semblable »

« Peut être M. Giordana n'a-t-il assisté aux séances *non à la recherche des phénomènes*, mais au contraire *à la recherche des trucs spirites*, ce qui fait qu'il est disposé à expliquer tout par la fraude, même les faits pour lesquels la fraude est le plus inadmissible. Il est possible qu'il considère tous les autres comme des victimes de leur crédulité trop naïve, mais moi je me permets de penser que c'est lui qui, avec sa curieuse méthode d'investigation, a été victime de son invincible incrédulité. »

« Ceci me remet en mémoire les précieuses paroles d'Angelo Broffério, mon maître vénéré :

« Il y a des illusions produites par la crédulité, mais il y a aussi celles que produit l'incrédulité. C'est ainsi que les incrédules sont dans un état d'*attention expectante*, qui les porte à croire qu'ils voient ce qui n'est pas. S'ils ne peuvent le voir, ils le devinent. Ils comprennent tout, ils expliquent tout. »

« Ils ont une telle peur d'être bernés, qu'ils se bernent eux-mêmes. »

Oreste Cipriani affirme de son côté que pendant qu'il tenait le contrôle d'Eusapia, les violentes agitations des rideaux, les attouchements et, pour mieux dire, les *coups* portés par une main large et puissante, n'auraient pu être produits par le médium.

Il ajoute : « Je demandai si John était la seule personnalité accompagnant les phénomènes d'Eusapia. Deux coups me répondirent que non et aussitôt je me sentis touché légèrement, tandis qu'une petite main de femme me serrait affectueusement le bras. Sans dire une parole, je songeai alors à une personne disparue depuis bien des années, et trois coups frappés dans la table me répondirent « oui ». La même main continua à prodiguer des caresses au témoin.

Voici enfin, résumé, le fait d'identification auquel j'ai fait allusion plus haut. M. Massaro, habitant Palerme, perdit un fils de 17 ans, dont l'esprit lui dit dans une communication qu'il essaierait de se montrer si son père trouvait un puissant médium. Il vint exprès de Palerme à Milan pour assister à une séance avec Eusapia, qui ne le connaissait pas et, le soir même de son arrivée, il fut admis à la séance par M. Marzorati.

Dès les premiers mouvements de la table, le médium dit : « Je vois un jeune homme qui *vient de loin*, *de bien loin*. » A une question elle répondit « *Palerme*. » Lorsqu'on lui demanda s'il était parent de M. Massaro, elle répondit : « C'est son fils. » Plus tard elle ajouta : Portrait fait au soleil, portrait au soleil. » Cela aurait pu signifier simplement une photographie, mais ce qui est remarquable, c'est que M. Massaro avait, au moyen d'un Kodak, photographié son fils, en plein soleil. En outre peu d'instants après, il se sentit vivement frappé à la poitrine, au niveau de la poche dans laquelle se trouvait un portefeuille contenant la photographie. En même temps on l'embrassait deux fois sur la joue droite, à travers le rideau du cabinet.

Bientôt de nouveaux baisers lui sont donnés, tandis qu'une main s'introduit dans sa poche, en tire le portefeuille et le remet à M. Massaro, ouvert au compartiment qui renfermait la photographie.

M. Massaro passa sa main dans le cabinet et elle y fut doucement effleurée, en forme de caresse par une autre main.

Puis une tête entourée d'une draperie blanche se montra sur le rideau, et M. Massaro affirme *qu'il a reconnu sans aucune hésitation* la figure de son fils. Il revit encore deux fois la même tête, et enfin il vit sortir entre les rideaux un bras avec un poing fermé, et ce bras était vêtu d'une manche *parfaitement identique comme étoffe* à celle du vêtement que son fils Robert avait porté dans les derniers temps de sa vie.

Ce numéro se termine par la reproduction de l'article de M. Barzini dans le *Corrière della Sera* du 13 Décembre 1906. Nous en avons parlé assez longuement pour que nous n'ayons pas à y revenir.

Outre les témoins dont nous venons de reproduire les affirmations, nous trouvons parmi les noms de ceux qui ont signé les procès-verbaux, attestant ainsi la sincérité des phénomènes, ceux de MM. d'Angrogna, Baccigaluppi, Brioschi, Redaelli, Verga, Signori, Tassoni, Ferrari, Odorico, Finzi, Lombroso, Albertini, Alzona, Gellona, etc...

A tous ces témoignages nous ne trouvons à opposer que les insinuations de M. Giordana, qui n'a rien démontré et dont la conduite peut à bon droit passer pour n'être pas celle d'un galant homme.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE

Les Annales Psychiques

de février contiennent une étude importante et très bien faite de M. C. de Vesme sur les *Ordalies*, ou jugements de Dieu, qui furent en usage chez un grand nombre de peuples de l'antiquité et au moyen âge dans toute l'Europe. C'est un travail considérable, très documenté et qui témoigne de l'érudition profonde de l'auteur. Une note nous apprend que cet article est une partie détachée d'une histoire du Spiritisme qui est en préparation. Nous souhaitons de voir paraître bientôt ce nouveau livre, car nous avons besoin de mettre sous les yeux du public une histoire critique des manifestations supra-normales, qui établira que les phénomènes très divers étudiés de nos jours sous les noms de télépathie, télesthésie, fan-

tômes de vivants, apparitions, maisons hantées, etc., etc., sont aussi vieux que l'humanité et que les critiques ont eu le plus grand tort de rejeter en bloc tous ces faits, car ils témoignent de la continuité de ces manifestations à tous les âges de l'humanité.

M. de Vesme fait ressortir ce que les Ordalies avaient de déraisonnable au point de vue du droit, mais il montre que certaines facultés telles que la clairvoyance et l'épreuve du feu, ont été constatées juridiquement, ce qui leur donne une réalité inconstestable. Un rapprochement intéressant est celui de l'incombustibilité de certains individus dont parlent Jamblique et Pline, et la même immunité qui paraît acquise aux insulaires des îles Fidji, aux Hindous, aux Japonais, aux *Saludadores* espagnols, à la jeune Bernadette, aux Aïssaouas et à certains médiums comme Dunglas Home. N'oublions pas que des cas d'incombustibilité furent constatés pendant les époques de crise religieuse intense, comme pendant les persécutions des Camisards et sur le tombeau du diacre Pâris. L'hypothèse, si chère à M. Podmore, que tout est supercherie, est relevée de main maître par M. de Vesme qui termine en disant :

« Il est peut-être plus sensé d'imiter la presque totalité des historiens, des savants, des philosophes qui s'arrangent pour ignorer purement et simplement ces faits, constituant une menace manifeste pour certaines théories métaphysiques qu'ils chérissent et qu'ils veulent faire passer pour positivistes. Il n'en est pas moins vrai que le manège d'autruche auquel ont recours à ce sujet tant d'historiens, de savants et de philosophes suffirait à prouver l'importance incomparable de ces faits mystérieux. Tout au moins, ceux-ci peuvent servir à prouver encore une fois comment les recherches psychiques parviennent à éclaircir et à faire accepter certains faits anciens, contestés malgré les meilleurs témoignages historiques par ceux qui ne veulent pas admettre ce qu'ils ne parviennent pas a s'expliquer et qui n'entre pas dans un ordre d'idées par eux préconçu. Mais il y a peut être dans ces faits, expérimentalement et scientifiquement contrôlés, le point d'appui qu'Archimède demandait pour son levier, afin de soulever la terre.

« Nous la soulèverons ».

Les nouveaux horizons de la Science et de la pensée

publient, sous la signature d'un médecin de province, une analyse, d'ailleurs inexacte et partiale, de la conférence de M. Delanne à la salle des Sociétés savantes, le critique termine galamment en disant que si le conférencier « n'a pas reçu de pommes cuites, c'est parce que les auditeurs avaient oublié d'en apporter ! » On est plutôt gai chez les morticoles.

Toujours dans la même Revue, un autre critique s'éternise sur les phénomènes de la Villa Carmen, sans d'ailleurs rien dire de nouveau, en ressassant des affirmations cent fois démontrées fausses, et en faisant jouer à l'ineffable Areski un rôle que le malheureux aurait été bien incapable de remplir, et pour cause, puisqu'il n'assistait jamais aux séances dont nous

avons rendu compte. Ce brave critique va tête baissée à travers les contradictions et les invraisemblances, à ce point qu'on finit par rire de ses inventions, car dans le domaine de la fantaisie tout est permis. Tout ceci est entremêlé d'aménités à l'adresse de MM. Richet et Delanne, qui ne s'en portent pas plus ma l,et qui ne lui feront même plus le plaisir de le prendre au sérieux.

La Vie Nouvelle

a fait paraître une excellente étude de notre collaborateur M Rouxel sur le *Problème de l'Inégalité.* On retrouve dans ce travail les qualités maîtresses de clarté et de logique qui font de cet écrivain un des champions les plus estimés de la cause spiritualiste. M. le Dr Foveau de Courmelles publie également des chroniquee intéressantes sur les sujets les plus variés, qu'il traite avec sa compétence accoutumée. A signaler aussi les articles de M.le Docteur Bécour que nous espérons voir un jour réunis en volume, pour le plus grand bien des ignorants.

Bulletin spirite

Tel est le titre d'un nouveau confrère Belge qui servira d'organe à la Fédération spirite de la Région de Liège. Nous souhaitons bonne réussite à ce jeune champion de notre cause qui nous tiendra en contact plus intime avec nos frères Walbus, Adun, 17 quai sur Meuse à Liège, prix 1 franc en Belgique et 2 francs pour l'étranger.

L'Auréole de la conscience

Tel est le titre de la publication mensuelle que M. Antoine, le guérisseur de Jemeppe-sur-Meuse fait paraître. Tous nos vœux de réussite accompagnent le nouveau venu dans nos rangs. Il est réconfortant de constater l'irrésistible poussée qui entraîne les intelligences modernes vers l'étude de l'Au-delà qui se manifeste par l'éclosion de nouveaux organes de propagande destinés au peuple.

Le Bulletin Mensuel

d'Anvers est toujours intéressant et bien rédigé. Les séances sont sérieusement conduites et, parfois, les rétultats obtenus ont une grande importance. Nous rapporterons le cas de dédoublement de M. Primavési, qui a été bien contrôlé.



AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il recevra le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à cinq heures, 40, Boulevard Exelmans, au Bureau de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

ECHANGE

PUBLICATIONS PERIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 57, faubourg St-Martin, Paris — Mensuelle—5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 61, rue de l'Avenir les Lilas (Seine) 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 23, rue Poussin. Paris-Aut. France 7 fr. Etranger, 8 fr.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10fr. Etr. 12fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, 265, à Mont-sur-Marchienne, Belgique 2 francs par an ; Etanger, 3 fr.

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Revue d'Etudes Psychiques, 6, rue Saulnier, Paris. France et Etranger, 8 fr.

Bulletin de la Société d'Etudes Pyschiques de Marseill^, 41, rue de Rome. Prix 6 fr. par an.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an. Etranger: 6 fr. Chez M. Thomas, 25, rue du Faubourg Saint-Jean, à Nancy.

JOURNAUX PUBLIES A L'ETRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incomotrézo 19, Madrid, 3 fr. en Espagne.

Luce et Ombra, Milan. — Prix 5 fr. ; Etr nger, 6 francs. 18, Via Cappucini.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^r Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^t, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2^a, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Het Tœkomstig Leven — De Bilt près Utrecht, Hollande.— Prix 3 florins par an.

N° 11. — 13e ANNÉE **Prix du Numéro : 1 franc** MAI 1907.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme



SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

40, Boulevard Exelmans, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnement **10 fr.** *par an en France. — Étranger :* **12 fr.**

RECHERCHES SUR LA MEDIUMNITE

par Gabriel DELANNE

Prix . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIERES

Le Problème de l'Immortalité

(*Suite et fin*) (1)

A l'heure actuelle, la plupart des philosophes biologistes sont monistes, c'est-à-dire qu'ils ne reconnaissent dans l'univers entier que la matière et ses lois. Comme on ne peut nier cependant que la pensée existe, ils en font purement et simplement un produit de la matière organisée du cerveau. Mais ce produit n'a aucune efficacité réelle pour l'individu. C'e t un *épiphénomène* ; il se surajoute au mécanisme cérébral sans le modifier, et il pourrait ne pas exister sans que rien soit changé dans la conduite de l'homme. C'est à ces conclusions paradoxales que conduit la théorie moniste. Nous sommes de purs automates que le jeu des forces extérieures actionne, et il ne peut être question de liberté ou de responsabilité chez des pantins dont les ficelles sont mises en branle par les lois du milieu cosmique. Un homme est bon à la façon d'un pommier qui porte des fruits succulents, un autre est mauvais comme un arbre sauvage qui ne donne que des produits détestables. Telles sont les conclusions qui se dégagent logiquement de cette curieuse théorie. Si vous vous révoltez contre ces déductions, on vous répond qu'il ne s'agit pas de faire du sentiment dans la science, mais de connaître les choses telles qu'ells sont.

Eh bien ! je prétends qu'il faut opposer à ces négations brutales et autoritaires de l'indépendance du principe pensant, non pas d'autres affirmations, mais des *faits* ; et alors les protagonistes du matérialisme, s'ils veulent rester sur le terrain scientifique, seront contraints de reconnaître leur erreur. A ceux qui nient l'existence de l'âme, montrons-leur qu'elle existe après la mort, quand ce corps matériel, cet organisme charnel qu'ils croyaient le producteur de la pensée, n'est plus qu'une ignoble sanie, qu'une putréfaction qui ramène au grand laboratoire universel les éléments usés de l'enveloppe terrestre de l'âme.

En passant, signalons que par une savoureuse ironie, d'autres monistes, des physiciens cette fois, démontrent aujourd'hui que la

---

Voir le n° d'Avril, p. 577.

matière, entendue au sens moniste, *n'existe pas* ; que c'est un assemblage, une condensation d'énergie qui est appelé à se disloquer pour retourner à sa forme primitive, qui n'est pas la *matière*, mais la force, le dynamisme universel dont la matière pondérable, tangible, celle que nous pesons et mesurons, n'est qu'un aspect temporaire, une apparence, et ne correspond à aucune réalité substantielle.

Mais alors, que deviennent les fameuses « lois d'airain », fondements et bases de l'univers physique ? Comment parler de l'*éternité* de la matière ? Je crois que le matérialisme a du plomb dans l'aile et qu'il lui sera difficile désormais de se maintenir sur ce terrain, qu'il croyait inébranlable, et que la science semblait avoir consolidé d'une manière définitive.

Ces changements d'orientation dans notre enquête sur la véritable constitution de l'univers doivent nous rendre suspectes les affirmations tranchantes, d'où qu'elles viennent. Rien ne démontre avec plus d'évidence la force toute puissante des *faits*, et le néant des théories. Attachons-nous donc à l'observation, comme au seul guide infaillible qui peut nous diriger dans les méandres du mystère qui nous entoure de toute part. Demandons-lui la solution du problème de l'immortalité, et les faits nous répondront en donnant une solution positive à nos doutes, une affirmation catégorique de la survie du principe intelligent.

Existe-t-il, oui ou non, à l'heure actuelle, un nombre considérable de documents qui établissent que l'âme humaine survit à la dissolution du corps ?

Oui, incontestablement. Dans le monde entier, des hommes intelligents, instruits, des savants appartenant à toutes les branches du savoir affirment avoir communiqué avec des êtres humains qui ont vécu sur la terre, et que la mort n'a pas anéantis. La négation pure et simple n'est plus de mise aujourd'hui. On ne peut accuser des hommes loyaux et désintéressés, appartenant à toutes les nations, de mentir systématiquement pour soutenir une imposture. C'est une supposition si absurde qu'elle répugne au bon sens le plus élémentaire. Alors ? Alors il faut discuter leurs observations et leurs expériences. Si on n'admet pas leurs conclusions, indiquer quelles sont les raisons pour lesquelles on les rejette. Les observations ont-elles été mal faites ? Montrez-le. Les déductions qu'on en

tire sont-elles erronées ? Mettez en évidence les fautes logiques qui ont été commises. Les incrédules se gardent bien de suivre cette marche critique, la seule qui soit valable. Ils nient purement et simplement, en bloc. C'est évidemment plus commode ; mais de jour en jour la pauvreté de cette argumentation devient plus manifeste, et ce qui prouve combien cette méthode est défectueuse, c'est le progrès incessant du spiritisme dans le monde entier. Son développement se mesure au nombre des organes qui le défendent, lequel s'augmente sans interruption.

Il est vrai que nous assisterons certainement à un changement de front de la part de nos adversaires. On a esquissé déjà un mouvement tournant qui consiste à ne plus nier la réalité des faits, mais à les attribuer à n'importe quelle cause *inconnue*, plutôt qu'aux âmes survivantes.

Pour certains phénomènes, comme ceux de l'écriture mécanique, on a voulu faire intervenir une ou plusieurs personnalités secondes agissant simultanément avec la conscience normale, et produisant des courants de pensée qui demeurent ignorés généralement, sauf quand ils émergent au dehors sous la forme des écrits automatiques. Cette interprétation des faits est inexacte, forcée, comme je l'ai fait voir. Même chez les hystériques, l'hypothèse d'une fragmentation de la personnalité n'a rien d'évident, de nécessaire. Des troubles de la mémoire suffisent à tout expliquer. D'autre part, l'assimilation des médiums aux hystériques est manifestement fausse, de sorte qu'il n'est pas légitime d'appliquer aux uns les anomalies constatées chez les autres, même si celles-ci étaient scientifiquement démontrées réelles.

Mais supposons un instant que tous les médiums soient les malades que l'on veut imaginer, en quoi leur état pathologique peut-il servir à l'explication des faits *inconnus*, *mais exacts*, que révèle leur écriture ? Comment Mme Piper donne-t-elle au professeur Hyslop sur *deux cents* questions, *cent cinquante réponses exactes*, provenant de l'esprit de son père ? Notons que le professeur a été obligé de parcourir les Etats-Unis en long et en large pour avoir la confirmation de ces faits qu'*il ignorait*, aussi bien que Mme Piper. Ici plongeon, mutisme des savants précités. Ils font le silence total ; c'est vraiment trop embarrassant. Impossible de nier la compétence de l'observateur, et l'honnêteté du médium a été vérifiée pendant des an-

nées par un savant espionnage de tous les instants. Voici venir une deuxième phalange. Les critiques veulent bien examiner les faits, mais pour eux tout ceci se réduit à des phénomènes télépathiques. Admirons la simplicité de l'hypothèse. C'est la subconscience du médium, ou sa conscience subliminale, — au choix — qui, par clairvoyance, va chercher parmi les millions de subconsciences des habitants des Etats-Unis, celles qui ont pu conserver des souvenirs relatifs à l'existence terrestre de M. Hyslop père ; c'est pendant la nuit que Mme Piper fait cette formidable enquête. Qui la dirige vers les bons endroits ? on oublie de nous le dire. La théorie télépathique suppose un rapport entre l'agent et le percipient, ici pas de rapport d'aucune sorte. Mme Piper ne connaît aucun de ces individus chez lesquels elle serait censé puiser les connaissances inconnues qu'elle révèle ! Mais, bonnes gens, si le médium avait ce pouvoir de lire à livre ouvert dans la conscience subliminale de ses contemporains, inconnus d'elle, cette faculté prodigieuse s'exercerait sans le secours de son cerveau matériel qui, lui, reste à Boston, pendant les excursions psychiques supposées. Alors, l'âme existe, elle est indépendante du corps, puisqu'elle exerce des pouvoirs qui n'ont jamais appartenu à celui-ci, donc, vous retombez dans la théorie spiritualiste qui vous fait horreur, et, dès lors, il est infiniment plus simple et plus conforme à la logique de voir dans les communications de Mme Piper, la preuve que c'est bien l'âme de M. Hyslop père qui s'est manifestée, avec un luxe de détails qui impose la conviction absolue que l'on se trouve réellement en sa présence.

Je ne discute pas l'hypothèse du diable, qui sait tout et qui serait l'auteur de ces révélations, par l'excellente raison qu'il faudrait d'abord établir l'existence de ce personnage légendaire, avant de lui attribuer un rôle. Restons parmi les causes connues avant d'avoir recours à d'autres hypothèses, puisque c'est le propre de la méthode scientifique. Supposer que ce n'est pas l'esprit évoqué qui répond, mais d'autres qui connaissaient sa vie, c'est retomber dans l'hypothèse spirite.

Indépendamment de ce formidable pouvoir de lire dans toutes les subconsciences vivantes de personnes inconnues, la conscience subliminale devrait aussi posséder une science innée d'imitation, instantanée et parfaite, pour simuler les écritures de défunts. Stainton Moses obtint un certain nombre de communications de cette nature, et notam-

ment une qui était la reproduction parfaite de l'écriture de Blanche Abercrombie, qu'il ne connaissait pas. Mieux encore, cette magicienne utilise des langues étrangères qu'elle n'a jamais apprises, témoin *l'autographe en langue russe* que ma mère, ignorant cette langue, obtint pour un consultant. Phénomène constaté également par le professeur Damiani, le Dr Grand-Boulogne, etc. pour la langue latine, la grecque et d'autres. Prodige non moins étrange, elle sait écrire sans avoir été à l'école, témoin cette Mme B. tout à fait illettrée, dont parlent MM. les docteurs Dusart et Broquet, qui ne savait même pas distinguer parmi les griffonnages tracés par sa main les quelques phrases qui s'y trouvaient intercalées. Etonnante aussi la subconscience de la petite Elise, âgée de 23 mois, qui dirige le crayon que la main du bébé a peine à tenir. Je pourrais multiplier les exemples empruntés à mon livre *Recherches sur la médiumnité,* mais à quoi bon ? Qui ne voit à quel amas d'absurdités conduit l'hypothèse de cette prétendue conscience subliminable, qui à son omniscience joindrait une effronterie sans égale, puisque sciemment, dans tous les cas, elle mentirait en jouant le personnage d'un mort, pour tromper les consultants !

Si l'on soumet au même examen critique les cas de possession observés par Hodgson, Myers et le Dr Van Eeeden avec Mesdames Piper et Thompson, on arrive à des conclusions identiques, et ici se joint un autre élément de conviction : on reconnaît parfois la façon de s'exprimer de l'être disparu, certains de ses gestes caractéristiques, et même des inflexions de sa voix. La fille du juge Edmonds s'entretenant en grec avec M. Evangelidès, quand, de notoriété publique, elle ne connaissait pas cette langue, est typique. Le cas de l'abbé Grimaud qui put entrer en rapport avec un M. Fourcade, décédé depuis 30 années, avec un alphabet de sourds-muets connu seulement de l'abbé et inventé jadis par le dit Fourcade, est non moins significatif. En vérité, les intelligences décédées ont employé tous les moyens imaginables pour se révéler à nous, et il faut tout l'entêtement de nos contemporains pour résister à l'évidence qui se dégage de ces manifestations. Il n'y a pire sourds ou aveugles que ceux qui ne *veulent pas* entendre ou voir. La vulgaire table tournante n'est pas moins démonstrative, dans certaines circonstances, de l'intervention d'intelligences étrangères aux assistants, lorsqu'elle révèle des faits inconnus de toutes les personnes présentes. Aksakof cite un nombre suffisant de cas irrécusables dus au professeur Robert Hare, dont

personne ne songera à suspecter la science ou la bonne foi, puisqu'il n'avait entrepris ses recherches que pour démasquer ce qu'il croyait des fourberies de la part des Spirites. Il faudrait plusieurs gros volumes pour relater tous les témoignages honorables que nous possédons, et il est positivement stupéfiant de constater que beaucoup d'écrivains ont l'air d'ignorer ces documents, quand ils traitent cette question.

Il est très beau d'imaginer des « forces naturelles inconnues » ; c'est un moyen de se tirer d'affaire, pour les phénomènes physiques, sans trop effaroucher les Pontifiques matérialistes, mais lorsque ces forces sont intelligentes, il faut qu'elle appartiennent à des êtres intelligents ; si ce ne sont pas celles des assistants, ce sont des intelligences qui leur sont étrangères : M. de Lapalisse lui-même ne dirait pas autre chose. Supposer qu'il se forme « un être collectif » composé de toutes les pensées des opérateurs ne signifie pas grand'chose : 1° Parce qu'un être semblable est purement imaginaire ; et que rien jusqu'ici ne permet de faire une supposition que l'on peut qualifier hardiment d'invraisemblable. Expliquer ce qu'on ignore par quelque chose qu'on ne connaît pas, est de la pure logomachie. 2° Supposée même admise l'existence de cet étonnant arlequin psychique, il n'aurait pas de conscience personnelle, alors comment répondrait-il à des questions précises avec bon sens et à propos ? 3° Enfin cet être spontané ne contiendrait, par définition, que ce qui se trouve dans la pensée des assistants, comment révélerait-il des faits précis ignorés de tous les expérimentateurs ?

Je ne suis pas ennemi d'une certaine audace dans l'hypothèse, mais celle-ci dépasse peut être les limites permises, et j'imagine qu'elle n'aura pas une brillante carrière. Imaginer que par la table ou l'écriture on se réponde inconsciemment *à soi-même*, comme dans le rêve, mais par l'intermédiaire d'une table ou d'un crayon, voilà un réflexe psychique qui, s'il n'est guère probable, n'est pas impossible théoriquement à supposer ; mais que des pensées s'amalgament, ou se superposent, ou s'agrègent pour former un tout cohérent, voilà une génération spontanée, psychique, qui me paraît plus qu'inutile, puisqu'en dehors de sa formation inexplicable, elle ne suffit pas à faire comprendre tous les faits observés.

Que l'on passe au crible de la critique la plus rigoureuse tous les phénomènes spirites, personne ne s'en plaindra, à la condition tou-

tefois que l'on ne veuille pas nous imposer des explications plus invraisemblables que celles qui découlent simplement des faits eux-mêmes. Eliminons sans regret toutes les manifestations typtologiques, orales, écrites qui peuvent être attribuées à la mémoire latente, — la cryptomnésie de M. Flournoy —, à la transmission de pensée des assistants, ou à la télépathie produite par des personnes en *relation d'amitié ou de parenté,* avec le médium, rien à dire, bien que, parfois, la supposition que ce soit la véritable cause du message est bien difficile à concevoir. Supprimons sans regret de notre catalogue, vraiment spirite, les faits où la clairvoyance du médium, si celle-ci est établie, aurait pu jouer un certain rôle. Une fois cette sélection opérée, je prétends qu'il reste encore une masse énorme de *faits précis* qui ne s'expliquent que par l'intervention des Esprits désincarnés.

F. W. H. Myers, dans son ouvrage monumental, a fait cette étude avec la sagacité pénétrante de son véritable génie psychologique, et le résultat est qu'il a *été contraint par les phénomènes* à conclure en faveur de la communication spirite. On ne l'accusera pas de s'être prononcé hâtivement, puisqu'il a mis plus de vingt années avant d'affirmer. Personne ne lui contestera la connaissance approfondie des faits, il en a réuni et analysé plus, à lui seul, que tout autre investigateur connu. On n'ira pas imaginer que lui, un des fondateurs de la science télépathique, n'en connaissait pas toutes les ressources et ne savait pas mesurer la portée de son pouvoir. Dès lors son adhésion au Spiritisme est d'une importance de premier ordre, et j'engage nos contradicteurs à méditer son exemple.

Si M. Maeterlinck avait étudié cet ouvrage, je pense que ses conclusions en auraient été modifiées, car il est certain que nous en connaissons un peu plus aujourd'hui « qu'aux premiers jours de l'humanité ». William Crookes disait dans le discours présidentiel qu'il prononça en 1898, au Congrès Britannique pour l'Avancement des sciences, au sujet de ses recherches dans le domaine des faits spirites :

Il y a peut-être dans mon auditoire plusieurs personnes qui se demandent curieusement si j'en parlerai ou si je garderai le silence. J'en parlerai, quoique brièvement. Je n'ai pas le droit d'insister ici sur une matière encore sujette à controverse, sur une matière qui, comme Wallace, Lodge, Barrett l'ont déjà montré, n'attire pas encore l'intérêt de la majorité des

savants, nos collègues, *bien qu'elle ne soit nullement indigne des discussions d'un Congrès comme celui-ci.* Passer ce sujet sous silence serait *un acte de lâcheté* que je n'éprouve aucune tentation de commettre.

Le chercheur n'a pas autre chose à faire qu'à marcher droit devant lui, à « explorer dans tous les sens, pouce par pouce, avec sa raison pour flambleau », à suivre la lumière partout où elle pourra le conduire, quand même cette lumière ressemblerait à un feu-follet.

Je n'ai rien à retracter. Je m'en tiens à mes déclarations antérieurement publiées. *Je pourrais même y ajouter beaucoup.* Dans ces premiers exposés, je ne regrette qu'une certaine crudité qui,à bon droit sans doute, fut une des causes pour lesquelles le monde scientifique refusa de les accepter. Tout ce que je savais à cette époque se bornait *à la certitude que certains phénomènes nouveaux pour la science avaient bien eu lieu*, constatés par mes sens dans tout leur calme, et mieux encore, enregistrés automatiquement par des instruments. Je ressemblais alors à un être à deux dimensions qui serait arrivé au point singulier d'une surface de Riemann et se trouverait,d'une manière inexplicable,en contact *avec un plan d'existence autre que le sien.*

Aujourd'hui, je crois que je vois un peu plus loin. J'entrevois une certaine cohérence dans ces étranges et décevants phénomènes ; j'entrevois une certaine connexité entre ces forces inconnues et les lois déjà connues. Ce progrès est dû, pour la plus grande partie, à une autre association dont, cette année, j'ai l'honneur d'être aussi le président. Si je présentais aujourd'hui pour la première fois ces recherches au monde scientifique, je choisirais un point de départ différent de celui que j'ai choisi jadis. Il serait bon de commencer par la *télépathie*, en posant ce que je crois être une loi fondamentale,que les pensées et les images peuvent être transportées d'un esprit dans un autre *sans l'emploi des sens,* que des connaissances peuvent pénétrer dans l'esprit humain sans passer par aucun des chemins jusqu'aujourd'hui connus.

Oui, certes, voilà bien la voie logique.Démontrer d'abord l'existence de l'âme au moyen de ses manifestations extra corporelles ; car alors on est conduit, *par les faits,* à constater qu'elle se montre objectivement, séparée de son corps, ce qui présuppose qu'elle en est distincte. Cette induction se justifie, se complète par les apparitions *après* la mort, quand le cerveau matériel est détruit. C'est par une série de transitions naturelles que l'on passe des manifestations de l'âme pendant la vie aux manifestations de la même âme post-mortem. Ces faits se classent dans le même ordre, avec des caractères identiques, et ils ont été contrôlés avec la même rigueur. Si on étudie particulièrement ces phénomènes on remarque :

1° D'abord que l'apparition est purement subjective, de nature hallucinatoire.

2° Mais ce peut être une *hallucination véridique*, lorsque l'apparition se montre revêtue du costume qu'elle avait avant de mourir, qui était inconnu du voyant, ou qu'elle reproduit les marques des blessures qui ont occassionné son décès, soit enfin qu'elle révèle des circonstances particulières que le percipient ignorait et dont il vérifie l'authenticité. *Alors, bien qu'invisible pour des tiers,* le fantôme du mort est la cause de l'hallucination. Dans ce cas, le sujet est un médium sur lequel l'action télépathique a produit la clairvoyance.

3° L'apparition est visible simultanément pour des personnes qui la décrivent d'une manière identique. Cette fois, la vision est objective : il y a *matérialisation véritable,* et toutes les remarques faites sur les fantômes des vivants s'appliquent aux fantômes des morts. Parfois, on peut en obtenir la photographie accidentellement, ce qui démontre que la vision est optique et non plus subjective et hallucinatoire.

4° L'apparition déplace des objets matériels, laisse des traces de son passage qui persistent après sa disparition, ce qui établit d'une autre manière la réalité de son retour momentané dans notre monde matériel.

5° Toujours cette âme est associée à une certaine espèce de matière qui reproduit la forme corporelle qu'elle avait ici-bas, et cette reconstitution n'est pas une image plus ou moins vague de l'ancien corps terrestre, c'est un evéritable *résurrection* (1) *temporaire,* avec tous les détails que l'on observe sur les humains eux-mêmes.

Si l'on veut étudier attentivement les cas rapportés dans les *Proceedings*, on constatera la vérité absolue des remarques précédentes. C'est la nature elle-même qui nous révèle ces faits par l'observation, et les phénomènes spirites des *matérialisations* ne font que confirmer la réalité absolue des fantômes, que l'on a cru pendant si longtemps les produits d'imaginations crédules, superstitieuses ou démentes.

---

(1) Il ne faut pas entendre le terme résurrection au sens catholique du mot, c'est-à-dire la reconstitution du corps charnel qui a été détruit. C'est le périsprit seulement qui survit et qui s'objective *avec de la matière empruntée au médium*, puisque celui-ci diminue de poids.

Si nous abordons l'étude des recherches faites par Alf. Russel Wallace, par Crookes, par l'astronome Zollner, par Aksakof, par le Dr Gibier, etc. nous verrons :

1° Que les esprits matérialisés ont été *visibles en même temps que les médiums*, comme cela a eu lieu pour Katie King et Mlle Cook; pour le Dr Carter Black, pour le Dr Nichols, pour lord Lindsay, etc. et dans ces derniers temps pour Bien-Boa et Mlle M. B. ; ou pour Betzy et Miller.

2° D'autres fois, le contrôle du médium dans le cabinet était obtenu par des liens qui l'attachaient étroitement sur le fauteuil et dont tous les nœuds étaient scellés. On a mis aussi le sujet dans un sac fermé au cou, et dont les extrémités de la ficelle étaient clouées au mur du cabinet et cachetées. On s'est servi de cages en bois, comme le Dr Gibier. On a fait parcourir le corps du médium par un courant électrique, comme Varley et Crookes, etc. Malgré toutes ces précautions, l'apparition se montrait parfaitement formée en dehors du cabinet, et on retrouvait le médium dans le même état qu'au commencement.

3° A ceux qui s'imaginent que l'apparition est le double du médium, les faits ont répondu victorieusement, de différentes manières, pour établir l'insuffisance de cette hypothèse. *a.* Les formes apparues différaient corporellement du médium par tous les caractères physiques : taille, corpulence, traits du visage, couleur des yeux et des cheveux, etc., ce qui n'a *jamais lieu* pour un dédoublement. *b.* Les mêmes Esprits se sont matérialisés avec des médiums différents, qui *ne se connaissaient pas*, et qui étaient de sexes différents, tels les Esprits *Lily* et *Bertie* observés par MM. Reimers et Oxley ; — *c.* Ces Esprits étaient à ce point identiques, malgré le changement des médiums, que des moulages à la paraffine de leurs mains ont été reconnues anatomiquement semblables ; *d.* Enfin, dans certains cas, avec Eglinton par exemple, on a vu le *double* du médium, visible en même temps que deux formes matérialisées, l'une d'un vieillard et l'autre d'une jeune fille.

4° L'apparition se forme en dehors du cabinet, sous les yeux des assistants, comme Alf. Russel Wallace et le révérend Colley l'affirment, et comme je l'ai observé à la Villa Carmen et avec Miller.

5° Des apparitions multiples et simultanées ont été constatées par

le Dr Wittig avec Mme D'Espérance, par le révérend Minot Savage avec Mme Roberts, par Florence Marryatt avec Coleman, par le Dr Visani Scozzi avec Eusapia, etc etc.

6° L'apparition emploie parfois un langage absolument inconnu du médium. M. Barett signale le cas où *Bertha*, le fantôme, parle l'allemand, langue ignorée du médium. Avec M. d'Espérance c'est *Néphantès*, visible, qui écrit en grec. Comment, dans tous ces cas, soutenir l'hypothèse du dédoublement ?

7° Elle devient encore prodigieusement plus invraisemblable quand un des assistants reconnaît l'apparition, l'entend causer, voit et touche avec un indicible sentiment de bonheur l'être qu'il croyait anéanti pour toujours. Ce sont ces faits qui établissent avec une puissance irrésistible la certitude chez ceux qui en sont témoins. C'est le cas de M. Livermore qui a vu sa femme Estelle, dans près de 300 séances, seule avec le médium Lea Fox dont il tenait les mains, qui a obtenu du fantôme des lettres, *en français*, langue ignorée du médium, qui sont des autographes véritables d'*Estelle*, et enfin a eu plus tard sa photographie avec le médium Mumler. Le Dr Paul Gibier affirme que dans une séance tenue chez lui, dans son propre laboratoire, le médium étant dans une cage fermée avec un cadenas, un esprit nommé *Blanche* fut reconnu par deux dames de l'assistance pour leur nièce décédée, et le fantôme leur parla en français, langue ignorée du médium américain. Nous avons aussi le témoignage du Dr Nichols qui s'entretint avec sa fille, en eut de l'écriture absolument semblable à celle de sa fille vivante, et le moulage d'une main qui présentait les mêmes caractères que ceux de la main charnelle de son enfant, pendant sa vie. Je pourrais multiplier les témoignages, mais la place me fait défaut ici; il me suffira de rappeler les faits d'identité constatés dans ces dernières années avec Politi et Eusapia Paladino. C'est d'abord M. de Albertis qui reconnaît formellement sa mère, dans une séance tenue en 1904, bien que jusqu'à ce moment il fût resté incrédule.

Ensuite c'est le professeur J. B. Milèsi, de l'Université de Rome, bien connu en France par les conférences qu'il a faites à la Sorbonne sur l'œuvre d'Auguste Comte, qui signe au procès-verbal dans lequel est consignée l'apparition matérialisée de sa sœur, décédée religieuse du Sacré-Cœur à l'âge de 32 ans, et dont il a parfaitement reconnu le visage et le buste. Dans la même séance, M. Squan-

quarillo vit sa mère, et M. Cartoni deux de ses fils décédés. Egalement avec Politi, le professeur Tummolo obtint la matérialisation de sa fille défunte.

Au sujet d'Eusapia, il est bon de faire observer que les relations françaises qui la concernent présentent de fâcheuses lacunes. Les rédacteurs ont pris l'habitude de passer sous silence les communications intellectuelles obtenues, pour laisser au premier plan les manifestations physiques. C'est là un fait regrettable que les investigateurs étrangers n'ont heureusement pas imité. Lombroso dit que dans une séance à laquelle assistaient les Docteurs Barth et Defiosa, le banquier Hirsh, ayant demandé à causer avec une personne qui lui était chère, vit son image et l'entendit parler *en français* (elle était française et morte depuis 20 ans). De même le Dr Barth vit son père mort et se sentit à deux reprises embrasser par lui. Or Eusapia peut à peine dire quelques mots de français ; elle est complètement incapable de composer une phrase, à plus forte raison de converser dans notre langue.

On a lu, dans cette Revue, le récit des faits qui se sont produits au Circolo Minerva. On a pu constater que M. Vassallo, le brillant journaliste italien, a vu son fils et en a été embrassé. Le Dr Visani Scozzi raconte, de son côté, qu'à une séance avec Eusapia, une dame Singer, venue avec le chevalier Chiaïa, engage, par la typtologie, une conversation *en allemand* avec une intelligence qui dit être son père ; Eusapia ne connaît pas plus l'allemand que le français, car c'est à peine si elle parle correctement l'italien. Puis c'est le neveu du comte et de la comtesse Mainardi qui se montre matérialisé, et qui donne à ses parents toutes les preuves de son identité. M. Bozzano rapporte avoir vu sa mère, et pour s'assurer qu'il ne s'est pas trompé, il montre plus tard la photographie de cette dame, avec d'autres, aux assistants, et ceux-ci désignent sans hésitation la mère de M. Bozzano comme étant le fantôme qu'ils ont vu matérialisé. Enfin, n'est-ce pas Lombroso lui-même, qui reconnaît avoir vu et touché sa mère ?

Il est d'autres exemples aussi intéressants, mais il faut savoir se borner. Déjà les preuves que nous avons accumulées sont suffisantes pour convaincre tout homme de bonne foi que le problème de l'Immortalité a reçu une solution positive, que l'avenir ne fera que confirmer et généraliser dans les masses. Nous sommes des pion-

niers, nous défrichons péniblement un terrain ingrat, souvent stérile, mais notre labeur ne sera pas perdu. Nous avons la pleine conscience de l'immensité de l'œuvre entreprise, et l'avenir nous rendra la justice qui est due aux précurseurs de toutes les vérités. Je n'en veux pour preuve que ce passage d'un discours du professeur Barett, de l'Université de Dublin :

Nous ne devons pas oublier ce petit nombre de chercheurs qui, avant notre temps, ont eu le courage, après de patientes recherches, de proclamer leur croyance à des phénomènes, qu'il appelaient spiritiques, à défaut d'une meilleure théorie. Sans doute, leurs méthodes d'investigation ne furent pas à l'abri de toute critique ; néanmoins ils ont été des chercheurs de la vérité, tout aussi honnêtes, tout aussi dévoués que nous prétendons l'être, et ils méritent d'autant plus notre estime, qu'ils ont rencontré plus d'opposition et de sarcasmes. Les esprits forts souriaient alors, comme à présent, de ceux qui se montraient mieux informés qu'eux. Je présume que nous sommes tous portés à supposer votre propre discernement comme supérieur à celui de notre prochain. Mais enfin, n'est-ce pas le bon sens, les soins, la patience, l'étude continue des phénomènes psychiques qui donnent le plus de valeur à l'opinion à laquelle on est parvenu, ou le scepticisme des négateurs ?

Nous ne devons pas perdre de vue que ce qui est *affirmé*, même par le plus humble des hommes, par suite de son expérience personnelle, est toujours digne d'arrêter notre attention, tandis que ce qui est *nié*, même *par les hommes les plus réputés*, alors qu'ils ignorent la chose, ne mérite jamais que nous y prêtions attention...

A présent, le formidable problème de l'immortalité peut être abordé par la recherche directe, par des méthodes positives, et le Spiritisme n'eût-il apporté au monde que la connaissance de ces nouveaux procédés d'investigation, mériterait encore de rester au premier rang des découvertes les plus précieuses que l'humanité ait faites. Nous avons soulevé un coin du voile de la grande Isis et il n'est au pouvoir de personne de le faire retomber. La vie future, démontrée rigoureusement, est appelée à produire la plus profonde révolution morale que le monde ait connue jusqu'ici ; déplorons qu'un puissant esprit, un écrivain aussi remarquable que M. Maeterlinck ne l'ait pas compris. D'autres saisiront mieux l'importance de ces phénomènes qui, s'élevant au dessus de toutes les religions révélées, établiront sur le roc scientifique l'inébranlable certitude de nos destinées immortelles se développant, hors du temps et de l'espace, dans l'infini et l'éternité.

GABRIEL DELANNE.

Sur l'identité des personnalités psychiques

RÉPONSE A M. GASTON MÉRY (1)

Plusieurs Revues s'occupant des phénomènes psychiques ont reproduit, en tout ou en partie, les faits constatés dans le rapport paru dans notre *Bulletin* de novembre-décembre sur *les Preuves de l'Identité des personnalités spychiques*.

Cela indique que nous n'avions pas tort d'attacher une certaine importance aux onze communications qui ont fait l'objet de ce rapport, et dont presque tous les détails, après un contrôle minutieux, ont été reconnus exacts.

On se rappelle que la conclusion était celle-ci :

« Si l'on peut me fournir, pour expliquer ces phénomènes, une version plus acceptable que la version spiritualiste, je l'attends. Mais, retournant aux matérialistes et aux dogmatistes leurs objections, je constate qu'ils ne peuvent les expliquer que par des hypothèses et, entre des hypothèses et des faits contrôlés, je choisis les faits, quelque surprenants qu'ils paraissent. »

Dans l'*Echo du Merveilleux*, M. Gaston Méry consacre un long article à ces communications. Habitué aux manifestations de ce genre, il n'émet pas un instant l'idée que les assistants aient été hallucinés, ni qu'ils aient pris leurs souvenirs pour des révélations. Son opinion est que ce sont bien des *êtres de l'au delà* qui se sont manifestés.

Je n'étais pas allé tout à fait aussi loin, ainsi qu'on peut le voir par la citation qui précède. M. Gaston Méry admet donc que ces communications proviennent de l'au-delà, et il est bien forcé de reconnaître que leurs auteurs n'ont pas menti sur les points qui ont été contrôlés.

— Mais, dit-il, il n'est pas scientifiquement prouvé que ces êtres, que ces « esprits » sont bien les personnalités dont ils prennent les noms ; votre rapport *prouve plutôt le contraire*.

---

(1) *Bulletin de la Société d'Études psychiques de Nancy.*

Sur le premier point, je suis d'accord avec M. Gaston Méry. Sans aucun doute, les personnalités psychiques dont j'ai rapporté les communications n'ont pas établi mathématiquement ni matériellement leur état civil ; elles n'ont pas apporté avec elles leurs papiers. Elles se sont bornées à donner les renseignements nécessaires pour qu'on pût se les procurer.

Mais sur le second point, je suis d'un avis différent. Quand M. Gaston Méry affirme que ces expériences *prouvent plutôt le contraire* de ce que disent les esprits qui s'y prêtent, il va, visiblement, au rebours de la vraisemblance. Car, à défaut de preuves matérielles — que leur condition d'êtres immatériels leur rend logiquement impossibles à fournir — ils nous apportent des *témoignages*, les leurs. Quelle est la valeur morale de ces témoignages ? Ils en ont une, évidement. C'est celle qu'on attache au témoignage de gens dont les affirmations *concordent avec des faits vérifiés*, et dont, par conséquent, rien ne nous donne le droit de suspecter la bonne foi.

C'est ce second point que je me propose de discuter. J'estime, à l'inverse de M. Gaston Méry, que les *probabilités*, après les expériences que j'ai relatées, sont en faveur de la version spiritualiste, la seule qui soit conforme au témoignage *unanime* des êtres dont il ne nie pas l'existence.

Sur quoi s'appuie donc son appréciation ? Sur des puérilités, sur le vide ou sur des erreurs. Résumons ses arguments un à un :

*
* *

Première objection

Dans la communication du sire de Ghistelles, l'esprit a donné le prénom de *Bertolf*. Le Larousse dit *Berthold.*

La puérilité, la voilà. Les façons d'écrire et de prononcer ont varié à l'infini, du XIe siècle à nos jours. Elles ont varié aussi et varient encore d'une localité à l'autre. Qui nous dit que ce n'est pas le *Larousse* qui se trompe lorqu'il donne à Bertolf le nom de Berthold ?

*
* *

Deuxième objection

Dans la même communication, l'esprit a employé le français, et non le flamand du onzième siècle.

M. Gaston Mery lui-même a pris soin de réfuter cette argumentation : « L'être de l'au-delà qui veut se manifester, dit-il, d'après les spirites, impressionne le cerveau des médiums de façon à leur suggérer ses idées ; les médiums, ensuite, traduisent ces idées dans l'idiome qui leur est propre ». C'est absolument cela.

— Mais, ajoute-t-il, cette explication ne concerne que les médiums écrivains. Elle ne s'applique pas aux communications typtologiques, car alors, il faudrait supposer la table capable d'un travail cérébral.

Voyons, Monsieur Gaston Méry, vous n'en êtes pas, pourtant, à croire qu'une table s'anime sous les doigts des expérimentateurs ? Dans toutes les communications, l'esprit est la *pensée*, le médium est le *traducteur*, l'objet matériel est *l'instrument*. Que cet instrument soit un crayon ou une table, l'opération psychique est exactement la même. Du reste, dans notre groupe, on se sert indifféremment de la table ou du crayon. Les résultats sont identiques.

Ce n'est pas dans l'idiome employé, c'est dans la pensée même qu'il faut chercher la personnalité. Des expressions comme celles-ci : « Dame Marie l'a cachée sous son manteau » n'indiquent-elles pas que Bertolf pense comme un homme de son temps ?

*
* *

Troisième objection

Jean de Boutary, qui vivait sous la Régence, a déclaré avoir des descendants à Montech (Tarn-et-Garonne) ; or, les départements n'existaient pas du temps de la Régence.

Cette objection n'a pas plus de valeur que la précédente. D'abord, la question avait été adressée en deux fois à Jean de Boutary. On lui a demandé où demeuraient ses descendants. Il a répondu : « A Montech. » On lui a demandé ensuite *dans quel département* se trouve Montech. C'est alors seulement qu'il a répondu : « Tarn-et-Garonne ».

Il est évident que si un esprit peut savoir où se trouvent ses descendants, s'il peut les visiter, être parfois témoin de leurs actes, il doit savoir aussi dans quelle division territoriale est située la localité qu'ils habitent, même si des remaniements et des changements de noms se sont produits.

*
* *

Quatrième objection

Donc les esprits n'ignorent rien de nos faits et gestes, ils savent tout. Par conséquent, rien ne les empêche de prendre le nom d'un personnage quelconque ni de s'appropprier son histoire.

Si une personnalité de l'au-delà, quand elle est celle d'un être intelligent,peut être témoin de bien des choses et se rendre compte de beaucoup d'autres, il n'en résulte pas qu'elle *sait tout*. Comment M. Gaston Méry pourrait-il justifier *scientifiquement cette supposition* ?

S'il en était ainsi, les êtres qui se communiquent à la table seraient tellement supérieurs à l'homme que nos savants les plus réputés ne leur seraient pas comparables. Et ces êtres omnicients, doués de facultés infiniment supérieures aux nôtres, prendraient plaisir à mystifier perpétuellement de pauvres mortels ? Pourquoi faire ? Dans quel intérêt ? Voilà encore ce que nous voudrions que M. Gaston Méry nous expliquât *scientifiquement*.

*
* *

Cinquième objection

L'auteur du rapport a fait un choix *parmi les communications* qu'il a obtenues. Pour onze qui concordent avec des faits, combien s'en trouve-t-il de mensongères ? Pourquoi n'en parle-t-il pas ?

M. Gaston Méry a mal compris. J'ai dit :

« Nous avons fait un choix *parmi les personnalités invisibles* qui voulaient bien nous répondre. » Cela signifie : Nous n'avons pas prolongé les conversations avec les entités dont le langage nous a paru incohérent, oiseux ou inconvenant. A quoi bon ? N'est-ce pas ainsi que l'on fait avec les vivants ? Bien certainement, nous n'avons demandé de renseignements qu'aux esprits qui nous semblaient en état de les fournir. Mais c'est une erreur de croire que nous avons eu à écarter beaucoup de communications reconnues mensongères. Sur environ trente communications,il s'en est trouvé *une seule* dont j'ai constaté l'inexactitude, et *deux* au sujet desquelles nos recherches n'ont pas abouti.

Toutes les autres ont été vérifiées ; j'en ai cité onze, cela m'a paru suffisant ; j'aurais pu en citer plus du double. C'est extraordinaire, assurément, et je crois qu'une telle suite de communications précises, correspondant toutes à des *faits*, est extrêmement rare. C'est cependant ainsi.

Sixième objection

Si certains esprits nous mystifient, cela doit nous mettre en garde contre les autres.

Soit. Mais j'ai pu constater, dans les séances auxquelles j'ai assisté, que le langage des mystificateurs est facilement reconnaissable. Et n'est-il pas juste aussi d'admettre que si d'autres esprits nous disent la vérité, quand ils citent des faits et des dates, cela rend leur sincérité plus vraisemblable que la fausseté dans laquelle M. Gaston Méry les englobe arbitrairement. Il y a pas mal de menteurs parmi les vivants. Cela veut-il dire que tous les vivants soient menteurs ?

*
* *

Septième objection

Après l'épreuve de la mort, l'homme doit devenir meilleur ; le plus menteur doit dire la vérité. Par conséquent, si un esprit ment, cela prouve qu'il qu'il n'a pas passé par l'épreuve de la mort. Et cela prouve aussi qu'aucun autre n'a passé par cette épreuve.

Je n'exagère pas ; telle est bien, réduite à son expression la plus simple, la conclusion de M. Gaston Méry.

Le voilà loin de la *vérite scientifique.*

Rien ne prouve, en effet, que la mort produise ce phénomène. On peut tout aussi bien conjecturer qu'elle cause dans l'être animique une perturbation qui explique les incohérences constatées chez certains esprits — à moins que ces dernières proviennent plutôt de la constitution fluidique des médiums. Pourquoi les uns attirent-ils des esprits élevés, et les autres des êtres inintelligents ? Pourquoi est-il des appareils qui donnent des photographies détestables, tandis que d'autres en donnent d'excellentes ? Pourquoi l'aimant attire-t-il le fer et non le marbre ?

Toujours est-il que si, parmi les personnalités psychiques qui se manifestent, il s'en trouve qui correspondent aux degrés les plus infimes de l'humanité, il s'en est révélé d'admirables par leurs pensées, leur langage, leur mentalité vraiment supérieure. Encore une fois, pourquoi ces entités si différentes s'accorderaient-elles pour mentir ? Pourquoi auraient-elles *toutes,* la monomanie de prétendre avoir été incarnées, si elles ne l'avaient pas été ? Pour nous éblouir par le prestige d'une vie antérieure ? Pour capter notre confiance et nous induire à mal ? Elles rempliraient bien mieux ce but en nous

disant qu'elles sont de purs esprits, des anges, des séraphins, n'ayant jamais subi l'humaine souillure.

Cette unanimité mérite qu'on en tienne compte. Elle me semble enlever toute vraisemblance à l'hypothèse de M. Gaston Méry.

X...,

Membre de la Société d'Etudes psychiques de Nancy

Le professeur Morselli et le Spiritisme

(*Suite et fin*) (1)

Nous voilà donc arrivés à ce dernier article et nous allons voir comment le professeur Morselli, qui s'est engagé à expliquer tous les phénomènes psychiques par les lois naturelles actuellement connues, tient sa parole. Dans ces trois colonnes entières du grand journal italien l'auteur continue d'abord son travail d'élimination des diverses hypothèses : hallucinations des assistants ; suggestion et auto-suggestion : hystérisme, hypnotisme, désagrégation de la personnalité, pluralité psychique, production psycho-collective, télépathie, extériorisation de la motricité et de la sensibilité, extériorisation du subconscient, subliminal, etc., toutes sont rejetées comme capables de rendre compte de quelques faits seulement, mais pas de tous, et il arrive dans cette revue au spiritisme, déjà si malmené par lui et les illustrissimes et brillantissimes autorités qu'il invoque.

« Depuis un peu plus de cinquante ans, dit-il, se sont manifestés, comme je l'ai raconté, des phénomènes extraordinaires dont tout le monde aujourd'hui se préoccupe et depuis lors, ou peu s'en faut, s'est créée la doctrine qui les attribue aux âmes des défunts. »

Avant d'aller plus loin, nous protestons, une fois de plus, contre cette façon de prêter tout gratuitement une semblable erreur aux spirites, afin de les combattre plus facilement et de les ridiculiser. Nos adversaires ne peuvent pas ignorer que les spirites, loin d'attribuer tous les phénomènes aux esprits, admettent l'existence d'une force psychique émanant de chacun de nous, mais en plus notable proportion des médiums, qui peuvent s'en servir pour produire les phénomènes d'*Animisme*, mais dont les esprits des défunts peuvent s'emparer pour se manifester et que nous ne

(1) Voir le N° d'Avril p. 585.

rangeons sous le nom de *spiritisme* que les faits qui ne peuvent s'expliquer autrement que par l'intervention des invisibles.

Reprenons maintenant la citation de notre auteur. « Nous voici donc, dit-il, en face du spiritisme, dont j'ai indiqué dès le début les doctrines fondamentales. Nous voici devant la citadelle la plus forte et la mieux armée, où se sont renfermées et se tiennent sur une vigoureuse défensive toutes les fois extra-religieuses, toutes les convictions antipositivistes, toutes les tendances au merveilleux. Mais comment pousser à fond ici la discussion d'un tel sujet ? Limitons-nous à apprécier au point de vue spirite la phénoménologie de la Paladino. »

« Le spiritisme, opinion très répandue dans tous les pays civilisés d'Europe et d'Amérique, reliée aux croyances des anciens, connexe à l'histoire de toutes les grandes religions et philosophies, mérite attention et respect, de la part de l'investigateur, même le plus *libéral* et le plus *libre de préjugés*. On ne peut passer avec moquerie ou indifférence devant une hypothèse qui compte à son actif l'assentiment des intelligences de tout premier ordre. Comme chercheur et comme philosophe je resterais indifférent et je lèverais même les épaules lorsque l'on me dit que Sardou est spirite et que Gladstone l'a été. Mais je ne puis conserver une telle attitude lorsque je vois des spirites qui se nomment A. R. Wallace, Barrett, lorsque je vois Brofferio devenir spirite devant les faits observés avec Eusapia, et Hyslop se convertir devant Mme Piper. Alors je m'arrête, je médite et je me retranche dans l'analyse bornée, mais positive, de *mon* observation, de *mon expérience*. »

« Et alors je dis, ce que j'ai déjà écrit en tête de ces articles : je ne puis accepter l'hypothèse de l'intervention des âmes des défunts dans les phénomènes d'Eusapia, En outre, étendant à d'autres médiums semblables à elle, l'induction que j'ai tirée de l'étude des faits, j'ajoute que la doctrine spirite (surtout avec ses prétentions de systématisation psycho-comique et philosophico-éthique) est pour moi non seulement prématurée et exubérante, mais pour ce qui regarde spécialement le Paladinisme, egalement absurde et illogique (comme a dit Richet), superflue et contradictoire, trop vulgaire et puérile d'un côté, trop abstraite et étendue de l'autre, à certains égards, enfin, *immorale* (c'est l'auteur qui place le mot entre guillemets) ; elle n'apporte aucun appui à nos affections les plus sacrées, aucun lustre à la dignité humaine, aucun accord avec l'idéal religieux ou social le plus élevé, aucune faculté de développer la volonté. »

On conviendra avec nous que le professeur Morselli a une façon toute particulière de manifester son respect pour les hommes de tout premier ordre dont il parle plus haut.

Quant aux *personnifications*, il déclare que M. Flournoy a démontré le processus subconscient qui les produit. Croit-il cependant que le professeur genevois a expliqué de façon satisfaisante le cas Burnier-Chaumontet ? Il ajoute : « Si on parle des médiums à *communications* ou *messages*,

toutes rentrent, de l'avis des psychologues les plus compétents, dans la sphère de la télépathie, qui est surnormale, mais non spirite (1). Les très rares (*pochissime*) communications qui ne sont pas encore éclaircies dans ce sens et qui ont été attribuées à *deux* médiums en tout, à Mme Piper et à Mme Thompson, c'est vraiment une base trop étroite et non encore suffisamment approfondie pour un édifice aussi énorme que celui que l'on élabore depuis cinquante ans avec des matériaux généralement de provenance douteuse et de facture suspecte. »

Ainsi donc pour ce professeur si bien renseigné, il n'y a eu depuis cinquante ans que *deux* médiums en tout, et encore leur cas n'est-il pas bien élucidé, Cela ne lui suffit pas. En revanche il trouve que les *trente séances* qu'il a eues avec Eusapia, dont la médiumnité est le plus souvent physique, sont parfaitement suffisantes pour lui permettre de proposer une théorie. Mais enfin va-t-il nous dire quelle est cette triomphante théorie qui doit détrôner toutes les autres ? Nous dira-t-il les preuves sur lesquelles il l'appuie ? C'est ce que nous allons voir, après tant et de si longs articles préliminaires.

« La seule interprétation à laquelle présentement on doive attacher du poids, sous réserve de l'adopter complètement lorsque de l'étude des probabilités on sera passé à celle de l'évidence, est l'hypothèse qui suppose l'existence de *forces psychiques ou bio-dynamiques* particulières. »

« Nous nous trouvons en présence de trois subhypothèses : L'animisme ; un fluide particulier ; des forces indéfinies (métapsychiques). »

L'auteur explique que les spirites et Aksakof admettent trois parties dans l'homme : le corps, l'âme, le périsprit. Que celui-ci peut s'extérioriser pour produire des phénomènes, soit à la volonté du médium, soit à celle des défunts. Il termine en disant : « toutes hypothèses assez nébuleuses, ni prouvées ni prouvables pour le moment, avec les méthodes ordinaires de recherches. » Voilà ce que l'on peut appeler un jugement sommaire ! Pourquoi dit-il plus haut que les spirites attribuent tous les faits aux esprits ?

Après cette exécution, il arrive au fluidisme : « Variante de l'hypothèse précédente. *Fluide animique*, *od* de Reichenbach, *force neurique*, etc... Ses auteurs prétendent le définir, le matérialiser à peu près comme les anciens physiciens le faisaient il y a une centaine d'années, pour leur fluide *chaleur*, *électricité*, etc., et les biologues pour leur *fluide vital*. On voit que les fluidistes se trouvent sur un terrain préscientifique, sinon extra scientifique. »

(1) Il faut convenir que l'auteur a une bien singulière, mais bien commode façon d'écrire l'histoire, et qu'il serait difficile de marcher plus délibérément à pieds joints sur tous les faits les mieux constatés. (O. D.) (Ajoutons que son avis est diamétralement opposé à celui des savants qui ont étudié ces manifestations, entre autres F. W. H. Myers, Hodgson et Hyslop, pour ne citer que de nouveaux convertis) (*n. d. l. r.*).

Quant au *Psycho-dynamisme*, il se trouve d'après l'auteur sur la voie royale du vrai savoir scientifique... Il est adopté par tous ceux qui travaillent depuis longtemps à constituer une science des phénomènes psychiques, sans aborder prématurément la sphère ardue des généralisations et des hypothèses explicatives... Il faut se contenter des faits qui sont les matériaux sains de la pensée et ceux que l'on peut utiliser pour le progrès humain. »

En somme, tout cet immense effort de l'auteur aboutit à remplacer le mot de psychisme par celui de psycho-dynamisme, sans en fournir la moindre raison justificative ! Ce n'était pas la peine assurément...

Voici le morceau de la fin : « Il faut que le grand public sache ceci : De même que dans ces derniers temps on a découvert des forces nouvelles, des activités jusqu'ici inconnues, dans lesquelles la science entrevoit une manière d'être de la réalité universelle, de l'énergie cosmique ; de même, sous les phénomènes désignés provisoirement sous le nom historique de *médianimique*, *il doit exister* des forces encore inconnues, des facultés encore indéterminées de l'organisme humain, facultés encore indéfinissables et incompréhensibles, possédées par tous à un faible degré et par quelques-uns à un degré exceptionnel. Ceux-ci arrivent à extérioriser l'activité vitale et psychique hors des limites du corps... Et à ces forces qui évidemment, pour moi, disparaissent avec la désagrégation du mécanisme producteur et n'ont pas, par conséquent de *survivance* (pourquoi est ce si évident pour lui ? Il devrait bien nous le dire, puisqu'il n'avance rien sans les faits !), à ces facultés nous donnons des noms divers, en attendant d'y comprendre quelque chose, à peu près comme les physiciens appellent *électricité* l'abstraction irréelle des phénomènes électriques, ou comme les biologistes appellent *vie* l'abstraction non moins idéale des fonctions organiques. »

« Du reste le mot *force* n'est pas compromettant : les physiciens en permettent l'usage aux psychologues. Ceux-ci peuvent admettre et dire qu'il y a dans l'organisme humain des *forces encore indéfinies et indéterminées*, comme les a désignées de Rochas, par lesquelles certaines personnes, *les médiums*, sont susceptibles de facultés paracynéthiques, télécynéthiques, téléphaniques, téléplastiques, de même que des facultés télesthésiques et télépathiques. Le dynanisme intime, essentiel de telles facultés ou manifestations de forces, nous ne le connaissons pas. Mais je demanderai aux physiciens s'ils peuvent *expliquer* l'essence et les relations profondes avec la réalité, de la chaleur, du magnétisme, de la lumière, de l'électricité, des rayons X... ?... »

« Pas plus qu'eux, ni derrière ni avant eux, nous, psychologues, nous n'occupons autre chose qu'une position de simple observation et d'attente, en présence des phénomènes que l'on appelle psychiques, conscience, subconscience et métaconscience... »

« Pour le moment, n'allons pas au-delà et sachons avec un esprit calme

et serein nous résigner à l'ignorance, ainsi qu'à cette confession d'ignorance qui est la caractéristique de la science vraie et forte. »

Voilà comment, fermant les yeux sur tout ce qui le gêne, même parmi les manifestations d'Eusapia, l'auteur qui affirmait que tous les phénomènes *spirites proprement dits* ne sont pas dus aux âmes des défunts, consacre plus de douze colonnes complètes d'un grand journal politique à expliquer qu'il n'explique rien ! Nous sommes tellement habitués aux procédés de ce genre et aux épithètes mal sonnantes de ceux qui ne veulent pas voir, que nous n'avons pas à nous en émouvoir et que nous nous bornons à le constater une fois de plus. Ce n'est pas encore cette fois que le spiritisme recevra le coup mortel si souvent promis.

Ce ne sont pas seulement les grands journaux politiques qui ouvrent leurs colonnes aux discussions passionnées sur les phénomènes psychiques, comme le *Giornale d'Italia* et bien d'autres ; nous voyons même les journaux satiriques entrer dans l'arène, et nous trouvons dans le *Guerin Meschino*, de Milan, l'article suivant :

Les conquêtes de la science. — Le professeur Morselli a déclaré que les phénomènes médianimiques d'Eusapia, sont vrais et réels et qu'il n'est absolument plus permis de les mettre en doute.

Puisque les phénomènes de ce genre ne s'observent guère que depuis environ soixante ans, nous sommes stupéfaits de la rapidité avec laquelle la science officielle est parvenue à s'apercevoir de leur existence. Nous sommes allés aux informations et voici ce que nous sommes parvenus à apprendre :

A cause du mauvais temps les rues de Gènes sont devenues presque aussi glissantes et dangereuses que celles de Milan. Le professeur Morselli, qui passait dans la rue Assarrotti, glissa à un certain moment et dut faire un brusque mouvement pour reprendre son équilibre. Mais ce mouvement subit fit tomber de ses yeux les écailles (dans le texte : les *tranches de lard*) que tout professeur de médecine se pose sur les yeux lorsqu'il obtient une chaire.

Les conséquences furent graves, parce que les écailles ne purent se remplacer aussitôt et le professeur fut obligé d'y voir pendant plusieurs heures de suite.

La faculté réunie d'urgence décida de procéder sans retard au baptême des phénomènes que le professeur Morselli avait reconnus vrais, quoiqu'il n'y eut pas de sa faute, on les appela donc : *phénomènes psychiques.* Ainsi furent sauvées les apparences, comme lorsque, dans un cas analogue, le magnétisme animal fut baptisé *hypnotisme*.

Aux tables qui s'étaient jusqu'ici promenées sans permission nous adressons nos plus vives félicitations, pour la reconnaissance de leur droit. Et nous prions le public de ne plus voir des choses nouvelles avant un certain temps, parce que actuellement la science est fatiguée par l'effort immense que ses pontifes viennent d'accomplir. Un peu de complaisance, que diable ! »

Dr DUSART.

A l'Université Populaire

J'ai assisté, le 13 mars, à la conférence contradictoire que l'Université du faubourg Saint-Antoine avait proposée à M. Delanne.

Ce fut une tâche ingrate ; le courant des idées populaires n'est pas encore orienté vers de tels sujets ; il est encore tellement imbu d'affirmations contraires, on lui a tellement dénaturé la chose qu'il lui sera vraiment bien difficile de se mettre à l'unisson. J'admire donc le courage et la patience du conférencier d'avoir accepté une discussion, dans laquelle tous les avantages demeurent du côté de l'adversaire.

Si le peuple est crédule il ne veut pas le paraître, et il est bien facile de lui persuader que la crédulité est du côté de ceux qui acceptent ces nouveaux phénomènes. Mais il faut rendre pleine justice à l'auditoire, son attitude fut respectueuse, quoique un peu surprise, il y avait des indifférents légèrement gouailleurs, mais il y avait surtout des esprits curieux, réfléchis, qui sentaient la grandeur du problème. Ils comprenaient qu'on était loin de la réunion électorale, où l'orateur recherche un succès de personne en plaidant, plus ou moins, la thèse qui fait prime, afin de s'assurer leur suffrage ; non, ce n'était plus cela, sur les faces silencieuses on devinait les pensées tendues, cherchant la vérité pour elle-même, désireuses de ne céder qu'à la logique absolue.

M. Delanne est resté dans la logique absolue en exposant la série des faits, en précisant la condition des expériences, en montrant la valeur des témoignagnes qui viennent à l'appui. Son contradicteur, M. le Dr Charpentier, eût été dans la logique absolue, s'il avait montré des raisons plausibles de nier les faits, s'il avait indiqué des lacunes dans les expériences, ou s'il avait infirmé les témoignages en eux-mêmes; mais, de tout cela, on n'a rien tenté ; le système est demeuré celui de la balance : à la somme des expériences, opposer une somme de fraude, voilà la tactique.

L'exemple typique de ce mode de discussion nous avait été donné rue Danton. Alors que de nombreux témoins s'étaient montrés aussi affirmatifs que possible, alors que M. Méry, entre autres, venait de faire un exposé qui, au point de vue du contrôle, semblait

complet, qui semblait ne plus laisser aucune prise au doute, ni aucune place à la fraude, M. le Dr Charpentier venait répondre par un exemple personnel, celui d'une séance où, ayant saisi lui-même la main d'un fantôme, il se trouva qu'il avait empoigné le médium, la belle-sœur d'un de ses amis. Mais la lacune du raisonnement est ici évidente. L'orateur a cru dire : — J'ai été témoin d'un fait, analogue à celui que vous me citez, et j'en ai démasqué l'origine. — En tout cas c'est ce que le public croit comprendre ; eh bien je dis au public qu'on lui fourre une poutre dans l'œil.

Dans le cas rapporté par le Dr Charpentier aucune analogie n'existe. L'argument aurait de la valeur : — 1° Si le médium, précédemment suspecté, opérait dans une maison étrangère, où il mettait le pied pour la première fois. — 2° S'il avait été déshabillé complètement. — 3° Si de nouveaux vêtements lui avaient été donnés par les contrôleurs. — 4° S'il avait été installé dans un cabinet minutieusement visité, et sous une surveillance continue. — 5° S'il avait été mis dans l'impossibilité de se procurer le moindre accessoire. — 6° Si les spectateurs avaient pu voir simultanément le médium et l'apparition.

En effet ce sont ces conditions, réalisées et affirmées par M. Gaston Méry, qui font notre étonnement ; M. Charpentier aurait dû nous dire si son médium avait résisté aux mêmes épreuves, il n'y a même pas pensé.

Dans l'espèce, il est probable que le médium opérait dans une maison amie, où toute complicité était possible, que la jeune femme, non seulement ne fut pas déshabillée, mais qu'on poussa la discrétion jusqu'à négliger le plus simple examen. Voilà ce qui intéressait le public, on n'y a pas pensé. Or je dis que répondre ainsi, en dehors de toute analogie avec le fait en discussion, c'est faire usage de la parole, ce n'est pas faire usage de la pensée.

Supposons maintenant que le cas de Miller soit frauduleux ; cela n'est pas, mais supposons-le : — M. le Dr Charpentier aurait-il le droit de chanter victoire ? — J'entends bien, déjà, le cri de triomphe de ses amis si cela était démontré, mais l'homme de sang-froid dira : — Il n'a pas été plus perspicace que les autres, puisqu'il a été incapable de nous montrer quelle lacune existait dans le compte rendu de M. Méry ; puisqu'il a été incapable de nous dire en quoi M. Méry nous a trompés, ou s'est trompé lui-même.

Ainsi cette forme d'argumentation sera toujours stérile. Supposons, au contraire, un observateur sérieux ; il sera aussi éloigné d'une conclusion que de l'autre et, quand il parlera, ce sera pour dénoncer une lacune, mais sans en exagérer la portée. Les séances d'Eusapia sont pleines d'enseignements à cet égard. Le contrôleur hostile disait : — J'ai vu Eusapia dégager une main, je l'ai vu donner un coup de pied au moment même que l'action se produisit! — et il montrait son parti-pris en criant immédiatement à la fraude. Mais les hommes de science disaient : — Le mouvement signalé n'explique pas le phénomène produit.

Un mouvement de la main n'explique pas le mouvement d'une clef manipulée hors la portée de cette main. — Le pied qui s'agite, synchroniquement, n'a cependant aucun contact avec le bois où les coups se font entendre... etc. Et puis, lorsqu'on se sert de cet argument, la bonne foi exige que l'on avertisse son public que ces prétendues fraudes n'ont jamais trompé personne, qu'elles sont involontaires, inhérentes à l'état de trance,et expliquées par la loi du moindre effort. En somme, les savants, qui ont apporté leurs témoignages,ont toujours connu ces quasi fraudes qui sont quelquefois extrêmemeut naïves. Lors donc qu'on raisonne, sur ce cas, comme sur celui d'un employé infidèle dont on dit : — S'il a volé la caisse cette fois vous ne pouvez pas affirmer qu'il ne l'avait pas volé précédemment, lorsqu'on fait une analogie aussi manifestement incorrecte, on peut faire de l'effet sur un auditoire, mais on le trompe.

Je vais d'ailleurs enseigner à M. Charpentier une nouvelle fraude d'Eusapia, c'est celle du dynamomètre. Voici en quoi elle consiste. Eusapia étant tenue et bien contrôlée, on invite l'entité invisible à éprouver sa force sur l'instrument. Elle obéit, et aucune expérience n'est mieux contrôlée.Mais voici la fraude,c'est que la force occulte, à qui on propose cette épreuve, trouve tout simple de s'économiser elle-même et, n'exerçant qu'une faible pression sur le dynamomètre, elle en pousse l'aiguille indicatrice pour élever le coefficient. Que dire à cela, et en quoi la ruse est-elle illicite ? A l'entité agissante on demande un phénomène, elle en donne le plus qu'elle peut, avec le moins d'effort, cela est très intéressant. Cependant il ne faudrait pas, parce qu'il y a eu fraude, faire de cette constatation

un usage illicite, pour infirmer, devant un auditoire mal informé, les témoignagnes de Lombroso de Richet ou d'Ochorowicz.

M. Charpentier généralisait un peu de la sorte et il n'était pas tout à fait étranger à ce genre de confusion, quand il incriminait l'état d'âme des expérimentateurs qui, la fraude ayant été admise en certains cas, pouvaient conserver des illusions sur les autres cas, où elle n'avait pu être constatée.

Ce raisonnement, juste pour le cas du caissier infidèle, ne l'est pas pour celui du sujet entrancé. Ce sont là des choses trop délicates, peut-être, pour une discussion publique,et il est évident que, visant un succès personnel, on pourrait en tirer avantage, mais on peut y couper court en répétant à l'auditoire que, suivant le témoignage constant de tous les savants, la conscience normale du sujet Eusapia s'est toujours montrée parfaitement honnête.

D'ailleurs voilà soixante ans, au moins, que les phénomènes physiques du genre Eusapia subissent les assauts de la critique et depuis soixante ans le Spiritisme, sur cette question de fait, est resté intact. C'est la Science,au contraire, qui s'est laissée entamer et qui avoue, par la bouche des plus sceptiques, qu'elle est vaincue par le fait. Si M. le Dr Charpentier veut bien méditer sur ce résultat, il comprendra sans doute qu'il a sa valeur ; résister longtemps aux attaques et gagner peu à peu quelques-uns de ses adversaires, c'est là le caractère historique de toutes les vérités méconnues. Cela, me dira-t-on,n'est pas une preuve. — Non, mais c'est une épreuve.

Les mouvements sans contact ont résisté à cette épreuve. A l'origine c'était le refus d'examen pur et simple ; puis, vinrent les condamnations systématiques, les arrêts de mort des Faraday, Foucault, Babinet, accompagnés de démonstrations devenues ridicules. Aujourd'hui l'examen scientifique a daigné s'abaisser jusque là, et il a fait le revirement complet dans l'esprit des juges qui se nomment W. Crookes, Russel Wallace, Varley, de Rochas, Richet, Lombroso, etc., etc.

Grâce à eux, M. Charpentier baisse de ton, et il vient nous dire : — Je ne suis pas ennemi du phénomène, mais tant que vous ne me l'aurez pas amené ici, chez moi, j'aurai le droit d'en douter et, tout de suite, il réclame une matérialisation pour la bonne bouche.

Il était minuit passé, au faubourg St-Antoine, et rien ne faisait prévoir la fin d'une discussion qui, sous cette forme,pourrait durer

jusqu'à la consommation des siècles. Malgré toutes les répliques faciles que M. Delanne tenait en réserve, force lui fut de se contenir pour rendre la liberté à ses auditeurs.

Que n'ai-je la science et le talent pour suppléer, dans cette revue, à ce que le temps ne permit pas de développer. Pourtant j'oserai demander à M. le Dr Charpentier pourquoi il s'adresse à nous, maintenant que, grâce aux Spirites, la question est entrée dans le domaine de la la Science ? A tel point que nos meilleurs sujets restent aux mains exclusives des savants. Que n'était-il auprès de Lombroso, aidé des deux docteurs Imoda et Audenio, au cours de février dernier ? Là il aurait vu ce qu'il réclame, une matérialisation avec suffisamment de lumière ; une tête, dont le volume auementait, ou diminuait, suivant les variations de la force médianimique. Là il aurait pu satisfaire son désir de saisir violemment la forme matérialisée ; car si la prétention qu'il a est juste ; si elle ne doit pas lui attirer, de la part de Lombroso, une réprobation sevère ; qu'il aille donc commettre ce délit parmi les docteurs ses confrères. On nous propose cela à nous, sachant que nous protesterons, mais sachant aussi que notre protestation passera pour intéressée et suspecte, ce qui permettra de dire : — Voyez comme ils craignent. Tandis que si votre tactique est raisonnable, M. Charpentier, il est facile de la mettre en pratique sous l'égide d'un esprit éminent, allez donc commettre votre attentat auprès de Lombroso, lui seul aura autorité pour couvrir votre acte, et il est mieux placé que les Spirites pour le qualifier ; mais allez-y ; quand on est pour les solutions extrêmes il faut en accepter les risques.

Le risque, pour vous, c'est de voir votre tactique mise en déroute, car du fait en lui-même, vous ne tirerez rien ; empoigner un fantôme n'est pas un argument sérieux, cela ne prouvera jamais rien, ni pour ni contre. Quelle était donc votre pensée ? Serait-ce que votre subconscient recèle une pétition de principe ? Vous vous disiez peut-être : — Le fantôme ne peut pas exister ; donc, chaque fois que je saisirai une forme prétendue fantômale je démasquerai un simulateur. Mais, dans un pareil état d'âme, on n'a plus rien à étudier, on passe à un autre exercice, le fait même que vous acceptez l'étude vous oblige à dire : — Le fantôme existe ou il n'existe pas. — S'il existe et que je le saisisse, de deux choses l'une : Ou bien il m'échappera, et je dirai que le médium s'est arraché de mon étreinte,

ou le fantôme sera déjà assez consistant pour rester dans mes bras et le médium, complètement dématérialisé, rejoindra sa forme fantômale, dans les deux cas ce sera le triomphe de l'incrédulité.

Le fait s'est produit sans amener aucun éclaircissement à la question ; ce fut à la suite d'un attentat semblable que Miss Florence Cook vint se confier à William Crookes en réclamant, au grand savant, sa protection et son contrôle : vous savez le reste. — *Les pas de l'investigateur*, dit M. Crookes, *doivent être guidés par une intelligence aussi froide et aussi peu passionnée que les instruments dont il fait usage... — M'étant assuré de la réalité de ces faits*, écrit-il plus tard, *ce serait une lâcheté morale de leur refuser mon témoignage* .. etc.

Le témoignage, il est irrécusable, étant données les conditions telles qu'elles sont exposées par l'expérimentateur. Celui qui, en ayant eu une connaissance parfaite, ne comprendrait pas qu'il est définitif, celui-là n'aurait pas le jugement sain.

C'est une lacune dans le jugement qui permet au sceptique de recourir aux mesures violentes. M. Charpentier nous en a donné un exemple frappant, dans le fait de ce jeune homme se croyant en droit de tirer sur une apparition qui se montrait la nuit dans sa propre maison. Après trois sommations, il fit feu sur le fantôme : ce fut sa mère, somnambule, qui tomba morte..., ! on ne pense pas à tout.

Il y avait, dans le cerveau de ce jeune homme, deux lacunes. — 1° Il raisonnait sur une possibilité unique, celle d'une simulation consciente, première erreur. — 2° Il admettait le droit de disposer d'une vie humaine en dehors du cas de légitime défense.

Se jeter sur une matérialisation implique quelque lacune semblable ; pour ceux qui se croiraient le droit d'agir comme on le leur conseille, contre une matérialisation, je conseillerais plutôt le coup de couteau ; attentat pour attentat celui-là est plus franc, et plus susceptible de faire la preuve. J'en donnerai deux exemples : — Aux débuts du magnétisme, on n'admettait pas l'insensibilité du sujet endormi. Les sceptiques du temps attribuaient l'impassibilité du sujet anesthésié à une simulation, prouvant seulement une certaine force de caractère. Dans une séance publique, un de ces médecins sceptiques s'approcha, puis, sans rien dire, donna un profond coup de bistouri dans la cuisse du sujet. Le sujet demeura immobile, c'était à une séance de Lafontaine ; seulement, au réveil,

cela saignait abondamment, ruisselant sur la culotte blanche; le public s'émut et estima, à son vrai mérite, la mentalité spéciale du bon docteur.

L'autre exemple est tiré d'Aksakof (1895, page 126). Le Dr Willis communique le fait suivant, relatif à sa propre médiumnité. A l'une des séances, un monsieur sortit de sa poche un canif qui avait une longue lame bien tranchante ; il n'avait confié ses intentions à personne, et, à un moment donné, il en porta un coup formidable sur l'une des mains matérialisées. Le médium poussa un cri de douleur.

Il avait ressenti comme un couteau traversant sa main. Le monsieur en question bondit de joie d'avoir « confondu » le médium, comme il le croyait, persuadé de trouver la main du médium transpercée et couverte de sang. A son grand étonnement et à sa confusion, il ne trouva pas la moindre écorchure sur les mains du médium ; celui-ci avait cependant exactement éprouvé la sensation d'un couteau traversant les muscles et les articulations de sa main ; la douleur ne cessa qu'au bout de plusieurs heures.

De tout cela ne résulte aucune preuve utile, ces brutalités n'ont rien de scientifique, et ce ne sont pas de pareilles méthodes qui infirmeront les témoignages dont nous disposons. Seulement il me reste à parler des états d'âmes ; car ne croyez point que les témoignages, sur lesquels repose notre conviction, influencent en rien le jugement du Dr Charpentier; au contraire, il les repousse en vertu des états d'âmes de leurs auteurs.

Les témoins sont respectables et haut cotés ; mais sur chacun d'eux il tient en réserve une anecdote destinée à prouver une crédulité ou une mentalité spéciale ; quand on ne peut plus récuser le témoignage on récuse la personne, grâce à cet artifice on jette de la poudre aux yeux ; ceci est sans portée et je le regrette bien, car je voudrais me servir moi-même du procédé. Et si l'on pouvait se battre, devant une assemblée populaire, à coup d'état d'âmes, nous pourrions passer un quart d'heure agréable. Pour moi je réclamerais la grosse caisse et la lanterne magique, puis je m'écrierais : — Voyez, mesdames et messieurs, quels sont nos contradicteurs ! eh quoi des savants ! Et qui... des médecins ? mais ignorez-vous qu'en 1726 certificat fut donné par un médecin accoucheur, avec relation détaillée, et approbation de l'anatomiste du roi, du fait d'une femme

qui venait d'accoucher de plusieurs lapins ? — Or, voyez l'état d'âme de ces savants, en qui vous mettez votre confiance, l'anatomiste dut signer une rétractation publique, et reconnaître qu'il avait été la dupe d'une très abominable fraude... etc... etc.

Nous n'abuserons pas de ce moyen, c'est là un genre de plaisanterie qui est illicite; mais n'avons-nous pas le droit de rappeler que tous les phénomènes nouveaux sont niés avec acharnement et que, historiquement, ce sont toujours les négateurs qui eurent tort. Ils eurent tort contre Christophe Colomb et contre Galilée, ils eurent tort contre les aérolithes, contre le Galvanisme et contre la circulation du sang; ils eurent tort contre le paratonnerre, contre la vapeur et contre les chemins de fer, ils eurent tort contre le magnétisme..... Mais, dit-on, la science plus éclairée devient aujourd'hui plus prudente......, Allons donc, vous oubliez ces rapports qui ne consentaient à donner de l'eau à Paris qu'en refusant le système de canalisation qui pourrait alimenter les étages... C'était là, disait le rapport, une conception tellement grotesque qu'il était indigne de la faculté d'y arrêter sa pensée un seul instant. La télégraphie sous-marine a été niée, de nos jours, au nom des théories existantes, tout récemment, le phonographe a été classé parmi les trucs de la ventriloquie et, ce qui est plus fort, après mûr examen, et avec récidive.

On voit donc que c'est une mentalité bien ordinaire à l'homme de repousser et de condamner toute nouveauté, même des plus simples; dans ces conditions, comment des hommes généralement imprégnés de cette mentalité courante ne condamneraient-ils pas le Spiritisme ? C'est leur état d'âme qui veut cela, et, à la place du Dr Charpentier, je repasserais dans ma mémoire l'histoire scientifique du dernier siècle, et je ne contemplerais pas sans inquiétude cette longue théorie de sceptiques gaffeurs.

L. CHEVREUIL.

Réponse à une attaque

Monsieur le Curé,

Puisque la *Chronique paroissiale de St-Augustin* (1) m'a fait l'honneur au mois de Mars, de me désigner personnellement dans un article ayant pour titre : « Les Spirites », et que dans cet article l'anathème est jeté sur la *Crèche spirite* et sur mes frères les Spirites, permettez-moi de les justifier tous en justifiant le Spiritisme, et, puisque j'ai le droit d'exiger cette justification, je compte sur votre courtoisie pour l'insérer sans autre requête.

Permettez moi d'abord de vous dire qu'il n'y a point chez nous de piétisme orgueilleux ni de pratiques mystérieuses. Il n'y a point de mystères dans le Spiritisme ! tout s'y passe au grand jour ou en pleine lumière.

Les pratiques auxquelles nous nous livrons, dit l'article, sont réprouvées par l'Eglise.

Si l'Eglise juge ainsi, elle est en désaccord avec les Pères de l'Eglise comme le témoigne ce passage : « De cura pro mortuis ». Ed. Benedictine t. VI, col. 527 ». *Les Esprits des morts peuvent être envoyés aux vivants ! « Ils peuvent leur dévoiler l'avenir qu'eux-mêmes ont appris, soit par d'autres, «soit par les Anges, soit par la révélation divine* ».

Le Docteur Laponi qui vient de mourir et qui était le médecin des Papes Léon XIII et Pie X, était un fervent évocateur des morts. Dans son dernier ouvrage sur le Spiritisme, il affirme hautement les manifestations spirites. S'il eût été en désaccord avec l'Eglise, elle l'eût anathématisé sans nul doute.

Nous ne sommes donc point en désaccord avec l'Eglise, (2) et nous sommes en accord avec les Pères de l'Eglise. Aussi est-ce avec une profonde reconnaissance à Dieu que nous faisons appel à nos Anges gardiens pour que sous leur protection, nous obtenions les conseils des Esprits auxquels il est permis de se communiquer. Nous étudions ces conseils, nous les contrôlons, nous les passons au creuset de notre conscience et de notre raison, afin de nous garder de toute insinuation perfide tendant à pervertir en nous le sens moral, suivant en cela le conseil de St Jean, 1re Epître, chap. IV, verset, 1. « *Ne croyez pas à tout Esprit, mais voyez auparavant si les Esprits sont de Dieu* ». Ainsi faisant, nous n'acceptons que les conseils de la plus pure morale, ceux dans lesquels on nous exhorte à pratiquer la charité, le pardon des offenses, le respect de la vérité, la prière pour ceux qui souffrent, l'aide à notre semblable, l'effort sur nous-mêmes pour combattre nos vices et nos défauts.

---

(1) De Lyon.
(2) Avec l'esprit de la primitive Eglise, mais non avec le clergé actuel (*N.d.l.r.*)

Si ces conseils émanent du diable, il faut avouer qu'il y a de bons diables ou bien qu'en vieillissant ils se sont amendés, ce qui est en rapport avec la bonté divine qui donne toujours au coupable le temps de se repentir.

Ces réflexions conduisent naturellement à la rectification d'une grave erreur à propos du principe de la *réincarnation* que l'article confond avec celui de la *métempsycose*.

De ces deux principes, l'un, la *réincarnation*, est la confirmation de la loi du progrès. L'Esprit se *réincarne* dans un corps humain autant de fois que cela est nécessaire à son perfectionnement moral et intellectuel; l'autre, la *métempsycose*, est la négation du progrès. Faisant passer l'Esprit de l'homme dans un corps animal, elle le fait rétrograder.

C'est dans l'Evangile St-Mathieu, chap. XVII, versets 10, 11, 12, 13 et dans l'Evangile de St-Marc, chap. IX, versets 11, 12, 13 que le jeune Maître de Nazareth enseigne le principe de la *réincarnation* ou des *vies successives*. « *Les disciples de Jésus l'interrogèrent disant : Pourquoi les Scribes disent-ils qu'il faut qu'Elie revienne auparavant. Jésus leur répondit : Il est vrai qu'Elie doit revenir et rétablir toutes choses. Mais je vous déclare qu'Elie, est déjà venu et ils ne l'ont point connu, mais ils l'ont traité comme il leur a plu, C'est ainsi qu'ils feront souffrir le Fils de l'homme* ». *Alors ses disciples comprirent qu'il leur parlait de Jean-Baptiste.*

C'est sur de tels témoignages que s'appuie notre croyance en les vies successives.

C'est sur les conseils des Esprits et avec leur aide que la Crèche spirite s'est fondée et ouvre gratuitement ses portes à tout enfant de 15 jours à 3 ans, sans distinction du culte et de la nationalité de ses parents, car en tout homme, quels que soient le lieu de sa naissance et le culte qu'il a appris à suivre, le Spirite reconnaît un frère que Dieu lui ordonne d'aimer, d'aider et soutenir. Nous croyons donc que sans crainte d'offenser Dieu, l'on peut amener les petits enfants à la Crèche Spirite.

Le Spiritisme ne s'impose à personne ! il s'adresse à ceux qui pleurent, à ceux qui souffrent, à ceux qui cherchent, à ceux qui doutent ! Il ne s'adresse pas à ceux auxquels leur foi suffit, mais à la nombreuse catégorie des incertains et des incrédules, et il ne trouble les facultés cérébrales d'aucun de ceux qui viennent à lui, car il n'enseigne rien qui dépasse les bornes de la raison. Sa devise est : « Hors la charité point de salut.

Je suis spirite et je suis votre sœur. Je bénis Dieu qui, en suscitant l'événement qui devait nous mettre en rapport, m'a permis de rectifier bien fraternellement de graves erreurs dans lesquels vous pouviez demeurer involontairement.

A. Dayt,
Directrice de la Crèche spirite.

L'Evolution du Monisme

(*Suite*) (1)

La biologie moniste

Je ne comptais guère avoir, la nuit suivante, un second rêve du même genre que le précédent. C'est pourtant ce qui arriva. Peu de de temps après m'être endormi, je vois venir à moi un homme d'un tempérammment sanguin, tout guilleret, le chapeau un peu sur l'oreille, il paraît avoir beaucoup de confiance en lui même. Je ne le connais pas et je crois d'abord que c'est un esprit désincarné, comme j'en vois assez souvent en rêve. C'était en effet un esprit, mais dédoublé,et non désincarné. C'était Haeckel, la deuxième colonne du temple moniste. Et j'eus avec lui la conversations suivante :

Haeckel : Mon ami Buchner n'a pas pu vous tenir parole : on ne fait pas tout ce qu'on veut dans l'autre monde...

ROUXEL : Vous reconnaissez donc qu'Il y a un autre monde ?

H. Ne sortons pas de la question. Buchner m'a prié de venir le remplacer. Et je suis venu.

R. Merci de votre complaisance, pour lui et pour moi. Je vous écouterai avec plaisir et attention, et je tâcherai de profiter des leçons d'un si célèbre professeur, sur lesquelles je ne comptais guère.

H. Vous aurez beau dire, beau faire, beau combattre, vous serez, que dis-je, vous êtes vaincus. Le monisme matérialiste triomphe sur toute la ligue du dualisme spiritualiste, et il triomphera de plus en plus, maintenant que l'Eglise est séparée de l'Etat. Adieu le cléricalisme, le Jésuitisme, le cagotisme, et vive le monisme.

R. Vous avez le triomphe facile ; mais je doute que la séparation produise le résultat que vous en attendez. Quelques bons esprits soutiennent que c'est le mariage de l'Eglise et de l'Etat qui a engendré l'athéisme, le matérialisme, et que, par conséquent, leur

---

(1) Voir le N° d'Avril p. 593. Rappelons que la Rédaction laisse à chaque auteur la pleine liberté de ses appréciations, sans que cela engage sa responsabilité. Nos lecteurs peuvent toujours répondre pour réfuter les arguments qui leur sembleraient insuffisants. (N. D. L. R.)

divorce va rétablir les choses dans leur ordre naturel. Pour le moment, votre victoire ne me paraît pas si certaine que vous le dites. J'ai quelque peu embarrassé votre ami Buchner la nuit dernière...

H. Précisément, je suis venu pour prendre sa revanche.

R. Alors, à vous l'honneur. Tirez le premier.

H. Buchner vous a dit que tout dans l'univers se réduit à une seule science, la mécanique.

R. Il l'a dit, mais non prouvé.

H. Attendez. C'est que le domaine ontologique est trop abstrait et le domaine cosmologique trop vaste et trop difficile à soumettre à l'expérience, notre seule maîtresse. La biologie est plus à notre portée, et vous allez voir combien le monisme la rend lumineuse.

R. Eclairez votre lanterne.

H. Buchner vous a dit que rien ne se crée, rien ne se perd, ce qui est démontré par les expériences de Lavoisier, desquelles est sortie la loi de conservation de la matière, et par celle de R. Mayer pour la conservation de la force. La loi de Preyer démontre la conservation de la vie. La vie n'est qu'un mode de la force. Or vous savez que la force n'est pas une entité, c'est simplement un attribut de la matière. Il en est donc de même de la vie.

En dehors de la matière la force ne peut se concevoir ; matière et force ne sont qu'une même chose sous deux aspects différents : elles sont inséparables, inconcevables comme entités différentes. De même, la vie n'est pas une entité, elle est un attribut de la force qui est un attribut de la matière. Est-ce clair ?

R. Clair comme un four bien clos. J'ai objecté à Buchner que, si matière et force étaient inséparables, inhérentes, il n'y aurait pas de mouvement possible puisque le mouvement n'est qu'une transmission de force d'un corps à un autre, donc pas d'évolution, pas d'univers. Ce que j'ai dit de la force s'applique naturellement et à plus forte raison à la vie qu'elle soit ou non un mode de la force.

H. La loi de Preyer est incontestable : elle est fondée sur l'expérience. Ce n'est pas vous qui pourrez réfuter un savant de cette envergure.

R. Je m'en garderai bien. Puisqu'il est si savant, c'est, au contraire, à lui de me réfuter.

H. Arrivons à la biologie. Lorsqu'une planète est parvenue à un certain degré de condensation, de refroidissement, la vie y apparaît. Des minéraux naissent les végétaux, de ceux-ci les animaux et finalement l'homme, qui n'est que le premier d'entre ses pairs et frères inférieurs, les primates.

R. Vous pontifiez là d'une manière absurde et extravagante. Comment le *moins* peut-il produire le *plus* sans le contenir d'abord en puissance ? D'où vient cette *vie*, que vous plantez là sans dire pourquoi ni comment ?

H. Elle vient de la cellule. L'ancienne biologie ne pouvait concevoir comment des atomes inertes produisaient les *phénomènes vitaux*, et elle admettait une force spéciale, immatérielle, qu'elle nommait *principe vital*. Aujourd'hui, ce dernier asile de l'ignorance a été abandonné, et l'on comprend que les phénomènes vitaux ne sont que des mouvements de la matière placée dans des conditions spéciales.

R. Vous le comprenez peut-être, vous ; quant à moi, non. Je ne vois même pas comment vous pouvez comprendre si votre intelligence est un produit matériel. Je ne vois pas davantage d'où viennent les « conditions spéciales » dont vous parlez, si la matière est, comme vous le prétendez, homogène et principe unique de toutes choses.

H. Vous verrez tout cela, j'espère, quand je me serai complètement expliqué. Je dis donc que la physiologie moderne a détruit le vieux régime de la force vitale et ramené toutes les activités de la vie, dans le sens de Lamarck, à des processus mécaniques.

R. La vie est un processus mécanique ! C'est bien curieux !

H. C'est ainsi. Les différences entre les corps animés et les corps inanimés sont simplement la suite nécessaire de leur différente composition chimique.

R. Composition chimique ! C'est merveilleux !

H. Ne trouvez vous pas ? Jamais la physiologie ne nous conduit, en étudiant les phénomènes vitaux des corps naturels, à un autre principe d'explication que ceux qu'admettent la physique et la chimie par rapport à la nature inanimée. L'hypothèse d'une *force vitale* spéciale sous toutes ses formes est non seulement tout à fait super-

flue, mais en outre inadmissible. Le foyer de tous les processus vitaux et de l'élément constitutif de toute substance vivante est la cellule.

R. La cellule ! Principe physique et chimique ! Vous me ravissez.

H. La connaissance de l'origine de l'homme, de sa descendance des autres vertébrés, constitue le couronnement suprême du splendide édifice monistique. Ainsi ne nous parlez plus de créationnisme, de miraculisme, de finalisme. La téléologie est un non sens. La physiologie a prouvé que tous les phénomènes biologiques se ramènent à des procédés chimiques et physiques et que leur explication n'exige ni un *créateur* personnel agissant en chef d'entreprise, ni une *force vitale* énigmatique construisant en vue d'une fin. Etes-vous réduit au silence ?

R. Je commence à croire que vous êtes très fort. Continuez donc, je vous prie. J'ai grand plaisir à vous entendre.

H. C'est fini. Vous voyez que la biologie moniste peut se résumer en quelques lignes. C'est à cette simplicité grandiose que l'on reconnaît les doctrines vraiment scientifiques.

R. Vous avez fini ? Vous ne m'avez donné aucune preuve de vos assertions. Me prenez-vous pour un *fidéiste* ?

H. Les preuves fourmillent ; elles sont fondées sur des observations et des expériences dont les résultats sont consignés dans les ouvrages des plus grands savants des temps modernes. Prenons la vie à son origine : la cellule. Savez vous ce que c'est que la cellule ?

R. J'en ai souvent entendu parler, mais...

H. Eh bien ! De même que la nébuleuse est l'embryon de tous les astres, de même la cellule est l'embryon de tous les organismes.

R. Comparaison n'est pas raison et, d'ailleurs, la nébuleuse étant hypothétique, la cellule le serait aussi. Voulez-vous plutôt me décrire votre cellule et me montrer comment en sortent les organismes ?

H. Rien de plus simple. Vous trouverez cela dans tous les traités de biologie. L'embryologie nous prouve que tout organisme, du plus bas au plus élevé, se développe aux dépens d'une cellule simple, l'ovule fécondé.

R. Vous aussi, vous péchez contre la grammaire et vous tombez dans le dualisme.

H. En quoi voyez-vous cela ?

R. L'adjectif a pour fonction de limiter le sens du substantif. L'ovule *fécondé* implique qu'il y a des ovules qui ne sont pas fécondés. Si la cellule est un ovule fécondé, elle n'est donc pas simple, et le dualisme se trouve à votre origine de la vie comme à votre origine de l'univers. Pour que le monisme devienne moniste, le moins qu'on puisse exiger est que l'ovule non fécondé produise la vie.

H. C'est une querelle de... français que vous me cherchez là.

R. Alors, continuez. Cette cellule, d'où tire-t-elle son origine ?

H. Du protoplasma, qui est un produit chimique. Ne savez-vous pas qu'on prépare maintenant de toutes pièces, par des méthodes purement chimiques, toute une série de corps organiques ? On espère, avec le temps, réussir à produire des substances albuminoïdes, peut-être même le protoplasma, cette substance primordiale, support de toute vie animale ou végétale. Voyez-vous maintenant la vie sortant du laboratoire du chimiste?

R. Pas très clairement, puisque vous dites vous-même que le protoplasma n'est que le *support* de la vie. Ne confondons pas la statue et le piédestal. Vous escomptez des découvertes qui ne sont ni prochaines, ni probables et qui, même faites, ne prouveraient pas le monisme. Cependant je veux bien vous accorder votre protoplasma, même votre cellule plus ou moins simple, afin de voir par quels artifices vous en ferez sortir le monde organique.

H. Tous les êtres organiques, je vous l'ai dit, ne sont que le développement d'une cellule simple ou ovule fécondé. *Omnis cellula a cellula*. Ce principe doit être regardé, jusqu'à nouvel ordre, comme la pierre angulaire de la science moderne. Or, il suffit d'un premier organisme pour produire tous les autres. Le premier être a dû servir de souche et de père à tous les êtres.

R. Cela me paraît difficile à accepter. Heureusement que vous dites : *jusqu'à nouvel ordre*, ce qui prouve que vous n'êtes pas bien sûr vous-même de votre fait.

H. Vous allez voir si je suis sûr de mon fait ; car c'est *un fait*, comme vous le dites si bien. Je soutiens donc que la cellule protoplasmique est la mère du premier organisme, ou plutôt de tous les organismes, puisque tous commencent par une cellule qui atteint

un plus ou moins haut degré de développement. Il n'y a pas de sauts dans la nature.

R. Pas de sauts ? C'est possible ; je n'en sais rien au juste ; mais je ne puis comprendre comment un cristal peut produire, monistiquement, un végétal, un animal...

H. Vous ne connaissez donc pas la doctrine transformiste ? La transformation se fait...

R. *Se* fait, encore un verbe réfléchi.

H. A lieu si vous préférez, spontanément...

R. Spontanément? Vous admettez donc la génération spontanée? Vous disiez tout à l'heure que toute cellule provenait d'une autre cellule.

A. Il faut bien admettre la génération spontanée, car autrement nous serions acculés au miracle. Ceci soit dit entre nous.

R. Entre nous ? Alors c'est différent. Mais la génération spontanée ne vous sauve pas du miraculisme ; au contraire, je la trouve pour le moins aussi miraculeuse que l'immaculée conception.

H. Puisque je vous dis que c'est là pure convention entre nous.

R. Vous pourriez admettre cette génération, je ne vous en ferais pas un crime. Il y a de très fortes raisons pour et contre ; on semble même y revenir depuis quelque temps. Quant à moi, je ne trouve les raisons suffisantes ni pour ni contre et, dans le doute, je suspens mon jugement. J'aimerais à voir tous les savants agir ainsi, au lieu de nous donner leurs hypothèses pour des faits. Du moment que c'est une question de parti entre monistes et catholiques, passons et voyons, si vous voulez, par quel moyen ou par quel mystère, de votre cellule primordiale sortent tous les êtres si variés que nous connaissons, sans compter ceux que nous ne connaissons pas.

H. Il n'y a pas là le moindre mystère.

R. Vous dites pourtant vous-même dans vos *Enigmes de l'Univers,* que « les noyaux de 2 cellules (noyau du spermatozoïde et noyau de l'ovule) sont attirés l'un vers l'autre par une « *force mystérieuse.* » Il est vrai que vous ajoutez : « considérée comme une activité sensorielle chimique » ; mais ceci n'enlève rien au mystère. Non seulement vous admettez ici deux cellules différentes (dualisme), mais encore une force mystérieuse qui les dirige l'une vers l'autre, ce qui nous amène encore au trinisme.

H. . . . .

R. Revenons à votre transformisme.

H. C'est cela. Vous embrouillez la question à plaisir ; vous me poussez des *colles*, vous m'empêchez de développer mes idées avec ordre, et vous vous empêchez vous-même de les bien suivre et d'en voir l'enchaînement.

R. Non, non. Je vous suis très bien. Tenez : Les phénomènes physiques et chimiques sont d'ordre mécanique. Le protoplasma est — ou sera — un produit chimique. La cellule, mère de tous les organismes, est protoplasmique, donc chimique, donc mécanique. Est-ce bien cela ?

H. Parfaitement. Vous raisonnez bien quand vous voulez. Quel dommage que vous ne soyez pas des nôtres, que vous restiez imbu de créationnisme, de spiritualisme et même, je le crains un peu, de cléricalisme !

R. Craignez si cela vous fait plaisir, nous verrons plus tard qui est le plus clérical de nous deux. Pour le moment, je me borne à constater quelque chose de jésuitique dans votre manière d'admettre ou de rejeter, suivant les cas, la génération spontanée. Mais je m'aperçois que nous nous écartons de notre sujet : les transformations, les métamorphoses de la cellule. Comment produit-elle les organismes ?

H. C'est ici que la loi d'évolution entre en scène. Darwin a établi que tous les organismes sont susceptibles de transformations. Chacun d'eux conserve son existence grâce à une lutte continuelle, dans laquelle il subit des modifications favorables ou défavorables. Dans le second cas, il périt ou recule vers une forme inférieure, dans le premier, la modification acquise persiste, se fixe, l'organisme s'élève à une forme supérieure, et cette transformation se transmet par hérédité.

Partant de ces faits, Darwin en conclut qu'il a pu n'exister à l'origine que 4 ou 5 types d'animaux, qui se sont transformés et ont produit toutes les espèces actuelles.

Nous faisons un pas de plus, mais très logique ; nous disons qu'à l'origine il n'a existé qu'un type. Et voilà ! Pour expliquer les énigmes de l'univers, la diversité des organismes, nous n'avons donc plus besoin de recourir à un créateur, à une force vitale énigmatique.

R. Vous n'avez plus besoin d'un créateur, sauf pour le premier type, père de tous les autres.

H.....

R. Mais je ne vous tiens pas quitte. Rassemblons nos idées, ou plutôt les vôtres. De la lutte pour la vie résulte la survivance et l'élévation des plus aptes, et l'infériorisation ou même la disparition des faibles. C'est ce que vous appelez la sélection naturelle.

H. Parfaitement.

R. La transformation ainsi opérée est fixée et perpétuée par l'hérédité. C'est la sélection sexuelle.

H. C'est cela même.

R. Eh bien ! Je ne vois pas du tout que de ce processus puissent sortir des espèces nouvelles, des types divers.

H. Vous déraisonnez. Tout le monde admet ce fait comme démontré. Nos adversaires, les catholiques et les spiritualistes, ne les contestent plus ; les ignorants mêmes...

R. Les ignorants surtout.

H. Vous me faites pitié ; c'est pourquoi je ne veux pas vous abandonner à votre incurie et consens à écouter vos objections, si tant est que vous puissiez seulement en formuler.

R. Rien de plus facile. Je pourrais déjà relever votre pétition de principe : les vaincus de la lutte, dites-vous, descendent à des formes ou types inférieurs. Vous supposez donc d'un côté ce que vous niez de l'autre, savoir qu'il y a déjà plusieurs types existants. Mais passons là-dessus. Vous nous enseignez que la lutte pour la vie élève les vainqueurs à des formes, à des types supérieurs. Vous vous plongez ainsi en pleine téléologie, dont vous prétendez relever ou préserver les autres ; vous supposez dans la nature des intentions, des fins. Vous la divinisez. A la rigueur, je comprends que les plus aptes, les mieux doués acquièrent plus de développement, de plus grandes dimensions, comme font les bêtes à l'engrais. Mais un changement d'espèce ou de type par ce moyen, surtout une ascension, est d'autant plus inadmissible que nous voyons chaque jour sous nos yeux des hommes trop nourris devenir impuissants et les femmes adipeuses, stériles ; tandis que les chétifs procréent à foison.

H.....

R. Allons plus loin. Admettons que la transformation s'opère,

Pour qu'elle se perpétue, il faut que les deux conjoints l'aient acquise, ce qui serait un grand hasard, surtout étant donnée l'inclination naturelle des hommes grands pour les femmes petites, et réciproquement. La transformation acquise disparaîtra donc, suivant toute apparence, avec le transformé par la lutte.

H. Cela peut évidemment arriver. Aussi convenons-nous qu'il a fallu d'immenses périodes de temps pour amener l'univers à l'état de variété morphologique où nous le voyons. Le fait n'en est pas moins réel, et l'embryologie nous en fournit la preuve palpable. Si vous aviez un peu étudié cette science, vous ne nieriez pas le transformisme.

R. Mettons que je n'en connais pas le premier mot.

H. On le dirait bien, à vous entendre déblatérer ainsi. Tous les embryons sont identiques à l'origine, lorsqu'ils ne sont encore qu'une *cétule,* une cellule fécondée.

R. Identiques pour nos yeux ; mais je vous ai déjà dit...

H. N'interrompez donc pas. L'embryon repasse, pendant son développement, par toutes les formes ancestrales, depuis la cellule protoplasmique jusqu'à l'homme. Or, comme je l'ai dit dans mes *Enigmes,* « on ne peut expliquer cela qu'en admettant qu'il y a eu *hérédité* à partir d'une forme ancestrale commune... L'autogénie est une récapitulation abrégée et accélérée de la phylogénie. »

R. . . . .

H. Etes-vous vaincu ? Vous rendez-vous à l'évidence ?

R. Pas encore. Je ne répondais pas parce que je croyais que vous n'aviez pas fini.

H. Effectivement, je n'en finirais pas si je voulais vous écraser sous tous les arguments dont je dispose à l'appui de ma thèse.

R. Ecrasez donc, ne vous gênez pas.

H. Oui ! la théorie de la descendance a résolu l'énigme, elle a expliqué comment ces processus, ces activités physiologiques de l'*hérédité* et de l'adaptation ont, au cours de longs espaces de temps, causé un changement constant des formes spécifiques, une lente transformation des espèces. La théorie de la *selection,* enfin, prouve clairement que, dans ces procès phylogénétiques, les dispositions les plus opportunes se produisent d'une façon purement mécanique, par sélection du plus utile.

R. Le plus utile ! Je pourrais, encore ici, vous prendre en faute :

utilité suppose finalité, que vous proscrivez. Mais je ne veux vous soumettre qu'une objection à la la fois : Si tous les embryons sont réellement identiques à l'origine, comment se fait-il que tous ne parcourent pas la même carrière évolutive, que les uns s'arrêtent à la mousse, les autres au cèdre ; ceux-ci au mollusque, ceux-là à l'éléphant ?

H. . . . . , ...

R. Si vous voulez me convaincre, agissez mécaniquement, physiquement, et chimiquement, ou même biologiquement sur l'embryon d'une chienne ou d'une guenon, et faite-les monter ou descendre l'échelle des êtres.

H. Vous tombez bien à me parler du singe, le plus proche parent de l'homme. Depuis longtemps on a reconnu qu'il y a plus de différence d'homme à homme que d'homme à singe. Montaigne a dit plus vrai qu'il ne le croyait lui-même. On sait aujourd'hui que la transition est insensible de l'espèce simienne à l'espèce humaine, et l'on est à la veille de découvrir le chaînon intermédiaire.

R. A la veille ; permettez-moi d'attendre le lendemain.

H. C'est plus scientifique, j'en conviens : mais, quand même on ne trouverait pas le sous-homme sur-singe, la doctrine transformiste n'en serait pas infirmée. On comprend, et même on sait que, par le seul fait que le mieux doué s'élève pendant que le moins apte descend, il peut se trouver une lacune entre deux espèces voisines.

R. Vous oubliez que j'ai réfuté ce point de votre théorie. D'ailleurs, la forme des êtres est la moindre des choses. C'est une pure question d'anatomie ; au-dessus il y a la physiologie et la psychologie, qui pourraient bien donner encore de plus fortes entorses à votre transformisme.

H, La physiologie, pas le moins du monde. Les organes et les fonctions sont exactement les mêmes chez le singe et chez l'homme.

R. Cela ne me paraît pas très sûr.

H. Quelles sont donc les fonctions dans lesquelles vous trouverez des différences de nature ? Je ne parle pas des organes, car je pense que votre amour du paradoxe n'ira pas jusqu'à nier leur identité.

R. Je n'en citerai qu'une, mais elle va vous mettre en contradiction avec vous-même. Vous dites que l'homme dérive du singe, et que l'hérédité fixe et développe les qualités ou les défauts des orga-

nismes. Le singe est frugivore. L'homme devrait donc l'être aussi et à un plus haut degré. Pourtant vous soutenez tous que l'homme a commencé par être, non seulement carnivore, mais anthropophage ; vous assurez qu'il ne s'est apprivoisé que bien lentement, et encore n'est il civilisé qu'à la surface. L'exploitation de l'homme par l'homme, dites-vous, subsiste toujours. Le vampire capital suce le sang du travail, exactement comme le seigneur et le maître vivaient aux dépens du serf et de l'esclave, je ne discute pas votre opinion ; je la prends comme vous la donnez, et je dis : Je veux bien admettre que le singe soit supérieur au tigre, à condition que vous m'accordiez la supériorité de l'un et de l'autre sur l'homme, car les tigres ne se mangent pas entre eux.

H. Et que voulez-vous conclure de là ?

R. Que, physiologiquement, l'homme n'est pas, comme vous le prétendez, un singe perfectionné, mais un singe dégénéré, ou même qu'il n'est pas un singe du tout.

H. Au point de vue physiologique, je ne m'oppose pas à votre conclusion.

R. Ah ! Je pourrais vous objecter encore que la lacune entre l'homme et le singe causée, selon vous, par la sélection, se trouve entre toutes les espèces, puisqu'elles ne peuvent se croiser ou que les produits de leurs croisements sont stériles. Mais il nous arrive si rarement d'être d'accord, que je veux m'en tenir là.

H. Une fois n'est pas coutume et j'aurai ma revanche. Il nous reste, en effet, à considérer les êtres au point de vue psychologique. Et ici, tout en convenant qu'il n'y a que différence de quantité et non de qualité entre le cerveau et, par conséquent, l'intelligence du singe et de l'homme, je ne pousse pas l'esprit paradoxal jusqu'à soutenir que l'homme n'est pas supérieur au singe. Je prétends seulement qu'il n'y a pas solution de continuité entre les deux espèces, entre l'homme le plus bas et le singe le plus haut, ou du moins si peu...

R. Si peu que vous voudrez. Plus la différence paraîtra petite d'homme à singe, plus elle tournera contre notre système.

H. Comment l'entendez-vous ?

R. Comment expliquez-vous qu'il y ait une si grande différence psychologique d'homme à homme, alors qu'il y en a si peu de singe à singe, de chien à chien, etc ? Pourquoi n'y a-t-il pas

une aussi grande variété psychologique au sein de chaque espèce animale, qu'au sein de l'espèce humaine ?

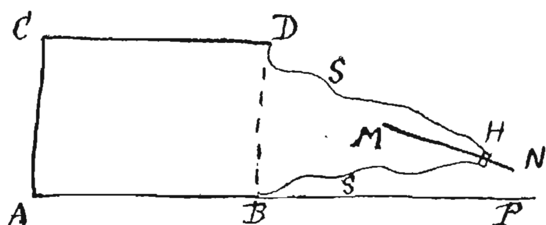
(*A suivre*)

ROUXEL.

Remarquables expériences d'Ecriture directe

Traduit des « Psychische Studien » (1). — Longtemps je me suis occupé de spiritisme. J'ai, en ce moment, un médium avec qui j'ai fait, pendant trois mois, des expériences, deux fois par semaine, et dont j'ai obtenu des phénomènes vraiment fort intéressants.

Ce médium est une paysanne de quatorze ans, tout à fait ignorante. Elle n'a suivi les classes de son village que pendant deux années, elle lit avec difficulté et écrit un peu. Elle est employée comme femme de chambre chez une Mme R... à Bialy Kamien. Aux séances, tenues chez moi, assistent, outre le médium et moi, cette Mme R... et un de mes amis, le Dr W... Nous obtenons de l'écriture directe. Ce qu'il y a de remarquable, et ce qui est nouveau, à ma connaissance, c'est la façon dont nous l'obtenons. J'ai vu bien des fois l'écriture produite entre deux ardoises ou sur du papier, avec un crayon, dans une chambre obscure ; mais les précautions que nous avons prises ont été telles qu'elles excluent absolument toute possibilité de fraude, non seulement de la part du médium, mais aussi de toute autre personne. J'ai voulu voir, sans doute possible, comment l'écriture se produit, et à l'air libre, ce n'est pas possible. J'ai donc fait construire, avec le consentement de l'intelligence directrice, l'appareil suivant :



Une petite boite de bois, ABCD, possède, au lieu de la paroi antérieure BD, un sac en forme d'entonnoir SS, formé d'une étoffe de soie foncée, souple, mais épaisse, de 50 centimètres de longueur.

(1) Revue Spirite d'Avril page 275.

A l'extrémité de ce sac est fixé un petit tube H, dans lequel un crayon MN, est inséré de telle sorte que le bout plat du crayon,et le crayon presque tout entier, est dans la boîte, le bout pointu du crayon N sortant du tube H et reposant sur une feuille de papier P. L'intérieur de la boîte est tout à fait obscur, et le sac ne gêne en rien les mouvements du crayon. Avec cette disposition nous avons réussi à obtenir en pleine lumière, très rapidement, et en toute sécurité, des communications écrites par un procédé visible aux yeux de tout le monde. Le médium place ses mains sur la paroi supérieure CD, et au bout de quelques minutes l'écriture commence, tandis que la partie inférieure du sac se gonfle, comme si une main s'était introduite à l'intérieur.

C'est dans de telles conditions, et par ce seul moyen, que nous communiquons maintenant avec l'Intelligence invisible. Quant au contenu des messages, souvent très longs, il sont bien supérieurs à l'intelligence du médium, etsouvent dépassent la portée des autres assistants, car nous recevons fréquemment des communications en allemand et en français —le médium ne parle que le petit russien — et nous reçumes un jour un message de cinq pages en anglais,*langue que personne de nous ne connaît.* Les messages sont souvent très ingénieux et suggestifs ; ainsi je demandai un certain soir si les Esprits étaient immatériels. « Oui, dans un certain sens », me fut-il répondu. — « Alors, vous êtes hors du temps et de l'espace », répliquai-je. — « Non. » — « Comment ? » — Un point géométrique est immatériel, lui aussi, puisqu'il n'a pas de dimensions, et pourtant il est dans l'espace. Ce que je dis là ne constitue qu'une comparaison, car nous autres, Esprits, nous avons des dimensions, *mais non comme vous.* » Une paysanne ignorante de quatorze ans est-elle capable de faire une telle réponse ?

Un jour nous reçûmes une preuve d'identité indubitable. Pendant la séance, le crayon écrivit en caractères tout à fait nouveaux pour nous : Je vous remercie pour l'injection que vous m'avez faite quand j'étais sur mon lit de mort. Vous m'avez soulagée. Caroline C... » Je demandai à qui s'adressaient ces mots : « A vous », me répondit l'Intelligence. — « Quand ce fait s'est-il passé, et qui êtes-vous ? » demandai-je. Le crayon écrivit : « Le 18 septembre 1900, à la Clinique de Lemberg. » Cette année-là, j'étais encore étudiant et je travaillais à cette clinique comme aide. C'était tout ce que je me rappelais à ce sujet.

Quelques jours après cette séance, j'eus l'occasion d'aller à Lemberg. Je me rendis à l'hôpital et je trouvai sur le registre de 1900 le nom en question. C'était celui d'une femme de cinquante-six ans, malade d'un cancer à l'estomac et qui y mourut. J'allai alors au bureau des renseignements de la police et demandai s'il y avait à Lemberg quelqu'un du nom de C... On m'informa qu'il s'y trouvait en ce moment une institutrice de ce nom. J'allai la voir le même jour, et comme elle me disait qu'elle avait perdu sa mère en 1900, je lui montrai le message que j'avais reçu par écriture directe. A son grand étonnement, cette dame *reconnut aussitôt*

l'écriture caractéristique et la signature de sa mère décédée, et me montra des lettres, écrites par la défunte, qui prouvaient, sans doute possible, *l'identité de l'écriture* La dame me donna avec plaisir une de ces lettres. Toutefois je ne me rappelle pas avoir donné une injection de morphine à Caroline C...

Un autre phénomène remarquable, obtenu avec le même médium, est le suivant : j'ai souvent proposé, à l'Intelligence qui m'a donné au sujet de la matérialité des Esprits l'ingénieuse réponse citée plus haut, des questions spéciales ayant pour but de déterminer de la manière la plus sûre si la lecture de pensée ne donnerait pas la clef du problème. Je procédai de la façon suivante : je pris cent petits cartons blancs et y inscrivis les chiffres de 0 à 9 ; dix cartons portaient le chiffre 0, dix autres le chiffre 1, dix autres le chiffre 2 et ainsi de suite. Après les avoir bien mélangés, on éteignait la lumière, je tirais des cartons du paquet et les plaçais sur une rangée, de gauche à droite, sur la table. Je demandai alors à l'Intelligence d'écrire le nombre ainsi formé. La réponse étant écrite, on rallumait la lampe et on lisait le nombre. La réponse fut toujours correcte. Cela ne pouvait être la lecture de pensée, puisque personne de nous ne connaissait le nombre en question. Peut-être était-ce de la clairvoyance ? Pour décider ce point, je demandai à l'Intelligence de ne pas écrire les chiffres au fur et à mesure, de ne donner qu'ensuite le résultat. Cette expérience réussit également ; car sur quarante-deux épreuves, deux réponses seulement furent incorrectes.

Les connaissances de mon médium en arithmétique sont très faibles ; elle n'a appris que les quatre principales opérations à l'école de son village ; on pourrait la suspecter d'être clairvoyante et, par ce moyen, de faire les multiplications et les divisions.

Pour m'assurer de cette possibilité, j'ai combiné l'expérience suivante : dans l'obscurité la plus complète je plaçai vingt cartons l'un à côté de l'autre, et je demandai à l'Intelligence de me donner *la racine quatrième* du nombre ainsi formé. La réponse fut donnée en quelques minutes : 7.501.273.011. Elle est correcte, car le nombre formé par les cartons était .

56.269.096.785.557.006.121.

J'ai répété cette expérience *douze fois*. Trois fois je n'ai pas eu de réponse, une fois la réponse fut incorrecte, mais huit fois elle fut juste.

Des opérations d'arithmétique semblables sont absolument hors du pouvoir du médium. Donc les résultats de mes expérience ne peuvent être attribués ni à la transmission de pensée, ni à la clairvoyance.

Dr ROMAN URYAZ.
Médecin en chef de l'hôpital de Bealy-Kamien.

Nécrologie

Nous apprenons, indirectement, le départ pour l'au-delà d'un spirite dévoué, M. CADAUX, président de la *Société d'Etude et de Morale spirite* de Toulouse, et receveur général des hospices de cette ville.

Le 17 février dernier, il présidait encore une conférence faite par M. Léon Denis, à la justice de Paix, et où on offrit au grand orateur spirite un magnifique bronze représentant la Jeanne d'Arc de Mercié. M. Cadaux était un spirite de la première heure. Son dévouement à notre cause était inlassable et son départ fera un grand vide dans la Société spirite de Toulouse où il ne comptait que des amis. C'était aussi une vieille connaissance de M. Delanne père, qui le visitait à chacun de ses voyages et qui l'aimait particulièrement Nous lui envoyons un souvenir affectueux, bien persuadé qu'il grossira dans l'espace la phalange des esprits amis du progrès qui aident à la propagation du spiritisme dans le monde.

*
* *

Les lecteurs de cette Revue n'apprendront pas sans regret la désincarnation de Mme la GÉNÉRALE NOEL, survenue le 29 Mars dernier, à la villa Carmen. Depuis deux ans, de cruelles douleurs rhumatismales la tenaient clouée sur son lit, et une broncho pneumonie l'a emportée subitement, sans souffrance et sans agonie. Aux obsèques civiles, M. Verdier, président de la Société Algérienne d'études psychiques, a prononcé quelques paroles émues et lu de belles prières spirites.

Ame ardente, esprit cultivé, Madame la générale Noël, avait de plus, une grande bravoure intellectuelle. Alors que tant d'autres personnes de position sociale équivalente n'osent pas se dire spirites, elle eut la hardiesse de faire en 1900 une conférence publique sur le spiritisme, au Petit Athénée d'Alger, qui eut un grand succès. C'est que depuis longtemps, déjà, elle s'était assurée de la réalité des faits. Douée d'une grande volonté, elle avait aussi le pouvoir de développer la médiumnité latente, lorsqu'elle existait, chez les personnes de son entourage ; les résultats qu'elle obtint montrent combien nous pourrions multiplier le nombre des médiums, si nous avions l'énergie et la persévérance nécessaires pour mener à bien cette grande entreprise.

Pendant ces dernières années, elle obtint les preuves les plus décisives de l'intervention des Esprits parmi nous. Les ennemis du spiritisme ont mené contre elle une campagne de railleries et de dénigrement qui ne l'avait pas atteinte ou découragée. Elle dédaignait ces attaques, fortes de l'inébranlable certitude qu'elle avait acquise. Il se peut que, parfois, des individus peu délicats aient abusé de son absolue bonne foi et de son désir d'entrer en relation avec des êtres chers. Mais il est absurde de ne voir partout et toujours que mensonge et supercherie. Les expériences rapportées ici-même et contrôlées par MM. Ch. Richet et G. Delanne dé-

montrent que beaucoup de phénomènes de la Villa Carmen étaient dignes du plus haut intérêt, car beaucoup d'entre eux étaient absolument insimulables, dans les conditions où ils se sont produits. D'ailleurs, c'est pendant de longues années, avec des médiums différents, que Madame Noël put s'assurer de la réalité de l'existence de son guide, et eut la joie de communiquer avec son fils Maurice, qu'elle avait perdu au Congo.

Femme du monde accomplie, Madame Noël était d'une affabilité charmante et tous ceux qui l'ont connue rendront hommage à sa bonne grâce et à son esprit aussi fin que distingué. Elle s'en est allée sans crainte vers cet au-delà qu'elle désirait si passionnément connaître, et, peut-être, reviendra-t-elle nous affirmer qu'elle est bien vivante et que la mort n'est qu'une porte ouverte sur un monde meilleur.

Nous offrons à M. le général Noel, avec nos sentiments de condoléances, l'assurance de la part bien vive que nous avons prise à son chagrin, et nous espérons que sa foi spirite l'aidera à supporter courageusement la douleur de cette cruelle séparation.

*
* *

Nous avons appris aussi avec regret la mort, à l'âge de 81 ans, de M. Eugène PIERRE BLOUME, commandant en retraite, officier de la légion d'honneur, qui fut un spirite de la première heure et profondément convaincu. Toute sa vie a été consacrée à l'étude, et il suivait avec la grande attention le mouvement spiritualiste dans le monde entier. Il avait jadis beaucoup expérimenté, principalement avec Mme Bablin, le phénomème des matérialisations, ainsi que le rapportait dans le dernier numéro de cette Revue M. le Dr Chazarain, qui le cite au nombre des témoins de ses recherches. D'un jugement très droit, il sera regretté de tous ceux qui ont pu apprécier la variété et la solidité de ses connaissances. Nous envoyons à sa veuve et à toute sa famille l'affirmation de notre sincère et respectueuse sympathie pour l'être cher qu'il ont perdu.

*
* *

LA BARONNE CARTIER DE St-RENÉ,

Décédée le 5 avril 1907 à Thonon les Bains, Haute-Savoie.

La Baronne de St-René, morte à 65 ans, d'une pneumonie galopante, était une femme d'une haute intelligente et une femme de bien dans toute l'acception du terme. Elle s'est toujours occupée d'œuvres humanitaires et elle n'a cessé notamment de travailler pour les enfants pauvres.

Elle était membre à Paris du Comité de la Croix Rouge de Genève. Ancien secrétaire de la ligue internationale des femmes pour la Paix, qui compte six millions de membres, elle était restée en rapports constants avec les grands apôtres de la Paix, tels qu'Henri Dunant, la baronne de Suttner et Frédéric Passy, qui a dit ces belles paroles : « les mères sont lasses d'engendrer de la chair à canon. »

La Baronne de St-René écrivait des articles contre l'horrible guerre dans la *Revue Diplomatique*, la *Nation*, la *Paix Universelle*, les journaux français et étrangers, comme le Journal de St-Pétersbourg et celui de Constantinople, etc. *Le Journal de Genève* a publié d'elle, en outre, « Deux ans au Canal de Suez » feuilleton plein d'humour et de saine philosophie qui a eu beaucoup de succès.

Mais elle etait surtout la collaboratrice assidue de la *Revue scientifique morale du spiritisme*, où son dernier article a paru dans le numéro d'Avril, dix jours après sa mort, sous le titre de « *Dieu et la Nature.* »

Partout où elle passait, partout où elle trouvait un auditoire de bonne volonté, elle répandait avec une abondante clarté, notre belle doctrine et faisait des adeptes. C'était comme une mission qu'elle aurait reçue. Jusqu'à son agonie, elle a parlé à son mari désolé de sa mort imminente, de son départ très prochain comme d'une délivrance, lui disant que n'ayant plus aucune attraction matérielle qui la retienne ici-bas, elle pensait ne pas revenir dans ce monde grossier, et passer rapidement dans un séjour fluidique, où son âme ne serait plus prisonnière de cette enveloppe terrestre, si exigeante et si rebelle.

Elle avait une vénération touchante pour le Christ, ayant coutume de dire que toute la morale et tout le bonheur relatif qu'on peut avoir sur cette planète inférieure étaient contenus dans ces admirables paroles : « fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fasse. » Donc, ne fais pas à autrui....

Ayant beaucoup vu et beaucoup étudié notre pauvre humunité si imparfaite, elle était d'une indulgence inépuisable ; elle répétait souvent et s'efforçait de faire pénétrer dans tous les esprits, cette vérité profonde : « tout comprendre pour tout excuser. »

Voilà en peu de mots ce qu'était cette femme supérieure ; aussi les témoignages de regrets ne lui ont-ils pas manqué, venant de partout, et la Société d'études psychiques de Genève dont-elle avait fait partie et pour laquelle elle écrivait encore, lui a, notamment, voté une couronne magnifique, que deux membres de son Comité sont venus déposer sur sa tombe.

Victor Hugo spirite

Mon cher ami,

En feuilletant de vieux recueils de journaux spirites, j'ai trouvé dans l'un d'eux l'*Avenir*, qui se publiait à Paris sous la Direction de M. Alis d'Ambel, un ancien secrétaire d'Allan Kardec, l'article suivant qui pourra vous intéresser, parce qu'il démontre que le grand

poète était profondément convaincu, non seulement du fait spirite, mais aussi des conséquences morales qui en découlent nécessairement et que l'on me paraît par trop négliger de nos jours. Il est très bon, pour les ignorants, de prouver l'existence de l'âme dans l'au-delà, mais, pour nous, il faut aller plus loin et montrer que notre foi est active, qu'elle nous sert dans la pratique de notre vie courante, qu'elle est un guide pour nos actions. A ce point de vue, on verra combien Victor Hugo était pénétré profondément de nos idées. Sans plus de préambule, voici l'extrait en question. Il est intitulé : Chez *Victor Hugo,* par un Passant (1).

*
* *

Le passant dépeint la demeure de Victor Hugo et nous lui empruntons tout ce qui peut confirmer l'idée qui est nôtre, que le grand poète est spirite. Oyez et jugez.

LE VESTIBULE

On entre chez Victor Hugo par un vestibule dont la disposition arrête le regard. On lit dans les cartouches ménagés au milieu des sculptures, les premières inscriptions ; c'est une brève sentence religieuse et philosophique :

Aime et Crois ;

Un laconique précepte d'hygiène physique et de morale, rien que trois mots qui paraissent sortir de la bouche d'une pythonisse.

Mange, Marche, Prie ;

Enfin cette douce et bienveillante parole gravée dans le chambranle d'une des portes, en dehors d'une statuette de la Vierge, et qui promet l'hospitalité aux voyageurs :

Ave !

Dans le salon .. Sur deux volutes figurant un parchemin roulé sont gravés, d'un côté, le nom des hommes que Victor Hugo regarde comme les principaux poètes de l'humanité : *Job, Isaïe, Homère, Eschyle, Lucrèce, Dante, Schakespeare, Molière*. De l'autre côté, on lit les noms suivants : *Socrate, Christ, Colomb, Luther, Washington.*

Sur le double entablement de la cheminée s'appuient deux statues en chêne : celle de St-Paul lisant, avec cette inscription sur le piédestal :

(1) Cadart et Luquet, éditeurs, 70 rue Richelieu, Paris 1864.

Le Livre !

Et celle d'un moine en extase, les yeux levés, et au piédestal ce mot :

Le Ciel !

Dans la salle à manger, partout où ils ont pu prendre jour, se dressent des vases et des statuettes de porcelaine et de faïence. Le XVIIe et le XVIIIe siècles n'ont rien de plus curieux. Une statuette notamment, qui couronne l'ensemble de la cheminée, doit être signalée C'est une Notre-Dame de Bon-Secours, portant l'enfant Jésus, qui porte le monde. Au-dessus sont gravés ces vers que vous lirez peut-être dans les *Chansons des rues et des bois :*

Le peuple est petit, mais il sera grand
Dans tes bras sacrés, O mère féconde !
O liberté sainte, au pas conquérant,
Tu portes l'enfant qui porte le monde.

Diverses légendes complètent la physionomie du lieu. Ici le mot DIEU, en regard du mot : L'HOMME ; plus loin ce cri : PATRIE. Une mélancolique parole :

L'exil, c'est la Vie !

Puis un conseil tout religieux :

Habitant des demeures périssables
Pense à la demeure éternelle !

Il ne nous appartient pas de décrire en entier un fauteuil de chêne, toujours vide, qui est adossé au mur et placé au haut bout de la table. Victor Hugo y voit la place des aïeux au repas de la famille. Une chaîne a fermé ce fauteuil, qui porte entre deux autres incriptions, celle-ci :

LES ABSENTS SONT LA !

Dans la chambre à coucher, le lit fait face à la cheminée, le chevet adossé au mur et les pieds dirigés du côté du spectateur. Le dais est fait d'un assemblage de panneaux de la renaissance ; le chevet superpose deux sujets mythologiques, accostés de colonnettes et de volutes, surmontées d'un piédouche d'ébène couronné lui-même d'une tête de mort en ivoire avec cette inscription :

Nox, Mors, Lux.

Puis des maximes :

GLORIA VICTIS ! VŒ NEMINI !
L'esprit souffle où il veut
L'honneur où il doit.

Et enfin, au-dessus d'une horloge qui accompagne d'un gai carillon, la sonnerie de ses heures, ces deux vers encore inédits :

Toutes laissent leur trace au corps comme à l'esprit ;
Toutes blessent, hélas, la dernière guérit

Pour copie conforme.
QUÆRENS.

Ouvrages Nouveaux

L'Art et l'Hypnose

Par EMILE MAGNIN, professeur à l'Ecole de Magnétisme. Avec plus de 100 planches hors texte et de nombreuses illustrations d'après les photographies de Fred. Boissonnas Préface du Pr TH. FLOURNOY. 1 fort vol. gr. in-8°, cartonné à l'angl. 20 fr. (Félix Alcan, éditeur)

Les phénomènes magnétiques et hypnotiques sont encore si mal connus, et ces questions sont, de la part des savants eux-mêmes, l'objet de suspicions si profondes et si peu justifiées, qu'il faut être reconnaissant à un chercheur succint et désintéressé comme M. Emile Magnin, de les avoir abordées franchement et d'y avoir répandu beaucoup de lumière. C'est à un point de vue particulièrement attrayant que le professeur Magnin s'est placé pour nous introduire dans ce monde mystérieux du magnétisme et de l'hypnotisme.

Comment un tempérament artistique, inconscient de lui-même à l'état de veille et dans les conditions ordinaires de l'existence, se manifeste et se développe sous l'influence du sommeil magnétique, comment se comporte, dans cet état particulier, la conscience humaine et quelles modifications elle en reçoit, tel est, en somme, le sujet traité dans *l'Art et l'Hypnose*.

Si l'on considère que les pratiques de responsabilité, d'éducation, de morale, de criminalité s'y rattachent plus ou moins directement, on comprendra tout l'intérêt que présente cet ouvrage absolument neuf dans son sujet. Un chapitre important au point de vue social traite avec beaucoup de savoir des différences fondamentales qui distinguent le Magnétisme de l'Hypnotisme.

Nous étudierons plus longuement cet ouvrage, qui mérite mieux qu'une simple annonce.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Encore Bailey

Parmi les apports faits par Bailey, chez M. Stanford et que signale *Harbinger of Light*, de février, nous en avons remarqué un qui nous semble être du plus haut intérêt. Il s'agit d'un oiseau vivant, apporté *en pleine lumière*. Voici comment Mme Charles Bright rapporte le fait :

« Dans la soirée du 21 décembre 1906, les conditions étaient excellentes et un oiseau des Jungles nous fut apporté pendant un très court moment d'obscurité. Mais à la grande surprise de tous, avant que la lumière fût de nouveau baissée et lorsque l'on commençait à peine à chanter, on vit le médium se diriger vers M. Stanford, à l'extrémité opposée du salon, lui prendre les mains, les secouer en guise de salut, puis de la main droite saisir un second oiseau des Jungles tout près de M. Stanford, qui en resta stupéfait.

Il se fit encore en présence de Bailey quelques apports intéressants, que reproduit pour la plupart une planche photographique hors texte. Il s'agit d'une proclamation sur peau de chèvre à longue laine venant du Thibet et un talisman également en peau, avec une planchette et une feuille de papier contenant une prière, et extraite d'un moulin à prières du Thibet. Il y eut encore un bâton à message, avec entailles et signes particuliers, que les indiens du Nord de l'Amérique remettaient aux coureurs chargés de porter des ordres ; quelques tablettes avec inscriptions cunéiformes ; un nid avec deux œufs, enfin un bulbe de plante, qui placé dans un verre d'eau, s'y développa rapidement.

A chaque séance un des guides du médium fait par sa bouche une conférence sur divers objets, histoire, religions, morale, archéologie, etc., que reproduit le journal et qui est toujours de beaucoup au-dessus de ce que pourrait dire Bailey.

Ecriture automatique

Le n° du 23 mars de *Ligth* présente sous la signature de Lilian Whiting le récit suivant : « Un sculpteur Américain distingué, qui s'intéresse vivement à l'étude des phénomènes psychiques me fait part d'une communication par l'écriture automatique qu'il a reçue de William Witmore Story, qu'il a bien connu. Pendant sa vie terrestre, M. Story ne croyait pas à l'immortalité, mais voici le message qu'il a dicté :

« Mon agnosticisme s'est évanoui à la lumière de la vérité. Cette vie n'a plus rien à voir avec la foi ni l'imagination, mais elle est une vérité

démontrée. Je possède encore mes couleurs, mais je ne pourrais plus faire un tableau. »

« Ce message était incontestablement de la main de M. Story et, chose curieuse, il était tracé en couleurs; chacune des quatre lignes était d'une couleur différente dans l'original. Quoique M. Story se fût adonné spécialement à la sculpture, il possédait en outre des dons remarquables comme peintre, poète et romancier. »

« Le même sculpteur Américain qui avait reçu le précédent message en reçut un autre, signé du nom de Robert G. Ingersoll, en réponse à la remarque qu'il avait faite que Ingersoll était encore vivant. Le colonel Ingersoll lui écrivit :

« Je vis, mais je n'ai pas vu Dieu ; je n'ai pas parcouru des rues pavées d'or ; je ne suis pas entré par des portes garnies de perles ; je n'ai pas senti de soufre ; je n'ai pas souffert du feu ; je ne porte pas de couronne et je suis bien loin d'être mort. J'ai conscience d'une vie qui progresse. »

« Le médium qui reçut ce message n'a pas connu le colonel Ingersoll et n'a jamais vu son écriture ; mais en montrant ce message à un ami du colonel, celui-ci l'a identifié sans le moindre doute. »

« Les exemples d'écriture automatique que j'ai reçus par la main de Mme Piper et qui consistent en plusieurs centaines de pages se présentant comme venant de Kate Field et d'autres amis, n'ont jamais présenté de ressemblance avec l'écriture des personnes dont ils portaient la signature, mais dont ils retraçaient le caractère, souvent avec des preuves incontestables d'identité. J'ajoute que l'écriture ne ressemblait pas davantage à celle de Mme Piper, qui est belle et nette. »

« Cependant dans les trois dernières semaines j'ai reçu de Kate Field, par la main d'une amie, qui n'est pas médium professionnel, des messages qui constituent nettement des *fac simile* de l'écriture de Kate Field. Une autre de mes amies à qui je montrais ces messages et des lettres de Kate Field, fit une comparaison attentive et déclara qu'il y avait, sans aucun doute possible, une ressemblance absolue entre ces divers documents. »

Mort de David Duguid

M. Jas. Robertson annonce dans le *Ligth* la mort de ce célèbre médium, survenue le jeudi 14 mars courant, à l'âge de 75 ans. M. Robertson retrace en phrases émues la vie de Duguid. Il raconte que Duguid commença par produire des aquarelles, puis des peintures à l'huile remarquables, quoiqu'il n'eût jamais cultivé les arts et qu'il ne fût qu'un modeste employé. Bientôt, sa médiumnité se développant, des *peintures directes* furent obtenues en pleine obscurité, tandis que le médium avait les mains attachées et les yeux bandés.

Il écrivit ensuite une œuvre intitulée *Hafed, prince de Perse*, puis parurent des écrits en grec, hébreu et latin, langues qu'il ignorait absolument. Enfin en sa présence se produisirent des photographies, entre autres celle d'un fils de celui qui signe *An old correspondent* dans les co-

lonnes du *Ligth*. Jamais aucun portrait n'avait été fait de cet enfant pendant sa vie.

Il est presque inutile de dire que Duguid, comme tous les médiums, fut violemment attaqué et calomnié. Mais il trouva des défenseurs convaincus chez des hommes de grande autorité, qui ne s'étaient pas contentés de faire une ou deux expériences, mais qui l'avaient suivi et observé pendant de longues années, ou qui, comme M. Robertson, l'auteur de son article nécrologique, l'avait eu à son service pendant très longtemps. Tous se sont plu à constater que Duguid était un homme aussi modeste que désintéressé,et d'une vie irréprochable.

Les deux frères de David Duguid furent également médiums, mais leurs facultés n'atteignirent jamais un degré aussi extraordinaire.

L'Enigme Psychique

Il y a quelque temps, M. Funck, de la maison d'éditions Funck, Wagnalls,a publié une étude intéressante, intitulée le *Denier de la Veuve*, dont nous avons rendu compte dans cette Revue. Aujourd'hui il vient de publier un nouveau volume, intitulé *The Psychic Riddle* (l'Enigme Psychique), d'où le *Light* du 30 mars a extrait le fait suivant de *voix directes*, observé par l'auteur, pendant treize séances.

« Mme French, dit-il, médium particulier, est une dame hautement considérée, âgée de soixante-douze ans, extrêmement faible, atteinte d'une maladie du cœur, qui n'a jamais donné de séances payantes et qui est venue de Rochester à New-York, pour soumettre sans réserve aucune ses facultés médianimiques à l'examen de M. Funk. N'osant pas voyager seule, elle s'était fait accompagner par une amie, Mme Blank. Ces dames acceptèrent toutes les conditions imposées par M. Funk, qui écrit : « C'était pour moi une grande satisfaction d'avoir, pour des épreuves de ce genre, un médium d'une réputation sans tache et une salle où toute espèce de truc était impossible, ainsi que l'introduction de compères. »

« Tout moyen de contrôle proposé par M. Funk ou par l'un des assistants était aussitôt accepté. Dès la première séance on entendit une voix masculine extrêmement puissante. C'était celle d'un contrôle indien qui prenait le nom de Red Jacket. Ses discours ont duré une heure entière. Sa manière de parler, ainsi que celle d'un autre orateur invisible, le Dr Hossak, était sérieuse et donnait aux auditeurs l'impression de se trouver en présence d'intelligences très élevées. On nous affirmait que la voix de Red Jacket se faisait entendre à quatre pieds au dessus de la tête du médium et à environ trois pieds à gauche, tandis qu'il faisait face au demi-cercle formé par les assistants, qui, tous avaient bien la sensation qu'il en était ainsi. Le Dr Funk ajoute qu'à plusieurs reprises on entendit à la fois deux voix, qui différaient de celle de Red Jacket aussi bien que de celle du médium. Les mains du médium étaient tenues par une dame, observatrice très perspicace, et très au courant des trucs em-

ployés par les faux médiums. Les moyens de contrôle auxquels on eut recours démontrèrent que Mme Blank, qui accompagnait le médium, n'était pour rien dans la production des voix et que Mme French ne quittait pas sa place. Plus tard il fut également prouvé que le médium n'eut pas recours à un mégalophone. Pour enlever tout soupçon de ventriloquie, on demanda au médium de parler en même temps que les voix et cela fut constaté nombre de fois. »

« Quoique Mme French eût l'oreille dure, on observa que Red Jacket répondait aux questions et aux remarques, même lorsque elles étaient faites à voix extrêmement basse, et Mme Z... qui tenait les mains du médium déclara qu'elle ne constatait aucune vibration dans ces mains, même lorsque la voix de Red Jacket était la plus puissante et la plus vibrante et que le corps du médium était dans l'immobilité la plus absolue »

« A la troisième séance, Red Jacket parla pendant cinquante-cinq minutes d'une voix qui aurait facilement rempli une salle capable de contenir deux cents personnes, tandis que la voix de Mme French, même quand elle lui donnait le plus grand volume possible, aurait à peine rempli un salon de vingt pieds carrés, comme M. Funk s'en assura lui-même. Après ce long discours de Red Jacket, Mme French ne donna pas le plus petit signe de fatigue et son pouls resta parfaitement calme. »

« A une autre séance le Dr Funk prit place à une petite table, en face du médium,et put entendre sa respiration pendant que les voix se produisaient et à cette distance de deux pieds, à peine, de la face du médium, il put à plusieurs reprises l'entendre nettement parler en même temps que les voix. A un certain moment de la séance une forte voix, qui paraissait éloignée au moins de six à huit pieds du médium, fit entendre une dizaine de fois un rire bruyant, énorme, allant de la basse la plus profonde au trille le plus aigu. Les voix se faisaient entendre tantôt en un point, tantôt dans un autre, selon le désir des assistants, tantôt au plafond, puis sur le parquet, soit à six pieds à droite ou à gauche ou en face du médium. Il y avait entre la voix du médium et les voix médianimiques une telle différence, qu'il eût été aussi facile à un lapin d'imiter la voix d'un mâtin, qu'au médium de produire les éclats de rire ainsi constatés. »

« Madame Blank, l'amie du médium, était maintenue entre deux assistants qui la faisaient causer pendant que les voix se produisaient. »

« Enfin on soumit le médium à une dernière épreuve. Le Dr Funk se procura un liquide coloré, dont le médium s'emplit la bouche. La voix forte de Red Jacket éclata aussitôt et dès qu'il se tut, Mme French rejeta dans un verre le liquide qu'elle avait gardé dans la bouche et il fut constaté qu'aucune partie n'en avait été avalée. »

Nouveaux messages de Hodgson

Hyslop reproduit dans le numéro de mars du *Journal de la S. P. R, américaine* deux nouvelles séries de messages de Hodgson, présentant

cette particularité que, *produits par des médiums différents*, ils se contrôlent réciproquement.

Ainsi Georges Pelham se communique par le Ouija chez un médium non professionnel, occupant une haute situation, et dit qu'il a vu le Dr Hodgson et que celui-ci est plus que jamais disposé à marcher en avant. On demande alors si ses idées sont bien nettes, et la réponse est qu'elles ne le sont pas tout à fait. A une nouvelle question, si ce trouble existe normalement chez lui, ou seulement lorsqu'il s'efforce de communiquer, Georges Pelham répond : « Oh ! Oh ! A l'état normal tout va parfaitement ; mais quand il vient dans cette satanée atmosphère, il est tout perdu. Je me demande combien de temps il mettra pour surmonter cet état. »

Quelques jours plus tard, M. Hyslop se trouvant avec Mme Piper, Hodgson se manifesta, fit allusion au précédent message, décrivit dans quelles conditions Georges Pelham le transmit et ajouta qu'il avait entendu Hypslop l'appeler, mais qu'il n'était plus bien sûr si la réponse qui avait été faite était : « Wery well » ou « All Right ! » Quand on lui rappela que Georges Pelham avait assuré qu'il était plus que jamais ami du progrès, il s'écria : « Oh ! Oui ! je ne me rappelais pas exactement les mots de la réponse, mais j'entendis nettement votre question, mon cher Hyslop ! Je ne veux laisser passer aucune occasion de vous prouver mon identité. Ne croyez pas que je suis endormi. Loin de là ! Je ne comprends pas tout ce qui se passe, mais j'entends mieux que je ne pourrais vous l'expliquer ici. Recueillez ce que je fais actuellement et efforcez-vous de comprendre pourquoi cela est si décousu ! »

Le Dr Hyslop fait remarquer combien ces déclarations confirment tout ce qui a été dit sur l'état de trouble contre lequel les esprits ont tant de peine à lutter, lorsqu'ils descendent dans notre atmosphère.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Odysée Paladinienne.

Sous ce titre, le numéro de mars de *Lucé e Ombra* fait d'abord allusion aux séances de Gênes dont nous avons parlé dans nos précédents numéros, et dit : « L'illustre professeur Morselli exerce maintenant sa dia-

lectique sur les résultats de ces séances et fait un remarquable effort pour essayer de tirer de matériaux encore pauvres et chaotiques quelque conclusion définitive en classifiant, distinguant, s'ingéniant à ramener les phénomènes dans les limites moins hardies et compromettantes du dynamisme psychique. »

« Mais le sujet qu'il a entrepris de traiter est par lui-même si rebelle, qu'il ne s'adapte guère à son nouveau lit de Procuste et attend évidemment d'autres investigateurs plus heureux, plus hardis et peut-être moins pressés de conclure. »

De Gênes, Eusapia se rendit à Turin où elle reçut l'hospitalité du Dr Imoda et se soumit à de nouveaux examens. Quatre séances eurent lieu à l'Université, au laboratoire de clinique psychiâtrique, et furent dirigées par C. Lombroso, aidé des docteurs Imoda et Audenino. La Revue donne les noms des assistants et ajoute que, outre tous les phénomènes ordinaires, il se produisit dans la troisième séance un incident que l'on ne peut passer sous silence. Nous reproduisons intégralement ce récit :

« L'Eusapia voulu alors avoir comme voisin un membre de l'assemblée, vieillard vénérable (C. Lombroso) qu'elle connaît depuis de longues années et qui fit de nombreuses expériences avec elle. Il se pencha vers le cabinet et nous entendîmes un faible bruit de baisers, vif et sec comme du parchemin. *En ce moment la lumière est produite par une lampe électrique rouge placée en dehors, un peu en arrière et à gauche du cabinet, de telle sorte que la partie gauche de la salle est bien éclairée et forme un fond clair contre lequel se détachent les profils du médium et du vénérable professeur.* Le médium appuie sa tête sur l'épaule du contrôleur de droite qui tient ses deux mains, et à un moment le rideau s'agite violemment, il en sort un souffle froid, puis tout à coup une forme humaine, recouverte par le léger tissu du rideau, se dessine sur ce fond clair. Une tête de femme mobile et hésitante, s'avance vers la figure du professeur, agitée comme par les petits tremblements d'une personne âgée ; elle semble s'incliner, le touche, l'embrasse peut-être. Le professeur l'encourage ; elle se retire, revient, paraît ne pas oser, puis faisant effort, s'avance de nouveau résolument contre lui. En ce moment il passe sur nous comme une vague d'émotion irrésistible, et j'éprouve, moi sceptique et négateur endurci de toute espèce de mysticisme, le trouble et l'émotion qui jaillit de cette scène muette. »

Deux autres séances à Turin

En outre des quatre séances ci-dessus, Eusapia en a donné deux chez le comte Verdun, sous la surveillance des trois docteurs Herlitzka, Foa et Aggazzotti, aides du professeur Mosso.

De ces deux séances où ne se sont produits que des phénomènes physiques, ces messieurs, qui les ont racontées longuement dans la *Stampa* de Turin, ont rejeté la première, comme n'ayant pas eu lieu dans des conditions suffisamment satisfaisantes et n'ont retenu de la dernière que qua-

tre phénomènes qui ont laissé des traces matérielles : enregistrement d'une pression sur un appareil enregistreur placé à distance du médium ; mise en pièces d'une table, sans aucun contact matériel ; transport d'une plaque photographique ; impression de doigts sur une autre plaque posée au dessus de la tête du médium.

Un troisième article est consacré à nous faire connaître les conclusions qu'ils croient pouvoir tirer d'une aussi vaste expérience.

Ils démontrent d'abord que tous les phénomènes ont été sincères et reels et ils ajoutent :

« Avant de terminer cette relation, nous voulons indiquer pour quelles raisons ces phénomènes ont trouvé tant d'hostilité et de froideur dans le monde scientifique. »

« Ces raisons sont multiples. Tout cet ensemble de faits, réunis pêle-mêle à d'autres phénomènes variés dus à des anomalies du système nerveux et baptisés du nom de spiritisme, furent monopolisés par des personnes fanatiques, souvent ignorantes, qui prétendaient voir dans ces phénomènes naturels, quoique étranges, la base d'une nouvelle religion. Ces petits conventicules se gardèrent toujours bien de permettre un contrôle exact des phénomènes et, passant les nuits à discourir avec Alexandre le Grand ou Jules César, oublièrent la réalité des phénomènes, en courant derrière leurs fantômes. Naturellement les descriptions incomplètes, provenant de tels cénacles, ne pouvaient attirer les chercheurs vers un examen des faits, qui semblaient plutôt la part de fantaisies maladives que des descriptions de phénomènes réels. »

« En outre, les médiums se prêtèrent difficilement aux recherches scientifiques. La Paladino elle même est rebelle à l'examen scientifique et a en horreur les médecins, par qui elle paraît avoir été traitée très brutalement en autre temps. »

« Une autre cause du faible intérêt provoqué dans le camp scientifique par les phénomènes en question, doit être recherchée dans les hypothèses émises pour les expliquer. L'hypothèse spirite a pour base, d'un côté l'affirmation sortie de la cervelle du médium, qui agirait au moyen d'un esprit, et de l'autre beaucoup de restes ataviques et de terreurs infantiles. Elle cherche donc l'explication des phénomènes médianimiques dans ces mêmes esprits dans lesquels *les sauvages* attribuent l'explication du vent et du tonnerre, phénomènes tout aussi mystérieux pour eux que les phénomènes médianimiques le sont pour nous. »

Voilà certes un exposé aussi exact qu'impartial et tous les chercheurs qui, depuis soixante ans, ont consacré tant de temps et de travail à l'étude de ces faits se trouvent placés par ces messieurs en brillante compagnie. Ce ne sont que des fanatiques, ignorants, d'une mentalité comparable à celle des sauvages ! Mais continuons :

« D'un autre côté l'hypothèse animique, compliquée, pleine d'hypothèses accessoires, telles que le dédoublement du médium, hypothese dans laquelle l'âme sort du corps pour y rentrer, comme l'escargot sort de sa

coquille et y retourne, n'a aucune base dans les faits observés ; elle est en contradiction avec la doctrine de la conservation de l'énergie et en plus n'ouvre aucune voie à la recherche du déterminisme des phénomènes qui nous intéressent. »

« La preuve la plus lumineuse de l'inanité et de l'inutilité de telles hypothèses se trouve dans ce fait, que en cinquante années de soi-disant recherches spirites ou médianiques, l'étude de ces phénomènes n'a pas fait un pas en avant. On a observé quelques faits nouveaux, mais pas un seul rayon de lumière n'est venu en illuminer le déterminisme. »

« L'hypothèse spirite et l'animique ne sont pas contrôlables. Elles n'ont donc pour la science qu'une valeur négative. »

« La doctrine énergétique, telle qu'elle a été formulée par Ostwald, facilite le travail de celui qui veut faire entrer les phénomènes médianiques dans le grand camp des phénomènes naturels... Selon cette hypothèse, que nous appellerons énergétique, les phénomènes médianiques dépendent de la transformation d'énergie accumulée dans le médium: *énergie vitale* ou *énergie psychique*. »

Il doit bien sembler évident à nos lecteurs que le jour où ils voudront être bien renseignés sur le passé du spiritisme, sur la valeur des hommes qui l'ont étudié jusqu'ici, et surtout lorsqu'ils désireront être mis en possession d'une hypothèse aussi nouvelle qu'originale, il leur suffira de s'adresser à notre trio de... . savants docteurs !

Comme nous devons nous sentir heureux que de pareils génies veuillent bien nous éclairer, et comme on leur pardonne volontiers leur profond dédain pour leurs devanciers ! Ainsi, depuis cinquante ans et au-delà, de nombreux personnages que le monde considérait comme des savants, mais que nos trois docteurs déclarent n'être que des fanatiques souvent ignorants, se sont obstinés à nous parler de *forces* psychiques et ont, paraît-il, bavardé avec César et Alexandre, sans faire avancer la science d'un seul pas, sans jeter sur les faits le moindre rayon de lumière !

Heureusement ces Messieurs paraissent et il leur suffit de fixer leur attention sur quatre phénomènes d'une seule et unique séance, pour découvrir que tous les faits observés depuis plus d'un demi-siècle sont dus à la *volonté* du médium, agissant non pas au moyen de *force* psychique, mais d'une *énergie* accumulée, *énergie vitale* ou *énergie psychique*.

On comprend qu'ils aient eu hâte de faire connaître par la parole et par la Presse une aussi énorme découverte. Aussi, tandis que la *Stampa* l'annonçait à l'univers, les personnes les plus qualifiées de Turin et parmi elles le Duc des Abbruzzes, se disputaient les places du Théâtre Carignano et accueillaient les conclusions du docteur Foà par des applaudissements aussi nourris que, jadis, ceux de la haute société d'Alger et de ses hauts fonctionnaires après la scène funambulesque Rouby-Areski.

La revue spéciale *Il Veltro*, dirigée par Tummolo et l'*Adriatico*, grand journal politique de Venise, publient des articles signés Minusculus et E. Carreras, dans lesquels ces penseurs et observateurs avisés font res-

sortir d'une manière frappante l'ignorance, certainement volontaire, du professeur Morselli et des préparateurs du professeur Mosso, ainsi que leurs aveugles préjugés. Ils nous montrent que de tout ce tapage, de ces longs articles de journaux, de ces conférences applaudies par le beau monde, il n'est sorti qu'un ridicule changement de mots, c'est-à-dire rien, moins que le *Ridiculus mus* de la fable.

On ne pourrait guère désirer de démonstration plus éclatante de l'excellence de la ligne de conduite adoptée par les observateurs spirites !

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE

Le Progrès Spirite

publie un excellent article de son rédacteur en chef M. Laurent de Faget, intitulé *Spirite et catholique*. Il fait voir avec beaucoup de précision combien la doctrine spirite diffère de l'enseignement romain. Croire que dans la communion « on mange *positivement* le corps de Jésus » est un non sens. « Et combien cette supposition de « la présence réelle » du Christ dans une hostie que l'on mange deviendrait plus outrageante encore pour le Maître Chrétien si les spirites pouvaient croire que l'admirable humain que fut Jésus fait partie de Dieu même, comme *deuxième personne* de la TRINITÉ divine... Nous n'en finirions pas si nous voulions, soit relever les erreurs scientifiques d'une Eglise qui place son Enfer au centre de la Terre, et ne connaît rien de la multiplicité des mondes habités, soit faire le procès à ses dogmes, quelques-uns ridicules, d'autres monstrueux, hélas ! comme cette éternité des peines, négation de la bonté divine, véritable insulte à la justice de Dieu. L'*infaillibilité du Pape* et l'*Immaculée Conception* sont les deux dernières éclosions de l'esprit sacerdotal ; ce sont les deux derniers défis jetés par l'Eglise autoritaire et ignorante à la claire raison, au naturel bon sens de notre époque. Comment un spirite pourrait-il donc rester attaché à une Eglise où tout est mystère, non sens, absolutisme, colère et haine ? »

Alors que la science nous a fait connaître l'origine des êtres vivants, comment concilier ces enseignements avec ceux de la Bible ? Dire que le récit de la Création est allégorique, c'est une fausse défaite pour sauver

la légende Chaldéenne et Hébraïque,car elle n'explique pas pourquoi Dieu, *sachant d'avance* que l'homme ferait mal,l'a cependant créé et puni ensuite d'une faute que le Tout-Puissant pouvait lui éviter de commettre,puisqu'il n'avait qu'à donner à sa créature la force morale nécessaire. Toutes ces nventions, vraiment puériles,ne sauraient plus être acceptées aujourd'hui par une intelligence un peu évoluée, et c'est faute de s'adapter à la mentalité moderne que l'Eglise catholique, qui ne peut monopoliser le sens du divin, voit son pouvoir décroître tous les jours.

La Vie d'Outre-Tombe

nous tient au courant de la vie intense du mouvement spirite en Belgique. Dans les plus petits centres, des conférences sont organisées et suivies assidûment. De nouveaux orateurs se font connaître, tels que M. Hubeau, professeur de physique, qui est un converti récemment. A Charleroi, comme à Anvers, un cours d'études psychiques est fondé par MM. Van Geebergen et M. G. Fritz. Le cercle s'est acquis une petite bibliothèque des manuels les plus usités. Le but des fondateurs, la première année, a été de former quelques professeurs qui se chargeront des quatre séries de cours pour la session prochaine.

De tous côté, on se prépare pour le prochain Congrès qui aura lieu à Anvers, comme nous l'avons déjà annoncé.

Le Messager

reproduit une conférence faite par Mme d'Espérance à L'*Alliance Spiritualiste* de Londres, sur l'exploration du monde psychique, dont nous extrayons le passage suivant :

« Dans cette exploration du royaume de la Psyché, il nous faut être exempts de préjugés, afin de savoir discerner le vrai de ce qui n'est qu'apparent, constater tout fait qui se présente et établir les rapports qu'il peut avoir avec tout fait qui s'est présenté — ou qui pourrait se présenter — à lui.Mais cette absence de préjugés n'est pas la seule condition requise. Il faut aussi savoir prendre une détermination et n'avoir aucun autre but que celui de parvenir à la vérité, *que cette vérité nous plaise ou non*. Il faut nous armer d'assez de courage pour rester inébranlables, lors même que notre plus cher idéal courrait le danger d'être réduit à néant. Les preuves qui nous paraîtront contradictoires, ne doivent ni nous abattre ni nous détourner de notre tâche. Il nous faut aussi apporter la plus grande patience à recueillir tranquillement les faits et à les classer méthodiquement. Nous aurons besoin d'une énergique persévérance lorsque quelque circonstance viendra dérouter nos théories, pour compulser de nouveau nos documents et étudier d'autres combinaisons. Ce sont là des qualités nécessaires dans l'étude d'un sujet quelconque, mais *absolument indispensables* dans la question qui nous occupe, car elles seront constamment

appelées à nous venir en aide. Aussi longtemps qu'un candidat à ce genre d'exploration ne possèdera pas toutes ces aptitudes, il fera mieux de ne pas sortir des chemins battus.»

Revue du Spiritualisme Moderne

M. Paul Heidet rapporte dans cette publication, toujours intéressante et bien rédigée, un cas curieux d'intervention post-mortem. Une jeune femme disait à son mari que si elle venait à mourir, elle ne voudrait pas qu'il se remariât, sans cela elle souhaitait que tout ce qu'elle possédait fût brûlé. Elle mourut subitement le lendemain du jour où elle avait dit cela. Plus tard, le veuf ayant pensé à se créer un nouveau foyer, des fiançailles eurent lieu, une correspondance fut échangée, et il ne restait plus qu'à fixer le jour du mariage.

Les choses en étaient là quand le village fut mis en émoi par un incendie, qui s'était déclaré chez le jeune homme, revenu précisément la veille de Boulogne. Tout ce qui lui venait de sa femme fut entièrement consumé, et les lettres échangées par le veuf avec sa nouvelle fiancée, ainsi qu'un portrait, furent épargnés par le feu, bien que ces objets aient été placés dans une pile de linge provenant de la morte. Cette pile de linge *fut entièrement consumée* à l'exception des lettres et du portrait qui furent respectés. La menace faite par la première épouse s'était donc réalisée.

Souscription pour l'œuvre des Conférences

M. Asclept. . . . . 5 francs.

Toutes les sommes reçues sont versées entre les mains du trésorier du Comité de propagande.

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il recevra le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à cinq heures, 40, Boulevard Exelmans, au Bureau de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON

PUBLICATIONS PERIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 57, faubourg St-Martin, Paris — Mensuelle—5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 61, rue de l'Avenir les Lilas (Seine) 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 23, rue Poussin. Paris-Aut. France 7 fr. Etranger, 8 fr.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10fr. Etr. 12fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, 265, à Mont-sur-Marchienne, Belgique 2 francs par an ; Etanger, 3 fr.

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Revue d'Etudes Psychiques, 6, rue Saulnier, Paris. France et Etranger, 8 fr.

Bulletin de la Société d'Etudes Pyschiques de Marseille, 41, rue de Rome. Prix 6 fr. par an.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an. Etranger: 6 fr. Chez M. Thomas, 25, rue du Faubourg Saint-Jean, à Nancy.

JOURNAUX PUBLIES A L'ETRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incomotrézo 19, Madrid, 3 fr. en Espagne.

Luce et Ombra, Milan. — Prix 5 fr. ; Etr nger, 6 francs. 18, Via Cappucini.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^r Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^t, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2ª, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

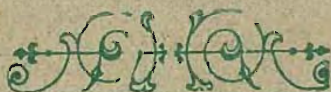
The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Het Tœkomstig Leven — De Bilt près Utrecht, Hollande.—Prix 3 florins par an.

N° 12. — 13ᵉ ANNÉE   Prix du Numéro : 1 franc   JUIN 1907

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme



SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

40, Boulevard Exelmans, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnement **10 fr.** *par an en France.* — *Étranger* : **12 fr.**

RECHERCHES SUR LA MEDIUMNITE

par Gabriel **DELANNE**

Prix . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIERES

De l'Identité des Esprits

On sait avec quelle passion le spiritisme contemporain fut attaqué, dès son origine, par la presque unanimité des gens instruits dans tous les pays. Ce fut un *tolle* général de la part des savants ou des ignorants, des philosophes et des prêtres de toutes les religions. Jamais phénomène ne suscita tant de railleries acerbes ou de colères furieuses. Quel fut le résultat de toutes ces indignations ? Aujourd'hui il compte plusieurs millions d'adeptes dans le monde entier, il n'est pas une contrée du monde civilisé qui n'ait ses journaux et des cercles parfaitement organisés et graduellement, mais d'une manière irrésistible, il s'impose à l'attention des corps savants. Croit-on sérieusement que de semblables résultats auraient été obtenus, si cette science ne reposait pas sur des bases indestructibles ?

Depuis un demi-siècle, d'innombrables intelligences ont commencé l'étude des faits avec l'idée préconçue qu'ils arriveraient vite à découvrir la supercherie des médiums et, chose remarquable, malgré des fraudes avérées, fréquentes, incontestables, c'est par millions que se comptent les convertis, car, malgré tout, le nombre des faits authentiques est si formidable que le sceptique de bonne foi, qui expérimente avec persévérance, finit par acquérir des preuves absolues de la communication possible entre les intelligences désincarnés et celles qui sont encore sur la terre.

Sans aucun doute, la science spirite est difficile à pratiquer. A tout moment, suivant le genre des manifestations, on se heurte à des difficultés imprévues qui ne tiennent pas seulement aux charlatans qui abusent de la crédulité des naïfs, mais aussi à la nature complexe des phénomènes dans lesquels interviennent des facteurs humains, peu connus encore du grand public, tels que la mémoire latente, l'auto-suggestion, la clairvoyance, la transmission de pensée, la télépathie de vivants éloignés, etc.

Il faut avouer aussi que nous connaissons encore très peu les conditions dans lesquelles les manifestations réelles sont possibles. L'état physiologique du médium est loin d'être indifférent puisque la maladie entrave, et supprime parfois complètement, la médiumnité. Même lorsque l'intermédiaire humain est bien portant, il est à

peu près certain que les lois physico-chimiques du milieu ambiant jouent un rôle favorable ou néfaste dans ces phénomènes délicats. Il est des sujets, comme Eusapia, qui redoutent l'influence de la lumière pendant certains états de la trance, alors qu'un peu avant, par exemple, ils obtenaient la lévitation de la table en pleine lumière. Dans d'autres circonstances, c'est l'humidité de l'atmosphère, ou des vents violents qui empêchent les manifestations. Sur tous ces points, nous n'avons encore que des indications vagues et nous procédons par tâtonnements, jusqu'au moment où l'on aura fait une étude systématique de tous les faits. Nous ne sortirons de l'empirisme que le jour où l'on abordera scientifiquement la recherche du déterminisme physique de ces faits, si importants pour l'avenir de l'humanité.

Cependant, que l'on ne s'y trompe pas, jamais on n'arrivera à obtenir à volonté, et d'une manière certaine, des communications avec un Esprit déterminé, car on se heurte là à des difficultés qui peuvent être tout à fait insurmontables. L'expérience indique que l'on se trouve en présence d'intelligences *libres* qui peuvent ou non répondre à notre appel, et c'est une illusion de s'imaginer, comme le croient naïvement certains occultistes, que l'on peut obliger par des conjurations ou des cérémonies, un Esprit à se rendre à notre appel, si cela ne lui convient pas. Mais ce n'est pas seulement la volonté du désincarné qui peut s'opposer à la communication, c'est aussi la situation dans laquelle il se trouve.

Nous savons par le témoignage unanime des spirites de toutes les parties du monde, que la séparation entre le corps et l'esprit amène pour l'âme une période de trouble, qui peut se prolonger assez longtemps après la rentrée de l'esprit dans l'espace. (1) C'est une sorte de léthargie spirituelle, entrecoupée de rêves, pendant laquelle l'être désincarné ne se rend pas compte de sa situation. Beaucoup s'imaginent vivre encore de la vie corporelle ; d'autres sont si troublés qu'on ne peut en tirer que des phrases incohérentes. C'est pendant cette période que la mémoire subit ces éclipses momentanées, qui semblent inexplicables à ceux qui s'imaginent que l'âme, aussitôt

---

(1) Voir les rapports du professeur Hyslop, au sujet des manifestations de Georges Pelham et, tout dernièrement, les communications de feu le Dr Hodgson, qui signale cette difficulté, qu'il a lui même éprouvée.

dans l'espace, doit recouvrer immédiatement l'usage des ses facultés. La mort amène, presque toujours, une sorte de torpeur, produite par l'ébranlement psychique intense qui résulte de la séparation définitive entre le périsprit et le corps. Il est clair qu'un esprit dans cet état ne se manifestera pas facilement, même si il est aidé par d'autres esprits, et il faudra attendre qu'il reconquière sa lucidité pour en obtenir des renseignements. Une autre catégorie est celle des Esprits souffrants, qui *voudraient* se communiquer à nous, mais qui ne le peuvent pas, en raison même de l'état physique de leur périsprit. Ici, l'analogie vient confirmer les enseignements des Esprits au sujet des lois qui président aux rapports entre l'humanité terrestre et l'humanité posthume.

Il est évident que, dans les évocations, c'est la pensée des humains qui va chercher l'esprit dans l'espace, comme sur la terre, c'est la pensée qui s'agit dans les phénomènes de la télépathie entre l'agent et le percipient, en dehors de toute intervention sensorielle. Mais de même qu'ici-bas il faut un *rapport* pour que la télépathie soit possible, de même il faut qu'il existe entre le médium et l'esprit *un rapport* pour que ce dernier puisse faire percevoir sa pensée par le médium. Ne voyons-nous pas un sujet *magnétisé* rester insensible à toutes les actions physiques ou mentales qui sont exercées sur lui par d'autres personnes que son magnétiseur ? On comprend donc, par ce simple rapprochement, qu'un médium, si sensible qu'on veuille l'imaginer, ne *pourra pas* entrer en relations avec un Esprit quelconque, alors même que celui-ci serait là et aurait le plus grand désir de se manifester. Il est vrai que, fort souvent, un autre Esprit joue dans ce cas le rôle d'intermédiaire.

Pendant longtemps Phinuit, le guide de Madame Piper, a servi de truchement entre les Esprits et les personnes qui venaient consulter le célèbre médium de Boston. Mais il paraît qu'il n'avait pas le pouvoir ou l'expérience nécessaire pour utiliser convenablement l'instrument délicat qu'il devait manier, car il existait des lacunes et des confusions dans les manifestations, et Mme Piper se réveillait très fatiguée. Aujourd'hui, d'autres intelligences invisibles, celles qui assistaient Stanton Moses, ont pris le « contrôle » du médium et depuis ce moment, les communications sont devenues plus claires, plus rapides, et sont plus satisfaisantes à tous les points de vue.

Ces quelques remarques générales montrent déjà combien il serait illusoire de vouloir obtenir à jour fixe une communication avec un esprit déterminé, surtout si celui-ci ne s'est jamais manifesté. Il faut qu'il *sache* comment on s'y prend pour agir sur le médium, et c'est un apprentissage qui demande du temps et de la patience, puisqu'un savant comme Hodgson, éprouve lui-même de grandes difficultés, si nous en croyons le professeur Hyslop.

Nous savons aussi que bien d'autres causes empêchent les évocations de réussir. La vie de l'espace, comme la nôtre, a ses occupations, et il est ridicule de supposer que les invisibles attendent patiemment notre bon plaisir pour entrer en communication avec nous. Je ne m'attarderai pas, à signaler l'absurdité qu'il y aurait à s'imaginer que les grands hommes qui ont vécu ici-bas sont aux ordres de quelques désœuvrés qui voudraient s'entretenir avec eux. Quelle orgueilleuse sottise pour un individu qui n'aurait peut-être jamais été reçu ici-bas par un Pasteur, un Berthelot ou un Victor Hugo, de croire que ces génies vont perdre leur temps avec lui ! Non, si l'on veut faire du Spiritisme sérieux et n'être pas la dupe de grossiers farceurs, qui ne manquent pas plus, hélas ! dans l'au-delà qu'ici-bas, puisque ce sont les mêmes qui y retournent, il faut n'appeler que des parents ou des amis que l'on a connus, car, alors, on peut les interroger à loisir et obtenir des preuves d'identité, si les conditions favorables à leurs manifestations sont remplies.

Mais comment arrivera-t on à être sûr que ce sont bien les êtres appelés qui se communiquent ? C'est là une étude des plus intéressantes, et je me propose de discuter sommairement quelques-unes des objections que l'on a faites au sujet de l'identité des Esprits.

La question qui prime toutes les autres c'est, d'abord, de s'assurer que l'on a affaire à un véritable médium, sans quoi on perdrait un temps précieux et l'on se trouverait en présence de communications sans valeur. Aussi bien pour la typtologie que pour l'écriture mécanique, de fort bonne foi, certains sujets s'imaginent n'être pour rien dans les mouvements du meuble ou dans l'écrit que leur main trace, sans qu'ils aient conscience du contenu de ce message et, cependant, toute la partie intellectuelle n'émane que d'eux-mêmes. Pour la table, il est facile de s'assurer que ses mouvements ne sont pas dus à des pressions involontaires, en priant le médium

de ne poser que l'extrémité des doigts sur la surface du plateau, en se tenant écarté des pieds de la table. Si le mouvement continue et que les soulèvements s'opèrent *sous les doigts* de l'opérateur, il y a certainement médiumnité. Pour les coups frappés, mêmes précautions, car l'inégale pression des doigts de la main, allongée et pressant le bois, produit des craquements dans les articulations qui, se répercutant dans la table, simulent les *raps*, avec une grande perfection. Si l'on se sert d'un alphabet imprimé sur les lettres duquel on promène successivement un crayon, il est toujours bon de le soustraire à la vue du médium. Si c'est par l'écriture que l'on procède, dans le cas de médiumnité mécanique, il est utile pendant que la main écrit de faire lire un livre par le médium, et si cette lecture n'interrompt pas le mécanisme graphique, on est certain au moins de l'automatisme, ce qui est précieux.

Il faut ensuite demander à l'intelligence qui agit de donner des preuves de son indépendance du médium, soit en faisant preuve de clairvoyance, relativement à des mots d'un livre dont on désigne la page et la ligne au hasard, sans que personne parmi les assistants ne puisse les voir, soit en désignant l'emplacement de certains objets dans d'autres pièces, ou la présence de personnes qu'on ignore, ou enfin en révélant un fait quelconque tout à fait inconnu de tous. Si ces résultats, ou d'autres analogues sont obtenus, on peut interroger la personnalité qui se manifeste sur son origine, lui demander qui elle est, si elle a vécu sur la terre, à quelle époque, dans quel pays, quel nom elle avait, quel a été son genre de mort, si elle a laissé de la famille, etc., etc. Si tous ces faits, ou même quelques-uns seulement, sont reconnus exacts, il faut bien admettre d'abord, que l'on se trouve en face d'une intelligence, et qu'elle est étrangère à celle des assistants, à la condition que l'on soit certain, d'autre part, de la parfaite honnêteté du médium. Lorsqu'on opère en famille, dans le seul but de s'instruire, ou entre amis qui comprennent la gravité de ces recherches, on a toute sécurité et les résultats obtenus ainsi sont déjà bien curieux.

Mais ne pourrait-on pas imaginer que c'est la subconscience du médium qui a pu, par clairvoyance, prendre connaissance des faits précités et, agissant automatiquement, donner ce message comme venant directement d'un être de l'au-delà ? C'est une objection qui a été souvent faite, mais aucune démonstration n'a jamais été don-

née qu'un pareil résultat fût possible. On peut certainement, avec un sujet sensible, lui donner la suggestion, à son réveil, d'écrire automatiquement une lettre au président de la république, par exemple, ou une soi-disant communication de Jules César qu'il écrira et signera sans en conserver le souvenir quand il a fini. L'écriture se produit bien mécaniquement, mais jamais, dans ces conditions, le sujet ne révèlera de choses qu'il ignore et qui sont cependant exactes. Mais, dira-t-on, vous savez bien que la double vue est aussi une réalité et qu'elle peut-être utilisée par le sujet. Sans doute, mais *jamais* elle ne s'exerce sans un rapport établi au préalable, directement ou par un intermédiaire, avec la personne qui est décrite au moyen de la clairvoyance.

Il ne faut pas oublier non plus que la clairvoyance, à l'état de veille, *n'est jamais inconsciente*. Si une partie du médium acquérait des connaissances par des voies anormales, il le saurait, il en aurait connaissance, puisqu'il n'est pas endormi : dans ces conditions, c'est faire un rapprochement tout a fait inexact, comparer des choses qui n'ont rien de commun, que de vouloir expliquer la révélation de faits inconnus par la faculté de clairvoyance, quand le médium n'a jamais possédé cette faculté et que les conditions nécessaires à son exercice ne sont pas réunies.

On pourrait imaginer que c'est pendant la nuit que l'esprit du médium se dégage de son corps et qu'il se renseigne, mais que le souvenir de cette excursion psychique s'est perdu au réveil, et qu'il extériorise par l'écriture automatique ces connaissances acquises subliminalement. Cette opération aurait quelque analogie avec celle par laquelle un souvenir latent revient au jour, spontanément, par le mécanisme de l'écriture. Mais, ici encore, il faut une raison pour que la clairvoyance se produise ; il est nécessaire qu'un lien existe entre le voyant et la personne décrite, ce qui n'existe pas dans notre hypothèse.

On a lu, dans les derniers numéros, les cas remarquables rapportés à la Société psychique de Nancy par un observateur sérieux; ce ne sont pas les seuls. M. le docteur Dusart en a publié un grand nombre, qu'il a contrôlés lui-même, dans des conditions qui ne laissent rien à désirer. Stainton Moses a fait connaître aussi des faits authentiques, sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir, de sorte que l'on ne peut pas alléguer maintenant que ces phénomènes

n'existent pas. Ils embarrassent fortement les matérialistes, ou simplement les sceptiques, qui se gardent bien d'en parler lorsqu'ils discutent le spiritisme, ou s'ils font une allusion discrète à ce genre de manifestations, c'est pour déclarer qu'ils n'ont jamais été observés *scientifiquement*, ce qui les dispense de s'y arrêter. C'est là une mauvaise raison, car il n'y a aucun procédé plus scientifique pour vérifier la réalité des noms que de s'adresser aux mairies où est inscrit l'état civil du décédé, ou d'interroger sa famille. Or ceci a été fait ; et l'on ne voit pas bien ce qu'on pourrait exiger de plus. Est-ce que par le mot « scientifique » on voudrait dire qu'aucun savant n'a fait cette enquête ? Ce serait une erreur, car le Dr Richard Hodgson, le professeur Hyslop et F. W. H. Myers ont passé beaucoup de temps à de semblables vérifications, notamment pour des faits cités par l'esprit de Georges Pelham, par le père décédé de M. Hyslop, et pour certaines communications de Stainton Moses. On le voit, le prétexte invoqué n'est qu'une défaite, car les phénomènes prouvent avec une grande force l'existence d'une intelligence étrangère aux assistants, ce qui est déjà du plus haut intérêt.

Une autre catégorie d'adversaires, principalement les écrivains religieux, admettent assez facilement que, dans ces circonstances, il devient difficile de nier que ce soient des êtres de l'au-delà qui interviennent ; mais ils font les plus expresses réserves sur la nature de ces intelligences, et ils prétendent 1° que certains êtres de l'au-delà ne sont pas des âmes d'hommes ayant vécu sur la terre ; et 2° que même si l'on suppose que ce sont des esprits désincarnés, rien ne peut prouver qu'ils sont bien les individus dont ils donnent le nom. Nous voici revenus à la question d'identité dans son cas le plus général, et il faut étudier de près les raisons qui sont alléguées.

Dans toute recherche sérieuse, il faut, suivant un principe de logique élémentaire, ne pas vouloir expliquer ce que l'on ignore par ce que l'on ne connaît pas, et ne pas multiplier les causes sans nécessité. Or la supposition que le monde de l'erraticité serait habité par des êtres supra-humains, anges ou démons, est justement une hypothèse invérifiable absolument, surnaturelle, qui ne peut être soutenue que par des arguments théologiques, lesquels reposant sur la foi, se classent d'eux-mêmes en dehors de toute discussion scientifique. L'imagination des peuples anciens a peuplé l'air, l'eau, la terre, le feu, l'espace d'innombrables êtres que jamais l'expérience

spirite ne nous a fait connaître, ce qui me dispense de m'arrêter plus longtemps sur ce point. Au contraire, l'hypothèse que ce sont des âmes humaines désincarnées qui se communiquent s'accorde : 1° avec les faits, puisque dans le monde entier les communiquants affirment avoir vécu ici-bas, et 2° avec l'observation, qui montre par l'étude des communications que l'intelligence qui se révèle a toutes les caractéristiques psychologiques de l'esprit humain, ce qui légitime l'induction que nous sommes en présence d'âmes terrestres ayant survécu à la mort. Mais ce n'est seulement une nécessité logique que ces êtres aient habité notre terre, ils indiquent à quel endroit, quelle profession ils exerçaient, quel a été leur genre de mort, etc., etc. Or, si ceci est vrai, ces intelligences ont des connaissances terrestres incontestables, ils sont bien nos semblables, et nous avons le droit de les considérer comme faisant partie de la grande famille humaine.

Qui nous prouvera que ces interlocuteurs invisibles disent la vérité ? On a souvent constaté qu'il existe dans l'au-delà des esprits menteurs qui mystifient les candides médiums, et quel degré de confiance devons-nous accorder même à ceux qui donnent des renseignements exacts ? Il me semble que la réponse est bien simple. De même qu'ici-bas nous accordons notre confiance à ceux dont nous avons été à même de juger la véracité, de même nous pourrons croire que l'être qui se communique est bien celui qu'il prétend être, lorsque nous nous serons assurés que ses assertions sont exactes. Mais qui nous assure qu'il n'a pas pu se procurer des renseignements véridiques pour adopter une personnalité qui ne lui appartient pas ? Je répondrai qu'assurément la chose n'est pas impossible, mais qu'il faut indiquer quelle serait la raison d'une aussi insipide mascarade ? Quel intérêt un esprit, qui ne serait pas celui dont il prend le nom, aurait-il à masquer son identité en se disant Durand ou Dupont, ou tout autre personnage aussi peu intéressant ? Il ne demande rien, il n'exige de nous aucune pratique quelconque ; il ne nous impose aucune croyance, il se contente de répondre à des questions qu'on lui pose. Croire que toujours et partout ce sont des menteurs qui se communiquent, c'est tomber dans une contradiction évidente, en imaginant que l'au-delà ne serait rempli que d'êtres bas et dégradés moralement, ce qui ne saurait être, si ce

sont des esprits humains,car il existe encore ici-bas, heureusement, quelques hommes véridiques.

GABRIEL DELANNE.

(*A suivre*)

Le nouveau livre de Camille Flammarion

LES FORCES NATURELLES INCONNUES

Un livre nouveau de M.Flammarion est toujours un événement, cela rappelle d'anciens enthousiasmes ; ah les bons souvenirs des lectures anciennes, éveillant notre âme et stimulant son vol vers les espaces infinis ! L'auteur a rendu la vie à des âmes mortes, il leur a fait aimer le Ciel ; je ne connais pas de plus belle vocation.

Pourquoi faut-il que cette lecture nouvelle ne laisse qu'un certain froid dans l'âme, qui n'y trouve qu'une sensation de déjà connu, de déjà lu.

L'ouvrage débute par une précaution oratoire : — Les Spirites crédules dit M. Flammarion, vont me lapider une deuxième fois, en déclarant que je suis vendu à l'Institut.... et que je n'ose pas conclure.

Nous reconnaissons à l'auteur le droit de ne pas conclure, mais nous nous refusons à admettre que sa puissance d'induction n'ait pas pu s'élever plus haut. Il n'avait pas tant de scrupules dans les magnifiques envolées de *Lumen* et *d'Uranie*, lorsqu'une simple conception imaginaire lui suffisait pour nous montrer que, pour changer notre notion du temps, il n'y a qu'à nous doter d'une faculté de translation dans l'espace et que nous pourrions, à notre choix, vivre l'heure présente, passée ou future.

L'invraisemblance résulte de notre ignorance, et si des faits se présentaient à nous, attestant l'existence d'êtres planétaires doués des facultés attribuées aux personnages de *Lumen*, eh bien l'imaginaire deviendrait ici le réel et il faudrait se rallier à l'hypothèse du roman qui n'a rien d'antiscientifique.

C'est le cas du Spiritisme qui sans heurter aucune notion scienti-

fique, religieuse ni philosophique, fournit la conception la plus vraisemblable d'une série de faits définitivement prouvés.

Les autres hypothèses sont inconsistantes ; elles n'expliquent rien, et elles offrent ce caractère suspect d'avoir été inspirées par le parti pris avoué de se soustraire à l'interprétation des esprits.

Je ne connais pas la cause des phénomènes, dit Flammarion ; tout ce que je désire est d'arriver à dire : — Vous n'en savez rien. — Ni moi non plus. — Ce qui ne l'empêche pas, d'ailleurs, d'affirmer que la cause est en nous, en généralisant son propre cas. M. Flammarion, par exemple, possède la faculté d'écrire inconsciemment le mot auquel il pense, donc la cause est là ; il nous dit d'essayer de penser un mot et que notre main l'écrira toute seule ; c'est une expérience qui ne réussit guère à personne, mais que l'auteur, paraît-il, peut faire sur lui-même. Cela n'entraîne point notre conviction, parce que : 1° les écrivains automatiques ne pensent pas les choses qu'ils écrivent — 2° Des entités autonomes se manifestent ainsi et donnent quelquefois des preuves de leur identité.

Ainsi Stainton Moses écrivait tout le contraire de ce qu'il pensait ; il s'appliquait à une lecture étrangère pendant que sa main marchait, et il recevait ainsi des preuves d'identité. Il est un cas authentiqué par Myers, c'est celui de Blanche Abercrombie (1). — Il s'agit là d'une personne connue, dont le nom ne peut être divulgué. — Il y a vingt-six ans, écrit Myers, que cette dame mourut un Dimanche après-midi dans une maison de campagne située à 200 milles de Londres environ. Sa mort, qui était comme un événement public, fut télégraphiée à Londres et parut dans le *Times* du lundi. Il s'en suit que le Dimanche soir personne à Londres ne connaissait la nouvelle, sauf la presse, et peut-être quelques parents proches. Ce soir là, vers minuit, une communication venant d'elle parvint à M. Moses, dans son domicile isolé au nord de Londres. Quelques jours plus tard l'identité fut corroborée par quelques lignes affirmant venir d'elle, et semblant effectivement de sa main. Il n'y a aucune raison de supposer que M. Moses ait

(1) *Proceedings* S.P.R. vol XI p. 96 et suivantes, ou *Human Personality*. — vol. II. p. 231. —

jamais vu de son écriture. Une seule fois il avait rencontré cette dame, dans une séance au cours de laquelle il avait été froissé de l'incrédulité de son mari, qui s'affirmait brutalement contre les phénomènes de cette sorte. Au reçu du message, M. Moses n'en fit part à personne ; il colla simplement les pages du manuscrit, mettant en note, à l'extérieur : — Affaires privées.

Lorsque le livre tomba entre mes mains, continue Myers, il était encore collé ; cependant M. Speer était averti de la communication. Suivant les intentions des exécuteurs testamentaires, j'ouvris ces pages et fus bien étonné en trouvant une courte lettre qui, bien que ne contenant pas de faits précis, était tout à fait caractéristique de la Blanche A. que j'avais connue. Mais, quoique j'aie reçu, de son vivant, quelques-unes de ses lettres, je n'avais pas souvenir de son écriture. Il se trouva que je connaissais un de ses fils assez bien pour pouvoir solliciter son aide, — aide qui, je dois le dire, eut été certainement refusée à un étranger. — Il m'envoya une lettre de comparaison ; la ressemblance sautait aux yeux, sauf que le A majuscule de son nom était formé, dans la lettre, tout autrement que celui qui figurait dans l'écrit automatique. Le fils me permit alors de compulser une série de lettres dont les dernières approchaient la date du décès. Il apparut aussitôt que, durant la dernière année de sa vie, elle s'était mise à écrire les A, comme le faisait son mari, et dans la forme reproduite par l'écriture automatique.

Il est imprudent d'affirmer, devant de pareils exemples, que la cause des phénomènes est en nous. L'intervention de B.A. est la seule explication satisfaisante, les autres étant notoirement insuffisantes. M. Flammarion, éliminant ces cas complexes, affirme — page 72 — que nous n'écrivons jamais que ce que nous savons.

Il ne va pas davantage au fond des choses à propos d'Eusapia. Ainsi on a obtenu le moule d'un visage dans des conditions de contrôle absolues, et il ose écrire : — Le plus simple est de supposer que l'Italienne a enfoncé sa figure dans le mastic. Il est vrai qu'il souligne l'invraisemblance de cette supposition, néanmoins il ajoute : — Cependant ce fait est tellement extraordinaire qu'un doute nous reste parce que le médium s'est levé à peu près au moment critique.

J'en fais mes excuses à M. Flammarion, mais son plus simple est absurde ; en enfonçant sa figure dans du mastic on ne produit pas un moule, attendu que les parties molles du visage seraient déformées ; les lèvres, notamment, seraient écrasées contre les dents et le nez fortement tordu ou épaté. Qu'on examine le parfait relief des lèvres dans ce moulage de Montfort-l'Amaury. (*Dans ce volume p. 104*).

Pourquoi soulever des hypothèses qui n'ont aucune vraisemblance ? Pourquoi accumuler des exemples de faits douteux autour de faits incontestables qui, seuls, nous intéressent ? Il est nécessaire, au contraire, que le terrain soit déblayé, pour qu'on sache que les seuls faits subsistants sont déja très suffisants à rendre ridicules tant d'hypothèses rebattues.

Et que d'anthropomorphismes dans les objections. — Les communications n'ont pas fait avancer la Science d'un pas ! — mais, savons nous si, dans l'au-delà, quelque chose subsiste de la science telle que nous l'entendons ? Ne déplaçons pas la question, son intérêt consiste à savoir si une plage inaccessible est actuellement habitée. Cette simple constatation n'enrichirait pas les mathématiques, mais elle condamnerait certaine conception scientifique, et je crois bien que, sans les communications spirites, l'organe invisible d'Eusapia, prouvant l'existence d'une physiologie périspritale, non seulement serait encore contesté, mais ne serait pas même entré dans la période d'examen. Les communications Spirites auront donc fait avancer la Science quand des hommes, de la trempe de M. Flammarion, auront daigné en tirer les conclusions qu'elles comportent.

Les communications vous fournissent la matière première, le Spiritisme propose et la science dispose ; tant que celle ci nous tiendra pour des charlatans, elle ne dispose pas, elle indispose. Lorsque cela ira mieux, elle reconnaîtra l'existence d'un corps astral, et ce sera un progrès dont elle sera redevable au Spiritisme.

En attendant, nous piétinons, parceque ce sont toujours les mêmes redites, toujours les mêmes postulats, toujours le rejet des témoignages sous prétexte d'expérimentation personnelle. Si Eusapia a besoin d'un complice elle en a toujours eu besoin et il y aurait vingt ans qu'elle échapperait à tous les contrôles imaginables, ce n'est pas sérieux ; chaque lecteur serait en droit de réclamer, pour son

propre compte, l'expérience personnelle, et le problème serait sans issue.

Il y a des témoignages certains, il y a des faits définitifs ; c'est éterniser la question que de répéter, à leur propos, des hypothèses inconsistantes, et des mots vides de sens. L'ouvrage de M Flammarion serait plus lumineux si l'on supprimait quatre cents pages qui obscurcissent, sous des réticences sans nombre, des faits qui, du reste, sont très consciencieusement affirmés. Mais vis-à-vis des sceptiques et des imbéciles, qui se contentent de sourire et de cligner de l'œil, nous estimons qu'une autre attitude est nécessaire.

Il n'est plus temps de dire : — On n'a pas prouvé que l'intelligence qui agit soit autre que celle du médium. Mais c'est à vous de prouver que l'intelligence du médium pourrait produire de tels effets ; que sa volonté pourrait dicter des choses ignorées ; que sa sensibilité pourrait percevoir plusieurs jours après le décès l'image d'une personne qu'elle n'a pas connue. Dire qu'on n'a pas prouvé l'action de l'agent extérieur, c'est affirmer implicitement que les facultés du médium peuvent aller jusque-là. C'est à vous d'en faire la preuve.

Actions du système nerveux, actions fluidiques, forces extériorisées.... etc. sont autant d'hypothèses impuissantes à expliquer le côté intellectuel des phénomènes physiques. Quant à la subconscience c'est un être iréel, une conscience inconnue de la conscience, lisant dans les pensées d'autrui, franchissant les distances, créant des images visuelles et auditives, actionnant les systèmes nerveux, synthétisant des données puisées à toutes les sources, et s'en servant pour nous tromper, en jouant le rôle et simulant la personnalité des disparus. Cette parcelle du *moi*, que le moi ne connaît pas, et qui connaîtrait tout, serait bien près de prouver ce qu'on veut lui faire nier : Une telle subconscience serait bien capable de m'offrir l'hospitalité dans une autre vie.

Il est grand temps de dégager les faits de toutes ces fantaisies inadéquates. Les dissertations sur la fraude et les exemples négatifs ne font plus qu'alourdir les débats. Ce qu'il faut conclure c'est que la conscience existe, en dehors de nous, et que des connaissances se manifestent, qui ne sont pas en nous. — Les faits probants sont rares ! Je le veux bien. Mais c'est de ceux-là seuls

que j'attends quelque éclaircissement. Vous me noyez sous le nombre des expériences banales, dans quel but ?

Quand j'ai vu qu'un mouvement de table était irrécusable, j'ai noté ce fait acquis. Quand j'ai eu la certitude que la force dépasse parfois la force musculaire des assistants, j'ai noté ce fait acquis. A quoi me sert votre tant pour cent de fraudes, est-ce que la statistique à quelque chose à voir ici ? Ce n'est qu'exceptionnellement qu'une intelligence supérieure se manifestera dans cette force constatée ; qu'elle le soit une seule fois, cela suffit pour que je note ce fait acquis. La-dessus je médite, et j'en tire les conclusions nécessaires.

J'ai vu plus d'une fois, dit Flammarion, une table devenir si lourde qu'il était absolument impossible à deux hommes de la détacher du parquet.... etc. p.552. Qui augmente cette force ? Nous n'en savons rien, et ce n'est pas cela qui implique l'action des esprits, mais il est des cas où un esprit étranger s'est manifesté dans cette force.

Et que dire de la lévitation du sujet lui-même. Dire que cela sort de la mentalité du médium, c'est parler pour ne rien dire.

Et les actions plus complexes ? Accordéons, mandolines actionnés par des mains invisibles, est-ce la physiopathologie qui expliquera jamais cela ?

Des mains et des têtes apparaissent, Flammarion est suffisamment affirmatif quant à cela. Eusapia produit une tête de jeune fille et un homme barbu ; si donc l'organe occulte du médium se projette hors de son corps, la modification plastique est attribuable à une intelligence ; — Celle du médium, dites-vous ! mais on n'a jamais prouvé que le médium puisse opérer ce miracle de création ! Nous voyons cependant que cette supposition fantastique est admise très facilement par M. Flammarion qui nous dit page 561 : L'hypothèse du dédoublement psychique du médium est la plus simple. — Oh combien ! !

D'abord ce dédoublement psychique est suivi d'un dédoublement matériel, ce qui me paraît très compliqué. Mais l'*extraordinaire* n'est pas une objection pour un fait constaté. L'objection, c'est que cette création, à l'insu du médium, est absurde en temps que fait ; tandis qu'elle n'estpas absurde, en tant qu'opération intelligente, consciemment provoquée par un esprit. Du moment que

nous admettons que l'extériorisation du médium peut donner naissance à une forme, nous pouvons admettre qu'un esprit sensé y construise une forme à sa ressemblance ; tandis que supposer que le dédoublement d'Eusapia va produire un homme barbu, c'est de l'incohérence.

C'est parce que les sceptiques admettent ces incohérences, que nous la retrouvons dans leurs aveux. Les savants nous disent en effet : — Quelque absurde, fou, invraisemblable que cela paraisse, je me vois forcé d'admettre, etc... tellement l'incohérence et l'invraisemblance sont devenus les caractères distinctifs de toutes les hypothèses contraires au Spiritisme. Celles-ci ne sont pas explicatives du tout, mais on leur réserve des trésors d'indulgence ; on ne veut pas analyser, en même temps, le phénomène physique et l'intelligence qui lui est associée.

L'extériorisation expliquerait peut-être un fantôme vague et diffus, un être amorphe, mais elle n'explique pas Katie King. Le contenu d'un message s'expliquerait peut-être par la mentalité d'un médium, mais non pas l'annonce d'un accident.

Lorsque l'instituteur dont parle Gibier écrit dans la neige avec sa canne : « retourne sur tes pas... ton père vient de mourir et tu vas rencontrer *un tel* qui court après toi pour te l'annoncer » — Lorsque cela est obtenu automatiquement, j'ai bien de la peine à croire qu'une pareille dictée soit sortie de cette région profonde et supposée, où s'élaborent les rêves incohérents. Je crois à une relation de notre être avec un monde invisible, car je préfère l'hypothèse explicative à l'invraisemblable.

Si la méthode scientifique est de chercher tout d'abord l'explication des faits dans les choses connues, la seule chose connue qui puisse donner de tels avis est une intelligence humaine. Nous ne nions pas l'expression d'un animisme inférieur, mais celle-là ne s'élève jamais au niveau de la communication spirite.

Le caractère mixte des phénomènes nous donne à penser que la force psychique émanée du médium est utilisée par une intelligence extérieure capable d'affecter les cinq sens. M. Flamarion a bien pressenti tout cela, mais sa thèse favorite étant qu'il n'y a pas de preuves absolues, il ose ajouter : — cette hypothèse n'est pas vraisemblable (p. 584).

Eh pourquoi, s'il vous plaît ? — C'est, dit-il, que si les âmes des

défunts restaient autour de nous sur notre planète, cette population invisible s'accroîtrait en raison de cent mille par jour. Cette objection est d'un anthropomorphisme un peu enfantin ; tous les fleuves se déversent dans la mer sans que l'Océan déborde. L'équilibre est dans tout et, si les âmes des morts restent à proximité, ce n'est sans doute pas pour bien longtemps. L'évolution se poursuit, ascendante, tandis que les déchets, retombent d'un autre côté, à la voirie terrestre. Ceci s'accorde avec les communications spirites dont le temps paraît assez limité. Je m'éloigne de vous chaque jour davantage,disait Georges Pelham.

Dans son œuvre, l'auteur a semblé plus préoccupé d'afficher sa prudence que son indépendance ; s'il ne plaide point contre la réalité des faits, il ne manque pas d'ajouter... qu'ils ne prouvent pas ceci, qu'ils ne prouvent pas cela ; c'est une méthode négative et fausse. La rareté ne plaide point contre la realité ; l'incohérence vient de notre ignorance, et ne prouve rien contre la source intelligente. D'abord pourquoi mettre sur le compte des désincarnés les mauvaises communications des faux médiums ? Il ne semble pas que l'auteur aic fait cette sélection. En pareille matière, c'est l'exception qui a de la valeur et le reste n'est qu'inutiles scories. C'est d'après ces scories qu'on s'efforce de soulever des objection, ou d'édifier des théories insuffisantes pour expliquer les faits transcendants.

M. Flammarion n'est pas allé au fond des choses, puisqu'il s'en tient à cette méthode négative. Mais il affirme des faits, or les faits prouvent toujours quelque chose, et ceux qu'il établic prouvent que les hypothèses émises jusqu'à ce jour, sont stériles; hypothèses fluidiques,psychodiques, dédoublements, extériorisations, consciences collectives,polygones cérébraux,actions psychopathologiques s'effondrent dans le ridicule d.vant certains faits,entre autres,devant les travaux de la Société Anglo-Américaine. Beaucoup de faits les condamnent et ces hypothèses, par conséquent, deviennent caduques ; elles sont épuisées.Il en résulte que toutes les tentatives faites pour écarter l'intervention des esprits avortent misérablement.

Seule, entre toutes, l'hypothèse de la survivance demeure logique, rationnelle et suffisante ; elle n'est en contradiction avec aucun fait ; c'est la thèse que le savant vulgarisateur aurait pu plai-

der dans ses conclusions ; nous nous attendions à la voir sortir de sa plume. Hélas ! pourquoi sa plume nous a-t-elle déçus ?

L. CHEVREUIL.

Le cas de Miss Beauchamp

Depuis plusieurs années, divers auteurs signalent dans les journaux spéciaux le cas si intéressant de Miss Beauchamp et, tout récemment, le Dr Morton Prince, professeur des maladies nerveuses à l'hôpital de Boston, qui l'a particulièrement suivi, vient de publier à ce sujet un volume intitulé : *The dissociation of a Personnality*, qui doit, paraît-il, être suivi d'un second et dont M. Mc Dougall donne dans les *Proceedings* de la S. P. R. une analyse très détaillée.

Une première réflexion nous vient à l'esprit en lisant toutes ces études si minutieusement circonstanciées, depuis celle du Dr Azam sur Félida, jusqu'à celle du Dr Prince sur Miss Beauchamp; c'est que nous ne voyons aucun de ces savants si consciencieux demander à ces prétendues personlités *secondes* d'où elles viennent, et ce qu'elles étaient avant de se manifester, et s'attacher ensuite à contrôler leurs affirmations. Ils se bornent à étudier chacune d'elles en détail, à signaler leurs caractéristiques et à faire de la description, comme un géologue étudierait les diverses strates d'un terrain. Ils les cataloguent, leur donnent un numéro d'ordre et se bornent à les considérer comme les fragments d'un même tout, qui se dissocient et reforment leur synthèse, sortant et rentrant comme feraient les diverses pièces d'un télescope. Leur curiosité ne semble pas aller plus loin ; peut-être aussi reculent-ils par un sentiment de misonéisme devant la seule théorie qui puisse rendre compte de *tous* les faits d'une façon satisfaisante.

Dans son analyse M. Mc Dougall ne s'arrête pas à discuter la théorie de la dissociation à propos des cas de B. I, B. II et B. IV; mais il refuse absolument de suivre les savants analystes pour ce qui concerne la seule personnalité qui, au lieu d'un numéro d'ordre, a pris le nom de *Sally*. C'est que celle-ci, comme nous allons le voir, réclame énergiquement et prouve sans réplique son autonomie et son indépendance.

« Si, dit-il, nous pouvons accepter sans réserve la description de Sally par le Dr Prince, je pense que nous devons déclarer, en toute assurance, que Sally ne peut être un simple fragment détaché de Miss B. et qu'elle ne peut en aucune façon être expliquée par la doctrine monistique, et par l'affirmation que le système nerveux de Miss B... se dissocie, pour former trois principaux systèmes fonctionnels d'éléments.

Que Sally soit une personnalité capable d'être pleinement consciente, capable d'avoir des idées, de raisonner, de sentir et de vouloir fortement,

simultanément avec l'existence consciente de B.., cela semble établi par l'étude scrupuleuse du Dr Prince, qui en accepte la réalité ».

« Le Dr Prince admet que B. I et B. IV se sont fondues dans B... pour former une seule personnalité ; mais Sally a des caractères tellement tranchés qu'il est impossible de la faire entrer dans cette sorte de synthèse. Elle-même prétend, du reste, qu'elle connaît, suit et observe Miss B. depuis sa première enfance. »

« Pendant longtemps Miss B... ignora tout ce qui concerne Sally, tandis que celle-ci, nous l'avons vu, connaissait Miss B... et les autres personnalités qui se manifestaient par elle. Elle les persécutait même et leur jouait souvent des tours vraiment cruels. Il est impossible de la considérer comme un simple groupe d'idées et de souvenirs dissociés de la personnalité originale, quand ce ne serait que pour sa parfaite personnalité, les traits absolument distincts et fermes de son caractère, ses dispositions morales, son originalité développée, l'énergie de sa volonté, l'acuité de son intelligence, l'étendue de sa mémoire. « A ce moment, dit le Dr Prince, Sally devint sérieuse, attentive, montrant une grande intelligence et la netteté de sa compréhension, son analyse des phénomènes psychiques et autres. Elle les discuta avec intelligence et intérêt, s'occupa de l'histoire des années écoulées, expliqua beaucoup de faits restés obscurs jusque là, en rappela d'autres auxquels je n'avais pas prêté attention et dont les renseignements postérieurs établirent l'exactitude. Il ne faut pas perdre de vue que ces souvenirs exacts n'étaient pas seulement provoqués par des questions, mais qu'ils étaient spontanément mis en avant par Sally pour appuyer ses affirmations et rendre compte des particularités de son cas. »

On la voit présenter des arguments, soumettre des suggestions au Dr Prince, souvent dans de longues lettres, d'une logique tellement serrée qu'on ne pourrait les attendre non seulement d'une jeune fille, mais même d'un adulte d'intelligence ordinaire.

Ce que dit Sally de ses premières années montre évidemment qu'elle a eu une vie intellectuelle distincte de celle de B... depuis le moment où celle-ci fit ses premiers pas, avec des sentiments bien distincts et un dédain constant pour la personnalité normale, vis-à-vis de laquelle elle a conscience de sa supériorité comme énergie et caractère.

Sa force de volonté était telle, que pendant plus de deux années elle poursuivit ses desseins avec une ténacité qui défiait tous les efforts du Dr Prince, de B. I, de B. IV, pour la faire disparaître, et ce ne fut qu'avec son consentement que Min B... cessa de présenter les phénomènes dont nous nous occupons. C'est alors seulement que, selon l'expression du Dr Prince, B. I et B IV purent rentrer dans Min B. et reconstituer sa personnalité normale. Devant toutes ces constatations, nous croyons avec M. McDougall qu'il est impossible d'admettre avec le Dr Prince que Sally n'est qu'un fragment détaché de Min B., car ce serait affirmer *que la partie peut être plus grande que le tout.*

Un même cerveau, se demande l'auteur de cette remarquable analyse,

pourra-t-il servir simultanément à deux personnalités non seulement distinctes, mais souvent opposées, de facultés inégales, de souvenirs et de connaissances différents, agissant souvent comme deux ennemies et dont l'une ignorait l'autre ? Des théoriciens aussi ingénieux que peu renseignés ont dit que, le cerveau possédant deux lobes, chacun d'eux pouvait être attribué à une personnalité distincte. Ceux qui ont imaginé cette théorie ignoraient ou avaient perdu de vue ce fait important : que les deux lobes ne sont *pas identiques,* que leurs fonctions diffèrent et que chacune des personnalités ainsi logées serait incomplète. Pour n'en citer qu'un exemple, nous rappellerons que la faculté du langage écrit et parlé est localisée dans la troisième circonvolution frontale *gauche.* Comment s'exprimerait la personnalité à laquelle serait dévolu le lobe *droit* ? Lorsqu'un grand nombre de personnalités se manifestent, comme cela se voit chez beaucoup de médiums, comment se partageraient-elles le cerveau ?

Aussi M. McDougall arrive-t-il logiquement à dire qu'un cas de ce genre apporte un appui des plus considérables à l'hypothèse spitrite, comme le fait le cas de Mme Piper, étudié par des savants qui écoutaient les faits plus que leurs préjugés et leur instinct de misonéisme.

Nous ne pouvons que nous joindre à lui, dans la conviction où nous sommes que cette fantasmagorie de personnalités multiples, qui transforme le cerveau en un caravansérail, en une citée peuplée d'habitants tantôt étrangers les uns aux autres, tantôt franchement ennemis, disparaîtra lorsque l'on aura pris la précaution élémentaire d'interroger les personnalités qui se manifestent, et de contrôler leurs dires par des enquêtes sérieuses. Les savants professionnels auraient tout à gagner en imitant les procédés suivis par ces *naïfs* spirites devant les cas d'incarnations, au lieu de s'obstiner à soutenir des théories qui ne résistent pas à l'examen. Mais c'est peut-être *trop simple !*

Dr DUSART.

L'Evolution du Monisme

(Suite) (1)

La Psychologie Moniste

H. C'est du domaine de la psychologie que nous tirons les preuves les plus irréfragables du monisme, comme j'espère vous le montrer. Par la méthode expérimentale, la plus sûre, la seule scientifique, nous avons étudié le système nerveux, ses organes, ses fonctions, ses facultés dans tous leurs détails et avec le plus grand

(1) Voir le n° de Mai p. 674.

soin ; nous y avons fait des découvertes merveilleuses. Maintenant, l'organisme humain, autant dire la mécanique humaine, n'a plus de secrets pour nous, ou du moins bien peu. Eh bien ! De toutes nos expériences, de toutes nos plus patientes et minutieuses recherches, il résulte que nous n'avons jamais pu séparer l'esprit de la matière, comme nous dégageons, par exemple, l'hydrogène de l'eau, l'oxygène de l'air, les corps simples des corps composés. C'est en vain que nous avons anatomisé, vivisecté, jamais l'esprit pur ne s'est manifesté à la pointe de notre scalpel au fond de nos creusets et éprouvettes.

R. Et vous en concluez ?

H. Et nous en concluons que ce que vous appelez l'esprit n'est qu'une propriété ou un produit de la matière, que la psychologie se ramène à la physiologie, comme celle-ci se réduit à la chimie, à la physique, à la mécanique.

R. De sorte que, lorsque vous m'annoncez ces merveilles, c'est une mécanique qui fonctionne ?

H. Précisément. Et ce n'est pas seulement nous autres, monistes, qui prononçons cette sentence : tous les savants sont d'accord avec nous sur ce chapitre, ou, si vous préférez, nous sommes d'accord avec eux. Toutes les expériences et découvertes de la science contemporaine confirment chaque jour notre théorie de la non existence de l'âme.

R. Tous les savants, c'est beaucoup dire.

H. Tous les plus célèbres. Les dissidents ne comptent pas, et ils seraient vite comptés. Il n'y a d'esprit qu'en corrélation avec un organisme matériel tout à fait déterminé qui ne se rencontre que dans le règne animal. De même que la vie, la pensée est le produit d'un mode spécial de constitution de la matière.

R. Vous en prenez à votre aise avec les dissidents, je ne vous félicite pas moins de ne plus les brûler, comme les catholiques faisaient des hérétiques.

H. Nous ne songeons nullement à les brûler. La religion convertit les gens par le feu ; la science les convertit par la lumière qui se dégage de ses cornues, de ses alambics, de ses bouillons de culture, de ses...

R. Veuillez donc me faire participer à cette précieuse lumière, car, je l'avoue, jusqu'à présent je n'ai vu que de la fumée.

H. Il n'y a pas de fumée sans feu, ni de feu sans lumière. Sachez donc que l'âme ou esprit n'est qu'un produit du cerveau, comme celui-ci est un produit de l'organisme, lequel n'est que de la matière diversement modifiée. La pensée est une fonction du cerveau, comme la respiration est une fonction des organes pulmonaires, la circulation, une fonction du cœur.

R. Sur quoi vous fondez-vous pour affirmer que l'âme est un produit du corps ?

H. Je vous l'ai déjà dit : sur ce fait d'expérience que l'âme n'existe jamais sans le corps.

R. Je ne vois toujours pas clair dans vos idées. Vous dites : Pas d'esprit sans matière, pas de matière sans esprit ; donc l'esprit est un produit de la matière, la glande cérébrale secrète la pensée comme la glande lacrymale, les larmes.

H. Parfaitement. Nous ferons quelque chose de vous, si vous y mettez un peu de bonne volonté.

R. Je ne m'y oppose pas. Aussi vais-je vous demander : pourquoi pas l'inverse ? Pourquoi la matière ne serait-elle pas plutôt produite par l'esprit ?

H. Ah ! Voilà que vous vous égarez. Vous avez l'esprit faussé par le théologisme et par la métaphysique spiritualiste.

R. C'est possible ; mais vous ne voudriez pourtant pas que je vous crusse sans raisons valables ?

H. Naturellement ; aussi vais-je vous en proposer. Vous conviendrez sans doute que l'esprit de vin est un produit du raisin, qui est un produit de la vigne, qui est un produit de la terre ; que les essences, les alcaloïdes, etc. sont des produits des plantes desquelles la chimie les extrait.

R. J'en conviens très volontiers ; mais...

H. Alors, pourquoi n'admettriez-vous pas que l'esprit ou l'âme est un produit du corps ?

R. L'esprit de vin dérive du raisin parce qu'il y est contenu, c'est-à-dire parce que le raisin n'est pas un corps simple, une pure matière inerte. Il en est de même des végétaux qui donnent les essences et les alcaloïdes. Je suppose que vous ne prenez pas au pied de la lettre le nom de *simple* que l'on donne aux plantes médicinales.

H. Quelles raisons auriez-vous d'affirmer que c'est l'esprit qui pro-

duit la matière. Quelles preuves de fait pouvez-vous présenter à l'appui de cette opinion ?

R. Je ne l'affirme pas. Je trouve seulement que cette opinion est aussi soutenable que la vôtre. Je vous ai dit que la matière me paraît nécessaire aussi bien que la force et l'esprit pour expliquer l'existence de l'univers; que le monisme, qu'il soit matérialiste ou spiritualiste, n'est pas soutenable ; que le dualisme même, qui admet matière et force aveugles, n'y suffit pas encore, et qu'il faut de toute nécessité 3 principes : 1° matière, principe passif; 2° force, principe actif; 3° esprit, principe directif. Le trinisme voilà, à mon avis, la clef de toute science. Je suis donc loin de regarder l'esprit comme le seul principe ; néanmoins, à choisir, cette hypothèse me paraît plus vraisemblable que la vôtre.

H. Et la raison ?

R. C'est que la matière, étant inerte, passive, ne peut rien produire. « Ce qui n'agit pas, n'est pas », a dit Leibnitz. Ce qui produit est nécessairement actif. La science, d'ailleurs, viendrait plutôt à l'appui du monisme spiritualiste que du monisme matérialiste.

H. Voici du nouveau. Vous allez sans doute nous en donner quelques preuves ?

R. Si vous voulez. La terre, les pierres, qui sont ce que l'on entend communément par le mot matière, à tort, d'ailleurs....

H. A tort ?

R. Certainement. La terre, la pierre, le sable, sont des *corps* et non de la pure *matière* ; c'est à dire qu'ils sont tous composés de matière et de forces diverses, ne fût-ce que la force physique de cohésion qui lie leurs parties composantes, ou la force chimique d'affinité, qui préside à leurs combinaisons, à leurs agrégations et désagrégations. La terre, dis-je, ou plutôt dit la science, n'est qu'un résidu d'animaux et de végétaux de toutes formes, de toutes dimensions. Les règnes animal et végétal auraient donc précédé le règne minéral ; la vie serait donc antérieure à la matière.

H. Nous avons des preuves plus démonstratives que l'âme dérive du corps. L'âme est héréditaire. Je ne vous apprendrai pas — tout le monde sait cela — que les enfants ressemblent à leurs parents, non seulement au physique, mais au moral. Or l'hérédité est une

fonction physiologique, donc l'âme est un produit physiologique. Vous voyez que je syllogise *in forma*.

R. Dans les formes, mais dans les mauvaises formes. En effet, il arrive que les enfants ressemblent plus ou moins à leurs parents ; mais souvent aussi ils en diffèrent totalement. Je veux bien cependant vous accorder la ressemblance physique, toute contestable qu'elle est, car ce serait là une question physiologique et non psychologique ; mais la ressemblance psychique, je la conteste. Si l'âme était héréditaire, tous les enfants des mêmes parents devraient, au moral comme au physique, ressembler à leurs auteurs et se ressembler entre eux. Or, ni par l'intelligence, ni par le caractère, ni par le moral, les enfants, en règle générale, ne ressemblent à leurs parents, ni les frères et sœurs ne se ressemblent entre eux.

H. Votre objection est spécieuse ; mais il y a des preuves plus positives de la dépendance de l'âme par rapport au corps, de sa nature physiologique. L'âme est sujette aux maladies, à la déchéance, tout aussi bien que le corps. Nous avons constitué toute une science de la pathologie psychologique, c'est la psychiâtrie.

R. Une science ? Dites une rapsodie incohérente d'anecdotes, d'observations mal faites, d'expériences mal conduites, le tout mal interprété par esprit de parti religieux ou philosophique.

H. Ah ! Si vous niez *a priori* les découvertes modernes de la psychologie expérimentale, de l'hypnotisme, de...

R. Vous niez bien, vous, *a priori*, les découvertes des magnétiseurs et des spirites. Le mieux que nous puissions faire, pour le moment, est donc de réserver cette question qui nous mènerait trop loin.

H. D'autant plus volontiers que j'ai un argument topique à vous opposer. Sans nous lancer dans les expériences de laboratoire, toujours sujettes à caution, nous voyons tous les jours l'âme, l'esprit, l'intelligence, la mémoire, la volonté diminuer graduellement avec l'âge, à mesure que l'organisme décline, et le vieillard retomber en enfance ou même au-dessous.

R. Je m'étonne que vous me présentiez un si faible argument.

H. Si faible ? Je vous défie bien de le réfuter.

R. Rien de plus facile pourtant. Règle générale, l'esprit n'ac-

quiert son plein développement que vers 40 à 50 ans, précisément à l'époque où le corps commence à péricliter. L'esprit conserve ensuite sa vigueur très longtemps, souvent jusqu'à la dernière heure. Et le cœur, qui fait partie de l'âme, qui en est même le centre, ne reste-t-il pas toujours jeune, en dépit du corps ? Les organes faiblissent, les désirs persistent. Je pourrais dire plus, si je voulais vous accabler.

H. Dites, puisque vous êtes si bien en train.

R. Aux derniers moments de la vie, on voit souvent, alors que le corps agonise, l'esprit prendre une lucidité extraordinaire, revoir tout son passé et même prédire l'avenir, acquérir des facultés prophétiques. Qui sait ce qui se passe à ce moment dans le ganglion cérébral ?

H. Je ne m'abaisserai pas à discuter vos facultés prophétiques, je laisse cela aux sorciers, aux magnétiseurs, aux spirites. Il n'en reste pas moins que l'esprit s'éteint avec le corps.

R. Pour nos sens ; mais qu'est-ce que cela prouve ? Voyez les arbres ; regardez seulement une herbe bisannuelle : ses feuilles, sa tige, tout son corps disparaît. Et au printemps...

H. La racine reste.

R. Si vous n'aviez pas gratté la terre pour vous en assurer, vous ne le sauriez pas.

H. . . . .

R. Si l'âme était un produit du corps, il devrait y avoir une proportion exacte entre ces deux parties subordonnées de l'organisme ; le corps le mieux portant aurait aussi l'âme la plus saine, et réciproquement, à un corps malade correspondrait un esprit chétif ; le plus grand corps aurait la plus grande âme, l'homme le plus grand serait aussi le plus grand homme. Pourtant, beaucoup d'hommes grands et robustes pourraient envier l'esprit de Pascal.

H. Vous oubliez que la substance cérébrale ne diffère pas seulement en quantité, mais en qualité.

R. Je n'oublie pas que vous le dites, mais je soutiens que vous ne le prouvez pas, et que la différence de qualité est inconciliable avec le monisme. D'où viendrait cette différence, s'il n'existe qu'un seul principe de l'univers ? Vous prétendez tout ramener à la mécanique : en mécanique il ne peut être question que de quantités.

H. Tout cela c'est de la métaphysique. Revenons aux faits.

R. Je ne demande pas mieux.

H. Eh bien ! L'analyse expérimentale des facultés, ou, plus exactement, des fonctions de l'âme, vous prouvera qu'elle n'est bien réellement qu'un produit du corps et que l'âme humaine ne diffère pas essentiellement de celle des animaux. Prenons d'abord l'instinct si vous voulez.

R. Ça m'est égal.

H. L'ancienne théorie de l'instinct, qui considérait toute recherche dans ce domaine comme inutile, a subi le même sort que la théorie de la force vitale : toutes deux ont été mises de côté, parce qu'elles ne renferment que des mots vides de sens.

R. Et vous avez trouvé mieux, vous autres ?

H. Il y a en réalité des instincts, mais ce ne sont que des facultés ou dispositions cérébrales, qui se sont fixées peu à peu par l'hérédité, aidée de la sélection naturelle. Et il en est pour l'homme de même que pour les animaux.

R. Il me paraît bien difficile de ramener tous les instincts, même des animaux, à l'hérédité aidée de la sélection naturelle.

H. Lisez ce que nos naturalistes ont écrit sur cette question, vous m'en direz des nouvelles. Prenez, par exemple, dans l'*Origine des espèces* de Darwin, le Chap. VII qui est consacré à l'instinct. Il contient la démonstration précieuse que les instincts des animaux sont soumis, comme toutes les autres fonctions vitales, aux lois générales du développement historique. Les instincts spéciaux des espèces animales distinctes sont transformés par l'adaptation et ces « changements acquis » sont transmis par l'hérédité aux descendants. Nous avons des quantités d'ouvrages qui traitent ce sujet.

R. La grande lecture est l'affliction de la chair, a dit le sage. Je n'ai pas besoin de lire tous ces livres pour trouver des objections à votre système.

H. Vous voyez que vous procédez *a priori*, au lieu d'examiner.

R. Il n'y a pas *d'a priori* à consulter la nature de préférence aux livres tendancieux. Je pourrais vous citer nombre de faits qui contredisent votre *instinctologie,* je n'en prendrai qu'un, mais il est topique.

H. Voyons donc ce fait topique.

R. Tous les chats adorent le poisson et abhorrent l'eau. Com-

ment l'hérédité, l'adaptation, la sélection naturelle ont-elles pu donner à ces animaux deux instincts si opposés ?

H. La réponse à votre objection est faite d'avance dans nos livres que vous ne voulez pas lire, en bon obscurantiste que vous êtes. Parcourez seulement, si ce n'est pas trop vous demander, 2 pages de mes *Enigmes* (142 et 143), vous verrez qu'il y a deux grandes classes d'instincts : les instincts *primaires* et les instincts *secondaires* ; vous verrez comment nous expliquons chez l'homme l'apparition des « connaissances *a priori* » innées, qui, à l'origine, *chez ses ancêtres*, se sont développées *a posteriori* et empiriquement.

R. S'il fallait lire tout ce qui s'imprime pour ne pas être obscurantiste, vous le seriez peut-être autant que moi. Quoique je ne m'astreigne pas à tout lire, spécialement les ouvrages tendancieux, j'ai cependant lu attentivement vos *Enigmes*, et je n'ai pas trouvé votre théorie des instincts moins énigmatique que celle que vous envoyez rejoindre la force vitale ; et le résumé que vous venez d'en faire ne me renseigne pas mieux. Mais la question des instincts n'a pas une grande importance en psychologie moniste. Passons donc, si vous y consentez, à l'intelligence, source de nos connaissances.

H. D'accord. Je commence par dire que les cellules sensorielles épidermiques, à l'origine non différenciées, se sont attribué des tâches diverses par l'adaptation.

R. Se sont attribué ! Elles ne sont pas bêtes, pour des cellules.

H. Au cours des siècles, ces excitations sensorielles externes ont amené une modification graduelle des propriétés physiologiques et morphologiques de ces régions épidermiques, tandis qu'en même temps se modifiaient aussi les nerfs sensibles chargés de conduire au cerveau les impressions recueillies à la périphérie.... Ainsi la propriété caractéristique de tout organe sensoriel et de son nerf spécifique ne s'est développée que graduellement par l'habitude et l'exercice, — c'est à dire par l'adaptation — et s'est transmise ensuite par l'hérédité.

R. Ainsi les sens se sont constitués et développés eux-mêmes, graduellement.

H. Comme vous le dites.

R. Il suit de là que les êtres les plus évolués doivent avoir les sens les plus aigus, les plus raffinés, et *vice versa*.

H. C'est évident.

R. Pourtant, vous le reconnaissez vous-mêmes, avec tout le monde, beaucoup d'animaux ont certains sens plus développés que l'homme qui forme, selon vous, le dernier produit de l'évolution, le dernier anneau de la chaîne universelle.

H. . . . .

R. L'animal éprouve des sensations et les perçoit aussi bien, souvent mieux, que nous. D'où vient qu'il ne les interprète pas comme nous ? C'est qu'il ne saisit pas les rapports, il ne voit pas la raison des ressemblances qui unissent les objets et des différences qui les distinguent les uns des autres. Ils ne ramènent pas les faits aux causes. Ils ne cherchent pas à unifier, à synthétiser leurs sensations et leurs perceptions. Ils ne lisent pas dans le livre naturel des causes initiales et finales.

H. Vous voilà encore tombé dans le finalisme.

R. Relevez-moi, je vous prie, si vous pouvez.

R. Je vous dis que nos sens se sont constitués tels qu'ils sont, conformément à la loi de l'évolution, et qu'ils sont la source de toutes nos connaissances. Les sens sont les pères de l'intelligence, comme ils sont les fils de l'évolution. Toutes nos idées viennent des sensations.

R. Vous voulez dire que toutes nos idées naissent, se manifestent à *l'occasion* des sensations ?

R. Que venez-vous nous parler de causes occasionnelles ? Que Malebranche se soit livré à de pareilles subtilités métaphysiques, cela se comprend et s'excuse : il était de son temps. Mais nous... en plein 20e siècle !...

R. Quand nous serions au millième siècle, je ne me sentirais pas moins obligé de distinguer les causes occasionnelles des causes efficientes ou finales, sous peine de renoncer à la raison. Qu'est-ce en effet, qu'une sensation ? C'est le résultat du choc produit sur nos sens par les corps extérieurs. Si la connaissance naissait de ce choc, autrement dit, si le choc était la cause efficiente de la sensation, tous les êtres seraient intelligents, tous les mouvements produiraient des idées.

H. Je vous répète que pour qu'un mouvement engendre des idées, il faut que l'objet agisse sur des cellules spécialement différenciées, que nous appelons cellules sensorielles.

R. Et moi, je vous répète que, tout au moins, les animaux, qui ont des cellules sensorielles, auraient, dans votre système, autant ou plus d'idées que les hommes, si les sensations étaient la vraie cause des idées.

H. Vous prétendez donc en savoir plus long qu'Aristote et tous les plus grands psychologues, qui ont formulé et adopté le grand principe : *Nihil est in intellectu*...

R. Vous me rappelez un souvenir de jeunesse. Quand je commençai à douter des dogmes sacrés et intangibles du catholicisme, je soumis mes objections à mon confesseur et, l'ayant poussé à bout, il me dit : Vous prétendez donc être plus intelligent que tous les grands esprits qui ont adopté ces dogmes : St Augustin, St Thomas, Bossuet, le grand Bossuet...

H. Vous sortez de la question ; vous mêlez la théologie à la science. Je vous dis que rien ne peut exister dans l'intelligence qui n'y soit entré par les sens.

R. Je vous réponds, avec Leibnitz, excepté l'intelligence elle-même...

H. Ecoutez-moi, vous répondrez après, j'ajoute que nos sens sont infaillibles et ne peuvent nous tromper.

R. Donc,autant de sens, autant de papes ! Ça, c'est nouveau.

H. C'est vrai et ce n'est pas nouveau. Il y a longtemps que Lucrèce a dit : « Si les sens ne sont pas vrais, toute raison est fausse ». Et nous ajoutons: « Si nos sens sont organisés par les impressions venues du dehors, ils ne peuvent nous mentir quand ils ne parlent que des faits objectifs ».

R. C'est effectivement vrai dans votre hypothèse. Vous devriez même ajouter nos sens et notre intelligence ne peuvent nous parler d'autre chose que des faits objectifs. Mais alors...

H. Il existe entre la nature et nos sens une corrélation stable et déterminée.

R. Voilà qui est bien ; mais alors, dis-je, les sens étant infaillibles, à quoi bon la raison ? quelle est sa raison d'être ? Nos sens étant infaillibles, quelle est l'origine de l'erreur ?

H. L'origine, des erreurs, des préjugés, des superstitions ?

R. Précisément. Toutes nos connaissances, dites-vous, nous viennent des sens et nos sens sont infaillibles. Et pourtant, hélas ! nous tombons très souvent dans l'erreur. Et les superstitions sont

nombreuses et vieilles comme le monde. Et nous les aimons, nous nous y complaisons, comme si elles formaient le milieu naturel de notre intelligence. Comment expliquer ce mystère ? Si la vérité tire son origine des sens, quelle est l'origine de l'erreur ? Dites-le moi, je vous prie.

H. . . . .

R. Allons plus loin. Si l'intelligence dérive des sens, si comme le dit Vogt, la pensée est une sécrétion du cerveau ; si les facultés de l'âme ne sont que des fonctions de la substance cérébrale ; si elles ont avec le cerveau à peu près le même rapport que l'urine avec les reins ; l'intelligence doit alors être exactement proportionnée aux sens : aux sens les plus subtils l'intelligence la plus élevée. Or, répétons-le, beaucoup d'animaux ayant, de votre aveu, certains sens plus développés que l'homme, devraient être plus évolués au point de vue psychologique, plus intelligents, plus savants. Le singe, par exemple, qui est quadrumane, devrait être plus intelligent que le bimane humain, s'il était vrai, comme l'affirme Helvétius, votre aîné en matérialisme, que la main est la source de la supériorité en intelligence de l'homme sur les autres animaux.

Puisque, comme vous le dites et le soulignez, *toute science est une connaissance sensible*, les hommes dont un sens est faible ou nul devraient être moins intelligents que les autres, et l'on n'aurait jamais vu un Sauveur, qui était presque sourd, faire des découvertes en acoustique ; encore moins un Beethoven qui, après l'être devenu tout à fait, n'en composait pas moins des symphonies supérieures à celles de tous ses contemporains et qui ravissent encore d'admiration les oreilles bien organisées.

H. Si j'ai dit que toute science est une connaissance sensible, j'ai dit aussi que nos connaissances dépassent l'expérience.

R. Vous l'avez dit, mais vous n'avez pas expliqué comment dans votre système, nos connaissances peuvent à la fois n'être que sensibles et dépasser notre expérience. J'ai souvent eu lieu de constater en vous lisant que les contradictions ne vous coûtent guère ; mais, de deux opinions contradictoires, je dois vous attribuer celle qui vous est personnelle, et non celle de tout le monde.

H. . . . .

R. Je voudrais vous demander encore un renseignement sur la psychologie moniste : La vie dérive de la matière. Les fonctions

vitales s'exercent sans interruption ; leurs organes ne se reposent jamais ; ils ne dorment et ne rêvent pas. Si l'esprit provient de la vie, comme la vie de la matière, les fonctions intellectuelles doivent être régies par les mêmes lois que les fonctions naturelles. Comment alors, expliquer le sommeil et le rêve ?

H. Les rêves ne sont que des réminiscences des événements de la vie.

R. Réminiscence est un mot et n'explique rien. De plus, on rêve souvent à des choses qu'on n'a jamais vues ; on rêve même à des événements futurs, et ces rêves se réalisent.

H. Vous moquez-vous de moi et de la science ? Demandez ces explications à *la clef des songes et des visions nocturnes*, aux magnétiseurs, aux spirites et aux charlatans, mais non aux savants.

R. Vous trouvez que que la science dérogerait si elle s'occupait de ces choses ? J'estime que rien n'est au-dessous d'elle, et ne doit lui rester indifférent ; nous passons. Je vous demanderai seulement de m'expliquer l'imagination.

H. La folle du logis ?

R. Folle ou non, l'imagination est au logis. Comment y est-elle entrée ? Par les sensations, nous entrons en rapport avec les êtres extérieurs, nous les percevons. C'est tout ce que les sens peuvent faire. Les objets de l'imagination, — le rêve en état de veille — n'ont rien de réel, si ce n'est dans notre esprit qui, par conséquent, n'est pas un produit du corps.

H. Si vous ne voulez pas parler de choses plus sérieuses, il est inutile de continuer.

R. Ce que je dis est très sérieux, du moins à mon avis ; mais si cela vous ennuie ou ne cadre pas avec vos vues, laissons de côté l'intellect, il n'est qu'une des formes de l'activité psychique ; il y en a une autre, la volonté, dont les manifestations font l'objet de l'éthologie ou morale, et qui ne mérite pas moins d'être considérée. Pourriez-vous m'expliquer cette faculté ? Je serais curieux de voir comment vous la ramènerez au mécanisme.

R. Rien n'est plus facile et en même temps plus probant ; et je n'aurai pas grand mérite à vous exposer ce mécanisme, car il a été très bien décrit par un grand nombre de nos auteurs. Je n'aurais qu'à vous renvoyer à leurs ouvrages. Mais pour vous en dispenser, puisque, vous en convenez, vous n'êtes pas grand liseur, je vais

vous résumer leurs idées, qui sont le resultat d'expériences solides etc...

R. Vous me ferez le plus grand plaisir, et je vous suivrai avec toute l'attention et la bonne volonté possibles.

(*A suivre*)

ROUXEL.

Un merveilleux cas de médiumnité

Nous lisons, sous ce titre, dans le journal *La Suisse* du 13 mai dernier :

On se rappelle le livre paru il y a quelques années, dans lequel M. Flournoy, professeur de psychologie à l'Université, étudiait le cas d'une demoiselle Smith qui tour à tour réincarnait Marie-Antoinette, une princesse hindoue, une habitante de la planète Mars et d'autres. Ce cas extraordinaire de somnambulisme, expliqué comme on le pense par la société spirite de Genève et basé sur des hypothèses tout à fait contraires par M. Flournoy, vient de prendre une face nouvelle dont il vaut la peine d'entretenir le public. Déjà des savants, des orientalistes, des peintres en renom, des théologiens, des personnes de toutes croyances et de tous états s'occupent de ce phénomène étrange : la solution n'a pas encore été trouvée et l'hypothèse du « moi subliminal ou inconscient » de M. Flournoy ne paraît pas même pouvoir s'appliquer dans le cas particulier.

Voici ce dont il s'agit :

Agée seulement de 10 ans, Mlle Smith (c'est un pseudonyme), était déjà sujette à des songeries prolongées, à des rêves étranges dont sa mere devait souvent la secouer. (Nous ne parlerons pas ici des phénomènes dont Mlle Smith a été l'héroïne et que M. Flournoy a déjà étudiés, si ce n'est élucidés entièrement).

Déjà toute petite, Mlle Smith était fortement impressionnée par les arts et particulièrement par la peinture. Quand sa bonne la menait dans un musée, l'enfant ne pouvait s'empêcher de pleurer chaque fois, tout en désirant ardemment être ramenée vers ces chers tableaux. A part ce précoce impressionisme, Mlle Smith, dès l'âge de 4 ans, montra toujours un goût très vif pour les choses orientales ; elle s'amusait à se mettre des bracelets aux chevilles, à s'attifer de draperies de couleur voyante ; et depuis, son goût pour les bibelots orientaux s'est maintes fois manifesté. Il y a quelques années, elle prit quelques leçons de peinture, — très peu — n'ayant jamais fait du dessin auparavant, et un très joli talent de paysagiste se révéla en elle. Elle avait, par contre, horreur du portrait et elle n'aborda jamais ce genre.

Voici maintenant la genèse du phénomène que nous allons décrire :

Il y a sept ans, alors qu'elle était en villégiature, Mlle Smith fut subitement réveillée pendant la nuit et aperçut un point lumineux qui peu à peu grossit démesurément, remplit la chambre ; et, au milieu de cette lumière, lui apparut le Christ : cette vision très nette dura cinq minutes. Quelques jours après, Mlle Smith entendit une voix qui lui disait : « Tu as vu le Christ, il te sera donné de reproduire ses traits ! » Puis les visions et les voix s'appliquant à ce cas cessèrent pendant deux ans.

Un jour, la jeune fille fut prise de malaises, et de sueurs froides ; le lendemain, entre huit et neuf heures du matin, en voulant essayer de dessiner un modèle de pierre, elle fut de nouveau en proie aux mêmes phénomènes. La chambre devint toute sombre, la vision du Christ se reproduisit comme auparavant. Il sembla qu'il se penchait et posait la tête sur la feuille de papier que la jeune fille allait employer. Ce sommeil dura un quart d'heure et la mère dut venir réveiller Mlle Smith, la secouer, lui demander ce qui lui arrivait. On constata alors qu'une tête du Christ était dessinée et de grandeur naturelle, sur la feuille de papier. Le crayon de charpentier que Mlle Smith tenait dans les doigts ne paraissait pas avoir seulement bougé.

*
* *

Plus tard, survint une troisième vision du Christ, non pas en personne, mais en peinture, tel que Mlle Smith devait le reproduire. Au premier réveil du matin, des voix qui semblaient venir de très loin, se firent entendre : « Prépare ta palette... tu le peindras... tu le peindras. — Qui ? demanda Mlle Smith. — « Le Christ » — « En combien de temps ? » — « Quelques quarts d'heure. »

Mlle Smith prépara des planches, bien assujetties, ne voulant pas confier à de la toile fragile le portrait qu'elle allait avoir le privilège de peindre. Finalement, un matin, entre six et sept heures, elle eut la vision d'un pinceau entre ses doigts. Ce doit être pour aujourd'hui, pensa-t-elle.

En effet, entre huit et neuf heures, elle vit se former un épais nuage blanc devant sa planche. Ce nuage se morcela petit à petit en moutons, chaque molécule devenant transparente comme la rosée La planche devint comme une vitre transparente et derrière apparut le personnage du Christ, vivant, allant et venant et s'immobilisant enfin, tout à coup. Mlle Smith s'enraidit alors, se sentit mal à l'aise, ne put tourner la tête que du côté de l'apparition. Il est à noter qu'elle avait préparé sa palette, son pinceau et des couleurs à sa portée. Puis il ne resta du personnage qu'une parcelle, — celle qui fut peinte à cette séance, qui dura un quart d'heure.

Tout s'effaça et Mlle Smith s'endormit.

Elle se réveilla un quart d'heure apres et s'aperçut qu'elle avait peint la parcelle apparue à la fin. Elle se rendit compte qu'elle ne s'était guère servi du pinceau, mais qu'elle avait presque tout fait avec les doigts, qui

avaient pris la peinture préparée sur la palette, et, chose curieuse,fait directement le mélange sur la toile (la planche, dans le cas spécial).

Des séances identiques suivirent, toujours le matin entre huit et neuf heures, précédées de la vision du pinceau, avertissant Mlle Sn i h. Les yeux furent terminés en deux séances. Ensuite Mlle Smith se trouva avoir fait la chair du visage, sans peau, telle que celle d'un écorché, tout rouge. Dans une autre séance, ce fut la peau qui vint recouvrir cette chair, et ainsi de suite.

Jusqu'à présent, trois tableaux ont été faits : la tête du Christ, il y a deux ans, en neuf quarts d'heure (deux heures un quart au total). Il y a un an, ce fut le tour de la tête de la Vierge, et, tout récemment, le jour du Vendredi-Saint, fut terminé le troisième tableau du Christ, grandeur naturelle, à genoux, dans la combe de Gethsémané, au pied d'un figuier.

Ce dernier tableau a été exécuté en vingt-six quarts d'heure (six heures et demie au total).

II

La première tête du Christ étonne d'abord par ses couleurs assez spéciales. Sur un fond bleu de ciel oriental, se détache cette expressive figure de type araméen, à la peau mate, presque tout à fait jaune. Les yeux très grands, très bistrés comme il est juste dans le vrai type oriental, sont d'une couleur indéfinissable, vert-bruns, « couleur de marais », si l'on peut s'exprimer ainsi. Une petite moustache noire tombe des lèvres, assez prononcées, et très rouges. La barbe est châtain foncé, en collier et n'ayant probablement jamais été coupée ; les longs cheveux bouclés sont brun-roux.

Le style du portrait a quelque chose de conventionnel, — style byzantin très perfectionné — et, au dire des peintres qui ont vu les tableaux, il est impossible d'y reconnaître une méthode, une facture, un procédé spécial. Tous les détails sont terminés avec une finesse, une minutie extrêmes ; la pureté de la ligne est absolue, le fondu des couleurs tient du miracle : on ne peut s'expliquer de quelle manière Mlle Smith procède pour arriver à un résultat artistique aussi merveilleux.

Ce qui frappera et choquera tout d'abord le spectateur, c'est la forme du nez, byzantin, comme nous l'avons dit, et qui est fait de deux lignes absolument parallèles. Cela choque aussi Mlle Smith elle-même qui n'est pas du tout au courant des styles byzantins ou autres et qui ne se représentait pas le Christ avec un nez aussi droit. C'est d'ailleurs ce détail qui est le plus conventionnel ; les autres parties du visage sont en général d'une vérité d'expression, d'une vie, d'un relief saisissants.

Le portrait de la Vierge est du même type. Le teint en est cependan beaucoup plus frais et rose. Les yeux d'un beau bleu, la tête recouverte d'une coiffure blanche drapée, laisse voir de chaque côté deux tresses de même couleur que les cheveux du Christ. La ligne du cou est très gracieuse, élancée ; la robe est ornée d'une garniture en broderie orientale,

de dessins irréguliers, tels que le sont les travaux orientaux faits à la main. La vierge porte un collier de perles bleues (encore un détail qui choqua Mlle Smith, qui ne s'imaginait pas la Vierge s'ornant d'un collier.)

Quant au troisième tableau, le fond représente un coucher de soleil oriental, soit un ciel rouge avec des nuances d'un fondu et d'une délicatesse extrêmes. Puis viennent une série de collines, un figuier dont les feuilles sont un chef-d'œuvre de facture ; et, au pied de ce figuier, le Christ à genoux, dans sa robe blanche sans coutures, une main appuyée sur un rocher devant lui, l'autre contre sa poitrine. La figure est plus âgée que celle du premier tableau. Les traits sont plus affinés, les cheveux et la barbe plus longs, l'expression plus profonde ; mais la ressemblance est frappante, avec le premier portrait. Les mains sont musclées (le fait de ces mains si réelles, contrastant avec la sénérité, la pureté, la beauté de la figure du Christ, chicanait aussi Mlle Smith, qui ignorait que Jésus eût travaillé de son métier de charpentier).

Indépendamment de la manière étrange et incompréhensible dont ce tableau a été fait, c'est au simple point de vue artistique, un chef-d'œuvre ; et les peintres restent saisis d'étonnement et d'admiration ; car, si le procédé leur échappe complètement, ils ne peuvent que reconnaître l'absolue perfection et le relief du tableau. Détail curieux : la planche qu'elle avait fait préparer pour son grand tableau s'étant trouvée trop petite, Mlle Smith, au réveil d'une des séances, a constaté qu'elle avait continué à peindre sur le chevalet, et elle a dû, en hâte, faire venir un ouvrier pour agrandir la planche. Cet ouvrier fut très frappé du portrait ;

— Je le reconnais, c'est le Jésus, dit-il en se tournant vers Mlle Smith. Vous y croyez, à ces choses là ?

— Oui certes ; et j'espère que vous y croirez comme moi.

Lorsque l'ouvrier revint, l'impression fut si forte que ses yeux s'humectèrent et que, examinant les mains musclées de travailleur, il s'écria : « Celui-là, il est des nôtres ! » L'impression est d'ailleurs aussi très forte sur tous ceux qui viennent, sceptiques ou croyants, et nul ne peut s'empêcher de rester confondu devant cette œuvre d'art parachevée dans de si mystérieuses circonstances.

M. le professeur Flournoy ne pourrait pas expliquer scientifiquement la chose par le fait d'une suggestion en état d'hypnose « auto-suggestion » ou suggestion extérieure, car Mlle Smith n'a pas vu d'autres musées que ceux de Genève. Elle ne connaît aucun tableau du Christ se rapprochant de celui qu'elle a fait. Elle n'a pas été en relations avec des peintres, n'a pas fréquenté d'ateliers, ne connaît aucunement le style byzantin, n'est jamais allée en Orient, et, parmi les spirites qui l'entourent, aucun ne s'est occupé spécialement, — du moins à sa connaissance, — de peinture. Elle est persuadée que le Christ lui apparaît, lui parle, lui sourit, en un mot est vivant dans sa chambre. Très pieuse, elle prie constamment et demande à Dieu de la diriger dans toutes les circonstances de sa vie. Faut-il admettre l'hypothèse que, par le fait de sa communion constante avec le Christ, et

se rappelant son goût pour les choses orientales, inconsciemment, son « moi subliminal » aurait travaillé pendant des années, au point d'élaborer son idéal, de le concrétiser en un personnage tel qu'il est conçu dans cet étrange tableau ? Ceux qui croient aux réincarnations ont émis l'idée que Mlle Smith serait la réincarnation d'un peintre ayant vécu au temps du Christ. La légende rapporte que l'apôtre Luc aurait été peintre et aurait fait un portrait de Jésus. Le roi Abgard d'Edesse aurait possédé ce portrait que lui avait envoyé Jésus lui-même. Suivant les uns (Esaïe, ch. 52 et 53), « Il n'y aurait à le voir rien qui le fasse désirer. Il n'aurait ni beauté ni éclat. » Suivant les autres (Psaumes 45-3), « Il serait le plus beau des fils de l'homme. »

En réalité, nous n'avons aucune donnée historique certaine sur l'aspect extérieur de Jésus. Le type traditionnel (cheveux abondants et bouclés, barbe entière, expression profonde, empreinte de force et de douceur) est en somme de pure convention.

Le tableau de Mlle Smith est-il un produit de son imagination ou est-il l'expression absolue de la réalité ? C'est ce que les psychologues auront de la peine à résoudre. Mais le fait d'avoir pu concevoir et créer une telle œuvre par le seul « moi subliminal », est en somme tout aussi merveilleux que d'admettre l'influence d'une inspiration extérieure, surnaturelle, supranormale. En tout cas le mystère n'est pour le moment pas éclairci et mérite d'attirer l'attention des chercheurs.

Disons encore que Mlle Smith ne fait pas argent de ses facultés médiumniques si spéciales, car elle a déjà refusé des offres brillantes. Elle paraît être en parfaite santé ; son esprit est absolument sain et clair, et personne ne se douterait, à la voir, qu'elle est le centre d'une série de phénomènes si extraordinaires.

Mlle Smith doit sous peu, — des voix l'en ont prévenue, — commencer un quatrième tableau représentant le crucifiement. Nous ne manquerons pas de tenir nos lecteurs au courant.

Bibliographie

Le professeur Lombroso et L. Barzini

Nous avons dans cette *Revue*, rendu compte assez longuement des séries de séances données par Eusapia Paladino, en présence du très distingué reporter du *Corriere della Sera*, du professeur Lombroso, de quelques spirites très connus et de rédacteurs du journal. Ces remarquables récits viennent d'être réunis en un petit volume, orné des photographies d'Eusapia en 1892 et en 1907 et du professeur Lombroso. Ce qui fait l'importance de cette publication, qui mériterait beaucoup plus que l'œuvre de Lapponi d'être traduite et vulgarisée en France, c'est la préface dont le professeur

Lombroso l'a fait précéder et où l'on suit l'évolution de cet admirable et loyal observateur, depuis ses premières séances avec Chiaia jusqu'à la date présente. Nous voudrions pouvoir la mettre tout entière sous les yeux de nos lecteurs. Nous allons, du moins, nous efforcer de leur en donner une juste idée par quelques citations.

« S'il fut jamais au monde un individu qui, par son éducation scientifique, fut opposé au spiritisme, c'était bien moi, pour qui la thèse que toute force est une propriété de la matière et l'âme une émanation du cerveau a été l'œuvre la plus tenace de ma vie, et qui ai tourné en ridicule pendant tant d'années l'âme des tables... et des chaises. »

« Mais si j'ai toujours eu une grande passion pour mon drapeau scientifique, j'en ai eu encore une plus grande : l'adoration du vrai, la constatation du fait. »

« Cependant, moi qui étais assez opposé au spiritisme pour ne vouloir même pas pendant bien des années, accepter d'assister à une expérience, je dus consentir, en mars 1881, à me trouver en plein jour, seul à seul avec Eusapia Paladino dans un hôtel de Naples, où je vis une table s'enlever à une grande hauteur et des objets très pesants se transporter en l'air. Dès lors j'acceptai de m'en occuper. »

Viennent ensuite les descriptions de phénomènes purement physiques ou de manifestations à travers le rideau du cabinet, observés par lui-même, puis les empreintes sur la glaise en présence de témoins dignes de foi ; l'écriture directe sur une feuille de papier cachée par d'autres feuilles ; le changement de poids du médium et sa lévitation complète ; l'apport d'une rose parfaitement fraîche ; enfin ce phénomène capital, en 1902 :

« Après le transport d'un objet très lourd, Eusapia, dans un état de trance, me dit : « Pourquoi perds-tu ton temps à ces bagatelles ? Je suis capable de te faire voir ta mère ; mais il faut que tu y penses fortement. » Poussé par cette promesse, après une demi-heure de séance, je fus pris du désir intense de la voir s'accomplir et la table sembla donner son assentiment, avec ses mouvements habituels de soulèvements successifs, à ma pensée intime. Tout à coup, dans une demi-obscurité à la lumière rouge, je vis sortir d'entre les rideaux une forme un peu penchée, comme était celle de ma mère, couverte d'un voile, qui fit le tour de la table pour arriver jusqu'à moi, en murmurant des paroles que plusieurs entendirent, mais que ma demi-surdité ne me permit pas de saisir. Comme sous le coup d'une vive émotion, je la supliais de les répéter, elle me dit *Cæsar, fio mio* ! ce qui, je l'avoue, n'était pas sa façon ordinaire. En effet, étant vénitienne, elle disait : *mio fiol* ; puis écartant ses voiles, elle me donna un baiser. »

« Trucs ? — Arrivé à ce point de mon récit je crains que le lecteur, imitant le fameux cardinal d'Este, ne m'interrompe en s'écriant : « *Où avez-vous trouvé toutes ces fariboles* ? ou, ce qui est encore pire : *Ne vous êtes-vous pas laissé tromper par la plus vulgaire des truqueuses* ? »

Lombroso répond en citant les précautions prises contre la fraude et en invoquant le témoignage des divers hommes de science qui ont observé avant lui. Il rappelle les communications écrites ou parlées en langues étrangères, les révélations de faits inconnus aussi bien du médium que des assistants, les faits de télépathie que l'on a voulu expliquer par la transmission des vibrations cérébrales. A ce dernier sujet, il fait remarquer, avec Ermacora, que l'énergie du mouvement vibratoire décroît comme le carré de la distance et que si on peut admettre la transmission entre personnes rapprochées, cela devient bien plus difficile quand il s'agit d'une transmission d'un hémisphère à l'autre. (1) Enfin, pour expliquer le fait de l'écriture avec les deux mains, tandis que le médium cause avec une troisième personne, il faudrait supposer l'existence de trois ou quatre hémisphères cérébraux chez le même médium.

« Il convient, dit-il, d'ajouter que les cas de maisons *hantées*, dans lesquelles, pendant des années, se reproduisent des apparitions ou des bruits, concordant avec le récit de morts tragiques et observés en dehors de la présence de médiums, plaident contre l'action exclusive de ceux ci et en faveur de l'action des trépassés. »

Essais d'explication

« D'autre part, les réponses si souvent bien adaptées, quelquefois même prophétiques, très fréquemment en complète contradiction avec la culture du médium et des assistants, ainsi que l'apparition en leur présence de fantômes avec toute l'apparence momentanée de la vie, ne peuvent s'expliquer, quoique ceci doive faire sursauter les scientistes, sans admettre que la présence des médiums en trance provoque souvent l'apparition ou l'activité plus ou moins grande d'existences *qui n'appartiennent pas à des vivants*, mais qui en acquièrent momentanément les apparences et la plupart des propriétés. »

On voit que dans sa loyauté et son bon sens, le professeur Lombroso ne craint pas d'adopter la théorie que son illustre ami le professeur Richet qualifie d'*Absurdissime* et nous savons du reste qu'il n'est pas le seul, parmi les hommes de science qui n'ont pas à craindre la comparaison avec celui qui les juge avec une telle désinvolture. Continuons nos citations :

« Ces vues ne sont pas nécessairement opposées aux théories matérialistes. Il ne s'agit pas, en effet, de purs esprits, privés de matière, que notre imagination est incapable de concevoir, mais de corps dans lesquels la matière est si subtile et si affinée, qu'elle ne devient pondérable et visible que dans certaines circonstances spéciales... Lodge, dans son discours à la S. P. R. de Londres, compare les matérialisations aux phé-

(1) J'ai fait, il y a quinze ans, la même objection à la théorie qui ne voudrait voir dans la télépathie que l'action d'une force physique analogue à la lumière, l'électricité, le magnétisme, etc. (G. Delanne).

nomènes produits par le mollusque, qui peut extraire de l'eau la matière de sa coquille, ou de l'animal qui peut assimiler la substance de ses aliments et la convertir en muscles, os, peau et plumes. De même, ces entités vivantes qui ne se manifestent pas ordinairement à nos sens, quoiqu'elles restent en rapports constants avec notre univers psychique, possédant une sorte de corps éthéré, peuvent utiliser temporairement les molécules terrestres qui les entourent, pour confectionner une espèce de construction matérielle, capable de se manifester à nos sens. »

Après avoir cité les divers phénomènes d'apports, de pénétration de la matière, de lévitation et de prophétie, l'auteur ajoute :

« La connaissance de tous ces faits ne m'a pas encore, il s'en faut, donné une certitude scientifique. Mais cette hypothèse spirite nous apparaît comme un continent, incomplètement émergé de l'océan, dans lequel on aperçoit çà et là de lointains îlots plus élevés, qui ne donnent qu'à la pensée de l'homme de science seul l'impression d'une plage terrestre immense et compacte, tandis que l'homme vulgaire rit de l'hypothèse qui lui paraît si peu solide du géographe. »

Adoptant l'idée d'une conscience subliminale, qui pourrait agir indépendamment des sens et des organes, Lombroso dit : « qu'il n'est pas trop difficile d'imaginer que, comme dans le songe et l'extase, l'action de cette conscience *peut se prolonger dans l'état de mort*. »

Enfin, il termine par ces paroles qui répondent magnifiquement à messieurs les partisans exclusifs des expériences de laboratoire :

« On a beau mépriser les opinions du vulgaire ; mais s'il est vrai qu'il ne possède, pour acquérir la vérité, ni les moyens scientifiques ni la culture préalable de l'homme de science, ni son ingéniosité, il y supplée par l'*observation* multipliée et séculaire, qui finit en réalité, dans beaucoup de cas, par donner des résultats bien supérieurs à ceux que peut atteindre le plus grand génie scientifique. »

« On voit que Lombroso estime que ce n'est pas uniquement dans les laboratoires que l'on peut faire de la science, et que dans bien des cas l'*observation* donne des résultats aussi scientifiques que l'*expérimentation*, à laquelle échapperont toujours un certain nombre de phénomènes.

L. Barzini termine ce petit volume d'un si grand intérêt, par la reproduction d'un certain nombre de portraits de médiums célèbres et de la photographie de phénomènes psychiques.

Nous souhaitons vivement qu'une telle publication obtienne toute la notoriété qu'elle mérite.

Dr Dusart.

Ouvrages Nouveaux

L'électricité

PAR L. POINCARÉ

Dans ce nouveau volume, M. Lucien POINCARÉ étudie les modes de production et d'utilisation des courants électriques et les principales applications qui appartiennent au domaine de l'électrotechnique.

L'auteur s'adresse au public éclairé qui s'intéresse aux progrès des sciences et lui présente, sous une forme très simple et facilement accessible, un tableau fidèle de l'état actuel de l'électricité. Il rendra aussi service aux physiciens qui pourraient ne pas connaître les applications qui ont été faites, dans l'industrie, des découvertes sorties du laboratoire, et, d'autre part, aux ingénieurs qui auraient un peu perdu de vue les principes scientifiques sur lesquels s'appuie la pratique.

Ce livre, où M. L. POINCARÉ a marqué, par des faits précis, le sens de l'évolution actuelle des industries, où il a indiqué les grandes conséquences sociales des applications modernes, et l'influence que ces applications ont exercée sur la Science elle-même, avait sa place marquée dans une collection consacrée à des études de philosophie scientifique.

Un volume in-18. — Prix : 3 fr. 50 — Ernest Flammarion, éditeur, 26, rue Racine, Paris.

Envoi contre mandat-poste.

*
* *

Le Grand Œuvre

PAR GRILLOT DE GIVRY

XII méditations sur la Voie Esotérique de l'Absolu. — 1 vol. in-12 couronne. Prix : 2 fr. 50. CHACORNAC, éditeur, 11 Quai St-Michel, Paris.

Les alchimistes ont rappelé à chaque page de leurs livres, que les substances d'où se tire la Pierre Philosophale n'appartiennent pas à la métallurgie courante ; que leur distillation, leur eau, leur feu ne sont pas ceux des laboratoires.

D'où l'impuissance de la chimie vulgaire à expliquer d'une façon satisfaisante les livres d'alchimie.

Mais ils ont insisté sur certains moyens mystiques, certaines forces cachées par l'intermédiaire desquels on peut réaliser le **Grand Œuvre**.

C'est le secret de ces moyens et de ces forces que nous révèle l'auteur de ce livre étrange et curieux qui semble avoir été écrit à l'âge d'or de l'alchimie, à l'école de Flamel et d'Albert le Grand.

Le lecteur y retrouvera la plus pure doctrine des vieux maîtres, et, ce qui est plus rare en notre siècle, leur état d'âme et leur conviction sincère et émue. (*Communiqué.*)

Echos de Partout

Le troisième Congrès spirite a été tenu à Anvers pendant les deux jours de fête de la Pentecôte, et il a brillamment réussi. La grande salle du local de l'Harmonie était remplie par les représentants des diverses sociétés spirites Belges, mais Liège avait envoyé le plus fort contingent.

Le Congrès fut présidé par M. le commandant Le Clément de Saint-Marcq, docteur ès sciences, qui prononça un beau discours fort applaudi. Nous sommes heureux de voir à la tête de la Fédération, chez nos voisins, un véritable homme de science, car nos recherches expérimentales ne pourront que gagner en précision, lorsqu'elles seront toujours soumises aux règles qui sont usitées dans les autres sciences.

Les rapports des délégués offraient aussi le plus grand intérêt, et nous aurons l'occasion de citer quelques-uns d'entre eux lorsque la publication en sera faite.

Le lundi, M. le Dr Dusart, président d'honneur de la fédération spirite de Mons, a raconté ses expériences avec le médium Miller et il fut chaleureusement applaudi. En somme, le mouvement spirite chez nos voisins prend chaque jour plus d'importance, parce qu'il compte à sa tête beaucoup d'hommes dévoués qui ne reculent devant aucune fatigue, aucun sacrifice pour répandre partout la bonne nouvelle. Espérons que cet exemple réveillera le zèle des spirites français qui semble, hélas ! beaucoup moins ardent.

*
* *

Sous le titre : *Miracle, Mystère*, M. Camille Flammarion a rendu compte dans le *Matin* du 21 mai d'un cas de guérison tout à fait inespérée, obtenue par M. Magnin, le magnétiseur bien connu. D'après le diagnostic porté par trois médecins, MM. de Saint-Martin, Grandjean et Diel, la jeune fille en question était atteinte du mal de Pott, de paralysie des membres inférieurs provoquée par une lésion de la moelle, rétention vésicale et intestinale, tuberculose pulmonaire. En somme elle était considérée comme perdue. Dans cet état, une voix se fit entendre, une nuit, et lui demanda si elle pourrait supporter l'épreuve. La patiente répondit affirmativement « Je vis alors, dit la malade, approcher de moi une main fine, allongée, tenant un flambeau qui éclairait toute la pièce et je pus lire au-dessus de moi : le *8 mai, tu te lèveras*. La vision disparut lentement, et, après quelques minutes d'obscurité, la lampe se ralluma d'elle-même. » La prédiction s'est réalisée, la malade s'est levée, et, depuis, elle est guérie. Pendant le traitement magnétique, dans un état spécial de *trance*, une personnalité s'est déclarée comme ayant été une personne vivante bien connue de M. Magnin. Elle a dit que c'était elle qui avait donné l'avertissement de la guérison. A l'*état normal*, la malade voit cette per-

sonnalité, et la décrit avec tant de fidélité qu'elle est reconnue par M. Magnin et M. de Vesme. Elle désigne même son portrait.

Pour nous, étant donnés les faits, nous remarquons 1° que l'annonce de la guérison a précédé *de plusieurs mois* le traitement magnétique ; 2° que cette main, qui d'abord fut seule visible, appartenait réellement à la personnalité vue par la malade et nommée par elle la « petite amie ; »

3° que ce n'est pas une *création imaginaire*, puisque les traits sont ceux d'une personne ayant vécu sur la terre. Cette personnalité n'a donc pas été créée par suggestion,car le début de ces manifestations est antérieur à l'action de M. Magnin. Dans ces conditions, il nous semble logique de voir dans cette personnalité un être autonome, d'autant plus que jamais, dans les cas de personnalités secondes, un des personnages somnambuliques n'est visible pour le sujet à l'état normal. Si un personnage hallucinatoire était capable d'abord de prédire l'avenir d'une manière mathématiquement exacte ; ensuite de se présenter au sujet pour le consoler, l'encourager, le soutenir, enfin s'il possédait le pouvoir merveilleux de guérir la tuberculose et le mal de Pott, il faut avouer que chacun de nous, en cas de maladie, souhaiterait ardemment d'être halluciné de la sorte. Pour nous, et jusqu'à preuve du contraire, nous verrons dans ce fait l'action bienfaisante d'un être de l'au-delà qui non seulement cherche à soulager la malade, mais peut être aussi, a voulu travailler à la conversion du magnétiseur.

*
* *

Un Congrès de l'Occultisme a eu lieu à Paris les 9, 10 et 11 mai derniers. Nous attendrons pour en parler que les comptes-rendus en soient publiés, mais l'absence du Dr Papus, empêché, a sans doute été regrettée par beaucoup des membres, qui le considèrent comme le chef et le rénovateur du mouvement occultiste contemporain.

*
* *

Au mois d'avril, il a paru dans les *Psychische Studien*, une lettre du médium Miller, écrite au professeur Willie Reichel dans le courant d'octobre 1906, qui nous paraît au moins singulière, pour ne pas dire plus. Dans cette lettre, le médium dirait : « Je n'ai pas eu un sou de toutes ces séances. J'ai tout payé de ma poche : voitures, hôtel. Tout le monde acceptait les séances avec enthousiasme, mais lorsqu'il s'agissait de donner, l'enthousiasme diminuait beaucoup. Mais tant pis ; je m'arrangerai et je ferai mes affaires sans le spiritisme... » Qui trompe-t on ? Miller a déclaré dès l'origine, et à maintes reprises, qu'il ne voulait pas être rémunéré pour les séances. Cependant M. Delanne a été lui porter une enveloppe contenant 500 francs, à domicile, en compagnie de deux personnes, en faisant observer au médium que ce n'était pas du tout un *paiement* pour les séances qu'il avait données,mais un cadeau qu'on lui offrait, en argent, faute de savoir quel objet on aurait pu acheter, en le priant de l'accepter comme souvenir. M. Miller est venu le soir même reporter

cette somme à M. Delanne, déclarant qu'il ne voulait absolument pas la conserver. Il nous paraît que, dans ces conditions, le reproche que fait le médium de San Francisco aux spirites parisiens est assez peu fondé et qu'il est bon de rétablir les faits, tels qu'ils se sont passés réellement.

*
* *

On sait que l'archidiacre Colley avait défié le prestidigitateur Maskelyne, de reproduire les matérialisations observées en compagnie du Dr Monck, lui offrant 1000 livres s'il y réussissait. M. Maskelyne fit, *sur son théâtre*, une parodie de l'apparition, mais ne put pas ensuite, faire disparaître la femme qui servait de compère, en la faisant *rentrer* dans le corps du médium. Cependant le prestidigitateur affirmait avoir gagné les 1000 livres et, en plus, il prétendait que M. Colley s'était faussement attribué le titre d'archidiacre. Il y eut procès, au cours duquel on entendit le professeur Al. Russel Wallace, affirmer la réalité des faits constatés en présence de Monck.

Le tribunal a 1° repoussé la demande de M. Maskelyne, parce qu'il n'a pas reproduit le phénomène décrit par l'archidiacre Colley ; 2° le prestidigitateur est condamné à payer à M. Colley 75 livres, pour le chef de diffamation touchant le droit de porter le titre d'archidiacre.

Enfin M. Maskelyne est condamné aux frais. Et c'est justice.

LECTOR.

Nécrologie

Discours prononcé par M. E. Faguet aux funérailles de M. F. Roumestan

Messieurs, frères et amis,

En l'absence forcée de délégués étrangers plus autorisés, plus compétents,et au nom du Groupe Spirite « Charité » d'Alais, je viens adresser un dernier adieu à ce qui fut la dépouille matérielle de notre regretté chef de Groupe F. Roumestan. Je ne crains pas d'être démenti en affirmant qu'il emporte les regrets unanimes de tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher. Ceux-là mêmes qui ne partageaient pas sa manière de voir n'en rendaient pas moins justice à ses hautes vertus,et à son inépuisable charité. Toute sa vie n'est qu'une longue suite de bonnes œuvres. Président et fondateur du Groupe d'Alais depuis 23 ans. Fondateur de plusieurs autres groupes, il consacra tous ses instants à propager la bonne doctrine. Ouvrier de la première heure, il a lutté contre bien des préjugés ; la malveillance lui suscita mille difficultés. Mais rien ne pouvait l'arrêter ; profondément convaincu, comme tout spirite devrait l'être, il avait une confiance illimitée en la divine Providence.

Pour lui, faire le bien résumait l'existence, aimer son prochain une nécessité comme l'air aux poumons. Sa voix sympathique, son doux sourire, trouvaient toujours le chemin du cœur. Enumérer ses mérites serait trop long ; il est des qualités au-dessus de tout éloge. Je dois me borner d'assurer tant aux noms des nombreux malades soulagés, que des affligés consolés, qu'il emporte dans l'au-delà les regrets de tous, atténués par la consolation d'une prompte désincarnation. Jusqu'au dernier moment il eut le sourire sur les lèvres, il n'a pas connu la douleur, je dois même ajouter qu'il a terminé sa belle mission par une proclamation éclatante de la doctrine spirite.

Oui, a-t-il dit : l'Esprit de vérité souffle sur le monde ! Soleil nouveau, il éclairera l'avenir, et rien, a-t-il ajouté par deux fois, ne saurait l'entraver ?

De telles paroles semblent prononcées non seulement pour aiguillonner les hésitants, soutenir les Adeptes mais pénétrer le cœur de ceux qui ont soif de la vérité. Je termine : loin de nous désoler de cette séparation, nous nous réjouissons au contraire, persuadés qu'une âme aussi pure reçoit en ce moment, la récompense, le salaire mérité. Nous sommes également sûrs que loin de nous abandonner, il continuera à diriger le groupe qu'il a tant aimé, et que son heureuse influence nous sera toujours favorable à nous et aux siens. Aussi aspirons-nous de tout notre cœur au jour heureux où nous serons tous réunis dans la perfection divine pour l'éternité.

Apparitions
judiciairement ou authentiquement constatées (1)

Croire qu'il existe deux mondes, l'un visible, l'autre invisible, encore que ce soit une croyance parfaitement en harmonie avec nos instincts, et même greffée sur les intelligences obtuses par les pratiques et les enseignements de la religion, c'est, selon les esprits appelés forts, friser la folie. Ce principe une fois admis par eux, comme il n'y a qu'un pas de cette croyance à celle de la manifestation de forces intelligentes disséminées dans le monde invisible, ils appellent un fou celui qui, dans la plénitude de sa raison, témoin de faits réels, tangibles, patents, ose soutenir qu'il y a autre chose

(1) Etude parue en 1865, dans la *Revue Spiritualiste*, sous la signature de son directeur M. Pierrart.

que du vide par delà nos yeux ; ils appellent archifou celui qui affirmera avoir vu des meubles se mouvoir d'eux-mêmes, des correspondances d'outre-tombe parfaitement faites sous l'action mécanique passive d'un médium illettré, n'ayant aucune notion, aucune connaissance de la force qui le met en jeu, et qui néanmoins reproduira un style à lui connu, des pensées d'autrefois, l'écriture et la signature d'une personne morte, appellent ceux-là des fous.

Puis voici venir la science, plus courtoise, il est vrai, qui classe ce prétendu genre de folie raisonnante dans la catégorie des illusions d'optique (1). Ceux-là, dit-elle, sont des hallucinés, des visionnaires, des songe-creux, qui croient à ces niaiseries. Ils ont cru réellement voir ce qu'ils disent avoir vu, mais ce n'a été qu'un mirage, une fausse perception, etc. etc. Et tranchant doctoralement la question, ils concluent aussi à la folie, cependant avec des circonstances atténuantes, c'est à dire qu'il n'y a aucun péril à laisser des fous de cette espèce en liberté : l'isolement et les douches ne sauraient être employés, assurent-ils, attendu que ces hallucinations sont inoffensives, et que d'ailleurs elles ne troublent pas les fonctions de l'esprit dans les affaires de la vie.

Nous laisserons là les esprits forts. Discuter avec eux serait se poser en Don Quichotte. Or on ne se bat plus contre ces moulins à vent qu'on appelle des négations. Laissons donc là ces fous stationnaires que la science songera peut-être un jour à classer comme elle l'a fait de nous. Nous opinons même de bon cœur à ce qu'elle leur fasse aussi grâce de la séquestration.

Quant à la science, nous nous bornerons à lui demander si entre le scepticisme absolu et la croyance aveugle, il n'existe point, par exemple, ainsi qu'entre la superstitition et l'impiété, quelque chose comme un milieu dans lequel on puisse caser cette foule d'intelligences que l'idée spiritualiste préocupe tant aujourd'hui : un milieu dans lequel on puisse convenablement asseoir le nombre compact d'esprits remarquables, de têtes doctes et savantes, naguère encore

(1) Nous savons tous que la prédominance des instints sur les facultés intellectuelles engendre chez l'homme des anomalies qui se traduisent souvent en excès. Mais ce genre de perturbation n'atteint jamais, en général, ceux qui sont placés entre le délire et l'idiotisme, ces deux extrêmes dans lesquels la science trouve en effet et constate des cas nombreux d'hallucination et de folie.

sceptiques, qui, après examen, levant les yeux au ciel, et cherchant à se rendre compte de leur propre identité, se sont avoués convaincus ? C'est là une sorte d'esprits égarés, ce nous semble, qui valent bien la peine qu'on leur assigne une place dans la désolante statistique des fous et des hallucinés, ne fût-ce qu'une stalle, même non rembourrée.

Or la science est muette à l'endroit de ces infortunés, et leur égarement prenant de jour en jour des formes de plus en plus correctes et bien dessinées, ils vont l'épanchant à tort et à travers dedans eux, sans prendre garde aux passants !

A tel point que cela devient endémique. C'est réellement prodigieux de voir combien cette idée spiritualiste marche et fait du chemin ! Si toutefois nos conjectures ne sont pas des hallucinations, nous osons prédire l'apparition infaillible et prochaine sur la scène du monde, de quelque homme providentiel qui sera l'incarnation d'une idée, d'un besoin, en un mot, d'un cataclysme moral capable de révolutionner notre mesquine planète, et de la placer enfin sur cette base normale qui, depuis l'an premier de la création, fait l'aspiration des peuples ; et qu'Isaïe, il y a quelque deux mille cinq cents ans, nous prédisait comme très-prochaine, sous le nom de Règne de Dieu.

Les phénomènes spiritualistes de cette nature, après tout, sont aussi anciens que le monde. C'est là une vérité que nous avons souvent proclamée et que, chaque jour, de nouveaux faits viennent confirmer.

Parmi ces phénomènes, les faits d'apparition de spectre, sont si nombreux, qu'en vérité l'embarras du choix, plus encore que l'abondance des matières, nous ferait renoncer à la tâche, s'il s'agissait, non pas d'en faire le détail, mais seulement d'en faire purement et simplement la nomenclature.

En effet l'Ancien et le Nouveau Testament, les annales de la chrétienté depuis le concile de Nicée, en fourmillent. L'histoire romaine — voyez notamment Tacite — en est parsemée.

L'histoire grecque nous en cite plusieurs qui sont très remarquables. Qui ne connaît le fait de Pindare apparaissant, après sa mort, à plusieurs de ses amis pour leur dicter un hymne à la louange de Proserpine, qu'il avait promis à cette déesse et n'avait pas composé de son vivant ? La même histoire nous cite encore une maison, à

Corinthe, hantée par un esprit qu'un pythagoricien nommé Arignotas parvint à conjurer en faisant bêcher dans un terrain, en présence de plusieurs personnes, et après avoir fait solennellement enterrer des ossements humains que l'on y trouva. (1)

Mais comme ce sont là des faits qui ont eu lieu dans des temps reculés et qui pourraient paraître exagérés ou fabuleux aux yeux de certains sceptiques, nous allons en exposer de plus récents, dont on peut retrouver les traces dans des monuments contemporains et authentiques.

Procédant par ordre chronologique, nous lisons dans LE LOYER *des spectres*, liv. III, chap. IV qu'un certain président Brisson, personnage dont il vante le savoir et l'éloquence, avait plaidé, pendant qu'il était avocat, pour le bailli de Coulommiers dont la femme et les enfants avaient été assassinés.

Or cet avocat parvint à faire arrêter et punir les coupables en exhibant, pour preuves convaincantes, que la femme assassinée était apparue a son mari, *non dormant ains veillant*, qu'elle lui avait désigné et nommé ses meurtriers, en lui recommandant de la venger.

Et à ce propos, poursuit *Le Loyer*, de notre temps, — vers la moitié du XVIe siècle, — les voûtes du palais du parlement de Bretagne ont retenti des sombres détails d'un procès criminel de ce genre.

Le fait et tout le procès, je le tiens, dit-il, de M. de Launay Gaultier, conseiller au parlement de Bretagne, l'un de mes bons amis, qui me l'a raconté en cette sorte :

« Certain homme (2) est tué en trahison, de nuit, par sa propre femme, et est enterré dans la maison où est fait l'homicide, près d'un charnier où l'on a accoutumé en ménage de mettre de la chair salée. Le meurtre est celé quelque temps ; et persuada, la femme, assez facilement aux parents de son mari, qu'il avait été tué des voleurs, parce qu'il se mêlait de trafic de marchandise.

« Ce néanmoins, Dieu qui ne permet pas que les crimes (et nom-

(1) Rappelons anssi l'histoire rapportée par Ciceron des deux amis de Mégare, dont l'un assassiné dans une hôtellerie, apparaît à l'autre et lui donne les indications nécessaires pour faire prendre les meurtriers.

(2) C'était M. de Saint-Sornin. (hist)

mément les homicides, lesquels il abhorre sur toutes choses) demeurent impunis, voulut que le crime homicidiaire de cette femme fût découvert en cette façon :

« Advint qu'un jour le frère du mari défunt de la femme vint voir sa belle-sœur, et comme il mettait le pied sur le seuil de la maison où avait été occis son frère, voici, merveille, que lui apparaît l'ombre et spectre de son frére occis, environné d'une lumière, ce lui semblait. — Qui fut bien ébahi et épouvanté ? ce fut lui ; et toutefois, se rassurant, il suivit de l'œil le spectre et le vit disparaître près du lieu où était justement le charnier. Et aussitôt il raconte à sa belle-sœur la vision qu'il avait eue, et en quelle part elle s'était disparue ; délibéré, quoi qu'il en dût arriver, de fouir au lieu où il l'avait vue disparaître, ce que ne put lui dissuader en quelque sorte cette femme, à qui déjà un remords de conscience tourmentait le cœur, l'âme et l'entendement.

« Et ainsi est foui auprès du charnier, et est trouvé le corps du défunt homicidé qui était déjà demi-pourri. La femme est appréhendée par soupçon, et son procès lui est fait et parfait par le juge inférieur. (le prévôt de Quimper-Corentin), lequel, par variation de propos, et que le mort avait été trouvé en sa maison enterré et autres circonstances, la trouvant à demi convaincue, ordonna qu'elle eût la question, en laquelle elle confessa à demi le fait, et fut condamnée à être pendue et puis brûlée.

« De cette sentence elle appela en la Cour du parlement de Bretagne, où maître Jacques Bude, procureur général du roi, homme de rare doctrine, prit ses conclusions, et conclut à la mort, et, suivant ses conclusions, arrêt fut donné par lequel fut dit bien jugé, mal appelé, et que ce dont était appelé sortirait en son plein et entier effet, et renvoyée la femme sur les lieux où le meurtre avait été fait, et pour y être exécutée. »

Pour plus de détails, au besoin, voir la relation circonstanciée de ce fait dans le *Traité* des *apparitions* de Langlet-Dufresnoy. Le *Mercure de France*, dans son numéro d'avril 1695, nous donne le fait remarquable d'apparition suivant, qui, comme ceux qui précèdent, a tout le caractère d'authenticité que peuvent donner des débats judiciaires à des phénomènes de cette nature :

En l'année 1694, sur la fin de décembre, le garçon meunier du moulin à farine de Serry, allant porter des farines à Villeneuve-

Saint-Denis, s'en retournait, lorsque, passant près d'une mare, un fantôme lui apparut en lui disant : — *Arrête et n'aie pas peur ! je suis un marchand que l'on a tué à l'endroit où tu me vois. On a coupé ma tête et on l'a mise au pied du saule non loin de toi. On a placé mon corps dans la haie. On m'a pris deux cents livres que j'avais.* C'est le milicien de Serry et celui de.... *qui ont fait le coup, de concert avec un nommé Bornier, sur l'avis que le cabaretier de Serry leur avait donné que je devais passer ici. Va-t'en, ne me dis pas adieu.* Peu de temps après, vers la Pentecôte, des paysans, labourant leurs terres aux environs de cette mare, entendirent un homme se plaindre comme quelqu'un qui se meurt, mais sans voir personne.

Une femme faisant paître sa vache au long du chemin sentit une mauvaise odeur, mais, ainsi que les laboureurs, elle ne vit personne. Néanmoins, ayant raconté ce fait dans le village de Serry, on vint faire des perquisitions et on trouva, en effet, le corps décapité du marchand ; puis la tête et les bras enfouis au pied du saule dont le fantôme avait parlé au garçon meunier.

Ce fut alors seulement que ce pauvre garçon osa déclarer la révélation du fantôme. Interrogé pourquoi il n'en avait rien dit dans le temps, il répondit qu'il avait eu peur d'être tué par les miliciens ; ce qu'ils auraient fait probablement s'ils avaient connu qu'il pouvait ainsi les perdre.

Le prévôt des marchands de Meaux, saisi de l'affaire, fit arrêter les coupables. Ceci eut lieu vers la fin de mars 1695. Emprisonnés à Meaux, on instruisit leur procès.

Ces malfaiteurs, convaincus de leur crime, s'en avouèrent les auteurs et furent condamnés à mort.

On les roua vifs à Meaux, dans le courant du mois d'avril de ladite année 1695.

Voici un autre fait providentiel d'apparition raconté par M. Louis Philippe de Ségur, dans sa *Galerie morale* et *politique* ; fait presque contemporain et non moins surprenant que ceux que nous venons de raconter.

Un président de chambre du parlement de Toulouse, retournant de Paris dans ses foyers, fut obligé, par suite d'un accident, de prendre gîte dans une auberge de village. Pendant la nuit, un vieillard lui apparut. *Je suis,* dit le fantôme pâle et sanglant *le père du propriétaire actuel de la maison. Mon fils m'a assassiné. Mon corps coupé*

en morceaux, a été enterré par ce scélérat dans le jardin ! Je te commande de découvrir ce crime, de signaler le coupable et de me venger. A ces mots le fantôme disparut.

Le magistrat, frappé de cette vision, qu'il attribuait toutefois d'abord aux premières vapeurs du someil, se levant de bon matin, se prit à interroger adroitement le jeune aubergiste sur la nature de la maladie et le genre de mort de son père... mais le trouble du parricide le trahit.

Le président feignant de ne pas s'en être aperçu, prétexte un besoin, sort de la maison, va chercher main forte et l'autorité du lieu. On fait des perquisitions dans le jardin signalé, et l'on trouve le cadavre !

L'assassin, convaincu, avoue son crime. On procède à son jugement, et il périt sur l'échafaud.

A quelque temps de là, pendant la nuit, le président voit le même fantôme qui venait demander de quelle façon il désirait qu'il lui prouvât combien il lui était reconnaissant.

Le président lui répondit : — *En me faisant connaître l'heure de ma mort, afin que je puisse m'y préparer dignement.* Le fantôme lui dit alors : — *Je viendrai t'en prévenir huit jours à l'avance.*

Quelques années s'étaient écoulées depuis cette apparition. Le président se trouvant toujours à Toulouse, on vint frapper vivement à la porte de sa maison pendant la nuit. Le portier ouvre et ne voit personne ! Le même bruit se fait entendre de nouveau : un domestique sort et ne voit personne encore cette fois ! Enfin un nouveau coup de marteau retentissant, les domestiques effrayés vont en prévenir leur maître, qui descend, ouvre la porte et voit le même vieillard dont il avait fait venger le meurtre : — *Je viens,* dit le fantôme, *accomplir ma promesse. Ton heure est arrivée, dans huit jours tu mourras !* Le président, consterné, raconte à des amis cette effrayante prédiction. Ils s'efforcent vainement de le rassurer et de ramener le calme et la raison, dans sa tête troublée, disaient-ils, par des visions chimériques.

Cependant le huitième jour arriva.

Le président se portant fort bien d'ailleurs, tout semblait démentir la sinistre prophétie. Il doutait lui-même de tout ce qu'il avait vu et entendu.

Le soir, sa famille rassurée se rassemble ; il soupe avec elle. La

joie règne dans le festin. Après le repas, il veut monter dans sa bibliothèque pour chercher un livre dont on avait parlé. Il entre dans un corridor sombre qui y conduisait. Tout à coup on entend l'explosion d'une arme à feu ; les convives effrayés, courent à ce bruit et trouvent l'infortuné président mort, couché par terre et nageant dans son sang !

L'assassin s'étant échappé, on ne trouva sur le lieu du crime qu'un manteau et un pistolet qu'il avait laissés tomber en fuyant. Ces objets étant reconnus comme appartenant à un conseiller au parlement, il s'ensuivit un procès criminel, à la suite duquel le conseiller aurait perdu la vie, si le véritable auteur du crime n'avait été découvert.

C'était le coiffeur de ce conseiller qui, éperdument amoureux d'une femme de chambre attaché à la maison du président et soupçonnant certaines infidélités, voulait s'en venger en tuant son rival. A cet effet, profitant d'un moment où le conseiller, qu'il coiffait, était absent de chez lui, il avait pris ses pistolets et son manteau pour accomplir son dessein. S'étant donc caché dans le corridor sombre dont il est parlé plus haut et entendant les pas d'un homme qui s'avançait, prenant cet homme pour son rival, il le tua.

Cet assassin expia sur l'échafaud sa fatale méprise et son crime, et l'histoire des trois apparitions du fantôme ne fut plus un conte de veillées.

Pour achever cet intéressant chapitre, déjà peut-être un peu long, nous croyons devoir enregistrer ici un fait plus récent, dont les journaux autrichiens ont retenti, et dont nous tenons les détails de M. le comte Caroly, qui connaît parfaitement les localités dans lesquelles l'événement s'est passé en 1842. C'est au château de Nalpo, en Slavonie.

Ce château appartient à M. le baron Brandao.

Ayant accueilli chez lui un ancien officier supérieur de ses amis, ce baron lui avait assigné pour logement une aile de son château depuis fort longtemps peu ou point habité. Pendant la nuit, cet officier eut la vision d'un spectre qui lui dit que, depuis environ trois cents ans, son corps étant enterré sous l'escalier du château, il n'aurait de repos en l'autre monde que lorsqu'on l'aurait exhumé et convenablement enseveli.

Dans une seconde apparition, ce même fantôme lui déclara que le corps d'un de ses amis gisait, dans les mêmes conditions que le sien, sous un berceau de feuillage qu'il désigna, aux environs du château.

Craignant sans doute de désobliger le baron, son hôte et son ami, en ébruitant cette aventure à laquelle semblait devoir se rattacher quelque drame sanglant capable de ternir l'éclat de sa maison ou la réputation de ses ancêtres, l'officier s'abstint de lui en parler. Cependant, cédant à un sentiment de curiosité qui s'explique chez ces natures slaves, impressionnables et avides surtout du merveilleux, il fit part de ces apparitions à des compagnons d'armes qui vinrent là pour le visiter.

Ces amis, à leur tour, en parlèrent au baron, qui, profitant de l'absence de sa femme et de ses enfants, fit faire des fouilles, et deux cadavres furent effectivement trouvés aux lieux indiqués.

Ayant pour règle de citer le plus de noms que nous pouvons à l'appui des faits détaillés par nous, nous dirons que l'exhumation de ces cadavres ou ossements eut lieu en présence du général hongrois Piquety, un des visiteurs amis de l'officier qui avait eu ces visions.

Diverses autres apparitions, suivies de perturbations nocturnes, s'ensuivirent, telles que bouleversement de meubles, déplacement de tables, chaises et fauteuils dans l'appartement des demoiselles. Leur piano semblait être même l'objet de prédilection de ces turbulents esprits ; à tel point, que Mme la baronne et ses enfants durent s'éloigner du château pendant l'espace de deux ans. On fit exorciser le manoir. Or, depuis ce temps, les manifestations ont cessé au château de Nalpo.

Au récit des apparitions, qui précèdent, et dont la réalité a été judiciairement constatée, qu'il nous soit permis d'ajouter les suivantes, d'un caractère historique ou d'une notoriété qui n'a pas été contestée. Le célèbre abbé de Saint-Pierre a publié dans le *Journal de Trevoux*, tome VIII, l'anecdote qui suit et dont il garantit l'authenticité :

Bézuel et Desfontaines, jeunes garçons d'une quinzaine d'années, amis intimes, s'étaient juré, même scellé de leur sang, que le premier d'entre eux qui mourrait viendrait se manifester à l'autre. A

peu de temps de là, les jeunes gens furent séparés; l'un d'eux, Desfontaines, ayant dû aller habiter Caen.

Ceci se passait en 1796.

En Juillet 1797, Bézuel, après avoir éprouvé quelques faiblesses suivies de mauvaises nuits,mais néanmoins travaillant toujours, eut une troisième fois un accès plus grave, à la suite duquel il perdit connaissance. Les personnes qui le relevèrent lui ayant demandé où il se sentait mal, il leur répondit : *J'ai vu ce que je n'aurais jamais cru voir...* Et il ne se rappelait ni la demande ni la réponse qu'il venait de faire. Seulement, quand on lui en fit l'observation, il dit que cela s'accordait fort bien avec le souvenir de l'apparition d'un homme qu'il ne connaissait pas, et qui avait la taille d'un nain.

Ayant repris son courage, et parfaitement remis de cette crise, il grimpait à une échelle, lorsqu'au pied il aperçut son camarade Desfontaines. Il en eut un éblouissement et, ayant glissé de l'échelle, il tomba en syncope. On le ramassa et on l'assit sur un banc servant de siège sur la place. Là, entouré de curieux qu'il ne voyait pas, dit-il, il reconnut cependant Desfontaines et il lui faisait signe de venir à lui. Il fit même certains mouvements comme pour lui faire place. Ceux qui étaient présents et qu'il ne voyaient pas, quoiqu'il eût les yeux bien ouverts, remarquèrent très bien ces mouvements. Mais Desfontaines restant toujours immobile, il se leva pour aller à lui; Desfontaines lui prit le bras gauche de sa main droite, et le conduisit à trente pas plus loin, dans une ruelle, en le serrant fortement.

Sa conversation avec Desfontaines dura environ trois quarts d'heure. J'étais convenu avec toi, dit il, que si je mourais le premier, je viendrais te le dire. Je me suis noyé hier à cette heure, à Caen, dans la rivière : en entrant dans l'eau, je m'évanouis; un de mes camarades plongeant pour me secourir, je lui saisis le pied : soit qu'il fût effrayé de ceci, soit qu'il voulût reprendre haleine, il me repoussa d'un violent coup dans la poitrine et me rejeta au fond de l'eau.

Bézuel disait, en racontant son apparition, que Desfontaines lui parut plus grand que de son vivant, et qu'il ne pouvait jamais distinguer que la moitié de son corps; qu'il était nu, sans chapeau, avec ses beaux cheveux blonds, et un papier blanc sur le front, te-

nant à ses cheveux, papier couvert, disait-il, d'une écriture qu'il ne put lire.

Dans les *Annales* de *Baronius* et dans Lipse, *De apparitionibus mortuorum*. etc., 1709, on lit une apparition de ce genre.

Ce sont encore deux amis, *Ficinus* et *Michel Mercatus*, qui s'étaient promis de venir se manifester l'un à l'autre au dernier vivant. Peu de temps après, Mercatus, absorbé de très bon matin dans une étude philosophique, entendit tout à coup le galop d'un cheval qui s'arrêtait à la porte de la maison, et en même temps la voix de Ficinus, son ami, qui lui criait :

O *Michel ! Michel ! toutes ces choses sont vraies !* Surpris de l'étrangeté de ces paroles, Mercatus se lève, court à sa croisée, l'ouvre et aperçoit Ficinus, son ami, qui lui tournait le dos, passant outre, vêtu de blanc et emporté sur un cheval de même couleur. Mercatus l'appela, mais en vain ; il le suivit des yeux, Ficinus disparut. Bientôt il reçut la nouvelle que Ficinus était mort à Florence, à l'heure même de son apparition, quoique la distance de Florence à l'endroit où elle eut lieu fût considérable.

Le Docteur Michea relate le fait suivant dans son ouvrage :

Un gentilhomme breton, nommé de la Courtinière, et dont le père avait disparu, on ne savait comment, depuis plusieurs années, se promenant dans son jardin en songeant à ce père qu'il aimait, vit tout à coup apparaître son ombre sanglante, qui lui fit signe de la suivre. L'ombre s'arrêta au cellier de la maison et disparut. La Courtinière pressentant que le fantôme était venu lui révéler le théâtre d'un assassinat, fit exécuter des fouilles, et l'on découvrit, avec le cadavre du père, des indices qui, mettant sur la trace des coupables, firent que le crime fut découvert et conséquemment puni.

Mme de Chantal, veuve depuis peu, obsédée de l'idée qu'elle avait, malgré l'opposition de ses parents, d'entrer en religion, parcourait un jour à cheval son domaine. Elle eut tout à coup une vision étrange : un prêtre lui apparut ; en même temps une voix mystérieuse lui criait dans l'air : — *Voilà le guide chéri de Dieu et des hommes, c'est en lui que tu dois reposer ta conscience.*

Or, trois ans plus tard, Mme de Chantal reconnut trait pour trait ce prêtre mystérieux qui n'avait pas cessé d'occuper un instant sa pensée. Ce prêtre fut plus tard saint François de Sales.

Ce fait est consigné dans le *Moniteur* du 11 août 1860, et publié par Ed. de Barthélemy, sous le titre de *Lettres inédites de la Baronne Rabutin Chantal, fondatrice de l'ordre de la Visitation de Ste Marie.*

On lit également dans le *Moniteur* du 30 septembre 1860 que la mère de Paganini, peu de temps après lui avoir donné le jour, avait vu pendant la nuit un ange avec deux ailes d'une blancheur si éblouissante qu'elle n'en avait pu soutenir l'éclat. L'ange lui ayant dit de formuler un vœu, en l'assurant qu'il serait exaucé, elle le supplia à genoux et les mains jointes de faire de son fils *Nicolas* un grand violoniste, ce que l'ange lui promit formellement. Paganini racontait souvent cette vision de sa mère, qui, sans doute, dut fortement influer sur le développement de ses étonnantes facultés d'exécution.

Z. PIERRART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

Une nouvelle Eusapia Paladino.

C'est sous ce titre que *Lumen*, dans son numéro d'avril, publie le compte-rendu, signé par six assistants, d'une séance qui s'est passée dans de bonnes conditions de contrôle, le médium, une jeune fille de 19 ans, faisant partie de la chaîne et la lumière étant restée toujours suffisante pour permettre aux assistants de se voir très facilement.

Une feuille de papier signée par un assistant fut couverte de noir de fumée, enfermée dans une petite boîte que l'on déposa dans un coin du cabinet. Une autre feuille de papier fut fixée au sol par des clous, auprès de la petite boîte, et on plaça au-dessus une planchette avec son crayon.

Des coups se firent entendre dans le cabinet, répondant aux questions. Les rideaux s'agitèrent et l'on entendit la planchette se mouvoir, comme si elle courait sur la feuille de papier, frappant des coups et paraissant être lancée en l'air et retomber avec bruit. Elle fut ensuite lancée hors du cabinet et vint tomber aux pieds d'un assistant. On entendit ensuite un bruit semblant indiquer que la feuille venait d'être arrachée et froissée. La petite boîte, à son tour, s'agita, semblant être élevée en l'air et retomber à plusieurs reprises.

Plus tard, de nouveaux coups très forts furent frappés dans le cabinet et une chaise qui se trouvait dans la salle, hors des rideaux, fut déplacée, se dirigeant *sans contact* vers les assistants et, finalement renversée à terre.

Des coups retentirent alors dans la table autour de laquelle se tenaient les assistants, qui enlevèrent tous leurs mains. La table se mit en mouvement sans contact, se dirigeant vers le médium bien contrôlé, se soulevant, et répondant par des soubresauts aux questions posées, puis marquant la mesure d'un chant entonné par le médium.

La séance terminée, on trouva que la feuille avait été arrachée, les coins fixés par des clous restant sous leurs attaches et le reste roulé en une sorte de boule. Une fois développée on y trouva des traits de crayon.

On releva ensuite la petite boîte avec sa feuille enfumée et on y trouva la trace d'un pied nu parfaitement imprimée, avec tous ses détails. Le médium imprima son pied sur une autre feuille et il fut constaté que les deux pieds étaient différents.

Ces faits produits dans un cercle privé sont remarquables et il faut souhaiter que le jeune médium reste dans un milieu éclairé, capable de développer ses facultés.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Encore Eusapia!

Ce n'est que par la longue accumulation de faits, poursuivie avec une inlassable ténacité, que l'on est parvenu à obliger les sceptiques les plus déterminés à s'occuper des phénomènes psychiques et à reconnaître leur sincérité. La plupart de ceux qui se produisent en présence du médium napolitain pouvant être rattachés à l'*Animisme*, les hommes qui s'attribuent le monopole de la science semblent vouloir s'obstiner à ne voir qu'eux et à généraliser les conclusions qu'ils en tirent, fermant volontairement les yeux sur les faits qui ne peuvent logiquement s'interpréter que par l'intervention des invisibles. Il faut donc les poursuivre jusque dans leurs derniers retranchements et, maintenant que le premier pas est fait, les obliger à *voir* et à proclamer également sincères et authentiques les phénomènes nettement spirites observés dans les séances avec Eusapia, sans perdre de vue les autres médiums en présence desquels se produisent surtout les manifestations intellectuelles.

Le numéro d'Avril de *Luce e Ombra* publie précisément le compte-rendu de trois séances avec Eusapia, auxquelles n'assistèrent que quatre personnes, toujours les mêmes : M. A. Viola et sa mère ; M. Freccero, ingénieur, et M. Arrigoni, qui, tous, ont signé. Voici ce qui nous a paru intéressant à signaler :

« La salle est éclairée à la lumière rouge : M. Arrigoni contrôle un des côtés du médium. Le rideau se gonfle ; Arrigoni accuse des contacts, une

main le caresse doucement, une autre lui tire la barbe. Il demande quelle est la mystérieuse entité présente et Eusapia qui vient de tomber en trance, s'exclame d'une voix changée : « C'est ta mère! tu ne la vois donc pas? Elle porte une coiffe blanche. »

« Nous voyons alors quelque chose de lumineux se former en haut, au dessus de la tête d'Eusapia, descendre, prendre une forme définie, et nous constatons que c'est une tête entourée d'une coiffe blanche, lisse, avec un nez proéminent, une tête de femme, en un mot, qui s'abaisse vers Arrigoni, l'embrasse, disparaît, pour revenir encore plusieurs fois, sur ses instantes prières. »

A la seconde séance, la même entité se manifeste et recommence ses caresses, mais à travers le rideau. M. Viola demande alors que sa mère soit aussi favorisée à son tour et il se produit un phénomène caractéristique, sur lequel nous appelons l'attention.

« Nous entendons tous des paroles prononcées avec peine et mal articulées, puis ma mère est embrassée, un bras parfaitement matérialisé passe autour de son cou, une main la force à se lever, sa main droite est saisie, portée en l'air et distingue un front, un nez, des cheveux. Elle se rassied et alors de petits coups amicaux sont frappés tout le long de son échine, avec insistance, mais nous n'y comprenons rien. Tout à coup ma mère pousse une exclamation de surprise et nous dit que quand elle était jeune, sa mère lui faisait toujours des reproches parce qu'elle se tenait affaissée sur sa chaise et lui donnait de ces mêmes petits coups dans le dos en lui disant : « Il est certain, ma fille, que tu finiras par être bossue ! »

Voilà un de ces faits de nature triviale qui nous semblent les plus propres à établir une identité.

« Vers la fin de la séance une autre manifestation se produit : Le rideau se gonfle, me couvre la tête (c'est M. Viola qui raconte), une main fait lentement sur mon front le signe de la croix, me caresse le visage avec une douceur infinie; une bouche m'applique un baiser sur les lèvres et murmure distinctement, couramment, ces paroles entendues par tous : « Cher, cher, cher ! je me souviens de toi, je m'en souviens bien ! »

Voici maintenant ce que nous trouvons dans le compte-rendu de la troisième et dernière séance :

« Les attouchements se produisent : l'ingénieur Freccero en accuse de nombreux : ce sont des coups amicaux frappés sur ses épaules. Il demande le nom de la mystérieuse entité et une voix peu distincte semble murmurer à son oreille ce mot : Checco ! »

« Ce nom est celui d'un de ses parents, mort depuis de longues années. A un moment les rideaux s'écartent ; une tête parfaitement formée et lumineuse apparaît et nous salue par ses mouvements d'inclinaison : les lèvres s'agitent, s'efforcent de parler sans y réussir. Puis elle s'avance vers moi, me montre à plusieurs reprises son crâne luisant et dépourvu de cheveux, puis disparaît. Elle revient avec des traits encore mieux formés et s'avance vers moi. Je distingue nettement ses yeux ouverts et re-

marquables par la dureté de leur expression. Les favoris sont longs et blancs et la barbe est disposée à la Nazaréenne. Je distingue si bien tous ces détails, que je ne les oublierai de toute ma vie et que si je les revoyais, je les reconnaîtrais sans aucune hésitation. Je dis à voix haute tout ce que je viens de voir et l'ingénieur me confirme tous ces détails. Le lendemain il me présente un portrait *que je reconnais sans aucun doute.* »

D'autres contacts ont lieu, mais à travers le rideau et comme ils n'ont pas été confirmés par la vue, nous n'insistons pas, malgré les détails caractéristiques.

Il Veltro et les Scientistes

Il Veltro, dans son numéro 6, publie plusieurs articles dans lesquels le professeur Morselli et les autres adversaires du Spiritisme sont pris à partie avec une très grande vivacité et traités avec les honneurs qu'ils méritent. Carreras, Morelli, Minusculus prouvent que ces hommes si dédaigneux pour les spirites, dont ils déplorent l'ignorance et la crédulité, commettent les bourdes les plus énormes, les confusions les plus inexcusables, soit lorsqu'ils font ces historiques ultra-fantaisistes dont nous avons déjà cité quelques échantillons, soit lorsqu'ils discutent les opinions de leurs adversaires et leur attribuent généreusement les théories des autres.

Dans ce même numéro de *Il Veltro*, nous trouvons le récit d'une séance qui présente un double intérêt. Il s'y est produit deux phénomènes importants et elle a obligé Gabrielle Gabrielli, un des négateurs les plus obstinés, à reconnaître la sincérité des phénomènes, dans *Piccolo della Sera* de Trieste.

La séance provoquée par le prince Isaac Tisdniewski, avec les professeurs Migliorato, Pasquali et Gabrielli, avait pour médium un neveu du prince. Les précautions ordinaires ayant été prises, on vit une table se maintenir en l'air, pendant trente secondes, *sans aucun contact et en pleine lumière*. Un piano joua, loin de tout contact : mais ce qui frappa surtout les assistants, fut l'apparition d'un globe blanchâtre, légèrement lumineux, qui après avoir flotté dans l'air, se posa sur le parquet, *se développa, devint un fantôme* dont la face était voilée. Il fit un geste et le piano émit une vraie tempête de sons, après quoi *il s'évanouit.*

Gabrielli avait formé le désir de voir apporter une lettre qu'il avait laissée dans un tiroir de son secrétaire, bien fermé, et dans son domicile très éloigné du lieu de la séance. Il fut stupéfait de la recevoir, lui qui jusque là avait énergiquement nié la possibilité des apports.

Tous ces faits furent consignés dans un procès-verbal rédigé par Gabrielli lui-même, pendant la séance, pour éviter toute défaillance de la mémoire.

Rentré chez lui, Gabrielli put constater que son secrétaire et son tiroir étaient toujours fermés ; mais que dans ce tiroir le tas de lettres au milieu desquelles était l'objet de l'apport était éparpillé et que la lettre désirée avait nettement été *choisie parmi beaucoup d'autres* qui lui ressemblaient par la nature du papier et le mode de pliage.

La baguette divinatoire

De temps immémorial la question des sourciers revient périodiquement à l'ordre du jour. Tout récemment, le mémoire présenté par M. Barrett à la S. P. R. de Londres, et les essais faits en Allemagne dans un milieu officiel, ont encore ramené l'attention du monde savant et du grand public. Le numéro du 9 avril du *Corriere della Sera* contient un article signé Paolo Vinassa de Regny et une lettre écrite par l'avocat Filiberto Bianco, d'où il nous semble que l'on peut tirer les deux conclusions suivantes, auxquelles nous sommes fort porté à nous rallier : 1° Le phénomène est réel ; 2° La même baguette ne présente pas le même phénomène entre des mains diverses, tandis que la même personne obtient des résultats positifs, quelles que soient la forme et la nature de la baguette. Ce qui porte à supposer que la baguette n'est qu'un indicateur, un multiplicateur de vibrations éprouvées par certains sensitifs, dans la proximité d'un cours d'eau et peut-être aussi d'un gîsement métallique souterrains.

Morselli contre Falcomer et Minusculus

L'étude fort étrange que Morselli publia dans le *Corriere della Sera* après les séances d'Eusapia, provoqua, comme on pouvait le prévoir, les appréciations plutôt sévères des meilleurs écrivains spirites de l'Italie. Ils n'eurent pas de peine à faire ressortir les erreurs, les contradictions, les incohérences de ce travail où le savant professeur se donne tant de peine pour aboutir à zéro. Les revues spéciales n'ont pas été les seules à publier des articles critiques, et l'*Adriatico*, le grand journal de Venise, a fait paraître une étude, signée *Minusculus*, pseudonyme d'un professeur, auteur d'un travail considérable sur le spiritisme, à laquelle le professeur Morselli vient de répondre dans le même journal. Il proteste avec une grande énergie, se fâche tout rouge et commet de nouvelles imprudences qui ne vont pas améliorer sa situation. Il proteste contre le titre de matérialiste et se déclare *Moniste*. Il a beau faire, dès qu'il considère l'âme comme la résultante des actions organiques ; qu'il ne croit pas à sa survivance et admet que tout finit avec le corps, il est bel et bien matérialiste, ou ce mot n'a plus de sens.

Il se fait fort de donner des leçons d'histoire aux Spirites et nous savons comment il rend compte de l'évolution du Spiritisme, comment il le confond avec les Rose-Croix, parle à son sujet des *métempsycboses* (en ayant soin de souligner ce mot), de dogmes, de prêtres spirites, etc... On voit qu'il est bien préparé pour faire un cours d'histoire spéciale ! Il invoque l'autorité de Cromwell Varley à l'appui de sa théorie et il ne semble pas savoir que, le 25 mai 1869, Varley a fait devant la *Société Dialectique* de Londres, une longue et intéressante déposition qui est une profession de foi spirite des plus remarquables, dans laquelle il énumère les raisons qui le portent à croire fermement à la survivance de l'âme, à la communication des esprits des décédés avec leurs parents et amis ; il cite des cas où il a

établi l'identité d'esprits qui s'étaient communiqués et d'un fantôme qui lui était apparu et l'avait chargé d'un message. Sans doute, en analyste et observateur de premier ordre, il ne fait pas intervenir partout les esprits des morts, car il cite des cas frappants de communications et d'apparitions entre vivants. Il évite par son bon sens de tomber dans l'exclusivisme adopté en sens contraire par le professeur Génois.

Celui-ci s'irrite du reproche qui lui est fait de généraliser le résultat de ses observations avec Eusapia. Il est cependant bien certain pour quiconque sait lire, que tout en protestant à chaque instant de sa ferme volonté de ne s'occuper que des phénomènes observés avec Eusapia, il ne peut s'empêcher de dauber sur les *àbsurdissimes* spirites et de parler d'eux en général, à propos de phénomènes physiques.

Décidément l'article de l'*Adriatico* ne fera qu'ajouter une incohérence à toutes celles qui brillent dans le *Corriere della Sera*. S'il faut juger par ces articles du livre dont on nous annonce la prochaine apparition avec tant de fracas, on peut prévoir que ce n'est pas cette œuvre, préparée pendant tant d'années, qui nous apportera la lumière. Cette fois encore, il aura été fait beaucoup de bruit pour rien.

A la recherche de l'inconnu

Dans un long article publié sous ce titre dans l'*Adriatico* du 7 mai, Minusculus réplique au professeur Morselli ; en lui montrant comment, aveuglé par la colère, il lui a attribué gratuitement des opinions qui lui étaient étrangères ; comment il tomba de contradictions en assertions erronées, et il lui demande comment lui et les autres scientistes pourront obliger des intelligences invisibles et indépendantes à se soumettre comme de simples produits chimiques aux opérations de laboratoire destinées à établir le déterminisme des phénomènes psychiques. Il montre que le professeur Génois est dominé, suggestionné par ses préjugés antispirites,et vraiment trop peu renseigné sur le spiritisme et son histoire,pour entreprendre l'œuvre que, dans sa suffisance, il se croit apte à mener à bonne fin. Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Les apports de Bailey

Quoique nos comptes-rendus de ces manifestations puissent paraître monotones, nous ne pouvons nous défendre de signaler quelques-uns des derniers phénomènes de ce genre, produits dans les séances de janvier et février derniers. Ainsi, dans la séance du 8 février, on vit se former près

du médium, mais ne le touchant pas, un corps lumineux, qui se dirigea vers une dame et une très jolie fleur fut déposée entre les mains de celle-ci. Plus tard, on vit une main matérialisée prendre un crayon et écrire un message destiné à cette dame.

Une belle planche hors texte reproduit les photographies d'un certain nombre d'objets apportés en présence du médium. Nous y trouvons, entre autres, une tête d'un squelette humain qui fut apportée dans les conditions suivantes :

Les contrôles du médium avaient recommandé d'apporter une pièce de drap noir. On le fit, et cette pièce fut maintenue tendue aux quatre coins, par M. Stanford, un médecin et une dame, loin du médium, et la tête du squelette fut déposée au centre. Cet apport fut fait parce que l'on avait demandé un objet d'un volume tel, qu'on ne pût soupçonner le médium de l'avoir tenu caché sur lui.

Outre les tablettes de terre, on reçut en janvier un chapeau de fourrure venant du Thibet ; un oiseau qui fut apporté *en pleine lumière*. En février on reçut un manuscrit sur peau, en caractères Thibétains, et un nid d'oiseau de forme inaccoutumée.

A chaque séance, par la bouche de ce médium, dont l'instruction est fort limitée, les contrôles font une conférence sur les sujets les plus divers. C'est ainsi qu'en janvier on entendit une conférence attribuée au contrôle Valetti, sur les grands maîtres dans l'art des Grecs et des Romains et que, dans une autre séance, le contrôle Dr Robinson parla des Hittites. En février, un prêtre catholique parla des Miracles de l'Eglise romaine et dans le Moderne Spiritualisme.

Harbinger of Light donne chaque mois une de ces conférences.

Mort de la générale Noël prédite

L'édition anglaise des *Annales des Sciences psychiques* nous fait connaître un cas intéressant de prédiction. Mme Finch raconte que Mlle Marthe B..., l'ex-fiancée de Maurice Noël, dont le nom fut mêlé aux scandales que l'on essaya de soulever à propos des apparitions de Bien-Boa, se trouvait depuis six semaines à Paris, où elle avait repris ses expériences de médiumnité, lorsque, le samedi 22 septembre 1906, elle écrivit en sa présence : « Ma mère va mourir à la fin de cet hiver » signé « Maurice Noël ». On sait que Mme Noël est morte le 29 mars. Nul ne peut mettre en doute la réalité du fait, et Mme Finch, sous les yeux de laquelle il s'est produit, ajoute que le communicateur écrivit encore une autre phrase qu'elle ne peut transmettre à cause de son caractère tout à fait intime.

Elle nous fait espérer qu'elle aura bientôt à nous faire connaître des faits importants au sujet de la médiumnité de Mlle Marthe B...

Table des matières

DE L'ANNNÉE 1906-1907

N° 1 Juillet 1906

N° 2. Août 1906.

N° 3. Septembre 1906.

N° 4. Octobre 1906.

N° 5. Novembre 1906.

N° 6. Décembre 1906.

N° 7. Janvier 1907.

N° 8 Février 1907.

N° 9. Mars 1907.

N° 10. Avril 1907.

N° 11. Mai 1907.

N° 12. Juin 1907

AVIS

M. Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs et abonnés que pour raison de santé, ses récep'i ns sont suspendues jusqu'au mois d'Octobre. Il prie ses correspondants de l'excuser de ne pouvoir répondre à leurs lettres.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

ÉCHANGE

PUBLICATIONS PERIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 57, faubourg St-Martin, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 61, rue de l'Avenir les Lilas (Seine) 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 23, rue Poussin. Paris-Aut. France 7 fr. Etranger, 8 fr.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10fr. Etr. 12fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, 265, à Mont-sur-Marchienne, Belgique 2 francs par an ; Etanger, 3 fr.

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Revue d'Etudes Psychiques, 6, rue Saulnier, Paris. France et Etranger, 8 fr.

Bulletin de la Société d'Etudes Pyschiques de Marseille, 41, rue de Rome. Prix 6 fr. par an.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an. Etranger: 6 fr. Chez M. Thomas, 25, rue du Faubourg Saint-Jean, à Nancy.

JOURNAUX PUBLIES A L'ETRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incomotrézo 19, Madrid, 3 fr. en Espagne.

Luce et Ombra, Milan. — Prix 5 fr. ; Etr nger, 6 francs. 18, Via Cappucini.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass nº 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Directr Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race St, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2ª, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2º à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, nº 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Het Toekomstig Leven — De Bilt près Utrecht, Hollande. — Prix 3 florins par an.